PROFESSEURS DE
N.-D. DE FRANCE

LA PALESTINE

PARIS. 5. RUE BAYARD

LA PALESTINE

Nihil obstat.

Parisiis, die 11ª februarii 1922.

J. André.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 11ª februarii 1922.

J. Lapalme,
vic. gen.

9e MILLE

LA PALESTINE

LA SYRIE CENTRALE, LA BASSE ÉGYPTE,

NAPLES, ATHÈNES, L'ARCHIPEL,

CONSTANTINOPLE.

GUIDE HISTORIQUE ET PRATIQUE

avec Cartes et Plans nouveaux

PAR DES

PROFESSEURS DE NOTRE-DAME DE FRANCE A JÉRUSALEM

3e ÉDITION

soigneusement revue et augmentée

MAISON DE LA BONNE PRESSE — ADVENIAT REGNUM TUUM

PARIS

5, RUE BAYARD, 5

1922

AVANT-PROPOS

de la première édition

Le but de ce nouveau *Guide de Terre Sainte* tient tout entier dans les deux mots inscrits sous son titre : *Guide historique et pratique.* Il a été rédigé, en effet, non pour décrire minutieusement la Palestine moderne, mais principalement en vue d'évoquer sous les pas du pèlerin les choses du passé.

Guide historique, il fait la part très large aux innombrables souvenirs de ce sol privilégié entre tous. Il les rappelle avec soin dans un fidèle résumé de l'histoire générale, et dans chacune des visites.

La partie géographique y est surtout envisagée dans ses rapports avec l'histoire. On parcourt le pays sans y relever la longue liste des noms arabes de hameaux, de chemins, de torrents ou de montagnes, mais plutôt avec le souci d'y remettre en leur lieu précis les noms antiques, d'y rappeler sur place les événements célèbres. Cette localisation des cités et des souvenirs n'est pas sans difficultés. Nous la basons toujours sur l'examen des faits et des lieux, et aussi sur la tradition authentique étudiée à la lumière des plus anciens témoignages.

Au point de vue pratique, nous nous sommes imposé un programme clair et restreint.

Ainsi nous adoptons une division toute simple (1), qui permettra au pèlerin de se référer aux chapitres tout en suivant les itinéraires les plus divers. Nous n'employons dans les titres ou toutes autres indications que des noms anciens connus par l'histoire, et nous n'usons de noms arabes (aux cartes ou dans le texte) que pour tracer les chemins et les étapes du voyageur, ou pour marquer l'emplacement des cités disparues et le théâtre des événements.

Nous croyons non moins utile de restreindre le cadre de ce travail aux lignes essentielles du voyage, celles où l'histoire parle le plus abondamment, et aussi les seules ordinairement suivies. L'élimination des localités accessoires nous permet d'offrir au lecteur plus de développements sur les souvenirs principaux. Une notice supplémentaire mentionne d'ailleurs les villes non comprises dans l'itinéraire général.

Les indications pratiques sont multipliées pour faciliter les visites et les rendre aussi instructives que possible.

Une carte générale, simplifiée à dessein, présente les grandes lignes de la Palestine et met en lumière les cités bibliques.

Puis, au lieu de descriptions arides des chemins à

(1) Voir ci après (p. XI) la *Table des Matières*

suivre, nous insérons dans chaque visite une carte spéciale et au besoin le plan des monuments : rien de plus pratique pour s'orienter sûrement et pour résumer les souvenirs à vénérer.

Des itinéraires divers sont signalés assez fréquemment afin que chacun puisse organiser ses visites suivant son goût ou le temps dont il dispose.

On trouvera aux préliminaires, outre l'histoire générale, un chapitre très documenté et inédit sur les éléments divers de la population palestinienne.

Nous espérons faire ainsi de notre *Guide* un vrai souvenir de Terre Sainte.

C'est ce souvenir profond et durable du pays de Jésus-Christ que nous souhaitons au bienveillant lecteur, car nous n'avons eu, en abordant ce travail, qu'un seul désir : celui de voir la Terre Sainte plus visitée, plus connue, plus aimée.

Le travail reste sans doute bien imparfait. Pour l'améliorer, nous comptons sur les critiques et les observations qu'on voudra bien nous adresser.

S'il renferme quelque chose de bon, nous en devons l'hommage au maître modeste et vénéré qui nous initia aux choses de Palestine, le R. P. J. Germer-Durand, qui a pris une part si importante à la fondation de Notre-Dame de France.

Jérusalem, décembre 1903.

PRÉFACE

de la deuxième édition

En publiant, il y a huit ans, ce petit Manuel, nous avions sollicité les critiques du lecteur. A la vérité, les revues françaises et étrangères ont fait du livre des comptes rendus très bienveillants, et, d'une façon générale, les critiques ont été beaucoup moins nombreuses que les louanges. Nous remercions des unes et des autres. Il a été tenu compte des critiques dans la mesure du possible, et les éloges nous ont encouragés à améliorer de nous-mêmes un grand nombre de détails. Cette seconde édition n'est donc pas une reproduction pure et simple de la première. Certains points d'histoire sont plus clairement présentés: ainsi la question d'Emmaüs et celle du palais de Caïphe. Pour d'autres questions historiques ou archéologiques, par exemple, la basilique de l'Eléona au mont des Oliviers, la Jéricho primitive, le lieu du baptême de Notre-Seigneur, Mambré, l'antique Samarie, l'église de l'Annonciation à Nazareth, nous avons utilisé des travaux tout récents. Les textes de la Sainte Ecriture sont empruntés à l'excellente Bible de l'abbé Crampon (1).

(1) *La Sainte Bible*, traduction d'après les textes originaux,

Les cartes et les plans ont été multipliés et perfectionnés et beaucoup d'informations ont été mises à jour. A la visite de la Palestine, nous avons ajouté, non seulement le voyage du Liban et du Hauran, aujourd'hui rendu facile par le chemin de fer, mais encore un itinéraire complet de Marseille à Naples, à Athènes, à Constantinople et en Egypte, avec nombreux plans coloriés.

La reliure enfin est plus soignée et l'aspect du livre plus attrayant. Bref, nous avons fait effort pour rendre ce petit ouvrage plus digne du bon accueil qu'il a reçu des pèlerins de Terre Sainte.

Jérusalem, janvier 1912.

AVIS POUR LA TROISIÈME ÉDITION

En pleine crise de librairie, le succès a imposé cette troisième édition. Nous nous sommes efforcés d'apporter à l'ouvrage les modifications de détail rendues utiles ou nécessaires par les changements survenus en Palestine.

Jérusalem, juin 1922.

par l'abbé A. CRAMPON, chanoine d'Amiens. Edition revisée par des Pères de la Compagnie de Jésus avec la collaboration de professeurs de Saint-Sulpice. Un vol. in-8°, Deselée, 1905. Nous avertissons que, pour un certain nombre de passages scripturaires, le texte sacré n'est pas *cité*, mais *résumé*.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉLIMINAIRES

PREMIÈRE PARTIE — LA JUDÉE

DEUXIÈME PARTIE — LA SAMARIE

TROISIÈME PARTIE — LA GALILÉE

QUATRIÈME PARTIE — LA SYRIE CENTRALE

APPENDICE — AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE

NAPLES, ATHÈNES, CONSTANTINOPLE, ÉGYPTE

Renseignements pratiques
et
Itinéraire de Kantara à Caïffa

ÉQUIPEMENT, PRÉCAUTIONS HYGIÉNIQUES — TRAVERSÉE — DÉBARQUEMENT — CORRESPONDANCE — MONNAIE — OBJETS DE PIÉTÉ ET INDULGENCES — ITINÉRAIRES DIVERS — HOSPITALITÉ — ITINÉRAIRE DE KANTARA A CAÏFFA.

Un voyage en Terre Sainte est devenu aujourd'hui chose extrêmement simple. A tort ou à raison, la Palestine s'européanise, et l'on y voyage presque aussi facilement qu'en pays d'Occident. Il n'y a donc plus de longs conseils à donner sur les conditions matérielles du pèlerinage.

I — ÉQUIPEMENT
PRÉCAUTIONS HYGIÉNIQUES

La température (chaleur du jour et fraîcheur de la nuit) est, en somme, l'unique ennemi dont on ait à se défendre au cours du voyage, soit dans le costume, soit dans le régime.

On conseille les vêtements de laine, de préférence blancs ou gris, une chemise de flanelle. Pour coiffure, un casque colonial ou un feutre à larges bords, ou encore un chapeau ordinaire garni d'un couvre-nuque ou du voile appelé *coufiéh*. Se munir de solides chaussures, car il arrive qu'on reste des journées entières sur pied, dans des lieux généralement remplis de cailloux.

On peut ajouter encore un petit manteau blanc contre le soleil ou la poussière, une ombrelle, des lunettes fumées contre la lumière éblouissante, et, pour les excursions un peu extraordinaires, une gourde, voire un revolver porté en évidence.

Tout le reste ne serait qu'excentricité et encombrement inutile, et la sagesse commande au voyageur de restreindre le plus possible ses bagages. D'ailleurs, aujourd'hui, on trouve sur place tous les articles dont on pourrait avoir besoin au cours du voyage.

Les précautions conseillées sont surtout les suivantes :

Se défendre du soleil.

Boire le moins possible, et jamais de l'eau pure ; la couper toujours de quelques gouttes de liqueur ou de café. Se faire une règle de ne pas sortir après le coucher du soleil et de ne pas laisser ses appartements ouverts durant la nuit.

Il n'y a pas à diminuer le régime, sinon dans l'usage des viandes fortes, du vin pur et des liqueurs trop âlcoolisées.

Les indispositions les plus fréquentes sont la fièvre



La Palestine

E. Ruzé Del

et la diarrhée. Une légère purgation dès le début et un sérieux repos constituent le meilleur remède. Bien soigner aussi toute plaie ou égratignure.

Il y a, du reste, dans toutes les villes des médecins européens et des religieuses toujours prêtes à donner les soins nécessaires.

II — TRAVERSÉE

[*Voir à l'Appendice l'itinéraire de Marseille à Naples, à Athènes, à Constantinople et en Egypte.*]

Les caravanes nombreuses qui, d'Europe ou d'Amérique, se dirigent vers la Palestine affrètent ordinairement un bateau spécial. Ces voyages collectifs compensent largement les petits inconvénients de la foule par des avantages et des facilités de toutes sortes.

Le *Comité des Pèlerinages de Pénitence* organisait, au printemps de l'année 1922, sa quarante-huitième expédition ; cette longue expérience offre les plus complètes garanties. L'Œuvre possède à Jérusalem la grande hôtellerie de *Notre-Dame de France*. Deux pèlerinages partent chaque année, comme avant la guerre, l'un au printemps et l'autre pendant les vacances. Le voyage de Terre Sainte se complète ordinairement des visites les plus attrayantes : Naples, Athènes, le mont Athos, Constantinople, Damas, l'Egypte, Malte, la Sicile. (S'adresser au représentant du Comité pour la France : 4, avenue de Breteuil, Paris, VIIe.)

Signalons aux pèlerins qui préfèrent le voyage individuel l'existence de plusieurs Compagnies de navigation desservant la côte de Syrie : Messageries Maritimes de Marseille, Lloyd Triestin, Servizi Marittimi, Compagnie Cyprien Fabre, Affréteurs Réunis, Khédiviéh (égyptienne), Prince Line (anglaise).

Les paquebots de ces Compagnies séjournent assez longtemps dans les ports égyptiens pour permettre au voyageur une rapide visite au Caire et aux Pyramides. (Se renseigner avant le départ.)

CHEMINS DE FER

Nous indiquons ci-dessous les lignes de la Basse-Egypte, de la Palestine et de la Syrie française.

ÉGYPTE

D'ALEXANDRIE AU CAIRE (*Environ quatre heures de trajet.*)

DU CAIRE A KANTARA

Départ du Caire à 18 h. 15. — Arrivée à Kantara à 21 h. 56.

DE KANTARA AU CAIRE

Départ de Kantara à 19 h. 15. — Arrivée au Caire à 22 h. 50.

DE PORT-SAID A KANTARA

Départ de Port-Saïd à 18 h. 15. — Arrivée à Kantara à 19 h. 8.

DE KANTARA A PORT-SAID

Départ de Kantara à 22 h. 6. — Arrivée à Port-Saïd à 23 heures.

PALESTINE

DE KANTARA A CAIFFA

(1re classe : 495 piastres; 2e classe : 331 piastres.)

	Lundi, Mercredi, Vendredi (W.-Lit et W.-Rest.)	Mardi, Jeudi, Samedi.
Départ de Kantára	à minuit 45	à 4 h. 50.
Arrivée à Lydda (1)	à 8 h. 45	à 9 h. 57.
Départ de Lydda	à 9 h. 10	à 10 h. 7.
Arrivée à Caïffa	à 12 h. 30	à 17 h. 20.

DE CAIFFA A KANTARA (2)

(De Caïffa à Lydda, 1re classe : 133 piastres; 2e classe : 89 piastres.)

	Mardi, Jeudi, Samedi (W.-Lit et W.-Rest.)	Lundi, Mercredi, Vendredi.
Départ de Caïffa	à 5 h. 30	à 5 h. 30.
Arrivée à Lydda	à 8 h. 50	à 8 h. 50.
Départ de Lydda	à 9 h. 15	à 9 h. 15.
Arrivée à Kantara	à 17 h. 15	à 17 h. 55.

DE JAFFA A JÉRUSALEM

(1re classe : 140 piastres; 2e classe : 70 piastres.)

	Tous les jours, sauf le dimanche.	Tous les jours, dimanche compris.
Départ de Jaffa	à 7 h. 45	à 12 h. 45.
Arrivée à Lydda	à 8 h. 35	à 13 h. 35.
Départ de Lydda	à 9 h. 5	à 14 h. 5 (3).
Arrivée à Jérusalem	à 12 h. 10	à 17 h. 10.

(1) Point de croisement de la ligne Kantara-Caïffa et de la ligne Jaffa-Jérusalem.

(2) Les mardi, jeudi, samedi et dimanche, il y a un train partant de Caïffa à 10 heures et permettant d'arriver à Jaffa à 14 h. 52 et à Jérusalem à 17 h. 10.

(3) Tous les jours, dimanche compris, correspondance sur Caïffa.


Vers Beyrouth
Sidon
DAMAS
Tyr
MER MÉDITERRANÉE
Acre
Caïffa
Tibériade
Nazareth
Dérâa
Sémak
Afouléh
Césarée
Djénin
Jourdain
Tul Kéram
Sébastiéh
Naplouse
Jaffa
Lydda
JÉRUSALEM
Azot
Ascalon
Béthléem
Mer Morte
Gaza
Hébron
Khan lounès
Rafa
El Arich
Bersabée
Chemins de fer
de
PALESTINE
KILOMÈTRES
0
20
40
60
Vers Médine

DE JÉRUSALEM A JAFFA

(De Jerusalem à Lydda, 1re classe : 82 piastres; 2e classe : 54 piastres)

	Tous les jours, sauf le dimanche.	Tous les jours, dimanche compris.
Départ de Jérusalem	à 6 h.	à 11 h.
Arrivée à Lydda	à 8 h. 47	à 13 h. 47.
Départ de Lydda	à 9 h. 17	à 14 h. 2 (1).
Arrivée à Jaffa	à 10 h. 7	à 14 h. 52.

DE CAIFFA A DAMAS

(De Caïffa à Sémak, 1re classe : 140 piastres ; 2e classe : 70 piastres.)

	Mardi, Jeudi, Samedi.	Lundi, Mercredi, Vendredi.
Départ de Caïffa	à 6 h.	à 13 h.
Arrivée à Afouléh (2)	à 7 h. 11	à 14 h. 11.
Départ d'Afouléh	à 7 h. 15	à 14 h. 15.
Arrivée à Sémak (3)	à 8 h. 55	à 15 h. 55.
Départ de Sémak	à 9 h. 5	
Arrivée à Déraa	à 12 h. 30	
Départ de Déraa	à 13 h.	
Arrivée à Damas	à 17 h. 54	

DE DAMAS A CAIFFA

	Lundi, Mercredi, Vendredi.	
Départ de Damas	à 7 h.	
Arrivée à Déraa	à 11 h. 39	
Départ de Déraa	à 12 h. 9	
Arrivée à Sémak	à 15 h. 33	Mardi, Jeudi, Samedi.
Départ de Sémak	à 16 h. 15	à 10 h.
Arrivée à Afouléh	à 17 h. 55	à 11 h. 40.
Départ d'Afouléh	à 17 h. 59	à 11 h. 44.
Arrivée à Caïffa	à 19 h. 10	à 12 h. 55.

(1) Tous les jours, dimanche compris, correspondance sur Caïffa.

(2) Station desservant Nazareth, qui en est éloigné de 13 kilomètres environ. S'assurer une voiture la veille.

(3) Station du lac de Tibériade. Un bateau-mouche fait le service de Sémak à Tibériade. Durée du trajet : 1 h. 1/4 environ.

DE CAIFFA A SAINT-JEAN-D'ACRE et *vice versa.*

Tous les jours, une heure de trajet.

DE TUL KÉRAM A NAPLOUSE et *vice versa.*

Tous les jours, environ deux heures de trajet.

DE NAPLOUSE A CAIFFA

Les mardi, jeudi et samedi, six heures de trajet.

DE CAIFFA A NAPLOUSE

Les lundi, mercredi et vendredi, six heures de trajet.

DE RAFA A BERSABÉE et *vice versa.*

Tous les jours, deux heures vingt de trajet.

SYRIE FRANÇAISE

DE BEYROUTH A DAMAS (*Tous les jours.*)

Départ de Beyrouth-Port	à 7 h. 15	à 21 h. 20.
Arrivée à Rayak	à 12 h. 40	à 4 h. 25 (Correspondance sur Baalbek.)
Départ de Rayak	à 13 h. 15	
Arrivée à Damas-Béramké	à 16 h. 40	

DE DAMAS A BEYROUTH (*Tous les jours.*)

Départ de Damas-Béramké	à 7 h. 45	à 23 h. 45.
Arrivée à Rayak	à 11 h. 6	à 4 h. 30.
Départ de Rayak	à 11 h. 40	à 5 h.
Arrivée à Beyrouth-Port	à 16 h. 32 ;	à Mouallakah à 5. h 24.

DE RAYAK A ALEP (*Tous les jours.*)

Départ de Rayak à 5 h. 30. — Arrivée à Baalbek à 6 h. 46. — Arrivée à Alep-Nord à 17 h. 30.

D'ALEP A RAYAK (*Tous les jours.*)

Départ d'Alep-Nord à 5 h. 15. — Arrivée à Baalbek à 16 h. 46. Arrivée à Rayak à 17 h. 45.

III — DÉBARQUEMENT

Tout paquebot qui entre dans un port d'Orient subit à l'instant un véritable assaut. Une armée de bateliers, de drogmans, de portefaix l'envahit, hurlant, gesticulant et bousculant tout ; et le pillage s'opère en un clin d'œil. Ne pas s'en effrayer, mais jouir du pittoresque, tout en défendant ses petites affaires ; puis, après la première bousculade, se laisser enlever sans crainte avec ses bagages, qu'on retrouvera toujours au quai ou à la douane.

Le prix d'une place dans une barque commune est de 10 à 20 piastres égyptiennes, si on n'a que peu de bagages. A Jaffa, une barque réservée revient à une livre égyptienne, et plus encore, en cas de mauvais temps.

Au débarcadère, un agent de police prend connaissance du passeport, qui a dû être visé au consulat britannique du lieu de départ.

Pendant ce temps, les portefaix se disputent les colis avec cris et menaces. Choisir gravement et avec sang-froid son homme pour porter les bagages d'abord à la douane, et ensuite à l'hôtel ou directement à la station du chemin de fer. Payer, selon la distance et le poids, 5, 10 ou 15 piastres égyptiennes.

A Jaffa, les paquebots arrivent ordinairement le matin, et le second train de Jérusalem ne part qu'à 12 h. 45. On a le temps suffisant pour visiter la ville et prendre son déjeuner à la Casa Nova des Pères Franciscains ou dans un hôtel.

A Caïffa, il n'y a qu'à monter immédiatement à l'hôtellerie du Mont-Carmel.

IV — CORRESPONDANCE

Il n'y a plus maintenant que la poste britannique en Palestine et la poste française en Syrie.

Le prix des timbres pour l'étranger est en Palestine, d'une piastre égyptienne et trois millièmes pour une lettre de 20 grammes et au-dessous. Le service postal est plus sûr que régulier. Il subit assez souvent des retards et même des interversions par suite, soit des quarantaines, soit du mauvais temps.

Télégraphe et Téléphone.

Le télégraphe est établi en diverses villes de Palestine : Jérusalem, Bethléem, Hébron, Jaffa, Naplouse, Caïffa, Nazareth, Tibériade, Es Salt, Kérak, etc. ; en communication avec le monde entier, mais avec des tarifs différents pour les divers pays.

Prix pour	tous pays d'Europe :	5 piastres 3	le mot.
—	New-York :	10 piastres 1	—
—	l'Egypte :	1 piastre	—
—	la Palestine :	1/2 piastre	—

On trouve aussi dans les mêmes villes des bureaux de téléphone permettant les communications avec la Palestine seulement.

Le prix des communications varie entre 3 piastres et 7 piastres, suivant la distance.

V — MONNAIES

En Palestine, on se sert de la monnaie égyptienne. La livre égyptienne, comprenant 100 piastres, vaut, au pair, 25 fr. 92.

La livre syrienne, en usage à Beyrouth et en Syrie française, est divisée, elle aussi, en 100 piastres et vaut exactement 20 francs.

Bien observer qu'en Palestine et en Egypte la monnaie française et la monnaie syrienne subissent une forte perte au change.

VI — OBJETS DE PIÉTÉ ET INDULGENCES

On ne passe pas en Terre Sainte sans en emporter quelques pieux souvenirs. Les spécialités du pays sont surtout les travaux en nacre et en bois d'olivier (Jérusalem, Bethléem) et aussi diverses curiosités orientales, costumes ou objets. Certains articles d'or ou d'argent viennent de Paris ou d'Allemagne, mais n'en sont pas moins de vrais souvenirs des Lieux Saints. Les marchands se chargent d'ailleurs de présenter au pèlerin leurs listes les plus complètes.

Comme dans tous les lieux de pèlerinage, ils cherchent à vendre le plus cher possible. Faire toujours son prix.

Nota. — *On trouve à Jérusalem et à Bethléem une série de magasins catholiques assez bien pourvus.* A Jérusalem : *Attallah, Coubrousli,* près de la Porte Neuve ; près de Casa Nova : *Marroum, Dabdoud ;* près de la porte de Jaffa : *Méo.* A Bethléem : les *Dabdoub,* les *Michel,* etc.

On vend aussi des objets de piété dans diverses com-

munautés : Religieuses Réparatrices, Dames de Sion, Carmélites, Sœurs indigènes du Rosaire, etc. S'y approvisionner, quand on en a le désir, c'est en même temps faire une bonne œuvre.

Privilèges spirituels.

Les croix, chapelets, médailles, statuettes et autres pieux objets, pourvu qu'ils soient de matière solide et convenable, reçoivent par le simple fait de toucher au Saint-Sépulcre ou au Calvaire, ou même à d'autres grands sanctuaires, les indulgences appelées des *Lieux Saints* (Innocent XI, 1688 ; Léon XIII, 1895). Il y a pour qui les porte ou les garde chez soi une *indulgence plénière* aux principales fêtes de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, à la Toussaint, à la Nativité de saint Jean-Baptiste et à toutes les fêtes d'apôtres, à condition de dire chaque semaine le chapelet ou une prière équivalente (l'office canonique, étant une prière obligatoire, ne suffit pas), ou encore de faire quelque aumône. De plus : *indulgence plénière* à l'article de la mort, à condition d'invoquer de bouche, ou au moins de cœur, le nom de Jésus. Puis de *nombreuses indulgences partielles* à la récitation de certaines prières comme le *Pater*, l'*Angelus*, le *Credo*, etc. On peut enfin faire donner à ces objets une bénédiction spéciale sur le Saint-Sépulcre. Les Franciscains ont des pouvoirs particuliers pour indulgencier les crucifix, chapelets, etc. Il suffit de demander un Père à la sacristie du Saint-Sépulcre.

Nota. — *Toutes ces indulgences sont perdues si l'on vend les objets auxquels elles sont attachées.*

Décoration de Terre Sainte.

En 1900, Léon XIII a institué en faveur des pèlerins de Jérusalem une décoration formée d'une croix de Terre Sainte frappée en or, en argent et en bronze et qui est délivrée par les Pères Franciscains. La croix de bronze est accordée après un premier pèlerinage à ceux qui en font la demande, et moyennant une aumône d'une livre égyptienne pour les œuvres de la Custodie. La croix d'argent est réservée aux prêtres ou aux pèlerins qui ont fait plusieurs fois le voyage des Lieux Saints (aumône d'une livre égyptienne et demie). La croix d'or n'est offerte qu'aux pèlerins qui peuvent présenter des titres exceptionnels. (S'adresser au secrétariat de la Custodie à Jérusalem.)

De plus, les Pères Franciscains délivrent gratuitement à tout pèlerin qui en fait la demande un diplôme attestant, au nom du R[me] Père Custode, la réalité du pèlerinage. C'est un précieux souvenir à emporter de Terre Sainte.

Indulgences.

Pour encourager les pèlerinages en Terre Sainte, les Souverains Pontifes ont accordé de nombreuses indulgences, bien plus faciles à gagner aujourd'hui qu'autrefois à cause de la commodité du voyage. Aux principaux sanctuaires, ou quelquefois aux principaux souvenirs du même sanctuaire, sont attachées des indulgences plénières (1). Beaucoup d'autres lieux ou

(1) Nous indiquerons les indulgences plénières par une croix grecque ✚, il n'existe pas de catalogue complet et officiel des

églises sont enrichis d'indulgences partielles de sept ans et sept quarantaines.

Pour gagner ces indulgences, toutes applicables aux âmes du Purgatoire, il suffit de réciter un *Pater* et un *Ave* sur le lieu auquel l'indulgence est attachée.

VII — ITINÉRAIRES

Il est utile de se fixer, dès le début du voyage, un programme précis en rapport avec son temps, ses goûts, ses ressources et aussi avec l'importance des lieux à visiter. Pour faciliter cette organisation pratique, nous donnons ici le programme d'ensemble du voyage de Terre Sainte en soulignant avec soin les stations principales et en marquant le temps minimum requis pour chacune de ces parties. Nous y ajoutons les expéditions plus spéciales qui pourraient tenter ceux qui sont avides des impressions du désert et de la vie nomade.

Beaucoup de voyageurs, pour éviter la gêne causée par l'ignorance de la langue, recourent à un drogman qui est moins un interprète (c'est le sens du mot arabe *terdjouman*) qu'un cicerone et un entrepreneur de voyages. Les drogmans rendent de vrais services, mais ils n'ont presque tous qu'une connaissance très vague de l'histoire et de l'archéologie.

indulgences des Lieux Saints. D'une manière générale, leur existence nous est garantie par le témoignage du Franciscain Quaresmius (XVII[e] siècle) et par les récits des anciens pèlerins.
Pour quelques-unes, nous possédons le texte des documents qui les ont accordées.

PROGRAMME DE PÈLERINAGE

d'après les différents points d'arrivée.

[*Voir la Carte générale de Palestine, hors texte, p. 564.*]

A — Excursions générales

DÉBARQUEMENT A CAIFFA

Itinéraire comprenant la Galilée, la Samarie, la Judée.

Galilée (3 jours).	Caïffa, Carmel, Nazareth...	1 jour.
	Nazareth et ses environs...	1 jour.
	Lac de Tibériade, Thabor..	1 jour.
Samarie (4 jours).	De Nazareth ou du Thabor à Djénin par Naïm et Sunam.	1 jour.
	Béthulie, Dothaïn, Sébaste, Naplouse...............	1 jour.
	Naplouse, Silo...........	1 jour.
	Silo, Béthel, Jérusalem....	1 jour (1).
Judée (10 jours).	Jérusalem......	4 jours minim.
	Bethléem	1/2 journée.
	Saint-Jean	1/2 journée.
	Jéricho, Jourdain, mer Morte.	2 jours.
	Emmaüs................	1 jour.
	Hébron.................	1 jour.
	Saint-Sabas...............	1 jour.

DÉBARQUEMENT A CAIFFA

Itinéraire comprenant la Galilée et la Judée.

Galilée (4 jours).	Même programme que ci-dessus.................	4 jours.
	Retour par mer de Caïffa à Jaffa..................	1 nuit.

(1) On peut aller en un jour d'automobile à Jérusalem, soit de Caïffa (par Nazareth), soit de Nazareth ou de Tibériade.

Judée (11 jours).	Chemin de fer de Jaffa à Jérusalem (aller et retour).	1 jour.
	Même programme que ci-dessus.	10 jours.

DEBARQUEMENT A JAFFA

Itinéraire comprenant la Judée, la Samarie, la Galilée ou la Judée et la Galilée.

Même programme qu'à la page précédente, mais en sens inverse.

DÉBARQUEMENT A BEYROUTH

Itinéraire comprenant la Syrie, la Galilée, la Samarie, la Judée.

Syrie (6 jours).	Beyrouth, Baalbek, Damas. .	3 jours.
	Dan, Safed (1)	3 jours.
Galilée (3 jours).	Capharnaüm, Tibériade, Nazareth..................	3 jours,
Samarie, Judée (13 ou 15 jours).	Même programme que ci-dessus..................	13 ou 15 jours.

DÉBARQUEMENT A BEYROUTH

Itinéraire comprenant la Syrie (côte maritime), la Galilée, la Samarie, la Judée.

Syrie côte maritime (4 jours).	Beyrouth, Sidon, Tyr, Acre.	4 jours.
Galilée, Samarie, Judée (18 jours).	Même programme que ci-dessus..................	18 jours.

DÉBARQUEMENT A PORT-SAID

On peut, par chemin de fer (voir ci-dessus), arriver en dix-huit heures à Jérusalem.

(1) En allant en chemin de fer de Damas à Tibériade, on économisera deux jours.

B — Excursions spéciales [1]

EN JUDÉE

De Jérusalem à Bethléem, Engaddi, mer Morte, Massada, Sodome, Désert de Ziph et de Carmel, Iouta, Hébron, et retour à Jérusalem.	6 jours au moins.
(*Porter toutes provisions nécessaires — y compris l'eau après Engaddi.*)	
De Jérusalem à Hébron, Bersabée, Gaza, villes philistines, Eleuthéropolis, vallée du Térébinthe; retour à Jérusalem..........	7 jours.

EN SAMARIE

De Jérusalem à Baal-Azor, Ephrem, Rimmon, Béthel, Michmas, Gabaa de Benjamin, Hisméh, Anatoth; retour à Jérusalem.......	2 jours.
De Jérusalem à Naplouse, Sébaste, Antipatris et à Jaffa............................	3 jours.
De Djénin à Scythopolis, Belvoir, Tarichée et au lac de Tibériade.....................	2 jours.
De Caïffa à Jaffa (ou *vice versa*) par la route de la côte, Antipatris, Césarée, Dora, Athlit et le Carmel (en voiture)...............	1 jour 1/2.

EN GALILÉE

De Caïffa à Saint-Jean-d'Acre; retour à Caïffa.	1 jour.
De Tibériade, voyage autour du lac avec pointe jusqu'à Safed et Césarée de Philippe; retour à Tibériade..........................	6 jours au moins.

EN PÉRÉE

De Tibériade à Gadara, Pella, Adjloun, Gérasa, Es Salt, Philadelphie, Arak el Emir, Jéricho, Jérusalem	8 jours.

(1) Voir, pour les conditions matérielles de ces voyages, le paragraphe suivant (sur l'*Hospitalité*) et surtout la remarque finale.

AU PAYS D'AMMON ET DE MOAB

De Jérusalem à Jéricho, Nébo, Madaba, Hesbon, Mechatta, Chemin de la Mecque, Camps romains de la frontière d'Arabie, Kérak, Rabbath-Moab, Aroer, Diban, Machéronte, Jourdain ; retour à Jérusalem.......... 12 à 14 jours.

EN IDUMÉE

Mêmes excursions jusqu'à Kérak ; puis de Kérak à Pétra par Chobak et retour à Jérusalem par Hébron.................. 22 à 24 jours.

Pour aller à Pétra, on peut utiliser le chemin de fer de Caïffa ou de Damas à Maan. De Maan à Pétra, une journée à cheval. Durée de l'excursion complète de Caïffa à Caïffa, ou de Damas à Damas................ 9 à 10 jours.

DÉSERT SINAITIQUE ET TRANSJORDANE

Départ de Suez : Sinaï, Pétra, Kérak, Moab, Jourdain, Jérusalem.................... 30 jours.

DÉSERT SINAITIQUE ET PAYS DES PHILISTINS

Départ de Suez : Sinaï, Gaza, Hébron, Bethléem, Jérusalem...................... 28 jours.

VIII — HOSPITALITÉ

Les maisons d'hospitalité se sont multipliées en Terre Sainte durant ces dernières années. Il y a dans les villes principales des hospices ou des hôtels aménagés avec tout le confortable que l'on peut désirer. Au cours des excursions à travers le pays, on trouvera toujours le meilleur accueil dans les diverses stations que nous énumérons ci-après.

Judée.

Jérusalem. — *Principales hôtelleries :* Notre-Dame de France, Casa Nova (1), Hospice autrichien, Hospice allemand catholique, Hospice russe. (2)

Hôtels : Grand New-Hôtel (J. Morcos, indigène catholique), Hôtel Allenby (israélite), Hôtel central, etc.

Jéricho. — *Hôtels :* Hôtel Bellevue et Hôtel Guilgal (indigènes catholiques), Jordan Hôtel et Hôtel du Parc (indigènes catholiques).

Hôtellerie russe. — On peut aussi, à la rigueur, se faire hospitaliser aux couvents grecs de Saint-Jean-Baptiste (Jourdain) et de Saint-Gérasime.

Jaffa. — Casa Nova, Hôtel du Parc, Hôtel Hardegg.

Bethléem, Saint-Jean, Koubeïbéh. — Casa Nova.

Hébron. — Hôtellerie russe.

El Athroun. — Hôtellerie des Trappistes français.

Ramléh. — Casa Nova, Hôtel allemand.

Gaza. — Presbytère latin.

Galilée

Caïffa. — Hôtellerie du Mont-Carmel, Hôtel Nassar, Hôtel Victoria, etc.

Nazareth, Cana, Thabor, Tibériade, Capharnaüm. — Casa Nova.

(1) Toutes les hôtelleries qui portent ce nom sont dirigées par les Pères Franciscains.

(2) Ces deux derniers sont provisoirement occupés par les autorités britanniques.

Aïn Tabgha (*sur le lac*). — Hospice allemand catholique.
Acre. — Couvent latin, Dames de Nazareth.
Chef Amar. — Presbytère, Dames de Nazareth.
Sur la route de Samarie. — Presbytères de Ramallah, de Djifnah, de Naplouse, de Zababdéh, Hôtels à Naplouse et à Djénin.
Dans la Transjordane. — Presbytère d'Adjloun, d'Es Salt, de Madaba, de Kérak.

OBSERVATION IMPORTANTE

On aura constaté par cette liste que la plupart des excursions spéciales mentionnées plus haut nécessitent la mobilisation d'un campement complet : tente et provisions de voyage.

On peut, à la rigueur, traverser la Samarie avec moins de frais, à condition de n'être qu'un petit nombre et de fixer les stations aux divers presbytères et hôtels. La nouvelle route de Naplouse à Nazareth permet d'aller de Nazareth à Jérusalem en deux jours de voiture à chevaux ou en un jour d'automobile.

IX — FRAIS DE TRANSPORT ET D'HOTEL

Dans les Casa Nova. « le Père Directeur accepte des pèlerins qui sont dans l'aisance ce qu'ils offrent spontanément pour les œuvres de Terre Sainte » (P. Barnabé Meistermann, *Nouveau Guide de Terre Sainte*).

JAFFA : Barque à l'arrivée : 10 à 20 piastres par personne
Casa Nova.
Hôtel de Jérusalem, Hôtel Hardegg : environ 100 piastres.

Voiture pour la gare : environ 10 piastres.

Voiture pour Caïffa : environ 5 livres égyptiennes (trajet en 1 jour 1/2). — Automobile : environ 7 livres égyptiennes (trajet en 5 heures).

Voiture pour Jérusalem (63 kilom.) : environ 3 livres égyptiennes (7 à 8 heures). — Automobile : environ 4 livres égyptiennes (trajet en 2 h. 1/2).

Train de Jaffa à Jérusalem : 1re classe, 140 piastres ; 2e classe, 70 piastres.

JÉRUSALEM : Voiture à l'arrivée : environ 15 piastres.

Casa Nova.

Hôtellerie de Notre-Dame de France : 75 piastres, vin compris.

Hospice allemand catholique (1), Hospice autrichien : 75 piastres.

Grand New Hôtel, Hôtel Allenby : environ 100 piastres, 120 pendant la saison.

Hôtel central : environ 75 piastres.

Voiture pour une demi-journée : environ 125 piastres.

Voiture pour une journée : environ 250 piastres.

Chevaux : introuvables.

Anes : demi-journée : environ 30 piastres ; journée entière : environ 50 piastres.

Voiture pour Bethléem (9 kilom.) : environ 75 piastres aller et retour.

Voiture pour Saint-Jean (7 kilom. 1/2) : environ 75 piastres aller et retour.

Voiture pour Hébron (39 kilom.) : environ 3 livres aller et retour.

Voiture pour Jéricho et la mer Morte : de 5 à 5 livres 1/2 aller et retour (1 jour 1/2). — Automobile (1 jour) : 6 livres.

Automobile pour Caïffa ou pour Tibériade (par Nazareth) (1 jour) : de 10 à 12 livres.

Voiture pour Nazareth : environ 6 livres (trajet en 2 jours, avec coucher à Naplouse).

(1) Non encore réouvert depuis la guerre

Train de Jérusalem à Caïffa : 1re classe, 215 piastres ; 2e classe, 143 piastres.

CAIFFA : Barques : 10 à 20 piastres par personne.

Hôtellerie des Pères Carmes (sur le mont Carmel). Chacun donne selon ses moyens pour reconnaître l'hospitalité.

Hôtel Nassar : environ 100 piastres.

Voiture pour le monastère du Carmel : environ 30 piastres.

Barque pour Saint-Jean-d'Acre : en été, environ 100 piastres ; en hiver, environ 120 piastres.

Voiture pour Nazareth (aller) : environ 2 livres 1/2 (trajet en 5 heures). — Automobile : environ 3 livres (trajet en 1 h. 1/2).

Train de Caïffa à Damas : 1re classe, 140 piastres ; 2e classe, 70 piastres.

NAZARETH : Casa Nova.

Hôtel Germania : environ 90 piastres.

Voiture pour Tibériade : environ 2 livres 1/2 (trajet en 4 h. 1/2).

TIBÉRIADE : Casa Nova.

Hôtel Tibériade : environ 90 piastres.

Barque pour Capharnaüm (Tell Houm) : en été, environ 100 piastres ; en hiver, environ 120 piastres (7 ou 8 personnes).

Bateau-mouche pour Sémak (station du chemin de fer) : par personne, 10 piastres.

DAMAS : Voiture de la gare El Baramkéh aux hôtels : environ 25 piastres syriennes.

Hôtel Victoria, Damascus Palace Hôtel, Grand Hôtel d'Orient : environ 250 piastres syriennes.

BAALBEK : Grand New Hôtel, Grand Hôtel de Palmyre, Hôtel allemand, Hôtel Victoria, Villa Kaouam : environ 250 piastres syriennes.

BEYROUTH : Barque : environ 10 piastres syriennes par personne.

Grand Hôtel d'Orient : environ 300 piastres syriennes.

X — ITINÉRAIRE DE KANTARA A CAIFFA

par chemin de fer.

Nous insérons ici la description géographique et historique du voyage de Kantara à Caïffa par chemin de fer.

La voie s'engage dans le désert de sable jadis parcouru par la Sainte Famille pendant la *Fuite en Egypte*. Elle passe à quelque distance au sud de l'antique **Péluse** où vécut saint Isidore. A signaler plusieurs petites oasis de palmiers jusqu'au point où le chemin de fer rejoint la côte maritime à la vaste et magnifique palmeraie qui précède *El Arich*.

El Arich (station) est l'ancienne Rinocolure, mot qui signifie « nez coupé ». Diodore de Sicile et Strabon rapportent que Rinocolure aurait été fondée par Actisanes, roi d'Ethiopie, qui s'empara de l'Egypte sous le roi Amasis. D'après eux, le mot rappellerait comment Actisanes aurait exilé en cet endroit des criminels après leur avoir coupé le nez (1). A Rinocolure passèrent, l'an 69 de notre ère, les légions de Titus en marche vers Jérusalem. Baudouin Ier, roi de Jérusalem, mourut à El Arich en 1118, au retour d'une campagne en Egypte. Un monceau de pierres porte encore le nom de Hadjeret Berdaouil, « Pierre de Baudouin ». Le 19 février 1799, Bonaparte prit la forteresse d'El Arich, construite au XVIe siècle par Sélim Ier, sultan de Constantinople, et dont les 1 500 défenseurs avaient opposé une vigoureuse résistance. Il se reposa deux jours, avec son armée, dans cette localité. Quelques mois plus tard, la garnison qu'il y avait laissée, découragée et trahie, fut massacrée presque tout entière par les musulmans. Enfin, par la convention d'El Arich du 24 janvier 1800, les Français s'engageaient à évacuer l'Egypte.

(1) C'est vraisemblablement l'étymologie du nom qui aura donné lieu à la légende.

La petite ville (environ 5 000 hab.), construite en pisé et mal bâtie, est peuplée de chameliers dont les caravanes sillonnent la côte depuis l'Egypte jusqu'en Palestine.

On franchit, à quelque distance, le ouadi El Arich, mentionné dans la Bible sous le nom de **Torrent d'Egypte** (*Josué*, xv, 14) ou Fleuve d'Egypte. « Dieu fit alliance avec Abraham en disant : Je donne à ta postérité ce pays, depuis le Fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve, au fleuve de l'Euphrate. » (*Gen.* xv, 18.) Dans ce texte, on le voit, le ouadi El Arich est indiqué comme formant la limite méridionale de la Terre promise. Plus tard, David, voulant transférer l'Arche d'alliance de Cariathiarim à la maison d'Obédédom, « assembla tout Israël depuis le Chihor (fleuve fangeux) d'Egypte jusqu'à l'entrée d'Emath ». (*I Paralip.*, xiii, 5), c'est-à-dire depuis l'extrémité Sud jusqu'à l'extrémité Nord.

A la frontière palestinienne fixée en 1906 se trouvent les ruines de *Rafa* (station, l'ancienne **Raphia**, embranchement de la ligne de Bersabée) au sud de laquelle Ptolémée IV Philopator (« ami de son père » qu'il avait empoisonné) battit Antiochus le Grand, roi de Syrie (217 av. J.-C.). Devenue de bonne heure ville épiscopale, le nom de trois de ses évêques figure aux Actes des Conciles.

Peu après, on laisse à gauche les belles plantations de *Khan Iounès*, village d'environ 2 000 habitants, dont les maisons, presque toutes en pisé, sont dominées par le beau château fort construit en 1388 par le sultan d'Egypte Barkouk-Daher. Le petit détachement français qui, sous les ordres du colonel de Piépape, accompagnait en 1917 l'armée expéditionnaire britannique, campa plusieurs mois à l'extrémité Nord-Est de l'oasis de Khan Iounès, à droite de la ligne.

La voie passe à *Deir Bélah* (« le couvent de la datte »), village appelé **Darum** par les Croisés, qui y construisirent une forteresse sous Amaury, puis laisse à 3 kilomètres environ, sur la droite, le *Khirbet Oumm el Djérar*, ruines

informes au milieu de champs de blé qui représentent l'antique **Gérar** où régnait Abimélech au temps d'Abraham. Dans ce pays de Gérar, Sara mit au monde Isaac, qui devait un jour se fixer en ces lieux, avant de se rendre à Bersabée. Plus tard, Asa, roi de Juda, battit à Marésa, près de Beit Djibrin, une armée nombreuse d'Ethiopiens et de Lybiens et les poursuivit jusqu'à Gérar.

On franchit le *ouadi Ghazzéh* et l'on ne tarde pas à arriver à la ville de *Ghazzéh* ou **Gaza** (25 000 habitants environ) située sur une petite hauteur, au milieu des vergers. La grande mosquée, ancienne église des Croisés, ayant servi de dépôt de munitions pendant la dernière guerre, fut détruite par l'artillerie britannique. En dépit des puissants moyens de défense dont elle avait été dotée par les Allemands, Gaza succomba le 7 novembre 1917 et sa chute entraîna bientôt la prise de Jérusalem (9 décembre).

Gaza, assigné à la tribu de Juda qui ne la posséda jamais que de nom, demeura toujours ville philistine. A l'époque des Juges, Samson, vengeur de son peuple contre les Philistins, y accomplit plusieurs de ses exploits et y mourut sous les ruines du temple de Dagon qu'il renversa. La ville ne se rendit à Alexandre le Grand marchant sur l'Egypte qu'après un siège de deux mois. Tous les hommes furent massacrés et les femmes et les enfants réduits en esclavage (332 av. J.-C.). Sous les Machabées, Jonathan brûla ses faubourgs (144 av. J.-C.), puis, fléchi par les prières des habitants, il se retira, non sans avoir exigé des otages qu'il envoya à Jérusalem (*I Mach.* xi, 61-62). Simon, son frère, s'empara de la ville trois ans plus tard, en chassa les habitants, purifia les édifices souillés par les idoles et fit de la ville sa résidence (*I Mach.* xiii, 43-48). Gaza fut très florissante à l'époque chrétienne. L'an 634 de notre ère, elle fut prise par l'armée d'Abou Bekr, premier calife musulman. Baudouin III, roi de Jérusalem, releva les fortifications de Gaza en 1149, et la défense de la place fut confiée aux Templiers. Prise par Saladin en 1170, la ville ouvrit ses portes à Richard Cœur de Lion, mais retomba sans tarder sous la domination musulmane. En 1244, la plaine de Gaza fut le théâtre d'une grande défaite subie par le comte de Jaffa, les chevaliers de Saint-Jean et les Templiers, alors

alliés aux musulmans contre les Kharesmiens. C'est près de Gaza que Bonaparte défit, en 1799, Abdallah, général de Djezzar Pacha surnommé le Boucher de Saint-Jean-d'Acre.

Environ une demi-heure après Gaza, on laisse sur la gauche le village de *Medjdel* (station) à l'ouest duquel s'étendent les ruines de l'ancienne ville maritime d'**Ascalon.**

Cette cité formait, avec Gaza, Azot, Geth et Accaron, une des cinq principautés de la confédération philistine (*Jos.* XIII, 3). Samson y tua trente Philistins dont il distribua les vêtements à ceux qui avaient deviné son énigme : « De celui qui mange est sorti ce qui se mange, du fort est sorti le doux. » Asservie par David et Salomon, Ascalon ne reprit son indépendance que pour tomber bientôt sous le joug des Assyriens, puis sous celui des Perses, des Grecs et des Romains. Elle fut embellie avec munificence par Hérode le Grand à qui elle avait donné le jour. D'abord très rebelle à l'Evangile, Ascalon eut pourtant des évêques à partir du commencement du IVe siècle. Elle fut prise par les musulmans en 636. Au XIIe siècle, elle résista pendant plus de cinquante ans aux efforts des Croisés. Le 12 août 1099, Godefroy de Bouillon avait remporté près de ses murs sur l'armée égyptienne, bien supérieure en nombre, une éclatante victoire ainsi chantée par Jean-Baptiste Rousseau :

> La Palestine enfin, après tant de ravages,
> Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
> Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon ;
> Et des vents du Midi la dévorante haleine
> N'a consumé qu'à peine
> Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon.

Malheureusement, le comte de Toulouse abandonna Godefroy, qui ne put dès lors tirer parti de son triomphe et prendre cette ville considérée à bon droit par les califes d'Egypte comme le principal rempart contre l'invasion chrétienne. C'est seulement en 1153 que Baudouin III put s'en emparer, après un pénible siège de cinq mois par terre et par mer. Maîtres de la ville, les Croisés en firent un évêché latin qui fut bientôt supprimé, sur les réclamations de l'évêque de Bethléem.

Baudouin IV, en 1177, battit près d'Ascalon l'armée de Saladin. Ce dernier, vainqueur à Hattin dix ans après, vint mettre le

siège devant Ascalon qui se rendit, à la condition que le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, fût remis en liberté, ce qui arriva un an plus tard seulement.

A l'époque de la troisième Croisade, en 1192, Richard Cœur de Lion trouva Ascalon démantelée ; Saladin, n'étant plus assez fort pour la garder, en avait ordonné la démolition et s'était assis en pleurant sur les ruines de « la Fiancée de la Syrie », surnom que les musulmans lui avaient donné à cause de sa beauté. Disons, en finissant, que le vin d'Ascalon était renommé dans l'antiquité.

Une dizaine de kilomètres plus loin, on laisse à droite le village d'*Esdoud* (4 000 habitants, station), l'ancienne **Azot** célèbre dans la Bible par le séjour qu'y fit l'Arche d'alliance.

Celle-ci, amenée pour les Hébreux de Silo dans leur camp pour y servir de palladium contre l'ennemi, tomba entre les mains des Philistins qui la transportèrent à Azot et la placèrent dans le temple de Dagon. Deux jours de suite, la statue du dieu fut trouvée renversée. En même temps une épidémie se déclara dans la ville et une multitude de rats infestèrent la campagne avoisinante. Comme l'Arche d'alliance, transférée à Geth, puis à Accaron, y causait de semblables calamités, les Philistins la rendirent, après sept mois, aux Israélites. Les vaches qui traînaient le chariot où reposait l'Arche prirent le chemin de Beth-Samès (voir p. 69 et 70). Azot fut soumise par Israël au temps de Salomon, ensuite sous le roi Osias et sous Judas Machabée qui devait trouver la mort près de là, dans une bataille contre le général syrien Bacchidès (*I Mach.* IX, 14-17). L'an 148 avant Jésus-Christ, deux frères de Judas, Jonathan et Simon, s'en emparèrent et la brûlèrent avec son temple de Dagon (*I Mach.* X, 83-84). C'est à Azot que le diacre saint Philippe fut transporté par l'Esprit du Seigneur, après avoir baptisé dans la région d'Hébron (voir p. 327) le ministre de la Candace ou reine d'Ethiopie (*Act.*, VIII, 39-40). Il y eut un évêque à Azot terrestre et un autre à Azot maritime (Minet Esdoud).

Yebna (station) est l'ancienne **Jamnia** ou **Yabneel** (« bâtie par Dieu ») dont il est question plusieurs fois dans la Bible.

D'abord en la possession de Juda (*Josué*, xv, 11), elle ne tarda pas à tomber au pouvoir des Philistins. Le second livre des Paralipomènes raconte comment elle fut prise et démantelée par le roi de Juda Osias (*II Paralip.* xxvi, 6). C'était une place forte assez importante à l'époque des princes asmonéens (*I Mach.* iv, 15 ; v, 58). Judas Machabée, ayant appris que les habitants de Jamnia maritime (un peu au sud de l'embouchure du Nahr Roubin actuel) voulaient maltraiter les Juifs qui y demeuraient, brûla le port avec ses vaisseaux (*II Mach.* xii, 8-9). Un peu plus tard, Judas trouva, sur les cadavres de ses soldats tués dans une bataille, des *ex-voto* d'idoles vénérées à Jamnia :

« Judas vint avec les siens, selon qu'il était nécessaire, relever les corps de ceux qui avaient été tués, pour les inhumer avec leurs proches dans le tombeau de leurs pères. Ils trouvèrent sous les tuniques de chacun des morts des objets consacrés provenant des idoles de Jamnia et que la loi interdit aux Juifs ; il fut donc évident pour tous que cela avait été la cause de leur mort. » (*II Mach.* xii, 39-40.)

Sous le roi de Syrie Antiochus VII, Cendébée, commandant du littoral, fit de Jamnia le point de départ de ses déprédations en Judée (*I Mach.* xv, 40). Pompée enleva Jamnia aux Juifs l'an 63 avant Jésus-Christ. La ville retomba, en l'an 30 avant Jésus-Christ, sous la domination juive, lorsque Auguste en fit présent au roi Hérode. Très peuplée, elle était, dans les derniers temps de l'histoire juive, un centre intellectuel et religieux important, possédant une académie rabbinique. Le Sanhédrin y siégea un peu avant la prise de Jérusalem par Titus en 70. Elle eut un évêché dès le début du ive siècle. A l'époque des Croisades, elle était défendue par une forteresse connue sous le nom de *Château d'Ibelin*.

A partir de *Yebna*, la voie ferrée s'éloigne du sable de la côte. On ne tarde pas à traverser les colonies israélites de *Rehoboth* et de *Bir-Salem* et l'on arrive, au 305e kilo-

mètre, à **Lydda**, *point de croisement de la ligne Jaffa-Jérusalem*. (Voir p. 68.)

La ligne de Caïffa se dirige vers le Nord. Elle laisse bientôt à gauche, à 500 mètres environ, la colonie allemande de Wilhelmina, où des toits rouges éclatent dans la verdure, et se tient à deux kilomètres à peu près du pied des montagnes de Samarie, sur les premiers contreforts desquelles sont adossés de gros villages : Et Tiré, El Mezeira, Medjdel Yaba, attestant par leur importance la fertilité de la **plaine de Saron**. (Voir p. 68.)

Au bout d'une heure environ, on aperçoit à gauche, à peu de distance, la forteresse arabe de *Ras el Aïn* ou « tête de la source » (station). Cette localité est l'ancienne **Antipatris** fondée par Hérode le Grand qui lui donna le nom de son père Antipater. Saint Paul y passa lorsqu'il fut mené prisonnier de Jérusalem à Césarée maritime (*Actes*, XXIII, 31).

La station dessert principalement la plus ancienne et l'une des plus florissantes colonies juives, celle de Melabess ou *Petah Tikvah*, située à quatre kilomètres environ à l'Ouest. Quant à la source de *Ras el Aïn*, elle alimente une abondante rivière, le Nahr el Aoudjéh, surnommée par les indigènes le Fleuve.

On aperçoit au loin, à droite, la cime du Garizim (plus au Sud) et celle de l'Hébal (plus au Nord), dans la région de Naplouse (voir p. 408-412) ; ensuite la voie se rapproche des montagnes et laisse à une assez faible distance à l'Est, sur un petit monticule, le village de *Kalkiliéh* (1 200 habitants) où percent quelques toits rouges de maisons bâties à l'européenne. C'est peut-être la **Galgala** mentionnée au chapitre XII du livre de **Josué**, verset 23, une des nombreuses localités de ce nom signalées par la Bible. La station se trouve à 2 kilomètres au nord-ouest du village, au 344e kilomètre de Kantara.

Après une quinzaine de minutes, on découvre, vers le Nord-Est, le village de *Tull Kéram*, marqué par un minaret,

et l'on arrive bientôt à l'importante station de ce nom, point de raccord de la ligne de Naplouse.

Vingt-cinq minutes après, le train passe à la belle colonie juive de *Khoudeïra* (station), plantée d'orangers et d'eucalyptus. Bientôt il côtoie les sables mouvants de la région de **Césarée** maritime, ville fondée par Hérode le Grand et devenue ensuite la résidence officielle des procurateurs romains en Palestine. C'est à Césarée que saint Pierre baptisa le centurion Corneille et que saint Paul eut à subir une captivité de deux ans (*Actes*, XXIII, 23 ; XXV, 1-32).

On traverse le *Nahr ez Zerka*, petite rivière jadis appelée *Fleuve des Crocodiles* ou *Crocodilon*, et l'on arrive à la station de *Benjaminia*, puis, au 378e kilomètre, à celle de *Zicron Jacob*. L'importante colonie juive de *Zoummarin* se trouve au Nord-Est, sur les collines qui bordent la plaine du côté de l'Orient et qui sont les derniers contreforts de la chaîne du **Carmel.**

Après la station de Zoummarin, la voie ferrée se rapproche de la mer que l'on aperçoit bientôt à trois kilomètres environ. En face du village côtier de *Tantoura* (1 200 habitants), l'ancienne **Dora**, on n'en est guère qu'à un kilomètre. Dora appartenait à la demi-tribu de Manassé. Le livre de Josué (XI, 2) nous raconte comment son roi fut battu par les Hébreux. Administrée sous Salomon par le préfet Ben Abinadab (*III Rois*, IV, 1), elle fut surtout célèbre au temps des Séleucides. Antiochus VII, roi de Syrie, y assiégea son rival Tryphon avec une armée de 120 000 hommes (*I Mach.*, XV, 11-14). Pompée lui accorda l'autonomie : c'est pourquoi Dora faisait dater son ère de l'an 64 avant Jésus-Christ.

Environ 4 km. 500 après la station d'*Athlit* (388e kilomètre), on laisse à quelques centaines de pas sur la gauche les imposantes ruines du château de ce nom. La forteresse fut construite en 1218 par les Templiers qui lui donnèrent le nom de *Castellum Peregrinorum* ou **Château-Pèlerin.** A signaler le gigantesque pan de mur de l'angle

Nord-Est, plusieurs vastes magasins presque intacts et les arasements d'une église octogonale bâtie par les Templiers sur le modèle de la mosquée d'Omar à Jérusalem, alors appelée le *Templum Domini* ou *Temple du Seigneur*. L'empereur excommunié, Frédéric II, ayant pénétré au Château-Pèlerin en 1229, exigea des Templiers la reddition de la place. Ceux-ci, pour toute réponse, le retinrent prisonnier jusqu'à ce qu'il se fût désisté de ses prétentions. Athlit fut le dernier coin de Terre Sainte occupé par les Croisés (1291).

A mesure qu'on approche du promontoire du **Carmel,** la plaine se resserre. Bientôt on aperçoit vers le Nord-Est le *couvent des Carmes* et le phare qu'il renferme dans son enclos. Laissant à gauche le Tell es Sémak ou « colline des poissons » (emplacement de l'antique **Porphyrion**), la voie contourne le cap Carmel ; on aperçoit à droite l'*Ecole des Prophètes*, au pied du promontoire (voir p. 476), et l'on arrive en quelques minutes à la station de *Caïffa*, au 408e kilomètre. (Voir p. 453.)

PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER

Aperçu géographique et historique

I — ÉTUDES SUR LA TERRE SAINTE

Le voyage de Palestine est, avant tout, un pèlerinage au pays des plus grands souvenirs du monde. Avant de l'entreprendre, il importe de s'orienter au milieu de ces innombrables souvenirs à l'aide des meilleurs renseignements fournis par les études palestiniennes.

Ces études ne datent guère que du siècle dernier. Leurs premiers promoteurs furent, en France : MM. de Saulcy, V. Guérin, marquis de Vogüé, Clermont-Ganneau, Rey, etc. ; en Angleterre et en Allemagne, les fondateurs du *Palestine Exploration Fund*, établi en 1865, et du *Palœstina Verein*, organisé en 1878.

Les diverses communautés religieuses de Terre Sainte : Franciscains, Dominicains, Pères Blancs, Bénédictins, Assomptionistes, et les prêtres du Patriarcat latin, y apportent journellement leur large contribution, et l'on peut constater les succès de leurs recherches ou de leurs explorations dans les fréquentes livraisons de la *Revue biblique* (1), du *Dictionnaire biblique* (2), des *Echos d'Orient* (3), de *Jérusalem* (4), de la *Terre Sainte* (5).

(1) Chez Gabalda, 90, rue Bonaparte, Paris.
(2) Chez Letouzey et Ané, 15, rue du Vieux-Colombier, Paris.
(3) Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.
(4) *Idem.*
(5) 20, rue du Regard, Paris. Elle a cessé d'exister en janvier 1908.

Ces travaux et le mouvement toujours croissant des pèlerinages ont placé les choses de Terre Sainte à un rang d'honneur parmi les préoccupations des chrétiens, des savants et même des hommes politiques. Et c'est là un nouveau titre à l'attrait qu'elles ont de tout temps provoqué.

SOURCES ORIGINALES. — Pour ces études, les sources sont tout d'abord la **Bible** (1) qu'on ne saurait trop conseiller d'emporter avec soi dans un voyage en Palestine.

En second lieu, l'*historien Josèphe*, qui, après l'Ecriture Sainte, donne le plus de renseignements sur l'histoire et la géographie ancienne du pays, dans ses *Antiquités judaïques*, sa *Guerre de Judée*, etc.

Les différents *historiens romains, byzantins et arabes* qui ont parlé des lieux et des événements de Palestine.

Puis l'intéressante et interminable série des *auteurs-pèlerins* qui ont eu l'heureuse pensée de nous laisser leur journal de voyage, depuis le *Pèlerin de Bordeaux* et *sainte Euchérie* ou *Ethérie* (IVe siècle), jusqu'à *Chateaubriand* et *Lamartine*. La plupart de ces écrits ne sont rien moins que des œuvres scientifiques, et les **palestinologues** doués de sens critique qui apparaissent pendant cette longue série de siècles sont rares : *Eusèbe* et *saint Jérôme* au IVe, *Quaresmius* et *Reland* aux XVIIe et XVIIIe siècles. Cependant, les autres récits, se succédant sans interruption, nous sont d'un précieux secours. Ils nous mettent en main le fil de la tradition ou plutôt des diverses traditions relatives à nos sanctuaires, marquent à chacune de ces traditions son âge, ses courants, ses interruptions, ses méprises, et nous donnent par là même sa vraie valeur. Et par eux, nous pouvons remonter la filière de la tradition véritable, jusqu'au *terrain authentique* de l'histoire où elle-même doit prendre sa source (2).

(1) On nous a demandé souvent une histoire catholique du peuple de Dieu à consulter utilement. On lira avec fruit l'*Histoire de l'Ancien Testament* de Mgr PELT, et les ouvrages de l'abbé FOUARD sur le *Nouveau Testament* (*Vie de Jésus. — Origines de l'Eglise*), chez Gabalda, 90, rue Bonaparte, Paris. — Nous recommandons en outre : *la Sainte Bible*, traduction d'après les textes originaux, par l'abbé A. CRAMPON, chanoine d'Amiens, chez Desclée (1905), 1 vol.

(2) Notons cependant que la tradition locale, si ancienne qu'elle

Il faut ajouter à ces nombreux documents traditionnels l'appoint de la *topographie* elle-même et de l'*onomastique* locale, qui, soit par la confrontation des textes et des lieux, soit par la recherche des *noms anciens*, souvent reconnaissables dans les noms modernes, peuvent fournir aussi d'utiles lumières.

C'est à ces diverses sources que nous puiserons nos renseignements au cours de ce travail. Nous y recueillerons aussi avec empressement et grand soin les résultats acquis par les palestinologues de profession ; la science ne peut faire ici de ses lumières qu'une auréole à la religion.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE. — Nous croyons rendre service au lecteur en lui offrant, par ordre chronologique, la liste des principaux ouvrages et relations de voyages utiles à consulter (1).

Josèphe, historien juif : *Antiquités judaïques, Guerre de Judée* (fin du Ier siècle).

Eusèbe de Césarée, le père de l'histoire ecclésiastique : *Onomasticon* (fin du IIIe siècle), traduit un siècle plus tard en latin par saint Jérome (342-420). C'est un précieux répertoire des localités bibliques, qui nous fait connaître l'état de la tradition locale en ces temps reculés.

Itinéraire du Pèlerin de Bordeaux (333) : la plus ancienne relation de pèlerinage qui nous soit parvenue. Elle est malheureusement très laconique.

Saint Cyrille de Jérusalem : *Catéchèses* ou sermons prêchés dans la basilique du Saint-Sépulcre, alors toute

puisse être, n'a jamais la valeur de l'infaillible tradition *dogmatique* à laquelle on peut à peine la comparer. Les deux domaines du dogme et de la géographie, ou topographie sacrée, sont absolument distincts. Il est bon d'avoir toujours cette distinction présente à l'esprit. Pourtant, la tradition locale, basée sur un témoignage humain et faillible, est, pour le pèlerin, d'une grande importance. C'est, en effet, dans la plupart des cas, *la seule source d'information*, la Bible et l'historien Josèphe ne donnant que de très rares et très succinctes indications topographiques d'où l'on ne peut, le plus souvent, tirer que des conjectures.

(1) Un grand nombre de relations d'anciens pèlerins ont été éditées à Genève, chez Fick, par la Société de l'Orient latin ; à Paris, chez Leroux et chez Aubry ; à Leipzig, chez Hinrich ; enfin, dans la nouvelle patrologie latine publiée par l'Académie de Vienne.

neuve (348). Quelques allusions à l'état des Lieux Saints.

Pèlerinage dit de sainte SYLVIE (vers 385). D'après une lettre du moine espagnol Valérius († 695), l'auteur paraît être une vierge de Galice du nom d'*Euchérie* ou *Ethérie*. Le grand intérêt de ce long récit, en dehors des renseignements sur les traditions, consiste dans la description de l'ancienne liturgie orientale, telle surtout qu'elle se célébrait dans les sanctuaires de Jérusalem. Le manuscrit découvert et publié (1887) par l'abbé Gamurrini est incomplet.

Saint EPIPHANE, évêque de Salamine, né à Eleuthéropolis (Beit Djibrin), en Palestine : *Livre des mesures et des poids* (392). C'est une série de notes d'archéologie biblique concernant le canon et les versions de l'Ancien Testament, les poids et mesures dont parle l'Ecriture, enfin la géographie de la Terre Sainte.

Saint JÉROME : *Pèlerinage de sainte Paule*. Le grand Docteur raconte le voyage qu'il fit en Palestine (386), en compagnie de la noble dame romaine.

Breviarius de Hierosolyma (vers 530). Comme le titre l'indique, c'est une brève notice sur les Lieux Saints. Auteur inconnu.

Relation de l'archidiacre THEODOSIUS (vers 530). Un peu plus détaillée que le *Breviarius*. Au sujet des sanctuaires de Jérusalem, l'auteur donne des distances en pas conventionnels qui ont exercé la sagacité des archéologues.

Itinéraire d'un ANONYME DE PLAISANCE, connu sous le nom d'Antonin le Martyr (vers 570). On y trouve des détails d'une excessive naïveté.

Relation de saint ARCULFE, évêque français, qui parcourut la Palestine pendant neuf mois (vers 670 ou un peu plus tard). Jeté par la tempête sur les rivages d'Ecosse, il dicta ses souvenirs de pèlerinage à l'abbé Adamnan, supérieur du monastère de Hy († 704). Les manuscrits nous ont conservé plusieurs dessins de sanctuaires tracés par Arculfe lui-même.

Saint BÈDE : *Libellus de locis sanctis*, et *Liber nominum locorum ex Actis* (vers 720). Saint Bède, qui n'est probablement jamais venu en Terre Sainte utilise les ouvrages antérieurs, notamment la relation d'Arculfe, qu'il se contente souvent de reproduire sans presque rien y changer.

Saint WILLIBALD, moine anglais († 786) : *Hodœporicon*. Ce Saint visita la Palestine de novembre 724 à mars 726.

Le récit de son voyage nous est parvenu sous deux formes dues, la première à une religieuse d'Heidenheim, peut-être sainte Walburge († 779) ; la seconde, à un disciple du Saint, Adalbert ou Wunibald.

Bernard le Moine (vers 870). Sa *Relation* est un des bien rares documents topographiques de cette époque, où il y eut cependant beaucoup de pèlerins. Elle prouve qu'ils jouissaient d'une grande sécurité, et que le protectorat franc, inauguré par Charlemagne, s'exerçait d'une manière efficace.

Relation de l'Anglo-Saxon Sæwulf, qui visita la Palestine en 1102 et 1103, c'est-à-dire au début du royaume latin de Jérusalem. Très intéressante à cause de cette date même, qui marque un renouveau dans l'histoire de la Palestine.

Pèlerinage de l'higoumène (abbé) russe Daniel. Ce récit d'un pèlerin qui visita la Palestine de 1106 à 1107, suivant les uns, et de 1113 à 1115, suivant les autres, a obtenu un grand succès en Russie, à en juger par le grand nombre de manuscrits conservés. Intéressant à cause de la date, et parce qu'il consigne les opinions des Orientaux.

Pierre Diacre, bibliothécaire du Mont-Cassin : *Liber de Locis Sanctis* (1137). L'auteur condense dans cet opuscule tout ce qu'il a trouvé dans les anciens itinéraires et tout ce que lui ont raconté les voyageurs contemporains. Aussi il est difficile de distinguer dans son ouvrage ce qui se rapporte à l'état présent ou seulement à l'état ancien de la Terre Sainte.

Jean de Wurtzbourg : *Descriptio Terræ Sanctæ* (1165). Cette description abonde en renseignements utiles.

Relation de Jean Phocas, moine grec de l'île de Patmos (1177 suivant les uns, 1185 suivant les autres). Très précieuse.

Guillaume de Tyr (1127-1190) : *Histoire des Croisades*. On y trouve incidemment des renseignements sur les traditions et l'état des Lieux Saints.

Ernoul, écuyer de Balian d'Ibelin : *L'estat de la Citez de Ihérusalem* (1228). Cet opuscule abonde en renseignements topographiques. Il a été continué par un autre auteur en 1231.

Continuateur anonyme de Guillaume de Tyr (1261).

Pèlerinages et pardouns de Acre. Itinéraire français rédigé vers 1280.

Burchard du Mont-Sion, Dominicain : *Descriptio Terræ Sanctæ* (vers 1283).

Marino Sanuto : *Liber secretorum fidelium Crucis* (1321-1322).

Relation du moine Augustin Jacques de Vérone (1335).

Voyage du seigneur de Caumont (1418).

Relation de Georges de Nuremberg (1436).

Fabri, Dominicain allemand, nous a laissé, sous le titre d'*Evagatorium* (çà et là, divagations), deux intéressants récits de pèlerinage (1480-1483). On y trouve un luxe inouï de détails pittoresques ou même drôlatiques, en un latin très coulant.

François Suriano, Franciscain, Supérieur général de Terre Sainte : *Trattato di Terra Santa e dell' Oriente* (1485-1524). C'est un des ouvrages anciens les plus complets.

Greffin Affagart, seigneur de Courteilles en Normandie et Courteilles au Maine : *Voyage de Jérusalem et du mont Sinaï* (1533). Ce récit abonde en détails pittoresques.

Adrichomius : *Theatrum Terræ Sanctæ* (1584). Cet ouvrage, d'un auteur qui n'avait pas vu les Lieux Saints, eut beaucoup d'éditions et fut traduit en huit langues.

Les *Relations* de Jean Zuallart (1586) et du Récollet Surius (1666) sont très détaillées.

Le Franciscain Boniface Stefani, dit Boniface de Raguse : *Liber de perenni cultu Terræ Sanctæ* (1573).

L'ouvrage énorme du Franciscain Quaresmius, *Terræ Sanctæ elucidatio* (1626), est un véritable arsenal. Les questions les plus minutieuses y sont traitées suivant la méthode scolastique.

Reland : *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata* (1714). Livre plein d'érudition.

Horn : *Iconographiæ locorum et monumentorum veterum Terræ Sanctæ* (1725-1744). L'auteur, Franciscain, a séjourné longtemps en Palestine. De nombreux dessins sont joints au texte.

Chateaubriand : *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1806). L'auteur est plus précis qu'on ne serait porté à le croire, par exemple pour le Chemin de la Croix.

Robinson : *Biblical researches in Palestine, mount Sinaï and Arabia* (1841) ; *Later biblical researches in Palestine* (1861) ; *Physical Geography of the Holy Land* (1865).

De Saulcy : *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte* (1853) ; *Voyage en Terre Sainte* (1864).

Marquis de Vogué : *Les Eglises de la Terre Sainte* (1860) ; *le Temple de Jérusalem* (1864).

Victor Guérin : *Description de la Palestine* en sept volumes (1868).

Lartet : *Exploration géologique de la mer Morte, de la Palestine et de l'Idumée* (1869).

Rey : *Etudes sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie et dans l'île de Chypre* (1871).

Fillion : *Atlas archéologique de la Bible* (1883).

Lortet : *La Syrie d'aujourd'hui* (1884).

Perrot et Chipiez : *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, *Judée* (1887).

Riess : *Bibel-Atlas in 10 Karten nebst Geographischem* Index (1887).

The Survey of Western Palestine (1884) ; *The Survey of Eastern Palestine* (1889).

M.-J. Lagrange : *Etudes sur les religions sémitiques* (1903) (1).

H. Vincent : *Canaan, d'après l'exploration récente* (1907).

H. Vincent et Abel : *Jérusalem* (1912), en cours de publication.

H. Vincent et Abel : *Bethléem* (1914).

Raymond Weill : *La Cité de David* (1920).

Divers périodiques : *Revue biblique, Dictionnaire de la Bible, Echos d'Orient, Revue archéologique, Archives de l'Orient latin, Palestine Exploration Fund, Quarterly Statements, Zeitschrift des deutschen Palæstina Vereins, Cosmos, Recueil d'archéologie orientale*, par Clermont-Ganneau ; *Revue de l'Orient chrétien, Echos de Notre-Dame de France, Jérusalem*, etc.

Pour donner à l'avance un cadre général aux pages qui suivront, nous commençons par tracer en une rapide esquisse les grandes lignes de la *géographie* et de l'*histoire* de la Terre Sainte.

(1) Ce grand ouvrage, qui expose les résultats de longues années de recherches et d'enseignement à l'Ecole biblique de Saint-Etienne, marque une date dans la série des études de topographie sacrée.

II — GÉOGRAPHIE

[*Voir en même temps la carte générale.*]

Le nom de **Palestine** ne désignait, primitivement, que le territoire des Philistins ; on le trouve plus d'une fois pris en ce sens dans les annales des conquérants assyriens. Mais dès le temps de Notre-Seigneur, au témoignage de Philon et de Josèphe, il désigna toute l'ancienne terre de *Chanaan*, la Terre promise elle-même, que déjà le prophète Zacharie appelait la **Terre Sainte.** Cependant, le nom de *Palestine* ne lui fut donné officiellement que sous les empereurs romains.

CONFIGURATION DU SOL. — La Palestine proprement dite est cette étroite bande de terre qui, resserrée entre la Méditerranée et la vallée du Jourdain, s'étend du pied du Liban au désert sinaïtique, de *Dan* à *Bersabée*.

Elle se compose d'un épais massif de montagnes arides et abruptes qui, à l'Est, descendent presque à pic sur le Jourdain, et laissent, à l'Ouest, une large plaine entre elles et la Méditerranée. Leurs plus hauts sommets dépassent 1 000 mètres d'altitude et séparent les bassins de la Méditerranée et de la mer Morte.

De tout temps, ces hauteurs, plus salubres et d'un accès plus difficile à l'ennemi, ont renfermé les localités les plus importantes et la majeure partie de la population. Et pourtant, le sol rare et maigre n'y donne guère que l'olivier, la vigne et le figuier, alors que le terrain de la plaine pourrait fournir toutes les productions de l'Egypte et des pays tropicaux.

Cette longue chaîne de montagnes, qui court du Nord au Sud, n'est coupée qu'en un seul endroit par la vallée du Cison et la plaine fertile d'*Esdrelon* ou *Jezraël*, « ensemencée de Dieu », qui enserre dans son vaste triangle le cône géant du Thabor et la pointe du petit Hermon, et décline doucement à l'Est vers le Jourdain. C'est la voie que la nature semble avoir ouverte vers la Syrie orientale, et par laquelle défilaient jadis les riches caravanes. Un chemin de fer allant de Caïffa à Déraa remplace maintenant les chameaux et rétablit cet important débouché.

La plaine de Jezraël est fermée, au Nord, par les monts

de Zabulon et de Nephtali, avec lesquels elle forme la province de Galilée. Au Sud, elle se heurte aux sommets de Gelboé, puis s'abrite derrière la haute arête du Carmel, qui fait dévier jusqu'à la mer la longue chaîne centrale des montagnes, rompue en cet endroit.

Si, ensuite, nous reprenons vers le Midi la ligne des hauteurs, nous trouvons les monts de *Samarie*, qui portèrent la gloire du royaume d'Ephraïm. Et de là, les erêtes des collines arrondies chevauchent sans arrêt jusqu'à *Hébron* et *Bersabée*, en passant par le *Garizim* et *Jérusalem*.

LE JOURDAIN ET LA MER MORTE. — La vallée du Jourdain, « large fissure qui s'est entre-bâillée au commencement des siècles, sans jamais se refermer, ne ressemble à aucune autre du monde » (Maspero). Très étroite à sa naissance près de Panéas (l'antique Dan), elle s'élargit, et, divisée dans sa longueur par le lit du Jourdain, descend progressivement jusqu'à la mer Morte. Le Jourdain traverse le lac maréeageux de *Mérom*, à peu près au niveau de la Méditerranée. Arrivé au *lac de Génésareth*, il est déjà à 208 mètres au-dessous de la mer, et il descend jusqu'à 394 mètres, niveau de la mer Morte, après une course de 112 kilomètres. La mer Morte ouvre au fleuve sa vaste coupe irrégulière, longue de 75 kilomètres, large de 15 et profonde de 300 à 400 mètres, et reçoit sans déborder les eaux du Jourdain, dont l'apport quotidien n'est pas inférieur à 6 millions de tonnes. La forte évaporation produite par la chaleur suffit à maintenir un niveau à peu près normal, et c'est ce qui cause en partie la salure et la densité extraordinaire des eaux.

La *mer de Loth*, comme disent les Arabes, ne date pas, ainsi qu'on l'a parfois affirmé, de la ruine de Sodome. Le grand cataclysme amena simplement vers le Sud l'inondation de la vallée de *Siddim*, qui renfermait la Pentapole et où la profondeur des eaux n'atteint que 2 ou 3 mètres.

TRANSJORDANE. — A cette Palestine proprement dite, il faut ajouter la Transjordane, le large plateau qui s'élève à l'est du Ghor, coupé par intervalles de profondes rivières, dont trois sont bien connues dans l'histoire : l'*Arnon*, le *Jabbok* et le *Hiéromax* ou *Yarmouk*.

Promise elle-même autrefois aux patriarches, cette fertile région de *Galaad* devint la part de trois tribus d'Israël ; elle entre ainsi dans les limites de la Terre Sainte.

Cette vaste contrée biblique se recommande en outre à l'attention du voyageur par les splendides ruines romaines qui la recouvrent encore.

La **superficie** de la Palestine cisjordane est d'environ 15 500 kilomètres carrés et celle de la Palestine transjordane de 9 500 kilomètres carrés, soit un total de 2 millions 500 000 hectares, c'est-à-dire l'étendue de quatre départements français, pour toute la Terre Sainte.

CLIMAT. — Le climat palestinien varie beaucoup suivant les lieux, à cause des exceptionnelles différences d'altitude. Et alors qu'à Jéricho on étouffe sous une chaleur tropicale, on jouit, dans la région montagneuse, d'une température très modérée.

La moyenne pour Jérusalem est de 17 degrés centigrades.

Voici comment la température se répartit, suivant les mois :

+ **11°** **8°** **9°** : en décembre, janvier, février.
+ **12°** ... **16°** : en mars et avril.
+ **21°** ... **25°** : progressivement de mai à août.
+ **25°** ... **16°** : graduellement d'août à novembre.

Le climat de la Terre Sainte est surtout remarquable par les variations subites de température. Celles-ci atteignent en été, à Jérusalem, une moyenne de 13 degrés. La neige fait presque tous les hivers son apparition à Jérusalem et à Damas, mais elle fond ordinairement le jour même. Sur quelques hautes cimes du Liban, elle persiste toute l'année.

En somme, il n'y a, en Palestine, que **deux saisons** : celle de la pluie et celle de la sécheresse. La sécheresse est ordinairement ininterrompue de fin avril à novembre. Au mois de novembre tombent parfois les premières pluies, fort appréciées, mais peu importantes. Ce sont des orages et des averses qui ne durent pas (1). Les fortes et longues ondées d'hiver (cinquante-cinq jours de pluie en moyenne) sont principalement réservées aux mois de janvier et de

(1) Cf. *Joel*, II, 23.

février, et sont accompagnées d'un violent vent d'Ouest. Jamais elles ne sont trop abondantes pour les champs ou les citernes. Mars apporte encore ses rares giboulées, qui ménagent l'agréable mais trop rapide printemps d'avril. La date extrême de la moisson est la fin de mai pour les orges et la fin de juin pour les blés.

Ces premiers jours d'été sont souvent rendus accablants par l'énervant siroco, vent d'Est appelé par les Égyptiens *Khamsin* (50), peut-être parce qu'il souffle ordinairement durant la période des cinquante jours qui séparent Pâques de la Pentecôte.

A partir de ce moment, sauf les rares endroits où les eaux permettent des irrigations artificielles, le sol calciné se jonche de tiges mortes, et la verdure ne paraît plus qu'en de rares champs d'oliviers et de figuiers qui encadrent les villages gris. Toutefois, les exploitations entreprises dans la plaine de Jaffa par les Trappistes et les Salésiens, par les Juifs et les Templiers, montrent quelles superbes oasis un travail intelligent peut faire éclore au sein de ce désert.

III — HISTOIRE

Telle est la terre où germèrent les idées qui ont remué le plus profondément les âmes humaines, parce que, venues d'un peuple inconnu, impuissant, inculte, pauvre, elles étaient non de lui, mais de Dieu. Elle est surtout la terre qui garde l'écho des paroles de Jésus-Christ et les traces de ses pas divins.

On s'y trouve au centre même de l'histoire, et, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder passer, sur ce sol unique, tous les empires connus et toutes les civilisations dans un long défilé de quarante siècles.

A L'ORIGINE. — Nous n'avons, sur les premiers habitants de la Palestine, que les vagues indications de la Bible, mentionnant une race de géants qui auraient précédé les Chananéens. C'étaient les *Enakim* et les *Raphaïm*, connus en Ammon et en Moab sous les noms de *Zamzoumim*, *Emim*, *Horim*, etc. (1).

(1) *Deut.* II, 20 et suiv.

LES PATRIARCHES (vers les xxe et xixe siècles avant Jésus-Christ). — Ces tribus, vaincues par Chodorlahomor (1), semblent donc exister en Palestine vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, au moment où y vient **Abraham**, le vainqueur du roi élamite. Sur l'ordre de Dieu, continuant la migration de son père Tharé qui, parti de Chaldée, était mort à Haran, le patriarche transporta jusques en Chanaan sa tente de nomade. Il fixa successivement son campement à *Sichem*, à *Béthel* et à *Mambré*, près d'Hébron. C'est de ce dernier point qu'il partit pour surprendre Chodorlahomor, et que, plus tard, il accompagna les anges qui allaient embraser *Sodome*. Il descendit encore plus au Sud et fit alliance avec Abiméleeh, roi de Gérar, à *Bersabée*, le *puits du serment*, creusé par Abraham. Là naquit Isaac ; là Abraham reçut l'ordre de sacrifier Isaac au pays de Moriah, sur une montagne marquée dans la Genèse à trois jours de distance.

Cependant, à la mort de Sara, le camp du patriarche était près d'*Hébron*, et l'achat de la caverne de *Macpéla*, comme tombeau de famille, servit désormais de point d'attache aux patriarches errants et à tout le peuple d'Israël.

Isaac continua à habiter dans le midi de la Palestine. Les citernes creusées par son père marquaient ses étapes (2), et il vivait en bons termes avec les maîtres du pays. Il était à Bersabée quand Jacob, sur le conseil de sa mère Rébecca, s'enfuit par Béthel jusqu'à *Padan-Aram*, pour échapper à la colère de son frère Esaü, supplanté dans son droit d'aînesse. C'est après vingt longues années seulement que les deux frères se réconcilièrent sur les rives du *Jabbok*, au moment où **Jacob** revenait de la Syrie septentrionale avec sa nombreuse tribu d'enfants et de serviteurs. Le nouveau patriarche vécut « au pays où avaient séjourné ses pères ». Au milieu des Chananéens amis, il mena de Sichem à Bersabée sa vie de nomade, jusqu'à la descente en Egypte de la tribu entière au moment de l'élévation de **Joseph**.

LA CONQUÊTE DE LA TERRE PROMISE (vers le xve siècle avant Jésus-Christ). — Les Hébreux séjournèrent plus de quatre cents ans en **Egypte**. Pendant ce temps, de

(1) *Gen.* xiv, 5.
(2) Cf. *Gen.* XXVI, 18, 33.

nouvelles tribus avaient pénétré en Chanaan (1) : les *Hattim*, *Amorim*, *Phérézim*, *Hévim*, *Jébusim* et autres, dont les trente rois sont énumérés au livre de Josué (2). La tribu des *Hattim* (Héthéens) appartenait au peuple puissant dont l'histoire se révèle chaque jour davantage, et qui, jusqu'à Sargon, disputa à l'Egypte et à l'Assyrie l'hégémonie du territoire syrien. Les *Amorim* formaient, à l'Est, deux royaumes distincts qui furent les premiers occupés par les Hébreux.

Des documents de cette époque, surtout le récit d'un voyage fait en Syrie par un Egyptien sous Ramsès II et les inscriptions de *Karnak*, nomment déjà un grand nombre de villes palestiniennes. Les curieuses lettres de *Tell Amarna* nous ont même livré la correspondance diplomatique des gouverneurs de Chanaan avec le Pharaon leur maître. L'un d'eux écrit de Jérusalem (Urusalim) (3), et ses textes, gravés en assyrien, accusent une suprématie antérieure d'Assur en Chanaan.

C'est au sein de ces peuplades sémites que les Israélites durent pénétrer à la sortie d'Egypte. Après la promulgation de la *Loi* au mont Sinaï et la longue épreuve du voyage dans le désert, ils attaquèrent les tribus de l'Est, et ils se disposaient à franchir le Jourdain, quand Moïse disparut. Josué, le nouveau chef, s'avance hardiment, enlève *Jéricho*, défait, à la célèbre journée de *Gabaon*, cinq rois confédérés, et porte l'épouvante dans les tribus chananéennes. Ensuite, il organise sa conquête, et, parmi les indigènes soumis ou à demi anéantis, les diverses familles d'Israël reçoivent leur part, souvent plus facile à donner qu'à prendre, car bien des villes restaient encore à conquérir, et la division officielle du territoire, marquée au livre de Josué (4), ne fut jamais totalement réalisée. Il est donc peu utile de donner sur ces indications une carte des tribus qui resterait, en partie du moins, parfaitement fausse.

(1) Cf. *Ex.* III, 8.
(2) *Jos.* X, 2.
(3) Le sens de ce nom est incertain. Plusieurs estiment que le mot *Uru* pourrait être la 2e personne du singulier de l'impératif du verbe *amener*, et *Salim* la dénomination d'une divinité chananéenne. Le sens serait donc : « Amène, Salim ». D'autres interprètent : « Ville de Salem ».
(4) *Jos.* XIII-XXI

Durant la longue période des Juges, les douze tribus, faibles et divisées, vécurent opprimées par leurs voisins, à peine relevées de loin en loin par les hommes suscités de Dieu, qui donnèrent leur nom à cette époque. Tels furent, parfois simultanément sur divers points du territoire : Barac, Débora, Gédéon, Jephté, Samson, etc. Le lien le plus fort des tribus était formé par l'unique sanctuaire officiel du *Tabernacle mosaïque*, fixé ordinairement à *Silo*.

A cette époque, eut lieu l'horrible guerre civile allumée par l'affaire de la femme du lévite à *Gabaa*, qui faillit anéantir la puissante tribu de Benjamin (1), et aussi une première tentative de royauté dont Abimélech, fils de Gédéon, fut à la fois le héros et la victime (2).

LA ROYAUTÉ (vers l'an 1100 avant Jésus-Christ). — C'est seulement avec Saül et David qu'un mouvement d'aspirations vraiment nationales s'affirme pour remettre entre les mains d'un chef unique le pouvoir politique et militaire.

Samuel, le dernier Juge, se prêta avec répugnance à cet effort de centralisation (3), et il sacra **Saül**, fils de Cis. Saül signala son long règne par de nombreuses victoires sur les Ammonites, les Philistins, les Amalécites. Mais la Bible s'étend plus longuement sur les défaites dues à son infidélité, sur sa réprobation, et elle nous montre Samuel consacrant à l'avance le successeur du roi rejeté, l'enfant choisi de Dieu, le jeune fils d'Isaïe, David, qui possédait les qualités d'un conquérant et d'un grand homme d'Etat.

David non seulement unifia les mobiles tribus d'Israël, mais créa un véritable empire de Syrie ; il étendit de l'Euphrate à la mer Rouge ses possessions directes ou son protectorat.

La mort de Saül, à *Gelboé*, n'avait point amené la soumission d'Israël à son compétiteur ; *Juda* seul le reconnut, et, durant sept ans, les autres tribus, grâce au général Abner, restèrent fidèles à la première dynastie, représentée par Isboseth, fils de Saül.

L'assassinat du roi infirme Isboseth, déjà précédé du meurtre du brave Abner, mit seul fin à la guerre civile, et

(1) *Jud.* XIX-XXI.
(2) *Ibid.*, IX.
(3) Cf. *I Reg.* VIII.

tout Israël reconnut alors David, jusque-là simple *roi d'Hébron* (1).

Pour mieux centraliser son autorité, le nouveau roi s'empara de la place forte des *Jébuséens*, et y transporta sa capitale. La ville de **Jérusalem** commence alors sa glorieuse destinée. Le roi apporte l'Arche d'alliance de *Cariathiarim* à *Sion*, et fait ainsi de la célèbre colline le centre religieux de tout Israël. Il y organise un culte digne de la nation théocratique ; la poésie sacrée et la musique religieuse donnent aux cérémonies du sanctuaire un merveilleux éclat.

Le royaume possède, à l'intérieur, une administration si régulière, qu'elle peut procéder à un minutieux recensement du peuple, chose difficile en Orient ! Au dehors, une forte armée, non seulement assure les frontières, mais les étend chaque jour. Philistins, Edomites, Moabites, Ammonites et Syriens font successivement leur soumission.

David, après quarante ans de règne, laissait à son successeur un magnifique héritage. Et malgré les troubles suscités à la fin du règne par les ambitieuses compétitions des nombreux enfants du vieux roi, le fils de Bethsabée, Salomon, put paisiblement en prendre possession (vers l'an 1000).

Salomon « le Pacifique » s'appliqua à procurer à son peuple les bienfaits de la paix. « Juda et Israël, nombreux comme le sable du bord de la mer, mangeaient, buvaient, se réjouissaient ; on vivait en sécurité, chacun sous sa vigne et son figuier. » (2) Le peuple comptait alors 8 millions d'habitants.

Le roi, uni aux Phéniciens, développa fortement le commerce. Il bâtit, en plein désert de Syrie, sur la route des caravanes, la ville de *Palmyre* (Thadmor), et ouvrit, sur le golfe Elanitique, le port d'*Asiongaber*, d'où les vaisseaux partaient pour la mystérieuse *Ophir*.

En plus du merveilleux Temple projeté par David, il couvrit Jérusalem de palais somptueux où régna le luxe des cours orientales, et bientôt aussi leur corruption. L'idolâtrie eut ses autels sur le mont du *Scandale*.

(1) *II Reg.* II-IV.
(2) *III Reg.* IV, 20.

Les impôts exigés pour ces splendeurs créèrent dans le peuple une sourde agitation qui éclata à l'avènement de Roboam, vers 981, et scinda de nouveau les tribus d'Israël.

LE SCHISME ET LES INVASIONS (981-588). — Le brillant et vaste empire de David et de Salomon, admiré de la reine de *Saba*, s'effondre rapidement, et il ne restera dans la pensée populaire que comme l'image vécue des espérances messianiques.

La discorde, un instant comprimée, reparaît au sein des tribus. Elle trouve un chef dans Jéroboam, et la scission s'opère irrévocable, désastreuse. Au lieu de se soutenir mutuellement, *Ephraïm* et *Juda* luttent l'un contre l'autre ; parfois même des alliances étrangères apportent leur appui à ces luttes fratricides.

Malgré tout, pendant plusieurs siècles, on dut compter encore avec les débris du grand royaume israélite. Juda et Israël gardaient une place d'honneur dans les confédérations fréquentes des Etats syriens. Mais jetés sur la limite des grands Etats rivaux d'Egypte et d'Assyrie, qui sont pour les Juifs la verge dont Dieu se sert pour châtier les infidélités de son peuple, ils suivent le flux et le reflux des deux empires, conquis tantôt par l'un, tantôt par l'autre.

La part était assez belle au royaume d'*Ephraïm*. Outre la Samarie et la Galilée, il possédait la Transjordane jusqu'à l'Arnon. Il eut ses jours de gloire avec Achab, Jéhu, et surtout sous Jéroboam II, qui recula à nouveau ses frontières jusqu'à *Damas*. Mais les violences et les meurtres multiplièrent les dynasties (9 en 250 ans) dans la capitale schismatique ; elles hâtèrent la décadence et précipitèrent la chute de Samarie sous les coups de Salmanasar et de Sargon (722). De nombreux **prophètes** avaient en vain élevé leur voix vengeresse contre les infidélités d'Israël. Affirmant les droits de Dieu sur son peuple choisi et son amour envers lui, ils n'avaient pu que prédire, mais non détourner le châtiment divin. On garde surtout mémoire du courageux ministère d'Elie et d'Elisée (x^e et ixe siècles).

A *Jérusalem*, le trône assuré à la dynastie davidique a ses alternatives de grandeurs et de revers. La fidélité religieuse, plus soutenue, est un précieux élément de force et de vitalité, alors que les cultes étrangers avaient été la prin-

cipale cause de la ruine de Samarie (1). Sous les rois Josaphat (920), Osias (811), Ezéchias (727), le petit royaume de Juda reprend, au Sud, ses anciennes frontières du temps de David, avec la limite d'*Elath* sur la mer Rouge.

Cependant, malgré les avertissements continuels des prophètes Joël, Michée, Isaïe, Sophonie et Jérémie, *Juda* se livre aussi aux désordres et aux errements de la politique humaine et amasse sur sa tête les châtiments divins.

La chute de *Samarie* fait trembler Jérusalem. Et sa perte, miraculeusement conjurée sous Ezéchias, lors de l'invasion de Sennachérib, n'est que retardée. Assar-Hadon et Assourbanipal foulent Juda pour aller soumettre l'Egypte, et ils emmènent en captivité le roi Manassé insoumis. C'est le dernier avertissement (vers 668).

Un instant, le pieux Josias ranime l'espérance de la grande restauration toujours attendue. Déjà il a reconquis toute la Palestine, quand il est défait et tué par Néchao II à la bataille de *Mageddo* (610).

Dès lors, Juda court à sa ruine. Nabuchodonosor pille *Jérusalem* en poursuivant Néchao, et opère une première déportation (605). A l'instigation d'un puissant parti égyptophile, les deux derniers rois, Joachim et Sédékias, tentent tour à tour de secouer le joug chaldéen ; ils ne font que hâter la catastrophe. Le prophète Jérémie, qui stigmatise au nom de Dieu cette politique humaine, est accusé de trahison et accablé de mauvais traitements, mais il ne cesse d'annoncer la ruine prochaine durant cette longue agonie de la dynastie de David (2).

Par deux fois, Nabuchodonosor reparaît (599, 588). *Jérusalem* tombe après une longue résistance ; la majeure partie de la population est transportée en Chaldée, et Juda, comme la Samarie, devient simple **province babylonienne** (3).

Jérémie était resté en Palestine. Mais l'assassinat du gouverneur Godolias, à *Maspha*, terrifie à un tel point les Juifs survivants, qu'ils s'enfuient en Egypte et y entraînent de force le prophète (4).

La nation avait ainsi presque totalement disparu.

(1) *IV Reg.* XVII.
(2) *Jer.* XIX-XXIX.
(3) *Ibid.*, XXXIV-XL.
(4) *Ibid.*, XLI-XLIII.

LE NOUVEAU MONDE JUIF SOUS LES PERSES ET LES MACÉDONIENS (536-166). — Cependant, avec la ruine, les prophètes avaient annoncé une restauration d'Israël. La chute de *Babylone* en fut le présage. Cyrus et ses successeurs autorisent le **retour en Judée** ; et, sous l'impulsion de Zorobabel et de Néhémie (VIe et Ve siècles), lentement le *Temple* et puis la *ville* renaissent de leurs ruines. La nation se reconstitue religieusement avec Esdras et Néhémie, et pendant deux cents ans vit en paix sous le *protectorat perse*.

La situation changea, après l'*invasion macédonienne*, avec les successeurs d'Alexandre le Grand (331), qui personnellement, s'était montré bienveillant et avait offert un sacrifice au Temple. Les *Juifs* devinrent longtemps la proie des *Ptolémées* ou des *Séleucides*. Ils furent d'abord soumis près d'un siècle aux nouveaux rois d'Egypte, qui les traitèrent d'ordinaire assez paternellement. Puis, au siècle suivant, la domination syrienne prévalut, et avec elle la persécution.

Les uns et les autres de ces dominateurs fondèrent sur le territoire palestinien de nombreuses *villes grecques*, d'où rayonnèrent bientôt la langue et l'esprit de la civilisation hellénique. Ce contact fit entrer le judaïsme dans une nouvelle phase. L'horreur des *Goïm* (étrangers) diminua chez une bonne partie du peuple. On vécut dans une sorte de libéralisme cultivé, qui se répandit surtout dans les multiples colonies juives fondées dans tout le bassin de la Méditerranée. Cet *esprit nouveau* eut parfois ses excès de laxisme, et plusieurs de nos livres didactiques de l'Ancien Testament, sortis de ce milieu (comme la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique*), sont écrits pour prévenir ou corriger ce relâchement.

En Palestine, où l'on resta plus généralement rigoriste, on créa des sortes de *ligues*, mi-patriotiques mi-religieuses, pour ou contre les tendances nouvelles : telle fut l'origine des *Pharisiens* et des *Saducéens*.

Ce qui restait d'autorité intérieure sous la domination étrangère était dévolu au grand-prêtre, autour duquel siégeait le **Sanhédrin**, le Conseil d'anciens et de notables déjà indiqué, semble-t-il, au IIe siècle, sous le nom de Sénat (1).

C'est aussi du retour de l'exil que datent les *synagogues*,

(1) *II Mach.* I, 10.

lieux de prière et d'enseignement, où la nouvelle classe des *Scribes* (docteurs de la loi) put se livrer aux subtils commentaires de la *Loi*, et surtout de la *Tradition*.

C'était le nouveau monde juif, si connu depuis par l'Evangile, qui paraissait, sous tous ces éléments divers, affaibli par les disputes des sectes et la rapacité des chefs, mais du moins uni désormais sans retour dans sa foi au seul vrai Dieu.

LES MACHABÉES (166-37 avant Jésus-Christ). — La violente persécution des Antiochus (IIe siècle) amena un réveil religieux et patriotique, d'où sortit la brillante épopée des **Machabées**.

Judas, Jonathas, Simon, les vaillants fils de Mathathias, proclament l'indépendance. Ils meurent à la tâche ; mais, dans l'espace de vingt-cinq ans (165-140), ils ont rétabli Israël dans ses anciennes frontières. Le dernier d'entre eux, Simon, fonde une *dynastie héréditaire*, à laquelle est adjoint le souverain pontificat, et qui marque pour les Juifs une ère nouvelle (140).

Jean Hyrcan et Alexandre Jannée (135-78) maintiennent dignement le nouveau trône. Mais les deux fils de Jannée (Aristobule II et Hyrcan II) se disputent la couronne par la guerre civile. Le différend, porté au jugement de Pompée, alors en Syrie, amène à Jérusalem le général romain (63). Celui-ci, en prenant la ville au compte d'Hyrcan, inaugure ce long **protectorat de Rome,** qui finira par causer la disparition de la nation juive.

Pour comble de malheur, près du faible Hyrcan, grandissait dans les honneurs la famille des Hérode qui, après de longues intrigues, devait supplanter au trône celle des Asmonéens-Machabées (37).

HÉRODE LE GRAND, nommé par le Sénat romain roi des Juifs, n'occupa son trône qu'après une guerre de trois ans livrée à ses sujets (40-37). Pour se faire pardonner cette prise de possession, et faire oublier ses cruautés, l'Iduméen voulut doter le Temple des Juifs et leur capitale d'un éclat et d'une richesse encore inconnus en Juda ; Jérusalem, enfermée dans une nouvelle et vaste muraille, se couvre de toutes les splendeurs d'une ville romaine. Hérode fortifie et embellit l'*Antonia*, et se construit, sur la colline occiden-

tale, un somptueux palais. Mais c'est surtout le *Temple* qui, au sein de sa vaste esplanade élevée de 200 pieds au-dessus du Cédron, dresse sa silhouette neuve parmi les étincelantes colonnades des portiques qui l'enserrent.

JÉSUS-CHRIST. — C'était la plénitude des temps marqués par Dieu pour l'apparition du Rédempteur.

Jésus naît à *Bethléem*, suivant la prophétie de Michée. Il fuit en Egypte pour échapper à l'ombrageuse cruauté d'Hérode, puis, jusqu'à trente ans, il vit inconnu en l'humble village de *Nazareth*.

Mais Jean le *Précurseur*, annoncé par le dernier des prophètes, Malachie, se fait entendre pour présenter au monde son Sauveur. Et alors, Jésus commence auprès de ses contemporains le long ministère de douceur, de bonté, d'enseignement et de persuasion destiné à conquérir non les royaumes, mais les âmes. Au milieu de miracles sans nombre, la *bonne nouvelle* est publiée, mais le *champ* aride reçoit mal la *semence* divine, et les *invités du royaume* de Dieu ne veulent pas s'y rendre.

Tous attendaient le roi promis, le rejeton de David chargé de restaurer son empire et de l'étendre au monde entier. Jésus passa au milieu de ces fébriles espérances. Mais il ne parla ni politique, ni science, ni guerre. Il prêcha un royaume spirituel, la *restauration des âmes*, et, incompris des *pontifes* égoïstes et calculateurs, des *docteurs* jaloux, des *zélotes* froissés dans leur faux et étroit patriotisme, il fut mené à la mort pour avoir dit qu'il était le Christ et le Fils de Dieu.

Cependant, il s'était choisi un humble cercle d'intimes ; ces ignorants Galiléens deviendront ses témoins et ses docteurs. C'est par eux que sa parole doit rester à toutes les âmes, et *son empire* se fonder *pour toujours*, suivant les prophéties.

VIE DE JÉSUS-CHRIST

I. AVANT LA NAISSANCE. — L'annonce du précurseur Jean-Baptiste est faite par l'ange Gabriel au prêtre Zacharie, tandis qu'il officie au Temple de Jérusalem dans le « Saint », devant l'autel des parfums : Jean sera l'enfant du miracle, car Elisabeth, sa mère, est déjà avancée en âge. Six mois plus tard,

le même messager céleste est envoyé à la Vierge Marie, descendante de David, dans l'humble bourgade de Nazareth, pour lui prédire (**Annonciation**) qu'elle va concevoir par l'opération du Saint-Esprit « le Fils du Très-Haut dont le règne sur le trône de David n'aura point de fin ». Ce miracle, ajoute l'ange, a eu son prélude dans la conception extraordinaire de Jean. Marie considère ces derniers mots de l'ange Gabriel comme une invitation et se rend (**Visitation**) auprès de sa cousine Elisabeth qui salue en elle la « Mère de son Seigneur ». La Vierge exhale aussitôt sa reconnaissance envers Dieu dans le célèbre cantique du **Magnificat**. Au jour de la circoncision de Jean, Zacharie, son père, reprend subitement l'usage de la parole qu'il avait perdu par son incrédulité, et adresse au ciel la belle action de grâces du **Benedictus**.

Joseph, ignorant le mystère de l'Incarnation, songeait à quitter Marie sa fiancée (ou son épouse), lorsqu'un ange le rassura et lui dit que l'Enfant attendu serait un Sauveur qui rachèterait son peuple de l'esclavage du péché.

II. **NATIVITE ET ENFANCE.** — Le recensement ordonné par l'empereur Auguste obligea Joseph et Marie à se rendre à Bethléem, patrie de leur commun ancêtre David. Là, ne trouvant point de place dans la partie du caravansérail réservée aux hommes, il durent se réfugier dans l'étable, au fond d'une grotte. C'est sous cet abri que le divin Enfant vint au monde, c'est là que Marie le coucha dans la crèche, tandis que les anges annonçaient aux pasteurs des alentours la merveilleuse **Nativité**.

L'enfant fut **circoncis** à Bethléem le huitième jour, **présenté au Temple** de Jérusalem le quarantième et racheté selon les rites de la loi juive par l'offrande de deux oiseaux, car tout premier-né appartenait de droit au Seigneur. La Vierge, de son côté, accomplit les rites de la **purification** légale. Le vieillard Siméon intervint pour saluer dans l'Enfant « la lumière des nations et la gloire du peuple d'Israël » ; puis il prédit à Marie les **douleurs** qu'elle aurait à subir et les **contradictions** auxquelles son Fils serait en butte.

Des **Mages** ou sages venus de l'Orient arrivèrent à Bethléem pour offrir leurs hommages et leurs présents au « nouveau roi des Juifs ». Hérode, jaloux de la gloire naissante du Messie qu'il se représentait, ainsi que la plupart de ses contemporains, comme un roi temporel, fit **massacrer** tous les enfants de Bethléem jusqu'à l'âge de deux ans. Cependant, sur un avertissement donné à Joseph par un ange, la **sainte Famille s'enfuit en Egypte** où elle séjourna jusqu'à la mort d'Hérode. Alors Joseph revint, avec Marie et Jésus, à Nazareth.

A l'âge de **douze ans**, Jésus fut conduit à Jérusalem par ses parents pour la fête de la Pâque. Sur le chemin du retour, Joseph et Marie, adjoints aux deux caravanes distinctes des

hommes et des femmes, s'aperçurent que Jésus était resté dans la ville. C'est là qu'ils le retrouvèrent au bout de trois jours dans le Temple, émerveillant les docteurs de la loi par ses questions et par ses réponses et « s'occupant ainsi des affaires de son Père ». Puis ce fut le retour à Nazareth et la vie cachée de l'atelier et de la maison jusqu'à l'âge d'environ trente ans.

III. **MINISTÈRE PUBLIC.** — Jésus se prépare à prêcher sa doctrine, d'abord en recevant de Jean le Précurseur, sur les bords du Jourdain, le **baptême** de la pénitence, pendant lequel la voix du Père le désigne comme « son Fils bien-aimé », et ensuite en **jeûnant** au désert pendant quarante jours. Ce jeûne est suivi de trois **tentations** du démon inquiet de savoir dans quel sens Jésus avait été proclamé « Fils bien-aimé de Dieu » et cherchant à détourner le Messie du programme de souffrances que son Père lui avait tracé. Présenté par Jean-Baptiste aux Israélites comme le Messie en personne, Jésus s'attacha **cinq premiers disciples** (Jean, André, Pierre, Philippe et Nathanaël ou Barthélemy) et se rendit en Galilée où il fit son **premier miracle aux noces de Cana** en changeant l'eau en vin (p. 594). Puis il monta à Jérusalem à l'occasion de la Pâque, **chassa les vendeurs du Temple,** « maison de son Père », attira par ses miracles de nouveaux disciples, et, parmi eux, un membre du sanhédrin, Nicodème, qui vint s'entretenir de nuit avec lui. Il ne tarda pas à reprendre le chemin de la Galilée et passa par la Samarie où, près du **puits de Jacob**, il révéla sa mission à la **Samaritaine** (p. 402).

La plus grande partie de la vie publique de Jésus se passe en Galilée. Il y annonce avec fruit dans les synagogues « l'avènement du **royaume de Dieu** » auquel il faut se préparer par la pénitence et la réforme des mœurs. Bientôt il fait de **Capharnaüm**, petite ville située sur la rive septentrionale du lac de Tibériade, le centre de ses missions galiléennes.

C'est sur les bords de ce lac, appelé aussi lac de Génésareth, qu'il choisit définitivement Simon-Pierre, André, Jacques et Jean, pêcheurs de poissons qu'il entendait transformer en « pêcheurs d'hommes ». Partout il parlait avec autorité, à terre comme sur la barque qui suivait le littoral, et ses miracles (guérisons de la belle-mère de saint Pierre, de lépreux, de démoniaques, de paralytiques, d'aveugles, de sourds-muets, résurrections de la fille de Jaïre et du fils unique de la veuve de Naïm) suscitaient l'enthousiasme des foules. Mais déjà on voyait poindre l'opposition des pharisiens et des scribes contre l'enseignement nouveau.

Après cette première mission en Galilée, Jésus se rendit pour le « jour de fête », probablement la fête de la Pâque, à Jérusalem où il **guérit un paralytique**, près de la Porte Probatique ou des Brebis, à la **piscine de Bethesda**. Puis il revint sur les bords du lac de Tibériade. A cette époque, il fit choix des douze

apôtres, et, préparant l'organisation du royaume de Dieu qu'il avait prêché, il formula en quelque sorte le code de la Loi Nouvelle dans le **sermon sur la montagne** qui commence par huit maximes auxquelles l'usage donne le nom de **béatitudes.** Il enseignait les foules au moyen de **paraboles** familières et gracieuses (celles de la semence, du bon grain et de l'ivraie, du grain de sénevé, du levain, du trésor caché, de la perle précieuse, du filet, de la brebis égarée, etc.) dont il expliquait, du moins pour celles du royaume de Dieu, le sens profond aux seuls apôtres et qui toutes avaient pour tous les auditeurs l'avantage de piquer la curiosité et de provoquer ainsi leur désir de s'instruire.

Au cours de cette **seconde mission,** Jean-Baptiste avait été mis à mort par Hérode, tétrarque de Galilée, fils d'Hérode le Grand.

Quant à Jésus, il soulevait l'enthousiasme du peuple, surtout après les deux miracles de la **multiplication des pains** dans le désert, et ce peuple acclamait en lui le roi de ses espérances, le Messie qui délivrerait les Juifs du joug des Romains et leur donnerait la domination universelle. Le Sauveur dut expliquer à ses interlocuteurs qu'il venait fonder *un royaume, non temporel, mais spirituel.*

Dès cette époque, Jésus est en butte à l'hostilité déclarée des autorités religieuses de Jérusalem qui envoient en Galilée des émissaires pour lui chercher querelle. La foi des apôtres chancelle quand Jésus leur *annonce sa Passion* et leur parle de porter la croix à leur tour, mais elle est raffermie par le miracle de la **Transfiguration.**

Jésus se rend secrètement, pour la fête des Tabernacles, à Jérusalem où il guérit dans le Temple un **aveugle-né** en lui frottant les yeux avec un peu de boue et en l'envoyant se laver à la *piscine de Siloé* (p. 225). Rentré sans doute bientôt après en Galilée, il revient à Jérusalem au début de décembre pour la fête de la Dédicace et y donne ses enseignements *sous le portique de Salomon.* Enfin, le Sauveur retourne en Galilée où il continue sa prédication pendant quelques mois.

L'Evangile nous montre ensuite Jésus en route vers Jérusalem. Au cours de ce *dernier grand voyage* qui se fit par la *Pérée,* ou rive gauche du Jourdain, il guérit les malades et instruisit les foules selon sa coutume. Il était encore de l'autre côté du fleuve lorsqu'on lui annonça la maladie de son ami **Lazare,** frère de Marthe et de Marie, qui mourut sur ces entrefaites et que Jésus vint **ressusciter** à Béthanie (p. 254).

Son ministère en Galilée n'avait pas empêché Jésus de faire des *apparitions rapides à Jérusalem* de temps à autre, principalement, comme nous l'avons vu, à l'occasion des grandes solennités. Observons que dans ce centre intellectuel où régnaient en maîtres les scribes et les docteurs de la loi, les paraboles et entretiens familiers avaient fait place dans son enseignement à des

expositions doctrinales d'un ton plus élevé et aussi à des discussions provoquées par la subtilité hostile des auditeurs. De plus, c'est à Jérusalem que Jésus avait affirmé plus clairement sa divinité.

Après la résurrection de Lazare, les membres du sanhédrin s'alarmèrent : le nouveau thaumaturge ne finirait-il pas par agiter si violemment le peuple que les Romains saisiraient l'occasion d'intervenir et de ruiner définitivement la nation ? Aussi le grand prêtre Caïphe exprima-t-il dans son conseil l'avis « qu'un seul devait mourir pour tout le peuple ». Jésus se retira alors, pendant une semaine ou deux, sur les confins du désert de Judée, à Ephrem, aujourd'hui Taïbéh, à six ou sept lieues de la Ville Sainte. D'Ephrem, il descendit secrètement avec ses apôtres à Jéricho où *il guérit l'aveugle Bar-Timée* et fut l'hôte du publicain *Zachée*. Puis il remonta jusqu'à Béthanie : en cette bourgade, pendant un *repas chez Simon le Lépreux*, auquel assistait Lazare, Marie, sœur de Marthe, vint répandre un vase de parfum précieux sur la tête du Sauveur.

IV. **LA GRANDE SEMAINE.** — Le lendemain du festin chez Simon le Lépreux, Jésus partit de Béthanie pour Jérusalem A quelque distance de *Bethphagé*, il envoya prendre un ânon et, sur cette modeste monture prédite par le prophète Zacharie (IX, 9), il fit son **entrée solennelle dans la Ville Sainte**, tandis que la foule l'escortait en agitant des rameaux d'olivier et en l'acclamant comme le Messie. En approchant de Jérusalem, Jésus se mit à *pleurer* sur la ville coupable et sur le sort terrible qui lui était réservé pour l'avoir méconnu. La procession triomphale s'acheva dans le Temple d'où Jésus retourna avec les Douze à Béthanie.

En revenant le lendemain dans le Temple, Jésus *maudit le figuier stérile*. Au Temple même il chassa une seconde fois les *marchands*, qui se tenaient dans le parvis des Gentils, et accusa les Juifs « d'avoir transformé la maison de Dieu en une caverne de voleurs ». Il revint passer la nuit du côté de Béthanie.

Jésus eut, le troisième jour, dans le Temple, une discussion solennelle avec les membres du sanhédrin sur la divinité de sa mission. Les pharisiens lui posèrent des questions qu'ils croyaient embarrassantes : faut-il payer le *tribut à César* ? Quel est le *premier commandement* de la Loi ? Le soir venu, Jésus se retira sur la montagne des Oliviers.

Le mercredi matin, le Sauveur était de nouveau dans le Temple où la foule l'avait devancé pour venir l'écouter. Là il fit l'éloge de la charité d'une pauvre femme qui mettait dans le trésor *deux petites pièces de monnaie*. Comme il venait de sortir, il prédit la *ruine totale de ce Temple* dont les apôtres lui faisaient remarquer la structure merveilleuse. Sur le mont des Oliviers, face à Jérusalem, Jésus détailla aux mêmes apôtres les signes

avant-coureurs *de la destruction de Jérusalem et de la fin du monde.* Puis il annonça sa fin toute prochaine : « Dans deux jours on fait la Pâque, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » Ce même jour, Judas alla trouver les princes des prêtres, et, pour trente pièces d'argent, s'engagea à leur livrer Jésus à la première occasion.

Pierre et Jean avaient été désignés par Jésus pour la préparation de la *Pâque.* Elle fut célébrée, le jeudi soir, dans « une chambre haute », ou cénacle, que la tradition place sur le mont Sion chrétien. Vers la fin du repas légal, Jésus *lava les pieds* à ses apôtres et institua la **sainte Eucharistie,** en changeant le pain et le vin en son propre corps et en son propre sang. Puis il eut avec ses apôtres un long et touchant entretien au cours duquel il leur donna ses recommandations suprêmes. On descendit ensuite au torrent du Cédron et l'on atteignit ainsi, au pied du mont des Oliviers, le *jardin de Gethsémani.* Là, Jésus entra en **agonie** et versa une *sueur de sang.* Un ange le consola. Judas, qui était sorti du cénacle depuis assez longtemps, vint, à la tête d'une troupe de soldats et de serviteurs du Temple, au-devant du Sauveur qui fut désigné par le *baiser du traître et emmené captif à la maison du grand prêtre,* tandis que ses apôtres prenaient la fuite.

Après une courte comparution devant Anne, Jésus fut interrogé par son gendre, **Caïphe,** qui était le grand-prêtre en exercice et qui avait réuni le sanhédrin. Comme les témoins se contredisaient, Caïphe posa la question explicite : « Es-tu le Christ, Fils de Dieu ? — Je le suis », répondit Jésus. « Il a blasphémé, il mérite la mort », s'écrièrent les sanhédrins. Cependant, Jésus avait été **renié trois fois** par saint Pierre dans la cour du palais du grand-prêtre. Durant les dernières heures de la nuit, Jésus subit les insultes de la valetaille ; puis, au lever du jour, il comparut de nouveau devant le sanhédrin, car une séance tenue pendant la nuit ne pouvait être considérée comme légale ; il répéta la solennelle affirmation de la nuit et la sentence de mort fut renouvelée (p. 175).

En ce vendredi matin, Jésus fut emmené au *prétoire* du procurateur romain, **Ponce-Pilate,** qui, seul, pouvait rendre cette sentence exécutoire. Des crimes politiques dont ses ennemis accusaient Jésus, Pilate déclara, après interrogatoire, qu'il ne restait rien. Cependant, il envoya le Sauveur au tribunal d'*Hérode Antipas,* fils d'Hérode le Grand et tétrarque de Galilée, venu à Jérusalem pour la Pâque. Celui-ci n'ayant pas obtenu le prodige qu'il espérait, renvoya à son tour Jésus à Pilate, après l'avoir fait revêtir de la robe blanche des insensés. Pilate est un faible. N'osant pas imposer sa propre volonté, il recourt à divers expédients pour sauver Jésus. Il propose à la foule de délivrer le brigand *Barrabas* ou le Sauveur, mais le peuple, soudoyé par

les agents du sanhédrin, réclame la libération du criminel et la mort de Jésus sur la croix. Ensuite Pilate fait flageller Jésus, pensant ainsi calmer la fureur de la multitude, mais celle-ci, voyant le Sauveur couvert de plaies et couronné d'épines, crie encore plus fort : « Qu'il soit crucifié ! » Les princes des prêtres et leurs complices ayant enfin menacé Pilate de le dénoncer à l'empereur comme n'ayant point voulu condamner un séditieux qui, disaient-ils, s'était insurgé contre César, le lâche procurateur cède à la peur, *condamne Jésus au crucifiement* et le livre aux Juifs.

Jésus marche vers le lieu du supplice *en portant sa croix*. A cause de sa faiblesse extrême, les soldats romains doivent requérir Simon le Cyrénéen de lui venir en aide. Au Calvaire, petite butte située en dehors de la ville, mais à proximité du rempart, il est attaché à la croix avec des clous, tandis qu'il prononce ces mots : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Sur la croix, dressée entre celles des deux larrons, Jésus, qui vit encore trois heures (pendant lesquelles le soleil se voile), promet sa gloire pour ce jour même au larron repentant, confie sa Mère à saint Jean, remet son âme entre les mains de son Père et *expire* en poussant un grand cri. Alors le voile qui séparait le Saint du Saint des saints dans le Temple, se déchire, la terre tremble, les rochers se fendent et des morts ressuscitent ; le centurion de garde publie la divinité de Jésus. C'est la neuvième heure, c'est-à-dire 3 heures de l'après-midi. Un soldat vient constater la mort et perce le côté du supplicié d'un coup de lance.

Joseph d'Arimathie obtient de Pilate l'autorisation de détacher le corps de Jésus, et, de concert avec Nicodème, se met en devoir de l'*ensevelir*. Jésus est embaumé à la hâte, car le sabbat va commencer ; il est ensuite déposé dans un sépulcre neuf que Joseph d'Arimathie s'était creusé pour lui-même dans le roc, à une faible distance du Golgotha. Une grande *meule* est roulée devant la chambre funéraire. Des gardes veillent à l'entrée du tombeau.

V. **VIE DE JÉSUS RESSUSCITÉ.** — Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, Salomé, venues le dimanche, de grand matin, pour achever l'embaumement sommaire du vendredi soir (le samedi, ou sabbat, n'avait pu être employé à ce pieux devoir), trouvent la *meule roulée de côté*, les gardes du tombeau partis, le sépulcre vide et un ange se tenant au-dessus de la pierre qui avait fermé la chambre funéraire. Pierre et Jean, avertis par Madeleine, accourent, pénètrent dans le sépulcre et constatent la disposition régulière des linges de l'embaumement. Jésus *apparaît* sous l'aspect d'un jardinier à Marie-Madeleine qui est revenue et se trouve devant le tombeau, puis aux autres saintes femmes, et,

le même jour, à deux disciples sur le chemin d'*Emmaüs*. Après le retour de ces deux disciples, *il se révèle au Cénacle*, où sont rassemblés les apôtres, à l'exception de saint Thomas. Huit jours après, Jésus apparaît de nouveau dans le Cénacle et fait toucher ses plaies par saint Thomas demeuré jusqu'alors incrédule.

Enfin, après *s'être manifesté plusieurs fois* en Galilée aux apôtres et aux disciples, Jésus, le quarantième jour après sa résurrection, **s'éleva au ciel** en leur présence sur le mont des Oliviers. Deux anges annoncèrent qu'il ne reviendrait plus visiblement sur la terre, sinon dans une manifestation triomphale dont la gloire rappellerait celle de son Ascension.

LA RUINE. — Quelques jours avant sa mort, Jésus avait pleuré sur *Jérusalem* et sur sa patrie qui le rejetait : « Jérusalem! oh! si tu connaissais le messager de paix qui vient à toi! Mais non, tu ne le vois pas... Et tes ennemis t'environneront et te détruiront, toi et tes enfants, parce que tu as méconnu le temps de sa visite. »

En effet, pendant que les *apôtres*, forts de la résurrection du Christ et des effusions de la Pentecôte, commençaient en *Syrie* leur pacifique conquête, qui devait si tôt atteindre Rome, les partis continuaient à s'agiter à Jérusalem, sous la stricte surveillance des *procurateurs* venus de Rome.

Sous la pression, éclata la révolte ; superbe levée de boucliers qui, durant quatre années, résista aux légions romaines, mais qui se termina par l'écrasement de la capitale et de la nation.

Vespasien et Titus accomplirent la terrible prophétie de Jésus-Christ (67-70).

Puis, des cendres amoncelées par Titus, sortit une dernière étincelle, suprême tentative d'indépendance (132). Ce fut le signal de la destruction complète. Le général Jules Sévère réduisit l'imposteur Bar-Cokéba à *Bittir*, et l'empereur Adrien, après avoir dispersé à jamais les Juifs, établit sur les ruines de Sion la **colonie romaine d'Ælia**, élevant à dessein des sanctuaires païens aux lieux les plus chers à Israël, mais aussi au Saint-Sépulcre et au Calvaire. Défense fut faite aux Juifs d'y pénétrer désormais et même d'en approcher à moins de cinq milles (135).

La Palestine, devenue simple partie de la province de Syrie, se couvrit alors de villes à nom, population et langue gréco-romains, et de brillantes colonies s'établirent, jusqu'à la frontière du désert arabique de *Damas* à *Pétra*. C'est la

seule époque où l'ensemble de la Terre Sainte porta *officiellement* le nom de *Palestine*. Ce nom continua à affecter une partie de la province, après les modifications administratives de Dioclétien, jusqu'à ce que les Arabes, devenus maîtres du pays, rendissent à la province et aux villes leurs vieux noms sémitiques, conservés par le peuple stable des campagnes.

LA PALESTINE CHRETIENNE. — La Terre Sainte, ainsi renouvelée, devait revêtir, sous les empereurs chrétiens, un éclat trop souvent oublié par les auteurs. Elle devint, dès le règne de Constantin, l'objet des sollicitudes et des largesses impériales ; et au sein des cités florissantes, près des Lieux Saints, nous retrouvons nombre de noms historiques : écrivains, évêques, pèlerins et cénobites illustres.

Chose étrange, les grandes villes palestiniennes sont des dernières à renier leur paganisme : Gaza, Joppé, Ascalon, Sébaste, Scythopolis, Panéas, restent en majorité païennes au milieu du IVe siècle, et nulle part l'œuvre de Julien l'Apostat ne trouve de plus chauds partisans. De plus, les Juifs demeurés nombreux dans les villes du Nord (Tibériade, Nazareth, Sepphoris, Safed), et les Samaritains toujours en éveil autour du *Garizim*, s'unissaient volontiers pour courir sus aux chrétiens.

Cependant, les solitudes de Juda s'emplissaient de moines, et, autour de saint Euthyme, saint Sabas et saint Théodose (Ve et VIe siècles), le désert fleurissait de sainteté.

De nobles Romaines, les deux Mélanie, Paula, Eustochium, même des princesses et des impératrices, comme les deux Eudocie, venaient finir leurs jours aux Saints Lieux.

De grands docteurs élevaient aussi la voix au sein des controverses retentissantes qui eurent souvent la Palestine pour théâtre de choix : arianisme, origénisme, eutychianisme, monothélisme et même pélagianisme. Et, près de la brillante école des rhéteurs de *Gaza*, les noms d'Eusèbe, saint Cyrille, saint Jérôme, Rufin, Procope, saint Sophrone et bien d'autres, attestent la vivacité constante du mouvement intellectuel.

Les disputes théologiques pénètrent même au désert, au grand détriment de la paix et de la saine doctrine.

Elles créent parfois de vraies séditions, que les gouver-

neurs doivent apaiser par des professions de foi, comme le jour où l'évêque et le comte de Jérusalem furent contraints de se déclarer pour le Concile de Chalcédoine devant les 10 000 moines massés en armes à la basilique de Saint-Etienne.

Jérusalem était alors devenue en fait la principale ville de Syrie. Restée simple colonie romaine sous les empereurs païens, elle reprit peu à peu son rang de métropole (au moins religieuse), perdu jadis au profit de Césarée. Elle fut splendidement embellie par sainte Hélène et Constantin (IVe siècle), Eudocie et Justinien (Ve et VIe). Les pèlerins comptent ses églises et ses monuments, encore figurés aujourd'hui sur la *mosaïque de Madaba* (1), et qui se pressaient dans ses murs pourtant élargis.

Les autres lieux évangéliques n'étaient point oubliés : Gethsémani, le mont des Oliviers, Béthanie, Bethléem, Emmaüs-Nicopolis, Nazareth, Cana, le Thabor, Tibériade, etc., avaient leurs basiliques et leurs hospices où, de tout l'empire, affluaient des flots de pèlerins. On retrouve, parmi ces visiteurs, à chaque siècle, un grand nombre de célèbres personnages. Quelques-uns nous ont laissé le précieux récit de leurs impressions.

LES PERSES. — Dès le temps de Justinien (527-565), Chosroès le Grand, appelé par les Samaritains, avait tenté un coup de main sur la Palestine.

L'invasion devait être retardée d'un siècle et était réservée à un autre Chosroès. Conduits par les Juifs de Galilée et les Samaritains de Naplouse, les *Perses* vont droit à Jérusalem, dont les trésors les tentent. Ils forcent la ville (19 mai 614), massacrent moines, clergé et fidèles, dévastent les 300 églises, monastères et hospices que renferme la sainte cité, et mettent le feu aux basiliques, après les avoir pillées. Ainsi tombent le Saint-Sépulcre, les églises du Cénacle, de Saint-Pierre (maison de Caïphe), de Sainte-Sophie (prétoire), de Sainte-Marie la Neuve, celles de Gethsémani et du mont des Oliviers. Le charbon et les mosaïques calcinées,

(1) Voir la *Carte mosaïque de Madaba*, grand in-4° de 16 pages, 12 photographies, par le P. GERMER-DURAND. Paris, 5, rue Bayard.

retrouvés par les Dominicains lors de la restauration du sanctuaire de *Saint-Etienne*, en 1895, montrent quel fut le sort commun de tous ces grands monuments.

Parmi les *captifs* de Chosroès, se trouvait Zacharie, patriarche de Jérusalem, et, dans le butin, la *vraie Croix*. Ce fut seulement quinze ans plus tard, après les victoires prodigieuses et inespérées d'Héraclius, que le patriarche revint du fond de la Perse, et que la précieuse relique fut rendue à son sanctuaire restauré (629).

LES ARABES (de 638 à 1099). — Héraclius eut bientôt à faire face à un ennemi non moins terrible que les Perses. Cette fois, la fortune lui fut contraire.

Les *Arabes* nomades furent de tout temps de dangereux voisins pour les cités palestiniennes. Mais, unifiés et électrisés par la doctrine de Mahomet, les féroces pillards, devenus zélateurs fanatiques, se précipitent en une poussée irrésistible. Ils franchissent par corps nombreux les places frontières du Sud, et les Grecs, battus à deux reprises près d'*Eleuthéropolis* et au *Hiéromax*, abandonnent pour toujours la belle province de Syrie. Les villes de Palestine font successivement leur soumission au *kalife* Omar, venu en personne organiser la province conquise. Omar assure ordinairement aux vaincus la liberté civile et religieuse, mais leur impose un assez fort tribut.

A Jérusalem, ce fut saint Sophrone qui, après avoir soutenu une vigoureuse défense, traita de la capitulation (638). Pour les musulmans, Jérusalem était aussi *la sainte* (*El Kouds*). Ils s'y établirent dans le quartier abandonné du Temple, laissant les chrétiens libres autour des églises du Saint-Sépulcre et du Cénacle.

Cette tolérance théorique eut naturellement dans la suite bien des oublis. Affermie par ses victoires, la **domination musulmane** devint souvent oppression. Les auteurs contemporains l'attestent, surtout l'historien Théophane. Les impôts étaient écrasants ; les églises, menacées, devaient sans cesse être rachetées. Chaque révolution dans l'empire des kalifes se traduisait par un redoublement de vexations.

Au VIIe siècle, la brillante dynastie des *Ommiades* fait place aux *Abassides*, et malgré l'effort intellectuel qui se manifeste alors en Syrie dans toutes les connaissances du

temps : philosophie, science, littérature, médecine, etc., les disputes des souverains et des sectes couvrent le pays d'intrigues et de meurtres dont les chrétiens sont souvent les victimes.

L'intervention de Charlemagne, le nouvel *empereur d'Occident*, auprès du kalife Haroun, adoucit ces rigueurs. En 797, une ambassade partait pour Bagdad, avec mission d'obtenir du kalife le droit de protectorat sur les chrétiens de Palestine. Les envoyés réussirent dans leurs démarches. Haroun ajouta même à la concession du protectorat la propriété du Saint-Sépulcre. (EGINHARD, *Annales*.) Des échanges de politesses entre les cours d'Aix-la-Chapelle et de Bagdad entretinrent en Orient le prestige de Charlemagne et du nouvel empire des Francs. Les aumônes de l'empereur d'Occident s'étendirent à tous les chrétiens établis en terre musulmane. Un capitulaire fixe des aumônes régulières que l'empire devra verser à la Terre Sainte ; des **moines-francs** ont alors, près du Saint-Sépulcre, leur église (*Sainte-Marie Latine*), et les pèlerins d'Occident un hospice qui deviendra plus tard le berceau des *Hospitaliers de Saint-Jean*, quand la grande ombre de Charlemagne, poétisée dans les chansons de geste, guidera vers la Terre Sainte et contre les Sarrasins la chevalerie d'Occident.

Le protectorat franc s'exerça avec efficacité jusqu'au XIe siècle. Ce fut par excellence l'époque des pèlerinages aux Lieux Saints.

L'occupation de la Syrie par les *Fatimites* d'Egypte (969) ne modifia pas d'abord la situation des chrétiens de Palestine, mais de 1009 à 1020, le kalife-dieu Hakem, un fou couronné, persécuta violemment les chrétiens et les Juifs. « Ceux qui eurent le courage de rester furent obligés de porter au cou des signes infamants : les chrétiens, une croix de cuivre du poids de dix livres ; les Juifs, un billot de bois qui avait la forme d'une tête de veau, en souvenir du veau d'or.. » (1). Presque toutes les églises, à commencer par la basilique du Saint-Sépulcre, furent détruites.

C'en était fait du protectorat franc établi par Charlemagne. Les empereurs de Byzance ayant traité avec les

(1) LOUIS BRÉHIER, *l'Eglise et l'Orient au moyen âge, les Croisades*, Paris, 1907, p. 36-37.

Fatimites, recueillirent ce noble héritage. Cependant le schisme grec, consommé en 1054, inspira au gouvernement byzantin de nombreuses tracasseries contre les pèlerins occidentaux. Ceux-ci affluèrent plus que jamais, mais ils vinrent armés, et par troupes de plusieurs centaines ou même de plusieurs milliers d'hommes. Ainsi les Occidentaux se rendirent de plus en plus familiers avec les chemins de la Palestine. L'heure allait sonner où la parole des Papes susciterait la Croisade pour enrayer les progrès de l'islamisme, auxquels Byzance n'avait pas la force de s'opposer efficacement.

LES CROISADES (1099-1291). — A l'arrivée des Francs, la Palestine était théoriquement partagée entre les *Turcs Seldjoukides*, maîtres de Damas, et les *Fatimites* d'Egypte ; des liens très faibles subsistaient avec les kalifes de *Mossoul*, à en juger par les récits arabes de l'invasion franque.

Les Croisés, après avoir établi leurs principautés d'*Edesse* et d'*Antioche* (1098), arrivèrent en nombre bien réduit sous les murs de *Jérusalem* (juin 1099). Le siège fut rude sous la chaleur ; enfin, le 15 juillet, la ville succomba.

Quelques jours après, la petite armée chrétienne mettait en déroute, à *Ascalon*, les troupes égyptiennes arrivées trop tard au secours de Jérusalem.

Après Godefroy de Bouillon, les règnes de Baudouin Ier (1100-1118) et de Baudouin II (1118-1131) marquèrent l'apogée de la conquête. Le royaume de Jérusalem comprenait toute la Palestine, s'étendait au Sud jusqu'à *Chobak* et *Pétra*, mais laissait, à l'Est, une frontière assez flottante en-deçà de l'antique frontière romaine.

Les croisés firent mieux que de donner de superbes coups d'épée ; ils furent des colonisateurs modèles, et l'on reste étonné de leur rapide et profonde implantation en Terre Sainte. En quatre-vingt-dix ans, ils couvrirent la Palestine de châteaux, d'églises, de ports et de créations de toute sorte, même agricoles et commerciales. S'ils n'eussent connu les faiblesses des héros, et surtout la discorde, le royaume franc *d'oultre-mer* vivrait peut-être encore.

Pendant que les croisés s'affaiblissaient par leurs dissensions sous les faibles princes que furent Baudouin IV, Baudouin V et Guy de Lusignan, un rude et habile soldat *kurde*

reformait à son profit l'union des Sarrasins. C'était **Saladin**, le courtois émule des chevaliers francs.

Vainqueur à *Hattin* (1187), il arrache les Lieux Saints à leurs maîtres d'un siècle, et rétablit à Jérusalem l'ancien état de choses d'où les Latins se trouvent sévèrement exclus.

La Croisade de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion n'aboutit qu'à la reprise de *Saint-Jean-d'Acre* et à la conservation du littoral. Cet étroit territoire restera aux mains des Francs plus d'un siècle encore, grâce surtout aux divisions qui suivirent la mort de Saladin, et aussi aux différentes Croisades tentées durant ce temps, jusqu'à celle de saint Louis (1248).

Jérusalem, dans l'intervalle, avait été, pendant dix ans, possession de l'empereur excommunié Frédéric II (1229-1239) ; mais frappée d'interdit, elle est désertée par les Latins, et elle reste démantelée, suivant les clauses du traité par lequel le *sultan* Mélek-el-Kamel l'avait cédée à l'empereur allemand.

Peu après, une double invasion de *Kharesmiens* (1244) et de *Mongols* (1260) accumula encore les ruines.

Puis la Palestine entière redevint peu à peu la proie de l'Egypte, alors dominée par les **sultans mameluks**. Kotouz, Bibars, Kélaoun reprennent une à une les places fortes occupées par les chrétiens d'Occident, qui sont définitivement chassés de Terre Sainte en 1291.

Un siècle plus tard, les sultans *circassiens* remplacent les Mameluks (1382) et sont à leur tour maîtres de la Palestine. C'est pendant leur domination que passent les hordes de Tamerlan, qui emmènent à *Samarcande* de célèbres captifs syriens.

DOMINATION TURQUE (de 1516 à nos jours). — Enfin, en 1516, le triomphe des **Osmanlis** sur les Mameluks d'Egypte, à la grande bataille livrée près d'*Alep*, donne la Syrie au sultan *turc* Sélim Ier. C'est son illustre successeur, Soliman le Magnifique, qui dota Jérusalem de ses murailles actuelles (1537-1541).

A la fin du xviiie siècle, **Bonaparte** conduisit ses armées sur le littoral et en Galilée, mais la Ville Sainte n'entra pas dans les plans stratégiques du général. Il n'eut pas la grande pensée de délivrer les Lieux Saints. La Palestine fut

pour un temps (1832-1840) la conquête de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha, mais elle retomba aux mains des **Turcs** qui y demeurèrent jusqu'en 1918.

« **STATU QUO** » **RELIGIEUX.** — Près des Turcs, les différentes communions chrétiennes vivaient côte à côte, chacune dans le cadre limité par les traditions séculaires.

Les *Latins*, spécialement exclus à la reprise de Jérusalem par Saladin, reparurent cependant. Depuis le XIIIe siècle, les religieux de Saint-François, si méritants devant l'Eglise et la chrétienté, maintinrent les droits catholiques en présence des communions rivales, avec des alternatives de succès et d'insuccès, suivant l'action plus ou moins accentuée des princes chrétiens, et surtout du protectorat français.

C'est encore sur cet équilibre instable d'un **statu quo** théorique, fort agité pratiquement, que repose aujourd'hui la question des Lieux Saints.

N'oublions pas que, depuis Charlemagne et Haroun-al-Raschid, la France exerce son protectorat sur tous les catholiques de la Terre Sainte, à quelque nation qu'ils appartiennent. On sait que les Grecs et les Arabes appellent tous les catholiques indistinctement : *les Francs*.

Ce protectorat, basé beaucoup plus sur la tradition et les faits que sur des documents juridiques très explicites, a toujours été revendiqué par la *France*, même au temps de la Convention. Il a été reconnu au *traité de Berlin* (1878), même par les nations qui voudraient aujourd'hui le lui enlever.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

PÉRIODE JUIVE

Av. J.-C.	
Vers 2000	Abraham en Palestine.
Vers 1800	Jacob. Elévation de Joseph en Egypte.
Vers 1400	Moïse. Conquête de la Terre Promise par Josué.
De 1400 env. à 1100 env.	Les Juges.
Vers 1100	Saül roi.
Vers 1050	David.
Vers l'an 1000	Salomon. Construction du Temple.
981	Schisme des dix tribus du Nord.

ROYAUME DE JUDA (1)		ROYAUME D'ISRAËL	
Av. J.-C.		*Av. J.-C.*	
981-965	Roboam.	981, *963-942*	Jéroboam.
964-962	Abia.		
961-921	Asa.	960, *941-940*	Nadab.
920-896	Josaphat.	929, *939-920*	Baasa.
		936, *915-914*	Ela.
		914	Zamri.
		934, *913-902*	Amri.
		923, *901-880*	Achab. Ministère du prophète Élie.
		904, *879-878*	Ochozias. Ministère d'Elisée qui se poursuit jusque sous Joas.
895-888	Joram.	903, *877-866*	Joram.
887	Ochozias.	886, *865-838*	Jéhu.
886-881	Athalie.	858, *837-821*	Joachaz.
880-841	Joas.		
840-812	Amasias.	844, *820-805*	Joas.
		826, *804-764*	Jéroboam II.
811-760	Osias ou Azarias. Ministère d'Isaïe, qui se poursuit sous les trois successeurs de ce roi.		
		774, *763*	Zacharie.
		773, *763*	Sellum.
		773, *762-753*	Manahem.
759-744	Joatham.	762, *752-751*	Phacéia.
		760, *750-731*	Phacée.
743-728	Achaz.		
727-698	Ézéchias. Invasion de la Judée par Sennachérib.	732, *730-722*	Osée. Il refuse le tribut à Salmanazar. Fin du royaume : le peuple est emmené captif.

(1) La chronologie des deux royaumes de Juda et d'Israël est fort compliquée. Nous donnons celle que suit Mgr PELT, *Histoire de l'Ancien Testament*, 4e éd., t. II, p. 123 et suiv. Pour les rois d'Israël, le premier chiffre indique la date de leur avènement telle que l'exige le synchronisme avec l'histoire de Juda. Les chiffres en italiques donnent les dates des rois d'Israël telles qu'elles résument des données relatives à l'histoire de ce royaume en l'état actuel du texte biblique. On sait que beaucoup de chiffres ont été corrompus par les copistes.

Av. J.-C.	
722	Prise de Samarie par Sargon II. Fin du royaume d'Israël. Captivité de Babylone.
698-644	Manassé, roi de Juda.
643-642	Amon.
641-610	Josias. Ministère de Jérémie, qui se poursuit jusqu'après la troisième déportation à Babylone.
610-599	Joakim.
605	Première déportation des habitants du royaume de Juda à Babylone. Daniel est du nombre des captifs.
599	Seconde déportation sous Jéchonias. Le prophète Ezéchiel est parmi les captifs.
599-588	Sédékias, dernier roi de Juda.
588	Troisième déportation à Babylone à la suite de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor en cette même année.
536	Edit de Cyrus. Retour des Juifs sous la conduite de Zorobabel. Ministère d'Aggée et de Zacharie.
517	Achèvement de la reconstruction du Temple.
457	Esdras, gouverneur de Jérusalem (1).
444	Néhémie à Jérusalem. Reconstruction des murs de la ville.
332	Prise de Tyr et conquête de la Palestine par Alexandre le Grand.
323-284	La Palestine soumise à Ptolémée Ier.
198	La Palestine au pouvoir des Séleucides, rois de Syrie.
170	Antiochus IV Epiphane s'empare de Jérusalem.
167	Soulèvement de Mathathias.
166-161	Judas Machabée, fils de Mathathias, vainqueur de trois armées syriennes.
135-106	Jean Hyrcan.
105-78	Alexandre Jannée.
63	Pompée s'empare de Jérusalem. Protectorat de Rome.
37 avant et 4 après J.-C.	Hérode le Grand, roi de Judée.
Env. 4 ans av. l'ère chrét.	Naissance de Jésus-Christ.

PÉRIODE ROMAINE

Apr. J.-C.	
4-6	Archélaüs (fils d'Hérode le Grand) succède à son père sur le trône de Judée.
6	Annexion de la Judée à la province de Syrie.

(1) D'après quelques auteurs, la mission de Néhémie serait antérieure à celle d'Esdras.

Apr. J.-C.	
4-38	Hérode Antipas (fils d'Hérode le Grand), tétrarque de la Galilée et de la Pérée.
26-36	Ponce-Pilate, procurateur de Judée.
37-44	Hérode Agrippa Ier (petit-fils d'Hérode le Grand), roi de Judée.
44	Nouvelle annexion de la Judée à la province de Syrie.
66	Siège (sans résultat) de Jérusalem par le gouverneur de Syrie Cestius Gallus.
67	Vespasien s'empare de la Galilée.
70	Destruction de Jérusalem et du Temple par Titus.
132	Soulèvement de Bar-Cokéba.
135	Jérusalem réduite en colonie païenne sous le nom d'*Ælia Capitolina*.

PÉRIODE CHRÉTIENNE

323-336	Constantin, empereur chrétien. Sainte Hélène en Palestine (325).
421-444	Eudocie, femme de Théodose le Jeune, impératrice d'Orient. En 444 elle se retire à Jérusalem, où elle meurt en 460.
527-565	Justinien Ier.
614	Prise de Jérusalem par Chosroès II.
622	Hégire.
629	La vraie Croix rendue à Héraclius.

PÉRIODE MUSULMANE

634-644	Kalifat d'Omar.
638	Prise de Jérusalem par Omar.
786-809	Règne du kalife abasside Haroun-al-Raschid.
969	Occupation de la Syrie par les Fatimites d'Egypte.
1054	Consommation du schisme grec.
1070	Apparition des Seldjoukides.
1096	Commencement de la première Croisade (Godefroy de Bouillon, Baudouin, Bohémond, Raymond de Toulouse, Tancrède).
1099	Prise de Jérusalem par les croisés. Avènement de Godefroy de Bouillon.
1100-1118	Baudouin Ier.
1118-1131	Baudouin II.
1131-1143	Foulques d'Anjou.
1143-1162	Baudouin III.
1147-1149	Seconde Croisade (Louis VII de France et Conrad III d'Allemagne).

Apr. J.-C.	
1162-1173	Amaury Ier.
1173-1185	Baudouin IV le Lépreux.
1185-1186	Baudouin V.
1186-1187	Guy de Lusignan.
1187	Désastre de Hattin. Saladin s'empare de Jérusalem et de presque toute la Palestine.
1189-1192	Troisième Croisade (Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste, Richard Cœur de Lion).
1202-1204	Quatrième Croisade (Henri Dandolo, Baudouin de Flandre, Simon de Montfort).
1204-1261	Royaume latin de Constantinople.
1217-1221	Cinquième Croisade (André II de Hongrie, Hugues de Lusignan, roi de Chypre; Jean de Brienne, roi nominal de Jérusalem).
1228-1229	Sixième Croisade ou Croisade de Frédéric II d'Allemagne, qui obtient de Mélek-el-Kamel, sultan d'Egypte, la ville de Jérusalem. Trêve de dix ans.
1244	Prise de Jérusalem par les Kharesmiens.
1248-1252	Septième Croisade (saint Louis, roi de France).
1270	Huitième Croisade (saint Louis).
1279-1290	Kélaoun, sultan d'Egypte.
1291	Reddition de Saint-Jean-d'Acre.
1512-1520	Sélim Ier. Il enlève la Syrie aux Mameluks d'Egypte et l'incorpore à l'empire ottoman.
1520-1566	Soliman II le Magnifique.
1595-1634	Fakreddin, prince des Druses.
1799	Prise de Jaffa par Napoléon. Bataille du Thabor.
1832-1840	Ibrahim-Pacha se rend maître de la Palestine et de la Syrie.
1860	Soulèvement des Druses; massacre de chrétiens au Liban.
1860-1861	Expédition française en Syrie.
1917-1918	Campagne de Palestine: prise de Jérusalem par l'armée britannique le 9 décembre 1917.

CHAPITRE II

Population palestinienne

La population de Palestine offre l'aspect d'un **cosmopolitisme** d'une espèce particulière.

Ailleurs, l'unité du sol, des intérêts et des destinées semble faire éclore parallèlement l'unité des peuples. Sur le sol palestinien, la population fut de tout temps un amalgame de races distinctes, qui reçut sa cohésion forcée d'une main *étrangère*, sauf sous les rois d'Israël (XIe-VIe siècles) et sous les Machabées (IIe et Ier siècles avant Jésus-Christ).

Cette variété est aujourd'hui plus étrange que jamais.

Rien ici d'homogène, rien qui réponde à l'idée d'un peuple unifié et conscient, d'une patrie, d'un drapeau, mais une série de races et de religions divisées, subdivisées à l'infini, vivant juxtaposées, d'ailleurs en paix (du moins avant l'effort du Sionisme), et totalement incompénétrées et ignorées les unes des autres. Le lien le plus fort est la langue arabe, d'un usage général, et c'était jadis la sévérité du régime politique peu modifié pratiquement depuis la révolution de 1908.

Il serait long et difficile de décrire complètement ces *éléments divers*. Nous nous contentons de les mettre en relief en un rapide coup d'œil dans leurs traits généraux et leurs couleurs les plus apparentes.

I — LES RELIGIONS

Trois religions se partagent la population : **judaïsme, mahométisme** et **christianisme**. Toutes trois sont chez elles et près de leur berceau. Mais ces trois religions, surtout le judaïsme et le christianisme, se subdivisent en un grand nombre de communautés séparées, fermées les unes aux autres, et qui toutes ont officiellement leur place au soleil.

1° Les musulmans.

CARACTÈRES. PRATIQUES. SECTES. — Le mahométisme qui, depuis l'invasion arabe jusqu'en 1918 a dominé par sa force officielle, l'emporte encore aujourd'hui de beaucoup par le nombre de ses adhérents (environ 500 000 sur une population de 700 000). Il s'est adapté ces vieilles races chananéennes sur lesquelles sont passées, sans les changer beaucoup, toutes les civilisations et toutes les religions, et qui, de tout temps, ont vécu dans un certain équilibre de vertus et de vices. Avec son dogme simplifié, sa morale adoucie, son idéal restreint et son fatalisme inconscient, le croyant musulman semble vivre dans une calme et grave sérénité, mais il cache sous sa tolérance pratique un fanatisme très susceptible. Il se laisse difficilement atteindre par le contact des Occidentaux. Les *ulémas*, ses chefs religieux, prêtres, juges ou maîtres d'école, se forment uniquement dans les *médressés* (écoles), absolument fermées aux idées européennes.

Cependant, depuis quelques années, le gouvernement de la Porte cherchait à opérer un mouvement qu'on pourrait appeler *de laïcisation*. Dans les écoles, des maîtres nouveaux introduisaient les programmes européens, et les tribunaux étaient, peu à peu, soustraits à la juridiction des *cadis*. Mais les *Jeunes Turcs*, arrivés au pouvoir, avaient dû tenir compte des scrupules de la caste religieuse qu'ils voulaient de plus en plus confiner à la garde des mosquées.

En attendant ces transformations, et tandis que toutes les communions chrétiennes et toutes les sectes juives cherchent à multiplier les écoles et les œuvres nouvelles, le mahométan fidèle s'en tient exclusivement à la pratique traditionnelle de ses rares préceptes ; il rend gloire à Allah cinq fois le jour, à la voix du *muezzin*, pratique son austère jeûne du *ramadan*, aspire au pèlerinage de la Mecque, et attend la béatitude de Mahomet.

Du haut de son minaret, le muezzin jette dès le matin, aux quatre coins de la ville endormie, cet appel : *Dieu est grand. Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Venez à la prière, la prière vaut mieux que le sommeil.* A chaque fois, il renouvelle la même invitation en variant la finale.

Alors, le fidèle musulman quitte ses babouches (sandales), étend son manteau, et, tourné vers la Mecque, après avoir salué ses deux anges, soufflé sur les démons et mis ses deux mains aux oreilles pour écouter Dieu, il commence ses prostrations en disant les premiers mots du Coran : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Gloire à Dieu, maître de toutes choses et juge suprême. Nous te servons et implorons ton secours ; conduis-nous dans le bon chemin, et accorde-nous tes grâces, avec lesquelles personne ne se perd. Ainsi soit-il. »

Toutefois, cette religion, si restreinte en principe, se complique pratiquement d'une foule de superstitions où le merveilleux le dispute parfois au ridicule. C'est très sérieusement que le croyant crache sur le *mauvais œil* invisible, et sur le *sort*, ou bien qu'il va attacher à un arbre un bout de son habit pour se débarrasser de la fièvre.

Les mahométans de Palestine se rattachent à la grande branche des *Sunnites* (traditionalistes), sans se préoccuper, d'ailleurs, du choix à faire entre les différents rameaux de cette secte : *Hanafites*, *Chaféites*, *Malekites* ou *Hambalites*. Les questions de doctrine mises en jeu par ces différents groupes les laissent bien indifférents.

Ils croient donc à Dieu, aux anges bons et mauvais, aux prophètes, surtout aux plus grands : Abraham, Elie, David, Jésus-Christ, et à la résurrection pour le grand jugement. Ils pratiquent fidèlement l'hospitalité, la prière, l'aumône, le jeûne du ramadan, l'abstinence des spiritueux et des mets impurs. Le pèlerinage de la Mecque, quoique très en honneur, n'a cependant pas un bien grand nombre de dévots.

Les multiples *confréries religieuses*, florissantes ailleurs, ne possèdent pas, en ce moment, de sérieux établissements en Terre Sainte.

Les musulmans ne forment qu'une faible minorité de la population dans certaines villes : Jérusalem (où ils ne sont guère que 8 000), Jaffa, Nazareth, Caïffa, Bethléem, Tibériade, Safed. Ils sont presque seuls à Naplouse, Hébron, Gaza, Saint-Jean-d'Acre, et dans le plus grand nombre des villages.

Les **Turcs** (de race) n'étaient représentés en Palestine que par un certain nombre de hauts fonctionnaires. Les Arabes

les détestaient, et non sans motif, car si l'apathie orientale est une des causes de l'improduction frappante du pays, l'administration turque a été jusqu'à présent la grande coupable.

Du haut en bas de l'échelle sociale, on vivait de « bonnes mains » et d'une série de combinaisons louches, sans qu'un contrôle ou une sérieuse sanction pussent être appliqués. Un pareil système ruinait tous les éléments de prospérité, et nulle initiative, pas plus en agriculture qu'en industrie ou dans le commerce, ne pouvait naître ou se maintenir sans un perpétuel sacrifice au *dieu bacchiche*.

2° Les Juifs.

AFFLUENCE. VARIÉTÉS. ORGANISATION. — Les Juifs tendent de plus en plus à regagner leur antique patrie, d'où ils se trouvaient bannis depuis Adrien. Au XIIe siècle, à en croire le pèlerin juif Benjamin de Tudèle, il n'y avait pas 200 Israélites dans toute la Palestine. Le chiffre a bien changé depuis ; il est actuellement, pour la seule ville de Jérusalem, d'au moins 45 000 (peut-être 70 000), et il doit s'élever, pour la Terre Sainte, à 130 000 environ.

C'est durant ces trente dernières années que cette énorme affluence de Juifs a eu lieu, malgré les difficultés imposées tout d'abord par le gouvernement turc, devenu ensuite plus accueillant. Ils y arrivent de toutes les parties du monde, même de l'Océanie, et y multiplient leurs groupements de races, de sectes, de langues, de costumes. Ces groupes divers, quoique installés dans une même ville, ne s'y confondent pas, et forment des colonies distinctes. A Jérusalem, on peut compter, hors des murs, près de quarante de ces sortes de quartiers séparés, appelés chacun d'un nom spécial à couleur fortement biblique : *les maisons de Salomon*, *l'héritage de Sion*, *les portes de Jérusalem*, *la tente de Moïse*, *le camp du Tout-Puissant*, etc., et cette cité juive renferme à peu près les trois quarts de la population actuelle de la Ville Sainte. Les autres villes, où leur nombre s'accroît aussi chaque jour, sont : Safed, Tibériade, Caïffa, Jaffa et Hébron. Il faut, de plus, mentionner dans la plaine de Saron les florissants établissements agricoles de Kadra, Richon, Ekron, Melabess, Khoudeïra, et, plus au Nord, sur

les premiers contreforts du Carmel; les colonies de Sabbarin et de Zoummarin.

Très unis comme race, les Juifs sont divisés, au point de vue religieux, en sectes multiples et irréconciliables. Ils se répartissent surtout en **deux grandes branches** : les *Askénazim* ou Juifs du Nord, allemands, russes, polonais, roumains, etc., et les *Séphardim*, Juifs des pays méridionaux, surtout les anciens expulsés d'Espagne, puis les Portugais, Marocains, Algériens, même les *Yéménites*, les *Persans* et les *Boukariotes*.

Les deux grandes sectes se subdivisent ensuite, et on peut retrouver, parmi ces groupes secondaires, les noms de *Parouchim* (pharisiens) de *Caraïtes* (secte des antitraditionalistes), et même de *Hassidim*, sorte d'*Esséniens*, qui forment à Jérusalem un petit groupe tout entier livré à la prière, et nourri aux frais de l'Alliance israélite.

Il serait difficile de dire exactement les points qui les divisent si fort. De leur propre aveu, ce sont des minuties de rites, de traditions, d'opinions ou de pratiques, et surtout la prononciation différente de l'*hébreu*, prononciation *allemande* et prononciation *latine*. En tout cas, ils vivent séparés, ayant chacun leurs synagogues, leurs écoles, leurs hôpitaux fermés aux autres.

Toutefois, ils sont unis sur les points principaux. Tous, à l'exception peut-être du nouvel élément Sioniste immigré depuis la guerre, attendent un Messie assez mystérieux et énigmatique ; tous apprennent la loi et le Talmud (enseignés à peu près uniquement dans les écoles et en famille), et tous sont aussi fidèles à garder leurs observances, surtout le *sabbat*. Du vendredi soir à 6 heures au samedi soir à 6 heures, tout travail cesse, et la pratique du repos est poussée parfois jusqu'à l'excès : défense d'écrire, de craquer une allumette, de se frictionner, etc., et bien d'autres contenues dans les 248 lois positives et les 365 préceptes négatifs marqués pour l'observance du jour saint. Les prescriptions deviennent plus sévères pour qui veut aller à l'extérieur de la ville, dont un long fil de fer, le *Héroub*, indique à tous l'exacte limite. Hors de cette limite, un bon Juif ne peut porter sur soi ni mouchoir, ni tabatière, ni canne, ni parapluie, pas même de l'argent ! Aussi la ville de Jérusalem paraît-elle à demi morte les

jours de sabbat et durant les octaves de Pâques, de la Pentecôte et de la fête des Tabernacles.

Au point de vue politique, il y avait une autorité unique pour tous les Juifs anciens sujets ottomans. C'est le grand rabbin des *Séphardim* qui représentait à Jérusalem auprès des autorités turques les intérêts de ses coreligionnaires. Mais bon nombre d'Israélites gardaient précieusement le titre de leur nationalité d'origine et se faisaient protéger par leurs consuls respectifs, même les Russes et les Espagnols expulsés.

Pour tout le reste, chaque rabbin administre ses fidèles au spirituel et au temporel.

Une prérogative importante pour lui, c'est celle de répartir entre ses administrés les abondantes aumônes qui arrivent régulièrement d'Europe. Les ressources locales seraient insuffisantes pour cette énorme population. Des Sociétés constituées dans nos principales capitales lui viennent en aide : *Alliance israélite universelle*, de Paris ; les *Amis de Sion*, de Vienne ; la *Société de colonisation juive*, de Londres ; celles de Berlin et d'Amsterdam, comme aussi les initiatives privées des *Rothschild*, des *Hirsch*, des *Montefiore*, etc.

C'est avec ces puissants secours que se sont fondées les diverses colonies qui deviennent peu à peu propriété des locataires, et que peuvent fonctionner les différentes œuvres : *hôpitaux* (au nombre de neuf), *écoles* assez nombreuses, et même *Caisses de prêts* et *cuisines populaires*. Le bulletin de l'*Alliance israélite universelle*, qui formait avant la guerre le principal centre d'action et d'influence, accusait pour 1897 un déficit de 78 368 francs, comblé par le Comité central. Cet exemple peut indiquer la proportion des aumônes. Depuis la déclaration de lord Balfour en faveur du « foyer national juif » (1917) et la création de la puissante « Commission sioniste », les immigrants israélites sont de plus en plus nombreux et le *sionisme* cause parmi les indigènes un profond mécontentement qui s'est manifesté plusieurs fois par des rixes sanglantes.

En plus de leur profil bien connu, certains détails pittoresques font assez vite reconnaître les Israélites, ou du moins quelques sectes. La longue mèche de cheveux laissés aux tempes, la toque couronnée de fourrures, et les riches

houppelandes de velours éclatant, portées les jours de fête, sont les signes d'un grand nombre d'*Askénazim*. Les *Séphardim* portent le costume indigène. Les autres combinent la mode arabe avec celle de leur pays : la robe arabe avec le feutre allemand, la fourrure russe, le turban en pyramide des Persans, etc. (Voir *Les Juifs à Jérusalem*, *Echos de Notre-Dame de France*, 1903-1904 ; *Jérusalem*, 1905.)

3° Les chrétiens.

1° **COMMUNIONS MULTIPLES.** — Des vieilles populations indigènes, les diverses communions chrétiennes ont *retenu* ou *reconquis* chacune un petit troupeau qu'elles doivent souvent, non seulement régir, mais encore *nourrir* en partie.

Les *différents rites orientaux*, aussi nombreux que les races, les langues, les liturgies diverses, *grecs*, *arméniens*, *syriens*, *chaldéens*, *coptes*, *abyssins*, non seulement forment autant de groupes distincts absolument séparés, chacun avec son patriarche et sa hiérarchie, mais sont, de plus, invariablement subdivisés, *sauf les fidèles maronites*, en *catholiques* et en *hétérodoxes* (1). Aussi le pèlerin de passage doit-il à peu près renoncer à trouver dans cette variété le signe distinctif qui permettrait de les reconnaître tous. Ces différentes communions restent, ainsi en présence, irréconciliables, comme jadis au temps des grandes querelles théologiques, sous Justinien ou Héraclius, avec cettte différence toutefois que, aujourd'hui, on ne se donne plus la peine de vainement discuter. Elles vivent figées dans leur tradition, avec une illusion de force tirée de l'autonomie religieuse, qui leur fut de tout temps concédée par les musulmans.

Chacune des communions séparées de Rome forme un petit monde à part qui a sa foi, sa liturgie et son administration distinctes, sans cependant montrer aux communautés voisines d'autre intransigeance que celle des intérêts. Pour elles, le problème d'une unité rigoureuse d'autorité

(1) Nous désignons par ce mot les chrétiens séparés de Rome. Le terme semble un peu jurer avec le titre d'*orthodoxes* que se donnent les membres du schisme grec et que nous employons parfois nous-mêmes au cours de cet ouvrage.

ou de doctrine ne semble même pas se poser ; chacune greffe son christianisme sur sa race, ses mœurs, sa tradition, et, ainsi isolée, semble vivre heureuse ou du moins plus à l'aise. Aussi la véritable erreur doctrinale de ces Églises est-elle avant tout la négation de l'autorité unique dans le magistère et le gouvernement de l'Eglise.

Toutes ces différentes communions (sauf les *Syriens indigènes*) sont les restes d'anciennes colonies qui, établies près des Lieux Saints, acquirent sur les sanctuaires et sur la population une influence et des droits en rapport avec leur nombre ou leur richesse. Cet état de choses a traversé les âges, et c'est encore la même règle flottante qui, aujourd'hui, mesure ou limite les droits et l'influence de chacune.

Les deux communautés hétérodoxes les plus influentes et qui disputent depuis de longs siècles la prééminence aux *Latins*, sont les *Grecs* et les *Arméniens*. Il faut y ajouter les *Russes*, du moins pour la période d'avant-guerre.

2° **LES HÉTÉRODOXES.** — En voici l'énumération :

GRECS. — La Palestine était province byzantine au moment de l'invasion arabe. Son Eglise officielle était grecque ; elle subsista sous la domination musulmane, et garda une influence prépondérante sur les chrétiens d'Orient. Le passage des croisés lui porta un rude coup dont elle garda un amer souvenir, mais elle se releva, et sa puissance, depuis deux ou trois siècles, va grandissant, grâce au concours de la riche et nombreuse Congrégation dite *du Saint-Sépulcre*, qui lui fournit tout son corps dirigeant.

Le **patriarche grec** a juridiction sur toute la Palestine. Il est entouré d'un sénat de douze archevêques et évêques dont plusieurs titulaires d'antiques métropoles (Pétra, Bosra, Césarée), et de nombreux archimandrites préposés aux divers couvents de la Confrérie du Saint-Sépulcre.

Il réside près du Saint-Sépulcre, au milieu d'un vaste quartier qui est la propriété du patriarcat et le logement de ses ouailles.

La plupart des villes de Palestine possèdent une nombreuse communauté de chrétiens arabes-grecs. A Jérusalem seulement, ils sont plus de 6 000. Ils sont aussi établis dans

un grand nombre de villages, et jusque dans la *Transjordane.*

Les prêtres grecs portent la barbe et les cheveux longs ; ils sont vêtus d'un ample manteau appelé *jubé*, et coiffés d'un chapeau formé d'un cylindre couvert d'une plateforme : le *calimafka.*

Les Grecs ont, en somme, la même foi et les mêmes sacrements que les Latins. Le seul point bien formellement rejeté par eux est l'autorité du Pape ; la fameuse formule du *Filioque*, ajoutée par les Latins au *Credo*, pour attester la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, fut plutôt pour eux une occasion de rompre avec l'Occident, qu'un gros embarras dogmatique. Les différences de liturgies et de traditions disciplinaires sont plus prononcées, mais elles constituent des points purement secondaires et qui peuvent rester libres. Toutefois, c'est de ces points, hors de cause, que les Grecs se réclament surtout contre Rome. S'ils veulent s'éclairer, ils n'ont qu'à regarder les Grecs unis qui, pour user de ces rites différents, n'en sont pas moins catholiques.

ARMÉNIENS. — Les Arméniens ont eu à Jérusalem une colonie florissante dès le ve ou le vi^e^ siècle, et ils l'ont de tout temps maintenue. On les appelle les *Grégoriens*, du nom de leur apôtre saint Grégoire l'Illuminateur. L'histoire les dit *monophysites ;* eux le savent à peine, et déjà, au ve siècle, l'opposition tardive qu'ils firent au concile de Chalcédoine était avant tout une question de politique. La seule erreur dont ils aient réellement conscience aujourd'hui est la séparation d'avec Rome, la théorie des Eglises *coordonnées*, et non *subordonnées*, qu'un de leurs patriarches de Constantinople défendait il y a quelques années. Leur liturgie et leurs rites sacramentaux se rapprochent assez des usages latins.

Le titre patriarcal de l'Eglise de Jérusalem était reconnu par le sultan, mais non par les autres Eglises arméniennes. Le patriarche a juridiction sur tous ses compatriotes de Syrie, d'Egypte et de Chypre. Ses ouailles sont au large dans cet immense diocèse. En Palestine, on n'en trouve qu'à Jérusalem (environ un millier), Bethléem, Ramléh et Jaffa. Toutefois, les droits que la communauté arménienne possède au *Saint-Sépulcre*, au *Tombeau de la Vierge* et à la

Crèche de Bethléem donnent à son représentant un rôle important dans la question des Lieux Saints.

Le patriarche réside au mont Sion, au milieu de la communauté de religieux dont il est supérieur, et qui forme tout son clergé. Il est assisté d'un ou deux évêques et d'un Synode, qui, nommé pour quatre ans par les moines, prêtres et diacres, veille à l'administration du couvent. La communauté possède d'importantes propriétés, dont les revenus servent à rétribuer les prêtres. Ce Synode élit aussi le patriarche. Ses membres se partagent les différentes charges et dignités du couvent : *sacristain*, *économe*, *confesseur des hommes*, *confesseur des femmes*, *quêteur des pèlerins*, etc.

Le couvent renferme un Séminaire qui compte une trentaine d'élèves, et où l'on apprend surtout le chant, la liturgie et les langues : arménien, anglais, arabe et français.

Les religieux ont pour principale obligation celle de la vie de communauté et d'une obéissance peu rigoureuse. Le clergé, ne comprenant que des moines, n'a pas de prêtres mariés.

Il y a aussi un petit couvent de femmes : celui de la Congrégation des Saints-Anges, dont les quelques membres sont logés à la maison dite d'Anne le grand-prêtre ; le quartier renferme une centaine de familles arméniennes.

SYRIENS. — Les Syriens Jacobites sont monophysites, comme les Arméniens Grégoriens, c'est-à-dire qu'ils professent l'hérésie d'Eutychès (condamnée au Concile de Chalcédoine en 451) d'après laquelle il n'y a qu'une seule nature en Jésus-Christ, la nature divine, qui aurait absorbé la nature humaine. Ils tirent leur nom de Jacobites d'un certain Jacob Baradaï (mort en 587) qui se fit le propagateur de cette hérésie.

La communauté syrienne de Jérusalem réunit ses cinquante ou soixante membres près du quartier arménien, autour du petit sanctuaire dit *Maison de Jean Marc*. Elle a un évêque qui représente en Palestine le patriarche syrien jacobite, lequel porte le titre d'*Antioche* et réside à Mardin.

COPTES ET ABYSSINS. — Un évêque et une centaine de fidèles représentent à Jérusalem l'Eglise copte non unie, la pauvre héritière de la grande Eglise d'Egypte, illustrée par

les noms d'Origène, de saint Athanase, saint Cyrille, saint Jean l'Aumônier, etc. Les Coptes formaient la partie indigène de cette Eglise ; ils résistèrent au concile de Chalcédoine, qui venait de proclamer le dogme des deux natures dans l'unité de personne en Jésus-Christ. Le mobile de cette résistance fut surtout leur antipathie contre l'élément grec dirigeant. Au VIIe siècle, ils passèrent avec joie sous le joug des envahisseurs arabes, gardant, avec leur rancune politique, leur inconsciente hérésie du *monophysisme*, qu'ils transmirent à l'Eglise abyssinienne dépendante du patriarche d'Alexandrie.

Les *Abyssins*, de tout temps fidèles au pèlerinage de Jérusalem, y ont toujours eu une colonie de compatriotes pour les accueillir. Ils ont joui parfois de droits assez importants sur les sanctuaires. Ils possèdent aujourd'hui, au quartier neuf, une église en rotonde, bâtie sur le modèle du Saint-Sépulcre. On peut voir aussi, près de la IXe station du chemin de la croix, leur pittoresque colonie installée dans les ruines de l'ancien couvent des Chanoines du Saint-Sépulcre. La colonie compte environ quatre-vingts membres.

Parallèlement aux communautés hétérodoxes qui précèdent, il y a de petites communautés catholiques des différents rites orientaux. Nous en parlerons dans un paragraphe spécial, à la suite des Latins.

RUSSES. — L'influence étrangère la plus menaçante en Palestine était, avant la guerre, celle de la *Russie*. Une politique lente mais sûre l'y faisait pénétrer méthodiquement.

Ses représentants cherchaient, en effet, à se substituer aux Grecs dans toutes les questions relatives aux sanctuaires où eux-mêmes n'avaient pour l'instant aucun droit, et surtout à faire prévaloir dans la hiérarchie de la communauté grecque non unie l'élément arabe, plus dirigeable ; ce qui est déjà acquis pour le patriarcat d'Antioche.

Puis la riche *Société russe de Palestine* se chargeait de faciliter l'important mouvement des pèlerinages, qui amenait jusqu'à 13 000 Russes par an, et de fonder de nombreux établissements hospitaliers et scolaires sur divers points du pays. Elle avait établi déjà en Syrie plus de cent cinq écoles pour lesquelles on formait, à Nazareth et à Beit Djala, des maîtres et des maîtresses indigènes.

Elle possédait des colonies prospères à Jérusalem, Jaffa, Nazareth, Saint-Jean, Hébron, etc.

PROTESTANTS (allemands, anglais, américains). — Les protestants ont, dès le milieu du siècle dernier, tenté de nombreuses fondations en Palestine. Elles étaient destinées surtout à la conversion des Juifs. Les prosélytes juifs furent si peu nombreux, qu'on s'adressa bientôt aux chrétiens du pays, et déjà, en 1892, on avait, dans toute la Syrie, attiré plus de 2 000 adhérents, grâce à 75 écoles, dirigées par 64 missionnaires et 60 agents indigènes envoyés et soutenus par les diverses Sociétés d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique, surtout la *Church Missionary Society* de Londres.

La haute Eglise anglicane et l'Eglise évangélique prussienne, d'abord unies, puis séparées, ont maintenant chacune leurs temples officiels, avec leur réseau d'œuvres diverses : hôpitaux, écoles, orphelinats.

Le groupe protestant le plus nombreux est formé par la secte des *Templiers* qui, expulsée d'Allemagne, a fondé en Palestine ses colonies de Jérusalem, de Jaffa-Sarona, de Caïffa, et y propage honnêtement l'influence de la patrie absente.

Les *Adventistes* américains et les *Qwakers* ont aussi des établissements : les premiers à Jérusalem, les seconds à Ramallah.

3° LES CATHOLIQUES. — Au milieu de ces chrétientés dissidentes, les catholiques font bonne figure par leur nombre et surtout par leurs œuvres. Ils comprennent les *Latins* et les diverses communions de *rites orientaux*.

LES LATINS. — Les *Latins* possèdent, depuis les Croisades, leurs groupes de fidèles indigènes, assez compacts par endroits. Confiés durant de longs siècles à la seule garde des admirables fils de saint François, ils ont, depuis le milieu du siècle dernier, une hiérarchie constituée.

PATRIARCAT. — Depuis 1847, la Palestine et Chypre forment un diocèse régulier, sous la juridiction d'un patriarche, qui a le privilège de nommer les chevaliers de l'Ordre du Saint-Sépulcre. S. Exc. Mgr Barlassina est le titu-

laire actuel. Au village de Beit Djala, près de Bethléem, prospère un Séminaire d'où sortent des prêtres zélés pour les différentes missions fondées, au cours de ces dernières années, jusqu'au delà du Jourdain, sur les monts de Galaad et les plateaux de Moab.

Le patriarche est normalement assisté d'un évêque auxiliaire (il n'y en a pas en ce moment) et d'un Chapitre de chanoines.

Le clergé patriarcal, composé moitié d'Européens, moitié de prêtres indigènes, se dévoue au service de vingt et une paroisses ou missions établies sur divers points de la Palestine. A chaque mission est adjointe une école.

CARMES. — Les religieux du Carmel avaient quitté la Terre Sainte avec les derniers croisés. De nouveaux représentants de l'Ordre reprirent, en 1631, possession de la Sainte Montagne, où se trouve aujourd'hui un vaste couvent et une hôtellerie. Les Pères desservent la paroisse de Caïffa, gardent les sanctuaires de Notre-Dame du Mont Carmel et du Sacrifice d'Elie et ont des missions en Syrie. Les trois maisons de Palestine ont été érigées en province (1911).

CUSTODIE DE TERRE SAINTE. — Depuis les Croisades jusqu'en 1847, les Pères Franciscains furent seuls, non seulement à garder au nom de l'Eglise et parfois au prix de leur sang tous les sanctuaires de Terre Sainte, non seulement à y recevoir et guider les pèlerins, mais aussi à régir et à enseigner le petit troupeau fidèle des Arabes catholiques latins. Aujourd'hui encore, on les retrouve partout à leur poste séculaire, priant, au nom du monde catholique, près des sanctuaires confiés à leur garde, et prêts à accueillir tout le monde avec un entier dévouement.

Pour la Palestine seule, les Franciscains ont dix-huit résidences, où le couvent est ordinairement accompagné d'une hôtellerie ouverte à tous les pèlerins (*Casa Nova*), d'une école, d'un dispensaire et autres œuvres.

Les paroisses latines de Terre Sainte les plus populeuses : Jérusalem, Bethléem, Jaffa, Saint-Jean, Nazareth, sont entre leurs mains et comprennent un total de 10 000 catholiques, dont 2 500 environ pour la Ville Sainte.

Le couvent de Saint-Sauveur, à Jérusalem, est la tête de

ce grand corps. C'est la résidence du Rme Père Custode de Terre Sainte (titre du Supérieur, toujours Italien), de son vicaire (Français), de son procureur (Espagnol), et de son Conseil ou Discrétoire, formé de religieux de nationalités différentes.

Le Custode a droit aux insignes épiscopaux.

LES AUTRES ÉTABLISSEMENTS CATHOLIQUES. — Le rétablissement du patriarcat latin fut comme un réveil, et, depuis cette date, de nombreuses Congrégations religieuses, en grande majorité françaises, sont venues s'établir en Terre Sainte. On en compte déjà trente-trois. Nous allons les énumérer par ordre d'arrivée :

1848. — La première fut celle des **Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition**, de Marseille, qui possède aujourd'hui en Palestine *14 établissements*, dont *2 hôpitaux* (*Jérusalem*, *Jaffa*), *1 sanatorium* (*Abougoch*), *3 orphelinats*, *2 externats*, *5 écoles paroissiales*, et autant de dispensaires, où viennent chaque jour plusieurs centaines de malades.

Ensuite, c'est une longue série d'établissements qui forment autour du tombeau du Sauveur une couronne de plus en plus compacte et brillante.

1855. — Les **Dames de Nazareth** se sont d'abord établies, comme de juste, en la ville de *Nazareth*. Elles ont fondé depuis trois autres maisons en Galilée, un externat à *Caïffa*, des écoles à *Chef Amar* et à *Saint-Jean-d'Acre*.

1856. — Les **Sœurs de Sion** ont fondé, à l'arc dit de l'*Ecce Homo*, une superbe église et le spacieux couvent qui abrite un pensionnat, une école gratuite et un orphelinat. Le P. Marie Ratisbonne, frère du fondateur de la Congrégation, a, de plus, établi à *Aïn Karem* un autre monastère qui garde aujourd'hui son tombeau.

1873. — Les **Carmélites** prient au mont des *Oliviers*, près du cloître du *Pater* et de la crypte du *Credo*, comme aussi à *Bethléem* en leur tour de David, au pied du mont Carmel, à *Caïffa* et près de l'Annonciation à *Nazareth*.

1874. — Les **Prêtres de Notre-Dame de Sion**, installés hors de la ville en leur vaste maison de *Saint-Pierre*, y dirigent une école professionnelle pour orphelins. Comme les Sœurs de Sion, ils ont pour but principal la conversion des Juifs.

1878. — Les **Frères des Ecoles chrétiennes**, dont les établissements sont toujours trop étroits pour l'invasion des élèves, ont essaimé de leur centre de *Jérusalem* dans toute la Palestine, grâce à l'activité du regretté Fr. Evagre. Ils ont aujourd'hui des écoles à *Jérusalem*, à *Bethléem*, à *Jaffa*, à *Caïffa* et à *Nazareth*.

1878. — Les **Pères Blancs** gardent, au nom de la France, le berceau de la Vierge, à *Sainte-Anne*, et la piscine évangélique de *Béthesda*. De plus, ils forment avec grand succès, dans leur double Séminaire, un clergé indigène nombreux, zélé et instruit pour l'Eglise grecque melkhite ; ils sont aidés par quelques-uns de leurs anciens élèves parvenus aux Ordres.

1879. — Les **Pères du Sacré-Cœur de Bétharram** ont une résidence à *Bethléem* et une autre à *Nazareth*. Ils sont les aumôniers zélés des Carmélites et d'autres communautés françaises.

1879. — Les **Frères de Saint-Jean de Dieu autrichiens** ont à *Nazareth* un dispensaire. Leur ancienne maison de Tantour, sur le chemin de Jérusalem à Bethléem, est inoccupée actuellement.

1880. — Les **Sœurs du Rosaire**, Congrégation indigène fondée par Don Tannous, chanoine du Saint-Sépulcre, sont appelées à rendre d'inappréciables services aux missionnaires latins. Elles possèdent deux maisons à *Jérusalem*, et ont ouvert déjà des écoles et des dispensaires dans une dizaine de missions, malgré leur fondation récente et leur nombre encore restreint.

1884. — Les **Pères Dominicains** ont relevé en pierres étincelantes l'antique basilique eudocienne de *Saint-Etienne*, et fondé la célèbre *Ecole biblique* où l'on est sûr de trouver des maîtres également versés dans l'étude des textes sacrés et la connaissance des Lieux Saints. La savante *Revue biblique internationale* y a le siège de sa rédaction. Des conférences publiques très suivies y sont données, en automne et au printemps, sur des sujets d'histoire et d'archéologie sacrée. Depuis 1920, l'Ecole biblique est reconnue comme *Ecole archéologique française* par le gouvernement français et le gouvernement britannique. Elle possède une riche bibliothèque.

1884. — Les **Religieuses de Sainte-Claire** possèdent une abbaye près de Jérusalem, *sur le chemin de Bethléem*, où elles mènent leur vie solitaire aux confins mêmes du désert de Juda, et une autre aux portes de *Nazareth*.

1885. — Les **Sœurs Franciscaines**, zélées coopératrices des Pères de Terre Sainte, ont à *Jérusalem* un orphelinat, à *Jaffa* un pensionnat et une école primaire, des écoles à *Cana* et à *Tibériade*, un dispensaire à *Capharnaüm*.

1886. — Les **Sœurs de Charité** logent tout un monde dans leur vaste hospice de *Jérusalem*, depuis les bébés de la crèche et les orphelins des deux sexes, jusqu'aux aveugles et aux vieillards infirmes. Elles donnent également leurs soins aux pauvres lépreux de *Siloé* et ont, de plus, à *Bethléem*, un hôpital et un orphelinat ; à *Caïffa*, un orphelinat et un asile, et un hôpital à *Nazareth*.

1887. — Les **Augustins de l'Assomption**, qui avaient établi en 1882 un grand courant de pèlerinages et acheté un terrain pour l'Œuvre, y ont élevé la vaste hôtellerie de *Notre-Dame de France*, où les nombreuses caravanes peuvent s'installer à l'aise et sans préjudice pour les pèlerins isolés qui y sont accueillis toute l'année. La maison est le siège de l'œuvre des *Croisés du Purgatoire*, qui a pour organe les *Echos de Notre-Dame de France*. Plusieurs religieux collaborent aux *Echos d'Orient*.

1887. — Les **Sœurs allemandes de Saint-Charles** (Congrégation de Trebnitz, en Silésie) ont établi quatre résidences à *Jérusalem*, et deux à *Caïffa*. Leurs œuvres se composent de deux écoles, un orphelinat, un dispensaire, un hôpital et un sanatorium. Elles se dévouent, en outre, au service de l'hospice autrichien (dirigé par deux prêtres au nom d'un Comité viennois), et à celui du Patriarcat latin.

1888. — Les **Religieuses de Marie-Réparatrice** ont à *Jérusalem* un superbe couvent. Leur œuvre consiste principalement dans l'adoration perpétuelle de jour et de nuit.

1890. — Les **Lazaristes allemands**, chargés, avant la guerre, par la Société catholique de Cologne de la direction de l'*hospice allemand*, ont à *Jérusalem*, près de la porte de Damas, un vaste établissement où est installé provisoirement le gouvernorat britannique. La Société de Cologne possède aussi un établissement à *Koubeibéh*, et un autre sur le lac de Génésareth, à l'*Aïn Tabgha*.

1891. — Les **Pères Trappistes** ont transformé le désert d'*El Athroun*, près d'Emmaüs-Nicopolis, en une superbe oasis, et on connaît à Jérusalem la valeur de leurs produits. Les Arabes ébahis apprendront et imiteront. C'est un des buts de l'œuvre agricole de la Trappe, mais c'est surtout une œuvre de prière, et c'est par là principalement que les moines du couvent de Notre-Dame des Sept-Douleurs font de leur solitude un foyer rayonnant d'influence catholique. Plusieurs déjà sont morts à la tâche, car les années de la fondation furent un temps d'héroïsme. Orphelinat agricole ; dispensaire très fréquenté.

1891. — Les **Pères Salésiens** de Don Bosco, amenés en Terre Sainte par Don Belloni, chanoine du Saint-Sépulcre, y ont, à l'heure actuelle, quatre orphelinats prospères : l'orphelinat professionnel de *Bethléem*, et les trois orphelinats agricoles de *Beit Djémal*, de *Crémizan* et de *Nazareth*. De plus, ils ont ouvert des écoles primaires à *Bethléem*, à *Jérusalem* et à *Caïffa*.

1891. — Les **Religieuses Salésiennes** sont les utiles auxiliaires des Pères dans les deux orphelinats de *Bethléem* et de *Beit Djémal*. Elles ont une école à *Jérusalem*.

1896. — Les **Bénédictines du Calvaire**, filles du fameux P. Joseph, l'*Eminence grise* du cardinal de Richelieu, prient sur la pente des Oliviers, en face du Golgotha ; elles ont fondé dans leur couvent un orphelinat pour les jeunes filles grecques catholiques.

1899. — Les **Bénédictins de la Pierre-qui-Vire** ont reçu du gouvernement français la garde de l'ancienne église d'*Abougoch*. Dans leur vaste couvent, bâti sur le mont du Scandale, près de *Jérusalem*, ils ont ouvert un Séminaire pour les Syriens catholiques.

1901. — Les **Religieuses de l'Hortus Conclusus** ont fondé un couvent à *Ourtas*, près des vasques dites de Salomon. Elles y dirigent un orphelinat de jeunes filles.

1903. — Les **Passionistes** ont établi une résidence et un dispensaire à *Béthanie*. A quelques pas du tombeau de Lazare, et sur les confins même du désert de Juda, ils font refleurir la vie austère des anciens solitaires.

1904. — Les **Lazaristes français** ont une résidence à *Jérusalem*, dans l'enclos du jardin des Pères Dominicains. Ils sont les aumôniers et chapelains des Filles de la Charité.

1906. — Les **Bénédictins de Beuron** (Allemagne) gardent à *Jérusalem* le sanctuaire de la Dormition, près du Cénacle, et dirigent à *Beit Djala* le Séminaire latin. Ils se proposent, en outre, de donner l'hospitalité aux membres de leur Ordre qui viendraient en Palestine se perfectionner dans les connaissances bibliques.

1909. — Les **Sœurs du Tiers-Ordre du Carmel** (*Congrégation italienne*) ont une école et un dispensaire à *Caïffa*.

1910. — Les **Sœurs du Tiers-Ordre du Carmel** (*Congrégation française*) ont fondé un orphelinat et une école dans la même ville, ainsi qu'une école à *Esfiah*, sur le Carmel.

1910. — Les **Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie** dirigent à *Jérusalem* un orphelinat et un ouvroir, et un orphelinat à *Bethléem*.

1913. — Les **Sœurs d'Ivrea** ont fondé à *Jérusalem* une école et un ouvroir.

1914. — Les **Sœurs de Cottolengo** sont les infirmières dévouées de l'hôpital italien à *Jérusalem*.

1922. — Les **Filles du Calvaire** s'installent à Jérusalem dans l'hospice des pèlerins polonais.

On ne saurait mieux terminer cette longue liste que par des chiffres éloquents qui permettront d'apprécier les résultats des œuvres latines de Terre Sainte :

Prêtres et religieux, 800 ; religieuses, 450 ; élèves des écoles, 5 500 ; orphelins, 800 ; malades soignés : dans les hôpitaux, par an, 5 à 6 000 ; dans les dispensaires, par an : plus de 300 000 ; dans les nombreuses visites à domicile, environ 35 000.

LES COMMUNAUTÉS ORIENTALES. — Les **Maronites**, ce bon peuple libanais si fidèlement uni à Rome et à la France, ont dans la Ville Sainte leur petite colonie et le représentant de leur patriarche. Ils sont assez nombreux à Jaffa, Caïffa, Nazareth, etc., et leurs prêtres sont, dans plusieurs missions, les précieux auxiliaires des curés latins.

Les **Grecs Melkhites** sont répandus un peu dans toute la Palestine et jusque dans beaucoup de petits villages, surtout en Galilée. Ils sont représentés à Jérusalem par une quinzaine de familles, par les élèves du Séminaire des Pères Blancs et les orphelines des Bénédictines du Calvaire. Un évêque les gouverne au nom du chef de la florissante Eglise

melkhite, qui compte quatorze évêchés et près de cinq cents prêtres.

Les **Arméniens catholiques** sont en assez petit nombre en Terre Sainte. Ils occupent à Jérusalem les IIIe et IVe stations de la Voie douloureuse ; leur église du Spasme s'élève près d'une hôtellerie qui forme en même temps le vicariat du patriarche résidant à Constantinople.

Les **Syriens unis** ont aussi à Jérusalem le représentant de leur patriarche ; ils ont construit la résidence du vicaire patriarcal près de la porte de Damas.

Ces modestes communautés orientales groupent, en Terre Sainte, les différentes Eglises unies qui sont, en Orient, l'espoir de l'union complète et définitive. Elles comptent en ce moment dans leur sein, seulement pour la Syrie et l'Asie Mineure, plus de 600 000 fidèles.

Pour aider le lecteur à avoir une idée claire des divers groupements ecclésiastiques orientaux unis et non unis, nous croyons utile de donner ici un tableau assez complet des Eglises orientales. (Les chiffres sont nécessairement approximatifs).

TABLEAU DES ÉGLISES ORIENTALES

SUJETS		LANGUE LITURGIQUE	AUTORITÉS RELIGIEUSES
I. — RITE BYZANTIN			
1. Églises séparées.			
Grecs	5 500 000	Grec ancien.	Patriarches de Constantinople et d'Alexandrie, Saint-Synode d'Athènes, archevêque de Chypre.
Russes	110 000 000	Slavon.	Patriarche de Moscou.
Bulgares	4 500 000	Slavon.	Exarque résidant à Constantinople.
Serbes	5 000 000	Slavon.	Métropolitain de Belgrade, patriarche de Carlovitz, métropolitain de Cettigné.

SUJETS		LANGUE LITURGIQUE	AUTORITÉS RELIGIEUSES
I. — RITE BYZANTIN *(Suite)*			
1. Églises séparées.			
Roumains	8 000 000	Roumain.	Saint-Synode de Bukharest, métropolitain de Hermannstad (Transylvanie), métropolitain de Tchernovitz (Bukovine).
Habitants de Syrie	300 000	Arabe.	Patriarches d'Antioche et de Jérusalem (1).
Total :	133 300 000		
2. Églises unies.			
Grecs purs	1 000	Grec ancien.	Evêque grec-catholique de Constantinople. (Communauté en voie de formation.)
Italo-Grecs (surtout Albanais).	60 000	Grec ancien.	Ordinaires latins d'Italie, de Corse et d'Algérie.
Ruthènes	4 000 000	Slavon.	Métropolite de Lemberg (Galicie), évêque de Munkácz (Hongrie), évêque d'Épériès (Hongrie).
Bulgares	14 000	Slavon.	Archevêque de Constantinople, évêque d'Andrinople, évêque de Salonique.
Serbes	25 000	Slavon.	Evêque de Krigévatz (Croatie).
Roumains	1 050 000	Roumain.	Métropolite de Fagaras.
Habitants de Syrie	150 000	Arabe.	Patriarche d'Antioche résidant à Beyrouth. Cette église est communément appelée grecque melkhite.
Total :	5 300 000		

(1) Dans le patriarcat de Jérusalem, le haut clergé est Grec et le grec ancien sert de langue liturgique dans les sanctuaires des Lieux Saints.

SUJETS		LANGUE LITURGIQUE	AUTORITÉS RELIGIEUSES
II. — RITE ARMÉNIEN			
1. Église séparée : grégorienne.			
Arméniens.....	3 000 000	Arménien.	Catholicos d'Echmiadzin, patriarche de Constantinople, catholicos de Sis ou de Cilicie, patriarche de Jérusalem, catholicos d'Aghtamar (île sur le lac de Van).
2. Église unie.			
Arméniens.....	115 000	Arménien.	Patriarche de Cilicie résidant à Constantinople, archevêque de Lemberg (Galicie).
III. — RITE SYRIEN			
1. Église séparée : syrienne jacobite.			
Habitants de Syrie, de Mésopotamie et des Indes	200 000	Syriaque.	Patriarche de Zag Faran (près Mardin).
2. Église unie : syrienne unie.			
Habitants de Syrie et de Mésopotamie	45 000	Syriaque.	Patriarche d'Antioche résidant à Mardin.
IV. — RITE MARONITE (apparenté au rite syrien).			
Église unique catholique.			
Libanais.......	380 000	Syriaque et arabe.	Patriarche d'Antioche résidant à Beyrouth.
V. — RITE CHALDÉEN			
1. Église séparée nestorienne.			
Habitants du Kurdistan ... et de la côte de Malabar.....	100 000 120 000	Chaldéen.	Patriarche de Kotchanès (Kurdistan).

SUJETS		LANGUE LITURGIQUE	AUTORITÉS RELIGIEUSES
V. — RITE CHALDÉEN (*Suite.*)			
2. Église unie : chaldéenne.			
Habitants de Turquie et de Perse.	80 000	Chaldéen.	Patriarche de Babylone résidant à Mossoul.
Habitants de la côte de Malabar	320 000	Chaldéen.	Trois vicaires apostoliques.
VI. — RITE COPTE			
1. Églises séparées.			
Habitants du bord du Nil (Coptes)	700 000	Copte et arabe.	Patriarche du Caire.
Abyssins	3 000 000	Gheez.	Evèque d'Adoua.
2. Églises unies.			
Coptes.	28 000	Copte.	Patriarche d'Alexandrie résidant au Caire.
Abyssins	15 000	Gheez.	Trois vicaires apostoliques latins.
Total général : Chrétiens séparés : 140 420 000. Catholiques : 6 283 000.			

II — COSTUMES ET INTÉRIEURS

ARABES. — Quoique assez variés, les costumes ne suffiraient pas à différencier les éléments si multiples de la population palestinienne.

Les habitants des villes tendent malheureusement à s'européaniser, les hommes surtout. Coiffés du simple *tarbouch* (bonnet rouge), ils s'affublent disgracieusement d'un paletot sur leur robe orientale, quand déjà ils ne sont pas enfilés dans un étroit pantalon, ou n'ont pas pris quelque complet de la *Belle Jardinière* ou du *Pont-Neuf*. Les femmes musulmanes et les chrétiennes, mais non les juives, sont couvertes d'un grand voile qui les enveloppe complètement et

les drape en vraies madones ; une gaze dérobe le visage des musulmanes aux curieux... et au soleil !

Les fellahs (paysans) même chrétiens, portent autour du tarboueh un épais turban, de couleurs diverses selon les villages, une longue chemise de toile, serrée aux reins par une ceinture de cuir, et le manteau grossier à longues raies brunes et blanches (l'*abaïe*), qui sert un peu de tout : couverture, tapis, corbeille. Même sous leurs haillons, ils savent se draper superbement. Les *fellahines* n'ont point la figure voilée. Une robe bleue rayée de jaune ou de rouge à manches taillées en une longue pointe, forme à peu près tout leur vêtement, avec un petit voile long et étroit qui retombe en arrière de la tête.

Dans les *villes*, les petits intérieurs — surtout le divan, salle de réception, — sont très proprets et agréablement ornés. Mais, aux *villages*, les gourbis font peine à voir avec leur seule chambre pour gens et bêtes, où l'on trouve pour tout mobilier : une natte qui sert de lit et de table ; un réchaud en terre cuite, où la fiente des animaux est employée comme combustible ; puis un large vase à longues oreilles qui sert de marmite, de plat et d'assiette, où chaque convive piquera de ses cinq doigts à la fois.

Le **bédouin** diminue encore ces accessoires d'une vie déjà trop civilisée. Il semble prendre plaisir, sous son coufiéh de couleur et son abaïe brun en poil de chèvre, à se contenter de sa longue lance, de son sabre recourbé et de son fusil à pierre. Une plaque de tôle pour cuire le pain (*taboun*) et une outre pour le lait et pour l'eau, c'est presque tout ce que l'on voit sous le petit abri du nomade.

EUROPÉENS. — On s'habitue de plus en plus à voir circuler dans les villes de Palestine les physionomies et les toilettes européennes. Toutes les nations, toutes les Congrégations religieuses et aussi toutes les sectes semblent vouloir prendre pied à Jérusalem et y fonder des établissements.

Près des moines aux frocs blancs, noirs et bruns, passent les clergymen, les templiers, les adventistes, les qwakers, etc., et, à côté des blanches cornettes des religieuses, paraissent les diaconesses allemandes, les institutrices anglaises ou américaines, les hospitalières russes, etc.

Toute une Jérusalem nouvelle !

PREMIÈRE PARTIE

La Judée

La Judée est parfois confondue, dans le langage courant, avec toute la Palestine. Dans le sens spécial que nous lui donnons ici, elle comprend la province méridionale de la Terre Sainte. Le nom de Judée lui vient de la tribu de *Juda*, qui avait reçu en partage la majeure partie de cette région.

Après le schisme d'Israël, le royaume du Sud, composé des tribus de Juda et de Benjamin, garda le nom de royaume de Juda, nom qui désigna un territoire plus vaste encore au retour de la captivité, et surtout sous les Machabées. C'est de *Juda* que dérive alors le nom de Juif (*Ieoudi*), donné, depuis, aux Israélites.

Le royaume de Juda était limité, au Nord, par les points souvent disputés de Jéricho, Béthel, Béthoron, et, au Sud, par la ligne indécise du désert d'Edom. Les principales villes sont actuellement : Jérusalem, Bethléem, Hébron, Ramléh, Jaffa et Gaza.

Pour les décrire, nous allons d'abord de *Jaffa à Jérusalem :* puis nous parcourons *en détail les nombreux souvenirs de la Ville Sainte*, et enfin nous indiquons, par ordre d'importance, les principales *excursions* à faire *autour de la ville* et *au pays de Juda :* Bethléem, Jéricho et Saint-Sabas, Emmaüs, Hébron, Saint-Jean dans la Montagne, Gabaon, etc. (1).

(1) Voir d'autres itinéraires aux *renseignements pratiques*, p. XXX.

CHAPITRE PREMIER

De Jaffa à Jérusalem

[Par le chemin de fer, 87 kilomètres ; par la route, 63 kilomètres.]

I — JAFFA ✠ [1]

De la mer, l'aspect ravissant de **Jaffa** enchante le pèlerin arrivant en Terre Sainte. La ville garde, empilés sur une petite colline, les cubes réguliers de ses maisons anciennes, mais elle développe, au Nord et au Sud, le blanc ruban de ses quartiers neufs sur le rideau vert des jardins.

Il n'y a pas de port à Jaffa : les bateaux mouillent au large, et la mer, souvent houleuse, rend ordinairement la descente à terre assez mouvementée. Mais on peut se fier aux habiles bateliers, et cela sans se soucier des sollicitations menaçantes qu'ils adressent parfois aux voyageurs durant le trajet.

La douane franchie, le passeport visé, on pourra se rendre à l'hospice de Terre Sainte, tout voisin, ou aux **hôtels**, en attendant le départ du train pour Jérusalem. (Pour l'horaire, voir ci-dessus, p. XVIII.)

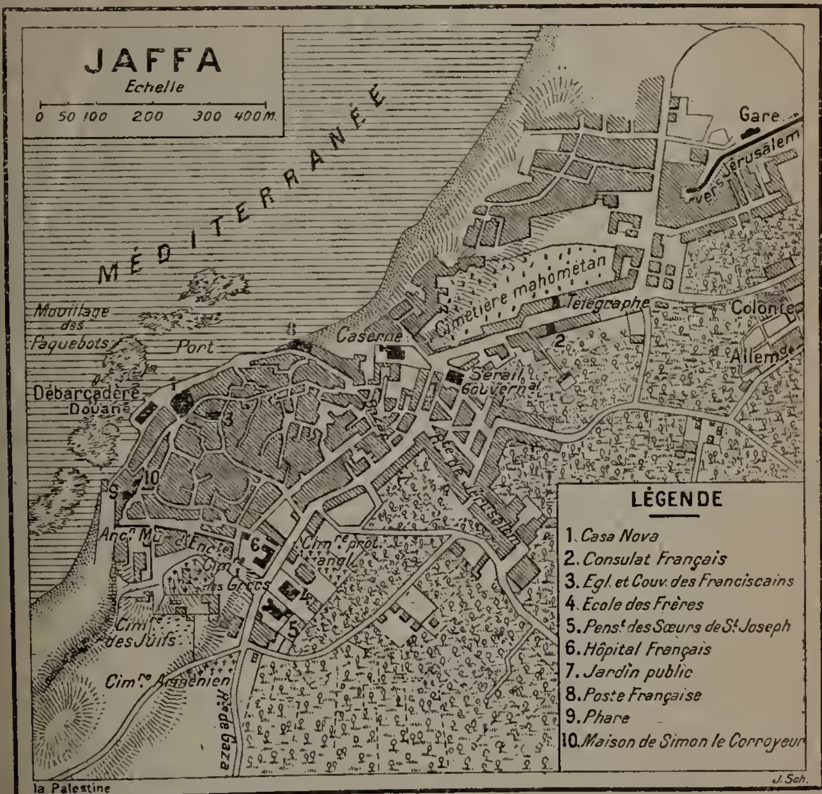
Jaffa (l'ancienne *Joppé*) ne réclame pas un long séjour ni beaucoup de visites à souvenirs historiques.

Selon Pline, Joppé aurait été fondée avant le déluge. D'après le même auteur, Andromède aurait été enchaînée sur les rochers de la passe redoutable de Jaffa, puis délivrée par Persée. La légende veut encore que l'arche de Noé ait été construite ici. A vrai dire, la ville est fort ancienne ; son nom apparaît dans l'histoire dès avant Josué, dans plusieurs documents égyptiens. Au partage de la Terre Pro-

(1) Indulgence plénière pour le pèlerin qui débarque en Terre Sainte.

mise, Josué assigna Joppé à la tribu de Dan. Elle resta, d'ailleurs, au pouvoir des Philistins.

Jaffa fut, de tout temps, le point qui mit en contact Jérusalem avec le monde maritime. Sous Salomon, Hiram y débarqua les matériaux apportés du Liban pour le Temple.



C'est en pénétrant dans la rade qu'il convient de se remémorer la figurative histoire du **prophète Jonas,** parti, malgré l'ordre de Dieu, de Jaffa pour Tharsis, et englouti par le monstre marin dans le sein duquel il demeura trois jours, figure du Christ enfermé dans le tombeau.

Lève-toi, va à Ninive la grande ville, et prêche contre elle, car leur méchanceté est montée jusqu'à moi. Jonas descendit à

Japho (Jaffa), où il trouva un vaisseau qui allait à Tharsis, et, ayant payé son passage, il y entra pour aller avec eux à Tharsis, loin de la face de Jéhovah. Mais Jéhovah fit souffler un grand vent sur la mer, et il y eut sur la mer une grande tourmente ; le vaisseau menaçait de se briser... Les mariniers se dirent les uns aux autres : « Venez, jetons le sort, afin que nous sachions d'où vient ce mal. » Ils jetèrent le sort, et le sort tomba sur Jonas.

Alors, ils lui dirent : « Dis-nous donc qui nous attire ce malheur ; quelle est ta profession... Que te ferons-nous pour que la mer s'apaise pour nous ? » Il leur répondit : « Prenez-moi et me jetez à la mer, et la mer s'apaisera pour vous, car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue sur vous... » Et, prenant Jonas, ils le jetèrent à la mer, et la mer calma sa fureur.

Jéhovah fit venir un grand poisson pour engloutir Jonas, et Jonas fut dans le ventre du poisson trois jours et trois nuits... Jéhovah parla au poisson, et le poisson vomit Jonas sur la terre (1).

Deux autres souvenirs qui, tous deux, ont saint Pierre pour principal héros et Joppé pour théâtre, sont inscrits dans le Nouveau Testament ; la *résurrection de la veuve Tabitha* (2) et la fameuse *vision symbolique* (3) des animaux purs et impurs, destinée à renverser les barrières du judaïsme et à faire du christianisme naissant le *catholicisme* ouvert à toutes les nations. La **maison de Simon le corroyeur,** lieu de ce dernier événement, se trouvait sur le bord de la mer ; une petite mosquée en marque aujourd'hui l'emplacement. Et l'on montre, assez loin de la ville, au sein d'une ancienne nécropole et des jardins actuels, l'endroit — peu certain — de la résurrection de Tabitha. (Voir page suivante.)

Jaffa fut, vers cette époque, célèbre par le nombre et l'audace de ses pirates. Vespasien anéantit ces corsaires. La ville ayant été prise à l'improviste, tous les habitants se réfugièrent sur leurs navires, mais une tempête brisa en quelques heures cette flotte contre les récifs de la côte. Josèphe dit qu'on compta sur le rivage 4 200 cadavres.

Les *croisés* firent de Jaffa une place forte, qui vit sous ses

(1) *Jon.* I, II.
(2) *Act.* IX, 36-43.
(3) *Ibid.*, X, 9-29.

murs les exploits de Richard Cœur de Lion, et qui accueillit plus tard le saint roi Louis IX. Bonaparte y avait son quartier général pendant son expédition de Syrie (1799). Il y fit massacrer 3 000 Albanais prisonniers, et, d'après un grand nombre de témoignages dignes de foi, contredits, il est vrai, par le chirurgien en chef Larrey, il aurait, au moment de la retraite, ordonné d'empoisonner vingt-cinq à trente soldats français atteints de la peste. Une douzaine succombèrent, dit-on, à l'empoisonnement. On montre près du port, chez les Arméniens, la salle qui servit d'ambulance.

La ville possède aujourd'hui une petite colonie française. Auprès des œuvres séculaires des *Pères Franciscains*, les *Frères des Ecoles chrétiennes*, les *Sœurs de Saint-Joseph*, les *Pères Salésiens* et les *Sœurs Franciscaines* ont ouvert leurs écoles à la population toujours grandissante (40 000 habitants), et composée comme ailleurs de musulmans (27 000), de chrétiens (6 000, dont 1 700 catholiques et 800 protestants), et de Juifs (6 000).

Les Sœurs de Saint-Joseph dirigent aussi l'hôpital *Saint-Louis*, fondation de la famille Guinet, de Lyon.

Signalons, avant de quitter Jaffa, l'affluence des pèlerins et des touristes dans ce port avant la guerre. En 1910, le train en a amené 40 702 à Jérusalem. Les pèlerins russes ont atteint en 1909 le chiffre de 13 502 et, en 1910, celui de 11 984.

II — SUR LA ROUTE DE JÉRUSALEM

[*Voir la carte hors texte, p. 70.*]

Il y a par jour deux trains montant de Jaffa à Jérusalem ; l'un, le matin à 7 h. 45 ; l'autre, à 12 h. 45. Le trajet dure quatre heures vingt-cinq minutes. (Horaire, p. XVIII.) Les groupes nombreux obtiennent facilement des trains spéciaux. (Pour le trajet en voiture, voir p. XXXIII.)

Le chemin de fer traverse les fameux jardins plantés d'orangers, de palmiers, de grenadiers, qui font la richesse de Jaffa. Au milieu de ces jardins, on aperçoit, à droite, le haut clocher d'une église russe dédiée au souvenir de la résurrection de Tabitha. C'est près de là, en effet, dans la

même propriété russe, qu'une tradition localise cet épisode des Actes des Apôtres. Le train parcourt dans le sens de la largeur la belle **plaine de Saron**, où de récentes colonies juives ont dressé leurs toits rouges dans leur petit nid de verdure, loin des rares villages indigènes.

La fertilité de cette plaine servit au prophète Isaïe de point de comparaison pour décrire les temps messianiques : « La solitude s'égayera... ; elle fleurira comme le lis, elle se couvrira de fleurs... ; la gloire du Liban lui sera donnée, la magnificence du Carmel et de Saron ! » (1) La plaine de Saron est, avec celle d'Esdrelon, le principal grenier de la Palestine.

BETHDAGON. — On s'arrête à la grande colonie israélite de *Tell Haviv*, puis, au 7e kilomètre, le chemin de fer laisse, à droite, sur une petite éminence, le village de **Yazour** ; ensuite, 4 kilomètres plus loin, également sur une hauteur, celui de **Beit Dedjan**, qui serait, d'après plusieurs, l'ancienne **Bethdagon.** Bethdagon (la maison de Dagon) était une ville philistine, possédant un temple en l'honneur de Dagon, dieu de la fécondité, représenté moitié homme, moitié poisson. C'était la divinité principale des Philistins.

La ville de Bethdagon est mentionnée dans le livre de Josué comme limite de la tribu de Juda (2). D'où l'on peut conclure qu'elle se trouvait plus au Sud.

LYDDA. — La seconde station (20e kilomètre) est **Lydda** ; la petite ville (7 000 habitants), d'aspect misérable, se trouve à vingt minutes, à l'est de la gare. C'est une très vieille cité qui a repris son nom ancien (l'arabe *Lid* est presque identique à l'hébreu *Lod*), après l'avoir changé, au temps de la conquête romaine, en *Diospolis*. Saint Pierre y guérit le paralytique Enée, rapportent les Actes des Apôtres :

Il arriva que Pierre, visitant les saints de ville en ville, descendit vers ceux qui demeuraient à Lydda. Il y trouva un homme appelé Enée, couché sur un lit depuis huit ans ; c'était un paralytique. Pierre lui dit : « Enée, Jésus-Christ te guérit ; lève-toi et fais

(1) *Is.* XXXV, 1 et suiv.
(2) *Jos.* XV, 41.

toi-même ton lit. » Et aussitôt il se leva. Tous les habitants de Lydda et de Saron le virent, et ils se convertirent au Seigneur (1).

Saint Pierre était à Lydda, quand on l'appela à Jaffa pour la résurrection de Tabitha.

Un Concile de Diospolis (415) cita à son tribunal l'occidental Pélage, en quête de prosélytes syriens, et condamna ses erreurs, tout en absolvant le rusé hérésiarque.

Les Grecs non unis (ils sont environ 2 000) montrent aujourd'hui, dans la crypte d'une belle église des croisés, rebâtie en partie par eux, un énigmatique *tombeau de saint Georges*, martyrisé à Nicomédie sous Dioclétien. Quoi qu'on puisse penser de ce tombeau, une ancienne tradition fait naître saint Georges à Lydda.

RAMLÉH. — Le chemin de fer continue à courir à travers la *plaine des Philistins*. Il rencontre bientôt, au 23e kilomètre, **Ramléh**, ville presque entièrement musulmane. On y compte environ 5 000 mahométans et à peine 1 800 chrétiens, dont 120 latins et 25 grecs unis. Ramléh (*le sable*) fut fondée, nous dit Aboulféda, en 716, par Soliman, fils d'Abd-el-Mélik. C'est à tort, pensons-nous, qu'on y a vu l'antique *Arimathie*, identifiée par la tradition locale ancienne avec le village de *Rentis*, plus au Nord. (Voir le mot Arimathie, IVe partie, ch. VIII.)

Le grand minaret carré qu'on aperçoit de loin a été élevé par Saladin en l'honneur de quarante musulmans tués jadis près d'ici, à Amouas. C'est la *tour des Quarante Martyrs*. Un clocher tout neuf marque le sanctuaire que les Pères Franciscains ont récemment construit et dédié à saint Joseph d'Arimathie. La grande mosquée que l'on voit près de la gare est une ancienne église bâtie par les croisés.

ACCARON. — Un peu après le village de Naanéh, situé sur la gauche, au 30e kilomètre, on laisse au loin, à droite, près d'une colonie juive, *Akir*, la célèbre **Accaron** des Philistins, qui, pour son malheur, vit passer dans ses murs l'Arche d'alliance, renvoyée de là à *Beth-Samès*, située un peu plus loin sur la ligne. Citons le premier Livre des *Rois:*

(1) *Act.* IX.

Lorsque l'Arche de Dieu entra dans Accaron, les Accaronites poussèrent des cris, en disant : « On a transporté chez nous l'Arche du Dieu d'Israël pour nous faire mourir, nous et notre peuple. »

(Sur le conseil des devins), ayant pris deux vaches qui allaitaient, ils les attelèrent au chariot et ils enfermèrent leurs petits dans l'étable. Ils mirent sur le chariot l'Arche de Jéhovah... Les vaches prirent tout droit le chemin de Beth-Samès ; elles suivirent toujours la même route, en marchant et en mugissant, sans se détourner ni à droite ni à gauche.

Les gens de Beth-Samès étaient à moissonner le blé dans la vallée. Levant les yeux, ils aperçurent l'Arche, et se réjouirent en la voyant... Il y avait là une grosse pierre. On fendit le bois du chariot, et l'on offrit les vaches en holocauste à Jéhovah (1).

GAZER. — Après quelques kilomètres, à gauche, apparaît Tell Djézer, la cité de **Gazer**, dot de la fille du Pharaon, qui épousa Salomon. Cette ville fut, à divers siècles, le théâtre de grandes batailles.

Lors de la conquête de la Terre Promise par les Hébreux, Horam, roi de Gazer, monta au secours du roi de Lachis. Josué le battit, lui et son peuple, sans laisser échapper personne.

Cependant, les Philistins restèrent maîtres de cette ville, jusqu'à l'arrivée du Pharaon d'Egypte, qui en extermina les habitants et donna la ville en dot à sa fille, épouse de Salomon. Plus tard, Judas Machabée poursuivit jusqu'à Gazer les troupes de Gorgias, battues à Emmaüs. Sous les Machabées, elle continua d'être l'enjeu de plusieurs batailles. Enfin, pendant l'ère chrétienne, le roi latin Baudouin IV y remporta une grande victoire sur les musulmans. Aujourd'hui, il ne reste de cette grande cité que quelques ruines ensevelies sous les décombres. La Société anglaise *Palestine Exploration Fund* y a pratiqué d'intéressantes fouilles.

OUADI SARAR. — La voie s'engage, après la station de ce nom (37° kilomètre) dans le *Ouadi Sarar*, la large vallée de *Sorec*, patrie de Dalila, et lieu des terribles exploits de Samson. Au 51° kilomètre, un peu avant la station d'*Artouf*, on laisse à droite, sur une hauteur, les ruines de *Beth-Samès*.

(1) *I Reg* V, VI.

dont nous avons parlé plus haut, et où la Société anglaise *Palestine Exploration Fund* a pratiqué des fouilles en 1911. On est en ce moment en face de *Sara*, qui s'élève sur la gauche, marquée par une coupole blanche ombragée d'un palmier. Sara est la patrie de Samson, dont la première femme était de *Timna* (ruines actuelles de Tibnéh, à un kilomètre et demi, à droite du chemin de fer au sud-ouest de Beth-Samès). Il faudrait relire ici toute la curieuse histoire de Samson (1), sa naissance miraculeuse à *Sara*, son premier saisissement par l'Esprit divin à *Makané-Dan*, entre *Sara* et *Echtaol* (Achoua) ; son mariage à *Timna*, l'énigme proposée durant la noce à l'enjeu de 30 chemises et 30 manteaux, et qui, révélée par sa femme, amena le meurtre de 30 Philistins, dont il donna les dépouilles ; puis l'épisode des 300 renards ; le massacre de 1 000 Philistins avec une machoire d'âne ; enfin, son second mariage avec Dalila, de la vallée de *Sorec*, et la trahison de celle-ci, qui livre Samson aux Philistins.

C'est par cette même vallée, sillonnée aujourd'hui par le chemin de fer, qu'au temps des Juges et de Saül les Philistins montaient si fréquemment pour porter l'épouvante en plein territoire des Hébreux.

BITTIR. — La gorge rétrécit de plus en plus son horizon de collines arrondies, cerclées uniformément de bandes régulières de roche grise. La locomotive s'époumone à monter, et, après la halte de *Deir ech Cheikh*, l'on arrive tout doucement à la station de *Bittir* (76e kilomètre). C'est l'ancienne **Béther**, le sommet pittoresque où, suivant le Cantique des Cantiques, gambadaient les chevreaux et les faons, et où, lors de la dernière révolte juive, sous Adrien, Bar Cokéba (le Fils de l'Etoile) tint en échec pendant trois ans les armées de Jules Sévère (132-135). Peu guerriers en temps ordinaire, les Juifs, exaspérés, montrèrent, durant la double campagne de Judée, les plus beaux désespoirs, et s'ensevelirent en héros sous les ruines de leur patrie. Luttant contre Rome, ils devaient fatalement succomber. *Béther* fut leur dernier boulevard au IIe siècle, et c'est depuis sa chute que la nation juive n'existe plus.

(1) *Jud.* XIII-XVI.

Peu après Bittir, un joli bouquet de verdure, sur la droit cache l'*Aïn Aniéh*, qui fut jadis, à l'époque païenne, u fontaine sacrée. Un peu plus loin, on aperçoit du mêı côté les arbres de l'*Aïn Yalo*, puis la gorge s'ouvre à no veau, et l'on gravit le dernier plateau à travers la verdoyan vallée des Roses. Bientôt, sur la gauche, le joli couve grec de *Katamon*, dédié à *saint Siméon*, le chantre du *Nu dimittis*, annonce qu'on approche. Encore quelques instan et tout à coup, assez loin de la Ville Sainte, et sans qu' l'ait pour ainsi dire aperçue, le train s'arrête : « Tout monde descend ! » C'est la dernière station, qui semble mal sonner : *Gare de Jérusalem !*

En quelques minutes, à peine le temps de voir, au s de la cité, le haut donjon du monastère de la Dormitic et plus loin la ligne dentelée des remparts qui court *Cénacle* à la *Tour de David* : une voiture lancée à fond train vous aura transporté à l'un des hospices ou des no breux hôtels de la Ville Sainte :

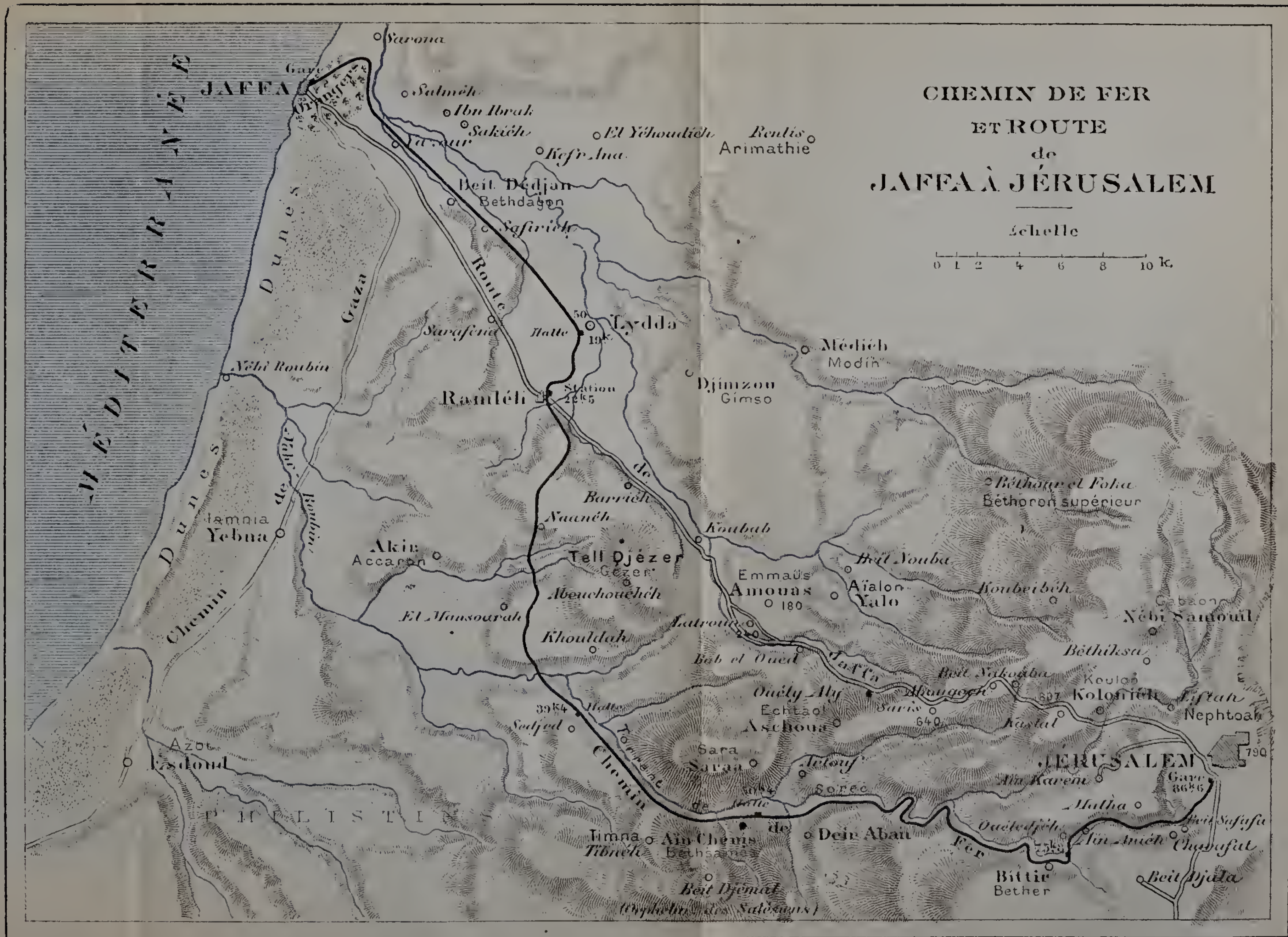
Notre-Dame de France, vaste établissement ouvert to l'année et desservi par les Augustins de l'Assomption ;

Casa Nova, hospice international de la Custodie fran caine de Terre Sainte ;

Hospice autrichien, hôtellerie dirigée par un prêtre d'A triche ;

Grand New Hotel (propriétaire catholique);

Hotel Allenby (propriétaire israélite).


CHEMIN DE FER
ET ROUTE
de
JAFFA À JÉRUSALEM
Échelle
0 1 2 4 6 8 10 k.
MÉDITERRANÉE
JAFFA
Gare
Sarona
Salmeh
Ibn Ibrak
Sakieh
El Yehoudieh
Rentis
Arimathie
Kefr Ana
Beit Dedjan
Bethdagon
Safirieh
Dunes
Gaza
Route
Lydda
Halte
Sarafend
Médieh
Modin
Nebi Roubin
Ramleh
Station
Djimzou
Gimso
Dunes
Iamnia
Yebna
Akir
Accaron
Barrieh
Naaneh
Tell Djezer
Gezer
Koubab
Abouchoucheh
Emmaüs
Amouas
180
Aïalon
Yalo
Beit Nouba
Koubeibeh
Béthoron supérieur
Gabaon
Nebi Samouil
El Mansourah
Latroun
Khouldah
Bab el Ouad
Jaffa
Béthiksa
Chemin
Beit Nakouba
Koulon
Kolonieh
Liftah
Nephtoah
Ouely Aly
Echtaol
Aschoua
Saris
640
Kastal
Azot
Esdoud
Sedjed
Chemin
Sara
Saraa
Sorec
JÉRUSALEM
790
Aïn Karem
Malha
Beit Safafa
PHILISTINS
Timna
Tibneh
Aïn Chems
Bethsames
de
Deir Aban
Fer
Ouaeljeh
Aïn Amieh
Bittir
Bether
Beit Djala
Beit Djemal

CHAPITRE II

Premier coup d'œil sur Jérusalem
Son aspect actuel et ses déplacements au cours des siècles

I — ASPECT GÉNÉRAL

[*Voir le plan de Jérusalem, p. 274, et le panorama, p. 236.*]

Assise sur les derniers sommets de la région montagneuse, au seuil même du désert, entourée de collines nues et brûlées par le soleil, la Ville Sainte ✠ (1) conserve cette teinte grisâtre commune au vallées, aux montagnes, au pays tout entier. Depuis trente-cinq ans, elle a rompu sa rude ceinture de pierre pour se répandre au loin sous des toits neufs et des tuiles rouges. Elle a ainsi perdu beaucoup de son air d'antique dignité, mais dans l'étroit quadrilatère des vieux remparts, les maisons de la ville ancienne entassent, comme en un reliquaire inviolable, leurs petits cubes gris et leurs coupoles blanches, à l'ombre des larges dômes, des minarets sveltes et des lourds clochers qui marquent tout autant de souvenirs.

DESCRIPTION. — L'ancienne ville est bâtie sur deux longues collines inégalement hautes, qui courent parallèlement du Nord au Sud, séparées par un simple pli de terrain, mais entourées, à l'Est et à l'Ouest, de deux vallées profondes qui se rejoignent au Sud. Ces vallées forment comme un large fossé sur le double flanc de la cité. C'est au Nord et au Nord-Ouest seulement que le sol restait au niveau de la ville et la rendait accessible. Aussi est-ce de

(1) Indulgence plénière attachée à la ville même de Jérusalem.

ce côté que déborde la **cité neuve** pour former d'abord le quartier européen, puis les multiples colonies juives qui vont s'étendant chaque année.

Malgré ces accroissements peu élégants, l'ancienne Jérusalem garde un agréable cachet d'antiquité dans ses murailles du XVIe siècle. L'enceinte est percée de **sept portes.** Les plus fréquentées sont : à l'Ouest, celle de *Jaffa* ou d'*Hébron*, récemment doublée par la brèche ouverte pour l'empereur Guillaume ; au Nord, la porte de *Damas* et la *Porte Neuve*, percée en face de Notre-Dame de France (1890) ; à l'Est, celle de *Sitti Mariam* (de Madame Marie), située tout près de Sainte-Anne, et en face de Gethsémani. Il faut y ajouter, au Nord, la petite porte d'*Hérode*, donnant sur le quartier turc ; au Sud, la porte de *Sion*, ou de *Nébi Daoud*, et celle des *Maugrebins*, qui servent surtout aux gens de Nébi Daoud (quartier du Cénacle) et aux habitants de Siloé.

A l'intérieur, des **quartiers distincts** s'étaient jadis insensiblement formés, suivant les religions différentes : quartiers turc, juif et chrétien, ce dernier subdivisé en latin, grec et arménien. C'est encore au sein de ces quartiers que siègent les diverses administrations religieuses, ainsi que celles du gouvernement. Les consulats, au contraire, sont tous dans la ville neuve.

Une citadelle dite « tour de David » était autrefois destinée à défendre la ville. Ce n'est plus guère aujourd'hui qu'un monument décoratif où se tiennent les petites expositions locales.

POPULATION. — Jérusalem compte de nos jours au moins 65 000 habitants (peut-être 95 000), soit :

45 000 Juifs (au moins, peut-être 70 000 ou même 75 000) ; 8 000 musulmans ; 6 200 Grecs non unis ; 2 500 latins ; 1 000 Arméniens non unis ; 800 protestants ; 250 Grecs unis ; 100 Coptes non unis ; 80 Abyssins non unis ; 80 Syriens non unis ; 60 Syriens unis ; quelques catholiques des rites arménien et chaldéen ; quelques Chaldéens non unis.

PANORAMA. — C'est du mont des Oliviers qu'on jouit de la meilleure vue de Jérusalem.

Le regard plonge tout d'abord dans la vallée profonde

de *Gethsémani.* Au-dessus court une longue colline : c'est le *Moriah* et l'*Ophel*, le **Sion biblique.** L'arête du Moriah, artificiellement élargie, a formé la vaste esplanade du Temple, d'où s'élèvent, avec leurs dômes sombres, la superbe *mosquée d'Omar* et l'immense *El Aksa.* Plus au Nord, sur le prolongement de la même colline, se profilent les pentes du mont *Bézétha.* Sur ses flancs, se découvrent les larges terrasses de *Sainte-Anne* et l'église de l'*Ecce Homo*, en plein *quartier musulman.*

Puis, séparée par un simple pli de terrain, seul reste visible de l'ancienne vallée du *Tyropœon* et de la primitive *Géhenne*, c'est la colline occidentale ou le **Sion chrétien**, plus haute et plus étendue que le Sion primitif. Elle porte à mi-côte, sur son prolongement septentrional, la double coupole noire et blanche du *Saint-Sépulcre* et du *Calvaire.* La distance d'environ 500 mètres qui les sépare de l'*Ecce Homo* forme la *Voie douloureuse.* Le Saint-Sépulcre est entouré du *quartier chrétien*, grec et latin. Toujours à mi-côte, en allant du Nord au Sud, on voit le clocher allemand de *Sainte-Marie des Hospitaliers* devenue le Temple du Sauveur et les hautes coupoles rouges des deux grandes synagogues, centre du *quartier juif.* Enfin, au sommet de la colline, en parcourant l'horizon du Sud au Nord, on aperçoit le petit massif du *Cénacle*, dominé par son minaret jaune et surtout par la tour géante et la haute église de la Dormition ; l'église *Saint-Jacques* du *quartier arménien*, la *Tour de David*, encore appelée aujourd'hui « la citadelle » ; les églises latines du *Patriarcat latin* et de *Saint-Sauveur*, etc.

Près des **remparts**, au Nord, on pourra, pour se consoler de voir le vieux reliquaire cerné d'incohérentes maisons neuves, compter les établissements qui forment un vrai quartier français, face au quartier russe : les larges bras ouverts de *Notre-Dame de France* et l'*hôpital Saint-Louis ;* les hautes maisons des *Religieuses Réparatrices*, des *Frères des Ecoles chrétiennes*, qui cachent celle des *Filles de la Charité ;* tout au loin, à l'Ouest, l'établissement des *Pères de Sion*, et plus près, au nord de la ville, la nouvelle école paroissiale des *Pères Franciscains*, l'hospice allemand Saint-Paul, devenu provisoirement gouvernorat britannique, et la basilique et le couvent des *Dominicains* de Saint-Etienne.

II — DÉPLACEMENTS SUCCESSIFS

[*Voir le plan hors texte, p. 274.*]

Depuis David jusqu'à nos jours, la Cité Sainte a subi des déplacements considérables.

A L'ORIGINE. LA QUESTION DE SION. — Comme toutes les villes antiques, comme Troie, Athènes, Rome, etc. ; comme les cités les plus fameuses de Chanaan, dont les fouilles récentes ont révélé les dimensions exiguës, Jérusalem commença *toute petite*, sur cette colline de l'*Ophel*, qui, de l'enceinte actuelle du Temple, pique son promontoire droit vers la piscine de Siloé, en longeant le Cédron. On a fort disputé pour savoir si cet humble coteau était réellement digne d'avoir porté la citadelle des Jébuséens et la cité de David, connues aux temps bibliques sous le nom de Sion. Longtemps on a réservé cet honneur à la grande colline occidentale effectivement appelée aujourd'hui Sion.

Pourtant, certains détails de la Sainte Ecriture ne semblent pas pouvoir laisser de doute. L'**Ophel**, prolongement régulier de la colline du Temple *toujours appelée Sion* ; l'Ophel, seul point d'où l'on puisse *monter de la ville* ancienne au *Temple*, selon l'expression continuelle de la Bible ; l'Ophel *percé*, comme le dit le livre des Paralipomènes, *de l'Est à l'Ouest*, par le *canal d'Ezéchias*, l'Ophel est bien le berceau de Jérusalem, le noyau de la ville de David et des rois de Juda.

Cette conclusion est entièrement corroborée par les résultats des fouilles, notamment de celles pratiquées en 1913-1914 par le capitaine français Raymond Weill. Alors que la colline occidentale, malgré de vastes travaux de déblaiement, n'a révélé aucune trace d'habitation de la période chananéenne ou de l'époque juive primitive, on a trouvé, au contraire, sur la colline orientale, tout un ensemble de travaux d'art et des vestiges d'installations importantes remontant avec évidence à ces temps reculés. (Voir p. 229-231.)

Mais on comprend sans peine que le nom primitif de Sion, appliqué à toute la Ville Sainte, ait été donné aussi à la *colline occidentale* une fois qu'Hérode y eut bâti la ville neuve ; et que même Sion n'ait plus désigné que ces

nouveaux quartiers, lorsqu'il ne resta plus rien de l'antique cité de David et de Salomon, et surtout quand Sion fut devenue le nom mystique de la première de toutes les églises chrétiennes, le Cénacle, compris dans la cité romaine au temps d'Eudoeie.

Quant à la toute petite ville primitive, si bien encerclée d'une ceinture de montagnes, selon l'expression des psaumes : *Montes in circuitu ejus*, elle couvrait un monticule escarpé, limité à l'Orient par l'étroite et profonde gorge du Cédron ; à l'Occident, par le ravin, aujourd'hui aux trois quarts comblé, de la Géhenne, ou Tyropœon.

Cette acropole s'élevait sur un rocher assez étroit. Elle était séparée d'un faubourg situé plus au Nord par une vallée qui coupait la colline d'Ophel dans toute sa largeur, à peu près en face de la Fontaine de la Vierge. Cette vallée, taillée artificiellement en fossé infranchissable, a été relevée dans les fouilles anglaises, et elle explique admirablement la situation de l'imprenable citadelle jébuséenne et les travaux postérieurs de Salomon. C'était la faille de *Mello*.

Les Jébuséens se maintinrent dans la forteresse pendant des siècles, après la conquête de la Terre Promise, et il fallut, pour les réduire, la puissance de David et la valeur de Joab.

Tel fut le *point initial* d'où Jérusalem devait s'élancer vers ses agrandissements successifs. Il importait de le bien mettre en lumière. Il ne reste plus maintenant qu'à rappeler, en peu de mots, les développements ou les déplacements de cette ville mystérieuse, destinée à être foulée aux pieds des nations et à renaître de ses cendres.

DE DAVID AUX HÉRODES. — David s'était installé dans la forteresse jébuséenne et sans en modifier la position ; mais déjà il avait réservé au nord de son palais *l'aire du Moriah*, pour y édifier le Temple.

Les grands travaux de Salomon donnèrent à la ville un aspect tout nouveau. Non seulement la crête aplanie du Moriah vit s'élever la construction magnifique du Lieu Saint, et la ville s'accroître d'autant vers le Nord, mais Salomon voulut, de plus, relier l'antique acropole au faubourg et au Temple. Il fut ainsi amené à combler la vallée intermédiaire de Mello, indiquée plus haut ; énorme travail, qui

nécessita la levée de lourds impôts et éveilla un premier mécontentement dans les tribus. Jéroboam, chargé de recueillir l'argent, dut, dès lors, fomenter la révolte et l'escompter à son profit.

Le travail fut du moins achevé, et la ville du roi magnifique s'étendit sur *toute la colline orientale*, entourée d'une ligne unique de remparts, et gardant vers l'extrémité Sud la vieille acropole jébuséenne. Une autre forteresse protégeait sans doute la ville du côté du Nord.

Ce périmètre, légèrement dilaté par Ezéchias et Manassé, dut rester sensiblement le même durant *toute la période des rois de Juda* et jusqu'aux *Machabées*. La cité, du moins dans la partie fortifiée, était sans doute située uniquement sur l'Ophel et le Moriah, et on se ferait à tort une objection du parcours de Néhémie (1), dont tous les détails s'expliquent parfaitement sans le faire passer par la colline occidentale.

Au temps des Machabées, la colline du Temple fut assez longtemps occupée par les Syriens. Les Asmonéens les en expulsèrent et construisirent, au nord de l'esplanade du Temple, la tour de *Baris*, destinée à devenir l'*Antonia* d'Hérode. C'est à cette époque, vraisemblablement, que la ville dilata ses murs vers l'Ouest, pour englober progressivement la colline dite aujourd'hui *mont Sion*. Les princes asmonéens construisirent leur palais sur cette colline occidentale.

Hérode le Grand agrandit la ville vers le Nord-Ouest et le Sud-Ouest, et lui donna enfin les vastes contours qu'elle avait du temps de Notre-Seigneur (2).

AU TEMPS DE NOTRE-SEIGNEUR. — Jérusalem avait gravi le haut de la colline occidentale, et renfermait dans ses murailles neuves tout cet immense terrain qui s'étend de Siloé au Cénacle, et dont les décombres sont aujourd'hui des champs cultivés. Ainsi, la Géhenne primitive occupait le milieu de la ville et disparaissait à demi comblée. La longue vallée de *Rababi*, qui enlace la ville à l'Ouest et au Sud, où elle va se joindre au Cédron, entourait la nouvelle

(1) Cf. *Neh.* II III.
(2) Voir la carte des enceintes de la ville, p. 80, et le plan de Jérusalem au temps de Jésus-Christ, p. 183.

Jérusalem dans une grande partie de son périmètre d'un fossé naturel et presque infranchissable et portait maintenant le nom de Géhenne.

Au Nord, s'élevaient **deux lignes de remparts.** La plus ancienne partait de la Tour de David et allait rejoindre l'enceinte du Temple, près de la porte actuelle de la Chaîne, vers le milieu de l'esplanade. La deuxième enceinte s'amorçait à la première, à la porte Gennath, et, de ce point, se dirigeait vers la forteresse Antonia, sise au nord du Temple. Elle enclavait ainsi tout le quartier compris entre le Saint-Sépulcre et la mosquée d'Omar, mais laissait à l'extérieur de la ville le lieu du Calvaire, et tout le quartier actuel de l'hospice autrichien, des Dames de Sion et de Sainte-Anne.

Peu d'années après, la cité grandit une fois encore, sous *Hérode Agrippa* (37-44). Une nouvelle et formidable muraille se dressa au Nord ; partant de la Tour de David, elle laissait hors la ville le quartier actuel du patriarcat latin par où Titus commença plus tard le siège, et allait s'appuyer au Nord à une tour d'angle appelée Pséphina. De ce point, elle fléchissait vers l'Est à angle droit et allait s'amorcer à la seconde enceinte vers l'angle Nord-Est de l'esplanade du Temple. La carrière ouverte au nord du Bézétha, pour l'extraction des pierres, produisit une énorme tranchée qui devint le fossé de la ville. Ce fossé existe encore de nos jours, séparant la *grotte dite de Jérémie* des *Cavernes royales*.

Tout en se dilatant, la ville gardait derrière elle ses anciens murs, de sorte que Titus eut une *triple enceinte* à franchir lors du grand siège de l'an 70.

Alors commença de se réaliser pour Jérusalem la menace prophétique de Notre-Seigneur : *Et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis.*

Jérusalem, en effet, a été prise et saccagée plus de vingt fois depuis Titus. Des milliers d'hommes ont été massacrés dans son enceinte si souvent renversée, mais toujours relevée ; nulle autre ville n'a éprouvé pareil sort.

ÆLIA CAPITOLINA. — Les légions d'Adrien *la foulent aux pieds* et achèvent de détruire ce que Titus avait laissé debout.

Sur le sol aplani de la cité déicide, Adrien refait la vil à neuf (135). Elle s'étage alors sur la colline de l'Oues laissant à l'Orient l'esplanade du Temple encore agrand et transformée en Capitole. Cette cité païenne eut u longue période de prospérité. Elle s'appela *Ælia Capitolin* du nom de son fondateur, Ælius Adrianus, et de Jupit Capitolin à qui elle était consacrée .Son embellisseme fut porté à son apogée sous les empereurs chrétiens Byzance, spécialement sous Constantin, Eudocie et Just nien.

Mais voici les Perses et Chosroès, qui la détruisirent fond en comble en l'an 614.

Puis c'est Héraclius qui bat Chosroès et rentre en vai queur sur les ruines fumantes de Jérusalem en 629.

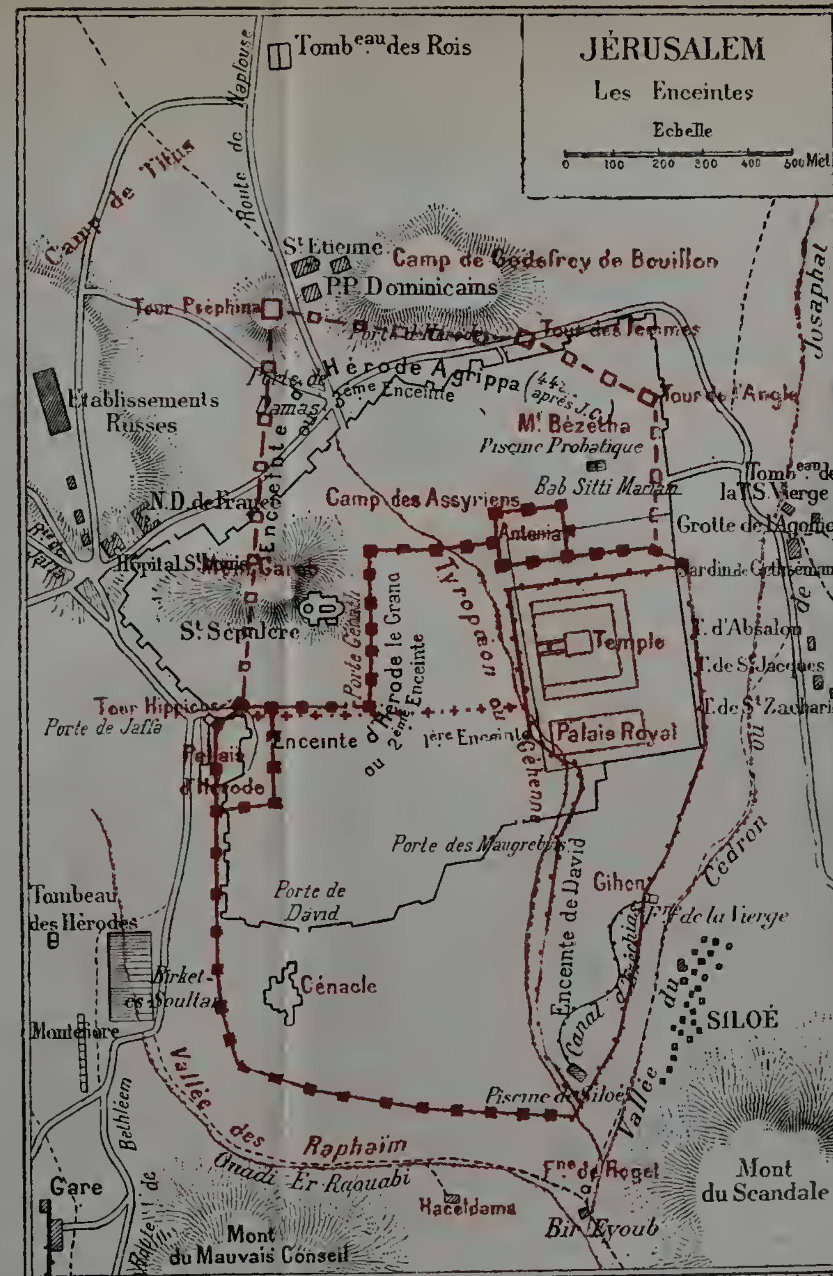
Neuf années plus tard, en 638, la ville se rend au kali Omar après un siège de quatre mois.

Et, durant de longs siècles, les sanglantes querelles d dynasties musulmanes accumulent les ruines sur la Vil Sainte. Mais on suit difficilement son évolution topogr phique durant cette période.

Au temps du royaume latin, Jérusalem avait à peu pr les dimensions actuelles, et le tracé des murs suivait presq celui de l'enceinte que nous voyons. Saladin, s'étant empa de la ville en 1187, enferma dans les murailles l'ancien abbaye du Cénacle. C'est le sultan Soliman qui, en 153 1541, éleva l'enceinte actuelle.

Depuis le XVIe siècle jusqu'à la fin du XIXe, la Ville Saint toujours sous la domination des Turcs, a vécu dans l'oub et les ombres de la mort. Il y a quarante ans à peine, on rencontrait au dehors de l'enceinte fortifiée aucune hab tation, aucun jardin. Partout où la vue pouvait s'étendr on n'apercevait que des pierres, comme si un volcan ava couvert de ses laves cette terre désolée. Rien ne séparait ville du désert qui l'environnait. Elle était belle encore da sa désolation.

Mais, depuis quelques années, la ville s'échappe hors d murs. Une poussée extraordinaire la fait s'étendre du cô Nord-Ouest et l'éloigne de plus en plus de son berceau jéb séen, et même de l'endroit où la vit le divin Maître. Cett **ville moderne**, presque entièrement peuplée de Juifs, dépa considérablement la Ville Sainte.



La Palestine

CONCLUSION PRATIQUE

Ces destructions et ces reconstructions successives, ces déplacements plusieurs fois répétés de l'antique cité, ont naturellement défiguré son aspect primitif. Rien ne reste des monuments salomoniens. A peine retrouve-t-on quelques vestiges contemporains de Notre-Seigneur ; sous les décombres accumulées par les siècles, l'ancienne Jérusalem, qu'on désirerait tant voir intacte, a disparu. Mais on peut se consoler de cet amer regret en se rappelant sur place les grands et innombrables souvenirs qui planent sur cet amas de ruines, et en contemplant les larges horizons, sur lesquels se sont reposés les regards du divin Maître.

Même remarque pour les sanctuaires élevés sur ces ruines. Tout en fixant les Lieux sanctifiés par nos mystères, ils ont plus ou moins défiguré la topographie ancienne ; et même les sanctuaires primitifs qui conservaient davantage l'aspect des lieux ont presque partout disparu, remplacés par des constructions plus récentes qui déroutent l'imagination. Ce n'est que par un travail de restitution assez laborieux qu'on peut se figurer l'état primitif de nos Lieux Saints.

En outre, la piété souffre des droits qu'exercent sur nos principaux sanctuaires les confessions chrétiennes hétérodoxes, et même les musulmans. Les différents rites (latin, grec, arménien) possèdent le droit d'y officier successivement, et c'est par trois sacristies que les Lieux Saints sont desservis dans la basilique du Saint-Sépulcre et dans celle de Bethléem. Il ne faut pas, dès lors, s'attendre à trouver partout des églises recueillies, des autels toujours libres, une police et un ordre parfaits. Tout vit, au contraire, au hasard du *statu quo* traditionnel, sans que personne puisse y remédier.

A travers le mauvais état de nos plus grands sanctuaires, propriété de tous et de personne, dépouillés de tout ornement et de toute curiosité, à travers ces ruines séculaires, on s'efforcera surtout d'apercevoir les *grands souvenirs* qui attirent en ces lieux vénérables.

Il faut savoir *s'abstraire* et retrouver par-dessus cette confusion générale la sereine physionomie du Christ que tout ce monde révère à sa façon, souvent dans la meilleure bonne foi.

CHAPITRE III

Le Saint-Sépulcre
Description et historique

I — PREMIÈRE ORIENTATION

Du quartier neuf, on descend à la basilique par de glissantes ruelles, reconnaissables aux files de mendiants qui y stationnent. Après maints détours, on débouche tout à coup sur un large parvis pris entre deux couvents grecs, et jadis fermé, au XIIe siècle, par un portique de sept colonnes.

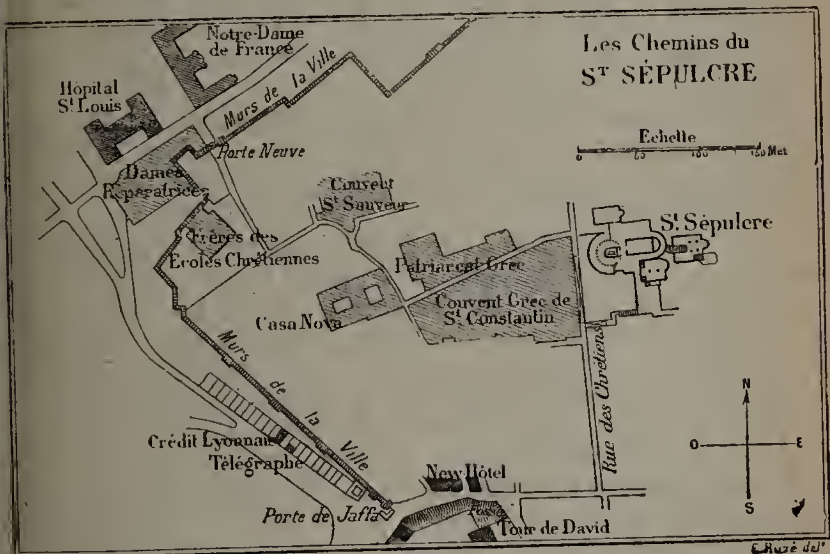
A LA PORTE DE LA BASILIQUE. — Le vieux sanctuaire des croisés présente alors sa façade mutilée, toute fleurie de sculptures ; son beau *portail* à deux baies, dont l'une murée ; au-dessus, deux fenêtres disposées symétriquement aux portes ; puis une double corniche de genre antique, l'une couronnant la façade, l'autre la coupant en deux parties, et, sur la droite, le porche surélevé qui jadis donnait accès au Calvaire.

Portes et fenêtres sont ornées de trois archivoltes à arc légèrement brisé, reposant sur des colonnettes placées dans les angles rentrants qu'offrent les jambages. Les deux bandeaux intérieurs, couverts de tores et de fines moulures, contrastent avec le troisième, formé d'une série de coussinets perpendiculaires à la courbe. Ce dernier motif de décoration, qu'on retrouve également à Sainte-Anne et dans plusieurs monuments arabes, a été emprunté aux Orientaux par les architectes francs.

Les *linteaux* des portes ont été recouverts d'une mince plaque de pierre richement sculptée. Celui de droite offre une série d'enroulements compliqués où s'agitent des figures d'hommes, d'oiseaux et d'animaux fantastiques ; sur l'autre sont représentés trois faits évangéliques : la Cène, les Rameaux et la Résurrection de Lazare.

Les deux *tympans* ne portent plus aujourd'hui leurs précieuses mosaïques d'autrefois, mais l'enduit disparu nous montre, à gauche, qu'on avait essayé tout d'abord d'orner simplement la pierre d'une arabesque redevenue maintenant visible.

Le petit *porche du Calvaire*, auquel on monte à droite par douze degrés, forme un élégant monument, conçu dans le style même de la façade. Le passage qu'il abritait a été



La Palestine

muré, et on en a fait dès lors une chapelle distincte, en fermant d'une porte et d'un vitrail les deux côtés Ouest et Sud, autrefois à jour. Ce petit sanctuaire, dit *chapelle des Francs*, est dédié à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il est exclusivement desservi par les Pères Franciscains.

On arrive au seuil de la basilique en passant sur la tombe d'un chevalier anglais, Philippe d'Aubigny, qui, après avoir été précepteur d'Henri III d'Angleterre et gouverneur de Jersey, vint à Jérusalem avec Frédéric II en 1228 (1).

(1) On trouve un d'Aubigny, Robert Stuart, combattant avec les armées françaises pendant les guerres d'Italie sous Charles VIII, Louis XII et François Ier.

La porte d'entrée, unique non seulement pour l'église, mais encore pour les trois couvents y adjacents (latin, grec et arménien), est confiée à deux gardiens musulmans, qu'on peut voir sur leur divan, fumant le narghiléh ou faisant la prière. L'un possède la *clé*, l'autre le *droit* d'ouvrir, et cette division de pouvoirs remonte à Saladin.

La porte est fermée la nuit et dans le milieu de la journée. Chaque matin, l'une des communions intéressées doit en payer l'*ouverture*, et, tant qu'elle est close, il ne reste aux moines enfermés qu'un simple guichet pratiqué dans l'un des battants pour communiquer avec l'extérieur.

DISPOSITION PRÉSENTE DU SANCTUAIRE. — Une fois la porte franchie, il importe de s'orienter et de situer les souvenirs, avant de se perdre dans le confus dédale qui s'offre au regard (1).

On vient de pénétrer, par le *côté latéral Sud*, dans une église tournée à l'Est, et bâtie en somme sur un plan régulier. Ce plan, qui est des croisés, visait à relier par un grand monument central les trois chapelles alors existantes du *Saint-Sépulcre*, du *Calvaire* et de la *Croix* (ou de sainte Hélène), et, en plus, tout leur rayonnement de souvenirs respectifs. Entre ces différents points, l'église nouvelle étendit, à l'intersection des bras de la croix, son vaste chœur, entouré d'un portique double couvert, ou collatéral, comme on en faisait en France au XIe siècle et au commencement du XIIe.

Le portail s'ouvre précisément entre les deux points principaux : le **Calvaire** et le **Sépulcre.** Le Calvaire est à droite : on y monte par un double escalier. Le Saint-Sépulcre se trouve à 25 mètres sur la gauche, sous sa rotonde particulière. Le chœur est vis-à-vis des portes, derrière un mur épais et surmonté d'une galerie qui le dérobe au regard et ne laisse voir tout en haut que le tambour de la vieille coupole. C'est ce mur malencontreux, construit là maladroitement par les Grecs, entre les piliers du chœur jadis à jour, qui fait totalement perdre de vue les formes primitives de l'édifice de nos pères. La **chapelle de la Croix** se trouve

(1) Voir le plan de la basilique, p. 89.



RECONSTITUTION DU CALVAIRE AU TEMPS DE NOTRE-SEIGNEUR

Vue prise du Sud, côté du parvis actuel. L'*atrium* du Sépulcre s'ouvre à droite du cyprès.

en contre-bas de l'église : on y accède par le déambulatoire qui déroule sa sombre galerie tout autour du chœur.

ASPECT PRIMITIF DES LIEUX. — Que de choses à faire disparaître pour se représenter maintenant la configuration première du Calvaire et du saint Tombeau !

Jésus .. a souffert hors de la porte (1).

Le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville. Au lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et, dans le jardin, un sépulcre neuf. C'est là... qu'ils déposèrent Jésus (2).

Ces trop courts renseignements, unis à ceux de l'historien Josèphe et à l'examen du terrain, nous permettent de reconstituer à peu près les lieux tels qu'ils étaient au jour de la Passion (3).

Tout proche du rempart, au nord-ouest de la ville, on apercevait un pli de terrain qui se déroulait du Nord au Sud, entre deux massifs de rochers informes assez larges, et élevés de 4 à 5 mètres. Deux excavations ouvertes dans le flanc de ces rochers se faisaient face à environ 25 mètres de distance ; c'était, d'un côté l'*atrium* du tombeau de Joseph d'Arimathie ; de l'autre, la grotte pratiquée sous le Golgotha : deux points restés visibles, pour attester jusqu'à ce jour l'authenticité rigoureuse de ce sol à jamais vénérable.

Le Calvaire était à l'Est ; son massif se terminait près du ravin intermédiaire par un petit sommet arrondi en forme de crâne : d'où son nom de Tête Chauve ou Crâne (*Calvaria* en latin) et de monticule arrondi (*Golgotha* en araméen). C'est ce que les Arabes appellent de nos jours un *Ras*, c'est-à-dire une Tête. Là, on exécutait les condamnés à mort. Ce petit monticule, entaillé plus tard sur trois de ses côtés, se retrouve encore sous la chapelle du Calvaire, formant un cube d'environ 3 mètres de côté, et situé sous la nef de gauche. Il reste adhérent, à l'Est, au massif rocheux qui existe encore aujourd'hui en arrière du sanctuaire.

Le petit vallonnement situé entre les deux parois de roche n'était autre que le jardin de Joseph d'Arimathie, qui devait couvrir alors de ses oliviers et de ses figuiers le lieu actuel de la Pierre de l'Onction et du chœur des Grecs, c'est-à-dire tout

(1) *Heb.* XIII, 12.
(2) *Joan*, XIX, 20, 41, 42.
(3) Voir le plan hors texte des enceintes de Jérusalem, p. 80

l'espace situé devant le sépulcre, et où Madeleine vit Jésus ressuscité sous la forme d'un jardinier.

A l'extrémité du jardin, au flanc de la roche capricieuse qui le murait du côté de l'Occident, se dessinait un de ces larges vestibules de tombeau, à l'aspect bien connu : grande salle creusée dans le rocher et laissée tout ouverte sur le devant. Au fond de ce premier atrium, une tache noire marquait à fleur du sol l'entrée minuscule qui donnait accès à la chambre sépulcrale : petite pièce régulière longue de 7 pieds, large de 5, occupée dans la moitié de sa largeur par le large banc de roche où devait reposer le corps inanimé du divin Maître.

A quelques pas de ce tombeau « tout neuf », on pouvait voir l'ancien sépulcre de la famille, qu'on montre encore aujourd'hui un peu à l'ouest du Saint-Sépulcre.

De ce point, le rocher montait, à l'Occident, en pente raide, et atteignait bien vite le niveau actuel de la rue des Chrétiens, qui longe la rotonde du Saint-Sépulcre, en dominant de 12 mètres le niveau de l'église.

Derrière le monticule du Calvaire, à l'Orient, se trouvait aussi, au milieu d'anciennes carrières, la citerne creusée dans le roc où, le soir du Vendredi-Saint, on précipita les croix retrouvées plus tard en ce lieu par sainte Hélène. C'est la chapelle actuelle de l'Invention de la Sainte Croix, enfoncée profondément derrière le Calvaire.

Tel était l'aspect primitif de ces lieux sacrés, qui devaient être si vite défigurés par les monuments et le dédale des murs et des colonnes, destinés à en abriter les souvenirs. Mais, malgré les transformations successives, ou plutôt à cause même de ces transformations, nous pouvons avoir l'entière confiance d'être bien sur le théâtre du drame divin. Il nous suffira, pour le prouver, de rappeler tout à l'heure à grands traits l'histoire du sanctuaire.

II — VISITE DÉTAILLÉE DE LA BASILIQUE

Avec les explications précédentes comme point de repère, on peut se tracer ainsi le parcours de la visite à travers la basilique actuelle ; tout d'abord le *Calvaire*, puis, en passant par la *Pierre de l'Onction*, le *Saint-Sépulcre* et les chapelles contiguës des apparitions ; enfin, le *chœur des Grecs* et la *chapelle de la Croix*.

LE CALVAIRE. — Les croisés avaient ménagé à la vénérable chapelle une entrée spéciale sur le parvis extérieur. C'est le petit atrium, qui forme en ce moment la *chapelle latine des Francs*. Cet atrium ne sert plus comme passage. Il faut monter aujourd'hui par l'un des deux mauvais escaliers bâtis par les Grecs en 1808, à l'intérieur de la basilique, en avant de la chapelle du Calvaire. On dit souvent que la grande porte de droite de la basilique fut aveuglée à cette époque seulement. C'est une erreur. Un croquis, publié en 1502 dans la relation de voyage de Breydenbach, représente cette porte déjà murée (1).

Oublions ces détails. Nous voici sur la butte sacrée qui vit le martyre du Sauveur. Les quatre évangélistes nous en ont fait le douloureux récit.

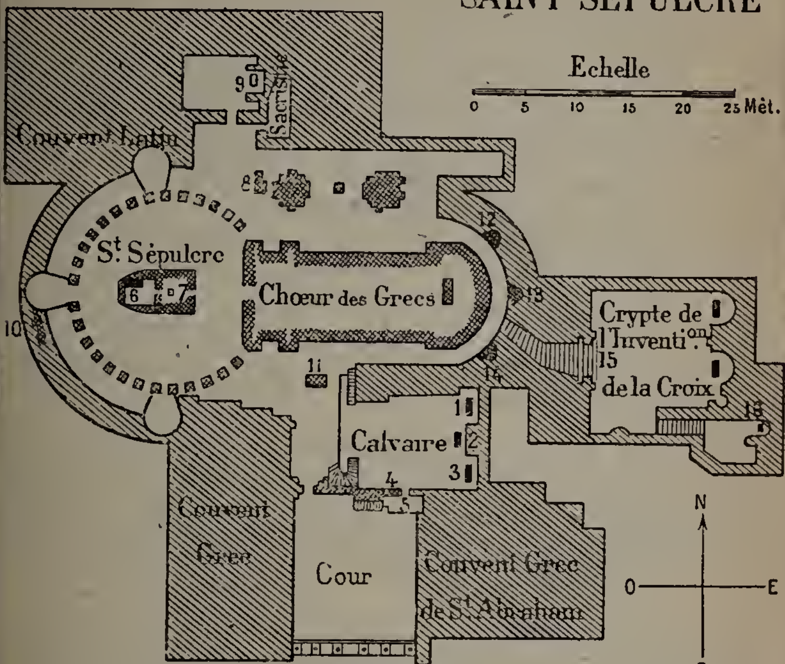
Arrivés au lieu appelé crâne, ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de myrrhe, mais il ne le prit pas. Là, ils le crucifièrent et se partagèrent ses vêtements. C'était la troisième heure (9 heures du matin). L'inscription indiquant le sujet de sa condamnation portait ces mots : « Le roi des Juifs. » Ils crucifièrent aussi deux brigands, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche... Les passants l'injuriaient et secouaient la tête ; les princes des prêtres se moquaient de lui, ainsi que les anciens et les docteurs... La sixième heure venue (midi), des ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Debout près de la croix se tenaient la Mère de Jésus, la sœur de la Mère de Jésus, Marie de Cléophas, et Marie-Madeleine et Salomé... Vers la neuvième heure, Jésus poussa un grand cri, et, inclinant la tête, il rendit l'esprit. En même temps, le voile du Temple se déchira, la terre trembla, les pierres se fendirent... (2)

C'est sur ce sommet au périmètre restreint que tout s'est passé, et sous les voûtes basses et obscures, la piété des fidèles a marqué tous ces souvenirs.

Les flancs de la petite colline ont été taillés, son arête a été légèrement aplanie, mais sous le marbre et le pavé demeure l'immuable rocher enseveli par Adrien et retrouvé par sainte Hélène. Du IVe au VIIe siècle, le roc sacré demeura visible, entouré d'une simple balustrade d'argent et orné

(1) Voir également les relations du XVIIe siècle, texte et dessins
(2) *Matth.* XXVI, 33 ; *Marc.* XV, 22 ; *Luc.* XXIII, 33 ; *Joan.* XIX, 17.

PLAN DE LA BASILIQUE du SAINT-SÉPULCRE



LÉGENDE

CALVAIRE

1 *Trou de la Croix*
2 *Autel du Stabat*
3 *Autel de la Crucifixion*
4 *Xe Station*
5 *Chapelle des Francs*

St SÉPULCRE

6 *Tombeau de N.S.*
7 *Vestibule du Tombeau*
8 *Autel de Ste Madeleine*
9 *Chapelle de l'Apparition à Marie*
10 *Tombeau de Joseph d'Arimathie*
11 *Pierre de l'Onction ou de l'embaumement*

Chevet de l'Eglise

12 *Chapelle de St Longin*
13 *id. de la Division des vêtements*
14 *Chapelle des Impropères*

CRYPTE

15 *Chapelle Arménienne*
16 *Autel latin de Ste Hélène*

La Palestine — E. Ruzé del.

d'une grande croix. Mais, plus tard, on le recouvrit d'un monument spécial.

Le **sanctuaire actuel**, vieux de neuf siècles, entendit, le 15 juillet 1099, le *Te Deum* de Godefroy de Bouillon et de ses compagnons. Il est divisé par deux énormes piliers en deux nefs égales ; celle de droite appartient aux *Latins*. On y vénère : le **dépouillement des vêtements** (X^e^ station du chemin de la croix), la **mise en croix** ✠ (XIe station), et le **lieu du Stabat** (XIIIe station). Les deux autels qui en occupent le fond sont dédiés à la crucifixion et à la compassion de Marie ; on y dit la messe chaque jour.

L'autre nef appartient aux Grecs ; un autel s'y élève à l'endroit **où fut dressée la croix** et où Jésus expira ✠ (XIIe station). Deux disques noirs rappellent, à droite et à gauche, le crucifiement des deux larrons, et, tout près, sur la droite de l'autel, on peut voir la **fente** miraculeuse verticale produite dans le rocher au moment de la mort de Notre-Seigneur.

Dans la nef des catholiques, une fenêtre grillée remplace l'ancienne porte du Calvaire et laisse voir les vitraux neufs de la chapelle des Francs. Vis-à-vis, un escalier correspondant, aujourd'hui réservé aux Grecs, descend dans l'intérieur de la basilique.

SOUS LE CALVAIRE. — Avant de quitter le Calvaire, il faut en voir la crypte, appelée **chapelle d'Adam**. Une tradition plus symbolique que réelle y place le tombeau du premier homme (1). La voûte est en partie taillée dans le roc, et l'on peut voir à l'extrémité, derrière un autel dédié à Melchisédech, le prolongement de la **fissure** merveilleuse continuée à 2 mètres au-dessous du Calvaire, d'une façon absolument anormale (2). Elle offre une ouverture de $0^{m},15$.

Ce prétendu tombeau d'Adam signalé par les plus anciens pèlerins, fut de bonne heure transformé en chapelle mortuaire. Au VIe siècle, on y faisait les funérailles des gens de distinction ; on célébrait la divine liturgie dans la grotte,

(1) L'idée que le sang du Rédempteur a effacé la faute du premier homme est également exprimée sur les crucifix par une tête de mort placée au bas de la croix.

(2) La fente est verticale ; elle ne suit donc pas les stratifications du rocher.

pendant que le corps était exposé sur la vaste place qui est devenue le chœur des Grecs.

C'est sans doute par suite de la même dévotion que les quatre premiers rois latins de Jérusalem : Godefroy de Bouillon (1100), Baudouin Ier (1118), Baudouin II (1131) et Foulques (1143), voulurent y être ensevelis. Les autres princes croisés eurent leur tombeau près de la Pierre de l'Onction, le long du chœur des Grecs, où l'on voyait encore en 1808 leurs monuments de marbre. Les deux tombes de Godefroy et de Baudouin Ier restent marquées à l'entrée de la crypte par deux longs bancs de pierre (1).

Il y a aussi, sous le Calvaire, une autre petite salle qui sert de sacristie aux moines grecs. Leur *couvent* se trouve dans les combles du Calvaire.

PIERRE DE L'ONCTION ✠. — Le corps inanimé du Sauveur, descendu de la croix, fut sommairement embaumé avant d'être déposé au tombeau ; donc entre le Calvaire et le Saint-Sépulcre.

Joseph vint donc et prit le corps de Jésus. Nicodème vint aussi, apportant un mélange de myrrhe et d'aloès d'environ 100 livres. Ils prirent donc le corps de Jésus et l'enveloppèrent dans des linges avec les aromates, selon la manière d'ensevelir en usage chez les Juifs (2).

Dès avant les Croisades, le souvenir de l'embaumement était vénéré ici dans une chapelle tout d'abord dédiée à la Sainte Vierge. Quand cet oratoire disparut, pour faire place à l'édifice actuel, on marqua le lieu présumé de l'embaumement par une mosaïque. Les Franciscains, au XVIe siècle, remplacèrent les cubes dégradés par une plaque de marbre noir. La pierre rouge qu'on y voit aujourd'hui a été placée par les Grecs au début du XIXe siècle.

Les chandeliers qui l'entourent et les lampes qui y brûlent appartiennent aux trois communautés latine, grecque et arménienne, qui possèdent l'endroit en commun.

(1) A gauche, en entrant, celle de Baudoin ; à droite, celle de Godefroy. Quaresmius (XVIIe siècle) a copié sur les monuments primitifs les épitaphes déjà mutilées.

(2) *Joan.* XIX, 39.

Un peu plus loin, à gauche, sous les galeries qui forment le *couvent arménien*, une petite cage en fer marque l'endroit où les *saintes femmes* se seraient tenues durant le crucifiement du divin Maître.

LE SAINT-SÉPULCRE (XIVe station) ✝. — Sous la grande coupole neuve (1868), déjà détériorée, un petit édicule couvre de son marbre rouge et de ses mauvaises sculptures les restes du saint Tombeau.

Or, au lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et, dans le jardin, un sépulcre neuf. C'est là, à cause de la *Préparation* (de la Pâque) des Juifs, qu'ils déposèrent Jésus, parce que le sépulcre était proche (1).

Joseph prit le corps et l'enveloppa d'un linceul blanc, et le déposa dans le sépulcre neuf qu'il avait fait tailler dans le roc pour lui-même ; puis, ayant roulé une grosse pierre à l'entrée du sépulcre, il s'en alla.

Le lendemain, qui était le samedi, les princes des prêtres et les pharisiens allèrent ensemble trouver Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes rappelés que cet imposteur, lorsqu'il vivait encore, a dit : Après trois jours, je ressusciterai. Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober le corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts. Cette dernière imposture serait pire que la première. »

Pilate leur répondit : « Vous avez une garde ; allez, gardez-le comme vous l'entendez. » Ils s'en allèrent donc et ils s'assurèrent du sépulcre en scellant la pierre et en y mettant des gardes (2).

Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des aromates afin d'aller embaumer Jésus.. Elles se disaient entre elles : « Qui nous roulera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? » Et, levant les yeux, elles aperçurent que la pierre avait été roulée de côté ; elle était, en effet, fort grande. Entrant alors dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis à droite, revêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit : « Ne vous effrayez pas ; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avait mis. » (3)

LE MONUMENT. — Le tombeau a été détaché de la colline rocheuse dans le flanc de laquelle il était creusé :

(1) *Joan.* XIX. 41.
(2) *Matth.* XXVII. 59-66.
(3) *Marc.* XVI. 1-6.

colline et jardin ont disparu depuis le IVe siècle sous le niveau commun de l'église, mais l'intérieur du monument a gardé sa disposition, qui devait être la suivante :

Tout d'abord, un *atrium* pratiqué dans le rocher et laissé grand ouvert ; puis, au ras du sol, l'*entrée minuscule* de la chambre sépulcrale, fermée par une énorme meule qui roulait dans une rainure, comme on le voit encore au Tombeau des Rois ; et enfin, dans la petite salle, à droite, la *couche funèbre*, formée d'un simple banc taillé à plat dans le roc, ou peut-être légèrement évidé.

LE VESTIBULE. — On entre aujourd'hui dans une première chambre qui rappelle l'atrium primitif (1), et qui est appelée *chapelle de l'Ange*, parce que l'ange, se tenant au-dessus de la pierre roulée à droite, y parla aux saintes femmes. Un fragment de cette pierre est enchâssé dans une petite stèle de marbre dressée au milieu. Une autre partie est montrée au mont Sion, dans la chapelle arménienne dite de Caïphe. La pierre était intacte et en place au temps de saint Cyrille (IVe siècle) ; on la divisa ensuite en deux parties, pour en former deux autels, dont l'un élevé à l'entrée du tombeau (ARCULFE). La tradition du VIe siècle disait que cette pierre avait été extraite de la butte du Calvaire (ANONYME DE PLAISANCE).

L'INTÉRIEUR. — A l'extrémité du vestibule, une porte basse et petite (quoique agrandie) donne accès à la chambre sépulcrale, qui mesure 2 m. 07 de longueur sur 1 m. 93 de largeur, et où ne peuvent entrer que trois personnes à la fois. On a souvent le regret de n'y passer qu'un instant, pour ne pas interrompre le courant perpétuel des pèlerins.

La dépouille sacrée de Jésus est demeurée là deux nuits et un jour, en attendant le triomphe de la résurrection.

Les parois de rocher n'existent plus qu'au nord et au midi de la chambrette sépulcrale ; encore n'ont-elles probablement qu'une assez faible hauteur. La voûte a malheureusement disparu depuis des siècles. Quant au tombeau proprement dit, c'est aujourd'hui une sorte de coffret dont le

(1) Celui-ci fut détruit du temps de Constantin même, au témoignage de saint Cyrille de Jérusalem.

côté Nord seul est formé par le roc même de la chambrette.

L'église constantinienne avait laissé le rocher à nu, du moins à l'intérieur du tombeau. Un auteur du VIIe siècle voit encore « la trace du ciseau sur le calcaire blanc veiné de rouge ». (ARCULFE).

Du temps des croisés, on pouvait toucher et baiser la roche du banc funéraire « par trois ouvertures laissées dans le marbre ». (DANIEL.) Le rocher fut vu et constaté pour la dernière fois en 1555, par le P. Boniface de Raguse, gardien des Lieux Saints, au cours de la restauration de l'édicule, entreprise aux frais de Charles-Quint. C'est alors qu'on recouvrit le saint Tombeau de la grande **dalle de marbre** blanc qui reçoit aujourd'hui nos baisers. La rainure artificielle qui la coupe en deux « a été creusée à dessein pour détourner la cupidité des Turcs », au dire de Quaresmius.

L'EXTÉRIEUR. — A l'extérieur, le bloc du rocher sacré fut enchâssé dès le début dans un monument spécial. L'ornementation fut souvent modifiée au cours des siècles, mais sans porter atteinte à la forme même du tombeau. (*Voir le paragraphe III : Histoire du sanctuaire.*) Le revêtement de mauvais goût que nous voyons aujourd'hui est l'œuvre des Grecs et date de 1810.

A remarquer, en sortant, les **ouvertures noires** pratiquées dans les parois de la chapelle de l'Ange. Elles servent le Samedi-Saint aux *orthodoxes*, pour communiquer de l'intérieur le fameux *feu sacré*, censé venu du ciel, qui attire chaque année des milliers de pèlerins à Jérusalem. Cette supercherie, aujourd'hui avouée, qui se perpétue depuis des siècles, doit peut-être son origine à un ancien miracle. La cérémonie du feu sacré est mentionnée dès le IXe siècle par le moine Bernard le Sage. Les chroniqueurs des Croisades l'attestent aussi pour leur temps. En 1238, le pape Grégoire IX reproche aux chanoines du Saint-Sépulcre d'affirmer le prétendu miracle et de montrer une soi-disant prison du Christ dans la basilique. Il ordonne au patriarche latin de Jérusalem de mettre un terme à ces « témérités ».

LES POSSESSEURS. — Trois communions officient chaque jour, ou plutôt chaque nuit, au Saint-Sépulcre : les Arméniens, les Grecs, les Latins. Toutes trois concourent à l'or-

nementation de l'édicule les jours de fête ; elles ont, à l'intérieur, des lampes et des tableaux distincts, et, à l'extérieur, leurs grands chandeliers respectifs. La **rotonde** offre aussi de vastes galeries où chaque communion a sa place réservée.

Les Coptes font leurs offices dans une petite chapelle appuyée contre le chevet même de l'édicule.

L'AUTRE TOMBEAU. — Près de cet endroit, on pénètre, à travers les piliers de la coupole, dans une chapelle des *Syriens jacobites*, où l'on montre un **tombeau** juif, appelé avec beaucoup de vraisemblance, *sépulcre de Joseph d'Arimathie.* La présence de ce tombeau est un argument qui corrobore le témoignage de la tradition si ferme touchant le Saint-Sépulcre.

SOUVENIR DES APPARITIONS. — Saint Jean nous raconte le touchant épisode de l'apparition de Jésus à *sainte Madeleine*, qui se passa au seuil même du Tombeau.

> Marie se tenait près du sépulcre, en dehors, versant des larmes ; et, en pleurant, elle se *pencha* (1) vers le sépulcre et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été mis le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Et ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle leur dit : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » Ayant dit ces mots, elle se retourna et vit Jésus debout ; et elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez emporté, dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai le prendre. » Jésus lui dit : « Marie ! » Elle se retourna et lui dit en hébreu : « Rabboni ! » c'est-à-dire : Maître (2).

Un autel, adossé à un pilier et appartenant aux Latins, est consacré à ce souvenir au nord de la rotonde, près de la sacristie des Pères Franciscains.

C'est de ce côté que se trouve l'étroit couvent où ces

(1) Cette expression, employée aussi pour la visite antérieure de saint Pierre et de saint Jean au tombeau, est caractéristique. On n'a pas de peine à se représenter le geste en revoyant encore la petite porte basse et la disposition du banc mortuaire. C'est donc devant le sépulcre même que, en se retournant, Madeleine aperçut Jésus ressuscité.

(2) *Joan.* XX, 11-16.

religieux doivent s'enfermer pour desservir l'insigne basilique.

Dans la *chapelle du couvent*, l'on vénère, au **maître-autel**, *l'apparition de Notre-Seigneur à sa Sainte Mère* ✚, souvenir transmis, sinon par l'Evangile, du moins par une pieuse tradition. Au-dessus de l'autel de droite, on conserve derrière une grille la **colonne de la Flagellation** ✚, en calcaire rouge, à moitié brisée, et bien différente de celle de Sainte-Praxède, à Rome. Elle est mentionnée au Saint-Sépulcre dès la fin du XIe siècle. Jusqu'au XVIe siècle, on en a vénéré une autre au Cénacle.

A la *sacristie*, on peut se faire montrer une épée ancienne, dite *épée de Godefroy de Bouillon*, qui sert à armer les chevaliers du Saint-Sépulcre.

AUTOUR DU CHŒUR DES GRECS. SOUVENIRS SECONDAIRES. — Le *chœur des Grecs* (celui des anciens chanoines latins) ne rappelle aucun souvenir évangélique. Dans la pensée de l'architecte franc, ce chœur, entouré, comme dans toutes les églises françaises du XIe siècle, de son large transept et de son déambulatoire, devait être le centre de tout le monument, et relier entre eux les divers sanctuaires qu'il laissait visibles de tous côtés dans l'intervalle de ses hauts piliers à colonnettes. Fermé comme il est aujourd'hui, il forme une église à part, mais aussi un contresens dans l'ensemble de l'édifice. Les détails de son architecture ont disparu sous des plâtrages peinturlurés qui ne font pas honneur au goût des artistes grecs. Il y a cependant à voir sa riche décoration, son iconostase, son abside terminée par des degrés circulaires qui forment les sièges des *assistants au trône* patriarcal, le pittoresque réseau de chaînes qui tombe de sa vieille coupole pour se charger de lampes et de lustres, et enfin la curieuse pierre qui marque, au dire des Grecs, le *centre du monde*. Tous les anciens pèlerins, depuis le VIe siècle, indiquent soigneusement, souvent avec renfort de textes scripturaires, cet innocent souvenir, sans se douter de la facilité qu'il y a à marquer le centre de la surface d'une sphère.

LE DÉAMBULATOIRE. — En prenant, au nord du chœur des Grecs, le déambulatoire circulaire, nous passons successivement devant :

a) **Les sept arceaux dits de la Vierge,** restes remaniés de l'ancien portique qui fermait une cour spacieuse, laissée à ciel ouvert par Constantin devant le Saint-Sépulcre. Ces vieilles colonnes furent épargnées par les croisés, qui détruisirent le moins possible en construisant leur basilique. Leurs fûts mal ajustés montrent qu'elles sont l'œuvre d'une restauration faite à la hâte. Elles furent sans doute relevées par les soins de Constantin Monomaque, et suivant le plan primitif de Constantin le Grand et de Modeste, après la démolition ordonnée par le kalife Hakem, en 1009.

b) **Une légendaire Prison de Notre-Seigneur** que le pape Grégoire IX défendait déjà de montrer comme telle en 1238. C'est une chapelle profonde taillée dans le roc et appartenant aux Grecs. Près de cet oratoire, au Nord-Est, on a découvert, il y a quelques années, un sépulcre juif analogue à celui de Joseph d'Arimathie.

c) **Une série de trois chapelles commémoratives des souvenirs de la Passion,** dont plusieurs vénérés ici dès avant les Croisades ; ces chapelles, purement commémoratives, c'est-à-dire destinées à rappeler des faits accomplis ailleurs, sont disposées ainsi, du Nord au Sud : *Saint Longin* (nom du soldat qui, de sa lance, perça le côté du Sauveur mort sur la Croix), *Division des vêtements* et chapelle des *Impropères* (outrages prodigués au Sauveur chez Pilate). D'après une tradition mentionnée dès le XIIe siècle, on *conserve* dans ce dernier oratoire, *sous l'autel, un fragment de colonne sur lequel Notre-Seigneur était assis tandis que les soldats l'insultaient*. La chapelle de la *Division des vêtements* est aux Arméniens ; les autres appartiennent aux Grecs.

Après la première chapelle, on voit l'*ancienne porte* des chanoines, qui donnait à l'Est sur leur couvent, et, après la deuxième, on trouve l'escalier profond qui mène à la *chapelle de la Croix*, crypte remaniée de l'antique église du Martyrium bâtie par l'empereur Constantin le Grand.

Dès le IVe siècle, il y eut à cet endroit — entre le Calvaire et une grande église qui s'étendait à l'Orient — un oratoire qui renfermait la vraie Croix et les reliques de la Passion ; il était situé probablement à la chapelle actuelle des Impropères, « contre le Calvaire ». Les souvenirs de la Passion, vénérés dans la suite et jusqu'à ce jour en ce même lieu, doivent se rattacher à ce premier sanctuaire.

CHAPELLE DE LA CROIX OU DE SAINTE-HÉLÈNE ✠. — L'Evangile de saint Jean dit :

Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat — car le jour de ce sabbat était très solennel, — les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés et qu'on les détachât (1).

Les corps des suppliciés devaient être descendus du gibet avant le coucher du soleil, d'après la loi, et la vue des instruments de supplice ne devait point profaner le jour sacré du sabbat.

Près du Calvaire, au milieu d'*anciennes carrières*, une profonde excavation s'ouvrait sous une roche élevée ; ce fut dans cette espèce de citerne que, le soir du Vendredi-Saint, on précipita *les gibets des crucifiés*, et peut-être aussi les *corps des deux larrons, non réclamés au gouverneur*, « *car le bois devait être enseveli avec le supplicié* », au dire des rabbins. Et c'est là que furent retrouvées, trois siècles après, les trois croix.

Sainte Hélène, en effet, ne se contenta pas de déblayer le Saint-Sépulcre et le Calvaire ; elle n'eut *de repos* qu'après *avoir découvert les reliques de la Passion*. L'heureuse « invention » de la vraie Croix excita dans tout l'empire un long cri d'enthousiasme, qui a son écho dans les écrits des Pères du IVe siècle (2).

La chapelle actuelle de la Croix porte aussi le nom de la pieuse impératrice. On arrive par un long escalier à ce sanctuaire à moitié désert, où l'on ne trouve guère que quelques pauvres demandant bacchiche. Six lourdes

(1) *Joan.* XIX, 31.

(2) En 347, saint Cyrille de Jérusalem mentionne déjà l'empressement des fidèles à se procurer des reliques de la vraie Croix. Le premier témoignage connu qui attribue explicitement la découverte à sainte Hélène se trouve dans l'oraison funèbre de Théodose, prononcée par saint Ambroise en 395. Quant au miracle qui aurait déterminé sur laquelle des trois croix Notre-Seigneur était mort, il est raconté pour la première fois, en 402, par Rufin. Il s'agirait, d'après cet auteur de la guérison d'une mourante. Pour saint Paulin, qui écrivait la même année, ce fut la résurrection d'un mort. Avant cette date, saint Jean Chrysostome (homélie prononcée entre 390 et 395) et saint Ambroise (395) avaient dit que la vraie Croix fut clairement reconnaissable à l'inscription dont parle l'Evangile.

colonnes, couronnées de chapiteaux trop larges pour elles, divisent le petit sanctuaire en trois nefs, et la lumière descend d'*une gracieuse coupole bâtie par les croisés.*

L'ensemble du monument date d'avant les Croisades ; il appartient à cette restauration hâtive faite par les empereurs grecs au XIe siècle. Il avait primitivement 25 mètres de long, mais l'escalier qui y donne accès, déplacé en 1130 pour établir le déambulatoire supérieur, en a supprimé une travée. Cette église souterraine avait remplacé, mais avec des proportions bien réduites, la grande basilique de Constantin et du patriarche Modeste (le *Martyrium*), « dont les ruines accumulées par les païens (Hakem sans doute), étaient encore visibles au XIIe siècle (SÆWULF).

La grotte même de l'**Invention de la Croix** ✛ se trouve à l'extrémité de la nef de droite, encore intacte dans le grand rocher où elle est creusée. On y descend par des degrés taillés dans le roc et usés par le passage de longues générations.

Elle appartient aux Latins, sauf un petit coin réservé aux Grecs. On y voit un autel et une statue de sainte Hélène donnés par le malheureux archiduc Maximilien, empereur du Mexique.

PROCESSION. — En dehors de leurs offices respectifs, les trois communions gardiennes du Saint-Sépulcre organisent chaque jour une *procession solennelle* à toutes les stations que nous venons d'énumérer. Celle des Latins a lieu le soir à 4 h. 10.

III — HISTOIRE DU SANCTUAIRE

En voici le résumé, d'après les sources les plus autorisées.

TRANSMISSION DES SOUVENIRS. — Les chrétiens, même après Titus et au retour de Pella, avaient si bien gardé la vénération du saint Tombeau et du Calvaire, que l'empereur Adrien, nous disent Eusèbe et saint Jérôme, voulut à tout prix les en éloigner. Dans ce but, il fit disparaître le sol primitif sous une vaste terrasse d'une centaine de mètres de long, où, parmi de jolis bosquets, on dressa les statues de *Jupiter* (au Calvaire) et de *Vénus* (au Saint-Sépulcre).

C'était, en somme (même si le sceptique Adrien n'avait pas d'intention hostile), authentiquer la place de nos augustes souvenirs, en les mettant à l'abri. Et sainte Hélène, cent quatre-vingt-dix-ans après, dit saint Jérôme, n'eut qu'à enlever l'esplanade païenne pour les retrouver intacts. Depuis ce temps, la dévotion chrétienne *n'a plus cessé* de répandre ses prières dans les différentes églises qui s'y succédèrent.

ÉGLISE DE CONSTANTIN (326-614). — Après la découverte de sainte Hélène, Constantin ordonna la construction d'un monument grandiose « qui donnât, dit-il dans sa lettre à saint Macaire, au lieu le plus merveilleux. du monde, une décoration digne de lui ». On mit dix ans à élever le royal édifice (1).

Le premier travail consista à isoler du flanc de la colline occidentale le rocher qui contenait le tombeau, et aussi à couper, du moins sur trois côtés, Nord, Sud et Ouest, le monticule du Calvaire, dans le but de ménager au monument une place régulière. Le niveau général resta marqué par le seuil même du Sépulcre.

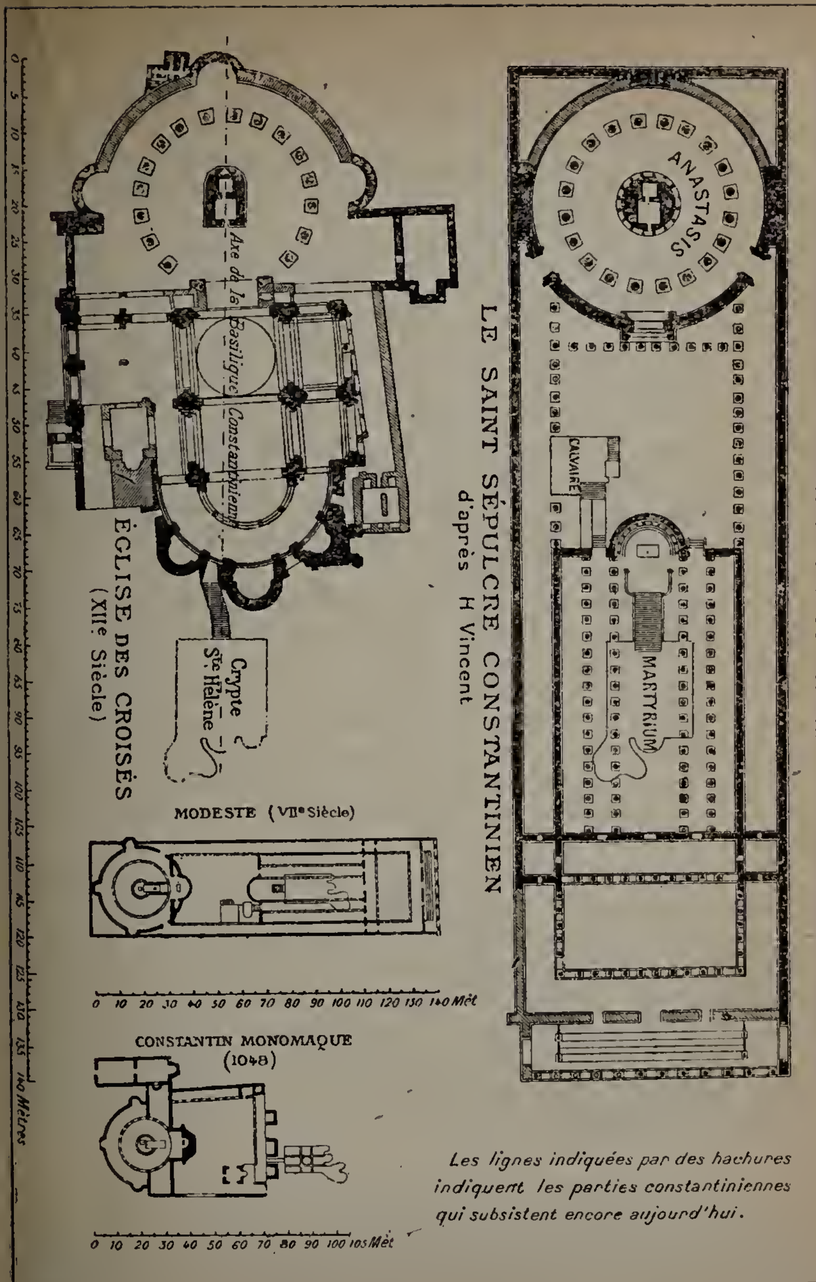
Il nous semble que, dans ce travail d'aplanissement, on dut *épargner l'enceinte* monumentale qui entourait sans doute la terrasse d'Adrien. C'est dans ce champ intérieur de l'esplanade que s'élevèrent les trois sanctuaires distincts dont parlent tant d'auteurs : l'*Anastasis*, le *Golgotha* et le *Martyrium*. Ces trois points étaient reliés entre eux par une série de galeries et d'atriums disposés, d'après Eusèbe, dans l'ordre suivant :

a) A l'Ouest, l'*Anastasis* ou Résurrection, monument couronné par une « demi-sphère » ou coupole analogue à celle que l'on voit aujourd'hui ;

b) Devant l'Anastasis, une vaste *place* entourée, dit saint Sophrone, d'un portique sur trois côtés ;

c) A l'angle Sud-Est de cette place, le *Golgotha*, roche nue entourée d'une grille ;

(1) Nous en donnons ici une reconstitution, d'après le R. P. Vincent, O. P., dans son grand et savant ouvrage intitulé *Jérusalem*. Elle ne diffère pas, dans ses grandes lignes, de celle que nous avions publiée dans les deux éditions précédentes. Cependant, le patient travail de mensuration auquel s'est livré le R. P. Vincent lui a permis de proposer un plan plus régulier



La Palestine

E. Ruzé.

d) La grande basilique du *Martyrium*, « touchant au Calvaire et à la partie du portique qui faisait face au tombeau » ;

e) A l'intérieur de la basilique, *deux colonnades superposées* (la colonnade supérieure ornait le gynécée ou tribune réservée aux femmes) ;

f) Enfin, tout à fait à l'Est, *un autre grand atrium* qui formait « l'entrée de tout le monument ». Il s'ouvrait lui-même « à l'Orient, sur la place du marché ».

Le niveau était différent pour les divers monuments. Celui de l'Anastasis et de son atrium spécial était fixé par le seuil même du Saint-Sépulcre. Le Calvaire s'élevait environ 4 mètres plus haut. Le reste de l'esplanade, Martyrium, portiques et premier atrium, gardait un niveau intermédiaire, marqué encore aujourd'hui au-dessus de la chapelle Sainte-Hélène par le cloître des Chanoines réguliers de Saint-Augustin (1).

Voici, en effet, d'après des témoignages nombreux (2), ce que l'on voyait successivement dans l'immense sanctuaire :

On entrait donc par l'Orient, à plus de 100 mètres du Saint-Sépulcre. L'atrium de Constantin reste encore visible dans l'hospice russe voisin du bazar. Là, se dressaient les propylées, « dont la magnifique ornementation donnait aux passants étonnés un avant-goût des merveilles de l'intérieur ».

Les propylées franchis, on pénétrait dans le grand atrium, « entouré de son portique *fermé* », et l'on trouvait en face de soi « les trois portes magnifiques du Martyrium ». On pouvait y entrer et admirer « à l'intérieur la profusion des marbres de couleur, la richesse des plafonds et les vastes dimensions de l'église ». On pouvait également contempler « *à l'extérieur les murs* de la basilique, formés de pierres polies et parfaitement jointes, qui ne le cédaient en rien à l'effet du marbre ».

(1) Cf. *Echos d'Orient*, 1903, p. 354 et suiv.

(2) Eusèbe, saint Cyrille, le pèlerin de Bordeaux, la relation dite de sainte Sylvie, Theodosius, saint Sophrone, Breviarius de Hierosolyma, Anonyme de Plaisance, etc. Les mots soulignés ou mis entre guillemets sont empruntés à l'un ou à l'autre de ces auteurs.

On traversait ainsi l'espace qui recouvre actuellement la chapelle de la Croix. La basilique qui s'y élevait touchait, par son côté Ouest, au Calvaire, et son vocable de *Martyrium*, traduit du latin *confessio* (confession des martyrs), atteste que l'église était dédiée au souvenir du Golgotha, au martyre même du Sauveur, comme le disent expressément sainte Ethérie et saint Jérôme. L'autel se trouvait *en face des portes*, dans une abside (Eusèbe, sainte Ethérie), et il était entouré « de douze colonnes précieuses couronnées de grands cratères d'argent ».

« A la sortie du *Martyrium*, à gauche », on apercevait contre la butte même du Calvaire l'oratoire des reliques de la Passion où l'on vénérait, outre la vraie Croix et son titre, la lance, l'éponge, le calice de la Cène, et, plus tard, le saint Suaire. Il formait une petite abside, vraisemblablement marquée par la chapelle actuelle dite des *Impropères*.

Puis, *de là*, on montait au Golgotha par des degrés placés au Nord. On franchissait « la barrière d'argent qui entourait le sommet du monticule », et on allait baiser, au lieu du crucifiement, la roche nue d'où s'élevait une grande croix d'argent chargée d'une couronne de lumières. (Saint Sophrone, *Regrets de la Cité sainte* ; Migne, *P. G.* t. LXXXVII.)

En redescendant les degrés, au Nord, on trouvait, sur l'emplacement actuel du chœur des Grecs, « une place à ciel ouvert, pavée de pierres brillantes et entourée sur trois de ses côtés d'une galerie couverte ». « Les portes de l'Anastasis s'ouvraient », et on pénétrait sous la coupole, « lieu principal et tête de tout le monument ». L'architecte de la basilique primitive avait cru devoir détruire le vestibule du Sépulcre qui existait auparavant, taillé dans le roc, comme ceux des tombeaux du pays (saint Cyrille), en sorte qu'il ne restait plus « que le rocher qui renfermait la chambre sépulcrale, masse isolée au milieu d'une surface aplanie ». (Eusèbe.) (1) Le saint Tombeau était entouré simplement d'une balustrade dont parle souvent la relation de sainte

(1) D'après le R. P. Vincent, c'est uniquement l'avant-tombeau, sorte d'allée ou échancrure dans le rocher, qui aurait été détruit à cette époque. On aurait conservé l'atrium ou vestibule proprement dit. Voir le plan.

Ethérie. Le sanctuaire même de l'Anastasis formait une rotonde. A l'intérieur, deux étages de colonnes divisaient l'aire du cercle et donnaient place, en bas, à une spacieuse galerie circulaire, en haut à de larges tribunes.

Tel fut le trajet ordinaire des pèlerins qui visitèrent le Saint-Sépulcre de 333 à 614.

Toute cette splendeur disparut avec l'invasion persane ; c'est le triste refrain de l'histoire de tous nos premiers sanctuaires ! Il ne resta derrière les hordes de Chosroès que des cendres et des pans de mur calcinés.

EGLISE DE MODESTE (614-1009). — Les Perses avaient emmené captif le patriarche Zacharie ; son successeur, **Modeste**, encore abbé de Saint-Théodose, entreprit aussitôt de relever l'insigne sanctuaire. Durant quinze années, les aumônes affluèrent de tout l'empire, et la restauration venait d'être achevée quand, en 629, *Héraclius*, cette fois vainqueur des Perses, y apporta le bois de la vraie Croix.

On avait tenté de relever sur le même plan, sinon avec le même éclat, le monument de Constantin. Les pèlerins de l'époque suivante (1) continuent à mentionner sous le même nom les trois églises citées par leurs devanciers, et entre lesquelles subsiste la place « aux brillants pavés » ; mais ils en ajoutent une *quatrième* adjacente à l'Anastasis, au Sud, et dédiée à sainte Marie. C'est en ce dernier point que, plus tard, on vénéra le lieu de l'embaumement de Notre-Seigneur.

Arculfe (670) nous a laissé un plan de cette restauration du VIIe siècle très utile pour l'intelligence de l'édifice constantinien.

Le *Golgotha* était enfermé dans une église carrée ; au centre, se dressait la butte, couronnée d'un édicule élevé « où, dans le trou même de la croix divine, était plantée une grande croix d'argent. Au-dessous : la crypte taillée dans le rocher, où l'on célébrait le Saint Sacrifice aux funérailles des morts de distinction dont les corps attendaient sur la place de l'église ».

Quant au *Martyrium* de Modeste, « cette basilique bâtie à grands frais sur le lieu de l'Invention de la Croix »

(1) Arculfe, saint Willibald, Bernard, Epiphanios.

Arculfe), on ne saurait l'identifier, comme on le fait assez communément, avec l'informe chapelle de la Croix encore existante.

Le nouveau monument offrait donc quelque chose de la première splendeur impériale; il en fut comme le prolongement durant quatre siècles.

Alors arriva **Hakem** (1009), le kalife-dieu, qui ruina de fond en comble la construction de Modeste.

EGLISE DE CONSTANTIN MONOMAQUE (1048-1130). — C'est donc seulement après la destruction ordonnée par Hakem qu'on dut élever « ces monuments tout *petits et séparés*, au saint Tombeau, au Calvaire et à l'Invention de la Croix », dont parle Guillaume de Tyr. Ils furent l'œuvre des empereurs grecs contemporains, surtout de Constantin Monomaque.

Ces chapelles furent ornées avec goût au début des Croisades par des mosaïstes byzantins, selon le témoignage des visiteurs de cette époque (1).

Au *Saint-Sépulcre*, une charpente, ouverte par le milieu, recouvrait l'édicule et les galeries environnantes décorées de mosaïques. L'autel se trouvait dans une petite abside qui brisait la ligne de la rotonde à l'Est, devant le Sépulcre même, à l'entrée actuelle du chœur des Grecs, et formait le « chevet de l'église ». C'est entre le tombeau et l'autel qu'aboutissait la double entrée latérale « à triple baie » du Nord et du Sud.

Au *Calvaire*, la roche restait visible « à hauteur d'une lance » ; les murs qui l'encadraient reçurent, au début des Croisades, une belle décoration en mosaïque, et cela avant même qu'on entreprît la construction de la grande basilique (1130). Daniel y vit, vers 1110, des sujets dont plus tard Quaresmius releva les inscriptions *latines*. La chapelle actuelle existait donc et fut décorée par les croisés avant la grande construction nouvelle.

On restaura aussi à cette époque le *portique* de la grande cour située à l'orient du Saint-Sépulcre, et l'on commença à y montrer la série des souvenirs conservés par les croisés

(1) Saewulf, l'higoumène Daniel et l'ouvrage : *Qualiter sita est Hierusalem.*

autour du déambulatoire de la basilique actuelle : la prison, le dépouillement (aujourd'hui Saint-Longin), la division des vêtements, la colonne des Impropères (Sæwulf, Daniel).

C'est de cette restauration qu'il convient de dater la chapelle actuelle de Sainte-Hélène, coupée plus tard dans une partie de sa longueur par les croisés, qui la trouvèrent donc existante, et pourtant différente des ruines du *Martyrium* ancien. Ces ruines donnaient alors l'impression de leur grandeur passée à Sæwulf et à l'auteur du *Gesta Francorum Hierosolymam expugnantium.*

EGLISE DES CROISÉS (de 1130 à nos jours). — Elle fut commencée en 1130 et inaugurée le 15 juillet 1149, au cinquantenaire de la prise de la Ville Sainte. Le but de l'architecte était de garder le plus possible les sanctuaires existants, « et de bâtir une construction très solide et très élevée, capable d'enserrer les parties anciennes et de contenir tous les Lieux Saints dans un seul édifice ». (Guillaume de Tyr.) Il ne fit disparaître que l'oratoire de Sainte-Marie (à l'emplacement de la Pierre de l'Onction) et l'abside « qui prolongeait, à l'Orient, la rotonde du Saint-Sépulcre vers la cour ancienne ». (J. de Wurtzbourg.) Sur cet espace dégagé, il établit le *chœur* et le *transept* d'une église française des premières années du XIIe siècle, dans ce style roman de transition où est utilisé l'arc brisé (en usage depuis le Xe siècle), mais où n'apparaissent point encore les arceaux croisés, les vrais arcs *ogives* qui, se coupant en diagonale, offrent aux voûtes une légère et solide charpente de pierre (1).

L'œuvre de nos pères nous reste intacte (2) dans la basilique actuelle, à la condition toutefois de la débarrasser, par la pensée, des épais plâtrages sur lesquels l'architecte grec de 1808 a eu le courage d'apposer son nom, surtout de ce mur informe qui, en aveuglant le chœur, brise les lignes

(1) Les premiers spécimens de ces croisées gothiques ou ogivales apparaissent en 1120. En 1140, le Saint-Denis de Suger a déjà vulgarisé la nouvelle méthode qui est presque générale à partir de 1150.

(2) Pour bien s'en convaincre, il n'y a qu'à relire le *Pèlerinage de Jean de Wurtzbourg* et le livre intitulé : *Citez de Iherusalem*, qui, le dernier surtout, sont encore des guides exacts et complets pour l'église actuelle.

primitives et arrête toute perspective. Pour oublier ce mur, montons au balcon qui le couronne ; on a, de cet endroit, un parfait coup d'œil sur l'édifice des croisés.

Le problème de la construction avait été de placer la croix d'une église romane entre les bornes gênantes des anciens édifices : à l'Ouest, le Saint-Sépulcre ; au Nord, les arceaux de la Vierge ; à l'Est, la prison du Christ, les chapelles de Saint-Longin, de la Division des vêtements et des Impropères, le sanctuaire de la Croix ; au Sud, le Calvaire.

Dans l'édifice nouveau, tous ces sanctuaires sont respectés.

Prenons le Saint-Sépulcre pour point de départ. L'église s'étend du côté de l'Orient. Une double rangée de piliers formait la limite du chœur, qui aboutissait au *sanctuaire*, où six couples de colonnes jumelles, posées en hémicycle, circonscrivaient l'abside. C'est dans l'intervalle qui séparait les piliers et les colonnes que les Grecs ont maçonné le mur épais qui brise toute perspective. Voilà pour le chœur. La petite coupole qui le surmonte marque le point d'intersection des deux bras du transept. Celui-ci est irrégulier ; le prolongement du côté du Midi en est plus étendu que du côté du Nord, où il va se buter contre les colonnes du portique de Constantin Monomaque. Pour masquer ce défaut, on éleva au Sud, à l'*entrée*, devant la pierre de l'Onction, une arcade double répondant aux deux portes de l'entrée, et surmontée d'une galerie supérieure formant triforium ou tribune. Le triforium contourne le bras du transept et va rejoindre, à l'Ouest, le premier étage des tribunes de la rotonde. A l'Est, il n'a pas de prolongement. Dans l'autre bras du transept se trouve un triforium symétrique, mais de proportions moindres. Ces galeries sont en partie masquées aujourd'hui et transformées en chambres ou en débarras. C'est un dédale inextricable.

Autour du chœur règne un déambulatoire qui devait avoir jadis une belle allure, mais dont les Grecs ont fait un tunnel obscur en le divisant à mi-hauteur.

En outre, pour transformer le chœur des chanoines en église grecque, ils ont caché le sanctuaire derrière une *iconostase* qui enlève tout à fait à l'édifice son harmonie primitive et sa noble simplicité.

La rotonde même du Saint-Sépulcre ne fut que légèrement transformée et embellie par les croisés. Devant l'édi-

cule, ils édifièrent un petit porche carré percé de trois portes ; c'est là que se tenaient les gardiens. L'édicule était recouvert d'un pavillon argenté à l'extérieur, doré à l'intérieur et porté sur douze colonnes de marbre rouge. Tout autour de la rotonde, au-dessus de la colonnade, des mosaïques étincelantes représentaient une longue série de personnages en pied : les prophètes, les apôtres, Constantin et sainte Hélène. Sous l'arceau qui s'ouvre sur le chœur des Grecs, on voyait l'Ascension et l'Annonciation. Cette décoration, dont Quaresmius a relevé les inscriptions latines, semble avoir été déjà vue par Daniel vers 1110. Les croisés l'avaient donc exécutée avant d'entreprendre la construction de leur basilique.

Même remarque pour le Calvaire, où les mosaïques vues aussi par Daniel représentaient un grand nombre de sujets, et portaient écrit sur les arêtes des voûtes et des corniches tout un poème de la Passion, qui était en même temps le commentaire des divers tableaux : le crucifiement, la descente de la croix, la mise au tombeau, le sacrifice d'Abraham, la Cène, l'Ascension, Elie, les prophètes, sainte Hélène, Héraclius.

Il ne reste aujourd'hui qu'un fragment du grand tableau de l'Ascension sur la voûte de la chapelle du Crucifiement ; on y voit le Christ assis sur un arc-en-ciel et bénissant de la main. Le reste du tableau, avec son inscription *Viri Galilœi*, etc., vu par Quaresmius, a disparu.

La chapelle de la croix existait avant les croisés, puisque ceux-ci durent empiéter sur elle pour édifier le chevet de leur basilique. Ils la dotèrent du moins de sa gracieuse coupole, qui s'élevait à l'extérieur dans le préau d'un beau couvent bâti contre l'église et à la place de l'ancien *Martyrium* de Constantin, pour les Chanoines de Saint-Augustin, desservants de la basilique.

Dans l'angle Sud-Ouest se dresse le *clocher*, haute tour dont le campanile au sommet arrondi a été démoli par un tremblement de terre en 1545 et remplacé par un toit en tuiles rouges.

RUINES A VOIR. — Les intéressants débris du couvent des Chanoines de Saint-Augustin méritent une visite. Malheureusement, la porte de communication avec le Saint-

Sépulcre a été murée, et il faut, pour y arriver, faire un long détour par le chemin de la IX[e] station. Sur l'ancienne cour pavée à neuf, on voit émerger la coupole de la chapelle de l'Invention de la croix, et tout autour apparaissent les débris du cloître des Chanoines. Les restes de l'ancien réfectoire sont très reconnaissables, et le tout est dominé,



RESTES DE LA BASILIQUE CONTANTINIENNE DU SAINT-SÉPULCRE

1. Entrée. — 2. Escalier moderne. — 3. Arc. — 4. Ancien escalier restauré. — 5. Seuil de porte ancienne. — 6. Colonnes. (*Les murs anciens sont en noir foncé, les murs modernes en grisé.*)

à l'Ouest, par l'élégant chevet de l'église, bâti en forme d'éperon. Dans ces ruines, une pittoresque colonie de moines abyssins a élu domicile.

C'est près de là aussi que, dans un *hospice russe*, situé en face du Temple du Rédempteur, on peut aller visiter les magnifiques débris de la basilique constantinienne. On y voit, au nord d'un arceau (1) qui est porté sur notre

(1) D'après le R. P. Vincent, ce seraient les débris remaniés de la porte romaine ou arc triomphal qui donnait accès au Forum, situé, pense-t-il, à l'Ouest, au temps d'Alia Capitolina. Dans cette hypothèse, Adrien aurait transformé le Calvaire en Capitole.

plan (chiffre 3), un coin du grand atrium, avec une de trois portes, celle du Sud. (*Voir le plan*, p. 101.) Le mur de l'atrium offre un très bel appareil à bossage lisse, mai les blocs portent des trous de scellement, et attesten l'ancien revêtement du marbre qui semble indiqué pa Eusèbe. Le R. P. Vincent pense que ce mur, utilisé pa Constantin pour sa basilique, date de l'époque hérodienne Ce serait un reste du rempart de la ville au temps d Jésus-Christ (2e enceinte).

Ce point est aussi l'endroit approximatif de la porte d la ville que Notre-Seigneur dut franchir pour aller au Cal vaire. Les Russes (et cette opinion est partagée par l R. P. Vincent) pensent y retrouver le seuil même de cett porte vénérable. C'est pourquoi une religieuse récite san cesse des prières en ce lieu. On peut visiter, tous les jour non fériés, de 10 heures à 4 heures. Un peu plus au Nord au rez-de-chaussée d'un nouvel établissement copte dont l façade est sur le bazar, se trouvent les restes de la grand porte de l'atrium de la basilique constantinienne. D'aprè une inscription arabe trouvée au même endroit, ce lieu fu celui de la *prière d'Omar*. On sait que le calife, pour laisser comme il l'avait promis, l'usage de l'église du Saint-Sépulcr aux chrétiens, se contenta de prier dans le voisinage. Jus qu'à ces dernières années, on avait cru à tort que le fai s'était passé au midi du Saint-Sépulcre, à l'endroit où s'é lève la petite mosquée dite d'Omar.

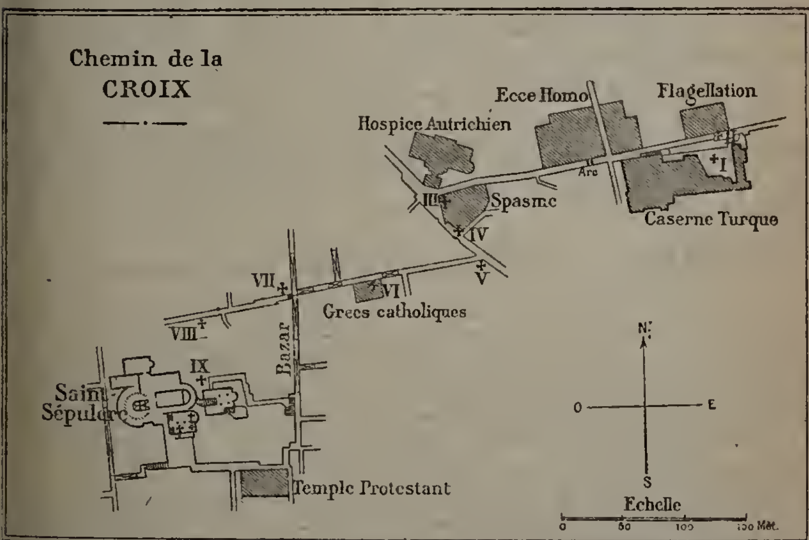
Nous signalons également, à l'intérieur du couvent gre de Saint-Abraham, situé sur le côté Sud du parvis du Saint-Sépulcre, une très belle construction souterraine à trois nefs. Si elle n'a pas été bâtie par l'empereur Adrien qu aurait établi en cet endroit le Forum d'Ælia, comme l pense le R. P. Vincent, elle est tout au moins l'œuvr de Constantin qui aura voulu niveler les alentours de la basilique du Saint-Sépulcre. Le fossé profond comblé pa cette construction semble bien être celui des remparts de la ville au temps de Jésus-Christ.

CHAPITRE IV

Le chemin de la croix

I — ÉTAT ACTUEL

PRÉLIMINAIRES. — La Voie douloureuse est le trajet uivi par Notre-Seigneur portant sa croix, depuis le préoire ou tribunal de Pilate, jusqu'au Calvaire. Des quatorze tations qui constituent le chemin de la croix, les neuf



La Palestine — E. Ruzé del.

premières appartiennent seules proprement à la Voie douloureuse ; les cinq autres se rattachent à meilleur titre à la basilique du Saint-Sépulcre.

Chaque station est indulgenciée, et ce sont ces indulgences, plénières ou partielles, que gagne quiconque pra-

tique avec dévotion, en méditant la Passion, le saint exercice du chemin de la croix. A Jérusalem, on peut se livre à cet exercice chaque jour dans les rues de la ville, isolément ou par groupes, en toute liberté ; les Pères Franciscains le président tous les vendredis ; il a lieu d'un manière plus solennelle, avec prédications et chants, l Vendredi-Saint et quelques autres jours de l'année o l'affluence des pèlerins est plus considérable.

Il a paru préférable de grouper d'abord autour de chacune des stations les faits et l'ensemble de la tradition actuelle, et de renvoyer plus loin la question de l'authenticité du prétoire et de la formation des diverses stations.

DÉTAILS DES STATIONS

Ire STATION : **Jésus est condamné à mort.** — Dans la cour d'une ancienne caserne d'infanterie, située au nord de la mosquée d'Omar, près du couvent des religieuses de Notre-Dame de Sion.

Le jugement aurait eu lieu dans la cour même, le couronnement d'épines dans une salle voisine de la cour, la flagellation hors de la caserne, dans la chapelle de ce nom et la présentation au peuple sur le grand arc de l'*Ecce Homo*.

LES FAITS. — Il suffit de résumer les Evangiles :

Livré dès l'aube à Ponce-Pilate, procurateur romain de la Judée, Jésus-Christ triomphe aisément des griefs dont on l'accable ; son innocence et la haine des sanhédrites, ses accusateurs, éclatent pareillement ; Pilate reconnaît cette innocence, mais n'ose prononcer l'acquittement. Comme Jésus est de Galilée, il le renvoie devant Hérode Antipas, tétrarque de Galilée.

Chez le tétrarque, Jésus est tourné en dérision. De retour au prétoire de Pilate, il est menacé de la torture, mis de pair avec Barabbas ; la foule lui préfère ce Barabbas, et accepte d'une voix unanime la responsabilité de sa mort.

Jésus subit le supplice, parfois mortel, de la flagellation romaine ; puis, dans le prétoire, en une scène de corps de garde, ce sont le couronnement d'épines, les adorations dérisoires, les crachats et les soufflets des soldats romains.

« Voici l'Homme ! » crie Pilate à la foule en lui présentant Jésus dans ce pitoyable état. Les chefs des prêtres répondent par le cri : « Crucifiez-le ! » auquel le peuple fait écho.

Et ils ajoutent : « Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César !... » Il riposte : Crucifierai-je votre Roi ? — Nous n'avons pas d'autre roi que César ! » C'est le cri du servilisme. La justice du procurateur fléchit. Venu pour absoudre, il décide qu'il soit fait selon la volonté des Juifs, et il leur remet Jésus pour être crucifié.

C'était un vendredi, 15e jour de nisan, entre 9 heures et midi. Sur la tablette portant mention du crime, Ponce-Pilate ne mit que ces mots : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (1).

LES LIEUX. LE PRÉTOIRE ✠. — La caserne actuelle occupe en partie la place de la tour Antonia, forteresse destinée, selon qu'elle était aux mains des Juifs ou entre celles des Romains, à défendre le temple ou à le surveiller. Rasée par Titus en 70, lors du siège du Temple, elle ne s'est jamais relevée de ses ruines. Ce même emplacement passe, depuis des siècles, pour être celui du tribunal ou prétoire de Ponce-Pilate.

La Caserne n'est qu'une banale construction arabe, dont l'accès n'était pas toujours possible au temps où elle servait de résidence au gouvernement civil ottoman.

LIEU DU COURONNEMENT D'ÉPINES. — Un édicule octogone de style roman, situé dans l'intérieur de la caserne (près de la porte d'entrée, au sud d'un petit bassin avec jet d'eau), marquerait le lieu du couronnement d'épines. Les musulmans y vénèrent le tombeau du cheikh Derbas.

LIEU DE LA FLAGELLATION ✠. — L'église de la Flagellation a été élevée, en 1839, par les Pères Franciscains, sur les ruines d'une plus ancienne, dont ils étaient dépossédés depuis 1618. On a trouvé en cet endroit des chapiteaux d'une physionomie romane très caractérisée. Les religieux ont découvert en 1889, à l'angle Sud-Ouest de la propriété, une chapelle de petites dimensions dont on ignore l'âge et le vocable. Un pavé romain, aux dalles striées, dont on retrouve la suite sous le couvent voisin de l'*Ecce Homo*, constituait le sol de cet oratoire, qu'on a

(1) Cf. *Joan.* XVIII, 28-40 ; XIX, 1-16. — *Matth.* XXVII, 2, 11-30. — *Marc.* XV, 1-15. — *Luc.* XXIII, 1-25

rebâti en 1905. Il est dédié à la *Condamnation* de Jésus et à l'*Imposition* de la croix. Ce dernier souvenir est celui de la seconde Station.

Des fouilles plus récentes ont permis de s'assurer que le fossé de l'Antonia s'étend bien de ce côté, avec l'étonnante largeur que lui donnent les historiens.

« ECCE HOMO » ✠. — Les religieuses de Notre-Dame de Sion, dont on remarque le bel établissement à droite, lorsqu'on descend de la caserne, possèdent une des baies de la porte monumentale connue sous le nom d'**Arc de l'Ecce Homo.**

Il ne manque pas de textes et de plans échelonnés entre la fin du XIIe siècle et la seconde moitié du XVIe, pour localiser très clairement le palais et le tribunal de Pilate, là même où l'on a bâti le couvent de l'*Ecce Homo*. Plusieurs documents du XIVe siècle placent le *Prétoire* à l'endroit précis où s'élève l'église (1). A la fin du XIVe siècle et pendant tout le XVe, on le localisa un peu plus à l'Est, mais toujours du même côté de la rue, dans le voisinage de la chapelle actuelle de la Flagellation. C'est seulement au XVIe qu'on l'identifia avec la caserne turque (2).

De ses trois baies primitives, la porte monumentale ne garde plus que celle du milieu, la plus élevée, à cheval sur la rue, et celle du Nord, originalement enclavée dans la chapelle du couvent. Il faut remarquer les deux dalles encastrées depuis quelques siècles au-dessus de l'archivolte de l'arcade extérieure. La vénération des chrétiens semble n'être allée au monument qu'attirée et retenue par ces deux dalles, où elle vit tout d'abord les pierres mêmes sur lesquelles Notre-Seigneur s'était reposé quand il cheminait sous la croix ; plus tard, celles sur lesquelles Pilate et Jésus se tenaient au cours du jugement ; plus tard encore, celles que Jésus foulait dans la scène de l'*Ecce Homo*. A cette nouvelle forme de la tradition, qui date au plus du XVe siècle, l'arcade doit son nom actuel d'Arc de l'*Ecce Homo*. Elle y doit aussi de passer pour être le lieu même

(1) Plan de Marino Sanuto (1308), Jacques de Vérone (1335), Frescobaldi (1384).

(2) Cf. *Echos d'Orient*, novembre 1903, *Recherches topographiques sur la Voie douloureuse*, p. 373.

d'où Pilate présenta Notre-Seigneur à la foule en disant : « Voilà l'homme ! » Les caractères encore visibles sur ces dalles ne donnent malheureusement aucun sens.

Près de l'Arc, on a interrogé le sol ; des fouilles longues et intelligentes ont mis à découvert le dallage d'une route et d'une place romaines contemporaines du vieux monument. Au-dessous même de la voie, de profonds souterrains se dirigent vers le Temple. Ces réservoirs taillés dans le roc, et qui servent encore aujourd'hui de citernes, sont probablement la piscine appelée *Strouthion*, localisée par Josèphe aux abords de l'Antonia. Une petite source d'eau saumâtre se cache à l'entrée des souterrains, dans une chambre taillée en plein roc ; à l'autre extrémité des mêmes galeries, on a découvert la bouche d'un tunnel se dirigeant vers la mosquée d'Omar.

Le P. Marie-Alphonse Ratisbonne, le converti de la Sainte Vierge, ayant acquis en 1858 les ruines de l'*Ecce Homo*, en fit le centre de ses œuvres en Palestine. La prise de possession de la chapelle et du couvent eut lieu en 1862, non sans difficultés ; depuis, la prière monte incessante, en faveur des Israélites dans ce sanctuaire élevé au rang de basilique mineure. Les Filles du P. Ratisbonne y tiennent orphelinat, pensionnat, école gratuite, et se prêtent avec la plus parfaite obligeance à la visite de leurs intéressants souvenirs.

IIe STATION : Jésus est chargé de la croix. — Au bas de la rampe qui descend de la caserne à la chapelle dite de l'Imposition de la Croix.

Soit usage, soit de la part des sanhédrites hâte d'en finir, l'exécution suit immédiatement la sentence.

Tout malfaiteur porte son gibet, dit un ancien. Jésus, dès qu'il a repris ses vêtements, reçoit la croix préparée pour Barabbas, pendant que les deux voleurs, condamnés au même genre de mort, sont chargés de celles qui leur sont destinées. Quoique remis aux Juifs, ce n'est pas par leurs mains, mais par des mains romaines que Jésus doit subir le supplice, inusité en Judée, du crucifiement, le plus cruel et le plus effrayant de tous les supplices, au dire de Cicéron. Quand tout est prêt, le cortège quitte le prétoire : une compagnie de soldats romains aux ordres d'un centurion forme l'escorte, et fournira les exécuteurs ; un licteur la précède, porteur sans doute des sentences, à moins que

chacun des condamnés, selon un autre usage, ne porte la sienne suspendue au cou. La foule, qui tout à l'heure réclamait la mort de Jésus, ferme la marche. Les sanhédrites, prêtres, anciens et scribes, n'ont garde de laisser à d'autres l'honneur de triompher ; jusque sur le gibet ils poursuivront leur Victime de leurs sarcasmes et de leurs insultes.

Notre-Seigneur, si l'on en croit la tradition, prit la croix au bas des vingt-huit marches de marbre blanc vénérées à Rome sous le nom de *Scala Santa*. On présume qu'elles occupaient jadis l'emplacement de la rampe qui descend de la caserne à la IIe station, selon une opinion courante aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

IIIe STATION : **Jésus tombe pour la première fois.** — Au carrefour, devant l'hospice autrichien, une colonne brisée en bordure de la chaussée marque cette station.

Dans l'état où l'ont mis l'agonie du Jardin des Oliviers, les mauvais traitements de la nuit chez les grands-prêtres, et plus encore la flagellation et le couronnement d'épines, Jésus est à bout de forces ; la croix, même de dimensions normales, est un fardeau supérieur à ses énergies physiques. Son corps ploie sous le faix, exténué, défaillant. L'Evangile insinue tout cela quand il montre l'escorte réquisitionnant un passant pour porter la croix derrière Jésus.

Les croisés vénéraient, au sud de la rue de l'*Ecce Homo*, un repos de Notre-Seigneur portant la croix (1). Une église en marquait le lieu, et les deux dalles de marbre, enclavées dès la fin du XIIe siècle dans l'Arc de l'*Ecce Homo*, passaient pour être celles sur lesquelles l'Homme-Dieu reprit haleine.

Le repos devient une chute au XIVe siècle.

IVe STATION : **Jésus rencontre sa Très Sainte Mère.** — A 40 mètres environ au sud de la station précédente, au débouché d'une ruelle.

Il se peut que Marie fût au prétoire ; elle sera tout à l'heure au Calvaire. Une tradition fort ancienne (2) la montre sur le passage du cortège, en proie à une douleur immense.

(1) ERNOUL, *Estat de la Citez de Iherusalem* (1228-1231).
(2) *Evangile de Nicodème* (VIe-XIIIe siècle).

De doctes et vieux auteurs ont pensé que, la nature succombant sous l'excès de la douleur, Marie s'affaissa, défaillante, demi-morte ; c'est l'origine de la station du Spasme, tantôt jointe à celle de la rencontre et tantôt détachée, motivée parfois par quelque épisode du jugement au prétoire, presque toujours reliée à la vue de Jésus peinant et défaillant sous la croix.

L'EGLISE DU SPASME (Arméniens catholiques). — Le premier témoin d'une église du Spasme, à Jérusalem, est un anonyme du XIIIe siècle (1). Sur la foi d'un pèlerin, il la dit même en ruines de son temps. Les pèlerins qui le suivent s'accordent, jusque vers 1422, à placer une église de la *Pasmoison* ou du *Spasme* à proximité du prétoire et de l'arc voisin, si près et en rapport si étroit avec le repos de Notre-Seigneur, qu'on peut se demander si le sanctuaire qu'ils signalent n'est pas identique, le nom excepté, à l'ancienne église du Repos, dont il n'est plus question durant cette période. En 1384, l'église est convertie en mosquée. (FRESCOBALDI.)

Les pèlerins postérieurs aux premières années du XVe siècle ne parlent plus que des ruines du Spasme, mais ils les mentionnent toujours à peu près à moitié chemin entre l'Arc de l'*Ecce Homo* et le carrefour de l'hospice autrichien. C'est entre le mur oriental du terrain des Arméniens catholiques et l'église actuelle du Spasme, qu'elles sont encore signalées par Chateaubriand en 1806.

Dans la crypte de la nouvelle église, on peut voir deux pieds figurés en mosaïque et récemment découverts. D'après ce que nous venons de dire, ils semblent bien n'avoir aucun rapport avec l'ancien sanctuaire de la Rencontre de Marie, situé un peu plus à l'Est. Ils ne sont du reste signalés par aucun pèlerin. Selon l'interprétation courante, ils rappelleraient que la Sainte Vierge se tenait là lorsque passa le cortège du divin Supplicié. On montrait autrefois, plus près de l'*Ecce Homo*, une pierre sur laquelle Marie serait montée à cette occasion (2). Quaresmius dit que, vers le milieu du XVIe siècle, le P. Corsetto la fit transporter au couvent du mont Sion.

(1) *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, ch. LXXVII. Cet ouvrage a été attribué à tort à saint Bonaventure.

(2) Cf. *Echos d'Orient*, novembre 1903, p. 373 et 374.

Là même où s'élève aujourd'hui l'hospice arménien catholique, l'*Estat de la Citez de Ihérusalem* signale la présence, en 1187, du moûtier Saint-Jean, propriété des Bénédictines de Béthanie, à qui il servait de refuge en temps de guerre avec les Sarrasins. Cent ans plus tard, un pèlerin dominicain dit du même endroit qu'*il avait été aux Franciscains*. Ce fut peut-être leur premier pied-à-terre dans la Ville Sainte.

Ve STATION : Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix. — A quelques pas de la IVe station, une petite chapelle, aménagée en 1889 par les Pères Franciscains, marque le souvenir évangélique.

Au moment où Jésus succombe sous le fardeau de la croix, le cortège paraît approcher de la porte de la ville ; il y rencontre un homme qui rentre des champs, un Cyrénéen du nom de Simon, employé, semble-t-il, aux travaux de la terre.

Comme il est à craindre que Jésus ne puisse, s'il n'est déchargé, parvenir au lieu de l'exécution, le centurion arrête l'homme de peine et lui impose la corvée de porter la croix ; les légionnaires avaient l'habitude de ces réquisitions dans les provinces.

Nous ne savons si cet homme était disciple de Jésus, ni de quel cœur il accepta de l'aider ; en le désignant comme le père d'Alexandre et de Rufus, deux chrétiens connus des premiers fidèles, saint Marc fait entendre que Dieu le bénit dans ses enfants.

Du XIIIe siècle au commencement du XIXe, ce souvenir évangélique demeura fixé au carrefour de l'hospice autrichien, là même où l'on fait maintenant la IIIe station (1).

VIe STATION : Sainte Véronique essuie la face de Jésus. — Une crypte qui s'ouvre à gauche de la rue, et qui porte sur une grille l'indication : VI. ST., marque l'emplacement de la maison de sainte Véronique.

Au passage du cortège, une femme, dit une pieuse tradition, perce la foule jusqu'au divin Condamné, et, ne pouvant le secourir autrement, lui essuie charitablement la figure avec son voile. En reconnaissance de ce courageux service, Jésus laisse sa Sainte Face empreinte sur le voile de celle que, depuis des siècles,

(1) Cf. l'article précité.

la piété chrétienne s'est plu à vénérer sous le nom de Véronique, comme le type des nobles et saintes hardiesses.

L'épisode de sainte Véronique est marquée depuis le XVe siècle exactement à la place qu'il occupe encore. Ce que pouvait être alors la maison que l'on donnait pour celle de Véronique, nous l'ignorons entièrement, les pèlerins ne faisant guère que la mentionner au passage. Aujourd'hui, les Grecs melkites ont là une chapelle, et au-dessus une assez vaste église (1895).

Il paraît certain que la VIe station occupe l'emplacement d'un sanctuaire antérieur aux Croisades, comme l'attestent divers débris d'inscription grecque découverts dans les fouilles. On a même suggéré, quoique sous toute réserve, d'y voir une église des Saints-Cosme et Damien, dont parlent les auteurs du VIIe et du IXe siècle ; la mémoire des deux charitables médecins fut toujours en honneur dans la Ville Sainte, qui se glorifiait de leur avoir donné le jour, d'après un auteur du IXe siècle.

VIIe STATION : **Jésus tombe pour la seconde fois.** — Dans le bazar, en un carrefour très fréquenté, une chapelle, bâtie par les Pères Franciscains en 1894, marque la station.

On ne pouvait aller du prétoire au lieu de l'exécution sans franchir la muraille (seconde enceinte) en un point nécessairement voisin du Calvaire ; c'est cette porte que l'on désigne sous le nom de *Porte Judiciaire*, en souvenir de la sentence de Notre-Seigneur, qu'une tradition dit y avoir été affichée.

Depuis la VIe station, le chemin gravit une pente assez raide. C'est vraiment la *montée du Calvaire*. Dans l'extrême faiblesse de Jésus, la chaleur, la montée, les embarras de la marche, probablement aussi la croix à porter encore, de concert avec l'homme de corvée, tout cela permet de s'expliquer la chute dont la VIIe station joint le souvenir à celui de la Porte Judiciaire.

La Porte Judiciaire fait sa première apparition, mais à l'état de ruine déjà et sans position bien définie, en 1280, plus tôt même, si l'on tient compte d'un plan lorrain du XIIe siècle, qui présente au sud-est de la Tour de David une Porte *Natus* (Vetus ?) ou Judiciaire (1). Elle est murée au

(1) Les pèlerins identifient la Porte Judiciaire avec la Vieille

XVIIe siècle, si l'on en croit les descriptions de l'époque, et les religieux de Saint-François ne prolongent plus au-delà le chemin douloureux qu'ils parcouraient « tous les vendredis, deux à deux et pieds nus ».

La seconde chute n'est attestée que vaguement, jusqu'au moment où Adrichomius lui attribue, dans son chemin de la croix, la place et l'ordre qu'elle avait, depuis l'année 1505, dans les célèbres stations de Louvain.

VIII[e] STATION : **Jésus console les filles de Jérusalem.** — Une trentaine de mètres à l'ouest de la Porte Judiciaire. La station est marquée par une croix noire sur le mur du couvent grec de Saint-Caralambos.

Saint Luc a noté qu'à la suite de Jésus venait une grande foule de peuple et de femmes qui pleuraient et poussaient des lamentations.

Donner des larmes publiques n'était pas sans mérite. La loi défendait de pleurer les condamnés. Plus touché cependant des maux futurs de sa patrie que des siens, Jésus se tourne vers celles qui pleurent et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, parce qu'il viendra bientôt des jours où l'on dira : Heureuses les stériles ! Heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté et les mamelles qui n'ont pas nourri ! Alors, on commencera à crier aux montagnes : Tombez sur nous! et aux collines : Couvrez-nous ! Car si les hommes traitent ainsi le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec ? » (1)

Parmi ces femmes de Jérusalem, plusieurs purent assister, quarante ans plus tard, à l'irrémédiable catastrophe que Jésus prédit dans ces paroles. Qui sait même si, parmi les milliers de Juifs crucifiés l'an 70 en ce même lieu par les Romains, quelques-uns ne conservaient pas l'écho de ces mots mystérieux entendus jadis : « Si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec ? »

Cet épisode a été tantôt vénéré ici, tantôt dans la vallée du Tyropœon, comme station intermédiaire entre le *Cyrénéen* et *sainte Véronique*. On peut consulter là-dessus les

Porte (*Porta Vetus*) située entre la Porte des Poissons, à l'Est et la Porte de la Vallée. (*II Esdras*, III, 3, 6, 13.)

(2) *Luc*, XXIII, 27-32.

récits des anciens pèlerins, notamment ceux de Chateaubriand (1806) et du P. Laorty Hadji (vers 1848).

La ligne directe du chemin de la croix est rompue après la VIII[e] station. Pour atteindre la IX[e], on redescend au bazar et on prend bientôt, à droite, une rue en escalier qui mène jusqu'au chevet de l'église du Saint-Sépulcre.

Au temps de la Passion, cette partie de la Voie douloureuse, d'ailleurs très courte, se trouvait hors de la ville, parmi les jardins et les carrières qui entouraient le Calvaire.

IX[e] STATION : **Jésus tombe pour la troisième fois.** — Derrière le chevet de l'église du Saint-Sépulcre, au fond d'une impasse, une colonne engagée dans le mur, près de l'entrée du couvent copte, indique la station.

Le cortège touche enfin le pied du Calvaire.

A peu de distance du mur d'enceinte, à proximité d'une porte et de chemins fréquentés, le Calvaire formait une butte chauve arrondie en forme de crâne, où avaient lieu les exécutions publiques.

Lorsque Jésus y parvient, l'appréhension de ce qui lui reste à souffrir renouvelle-t-elle en son être humain la défaillance de Gethsémani ? Il est permis de le penser ; une variante autorisée de saint Marc semble même indiquer qu'un moment « la faiblesse du divin Maître fut telle, que les soldats durent le relever et peut-être le soutenir jusqu'au Calvaire » (1).

Quelques pas encore, et, parvenus au lieu de l'exécution, les soldats se hâtent dans leur lugubre besogne. Comme Jésus l'avait prédit, le prince des ténèbres a son heure, l'heure de la suprême iniquité..., mais c'est aussi l'heure et le lieu de l'entier et universel pardon, dans l'amour et la mort du Dieu fait homme.

Cette station s'est faite longtemps sur le parvis même de l'église du Saint-Sépulcre, dont le chevet en forme d'éperon s'avance jusqu'ici. Pour arriver au Calvaire, il faut aujourd'hui retourner sur ses pas et aller passer devant le temple protestant du Sauveur. Ce dernier trajet ne fait plus partie de la Voie douloureuse, qui s'achève à l'intérieur de la basilique. (*Voir* au chapitre précédent, p. 90 et 92.)

(1) FOUARD, *Vie de Notre-Seigneur*, t. II.

II — HISTOIRE DE LA VOIE DOULOUREUSE

LA QUESTION DU PRÉTOIRE

EMPLACEMENT. — La seule indication positive sur le lieu du prétoire de Pilate nous vient de la tradition primitive des chrétiens de Jérusalem. Les textes de l'Evangile et ceux de l'historien Josèphe n'en parlent pas directement et n'offrent que des renseignements subsidiaires. Nous nous proposons de remettre toujours en lumière cette tradition des premiers âges ; nous voudrions la rechercher ici avec tout le respect que comporte le sujet.

Voici, en résumé, toutes les données de la question :

Les récits évangéliques réclament pour théâtre du procès de Notre-Seigneur un palais où se fit l'interrogatoire, et, devant ce palais, une place (forum) où se rassembla la foule et où Pilate dressa son tribunal. Mais ils ne nous disent pas en quel endroit de la ville la scène se passa.

Le lieu dut toutefois rester connu aux chrétiens de la Ville Sainte, car la tradition des premiers siècles marque avec précision l'endroit de la condamnation du Sauveur. Les indications des pèlerins anciens nous conduisent dans le Tyropœon, vers l'*ancienne place du Xystus*, bien connue par les descriptions de Josèphe, et où les détails de l'Evangile trouvent fort bien leur application.

Voilà ce qui est affirmé clairement par la toute primitive tradition, et jusque vers le XIIe siècle.

Mais, à cette époque, le précieux souvenir se perd, puis se fixe quelque temps près du Cénacle.

Enfin, au début du XIIIe siècle, il se trouve localisé, on ne sait trop comment, au nord du Temple, *à la forteresse Antonia*, où il est encore vénéré de nos jours.

LE PRÉTOIRE AU TYROPŒON. — La vraie tradition est, avant tout, celle des premiers siècles : et, en cas de conflit, c'est elle qui doit avoir gain de cause, à moins que la tradition plus récente n'ait pour elle l'appui explicite de documents contemporains des faits, et, partant, plus dignes de foi que l'ancienne tradition elle-même (1).

(1) Ainsi, dans la question du mont Sion, malgré l'ancienneté

Or, les premiers auteurs qui aient désigné un lieu précis pour le palais de Pilate le placent *en bas*, *dans la vallée* du Tyropœon, près *des ruines du Temple*, au point où *la*

de la tradition locale, nous avons, d'accord avec la plupart des palestinologues, opté pour la colline du Temple. C'est que les arguments fournis par la Bible nous ont semblé péremptoires. De même, nous n'admettons pas que le problème de l'Emmaüs évangélique ait été définitivement résolu par l'antique tradition palestinienne, qui place cette localité à Amouas, l'Emmaüs des Machabées, à 160 stades de Jérusalem. En effet, la majorité des bons manuscrits porte 60 stades, et Josèphe semble témoigner de deux Emmaüs. (Voir plus loin, au chapitre XIV.) Mais ici, rien de pareil. Les données de l'histoire, indépendamment de la tradition, se réduisent aux points suivants :

a) Trois procurateurs romains ont résidé, au moins momentanément, au palais d'Hérode le Grand (Tour de David) : Sabinus, JOSÈPHE, *Antiquités*, l. XVII, ch. IX, 3 et 10) ; Gessius Florus, *Guerre de Judée*, l. II, ch. XVI, 5 ; Pilate, *Antiquités*, l. XVIII, ch. III. Cf. l. II, ch. IX, 2 ; l. II, ch. XIV, 8 ; XV, 5. (Voir PHILON, *Liber de delegatione ad Caium*. § 38, Cologne, 1613, p. 799. Cet auteur alexandrin déclare que le palais d'Hérode le Grand était la « demeure des procurateurs ».)

b) Il est dit d'un *seul*, Gessius Florus, qu'il dressa en ce lieu son tribunal (*Guerre de Judée*, l. II, ch. XV, 5). Par ailleurs, nous voyons Pilate, à Césarée, rendre la justice en dehors de son palais (*Guerre de Judée*, l. II, ch IX).

c) La forteresse Antonia fut, depuis les Machabées jusqu'à Alexandre Jannée, et peut-être jusqu'à Hérode le Grand, une résidence princière. Le fut-elle à partir d'Hérode le Grand ? Rien ne le prouve, et les références de Josèphe, que nous venons de donner, sembleraient plutôt écarter cette supposition. En tout cas, aucun texte ne dit ou fait entendre qu'un procurateur ait demeuré à l'Antonia. Au contraire, en dehors des trois procurateurs mentionnés ci-dessus, un passage de Josèphe donne à penser qu'un autre procurateur, Cumanus, résidait ailleurs (*Antiquités*, l. XX, ch. V, 3. Cf. *Guerre de Judée*, l. II, ch. XII, 1).

d) Selon saint Marc, le procès de Notre Seigneur eut pour théâtre un *palais* et une *place contiguë* : « Jésus fut conduit dans l'intérieur du palais, qui est le *Prétoire* », pour être interrogé (*Marc*. XV, 16). On admettra difficilement que les Romains eussent laissé à la foule libre entrée dans la fameuse citadelle de l'Antonia, et, du reste, les Juifs n'eussent pas voulu pénétrer dans la forteresse païenne, « de peur de se souiller » avant de manger la Pâque (*Joan*. XVIII, 28).

On le voit, la question, considérée au point de vue des textes contemporains des événements, demeure sans réponse bien nette. La seule conclusion suggérée par ces textes est la suivante : Jésus *a pu* être jugé au palais d'Hérode, ou *ailleurs*. Reste un supplément d'information véritable que seule peut nous donner l'ancienne tradition locale.

vallée commence à s'abaisser vers Siloé, de manière à nécessiter une descente en paliers successifs, dans le *voisinage de l'église Sainte-Marie-la-Neuve* et des *hôtelleries bâties au centre de la ville;* enfin, à *égale distance de Sainte-Anne et de la piscine de Siloé*, distance qui est *double pour aller du prétoire à Saint-Etienne* (1).

Toutes ces données, la dernière surtout, nous obligent à placer le prétoire du côté du *Mur des pleurs*, près du tribunal religieux musulman, le *Mékéméh*, à l'endroit où la rue qui descend de la Tour de David aboutit à l'esplanade du Temple par la porte de la Chaîne.

Nous ne citerons ici que trois textes, qui semblent devoir forcer la conviction.

a) Le Pèlerin de Bordeaux (333) :

En se rendant de Sion à la porte de Naplouse, on voit, *sur la droite, en bas dans la vallée*, des pans de mur de ce qui fut la maison ou le prétoire de Ponce-Pilate.

b) Theodosius (vers 530) :

Il y a *100 pas* de la maison de Caïphe au prétoire, où est l'église Sainte-Sophie (2). Près du prétoire est le lieu où Jérémie fut jeté dans une citerne (3). Cette citerne est située à *100 pas* de la piscine de Siloé. De la maison de Pilate à la piscine probatique, il y a environ *100 pas*.

Le prétoire est donc sensiblement à égale distance de la piscine de Siloé et de la piscine Probatique. L'Antonia, qui touche presque à la Probatique, ne peut répondre à ce renseignement.

c) L'Anonyme de Plaisance (vers 570) :

Du mont Sion, nous sommes allés à l'église Sainte-Marie, et nous avons prié dans le prétoire..., où est maintenant la basilique Sainte-Sophie. Devant les ruines du Temple de Salomon,

(1) Pèlerin de Bordeaux (333), Theodosius (vers 530), Anonyme de Plaisance (vers 570).

(2) La maison de Caïphe est elle-même à cinquante pas du Cénacle.

(3) Le géographe arabe Sciams-ed-Din el-Mouqaddasi (985) mentionne une « Porte de la Fosse de Jérémie » aux environs de la Porte actuelle des Maugrebins.

sur la rue, l'eau *coule vers la fontaine* de Siloé, le long du portique de Salomon. De là nous arrivâmes à un arc où il y a eu une porte antique..., et, de l'arc, nous descendîmes à la fontaine de Siloé par de nombreux degrés, et nous vîmes la basilique, au-dessous de laquelle coule la fontaine de Siloé (1).

Ces textes, les seuls vraiment clairs, fixent évidemment le prétoire dans la vallée du Tyropœon.

EGLISE SAINTE-SOPHIE. — Le plus ancien témoignage, celui du Pèlerin de Bordeaux, mentionne encore les ruines du palais de Pilate en cet endroit. Saint Cyrille déclare le lieu connu, mais désert et abandonné (IVe siècle). Les pèlerins des siècles suivants y trouveront une église dédiée à la *sainte Sophie*, c'est-à-dire à Jésus-Christ lui-même, Sagesse éternelle outragée en ce lieu (2). C'est une grande basilique, au sein de laquelle se trouvent « la salle de la flagellation », un prétendu siège de Pilate et une pierre quadrangulaire sur laquelle Notre-Seigneur aurait été présenté au peuple, et où il aurait laissé l'empreinte de ses pieds. Cette pierre était fort vénérée ; il s'y faisait des miracles. Il y avait aussi une peinture de Notre-Seigneur exécutée, croyait-on, d'après nature : statue normale, visage agréable, cheveux bouclés, mains bien faites, doigts effilés... (ANONYME DE PLAISANCE.)

Le sanctuaire, détruit par les Perses, fut relevé sans doute, puisque, au temps de Charlemagne, cinq prêtres ou clercs y sont encore attachés (*Comm. de Casis Dei*). Puis il disparut, et si bien cette fois, qu'on oublia jusqu'au lieu même où il s'élevait.

LE PRÉTOIRE AU TEMPS DE NOTRE-SEIGNEUR (3). — Le lieu que nous venons de désigner à l'aide des anciens documents était, au temps de Jésus-Christ, dans un état bien différent de celui où les pèlerins le virent et où il est aujourd'hui. Voici sa description, d'après Josèphe :

Un ancien mur (1re enceinte) descendant du palais d'Hé-

(1) Basilique retrouvée en 1896 à la piscine de Siloé.
(2) *Breviarius de Hierosolyma:* Theodosius. Anonyme de Plaisance. saint Sophrone.
(3) Voir le plan de Jérusalem au temps de Jésus-Christ (p. 183) et les détails du chapitre X, p. 257 et suiv.

rode (Tour de David) venait en cet endroit rejoindre l'esplanade du Temple. Il laissait, au Nord, un quartier neuf qui s'étageait jusqu'à la colline du Calvaire, et qui, là, était fermé par un mur récemment construit (2e enceinte). Au sud du vieux mur, près du Temple, on voyait toute une série de monuments.

Tout d'abord le **Xyste**, large place entourée de portiques, qui était relié au Temple par un pont à arcades superposées. Ce pont formait la tête d'une longue rue qui mettait en communication le palais d'Hérode le Grand avec l'enceinte sacrée. La rue actuelle de la Porte de la Chaîne, qui repose sur une série d'arcades parallèles (spécialement sur l'arche de Wilson), représente assez bien ce que devait être l'ancienne chaussée. De chaque côté de la place, s'élevait un grand palais. A l'Occident, *celui des Asmonéens*, situé à l'extrémité de la ville haute, et surplombant le Xyste (1). Il était alors la propriété des Hérodes, puisque plus tard, lors de la révolte, nous y trouvons encore le dernier Hérode Agrippa. A l'Est, au lieu où le vieux rempart rejoignait l'enceinte du Temple, se trouvait la *Curie* (2), on pourrait dire l'Hôtel de Ville de Jérusalem ; — le mot employé par Josèphe lui sert ailleurs pour désigner les Conseils de diverses villes de Judée.

APPLICATION. — Les données de l'Evangile s'adaptent parfaitement à ce cadre :

La place du Xyste était le lieu des rassemblements publics, une sorte d'*agora* ou de *forum*, comme on le constate particulièrement lors de la révolte juive, en 66 (3). Rien de plus vraisemblable que de voir Pilate y dresser son tribunal devant la foule assemblée. Il faisait ainsi à Césarée.

Le palais où eut lieu l'instruction secrète du procès serait assez naturellement la *Curie*. Les accusateurs de Notre-Seigneur n'y entrent pas, pour ne pas se souiller la veille de la Pâque, et Pilate vient dehors entendre leurs dépositions. Les sanhédrites répondent du milieu de la foule qui se tenait sur la place. Cette place était sans doute *dallée*, et

(1) *Guerre de Judée.*
(2) *Ibid.*
(3) JOSÈPHE, *Guerre de Judée.*

peut-être *surélevée* à l'endroit où s'élevait l'estrade du tribunal ; c'est le sens des deux mots *Lithostrotos* et *Gabbatha* de saint Jean (1).

La résidence d'Hérode Antipas, ancien palais des Asmonéens, était toute voisine, et explique parfaitement le rapide envoi de Jésus du prétoire à Hérode en cette lugubre matinée.

Quant au chemin suivi pour aller au Calvaire, on dut, en partant du Xyste, franchir tout d'abord la première enceinte à la porte dite de l'*Angle*, voisine de la Curie, puis entrer dans le faubourg neuf enclavé entre les deux murs, et enfin, du fond de la vallée, gravir la pente de la colline occidentale jusqu'à la porte qui s'ouvrait près du Golgotha, dans le quartier ou s'élève l'hospice des nobles russes (2).

La Voie douloureuse, ainsi reconstituée, monterait donc de la vallée, parallèlement au tronçon du chemin de croix actuel, qui va de la Ve à la IXe station. Elle se tiendrait constamment plus au Sud. Mais ce *parcours* du prétoire au Calvaire ne fut pas vénéré par la dévotion du chemin de la croix tant que dura la tradition primitive ; du moins, rien ne l'indique.

TRADITION MODERNE. — Un auteur du XIIe siècle déclare que « le lieu de la flagellation, du couronnement d'épines, etc., n'est pas facile à trouver » (3). Le souvenir s'en est perdu.

Bientôt on montrera le prétoire au mont Sion, où se trouve « la pierre du *Lithostrotos*, sur laquelle Notre-Seigneur fut jugé » (4). L'identification est due à la pierre transportée, et peut-être aussi à la fausse lecture de saint Jean (5) : *Ducunt eum ad Caipham in prœtorium*, au lieu de : *a Caipha in prœtorium*.

Puis, à la fin du XIIe siècle, commence la tradition actuelle du Bézétha, consignée dans le récit d'Ernoul (6). Durant

(1) *Joan.* XIX, 13.
(2) Voir le plan hors texte des enceintes de Jérusalem, p. 80, et le plan de Jérusalem au temps de Jésus-Christ, p. 183.
(3) *Gesta Francorum Hier. expugnantium.*
(4) Belardo d'Ascoli, 1120.
(5) *Joan.* XVIII, 28.
(6) *Estat de la Citez de Ihérusalem*, 1228-1231.

le XIII[e] siècle, les pèlerins vénèrent le prétoire tantôt au mont Sion (1), tantôt au nord du Temple (le plus grand nombre) ; puis le souvenir reste fixé auprès de l'Antonia et de l'Arc dit de l'*Ecce Homo*.

Cette tradition, outre l'infériorité où la met son origine relativement récente, offre au point de vue topographique des difficultés à peu près insurmontables.

Tout d'abord, il est utile de rappeler à ceux qui pensent trouver le prétoire dans la forteresse Antonia :

a) Qu'aucun ancien témoignage ne parle d'une pareille identification ni pour le nom ni pour la position, et que le premier pèlerin qui fait mention de l'Antonia, Théodoric (1172), ne l'identifie nullement avec le prétoire ;

b) Que l'historien Josèphe, quand il parle de la résidence des procurateurs romains à Jérusalem, la place toujours ailleurs qu'à l'Antonia ; le palais de Pilate n'était pas la caserne ;

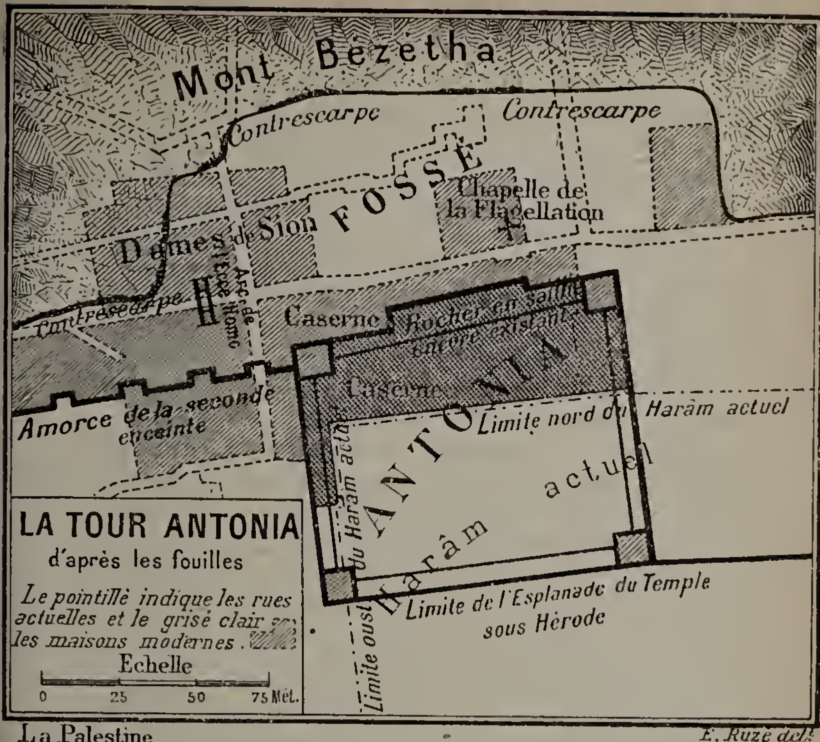
c) Que les Romains auraient difficilement permis l'entrée de la foule dans la forteresse, eux qui étaient si soigneux « de limiter le nombre des prêtres admis à venir chercher à l'Antonia les ornements du grand pontife », et qui gardaient si sévèrement la forteresse contre les séditions incessantes du peuple ;

d) Que, d'autre part, il est bien difficile de placer les manifestations de la foule aux *abords* de la forteresse, car l'Antonia était escarpée de tous côtés et séparée du Bézétha par un énorme fossé de 75 mètres de largeur.

Mais, en supposant même l'identité du *palais de Pilate* et de la *caserne* romaine, la localisation des souvenirs, telle qu'on la présente depuis plusieurs siècles, est de tous points invraisemblable et impossible.

On montre (et avec grande raison) dans la chapelle de l'*Ecce Homo*, la contrescarpe des anciens fossés de la ville et de la citadelle. Le rocher sur lequel l'Antonia était construite subsiste encore en partie sous la caserne turque. Il a été entaillé du côté du Temple, mais son côté Nord n'a pas été modifié ; il s'arrête le long de la rue de l'*Ecce Homo*. La roche visible dans la chapelle de l'*Ecce Homo*

(1) *Thietmar*, *Burchard*, etc.



marque la contrescarpe du fossé de la ville qui, au temps de Notre-Seigneur, venait rejoindre l'Antonia à l'Ouest. Cette contrescarpe tourne à angle droit devant l'Arc, et les Pères Franciscains ont trouvé son prolongement près de la chapellle de la Flagellation. Or, il reste tout juste entre cette contrescarpe et l'escarpe de la caserne la *large coupure* (75 mètres) signalée par Strabon, lorsqu'il parle de la forteresse de Jérusalem (1). Il faut

(1) Josèphe nous apprend que l'Antonia était séparée du Bézétha par un fossé (*Guerre de Judée*, l. V, ch. V, 8). Les dimensions de ce fossé sont indiquées par Strabon. Le géographe vient de rappeler les démêlés d'Aristobule et d'Antigone, et l'intervention du général romain Pompée, qui, l'an 63 avant Jésus-Christ, mit le siège devant Jérusalem. A propos de ce siège, Strabon décrit ainsi la Ville Sainte : « C'était une place forte bâtie en pierre et gardée par de bons remparts. L'inté-

donc conclure que *tout ce terrain était hors la ville au temps de la Passion*. Comment, dès lors, y placer les scènes du prétoire qui eurent lieu dans la ville ?

De plus, l'Arc de l'*Ecce Homo*, s'il eût existé à cette époque, aurait été dressé dans le fossé, ce qui est tout à fait invraisemblable. Et si l'on veut en faire la tribune de Pilate, la foule n'aurait pu trouver place que dans la profonde tranchée. Enfin, c'est au beau milieu du même fossé et hors de la ville qu'aurait passé la *Voie* douloureuse, si elle eût *alors* été construite. Que d'invraisemblances accumulées !

Non, ce fut après la prise de Jérusalem et la destruction de l'Antonia que les Romains, profitant de la tranchée ouverte dans la colline, construisirent une route, transformée plusieurs siècles plus tard en Voie douloureuse, et y élevèrent la porte monumentale qui marquait, à l'Orient, l'entrée de Jérusalem devenue *Ælia* (1). (Le même procédé a été suivi en ces dernières années pour tracer au nord de la ville la route de Jéricho.)

La voie de l'*Ecce Homo* passe même en cet endroit au-

rieur était abondamment pourvu d'eau, mais les alentours étaient complètement arides. Elle avait un fossé taillé dans le roc, mesurant 60 pieds de profondeur et 250 de large. (*Geographica*, l. XVI, n° 40. Ed. Firmin-Didot.) Nous savons par Josèphe (*Antiq. jud.*, l. XIV, ch. IV, 2) que Pompée assiégea la ville au nord du Temple. La description de Strabon s'applique donc surtout à la tour Baris, plus tard appelée Antonia. Du reste, on n'a constaté sur aucun autre point des remparts cette largeur de fossé (75 mètres) que les fouilles ont révélée au nord de la caserne turque.

(1) Abstraction faite des témoignages historiques et de l'étude du sol avoisinant, l'*Arc de l'Ecce Homo* porte en lui-même, au dire des savants, les marques d'une époque postérieure à la Passion. Citons : « La construction de cette Porte est certainement romaine ; mais elle est, à mon avis, bien postérieure à l'époque de la Passion de Notre-Seigneur. » (DE SAULCY, *Voyage en Terre Sainte*, t. Ier, p. 112.) « C'est un arc romain à trois arcades ; il offre une assez grande analogie de style avec les monuments appelés *kalybé* et élevés en si grand nombre dans le Haouran, pendant les IIe et IIIe siècles après Jésus Christ. Les caractères de la construction et le profil des moulures appartiennent à une époque assez basse... : l'arc en lui-même est bien postérieur à la mort du Christ... Pour le pieux mayeur de Mons (Georges Lengherrand, 1485-1486), l'arc était du IVe siècle, et il avait peut-être raison. » (M. DE VOGÜÉ, *le Temple de Jérusalem*, p. 125.)

dessus d'un ancien réservoir taillé dans le roc — probablement le *Strouthion* — sur lequel Titus dut établir des terrasses pour attaquer l'Antonia. Sous les voûtes solides qui portent la voie, on peut voir encore ces piscines creusées jadis dans le fossé de la forteresse.

Ce n'est donc pas à l'Antonia qu'il faut chercher le Prétoire de Pilate ni dans ses abords qu'il faut placer le commencement de la Voie douloureuse.

Ces conclusions semblent rigoureuses. Elles forcent péniblement à nier toute relation d'histoire entre l'Arc de l'*Ecce Homo* et l'Antonia, à plus forte raison avec le Prétoire, qu'on doit nécessairement distinguer de la forteresse.

Ceci n'empêchera personne d'aller vénérer en ce lieu, où les pèlerins ont prié depuis sept siècles, le touchant souvenir auquel est dédié le magnifique sanctuaire de l'*Ecce Homo*, récemment élevé à la dignité de basilique mineure. Et comme il y aura beau temps avant qu'on rebâtisse une autre *Sainte-Sophie*, ou même avant qu'on ait marqué d'une façon absolument précise l'emplacement de l'ancienne, c'est aux sanctuaires actuels de Notre-Dame de Sion et des Pères Franciscains qu'il faut aller célébrer la douloureuse mémoire de la condamnation à mort du Très Saint Rédempteur et y gagner les indulgences plénières.

FORMATION DES STATIONS

Le trajet de la Voie douloureuse n'avait pas été déterminé par la piété des premiers siècles. Il ne fut signalé qu'assez tard, au moment où le Prétoire, localisé à l'Antonia, lui servit de point de départ. Et ce ne fut qu'après de longs tâtonnements que ses diverses stations parvinrent à être fixées dans l'ordre actuel.

La direction générale n'a pas changé depuis la fin du XIIe siècle ; les rues elles-mêmes sont encore, sauf quelques retouches, celles que décrit l'*Estat de la Citez de Ihérusalem* (1228-1231), et qui figurent dans le plan de Marino Sanuto (1308) et celui de Cotovic (1619).

Jean de Wurtzbourg (1165) fut sans doute le premier à s'enquérir du chemin par où Jésus dut aller du Prétoire au Calvaire. Mais il suit une fausse direction, puisqu'il fait partir Jésus du mont Sion. Il ne mentionne d'ailleurs

qu'une seule station, celle de Simon le Cyrénéen, et sans la localiser.

L'intéressant document de l'*Estat de la Citez de Ihérusalem*, que l'on a fort exploité durant tout le XIIIe siècle, nous offre la première esquisse du chemin de croix actuel. On part du Bézétha, et on trouve sur la voie : une église où Jésus *se reposa* (ce souvenir, nous l'avons dit, se transforma en première chute au XIVe siècle) ; près de là, une *prison* où Jésus fut enfermé la nuit de son arrestation (?) et qui paraît être l'édicule appelé Chapelle du Couronnement d'épines ; des *portes douloureuses* par où il sortit, et un *ruisseau* qu'il traversa. Ce dernier doit être le Tyropœon, et tous les autres souvenirs marqués seraient dès lors à garder pour la rue de l'*Ecce Homo*.

Vers 1280, nous voyons pour la première fois une caravane de pèlerins occidentaux « sur le chemin que suivit Jésus portant sa croix ». Fra Ricoldo, qui en est le directeur, nous la montre tout d'abord à la maison de Pilate, où l'on reconnaît le Lithostrotos, le lieu du jugement et la place où se tenait la foule. On vénère ensuite successivement sur le chemin du Calvaire :

a) Le lieu où Jésus s'adressa aux filles de Jérusalem ;

b) Celui du Spasme ;

c) Une rue *transversale* où Simon fut réquisitionné. C'est tout, à cette époque.

Les deux siècles suivants ne suffiront pas à combler les vides, et ce n'est qu'à la fin du XVIe siècle que nous trouverons dans le *Theatrum Terræ Sanctæ* d'Adrichomius une liste de *douze stations* dont nous sommes encore tributaires. La XIIIe et la XIVe de notre compte actuel y manquent seules. Les deux dernières stations ne paraîtront qu'après le XVIIe siècle. Au cours de ce XVIIe siècle, la série des stations redescendit à *dix* et même à *huit*, en y comprenant une station chez Hérode (COTOVIC, QUARESMIUS, ZUALLART, SURIUS, DU ROZEL, DOUBDAN, GOUJON, NAU, etc.). En 1626, les religieux Franciscains ne le prolongent pas au delà de la *porte Judiciaire*.

D'ailleurs, le lieu précis de certaines stations resta assez peu déterminé jusqu'au XVIIIe siècle. Les inscriptions et les chapelles qui les marquent aujourd'hui éviteront des déplacements futurs.

En fait, *ce fut moins une tradition* locale *qui donna naissance aux stations de notre chemin de croix qu'une pratique de dévotion occidentale étrangère à la topographie de Jérusalem.* On trouve cette pratique établie à Nuremberg, en 1490 (7 stations) (1). Ce furent les détails de cette dévotion qui furent peu à peu localisés sur la Voie douloureuse de Jérusalem.

Voici, d'ailleurs, quelques indications qui permettent de fixer à peu près l'ordre **chronologique** dans lequel sont apparues nos stations actuelles :

1° La *maison de Pilate* au Bézétha (mais non encore à l'Antonia) : 1172 avec Théodoric ;

2° *Repos de Jésus :* 1187 (*Estat de la Citez de Ihérusalem*), devenant la *première chute*, en 1335 (Jacques de Vérone) ;

3° *Le Spasme, Simon le Cyrénéen. Les Filles de Jérusalem :* 1280 (Fra Ricoldo) ;

4° *Porte Judiciaire* (Jacques de Vérone, 1335), à unir plus tard à la *deuxième chute:* 1584 (Adrichomius) ;

5° Un *repos* sur le parvis du Saint-Sépulcre : 1349 (L. de Sudheim), transformé en *chute :* 1480 (anonyme édité par Schefer) ;

6° *Sainte Véronique:* 1436 (Georges de Nuremberg) ;

7° *Jésus chargé de sa croix*, souvenir détaché de la station du Prétoire : 1584 (Adrichomius) ;

8° *Dixième, onzième* et *douzième* stations marquées par le même, en 1584 ;

9° *Treizième* et *quatorzième*, unies au chemin de la croix au XVIIIe siècle (P. Horn, vers 1730).

(1) Cf. Mgr Von Keppler, *Die XIV Stationen d. hl. Kreuzwegs*, Fribourg, Herder. — A. Boudinhon, *le Chemin de la Croix*, *Revue du Clergé français*, t. XXVIII, p. 449. — Pour plus de détails, consulter l'*Etude historique sur le Chemin de la Croix*, par le R P. Thurston, de la Compagnie de Jésus ; traduction de l'anglais par A. Boudinhon, Letouzey, Paris, 1907.

CHAPITRE V

L'esplanade du Temple

[*Voir le plan hors texte, p. 159.*]

I — L'ESPLANADE ET SES SOUVENIRS

L'enceinte de l'ancien Temple des Juifs est occupée aujour-d'hui par la mosquée d'Omar, la mosquée El Aksa et leurs dépendances. Les musulmans l'appellent *el Haram ech Chérif* (l'enceinte sacrée), parce qu'elle est pour eux le lieu le plus saint de la terre après la Mecque et Médine. Elle forme un trapèze irrégulier d'environ 500 mètres de longueur sur 300 de largeur (1). La partie centrale, sur laquelle est assise la belle mosquée Es Sakhrah (le rocher), est surélevée de 3 mètres. Plantée çà et là de cyprès et d'oliviers, couverte de gazon au printemps, cette esplanade offre un lieu de promenade fréquenté par les musulmans.

Ce coin de terre fut, durant onze siècles, depuis Salomon jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus, le théâtre unique de la vie religieuse du peuple de Dieu.

Nous allons rappeler un à un les différents souvenirs que juifs, musulmans et chrétiens s'accordent à vénérer en ce lieu.

LA TOUR ANTONIA (2). — A l'angle Nord-Ouest de l'esplanade, une escarpe de rocher forme la base de la *caserne turque*, d'où part le chemin de la croix actuel. C'est tout ce qui reste du grand massif de roche qui porta jadis la citadelle de l'Antonia.

(1) Ce sont à peu près les dimensions de l'esplanade des Invalides à Paris.

(2) Voir le plan spécial, p. 112. — Pour la description, voir JOSÈPHE, *Antiquités*, l. XV, ch. XI ; *Guerre de Judée*, l. IV et V

Déjà, dans le livre de Néhémie, il est question d'une rteresse annexée au Temple et appelée *Birah*. Elle fut bâtie environ cent cinquante ans avant Jésus-Christ par s Machabées, qui lui donnèrent le nom de *Baris*. Hérode Grand la fit considérablement agrandir, et changea son om en celui d'*Antonia*, en souvenir de son protecteur ntoine.

La citadelle, solidement assise sur un rocher escarpé de us côtés et haut de 25 mètres, était située à l'angle Nord-uest de la terrasse et formait un immense bâtiment rectanulaire, flanqué d'une tour beaucoup plus élevée à chacun e ses angles. « A l'intérieur, dit Josèphe, se trouvaient des nstructions de toute sorte... Par ses dispositions elle avait air d'une ville, mais par la beauté de ses édifices elle ssemblait à un palais royal ».

Du côté du Nord, l'*Antonia* était séparée de la colline *ézétha* par un fossé large et profond dont on retrouve les aces chez les Dames de Sion et près de la chapelle de la lagellation. Du côté du Sud, elle touchait aux *portiques u Temple*, et c'est de là que les soldats romains surveilient les allées et venues des Juifs.

Au point de vue chrétien, l'Antonia est célèbre par l'épiode de l'**arrestation de saint Paul**, raconté aux chapitres XXI XXII des Actes des Apôtres. Sur le conseil de saint Jacques Mineur, saint Paul, voulant calmer les judaïsants irrités ontre lui, prit part, avec quatre Juifs de Jérusalem, au aziréat (1).

Paul prit avec lui ces hommes, et, après s'être purifié, il ntra le lendemain avec eux dans le Temple, pour annoncer que s jours du naziréat étaient expirés... Comme les sept jours uchaient à leur fin, les Juifs d'Asie ayant vu Paul dans le emple, soulevèrent toute la foule et mirent la main sur lui en riant : « Enfants d'Israël, au secours ! Voici l'homme qui prêche artout et à tout le monde contre le peuple, contre la loi et ontre ce lieu ; il a même introduit des païens dans le Temple, a profané ce saint lieu. » Car ils avaient vu auparavant Trohime d'Ephèse avec lui dans la ville, et ils croyaient que Paul

(1) Par le vœu du naziréat, les Juifs s'engagaient pour un ertain temps à ne point boire de vin ou toute autre boisson nivrante, à ne pas couper leurs cheveux et à se garder avec oin de toute impureté légale. (*Num.* VI, 1-21.)

l'avait fait entrer dans le Temple. Aussitôt, toute la ville fut en émoi et tout le peuple accourut de toutes parts ; on se saisit de Paul et on l'entraîna hors du Temple, dont les portes furent immédiatement fermées.

Le tribun Lysias intervint avec des soldats, et, pour arracher l'Apôtre à la mort, il ordonna de l'emmener dans la citadelle.

Au moment d'être introduit dans la forteresse, Paul dit au tribun : « M'est-il permis de te dire quelque chose ? — Tu sais le grec ? répondit le tribun. Tu n'es donc pas l'Egyptien qui s'est révolté dernièrement et qui a emmené au désert quatre mille sicaires ? » Paul lui dit : « Je suis Juif, de Tarse en Cilicie, citoyen d'une ville qui n'est pas sans renom. Je t'en prie, permets-moi de parler au peuple. » Le tribun le lui ayant permis, Paul, debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple. Un profond silence s'établit et Paul, s'exprimant en langue hébraïque, leur parla ainsi : « Mes frères et mes pères, écoutez ce que j'ai maintenant à vous dire pour ma défense. » Dès qu'ils entendirent qu'il leur parlait en langue hébraïque, ils firent encore plus de silence (1).

Saint Paul parla alors de son ancien zèle pour le judaïsme, de sa conversion sur le chemin de Damas et de sa mission spéciale d'annoncer l'Evangile aux païens. Ces dernières paroles ayant exaspéré les Juifs, le tribun ordonna d'interner l'Apôtre dans l'Antonia et de le battre de verges. Déjà saint Paul avait été lié et était sur le point de subir la flagellation, lorsqu'il déclara sa qualité de citoyen romain. Alors Lysias prit peur et renvoya les bourreaux. Cependant, l'arrestation de saint Paul à l'Antonia fut le commencement d'une longue captivité. Après un simulacre de procès à Jérusalem, l'Apôtre fut emmené à Césarée, où il demeura deux ans (vers 58-60), puis de Césarée à Rome, où il subit encore une captivité de deux années.

La citadelle fut détruite par Titus (70), mais plus tard on s'attaqua à l'assise même de cette acropole surélevée, pour agrandir de ce côté l'esplanade et tirer les blocs énormes (non salomoniens) qui servirent à bâtir le mur d'enceinte. L'escarpe rocheuse existe encore aujourd'hui sur une lon-

(1) *Act.* c. XXI, XXII.

ueur de 115 mètres et 40 mètres de largeur. Le niveau noyen est de 6 à 8 mètres au-dessus du sol. Ce rocher en aillie forme de plus, à l'Ouest, un retour en équerre d'environ 10 mètres, ce qui montre bien que, de ce côté, 'angle du *Haram* a été entaillé dans le rocher qui portait a forteresse.

MONT MORIAH ET SION. — Le mont Moriah était, à 'époque de David, une colline escarpée située au nord de Jérusalem et séparée de celle-ci par une petite vallée transversale aujourd'hui comblée.

Au Nord, elle se prolongeait par une autre colline un peu plus élevée, appelée plus tard *Bézétha*. A l'Est et à l'Ouest, elle était limitée par les deux profondes vallées du Cédron et de la Géhenne (*Tyropœon*).

La tradition juive, consignée dans le *Targum* d'Onkélos (premier siècle de notre ère) et dans Josèphe (1), identifie e mont Moriah, sur lequel fut bâti le Temple (2) avec la « terre de Moriah », où Abraham devait immoler son fils saac (3). Observons cependant qu'aucun auteur sacré ne ait allusion à cette croyance (4).

Au temps de David, le *sommet du Moriah* était la propriété d'un Jébuséen du nom d'Ornan, et voici le fait dont ce lieu fut le théâtre :

David avait ordonné le dénombrement de son peuple, sans doute par orgueil. Aussi le Seigneur, courroucé, envoya au roi le prophète Gad, porteur de ce message : « Ainsi parle le Seigneur : Accepte ou trois années de famine, ou trois mois de guerre, ou trois jours de peste. »

David répondit : « Je suis dans une grande angoisse, mais j'aime mieux tomber entre les mains de Dieu, dont les compassions sont immenses, qu'entre les mains des hommes. »

Et il choisit la peste.

Dieu envoya un ange à Jérusalem pour la détruire, et l'ange se tenait près de l'aire d'Ornan le Jébuséen. David leva les yeux et vit l'ange du Seigneur se tenant entre la terre et le ciel, et ayant à la main son épée nue tournée contre Jérusalem. Soixante-

(1) *Antiq. jud.* I, XIII, 1-2 ; VII, XIII, 14.
(2) *II Paral.* III, 1.
(3) *Gen.* XXII, 2.
(4) Voir *Dictionnaire biblique*, art. Moriah.

dix mille hommes tombèrent, et la colère de Dieu s'apaisa devant le repentir de David.

Celui-ci reçut ensuite l'ordre d'élever un autel au Seigneur sur l'aire d'Ornan. Il dit donc à Ornan : « Cède-moi l'emplacement de l'aire contre sa valeur en argent. » Ornan répondit : « Prends-la, et que mon Seigneur le roi fasse ce qu'il lui semblera bon ; vois, je donne les bœufs pour l'holocauste, les chars pour le bois, et le froment pour l'offrande. »

David refusa le présent et ne voulut pas offrir un holocauste qui ne lui coûtât rien. Il paya l'aire 600 sicles d'or, y bâtit un autel à Jéhovah, et il offrit des holocaustes et des sacrifices d'actions de grâces.

C'était le premier sacrifice, en ce lieu qui allait devenir l'autel des holocaustes. Le feu descendit du ciel sur l'autel. Alors le Seigneur parla à l'ange, qui remit son épée dans le fourreau (1).

II — TEMPLE DES JUIFS ✠

HISTOIRE. — Touché de cette nouvelle faveur, le roi résolut de bâtir en cet endroit une opulente demeure au Seigneur. Dans ce but, il rassembla d'immenses matériaux et s'adressa au roi de Tyr, Hiram, pour en obtenir du bois du Liban, des architectes et des ouvriers habiles à travailler le bronze. Mais la gloire de réaliser l'œuvre merveilleuse revint à Salomon.

Le monument s'éleva en moins de sept ans (vers l'an 1000 av. J.-C.), grandiose et resplendissant de richesses, digne d'être en tout l'ornement et la gloire de la sainte Sion pendant plus de cinq siècles. Il fut *incendié* par les Chaldéens en 588 avant Jésus-Christ.

Zorobabel le fit sortir de ses cendres au retour de l'exil (536), mais sans parvenir à lui rendre son antique splendeur.

Ce ne sera que dix-huit ans avant la naissance de Notre-Seigneur qu'Hérode l'Iduméen, pour flatter les Juifs et se faire pardonner son origine étrangère, essayera de se poser en nouveau Salomon et entreprendra de *reconstruire le Temple* en style gréco-romain, cette fois avec une richesse et un luxe jusque-là inconnus. Les proportions du sanctuaire

(1) *I Paral.* XXI, 9-27.

proprement dit, arrêtées par une tradition vieille de tant de siècles, resteront les mêmes, mais les parvis et les portiques seront élargis et dilatés, les dépendances agrandies, hélas! pour disparaître bientôt et sans retour.

Le Temple occupe une si grande place dans l'histoire de l'Ancien Testament et jusque dans le symbolisme chrétien, qu'il est de grand intérêt pour tout lecteur de la Bible d'en connaître les dispositions.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. — L'édifice, tel qu'il est décrit par Ezéchiel dans les chapitres XL et suivants, nous donne parfaitement le type de ce que fut, à travers les âges, le sanctuaire des Juifs.

L'enceinte sacrée se partageait en quatre parties bien distinctes : A l'Ouest, avec sa porte tournée vers l'Orient, s'élevait le *sanctuaire* proprement dit, mesurant 36 mètres de long sur 10 de large et 15 de haut. Une *grande cour* située à l'Est, à l'endroit même où s'élève la mosquée d'Omar, portait le nom de *cour intérieure* ou *parvis des prêtres*. Elle était limitée par des portiques à l'Est, au Nord et au Sud. Trois portes monumentales, regardant aussi l'Est, le Nord et le Sud, donnaient accès dans cette partie du Temple, réservée aux prêtres qui vaquaient aux cérémonies du culte. Une autre cour enveloppait la première et le sanctuaire, sauf du côté de l'Ouest. Elle était également bordée de portiques, et on l'appelait *parvis d'Israël*. On y pénétrait encore par trois portes correspondant à celle du parvis des prêtres. Enfin, un autre espace libre où les païens pouvaient entrer et qui, pour cette raison, avait reçu le nom de *parvis des Gentils*, englobait dans son périmètre le Temple et toutes ses dépendances. L'ensemble des parvis occupait un carré d'environ un stade de côté (185 mètres).

OU ÉTAIT CE TEMPLE ? — Pour se représenter sur place la disposition du Temple disparu, on a pour point de repère la roche même de la mosquée d'Omar, qui formait alors l'autel des holocaustes et était située devant la porte du sanctuaire, dans le parvis des prêtres.

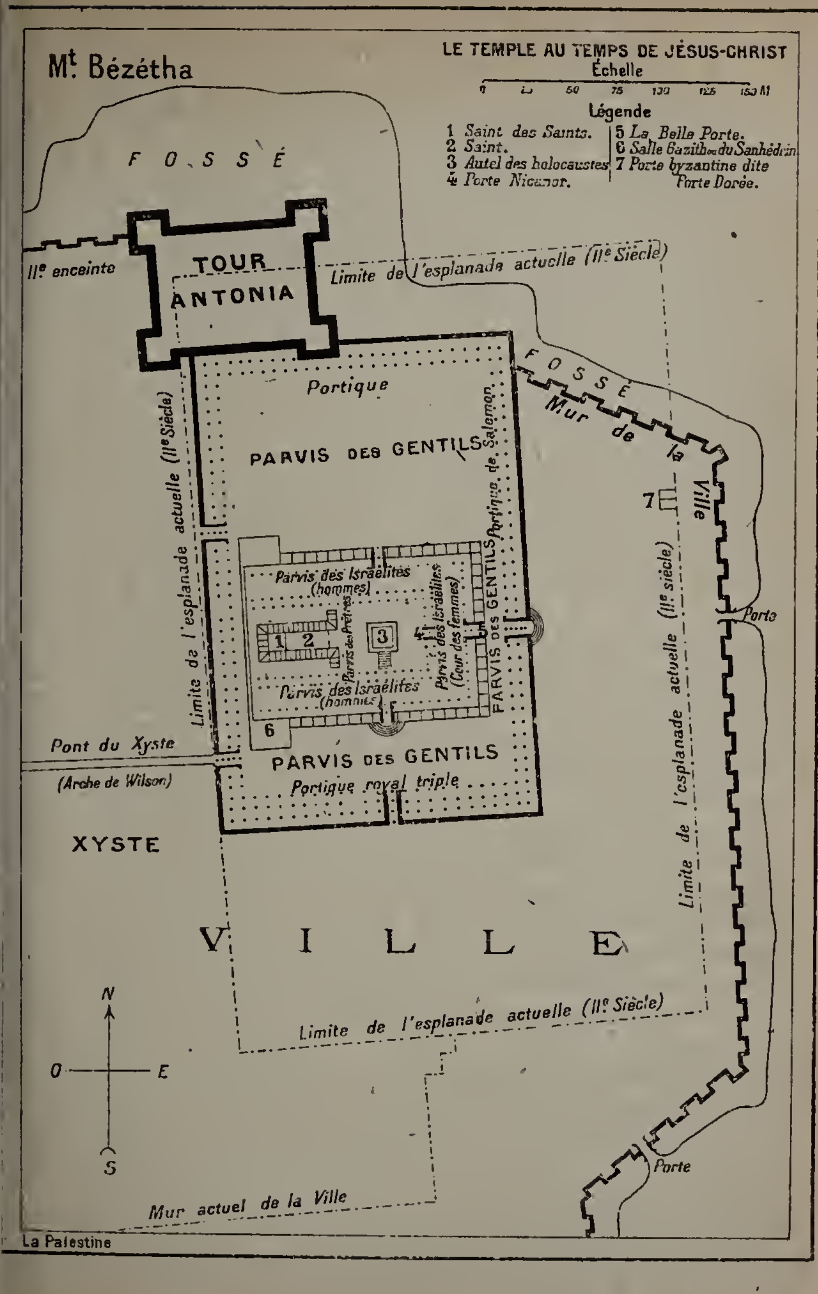
Ce parvis était donc à la place actuelle de la mosquée. Le sanctuaire (Saint et Saint des saints) s'élevait tout près, à l'Ouest, tandis que les deux autres parvis enclavaient le premier.

LES DÉTAILS DU SANCTUAIRE. — Après cette vue d'ensemble, pénétrons dans le sanctuaire proprement dit, et visitons-le en détail. Il comprenait trois parties : le *Vestibule* (Aoulem), le *Saint* (Hékal) et le *Saint des saints* (Débir). Situé à l'extrémité Ouest du sanctuaire, le Saint des saints était une chambre complètement obscure, formant un cube de 10 mètres de côté. Au milieu, sur une table d'or, était placée l'*arche d'alliance*, petit coffre en bois de *cétim*, de 1^{m},30 de longueur sur 0^{m},78 de largeur, contenant les *deux tables de pierre de la loi*, la *verge d'Aaron* et l'urne d'or renfermant un peu de *manne*.

Le couvercle, orné à chaque bout d'un chérubin sculpté et doré avec soin, portait le nom de *Propitiatoire*. Les deux chérubins ou animaux symboliques, de grandeur colossale, en bois d'olivier doré, avaient une figure humaine, un corps de taureau et des ailes d'aigle entièrement déployées, dont l'envergure mesurait 5 mètres. De cette façon, les ailes extérieures des deux chérubins touchaient de chaque côté les parois du Saint des saints, tandis que les ailes intérieures formaient dais au-dessus de l'arche sacrée.

Une porte, dont les battants restaient toujours ouverts, faisait communiquer le Saint avec le Saint des saints, mais elle était fermée par un *voile* en fine soie, aux couleurs de byssus, d'hyacinthe, de pourpre et de safran, et recouvert de riches broderies représentant des chérubins, des palmiers et des ornements très variés, empruntés au règne végétal. C'est ce voile qui se déchira miraculeusement de haut en bas, au moment où le Christ rendit le dernier soupir.

En avant du Saint des saints, le Saint formait une vaste chambre rectangulaire de 20 mètres de longueur sur 10 de largeur et 15 de hauteur, plafonnée en bois du Liban. L'*autel des parfums*, construit en cèdre plaqué d'or, se dressait en face de la porte du Saint des saints, tandis que, contre la paroi de droite et de gauche, étaient rangés *cinq candélabres à sept branches* disposées en forme d'éventail. Chaque branche portait une lampe à huile qui brûlait jour et nuit. Alternant probablement avec les candélabres, on voyait là aussi *cinq tables d'or* de chaque côté pour les *pains de proposition*, que l'on cuisait sans levain et que l'on renouvelait tous les sabbats. A ces tables étaient accro-



La Palestine

chées les *trompettes*, qui appelaient aux cérémonies religieuses les fidèles adorateurs de Jéhovah. L'ornementation intérieure du Saint des saints et du Saint surpassait en richesse tout ce qu'on peut imaginer ; l'or, l'argent, le bois de cèdre et de cyprès y étaient prodigués ; les parois étaient lambrissées de bois de cèdre recouvert de lames d'or et orné de bas-reliefs représentant partout des chérubins, des palmiers et des guirlandes de coloquintes ou de grenades entremêlées de fleurs et de feuillage appartenant à une végétation fantastique. Il n'y avait pas jusqu'aux portes et aux parquets qui ne fussent construits en bois précieux et ornés de fines lames d'or qui cachaient aux regards les jointures des planches.

Le vestibule du Temple formait une petite pièce de 5 mètres de profondeur sur 10 mètres de largeur, assez semblable au narthex d'une église byzantine. A droite et à gauche, se trouvait un escalier tournant qui conduisait aux trois étages de chambres latérales entourant le sanctuaire, et dont la Bible nous détaille minutieusement le nombre et les mesures (1). Mais ce qui donnait au vestibule une importance spéciale, ce sont les *deux pylônes* ou tours surmontées de créneaux et atteignant plus de 60 mètres de hauteur (2). Elles formaient, avec la porte monumentale, la majestueuse façade du Temple.

Sur les côtés du perron, par lequel on accédait dans le *vestibule*, se dressaient deux énormes colonnes de bronze de 13 mètres de hauteur, appelées *Iakin* et *Boaz*, qui étaient couronnées par des chapiteaux ornés de deux chapelets de grenades et s'épanouissant en fleurs de lis ou de nénuphar. Ces colonnes, dont les deux noms réunis signifient *fondé sur la force*, paraissent n'avoir été qu'un ornement analogue aux obélisques qui précédaient les temples égyptiens.

AUTEL DES HOLOCAUSTES. — Vis-à-vis de la porte du sanctuaire, au milieu du parvis des prêtres, s'élevait, sur la roche actuelle de la mosquée, l'*autel des holocaustes*,

(1) *Ezech.* XL, XLI, XLII.
(2) Plusieurs pensent que le chiffre est corrompu, et que la hauteur des pylônes atteignait seulement une trentaine de mètres.

out revêtu d'épaisses plaques de bronze, avec ses quatre ornes que le prêtre sacrificateur ne manquait jamais d'asperger du sang encore tiède des victimes immolées. La hauteur de l'autel était divisée en deux étages ; un large oubassement formant un carré de 10 mètres de côté, et une plate-forme supérieure et plus étroite, autour de laquelle le prêtre pouvait circuler librement, et où brûlait a chair des agneaux que l'on immolait matin et soir. On montait par un escalier tourné du côté du Midi.

Tout près de l'autel des holocaustes, au Sud-Ouest, se rouvait un grand bassin, la *mer d'airain*, immense réservoir en airain fondu, porté sur la croupe de douze bœufs galement en airain, plus grands que nature, dont les têtes eules étaient franchement dégagées. Ces animaux étaient ivisés par groupe de trois, chaque groupe regardant un es quatre points cardinaux. Les bords du bassin étaient vasés à la manière d'une coupe. L'intérieur contenait 'eau nécessaire aux cérémonies du culte, aux ablutions des prêtres et au lavage des victimes.

La Bible mentionne *dix autres bassins mobiles*, destinés ans doute à transporter l'eau de la mer d'airain sur divers points de la cour, et particulièrement à l'autel des holocaustes. Sur les côtés Nord et Sud, on apercevait un certain nombre de *tables en marbre* pour le dépeçage des victimes.

A côté de cet ameublement principal du parvis des prêtres, on énumère dans le IIIe livre des Rois et dans le I^e livre des Paralipomènes tous les ustensiles qui servaient u culte : *couteaux*, *cruches*, *coupes en airain poli*, *plateaux*, *endriers*, *pelles*, *encensoirs*, etc. Tous ces ouvrages sont attribués par l'auteur sacré à Hiran-Abi, l'habile ouvrier ondeur et ciseleur en airain que le roi de Tyr avait envoyé Salomon.

LES TROIS PARVIS. — La place élevée qui entourait 'autel formait le *parvis des prêtres*. En franchissant la porte orientale, on arrivait au *parvis d'Israël*, où seuls les uifs entraient librement ; la partie Est était réservée spécialement aux *femmes*. C'est de là que le peuple assistait ux sacrifices, à travers les portiques à jour qui entouraient a cour des prêtres. Contre les murailles de ces mêmes portiques étaient suspendus treize *gazophylacia* ou troncs

destinés à recueillir les offrandes des fidèles pour l'entretien du culte.

Autour du portique extérieur s'étendait un grand espace vide où les prosélytes et les païens avaient libre accès : c'était le *parvis des Gentils*. Les Juifs devaient traverser cette cour en se rendant au Temple, mais sans s'y arrêter, sous peine d'avoir à recommencer leurs minutieuses purifications. Avec le temps, cette cour deviendra un véritable *lieu de marché*, et c'est de là que Jésus chassera les vendeurs du Temple (1).

JÉSUS-CHRIST DANS LE TEMPLE. — Un jour, on vit apparaître dans cette auguste enceinte un enfant de douze ans qui étonna les docteurs de la loi par son intelligence et par ses réponses. C'était Jésus de Nazareth, fils du charpentier Joseph.

Jadis, au même lieu, le même enfant s'était vu proclamer le Messie par Siméon, au jour de sa présentation et de la purification de sa Mère (2).

Plus tard, lorsque fut venu le temps de prêcher sa doctrine, le Sauveur, pendant son séjour à Jérusalem, passait ses journées dans le Temple, tantôt sous le portique de Salomon, tantôt dans le parvis d'Israël, où il prêchait, discutait avec les pharisiens, et laissait tomber de sa bouche divine des paroles comme celles-ci, qui les irritaient profondément : « Détruisez ce Temple, et je le rebâtirai en trois jours. » (3) Toujours il enseignait, empruntant le sujet de ses instructions aux scènes variées qui se passaient sous ses yeux : une pauvre veuve qui vient jeter son « quadrant » dans un des troncs sacrés (4), un pharisien et un publicain qui montent pour prier (5), une femme accusée d'adultère (6), lui fournissent l'occasion des plus belles leçons de morale, et il établit le véritable fondement des vertus chrétiennes. C'est au Temple qu'il donne les longs discours sur sa divinité rapportés en saint Jean.

(1) *Joan.* II, 10.
(2) *Luc.* II.
(3) *Joan.* II, 16.
(4) *Luc.* XVIII, 9.
(5) *Ibid.*, XXI, 1.
(6) *Joan.* VIII, 1.

Quand vint la Grande Semaine, le divin Maître y fut ncore plus assidu. Il y prêchait le jour, et, le soir, il escendait par la porte orientale, traversait la vallée du édron pour gagner le mont des Oliviers et la demeure ospitalière de Béthanie. C'est à l'un de ces retours que, épondant à un disciple qui vantait le grandiose monument, dit avec mélancolie : « De tout ce que vous voyez, il ne estera pas pierre sur pierre. » (1)

TEMPLE DE JUPITER. — Après le siège de Jérusalem ar Titus et l'incendie du Temple, l'esplanade ne demeura as longtemps déserte. Soixante-cinq ans plus tard, par les rdres d'Adrien, Jules Sévère la transforma en **capitole**, et fit élever, sur l'emplacement du sanctuaire de Jéhovah, n *temple à trois nefs*, où furent placées les statues de upiter Capitolin, de Minerve et de Junon (2). La propre *tatue de l'empereur* se dressa à côté de la roche sacrée (3) ; e Pèlerin bordelais la vit en 333. Adrien voulut faire de érusalem une ville toute païenne, afin d'en exclure les uifs et les chrétiens ; il la fit reconstruire tout entière sur a colline occidentale, et, en combinant son propre nom, Elius, avec celui de Jupiter Capitolin, il l'appela *Ælia apitolina*. De cette façon, l'*antique Sion* des prophètes esta en dehors des murs.

A l'avènement de Constantin, les statues païennes furent nlevées des lieux chrétiens qu'elles souillaient, et, en plus 'un point, grâce à la piété de sainte Hélène et de l'empeeur, s'élevèrent de magnifiques églises. Mais le vieux sancuaire de Jéhovah resta païen, et Julien l'Apostat donna au monde le spectacle de son impuissance à faire mentir la rophétie du Christ, en essayant en vain d'y reconstruire

(1) Voir, pour les développements, saint Matthieu (XXI-XXV) t les passages parallèles de saint Marc et de saint Luc. Voir ussi, au chapitre III des Actes des Apôtres, la guérison du oiteux et le discours de saint Pierre au peuple accouru.

(2) L'existence de ce temple en cet endroit, appuyée seulement ur un texte de Dion Cassius, qui nous est parvenu dans l'abréiation du moine Xiphilin au XIe siècle, paraît très douteuse u R. P. Vincent. On a vu plus haut, p. 109, que le savant uteur place le Capitole d'Ælia au Calvaire.

(3) « Sur le Saint des saints », dit saint Jérôme. (*Comment. ur S. Matth.* XXIV, 15.)

le Temple des Juifs (362). L'emplacement du Temple, qui avait été comme le pied-à-terre de Dieu dans l'ancien monde, devint, pour un temps, le réceptacle des ordures de la ville, au témoignage de saint Jérôme et d'Eutychius d'Alexandrie.

III — MOSQUÉE D'OMAR ✠

FONDATION. — C'est dans cet état que le kalife Omar le trouva en 638, après la capitulation du patriarche saint Sophrone. Il fit le geste symbolique de déblayer de ses propres mains la partie Sud de l'esplanade au milieu de laquelle devait s'élever, cinquante ans plus tard, la belle mosquée qui porte son nom. Abd-el-Mélik, dans le but de détourner les croyants du pèlerinage de la Mecque, dont son ennemi, Abdallah-ben-Kobéïr, était gouverneur, voulut créer en Palestine un sanctuaire de premier ordre. Il commença les travaux le 4 juin 691 et ne négligea rien pour l'embellissement du nouvel édifice. Les matériaux des anciens monuments furent largement mis à contribution. Ses successeurs complétèrent son œuvre. La mosquée imitait, dans sa forme générale, la rotonde qui recouvrait alors le Saint-Sépulcre, et dont Arculfe nous a gardé le plan sommaire. Les deux galeries contournantes gardent encore intactes les *superbes mosaïques* de cette époque.

Bien qu'elle ait été bâtie par ordre d'un prince arabe, la mosquée offre un parfait spécimen d'*art byzantin* ou, plus exactement, *syrien*. L'architecte et les décorateurs furent certainement des chrétiens. A cette époque l'art proprement arabe était encore dans les langes : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer le chef-d'œuvre que représente la mosquée d'Omar et la mosquée d'Amrou du Vieux Caire.

SOUS LES CROISÉS. — En 1016, un tremblement de terre fit tomber la coupole. Lors de la restauration qui suivit (1027), le tambour fut revêtu des mosaïques qui l'ornent encore. En 1099, les croisés, après s'être emparés de la mosquée où ils massacrèrent les musulmans qui s'y étaient réfugiés, trouvèrent l'édifice rendu à sa magnificence primitive et le convertirent en église qu'ils appelèrent *Templum*

mini. Elle fut desservie par une collégiale de Chanoines Saint-Augustin, ayant à leur tête un abbé mitré. Les oisés y exécutèrent des *peintures chrétiennes*, et, sur le cher central, recouvert d'un revêtement de marbre, s'élerent le maître-autel et le chœur. La *grille* qui l'entoure core aujourd'hui doit être leur œuvre.

En 1187, la victoire de Saladin rendit aux musulmans ır temple ; ils le purifièrent avec de l'eau de rose apportée grands frais d'Alep sur vingt chameaux par la sœur ème de Saladin. C'est de la même époque que date la coration intérieure de la coupole proprement dite. Depuis, mosquée a subi quelques réparations accidentelles ; la rnière date de Soliman le Magnifique, au XVIe siècle (1528).

ETAT ACTUEL. — Telle que nous la voyons, la mosquée Omar est un chef-d'œuvre de légèreté et d'élégance, de xe dans ses décorations, et d'harmonie dans ses proporons. Elle forme un **octogone régulier** inscrit dans un cercle 27 mètres de rayon, divisés par deux rangées concenques de *colonnes* et de piliers et couronnée par une *coule* élancée de 21 mètres de diamètre. On y accède par *atre portes* qui s'ouvrent aux quatre points cardinaux. ensemble du monument, avons-nous dit, est byzantin. s colonnes sont des monolithes en marbre précieux : rphyre, brèche, granit, vert antique. Depuis les corches jusqu'à la naissance du dôme, la décoration est en *osoïques byzantines* du plus haut intérêt. D'après M. de guë, elles offrent deux types distincts : l'un est caractésé par des combinaisons de joyaux appliqués aux enrouments d'une végétation imaginaire ; « l'autre reproduit e nature de convention : de larges fleurs, comme il n'en urit que dans les régions fantastiques où se complaît magination orientale, étalent leurs corolles découpées, aprées d'or, constellées comme la queue d'un paon, iroitantes comme un riche plumage, accompagnées de rges feuilles qui laissent échapper par intervalles des ges chargées de boutons gemmés, de fruits bizarres au ilieu desquels on s'étonne de voir des grappes de raisin ndues avec une remarquable fidélité ».

Cette décoration est complétée par de grandes inscriptions abes.

Les *plafonds* qui relient entre elles les deux enceintes son en bois orné de peintures. Les **vitraux**, très remarquables ne ressemblent en rien à ceux d'Europe. Les plus ancien sont l'œuvre de Soliman le Magnifique (1528). Par la simple juxtaposition de fragments de diverses couleurs, on a obtenu une distribution de tons, faite avec un tel sentiment de l'harmonie, que l'impression produite est comparable à celles de nos verrières les plus longuement étudiées. Ils ne sont pas montés en plomb, mais en plâtre et sont protégés à l'extérieur par un grillage en faïence qui tamise la lumière et ne laisse arriver dans la mosquée qu'un demi-jour mystérieux.

L'extérieur est recouvert jusqu'à la coupole de *faïences bleues ou vertes* qui produisent également un grand effet Les vertes sont les plus anciennes ; elles datent de la restauration faite au XVIe siècle par Soliman le Magnifique.

CRYPTE DE LA SAKHRAH. — La roche qui occupe le milieu de la mosquée, et sur laquelle se dressait l'*autel des holocaustes*, a donné son nom à l'édifice, *El Qoubbet es Sakhrah* (la *coupole de la Roche*). Elle est en grande vénération chez les musulmans. Voici leurs légendes :

Son dernier jour venu, Mahomet, monté sur El Bourak, magnifique jument blanche dont lui avait fait présent l'archange Gabriel, arriva à Jérusalem et y pria sous la roche avant de se mettre en route pour le ciel. Mais quand il voulut quitter le rocher, celui-ci s'éleva à la suite du prophète. Dieu envoya l'archange Gabriel, qui le retint immobile, élevé déjà à une certaine hauteur. Depuis ce temps, le rocher est demeuré suspendu entre le ciel et la terre (!).

Au-dessous de la *Sakhrah*, se trouve une crypte. Les musulmans y montrent les endroits où ont prié David, Salomon, Abraham, Elie, saint Georges, et surtout la place où Mahomet, en faisant sa prière, heurta le rocher, qui devint tendre comme la cire et reçut l'empreinte de son turban. Sous le pavé, symétriquement à l'orifice de la voûte rocheuse, se trouve une toute petite cavité sans issue, d'environ 25 centimètres de côté, à laquelle la légende attribue de grandes dimensions (1). Les musulmans l'appellent

(1) Les fouilles clandestines pratiquées en cet endroit par quelques officiers anglais (1911) ont révélé le véritable état des lieux. Il faut donc renoncer à voir dans cette excavation la

le *puits des âmes*, parce que, disent-ils, les âmes des trépassés se réunissent là deux fois par semaine pour adorer Allah.

Cette crypte est probablement la *citerne* qui se trouvait sous l'*aire d'Ornan*, lorsque David offrit son sacrifice à Dieu. La petite cavité que nous venons de mentionner lui servait de dépotoir.

Au Nord-Ouest de la roche, on a trouvé un canal souterrain qui a dû servir à l'écoulement des eaux et du sang des sacrifices.

QOUBBET EL SILSILÉH. — Devant la porte Est de la mosquée se trouve un élégant édifice polygonal soutenu par plusieurs rangées de colonnes concentriques, disposées de telle façon qu'on les aperçoit toujours toutes de quelque côté qu'on les regarde.

D'après les musulmans, il serait antérieur à la mosquée d'Omar et lui aurait servi de modèle. Pour eux, c'est le *tribunal de David*, où sont pesés les mérites et les péchés des âmes.

Les croisés en firent, avec beaucoup d'à-propos, la chapelle de Saint-Jacques le Mineur, l'apôtre cousin de Notre-Seigneur, qui devint le premier évêque de Jérusalem, et que les princes des prêtres firent précipiter du haut du Temple (vers ce lieu même) en l'an 62.

Selon les musulmans, une chaîne invisible descendant du ciel a là son extrémité ; c'est pourquoi ils l'appellent : *Coupole de la Chaîne : Qoubbet et Silsiléh.*

CHAIRE DU CADI. — A droite du portique méridional sous lequel on passe pour descendre à la seconde mosquée, on voit la jolie chaire de *Bohran ed Din Kadi*, vrai bijou de sculpture formé de débris d'architecture datant du milieu ou de la seconde partie du XIIe siècle (1). Elle sert aux prédications pendant le Ramadan.

bouche du canal par lequel s'écoulaient les eaux vannes et le sang des victimes.

(1) Ils offrent une similitude frappante avec certains motifs du portail de l'église Saint-Gilles, dans le Gard, construit vers 1150. Les chapiteaux de la Chaire du Cadi ont leur pareil dans deux chapiteaux triples trouvés par les Pères Trappistes au château d'El Athroun et emportés par les Turcs au musée de Constantinople.

Au centre de l'allée de cyprès qui se dirige vers la mosquée *El Aksa*, se trouve un **grand bassin** circulaire appelé *El Kas*. Là aboutit le conduit en fonte qui amène l'eau de l'Aïn Saléh (près des vasques dites de Salomon). Le vieil aqueduc en pierre, dont le canal moderne suit à peu près le tracé, fut construit par Pilate. Il amenait l'eau de l'Aïn Arroub, source située à 24 kilomètres au sud de Jérusalem, près de la route d'Hébron.

PALAIS DE SALOMON. — C'est sur l'emplacement compris entre les deux mosquées que le roi pacifique avait ses **palais** :

La maison de bois du Liban, longue de 100 coudées, large de 50 et haute de 30, formait trois étages et contenait 45 salles, 15 par étage... Il y fit le portique du trône, où il rendait la justice, et il le couvrit de cèdre. Sa maison d'habitation fut construite de la même façon, derrière le portique, et il fit une maison de même genre pour la fille du Pharaon (1).

IV — MOSQUÉE EL AKSA ✠

El Aksa signifie la *mosquée éloignée*, parce qu'à l'époque où la mosquée primitive fut construite, elle était la plus éloignée de la Mecque (2). C'est un immense édifice à sept nefs avec transept, mais sans abside, qui mesure 90 mètres de longueur sur 60 de largeur ; il n'a aucun caractère architectural bien tranché, à cause des réparations successives qui y ont été faites.

EGLISE DE LA PRÉSENTATION. — D'après une tradition locale qui n'est explicitement appuyée par aucun texte ancien, l'empereur Justinien aurait élevé, au sud de l'esplanade de l'antique Temple juif, une basilique en l'honneur de la Présentation de la Sainte Vierge. L'emplacement de cette basilique et même l'existence d'une église de la Présentation à Jérusalem sont une des questions les plus difficiles de l'archéologie palestinienne. Voici ce qui nous paraît le plus certain sur ce sujet.

(1) *III Reg.* VII.
(2) Les auteurs musulmans donnent le nom d'El Aksa à tout le Haram ech Chérif.

Justinien, rapporte l'historien Procope, fit construire à Jérusalem, en l'honneur de la Vierge, une église surnommée Sainte-Marie-la-Neuve (pour la distinguer sans doute de l'église plus ancienne de Sainte-Marie de la Probatique). « L'empereur ordonna de placer l'église Sainte-Marie sur la *colline la plus élevée*, mais celle-ci n'était pas assez grande pour les plans indiqués ; il s'en fallait d'un quart du monument ; il manquait au Sud et à l'Est l'espace consacré par l'usage aux cérémonies des prêtres. Les architectes construisirent alors des substructions grandioses sur la pente extrême du terrain, les élevèrent jusqu'à la hauteur du plateau, et obtinrent ainsi une surface de niveau avec le reste de la plate-forme du sanctuaire. » (1) L'historien ajoute que les pierres de cette substruction étaient d'une grandeur extraordinaire. « Les architectes les taillèrent dans les hautes montagnes qui entouraient la ville et, après les avoir dressées avec soin, les amenèrent sur des chariots dont la grandeur était en rapport avec la dimension des blocs. Chaque chariot reçut un bloc, et quarante bœufs choisis par l'empereur le traînèrent. On entailla les montagnes pour faire passer les attelages. » (2)

Commencée par le patriarche Elie (494-513), et laissée inachevée, faute de ressources, l'église Sainte-Marie-la-Neuve fut, à la demande de saint Sabas, menée à bonne fin par l'empereur Justinien, qui se chargea de tous les frais. Nous savons par Cyrille de Scythopolis que la dédicace eut lieu au mois de novembre 543.

Où était cette église Sainte-Marie ? Assez communément on admet qu'elle se trouvait, sinon à l'endroit même où s'élève la mosquée El Aksa, du moins dans les environs immédiats de ce monument, par exemple à l'angle Sud-Est de l'esplanade du Temple. Cette localisation ne va pas sans difficultés. On a « peine à croire, observe M. Couret, que l'on ait choisi, pour asseoir une basilique, un emplacement en horreur aux chrétiens et qui servait de réceptacle aux immondices de la ville ». Eutychii, *Annales*, col. 1100. — Saint Jérôme, *In Isaiam*, lib. XVII, cap. lxiv, *Patrol. lat.* t. XXIV, col. 626) (3). Du reste, Procope ne dit-il pas que l'église fût bâtie « sur la plus haute colline » de Jérusalem ? Or ceci ne peut s'entendre que de la colline occidentale. Enfin Cyrille de Scythopolis nous assure que Sainte-Marie-la-Neuve s'élevait « au milieu de la Ville Sainte », ce qui ne peut s'appliquer à aucun point du Haram ech Chérif.

Lorsque, en 638, le kalife Omar, accompagné de saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, pénétra sur l'esplanade de

(1) *De Ædificiis*, lib. V, cap. vi.
(2) *Ibid.*
(3) *La Palestine sous les empereurs grecs*, p. 181, note 7.

l'ancien Temple juif, il trouva celle-ci *réduite à l'état de voirie.* Ayant jeté son dévolu sur la partie méridionale, il remplit le pan de sa tunique d'immondices qu'il jeta sur les pentes du Cédron ; on déblaya l'endroit, et le kalife y fit élever la mosquée primitive d'El Aksa. Comme les mosquées d'alors, c'était une cour carrée entourée sur trois côtés d'une ou de deux rangées de piliers de bois avec des poutres pour architraves et de trois ou quatre rangées du côté du mihrab (1). Le pèlerin Arculfe (670) semble décrire ces misérables baraquements quand il dit : « A l'endroit fameux où jadis le Temple s'élevait dans toute sa splendeur, à proximité du mur oriental de la ville, les Sarrasins fréquentent une maison de prières en forme de quadrilatère faite de planches dressées et de grandes poutres au-dessus de certaines ruines et bâtie misérablement (*vili opere*). Cette construction peut, dit-on, contenir trois mille hommes à la fois. »

Selon l'historien arabe Souyouti, qui écrivait en 1470, Omar aurait prié en 638 dans l'église Sainte-Marie et l'aurait vouée au culte de l'Islam. Mais cet auteur est bien loin du fait qu'il raconte. De plus, il n'est pas vraisemblable que le kalife ait profané Sainte-Marie-la-Neuve, après avoir respecté les basiliques du Saint-Sépulcre et du Cénacle et après avoir promis à saint Sophrone que « les églises ne seraient ni habitées par les musulmans, ni détruites ». Le doute est d'autant plus légitime que, d'après un document de 808, le *Commemoratorium de casis Dei*, il y avait encore au début du IXe siècle « 12 clercs dans l'église Sainte-Marie-la-Neuve élevée par l'empereur Justinien ». De ce dernier texte, on peut conclure que l'église Sainte-Marie devait même se trouver en dehors de l'esplanade du Temple, car il paraît difficile d'admettre que les musulmans aient laissé au culte chrétien une partie du Haram ech Chérif, c'est-à-dire, comme le nom l'exprime, de l'*enceinte sacrée par excellence*. Les bons rapports entretenus par Charlemagne avec Haroun-al-Rachid ne suffisent sans doute pas à résoudre complètement l'objection.

Quant à la mosquée d'El Aksa actuelle, ce n'est certainement pas une ancienne église transformée, comme plusieurs l'ont soutenu : l'orientation du monument, *tourné vers la Mecque*, s'y oppose absolument. La présence de matériaux byzantins peut d'abord produire une impression contraire sur le visiteur, mais on sait que les Arabes utilisaient volontiers les débris des anciens édifices : ainsi ont-ils fait lors de la construction de la mosquée d'Omar. El Aksa, du reste, ne fut pas considérée comme une ancienne église par les croisés, puisqu'ils y installèrent d'abord le palais royal et, un peu plus tard, une partie du couvent des Templiers. Ceux-ci, dit un historien musulman indigné, éta-

(1) *Conférences de Saint-Etienne*, 1910 1911 ; Gabalda, 1911, p. 129

lirent des greniers et même des latrines au chevet de la mosquée.
A cause de toutes ces difficultés, certains archéologues ont
roposé de placer l'église Sainte-Marie-la-Neuve au-dessus de l'es-
arpement qui domine, à l'Ouest, la vallée du Tyropœon, en plein
uartier juif. Cette situation réalise fort bien l'expression de
'rocope « sur la plus haute colline », celle de Cyrille de Scytho-
olis « au milieu de la Ville Sainte », et s'adapte à la description
e l'Anonyme de Plaisance (570) qui a vu l'église Sainte-Marie
ans le voisinage du Temple de Salomon (1). Les tenants de cette
pinion croient que Sainte-Marie-la-Neuve n'a jamais porté le
econd vocable d'église de la Présentation ou que, du moins,
'histoire est muette sur ce point. Dans leur pensée il n'y aurait
robablement jamais eu de basilique élevée à Jérusalem en l'hon-
eur de la Présentation de la Sainte Vierge (2).

HISTOIRE DE LA MOSQUÉE. — Peu après le passage
l'Arculfe (670), on remplaça les baraquements qu'il avait
us par un monument plus architectural. La nouvelle
nosquée, détruite par les tremblements de terre de 770,
ut relevée par le kalife Mohammed el Madhi (775-795).
în 1236, Mélek el Mouadhem Issa, neveu de Saladin,
onstruisit le porche monumental dont les sept arceaux
orrespondent aux sept nefs du monument.

LES TEMPLIERS. — Sous Baudouin Ier (1100-1118), les
roisés transformèrent la mosquée en résidence royale et
ui donnèrent le nom de *palais de Salomon*. On réserva le
hevet du monument aux Templiers qui y établirent des
reniers et des latrines. (Voir plus haut.) Cet Ordre des
empliers fut fondé en 1118 par Hugues de Payens, au-
uel s'adjoignirent huit compagnons. Les nouveaux moines-
oldats élevèrent, du côté Ouest, des constructions attenantes
El Aksa, entre autres une église, octogonale comme la
nosquée d'Omar, qui servit de modèle aux sanctuaires de
'Ordre en Europe. Ils adoptèrent comme blason la coupole
lu *Temple du Seigneur*.

(1) Près de la basilique de Sainte-Marie-la-Neuve, l'Anonyme
le Plaisance vit une nombreuse communauté de moines, des
ôpitaux pour les hommes et les femmes, une hôtellerie pour
es pèlerins, des tables sans nombre et plus de 3 000 lits (?)
our les malades (Cyrille de Scythopolis parle de 300 lits seu-
ement, fondés à la demande de saint Sabas).
(2) Voir *Echos d'Orient*, 1912, p. 146 et suiv. ; p. 234 et suiv.

CURIOSITÉS. — Après 1187, la coupole d'El Aksa fut restaurée par Saladin, qui la couvrit de mosaïques et fit apporter d'Alep dans la mosquée la magnifique **chaire** ornée d'arabesques et incrustée de nacre et d'ivoire, qui avait été sculptée par ordre du sultan Noureddin.

A droite de cette chaire se trouve l'*Angle de la Circoncision*, petit oratoire entouré d'un grillage en fer qui semble remonter aux croisés, où les musulmans montrent l'*empreinte d'un pied de Jésus.*

Tout près de là se voient les *colonnes de l'épreuve*, entre lesquelles il fallait être capable de passer pour aller au ciel. Des accidents étant arrivés à des dévots trop obèses, on ne permet plus l'épreuve depuis 1883.

Un peu en avant, la tribune où se tiennent les imams pendant la prière est supportée par d'élégantes colonnettes de marbre avec chapiteaux romans et est décorée de sculptures analogues à celles de la Chaire du Cadi (XIIe siècle).

A l'ouest du transept, on voit une grande pièce divisée en deux par une rangée de lourds piliers qui supportent des voûtes romanes ; c'est la *salle d'armes des Templiers.*

Le transept oriental se prolonge aussi en une petite galerie badigeonnée à la chaux qui porte le nom d'*oratoire d'Omar.*

Une foule de souvenirs de l'Ancien Testament ont été localisés par les musulmans dans l'immense mosquée.

V — LA QUESTION DE L'ESPLANADE

Le Moriah ne présentait, sous David, qu'une étroite crête de rocher. Il porte aujourd'hui une large terrasse dont le pourtour dépasse 1 500 mètres.

Par qui, et à quelle date fut opérée cette gigantesque transformation ?

La Bible et l'histoire attestent qu'à plusieurs reprises des travaux furent exécutés sur la sainte colline : sous Salomon, Zorobabel, Hérode, Adrien, Julien l'Apostat, Justinien, les Arabes... Quel fut, parmi ces princes bâtisseurs celui qui a élevé l'enceinte encore visible, et dont on peut admirer en maints endroits, surtout aux quatre angles, les assises monumentales?

On a généralement renoncé aujourd'hui à reconnaître dans le

Haram actuel un travail salomonien. Un grand nombre de savants l'*attribuent à Hérode* (1). Cette opinion ne va pas sans quelque difficulté. Le P. Germer-Durand a proposé depuis longtemps d'y voir une œuvre *romaine du IIe siècle après Jésus-Christ* (2).

Tout le monde admet au moins qu'Hérode a développé l'esplanade de Salomon. Sous Salomon, l'ensemble des constructions du Temple formait un carré d'environ 400 coudées de côté (3). Le sanctuaire proprement dit avait 60 coudées de long sur 20 de large (30×10 mètres). Le reste était occupé par le parvis des prêtres, celui du peuple et la terrasse. Cette première esplanade reste à peu près marquée par la terrasse surélevée qui entoure la mosquée d'Omar.

Les dimensions du sanctuaire ne furent pas modifiées au cours des restaurations de Zorobabel et d'Hérode. Les parvis et l'enceinte durent aussi garder les mesures primitives au retour de la captivité. Mais il n'en fut pas de même sous Hérode le Grand. Celui-ci apporta aux parvis et à l'esplanade des agrandissements qui en doublèrent la superficie. Au dire de Josèphe, Hérode « trouva au Temple une enceinte de quatre stades (740 mètres) (4), et la nouvelle esplanade atteignit un périmètre de six stades, y compris l'Antonia » (5). Le développement ménagé surtout au Nord et au Sud en fit un rectangle régulier comptant environ un stade et demi de longueur, et un stade de largeur. Le roi établit sur cette nouvelle terrasse ses riches parvis et ses vastes portiques. De l'ancien Temple resta le seul portique appelé *de Salomon* (6), situé à l'Est sur une longueur de 400 coudées, et dont les Juifs demandèrent plus tard la restauration à Agrippa II.

Telle fut l'œuvre d'Hérode.

Cette œuvre ne semble pas être celle qui nous reste :

a) Le périmètre de notre esplanade est de *huit stades* et plus exactement 1 544 mètres, non compris les restes de l'Antonia), au lieu de six stades indiqués par Josèphe ;

b) Le plan de l'enceinte actuelle a *coupé à moitié la base* même de la forteresse hérodienne de l'Antonia ;

c) Cette enceinte enclave les restes de *deux ponts formés du même appareil*, et jetés sur le Tyropœon, au Sud-Ouest ; celui

(1) DE VOGÜÉ, *le Temple* ; R. P. LAGRANGE, O. P., *Revue biblique*, 1893 ; R. P. AUCLER, S. J., *plan de l'ancienne Jérusalem*, etc.

(2) Sa thèse complète a paru dans la revue des *Echos d'Orient* 1903.

(3) C'est le chiffre d'Ezéchiel, identique à celui que Josèphe donne à l'esplanade avant son agrandissement par Hérode.

(4) *Antiquités*, l. XV, ch. XI.

(5) *Guerre de Judée*, l. V, ch. XV.

(6) *Joan.* X, 23 ; *Act.* III, 11 ; JOSÈPHE, *Antiquités*, l. XX, ch. IX. Les anciens pèlerins n'ont pas toujours montré à sa vraie place le *portique de Salomon*.

dit de Wilson, à la Porte de la Chaîne (Bab el Silsiléh), et celui de Robinson, plus au Sud. Or, Josèphe, en décrivant ce même endroit, ne parle que d'*un seul pont*, voisin de la Curie et rattaché à la place du Xyste.

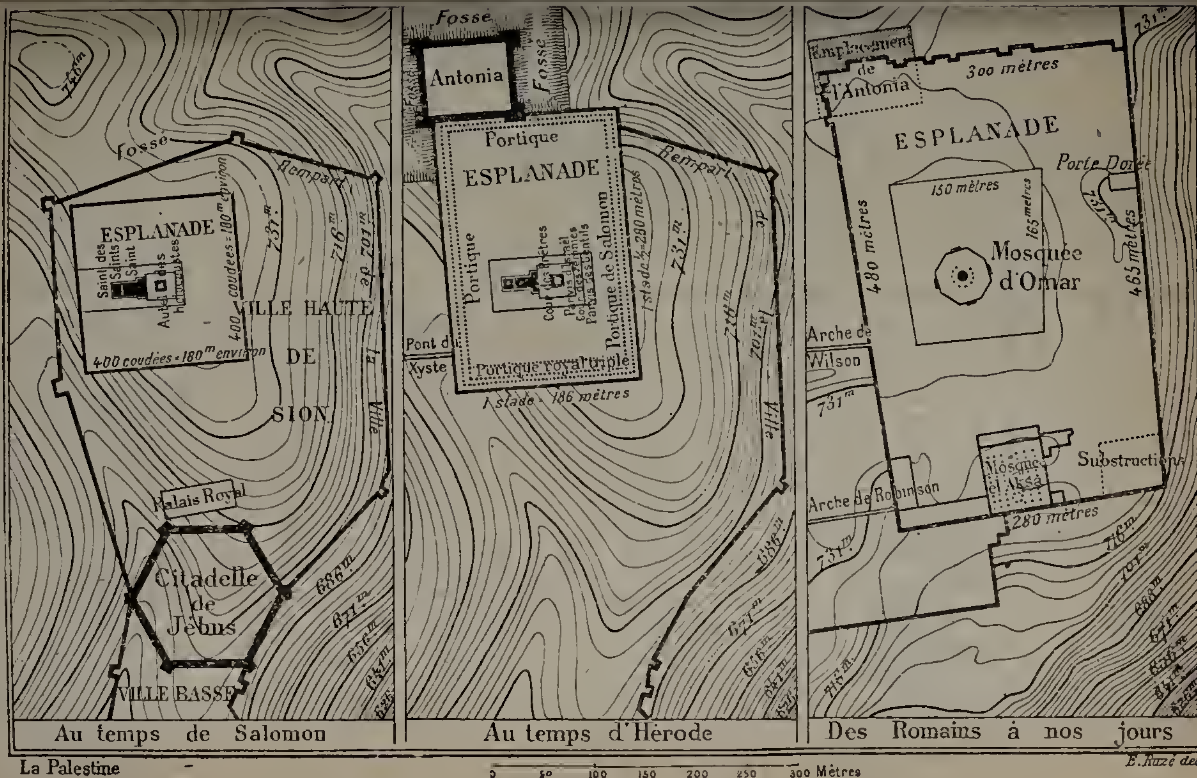
L'esplanade, dans ses lignes présentes, n'aurait donc été bâtie qu'après la chute de la Jérusalem juive et sa réédification en colonie romaine par Adrien (135). On établit en cet endroit le Capitole. Deux larges avenues y amenaient au Sud par la *porte double* et par la *porte triple*. A l'Est, était la *porte dorée*, transformée et magnifiquement décorée plus tard par Justinien. A l'Ouest, les deux ponts reliaient le Capitole à la cité d'Elia. Ces grands travaux furent sans doute exécutés avec les anciens matériaux, sous les règnes d'Adrien et d'Antonin le Pieux, dont les statues se dressaient devant le temple de Jupiter Capitolin. On a retrouvé le nom d'Antonin sur le socle de l'une de ces statues, enclavé dans les soubassements de la mosquée El Aksa.

PORTES DOUBLE, TRIPLE, SIMPLE. — En sortant d'*El Aksa* par la porte principale, on trouve à droite un escalier qui conduit dans une double galerie souterraine parallèle à la mosquée et dont le niveau s'abaisse en pente douce à mesure que l'on avance. D'abord divisées par une muraille et ensuite par une rangée de piliers carrés qui supportent les arceaux, ces deux galeries n'en forment plus qu'une à l'extrémité, où une énorme colonne monolithe sert de point d'appui aux retombées des quatre voûtes sphériques qui la couvrent.

Cette galerie s'ouvrait sur la colline d'Ophel par deux baies appelées *Porte double*, dont les sculptures, ainsi que les chapiteaux de la grosse colonne, sont de style gréco-romain. Cette porte servait, au temps d'Elia, d'avenue au temple de Jupiter.

Dans les substructions dites *Ecuries de Salomon*, nous retrouverons encore deux autres portes : la *Porte triple*, qui formait sous Adrien la deuxième entrée sur le côté Sud du Haram, et la *Porte simple*, pratiquée plus tard dans le mur par les croisés, pour introduire aux souterrains leurs bêtes de somme.

SUBSTRUCTIONS DU HARAM. — A l'est de la Porte double se trouvent d'autres souterrains beaucoup plus vastes,



AGRANDISSEMENTS SUCCESSIFS DE L'ESPLANADE DU TEMPLE

connus sous le nom d'**Ecuries de Salomon** ; on y descend par un escalier établi à l'angle de l'esplanade. Selon une tradition, ce monarque aurait logé là ses nombreux chevaux, mais il semble bien que ces substructions, certainement moins anciennes que les angles du mur du Haram (1) sont postérieures à Adrien. Nous avons là un travail byzantin ou peut-être même arabe. Les croisés transformèrent réellement ces souterrains en écuries. On voit encore, aux angles des piliers, des trous où ils attachaient leurs chevaux et des mangeoires taillées dans le rocher.

PORTE DORÉE ✠. — Justinien bâtit une porte monumentale à l'emplacement présumé de l'ancienne **porte orientale** par laquelle Notre-Seigneur aurait fait son entrée triomphale le jour des Rameaux (2). Il donna à l'édifice une disposition analogue à celle de la *Porte double* dont nous avons parlé, et obtint ainsi une salle à deux nefs, soutenue au milieu par trois colonnes en marbre gris. Les côtés sont ornés de pilastres surmontés de frises richement sculptées. Chaque nef est couverte de deux calottes sphériques. L'extérieur de la *Porte dorée* présente une double arcade en plein cintre, dont les archivoltes sont surchargées d'ornements et de feuillages qui datent incontestablement de l'époque byzantine. Les croisés gardaient cette porte murée et ne l'ouvraient que pour la procession du jour des Rameaux.

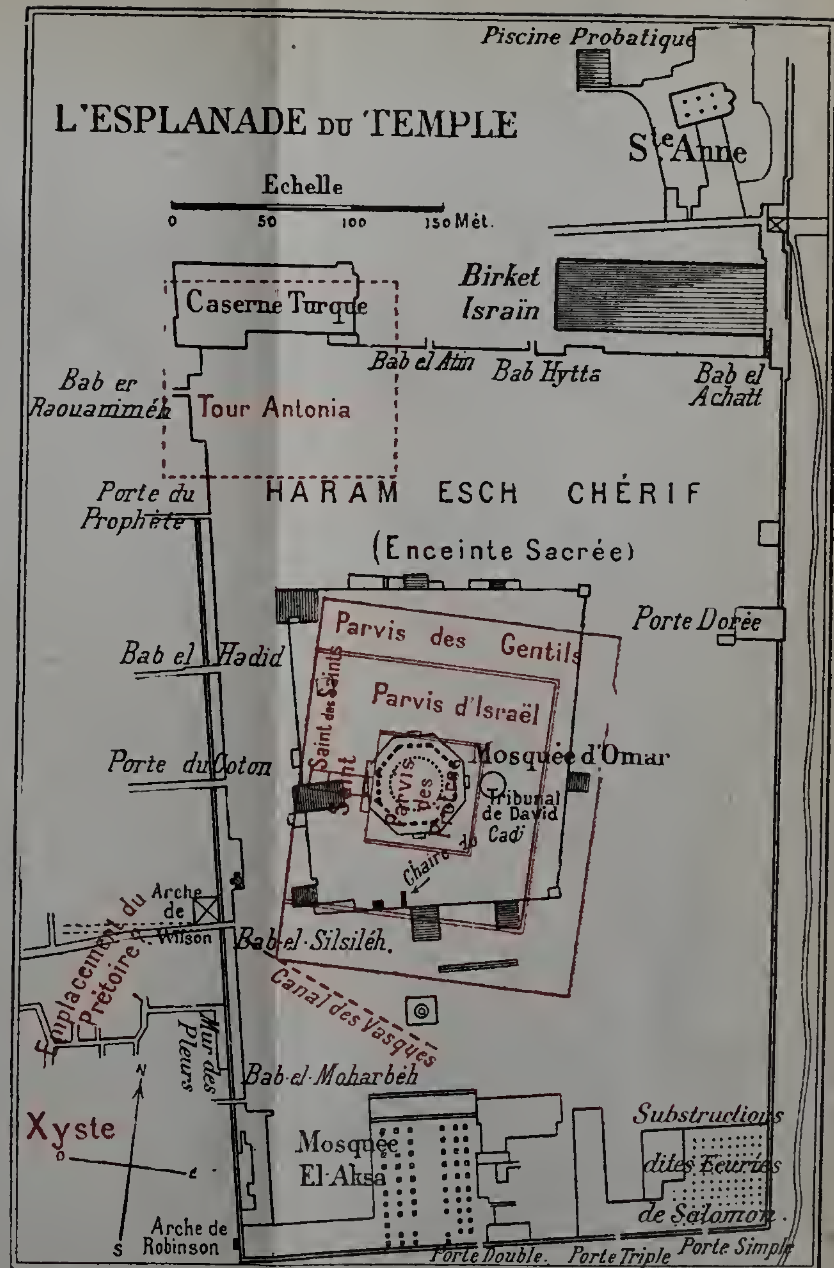
Les Turcs ne l'ouvraient jamais, assurant que le jour où elle serait ouverte les Frandjis entreraient à Jérusalem.

Près de la Porte dorée, une insignifiante construction est vénérée par les musulmans comme le *tribunal de Salomon*, et le lieu du jugement des deux mères (3). Mais le palais de Salomon était situé, nous l'avons dit, sur l'emplacement compris entre les deux mosquées.

(1) Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner un peu attentivement le coin Sud-Est de ces substructions.

(2) D'après ce que nous avons dit sur les développements de l'esplanade, cette porte, la *Belle* Porte, devait être plus à l'Ouest, plus rapprochée du Temple. C'est là que Pierre et Jean venant pour la prière, guérirent un boiteux (*Act.* III.) Quant à la dénomination de *porte dorée*, elle ne date que du temps des Croisades. A cette époque, le mot grec *óréa*, c'est-à-dire *belle*, a été traduit par *dorée*, sous l'influence du mot latin *aurea*, qui a cette signification.

(3) *I Reg.* II, 16.



La Palestine

E. Ruzé del^t

CHAPITRE VI

Le mont Sion chrétien

Le terme de *Sion* s'est appliqué à des lieux différents à ravers les âges. Primitivement, il désignait la petite colline 'Ophel, voisine de Siloé, puis il s'étendit à toute la colline u Temple, et enfin à toute la ville, y compris la colline ccidentale (1).

Comme, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, la ville 'était portée tout entière vers l'Ouest, la colline occidentale érita de ce nom avec d'autant plus de succès que l'Ophel tait alors abandonné. Le Cénacle, premier sanctuaire chrétien, fut appelé, comme le Temple jadis, *la sainte Sion*, et a colline qui le portait : le mont Sion chrétien.

Les souvenirs du mont Sion chrétien sont nombreux et mportants. Nous prendrons comme point de départ la *orte de Jaffa*, et nous visiterons successivement la tour e David, la caserne turque, l'église de Saint-Jacques le Majeur et le quartier arménien, le Cénacle et l'église de la Dormition, enfin le jardin Saint-Pierre *in Gallicantu*.

I — TOUR DE DAVID

SON ORIGINE. — L'opinion qui attribuait au roi David a construction de cette tour est aujourd'hui abandonnée.

Les blocs de la base offrent une frappante ressemblance avec les débris de la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre, ou encore avec ceux du souterrain de l'esplanade lu Temple, qu'on n'ose plus appeler sérieusement salomoniens. D'ailleurs, si la cité de David est légitimement eplacée près de Siloé, on est dispensé de lui chercher si oin sa citadelle. Il est vraiment extraordinaire que, dans

(1) Sur le Sion davidique et salomonien, voir p. 76-77, 229-231.

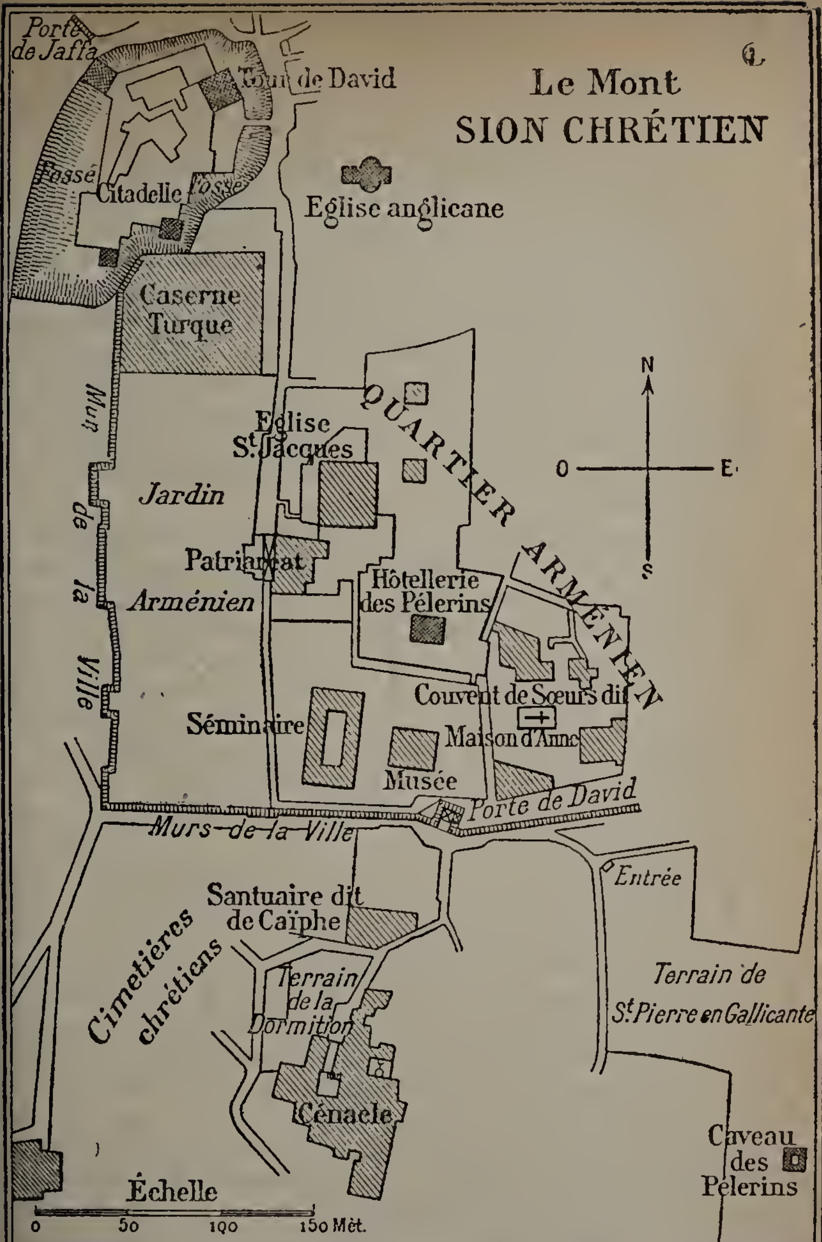
les récits des nombreux sièges de Jérusalem, il ne soit jamais fait mention de cette forteresse jusqu'à Hérode et Titus. C'est que, en vérité, son histoire connue ne commence qu'avec Hérode le Grand ou peut-être avec les princes asmonéens.

Quand l'Iduméen Hérode le Grand fut devenu roi de Judée, il transporta sa demeure des pentes du Tyropœon (palais des Asmonéens) dans le nouveau quartier de sa capitale agrandie, à l'angle Nord-Ouest. Le somptueux palais, témoin de tant de drames de sang, formait une vraie place forte couverte de hautes murailles et surtout de trois tours d'un appareil superbe appelées de trois noms amis : *Hippica*, *Phasaël*, *Marianne* (1). Leurs blocs de marbre blanc mesuraient, d'après Josèphe, jusqu'à 10 mètres de longueur, et étaient si habilement reliés entre eux, que sur la face rendue toute lisse, les jointures mêmes disparaissaient.

Or, ces détails de la construction hérodienne ne semblent pas pouvoir répondre à ce que nous voyons aujourd'hui dans notre tour de David, formée de grandes pierres calcaires taillées en bossage ; elle serait donc l'œuvre d'une époque postérieure.

Titus, à la vérité, avait, lors de la destruction de Jérusalem, épargné les trois tours hérodiennes, pour attester à tous la valeur des soldats romains, capables de forcer de pareils ouvrages. Mais son successeur, Adrien, détruisit ces monuments, devenus le repaire des bandes de Bar-Cokéba, au début de la dernière insurrection juive. Il fallut donc

(1) Hippicos était un ami d'Hérode, et Phasaël son frère aîné. Marianne fut sa seconde femme. Après l'avoir aimée éperdument, il l'accusa d'infidélité et la fit mettre à mort (28 ans av. J.-C.).
Ces tours comprenaient trois parties distinctes : la partie inférieure n'était qu'un blocage massif ; la deuxième formait un grand réservoir ; dans la troisième se trouvaient les appartements. Les trois tours étaient au Nord, sur l'ancien rempart : la tour d'Hippicus, située à l'angle Nord-Ouest, était élevée de 80 coudées (36 mètres) ; celle de Phasael avait 90 coudées de haut et 40 de côté. C'était la plus forte : ses dimensions répondent assez bien à la tour dite de David, qui a pu être édifiée sur la base même de la tour hérodienne. La tour Marianne n'avait que 20 coudées de côté et 55 de hauteur (*Guerre de Judée*, l. V, ch. IV).



La Palestine

E. Ruzé del.

les rebâtir. Peut-être le démolisseur des tours en fut-il lui-même le reconstructeur, pour en doter, quelques années plus tard, la nouvelle ville d'Elia (1).

Si cela est, Adrien fut plus heureux qu'Hérode même, puisque la citadelle, du moins la tour principale, a eu la bonne fortune de traverser les siècles, malgré maints sièges subis au cours des âges, en particulier l'assaut du 15 juillet 1099, où Tancrède et Raymond de Toulouse, montés en même temps, faillirent en venir aux mains, à l'intérieur, pour savoir à qui resterait la conquête. Au moyen âge, une ruche de moines bourdonnait à son ombre, a dit un pèlerin, et les chrétiens l'appelèrent *tour des Pisans*. La dernière restauration est de Soliman le Magnifique (XVIe siècle).

La caserne turque occupe vraisemblablement le lieu où s'élevait le *palais d'Hérode le Grand*.

« Les trois tours d'Hippicus, de Phasaël et de Marianne formaient au Nord l'enceinte du palais royal, dont la magnificence défie toute description. Une muraille spéciale, haute de 30 coudées, l'entourait de toutes parts. On y voyait d'immenses salles capables de tenir cent lits de convives, où brillaient les pierres les plus variées, et où s'accumulaient les objets les plus rares et une ornementation d'une magnificence indescriptible. Les jardins étaient couverts de vertes pelouses et de bosquets touffus, pourvus d'agréables promenades et de fontaines aux bassins d'airain. » (1)

Ces merveilles, qui virent passer l'humble Sauveur, disparurent en l'an 70, sous la torche des incendiaires, avant que Titus eût pu s'en rendre maître.

Hérode Agrippa († 44) dut y résider comme son aïeul : « il aimait, dit Josèphe, à résider à Jérusalem », et c'est sans doute près du palais fortifié que se trouvait la prison où fut enfermé saint Pierre, et d'où saint Jacques, le premier apôtre martyr, alla à la mort.

Voyant que cela était agréable aux Juifs, Hérode ordonna encore l'arrestation de Pierre... La nuit même du jour où Hérode devait le faire comparaître, Pierre, lié de deux chaînes, dormait entre

(1) Eutychius d'Alex.
(2) JOSÈPHE, *Guerre de Judée*, l. V, ch. IV.

deux soldats, et des sentinelles devant la porte gardaient la prison. Tout à coup survint un ange du Seigneur, et une lumière resplendit dans la prison. L'ange, frappant Pierre au côté, le réveilla en disant : « Lève-toi promptement. » Et les chaînes tombèrent de ses mains. L'ange lui dit : « Mets ta ceinture et tes sandales. » Il le fit, et l'ange ajouta : « Enveloppe-toi de ton manteau et suis-moi. » Pierre sortit et le suivit, ne sachant pas que ce qui se faisait par l'ange fût réel ; il croyait avoir une vision. Lorsqu'ils eurent passé la première garde, puis la seconde, ils arrivèrent à la porte de fer qui donne sur la ville ; elle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; ils sortirent et s'engagèrent dans une rue, et aussitôt l'ange le quitta.

Alors, revenu à lui-même, Pierre se dit : « Je vois maintenant que le Seigneur a réellement envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de tout ce qu'attendait le peuple juif. » (1)

Avant cet événement, saint Luc nous raconte le martyre de l'apôtre saint Jacques, dont la tradition a fixé le lieu un peu plus au Sud.

Sur l'emplacement de cette même caserne turque se trouvait au XIIe siècle *le palais des rois latins*, d'abord établi dans la mosquée El Aksa.

II — SAINT-JACQUES LE MAJEUR ✠

L'ÉGLISE. — Le sanctuaire de Saint-Jacques le Majeur est l'église patriarcale arménienne. Le souvenir de la décapitation de saint Jacques, mentionné dans ces deux versets des Actes : *En ce temps-là, le roi Hérode se mit à maltraiter quelques membres de l'Eglise, et il fit périr par le glaive Jacques, frère de Jean* (2), est localisé dans une petite chapelle située dans la nef gauche de l'église.

L'apôtre fut martyrisé l'an 44, par ordre d'Hérode Agrippa I[er], avant même que les apôtres n'eussent quitté la Syrie. Ses reliques, portées dans la suite à Compostelle, devinrent l'objet d'un des pèlerinages les plus célèbres. C'est ici que nous trouvons le souvenir du martyre déjà fixé à l'époque latine, témoins : Jean de Wurtzbourg (1165) et l'*Estat de la Citez de Ihérusalem* (1228-1231). Le sanctuaire actuel, à

(1) *Act.* XII, 3 et suiv.
(2) *Ibid.*, XII, 1-2.

trois nefs avec coupole centrale, paraît dater des Croisades. Il a, semble-t-il, de tout temps appartenu aux Arméniens. Doté par les rois d'Espagne à une époque où les Arméniens étaient unis à Rome (XIV[e] siècle, cf. G. DE BALDENSEL, 1318, et N. DE POGGIBONSI, 1345), les armes des rois catholiques en décorèrent l'entrée jusqu'au XVI[e] siècle (P. PANTALEO, ALCARTOTI). Jusqu'en 1870, les Latins eurent la permission d'y célébrer la fête de saint Jacques. A chaque anniversaire, les Pères Franciscains adressent aux Arméniens, par l'intermédiaire du consulat général de France, une protestation rappelant l'ancien usage et leur droit.

D'après une légende consignée par un pèlerin russe du XV[e] siècle, on conservait ici deux pierres du mont Sinaï apportées par un ange à la Sainte Vierge, qui voulait faire le pèlerinage de la Sainte Montagne. Aujourd'hui, on montre dans une pièce attenante à la nef de droite une pile de trois pierres brutes provenant : la plus haute du Sinaï, la seconde du Thabor, et la troisième du Jourdain. On conserve aussi plusieurs sièges anciens. Celui qui est dans le chœur est décoré du titre de **chaire de saint Jacques.** On gardait, en effet, un siège de saint Jacques au mont Sion au IV[e] siècle (pèlerinage dit de SAINTE SYLVIE), mais on peut douter qu'il existe encore. Il s'agirait, d'ailleurs, de l'autre saint Jacques (le Mineur, le « frère » de Notre-Seigneur), premier évêque de Jérusalem, mort l'an 62.

La communauté arménienne (1) occupe un grand quartier isolé sur le mont Sion, depuis la caserne turque voisine de la tour de David jusqu'à la porte Nébi Daoud. C'est le **quartier arménien.** Les jardins du patriarcat sont à main droite, lorsqu'on se rend au Cénacle. A gauche, enserrant l'église et entourées d'une enceinte de murs, se trouvent de nombreuses constructions : palais du patriarche, séminaire, monastères d'hommes et de femmes, hospice pour les pèlerins, maisons particulières, le tout formant divers groupements séparés par de grandes cours.

On peut visiter le petit **musée** à droite, dans l'ancien Séminaire, en allant au sanctuaire appelé « Maison d'Anne ».

(1) Voir, sur son organisation intéressante, le chapitre des préliminaires : *Races et religions*, p. 47-48.

MAISON D'ANNE ✠. — Ce sanctuaire est situé au sud-est e l'église Saint-Jacques, et à quelques pas seulement de ι porte Nébi Daoud ou de Sion. C'est la chapelle du couvent es Saints-Anges, habité par des religieuses arméniennes.

Avant le xve siècle, aucun témoignage ne mentionne clai-ement sur le mont Sion une maison d'Anne distincte de elle de Caïphe. Mais depuis cette époque, on a de nombreux extes de pèlerins en faveur de l'identification actuelle Georges Pfinzing, 1436 ; Rochechouart, 1461, etc.).

Le sanctuaire comprend une sorte de vestibule ou narthex, la chapelle proprement dite, qui a une seule nef minus-ule avec de **petits oratoires** sur les côtés. A gauche, un de es oratoires est consacré au souvenir de la comparution e Jésus devant Anne. Un tableau placé par devant, dans vestibule, représente la scène du valet souffletant le ivin Maître.

III — LE CÉNACLE ✠

On sort de la ville par la *porte de Sion*, dont une inscrip-on arabe indique la date (1540), et l'on trouve la mosquée ı **Cénacle** à 130 mètres environ au Sud, au milieu d'un roupe de maisons que les musulmans appellent *Nébi Daoud* e prophète David). Juifs et mahométans croient que le ombeau de David est à l'intérieur de cette mosquée, dans quelle les chrétiens reconnaissent à juste titre le lieu tra-itionnel de la *Cène* et de la *Descente du Saint-Esprit* sur s apôtres le jour de la Pentecôte.

LES SOUVENIRS DU CÉNACLE (1)

A ces deux grands événements, que de détails touchants rattacher ! Ceux d'abord de la dernière **Cène** : Pierre et ean préparent le repas dans la maison d'un riche disciple Jérusalem. « Allez nous préparer la Pâque, afin que nous mangions. » Le soir venu, Jésus mange pour la dernière is l'agneau sacré, suivant les rites solennels prescrits par

(1) Il serait trop long de rapporter ici tous les textes. Nous ous contentons de les résumer et d'y renvoyer le lecteur. (Voir *atth.* XXVI ; *Marc.* XIV ; *Luc.* XXII ; *Joan.* XIII-XIV, XX ; *Act.* I-II.)

Moïse, et lave les pieds des apôtres. « J'ai, dit-il, désiré grandement manger cette Pâque avec vous avant de souffrir car je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle s'accomplisse dans le royaume de Dieu. » Puis, le repas liturgique est suivi de la nouvelle Pâque, ou mieux de l'institution de l'alliance nouvelle établie sur la présence réelle du Corps et du Sang de Jésus-Christ livrés pour le salut des hommes ; le sacerdoce chrétien est fondé. « Il prit du pain, et, rendant grâces, il le rompit et le leur donna en disant : Ceci est mon Corps, qui est livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même la coupe, et la leur donna en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang qui est répandu pour vous. » Cependant, le traître Judas est sorti du Cénacle ; Jésus prédit les trois reniements de saint Pierre et se livre avec ses apôtres aux graves et sublimes entretiens qui se poursuivent sur le chemin de Gethsémani ; c'est comme son testament en cette heure suprême.

Le Cénacle resta le **lieu de réunion** des apôtres. Là, le soir de la Résurrection, Notre-Seigneur leur apparut, les portes closes, leur donna sa paix et leur confia le pouvoir de remettre les péchés (1). Là, huit jours après, l'incrédule Thomas fut témoin d'une seconde apparition du Maître. Là enfin, après l'élection de saint Mathias, s'accomplit le grand miracle de la **Pentecôte**, qui fonda définitivement l'Eglise et donna à saint Pierre la puissance de convertir sur-le-champ 3 000 Juifs de la dispersion accourus de partout pour la fête (2).

LE LIEU DU CÉNACLE A TRAVERS LES SIÈCLES

TRADITION SUR LE LIEU DE LA PENTECOTE ET DE LA CÈNE. — A ne s'en tenir qu'aux données de l'Evangile et des Actes, rien n'empêche d'identifier le Cénacle de la *Pentecôte* avec celui de la *Cène*. Mais la question ne peut être tranchée *a priori*. Il faut donc interroger la tradition.

Dès le IVe siècle, le souvenir de la *Descente du Saint-Esprit*, et, partant, celui des deux apparitions après Pâques, sont localisés sur la montagne de Sion, dans des documents

(1) *Joan.* XX, 22-23.
(2) *Act.* II, 1-13

its qui nous attestent une croyance déjà ancienne. Saint iphane (392) affirme qu'en l'année 117 Adrien, se rendant Egypte, trouva la ville détruite par Titus encore en nes, à l'exception de quelques maisons et de la « petite ise de Dieu, qui s'élevait là où les disciples, après l'As- ısion du Sauveur au mont des Oliviers, montèrent à la ˈe haute. Elle se trouvait dans la partie de Sion qui avait ıappé à la destruction » (1). Déjà, en 348, saint Cyrille Jérusalem (2) connaît l'église supérieure des apôtres, où *Saint-Esprit est descendu*; la relation de sainte Ethérie parle à plusieurs reprises (385).

Au cours du IVe siècle, à la suite du mouvement architec- al créé par Constantin, une grande **basilique** avait rem- cé le modeste sanctuaire primitif (3).

Les premiers documents qui marquent le lieu de la *Cène charistique* à l'église de la Sainte-Sion datent du siècle (4). A cette époque, le célèbre prêtre de Jérusalem sychius († après 451) exalte ainsi la gloire de ce sanc- ire : « Toi (Bethléem), tu fais jaillir le lait du sein vir- ıal ; Sion fait descendre le Saint-Esprit du sein du Père. as fait lever le pain, mais *Sion* a institué le *festin*. Tu nourri le Sauveur à la crèche, mais Sion l'a conduit à *utel*. » (5) Eutychius de Constantinople († 582), exandre le Moine (VIe siècle ou commencement du VIIe), ut Sophrone († 638), le pèlerin arménien Joseph rs 660) et tous les pèlerins postérieurs localisent la Cène charistique dans la grande église de la Sainte-Sion.

AUTRES SOUVENIRS TRADITIONNELS. — *a*) Après scension et la Pentecôte, la Très Sainte Vierge *vécut* à é des apôtres, de saint Jean surtout, sur le mont Sion. 'st là que, peu d'années après, elle *mourut*, suivant le

(1) *Lib. de mensuri et ponderibus*, XIV. MIGNE, *P. G.*, XLIII, . 260, 261.
(2) SAINT CYRILLE, XVIe *Catéchèse*. MIGNE, *P. G.*, XXXIII, col. 924.
(3) *Peregrinatio Sylviæ*. *Gamurrini*, p. 102 ; *alia modo extat lesia*.
(4) Nous n'osons pas citer un document attribué sans preuves fisantes à Pierre de Sébaste (+ 392), frère de saint Basile le and et de saint Grégoire de Nysse.
(5) *In Jacobum fratrem Domini*. MIGNE, *P. G.*, XCIII, col. 1480. r également : col. 1197. 1205, 1217, 1324.

témoignage de saint Modeste, patriarche de Jérusalem de 631 à 634. Saint Sophrone, son successeur (634-638), a vu à Sion *la pierre où la Mère de Dieu s'étendit pour mourir*. Au temps du pèlerinage d'Arculfe (670), on vénérait le lieu de la **Dormition** ou trépas de Marie dans l'enceinte de la grande basilique, au Nord-Ouest. Saint Bède (720), le moine franc Bernard (870) et les pèlerins postérieurs signalent ce souvenir dans le même sanctuaire.

b) A partir de sainte Ethérie (385), on montre dans l'église du Cénacle la **colonne de la Flagellation**, vue auparavant par le Pèlerin de Bordeaux dans la *maison de Caïphe* transformée en église *Saint-Pierre*, pour rappeler le reniement de l'apôtre dans la cour du grand-prêtre. Saint Jérôme (*Pèlerinage de sainte Paule*, 386) voit cette colonne parmi celles du portique ; plus tard, au temps d'Arculfe (670), elle est à l'intérieur de l'église. Fra Ricoldo, vers 1280, la vénéra encore au mont Sion. En 1537, elle fut mise en pièces par les musulmans.

c) Les **Reliques de saint Etienne**, miraculeusement trouvées à Caphar-Gamala, aujourd'hui Jemmalah, au nord de Jérusalem, demeurèrent au mont Sion de 415 à 460, date à laquelle l'impératrice Eudocie les fit déposer dans la grande basilique bâtie par elle près la porte de Damas, au lieu même où fut lapidé le premier martyr. Bernard le Moine mentionne en 870 un sanctuaire dédié à saint Etienne, à l'*orient* de la basilique de Sion. On ne sait pas la date de sa construction ; il est permis de supposer qu'on l'avait bâti au ve siècle, pour recevoir les saintes reliques. Notons, en passant, qu'à partir de Theodosius (530), certains pèlerins signalent dans l'église du Cénacle un **bloc de rocher** extrait du lieu de la lapidation de saint Etienne (Arculfe, Bède). C'est peut-être la pierre vénérée aujourd'hui à l'autel de la chapelle arménienne dite maison de Caïphe, et présentée assez souvent comme la meule qui fermait l'entrée du Saint-Sépulcre.

L'ÉGLISE DES CROISÉS (1). — Le pèlerin Sævulf (1102) nous apprend que l'ancienne église du Cénacle avait été détruite par les Sarrasins, sans doute par Hakem, au

(1) Cf. M. DE VOGÜÉ, *Eglises de Terre Sainte*.

XIe siècle. Sur ses débris, les croisés élevèrent un nouveau monument composé d'une église inférieure voûtée en berceau, et d'une église supérieure à voûtes d'arêtes. Chacune avait trois nefs. En bas, on vénérait la salle du **lavement des pieds** et de l'apparition de Notre-Seigneur à saint Thomas dans la nef méridionale ✠, et la Dormition de la Sainte Vierge dans la nef du Nord ✠ (1). En haut, sur le mur de la grande abside, une peinture en mosaïque représentait la Descente du Saint-Esprit ✠, et la Cène ✠ était figurée sur une des parois de la nef centrale (2). A l'église était adjacente une abbaye de Chanoines réguliers de Saint-Augustin, appelée *Sainte-Marie du mont Sion et du Saint-Esprit*. Des Syriens ont remplacé les Occidentaux lorsque Wilibrand d'Oldenbourg visite le Cénacle en 1219, trente-deux ans après la prise de Jérusalem par Saladin. Cette même année, la destruction du monument fut ordonnée par Mélek-el-Mouadhem. En 1231, sur les ruines de la grande église s'élevait un modeste sanctuaire désigné sous le nom de *chapelle du Saint-Esprit*.

Une fausse opinion, accréditée par les Juifs au XIIe siècle et reçue dans la suite par chrétiens et musulmans, plaçait le **tombeau de David** sous la basilique de Sion (3). Cette croyance, non seulement nouvelle, mais encore contraire aux données de l'Ecriture, qui indique ce tombeau *au sud du Temple, dans la cité de David* (4), éveilla plus tard les convoitises des mahométans et causa la perte du Cénacle.

LE CÉNACLE D'AUJOURD'HUI. — Dès le XIIIe siècle, les religieux de Saint-François avaient un *couvent* sur le mont Sion. Ils acquirent la possession du Cénacle en 1335. En 1342, le pape Clément VI signa la clause par laquelle Robert d'Anjou donnait le lieu saint au Souverain Pontife, et en confiait la garde aux Franciscains à perpétuité. Les

(1) Voir la carte hors texte, p. 170.

(2) JEAN DE WURTZBOURG. Les trois indulgences plénières des souvenirs de la Cène, de la Pentecôte et de l'apparition à saint Thomas ont été transférées à l'église paroissiale de Saint-Sauveur.

(3) Le récit du Juif Benjamin de Tudèle entoure de circonstances merveilleuses la prétendue découverte qu'il aurait faite.

(4) *II Esdras*, III, 16.

nouveaux gardiens édifièrent alors sur l'emplacement d[e]
la nef méridionale de l'église des croisés la petite **chapell[e]**
gothique aujourd'hui encore debout (1). Un peu plus tar[d]
(1355), Sophie de Archangelis, noble et riche dame de Flo[-]
rence, fonda auprès du Cénacle un *hospice* pour les pèle[-]
rins.

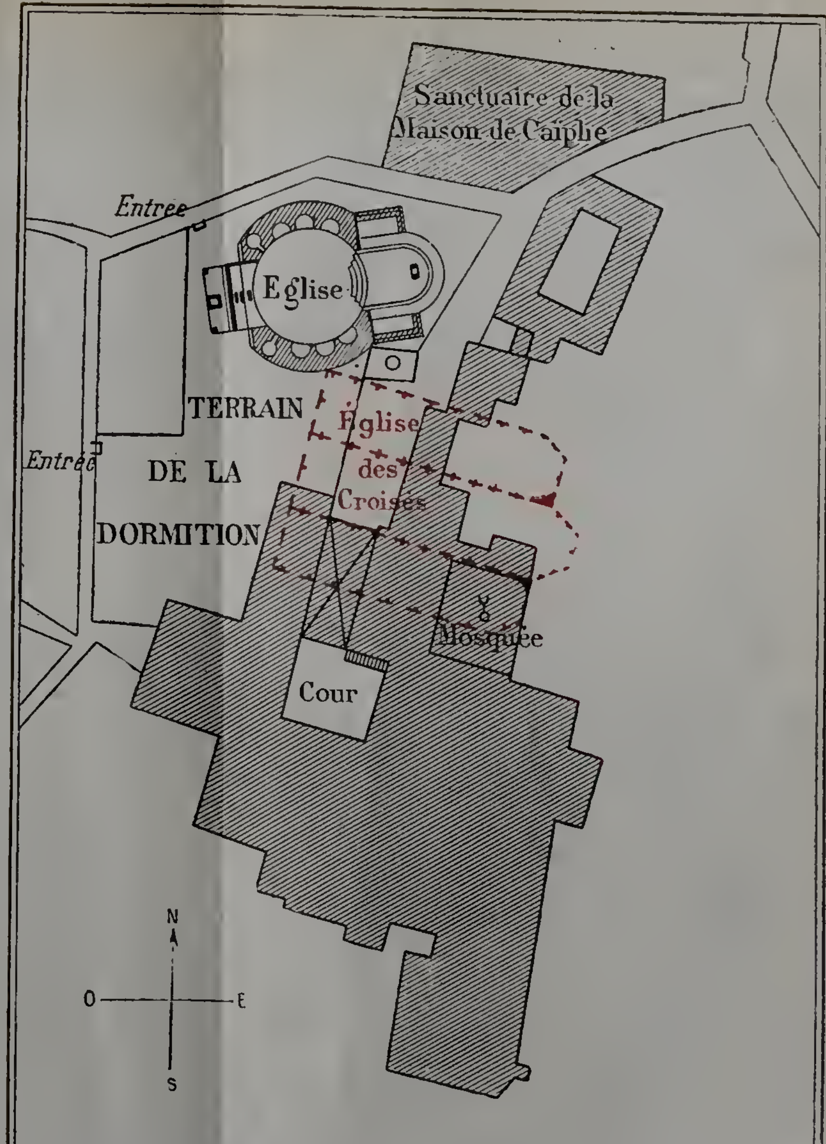
Cependant, les musulmans cherchaient à s'emparer d[u]
prétendu tombeau de David. A la fin du xv[e] siècle, ils empê[-]
chaient les pèlerins de visiter le lieu inférieur où l'on véné[-]
rait alors la Descente du Saint-Esprit. Enfin, après de nom[-]
breuses tracasseries, ils prirent possession du Cénacle e[n]
1523, et le transformèrent en *mosquée*. Les Franciscain[s]
chassés définitivement en 1551, fondèrent le couvent d[e]
Saint-Sauveur à l'intérieur de la ville. Aujourd'hui, l[e]
Rme P. Custode porte encore le titre de « gardien du mon[t]
Sion ».

DESCRIPTION DE LA MOSQUÉE. — La partie supérieur[e]
du monument, la seule accessible aux chrétiens, est resté[e]
ce qu'elle était au xiv[e] siècle. La *première salle*, à l'Oues[t]
forme un parallélogramme de 14 mètres sur 9, divisé e[n]
deux nefs dans le sens de la longueur. Les arcs ogives d[e]
la voûte et les chapiteaux aux feuillages saillants accusen[t]
une époque avancée de l'architecture gothique. Cette sall[e]
est éclairée par trois fenêtres qui regardent le Midi. Un[e]
porte donne accès du côté de l'Est, dans une *seconde salle* d[e]
niveau plus élevé où les musulmans montrent le faux cén[o-]
taphe de David. Aux initiés, on en fait vénérer un autre qu[i]
n'est pas plus authentique, au rez-de-chaussée.

De la basilique du moyen-âge, il reste *deux piliers* visibl[es]
du dehors ; ils séparaient la grande nef de la nef de droit[e].

L'ÉGLISE DE LA DORMITION ✠. — Les trois nefs d[e]
l'église élevée au xii[e] siècle à l'endroit du Cénacle, surtou[t]
celle du Nord, où l'on vénérait le **trépas de Marie**, s'éten[-]
daient en partie à l'Ouest, sur le terrain dit *de la Dormi[-]*
tion. Ce terrain, de formes très irrégulières, est enclavé entr[e]
le Cénacle, à l'Est, et les cimetières chrétiens, à l'Ouest[.]
En 1898, à l'occasion du voyage de l'empereur Guillaum[e]

(1) FABRI, *Evagatorium*, 1483.



QUARTIER EN-NEBI-DAOUD

Le Cénacle et l'Eglise des Croisés

Echelle

0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50 Mèt.

La Palestine

E. Ruzé del^t.

n Orient, il a été donné par le sultan à l'Allemagne. La ociété de Cologne y a établi un monastère de Bénédictins e Beuron pour desservir l'église de l'*Assomption* (la fête e la *Dormition* n'existe que dans le rite grec) dont la remière pierre a été posée en 1900, et qui a été consacrée : 10 avril 1910, lors de la venue du prince Eitel-Frédéric. e *nouveau sanctuaire*, de style roman, comprend une crypte t l'église proprement dite. Il sera décoré, à l'intérieur, de iosaïques et de marbre précieux dont on peut voir des spécimens dans deux chapelles déjà achevées. Dans le couvent, 's RR. Pères Bénédictins ont créé un *musée archéologique* ıtéressant qui renferme déjà de riches collections. Nous ecommandons au pèlerin l'ascension de la coupole ou de ı tour (1).

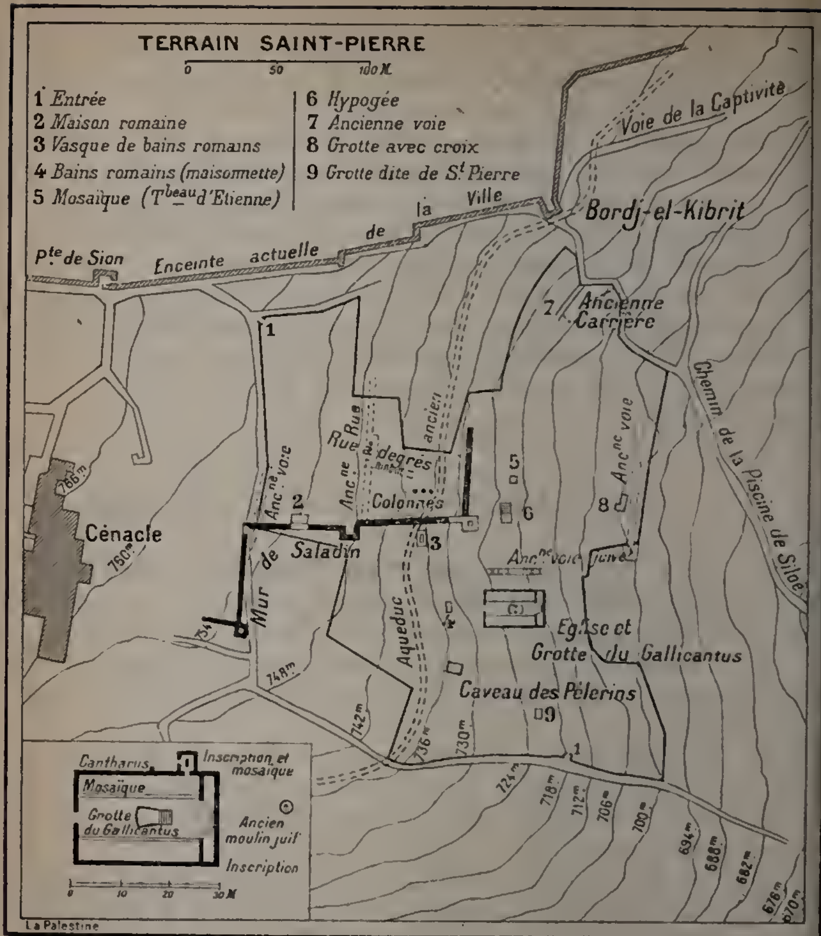
IV — LE JARDIN DE SAINT-PIERRE

LA VILLE ANCIENNE. RUINES D'ÆLIA CAPITOLINA T CAVEAU DES PÈLERINS FRANÇAIS. — Un peu au ud-est de la porte Nébi-Daoud, sur la pente du mont Sion, :s Augustins de l'Assomption possèdent le vaste terrain **aint-Pierre in Gallicantu**, dont la visite est intéressante divers titres.

Tout d'abord, on y a le plus complet coup d'œil sur l'emplacement de l'ancienne ville, entre le Cénacle et Siloé, et n ne saurait mieux se placer pour étudier les origines et :s premiers développements de Jérusalem.

L'Ophel, qui s'élève devant le village de Siloé, marqué u Sud par le petit minaret de la piscine d'Ezéchias, et rolongé au Nord par la grande esplanade de la mosquée 'Omar, voilà la cité des rois de Juda.

(1) On lit dans le livre apocryphe de saint Jean sur la Dormition de Marie (IIIe ou IVe siècle) que le convoi funèbre de la ainte Vierge fut arrêté par les Juifs. L'un d'entre eux osa orter la main sur la dépouille de Marie, et la main fut aussitôt desséchée. De bonne heure, on localisa cette légende sur : mont Sion. Une *colonne*, laissée hors du mur, à l'est de la hapelle arménienne, dite maison de Caïphe, marquerait cet mplacement. Avant les Croisades, cet épisode était localisé l'est du Temple, non loin de la basilique de l'Assomption SAINT WILLIBALD, VIIIe siècle).



Puis, plus près, le petit ravin de la Géhenne (Tyropœon), comblé aux trois quarts, et enfin la colline occidentale où l'on se trouve, qui porta la ville d'Hérode, contemporaine de Notre-Seigneur (1).

Dans le jardin lui-même, de patientes *fouilles*, pratiquées par le P. Germer-Durand et M. le Dr Bliss, ont exhumé

(1) Voir le premier coup d'œil sur Jérusalem, Ire partie, ch. II, p. 73.

›ut un quarter de la ville. En aucun autre endroit la cité ıtique des temps voisins de Notre-Seigneur ne s'est aussi ›mplètement révélée. On sait que, dans la première moitié u IIe siècle, l'empereur Adrien transforma Jérusalem en ne ville païenne, Ælia Capitolina (1), ornée de toutes les ›lendeurs qui accompagnaient la civilisation romaine. Une rande avenue, bordée sur les côtés par une colonnade, artait de la porte de Damas, et, divisant la ville en deux, ıivait le tracé de la rue actuelle du Bazar (2). Cette voie été retrouvée le long du mur du jardin, du côté de l'Ouest. ı peu plus bas apparaît un *atrium* de maison romaine ›upé en deux au temps de Saladin (fin du XIIe siècle) par n *mur de ville* encore visible. La date de cette habitation araît être le Ve siècle, d'après les moulures d'une base de olonne trouvée en cet endroit. En descendant encore, on eut suivre, sur une longueur d'environ 50 mètres, dans ı direction Sud-Nord, une *voie* pavée de larges dalles et ›ordée de nombreuses citernes. Les fouilles ont mis égaement à jour une rue transversale qui descend en *escalier* ers l'Orient.

Au sud de cet escalier, le long du *canal* dit de Salomon (3), e voit une grande *vasque romaine* à degrés. Plus au Sud ncore, une petite construction en partie ancienne, et qui ert aujourd'hui de couvent, abrite le *pavage en mosaïque* l'une salle de bain. Les ruines de l'hypocauste, ou four ndispensable pour chauffer l'eau, touchent la maisonnette. 'armi les débris de cet hypocauste, on a trouvé plusieurs ›riques portant l'estampille de la légion Xe. La *Legio decima Fretensis*, ou du détroit de Messine, appelée des bords de 'Euphrate pour prendre part à la guerre contre les Juifs, ›ous le commandement de Vespasien, contribua à la prise

(1) *Ælius* était un des noms d'Adrien ; le nom de *Capitolina* rappelait que la ville était placée sous la protection de Jupiter Capitolin.

(2) Ce plan, dont la reconstitution avait d'abord été proposée par le P. GERMER-DURAND (voir *Revue biblique*, 1892), a été révélé authentiquement en 1897 par la découverte de la mosaïque de Madaba, œuvre du VIe siècle.

(3) Ce canal, œuvre de Pilate, est apparent sur une longueur d'une dizaine de mètres dans la partie Sud-Ouest de la propriété. En cet endroit, il est creusé dans le roc et couvert de larges dalles.

de Jaffa et de Tibériade, se fixa d'abord à Jéricho, et vi[nt] ensuite établir son camp sur le mont des Oliviers, où ell[e] fut chargée par Titus des travaux de circonvallation. Apr[ès] la prise de la ville on lui donna des quartiers à Jérusalem même. Plus tard, elle coopéra sans doute à la construction des édifices d'Ælia.

Près de la salle de bain, on lit sur un linteau de port[e] le mot hébreu « Qorban » ou offrande, lieu d'offrande. L'inscription entière, dont le commencement est en mau[-] vais état, peut être lue : « *Leacham hou Qorban.* Pour l[e] délit, voici le lieu d'offrande. » Nous lisons, au IVe livr[e] des Rois (XII, 16) que « l'argent des sacrifices pour le déli[t] et des sacrifices pour le péché n'était point apporté dans l[a] maison de Jéhovah ; il était pour les prêtres » (1).

Le **caveau des pèlerins français** se trouve au midi d[u] jardin ; une grande croix de pierre portée par une colonn[e] en indique l'endroit. Les pèlerins se feront un devoir d[e] descendre dans la grotte prier pour ceux qui les ont pré[-] cédés à Jérusalem et y sont morts.

Au milieu du jardin, on a trouvé une salle entièremen[t] creusée dans le roc et qui pouvait faire partie d'un *hypogé[e]* de l'époque des Machabées. A quelques pas plus au Nord, o[n] peut voir une ancienne *mosaïque* (en grande partie restau[-] rée) représentant un vase grec flanqué de deux lions pas[-] sants, une colombe, des pampres de vigne, un chamois pour[-] suivi par un chien et deux sandales près desquelles se lit l'inscription grecque: « *Eutuchè Stéphané.* Adieu, Etienne! » Cette inscription prouve qu'on est en présence d'un tom[-] beau remontant sans doute au début de l'époque byzantine. Un peu plus loin, dans la même direction, on a découvert, au pied d'une colonne restée debout, un petit sceau repré[-] sentant un coq. Cet objet a sans doute appartenu à un supé[-] rieur de l'ancien couvent du *Gallicantus*, ou du *Chant du coq*, encore appelé *Saint-Pierre en Gallicante* ou *Saint-Pierre* tout court, et bâti à l'époque byzantine sur l'*emplacement traditionnel du palais de Caïphe*.

(1) Il est question du *qorban* ou *corbona* dans l'Evangile (*Matth.* XXVII, 6). Les princes des prêtres n'osent pas mettre dans la *corbona*, au trésor du Temple, les trente pièces d'argent, prix de la trahison de Judas.

OU ETAIT LA MAISON DE CAIPHE ? (1). — Depuis les croisades, on localise le palais de Caïphe dans la propriété des Arméniens non unis ✠, entre la porte de Sion et la mosquée du Cénacle, à quelques pas au nord de celui-ci. (Voir la carte du mont Sion chrétien p. 161.) Mais cette localisation est en désaccord avec les données évangéliques et avec la tradition des premiers siècles.

1° *Le palais de Caïphe n'était pas dans le voisinage immédiat du Cénacle.* — *a*) On ne conçoit pas, en effet, que le lieu choisi par Notre-Seigneur pour la célébration de la Pâque fût à quelques pas du palais du grand-prêtre. Dans ce cas, il aurait été bien facile de s'emparer de Jésus. De même, après le crucifiement, les apôtres, qui « craignaient les Juifs » (*Joan.* xx, 19), ont-ils pu se réfugier à la porte de la maison de Caïphe ? Est-ce dans une maison contiguë au palais du grand-prêtre que Jésus leur apparaît le soir de Pâques ? *b*) Plusieurs pèlerins qui visitent le Cénacle ne font aucune mention du palais de Caïphe (sainte Ethérie, 385 ; sainte Paule, 386 ; saint Willibald, 725) même s'ils décrivent en détail la basilique de Sion et ses souvenirs (Anonyme de Plaisance, 570; Arculfe, 670; saint Bède, 720). Or, ce silence est incompréhensible si ce palais était alors montré tout auprès du Cénacle, car les deux basiliques de Sion et de Saint-Pierre auraient été contiguës. *c*) Le Pèlerin de Bordeaux, en 333, nous représente le plateau du mont Sion comme formant un faubourg séparé, entouré de murs. Or, c'est avant d'entrer dans l'enceinte de Sion que le Bordelais, venant de la piscine de Siloé, rencontre « l'emplacement de la maison de Caïphe ».

2° *Le palais de Caïphe est distant d'au moins 150 mètres du Cénacle.* — En effet, l'archidiacre Theodosius (530) compte entre les deux sanctuaires environ cinquante pas. Or, son pas est un pas conventionnel mesurant au moins 3 mètres, comme on le constate en comparant aux distances réelles les chiffres que donne cet auteur pour des sanctuaires dont l'emplacement n'est pas discuté.

3° *Le palais de Caïphe se trouve à l'est du Cénacle.* — *a*) Le Pèlerin de Bordeaux (333) rencontre sur son chemin

(1) Voir *Echos d'Orient*, t. VIII, p. 65 et suiv. ; p. 346 et suiv. ; *Jérusalem*, t. Ier, p. 112 et suiv.

l'emplacement du palais de Caïphe en allant de la piscine de Siloé au Cénacle. *b*) Theodosius (530) se rend au Cénacle en sortant du Saint-Sépulcre, c'est-à-dire par la route du Nord. Or, il ne trouve la maison de Caïphe qu'après avoir quitté le Cénacle, tandis qu'il se dirige vers l'Est pour aller au Prétoire. *c*) Bernard le Moine (870) déclare *expressément* que le sanctuaire de la maison de Caïphe est « droit à l'orient » du Cénacle, et que le Temple était au *nord* du palais du grand-prêtre.

Le palais de Caïphe n'était donc pas montré à l'endroit où on le localise depuis les Croisades, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de la mosquée du Cénacle, tout contre les murs de l'ancienne basilique du Cénacle, droit au nord du Cénacle, mais bien à 150 mètres au moins à l'est du Cénacle, c'est-à-dire sur le versant oriental du mont Sion.

LES SANCTUAIRES ÉLEVÉS SUR LE VÉRITABLE EMPLACEMENT DU PALAIS DE CAIPHE. — 1° *La basilique du Reniement de saint Pierre, appelée aussi du Repentir de saint Pierre.* — Lorsque le Pèlerin de Bordeaux (333) vit *l'emplacement* de la maison de Caïphe, on lui montra en ce même endroit la *colonne de la flagellation* (1). Mais il n'y avait pas alors d'église, comme en témoignent et l'expression du Bordelais (2), et les termes de la treizième catéchèse de saint Cyrille, prêchée en 348 (3). Au commencement du ve siècle, une église existait déjà en ce lieu. Dans une lettre à Sabinien, écrite vers l'année 400, saint Jérôme parle d'une religieuse de Palestine « qui a pris le voile du Christ dans la basilique de l'apôtre Pierre » (4). « De Sion,

(1) A la fin du IVe siècle, cette colonne était déjà transportée au Cénacle (sainte Ethérie). Le pèlerin Theodosius (530) écrit : « La colonne qui fut dans la maison de Caïphe est maintenant dans la sainte Sion. »

(2) « On voit le *lieu* où fut la maison de Caïphe. »

(3) MIGNE, *P. G.*, t. XXXIII, col. 817 : « Ne renie pas le Crucifié : si tu le renies..., elle t'accusera, la maison de Caïphe, qui, par sa dévastation actuelle, atteste la présence de Celui qui y fut jugé. Observez que, d'après saint Epiphane, le Cénacle « se trouvait dans *la partie de Sion qui avait échappé à la destruction* ». (Voir plus haut, p. 167).

(4) *Epistola ad Sabinianum lapsum.* MIGNE, *P. L.*, t. XXII, col. 1193. D'après Jean Martianay, Bénédictin de Saint-Maur, qui a édité les œuvres de saint Jérôme (Paris, 1706, t. IV,

ıs allez à la maison de Caïphe là où saint Pierre renia, où se trouve la *grande basilique de Saint-Pierre* », porte *Breviarius de Hierosolyma* (530). « La maison de Caïphe maintenant l'église de Saint-Pierre », dit, à la même ɔque, l'archidiacre Theodosius. Et Bernard le Moine écrit 870 : « L'église en l'honneur du bienheureux Pierre est 'endroit où il *renia* le Seigneur. » Cependant, on l'appe- aussi église des *Larmes* de saint Pierre, comme il résulte ıne liste officielle des églises et couvents de Terre Sainte, *Commemoratorium de Casis Dei*, dressée en 808 par ordre Charlemagne. La piété chrétienne avait donc résumé les ıvenirs de l'interrogatoire de Jésus chez le grand-prêtre ıs l'épisode du Reniement et du Repentir immédiat de nt Pierre. Nous n'avons, en effet, aucune raison de penser 'il y ait eu alors deux églises en l'honneur de saint Pierre, ne du Reniement, l'autre du Repentir, car le repentir de pôtre s'est manifesté dès sa sortie du palais du grand- ètre, et dans la cour même du palais. Il est impossible, reste, que le catalogue des églises dressé par ordre de ıarlemagne ait passé sous silence la grande basilique du niement, une des principales de Jérusalem. Enfin, dans *Typicon*, sorte de processionnal grec dont le manuscrit te de 1122, mais dont les prières et les renseignements ɔographiques sont évidemment plus anciens, nous voyons procession solennelle du Jeudi-Saint au soir à Jérusalem rendre à l'église du *Repentir de saint Pierre*, désignée ns les formules de prières comme étant la *maison de ïphe* (*Analecta de Jérusalem*, Saint-Pétersbourg, t. II, 123-130). L'église du Repentir était donc la même que glise du Reniement (1).

2° *La grotte et l'église de Saint-Pierre en Gallicante.* — truite très probablement par Chosroès (614), et relevée ns la suite (Bernard le Moine la trouva debout en 870),

l. 754), cette lettre aurait été écrite en 409. D'autres la datent 396. Il s'agit bien, d'après le contexte, de la basilique de int-Pierre de Jérusalem.

(1) Il faut ajouter aux textes que nous avons donnés un pas- ge de la vie de Constantin et d'Hélène composée au plus tard ı XIe siècle : « Hélène (?) fit aussi de la *cour de Caïphe* le mple du Saint digne de tous éloges, du coryphée des apôtres, erre. » (Cf. *Revue de l'Orient chrétien*, 1905, p. 167, n° 7.)

la basilique de Saint-Pierre ne dût pas être épargnée [p]
le farouche Hakem, au début du XIe siècle. On ne peut d[ire]
avec certitude à quelle date précise elle aura été reconstrui[te].
Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que, à partir [du]
voyage de l'Anglais Sæwulf (1102), les pèlerins m[en]tionnent toujours comme par le passé, sur le versant ori[en]tal du mont Sion, l'*église* de Saint-Pierre, le *moustier* [de]
Saint-Pierre.

Cependant, une modification importante s'est produ[ite]
dans la tradition. On a cessé d'identifier cette église [de]
Saint-Pierre avec le palais de Caïphe. A en croire les pè[le]rins du XIIe siècle et des siècles suivants, l'église de Sai[nt-]
Pierre aurait été bâtie pour vénérer une grotte où, d'apr[ès]
une légende qui prend consistance à cette époque, l'apôt[re]
se serait réfugié loin de la maison de Caïphe, afin d'y pl[eu]rer son péché. Cette grotte, que ne signalent pas les tex[tes]
on ne peut plus brefs de l'époque byzantine, est mentionn[ée]
pour la première fois par Sæwulf (1102). La basiliq[ue]
reçoit alors un titre nouveau. Sæwulf est le premier [à]
l'appeler l' « église du Chant du coq » ou du *Gallica[n]tus* (1). Cette dénomination, en soi, convient très bien, [et]
même mieux qu'à tout autre lieu, au palais de Caïphe, c[ar]
ce qu'on vénérait dans la maison du grand-prêtre, c'ét[ait]
assurément le repentir et non le reniement de saint Pierr[e];
mais dans la pensée des nouveaux pèlerins, elle sert à d[is]tinguer du palais du grand-prêtre l'endroit où saint Pier[re]
serait allé pleurer dans une grotte. Contrairement à l'a[n]cienne tradition, le palais de Caïphe est montré désorma[is]
au *sommet* du mont Sion, au Nord et à quelques pas seul[e]ment du Cénacle, dans la chapelle du Saint-Sauveur, aujou[r]d'hui en la possession des Arméniens non unis (2).

Les auteurs du XIIe siècle et des siècles suivants nous o[nt]
laissé des indications, sinon très précises, du moins ass[ez]
détaillées, sur la situation de l'église de Saint-Pierre [de]
Gallicante. Saint-Pierre est à l'orient du Cénacle (DANI[EL,]
THÉODORIC), près des murs de la ville au temps de Saladi[n]

(1) Les itinéraires français portent : *en Gallicante*.

(2) La visite de cette chapelle ✠ peut se faire à tous [les]
moments de la journée. Les moines arméniens, très accueillant[s]
montrent aux pèlerins les tombeaux en marbre blanc d[es]
patriarches et du haut clergé arménien de Jérusalem.

ERDICAS) ; sur le versant oriental de la colline (SÆWULF, ANIEL, THÉODORIC) ; près du chemin qui va de l'ancienne orte de Sion à la vallée du Cédron (JEAN DE WURTZBOURG, IETELLUS, ERNOUL) ; à droite de ce chemin (ERNOUL) ; près l'ancienne porte de Sion (JEAN DE WURTZBOURG) ; assez s vers la vallée (EDRISI, plusieurs anonymes du XIIIe siècle). ı le voit, ces données topographiques s'accordent bien ec les renseignements que nous ont fournis les auteurs térieurs aux Croisades, *touchant la basilique de Saint-erre bâtie à l'emplacement de la maison de Caïphe sur versant oriental du mont Sion. L'église Saint-Pierre-dais de Caïphe de l'époque byzantine est donc la même e l'église Saint-Pierre-en-Gallicante du temps des Croisades.*

3° *La destruction de l'église Saint-Pierre.* — Nous trou-ns l'église de Saint-Pierre mentionnée jusqu'en 1320 DEMIC). Ensuite, les pèlerins ne signalent plus que « la otte au milieu d'un champ » (NICOLO DE POGGIBONSI, 1346) ; *lieu des larmes* (LUDOLPHE DE SUDHEIM, 1348) ; « la *place* saint Pierre pleura » (OGIER D'ANGLURE, 1360-1412). Dès 35 (JACQUES DE VÉRONE), ils ne voient plus même les ves-ces de l'ancienne église. Nous ne sommes plus certains, partir de ce temps, que les pèlerins aient visité le lieu act indiqué par la tradition antérieure. Du moins, on toujours vénéré le souvenir des larmes de saint Pierre r le flanc oriental du mont Sion. Au XIXe siècle, la tra-tion locale fixait le lieu des larmes dans une petite grotte, proximité du caveau des pèlerins (1). Cette grotte, acquise 1882 par M. le comte de Piellat, fut cédée en 1887 aux res Assomptionistes (2).

RUINES DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE. — Un peu à l'est en contre-bas du bain romain, transformé en couvent, ıe petite *chapelle*, bâtie en mai 1910, recouvre en partie ruines de l'ancienne église Saint-Pierre, qui ont été rupuleusement respectées. Ces ruines mesurent $26^{m},30$ de ıgueur, sur une largeur de $14^{m},50$, murs non compris ; nensions qui rappellent celles des anciennes églises de

1) *Guide indicateur* du Fr. LIÉVIN, édition de 1887, t. Ier, p. 295.
2) Les pèlerins anciens signalent une indulgence partielle la grotte des Larmes de saint Pierre. Fabri (1483) parle d'une lulgence plénière.

Syrie décrites par M. de Vogüé et celles de l'église Saint Euthyme, au Khan el Ahmar (près du Bon Samaritain). La présence de murs juxtaposés ou superposés prouve que le monument a été rebâti ou restauré plusieurs fois. Comme toutes les églises anciennes, et en dépit de la difficulté créée par la déclivité du terrain, il était parfaitement orienté. Pour racheter cette déclivité, on avait bâti, du côté Est, un large soubassement établi sur sept murs parallèles encore bien conservés.

L'édifice comprenait : l'**église proprement dite** ou église supérieure, dont le niveau est indiqué par une belle mosaïque analogue comme dessin à celles de la basilique Saint Etienne (v[e] siècle), et une **crypte** artificielle ou église inférieure (signalée par le pèlerin Perdicas, vers 1300), dont on a retrouvé les murs, et qui avait son entrée au Nord. Sur ce côté Nord se voient un *cantharus* ou bassin d'ablution, et, près de là, plus à l'Est, un petit vestibule orné d'une mosaïque où se lit une *inscription grecque* empruntée au psaume cxx : *Que le Seigneur garde ton entrée et ta sortie.* Le caractère des lettres semble témoigner d'une restauration accomplie vers le IX[e] siècle.

Au milieu de la crypte s'ouvre l'orifice de la **grotte profonde** (6m,40) dont parlent les pèlerins du moyen-âge (1). Cet orifice porte, gravées dans le roc, *trois grandes croix*

(1) Cette grotte, non mentionnée par les textes si laconiques de l'époque antérieure aux Croisades, semble avoir été primitivement un *tombeau* (au début de l'époque juive). Plus tard, la ville s'étant portée de ce côté, le tombeau fut purifié et devint le sous-sol d'une maison juive, disons, si l'on admet la thèse exposée ci-dessus, de la maison de Caïphe. Ce fut peut-être la *prison* du palais du grand prêtre (l'aspect rappelle celui de la prison Mamertine, à Rome). On y a trouvé dans le bas un gros clou de bronze enfoncé dans le rocher. Les galeries avoisinantes offrent un grand nombre d'anneaux percés dans le roc ; il ne paraît pas qu'ils aient servi d'attache pour des animaux, vu la difficulté d'accéder dans ces souterrains. D'autre part, deux d'entre eux au moins ne paraissent pas être de simples trous de suspension. Il est permis d'y voir des attaches pour prisonniers et de considérer ces galeries comme la prison commune précédant l'*arcta custodia* ou prison plus sévère. Lorsqu'on a commencé à montrer l'emplacement de la maison de Caïphe sur le plateau du mont Sion, la grotte profonde a été indiquée aux pèlerins comme le lieu où saint Pierre serait venu pleurer son péché loin du palais du grand prêtre

potencées. Après la destruction de l'église, au XIVe siècle, la grotte avait été transformée en citerne. En faisant tomber l'enduit qui recouvrait les parois du rocher, on a trouvé tout autour de la grotte *sept grandes croix* (0^m,35) peintes en rouge et *quatre croix plus petites* (0^m,20) peintes en noir. Une grande *baie géminée*, pratiquée dans le rocher, à l'Est, au niveau d'une sorte de confession située à 2^m,20 au-dessous du niveau général de la crypte, permettait aux pèlerins de voir la grotte avant d'y descendre. La grotte possède, en outre, deux ouvertures : l'une au Nord-Est, petite fenêtre par laquelle elle communique avec des galeries creusées dans le roc ; l'autre, située à l'angle Sud-Ouest, et percée à 1^m,80 seulement du fond du souterrain. C'est par cette dernière probablement qu'on accédait autrefois dans la grotte. Le pèlerin Théodoric (1172) dit qu'il est descendu de l'église proprement dite (église supérieure) au fond de la grotte par 60 degrés environ. Les trente-deux marches dont parle l'higoumène Daniel (vers 1110) doivent être comptées à partir du niveau général de la crypte, car ce pèlerin signale d'abord la grotte et ne mentionne l'église qu'ensuite. Les différences de niveau accusées par les ruines s'accordent parfaitement avec ces deux témoignages.

On remarquera, devant la porte de la chapelle, divers fragments d'architecture ayant appartenu à l'église : deux chapiteaux d'ante, dont un avec croix sculptée dans le fleuron (on en a trouvé un semblable dans les ruines de l'église Saint-Etienne, Ve siècle) ; un pilier de cancel ou balustrade, d'un caractère très archaïque ; plusieurs fûts et bases de colonnes, etc. Il faut rapprocher de ces vestiges la belle pierre avec inscription hébraïque dont il a été parlé plus haut, un linteau de porte orné d'une croix (placé maintenant à l'entrée d'une grotte voisine), plusieurs croix en marbre, une petite ampoule ornée d'une croix sur les deux faces, et destinée à contenir de l'huile sainte ; un lustre de bronze avec croix byzantine, deux moules à pain eucharistique, un plat en terre cuite très fine, donné au couvent Saint-Pierre par un moine de Saint-Théodose ; de petits carreaux en marbre et en terre cuite comme il y en avait dans les anciennes églises orientales ; un très grand nombre de lampes chrétiennes avec croix et inscriptions, beaucoup de monnaies juives et chrétiennes, et surtout le

sceau marqué d'un coq dont il a été fait mention ci-dessus. (Voir au musée de Notre-Dame de France.)

Un peu au nord des ruines de l'église se trouvent les restes de l'ancien couvent grec de Saint-Pierre, ainsi qu'une rue en *escalier* datant probablement de l'époque *judaïque* (le couvent byzantin en couvrait une partie). Des poteries juives ont été découvertes dans une citerne située sous l'église, et, à l'est de celle-ci, on peut voir un curieux *moulin juif* taillé dans le rocher, près duquel on a trouvé un certain nombre de mesures hébraïques pour grains aujourd'hui au musée de Notre-Dame de France.

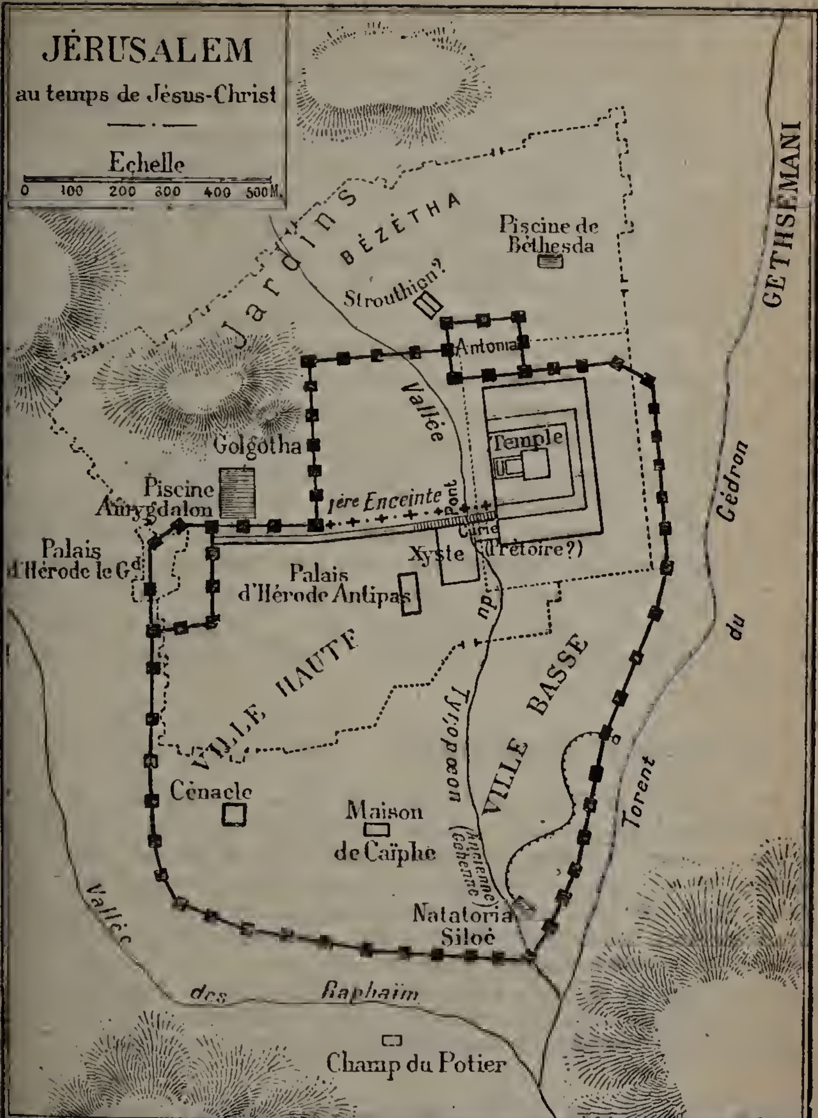
Entre le moulin juif et l'angle Sud-Est de l'église, un fragment de mosaïque byzantine en place porte en grec l'inscription suivante : *Pour le salut de Marie.* C'est sans doute une prière pour quelque bienfaitrice du couvent.

Tous ces détails concordent très bien avec les indications des pèlerins anciens, touchant le palais de Caïphe et l'ancienne église Saint-Pierre. Donc, l'auteur du guide Bædeker (1906) avait raison d'écrire : « Les Pères Assomptionistes montrent la place de la maison de Caïphe dans leur jardin de Saint-Pierre, au sud-est d'en-Nébi Daoud, ce qui s'accorde mieux avec les données du Pèlerin de Bordeaux » (p. 68). On peut ajouter : et avec les textes des pèlerins de l'époque suivante.

Par conséquent, c'est bien ici le lieu de se rappeler la page de l'Evangile relative au jugement subi par Notre-Seigneur chez le grand-prêtre, et de se remettre en mémoire tous les événements de la dernière nuit du Sauveur : l'interrogatoire, les faux témoignages, l'adjuration de Caïphe et la réponse de Jésus, qui est trouvé digne de mort, tandis que Pierre le renie dans la cour ; les outrages des valets, les larmes du chef des apôtres après le regard du Maître, enfin le Conseil tenu le matin pour livrer à Pilate comme malfaiteur celui qui vient de se proclamer le *Fils de Dieu.*

V — VOIE DE LA CAPTIVITÉ

Des pentes du mont Sion ou du jardin Saint-Pierre, on aperçoit au loin, sous l'angle Sud-Est des remparts, les clochetons dorés de l'église russe qui domine Gethsémani,



La Palestine

E. Ruzé del.

L'on a, dans ce simple coup d'œil, le trajet accompli par Notre-Seigneur au dernier soir : d'abord, *du Cénacle à Gethsémani;* puis *de Gethsémani au palais d'Anne et de Caïphe* (1), qui était situé, comme nous l'avons dit, sur la pente du Sion chrétien. C'est la **voie de la Captivité**, à peu près identique au chemin qui longe aujourd'hui les remparts, et qui se trouvait alors au centre de la ville.

Bien plus, le *Prétoire de Pilate*, qui marque la seconde étape de cette voie douloureuse amplifiée, se trouvait non loin de là, à l'ouest des grandes mosquées. (Voir plus haut les indications de la tradition primitive.) Le *palais d'Hérode Antipas*, où Jésus fut aussi conduit, était également tout voisin ; Josèphe le place à l'ancienne résidence des Asmonéens, sur le point élevé qui domine, à l'Ouest, le bas-fond de la porte des Maugrebins (*l'ancienne place du Xyste*). Ces lieux, ainsi rapprochés, nous permettent de mieux saisir la rapide succession des événements si multiples de la matinée du Vendredi-Saint : Conseil de Caïphe, trajet chez Pilate, l'interrogatoire, le renvoi à Hérode, le retour chez Pilate, les longues hésitations et enfin l'inique jugement.

On a ainsi devant les yeux toute la scène où se sont déroulés les détails douloureux des dernières heures de Notre-Seigneur, depuis le Cénacle jusqu'au départ pour le Calvaire.

LES FAITS ÉVANGÉLIQUES. — En voici le résumé :

Alors ils se saisirent de Jésus et le lièrent (à Gethsémani). Ils l'amenèrent d'abord devant Anne, beau-père de Caïphe, le grand-prêtre. Anne l'envoya à Caïphe, près duquel étaient réunis les scribes et les anciens (tribunal du Sanhédrin). Simon-Pierre avait suivi Jésus de loin avec un autre disciple qui, étant connu du grand-prêtre, introduisit Pierre dans la cour où se trouvaient réunis les serviteurs, près d'un feu allumé...

Cependant le pontife interrogea Jésus sur ses disciples et sa doctrine. Jésus répondit : « J'ai parlé publiquement à tous, j'ai enseigné au Temple et dans les synagogues, sans rien dire en

(1) Le palais d'Anne et celui de Caïphe n'étaient peut-être pas distincts. Le texte évangélique ne réclame pas leur séparation. Saint Augustin en a, au contraire, conclu à l'identité. Cette identité était aussi admise par Hesychius, prêtre de Jérusalem, au Ve siècle. (Cf. MIGNE, *P. G.*, t. LXXXIII, col. 1428.)

secret. Interrogez ceux qui m'ont entendu ; ils savent ce que j'ai enseigné. »

A ces mots, un des huissiers présents donna un soufflet à Jésus en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? » Jésus lui dit : « Si j'ai mal parlé, prouvez-le moi ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me « frapper »?

Cependant, tout le Conseil cherchait un faux témoignage pour le faire mourir, et ils n'en trouvaient pas. Plusieurs faux témoins parlèrent, mais leurs paroles ne s'accordaient pas...

Alors le grand-prêtre se leva et interrogea : « Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci déposent contre vous? » Jésus se taisait. De nouveau le grand-prêtre prit la parole et lui dit : « Je vous adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils du Dieu béni. » Jésus répondit : « Vous l'avez dit, je le suis. De plus, je vous le déclare, vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. »

Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements et dit : « Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème, qu'en dites-vous ? » Ils répondirent : « Il mérite la mort. »

Aussitôt, on se mit à lui cracher au visage et à l'insulter. Ils lui voilèrent le visage et le frappaient en disant : « Christ, devine qui t'a frappé? » et beaucoup d'autres blasphèmes semblables.

Pendant ce temps, Pierre se chauffait dans la cour du grand-prêtre avec les serviteurs. Une servante le regarda et dit : « Toi aussi, tu étais avec Jésus de Nazareth. » Mais il le nia en disant : « Je ne comprends pas ce que tu dis. » Et Pierre sortit devant la cour, et le coq chanta. La servante, l'ayant vu de nouveau, dit à ceux qui étaient présents : « Celui-ci est un d'entre eux », mais il le nia de nouveau. Peu après, ceux qui étaient présents dirent encore à Pierre : « Certainement, tu es un d'entre eux, car tu es aussi Galiléen. » Il se mit alors à faire des imprécations et à dire avec serment : « Je ne connais pas cet homme. » Et aussitôt le coq chanta de nouveau.

Le Seigneur s'étant retourné, regarda Pierre. Celui-ci se souvint alors de la parole de Jésus : « Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois. » Et il fondit en larmes et sortit.

Dès qu'il fut jour, le Conseil s'assembla de nouveau. Puis, après avoir lié Jésus, ils le menèrent de chez Caïphe au Prétoire, et ils le livrèrent au gouverneur Ponce-Pilate. C'était le matin... (1)

(1) Cf. *Joan.* XVIII

CHAPITRE VII

Saint-Étienne et Sainte-Anne

Le double titre de ce chapitre rappelle deux insignes sanctuaires français ; c'est la seule raison qui a amené ici leur rapprochement. Ils sont, en effet, le premier, au nord de la ville, hors les murs ; le second, à l'est, à l'intérieur des remparts.

Il est aisé, cependant, de les réunir dans une seule visite, puisqu'on peut se rendre de l'un à l'autre en une quinzaine de minutes, par le grand chemin qui va de la porte de Damas à l'hospice autrichien, et de là directement à Sainte-Anne. Nous y joignons la visite du *Tombeau des Rois* et des *cavernes royales*.

I — SAINT-ÉTIENNE ✠

LA BASILIQUE DE SAINT-ÉTIENNE

LE MARTYRE. — La basilique de Sainte-Étienne, relevée si richement de ses ruines séculaires par les Pères Dominicains, rappelle le souvenir de la lapidation et de la sépulture du premier diacre et du premier martyr. « Étienne, plein de grâce et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple. » Il discutait victorieusement avec les Juifs au sujet de la religion nouvelle. « Comme ceux-ci ne pouvaient pas résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui, ils subornèrent des gens pour dire qu'ils lui avaient entendu proférer des paroles de blasphème contre Moïse et contre Dieu. » (1)

Griefs importants! Il dit que *le Temple sera remplacé et la loi de Moïse changée;* le Sanhédrin s'assemble pour juger

(1) *Act.* VI, 8 ; VII.

le coupable. D'avance on connaît la sentence. L'admirable discours de l'accusé affirme très haut que, désormais, le culte du vrai Dieu ne sera pas restreint au Temple de Jérusalem, ce que Jésus avait annoncé à la Samaritaine, et que la législation du Sinaï n'avait, sur bien des points, qu'un caractère transitoire. Les sanhédrites frémissaient de rage dans leurs cœurs, et ils grinçaient des dents contre lui. Pour eux, c'étaient d'affreux blasphèmes, et les blasphémateurs étaient condamnés à la lapidation. Ils se précipitent sur le courageux athlète et le traînent hors de la ville. Les témoins jettent la première pierre. Après avoir déposé leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul, ils lapident Etienne, qui prie en ces termes : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Le saint diacre, s'étant mis à genoux, s'écria d'une voix forte : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » Et à ces mots, il mourut. Des hommes craignant Dieu donnèrent au martyr la sépulture, puis le silence se fit sur la tombe d'Etienne, silence de plusieurs siècles.

En l'an 415, une révélation indique au prêtre Lucien la tombe du martyr à *Caphar Gamala* (Jemmala actuel, à une trentaine de kilomètres au nord de Jérusalem), dans la villa de Gamaliel, qui y repose lui-même avec son fils Abibas et Nicodème. Trois évêques, Eleuthère de Sébaste, Eleuthère de Jéricho et Jean II de Jérusalem (386-416) assistent à l'invention des saintes reliques, que l'on transporte au mont Sion au chant des hymnes et des psaumes.

LA BASILIQUE D'EUDOCIE (460). — Combien de temps y restent-elles ? et où se trouvait l'église qui fut bâtie pour les recevoir ? On a fait à ces questions des réponses contradictoires.

Les uns ont dit : Les saintes reliques ne demeurèrent pas longtemps au mont Sion. Le patriarche Juvénal (422-458) leur fit bâtir une église à l'est de la ville, dans la vallée de Josaphat, au lieu même où saint Etienne fut lapidé. Et plus tard, en 460, on les transféra de cette église en la vaste basilique qu'Eudocie venait d'élever, au Nord, en l'honneur du premier martyr. Dans ce système, on dédouble les souvenirs : l'église de l'Est rappelle la lapidation : celle du Nord, la sépulture.

Les autres : De bonne heure on transféra les reliques du

mont Sion en l'église bâtie par Juvénal et Eudocie, au nord de la ville, sur le lieu même de la lapidation. Dans ce système, un double souvenir reste attaché à la basilique d'Eudocie ; elle marque à la fois et la lapidation et la sépulture de saint-Etienne. Nous embrassons cette dernière opinion ; elle nous semble exigée par l'examen impartial des documents.

Il ressort des textes que, dès le milieu du v[e] siècle, il y avait à Jérusalem deux églises de Saint-Etienne, l'une à l'Est, l'autre au Nord.

L'église de l'Est. — Trois textes établissent l'existence de cette église : le *Commemoratorium de Casis Dei* (808), un récit des *Ptérophories de Jean, évêque de Maïouma*, ouvrage rédigé entre les années 512 et 518 ; un récit des *Vies et récits d'anachorètes* (IV[e]-VII[e] *siècles*). « Dédiée à saint Etienne et à saint Jean-Baptiste, elle existait avant 451, ne portait plus, à la fin du VI[e] siècle, que le vocable de saint Etienne, et existait encore dans les premières années du IX[e]. » (1) Ces textes établissent cela, et rien de plus. Ils ne font aucune allusion, soit à la lapidation, soit à une sépulture passagère de saint Etienne. Ceux qui veulent localiser la lapidation dans la vallée de Josaphat ne peuvent se réclamer de ces textes ni de l'existence de cette église dont le double vocable, d'ailleurs, s'expliquerait mal avec l'hypothèse qui lui fait rappeler un grand souvenir de saint Etienne. Pour avoir des textes formels en faveur de leur opinion, il leur faudra attendre jusqu'au XII[e] siècle. Cependant, la présence de cette ancienne église Saint-Etienne dans la vallée de Josaphat pourra très bien expliquer la déviation subie au XII[e] siècle par la tradition qui, jusque-là, plaçait au Nord la lapidation du premier martyr.

L'église du Nord. — Elle fut bâtie par Eudocie, pour recevoir les reliques d'Etienne. Tout le monde aujourd'hui, à moins d'un parti pris évident, accorde que les Révérends Pères Dominicains possèdent les restes de cette antique basilique. Les textes, en effet, entraînent nécessairement cette conclusion. Cette église, disent-ils, était *au nord de la ville et hors les murs, à un stade, un jet de flèche, deux ou trois portées d'arbalète* (2), toutes conditions que réalise l'église retrouvée par les Pères Dominicains.

Mais quel souvenir précis commémorait la basilique d'Eudocie?

(1) *Echos d'Orient*, t. VIII (1905), p. 78-86 : *les Monastères et les églises Saint-Etienne à Jérusalem*, par le P. SIMÉON VAILHÉ.

(2) *Vie de Pierre l'Ibérien*, écrite vers 500 ; THEODOSIUS, 530 ; CYRILLE DE SCYTHOPOLIS, VI[e] siècle : EVAGRE, vers la fin du VI[e] siècle ; ANONYME DE PLAISANCE, 570 ; SÆWULF, 1102 : DANIEL, vers 1110, etc.



La Palestine

E. Ruzé del.

Recouvrait-elle seulement la sépulture du martyr ou bien indiquait-elle, de plus, le lieu même de la lapidation? Nous avouerons que plusieurs des textes cités ne mentionnent que la sépulture; tels sont le *Commemoratorium de Casis Dei* (808), Evagre, l'Anonyme de Plaisance, Cyrille de Scythopolis, la Vie de Pierre l'Ibérien. Mais ce silence n'équivaut pas à une négation; et, d'autre part, ce fait qu'ils ne parlent pas ailleurs de la lapidation n'insinue-t-il point qu'ils la localisent en cette basilique d'Eudocie, qui garde le tombeau de saint Etienne? Les textes, aussi bien, doivent s'expliquer et se compléter les uns les autres. Or, en voici deux qui parlent expressément du lieu de la lapidation : celui de Theodosius et le récit du prêtre Lucien, et tous deux l'indiquent au Nord, là où Eudocie bâtit sa basilique (1)

Theodosius (530) est parfaitement clair : « *Sanctus Stephanus foras porta Galilææ lapidatus est; ibi et ecclesia ejus est, quam fabricavit domina Eudocia, uxor Theodosii imperatoris.* Saint Etienne a été lapidé *hors de la porte de Galilée.* Là se trouve son église bâtie par Eudocie, femme de l'empereur Théodose. » La porte de Galilée, c'est la porte du Nord, la porte actuelle de Damas. On le voit, le texte est décisif. Aussi l'on a voulu en énerver la force, sous prétexte que, par la porte de Galilée, Theodosius n'entend peut-être pas désigner la porte septentrionale, mais bien la porte orientale, celle qui menait au mont des Oliviers où plusieurs alors — entre autres l'auteur du *Breviarius de Hierosolyma*, VIe siècle — plaçaient la Galilée. Hypothèse qui semble bien avoir été inventée pour les besoins de la cause. Et de plus, si on l'admet, il faudra dire que Theodosius attribue à Eudocie la fondation de l'église Saint-Etienne de la vallée de Josaphat. Il se tromperait en le faisant. Mais quelle raison a-t-on de lui faire commettre cette erreur? L'erreur ne se suppose point, elle se prouve.

L'autre auteur est le prêtre Lucien, celui-là même qui fut l'objet de la révélation. Malheureusement, de la version latine que fit de son récit son contemporain Avitus, prêtre portugais, nous avons deux recensions. D'après la plus ancienne (2), saint Etienne fut lapidé « *in via euntibus Cedar*, sur la route de Cédar ». Au dire d'un grand nombre, Cédar désignerait la région de Damas, et nous aurions, dès lors, une nouvelle preuve péremptoire. Mais tous n'accordent pas que Cédar ait ce sens. C'est, disent quelques-uns, un mot dont on ne sait plus la signification, et, dès lors, rien à en tirer pour notre thèse. La seconde recen-

(1) Nous ne citons que les textes antérieurs au XIIe siècle. A partir des Croisades, les pèlerins mentionnent la lapidation les uns au nord, les autres à l'est de la ville.

(2) Est-il si sûr qu'elle est la plus ancienne? (Cf. *Revue biblique*, 3 juillet 1907, p. 470-472.)

sion, qui est la plus récente et remonte cependant encore au VIII[e] siècle au moins, puisqu'elle est citée par saint Bède, place nettement la lapidation au Nord : « *Qui lapidatus est a Judæis... foris portam quæ est ad aquilonem, quæ ducit ad Cedar.* Il fut lapidé au delà de la porte septentrionale qui conduit à Cédar. » Si ce texte n'a pas la valeur d'un texte de Lucien, il témoigne au moins pour le temps où il a été écrit, et démontre la croyance d'alors touchant le lieu de la lapidation. De plus, il indique que, pour les auteurs de cette époque, la direction de Cédar se trouvait au Nord. N'en doit-on pas conclure que, deux siècles auparavant, il en était ainsi, et que, dès lors, la première recension, c'est-à-dire Lucien lui-même, fournissent par cette seule incise : *in via euntibus Cedar*, un argument décisif pour notre opinion?

En résumé, deux textes formels placent, sans aucun doute possible, la lapidation au Nord : celui de Theodosius et la deuxième recension de la version latine d'Avitus. Très probablement la première recension, et Lucien lui-même, dont elle est la plus exacte reproduction, la localisent au même endroit. Les autres textes, qui ne mentionnent que la sépulture en la basilique d'Eudocie, sont loin d'exclure ou de placer ailleurs la lapidation. Par contre, aucun des documents qui établissent l'existence d'une église Saint-Etienne à Gethsémani — et il n'y en a que trois avant le XII[e] siècle — ne met cette église en relation soit avec la lapidation, soit avec une sépulture d'Etienne. C'est plus qu'il n'en faut pour fonder solidement la tradition du Nord. Du reste, à qui accepte la localisation de la basilique d'Eudocie au nord de la ville, toute autre solution devrait être bien difficile à embrasser. Car enfin, comment expliquer qu'Eudocie, cette grande dévote de saint Etienne, ait pu élever, pour recevoir les reliques de son saint préféré, une basilique ailleurs qu'à l'endroit même où il avait été lapidé, quand on savait qu'Etienne avait manifesté le désir de reposer *au lieu même de son supplice* (1). Nous pouvons donc conclure,

(1) Ces mots se trouvent dans une homélie attribuée souvent à Basile de Séleucie. Si elle n'est pas de cet auteur, elle est d'un contemporain et d'un témoin de l'invention des reliques. Or, on y lit que Juvénal (422-458), encore vivant quand le panégyriste parlait, avait bâti une église au lieu même de la lapidation. Peut-on identifier l'église de Juvénal avec celle d'Eudocie ? Plusieurs le nient, d'autres le pensent, non sans raison. Le texte, en tout cas, ne fournit comme indication topogra-

après cette longue discussion : l'église d'Eudocie rappelle le souvenir de la lapidation et de la sépulture de saint Etienne.

A côté de l'église, Eudocie bâtit un couvent d'hommes et un couvent de femmes. Elle y meurt bientôt (460) et se fait ensevelir non loin du premier martyr, à vingt-six pas, selon un texte de l'Anonyme de Plaisance. Dix ans plus tard, sa petite-fille Eudocie, épouse du fils de Genséric, vient la rejoindre en cet asile de la mort, après avoir goûté comme elle à toutes les grandeurs et à toutes les infortunes. Gabriel, premier abbé du couvent d'hommes, meurt dans le monastère la quatre-vingtième année de son âge, et son sépulcre est honoré de grands miracles.

En 516, la basilique compte un beau jour de gloire. On y proclame, grâce aux 10 000 moines de Saint-Sabas, la cause de l'orthodoxie contre les monophysites. Hélas! ce jour de gloire est presque le dernier pour la grande église. Les Perses la détruisent en 614. Ammiras, général de Chosroès, ayant fait décapiter soixante martyrs en haine du Christ devant les portes de la ville, saint Sophrone déposa leurs reliques dans le cimetière de Saint-Etienne.

Au moment de la conquête arabe, lorsque Gaza capitula, le général Amrou mit en demeure les soixante chrétiens qui formaient toute la garnison, de choisir entre l'apostasie et la mort. Dix d'entre eux, parmi lesquels le chef de la garnison, Callinique, moururent martyrs à Jérusalem, et furent ensevelis à Saint-Etienne. Les cinquante autres furent martyrisés à Eleuthéropolis.

Plus tard, un petit oratoire des Grecs et des croisés marquera pour quelque temps la place de l'église, mais il lui faudra attendre jusqu'à nos jours pour se relever et re-

phique que ces simples mots : *Hors les murs*, qu'on peut appliquer à l'église du Nord comme à celle de l'Est, et, s'il nomme Juvénal comme ayant bâti l'église, il n'exclut pas précisément Eudocie. Tous deux ont très bien pu y contribuer.

Le récit du pèlerinage de sainte Mélanie (439), qu'on a objecté contre le sanctuaire du Nord est encore moins décisif. La Sainte, rapporte son biographe, descendit, quelques jours avant sa mort, du mont des Oliviers, pour aller prier dans le *martyrium de Saint-Etienne*, à Jérusalem. Rien ne dit que ce martyrium, terme général pour désigner toute église qui possède les reliques d'un saint, se trouvait dans la vallée du Cédron.

prendre en la Ville Sainte le rang glorieux qu'elle occupa jadis.

DÉCOUVERTE ET RESTAURATION. — En 1889, les Pères Dominicains retrouvèrent, après d'intéressantes fouilles, les restes de ce qui fut la basilique byzantine. Sur l'emplacement de l'ancienne basilique, une nouvelle s'est élevée, belle et vaste, comme celle qu'elle remplace ; de-ci, de-là, des fragments de mosaïques, restes de l'église primitive, précieusement enchâssés dans le pavé moderne, viennent comme authentiquer le monument nouveau en le rattachant à celui du ve siècle. Construite par le R. P. Le Vigouroux, cette église fut achevée en 1898, bénite le 17 avril 1898, consacrée le 13 mai 1900, et élevée au titre de basilique mineure par Bref de S. S. Pie X, en date du 10 juin 1904. L'érection solennelle fut faite par S. Exc. Monseigneur le Patriarche de Jérusalem, le 26 décembre de la même année.

Comme au temps d'Eudocie, un monastère avoisine encore le sanctuaire. Les Pères Dominicains qui l'occupent n'y restent point inactifs ; non contents d'avoir relevé l'ancienne église, ils se sont empressés de fonder à son ombre l'*Ecole biblique* déjà célèbre (reconnue, en 1920, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comme *Ecole française d'archéologie*), où l'on enseigne la science d'Etienne et de Paul, la science des Saintes Ecritures. La savante *Revue biblique*, répandue dans le monde entier, donne le résultat de leurs travaux.

Ne partons point sans rendre aussi visite à la *nécropole juive* découverte dans le jardin, au sud de la basilique. Dans une de ces **grottes funéraires** aujourd'hui réhabitées, repose le P. Mathieu Lecomte, à qui nous devons l'invention de la sépulture d'Etienne.

A remarquer, au sud-ouest de la basilique, le beau pavage en mosaïque d'une sépulture byzantine où est représenté un agneau (1).

AUTRES SOUVENIRS. — Nous devons marquer auprès de Saint-Etienne deux visites qui offrent surtout le charme

(1) Cf. *Saint Etienne et son sanctuaire à Jérusalem*, par le R. P. LAGRANGE, Paris, 1894. — *Une tradition biblique à Jérusalem*, par le R. P. LAGRANGE. *Revue biblique*, t. III, p. 452.

du pittoresque : au Nord, celle du magnifique hypogée appelé *Tombeau des Rois ;* au Sud, près de la porte de Damas, les profonds souterrains des *cavernes royales*, vraies catacombes de Jérusalem.

On se trouve aussi à Saint-Etienne près de l'emplacement du camp de Godefroy de Bouillon. Mais, à la veille de l'assaut, le chef des croisés se porta subitement à l'angle Nord-Est de la ville, et c'est en cet endroit que les Francs entrèrent dans Jérusalem le 15 juillet 1099. On montre près de là l'*arbre* dit de Godefroy de Bouillon.

TOMBEAU DES ROIS (QOBOUR EL MOLOUK)

VISITE INSTRUCTIVE. — La visite du **Tombeau des Rois** nous offre, sinon un grand souvenir, du moins la plus belle des nécropoles de Jérusalem, celle qui nous donnera le mieux une idée des sépultures d'autrefois, celle aussi qui nous aidera à bien comprendre un passage de l'Evangile relatif au sépulcre de Jésus.

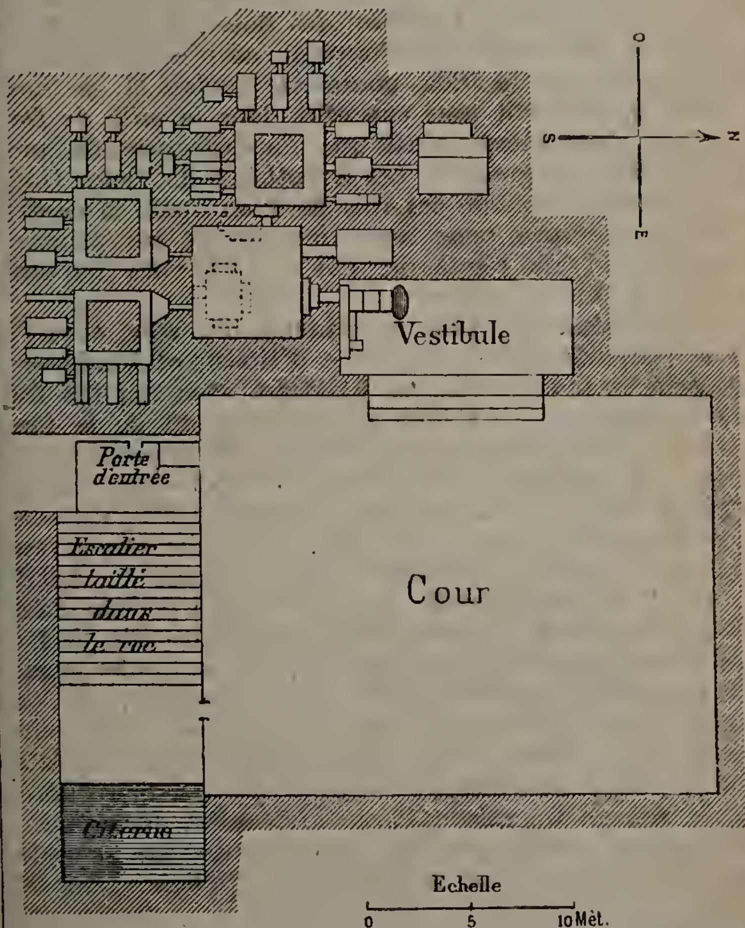
Le Tombeau des Rois est à quelques minutes au nord de Saint-Etienne. On y descend par un large escalier, aux marches inégales, et entièrement taillé dans le roc. Une ouverture cintrée, pratiquée dans la paroi rocheuse de gauche, conduit dans une vaste cour, taillée à pic des quatre côtés. C'est sur le côté Ouest de la cour que s'ouvre le Tombeau des Rois.

Il présente à l'extérieur un large *vestibule* soutenu jadis par deux colonnes taillées dans le roc. Au-dessus du vestibule court une belle frise de style grec. La porte d'entrée du monument se trouve à gauche. Basse, étroite, on la fermait autrefois par une *grosse pierre en forme de meule*, qu'on roulait devant elle. Cette meule, encore en place, nous fait parfaitement saisir cette interrogation des saintes femmes arrivant au tombeau de Jésus : « Qui nous roulera la pierre qui ferme le sépulcre ? » (1) La pierre qui roule, nous la voyons ici. Au tombeau de Jésus, le mode de fermeture devait être pareil. A l'intérieur du monument, se trouve un *second vestibule* carré, à voûte presque plate, et sur lequel s'ouvrent quatre chambres funéraires.

(1) *Marc*. XVI, 3.

TOMBEAU DES ROIS

(Sépulture d'Hélène, reine d'Adiabène)



La Palestine

E. Ruzé del.

Des portes en pierre, dont il reste encore quelques débris, les fermaient autrefois. Trois sortes de tombes s'y distinguent : fours, arcosolia et chambres simples, où l'on se contentait de déposer sur le sol le sarcophage.

TOMBEAU DE QUI ? — Ces vastes demeures souterraines ont excité la sagacité des archéologues. Qui donc a pu entreprendre un travail si colossal, pour se préparer un lieu tranquille après la mort ? Tombeau des Rois : la magnificence, en effet, est bien d'un roi. Pourtant, ce n'est sûrement pas l'hypogée des rois de Juda, comme le voulait M. de Saulcy. La Bible, qui les fait tous ensevelir *dans la ville de David*, s'y refuse absolument, ainsi que l'architecture du monument, laquelle est grecque. Les hypothèses de Victor Guérin, ou d'une translation de ces rois de Juda après la captivité, ou d'une sépulture pour leurs femmes et les princes de leur sang qui ne régnèrent pas, restent des hypothèses qu'aucun texte n'autorise.

Il est certainement plus raisonnable d'y voir, avec l'opinion la plus commune, la tombe d'Hélène d'Adiabène (1). Cette princesse, convertie au judaïsme avec son fils Izatès, vient à Jérusalem vers l'an 44, au moment de la famine dont parlent les Actes, et qu'avait prédite le prophète Agabus (2). A Jérusalem, ses immenses richesses servent à nourrir la ville. Elle fait venir du froment d'Egypte et des figues sèches de Chypre. Son fils, resté dans son royaume, l'aide de ses pieuses libéralités. Elle retourne en Adiabène à la mort d'Izatès, qu'elle ne tarde pas à suivre dans la tombe. Le nouveau roi Monobaze, son autre fils, fait conduire leurs dépouilles à Jérusalem, dans la tombe ornée de trois pyramides qu'Hélène s'y était préparée. Or, cette tombe est mentionnée par Josèphe *au nord de la ville, à environ trois stades, en face des remparts qui, de la tour Pséphina, vont traverser les cavernes royales*. Saint Jérôme, dans le voyage de sainte Paule arrivant à Jérusalem par Gabaon et le Scopus, lui fait aussi laisser *sur sa gauche*, avant d'entrer en ville, le mausolée d'Hélène. Dans l'une

(1) L'Adiabène est une contrée de l'ancienne Assyrie, à l'est du Tigre.
(2) *Act.* XI, 28.

s chambres, M. de Saulcy a trouvé, parmi d'autres
jets, des monnaies de l'année même qui précéda le siège
Jérusalem par Titus. La date s'accorde parfaitement avec
s indications de l'historien juif. Izatès laissa en mourant
ngt-quatre fils, dont quelques-uns prirent part à la
éfense de Jérusalem, et vingt-quatre filles. Josèphe men-
onne en passant quatre palais de cette famille à Jérusalem.
ette vaste sépulture n'a plus, dès lors, de quoi sur-
endre.

Le Tombeau des Rois appartient aujourd'hui à la France,
ui l'a reçu de la famille Pereire. L'entrée en est gratuite.

CAVERNES ROYALES ET GROTTES DE JÉRÉMIE

A l'est de la porte de Damas, la route de Jéricho s'enfonce
ans une vaste tranchée bordée de chaque côté de hautes
carpes de rochers. C'est le reste d'une immense carrière
ui coupa en deux la colline de Bézétha, et qui, au temps
'Agrippa (44), servit de fossé à la nouvelle enceinte de la
ille, après avoir offert les blocs nécessaires à sa construc-
on. Cette muraille était si solide, qu'au dire de Josèphe,
empereur Claude réclama un moment la suspension des
avaux, craignant de ne plus pouvoir réduire les Juifs en
s de révolte. Titus put constater, vingt-cinq ans après,
sagesse de cette mesure. Les *grottes dites de Jérémie*, et
s *cavernes royales* ne sont que le prolongement, au Nord
t au Sud, de cette précieuse carrière, qui dut fournir des
atériaux à maints édifices de la cité antique.

La caverne de Jérémie, qui, d'après ce que nous venons
e dire, n'existait sans doute pas au temps du prophète, est
ormée d'une double salle dont la première contient le
ombeau d'un santon musulman. De la deuxième on a fait,
epuis le xve siècle, la retraite ou même le tombeau de
érémie, mais sans preuve sérieuse ; la visite ne vaut pas
raiment le bacchiche d'entrée.

Il est plus intéressant de pénétrer dans les cavernes
oyales, dont l'entrée se trouve à une centaine de mètres
l'est de la porte de Damas. C'est une immense excavation,
out à fait irrégulière, et qui se poursuit à plus de
oo mètres de profondeur sous le quartier de Bézétha. De
randes salles, dont la voûte est soutenue par des piliers

naturels, se succèdent dans l'épaisseur du rocher. Le sol très irrégulier et encombré d'amas de pierres, offre parfois de vrais précipices. A l'extrémité, presque sous le couvent des Sœurs de Sion, un mince *filet d'eau* tombe du rocher. En maints endroits, on peut surprendre au vif le système employé jadis pour extraire les quartiers de pierre, car on aperçoit encore sur les parois les longues rainures dans lesquelles on devait enfoncer des coins de bois, qui, une fois mouillés, se dilataient assez pour détacher le bloc de rocher.

Josèphe, dans sa description de Jérusalem, nomme les *cavernes royales*, et les place sous l'enceinte bâtie par Hérode Agrippa en 44. La carrière existait déjà sans doute avant cette date, mais le roi la dut mettre de nouveau à profit, et surtout achever la tranchée, aujourd'hui béante entre le rempart et le massif de la grotte de Jérémie.

Ce dernier monticule est appelé, à Jérusalem, le *Calvaire de Gordon*, parce que l'Anglais Gordon-Pacha, avant d'aller se faire tuer à Khartoum en 1884, avait proposé, en passant à Jérusalem, cette identification toute de sentiment.

Cette position du Calvaire, absolument fausse au point de vue scientifique, représente cependant à merveille ce qui devait être au temps de Notre-Seigneur cette autre petite colline alors toute voisine d'un autre rempart, et qu'on appelait, à cause de sa forme ronde, *Golgotha*.

II — SAINTE-ANNE

A une faible distance de la porte orientale Sitti Mariam, au nord de la rue qui commence à cette porte et finit à la IIIe station, se trouve le grand établissement de Sainte-Anne, où nous attirent deux souvenirs religieux : la *maison de saint Joachim et de sainte Anne*, et la *Piscine de Béthesda*, dite *Probatique*. Dans la vieille crypte de l'église Sainte-Anne, on montre, près du berceau de Marie, la *tombe* de ses parents. La Piscine Probatique est à quelques mètres à l'ouest de la même église. Tous ces lieux saints sont sous la garde des Pères Blancs du cardinal Lavigerie, qui y dirigent avec zèle et succès un Grand et un Petit Séminaire pour les Grecs-Unis du rite melkhite.

ÉGLISE ET CRYPTE DE SAINTE-ANNE ✠

ES SOUVENIRS ET LA TRADITION. — Tout le monde orde que la crypte de Sainte-Anne est la *maison de saint chim et de sainte Anne.* C'était une maison comme il existe tant en Palestine, en partie construite, en partie lée dans le roc. Est-ce également *le lieu de la naissance de rie ?* C'est la seule opinion admise aujourd'hui (1). Elle pour elle toute l'antiquité. Dès le IVe siècle, Synésius, que de Ptolémaïs, écrivait (385) : « Je te chante, ô nheureux fils de la Vierge *jérosolymitaine.* » Au VIe siècle, pèlerin Theodosius mentionne une *église de la Bienheuse Vierge près de la Piscine Probatique.* Cette église de rie se trouve *là où elle est née*, et elle s'appelle *Sainte-rie de la Nativité* ou *de la Probatique*, comme précisent nonyme de Plaisance (570), saint Sophrone, patriarche de usalem (636) et saint Jean Damascène (vers 750). Un ivent de religieuses l'avoisine au IXe siècle (2).

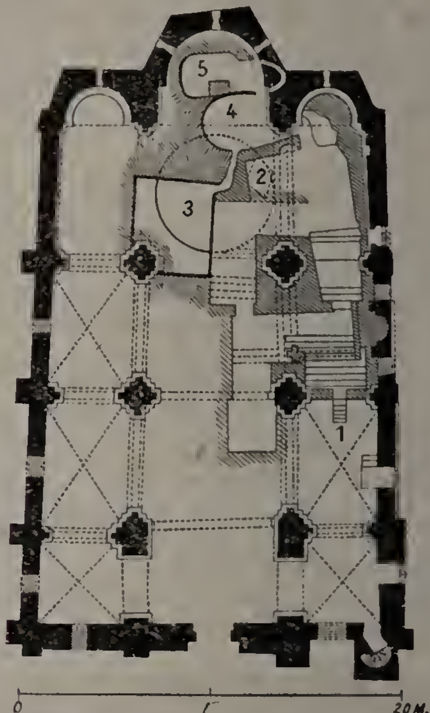
Avec les Croisades apparaît la première mention d'un ivenir nouveau, celui de la *sépulture de Joachim et Anne.* Les pèlerins commencent, dès lors, à nous parler leur *tombe en pierre, dans une petite caverne taillée is le roc et placée sous l'autel, près de la chapelle de Nativité*, dans une chambre contiguë, *à 22 degrés au-sous de l'église* (3). L'église même a changé de nom dès

(1) Si tous les auteurs anciens admettent l'authenticité de la ison de saint Joachim et de sainte Anne, leur sentiment cesse tre unanime quand il s'agit du lieu de naissance de Marie. a revendiqué pour quatre villes cette gloire d'avoir donné jour à la Mère de Jésus : Sepphoris, Bethléem, Jérusalem et zareth. Rien de sérieux pour Sepphoris et Bethléem. L'opinion tient pour Nazareth mérite plus de respect, mais elle vouit en vain ébranler la tradition de Jérusalem ; elle manque base dans l'antiquité. Née au XIe siècle, dans un écrit faussent attribué à saint Jérôme, comme le démontre déjà Quamius, elle gagne quelques partisans en Occident aux XIe et siècles. Plusieurs Bulles de Papes lui paraissent aussi favodes. Mais tout cela est bien peu, à côté des témoignages étés en faveur de Jérusalem.

(2) On lit dans le *Commemoratorium de Casis Dei* (808) : « A nte-Marie, là où elle est née, à la Probatique, clercs, V. luses consacrées à Dieu, XXV. »

(3) DANIEL, PERDICAS, JEAN DE MANDEVILLE, RICOLDI, CESTIER DE RSEILLE, etc.

avant l'arrivée des croisés, sans doute après sa destructio
par Hakem en 1009 et la restauration qui dut suivre. C'
désormais et définitivement Sainte-Anne. Une communaut
de religieuses Bénédictines en a la garde.



ÉGLISE ET CRYPTE DE SAINTE-ANNE

1. Escalier descendant à la crypte. — 2. Crypte de la Nativité de Très Sainte Vierge. — 3. Tombeau de sainte Anne, d'après les pèlerins. — 4. Ancienne citerne. — 5. Chambre taillée dans le rocher

ABBAYE DE SAINTE-ANNE. — Les débuts du monastèr paraissent difficiles ; trois ou quatre pauvres petites reli gieuses seulement le composent : *Tres vel quatuor paupere mulierculæ*, nous dit Guillaume de Tyr. Mais la prospérit ne tarde pas à venir avec les princesses royales qui s' enferment. Baudouin (1104) y fait entrer sa femme Ard

ı'il répudie. Judith ou Yvette, fille de Baudouin II, y rend le voile en 1130, et y demeure jusqu'à ce que l'abbaye Saint-Lazare de Béthanie, construite pour elle, lui permette enfin de devenir abbesse. Sainte-Anne, ainsi dotée de revenus royaux, voit s'accroître le nombre de ses religieuses la splendeur de ses cérémonies. Jean de Wurtzbourg 165) vante l'éclat des solennités qu'on y célèbre. L'église, oute récente alors (1), est ornée de peintures « qui montrent ar quelle disposition et quel avertissement divin la bienheureuse Vierge fut conçue de Joachim et d'Anne », et our détailler « comment Joachim avait été repoussé du emple à cause de la stérilité de son épouse, comment un nge lui apparut, comment son épouse le rencontra à la orte dorée, et comment Anne engendra Marie » (2).

L'ÉCOLE DE DROIT. — Mais l'année 1187 marque la *hute du royaume latin de Jérusalem.* Le Dominicain Fabri 1483) rapporte qu'à l'approche de l'invasion sarrasine, s religieuses de Sainte-Anne se tranchèrent toutes le nez our sauver leur vertu. (Un trait semblable est raconté es religieuses de Sainte-Claire d'Acre.) Saladin, maître e Jérusalem, transforme Sainte-Anne en *médressé* (collège) *our les jurisconsultes du rite chaféite* (1192). C'est cet vénement que mentionne l'inscription arabe placée audessus de la porte principale de l'église actuelle. Mais cette *iédressé* ne survit pas longtemps à son fondateur, et le ıonastère n'est plus habité que par quelques santons qui laissent peu à peu tomber en ruines et vendent chèrement ux pèlerins la permission de prier dans l'ancien sanctuaire. Durant plusieurs siècles on ne peut même acheter ce onheur. Enfin le P. Fabri y pénètre en 1483, mais c'est de uit et par une petite fenêtre (aujourd'hui rétablie par les ères Blancs et qui donne sur la crypte). Les pèlerins ont obligés de se faire la courte échelle. Rien de plus ıtéressant que les récits de ces pieuses tentatives. Peu à eu, la liberté s'accroît. Les Franciscains obtiennent un *irman* qui leur permet de célébrer la Messe de temps en emps.

(1) M. DE VOGÜÉ, *Eglises de la Terre Sainte.*
(2) P. FABRI.

En ces jours malheureux, que l'on ait pu les vénére ou non, on n'omet pas néanmoins de mentionner tous le pieux souvenirs que renferme Sainte-Anne. Mais la parti de la grotte qui renfermait les deux tombeaux ayant ét obstruée, on commence, vers le xve siècle, à montrer ce souvenirs dans la vallée de Josaphat, près du tombeau d la Sainte Vierge. Depuis 1666, il n'en est plus même ques tion à Sainte-Anne ; la tradition pour l'église de l'Assomp tion est générale. La découverte, en 1889, de la vieille crypt funéraire par les Pères Blancs, ramène la dévotion de pèlerins au sanctuaire qu'elle avait d'abord vénéré.

En 1842, les Turcs firent à l'église quelques réparation sans importance et commencèrent contre la façade occi dentale un minaret qui resta inachevé.

RESTAURATION FRANÇAISE. — A la suite de la guerr de Crimée, Sainte-Anne devint terre française (1861). Res taurée par M. Mauss, qui, selon le mot de M. de Vogüé a eu le louable courage de s'oublier lui-même pour n laisser parler que les architectes primitifs, elle est sortie d ses mains telle que, sans doute, l'avaient faite ses premier auteurs, au temps peut-être où la communauté bénédictin possédait dans son sein deux princesses royales. En tou cas, l'église actuelle, qui mesure 37 mètres en longueu et 19^{m},50 en largeur, ne paraît pas devoir, dans so ensemble, remonter au delà des croisés. Il ne subsiste d l'édifice byzantin que les murs latéraux depuis les petite absides jusqu'en face de l'escalier descendant à la crypte De style roman avec des voûtes d'arêtes, à arc légèremen brisé, elle est divisée en trois nefs par deux séries de large piliers. Les trois nefs se terminent par trois absides semi circulaires. Sur le croisement du transept s'élève une cou pole légèrement allongée, posée directement sur pen dentifs, sans tambour. Les fenêtres sont petites et pe nombreuses ; on remarque dans le plan, comme dans l'élé vation, des irrégularités qui étonnent. La France en confié la garde aux Pères Blancs, qui cherchent à rendre au monument toute son antique splendeur. Déjà, sous la vieill coupole, ils ont élevé, ces dernières années, un riche aute orné de marbres précieux et surmonté d'un magnifiqu baldaquin de marbre blanc, porté par quatre colonnes d

ouit rouge. Derrière l'autel, une belle statue de marbre présente sainte Anne instruisant la Vierge enfant.

La crypte, qui renferme les souvenirs de l'Immaculée-Conception et de la Nativité de la Vierge, s'étend sous le côté droit du transept de l'église. Elle a été ornée, en 1902, d'un autel très artistique ; la Vierge immaculée y trône dans une gracieuse niche dont les pierres fleuries rappellent l'églantier qui enguirlande la Grotte de Lourdes. D'un côté de la statue, saint Joachim, de l'autre, sainte Anne, présentent à leur fille nos premiers parents Adam et Eve.

En posant la colonne Nord-Ouest du ciborium (1896), les Pères Blancs ont trouvé au-dessus de la crypte, et presque immédiatement au-dessous des dalles du chœur, les restes d'une chambre pavée en mosaïque, et ornée de peintures murales. Celles-ci sont attribuées par M. Marucchi aux débuts de l'empire romain, c'est-à-dire aux environs de l'ère chrétienne (1).

PISCINE PROBATIQUE OU DE BÉTHESDA

SOUVENIR ÉVANGÉLIQUE. — A une petite distance de l'église, à l'Ouest, se trouvent les restes de la piscine de Béthesda, célèbre par le miracle raconté en saint Jean :

A Jérusalem, près de la *porte des Brebis*, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques. Sous ces portiques étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques : ils attendaient le bouillonnement de l'eau, car un ange du Seigneur descendait à certains temps dans la piscine et agitait l'eau, et celui qui y descendait le premier après l'agitation de l'eau était guéri de son infirmité quelle qu'elle fût. Là se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu gisant, et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : « Veux-tu être guéri? » Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine dès que l'eau est agitée, et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. » Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche. » Et à l'instant cet homme fut guéri ; il

(1) Cf. *Sainte-Anne de Jérusalem et Sainte-Anne d'Auray*, par le cardinal LAVIGERIE. — *Revue biblique*, t. III : *le Tombeau de saint Joachim et de sainte Anne*, par le R. P. CRÉ, t. Ier, nouvelle série : *la crypte de Sainte-Anne à Jérusalem*, par le R. P. VINCENT.

prit son grabat et il se mit à marcher. C'était un jour de sabb
Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : « C'est sabbat, il ne t'est pas permis d'emporter ton grabat. » Il le répondit : « Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton grabat marche... »
Jésus le trouva dans le Temple et lui dit : « Te voilà gué ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose pire. » (1)

. .

Le fait se passe à la **Piscine Probatique**, appelée *Bethsaï* en hébreu, dit la Vulgate ; près de la (porte) Probatiqu à la piscine appelée *Béthesda*, dit le texte grec. Certai manuscrits présentent la variante *Bethzatha*, qui donne pe être le vrai nom de la piscine.

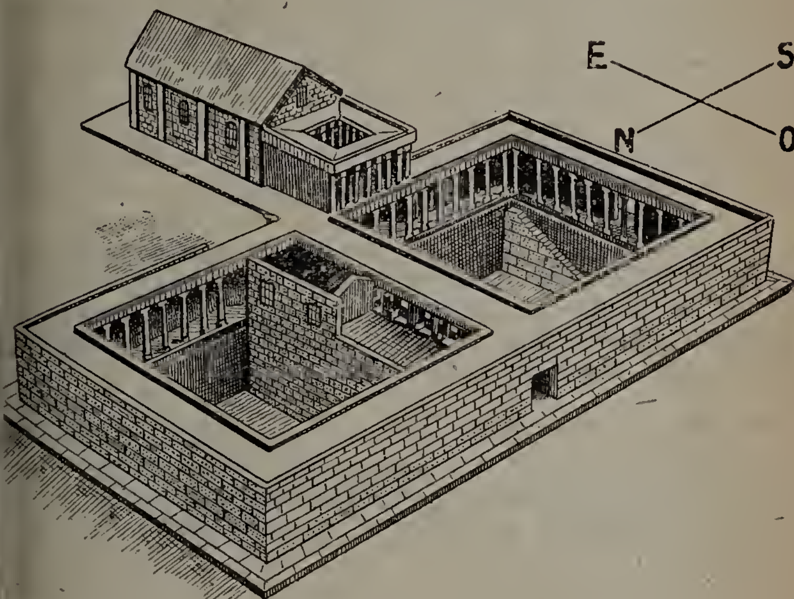
TRADITION. — Le Pèlerin de Bordeaux, en 333, v à l'intérieur de la cité deux piscines jumelles (*piscin gemellares*) à cinq portiques et appelées *Bethsaïda*. Ell contiennent « de l'eau troublée couleur écarlate ». Sur disposition des cinq portiques, saint Cyrille de Jérusale mort en 386, nous fournit une précieuse indication. « Il en a, dit-il, quatre tout à l'entour, et le cinquième milieu. » C'était donc un long quadrilatère dont deux côt étaient réunis par une galerie transversale. Eusèbe et sai Jérôme connaissent aussi ce double réservoir, qui avait aut fois cinq portiques ; l'un se remplit des pluies de l'hive les eaux de l'autre paraissent extraordinairement roug et comme ensanglantées.

Les pèlerins suivants, grâce au voisinage de l'église Sain Marie, nous aident à localiser la Probatique. Pour eu elle ne fait pour ainsi dire qu'un avec la maison de Jo chim (2). Le souvenir de son emplacement doit se perd

(1) *Joan.* V, 2-9.

(2) L'Anonyme de Plaisance (570) voit *près de la Piscine Pr batique*, et même, suivant un autre passage, *dans un de s portiques*, la basilique de Sainte-Marie, là où elle est née dans laquelle s'opèrent de nombreux miracles. Saint Sophro s'écrie : « *J'entrerai dans la sainte Probatique où la glorieu Anne engendra Marie.* » — Et saint Damascène : « Salut, ô Pr batique, temple sacré de la Mère de Dieu ; *salut ô Probatiq maison des ancêtres de notre Reine ;* salut, ô Probatiq toi autrefois bergerie de Joachim et maintenant église troupeau spirituel du Christ ! »

ı peu avant les Croisades, car, d'après Bongars, elle est trouvée par les Francs, qui y élèvent une église (1). Après ; Croisades, la piscine est encore signalée dans les plans Jérusalem du xɪvᵉ siècle, insérés dans les œuvres de



CINE PROBATIQUE — ESSAI DE RESTAURATION D'APRÈS LE R. P. CRÉ
ı bassin de droite occupe la cour actuelle du Petit Séminaire. On a iguré dans celui de gauche la chapelle construite par les croisés au ɪɪᵉ siècle. Au fond, la basilique byzantine de Sainte-Marie, appelée Sainte-Anne dès le xɪᵉ siècle et rebâtie par les croisés.

ırino Sanuto. Puis l'on cesse peu à peu d'en faire menn, et le souvenir évangélique qu'elle rappelait se trouve ınsporté jusqu'à nos jours à un réservoir voisin, le Birt Israïn. C'est là que le vénèrent les pèlerins postérieurs.

1) Le sanctuaire était sous le vocable de saint Michel archange, ıs doute en souvenir de l'esprit céleste qui, au témoignage l'Evangile, « descendait à certains temps dans la piscine agitait l'eau. » (Cf. *Jérusalem*, janvier 1907, p. 296.)

DÉCOUVERTE. — Pourtant, l'existence d'une piscine l'ouest de Sainte-Anne n'était pas complètement ignoré M. Mauss la remet en lumière en 1871. Déjà, en restaura Sainte-Anne, il avait trouvé (1866) dans les ancienn voûtes de l'église un pied en marbre blanc avec cet inscription : « Lucilia Pompilia a offert », ex-voto q remonterait à l'époque d'Adrien. Les Pères Blancs con nuent les trouvailles de M. Mauss. Leurs fouilles intére santes nous ont appris que l'antique piscine était de pr portions plus vastes qu'on ne croyait. On a trouvé à pl sieurs mètres au-dessous du sol actuel deux bassins taill dans le roc et séparés par un barrage (selon toute vraisei blance, le cinquième portique qui divisait la piscine).

Les *ruines d'une église* recouvrent l'un de ces deux rése voirs. Elles paraissent être celles de l'église des croisés. l forme et le dessin indiquent manifestement leur œuvr Mais les constructions sont si enchevêtrées, que bien d points encore restent obscurs.

MUSÉE. — Avant de quitter Sainte-Anne, signalons ceux qui s'intéressent aux études scripturaires le beau mus du P. Cré. On y conserve une multitude d'objets destin à faire comprendre les usages et locutions bibliques.

CHAPITRE VIII

La vallée du Cédron

[*Voir, p. 270, la carte des environs de Jérusalem.*]

I — COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

TOPOGRAPHIE. — La vallée du Cédron prend naissance ι nord-ouest de Jérusalem, au pied du Scopus, près du ›mbeau dit des Juges. Peu profonde au début, elle court ›n instant dans la direction de la cité, tourne ensuite l'Est, en passant au nord du Tombeau des Rois, et de là : dirige à angle droit vers le Sud, pour séparer Jérusalem ι mont des Oliviers.

Après avoir longé le tombeau de la Vierge, la grotte de Agonie et le Jardin des Olives, la vallée se resserre et iisse rapidement. En face de l'angle Sud-Est du Haram ch Chérif, on trouve les curieux tombeaux dits d'Absalon, : Josaphat, de saint Jacques et de Zacharie. Le versant ientai du mont Moriah est couvert de tombes musul- ıanes, tandis que les Juifs ensevelissent leurs morts sur le ›rsant du mont des Oliviers. La vallée longe ensuite, en élargissant, le pied de l'Ophel. De ce côté est la fontaine : la Vierge, dont les eaux se rendent, par le canal d'Ezé- ıias, à la piscine de Siloé ; de l'autre côté, le village de loé étage ses maisons grises. C'est vers le Bir Eyoub que Cédron fait sa jonction avec la vallée Er Rababi, pour ›venir le Ouadi en Nar (*Vallée du Feu*).

DIFFÉRENTS NOMS DE LA VALLÉE. — La vallée du ›édron est, semble-t-il, la même que celle appelée dans la ble *Vallée de Savé* ou *Vallée du Roi.* C'est en ce lieu ıe Melchisédech, roi de Salem, vint au-devant d'Abraham ›ur le féliciter de sa victoire, et qu'il offrit son sacrifice ι Très-Haut. Le torrent du Cédron est encore la Vallée du

Roi, que David traversa pour fuir devant son fils rebell et dans laquelle Absalon se fit ériger un monument po éterniser sa mémoire (1). Le IVe livre des Rois (XXIII, dit clairement qu'au temps de Josias, la vallée servait dé de nécropole. Le nom de *Cédron* n'apparaît qu'à l'époq des rois et des prophètes. L'Evangile l'emploie, ainsi q l'historien Josèphe.

Le **torrent du Cédron** ✠ porte également, depuis les pr miers siècles du christianisme sans doute, le nom de *Vall de Josaphat*. Cette dénomination est tirée d'un passage Joël (III, 2) : « Je rassemblerai toutes les nations et je l ferai descendre dans la vallée de Josaphat — *ou du jug ment de Dieu ;* — j'entrerai en jugement avec elles sujet de mon peuple. » (2) Ce texte, suivant une traditi commune aux Juifs, aux chrétiens et aux musulmans, ser relatif au jugement dernier. C'est en vertu de cette opinio très répandue surtout aux premiers siècles de l'ère chr tienne, que les anciens pèlerins identifient à tort la vall de Josaphat avec la Géhenne.

Le premier souvenir que l'on trouve en descendant de ville à la vallée du Cédron est **Gethsémani**. Gethséma désigne tout le terrain qui se trouve au carrefour des ch mins de Jéricho et du mont des Oliviers. Il renferme : *tombeau de la Vierge, la grotte et le jardin de l'Agoni*

II — LE TOMBEAU DE LA VIERGE ✠

La Sainte Vierge est morte à Jérusalem et elle a s tombeau à Gethsémani, au fond de la vallée du Cédro Telle est la ferme et constante tradition consignée dès IIIe ou IVe siècle dans les évangiles apocryphes : *Livre saint Jean sur la Dormition de Marie* (IIIe ou IVe siècle *Liber de transitu Beatæ Mariæ Virginis* (IVe siècle), *Lett de Denys l'Egyptien* (IVe siècle). Bien que non inspirés, c écrits ont une valeur véritable au point de vue de la top

(1) *II Reg.* XV, 23, et XVIII, 18.
(2) Le prophète Zacharie dit aussi qu'au jour où le Seigne viendra, il posera ses pieds sur le mont des Oliviers, qui en face de Jérusalem (*Zach.* XIV, 4). Le livre apocryphe d'*Heno* affirme la même chose pour le jugement.

aphie; ils attestent ce que l'on croyait de leur temps. 'après l'*Histoire Euthymienne*, à laquelle se réfèrent int Jean Damascène († av. 754) et Siméon Métaphraste ' siècle), l'évêque de Jérusalem Juvénal, de passage Constantinople, à l'occasion du Concile de Chalcédoine 51), dut répondre à l'empereur Marcien et à sa femme inte Pulchérie, qui lui demandaient des reliques de la inte Vierge, que le tombeau de Marie, à Gethsémani, ait été trouvé vide ; un peu plus tard, il envoya à l'emreur le cercueil et le linceul de la Vierge, qui furent posés dans l'église des Blaquernes. Tous les pèlerins, puis le VIe siècle jusqu'à nos jours, ont vénéré le tomau de la Sainte Vierge à Gethsémani. Une opinion relaement récente, qui place à Ephèse la mort et la sépulre de Marie, a acquis, ces derniers temps, une certaine pularité, après la publication par Clément Brentano des sions de la Sœur Catherine Emmerich (1852), mais elle a pour elle *aucune tradition* et ne repose que sur des *njectures* selon nous peu vraisemblables.

EGLISES ÉLEVÉES SUR LE TOMBEAU DE LA SAINTE ERGE. — Pendant les trois premiers siècles du christiasme, l'Eglise persécutée, sans oublier Marie, se plut surit à honorer les grands souvenirs de la vie du Christ, sa mort, de sa Résurrection, de son Ascension ; mais and les hérésies vinrent, plus tard, élever des doutes r la réalité de la nature humaine dans la personne de tre-Seigneur, la part considérable qu'avait eue Marie dans Rédemption fut mise en lumière. Dès lors, le culte de Vierge prit une extension rapide ; il fut définitivement nsacré par le troisième Concile œcuménique d'Ephèse 31), qui décerna à Marie le titre de Mère de Dieu. A rtir de cette époque, les lieux témoins de sa conception de sa naissance, de sa sépulture et de son Assomption, vinrent le but de pieux et fréquents pèlerinages.

Le tombeau de la Sainte Vierge, à Gethsémani, représente que devait être celui du Sauveur dans la rotonde de nastasis, avant qu'on eût refait l'ancien atrium détruit r sainte Hélène. On l'a isolé de la masse du rocher, et a supprimé la chambre qui le précédait. Il offre la forme in **édicule cubique** où le roc est resté apparent en partie.

L'identité de ce travail avec celui que sainte Hélène exéc autour du Saint-Sépulcre fait souvent attribuer à cette im ratrice la première basilique élevée sur le tombeau de Mai Ce n'est là qu'une hypothèse qui semblerait confirmée p un texte de saint Jérôme malheureusement apocryphe.

La Jérusalem chrétienne connut trois époques principa de prospérité, incarnées dans trois noms glorieux : ce d'Hélène, d'Eudocie et de Justinien. C'est grâce aux l gesses royales de ces puissants bienfaiteurs que la V Sainte, dans la première moitié des IVe, V^e et VIe siècles, couvrit de vastes et grandioses monuments dont certa débris accusent encore l'antique splendeur. La basilique l'Assomption fut probablement élevée sur le tombeau Marie, postérieurement au Concile d'Éphèse de 431. I existait déjà en 451, lors du Concile de Chalcédoine, d'ap le témoignage de Marcien et de Pulchérie, rapporté saint Jean Damascène ; elle appartient donc à la série monuments de la seconde époque. Il est impossible de fi une date plus précise (1).

Le pèlerin Theodosius (vers 530) fait mention posit du monument. « Là, dans la vallée de Josaphat, est basilique de Sainte Marie, Mère du Seigneur ; là aussi son sépulcre. » L'anonyme de Plaisance (570) donne même indication. Détruite par Chosroès II en 614, la b lique ne tarda pas à se relever de ses ruines, puisque, 670, Arculfe la vit debout. Ce pèlerin nous en donne mê une description assez détaillée ; elle était ronde et à dou étage. « Le monument, dit-il, se compose de deux égl superposées ; l'église inférieure s'élève en rotonde sur fondations de pierres très rares ; à la partie orientale dresse un autel, et, à droite de cet autel, on trouve le to beau de marbre qui reçut autrefois la dépouille de Sai Marie. » Saint Willibald (vers 725) s'exprime ainsi sujet de la basilique en question : « Dans la vallée Josaphat se trouve l'église de Sainte-Marie, et, dans ce église, un sépulcre qui ne renferme pas la Mère du Sauv

(1) Eutychius, patriarche d'Alexandrie († 940), attribue fondation de l'église de l'Assomption à Théodose le Grand. auteur aura sans doute confondu Théodose le Grand Théodose II (408-450).

ais qui est seulement consacré à sa mémoire. » En 870, : moine franc Bernard vit l'église encore debout, mais elle it de nouveau détruite au XIe siècle, soit par Hakem, soit ır les Turcs assiégés dans Jérusalem, car Sævulf rapporte ı'en ce temps tous les édifices chrétiens situés hors des urs furent renversés. Quoi qu'il en soit, l'auteur anoyme des *Gesta Francorum expugnantium Hierusalem* la t totalement ruinée en 1108.

Godefroy de Bouillon établit, près du tombeau de la erge, un **monastère** richement doté, qu'il confia aux moines noirs » de Cluny. Ce furent ces religieux *Bénéctins* qui construisirent l'église actuelle, vers 1130. Pluurs grands personnages de la cour, entre autres Werner Gray, cousin de Godefroy de Bouillon, Arnulphe Audenarde et Mélissende, femme de Foulques d'Anjou, orte en 1161, furent tour à tour inhumés dans la basilique staurée.

En 1187, lorsque Jérusalem retomba au pouvoir des usulmans, le monastère fut rasé, et ses matériaux servirent la reconstruction des remparts ; mais, par vénération ur la Mère de Jésus, les vainqueurs respectèrent l'église vée sur son tombeau.

Un firman, concédé en 1363 par le sultan d'Egypte à la ne de Naples, mettait les Franciscains en possession du ıctuaire. Le monument leur resta jusqu'en 1757, mais ec des alternatives d'expulsion au XVIIe et au XVIIIe siècle. tte même année, M. de Vergennes, ambassadeur de ance à Constantinople, obtint un nouveau firman qui pulait formellement les droits des Pères Franciscains sur propriété, ce qui n'empêcha pas les Grecs de s'y établir initivement deux ans après, au mépris de toutes les contions. Les Grecs partagent aujourd'hui avec les Arméns la possession du sanctuaire.

ÉTAT ACTUEL. — L'église de l'Assomption (1), telle 'elle existe aujourd'hui, remonte, nous l'avons dit, aux oisades. La coupole qui surmontait le monument a depuis

) Par un Bref de Léon XIII, en date du 18 avril 1896, l'ingence plénière du tombeau de la Sainte Vierge a été transe à l'église de Notre-Dame de France.

longtemps disparu ; la crypte seule, restée debout, forn une croix latine d'environ 30 mètres de long sur 8 de larg On y descend par un vaste escalier de 48 marches. Le nive du tombeau est environ à 12 mètres au-dessous du s exhaussé de la vallée. Aussi l'église se trouve-t-elle da la plus complète obscurité. Aucune sculpture ne déco le monument à l'intérieur, mais le porche, avec ses colo nettes en marbre blanc à chapiteaux foliés, offre un be spécimen d'architecture romane. Les murs étaient, au débu couverts de peintures décrites par Jean de Wurtzbou (1165).

Une tradition, vieille de quatre ou cinq siècles seulemer place dans cette église les *tombeaux* de saint Joachim et sainte Anne, parents de la Sainte Vierge. Elle ne repo sur aucun fondement historique (1). La chapelle où on l montre, située à droite de l'escalier (21e marche), a jad renfermé le tombeau de Mélissende, morte en 1161 (Gu laume de Tyr).

III — GROTTE DE GETHSÉMANI ✠ ET JARDIN DES OLIVIERS ✠

La veille de sa mort, après la dernière Cène, Notre-S gneur descendit du Cénacle à Gethsémani (2). Gethséma était situé au delà du Cédron, sur la montagne des O viers. Là se trouvait un jardin planté d'arbres à l'omb desquels Jésus aimait à se retirer avec ses disciples. C indications de l'Evangile, corroborées par celles des ancie chroniqueurs, établissent d'une façon irréfragable l'authe ticité du Gethsémani actuel, moins les murs et les rout qui en déparent considérablement l'aspect. Le jardin l'Evangile devait comprendre tout le terrain qui avoisi l'enclos actuel, aussi bien au Sud qu'au Nord.

RECIT EVANGELIQUE DE L'AGONIE. — Rémémoror nous, l'Evangile en main, les différentes phases du gra drame qui s'est accompli en ce lieu.

(1) Voir au chapitre sur *Sainte-Anne*, p. 199 et p. 202.
(2) *Gethsémani* signifie *pressoir d'huile*.

Quand Jésus eut franchi le seuil de l'enclos, il dit à ses apôtres : « Asseyez-vous ici pendant que j'irai là pour prier. » Il ne prit avec lui que Pierre, Jacques et Jean, les trois témoins de sa transfiguration sur le Thabor. Après un instant de marche, il s'arrêta : « Mon âme, dit-il, est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, veillez et priez. » Puis il s'éloigna seul, à la distance d'un jet le pierre. Une angoisse mortelle étreignait son âme : « Mon Père, s'écria-t-il, tout vous est possible, écartez de moi cette coupe. Cependant, que votre volonté s'accomplisse et non la nienne. » Durant ce temps, les trois disciples dormaient. Jésus vint à eux, et, s'adressant à Pierre, lui dit d'un air attristé : « Simon, tu dors, tu n'as donc pu veiller une heure avec moi-Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ; 'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Le Sauveur s'éloigna le nouveau, répétant sa prière : « Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que votre volonté oit faite ! » Une deuxième fois, Jésus alla à ses disciples, qu'il rouva encore endormis, car leurs paupières étaient appesanties ar la fatigue. Ils ne surent que lui répondre. Jésus les quitta erechef, redit sa même prière, tandis qu'une sueur de sang égouttait de son corps jusqu'à terre. Au plus fort de sa douleur, n ange descendit du ciel pour le consoler. Réconforté par cette isite, Jésus retourna une troisième fois vers ses apôtres : « Dormez naintenant, leur dit-il, et reposez-vous » ; mais, entendant les pas e ceux qui accouraient pour se saisir de lui, il ajouta presque-ussitôt : « C'est assez, l'heure est venue où le Fils de l'homme a être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons, voilà ue celui qui va me trahir s'avance. » Au même moment, Judas arut à la tête d'une troupe armée d'épées et de bâtons. A deux eprises, Jésus demanda : « Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth, répondit la foule. — C'est moi », dit le Sauveur. Judas alors approche : « Salut. Maître ! » Et ses lèvres effleurent le visage acré du Christ. C'était le signal convenu ; la foule se précipita ır Jésus pour le saisir. A cette vue, Pierre, s'armant d'un glaive, ecourt et tranche l'oreille à un serviteur du grand-prêtre nommé alchus. Jésus, très calme et très bon, guérit l'oreille du serviteur dit à Pierre sur un ton de reproche : « Remets ton épée dans fourreau, car quiconque prendra l'épée périra par l'épée. » uelques instants après, le Sauveur, abandonné des siens, était aîné chez le grand-prêtre (1).

LOCALISATION DES SOUVENIRS. — Il suffirait, à la gueur, de se rendre compte que notre Gethsémani est en, en général, le lieu même de l'agonie, mais notre

(1) *Matth.* XXVI ; *Marc.* XIV ; *Luc.* XXII ; *Joan.* XVIII.

pieuse curiosité réclame davantage. Essayons, dans le bu de la satisfaire, de préciser d'une façon plus nette, à l'aid des vieilles chroniques, l'emplacement de l'agonie et celu de la trahison.

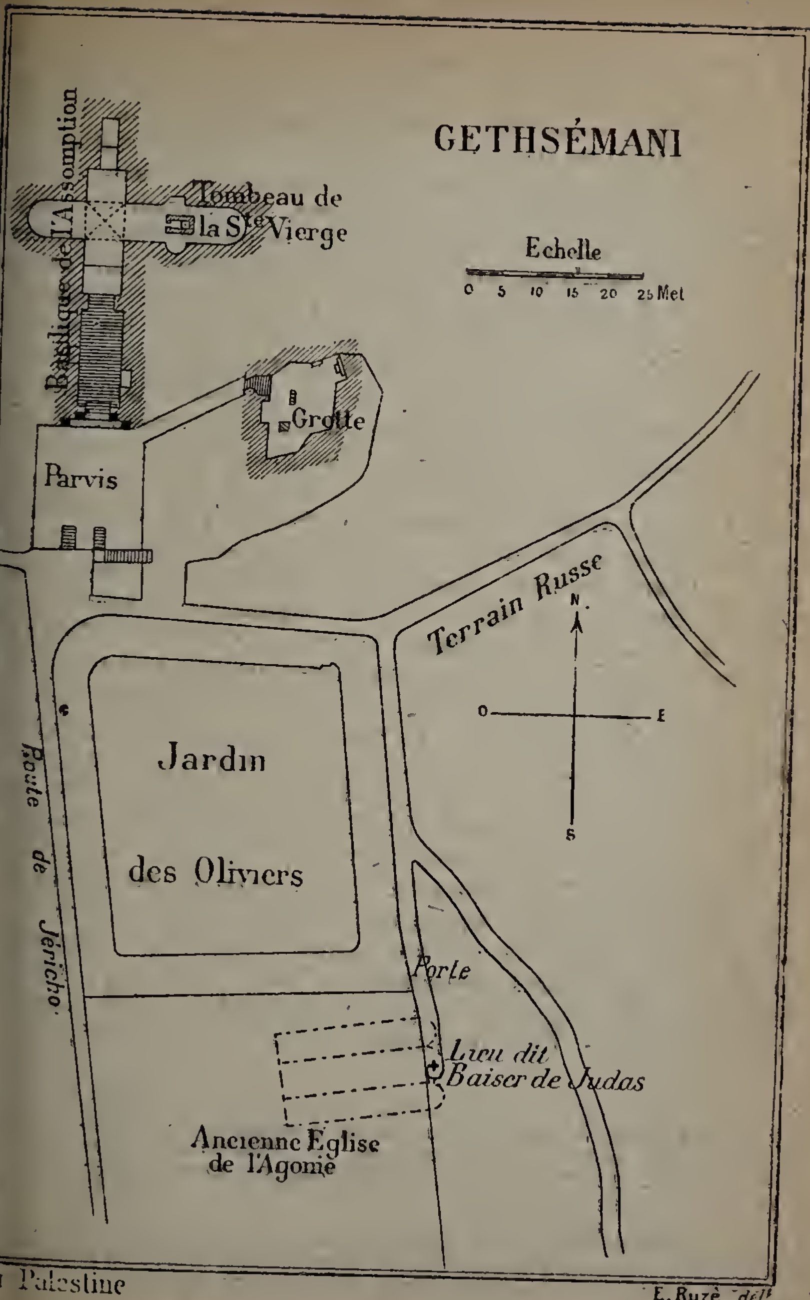
Récemment encore, les Latins vénéraient l'agonie dan la **grotte du même nom** ✠, située près du tombeau d Marie, au Jardin des Olives, tandis qu'ils localisaient l trahison et le **baiser de Judas** ✠ à 15 mètres au sud d même jardin, près de la porte de ce jardin et du roche dit des apôtres. Une colonne encastrée dans le mur (légè rement reportée plus au Nord en 1920) en marquait disait-on, le lieu précis. Mais la lecture attentive de anciens pèlerins nous démontre que ces souvenirs avaien été transposés depuis environ six siècles, et que là où le Latins vénéraient récemment encore l'agonie, eux plaçaien la trahison, et inversement (1). Quelques textes suffiron à mettre ce fait en évidence.

En 333, le Pèlerin de Bordeaux écrivait : « Quand o sort de Jérusalem par la porte orientale, afin de gagne le mont des Oliviers, il y a la vallée de Josaphat. On voi à gauche, où sont des vignes, la pierre qui marque l'en droit où Judas Iscarioth livra le Christ. »

Or, le chemin suivi par le Pèlerin de Bordeaux étai évidemment celui dont on retrouve les marches à l'en droit où les Grecs vénèrent à tort le martyre de sain Etienne. Ce chemin était bien connu des anciens auteurs qui ont même compté le nombre de ses degrés : 195 d la ville au tombeau, 537 du fond de la vallée au somme des Oliviers (2). Il franchissait le Cédron au pont de l route actuelle, et laissait dès lors *à gauche, dans la régio de la grotte*, le lieu présumé de la trahison. La ligne de ce ancien chemin est encore indiquée, près de l'église russe par des degrés taillés dans le roc.

Le pèlerinage dit de sainte Sylvie (385), dans son inté ressante description de la Semaine Sainte à Jérusalem, nou montre une procession descendant de l'église de l'Ascen sion (l'*Imbomon*), et faisant station « à l'endroit où *Jésu*

(1) Cette manière de voir est partagée par le R. P. Barnab Meistermann, O. M. : *Nouveau Guide de Terre Sainte*, p. 165
(2) *Commemoratorium de Casis Dei*.



a Palestine

E. Ruzé del.

pria. Là est une belle église... ; on y lit le passage de l'Evangile où Jésus dit : « Veillez et priez... » Puis, à partir de là, « tous *descendent* encore jusqu'au lieu de *Gethsémani*, où on lit le récit de la *trahison* et de l'arrestation... »

Cette église « de la Prière et de l'Agonie de Jésus », dont les Pères Franciscains ont découvert les ruines en 1892, au sud du Jardin des Olives, nous la trouvons constamment mentionnée jusqu'au XIIIe siècle. Saint Jérôme dit qu'elle s'élève « à l'endroit où le Sauveur pria avant sa Passion ».

Le sanctuaire de l'Agonie (1), détruit par les armées persanes, en 614, ne tarda pas à se relever de ses ruines, car saint Willibald (vers 725) le vit restauré. Renversé de nouveau au temps des Croisades, il dut être reconstruit peu après, ainsi qu'il ressort des témoignages contemporains. L'higoumène russe Daniel (vers 1110) et Jean de Wurtzbourg (1165) affirment, en effet, avoir vu, là où le Christ agonisa, une église neuve dans le pavé de laquelle étaient trois pierres portant l'empreinte des genoux de Jésus. Daniel signale en outre, à 10 sagènes (21 mètres) du sépulcre de Marie, l'existence d'*une grotte où le Seigneur fut trahi*. Cette grotte est mentionnée depuis par un grand nombre de pèlerins. Tel Ernoul (1228), qui écrit dans sa *Citez de Ihérusalem* : « Devant le moustier (église) de Madame Sainte Marie, au pied du mont Olivet, est un moustier en une roche qu'on appelle Gessémani ; là fut pris Jésus-Christ. D'autre part (de l'autre côté de la voie), si comme on monte au mont Olivet tant comme on getera une pierre, avait un moustier qu'on appelait Saint-Salveur. Là Jésus-Christ alla orer (prier) la nuit qu'il fut pris et là le sang lui dégoutta de son corps comme des sueurs. »

Dans les itinéraires français du XIIIe siècle (2), ce sont les mêmes témoignages explicites, répétés parfois dans les mêmes termes. Les itinéraires russes (3) des XIVe, XVe et

(1) Il ne faut pas le confondre avec la basilique élevée sur le tombeau de la Vierge ; il était sous le vocable du Saint-Sauveur.

(2) Citons, parmi ces itinéraires : *les Pèlerinages por aller en Jherusalem* (1231) ; *les Saints Pèlerinages* (1231) ; *la Sainte Cité de Hiérusalem* (1261) ; *les Chemins et les pelerinages de la Terre Sainte* (av. 1265).

(3) *Itinéraires russes* d'IGNACE DE SMOLENSK (1389-1405) ; de GRÉTÉNIOS (vers 1400), du diacre ZOZIME (1419-1421), du marchand BASILE (1465-1466), de BASILE POSNIAKOV (1558-1561).

xvie siècles sont aussi des garants fidèles de l'ancienne tradition.

Nicolas de Poggibonsi (1345) *est le premier à transposer* des souvenirs si bien établis et à localiser l'agonie dans la grotte.

Fabri (1483) semble indiquer le motif qui détermina cette variation, quand il rappelle les injures sans nombre que les Turcs faisaient subir à ceux qui allaient vénérer le jardin de Gethsémani ; encore mentionne-t-il, au Midi, les ruines de l'ancien sanctuaire. Quaresmius a bien conscience d'un changement de tradition, mais les raisons qu'il donne pour le justifier ne satisfont pas.

En résumé, les Latins, jusqu'au xive siècle, et les orthodoxes jusqu'au xvie, ont vénéré l'agonie du Sauveur au sud du jardin actuel de Gethsémani, là où se voient les ruines d'une église (1).

Quant à la grotte, elle était jadis regardée comme le lieu où Notre-Seigneur fut trahi par Judas : « Voilà pourquoi cette divergence de la tradition relative à la grotte, dit Victor Guérin, ne lui enlève en rien de la sainteté dont elle doit être entourée aux yeux des chrétiens. »

Ajoutons que, selon plusieurs pèlerins de l'époque byzantine (2), la grotte de Gethsémani rappellerait le souvenir d'un ou plusieurs *repas* pris en cet endroit par Notre-Seigneur avec ses apôtres. Le patriarche de Constantinople Eutychius († 583) dit que Jésus prit un repas à Gethsémani la veille de son entrée triomphale à Jérusalem.

Cette grotte, acquise par les Pères Franciscains en 1392, est un des rares sanctuaires qui nous ont été conservés dans leur état primitif, encore que des peintures, aujourd'hui déflorées, en aient jadis orné les parois. Elle est exclusivement réservée au culte catholique, et l'on aime à prier sous sa voûte sombre et recueillie. On remarquera à droite en entrant, contre un pilier, une croix de bois qu'un pèlerin hongrois a portée sur ses épaules depuis son pays jus-

(1) L'ancienne tradition semble même s'être perpétuée jusqu'à nos jours. Les Grecs de Jérusalem vénèrent l'Agonie au sud-est du jardin.

(2) Auteur du *Breviarius de Hierosolyma* (vers 530), Theodosius (530), Anonyme de Plaisance (570), Arculfe (670).

qu'à Jérusalem. Plus loin, sur la paroi, à gauche du maître-autel, on peut lire l'inscription suivante :

> HIC REX (san)CTVS SVDAVIT SANGVINEM
> SEPE MORABATVR DV C...
> MI PATER SI VIS TRANSFER
> CALICEM ISTV A ME

c'est-à-dire : « Ici le saint Roi eut une sueur de sang, ici il s'arrêtait souvent..., Mon Père, si tu veux, éloigne de moi ce calice. »

Le jardin de Gethsémani appartient, comme la grotte, aux fils de saint François, qui l'ont entouré d'un mur en 1848, et ont érigé à l'intérieur, en 1873, les quatorze stations du chemin de la croix. Huit oliviers vénérables et chargés d'ans ornent encore le centre du jardin ; s'ils ne sont pas contemporains du Christ, ils sont probablement les rejetons de ceux qui furent témoins de l'Agonie (1). Depuis la conquête musulmane, ils n'ont jamais été soumis à l'impôt (2).

Quant au *sanctuaire de l'Agonie*, les vestiges en ont été complètement déblayés en 1920 par les RR. PP. Franciscains qui avaient d'abord trouvé l'église du XIIe siècle, puis légèrement plus au Nord, et coïncidant pour la moitié de la superficie, la basilique du IVe siècle. Le vénérable édifice ne tardera sans doute pas à être reconstruit.

IV — LES TOMBEAUX DU CÉDRON

En suivant vers le Sud le cours du Cédron, on passe près d'un pont qui, selon une pieuse croyance, marque l'endroit ✠ où Notre-Seigneur serait tombé tandis qu'on le menait

(1) JOSÈPHE (*Bellum Jud.*, V, XII, 2) prétend que tous les arbres qui se trouvaient entre la ville et les légions romaines campées sur le Scopus et le mont des Oliviers auraient été arrachés par Titus.

(2) On peut visiter, dans la propriété russe qui domine Gethsémani, l'élégante chapelle à coupoles dorées dédiée à sainte Marie-Madeleine. A signaler, derrière l'autel, un bon tableau représentant l'arrivée des saintes Femmes au Sépulcre de Notre-Seigneur, le matin de Pâques.

de Gethsémani chez Caïphe. Puis on arrive en présence de monuments énigmatiques auxquels cependant la tradition locale a donné des noms depuis longtemps. La *Voie de la captivité*, c'est-à-dire le chemin qui va de Gethsémani chez Caïphe, passe devant ces tombes antiques et monte de là vers l'ancienne ville en laissant, à droite, les remparts actuels. (Voir plus haut, p. 182.)

TOMBEAU D'ABSALON. — La partie supérieure de ce curieux monument est formée par un pyramidion circulaire surmonté d'un calice plein de palmes. La partie inférieure offre un curieux assemblage de trois ordres d'architecture ; les colonnes engagées dans la façade et leurs chapiteaux sont d'ordre ionique ; au-dessus d'eux, on voit une frise dorique couronnée elle-même d'une corniche égyptienne. Tout le soubassement dans lequel est creusé le tombeau forme un bloc monolithe isolé du rocher environnant auquel il appartenait.

TOMBEAU DE JOSAPHAT. — Situé à 2 ou 3 mètres derrière celui d'Absalon, ce tombeau, aujourd'hui invisible, n'avait pour décor extérieur que les élégants rinceaux du tympan.

TOMBEAU DE SAINT JACQUES. — Ce mausolée possède, à l'Ouest, un atrium long de 6 mètres. Ses colonnes, taillées dans le roc et surmontées de chapiteaux doriques, soutiennent une corniche de même ordre à triglyphes et à mutules sculptées dans le roc. Au-dessus de la corniche, on voit une inscription hébraïque peu distincte. Quelques fresques qui ornent les murs du vestibule font croire que les chrétiens l'ont converti autrefois en chapelle. Suivant une tradition, saint Jacques le Mineur se serait caché dans ce sépulcre après l'arrestation de Notre-Seigneur et y aurait été enseveli après son martyre.

TOMBEAU DE ZACHARIE. — Le tombeau de Zacharie est un magnifique bloc cubique monolithe. Chaque face est ornée de deux colonnes entières et de demi-colonnes avec chapiteaux ioniques. Sur les chapiteaux repose une architrave surmontée d'une corniche et d'une pyramide égyp-

tienne. Les chrétiens l'appellent pyramide de Zacharie. De quel Zacharie s'agit-il ? On ne le sait.

DATE DE CES TOMBEAUX. — Une chose certaine, c'est que pas un de ces mausolées ne renferma la dépouille des personnages dont ils portent les noms (1). Une considération pourtant suffit à nous les rendre chers ; ils ont probablement vu passer le Christ, et ils nous rappellent les magnifiques sépulcres élevés par les Juifs aux prophètes qu'ils massacraient, selon le reproche de Notre-Seigneur à ses contemporains.

A quelles nobles familles ces grandioses monuments étaient-ils donc destinés ? Il ne faut pas demander la clé de l'énigme aux nombreux pèlerins qui les mentionnent, car leurs réponses sont aussi invraisemblables que contradictoires. On peut dire cependant que les tombeaux du Cédron datent d'une époque bien postérieure aux rois de Juda. C'est ce qu'avaient affirmé depuis longtemps la plupart des archéologues, d'après l'architecture grecque des façades ; néanmoins, ni l'épigraphie ni la paléographie ne venaient confirmer ce jugement. Ce fut vers 1860 seulement que Renan découvrit sur l'architrave du tombeau de saint Jacques une inscription araméenne dont la forme des caractères, en hébreu carré, permit de dater les sépulcres en question. Cette épitaphe de trois lignes, mutilée par endroits, nous apprend les noms des morts qui furent inhumés dans ce tombeau ; tous appartiennent à la famille des Béni-Hézir à peu près contemporaine du Christ.

Au sud de l'ancienne province romaine de Syrie, à Médaïn Saléh, on a découvert un petit nombre de sépulcres dont les façades présentent une ressemblance frappante avec celles des monuments du Cédron ; même disposition, même mélange de motifs grecs et d'éléments orientaux ; l'enta-

(1) « Absalon s'était fait ériger de son vivant un monument » (peut-être une stèle) « dans la vallée du roi, car il disait : Je n'ai point de fils par qui le souvenir de mon nom puisse être conservé » (*II Reg.* XVIII, 18). Au même chapitre, l'auteur sacré nous dit qu'ayant été tué par Joab dans la guerre qu'il faisait contre David, Absalon fut *enseveli à l'est du Jourdain* (*Ibid* XVIII, 17). Du temps de Josèphe, on appelait monument d'Absalon une simple stèle de marbre blanc située à deux stades (370 mètres) de Jérusalem (*Antiq. jud.* VII, X, 3).

blement se termine par la gorge assyrienne, surmontée du créneau assyrien, etc. Or, la plupart de ces tombes portent, dans un cartouche ménagé au-dessus de la porte, une inscription araméenne où se trouvent mentionnés le nom du propriétaire et parfois celui du sculpteur. Toutes ces inscriptions sont, en outre, datées par une année d'un des rois nabatéens, et, comme on a pu établir la suite de ces rois, on constate que les nombreuses dates qui ont été tirées de ces textes se répartissent entre l'an 3 avant et l'an 79 après notre ère ; ces sépultures forment une série chronologique qui va d'Auguste à Titus. Si donc on avait pu conserver des doutes sur l'âge des tombeaux du Cédron, ils doivent tomber par le fait même de cette similitude. En résumé, le tombeau dit d'Absalon et les monuments congénères ne peuvent remonter au delà des derniers Machabées et sont peut-être *contemporains d'Hérode* (1).

LE MONOLITHE DE SILOÉ. — Au nord de Siloé, sur le flanc occidental de la colline, on remarque un bloc monolithe jaunâtre, détaché du roc sur trois de ses côtés seulement. L'ensemble de l'édifice a complètement l'aspect d'un édicule égyptien. La porte creusée à l'Ouest donne accès à une antichambre carrée qui est elle-même reliée à une chambre intérieure dont le plafond est taillé en dos d'âne, « particularité, dit M. Perrot, que ne présentent nulle part les hypogées palestiniens, tandis qu'on la rencontre fréquemment en Egypte ». Rien ici ne trahit l'influence ou l'imitation des Grecs, c'est l'Egypte qui a fourni le caractère général du monument et le seul motif de décoration qu'il comporte ; aussi les palestinologues regardent-ils cet édifice comme le plus ancien de tous ceux qu'on retrouve autour de Jérusalem. Sur ce point, le paléographe est d'accord avec l'archéologue, car M. Clermont-Ganneau a reconnu sur le côté d'un cartouche, qui a été coupé par l'agrandissement de la porte, un resh et peut-être un daleth, dernières lettres d'une inscription hébraïque. Or, leur forme est significative, elles appartiennent au même alphabet archaïque que celle de l'inscription d'Ezéchias trouvée dans

(1) Cf. PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité.*

le canal du même nom ; cet indice est une nouvelle preuve de la haute antiquité de l'édicule. Plusieurs archéologues ont pensé que ce monolithe pouvait être un temple, mais la disposition intérieure du monument est bien celle d'une tombe. D'autre part, on a peine à comprendre qu'une inscription hébraïque ait été gravée sur la façade d'un temple égyptien, tandis que sa présence s'explique très bien dans l'hypothèse d'une sépulture juive.

L'agrandissement de la porte d'entrée remonte au IVe ou au Ve siècle, époque où les nombreuses grottes funéraires de Siloé, du Cédron et de la vallée Er Rababi servirent de retraite aux solitaires chrétiens. L'intérieur, comme au tombeau dit de Saint-Jacques, était orné de peintures religieuses dont il reste des débris. Le monolithe de Siloé appartient aujourd'hui à la Russie.

V — SILOÉ

LE MONT DU SCANDALE. — Le village de Siloé s'étage sur la pente occidentale du *Mont du Scandale*, où Salomon éleva jadis des autels aux divinités de ses femmes. La race turbulente des Siloans descend de ces Bédouins pillards qui, après avoir chassé ou massacré les paisibles solitaires qui peuplaient les grottes funéraires de la colline, s'installèrent à leur place. Sur le sommet de leur montagne, les Bénédictins ont commencé en 1903 la construction d'un vaste **couvent** et d'un **Séminaire**, où l'église syrienne catholique trouve pour ses clercs des éducateurs aussi éclairés que ceux qui ont été donnés à Sainte-Anne aux séminaristes grecs melkhites. Et le *Mont de l'Offense*, désigné par les Arabes sous le nom de *Batn el Haoua* (ventre du vent), ne tardera pas à s'appeler *Saint-Benoît* (*Mar Barak*).

FONTAINE DE GIHON ET CANAL D'EZÉCHIAS. — La Bible semble d'abord donner le nom de Siloé à la fontaine de Gihon (Fontaine de la Vierge), puis à la piscine d'Ezéchias. C'est seulement plus tard, aux premiers siècles chrétiens, que le nom de Siloé servit à désigner le village et les lieux avoisinants. « C'est à cause de la piscine

que tout cet endroit s'est appelé Siloé », dit saint Jérôme dans l'*Onomasticon* (1).

L'Aïn Sitti Mariam, ou Fontaine de la Vierge, fut le théâtre d'importants travaux hydrauliques dès la période chananéenne. Un système de puits et de galeries promettait aux habitants de la capitale jébuséenne de venir puiser à la source sans crainte des assiégeants. C'est probablement par là que Joab, général de David, parvint, avec une poignée de braves, à pénétrer le premier dans la place (2).

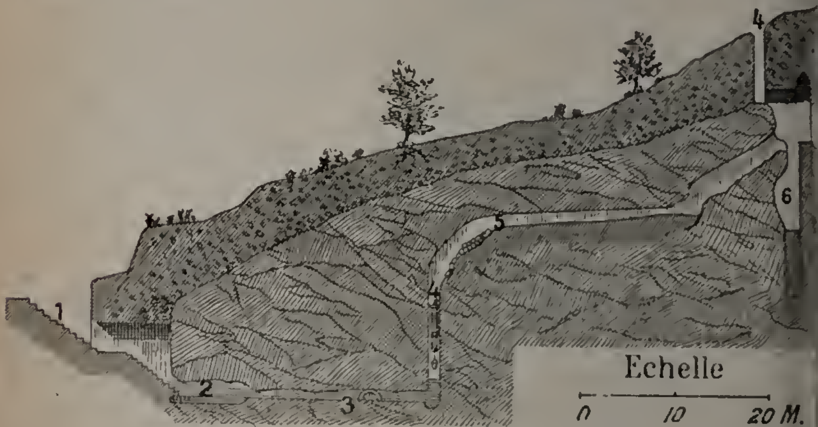
Il est question de cette fontaine pour la première fois au temps de David (3). Pendant qu'Adonias, fils de David, soutenu par des amis influents, se faisait proclamer roi à la fontaine de *Rogel* (Bir Eyoub), David, sur l'ordre de Nathan, enjoignit au grand-prêtre Sadoc d'aller sacrer à *Gihon* le fils de Bethsabée. A peine Salomon a-t-il reçu l'onction royale, que des acclamations enthousiastes éclatent en son honneur. Adonias les entend, et, tremblant de crainte, accourt se jeter aux pieds du nouveau roi qui lui pardonne. Josèphe note que la fontaine de Gihon était en dehors de la cité primitive. Cette assertion est conforme au récit biblique, où il est dit qu'Ezéchias, à l'approche du Sennachérib, fit boucher toutes les sources des alentours de Jérusalem ; voulant, d'autre part, assurer aux habitants de la cité une provision d'eau suffisante, « il obstrua l'issue supérieure des eaux de Gihon et les conduisit en bas, à l'occident de la cité de David ». (4)

L'*Ecclésiastique* (XLVII, 19) fait la même mention : « Ezéchias a fortifié sa ville et il y a fait venir de l'eau ; il a creusé le roc avec le fer et il a construit un réservoir pour l'eau. » Isaïe (XXII, 11) fait aussi allusion à ce travail.

Les textes précités sont tous relatifs à l'**aqueduc** qu'Ezéchias fit creuser par-dessous l'Ophel. Ce canal, taillé dans le roc, ne mesure pas moins de 530 mètres de longueur. Une inscription hébraïque, découverte en 1881 dans l'aque-

(1) Saint Luc nous parle, dans son Evangile (XIII, 4), d'une tour de Siloé qui, en tombant, tua dix-huit personnes. C'était probablement une tour du rempart de la ville, et située sur Ophel, en face du moderne Siloé.
(2) *I Paral.* XI, 6.
(3) *III Reg.* I, 33.
(4) *II Paral.* XXXII, 30.

duc même, a démontré, par la forme phénicienne de ses lettres, qu'il date bien des rois de Juda. En voici la traduction proposée par M. Clermont-Ganneau : « Le jour même du percement, les mineurs frappèrent l'un contre l'autre le pic contre le pic, et les eaux coulèrent depuis la source jusqu'à la piscine sur une longueur de 1 200 coudées, et 100 coudées étaient la hauteur du roc au-dessus de la tête des mineurs. » Gihon est la seule source d'eau vive



PUITS ET GALERIES SOUS L'OPHEL
(D'après PERROT et CHIPIEZ.)
1. Escalier. — 2. Fontaine de la Vierge (ancienne Gihon). — 3. Orifice du canal d'Ézéchias. — 4. Puits. — 5. Galerie. — 6. Puits non achevé

qui existe à Jérusalem (1), encore est-elle intermittente. Ce phénomène s'explique par l'effet d'un siphon naturel sur le parcours des eaux. Aujourd'hui, la fontaine apparaît à l'intérieur d'une excavation profonde de 8 mètres, où l'on accède par un escalier de 32 marches.

Une pieuse légende (2) du XV[e] siècle a fait donner à cette source le nom de *Fontaine de la Vierge*.

(1) TACITE, *Hist.* V, 12, dans sa description de la Ville Sainte, parle de cette unique « source d'eau perpétuelle ».
(2) Au dire de la légende, Marie serait venue laver à cette fontaine les langes de l'Enfant-Dieu.

LE CHEMIN DU CHAMP DU FOULON. — **Le champ du Foulon** est mentionné trois fois dans la Bible, comme donnant son nom au chemin qui y conduit. C'est sur ce chemin, vers l'extrémité de l'aqueduc de l'Etang supérieur ou Gihon, qu'Isaïe prophétisa à Achaz la miraculeuse naissance du Messie : « Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel. » (1)

PISCINE DE SILOÉ. — Cette piscine fut creusée, on l'a dit, par Ezéchias, pour recueillir les eaux de la fontaine de Gihon. Isaïe insinue qu'elle était située entre deux remparts de la ville primitive. Elle est surtout restée célèbre par la guérison de l'aveugle-né :

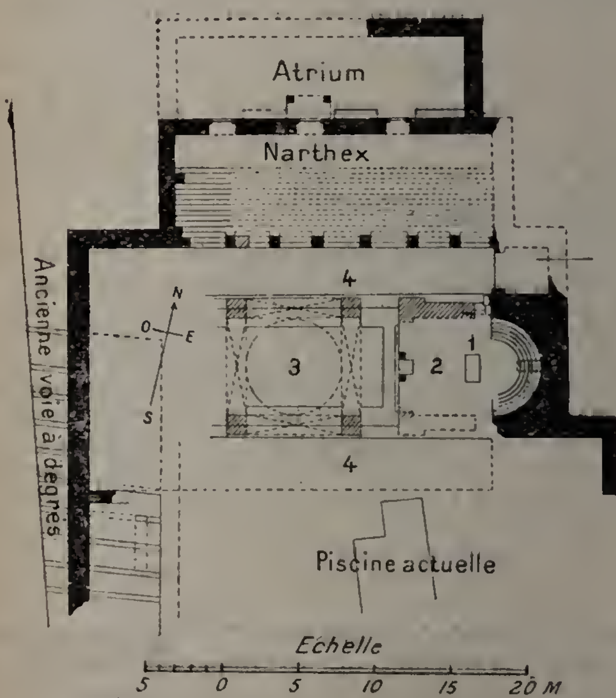
C'était un jour de sabbat. Jésus marchait à travers la ville (voisine alors de la piscine), quand il rencontra un aveugle de naissance qui mendiait. A la vue de cet homme, le Sauveur s'arrêta, cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle en disant : « Va, et lave-toi dans la piscine de Siloé. » Il y alla, se lava, et s'en retourna voyant clair. Ce merveilleux prodige mit tout Jérusalem en émoi ; chacun disait : « N'est-ce pas celui qui se tenait là assis et qui mendiait? » Traduit devant les pharisiens, l'heureux miraculé déjoua les insidieuses questions de ses juges, et conclut en confessant bien haut la divinité du Christ : « Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » (*Joan.* IX.) (2)

En 333, le Pèlerin de Bordeaux vit la piscine entourée d'un portique, et l'Anonyme de Plaisance, en 570, trouva à côté d'elle une splendide basilique dédiée au Sauveur Illuminateur. Les eaux de Gihon se réunissaient dans les souterrains de l'église en deux compartiments de marbre ; les hommes se baignaient dans l'un, les femmes dans l'autre. Le même Pèlerin de Plaisance mentionne devant l'atrium une seconde piscine dont les eaux opéraient de nombreux prodiges.

D'après les archéologues, l'édifice dont parle l'Anonyme

(1) *Is.* VII, 14.
(2) La tradition donne à l'aveugle-né le nom de saint Sidoine, un des innombrables *disciples* que la pieuse légende conduisit vers les rives de France

n'est que la restauration, faite par Justinien, d'un monument antérieur. En 1896, les fouilles de M. Bliss ont, en effet, révélé l'existence d'une église primitive à trois nefs dans les ruines de laquelle on dut élever plus tard une coupole byzantine supportée par quatre grands piliers.



ANCIENNE ÉGLISE DE LA PISCINE DE SILOÉ
(D'après M. Bliss, *Excavations at Jérusalem.*)
1. Autel. — 2. Chœur. — 3. Coupole. — 4. Bas-côtés.

Les fouilles ont encore démontré que la première basilique avait, détail intéressant, son atrium au Nord et non à l'Ouest, comme l'exigeait l'orientation du monument. Cette disposition était nécessitée par le resserrement des deux collines. Renversée par les Perses, cette église n'a jamais été reconstruite; aujourd'hui, elle est complètement

ensevelie sous les décombres, à part quelques colonnes tronquées qui jonchent encore le sol. Un *minaret*, que les musulmans se sont empressés d'y élever, en marque la place. Jusqu'à ces derniers temps, la piscine elle-même de Siloé n'offrait plus au regard qu'un amas de boue fétide amenée par les égouts de la ville. Les Grecs l'ont achetée et l'ont transformée en jardin.

LE JARDIN DU ROI. — Avant que le canal souterrain d'Ezéchias fût perforé, les eaux de Gihon étaient conduites par un canal extérieur en un réservoir appelé étang de Salomon, pour se répandre ensuite dans le Jardin du Roi. Ce jardin était situé, d'après la Sainte Ecriture, le long des remparts, au sud-est de l'ancienne ville.

Il est dit que, durant le siège de Jérusalem par Nabuchodonosor (1), « tous les hommes de guerre s'enfuirent de nuit par le chemin de la porte, entre les deux murs, près du *Jardin du Roi*, pendant que les Chaldéens environnaient la ville ». Jérémie signale à deux reprises, et en termes à peu près identiques, cet incident du grand siège. Tout comme l'auteur des *Paralipomènes*, le prophète situe le Jardin du Roi près du mur de la Cité davidique. Le IIe livre d'Esdras (III, 15) est plus explicite encore : « Sellum... fit de plus le mur de l'étang de Siloé, près du *Jardin du Roi*, jusqu'aux degrés qui descendent de la Cité de David. » Josèphe, que plusieurs invoquent contre l'identification proposée, localise lui-même le sacre d'Adonias « hors de la ville, près de la fontaine qui est dans le *Jardin du Roi* » (2), c'est-à-dire autour du Bir Eyoub.

Le témoignage de l'historien juif, joint à ceux de la Bible, suffit à lever toute équivoque touchant la vraie position du *Jardin du Roi* (3), le *jardin fermé*, qui sert de gracieuse image à l'auteur inspiré du Cantique des Cantiques.

(1) *II Reg.* XXV, 4.
(2) *Antiq. Jud.* l. VII, XIV, 4.
(3) Que Josèphe mentionne par ailleurs d'autres jardins royaux situés près d'Etham, nous ne le nions pas. Toujours est-il qu'on ne peut s'autoriser de l'historien juif pour rejeter l'emplacement qui vient d'être assigné, au jardin du Roi proprement dit, entre les fontaines de Rogel et de Gihon.

LIEU DU MARTYRE D'ISAIE. — Une ancienne tradition juive, qu'un grand nombre des premiers Pères admettent comme authentique, attribue à Isaïe la mort glorieuse du martyre. Cette tradition est relatée comme très certaine par saint Justin, Origène, saint Athanase, Tertullien, Lactance, saint Jérôme ; mais la Bible est muette à ce sujet. Sur l'ordre de l'impie Manassé, le prophète aurait été scié par le milieu du corps avec une scie en bois. D'après les uns, ses restes furent inhumés au lieu même de son supplice, que l'on montre sous l'antique mûrier voisin de la piscine ; d'après les autres, le prophète aurait été enseveli dans l'un des nombreux tombeaux de la colline de Siloé. Au dire de saint Proclus (ve siècle), on ignorait le lieu de cette sépulture (1).

LA GÉHENNE. — Du sud de la piscine d'Ezéchias, le regard embrasse complètement la colline d'Ophel, sur laquelle était bâtie la Jérusalem primitive ou Cité de David. Les murailles de l'antique Sion surplombaient à l'Est le torrent du Cédron, et à l'Ouest la vallée de la Géhenne ou Ben-Hinnon, autrefois si profonde, qu'il faut fouiller de 15 à 20 mètres dans les décombres pour retrouver son ancien niveau. Elle ne forme plus qu'un pli de terrain qui va de la piscine à la porte des Maugrebins.

C'est dans ce ravin, appelé par Josèphe le *Tyropœon* que les Juifs infidèles vénéraient le simulacre de Moloch. Les prophètes firent entendre des protestations véhémentes contre les abominations de ce culte idolâtrique (2).

Quelques palestinologues continuent de confondre la Géhenne primitive avec la vallée Er Rababi. Leur méprise a pour point de départ l'idée erronée qui place sur le mont du Cénacle la Cité de David et des rois de Juda. Or, cette *haute colline* est donnée dans Josué comme s'élevant à l'occident de la vallée de Hinnon, alors que la Cité de David était de l'autre côté, c'est-à-dire à l'est de ladite vallée (3).

C'est bien ici que saint Jérôme place la Géhenne, lorsqu'il

(1) *Migne, P. G.*, t. LXV, col. 716.
(2) C'est en souvenir des horreurs dont cette vallée fut le théâtre que l'enfer fut surnommé Géhenne à l'époque évangélique.
(3) *Jos.* XV, 8.

a décrit près des murs de Jérusalem, à l'Orient. En effet, le son temps, Jérusalem (Ælia) était entièrement bâtie sur a colline occidentale. Au XIIe siècle, le géographe arabe Idrisi dit encore : « De la porte de Sion, on descend dans un ouadi (vallée), connu sous le nom de *Djéhennom*. auprès duquel est l'église Saint-Pierre, et où se trouvent les eaux de Sélouan. »

Cependant les Juifs de basse époque durent appeler Géhenne la vallée Er Rababi, après que la ville, franchissant la Géhenne primitive, eût occupé la colline occidentale.

LA « CITÉ DE DAVID » ET LES FOUILLES RÉCENTES. — Entre le Tyropœon (Géhenne), à l'Ouest, et le Cédron, à l'Est, se dresse un petit éperon d'ascension assez raide qui termine du côté Sud la colline dite d'Ophel : c'est l'emplacement de l'*acropole jébuséenne*, devenue ensuite la *Cité de David;* en d'autres termes, c'est le *mont Sion* de ces époques reculées. Les fouilles pratiquées sur ce point pendant l'hiver 1913-1914 par M. le capitaine Raymond Weill, au nom du baron Edmond de Rothschild, ont pleinement confirmé cette opinion que l'on peut désormais appeler une certitude.

M. Weill a découvert sur le versant oriental de la colline, en allant du bas vers le haut : les assises d'une *tour circulaire* mesurant plus de 7 mètres de diamètre et dont la maçonnerie a 1 m. 20 d'épaisseur (c'est peut-être la *tour de Siloé* mentionnée par Notre-Seigneur en saint Luc XIII, 14) et qui, en tombant, « tua dix-huit hommes »); un *avant-mur* se dirigeant du Sud au Nord (nous savons par le IIe livre des Paralipomènes (XXII, 5) que le roi Ezéchias éleva « le second mur en dehors », et par le même livre (XXIII, 14) que Manassé construisit un mur extérieur « pour la Cité de David »); des traces de *tout un système de défense* en escarpes ou gradins ; enfin, un *mur de barrage* de la vallée descendant d'Ouest en Est et datant vraisemblablement de la fin de la période royale.

Sur la crête faisant face au village de Siloé, les fouilles de M. Weill ont mis à jour la *muraille* qui limitait l'acropole du côté de l'Est : la construction en paraît remonter à la restauration de Jérusalem par Néhémie au retour de la captivité de Babylone.

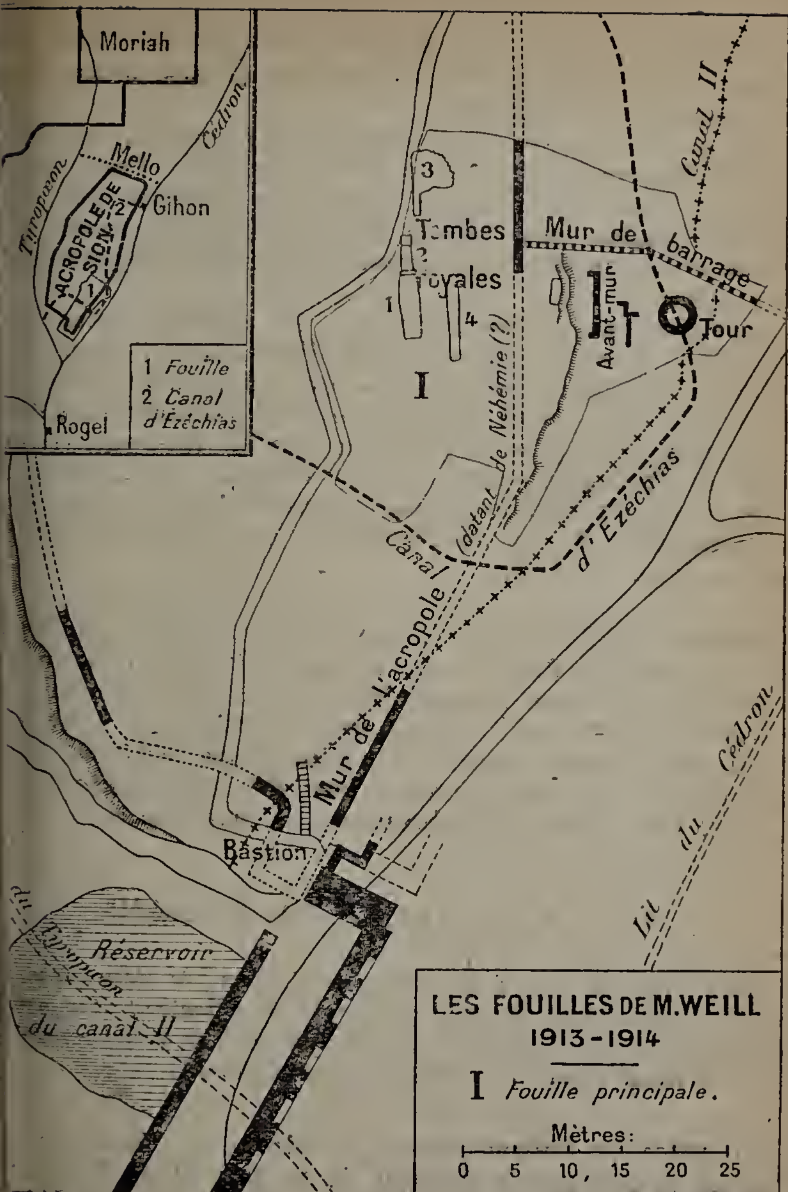
La trouvaille la plus intéressante de M. Weill a été, a sommet de la colline, celle de quatre tombes creusées dai le roc en forme de tunnel, ne mesurant pas moins (2 m. 50 de large et dans lesquelles cet archéologue pr pose de voir (avec raison selon nous) une partie des *tomb royales*. L'exécution y révèle une parenté frappante av celle de l'aqueduc du roi Ezéchias. Le reste de la nécr pole se trouve probablement au Nord et à l'Ouest, dai les terrains voisins inexplorés.

FONTAINE DE ROGEL OU BIR EYOUB. — La fontai de Rogel servait de limite entre la tribu de Benjamin (celle de Juda. C'est dans ses alentours qu'Adonias, frè de Salomon, tenta de se faire proclamer roi à l'insu d son père. L'un des versets qui relatent cet épisode est ain conçu : « Adonias tua des brebis, des bœufs et des veau gras près de la pierre de Zohéleth, qui est à côté d'E Rogel, et il invita tous ses frères, fils du roi, et tous l hommes de Juda qui étaient au service du roi. » (1)

On croit généralement que c'est dans le Bir Eyoub, o fontaine de Rogel, que les Israélites, avant de partir pou la grande captivité, cachèrent le *feu sacré* du Temple. A retour de Babylone, quand les prêtres vinrent recherch le feu, ils ne trouvèrent plus, au fond du puits, qu'un eau boueuse. Néhémie ordonna d'asperger de ce limon l bois et les victimes du sacrifice, qui s'enflammèrent au sitôt (2). Cet éclatant prodige fit donner au puits le no de *Nephtar* (purification), mais les chrétiens l'appellei *puits de Néhémie*.

Lors des Croisades, les musulmans le bouchèrent à l'ap proche des Francs. En 1185, une grande sécheresse dés lait le pays. Un habitant nommé Germain, qui avait déj creusé pour les pauvres un immense réservoir, le *Birk es Soultan* actuel, apprit d'un vieillard que, non loin d la fontaine de Siloé, il avait jadis existé un puits creusé disait-on, par Job, d'où son nom *Bir Eyoub*. Germain l fit chercher et le trouva. Après l'avoir restauré, il y adapt une roue à chapelet hydraulique pour monter l'eau e

(1) *III Reg.* I, 9.
(2) *II Mach.* I, 19 et suiv.



Palestine. E Ruzé, del

subvenir aux pressants besoins de la population. Plus tar quand Saladin menaça Jérusalem, les croisés, à leur tou bouchèrent le Bir Eyoub.

Ce puits, construit avec de grosses pierres, a 29 mètr de profondeur. Dans la saison des pluies, l'eau s'élè parfois jusqu'à l'orifice et forme un *ruisseau* qui cou plus ou moins loin dans la vallée. Cette abondance, ga d'une année fertile, est l'occasion de grandes réjouissanc populaires.

Le *champ du Foulon*, dont il a été question plus ha (p. 225), devait se trouver immédiatement au nord de fontaine de *Rogel:* les ouvriers qui apprêtaient les étoff neuves ou nettoyaient les anciennes les *foulaient* sans dou avec leurs pieds, d'où la tradition identifie En-Rogel (la fo taine du foulant du pied) avec la fontaine des foulons. plus, quelques grandes cupules creusées dans le roc, da le voisinage et à l'est du Bir Eyaub, ont vraisemblableme servi à laver du linge.

MAISON DES LÉPREUX. — A quelques centaines de p au sud-est du Bir Eyoub, on aperçoit une constructi misérable de forme rectangulaire; c'est l'établissement lépreux. Avant 1875, les lépreux habitaient à l'intéri de la cité ; mais devant les réclamations réitérées de population, le gouvernement leur défendit l'accès de ville et leur donna l'établissement en question.

VI — LA VALLÉE ER RABABI

[*Nous ajoutons ici, à la vallée du Cédron, la description Ouadi er Rababi et des souvenirs qui s'y rattachent. On pou ainsi faire en une seule visite le tour complet de l'ancienne vil dont les deux vallées formaient le fossé naturel.*]

La *vallée Er Rababi* passe à l'occident de Jérusalem, elle est coupée par le chemin de la gare et de Bethléer contourne la base du mont Sion et va rejoindre le Cédr au Bir Eyoub. Quelques beaux oliviers poussent au fo de cette gorge solitaire. Plusieurs, on l'a vu, l'ont fa

ment identifiée avec la vallée de Ben-Hinnon ou éhenne de l'époque primitive (1).

MONT DU MAUVAIS CONSEIL. — La vallée est bornée, u Sud, par le mont du Mauvais Conseil. C'est là, d'après ne tradition du XV[e] siècle, que le grand-prêtre Caïphe vait sa *maison de campagne* où les Juifs auraient délibéré ur le moyen de perdre le Christ. Cette tradition, comme int d'autres qui prirent naissance à la même époque, ne pose sur aucune donnée sérieuse; elle semble même ontredire les conclusions toutes simples tirées du texte vangélique. *Les pontifes donc et les pharisiens assemblèrent le Conseil*, dit saint Jean (XI, 47). Le Sanhédrin 'avait plus, il est vrai, pour délibérer, la salle qui lui tait jadis réservée près du Temple, mais ses séances vaient lieu régulièrement au palais du grand-prêtre, là iême où Jésus fut condamné par le grand Conseil (2).

GROTTE DE SAINT-ONUPHRE. — Les flancs de la montgne dite du Mauvais Conseil sont percés de grottes sépulrales de l'époque judaïque et chrétienne. Plusieurs inscripons attestent que l'église du Cénacle avait là sa nécropole ux V[e] et VI[e] siècles. A cette même époque, d'anciens tombeaux servaient de retraite à de pieux anachorètes. L'Anoyme de Plaisance le dit en termes précis.

L'un de ces tombeaux mérite une mention spéciale. Les irecs orthodoxes, qui l'ont acquis en 1874, l'appellent *Grotte de Saint-Onuphre*, en souvenir du solitaire de ce iom qui l'aurait habitée au IV[e] siècle.

L'entrée du monument est décorée d'une belle frise lorique avec rosaces et fleurons. Les parois du vestibule ardent encore les restes d'une peinture byzantine, preuve vidente qu'il fut autrefois converti en chapelle. Les autres hambres funéraires, percées de nombreux *loculi*, renerment quelques ossuaires encore pleins.

(1) Bien que le Tyropœon ait été la Géhenne primitive, il est robable qu'au moment où la ville se fut portée sur la colline ccidentale, les Juifs appelèrent Géhenne la vallée Er Rababi.
(2) *Matth.* XXVI, 57.

En 1893, les Grecs ont restauré l'antique **oratoire** de Sain Onuphre et construit sur la nécropole un couvent exigu.

HACELDAMA ; TOMBEAU D'ANANUS. — Avec les tren sicles de la trahison de Judas, les princes des prêtres, no dit l'Evangile, achetèrent le **champ d'un potier** pour sépulture des étrangers. Les habitants de Jérusalem non mèrent ce champ *Haceldama*, c'est-à-dire le *Champ Sang*. D'après le discours de saint Pierre au livre des Act (I, 19), c'est au champ d'Haceldama que Judas se pendi Quant aux traditions consignées par les pèlerins sur l'e droit de cette pendaison, elles ont tellement varié qu'ell ne peuvent entrer en ligne de compte.

L'authenticité d'Haceldama nous est garantie par d'a ciens et nombreux témoignages.

Saint Jérôme indique le champ du potier « au sud mont Sion »; de même Arculfe, au VII[e] siècle. Sous règne des croisés, Haceldama se corrompt en *Caudema* « Là on getait les pèlerins qui moroient à l'ospital Ihérusalem », écrit Ernoul. C'est en 1143 que le patriarc de la Ville Sainte céda la propriété d'Haceldama aux Ch valiers de l'Hôpital. Un siècle et demi plus tard (1296), Dominicains y établirent un hospice qu'ils se virent bien obligés d'abandonner pour échapper aux incursions d voleurs. D'après une croyance populaire, la terre d'Hac dama avait la propriété de consumer rapidement cadavres; sainte Hélène, dit-on, en fit transporter u certaine quantité à Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. A temps des Croisades, les Pisans en transportèrent aussi da leur *Campo Santo* (1228).

Du *Caudemar* des croisés, il ne reste qu'une constructi massive recouverte d'une voûte en arêtes. Cette voût percée de huit ouvertures par lesquelles on jetait l cadavres, repose sur les murs extérieurs et sur un vast pilier central. L'ensemble du monument, d'aspect fo délabré, court risque de s'effondrer tout à fait d'ici pe d'années.

L'historien juif Josèphe, en nous décrivant le *mur circonvallation* dont Titus environna Jérusalem assiégé lui fait gravir les pentes de la vallée occidentale, devant tombeau d'Ananus. L'emplacement véritable de ce ton

au n'a jamais été déterminé d'une façon précise, mais voit çà et là, sur les rochers à pic, les restes probables cette énorme barricade, spécialement prédite par Notre-igneur, annonçant la ruine de Jérusalem (1).

BIRKET ES SOULTAN. — Cette piscine est la plus vaste Jérusalem ; elle ne mesure pas moins de 170 mètres longueur, sur 67 de largeur. La construction de cet mense réservoir n'a pas dû, pourtant, nécessiter un tra-il énorme, puisqu'il n'est autre chose que le lit naturel la vallée mis à profit, avec une épaisse chaussée au Sud ur endiguer les eaux, et un simple mur au Nord pour enir la terre.

Le chroniqueur Ernoul (1228) nous dit dans sa *Citez de érusalem* que cette vasque immense est l'œuvre d'un *ançais:* « Quand on descend le mont (Sion), se trouve lac dans la vallée, qu'on appelle le *lac Germain*. On ppelle le lac Germain, parce que Germain (2) le *fist faire* ur recueillir les eaux qui descendaient des montaignes and il plouvait. Et là abreuvait-on les chevaux de la é. »

Au XVI[e] siècle, le sultan Soliman restaura le grand réser-ir des croisés, qui, depuis, porte le nom de Birket es ultan (réservoir du Sultan).

1) *Luc.* XIX, 43.

2) Ce Germain, dont le nom figure dans plusieurs chroniques, iit célèbre à Jérusalem par ses actes de bienfaisance. Il ait dans la deuxième moitié du XII[e] siècle.

CHAPITRE IX

Le mont des Oliviers

[*Voir les cartes hors texte, p. 256 et p. 270.*]

On peut se rendre au mont des Oliviers, soit par la route carrossable du Scopus, soit par les sentiers qui y montent de Gethsémani. (Voir, p. 256, la carte des environs de Jérusalem.) Si l'on suit la grand'route qui part de la porte de Damas, on laisse à droite l'hospice allemand catholique (gouvernorat britannique), l'église et le couvent de Saint-Étienne, l'évêché anglican et le Tombeau des Rois; on franchit le Cédron et l'on atteint un des points culminants du Scopus d'où la vue est fort belle sur la Ville Sainte, le désert de Juda, la vallée du Jourdain, la mer Morte et les monts de Moab. Un peu plus loin, à gauche de la route, s'élève le nouveau sanatorium allemand (protestant) reconnaissable à sa haute tour de style sévère. (Il sert de résidence au Haut Commissaire britannique.) Encore quelques centaines de mètres, et l'on arrive au lieu de l'Ascension.

I — SOUVENIRS

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. — L'horizon de Jérusalem est brusquement fermé à l'Orient par une montagne qui, par delà la vallée du Cédron, relève son sommet à 60 mètres au-dessus du Temple, et empêche le regard de descendre jusqu'aux profondeurs du Jourdain et de la mer Morte.

Cette montagne, appelée de nos jours Djébel et Tour (*montagne par excellence*) (1), nous est plus connue sous le nom de **mont des Oliviers.**

(1) Ou *montagne sainte.* Cette appellation est donnée par les Arabes à d'autres montagnes célèbres comme le Thabor, le Garizim et le Sinaï.



PANORAMA DE JÉRUSALEM (D'après une photographie prise du mont des Oliviers).

Les quelques oliviers aujourd'hui parsemés sur ses
ntes sont loin d'évoquer la splendeur de jadis, décrite
ır Josèphe. Et cette végétation déjà si pauvre diminue
ıcore, étouffée sous les pierres tombales dont les Juifs
ouvrent de plus en plus le versant occidental.

Le mont des Oliviers fait face au Moriah, dont il suit
direction du Sud au Nord; mais, à l'encontre de ce
rnier, il doit sa célébrité moins aux souvenirs de l'Ancien
estament qu'aux événements évangéliques accomplis à ses
eds ou sur sa cime. Aussi, à l'intérêt qu'il offre en dérou-
nt aux regards les magnifiques panoramas de Jérusalem,
Bethléem, de Samarie et surtout de la vallée du Jour-
ıin, de la mer Morte et des monts bleus de Moab et de
alaad, il ajoute les attraits bien autrement puissants de
s divins souvenirs.

Sur cette colline sont groupés tous les grands événements
s derniers jours du Sauveur : la *résurrection de Lazare*,
ntrée triomphale du Messie à Jérusalem, la *prédication
s derniers jours de Jérusalem et du jugement dernier*,
s *derniers enseignements du Sauveur et ses suprêmes
commandations à ses apôtres*, enfin *son Ascension.*

« **DOMINUS FLEVIT** ». — Trois sentiers conduisent de
ethsémani au sommet de la colline des Oliviers. Celui
u milieu, le plus direct, mais le plus escarpé des trois,
asse au *Dominus Flevit*, c'est-à-dire à l'endroit présumé
ù Notre-Seigneur, le jour de son entrée triomphale, prédit
ruine de Jérusalem et pleura sur elle en descendant le
ıont des Olives, dit saint Luc. Le lieu témoin de ce fait
eut être placé à l'endroit où on le montre aujourd'hui, en
ıpposant toutefois que le chemin ne descendait pas en
roite ligne, mais contournait la montagne par des lacets.
ucun cavalier n'oserait descendre par un chemin si abrupt,
plus mauvaise voie ne saurait être choisie pour un triom-
hateur. La chapelle actuelle des Pères Franciscains a été
evée près des ruines d'un ancien sanctuaire dédié au
ıême souvenir.

Un peu au-dessus du *Dominus Flevit*, et du même côté du
ntier, on trouve un couvent français, celui des Bénédictines
u Calvaire. Ces religieuses françaises ont fondé là un orphe-
nat pour les jeunes filles grecques catholiques.

II — LE CARMEL DU « PATER »

Les Lieux Saints principaux du mont des Oliviers s
ceux de l'Ascension de Notre-Seigneur et des discours
Sauveur sur la fin du monde. Le premier est détenu
les musulmans qui l'ont orné d'une mosquée; le sec
a été acheté par la princesse de la Tour d'Auvergne en 18
et donné en 1872 aux Carmélites, désireuses de prier d
un sanctuaire élevé au lieu même où le Sauveur au
enseigné l'*Oraison dominicale*.

LE LIEU. — Les récits évangéliques ont porté à cr
que Notre-Seigneur avait enseigné à deux reprises le *P*
à ses disciples: une première fois aux bords du lac
Tibériade (1), une autre fois probablement auprès
Béthanie. Saint Luc, en effet (xi, 1), après la narration d
séjour chez Marthe et Marie, raconte que Notre-Seig
priait en un « certain lieu », quand les apôtres s'ap
chèrent et lui demandèrent de leur apprendre à prier con
Jean l'avait fait à ses disciples. Et le Sauveur répo
aussitôt à leur désir par la belle formule de prière de l'O
son dominicale. La tradition, qui nous montre ce lieu com
celui de l'institution de la plus excellente des prières,
attestée dès le commencement du XIIe siècle.

Pour mieux rappeler ce souvenir, la princesse de la T
d'Auvergne fit construire en cet endroit un monument
le modèle réduit du Campo Santo de Pise. Autour d'
cour rectangulaire courent de larges galeries dont les pa
du fond, divisées en panneaux, reproduisent le *Pater*
trente-cinq langues. La princesse, désirant reposer dan
sanctuaire élevé par ses soins, se prépara un tombeau
milieu du portique du Sud. Au-dessus d'un sarcoph
en marbre blanc, elle est représentée elle-même, éten
les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude d'une fe
endormie. Mais le sarcophage est vide, car les restes d
princesse, morte en 1891, n'y ont pas encore été transf
A l'est du cloître, les Carmélites se sont bâti un mona
et une chapelle ✠.

(1) *Matth.* vi, 9.

GROTTE DITE DU « CREDO » ; L'ELEONA ET LES [EN]SEIGNEMENTS DE JÉSUS-CHRIST. — A quelques pas [du] *Pater*, à droite de la porte d'entrée, se trouve une petite [gro]tte jadis transformée en citerne et appelée depuis le [...]e siècle la grotte du *Credo*. Un escalier de dix-huit [ma]rches y conduit. Elle mesure 18 mètres de long sur 4 de [lar]ge. La voûte en berceau est soutenue par douze demi-[col]onnes engagées dans le mur et taillées dans le roc. C'est [au]jourd'hui une chapelle.

C'est là que les apôtres, avant leur dispersion, auraient, [en] douze articles, donné le résumé des croyances chrétiennes. [« D]ans cette citerne, nous dit Quaresmius (1626), les apôtres [pu]nirent les eaux salutaires de la céleste doctrine dont le [mo]nde entier devait être désaltéré. »

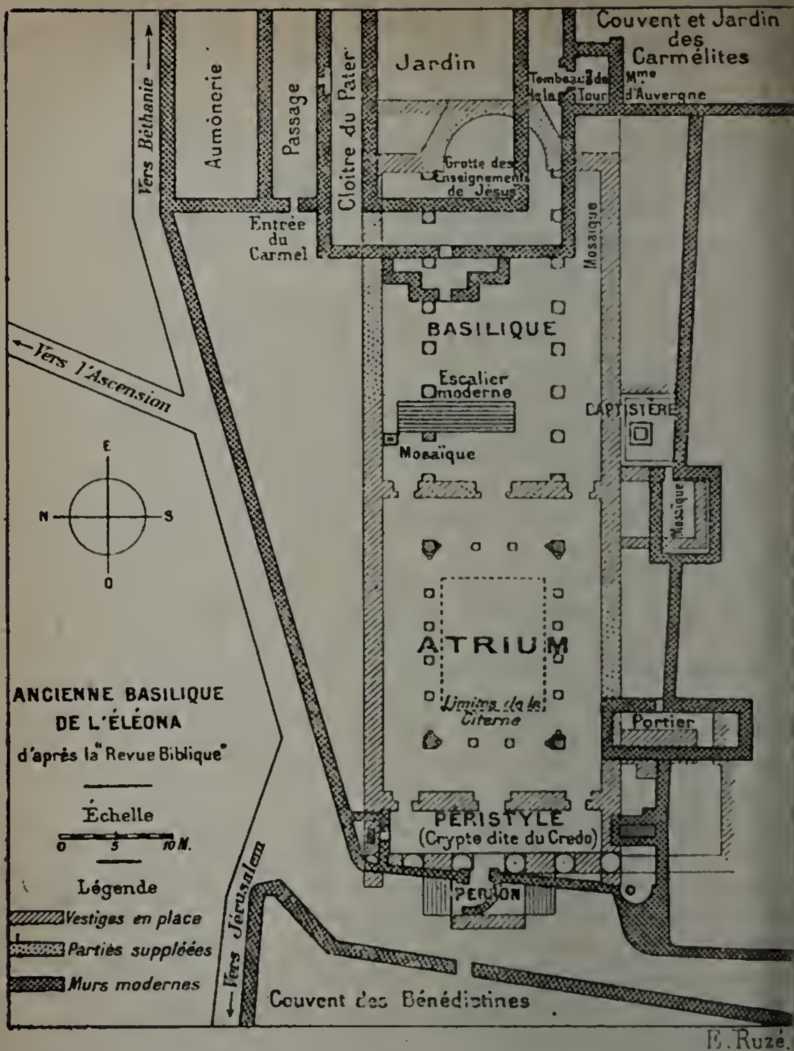
Si cet emplacement n'a pas eu la gloire de voir les douze [fon]dateurs de l'Eglise formuler les dogmes fondamentaux [du] christianisme, il est riche de souvenirs plus mémorables [enc]ore.

Eusèbe de Césarée nous apprend que sainte Hélène fit [éle]ver « vers le sommet » du mont des Oliviers *la grande [bas]ilique de l'Eléona* (ou des Oliviers), « en mémoire de [l'A]scension accomplie » non en ce lieu, mais « sur la cime [de] la montagne ». Ce bel édifice était construit au-dessus [d]'une grotte où, selon la tradition véridique, le Sauveur [de] toutes choses avait initié ses disciples aux ineffables [my]stères » (1).

Cette antique tradition s'harmonise très bien avec les [do]nnées du Nouveau Testament. Saint Luc (XXI, 37) nous [ap]prend que, les trois jours qui suivirent son entrée solen[nell]e à Jérusalem, Jésus enseignait au Temple pendant la [jou]rnée, et passait la nuit sur le mont des Oliviers. C'est [ain]si sur la même montagne, « en face du Temple », nous [dit] saint Marc, que le Sauveur prédit la ruine de Jérusalem [et l]e jugement dernier.

[L]e *Pèlerinage* de sainte Ethérie (vers 385) confirme le

(1) EUSÈBE, *Vie de Constantin*, III, 41 et 43. Dès le temps de [sain]te Hélène ou un peu plus tard, le lieu même de l'Ascension [fut] marqué, ainsi que nous le voyons, par le *Pèlerinage* de [sain]te Ethérie (vers 385), par un monument commémoratif de [moi]ndres dimensions appelé *Imbomon* (construction avec autel). [Il ét]ait comme une dépendance de la grande basilique.



témoignage d'Eusèbe touchant la grande basilique l'Eléona, en décrivant tout au long les imposantes cé monies qu'y célébrait, à la fin du IVe siècle, le clergé Jérusalem pendant la Semaine Sainte. On y lit que « Seigneur *avait l'habitude* d'instruire ses disciples dans grotte de l'église de l'Eléona ». Au Ve siècle, le biograp

ec de sainte Mélanie la Jeune parle aussi de cette grotte nme étant le lieu où « le Sauveur *s'entretenait de la . du monde* avec ses saints disciples » (1).

La basilique fut rasée lors du passage dévastateur de osroès (614). Sous Charlemagne, elle était relevée, et des nédictins français y avaient été établis pour la desservir. rès une nouvelle destruction, les croisés bâtirent sur la otte une chapelle qui fut bientôt renversée par Saladin. voyait encore ici, au XVIIe siècle, les ruines d'une église liée, nous dit Quaresmius, à saint Marc l'Evangéliste.

La comparaison des lieux et des indices archéologiques ec les anciens textes avait déjà permis, en 1897, au P. Cré, des Missionnaires d'Alger, professeur au Grand ninaire grec catholique de Sainte-Anne, de fixer l'emplanent de l'Eléona dans l'enclos du couvent des Carmélites nçaises (2). Cette hypothèse est devenue une certitude r suite de la découverte des *ruines* et de la *grotte* en 1910.

De la basilique, complètement dévastée par les Perses et is tard par les fellahs, il ne reste guère que des amorces fondations de silex posées sur la roche vive. Il est cepennt très facile de reconstituer le plan de l'édifice. *L'église opprement dite*, à trois nefs et bien orientée, mesurait mètres de longueur sur 18^{m},60 à l'intérieur. Elle était écédée, à un niveau un peu inférieur, d'un *atrium* de mètres de long entouré de portiques. Sous cette cour se ouvait une vaste citerne. En avant de l'atrium régnait un *ristyle*, reposant sur la petite crypte dite du *Credo*, et écédé lui-même d'un *perron* d'où l'on jouissait d'une vue lendide sur Jérusalem.

Le monument mesurait, dans sa longueur totale, mètres. Au Sud, on a trouvé le *baptistère*, rectangle environ 5 mètres de côté, pavé en mosaïque et ayant vers centre un petit bassin carré en maçonnerie qui doit être ne cuve baptismale, ou du moins pouvait servir d'appui une de ces sortes de cuves. Une des parois de la salle gardé sur le stuc des fragments de peinture décorative.

La découverte la plus intéressante a été celle de la *grotte*

1) Cardinal RAMPOLLA, *Santa Melania Giuniore*, p. 69.
2) P. LÉON CRÉ, *la Crypte du « Credo »*. Paris, 20, rue du ;gard.

des enseignements de Jésus, mentionnée par Eusèbe Césarée. Comme celle de la Nativité à Bethléem, elle trouvait au-dessous du chœur. On y accédait au Nord par escalier encore en place. Il existe du côté du Sud une aut entrée d'une date postérieure. Détail intéressant : la par orientale de la grotte est décorée d'une absidiole bien co servée de 1^{m},50 de rayon (1).

S. Em. le cardinal Dubois a posé dans cette grotte, 2 janvier 1920, la première pierre de la basilique du Sac Cœur que doit élever l'œuvre du Vœu de l'univers cath lique.

III — MOSQUÉE DE L'ASCENSION ✠

Tout près du *Pater*, au sommet de la montagne, vénère le **lieu de l'Ascension.**

LES SOUVENIRS. — Le quarantième jour après sa rés rection, le Sauveur apparaît une dernière fois aux apôt et les conduit hors de Jérusalem, sur la colline des Olivie Il prend avec eux son repas d'adieu, puis, s'avançant ju qu'à la cime de la montagne, leur promet le Saint-Esp et les envoie aux extrémités du monde porter la bonne no velle. Il s'élève ensuite lentement dans les airs, suivi regard attendri des assistants, jusqu'au moment où u nuée le dérobe à tous les yeux.

Un jour qu'il était à table avec eux, il leur recommanda ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre ce que le P avait promis, « ce que, leur dit-il, vous avez appris de ma bouc car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, sous peu de jours, v serez baptisés dans l'Esprit-Saint ». Eux donc, étant réunis, demandèrent : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétabli le royaume d'Israël? » Il leur répondit : « Ce n'est pas à v de connaître le temps ni les moments que le Père a fixés de propre autorité. Mais, lorsque le Saint-Esprit descendra sur vo vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jé

(1) Voir l'article très érudit du R. P. VINCENT, Dominicain, da la *Revue biblique*, avr. 1911. Un résumé en a été donné dans revue *Jérusalem*, 24 juin 1911. Cf. l'ouvrage des PP. Vincent Abel : *Jérusalem*, t. II, p. 349 et suiv.

lem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extré-ités de la terre. »

Après qu'il eut ainsi parlé, il fut élevé en leur présence, et une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils avaient leurs gards fixés vers le ciel pendant qu'il s'éloignait, voici que deux ommes parurent auprès d'eux, vêtus de blanc, et dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au el? Ce Jésus qui, du milieu de vous, a été enlevé au ciel, en endra de la même manière que vous l'avez vu monter. »

Ils revinrent alors à Jérusalem, de la montagne appelée des iviers, laquelle est près de Jérusalem, à la distance du chemin un jour de sabbat (1).

LE LIEU. — Quelques critiques ont voulu douter de uthenticité du lieu de l'Ascension ; ils lui opposent le xte où saint Luc (XXIV, 50) raconte que Jésus, le jour de n Ascension, conduisit ses apôtres jusque vers Béthanie, llage situé, dit-on, à un kilomètre ou deux au delà du ont des Oliviers.

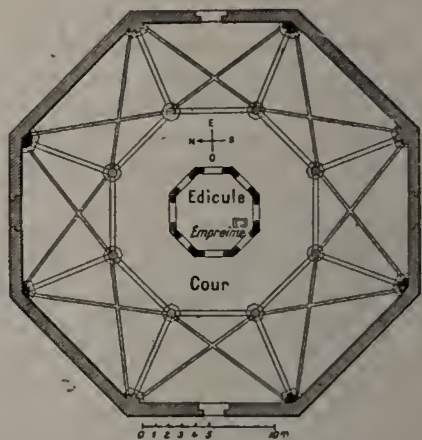
Mais ce texte peu précis n'est que l'équivalent du passage s Actes où le même saint Luc nous avertit qu'après Ascension, les disciples retournèrent à Jérusalem de la ontagne appelée des Oliviers, éloignée de la cité d'une stance d'un chemin de sabbat. Or, le trajet que pouvaient ire les Juifs le septième jour de la semaine ne dépasse uère un kilomètre, distance qui se trouve précisément celle itre Jérusalem et le sommet du mont des Oliviers. Le u de l'Ascension reste donc clairement marqué. Quant au urg de Béthanie, il faisait alors suite au village de Beth-agé, sur la pente Sud-Est des Oliviers (voir, plus loin, ncienne Béthanie, p. 254). Cette position permettait fort en à saint Luc de marquer « vers Béthanie » la direction ivie par Notre-Seigneur et ses apôtres.

De bonne heure, d'ailleurs, la tradition a vénéré en cet droit le départ de l'Homme-Dieu pour le ciel. Au IVe siècle, ns doute peu après la construction de l'Eléona, on éleva une église en forme de rotonde, l' *Imbomon* ou « autel », ur honorer le lieu précis de l'Ascension. Saint Jérôme us affirme que les architectes ne purent arriver à fermer coupole. Ils laissèrent donc une ouverture au centre,

(1) *Act.* I, 4-12.

pour montrer la route suivie par le Sauveur s'élevant da
les airs.

Cet édifice ne dura pas longtemps. Ici recommence
monotone litanie des destructions et des reconstructions
ce que Constantin élève, Chosroès vient l'abattre, et ce q
Modeste réédifie, Hakem le renverse. Les croisés donnère
à l'église la forme *octogonale*, et les bases des piliers qu'
voit encore autour de la mosquée actuelle sont les rest
de cet édifice. Dans cet octogone, on avait construit,



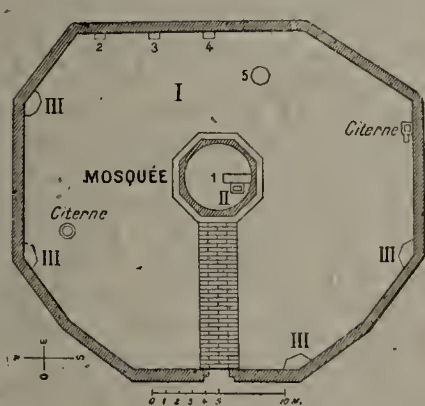
ÉGLISE DE L'ASCENSION AU TEMPS DES CROISÉS
(D'après M. de Vogüé, *Les églises de la Terre-Sainte*, p. 317.)

moyen âge, un édicule. Il existe encore aujourd'hui, m
les musulmans, pour en faire une mosquée, ont aveu
les gracieuses arcades qui portaient le pavillon.

Cet édicule abrite l'*empreinte du pied gauche* de Not
Seigneur sur le rocher. Les anciens auteurs (saint Pau
de Nole, Sulpice-Sévère, Arculfe, saint Bède) disent
le lieu de l'Ascension gardait encore de leur temps la tr
des pieds de Notre-Seigneur marquée dans la poussiè
Au temps des croisés, on montrait la marque des d
pieds dans le rocher, mais on assure que les musulma
qui tiennent Jésus pour un grand prophète, ont enl

partie du rocher qui portait la trace du pied droit, pour faire vénérer aux visiteurs de la mosquée El Aksa. Il plus vraiscmblable que la disparition de la seconde ıpreinte est due à la piété indiserète des pèlerins qui ont atté le rocher pour emportcr des rcliques.

« **VIRI GALILÆI** ». — C'est le nom d'un monticule dont sommet, situé à 370 mètres au nord de la mosquée de



MOSQUÉE SUR LE LIEU DE L'ASCENSION (MONT DES OLIVIERS)
Endroits où chaque communion officie le jour de l'Ascension : . Latins; 2, Arméniens; 3, Coptes; 4, Syriens; 5, Grecs. — [. Empreinte du pied de Jésus. — III. Bases de colonnes.

scension, est couronné par un beau couvent grec. Ces ts de *Viri Galilæi* rappellent la parole des anges aux dis-les qui regardaient le eicl au moment de l'Aseension. ɛst évident que cette parole fut prononcée au lieu même Notre-Seigneur s'éleva au eicl. Du reste, la tradition fixe en eet endroit l'apparition des anges n'est affirmée à partir du xvie siècle.

'lusieurs pensent que les Galiléens venant à Jérusalem ır les fêtes campaient sur ee sommet ; ils ajoutent que endez-vous donné par Notre-Seigneur à ses apôtres après ésurrection, *en Galilée*, désignait simplcment cette mon-ıc. C'est peu probable.

ETABLISSEMENTS RUSSES. — Le pèlerin ne saura quitter le mont des Oliviers sans visiter les établissements russes, dont la haute tour carrée attire de si loin les regards et domine toute la Judée.

A côté de la tour, devant une chapelle, les Russes montrent une pierre entourée d'un grillage sur laquelle Notre-Seigneur serait descendu un instant après s'être élevé au ciel une première fois à l'endroit traditionnel.

Un hospice et la demeure de l'archimandrite complètent l'ensemble de ces établissements, commencés en 1870 et terminés en 1887, après une interruption de plusieurs années lors de la guerre russo-turque.

Une visite non moins intéressante est celle du musée. On y admire une ancienne mosaïque posée sur un tombeau. Elle est entourée de cette inscription en arménien: *C'est le tombeau de la bienheureuse Chouchangane* (Suzanne) *mère d'Ardavan.* Cet Artaban ou Ardavan devait être le dernier des Arsacides, dépouillés du trône de Perse vers le ve siècle. Nous savons, dès lors, la date approximative de la mosaïque. On y voit représentés : deux grappes de raisin, un cédrat, trois poissons, un coq, un agneau, spécimens intéressants des symboles religieux dont on aimait, vers cette époque, à revêtir les sépultures chrétiennes. Le mont des Oliviers fut, du ive *au* xiie siècle, couvert de couvents et d'églises. Les anciens pèlerins y signalent des colonies de nombreuses nations chrétiennes.

SOUVENIRS DE SAINTE PÉLAGIE ET DE SAINTE MÉLANIE. — Entre le couvent du *Pater* et la mosquée de l'Ascension, un peu au sud-est de celle-ci, on voit l'entrée d'un ancien tombeau juif qui, d'après plusieurs pèlerins (Theodosius, 530; Anonyme de Plaisance, 570; Daniel le Russe, vers 1110), aurait servi de *retraite* et de *sépulture à sainte Pélagie*. On y descend par un escalier de 15 marches. A l'intérieur se trouve un sarcophage.

Pélagie fut le nouveau nom de Marguerite, la célèbre comédienne d'Antioche convertie par saint Nonnus, évêque d'Edesse (453). Elle mourut sur le mont des Oliviers en 4.. après y avoir expié dans la mortification ses désordres d'autrefois. (Fête le 8 octobre.)

Près du lieu de l'Ascension vécurent également *Mélanie*

'*Ancienne* (✝ 410) et sa petite-fille *sainte Mélanie la Jeune*. Celle-ci, née à Rome vers 388 et mariée au très riche patricien Pinien, vint à Jérusalem avec son mari (417), après la mort de leurs enfants. Elle mena la vie religieuse et mourut (444) sur le mont des Oliviers, dans le monastère des femmes qu'elle y avait élevé. Sa mémoire est fêtée le 31 décembre. L'histoire garde le souvenir d'un monastère d'hommes qu'elle fonda près du Calvaire.

TOMBEAUX DITS DES PROPHÈTES. — Enfin, signalons, dans une propriété russe située un peu au midi du couvent du *Pater* (porte en fer, à droite, quand on arrive au sommet du mont des Oliviers par le sentier Sud), une intéressante sépulture appelée sans raison plausible « Tombeaux des Prophètes ». Le monument, creusé dans la roche tendre et auquel on accède par un couloir assez bas, se compose d'une rotonde éclairée par le haut, d'une galerie droite qui coupe cette rotonde et de deux galeries circulaires concentriques communiquant entre elles par trois passages et dont la plus éloignée du centre offre au regard une trentaine de fours à cercueil. La présence d'inscriptions grecques prouve que cette sépulture a servi à l'époque chrétienne, et les noms qu'elle nous livre ont fait supposer à M. Clermont-Ganneau que ce petit labyrinthe aura été creusé au IVe ou au Ve siècle par des chrétiens originaires d'au-delà du Jourdain pour en faire un sépulcre commun ou « polyandrion ».

IV — BETHPHAGÉ ET BÉTHANIE

OU ÉTAIT BETHPHAGÉ ? — Nous avons peu de renseignements sur l'emplacement de ce village, mentionné une seule fois dans toute la Bible. Mais comme cette seule mention a suffi à le rendre célèbre, on a cherché de tout temps à en découvrir la vraie situation.

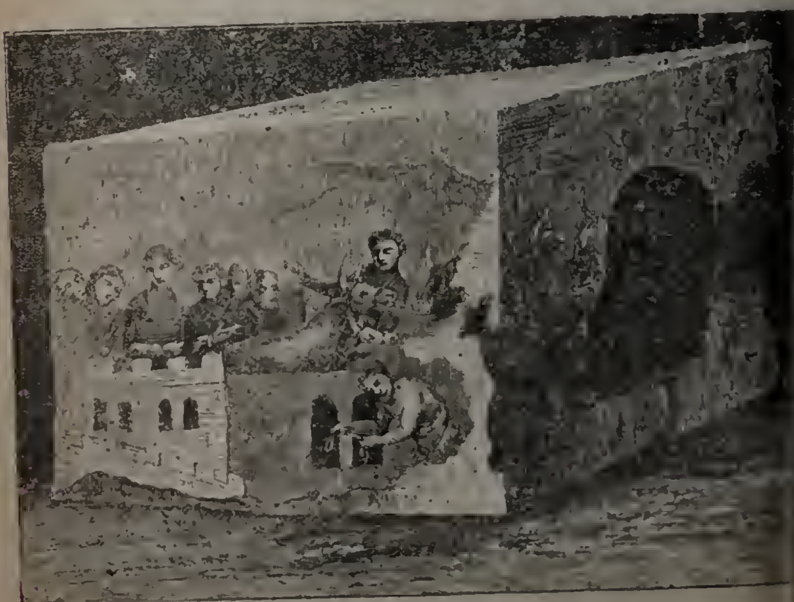
Bethphagé, nom qui signifie « maison des figues », est localisé par l'Evangile au mont des Oliviers (1). Eusèbe répète la même indication et ajoute que c'était un village

(1) *Matth*. XXI, 1.

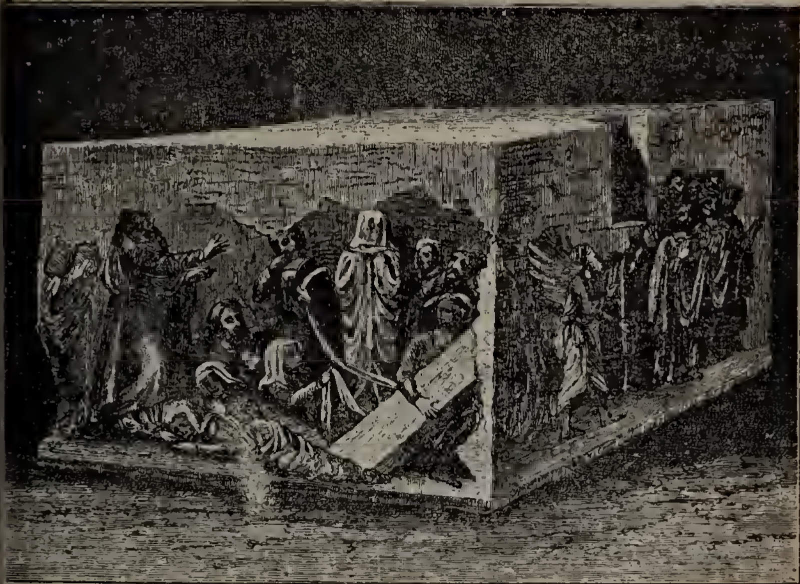
sacerdotal. Le Talmud place Bethphagé si près de Jéru-
salem, qu'il ne faisait qu'un avec la cité et participait au
mêmes privilèges. Enfin, le *Pèlerinage* de sainte Ethéri
marque Bethphagé *au sommet* du mont des Oliviers.

Au IVe siècle, la liturgie de Jérusalem, qui déployait se
cérémonies sur les lieux mêmes où les divers mystère
s'étaient accomplis, faisait partir la procession du dimanch
des Rameaux de l'Imbomon ou rotonde de l'Ascension. C
fait nous porte à croire que Bethphagé n'était pas éloign
de cette église.

A partir de cette époque, on fait voyager l'illustre villag
depuis *Aboudis* jusqu'à quelques pas de Jérusalem, dont
serait un faubourg. C'est au XIIe siècle seulement qu'on
fixe à 500 pas de l'Ascension, sur le versant oriental de
montagne, où on continue à le montrer aujourd'hui. L
pèlerins de ce temps, l'higoumène Daniel, Jean de Wurt
bourg, Théodoric, sont les témoins de cette identificatio
qui a prévalu. Sous les rois latins, c'est de là que part



PIERRE DITE DE BETHPHAGÉ (COTÉ NORD, A GAUCHE; COTÉ OUEST, A DRO



ERRE DITE DE BETHPHAGÉ (COTÉ SUD, A GAUCHE; COTÉ EST, A DROITE)

procession des palmes. Cette cérémonie fut reprise plus rd par les Pères Franciscains, mais elle fut interdite 1563 par le pacha de Jérusalem, à l'instigation des Juifs. Les ruines de la chapelle des croisés ont été retrouvées 1877 et acquises par les Pères Franciscains, qui ont levé le monument.

A l'intérieur de la chapelle, on remarque un *cube de erre* de plus d'un mètre de côté et adhérent au rocher ır sa partie inférieure. Notre-Seigneur, suivant la tration populaire, se serait aidé de ce rocher pour monter us commodément sur l'ânon amené par ses disciples. La erre est recouverte, sur chaque face, de peintures dont sujets représentent : sur le côté Nord, les disciples déliant ne dans le castellum ; sur le côté Sud, la résurrection de zare ; à l'Est, l'annonce faite à Jésus de la maladie de zare. A l'Ouest, la peinture à peu près effacée devait présenter l'entrée de Jésus à Jérusalem le jour des meaux. Les inscriptions qui accompagnent les peintures

sont trop détériorées pour nous apporter de plus ampl renseignements. Seule, la présence du mot « Bethphagé » qu'on lit sur le côté Ouest de la stèle, vient à propos con firmer le récit des pèlerins du XIIe siècle.

Le Bethphagé de nos jours est donc bien celui des croisé mais il ne semble pas s'identifier avec celui de la tra dition primitive, qui marquait ici le *colloque de Marthe* e *de Jésus*, rappelé d'ailleurs par la peinture du moyen âg



PIERRE DITE DE BETHPHAGÉ

Aussi divers palestinologues, s'appuyant sur le texte d Talmud, font-ils monter le village jusqu'à la cime d Oliviers, à peu près à l'emplacement du Kefr et Tour actu et l'usage de la liturgie de Jérusalem à la fin du IVe siè appuie cette hypothèse (1). Ce serait donc de là que Sauveur, assis sur sa modeste monture, partit, suivi et pr cédé d'un cortège enthousiaste, pour son entrée solenn dans la Ville Sainte.

ENTRÉE TRIOMPHALE. — Voici le résumé des fait

Jésus était arrivé à Bethphagé, rapporte saint Matthieu, qua il envoya deux disciples au village : « Vous trouverez, leur dit une ânesse liée et son ânon avec elle ; déliez-la et amenez-la moi.

Les envoyés exécutent l'ordre du Maître. Ils amènent l'âne et l'ânon, mais c'est celui-ci qui sert de monture au Triomphateu Les disciples étendent leurs vêtements sur l'humble animal q personne n'avait encore monté, et font asseoir dessus le div

(1) Le nom de Bethphagé figure sur notre carte à côté de grande tour russe ; nous ne prétendons pas cependant propo une identification absolument précise

faître. La marche triomphale commence et descend la pente du nont des Oliviers. C'était le Messie tel que l'avait décrit Zacharie lans sa vision :

> Pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem ;
> Voici, ton Roi vient à toi.
> Il est juste et victorieux ;
> Il est humble et monté sur un âne,
> Sur un âne, le petit d'une ânesse.

Les disciples préludent à la manifestation. La foule nombreuse, omposée surtout d'ardents Galiléens venus au Temple pour la âque, ne met aucune borne à son enthousiasme. On couvre de êtements la route du Triomphateur ; on jonche de verdure et de eurs le parcours du Roi messianique entrant dans sa capitale, érusalem, et dans son palais, le Temple de Jéhovah. Les cris e la multitude sont plus significatifs encore ; on ne salue pas eulement le grand Prophète qui guérit et ressuscite, mais encore glorieux successeur de David, le Messie ardemment appelé epuis des siècles : « Hosanna! Béni celui qui vient au nom du eigneur, le Roi d'Israël! Hosanna au plus haut des cieux! » Et rsqu'il fut entré dans Jérusalem, toute la ville fut émue et sait : « Quel est celui-ci? » Et le peuple disait : « C'est Jésus, prophète de Nazareth en Galilée. » (1)

Le peuple attendait un roi temporel, mais Jésus, qui vait le vrai sens de cette extraordinaire ovation, voulut, l'approche de la ville, relever en quelque sorte la méprise énérale en pleurant sur la ruine prochaine de ce qu'on oyait le centre de son royaume temporel : Jérusalem et Temple. Jésus sera libérateur et roi, mais des esprits et es âmes.

PIERRE DU COLLOQUE ✝. — A mi-chemin entre la osquée de l'Ascension et le village d'*El Azariéh*, on rentre la chapelle où se trouve la stèle dont nous avons rlé, et qui, depuis le moyen âge, fixe l'emplacement de thphagé (2). Cette identification, nous l'avons dit, semble voir être rejetée ; mais l'épisode de l'*entretien* de Marthe de Marie avec Jésus se trouve localisé ici par l'ancienne adition.

1) Cf. *Matth.* XXI, 1-12.
2) Cette chapelle, récemment construite sur les ruines d'un nctuaire du XIIe siècle (voir plus haut), appartient aux Pères anciscains qui ont là un petit couvent.

Notre-Seigneur, pour échapper à l'hostilité mortelle des Juifs s'était retiré au delà du Jourdain, dans la Pérée. Là vint bientô le rejoindre un messager dépêché de Béthanie. Lazare, frère de Marthe et de Marie, était tombé gravement malade, et les deux sœurs, qui savaient l'amitié de Jésus pour leur frère, lui envoyèren dire : « Celui que vous aimez est malade. » Jésus n'ignorait pas la gravité du mal, mais il réservait à son ami un miracle plu grand que la guérison, la résurrection. Aussi ne s'empressa-t-i pas d'aller au secours de Lazare. Depuis quatre jours déjà celui-c était au tombeau quand Jésus arriva au bourg de Béthanie A l'annonce de son approche, Marthe court au-devant du Sauveur tout éplorée, elle se jette à ses pieds et s'écrie : « Seigneur, si vou aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! » Jésus lui répondit « Je suis la résurrection et la vie. » Marthe court prévenir Mari de la présence du Maître. Celle-ci arrive à son tour et trouv Jésus à l'endroit où Marthe l'avait quitté. Elle tombe aux pieds d Sauveur, en lui exprimant le même regret que sa sœur : « Se gneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! Jésus, la voyant pleurer, frémit en son esprit et fut tout ém « Où l'avez-vous mis ? demanda-t-il. — Seigneur, répondit-o viens et vois », et on le conduisit au sépulcre. Et Jésus pleura (1

Le *lieu de cette rencontre* doit évidemment se trouver s le chemin de Jérusalem à Jéricho. Mais sur quel chemin Sur la route actuelle, à un kilomètre au sud-est de Béthani les Grecs ont en 1883, élevé une chapelle pour rappeler souvenir évangelique. Cette identification ne saurait êt admise, car le tracé de cette route ne remonte qu'à Ab el-Mélik (VIIe siècle). Aux époques juive et romaine, n'était pas préoccupé de ménager une pente douce a voitures ; aussi le chemin, dédaignant de suivre les co tours de la colline, marchait en droite ligne. Les senti qui conduisaient au Jourdain au temps de Notre-Seigne peuvent être choisis parmi les deux ou trois qui sillonne à peu de distance l'un de l'autre le versant oriental Djébel et Tour. L'un d'entre eux passe à la pierre qui no occupe et nous aide à affirmer la situation du colloque cet endroit. La position de l'ancienne Béthanie, *probab ment située sur la colline voisine*, au Sud-Est, rend de pl le lieu de la rencontre très invraisemblable.

L'Anonyme de Plaisance vient confirmer le tracé de chemin. Il nous dit que, arrivé à Bahurim, à son ret

(1) Cf. *Joan.* XI, 25.

e Jéricho, il est obligé de tourner vers la gauche, afin de isiter le tombeau de Lazare. Il ne suivait donc pas la oie actuelle qui, passant au sud d'El Azariéh, l'aurait fait ıcliner vers la droite pour aller au sépulcre.

A toutes ces vraisemblances vient s'ajouter un *texte décisif* əurni par le *Pèlerinage* de sainte Ethérie (vers 385). Le ımedi de la Passion, c'est-à-dire la veille du dimanche əs Rameaux, la population de Jérusalem accompagnait ən évêque dans la soirée jusqu'au *Lazarium* (tombeau de ızare), pour y célébrer l'anniversaire de la résurrection e Lazare. La procession s'arrêtait pour faire une cérémonie ıns une église qui était sur la route, 500 pas avant le mbeau. La foule entrait, on lisait une hymne, une anənne et le passage de l'Evangile où est raconté l'entretien e Marthe et de Jésus, épisode qu'on vénérait en ce lieu. n ne peut avoir un renseignement plus satisfaisant, car la erre découverte par les Pères Franciscains est exactement la distance indiquée.

On explique d'ailleurs fort simplement le transfert du olloque au delà de Béthanie. Les croisés, à leur arrivée ı Terre Sainte, ne connaissaient, pour aller à Jéricho, autre route que le chemin actuel. C'est ainsi qu'ils furent ıenés à placer sur cette route l'entretien de Jésus avec ırthe et Marie.

BAHURIM. — La localité de *Bahurim*, qui vient d'être gnalée par l'Anonyme de Plaisance, n'était pas loin de t endroit.

David, dans sa fuite devant Absalon, après avoir dépassé le ımet des Oliviers, arriva à Bahurim. Là parut Séméi, de la race Saül, qui dit : « Va-t'en, homme de sang... Te voilà malheureux mme tu le mérites. »

Abisaï dit au roi : « Pourquoi ce chien mort maudit-il le roi, ən Seigneur? Laisse-moi lui aller couper la tête... » David ɔondit : « Laisse-le, qu'il maudisse, car le Seigneur le lui a dit. ut-être Dieu me fera-t-il du bien en retour des malédictions. »

David et ses gens reprirent la marche. Séméi marchait sur le nc de la montagne, près de David, et il le maudissait et lui ait des pierres en faisant voler la poussière (1).

(1) *II Reg.* XVI.

Tout cela se passait sur le *versant oriental* du mont des Oliviers, mais à un point assez difficile à déterminer.

L'ANCIENNE BÉTHANIE. — Ce mot est diversement interprété par les auteurs. Eusèbe et saint Jérôme lui donnent le sens de *maison de tristesse, de misère*, tandis que le Talmud le traduit par *maison des dattiers*.

Mais où se trouvait ce village des dattes, que Notre Seigneur aimait à visiter ? (1) Les indications des auteurs ne manquent pas ; cependant, même avec les textes les plus précis, il est toujours difficile de choisir entre deux endroits distants l'un de l'autre de 300 ou 400 pas à peine.

L'Evangile lui-même, si sobre en détails topographiques, nous dit (2) que Béthanie était à 15 stades environ de Jérusalem. Eusèbe et saint Jérôme concordent avec saint Jean et la placent au deuxième mille d'*Ælia*, sur le côté de la montagne des Oliviers où le Sauveur ressuscita Lazare.

A nous en tenir aux 15 stades de l'Evangile, c'est-à-dire au chiffre de 2 775 mètres, nous ne pouvons arriver jusqu'au village d'El Azariéh, même par le plus court chemin, et nous sommes obligés de nous arrêter tout près de la pierre du Colloque. Or, sur la colline qui s'élève au sud du sanctuaire, nous remarquons précisément les indices d'un ancien village dans les antiques citernes qui y abondent.

C'est très probablement l'ancienne Béthanie.

Un nouvel argument, plus péremptoire peut-être, se tire de la présence du tombeau de Lazare dans le village actuel d'El Azariéh. On sait que la loi interdisait aux Juifs d'ensevelir leurs morts dans l'enceinte de leurs cités, et comme on ne peut, d'autre part, douter de l'authenticité du tombeau de Lazare, on est obligé de chercher Béthanie ailleurs qu'à El Azariéh ; on n'a qu'à se rapporter à la distance fournie par l'Evangile pour en avoir la position exacte.

Nous devons donc situer sur le plateau de la colline qui domine le village actuel la *maison de Marthe et Marie*, où Jésus se plaisait à recevoir l'hospitalité. C'est là que Marie écoutait aux pieds du Maître la parole

(1) Cf. *Luc.* X, 38 ; *Joan.* XI-XII.
(2) *Joan.* XI, 18.

ie, tandis que Marthe, toute affairée, se multipliait pour ire face à elle seule aux préparatifs du repas.

Là aussi se trouvait la *maison de Simon le lépreux*, iez qui les amis de Jésus donnèrent un souper au divin aître.

C'était six jours avant la mort de Jésus, Marthe servait, tou-urs active. Lazare était un des convives, et Marie, voulant moigner sans doute sa reconnaissance pour la résurrection de n frère, en même temps que son amour pour le Sauveur, pandit un vase rempli d'un nard précieux sur les pieds de Jésus les essuya de ses cheveux. Notre-Seigneur agréa cette onction mme un symbole de sa mort prochaine (1).

En 1903, les *Passionistes* ont fondé un couvent sur l'em-acement de l'ancienne Béthanie, à peu de distance de route de Jéricho.

EL AZARIEH OU TOMBEAU DE LAZARE ✠. — Cepen-int, le bourg de Béthanie descendit de bonne heure les ntes de la colline pour venir se fixer autour de la mbe de Lazare, dont il prit le nom: *Lazarium*, trans-rmé par les Arabes en *El Azariéh*.

Aujourd'hui, le village d'El Azariéh compte 300 habi-nts, tous musulmans.

Le **sépulcre de Lazare** était une *grotte* composée d'un stibule et d'une seconde chambre. Le loculus où fut posé le cadavre devait être creusé dans le sol de cette conde chambre, car il était fermé horizontalement par ie large dalle (2).

Reprenons le récit de l'Evangile au moment où Marthe ait venue chercher Marie sa sœur.

Dès que Marie eut appris que le Maître était là, elle se leva omptement et alla vers lui. Car Jésus n'était pas encore entré ns le village, il n'avait pas quitté le lieu où Marthe l'avait ren-ntré. Les Juifs qui étaient avec Marie et la consolaient, l'ayant e se lever en hâte et sortir, la suivirent en pensant : « Elle au sépulcre pour y pleurer. » Lorsque Marie fut arrivée au u où était Jésus, le voyant, elle tomba à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

1) *Joan.* XII, 1 ; XIV, 3.
2) *Ibid.*, XI, 38.

Jésus, la voyant pleurer, elle et les Juifs qui l'accompagnaient, frémit en son esprit, et se laissa aller à son émotion. Et il dit : « Où l'avez-vous mis? — Seigneur, lui répondirent-ils, venez et voyez. » Jésus pleura.

Les Juifs dirent : « Voyez comme il l'aimait! » Mais quelques-uns d'entre eux dirent : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire aussi que cet homme ne mourût point? » Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre ; c'était un caveau, et une pierre était posée dessus. « Otez la pierre, » dit Jésus. Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : « Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. » Jésus lui dit : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus leva les yeux en haut et dit : « Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours, mais j'ai dit cela à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. » Ayant parlé ainsi, il cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! » Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. » (1)

Ainsi s'accomplit la troisième résurrection opérée par Notre-Seigneur.

Saint Jérôme, le premier, mentionne une église en cet endroit, et Arculfe vit un monastère attenant à la basilique. Au XIIe siècle, les patriarches latins de Jérusalem aimaient à se faire ensevelir ici, nous dit Sæwulf. Les chanoines du Saint-Sépulcre desservirent l'église jusqu'à l'époque où le couvent fut donné aux Bénédictines de Saint-Anne par Foulques d'Anjou et la reine Mélissende.

On construisit alors la tour dont nous voyons les ruines à l'extrémité du village, pour protéger les religieuses contre les incursions des Bédouins. Après le départ des croisés, l'église de Saint-Lazare resta aux mains des chrétiens jusqu'au XVIe siècle, date où les musulmans la transformèrent en mosquée.

Pour visiter aujourd'hui le tombeau de Lazare, on descend un escalier de vingt-six marches pratiqué à l'est de l'église par le gardien du mont Sion, au XVIe siècle. L'ancienne entrée se trouvait du côté opposé et au niveau même du tombeau.

(1) *Joan.* XI, 29-44.


LE MONT DES OLIVIERS
ET BÉTHANIE
Echelle
0 100 200 300 400 500 Mèt.
E. Ruze del.
EL-AZARIÉH
700
Tombeau de Lazare
BÉTHANIE
Pierre du Colloque
Jéricho
de
Route
Établissements
Russes
Tour
810
TOUR
KEFR
Ascension
des
Oliviers
Éleona
Carmel
du Pater
Tombeaux dits des Prophètes
Bénédictines
Dominus Flevit
Église russe
Viri Galilaei
Mont
Route du Scopus

CHAPITRE X

Visites secondaires

Jérusalem offre aujourd'hui comme l'aspect de deux villes contiguës, l'une du xiie siècle, l'autre du xxe. Nous allons les parcourir l'une et l'autre dans ce chapitre, en mentionnant les souvenirs qui, en raison de leur intérêt secondaire, n'ont pas trouvé place dans les chapitres précédents. Dans la vieille Jérusalem, qui est encore à peu près telle que l'ont vue les croisés, nous visiterons le *Mouristan* et les *Bazars*, le *Mur des pleurs* et les *Synagogues* (1). Dans la ville neuve, de nombreux établissements attireront aussi notre attention.

I — A TRAVERS LA VILLE ANCIENNE

LE MOURISTAN. — A l'est du parvis du Saint-Sépulcre, une petite porte basse donne accès dans une rue bordée par les magasins des marchands d'Hébron. On y aperçoit, à droite, le clocher pyramidal qui s'élève sur le *temple protestant du Sauveur*, autrefois l'*église Sainte-Marie Latine*. Sur les terrains avoisinants s'étendait jadis l'**hôpital** des Chevaliers de Saint-Jean, qui garde encore son nom arabe : *Mouristan* (hôpital).

Charlemagne avait fondé en cet endroit un hospice pour les pèlerins francs et un couvent de Bénédictins. L'église fut dédiée à la Vierge Marie et désignée sous le nom de *Sainte-Marie Latine*.

Détruite par Hakem près d'un siècle avant les croisades, les marchands originaires de la ville d'Amalfi, près de Naples, en relevèrent les ruines. Ils construisirent près de là (1048) une hôtellerie pour les femmes et un couvent de

(1) Voir le plan de Jérusalem, p. 274.

Bénédictines, auxquels fut adjointe une nouvelle église qui prit le nom de *Sainte-Marie Mineure*, et plus tard celui de *Sainte-Marie la Grande*.

Après la conquête de Jérusalem, un seigneur français (1), Gérard de Provence, donna une nouvelle organisation à l'hospice et fonda un véritable Ordre, l'Ordre dés Religieux Hospitaliers, consacrés au service des pèlerins.

En 1113, ces religieux prirent saint Jean-Baptiste pour patron et résolurent de se dévouer à la défense des Saints Lieux.

Religieux et soldats, ils furent longtemps, avec les Chevaliers du Temple, la terreur des musulmans. Obligés de quitter la Terre Sainte après la prise de Saint-Jean d'Acre (1291), ils s'établirent à Chypre, puis à Rhodes, enfin à Malte. En 1798, les Français s'emparèrent de cette dernière île, et la brillante milice passa dès lors dans la catégorie des Ordres à titres purement honorifiques.

Après le départ des chevaliers, Saladin permit à dix Frères servants de demeurer à l'hôpital pour soigner les malades. Plus tard, l'église et le monastère furent transformés en caravansérail, et, peu de temps après, tout était en ruines.

En 1869, à l'occasion du voyage du prince Frédéric à Constantinople, le sultan donna à la Prusse l'emplacement du monastère et les ruines de Sainte-Marie Latine. Une colonie allemande s'y établit, construisit une école et une chapelle protestante. L'empereur Guillaume fit restaurer l'église et dressa lui-même, dit-on, le plan du clocher actuel. Le 30 octobre 1898, lors d'un voyage en Palestine il présida à la dédicace de l'église relevée de ses ruines et l'affecta au culte protestant sous le vocable du Sauveur (*Erlœserkirche*). Contre le temple, on a construit en 191[illegible] un institut archéologique.

Les Grecs possèdent le reste du *Mouristan* où s'élevaient jadis l'hôpital et ses dépendances. En faisant disparaître l'amas de décombres qui recouvrait l'ancien sol, ils ont mis à jour des vestiges de superbes constructions qu'ils ont

(1) Quelques auteurs pensent que le bienheureux Gérard (fête le 9 juin) était originaire des Pays-Bas.

achevé de démolir afin d'établir les nouveaux magasins.
A l'angle Sud-Ouest du Mouristan se dresse la petite coupole bleue de l'*église grecque Saint-Jean-Baptiste*. La crypte, en forme de trèfle et précédée d'un narthex, est intéressante au point de vue archéologique. A l'origine, elle a dû servir de baptistère, comme l'indiquaient des conduites d'eau encore visibles en 1904. Ce baptistère était alimenté par la piscine voisine appelée par les indigènes Birket Hammam el Batrak, c'est-à-dire : Bassin des Bains du Patriarche.

LES BAZARS. — A la sortie du Mouristan, nous nous trouvons dans les **Bazars**. Tels ils étaient du temps de nos aïeux les croisés, tels nous les voyons actuellement : mêmes échoppes, mêmes produits. Un vieil auteur du XIIIe siècle nous aidera à nous reconnaître dans ce dédale de rues obscures et sales. Trois rues principales formaient l'ensemble des Bazars : la rue aux *Herbes*, la rue *Couverte* ou des *Drapiers*, la rue *Malcuisinat*.
A l'angle formé par la rue de David, venant de la tour de ce nom, et la rue Saint-Etienne, qui descendait de la porte de Damas, s'élevait une grande construction appelée le *Change*. Actuellement, des magasins voûtés, où les fellahs viennent vendre leur blé, en marquent l'endroit.
C'est à la sortie du Change qu'on rencontrait la rue aux Herbes. « Là endroit, dit le chroniqueur, l'on vandoit toutes les herbes et tous les fruicts de la ville et toutes les espices. » (*Citez de Ihérusalem.*)
Attenante à la rue aux Herbes, la rue Malcuisinat. « En celle rue, on cuisait la viande des pèlerins que l'on leur vandoit. » Les taudis enfumés, les odeurs de toute sorte qui s'en échappent, les plats de viande *mal cuite* et le riz aux diverses couleurs exposés sur la devanture, tout indique que la rue n'a pas encore changé de destination.
Enfin, une troisième rue, la rue Couverte, où l'on vendait la draperie. Dans ce Bazar, le plus propre des trois, les Juifs se livrent encore au commerce de ces étoffes aux couleurs voyantes et de ces mille petits objets de mercerie, d'orfèvrerie, qui font la joie des Orientaux. Près d'eux, les cordonniers fabriquent les babouches. Leurs échoppes sont reconnaissables aux peaux qui gisent à terre

dans la rue : curieuse manière de faire tanner les cuirs sous les pieds des passants.

AUTOUR DU MUR DES PLEURS. — De l'extrémité Sud des Bazars, on peut descendre au *Mur des pleurs des Juifs* par une grande rue que l'on quitte en face du joli portail d'un palais du moyen âge, pour s'engager dans le labyrinthe du quartier des *Maugrebins* (musulmans de l'Ouest) ; nous disons, usant du même terme : *Marocains.*

On est alors en face de l'enceinte Ouest de l'esplanade du Temple, contre laquelle vont pleurer les Juifs, et dans *l'ancienne vallée de la Géhenne* ou *Tyropœon*, qui se continue au Sud jusqu'à Siloé, par la porte des Maugrebins, et dont l'aspect a bien changé depuis les rois de Juda.

PLEURS DES JUIFS. — On traverse la vallée par de petites ruelles peu propres et l'on arrive contre la muraille au long et étroit couloir où les Juifs s'assemblent pour prier et gémir, surtout à la veille des sabbats et des fêtes (le jour de la fête commence pour eux la veille au soir, comme nos fêtes liturgiques).

Ils prient là contre l'enceinte du Temple ; la plupart pensent sans doute retrouver les restes mêmes du vieux sanctuaire en ces blocs énormes dont quelques-uns ont plusieurs mètres de long. Les femmes commencent à venir vers 3 heures, puis les hommes arrivent en foule jusqu'à la nuit. Ils sont souvent plusieurs centaines à la fois, groupés suivant les sectes : *Askénazim* du Nord en fourrures ; *Séphardim* du Midi avec le tarbouch et parfois le turban noir ; et, tranchant sur les autres, quelques costumes européens. Ils lisent dans leurs vieilles bibles le texte et les commentaires de la férie, ou la prière du samedi. Par instants, le ton devient aigu et les balancements s'accélèrent en tous sens, les fronts heurtent les pierres antiques et les larmes coulent.

Cette cérémonie étrange et touchante remonte au moins au début du IVe siècle. Adrien avait interdit aux Juifs d'approcher de la Ville Sainte (1). La loi dut bientôt souffrir un jour d'exception, car le Pèlerin de Bordeaux, con-

(1) TERTULLIEN, *Contr. Jud.*, cap. XIII. — *Chroniq. Pasc.* 18e année d'Adr.

mporain de Constantin (333), nous dit que les Juifs
naient une fois par an aux ruines du Temple ; ils s'as-
mblaient près d'une grande pierre perforée (sans doute
roche actuelle de la mosquée d'Omar), qu'ils oignaient
huile, puis se lamentaient tout autour, gémissaient,
chiraient leurs vêtements et partaient. Saint Grégoire de
zianze (1) et saint Jérôme (2) attestent le même fait.
ı XIIe siècle, le pèlerin juif Benjamin de Tudèle men-
nne la coutume telle qu'elle se continue aujourd'hui.

CONSTRUCTIONS DU TYROPŒON. — Le sol primitif
la vallée est à une moyenne de 15 à 20 mètres au-
ssous du niveau actuel. Au temps de Jésus-Christ, le
veau, déjà surélevé, portait en cet endroit la place à
rtiques couverts qu'on appelait le *Xyste*, très probable-
ent le *Lithostrotos* de l'Evangile. Un ancien rempart,
ui des Asmonéens (Machabées), qui avait son point de
part à la Tour de David, venait rejoindre ici l'enceinte
Temple (3). Cette place du Xyste était dominée à l'Ouest
r le *palais des Asmonéens* — celui où résidait l'Hérode
la Passion, — « situé, dit Josèphe, à la limite extrême
la ville haute, et surplombant le Xyste, qui lui-même
it relié au Temple par un pont ». C'est sur cette place
e le dernier Hérode Agrippa, accompagné de sa sœur,
belle Bérénice, vint supplier les Juifs de renoncer à la
volte (66). Les deux princes, qui avaient ouï saint Paul
Césarée cinq ans auparavant (4), tentèrent en vain de
oncilier les Juifs avec Rome. La guerre fut déclarée.
st aussi sur le pont qui reliait le Xyste au Temple que
us, durant le siège de Jérusalem, eut avec les chefs des
fs une suprême entrevue (5).

l ne subsiste plus aujourd'hui que les **restes de deux**
its. Le premier, situé plus au Nord et invisible, est
pelé *arche de Wilson*, du nom du savant qui l'a décou-
t. Il porte la rue qui descend de la Tour de David à la
squée d'Omar, et conserve une arche de 7 mètres de

) ACTES, XXV, 23-27 ; XXVI.
) *Epit. à Heditia*, 8.
) Voir p. 183, la carte de Jérusalem au temps de Jésus-Christ.
) *Act.* XXVI.
) *Guerre de Judée*, liv. VI, ch. VII.

hauteur et de 15 mètres d'ouverture; plusieurs autr
arcades parallèles s'étendent sous la rue et les maisoı
voisines, mais on ne trouve le rocher en cet endroit qu
15 mètres de profondeur, bien au-dessous de la base d
piliers.

Du deuxième pont, dit *de Robinson*, on ne voit pl
qu'un vestige, presque à l'angle Sud-Ouest de la terra
du Haram. C'est la prise d'une arche énorme qui s'appu
sur le mur de la grande enceinte; il n'en reste que tr
assises, formées de blocs de 6 et 8 mètres de long, et aya
une largeur totale de 15 m. 50. Le pont devait rejoind
la colline opposée, distante de 110 mètres, par plusieu
arches. On a découvert à 13 mètres du mur les bases
la première pile, et cela seulement à 7 mètres de pı
fondeur. A ce même niveau, du côté Ouest, on a retrou
sur un ancien pavé un fragment de colonnade datant p
bablement de la domination romano-byzantine, et, sur
flanc du rocher, un canal courant du Nord au Sud. D
le milieu, le rocher est à 14 mètres de profondeur s
lement; on y est encore sur le flanc occidental du Ty
pœon. Le lit même de la vallée passait sous l'angle Su
Ouest de l'esplanade, où la muraille s'enfonce à 18 mèt
sous le sol. Puis il se dirigeait plus à l'Est encore. S
cette dernière partie, on a retrouvé le terrain primitif
26 mètres de profondeur. Les explorateurs anglais
constaté à deux endroits, au fond de la vallée, un mi
filet d'eau qui pourrait bien représenter l'ancienne *f
taine du Dragon*, mentionnée par Néhémie (1).

Quels sont les auteurs des constructions géantes qui s
primèrent ce gouffre? Salomon, les Machabées, Hérc
Adrien ont dû y travailler successivement. Le pont ru
de Robinson porte naturellement la date même de l'
ceinte actuelle du Haram dont nous avons parlé p
haut (p. 154-158). L'autre paraît être plus ancien et marc
sans doute la limite Nord du Xyste. L'appareil du ı
d'enceinte sur ce côté du Temple est le suivant : les ass
les plus profondes sont formées de blocs à refends e
bossage brut, et placés en retrait contre la terrasse
Temple; plus haut apparaissent des blocs à refends e

(1) *Nehem.* II, 13.

ɪface lisse, puis des blocs lisses sans refends; plus haut
core, des assises plus petites, et enfin de toutes petites
ɜrres de taille modernes.

LES SYNAGOGUES. — Si, remontant vers le quartier
if, nous reprenons près des Bazars la grande rue qui
ɜnt de la porte de Damas, nous arriverons bientôt à la
ande synagogue des Juifs *Askénazïm*, une des deux
ındes sectes qui se partagent, à Jérusalem, les enfants
sraël ; l'autre est celle des *Séphardim*. (Voir au chapitre
: la population palestinienne, p. 43.) Toutes les syna-
gues, d'ailleurs, se ressemblent; qui en voit une les voit
ıtes.

De plus, grâce à l'esprit étroit apporté par les Juifs dans
conservation des moindres détails rituels, ces syna-
gues sont semblables à celles où, petit enfant et ado-
cent, le Sauveur pratiquait les rites mosaïques, et où,
ıs tard, il enseignait sa divine doctrine.

La synagogue affecte la forme d'un cercle ou d'un
adrilatère. Une plate-forme, appelée *almmeor* par les
ifs modernes, en occupe le centre. Au milieu, sur le
vant, une chaire avec un pupitre. C'est là que le lec-
ır lit le texte sacré et le commente, là même où un jour
sabbat, à Nazareth, le Sauveur souleva l'indignation de
compatriotes après avoir lu et commenté, en s'en fai-
ıt à lui-même l'application, un passage d'Isaïe dont
xplication, d'ailleurs, les avait remplis d'admiration.

Tout au fond de la salle, un voile, *vilon*, imitation du
le du Temple, recouvre l'arche, où sont renfermés les
res de la loi. Parfois, un second coffre contient les
es endommagés et usés que l'on conserve cependant
c respect. Ces livres, jadis, étaient de simples bandes
parchemin roulées et terminées à chaque extrémité par
petit bâton. Comme le texte sacré était écrit par petites
onnes, on déployait le parchemin à mesure, et en
me temps on enroulait la partie lue autour du second
on; on comprend, dès lors, l'expression de l'évangé-
: « Quand Jésus eut *replié* le livre, il le rendit au
viteur. »

Au-dessus de l'arche est suspendue la *Ner olam* ou
pe brûlant sans cesse comme le feu sacré du Temple.

Par devant, le chandelier à sept branches, souvent form
de sept lampes.

Entre la plate-forme et l'arche, on voit encore des sièg
séparés ; ce sont les places d'honneur, les premières plac
si recherchées par les pharisiens au temps de Notre-Se
gneur. Les anciens et les docteurs de la loi s'y asseyaien
le visage tourné vers les fidèles ; on voyait ainsi comn
ils priaient bien.

Pour compléter l'ornementation de la salle, des text
de la Bible sont reproduits sur les murs au milieu
peintures convenant plus ou moins à un lieu de prièr
C'est le vendredi soir, au crépuscule, qu'on trouve le pl
de monde dans les synagogues ; on y dit la prière
sabbat, et il faut voir avec quelle cacophonie et que
pittoresque animation !

Rappelons que dans le quartier des grandes synagogu
a dû s'élever jadis la magnifique église Sainte-Marie-
Neuve, bâtie par Justinien.

II — AUX QUARTIERS NEUFS

[*Voir la carte hors texte des environs de Jérusalem, p. 27*

La plupart des établissements nouveaux s'élèvent h
de la ville. Quelques-uns toutefois, et non des moindı
avaient, au début, pris place dans les vieux murs ; il
juste de les mentionner tout d'abord (1).

Au Nord, le patriarcat et le Séminaire latin, les Frè
des Ecoles chrétiennes, le couvent Saint-Sauveur (égl
paroissiale, enrichie des indulgences du Cénacle, orp
linat de garçons, atelier d'apprentissage), et la Casa N
des Pères Franciscains, les religieuses Franciscaines, p
les diverses fondations des Grecs orthodoxes : école, égli
hôpital ; plus à l'Est, le temple du Sauveur et l'insti
archéologique allemand y attenant, les Johannites a
mands, l'hospice polonais où sont établies provisoirem
les Filles du Calvaire, puis l'hospice autrichien, les Arn
niens unis, les Dames de Sion et les Pères Blancs ; enf
près de la Tour de David, l'école paroissiale des Sœurs

(1) Voir p. 274, le plan de Jérusalem.

ıint-Joseph, les Grecs melkhites, le New-Hôtel, les Maroites, l'église anglicane et les Arméniens séparés.

Hors des murs, c'est surtout vers le Nord-Ouest que la ılle neuve gagne chaque jour du terrain. Nous allons en écrire les principales artères.

SUR LA ROUTE DE JAFFA

La route de Jaffa constitue actuellement, sur près de kilomètres, comme la grande rue centrale de la ville oderne. C'est en suivant tout d'abord cette ligne que ous rencontrons les établissements les plus importants. Non loin de la porte même de Jaffa, on trouve les diverses nques : *Crédit lyonnais*, *Banque Impériale Ottomane*, *ıglo-Palestine Bank*, *Anglo-Egyptian Bank*. La rue qui onte dans la direction Nord-Ouest possède les principaux agasins de la ville.

A l'angle Nord-Ouest des remparts on trouve la *poste*, ès de laquelle s'élèvent plusieurs maisons françaises. On ut voir, plus à l'Est, l'*hôpital français Saint-Louis*, tenu r les Sœurs de Saint-Joseph, et ouvert spécialement aux tholiques et aux musulmans ; il appartient à M. le comte Piellat, le Français bien connu dont le dévouement, aussi odeste qu'acharné, s'est fait, à Jérusalem, l'instrument tant de fondations. En face de l'hôpital s'ouvrent le uvent et la chapelle des religieuses de *Marie Réparatrice*, ui ont introduit dans la Ville Sainte l'œuvre de l'Adoraon perpétuelle ; et plus loin, en face de la porte Neuve, dresse la grande hôtellerie de *Notre-Dame de France* glise décorée par M. Paul-Hippolyte Flandrin et enrichie l'indulgence plénière ✠ du tombeau de la Sainte Vierge; lle chapelle du Sacré-Cœur ornée de mosaïques ; riche usée archéologique), où les Pères Assomptionistes cueillent en tout temps, soit les caravanes nombreuses, t les pèlerins isolés.

En face du jardin de Notre-Dame de France, les *Pères anciscains* ont établi récemment, près de leur couvent, e belle école. Les *Sœurs Salésiennes* ont aussi une école peu plus bas, vers le Nord, à gauche du premier emin qui va de la route de Jéricho dans la direction Saint-Etienne et les *Sœurs d'Ivrea* une autre école dans rue qui va de la porte de Damas à l'*hôpital italien*.

A l'Ouest et en contre-bas de la rue de Jaffa s'éten le vaste hospice des *Sœurs de la Charité*, qui abrite tou un monde de délaissés : orphelins des deux sexes, aveugles vieillards infirmes. Rien de plus touchant et qui révèl mieux la charité catholique qu'une visite à cette œuvr complexe.

En continuant sur la route, on voit, à droite, le jardi public où la musique militaire vient jouer et le consula général de France.

Le **quartier russe** présente ensuite son large enclo acquis depuis 1860, et au sein duquel s'élèvent le co sulat, une belle église dominée par sept coupoles verte un monastère, trois grands hospices, un hôpital et u école. Cette simple énumération témoigne de l'activité (la *Société russe de Palestine*. Tous ces édifices, sauf l'églis sont occupés provisoirement par diverses installations br tanniques : hôpital, tribunaux, caserne, police, etc.

Devant la porte de l'église, une *énorme colonne* enco adhérente au rocher attire la curiosité. Brisée au mome de l'extraction, elle resta sur le chantier ; cette particul rité nous fait connaître les procédés employés par les ca riers de l'époque romaine ou peut-être hérodienne.

A travers les établissements russes, un chemin condu vers l'*église des Abyssins*, dont la haute coupole recou un fac-similé de l'édicule du Saint-Sépulcre. Les *consul d'Italie et d'Espagne* sont établis tout près de là, voi nant avec l'hôpital français de *Rothschild*. Ce petit qu tier est relié à la route de Jaffa par un chemin qui lai successivement, à droite : l'*orphelinat des Sœurs de Sai Joseph* et un grand *sanatorium anglais* pour les Juif à gauche, l'*hôpital des Diaconesses allemandes*, puis *consulat d'Allemagne*.

Au sud-ouest de la route de Jaffa se trouve l'anci hospice allemand catholique dont les locaux sont mai tenant occupés par le pensionnat des *Sœurs de Sai Charles*. (Pour le nouvel hospice, voir page suivante.)

Les grands établissements de l'*Alliance israélite* (éco primaire et école professionnelle) se voient un peu pl loin et touchent à la route. La longue route est, d'ailleu presque partout bordée de maisons juives ; de temps temps, de petites ramifications s'en détachent pour form

e minuscules quartiers isolés, informes réduits, toujours écorés des plus jolis noms bibliques (1).

Il y a encore à mentionner l'ancien hôpital municipal urc et, à l'extrémité du ruban de maisons qui se déroule u loin, un *hôpital juif allemand*. Les dernières habitations ont bâties à la bifurcation même de la route de Jaffa et du hemin de Saint-Jean.

SUR LA ROUTE DE NAPLOUSE

Les constructions y sont plus rares. On a, en quittant porte de Damas, le nouvel hospice *Saint-Paul*, de la ociété catholique de Cologne (intéressantes collections 'histoire naturelle), dirigé par des *Lazaristes alle-ands* (2), qui voisinent, au Nord, avec les *Dominicains ançais* de Saint-Etienne; puis, à quelques centaines de ètres de Saint-Etienne, l'*évêché anglican*, qui cache errière ses créneaux sa gracieuse chapelle; plus loin, le *ombeau des Rois* et l'établissement des *Adventistes amé-cains*. Après un petit ghetto juif, on ne voit plus qu'un ertain nombre de villas musulmanes étagées sur la pente u Scopus.

Entre les deux grandes routes de Jaffa et de Damas, n chemin conduit, dans la direction du Tombeau des iges, à de populeuses colonies juives. On y rencontre, ur la droite, une *église protestante* pour les Juifs con-ertis (toujours vide); à gauche, une florissante *école ive anglaise*, et, un peu plus loin, l'école des *Pères lésiens* et le nouvel *hôpital italien*. Un peu au nord-uest de ce dernier, un élégant édifice s'est élevé sur le eu où campa l'empereur Guillaume II en 1898; c'était, ant la guerre, le siège d'une nouvelle mission protes-nte allemande. Il sert actuellement de résidence privée au ouverneur britannique de Jérusalem.

DIRECTION DE SAINTE-CROIX ET DE LA GARE

Le chemin qui, de l'angle Nord-Ouest des murailles de ville, mène au couvent de Sainte-Croix, passe bientôt

1) Voir aux préliminaires, p. 44.
2) L'hospice *Saint-Paul* sert de *gouvernorat* depuis 1918.

près d'un grand *cimetière musulman* récemment encl de murs.

Ce cimetière renferme un ancien réservoir appelé *Birk Mamillah*, et auquel un souvenir chrétien demeu attaché. Lors de l'invasion de Chosroès, en 614, on enterra une multitude de chrétiens massacrés par les so dats et par les Juifs. Un conduit souterrain met ce rése voir en communication avec la piscine appelée *Hamma et Batrak* (*Bains du Patriarche*) près du New-Hôtel et la Tour de David.

Quelques archéologues ont voulu appliquer à ces deu réservoirs le texte de l'Ecriture où il est dit qu'Ezéchi détourna les eaux de la « piscine supérieure » et les co duisit à l'ouest de la ville (1). A moins de dire : « Li de l'Ouest à l'Est », on est forcé de chercher ailleurs deux piscines et le canal qui les fait communiquer. découverte n'est plus à faire ; depuis longtemps, le ca taillé sous l'Ophel et conduisant les eaux de la fontai de la Vierge à la piscine de Siloé, c'est-à-dire de l'est l'ouest de la cité primitive de David, a satisfait aux in cations de la Bible et démontré la position ancienne de Ville Sainte. A gauche, en face du cimetière, les *Lazaris français*, aumôniers et chapelains des Filles de la Chari ont fondé récemment une résidence (2). Un peu plus loi du même côté, les *Sœurs indigènes du Rosaire* ont le maison-mère et leur noviciat ; le couvent est facilem reconnaissable au milieu des petites maisons qui l' tourent. Et à l'ouest du cimetière, sur le sommet de colline, se dresse le vaste établissement Saint-Pierre où *Pères de Sion* ont une école professionnelle et un orp linat.

SAINTE-CROIX. — Le *monastère de Sainte-Croix* trouve un peu plus loin (à 2 kilomètres et demi environ la Porte Neuve), au fond d'un joli vallon planté d'olivie

Avec ses contreforts, ses hautes murailles à créneaux

(1) *II Paral.* XXXII, 30.

(2) Cette résidence a été louée provisoirement au gouvernem anglais, qui a installé là les bureaux de la douane, des finan et de l'instruction publique. Les religieux habitent pour moment dans l'enclos du couvent des Pères Dominicains.

petite porte en fer, le couvent présente l'aspect d'une rteresse; jusqu'à ces dernières années, les attaques des ;douins obligeaient, en effet, à se tenir sur ses gardes. Une tradition, vieille de quatorze siècles, dit que c'est ce lieu que l'on aurait coupé l'arbre qui servit à faire croix de Notre-Seigneur. On en montre le lieu précis (?) rrière l'autel de la très ancienne église du couvent bâtie rs le VIe siècle par une petite colonie de moines géor-ens. Les plus invraisemblables légendes ont été contées x pèlerins de jadis sur ce lieu et sur cet arbre, planté r Adam... ou par Abraham sur le tombeau d'Adam... rosé par Loth... avec l'eau du Jourdain..., etc.

En 1885, les Grecs y avaient établi l'*Ecole théologique siège patriarcal de Jérusalem*. Elle a été fermée 1910, à la suite du soulèvement des indigènes contre haut clergé grec et la Confrérie du Saint-Sépulcre.

La bibliothèque contenait autrefois de précieux manu-its grecs, arméniens et géorgiens, transportés depuis au triarcat de Jérusalem.

Un peu au sud de Sainte-Croix, au sommet d'une col-e, se trouve un autre établissement grec intéressant à iter. C'est *Katamon*, villa du patriarche orthodoxe, où e tradition place le tombeau du vieillard Siméon (peut-e de saint Siméon, évêque de Jérusalem). Le sépulcre trouve au milieu d'une petite église.

Un chemin carrossable relie Katamon à la *colonie alle-nde*, voisine de la station du chemin de fer. Les mbres de cette colonie font partie de la secte des *Tem-ers*, assez peu connue, et qui s'en tient avant tout à la naturelle et à la Bible. Chassés de leur pays vers 1867, Templiers sont devenus en Palestine les plus sûrs résentants de l'influence allemande. Ils s'administrent x-mêmes, battent une petite monnaie spéciale et vivent nnêtement, plutôt de commerce que d'agriculture. Dans te colonie, les *Sœurs allemandes de Saint-Charles* ont vert une école et un asile pour les vieillards.

Entre la gare et la ville, un vaste terrain grec appelé *céphouriéh* renferme un magnifique hypogée découvert 1892 et que l'on identifie ordinairement avec le *tom-u de la famille des Hérodes*. Josèphe signale ce monu-nt au nord-ouest de la cité et dit qu'il fut enclavé par

le mur de circonvallation construit par Titus autour de Jérusalem (70).

Un peu au nord de ce tombeau, le *gouvernement français* a acquis un terrain pour y bâtir un *consulat.*

De ce côté encore — car il y en a partout — sont établies des colonies juives.

La principale, toute voisine du Birket es Soultan, est celle de *Sir Ch. Montefiore*, où sont gratuitement hospitalisés les Juifs immigrants, en attendant un logement définitif.

III — CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

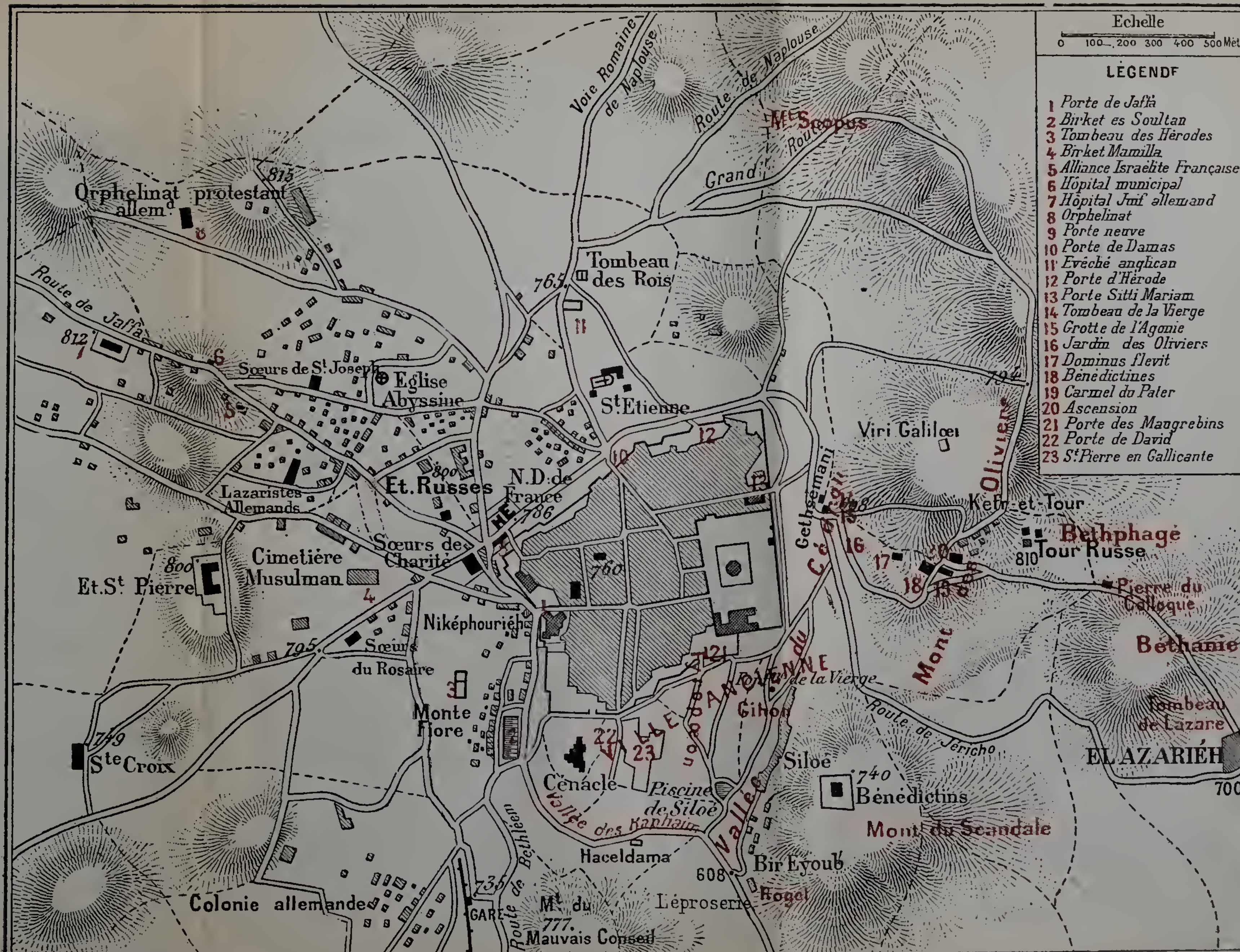
Au pèlerin curieux des choses palestiniennes, nous signalons ici quelques visites d'un intérêt plus strictement scientifique :

1° *La riche bibliothèque du patriarcat grec orthodoxe*, qui contient une bonne collection de manuscrits anciens et fort rares. S'adresser au bibliothécaire, en résidence au patriarcat (sur le chemin allant de la Porte Neuve au Saint-Sépulcre).

2° *Les intéressantes restitutions du Tabernacle, du Temple et du Saint-Sépulcre* exécutées par le docteur Schick, mort en 1902, après de longues et patientes recherches sur une foule de questions bibliques. Sans doute ces restitutions sont en partie contestables ; cependant rien ne saurait faire comprendre les transformations du mont Moriah comme la vue de ces plans mobiles, où les différentes constructions se succèdent sur le niveau primitif rendu apparent. Chaque partie y est construite en relief à l'échelle de 1/200 et se déplace à volonté ; et, de plus, chaque monument s'ouvre et présente à l'intérieur sa disposition et les nombreux détails de son mobilier si fastidieux à lire et à comprendre dans le texte sacré. On trouve ces plans-reliefs à la *Christ Church Mission*, en face de la Tour de David.

3° *Le Musée biblique des Pères Blancs*, à Sainte-Anne, où le R. P. Cré a formé une très riche collection d'antiquités de toutes sortes recueillies sur divers points de Palestine. On y voit surtout un grand nombre d'objets anciens et modernes qui, étiquetés avec un simple texte

ENVIRONS DE JÉRUSALEM



E. Ruzé delt

de l'Ecriture, en disent plus aux yeux et à l'intelligence que les plus longs commentaires; une vraie bible illustrée d'après nature.

4° *Le Musée archéologique des Pères Bénédictins de Beuron* (couvent de la Dormition). Quoique fondé depuis quelques années seulement, il possède déjà des collections très complètes de poteries chananéennes et juives, de lampes anciennes et d'autres objets d'un grand intérêt.

5° *Le Musée archéologique de Notre-Dame de France* est dû aux fructueuses recherches du P. Germer-Durand. Il contient environ 10 000 spécimens appartenant à toutes les époques. Comme le plan l'indique, il se divise en quatre sections: époque primitive, époque judaïque, époque romaine, moyen âge. Dans la cour, du côté de l'Est, ont été placés les grands objets de pierre ou de marbre qui ne craignent ni la pluie ni le soleil.

EPOQUE PRIMITIVE. — Elle est surtout représentée par une collection très complète (5 000 spécimens) d'instruments en *silex* taillé, trouvés presque tous à la surface du sol, et provenant, non seulement de toute la Palestine proprement dite, mais encore de la contrée au delà du Jourdain et de la mer Morte. Cette collection comprend des coups-de-poing chelléens, des pointes de moustier, des pics, des pointes de javelot et de sagaie, des couteaux, des hachettes, des ciseaux, des scies, des grattoirs, des perçoirs, une chausse-trape à quatre pointes, dont une reste toujours droite, tandis que les autres forment trépied. On remarquera une *faucille en silex* dont la monture a été suppléée. Parmi les autres objets, mentionnons un vase en forme de biberon, provenant de Beit Djibrin ; une petite tête d'homme en terre cuite, qui offre un parfait modèle du type chananéen et une série de poids en terre cuite de forme arrondie et percés de trous, qui servaient à tendre les cordes pour le tissage.

EPOQUE JUDAIQUE. — Une *première période* est représentée par des vases mycéniens trouvés à Beit Djibrin, par une riche collection de *vases en terre rouge contemporains de l'Exode*, et quelques lampes du même âge en terre cuite, simples petites assiettes dont le bord a été relevé sur un point, de façon à former un bec. A la *seconde période* se rattachent : des lampes à fond plat, fermées, de forme arrondie et sans aucun ornement ; des urnes ; 15 *ossuaires*, dont quelques-uns portent des grafites en hébreu ou en grec (1) dont la forme du couvercle varie sui-

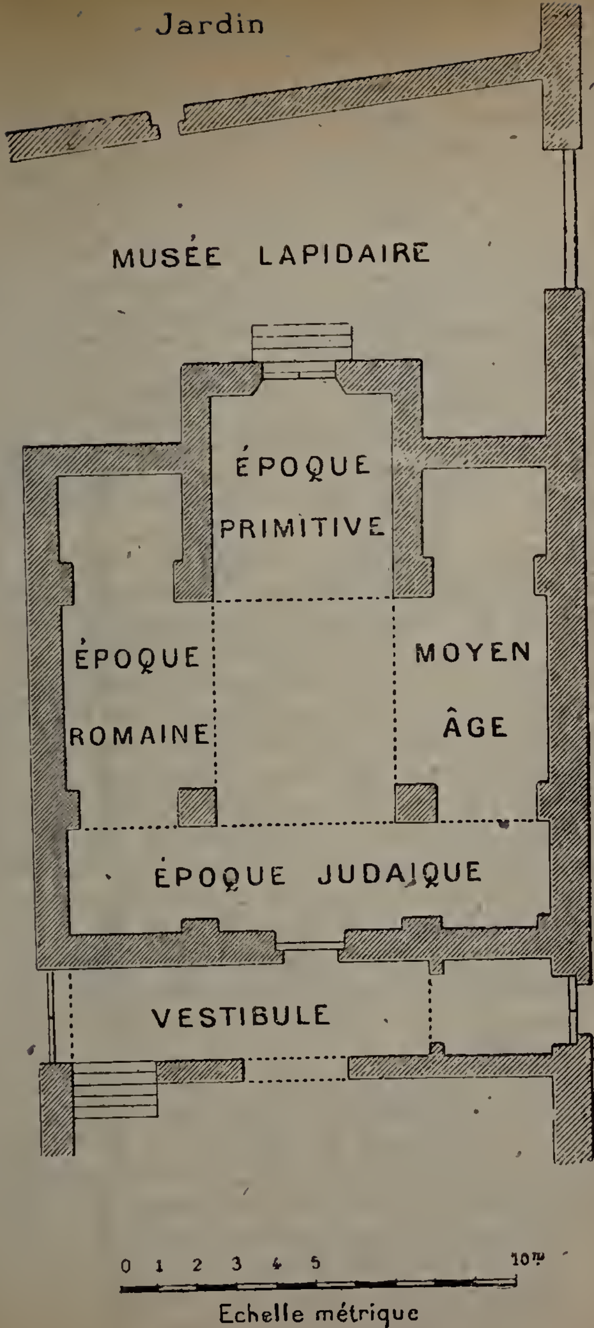
(1) Un de ces ossuaires porte le nom de Jésus écrit en grec

vant le sexe du défunt, et qui ont servi de modèle aux premier reliquaires chrétiens, tant pour la forme que pour l'ornemen tation. Il faut ajouter à ces objets une série de fioles funéraire de l'époque hérodienne, des figurines en terre cuite, des boulet de pierre recueillis dans les anciennes citadelles assiégées pa les Romains (Jérusalem, Bittir, Massada, Hyrcanium), des poid cylindriques en basalte, un petit moulin à blé composé de deu meules en basalte, l'une conique, l'autre biconcave. Enfin, l *numismatique* offre d'assez nombreux spécimens : demi-chalque et quarts de chalque des princes asmonéens (obole ou *minutissimu quadrans* de l'Evangile), pièces d'argent des Ptolémées et de Antiochus, monnaies de bronze d'Hérode le Grand et des procu rateurs romains, sicles et demi-sicles d'argent frappés pendant l *Liberté de Sion* (66-70), monnaies de Bar-Cokéba. Quelques mon naies de Titus frappées dans le pays, et portant comme légende *la Judée captive*, complètent ces diverses séries.

EPOQUE ROMAINE. — A cette époque se rattachent : une têt de Baal en basalte, avec coiffure égyptienne bien conservée d'énormes tubes de pierre avec inscription latine, provenant du canal construit par la Légion X^e au IIe et au IIIe siècle, pou amener l'eau de l'Aïn Dérech à Jérusalem ; des briques ave estampilles de cette même Légion (*Legio Decima Fretensis*, ou du détroit de Messine, son lieu d'origine) ; le Ve milliaire romai de la route de Jérusalem à Naplouse, portant le protocole de empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus (163) ; de nombreux estam pages d'inscriptions, un millier de deniers d'argent ou de mon naies de bronze de tous les règnes, depuis Tibère jusqu'à Con stantin ; une série de bustes funéraires en pierre provenant d Beïsan, de Sébaste et de Naplouse ; une centaine de vases e verre, objets funéraires ou de toilette, dont quelques-uns rappellen le *cornustibii* ou l'*alabastrum unguenti* de l'Ecriture ; des lambe païennes, une gamelle de légionnaire, etc.

MOYEN AGE. — *L'époque byzantine* offre : environ 800 mon naies de bronze frappées par les empereurs chrétiens, un sceau en plomb de l'église du Saint-Sépulcre, des encensoirs de bronze un grand nombre de lampes chrétiennes en terre cuite, ornée de croix de diverses formes et portant des inscriptions ou de symboles ; des burettes d'huile affectant la forme d'une outre et destinées à entretenir les lampes (se rappeler le vase que le vierges folles avaient négligé de garnir) ; un lustre en bronze (ou *polycandilon*) et un sceau de même métal avec représentation

avec un *epsilonn* et non avec un *eta*. Cette orthographe s retrouve sur le titre de la croix. On en avait fait à tort une objection contre l'authenticité de la relique.



MUSÉE DE NOTRE-DAME DE FRANCE

d'un coq, tous deux provenant des fouilles du *Gallicantus*; des amulettes gnostiques, une série de chapiteaux à feuilles d'acanthe montrant la transformation progressive des types classiques; une épitaphe chrétienne de Gaza, un grand nombre d'estampages; enfin, un moule à pain d'autel en marbre, autour duquel est gravé le commencement de l'Evangile selon saint Jean.

A *l'époque des Croisades* appartiennent des monnaies des rois latins, un sceau en plomb des abbayes réunies de Sainte-Marie-Latine et de Saint-Etienne, plusieurs chapiteaux et fragments de sculptures représentant trois périodes bien caractérisées, environ 400 pièces de monnaie arabe, de nombreuses lampes arabes en terre cuite, plusieurs grenades à feu grégeois, etc.

Ajoutons, pour finir, un moulage en plâtre représentant une coupe de l'édicule du Saint-Sépulcre, et un double moulage indiquant, d'une part, l'état actuel du sol dans la basilique du Saint-Sépulcre ; de l'autre, l'état des lieux au temps de la Passion.

6° *Le Musée de l'Ecole archéologique anglaise* situé dans le voisinage de l'évêché anglican. Ce musée fondé en 1920, est appelé à de grands développements. Quelques pièces lourdes ont été placées à la Tour de David.

7° *Le Musée du couvent Saint-Sauveur* où se trouve, entre autres objets intéressants, un très beau plan-relief de la Jérusalem actuelle dû à un Frère Franciscain.

8° Enfin, nous ne voudrions pas oublier dans ces informations scientifiques de rappeler l'actif foyer d'études qu'est l'*Ecole biblique* des Dominicains de Saint-Etienne, fondée par le R. P. Lagrange et reconnue depuis 1920 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme *Ecole française d'archéologie*. On peut trouver là, dans la *bibliothèque*, d'excellents renseignements sur les études locales, dans le *musée*, des collections intéressantes, et surtout, dans la personne des religieux, les guides les plus sûrs et les plus aimables.

En achevant ce chapitre, nous nous permettons d'inviter le lecteur à voir de ses yeux ces multiples établissements que nous ne faisons que lui signaler. Il y constatera l'active poussée des influences diverses et pourra se réjouir de la place prépondérante qu'y tiennent certainement les œuvres françaises et catholiques. Le visiteur y est toujours accueilli avec le plus grand plaisir, et son passage est un précieux encouragement pour les missionnaires exilés,


PLAN
DE
JÉRUSALEM
Echelle
0 50 100 150 200 Mèt
LÉGENDE
QUARTIER CHRÉTIEN
1 Patriarcat Latin au temps des Croises
2 Couvent Copte
3 Couvent Abyssin
4 Couvent grec de St Abraham
5 Temple protestant Allem.d (Ste Marie la Gr.de)
6 Crypte de Ste Mélanie
7 Patriarcat grec orthodoxe
8 Couvent de St Constantin
9 Ecole grecque de filles
10 Ecole normale grecque
11 Hôpital grec
12 Couvent et école des Sœurs de St Joseph
13 Crédit Lyonnais
14 Télégraphe
15 Couvent des Sœurs du Rosaire
QUARTIER ARMÉNIEN
16 Tour de David
17 Protestants Anglais
18 Couvent Syrien
19 Couvent grec de St Georges
20 Couvent de Sœurs Arméni.nes dit M.on d'Anne
21 Chap.lle Arménienne dite Maison de Caïphe
22 Terrain de la Dormition
QUARTIER JUIF
23 Synagogue des Séphardim
24 Grande Synagogue des Achkénazim
25 Hôpital de Rothschild
26 Couvent Teutonique au temps des Croisés
QUARTIER MUSULMAN
27 Halle aux blés
28 Hôpital dit de Ste Hélène
29 Hospice allemand des Chevaliers de St Jean
30 Sanctuaire de Ste Véronique
31 Arméniens catholiques
32 Arc de l'Ecce Homo
33 Flagellation
34 Piscine Probatique
35 Ruines de l'anc.ne église Ste Madeleine (Ec.le musulmane.)
36 Anc.ne église des Croisés (derviches tourneurs)
CHEMIN DE CROIX
I 1ère Station à la Caserne turque sur l'emplacement de la Tour Antonia
II Emplacement de la Scala Sancta
III Chapelle du Spasme
IV Rencontre de Jésus et de sa Mère
V Simon le Cyrénéen aide Jésus
VI Ste Véronique essuie la face de Jésus
VII Deuxième chute de Jésus
VIII Jésus et les femmes de Jérusalem
IX Troisième chute de Jésus
Les autres stations se trouvent dans la Basilique du St Sépulcre
CIMETIÈRE MUSULMAN
Dominicains
Grotte dite de Jérémie
Terrain All.d Catholique
Porte d'Hérode
Entrée des Cavernes Royales
Porte de Damas
Hospice Syrien catholique
QUARTIER MUSULMAN
Birket Sitti Mariam
Ste Anne
Porte Sitti Mariam
Birket Israïn
Hospice Autrichien
Dames de Sion
Caserne
Bab el Atin
Bab Hytta
Bab el Achat
Emplacement de la Tour Antonia
Prison
Porte du Prophète
Pte Dorée
N.D. de France
Hôpital St Louis
Dames Réparatrices
St Sauveur
Rue des Francs
QUARTIER CHRÉTIEN
St SÉPULCRE
Sérail
HARAM ESCH CHÉRIF (Enceinte Sacrée)
Tribunal de David
Mosquée d'Omar
Porte du Coton
Bab el Hadid
Frères des Ecoles Chrétiennes
Casa Nova
Patriarcat Latin
Grecs Melchites
Mouristan
Bains du Patriarche
Bazars
Ancien Palais de Justice
Porte de la Chaîne
Substructions dites Ecuries de Salomon
Bab el Moharbéh
Mosquée el Aksa
Salle d'Armes des Templiers
Arche de Robinson
Porte Double
Porte Simple
Porte Triple
Porte de Jaffa
Citadelle
Caserne
QUARTIER ARMÉNIEN
QUARTIER JUIF
Voie de la Captivité
Porte des Maugrebins
Jardin Arménien
Eglise St Jacques
Patriarcat
Porte de David
CIM. LATIN
CIM. ARMÉNIEN
CIMETIÈRE GREC
Cénacle
Ecole Protest.te
TERRAIN DE ST PIERRE EN GALLICANTE
Caveau des Pèlerins
ANCIENNE VILLE
Vallée du Tyropœon (ANCIENNE GÉHENNE)
Aqueduc des Vasques
Aqueduc d'Ezéchias
Colline
Fontaine de la Vierge (Ancienne Gihon)
SILOÉ
Piscine de Siloé
Jardins du Roi
CIMETIÈRE MUSULMAN
E. Ruzé del.t 149, Rue d'Alésia.

CHAPITRE XI

Bethléem et les environs

[*De Jérusalem au tombeau de Rachel, 7 kilomètres; du tombeau de Rachel à la Crèche, 2 kilomètres; de la Crèche à Ourtas, 4 kilomètres; des Vasques au tombeau de Rachel, 6 kilomètres.*]

I — DE JÉRUSALEM A BETHLÉEM

[*Voir la carte de Jérusalem à Hébron, p. 334.*]

LE PUITS DES MAGES. — Une route carrossable conduit de Jérusalem à Bethléem. On franchit la vallée Er Rababi ou des Raphaïm, au-dessous du Birket es Soultan (voir p. 235). Puis la route gravit le mont du Mauvais Conseil (voir p. 233) et laisse, à gauche, en face de la gare, un couvent de Sœurs Clarisses françaises. Tandis qu'on traverse un plateau bien cultivé, on aperçoit assez loin, sur la droite, Katamon, villa du patriarche grec où, depuis le XVII[e] siècle, on montre le tombeau du vieillard Siméon (voir p. 269.) Au moment où la route commence à monter, on voit, à gauche, sur le chemin même, un bloc de pierre taillé, servant de margelle à un **puits** où viennent s'abreuver les troupeaux et les caravanes. C'est en cet endroit que, d'après une légende très ancienne, les mages auraient retrouvé l'étoile qui devait les conduire à la Crèche.

Les indigènes appellent ce puits *Bir el Kadismou*. Ce dernier mot semble une déformation du grec *Kathisma* (siège, lieu de repos). Selon une tradition mentionnée par le pèlerin Theodosius (vers 530), Marie et Joseph, allant de Nazareth à Bethléem, *s'étaient reposés* en cet endroit. Il y avait, au monastère de Kathisma, une église dédiée à la Sainte Vierge. On en a retrouvé des débris à gauche de la grand'route.

CHAPITRE XI

Bethléem et les environs

[*De Jérusalem au tombeau de Rachel, 7 kilomètres; du tombeau de Rachel à la Crèche, 2 kilomètres; de la Crèche à Ourtas, 4 kilomètres; des Vasques au tombeau de Rachel, 6 kilomètres.*]

I — DE JÉRUSALEM A BETHLÉEM

[*Voir la carte de Jérusalem à Hébron, p. 334.*]

LE PUITS DES MAGES. — Une route carrossable conduit de Jérusalem à Bethléem. On franchit la vallée Er Rababi ou des Raphaïm, au-dessous du Birket es Soultan (voir p. 235). Puis la route gravit le mont du Mauvais Conseil (voir p. 233) et laisse, à gauche, en face de la gare, un couvent de Sœurs Clarisses françaises. Tandis qu'on traverse un plateau bien cultivé, on aperçoit assez loin, sur la droite, Katamon, villa du patriarche grec où, depuis le XVIIe siècle, on montre le tombeau du vieillard Siméon (voir p. 269.) Au moment où la route commence à monter, on voit, à gauche, sur le chemin même, un bloc de pierre taillé, servant de margelle à un **puits** où viennent s'abreuver les troupeaux et les caravanes. C'est en cet endroit que, d'après une légende très ancienne, les mages auraient retrouvé l'étoile qui devait les conduire à la Crèche.

Les indigènes appellent ce puits *Bir el Kadismou.* Ce dernier mot semble une déformation du grec *Kathisma* (siège, lieu de repos). Selon une tradition mentionnée par le pèlerin Theodosius (vers 530), Marie et Joseph, allant de Nazareth à Bethléem, *s'étaient reposés* en cet endroit. Il y avait, au monastère de Kathisma, une église dédiée à la Sainte Vierge. On en a retrouvé des débris à gauche de la grand'route.

MAR ELIAS. — Un peu plus loin, à mi-chemin de Bethléem, sur une hauteur d'où l'on aperçoit ce village, la route passe à côté du couvent grec de *Mar Elias* (Saint-Elie).

Les origines de ce couvent ne sont pas bien connues. Il est probable que c'est l'ancien monastère d'*Anastase*, qui était situé à quatre milles de Jérusalem, sur le chemin de Bethléem, et dans lequel les moines de Saint-Sabas se retirèrent après le massacre de quarante-quatre de leurs compagnons, en 614. Ici vécut saint Anastase le Persan, fêté dans l'Eglise latine le 22 janvier.

Le couvent fut restauré au XIIe siècle par l'empereur grec Manuel Comnène ; il y a dans l'église des peintures qui paraissent dater de cette époque. Le pèlerin grec Jean Phocas (1177) signale déjà ce monastère sous le nom de Saint-Elie. D'après des pèlerins plus récents, ce nom évoquerait le passage du grand prophète fuyant au désert du Sinaï pour échapper à la colère de Jézabel (1). Rappelons simplement que l'épisode de l'apparition de l'ange et du gâteau cuit sous la cendre est localisé par la Bible bien loin d'ici, à une journée de marche au sud de Bersabée.

TANTOUR. — En suivant la route, on aperçoit, sur la droite, au sommet d'une colline, une élégante maison qui émerge de la verdure. On la nomme *Tantour*. Elle fut construite par un ancien consul d'Autriche à Jérusalem, le comte de Caboga, de l'Ordre des Chevaliers de Malte. Les Frères de Saint-Jean de Dieu autrichiens y ont donné gratuitement consultations et remèdes jusqu'en 1922. Au moment ou nous revisons cette troisième édition, l'établissement est vide.

CHAMP DES POIS CHICHES. — En face de Tantour, de l'autre côté de la route, s'étend un **banc de rocher** qui renferme de petits fossiles en forme de pois et que l'on a appelé pour cette raison : *champ des pois chiches.*

La légende rapporte qu'un homme y semait des pois chiches au temps où la Sainte Vierge passait par là pour se rendre à Bethléem. Marie lui demanda ce qu'il semait.

(1) *III Reg.* XIX, 1-19.

— Je sème des pierres.
— Eh bien! tu récolteras des pierres.

BEIT DJALA. — Non loin de là, le **village chrétien** de *eit Djala* (environ 5 000 habitants, dont 600 latins) s'étage l'Ouest sur les flancs de la montagne, au milieu d'une ;ritable forêt d'oliviers. Il y a une paroisse latine et une ıroisse grecque orthodoxe. Le séminaire latin a été rétabli ı 1921 dans ce village où les Sœurs de Saint-Joseph de Apparition dirigent une école et un dispensaire. Avant la ıerre, les Russes avaient à Beit Djala une école normale ›ur les jeunes filles.

LE TOMBEAU DE RACHEL. — Vis-à-vis de Beit Djala, route se bifurque: à droite, le chemin **d'Hébron**; à ıuche, celui de Bethléem. A cet endroit se dresse, sur le ·té droit de la route, une construction, modeste d'appa-nce, et surmontée d'une **coupole**. Elle est en tout sem-able aux édifices ou *santons* que les musulmans élèvent sur ; sépultures de leurs saints. C'est le *tombeau de Rachel.*

Jacob et Rachel partirent de Béthel. Il y avait encore une ·taine distance avant d'arriver à Ephrata lorsque Rachel enfanta, son accouchement fut pénible. Pendant les douleurs de l'en-ıtement, la sage-femme lui dit : « Ne crains point, car c'est core un fils que tu vas avoir. » Comme son âme s'en allait car elle était mourante, — elle le nomma Bénoni (fils de ma uleur) ; mais son père l'appela Benjamin (fils de ma droite). chel mourut et fut enterrée au chemin d'Ephrata, qui est à thléem. Jacob éleva un monument sur sa tombe ; c'est le onument de la tombe de Rachel, qui subsiste encore aujour-hui (ajoute l'historien sacré) (1).

Malgré l'objection tirée du Ier livre des Rois (2), qui mble placer le tombeau de Rachel, ou peut-être un onument ainsi appelé (3), près de la frontière de Ben-min, donc plus au Nord, on doit, croyons-nous, chercher tombeau près de Bethléem. En effet, tandis que Jacob,

1) *Gen.* XXXV, 16-21.
2) *I Reg.* X, 2.
3) Cette façon d'entendre le texte sacré n'est pas arbitraire. effet, nous lisons au passage correspondant de l'historien sèphe que Saul doit arriver « au sépulcre *dit de Rachel* ». *ıtiq. jud.* l. VI, c. IV, 2.)

venant de Béthel, eut probablement à traverser plus d'un ville, le texte de la Genèse que nous venons de citer me le lieu de la sépulture de Rachel en relation avec Bethléem. La distance qui sépare ces deux derniers points est, il est vrai, indiquée pour nous d'une manière confuse : celle d'une *kibrah*, mesure inconnue ; mais une tradition fort ancienne, relatée par Eusèbe (*Onomasticon*), le Pèlerin de Bordeaux, saint Jérôme (*De locis hebraicis*, épitaphe de sainte Paule, commentaire sur saint Matthieu), l'Anonyme de Plaisance et tous les pèlerins des âges suivants nous désigne l'emplacement que l'on montre aujourd'hui.

Au VII[e] siècle, il y avait en cet endroit un monument simple surmonté d'une pyramide. Les musulmans le reconstruisirent plus tard sur le plan des santons arabes. Des réparations y furent faites en 1650 par un pacha de Jérusalem ; à cette époque, on pouvait voir le sépulcre sous la coupole que soutenaient quatre arcades à jour qui furent murées en 1738. Les dernières réparations furent faites au milieu du XIX[e] siècle par un juif, Moses Montefiore. A l'intérieur, un grand cénotaphe blanchi à la chaux remplit presque une chambre sans ornement.

Les murs et le cénotaphe sont tapissés de fétiches. A certaines époques de l'année, des juifs et des juives se rangent en cercle autour du catafalque de pierre, une Bible à la main. Ils se dandinent en cadence, et de leurs lèvres s'échappe une lamentation sourde et confuse. Ils pleurent, comme Jacob, celle qui, belle entre les femmes et chérie entre les épouses, *fonda la maison d'Israël* (1).

Ils viennent surtout y mêler leurs voix à la grande voix de la morte qui pleure, disent-ils, leur deuil national. Car depuis qu'Israël est dispersé, qu'il est errant et vagabond sur la terre,

> Une voix a été entendue à Rama,
> Des lamentations et des pleurs amers,
> Rachel pleurant ses enfants ;
> Elle refuse d'être consolée,
> Parce que ses enfants ne sont plus (2).

(1) Saint Matthieu (II, 18) évoque la douleur de Rachel en faisant le récit du massacre des Innocents. Ce rapprochement vient, sans doute, de ce qu'à cette époque déjà on vénérait le tombeau de Rachel aux portes de Bethléem.

(2) *Jer*. XXXI, 15.

II — BETHLÉEM

LA VILLE ✠

LE LIEU, LES HABITANTS. — Bethléem est bâtie sur es sommets de deux collines; cette disposition rend nalaisée une vue d'ensemble. Mais il est facile de se rendre compte, quand on vient de Jérusalem, de l'emplacement lu principal sanctuaire. On voit, en effet, à l'extrémité Sud-Est du village, la masse compacte des édifices groupés autour de la Crèche : la basilique, les couvents latin, grec t arménien.

A droite de ces constructions, un minaret indique 'unique et petite mosquée de l'endroit. Un peu plus loin e dresse le haut beffroi élevé en 1902 par les Pères Saléiens, près de la flèche aiguë de l'église protestante.

La première chose qui frappe en entrant dans la ville, e sont ces salles basses, encombrées de débris de nacre, t dans lesquelles huit ou dix ouvriers accroupis fabriquent es croix, médailles, chapelets, etc., que l'on trouve dans s boutiques des marchands d'objets de piété, ici et à érusalem.

Les rues sont étroites, sombres, montantes et très sales. Bethléem est cependant une ville aisée ; l'industrie de la acre est lucrative. Les oliviers, que l'on cultive avec eaucoup de succès dans les alentours, sont aussi une ource de richesse.

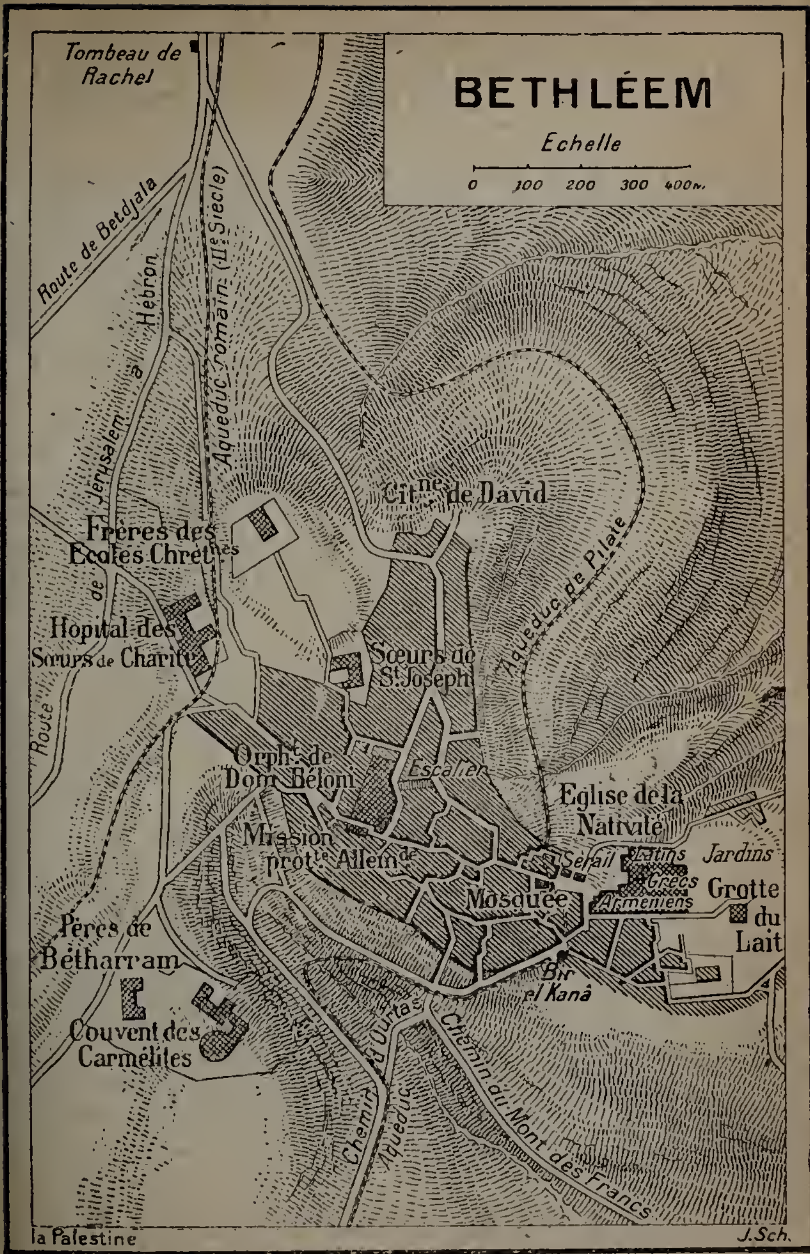
Le costume que portent les femmes de Bethléem n'est as une des moindres curiosités de cette ville intéressante. Quand on a la bonne fortune de se trouver à Bethléem n dimanche ou un jour de fête, on peut s'en donner le pectacle original et pittoresque. Elles portent une longue obe étroite, ornée au corsage d'un plastron rectangulaire bordures de couleur. Par-dessus, s'adapte un gracieux eston, la *teksiréh*. L'étoffe, en drap rouge, est brodée ans tous les sens de fleurs et d'arabesques capricieuses u fil de soie aux couleurs vives, composées dans le goût plus exquis. Un grand voile blanc, attaché au-dessus e la tête et retombant par derrière, cache les longues esses et la coiffure; celle-ci se compose, pour les jeunes

filles, d'une simple coiffe; pour les femmes mariées, de la *chatouéh*, sorte de bonnet montant, orné par devant de bourrelets garnis de sequins. La coiffe et la *chatouéh* sont assujetties par une chaîne de métal blanc qui sert de mentonnière et retombe gracieusement jusque sur la poitrine en chapelet de grosses pièces d'argent.

La population de Bethléem (7 000 habitants) est presque exclusivement chrétienne : 4 000 catholiques, près de 3 000 grecs orthodoxes, 175 arméniens non unis. Il y a environ 150 protestants. Les musulmans, dont le quartier fut détruit par Ibrahim-Pacha en 1834 à la suite d'une rébellion, ne sont guère qu'une cinquantaine. Le nombre des émigrés s'élève à 4 600.

LES ŒUVRES CATHOLIQUES. — Les œuvres catholiques sont très florissantes à Bethléem; la France y tient la plus large place. Les *Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition* ont deux maisons: dans la ville, une école paroissiale qui compte près de 400 élèves et n'occupe pas moins de dix Sœurs; une autre maison en dehors de la ville sur une hauteur qui la domine à l'Ouest. Cette maison comprend: orphelinat, asile, école. Huit Sœurs y gouvernent journellement un petit peuple de 200 enfant Non loin de là, les *Frères des Écoles chrétiennes* ont un école. Un peu plus bas, les *Sœurs de Saint-Vincent de Paul* dirigent un hôpital et un orphelinat. Au Sud-Ouest sur une colline séparée du village par une vallée profond des religieuses *Carmélites* prient dans une chapelle qui est un véritable bijou. Elles ont pour chapelains les *Pères du Sacré-Cœur de Bétharram*, dont la maison est voisi de leur monastère. Enfin, au sud-est de la ville (près de la grotte du Lait), les *Sœurs Franciscaines missionnair de Marie* (Françaises) dirigent un orphelinat.

L'enseignement est donné aux garçons par les *Francis cains* et les *Salésiens*. Ces derniers ont une belle œuv qui fut fondée par un prêtre bien connu pour son zè don Belloni, mort en 1903. Ils dirigent une école p maire et une école professionnelle fréquentées par près 350 élèves, dont 125 internes (orphelins élevés gratui ment). Les Pères Franciscains ont, outre l'école par siale pour les garçons, un couvent qui comprend: u


BETHLÉEM
Echelle
0 100 200 300 400m.
Tombeau de Rachel
Route de Betdjala
Route de Jérusalem à Hebron
Aqueduc romain (IIe Siècle)
Citnes de David
Frères des Ecoles Chrétnes
Hopital des Sœurs de Charité
Sœurs de St Joseph
Aqueduc de Pilate
Orphat de Dom Béloni
Escalier
Eglise de la Nativité
Mission protte Allemde
Serail
Latins
Grecs
Arméniens
Jardins
Grotte du Lait
Mosquée
Bir el Kanâ
Pères de Bétharram
Couvent des Carmélites
Chemin d'Ourtas
Aqueduc
Chemin du Mont des Francs
la Palestine
J.Sch.

maison d'études de philosophie pour leurs religieux, une maison de résidence, une *casa nova* qui doit beaucoup à la libéralité de l'Autriche et qui offre une large hospitalité.

UN MOT D'HISTOIRE. — C'est peut-être aujourd'hui que Bethléem, avec ses ressources industrielles et foncières, ses œuvres catholiques nombreuses, est au plus haut point de sa prospérité. On peut déjà l'appeler une *ville*, si on la compare surtout au misérable petit village qu'elle était au moyen âge. Le chroniqueur Ernoul disait en 1228 : « Bethléem est cités, mais n'est mie grans, qu'il n'i a c'une rue. »

Même au temps de sa plus grande célébrité, sous la domination juive, elle n'était qu'un village : « Tu es petite entre les milliers de Juda », disait le prophète Michée (v, 2).

Aussi, les mœurs des habitants y furent-elles jadis simples et patriarcales. A Bethléem, au milieu de l'assemblée des anciens, Booz reçut du plus proche parent de Noémi et de Ruth le droit de rachat sur les biens de ces deux veuves.

C'était autrefois la coutume en Israël, en cas de rachat et d'échange, pour valider toute affaire, que l'homme ôtait son soulier et le donnait à l'autre ; cela servait de témoignage en Israël. Le plus proche parent dit donc à Booz : « Acquiers pour ton compte. » Et il ôta son soulier. Et Booz dit aux anciens et à tout le peuple : « Vous êtes témoins aujourd'hui que j'ai acquis de la main de Noémi tout ce qui appartenait à Elimélech, à Cheljon et à Mahalon, et que j'ai acquis en même temps pour femme Ruth la Moabite, femme de Mahalon, pour faire revivre le nom du défunt dans son héritage, afin que le nom du défunt ne soit point retranché d'entre ses frères et de la porte de son peuple. Vous en êtes témoins en ce jour. » Tout le peuple qui était à la *porte* (1) et tous les anciens dirent : « Nous en sommes témoins. Que Jéhovah rende la femme qui entre dans ta maison semblable à Rachel et à Lia, qui toutes les deux ont bâti la maison d'Israël ! Sois fort dans Ephrata, et fais-toi un nom dans Bethléem. » (2)

(1) La porte de la ville, où se rendait la justice, le forum des Orientaux.

(2) *Ruth* IV, 7.

Booz se fit un nom dans Bethléem et il devint l'arrière-grand-père de David, le jeune pâtre roux, beau de visage, sur qui reposait l'œil du Seigneur.

Ce fut dans son village natal, et au milieu de ses frères, que l'ancêtre du Christ reçut l'onction royale des mains de Samuel. Dieu avait en effet dit au prophète : « Remplis ta corne d'huile et va, je t'enverrai chez Isaïe de Bethléem, car j'ai vu parmi ses fils celui que je désire pour roi. » (1)

Ce fut dans le même petit village que, dix siècles plus tard, Jésus voulut naître.

LE SANCTUAIRE DE LA NATIVITÉ

LA NAISSANCE DE JESUS-CHRIST DANS UNE GROTTE. — « En ce temps-là parut un édit de César-Auguste, ordonnant le recensement de toute la terre. Joseph monta de la ville de Nazareth pour se rendre dans la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, afin de se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. » (2)

A Bethléem, on ne trouva pas de logement. Il n'y avait pas toujours place dans le *khan* ou caravansérail, sorte d'enceinte, le plus souvent à ciel ouvert, fermée de murailles, et où les étrangers venaient s'établir avec leurs montures.

Marie, dont l'heure était venue, se réfugia dans une étable, et elle déposa son nouveau-né dans la mangeoire des animaux.

Il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit aux champs, veillant à la garde de leur troupeau. Tout à coup un ange du Seigneur parut auprès d'eux, et le rayonnement de la gloire du Seigneur les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ Seigneur. Et voici ce qui vous servira de signe : Vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

(1) *I Reg.* XVI, 2.
(2) *Luc.* II, 1-5.

Au même instant se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant :

Gloire, dans les hauteurs, à Dieu !
Et, sur la terre, paix,
Bienveillance pour les hommes !

Lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se dirent les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons cet événement qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait savoir. » Ils s'y rendirent en toute hâte, et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche (1).

Le huitième jour, l'Enfant fut circoncis. Et quand les jours de la Purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, Joseph et Marie le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

L'ADORATION DES MAGES. — On finit sans doute par trouver une maison et ce fut là que l'étoile conduisit les Mages.

Elle leur avait apparu en Orient, et ils vinrent à Jérusalem, demandant : « Où est celui qui est né Roi des Juifs ? »

Hérode et Jérusalem se troublèrent.

On consulta les princes des prêtres et les docteurs, qui répondirent : « Le Christ doit naître à Bethléem. »

Hérode informa les Mages, s'enquit minutieusement de l'époque où l'étoile leur était apparue et leur dit : « Allez et informez-vous exactement de l'Enfant. Quand vous l'aurez trouvé, revenez me le dire, afin que j'aille moi aussi l'adorer. »

Les Mages partirent, revirent l'étoile qui marcha devant eux jusqu'à l'endroit où était l'Enfant. Là, elle s'arrêta. Les Mages entrèrent dans la maison et trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère. Alors ils se prosternent, adorent l'Enfant, ouvrent leurs trésors et offrent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Après quoi, avertis en songe de ne pas repasser chez Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin (2).

FUITE EN EGYPTE. MASSACRE DES INNOCENTS. — Quand les Mages furent partis :

Un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, fuis en Egypte et restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse, car Hérode va chercher

(1) *Luc.* II, 8-12.
(2) *Matth.* II, 1-12.

l'Enfant pour le faire périr. » Joseph se leva, et, la nuit même, prenant l'Enfant avec sa Mère, il se retira en Egypte...

Alors Hérode, voyant que les Mages s'étaient joués de lui, entra dans une grande colère et envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, d'après la date qu'il connaissait exactement par les Mages (1).

CERTITUDE DE LA TRADITION. — Il est consolant pour la piété de vénérer aujourd'hui la grotte où naquit Notre-Seigneur. L'authenticité de ce lieu n'est pas contestable. Peu de sanctuaires de Palestine ont en leur faveur une vraie tradition, *ancienne et ininterrompue*, comme celui de Bethléem.

Dès le second siècle, en effet, saint Justin de Naplouse nous parle de cette *caverne* où Joseph chercha asile ; on la montrait comme un lieu très saint à l'époque d'Origène, et, un peu plus tard, Eusèbe écrivait : « Aujourd'hui, ceux qui habitent cette localité confirment la tradition qu'ils ont reçue de leurs pères, en montrant la grotte où la Vierge a mis au jour et déposé son Enfant. »

LA BASILIQUE. — La grotte de la Nativité de Notre-Seigneur forme actuellement une petite crypte sous le chœur d'une grande basilique à cinq nefs. Cette basilique est une des premières construites en Palestine. Elle doit son origine à sainte Hélène, mais nous croyons qu'elle fut rebâtie plus tard (2). Par qui ? Et qui l'avait détruite ?

(1) *Matth.* II, 13-16.

(2) C'est cette seconde basilique, ou plutôt cette restauration, que l'on voit aujourd'hui. Un examen attentif du monument actuel y fait découvrir l'œuvre d'une main postérieure à l'époque de Constantin. En effet, la disposition des absides qui occupent les extrémités des bras du transept, les chapiteaux de basse époque, ayant au milieu de l'abaque un fleuron avec une croix grecque, l'architrave en bois, le style des moulures, les bases des colonnes disproportionnées, sont autant de caractères qui ne permettent guère d'attribuer la basilique actuelle à Constantin. Au dire d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie († 939), l'empereur Justinien, au VI[e] siècle, aurait restauré la basilique constantinienne. Cependant, l'historien Procope n'en parle pas dans son livre consacré aux édifices élevés par cet empereur.

D'après les PP. Vincent et Abel, la restauration, qui daterait du VI[e] siècle, n'aurait affecté que le chœur et les trois absides ; les cinq nefs actuelles seraient l'œuvre de sainte Hélène.

Une chose est certaine : le monument que nous admirons aujourd'hui existait déjà, *avec la grotte de la Nativité comme crypte, sous le chœur,* au VIIIe siècle, époque où saint Willibald, évêque pèlerin, le visita.

Le plan de la basilique est simple, comme on peut s'en convaincre. Une grande croix latine ; des absides aux extrémités de la branche supérieure et des bras du transept ; de chaque côté de la grande branche, deux bas-côtés séparés par des rangées de colonnes monolithes en calcaire rouge du pays. Sur la colonnade de la nef principale, à droite et à gauche, une frise de bois, posée à même les chapiteaux, servant d'assiette à un mur lisse percé de fenêtres.

C'est un fait remarquable et unique en Palestine, que la conservation de ce monument à travers les invasions et les guerres qui occasionnèrent la ruine de tant d'autres sanctuaires.

Deux fois les sultans tentèrent de détruire la basilique, mais ils ne purent y réussir. Au XIIe siècle, le chroniqueur Adhémar de Chabanois disait que lorsque les émissaires du calife Hakem y commencèrent leur œuvre de démolition, « tout à coup une lumière éclatante leur apparut, et tous, jetés à terre, expirèrent sur-le-champ ».

Quelques siècles après la mort d'Hakem, quand le sultan d'Égypte voulut transporter à son palais du Caire les colonnes et les tables de marbre de la basilique de Bethléem, « un serpent d'une grandeur extraordinaire sortit, dit-on, de la muraille, mordit une table de marbre et la fendit dans toute sa longueur ; puis, passant à la suivante, fit de même, et ainsi de suite jusqu'à la dernière, imprimant sur toute sa route une trace semblable à celle de la flamme, et disparut, laissant tous les assistants dans la stupeur ».

RESTAURATION DES CROISÉS. — Si l'on n'eut pas à reconstruire le sanctuaire, les **réparations** y furent fréquentes. La plus remarquable fut celle des croisés.

En 1099, Tancrède avait conquis Bethléem avec une poignée de braves. Le siège de Jérusalem n'était pas commencé que déjà le drapeau chrétien flottait sur la basilique de la Nativité. Cette conquête fut importante pour l

royaume latin. En souvenir de David, les rois chrétiens venaient se faire sacrer et couronner à Bethléem.

On songea bientôt à renouveler la décoration intérieure de la basilique. Il y avait déjà des mosaïques. L'higoumène russe Daniel les avait vues au début du royaume latin, mais elles devaient être bien dégradées.

La nouvelle décoration fut entreprise sur un nouveau plan.

L'empereur grec de Constantinople et le roi latin de Jérusalem fournirent de concert les fonds et la main-d'œuvre. Latins et Grecs travaillaient ensemble; les premiers aux peintures (1), les seconds aux mosaïques, leur spécialité. Sur les colonnes, on peignait des figures de saints orientaux et occidentaux, avec des légendes en grec et en latin. Quelques-uns de ces textes sont restés jusqu'à ce jour comme un témoignage des efforts tentés à cette époque pour arriver à l'union des Eglises grecque et latine.

Il fallut de longues années pour venir à bout d'une telle entreprise. Une inscription en mosaïque, dont il reste des fragments dans le chœur, nous dit qu'elle « fut terminée sous le règne de Manuel Porphyrogénète Comnène, et dans les jours du grand roi, le seigneur Amaury, et du très saint évêque de la sainte Bethléem, Mgr Raoul, en l'année 6677 (c'est-à-dire 1169) ».

Aujourd'hui, cette œuvre a disparu presque en entier; le peu qui en reste nous eût fait regretter plus amèrement ce qui a été détruit, si le P. Quaresmius, qui vit la décoration presque intacte au XVIIe siècle, ne nous en avait laissé une description minutieuse.

La **décoration** mettait sous les yeux les principaux dogmes de l'enseignement chrétien, sorte de catéchisme en images qui embrassait: l'*Ancien Testament*, la *vie de Jésus-Christ*, la vie de foi résumée dans les *Conciles*.

Au-dessus de la porte d'entrée, un arbre sortait du sein de Jessé endormi et se divisait en trois branches qui tapissaient le mur. A droite et à gauche, disséminés dans

(1) L'œuvre de décoration dut être exécutée par un Grec, qui nous a laissé son nom en latin: *Basilius pictor*. La signature de cet artiste a été découverte par le R. P. Germer-Durand. au-dessus des colonnes de la grande nef, dans l'espace compris entre les fenêtres qui percent la paroi de gauche.

les enroulements du feuillage, les prophètes d'Israël faisaient pendant aux sages du paganisme, tels que Balaam et la sibylle de Cumes. Au milieu, la Vierge Marie et le Messie, point de jonction des deux Testaments.

Dans la nef, les décisions des principaux Conciles enseignaient l'Evangile développé au cours des siècles par l'Eglise. Du côté du *Sud*, les sept Conciles œcuméniques par ordre de date : Nicée, Constantinople, Ephèse, Chalcédoine, IIe de Constantinople, IIIe de Constantinople, IIe de Nicée. Il reste encore de ce côté de la nef le texte complet du deuxième Concile œcuménique, celui de Constantinople. Du côté du *Nord*, les décisions des principaux Conciles provinciaux : Ancyre, Antioche, Sardique, Gangres, Laodicée, Carthage. On voit encore les églises d'Antioche, de Sardique, et un lambeau de l'église de Gangres.

Dans le transept et le chœur, au contraire, c'était l'Evangile vécu et prêché ; en parcourant cette partie de l'édifice du Sud au Nord, on adorait Jésus petit enfant, on l'écoutait prêchant en Galilée et à Jérusalem, on le suivait, les yeux pleins de larmes, le long de la voie douloureuse ; on assistait à son Ascension glorieuse, tandis que les anges, en longues files, accouraient dans le ciel pour faire cortège à leur Roi, et, avec lui, triompher de la mort. De cette décoration, il ne reste plus que trois tableaux : *Les Rameaux, saint Thomas touchant les plaies de Notre-Seigneur*, et un fragment de l'*Ascension*.

Dans la crypte, autour de la petite abside qui marque le lieu traditionnel de la Nativité, une grande composition également en mosaïque figurait l'auguste mystère. La Vierge était couchée, l'Enfant auprès d'elle. Les bergers, épars dans la plaine, écoutaient l'annonce des anges ; les brebis inattentives erraient en désordre.

Qu'on juge par ces détails du coup d'œil que devait présenter la basilique quand le soleil d'Orient, entrant par de grandes fenêtres, allumait une étincelle dans chacun des mille cubes d'or.

Aux jours de grandes cérémonies, un évêque pontifiait dans le sanctuaire. Le pape Pascal II avait, en effet, créé un évêché à Bethléem en 1109, à la demande du roi Baudouin Ier. Les malheurs du royaume latin amèneront bientôt le transfert de ce siège à Clamecy, dans le Niver-

nais, jusqu'à sa suppression définitive par le Concordat de 1801.

DERNIÈRES RESTAURATIONS. — Depuis le moyen âge, on a fait au monument plusieurs réparations. Au XVe siècle, sur l'initiative de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, on refit la toiture. Edouard IV, roi d'Angleterre, envoya le plomb nécessaire.

Au XVIIe siècle, le toit était complètement dégradé ; les Turcs avaient enlevé le plomb pour en faire des balles de fusil. Le patriarche grec Dosithée couvrit alors l'édifice de la charpente que l'on voit aujourd'hui.

On ne sait à quelle époque, mais, en tout cas, au XVIe siècle au plus tard, les Grecs élevèrent en plein milieu de la basilique, entre le transept et la grande nef, un mur qui allait jusqu'à la hauteur des chapiteaux et que les autorités britanniques ont fait démolir en 1918.

LES POSSESSEURS. — Les croisés avaient confié la basilique à des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les croisés disparus, elle fut mise sous la garde de deux prêtres et de quelques diacres, jusqu'à ce que le sultan de Damas en fît don aux religieux Franciscains, vers 1230.

Après trois siècles de possession pacifique, les nouveaux maîtres eurent à lutter contre les Grecs et les Arméniens.

Les Grecs réclamèrent, en vain d'abord, pendant près de cent ans. Mais en 1633, la sultane Validé, mère d'Amourath IV, qui était Grecque, leur fit donner la basilique.

C'est peu de temps après, en 1672, que les Franciscains, dépouillés de leur église, refirent, sur des dimensions plus vastes, l'oratoire de Sainte-Catherine ✠ (1). Ce modeste

(1) Cet oratoire est ancien. Peut-être la fondation en remonte-t-elle aux Chanoines réguliers de Saint-Augustin (XIIe siècle). Le P. Quaresmius est porté à y voir l'église du monastère d'hommes fondé par sainte Paule, et que saint Jérôme habitait. L'emplacement même de ce monastère n'est pas connu avec certitude. La tradition locale le place actuellement au couvent des Pères Franciscains. Cette indication est encore la plus sûre. On s'explique que les moines, quoique vivant tout près de la basilique, aient néanmoins éprouvé le besoin d'avoir un oratoire, le sanctuaire étant un lieu de pèlerinage, par conséquent de circulation continuelle.

L'église actuelle de Sainte-Catherine a deux issues latérales

oratoire est devenu une vaste église à trois nefs, dans laquelle la paroisse latine, qui compte maintenant, à Bethléem, 4 000 âmes, se réunit les dimanches et fêtes. Les Pères Franciscains sont chargés de cette paroisse.

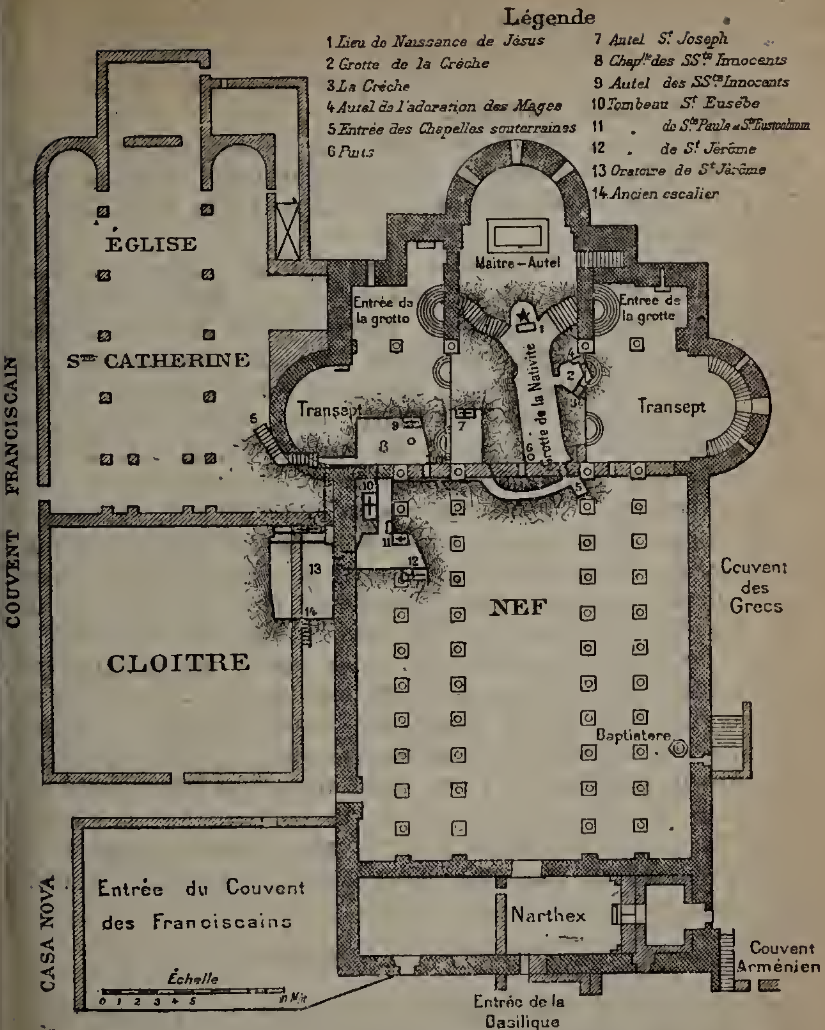
En vain la France rendit-elle la basilique aux Latins par le traité de 1690; les Grecs la reprirent de force en 1757. Depuis, la Porte n'a fait que des promesses à notre diplomatie.

Pour rétablir la paix, il a fallu arriver à rendre l'édifice à peu près terrain neutre jusqu'au transept. Les Grecs ont la jouissance exclusive du chœur proprement dit et du bras droit du transept. Les Arméniens possèdent un autel dans le bras gauche.

LA GROTTE ✠. — Les Latins ne peuvent faire de cérémonies nulle part dans la basilique; ils n'ont que la jouissance de la grotte, et à leurs heures seulement, comme les Grecs et les Arméniens. Ils ne peuvent officier que dans un renfoncement du rocher de la grotte, du côté Sud. Là se trouvent, à gauche, l'*autel des Mages* ✠; à droite, le **lieu de la Crèche** ✠. L'autel principal, lieu **traditionnel de la Nativité**, sert aux Arméniens et aux Grecs. Une *étoile en argent*, qui marquerait le point précis où s'est accompli le mystère, appartient aux Latins et témoigne de leurs anciens droits. Des *deux escaliers* qui donnent accès dans la grotte, l'escalier Sud est aux Grecs, l'escalier Nord aux Latins et aux Arméniens. Les Grecs ont cependant l'autorisation d'y passer en procession solennelle plusieurs fois l'an. Ils cherchent à en avoir de plus en plus la jouissance. Il y a quelques années, durant les fêtes de Noël, leurs prétentions à cet égard ont failli occasionner une effusion de sang.

Ce n'est malheureusement pas la première fois que la sainte grotte a été ensanglantée. En 1873, une bande de Grecs armés la saccagèrent et y maltraitèrent cinq Franciscains. Le maréchal de Mac-Mahon venait d'être élu président de la République française. Il obtint réparation, fit don à la grotte d'une *toile en amiante* qui en tapisse

(en dehors de l'escalier qui descend aux grottes): une dans le transept de la basilique, l'autre dans le couloir du couvent. Le fond est contigu à un cloître du XII[e] siècle.



PLAN DE LA BASILIQUE DE BETHLÉEM

actuellement les parois, et obtint qu'un soldat turc monterait la garde nuit et jour dans la grotte.

Vingt ans après, en 1893, des Russes ayant refusé d'évacuer la grotte pendant la procession latine, le Frère

sacristain voulut insister; mais un cawas croate tira son revolver et blessa mortellement deux Franciscains.

Nos consuls ont fort à faire pour sauvegarder les droits des Latins, leurs protégés.

Au temps de Notre-Seigneur, la grotte de la Nativité s'ouvrait vers le Nord-Est et se prolongeait vraisemblablement jusqu'à l'endroit appelé de nos jours « oratoire de saint Jérôme ».

Descendez par l'escalier qui prend naissance dans l'église des Pères Franciscains (nº 5 du plan), vous vous trouvez d'abord dans une salle dédiée aux Innocents. Devant vous, quelques marches d'escalier conduisent dans une autre salle plus petite, dédiée à saint Joseph. Tout le côté Sud de cette salle est bâti; une épaisse maçonnerie laisse entre elle et le rocher un couloir étroit qui communique par une porte avec la grotte de la Nativité.

Primitivement, la maçonnerie n'existant pas, la salle de Saint-Joseph et la grotte de la Nativité ne faisaient qu'un. L'ouverture Nord de la grotte de la Nativité correspond à peu près à l'entrée primitive de la caverne qui se trouvait légèrement plus à l'Est. On a enlevé la voûte de rocher pour la remplacer par une voûte en maçonnerie, sans doute pour opposer plus de résistance à la charge des constructions du chœur élevées par-dessus; pour la même raison, on construisit la maçonnerie dont nous avons parlé.

La forme définitive de la grotte n'est pas antérieure aux croisés. Il semble que le sol de la chapelle de la Crèche représente l'ancien niveau. Les portes, au sommet de chacun des deux escaliers, sont de style roman de transition (1).

AUTOUR DE LA CRÈCHE

On vénère, près du lieu de la Nativité et dans les environs, quelques chapelles ou lieux saints secondaires.

CHAPELLE DE SAINT-JOSEPH ✝. — Quand on sort de la grotte de la Nativité par le couloir laissé dans

(1) Au fond de la grotte, à l'angle Nord-Ouest, se trouve un puits, nommé *Puits de l'étoile*, parce que, d'après une légende, l'étoile des Mages y avait disparu.

l'épaisse maçonnerie mentionnée ci-dessus, on rencontre une petite chapelle basse. Elle est éclairée par des lampes dont la clarté permet de distinguer un autel adossé à la paroi, et au-dessus une peinture sur cuivre représentant le songe de saint Joseph. Cette chapelle fut érigée en 1621 par le P. Thomas de Novarre, Custode de Terre Sainte, qui y dressa un autel pour honorer le lieu où, dit la tradition locale, dormait saint Joseph quand l'ange l'avertit de fuir en Egypte.

GROTTE DES INNOCENTS. — La chapelle de Saint-Joseph communique avec une **grotte plus spacieuse**, où l'on peut aussi descendre de l'église paroissiale des Pères Franciscains. Un autel y est dédié aux Saints Innocents.

Sous cet autel, une *grille*, qu'on n'ouvre qu'une fois l'an, la nuit du 27 décembre, donne accès dans une sorte de *caveau* bas et étroit.

D'après la tradition locale, des femmes de Bethléem se sont réfugiées avec leurs enfants dans cette grotte, où les soldats d'Hérode sont venus les massacrer; elles avaient caché leurs petits enfants dans le caveau, et ce caveau servit d'ossuaire après le massacre.

Le martyre des Saints Innocents était très honoré dans les premiers siècles. On leur avait érigé, dans les environs de Bethléem, plusieurs chapelles ou autels où l'on vénérait soit leur souvenir, soit leurs reliques.

LES SOUVENIRS DE SAINT JÉROME. — Vis-à-vis de l'autel des Saints-Innocents, un couloir étroit, dont l'entrée n'est ouverte que depuis 1556, mène à une chambre assez grande et récemment pavée, que l'on nomme **oratoire de saint Jérôme.**

Le long du couloir, à main droite, un *tombeau* est creusé dans la paroi (n° 10 du plan) ; c'est celui de saint Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérôme, et son successeur au couvent de Bethléem. Un peu plus loin, dans une petite chambre à gauche, *deux tombeaux* se font face : l'un est celui de saint Jérôme (n° 12 du plan), l'autre (n° 11) est la sépulture commune de sainte Paule et de sa fille, sainte Eustochium, qui survécut quinze ans à sa mère.

On sait que saint Jérôme passa de nombreuses années

à Bethléem, traduisant les Livres Saints. Sa fille spirituelle, la grande dame romaine, sainte Paule, y construisit deux monastères : l'un d'hommes, l'autre de femmes. Il est difficile d'en déterminer aujourd'hui l'emplacement. Nous savons seulement par le Saint qu'ils étaient voisins de la basilique dans laquelle les religieuses se réunissaient tous les dimanches.

L'authenticité des tombeaux qui nous occupent s'appuie sur des textes contemporains de ceux qui y furent ensevelis. Saint Jérôme dit que « sainte Paule fut ensevelie sous l'église et près de la grotte du Seigneur ». Il avait mis lui-même sur la tombe une épitaphe en vers composée par lui :

Aspicis augustum præcisa in rupe sepulcrum ;
Hospitium Paulæ est, cælestia regna tenentis (1).

Une biographie anonyme du Saint nous apprend qu'il s'était creusé lui-même un tombeau « près de celui de sainte Paule ».

Les tombeaux actuels sont vides. Les reliques de saint Jérôme ont été transportées à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure.

L'oratoire de saint Jérôme fait suite aux tombeaux. Cette salle, cavité rocheuse régularisée par des murs, communiquait avec le couvent latin par un escalier dont l'entrée, facilement reconnaissable, est murée aujourd'hui. D'après la tradition, c'est là que saint Jérôme travaillait à ses versions de la Bible.

LA GROTTE DU LAIT. — Au sud-est de la basilique de la Nativité, à environ 500 pas, se trouve une grande et belle grotte, de forme irrégulière, et comprenant trois cavités. Une colonne soutient, au milieu, le plafond de rocher. Cette grotte, convertie en chapelle, est entretenue par les Pères Franciscains.

Une tradition locale, très répandue et fort ancienne assure que la Sainte Vierge fit un séjour dans cette grotte

(1) « Cette tombe étroite que vous voyez, creusée dans le rocher, c'est la demeure de Paule, habitante des célestes royaumes. »

avant de partir pour l'Egypte. Ayant été effrayée par la nouvelle qu'on cherchait son Fils pour le mettre à mort, elle exprima dans la grotte un peu de son lait, n'osant pas le donner à son Enfant. Ce souvenir est très vénéré par les chrétiens et les musulmans du pays.

La pierre de la grotte est un tuf blanchâtre et friable. Pilée et délayée dans l'eau, elle la rend blanche comme du lait. Cette boisson, prise avec foi et dévotion à la Sainte Vierge, a été le principe de grâces signalées, accordées par Dieu à beaucoup de femmes en Palestine et à l'étranger. Des malades de toute sorte y ont trouvé aussi le soulagement ou même la santé. On distribue la pierre sous forme de petits pains.

Ce sont des *pierres de la « Grotte du lait »* que l'on vénère dans plusieurs églises en Occident. Signalons, pour la France, le « Saint Lait » d'Evron, du Mans, de Reims, Rouen, Rodez, le Puy, Besançon, la Sainte-Chapelle de Paris, Soulac. Le « Saint Lait », vénéré à Fabriano (Italie), est le fragment d'une pierre qui appartenait à Grégoire IX.

De bonne heure il y eut, au-dessus de la grotte, un couvent et une église dédiée à saint Nicolas. En 1375, le monastère était en ruines et le lieu inoccupé. Grégoire XI accorda aux Pères Franciscains d'y avoir une chapelle et même une maison d'habitation. Depuis lors, les Pères n'ont pas cessé d'entretenir le sanctuaire. Les ruines, au-dessus, restées en l'état, sont encore visibles.

LA MAISON DE SAINT JOSEPH. — Non loin de là, vers l'Est, les Pères Franciscains ont bâti une *chapelle* à un endroit où l'on montrait auparavant quelques pierres gisant en désordre autour d'une petite abside en ruines.

D'après la tradition locale, cet emplacement est celui d'une **maison** ayant appartenu à saint Joseph et dans laquelle la Sainte Famille aurait passé quelques jours ; il est probable, en effet, qu'elle ne resta pas dans la grotte de la Nativité tout le temps de son séjour à Bethléem.

Nicéphore Callixte (XIVe siècle) mentionne à Bethléem une église dédiée à saint Joseph, qu'il attribue faussement à sainte Hélène. Avait-on bâti cette église pour vénérer une maison de saint Joseph ? Le P. Quaresmius, Custode de Terre Sainte au XVIIe siècle, est de cet avis, mais il ne

veut pas imposer son sentiment. Après avoir donné les preuves : « Si ces raisons ne plaisent pas, conclut-il, il faut dire au moins que c'était une église construite par la piété des fidèles *en l'honneur* de saint Joseph, et qu'elle portait le nom de maison de Joseph à cause de l'Ecriture qui appelle *maisons* les temples, ainsi que d'autres édifices servant d'habitation : Ma Maison est une maison de prière. » (1)

LA CITERNE DE DAVID. — A l'extrémité Nord de la ville, on rencontre trois grandes citernes creusées dans le roc. La plus grande a trois bouches et appartient aux Franciscains ; les deux autres sont aux Grecs. Dans le pays, on les appelle *Biar Daoud*, les puits de David. La tradition locale place ici le fait suivant :

C'était au cours d'une guerre de David avec les Philistins. Trois d'entre les trente capitaines descendirent au temps de la moisson et vinrent auprès de David, à la caverne d'Odollam, tandis qu'une troupe de Philistins était campée dans la vallée des Raphaïm. David était alors dans la forteresse, et il y avait un poste de Philistins à Bethléem. David eut un désir et il dit : « Qui me fera boire de l'eau de la citerne qui est à la porte de Bethléem ? » Aussitôt les trois braves, passant au travers du camp des Philistins, puisèrent de l'eau de la citerne qui est à la porte de Bethléem. Ils la prirent et l'apportèrent à David, mais il ne voulut pas la boire et il en fit une libation à Jéhovah en disant : « Loin de moi, ô Jéhovah ! de faire cela. N'est-ce pas le sang de ces hommes qui sont allés au péril de leur vie ? » (2)

Où était la porte de Bethléem à l'époque de David ? La tradition actuelle nous mène peut-être un peu loin. Certains auteurs veulent voir la citerne de David dans une de celles qui sont encore aujourd'hui en usage sur le parvis de la basilique. N'est-il pas plus juste de penser que ces citernes ont été construites en même temps que l'église pour les besoins de l'atrium ?

Un peu au sud des trois grandes citernes appelées « puits de David » ont été retrouvés les restes d'une église bâtie au-dessus d'une importante nécropole chrétienne.

(1) QUARESMIUS, *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 681.
(2) *II Reg.* XXIII, 13.

III — LES ENVIRONS DE BETHLÉEM

[*Voir la carte hors texte, p. 300.*]

LE CHAMP DES PASTEURS. — Dans les champs, les ber-
rs passaient à garder leurs troupeaux les heures de la
iit. Une voix leur parla dans le rayonnement d'une lumière
leste : « Je vous annonce une bonne nouvelle, qui fera
ande joie à tout le peuple ; aujourd'hui, en la cité de
ıvid, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Sei-
ıeur. »

Puis, autour du premier ange, tout un chœur de l'armée
leste entonna le cantique :

> Gloire dans les hauteurs, à Dieu,
> Et sur la terre, paix,
> Bienveillance pour les hommes (1).

Et les bergers se levèrent, pour aller porter à Jésus l'hom-
age des pauvres.

Ils ne furent que trois à connaître le mystère, nous dit
ıe tradition attestée dans la première moitié du ve siècle,
, après leur mort, leurs restes reposèrent dans l'endroit
ême où les messagers divins avaient chanté, pour être
ansférés dans la suite à Jérusalem, et de là à Salamanque.

Depuis le IVe siècle, le lieu de leur vision était en grande
nération. Sainte Paule, saint Jérôme, Arculfe, Bernard le
oine, des milliers d'autres, inconnus, sortaient de la
otte du Sauveur pour aller, disaient-ils, écouter à *un mille*
distance dans la campagne les hymnes qui avaient
nerveillé les pasteurs.

On leur montrait trois tombeaux dans la crypte d'une
lise près de laquelle vivaient des moines. Ces tombeaux,
surait-on, étaient ceux des bergers privilégiés.

On leur faisait voir ensuite, à côté de l'église, au-dessus
une grotte qui avait servi de bergerie, comme c'est
ısage en Palestine, une tour qu'on appelait la *tour du
oupeau*. Ce nom se trouve dans la Genèse. C'est au delà
cette tour que Jacob, venant de Béthel, et déjà séparé de
achel par la mort, avait dressé ses tentes.

(1) *Luc.* II, 14.

Il y a aujourd'hui, à 2 kilomètres environ à l'est
Bethléem, au milieu d'un carré d'oliviers qui se déta
sur un grand terrain appelé *champ de Booz*, des ruines
monastère et d'église. C'était le *couvent de Ruth*, en ar
Deir et Râout. Dans les champs voisins, Ruth la glane
fit la rencontre de son parent Booz, rencontre dont l'is
est racontée au début de ce chapitre. Au temps des Cr
sades, on a identifié ce lieu avec le champ des paste
Mais il semble bien que les descriptions antérieures
XIIe siècle désignent une colline voisine (au Nord-Est)
des ruines, découvertes en 1858, et acquises dans la su
par les Pères Franciscains, portent le nom de Siâr
Ghânem, la *Bergerie*. On y voit des restes d'une belle égl
à trois nefs (26 mètres de long sur 24 mètres de larg
près d'une grotte qui garde des traces de peinture, et
fondations d'une tour carrée de 5 mètres de côté. Ces dét
concordent avec les renseignements anciens, et le site c
vient très bien au Migdal-Eder ou tour du troupeau, p
de laquelle Jacob établit son campement (*Genèse*, XXXV,

Un peu plus près de Bethléem, à la naissance de la
line, un petit village s'échelonne ; c'est Beth-Sahour,
village des pasteurs.

HERODIUM OU LE MONT DES FRANCS (1). — Qu
on se rend de Jérusalem à Bethléem, on aperçoit au l
vers la gauche, après avoir dépassé la hauteur du couv
de Mar Elias, une montagne en forme de cône tronqué,
se dresse au milieu des modestes petites collines mont
nant tout à l'entour.

On voit, au sommet, une enceinte semi-circulaire, fl
quée d'une tour complète à l'Est, et de trois demi-to
aux autres points cardinaux. Le caractère des ruines att

(1) De la Crèche à Herodium (7 kilomètres).
A 4 kilomètres au sud d'Herodium, par delà un profond t
rent (le ouadi Khareitoun), on peut voir les restes de la cél
laure de saint Chariton, le plus ancien des moines de Palest
(plus tard *laure de Souka*). Sur le flanc du rocher s'ouvre u
profonde et très pittoresque caverne qui mérite une visite.
Thécua, la patrie du prophète Amos, est à 5 kilomètres
sud-ouest de la laure. On y trouve des ruines importantes,
particulier celles d'une église byzantine dont on voit enc
le baptistère.

ne construction byzantine. On pourrait l'attribuer à saint abas, qui, lors d'un voyage à Constantinople, obtint de ustinien d'élever des fortifications dans le désert, pour rotéger les laures contre les attaques des Bédouins marau- eurs. La forteresse byzantine en remplaçait une autre plus élèbre, celle d'Hérode le Grand.

De ce point, on jouit d'un coup d'œil splendide sur le lésert de Juda.

En descendant, on remarque, au pied de la colline, un *assin rectangulaire* au centre duquel s'élève une sorte l'édicule rond. Un peu plus au Nord, quelques pierres tail- ées, rares et à moitié enfouies, sont tout ce qui reste d'une ille qu'Hérode avait fait bâtir en cet endroit, en souvenir l'une grande victoire, et qui portait son nom : *Herodia*. e bassin avait été construit pour approvisionner la ville les eaux qu'Hérode avait amenées à grands frais d'une ource éloignée, l'*Aïn Ourtas*. Au milieu du bassin s'élevait ans doute un pavillon de plaisance ; il fallait bien jouir l'un luxe qui avait coûté si cher. On a cru reconnaître, lans les restes de ce monument, le *tombeau d'Hérode*. Ce prince, mort à Jéricho peu après le massacre des Innocents, ut, en effet, enseveli à Hérodia (JOSÈPHE).

Un *grand palais*, où l'Iduméen fastueux recevait ses amis, s'étendait au bas de la colline, et un escalier de deux cents degrés en marbre blanc conduisait jusqu'au sommet de l'*Herodium* ; ainsi s'appelait la montagne. Là, une *forte- resse* prémunissait la ville contre les attaques qui auraient pu venir du désert. Tout cela a à peu près disparu. La légende dit qu'à la chute du royaume latin de Jérusalem, quelques vaillants chevaliers résistèrent longtemps et jus- qu'à la mort sur ce sommet isolé. De là le nom de *Mont des Francs*. Le brillant marquis de Nointel, ambassadeur de Louis XIV, y vint vénérer l'héroïque souvenir d'antan avec grand équipage et débordante émotion.

OURTAS ET LES VASQUES. — A trois quarts d'heure de Bethléem. On peut s'y rendre en voiture par la route d'Hébron, et alors la visite commence par les Vasques « dites de Salomon », ou bien on peut prendre une mon- ture et suivre le sentier qui mène directement de Bethléem à Ourtas.

LE JARDIN FERMÉ ET LA FONTAINE SCELLÉE. Ecoutons l'Epoux dans le *Cantique des cantiques:*

C'est un jardin fermé que ma sœur fiancée, une source fer une fontaine scellée, un bosquet où croissent les grenadiers les fruits les plus exquis ; le cypre avec le nard, le nard safran, la cannelle et le cinnamome, avec tous les arbres donnent l'encens, la myrrhe et l'aloès et toutes les plantes em mées ; une fontaine dans un jardin, une source d'eaux v un ruisseau qui coule du Liban. Levez-vous, aquilons ; v autans! Soufflez sur mon jardin, et que ses parfums s'exhalent

Au sud de Bethléem, une petite vallée, le *Ouadi Ou* rappelle depuis longtemps aux pèlerins la cantilène sac Les eaux vives d'une source l'inondent, les fruits pen aux branches des arbres, la flûte champêtre de l'A donne une âme à ce nid de verdure, véritable oasis au mi du désert. Les *Sœurs américaines du Jardin fermé*, dans couvent aux blanches dentelures, redisent là les pa inspirées, et chantent, dans leur psalmodie, Jésus, l'Ep mystique de l'Eglise et des âmes.

Un chemin part de ce vallon et va rejoindre, à l'O la grand'route d'Hébron. Aux deux tiers de la marche. laisse, à gauche, une source canalisée, l'*Aïn Athan*. haut sont les *Vasques*, trois immenses réservoirs d'eau posés à la suite l'un de l'autre. Ils reçoivent les eaux pluie des montagnes environnantes. A l'Ouest coule abondante source qui sort en deçà de la grand'route, flancs d'une colline. C'est l'*Aïn Saléh*, qui passe pour la *fontaine scellée* de l'Ecriture. Depuis 1902, les eaux cette source vont à Jérusalem.

A côté des Vasques, un vieux *château arabe*, déla découpe le ciel de ses murs crénelés. C'est le Kalat el Bo ou château de la bénédiction, construit par Soli (XVIe siècle) ou par Othman II (XVIIe siècle).

Tout ce qu'on peut dire de fondé sur les souvenirs l lisés ici tient en peu de mots.

D'abord, on peut reconnaître dans l'Aïn Athan actu source d'un jardin, nommé *Etham*, où Salomon ve souvent. « Escorté de ses gardes armés et munis d'arcs

(1) *Cant. des cant.* IV, 12-16.


ENVIRONS
DE BETHLÉEM
Échelle
0
1
2k
Tombeau de Rachel
Sœurs de Charité
Fres des Ecoles Chrétnes
Sœurs de St Joseph
BETHLÉEM
Basilique de la Nativité
Carmélites
760
BETHSAOUR
Siar el Ghanem
Champ des Pasteurs
Grotte du Lait
Keniset er Raouat
Ancien monastère de Ruth
Route d'Hébron
Canal Romain (IIe Siècle)
Canal de Pilate
Aïn Saleh
Kalat el Bourak
768
Vasques
OURTAS
Rnes d'Echam
Canal d'Hérode le Grand
BET-TAAMIR
670
Ruines
Mt des Francs
760
Rnes de la Forteresse d'Hérodium
Canal Romain (IIe Siècle)
Canal de Pilate

E. Ruzé Gr.

i, monté lui-même sur un char et revêtu d'un manteau inc, avait coutume, à l'aube naissante, de sortir de Jéru-em. Or, il y avait un endroit, à *deux skènes* (12 kilo-ètres) de la ville, appelée *Etham*, que les jardins et les ıx courantes rendaient agréable et fertile. C'est là qu'il sait ses promenades en char. » (1)

Mais il n'y a aucune connexion qui s'impose à l'esprit tre ce passage de Josèphe et ceux de l'Ecriture qui parlent ès sommairement, du reste) des jardins de Salomon. L'au-ır de l'Ecclésiaste y fait sans doute allusion par ces mots : J'ai fait des jardins et des vergers et j'y ai planté des ›res de tout genre. Et j'ai construit des piscines pour ·oser la forêt des arbres verts (2).

La tradition qui met le jardin fermé et la fontaine scellée delà de Bethléem ne date que du XVIe siècle. Auparavant, pinion des auteurs, surtout des pèlerins, plaçait le jardin la fontaine dans la vallée de Siloé, au pied de la Ville inte. Il est plus sûr de s'en tenir là avec le R. P. Germer-ırand (3), et de penser que Salomon embellit les jardins Siloé et y dirigea par un canal les eaux de la fontaine Gihon (aujourd'hui *fontaine de la Vierge*). Quant aux sques, elles eurent sans doute pour fin de laisser à la ɾion la quantité d'eau nécessaire à l'arrosage et à l'ali-ɪntation des troupeaux et des caravanes, quand on eut ıalisé *les sources* qui les environnent, au profit de Jéru-em, sous Pilate et les empereurs romains du IIe siècle (4). Au temps de Salomon, leur emplacement devait être ɔupé par un jardin.

(1) JOSÈPHE, *Antiq. jud.* VIII, VII, 3.
(2) *Eccl.* II, 5.
(3) *Echos de Notre-Dame de France.* 15 février 1901.
(4) Les inscriptions latines découvertes en 1900 par le P. Germer-Durand sur les tubes de pierre qui formaient le ıal supérieur datent avec certitude la construction de ce ıal, autrefois dit de Salomon, de la fin du IIe siècle. La lon-ˀur du canal inférieur venant de l'Aïn Arroub atteint, par te de multiples sinuosités, environ 75 kilomètres, ce qui cor-pond bien au chiffre de 400 stades donné par Josèphe pour ɪueduc de Pilate. (Cf. *Echos d'Orient*, t. IV, p. 9, 134, 201 ; 7, p. 139.)

CHAPITRE XII

Excursions au Jourdain et à Saint-Sabas

[*De Jérusalem à Jéricho, 26 kilomètres par l'ancie route peu praticable pour les voitures, environ 35 k mètres par la route nouvelle; de Jéricho au Jourd 8 kilomètres; du couvent Saint-Jean-Baptiste à la Morte, 7 kilomètres; de Jérusalem à Saint-Sabas, 15 k mètres.*]

Ces deux expéditions sont un peu pénibles avec la gra chaleur, mais l'intérêt qu'elles présentent, surtout la mière, compense largement la fatigue; Jéricho, le J dain et la mer Morte sont des contrées essentiellen bibliques. Là se déroulèrent les pages les plus mer leuses de l'histoire des Hébreux, et, plus tard, Notre- gneur parcourut souvent cette région depuis son bapt jusqu'à sa mort.

L'excursion de Jéricho, si on la fait en voiture, c porte trois étapes : l'aller de Jérusalem à Jéricho (qu heures), la visite au Jourdain et à la mer Morte (t heures et demie), et le retour (de cinq à six heures faut de plus, consacrer au moins deux heures à la v de la *fontaine d'Elisée* et du mont de la *Quarantaine*. tout demande *un jour et demi*.

Il y a à Jéricho plusieurs hôtels. Si on fait l'excur à cheval, on peut, à l'aller ou au retour, prendre le che de *Saint-Sabas*. Si, au contraire, on a fait choix de la ture, et c'est préférable, il faut laisser pour un autre la visite de la célèbre laure (de Jérusalem, cinq heure cheval aller et retour).

Les voyageurs pressés peuvent recourir à l'automo et faire l'excursion en 7 heures, s'ils visitent le mon la Quarantaine, ou en 5 heures, s'ils renoncent à c

ension. (Prix de l'automobile : environ six livres égyp-
nnes.)

I — DE JÉRUSALEM A JÉRICHO

[*Voir la carte hors texte, p. 326.*]

ÉTHANIE, BAHURIM. — Le pèlerin connaît déjà la
ite carrossable de Jéricho jusqu'à **Béthanie**, qu'il ne tarde
à rencontrer, cachée dans un repli du mont des Oli-
rs, dominée par les ruines croulantes et pittoresques du
ivent de Mélissende.

Jn peu plus loin, il aperçoit, à droite, **Aboudis**, qui
ssa assez longtemps pour être l'ancienne *Bahurim*, où
vid, dans sa fuite, essuya les outrages de Séméi; cette
alité devait être située plus au Nord et plus près du
nt des Oliviers. (Voir ch. IX, p. 253.) A l'horizon, la
nde chaîne de Moab.

**AIN EL HAOUD, KHAN EL HATROUR OU HOTELLERIE
BON SAMARITAIN.** — Aucun miracle n'a illustré les
ıx de l'**Aïn el Haoud**, mentionnée depuis le XVe siècle
s le nom de *Fontaine des Apôtres*, et que l'on trouve au
d'une première pente très rapide (471 mètres d'alti-
le). Plusieurs fois le Sauveur et les apôtres se sont arrêtés
sans doute et désaltérés. On l'identifie aussi avec la Fon-
ne du soleil (*En-Chémech*), de Josué. L'eau en est bonne,
is nourrit de petites sangsues fort dangereuses. La route
cend maintenant en pente très douce. Un peu avant la
ntée du Bon Samaritain, elle laisse, à droite, un sen-
r qui mène en vingt-cinq minutes aux ruines du *monas-
e de Saint-Euthyme*, fondé par ce Saint en 425; puis,
une heure et demie, à la *Laure de saint Théoctiste*,
ns la gorge profonde du ouadi Dabor, où ce Saint s'était
iré avec saint Euthyme en 411.

Le vieux **Khan el Hatrour** (270 mètres), remis à neuf
1902, marque à peu près le milieu du chemin entre la
le Sainte et Jéricho. Eusèbe de Césarée et saint Jérôme
aient déjà que « le Seigneur avait fait allusion à ce lieu
nglant dans la parabole de l'homme qui descendait de
usalem à Jéricho ». Voilà pourquoi le Khan el Hatrour

(l'auberge des voleurs) s'appelle aussi le Khan du *B*
Samaritain.

Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba en
les mains des brigands qui le dépouillèrent, et, l'ayant cha
de coups, se retirèrent, le laissant à demi mort.
Or, il arriva qu'un prêtre descendait... Il passa sans s'arrê
Le lévite fit de même. Mais un Samaritain qui était en voy
arriva près de lui, et, le voyant, fut touché de compassion
s'approcha, banda ses plaies, après y avoir versé de l'huil
du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le mena d
une hôtellerie et prit soin de lui... Lequel de ces trois te sem
avoir été le prochain de l'homme qui tomba entre les mains
brigands ? Le docteur répondit : « Celui qui a pratiqué la m
ricorde envers lui. » Et Jésus lui dit : « Toi aussi, va et fai
même. » (1)

LE CHATEAU ROUGE. MONTÉE D'ADOMMIN. N MOUÇA. — Au-dessus du Khan, on aperçoit les restes d
fort du moyen âge. Les Templiers, qui en avaient la ga
l'appelaient la *Tour de Maudouint* (2) ou le Château rou
Ce second nom se retrouve à peu près dans le nom ar
Kalat ed Dam, le château du Sang. On descend, à partir
cet endroit, la longue côte *d'Adoummin* ou Montée du S
qui limitait les tribus de Juda et de Benjamin (3).

Plus loin, le chemin bifurque. A droite, la nouv
route de Jéricho. Elle passe à l'ouest de *Nébi Mouça*
prétendu tombeau de Moïse, en grande vénération pa
les musulmans, qui s'y rendent solennellement en pè
nage aux environs de Pâques.

KOZIBA. — Nous suivons la vieille route plus p
resque. Après une descente rapide, le ouadi El
ouvre, à gauche, une crevasse gigantesque dans le f
des montagnes. Au fond bouillonne le *Nahr el K*
Longtemps on l'a pris pour le *Carith* de la Bible, où,
l'ordre de Dieu, Elie se cacha et fut nourri par un

(1) *Luc*. X, 30-37.
(2) D'après Eusèbe, il y eut de bonne heure une citadell
cet endroit. *Maudouint* est la corruption de l'hébreu Ma
Adommin (montée d'Adommin) déjà changé, au temps de s
Jérôme, en Malédomim.
(3) *Jos*. XV, 7 ; XVIII, 17.

beau (1). La retraite du prophète, indiquée « à l'est de la Samarie » par la Bible, est plutôt à chercher dans les gorges d'outre-Jourdain, non loin de Thisbé, sa patrie. C'est là qu'on la montrait au IVe siècle, au témoignage de saint Jérôme et du *Pèlerinage* de sainte Ethérie. Une tradition orientale raconte que saint Joachim vint dans cette gorge sauvage du ouadi El Kelt cacher sa douleur, après le refus du grand prêtre d'accepter son offrande à cause de la stérilité de son épouse sainte Anne. Là un ange lui apparut, qui lui prédit la naissance de Marie.

Les rochers, qui surplombent l'abîme en forme de muraille, sont perforés de trous béants. On voit au-dessus du ouadi, accroché comme une cage, le **couvent grec de Koziba** (Deir el Kelt), ancienne laure de saint Jean le Kozibite, qui vécut ici au Ve siècle. Ce monastère fut restauré en 1234, pendant la trêve conclue entre Frédéric II d'Allemagne et le sultan d'Egypte Mélek-el-Kamel. Depuis 1880, une douzaine de moines orthodoxes l'habitent. Quelques-uns ont élu domicile dans les grottes en nid d'aigle. La chapelle a des restes de mosaïques et de fresques représentant la légende de saint Joachim. Le site est pittoresque et sévère. Pourtant, avec ses coupoles, ses murs blanchis à la chaux, ses petits jardins et son moulin bâti naguère au bord du torrent, le monastère jette sa note d'agrément et de vie dans cette âpre solitude.

On peut l'admirer en passant, du haut de la colline, en un lieu où l'on trouve à droite de la route les débris d'un aqueduc romain. Mais on peut aussi le visiter. Un petit sentier qui serpente sur le flanc du rocher conduit au couvent dans l'espace d'un quart d'heure. Les pèlerins à cheval pourraient ensuite continuer leur route vers Jéricho par l'étroit sentier qui suit le torrent. Ce sentier court sur le flanc gauche du ouadi, surplombant l'abîme à des hauteurs parfois considérables qui donnent facilement le vertige.

Arrivé en terrain plat, le Nahr el Kelt devient une nappe argentée. C'est probablement ici la *vallée d'Achor*, où fut lapidé Achan avec sa famille, pour avoir enfreint les ordres formels de Dieu, à la prise de Jéricho.

(1) *III Reg.* XVII.

Le Seigneur dit à Josué : « Lève-toi ; pourquoi es-tu tombé ains sur ta face ?... Lève-toi, sanctifie le peuple... Celui qui sera sais comme atteint par l'anathème sera consumé par le feu (pou avoir dérobé ce qui était voué à Dieu). Achan, fils de Charmi fils de Zabdi, fils de Zaré, de la tribu de Juda, fut saisi... Achai dit : « ... Voici ce que j'ai fait. J'ai vu, parmi les dépouilles, un beau manteau de Sennaar, deux cents sicles d'argent et un lingo d'or du poids de cinquante sicles ; je les ai convoités et je le ai pris... » Josué et tout Israël avec lui prirent Achan, fils d Zaré, l'argent, le manteau, le lingot d'or, les fils et les fille d'Achan, ses bœufs... et ils les firent monter dans la vallé d'Achor... Et tout Israël les lapida. On les consuma par le feu après les avoir lapidés (1).

II — JÉRICHO

TROMPETTES DE JÉRICHO, VILLES SUCCESSIVES. — Du temps des Chananéens jusqu'à nos jours, la ville d Jéricho a dû évoluer dans un périmètre assez vaste, mai situé certainement près de l'endroit où la route débouch dans la plaine.

Josué trouva une Jéricho chananéenne fortifiée, bâtie a pied du mont Karantal, tout près de la fontaine d'Elisée Sept jours durant, l'arche, au son des trompettes, fit l tour de la ville, et le septième jour la procession fut répété sept fois ; puis, aux cris du peuple, les murailles croulèrent Au temps d'Achab, un homme impie, Hiel de Béthel, voulu rebâtir sur ses ruines la ville détruite, malgré les malédic tions de Josué contre quiconque essayerait de la recon struire. Le châtiment prédit lui arriva ; son premier-n mourut quand il jeta les fondements, et il perdit encore l dernier de ses enfants quand il mit les portes. On ne sai pas exactement combien dura la Jéricho maudite.

Antoine donna la contrée de Jéricho à Cléopâtre, qui l vendit à Hérode le Grand. Celui-ci bâtit une autre Jéricho qu'il reporta plus au Sud et dont il fit une résidence d'hive avec cirque, palais, théâtres et jardins merveilleux. Il y mourut et fut inhumé à Herodium, luxueuse forteresse voi sine de Bethléem. (Voir ch. XI, p. 299.)

(1) *Jos.* VII, 10-25.

Jéricho était le point de rencontre des pèlerins juifs de la Pérée et de la Galilée qui se rendaient au Temple. Celle qui vit Notre-Seigneur étalait son opulence sur les bords du Nahr el Kelt, à la naissance de la plaine, au centre d'une oasis de palmiers, d'où son nom de « ville des palmes ». Elle était célèbre encore par son baume et ses sycomores. On peut reconnaître sa position à l'aide des débris de vieux aqueducs qui se dirigent vers un immense réservoir situé au sud de la route.

GUÉRISON DE BAR-TIMÉE, ZACHÉE. — Aux portes de cette ville populeuse et riche, Notre-Seigneur fut un jour suivi d'une grande foule. C'était quelques jours avant la Passion, au cours de son dernier voyage à Jérusalem.

L'aveugle Bar-Timée, qui se tient sur le bord du chemin, se met à crier : « Oh ! bon Seigneur, faites que je voie ! » On veut le faire taire. Il crie plus fort : « Faites que je voie ! — Va, dit Jésus, ta foi t'a sauvé ! »

Puis c'est Zachée que le Sauveur aperçoit monté sur un sycomore sur le passage du cortège, et qu'il appelle en disant : « Descends, je vais chez toi. » Zachée se hâta de descendre et le reçut avec joie. Tous murmuraient et disaient : « Il est allé chez un homme pécheur. » Mais Zachée, debout devant le Maître, dit : « Voici, Seigneur ; je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends au quadruple. » Jésus lui dit : « Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison. » (1)

Au XVe siècle, on montrait le sycomore sur lequel, croyait-on, était monté le chef des publicains.

C'est de Jéricho que Josué avait entrepris la conquête de la Terre Promise ; c'est de Jéricho que Jésus entreprend la conquête du monde. C'est de là, en effet, qu'il partit pour être sacrifié à Jérusalem, après être déjà parti du Jourdain et de la Quarantaine pour aller commencer la prédication de son Evangile..

De la Jéricho d'Hérode et de Notre-Seigneur, l'expédition de Vespasien et de Titus fit encore un amas de ruines. Une autre fut rebâtie, que les pèlerins mentionnent, et qui fut élevée sans doute au même endroit. Ses évêques, dès le

(1) *Luc*. XVIII, 38-43 ; XIX, 1-9.

IVe siècle, prennent part aux Conciles. Justinien fit construire dans la ville une église à Marie et un hospice pour les pèlerins.

Les croisés créèrent une ville nouvelle à l'est des deux premières. Elle avait un château et une église dédiée à la Trinité. Carmes, Bénédictins et Basiliens y fondèrent des couvents, à l'endroit même occupé aujourd'hui par le village d'*Er Riha*.

ER RIHA (— 250 mètres). — C'est un pauvre hameau de Bédouins, à 3 kilomètres environ au sud-est de la fontaine d'Elisée, gardant le nom ancien de la ville, quoique cela paraisse invraisemblable pour un Européen de retrouver Jéricho dans **Er Riha**. Il y a plusieurs hôtels et un hospice russe. Un bel aqueduc enjambe le lit du Nahr el Kelt, pour porter sur la rive droite les eaux fécondantes de l'Aïn es Soultan. Les soldats du vice-roi d'Egypte Ibrahim-Pacha ont ravagé en 1840 le village, réduit encore plus tard par un incendie.

FONTAINE D'ÉLISÉE (AIN ES SOULTAN). — Au pied des montagnes, à 3 kilomètres environ au nord du torrent du Kelt, se trouve l'*Aïn es Soultan*, qui a gardé aussi le nom de **Fontaine** d'Elisée, en souvenir d'un miracle que fit le prophète.

Les gens de la ville dirent à Elisée : « ... Les eaux sont mauvaises et le pays est stérile. » Il dit : « Apportez-moi une écuelle neuve et mettez-y du sel... » Il alla vers la source des eaux, et y ayant jeté du sel, il dit : « Ainsi parle Jéhovah : J'assainis ces eaux ; il n'en proviendra plus ni mort ni stérilité. » Et les eaux furent assainies jusqu'à ce jour, selon la parole qu'Elisée avait dite (1).

On peut se baigner dans le bassin. L'eau, qui sort à gros bouillons et forme un ruisseau, a une température constante de 22 degrés.

RUINES DE LA VILLE CHANANÉENNE DE JÉRICHO. — La ville chananéenne de Jéricho, fondée au troisième ou même au quatrième millénaire avant Jésus-Christ et

(1) *IV Reg.* II, 19-22.

létruite par Josué vers l'an 1400, s'élevait sur le petit mamelon appelé par les Arabes *Tell es Soultan*, qui domine lu côté Ouest la Fontaine d'Elisée. Les ruines en ont été mises à jour au cours de l'exploration archéologique dirigée par M. le professeur Sellin de Vienne (1907-1909). Elles ont été malheureusement défigurées par les soldats turcs campés en cet endroit en 1917. Leur découverte confirme le point en point ce que les Livres Saints nous apprennent sur l'histoire de Jéricho : au nom de l'archéologie toute eule, on peut aujourd'hui affirmer que la ville a été létruite vers le xve siècle avant Jésus-Christ et rebâtie vers e ixe.

La position, peu forte en elle-même, avait été disposée n véritable citadelle. De forme elliptique, la ville était rotégée par une *double enceinte* très puissante dont on retrouvé les soubassements sur les deux tiers du périmètre. Des restes d'une *acropole* sont encore visibles au Nord. Vers le milieu de la ville, juste à l'ouest de la Fontaine l'Elisée, on a trouvé les arasements d'un *palais* (peut-être celui d'Hiel de Béthel) dont la façade était tournée du côté lu Sud et qui date vraisemblablement du ixe siècle avant Jésus-Christ. Le reste est un amas confus de masures fort misérables.

Les *murs d'enceinte* étaient posés, non sur le roc directement, mais sur une couche de terre battue, destinée à établir un niveau bien horizontal, et dont l'épaisseur varie suivant les irrégularités de la roche. Sur ce terre-plein, tassé et pilonné, il y avait deux assises de grandes pierres non aillées, mais grossièrement équarries. Enfin, sur cette *base cyclopéenne* s'élevait un *talus* en pierres brutes plus petites, qui pouvait être recouvert d'un glacis en terre battue. Ce alus était surtout visible du côté du Nord. Avec le soubassement, il avait une hauteur moyenne de 5 mètres. Au-dessus s'élevait le mur vertical en briques. Comme il avait 2 mètres d'épaisseur, on peut lui supposer, sans exagération, une hauteur de 6 à 8 mètres.

L'*acropole* elle-même avait une double muraille : un mur extérieur d'une épaisseur de 1 m. 50 et un mur intérieur de mètres à 3 m. 50 d'épaisseur. L'écartement des deux murailles est de 3 m. 50 ; elles sont reliées par des murs de efend.

L'exiguïté de Jéricho pendant la période chananéenne et l'époque juive antérieure à Hérode le Grand (320 mètres dans la plus grande longueur, 160 mètres de largeur moyenne) rapproche cette ville d'autres cités de ces temps reculés : Lachis, Gézer et Thaannak en Palestine, Tyrinthe et Mycènes en Grèce. Elle jette une lumière éclatante sur la question de la topographie ancienne de Jérusalem.

La nouvelle ville de Jéricho, bâtie vers le IXe siècle par Hiel de Béthel, qui, selon la malédiction de Josué (*Jos.* VI, 26), perdit alors ses deux fils (*III Reg.* XVI, 34), a laissé moins de traces que l'ancienne. On a trouvé des sépultures d'enfants sous le sol des maisons, comme pour rappeler l'accomplissement des menaces de Josué (1).

DJÉBEL KARANTAL : MONT DE LA QUARANTAINE ✠. — En se rendant de la *Fontaine d'Elisée* au Mont de la Quarantaine, on laisse, à droite, les ruines d'un *moulin à sucre* du XIIe siècle situé sur le versant d'une petite colline. Il faut ensuite traverser un pli de terrain avant de faire l'ascension de la montagne.

Le moine espagnol Valérius (VIIe siècle) semble faire allusion au jeûne de Jésus, lorsqu'il dit que « la montagne qui domine Jéricho fut consacrée par le Seigneur » (2). Au XIIe siècle, Pierre Diacre, qui avait sous les yeux un manuscrit du voyage de sainte Ethérie plus complet que le nôtre, dit que la Sainte visita le mont de la Quarantaine.

Un fait est certain : depuis les croisés, la tradition vénère *au couvent grec*, bâti au flanc de la montagne, le souvenir du jeûne de Notre-Seigneur, et, sur *la cime*, celui de la tentation. Cependant, aucun des historiens orientaux antérieurs ne fait mention de cette tradition en parlant de la *laure de Douka*, que le couvent grec actuel remplace.

Le monastère est accroché à la paroi perpendiculaire du rocher. La montagne est percée, à différentes hauteurs de grottes qui ont servi d'habitation à des ascètes à diverses époques. Toujours, ou à peu près, il y a eu des moines à la Quarantaine.

(1) Voir *Revue biblique*, juillet 1910 ; *Jérusalem*, 1902, p. 39 et suiv.
(2) Lettre aux moines du Vierzo.

Ceux qui l'habitent actuellement (depuis 1874) ont construit, en 1902, à l'endroit de la grotte dite du Jeûne, une petite église. Un balcon de fer et de bois, qui sert de clocher, s'avance sur l'abîme. On y jouit d'un panorama superbe. Mais on a une vue bien plus belle encore du sommet de la montagne. Un petit sentier y conduit du couvent. Il serpente dans une gorge formée par deux pics et encombrée par les ruines d'une *forteresse* que renversa Pompée.

Cette forteresse, appelée *Doch*, fut, sous les Machabées, le théâtre d'un tragique guet-apens. Ptolémée, gendre de Simon Machabée, y invita un jour le prince asmonéen à un grand festin. Simon s'y rendit avec ses deux fils, Mathatias et Judas, et tous trois y furent massacrés (134). A cette nouvelle, « l'angoisse fut grande en Israël », où Simon venait de fonder sa dynastie six ans auparavant (1).

Une *chapelle* avait été élevée jadis sur le point culminant de cette montagne. Les moines grecs en ont bâti une autre sur ses ruines.

D'ici, le *panorama* est merveilleux : la plaine cultivée, Jéricho, la ligne fraîche et verdoyante du Jourdain, la surface brillante de la mer Morte, encadrée par les monts de Moab ; le Nébo avec les plateaux de la Pérée, la terre de Juda, le mont des Oliviers, etc., vaste théâtre de grands événements depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ !

III — AU JOURDAIN

GALGALA (TELL DJILDJOULIÉH). — La grand'route du Salt se dirige vers l'Est, descend au Jourdain à travers une région fort accidentée et traverse le fleuve sur un pont de fer. Sur la rive gauche, à 3 kilomètres environ au nord du pont, se trouvent les ruines appelées Khirbet Tell el Medech qui marquent le site très probable de la Béthanie près de laquelle saint Jean baptisait. (Voir plus loin, p. 316.)

Une simple piste va de Jéricho, dans la direction du Sud-Est, jusqu'au couvent grec voisin du Jourdain. Trois kilo-

(1) *I Mach.* XVI, 15.

mètres environ après le départ, on voit, à gauche, une petite ondulation de terrain que couronne un beau tamaris. C'est le Tell Djildjoulièh, emplacement du camp de Galgala, où Josué fit placer les douze pierres prises dans le lit du fleuve. Les enfants d'Israël y furent circoncis avec des couteaux de silex. On y célébra la première pâque, et la manne cessa de tomber. L'arche y demeura six ans, et Saül y fut proclamé roi, puis déposé par Samuel.

Les fragments de mosaïque qu'on voit au Sud, dans les arasements d'une construction carrée, probablement byzantine, doivent provenir d'une ancienne église. Quelques vieux pèlerins y trouvèrent conservées les *douze pierres du Jourdain*, enlevées de l'endroit où le peuple avait passé, et dressées à Galgala en souvenir de la merveille : « Quand vos enfants demanderont : Que signifient ces pierres ? vous leur direz : Le Seigneur mit le Jourdain à sec, et Israël passa. » (1)

LE JOURDAIN ✠. — L'histoire du Jourdain (2) a été écrite dans l'un et l'autre Testament, puisque Notre Seigneur a voulu commencer sa mission là même où Israël avait en réalité inauguré la sienne. Il n'est point de fleuve qui roule dans ses flots une si sublime histoire. Les eaux sortent des flancs de l'Hermon, qu'on aperçoit au Nord, courent à travers les marécages, les déserts et les lacs, pour mêler leur nom à de grandes et saintes choses, puis vont se perdre dans le gouffre de la mer Morte

PASSAGE D'ISRAEL. — Les Hébreux passèrent le Jourdain à l'époque de la moisson, quand les eaux débordaient. Voici le récit de la Bible :

Josué, s'étant levé de bon matin, partit de Sétim, lui et tous les enfants d'Israël ; arrivés au Jourdain, ils firent une halte avant de le traverser.

Au bout de trois jours..., Josué dit au peuple : « Sanctifiez-vous car demain Jéhovah fera des prodiges au milieu de vous. »

Et Jéhovah dit à Josué : « Aujourd'hui je commencerai à t'él

(1) *Jos.* IV, 21-22.

(2) En hébreu : *Yarden*, impétueux. Les Arabes l'appellent *Ech Chérial et Quebir*, le Grand Abreuvoir.

ver aux yeux de tout Israël, afin qu'ils sachent que je serai avec oi comme j'ai été avec Moïse... »

Quand le peuple fut sorti de ses tentes pour passer le Jourdain, récédé des prêtres portant l'arche d'alliance, au moment où les orteurs de l'arche arrivèrent au Jourdain et où les pieds des rêtres plongèrent au bord de l'eau..., les eaux qui descendaient l'en haut s'arrêtèrent ; elles s'élevèrent en un monceau, à une rès grande distance, près de la ville d'Adom, qui est à côté de Sarthan ; celles qui descendaient vers la mer de l'Arabah, la mer Salée, furent complètement coupées, et le peuple passa vis-à-vis le Jéricho.

Les prêtres qui portaient l'arche de l'alliance de Jéhovah se inrent de pied ferme sur la terre sèche, dans le lit du Jourdain, andis que tout Israël passait à sec, jusqu'à ce que toute la nation eût achevé de passer le Jourdain.

Lorsque toute la nation eut achevé de passer le Jourdain, éhovah dit à Josué : « Prenez douze hommes parmi le peuple, un homme par tribu, et donnez-leur cet ordre : De ce lieu-ci du it du Jourdain, de l'endroit où les prêtres se sont tenus de pied erme, prenez douze pierres, transportez-les avec vous et déposez-es dans le lieu où vous camperez cette nuit... »

Les enfants d'Israël exécutèrent l'ordre de Josué... Les prêtres qui portaient l'arche se tinrent au milieu du Jourdain jusqu'à 'entier accomplissement de ce que Jéhovah avait ordonné à osué...

Ensuite, Josué donna cet ordre aux prêtres : « Sortez du Jourdain. » Lorsque les prêtres... furent sortis..., les eaux du fleuve etournèrent à leur place et se répandirent comme auparavant par-dessus tous ses bords.

Le peuple sortit du Jourdain le dixième jour du premier mois, t il campa à Galgala, à l'extrémité orientale du territoire de éricho. Josué dressa à Galgala les douze pierres qu'il avait prises lu Jourdain, et il dit aux enfants d'Israël : « Lorsque vos enfants lemanderont un jour à leurs pères : Que signifient ces pierres? ous en instruirez vos enfants, en disant : Israël a passé ce Jourdain à sec, car Jéhovah, votre Dieu, a mis à sec devant vous les aux du Jourdain, jusqu'à ce que vous eussiez passé, comme éhovah l'avait fait à la mer Rouge, qu'il mit à sec devant nous, usqu'à ce que nous eussions passé, afin que tous les peuples de a terre apprennent que la main de Jéhovah est puissante, et afin que vous ayez toujours la crainte de Jéhovah, votre Dieu (1).

PASSAGE D'ÉLIE ET D'ÉLISÉE. — Plus tard, à l'époque l'Elie, le Jourdain suspendit deux fois son cours, pour

(1) *Jos.* III-IV.

donner passage une première fois au prophète Elie et à son disciple Elisée, une seconde fois au disciple seul. Cet épisode, sublime de simplicité et admirable de pittoresque, est raconté dans la Bible :

Lorsque Jéhovah voulut faire monter Elie au ciel dans un tourbillon, Elie s'en allait de Galgala avec Elisée. Il dit à Elisée « Reste, je te prie, car Jéhovah m'envoie jusqu'à Béthel. Elisée répondit : « Jéhovah est vivant et ton âme est vivante je ne te quitterai point ! » Et ils descendirent à Béthel. Les fil des prophètes qui étaient à Béthel sortirent vers Elisée et lu dirent : « Sais-tu que Jéhovah enlèvera aujourd'hui ton maîtr de dessus ta tête ? » Il répondit : « Je le sais aussi ; tenez-vou en paix. » Elie lui dit : « Elisée, reste ici, je te prie, car Jéhoval m'envoie à Jéricho. » Il répondit : « Jéhovah est vivant et to âme est vivante ! je ne te quitterai point ! » Et ils arrivèrent à Jéricho. Les fils des prophètes, qui étaient à Jéricho, s'appro chèrent d'Elisée et lui dirent : « Sais-tu que Jéhovah enlèver aujourd'hui ton maître de dessus ta tête ? » Il répondit : « J le sais aussi, tenez-vous en paix. » Elie lui dit : « Reste ici, j te prie, car Jéhovah m'envoie au Jourdain. » Il répondit « Jéhovah est vivant et ton âme est vivante ! je ne te quitter point ! » Et ils poursuivirent tous deux leur chemin... Ils s'ar rêtèrent au bord du Jourdain. Alors Elie, prenant son manteau le roula et en frappa les eaux, qui se partagèrent d'un côté de l'autre, et ils passèrent tous deux à sec.

Lorsqu'ils eurent passé, Elie dit à Elisée : « Demande ce qu tu veux que je fasse pour toi, avant que je sois enlevé d'ave toi. » Elisée répondit : « Que j'obtienne, je te prie, une doub portion de ton esprit. » Elie dit : « Tu demandes une cho difficile. Cependant, si tu me vois pendant que je serai enlev d'avec toi, il t'arrivera ainsi ; sinon, cela n'arrivera pas. »

Comme ils continuaient à marcher en s'entretenant, voi qu'un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre et Elie monta au ciel dans un tourbillon. Elisée rega dait et criait : « Mon père ! Mon père ! char d'Israël et ses cav liers ! » Et il ne le vit plus. Il saisit alors ses vêtements et l déchira en deux morceaux, et il releva le manteau qu'Elie ava laissé tomber. Puis, étant revenu au Jourdain, il s'arrêta sur bord, et, prenant le manteau qu'Elie avait laissé tomber, il frappa les eaux et dit : « Où est Jéhovah, le Dieu d'Elie? O est-il ? » Lorsqu'il eut frappé les eaux, elles se partagèrent d'u côté et de l'autre, et Elisée passa (1).

(1) *IV Reg.* II.

NAAMAN LE SYRIEN. — Vers la même époque, le Jourdain fut l'instrument d'un prodige d'un autre genre en faveur de Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie. Ce guerrier était atteint de la lèpre. Le roi son maître, connaissant les merveilles qui s'opéraient en Israël, l'envoya vers le roi d'Israël pour se faire guérir. Celui-ci l'adressa au prophète Elisée.

Naaman vint avec ses chevaux et ses chars et il s'arrêta à la porte de la maison d'Elisée. Elisée lui envoya un messager pour lui dire : « Va, et lave-toi sept fois dans le Jourdain ; ta chair te reviendra et tu seras pur. » Naaman fut irrité et il s'en alla en disant : « Je me disais : Il sortira vers moi, il se présentera, il invoquera le nom de Jéhovah, son Dieu ; il agitera sa main sur la plaie et guérira le lépreux. Les fleuves de Damas, l'Abana et le Pharphar ne valent-ils pas mieux que toutes les eaux d'Israël ? Ne pourrais-je pas m'y laver et devenir pur ? » Et, se tournant, il s'en allait furieux.

Ses serviteurs s'approchèrent pour lui parler et ils dirent : « Mon père, si le prophète t'avait demandé quelque chose de plus difficile, ne l'aurais-tu pas fait? Combien plus dois-tu lui obéir quand il t'a dit : Lave-toi et tu seras pur? »

Alors il descendit et se plongea sept fois dans le Jourdain, selon la parole de l'homme de Dieu, et sa chair redevint comme la chair d'un petit enfant et il fut purifié (1).

BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR. — Plus touchantes encore sont les scènes évangéliques de la prédication de saint Jean-Baptiste et du baptême de Notre-Seigneur.

En ces jours-là parut Jean-Baptiste, prêchant dans le désert de Judée et disant : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. »

... Jean avait un vêtement de poil de chameau et autour de ses reins une ceinture de cuir, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Alors venaient à lui Jérusalem et toute la Judée et tout le pays qu'arrose le Jourdain. Et, confessant leurs péchés, ils se faisaient baptiser par lui dans le Jourdain...

Alors Jésus, venant de Galilée, alla trouver Jean au Jourdain pour être baptisé par lui. Jean s'en défendait en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous et vous venez à moi! » Jésus lui répondit : « Laisse faire maintenant, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. » Alors Jean le laissa faire. Jésus ayant été baptisé, sortit aussitôt de l'eau, et voilà

(1) *IV Reg.* v.

que les cieux furent ouverts et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et du ciel une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » (1)

Et aussitôt l'Esprit poussa Jésus au désert. Et il y demeura quarante jours, tenté par Satan (2).

LE LIEU OU JÉSUS FUT BAPTISÉ. — Une tradition fort ancienne, relatée déjà par le Pèlerin de Bordeaux (333), indique comme lieu du baptême de Notre-Seigneur le point du Jourdain voisin du couvent grec de Saint-Jean-Baptiste (Kasr el Iéhoud), « à cinq milles romains de la mer Morte » (3). C'est là que du IVe au VIe siècle de nombreux catéchumènes venaient se faire baptiser, en mémoire du baptême reçu par le Christ. Cependant la détermination du point précis du baptême de Notre-Seigneur avait été faite, semble-t-il, par à peu près. On voit, en effet, dans les commentaires d'Origène (IIIe siècle), que cet auteur, « venu, dit-il, sur les lieux pour rechercher les traces de Jésus », ignorait où se trouvait la ville de *Béthanie d'au delà du Jourdain*, près de laquelle Jean avait baptisé (4) et ne savait rien de précis sur le lieu du baptême de Notre-Seigneur. C'est cette ville de Béthanie qu'il s'agissait de retrouver. Or, elle a été identifiée en ces dernières années avec une très grande probabilité par le R. P. Féderlin, des Pères Blancs, alors supérieur du Séminaire grec-melkhite de Sainte-Anne à Jérusalem.

Béthanie devait se trouver à 3 kilomètres environ *au nord du pont actuel du Jourdain*, sur la rive gauche du fleuve, et au nord du ouadi Nimrin, au *Khirbet Tell el Medech*. Un peu en aval du pont existe le gué d'El Ghoranièh, le plus fréquenté de tout le cours méridional du Jourdain et vers lequel convergent trois anciennes routes, les plus importantes de la Judée, venant de Béthel, de Jérusalem et de Bethléem. Tandis que la rive orientale du Jourdain dans toute la région du Sud, ne garde trace d'aucune

(1) *Matth.* III
(2) *Marc.* I, 12.
(3) Pèlerin de Bordeaux.
(4) Au lieu de Béthanie, certains manuscrits portent Bethabara, « maison de passage ».

ville antique située près du fleuve, le Tell el Medech offre des ruines considérables d'une ancienne localité, dominées par les restes d'une tour qui a dû servir de poste à des soldats romains (1).

Aujourd'hui, Grecs et Russes orthodoxes affluent au Jourdain, près du couvent de Saint-Jean-Baptiste, pour le bain sacré de l'Epiphanie.

On ne peut se baigner sans une extrême prudence, à cause du courant très impétueux et des tourbillons dangereux ; le Jourdain est un des fleuves du monde les plus rapides.

COUVENT DE SAINT-GÉRASIME, AIN HADJLA. — On aperçoit au sud-ouest de Saint-Jean-Baptiste la coupole d'un autre couvent grec, celui de *Kasr Hadjla*, réparé il y a quelques années. On l'appelle indifféremment, depuis le XIe siècle, couvent de Calamon ou de Saint-Gérasime. C'était, à l'origine, la *laure de Calamon*, fondée entre 452 et 470. Pendant l'invasion persane (614), Calamon servit de refuge aux moines de Koziba et des autres couvents.

Tout près, au Nord-Est, la source *Aïn Hadjla* marque l'emplacement de *Béthagla*, ville biblique, qui servait de limite entre Juda et Benjamin. C'est aux roseaux qui entourent la source que la vieille laure avait emprunté son nom de *Calamon*.

Au Ve siècle, Marie l'Egyptienne, la courtisane miraculeusement convertie à Jérusalem, vint expier ses scandales dans les solitudes du fleuve biblique.

IV — LA MER MORTE

ALTITUDE ET SITUATION. — Le chemin court une heure durant à travers les dunes, coupé çà et là de ouadis intermittents, et l'on arrive à la mer Morte, dont le niveau est à 393 mètres au-dessous de la Méditerranée. Sa longueur est de 75 kilomètres (à peu près celle du lac de Genève), et sa plus grande largeur est de 16 kilomètres.

(1) Voir *Jérusalem*, 1909, p. 305 et suiv. Cet article du R. P. Féderlin a paru en brochure.

La mer Morte, ou lac Asphaltique, est la troisième grande dépression dans laquelle le Jourdain déverse ses eaux. Son nom ancien, chez les Juifs, était « mer Salée, mer de l'Arabah (mer du Désert), mer de l'Est », puis « mer Morte ». Aujourd'hui, les Arabes la connaissent sous le nom de *Bahr Lout*, la mer de Loth, nom bien connu des musulmans, car Mahomet a reproduit l'histoire de Loth dans le Coran.

Elle occupe la partie la plus basse d'une faille immense appelée le *Ghôr*, qui s'étend du Grand Hermon à la mer Rouge (1). La mer Morte s'est formée probablement, comme d'autres lacs, par une rupture profonde qui s'est produite du Nord au Sud, sous la formidable secousse de quelque action volcanique (2). Il est vraisemblable que cette dislocation a eu lieu à une époque géologique très ancienne, c'est-à-dire bien avant la formation des dépôts crétacés qui donnèrent naissance aux montagnes de Juda et de Moab, par conséquent bien avant l'apparition de l'homme sur la terre.

La plaine du *Ghôr* semble, elle, avoir été quelque temps submergée à une époque plus rapprochée, et alors que la mer Morte existait déjà. Le lac de Génésareth aux eaux douces aurait été primitivement plus élevé. Une rupture produite dans l'étroite bande de terre qui le ferme au Sud dut amener l'inondation totale de la plaine ; les dunes qui la couvrent en maints endroits dateraient de cette submersion.

Des coquillages, trouvés à la fois sur le penchant de

(1) Dans la partie Nord de la mer Morte (jusqu'à la presqu'île El Lisan), le fond se trouve à 300 mètres en moyenne au-dessous de la surface de l'eau. En un endroit, en face de Callirrhoé il est à 399 mètres. Mais, dans la partie Sud, le fond n'est guère que de 4 mètres. On peut donc admettre qu'avant la catastrophe qui détruisit Sodome et Gomorrhe (*Gen.* XIX), la mer Morte s'étendait seulement jusqu'à la presqu'île El Lisan. La Pentapole devait se trouver au sud de cette presqu'île. Le Jourdain pouvait traverser la mer Morte comme il traverse encore le lac Mérom et le lac de Tibériade, et, sortant avec un volume d'eau beaucoup moindre qu'il n'était entré, arroser sans l'inonder, la plaine de Siddim, pour se perdre ensuite grâce aux infiltrations et à l'évaporation. (Cf. *Dictionnaire de la Bible*, au mot « Morte [mer] ».)

(2) Voir aux préliminaires, ch. I, p. 9.

collines riveraines du lac et dans les dunes de la plaine, fournissent à cette explication la plus forte vraisemblance.

La pesanteur spécifique de l'eau de la mer Morte est considérable. Tandis que les eaux moins salées, plus légères, se ramassent dans les couches supérieures, en bas, la densité est beaucoup plus grande. Elle varie suivant les profondeurs et les endroits entre 1,0216 et 1,2533, avec 1,16 comme moyenne approchée (1). La nappe d'eau entière est tellement huileuse et saline que le sable, sur les bords, est mêlé de petits cristaux de sel (2).

La mer Morte est un lac sans écoulement, qui perd par l'évaporation (la température atteint assez souvent 40 degrés et monte parfois jusqu'à 50) une quantité d'eau égale à celle qu'il reçoit du Jourdain et des quelques autres rivières qui s'y déversent (soit environ 6 millions et demi de tonnes par jour). A l'époque des pluies, son niveau s'élève et ses eaux couvrent, principalement vers le Sud, un espace plus considérable.

Un bateau à vapeur fait aujourd'hui un service assez régulier entre l'embouchure du Jourdain et la région du *Kérak* où se trouve un vieux castel des croisés, qui dresse sa masse gigantesque à la frontière du désert et qui rappelle les exploits de Renaud de Châtillon. Le batelier, qui s'intitule *capitaine de la mer Morte*, porte aux Bédouins des provisions, fruits et pastèques, et rapporte le blé des plateaux de Moab.

(1) *Explor. géolog. de la mer Morte*, par J. LORTET, p. 278.

(2) Voir l'analyse de l'eau de la mer Morte donnée par le Dr Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, p. 173 :

Sel marin ou chlorure de	sodium	6,0125
—	magnésium	16,349
—	potassium	0,963
—	calcium	1,0153
Bromure de magnésium		0,504
Sulfate de chaux		0,078
Eau		76,8899

C'est la présence des chlorures et des bromures de magnésium qui empêche les êtres organisés de vivre dans la mer Morte. Quant à la salure, elle provient plutôt, dit le Dr Lortet, des sources thermales du rivage du lac que des puissants dépôts de sel gemme avoisinant le Djebel Ousdoum.

AUTOUR DE LA MER MORTE

MONT DE SODOME. — Lorsque Dieu punit les villes coupables, le feu d'en haut se mêla au feu d'en bas pour détruire Gomorrhe et Sodome qui devaient se trouver dans le fond, près de la montagne qui porte encore son nom, le *Djébel Ousdoum*, masse de sel gemme. La légende, déjà citée par Josèphe, qu'on y peut voir la statue de la femme de Loth, légende si souvent répétée depuis par les pèlerins, a cependant été mise prudemment en doute par certains d'entre eux. Sainte Éthérie, au IVe siècle, disait, avec une pointe de malice peut-être, qu'on la montrait encore *peu avant* son passage à Sodome.

LE NÉBO. — Aux alentours de la mer Salée, on aperçoit aussi, à gauche, dans les montagnes de Moab, le *Mont Nébo*, une des plus belles hauteurs de cette contrée, d'où l'on a vue sur presque toute la Palestine. Moïse mourut là... sans pouvoir entrer dans la Terre promise, mais en la saluant de son regard et des accents de son cantique, et le Seigneur l'enterra dans la vallée. Personne n'a connu sa sépulture jusqu'à ce jour (1). Au moment de la captivité, Jérémie cacha probablement l'arche d'alliance dans le tombeau de Moïse. On ne l'a plus revue.

Ces lieux étaient pleins de monastères au IVe siècle, suivant le témoignage de l'espagnole sainte Ethérie, et une église s'élevait sur le Nébo.

MACHÉRONTE ET MOAB. — L'emprisonnement et la mort de saint Jean-Baptiste, ordonnés par le tétrarque de la Galilée et de la Pérée, Hérode Antipas, à la prière d'Hérodiade, sont les souvenirs vénérés à *Machéronte*, qui apparaît avec son mamelon dans un site solitaire, sous le nom à peine modifié de *Mekaour*. Machéronte était un de ces sommets fortifiés où les Hérode aimaient à mettre en sûreté leurs personnes et leurs trésors tels : Alexandrium (Sartabéh), Massada et Herodium.

La chaîne de montagnes qui court à l'orient de la mer Morte porte, au sud du ouadi Modjib, spécialement le nom de *Mont de Moab*. Les habitants de ce pays, descendants de Loth, étaient en somme, les cousins d'Israël. Ils évitèrent tout conflit au moment où les Hébreux arrivaient du désert en la Terre Promise ; mais, plus tard, les cousins devinrent ennemis acharnés. Et, depuis les Juges et les Rois jusqu'au dernier prophète, Moab fut pour Israël le type de l'adversaire héréditaire. Presque tous les prophètes ont contre lui une page de véhémentes invectives (2).

(1) *Deut.* XXXIV, 6

(2) *Is.* XV, XVI ; *Jer.* XLVIII, etc.

LE KÉRAK. — Le *Kérak*, qu'on peut voir sur une haute montagne aux flancs escarpés, au-dessus de la presqu'île El Lisan, est l'ancienne Kir-Aréseth ou Kir-Moab, devenue célèbre au moyen âge par son immense forteresse bâtie par les croisés et désignée sous le nom de Kérak ou encore *Petra deserti*. Ce fut une razzia du célèbre sire du Kérak, Renaud de Châtillon, qui amena la chute du royaume latin de Jérusalem (1187).

MASSADA. — A l'ouest de la mer Morte, sur la côte, on distingue la haute montagne de Massada et le promontoire plus rapproché d'Engaddi. A Massada, le cruel Hérode construisit un palais et une forteresse de campagne dans laquelle il fit enfermer sa mère, sa sœur et sa fiancée Marianne, pour les mettre en sûreté pendant un de ses voyages à Rome. La forteresse, élevée sur la plate-forme d'une montagne taillée à pic de tous côtés, était vraiment imprenable.

Là, bon nombre de Juifs retirés dans la citadelle, après la destruction de Jérusalem par Titus, se tuèrent eux-mêmes, à l'instigation d'Eléazar, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains qui les assiégeaient. Au pied de la montagne, on trouve encore le mur de circonvallation du général Bassus et les boulets de pierre lancés par les balistes. Plus tard, les Arabes et les croisés fortifièrent aussi ce lieu.

ENGADDI. — L'Aïn Djédi (*Engaddi*, source du chevreau) est situé à quelques heures au nord de Massada et domine d'environ 100 mètres le niveau de la mer Morte. Engaddi, dont le *Cantique des cantiques* célèbre les vignes odoriférantes, était une ville agréable avec sa belle source, son baume et ses palmiers. Josué l'avait assignée à la tribu de Juda. Elle servit de refuge à David fuyant la haine de Saül.

V — SAINT-SABAS

LE COUVENT. — Autrefois, on allait à cheval, et l'on passait à Saint-Sabas au retour de Jéricho. Mais il vaut mieux en faire le but d'une excursion spéciale, qui peut prendre un jour avec un âne, une demi-journée seulement avec un cheval. La lettre de recommandation du patriarche grec dont il fallait se munir autrefois n'est plus de rigueur aujourd'hui. On peut visiter de plus, sur le même chemin, avec un petit détour, le monastère de Saint-Théodose.

Le couvent de Saint-Sabas est une sorte de forteresse monastique située à 15 kilomètres environ au sud-est de

Jérusalem, sur les bords escarpés du Cédron, parmi les cavernes nombreuses dont les rives du torrent sont parsemées. Il est flanqué de deux tours. La plus éloignée est réservée aux femmes qui désirent avoir une idée générale du couvent, dont l'entrée leur a toujours été interdite. Une seconde tour domine les sombres bâtiments qu'entourent de hautes murailles. C'est la tour de garde, du haut de laquelle un caloyer surveille les alentours et signale l'arrivée des visiteurs. Jadis, quand on arrivait au couvent, il descendait, au moyen d'une corde, une petite corbeille d'un mâchicoulis très élevé, pour recueillir la lettre de recommandation.

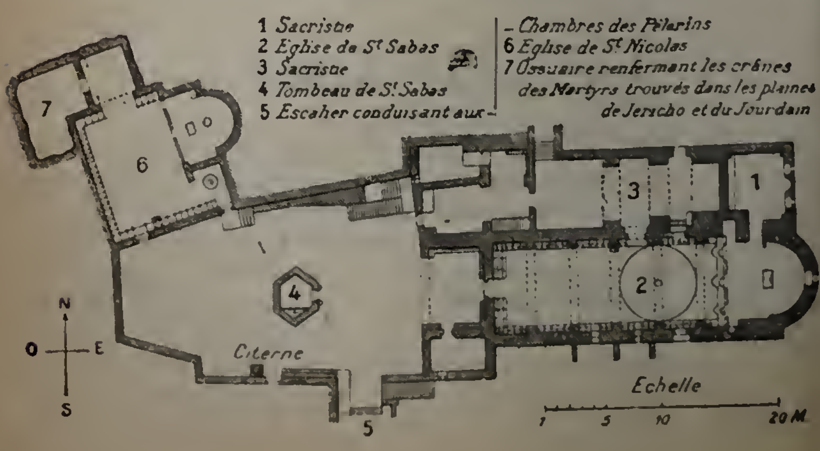
Une grosse porte s'ouvre, étroite et basse, au pied des murs, et l'on introduit les visiteurs.

On arrive par un double escalier dans la cour intérieure, où se trouvent le tombeau de saint Sabas, la chapelle souterraine de Saint-Nicolas et la grande église du monastère. De vieilles peintures byzantines y représentent les principaux saints ou patrons du couvent.

LES SOUVENIRS ET LES USAGES. — L'église de Saint-Nicolas aménagée dans une vaste grotte, comprend deux parties : l'église proprement dite, et un oratoire consacré

PLAN DE L'ÉGLISE ET AUTRES SANCTUAIRES DE SAINT-SABAS

d'après Pierotti.



aux nombreux moines martyrisés par les bandes de Chosroès ou d'autres barbares. On voit leurs crânes, entassés les uns sur les autres. Cette église, la première bâtie par saint Sabas, était dédiée au Théoctiste (Dieu constructeur).

Devant ce premier sanctuaire, un petit *édicule* s'élève au milieu d'une cour pavée et recouvre le tombeau du saint fondateur.

Sur le même côté de la montagne, il y a aussi la *grotte du Lion*, taillée dans le rocher, et qui possède de très anciennes peintures. Le souvenir historique de ce fidèle serviteur de saint Sabas doit être reporté aux environs de Scythopolis.

La principale église, dite de l'*Annonciation*, fut construite par les moines arméniens, et ne possède pas de souvenir particulier.

De l'église, on descend au *réfectoire* par un petit escalier. C'est une salle assez longue, couverte de peintures représentant la Cène et les grands saints de Palestine, anachorètes et cénobites. Des tables avec des plaques de marbre sont disposées tout le long. Pour les moines, il n'y a qu'un seul repas par jour en commun. C'est, à peu de chose près, le règlement des Trappistes ; on ajoute une légère collation, en dehors des jours de jeûne, vers 4 heures du soir. Le repas est précédé d'une lecture, du *Pater* et d'une courte prière. La lecture a lieu tous les jours durant ce repas. On lit la vie du saint du jour ou une explication du mystère que l'Eglise célèbre.

L'abstinence est perpétuelle. Le vin est permis, sauf le mercredi, le vendredi et les jours de jeûne.

Les moines ont tous les jours le grand office et la Messe chantée.

Suspendues dans un simple et gracieux beffroi, les cloches carillonnent aux heures des offices. On dit que les échos du Cédron répercutent leurs sons harmonieux jusqu'aux bords de la mer Morte.

Saint Jean Damascène, disciple de saint Sabas, saint Georges, saint Pierre et saint Paul ont leurs *oratoires* distincts, et rien n'est pittoresque comme le dédale que l'on parcourt pour aller de l'un à l'autre de ces sanctuaires.

L'église de Saint-Jean Damascène est divisée en deux : la chapelle et le tombeau du grand docteur, dont le corps

a été enlevé par les Russes et transporté à Moscou, puis une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste.

C'est ici, dans une de ces cellules étroites, que le célèbre défenseur des images composait ses ouvrages théologiques et versait dans ses douces poésies toute la tendresse de son cœur envers la Mère de Dieu.

La tour de garde renferme un oratoire dédié à saint Siméon Stylite.

Au bord du torrent jaillit, dans une *grotte*, une source fraîche obtenue par les prières de saint Sabas.

Actuellement, les moines — grecs orthodoxes — ne se livrent que peu ou point à l'étude. Leur passe-temps principal, en dehors des offices, consiste à cultiver de petits jardins établis sur les flancs rocheux qui portent le monastère. La tradition dit que saint Sabas planta de sa main dans une fissure du roc, le palmier qu'on voit encore ; le tronc est toujours le même, mais la tige dépérit tous les quatre cents ans pour se renouveler. Il fleurit en avril, et les fruits, qui n'ont pas de noyau, mûrissent en septembre.

Les moines passent des heures entières de la journée sur les terrasses du couvent. Ils contemplent le ciel, la nature ; c'est leur manière de faire oraison et de méditer ; ils sont même familiers avec les oiseaux. De nombreux merles apprivoisés, aux ailes couleur d'or, de gentilles colombes voltigent auprès d'eux et viennent se poser sur leurs épaules ou manger dans leurs mains.

LE FONDATEUR. — Ce fut l'âpreté même de cette solitude, sur les bords du Cédron, qui détermina le choix de saint Sabas (478). A l'origine, les flancs opposés du torrent furent habités. Un grand nombre de grottes étaient creusées dans le roc, la plupart à peu près inaccessibles. Là vivaient les anachorètes. C'était une étrange ruche de cellules distinctes suspendues au-dessus de l'abîme. Saint Sabas avait réalisé l'une des plus étonnantes formes de l'austérité ascétique. Il y avait alors, en effet, deux sortes de moines, les ermites et les cénobites, et deux sortes de couvents, la laure, résidence des ermites, et le monastère résidence des cénobites.

La *laure* (ce mot grec signifie *rue*) était un groupement d'ermitages, une sorte de village d'anachorètes qui

avaient chacun leur habitation distincte, soit dans une grotte, soit dans une cabane quelconque. Quelquefois, un ancien avait sous sa direction un ou deux disciples qui se formaient à la vie érémitique. Ces solitaires passaient la semaine dans leur grotte ou leur cabane, se délassant de la prière ou de la contemplation par des travaux manuels, comme la fabrication de nattes ou de corbeilles, d'où ils tiraient quelques ressources. Ils se réunissaient le dimanche et à quelques jours de fête dans l'église principale qui était comme la paroisse de cette cité monastique, et, ces jours-là, ils prenaient ensemble leur repas dans un réfectoire commun.

Dans les *monastères*, les religieux vivaient en communauté, on les appelait à cause de cela des cénobites. Tout était en commun, les prières, les exercices, les repas, sous un supérieur qui gouvernait les personnes et administrait les biens.

Les monastères présentaient l'aspect de forteresses, en un temps où les révoltes, les troubles religieux étaient fréquents. Les moines eux-mêmes se mêlaient à la lutte. Ils furent les plus vaillants défenseurs de l'orthodoxie (1), comme aussi parfois de l'erreur en Palestine. Autant ils étaient calmes et paisibles dans leurs pauvres demeures, autant ils se montraient ardents à la bataille, armés et redoutables comme des soldats. Ils eurent plusieurs fois à se défendre contre les incursions des Arabes et des Perses. Depuis, ce sont les razzias des Bédouins qui ont rendu les grottes de Saint-Sabas désertes. Plus en sûreté dans leur forteresse, les moines coulent des jours paisibles. Le monastère actuel pourrait, au besoin, soutenir un siège.

Saint Sabas, saint Jean le Silenciaire, saint Jean Damascène, saint Cosmas, saint Théophane Graptos sont les noms les plus connus des serviteurs de Dieu qui ont vécu dans ce monastère.

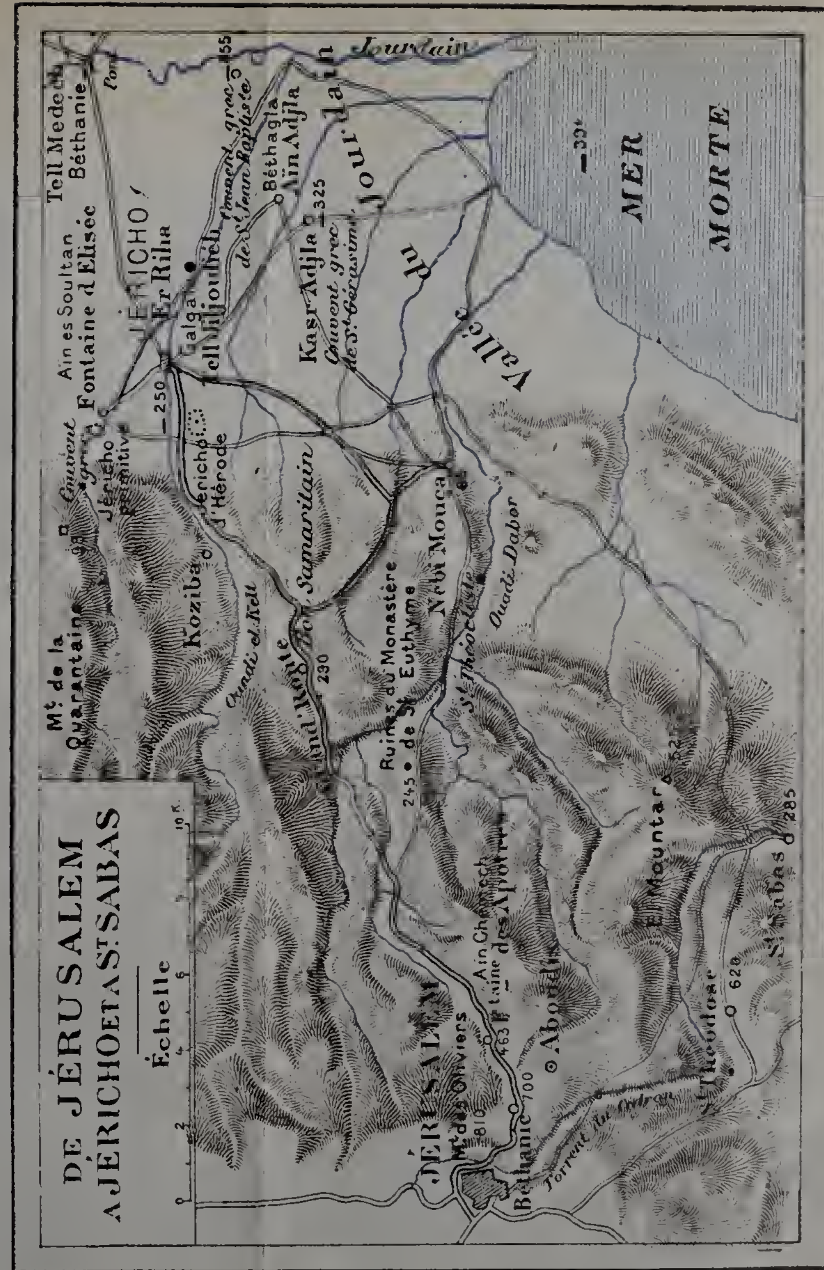
Toute cette laure est un vaste reliquaire; l'air est embaumé de la sainteté des anciens moines, le sol empourpré de leur sang.

(1) Voir au chapitre VII, p. 192, la manifestation de 10 000 moines de Saint-Sabas contre les monophysites dans la basilique de Saint-Etienne à Jérusalem (516).

COUVENT DE SAINT-THÉODOSE (DEIR DOSI). — U détour d'une heure permet de visiter, au retour de Saint-Sabas, un autre couvent célèbre que l'on aperçoit au n du Cédron sur les hauteurs qui dominent le torrent. Les Grecs orthodoxes ont restauré en partie ce monastère, et les moines solitaires aiment à y accueillir les pèlerins. De la porte du couvent de Saint-Sabas, un sentier escalade les crêtes à l'Ouest, et ménage, durant l'ascension, le plus beau coup d'œil sur la mer Morte. On le suit jusqu'à Saint-Théodose.

Pendant que saint Sabas organisait dans la gorge déserte la vie érémitique, saint Théodose fondait non loin de là un monastère destiné à la vie en commun, la vie cénobitique. D'où le surnom de *cénobiarque* donné au fondateur. Le couvent fut, durant plusieurs siècles, le refuge d'un grand nombre de moines et de saints. Il renfermait, pour les religieux de rites divers, diverses chapelles dont les ruines restent parfaitement apparentes. On a retrouvé aussi la crypte funèbre où, près de saint Théodose, dormaient ses innombrables disciples, autant de héros de l'ascétisme chrétien.

Du couvent, on gagne le chemin de Bethléem, près du monastère des Clarisses, pour rentrer à Jérusalem.



E. Ruzé Gr.

La Palestine.

CHAPITRE XIII

Hébron

[*De Jérusalem à Hébron, 39 kilomètres.*]

Hébron peut faire le but d'une excursion intéressante u pays des patriarches (1). Les voitures s'y rendent en uatre ou cinq heures. Il est bon d'emporter avec soi des rovisions de route et de ne demander à l'auberge juive i mènent les drogmans que la table et le couvert. Quatre eures suffisent pour faire cette excursion en automobile. La route est belle. Elle se confond avec celle de Bethléem isqu'au tombeau de Rachel. A cet endroit, on tourne droite.

I — LE CHEMIN D'HÉBRON

[*Voir la carte hors texte, p. 334.*]

EL KHADER, KALAT EL BOURAK. — Après avoir passé de 3 kilomètres le tombeau de Rachel (voir p. 278), n aperçoit, à droite, le petit village d'*El Khader*, avec le ouvent grec de Saint-Georges, où l'on traite les fous en leur rrant le cou dans un cercle de fer attaché au bout d'une rte chaîne.

Voici bientôt, à gauche, *Kalat el Bourak* (château de la énédiction), la forteresse des réservoirs ou des Vasques tes de Salomon (voir ch. XI).

Tour à tour, le chemin grimpe ou descend. Abraham it passer par là quand, fidèle à Dieu, il se rendait de ersabée à la terre de Moriah pour y sacrifier son fils. De ème Jacob, qui venait de perdre Rachel. Là aussi dut

1) Nous transcrivons à la fin de ce chapitre, p. 336, quelques aits de la vie des patriarches à Hébron.

passer David avec ses vétérans qui marchaient à l'attaqu de la capitale des Jébuséens.

Et la sainte Famille ne s'enfuit-elle point par cette voi vers l'Egypte?... Près d'Hébron, au Khirbet Nassarah, l tradition locale avait dédié à la Sainte Vierge une églis malheureusement disparue.

Amos était de *Thécua*, que l'on découvre à l'horizon sur la gauche, dans le désert de Juda.

BEIT ZAKARIA, AIN ARROUB. — On laisse à droit à deux kilomètres environ, le Khirbet Djédour, ou ruin de *Gédor*, ville mentionnée dans le Livre de Josué (xv, 58 puis, du même côté, au milieu d'un verger, une *maiso russe* destinée à servir d'abri aux pèlerins. A quelques di tance à l'ouest de cette hôtellerie se trouvent les ruines *Beit Zakaria*, où Judas Machabée plaça son camp, afin tenir tête à l'armée d'Antiochus Eupator, venant Bethsour pour s'emparer de toute la Judée. C'est ent Bethsour et Beth-Zacharia que se livra la bataille curie sement décrite au 1er livre des Machabées.

Judas quitta la citadelle (de Bethsour) et alla camper à Bet Zacharia, vis-à-vis le camp du roi (Antiochus). Le roi se le de grand matin et fit prendre brusquement à son armée chemin de Beth-Zacharia, et les troupes se disposèrent po l'attaque et sonnèrent de la trompette. Ils mirent sous les ye des éléphants du jus de raisin et de mûre pour les exciter combat. Ils distribuèrent ces animaux entre les phalange chaque éléphant était accompagné de mille hommes revêtus cuirasses en mailles de fer, avec un casque d'airain sur tête, et cinq cents cavaliers d'élite étaient rangés auprès de lu Sur chacun de ces éléphants s'élevait, pour sa défense, solide tour de bois attachée autour de lui par des sangles, chaque animal portait trente-deux hommes de l'armée, comb tant sur les tours, en plus de son cornac... Lorsque les ray du soleil tombèrent sur les boucliers d'or et d'airain, les m tagnes resplendirent de leur éclat et brillèrent comme des lam de feu... Judas s'avança avec son armée pour livrer bataille six cents hommes de l'armée du roi tombèrent. Eléazar, s nommé Ab-Aron, aperçut un des éléphants couvert des har royaux et dépassant tous les autres en hauteur. S'imaginant le roi était dessus, il se dévoua pour délivrer son peuple s'acquérir un nom immortel. Il courut hardiment vers lu travers la phalange...; il se glissa sous la bête, lui enfonça

pée et la tua; l'éléphant tomba par terre sur lui et Eléazar mourut là (1).

Dans le ouadi Arroub, sur la droite du chemin, jaillit une source de dessous une voûte, où l'on remarque une niche portant encore les marques d'anciennes peintures. C'est l'*Aïn Arroub* ou source du Caroubier. Les eaux, après avoir suivi les nombreuses sinuosités d'un aqueduc qui serpente à travers la vallée, étaient conduites, partie à Hérodium, partie à Bethléem et partie à Jérusalem. Cet aqueduc remonte à Pilate qui, pour l'entreprendre, s'appropria une partie des offrandes du Temple. Les plaintes des Juifs causèrent sa disgrâce et son exil dans les Gaules, vers l'an 36 (2).

La fontaine se trouve aux deux tiers de la distance jusqu'à Hébron; un petit café arabe y est installé.

FONTAINE DE SAINT-PHILIPPE, BETHSOUR. — On rencontre ensuite, à gauche, l'*Aïn Diroueh* ou fontaine de Saint-Philippe. La plus ancienne tradition lui fait revendiquer l'honneur d'avoir prêté ses eaux au diacre Philippe pour baptiser l'eunuque de la Candace d'Ethiopie.

L'ange dit à Philippe : « Va du côté du midi, sur le chemin *du désert* qui mène de Jérusalem à Gaza. » Le diacre y atteignit le ministre de la reine d'Ethiopie, prosélyte qui revenait de Jérusalem et lisait dans Isaïe, sans le comprendre, le passage de l'Homme des douleurs. Philippe lui annonça Jésus, et, tout en continuant, ils rencontrèrent l'eau. Et l'eunuque dit : « Voici de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? — Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible. » L'eunuque répondit : « Je crois que Jésus est le Fils de Dieu. » Et ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe le baptisa (3).

A l'est de la fontaine se voient les restes d'une ancienne église à trois nefs, de 16 mètres sur 14. En face, sur une colline d'une centaine de mètres d'élévation, se dresse une forteresse démantelée datant peut-être des croisés. A ses pieds gisent les ruines informes de l'ancienne *Bethsour* de

(1) *I Mach.* VI, 32-46.
(2) *Antiq. jud.*, l. XVIII, ch. III.
(3) *Act.* VIII, 26 et suiv.

Josué, qui resta de tout temps pour le pays une forteresse avancée contre les Bédouins de l'Idumée (1).

D'après l'opinion commune, cette forteresse doit être identifiée avec la ville forte de même nom, qui joua un grand rôle au temps des Machabées. C'est à Bethsour que Judas Machabée, à la tête de 10 000 hommes seulement, défit les 65 000 soldats de Lysias (2). Judas y laissa une garnison. Deux ans après, Lysias revint avec 120 000 hommes, et s'empara de la forteresse (3).

A plusieurs reprises, par une échancrure des montagnes, on aperçoit dans le lointain la Méditerranée. Une dernière montée mène en *face* du gros village d'*Halhoul*, qui a gardé à travers les siècles ce nom déjà mentionné dans Josué (4). Au dire des musulmans, ce village posséderait le tombeau du prophète Gad. La mosquée est dédiée à Jonas.

CHÊNAIE OU CHÊNE DE MAMBRÉ. — Sur les hauteurs d'Er Rama se voient, à gauche de la route, à une distance d'environ 500 mètres, les magnifiques murailles du *Haram Ramet el Khalil* (enceinte sacrée de la hauteur de l'ami de Dieu). Un sentier mène à cette vaste enceinte construite au milieu des champs avec d'énormes blocs bien taillés et admirablement disposés. A l'angle Sud-Ouest se trouve un puits profond à large ouverture bordée de pierres polies en bel appareil.

Ce serait ici, *d'après une tradition juive de basse époque et la tradition byzantine*, l'emplacement de la *Chênaie de Mambré* où Abraham eut sa tente et où il fut gratifié de l'apparition de trois anges qui lui annoncèrent un fils.

Il est difficile de suivre les fils assez emmêlés des *traditions diverses* se rapportant à la Chênaie de Mambré.

1re **TRADITION : RAMET EL KHALIL.** — L'historien Josèphe

(1) *Jos.* XV, 58 ; *II Paral.* XI, 7.
(2) *I Mach.* IV, 28-36 ; *II Mach.* XI, 1-12. Dans ce dernier passage (XI, 5), Bethsour est indiqué par l'ensemble des manuscrits à 5 stades de Jérusalem, soit environ 900 mètres, et certains détails de la guerre pourraient porter à croire que, en effet, Sion et Bethsour étaient très rapprochés. Cependant, d'autres détails donnent l'impression contraire, et le *Codex Alexandrinus* porte, au lieu de 5 stades, 5 skhènes, soit 150 stades.
(3) *I Mach.* VI, 49-50 ; *II Mach.* XIII, 18-22.
(4) *Jos.* XV, 58.

parle d'un grand *térébinthe* que l'on disait exister depuis la réation. Pour exprimer cette haute antiquité, il l'appelle Oxygès, nom d'un titan, d'après la légende grecque. On se servait alors u mot « oxygien » pour dire, en style poétique, « très ncien », « primordial ». Bien que la distance d'Hébron marquée ar l'historien juif soit de six stades seulement (1 100 mètres), est très probable que le lieu visé est le Ramet el Khalil clairement identifié en 333 par le Pèlerin de Bordeaux avec la Chênaie de Mambré.

Les auteurs des apocalypses apocryphes du premier siècle prétendent qu'à l'ombre de l'arbre d'Abraham Dieu leur avait révélé s mystères célestes. Ainsi, c'est à Ramet el Khalil que se ndent, pour recevoir leurs inspirations, le pseudo-Baruch et pseudo-Esdras (1). Une légende, accréditée au IIIe siècle, vouit que le térébinthe dût son origine au bâton de l'un des trois ges à qui Abraham donna l'hospitalité. Pareil au buisson ardent, pouvait brûler, assurait-on, sans se consumer.

Après avoir été fréquemment, chez les Juifs, l'objet d'un culte, emplacement de la tente d'Abraham fut exécré par eux au siècle, sous les Antonins. Saint Jérôme nous dit qu'Adrien, nsurrection de Bar-Cokéba une fois étouffée (135), réunit en ce u une énorme quantité de Juifs prisonniers pour y être vendus vil prix. Telle fut l'origine d'une solennité annuelle qui attiit un grand concours de païens. Sous Adrien fut construite très obablement la magnifique *enceinte sacrée* qui subsiste encore. le paraît n'avoir jamais été achevée. On y voit des blocs de ,70, 4m,75, 5m,25 de longueur, qui rappellent l'appareil du and temple de Baalbek bâti à la même époque (2). L'empereur nstantin, dit saint Jérôme, renversa les idoles qui souillaient t endroit et fit élever à leur place une *basilique chrétienne*.

Cette basilique est mentionnée en 333 par le Pèlerin de Boraux. Le térébinthe mourut sous Constance (337-351). Cependant, chrétiens, païens (3) et juifs continuèrent à affluer à Ramet Khalil, appelé alors Tente d'Abraham, pendant tout le IVe et Ve siècle. La carte de Madaba (VIe siècle) représente l'église connstantinienne, qui est encore visitée par le pèlerin Arculfe en 670, stérieurement aux invasions persane et arabe. On voit aujour-

1) Auteur du IVe livre d'Esdras non accepté comme inspiré r l'Eglise.

2) A comparer également avec l'enceinte romaine de Bétocécé. ès de Tortose (seconde moitié du IIe siècle, d'après des inscripns) et celle de Cheikh Barakat, près d'Alep, construite en rtie sous Titus et en partie sous Adrien.

3) Les païens révéraient Abraham comme un demi-dieu. Au e de l'hérétique Marcion, ce patriarche aurait préexisté l'origine du monde.

d'hui les restes assez informes de ce monument (appelé *Kenisé*, l'église) à une cinquantaine de mètres à l'est de l'encein païenne. En 1874, les ingénieurs du Survey ont pu constat l'existence d'un narthex de 10 mètres de largeur. Déjà alors était impossible de vérifier la longueur du monument et l'exi tence des absides. Les indigènes ont presque tout détruit po emporter les meilleurs matériaux et les faire servir à de no velles constructions.

La disparition du térébinthe occasionna des divergences d'op nion touchant l'emplacement de la Chênaie de Mambré Cepe dant, la tradition favorable à Ramet el Khalil est encore consign dans la relation de Jacques de Vérone (1335) et dans les écri de Boniface de Raguse (XVIe siècle) et Quaresmius (XVIIe siècle

2° **TRADITION : KHIRBET SIBTA** (*Etablissement russe*). — Les pèlerins Sæwulf et Daniel, au commencement du XIIe siècl et Burchard du mont Sion, à la fin du XIIIe, croient retrouv l'emplacement de la tente d'Abraham au *Khirbet Sibta*, à 2 kil mètres environ au nord-ouest d'Hébron, à l'endroit où les Russ ont construit une hôtellerie et une grande église. Cette traditi s'était encore conservée chez les musulmans, lors du voyage Robinson en 1838. Au XIVe siècle, Jacques de Vérone, favorab à Ramet el Khalil, identifie le Khirbet Sibta avec le pays Moriah où eut lieu le sacrifice d'Abraham. Dans la proprié russe, on voit aujourd'hui *deux énormes chênes verts* mesura l'un 3 mètres, l'autre 8 mètres de circonférence. Ce derni a beaucoup dépéri en ces dernières années.

3° **TRADITION : DJÉBEL ER ROUMEIDÉH** (*Montagne à l'oue d'Hébron*). — Au cours du XIIe siècle, pendant l'occupation d'H bron par les croisés, le clergé franc crut généralement q Mambré devait être localisé au pied de la montagne qui fa face à Hébron du côté de l'Ouest (Djébel er Roumeïdéh). O montra le site du Chêne d'Abraham à Affagart (1533), sur versant oriental de la même montagne, et à Pietro della Val (1614), au sommet. En 1835, un indigène indiquait encore voyageur Noroff le Djébel el Roumeïdéh comme l'emplaceme de Mambré.

CONCLUSION. — En réalité, le mont Er Roumeidéh, qui trouve vis-à-vis des tombeaux des patriarches, paraît être site primitif d'Hébron. Quant à l'emplacement de la Chêna d'Abraham, il semble qu'il faille le chercher, avec la traditio byzantine, sur la montagne d'Er Rama, un peu plus au Su cependant, au *Khirbet Nimra* (1) dont le nom garde enco

(1) Quelques indigènes prononcent aussi Mimra. Deux sourc

presque intact celui de *Mamré* (ou, par euphonie, Mambré). Ce point est éloigné de 1 100 mètres environ de la ville actuelle (1). Par sa proximité d'Hébron, il vérifie mieux que Ramet el Khalil les expressions bibliques : « Mambré *qui est* à Hébron », « Mambré *qui est* Hébron » (2).

KAPHARBARUKA. — C'est des hauteurs de *Kapharbaruka* (Béni Naïm) (3) qui dominent la mer Morte, à l'est du Ramet el Khalil, qu'Abraham vit monter dans le ciel les tourbillons de fumée annonçant la chute de Sodome et de Gomorrhe.

NAHAL ESCOL, KHIRBET NASSARAH OU KÉFER MARIAM. — La route longe, en le laissant à droite, le ouadi Escol, qui répondrait, d'après une tradition déjà rapportée par saint Jérôme, au Nahal Escol de la Bible. Ce serait donc de cette vallée que les espions de Moïse auraient rapporté, soutenue par deux hommes, pour plus de commodité, la grappe de raisin monumentale. *Escol* est donné avec *Mambré* et *Aner* comme le nom de personnages ou de tribus ayant fait alliance avec Abraham (4).

A droite encore, le *Khirbet Nassarah* (la ruine du village chrétien) appelé aussi *Kéfer Mariam*, village de Marie.

II. — VILLE D'HÉBRON

HISTOIRE. — Hébron, fondée, nous dit la Bible, sept ans avant Tanis, la plus antique cité de la Basse-Egypte, s'appelait primitivement Kiriath-Arbé, du nom d'Arba, fils d'Anak, qui en jeta les fondements. Elle devint la seconde patrie d'Abraham, surtout par le tombeau qu'il s'y acheta et qui forma le point d'attache de sa vie errante. Le nom moderne arabe est *El Khalil (l'ami)*, qui désigne Abraham,

situées près de là, vers le Nord, portent les noms significatifs d'Aïn Nimra et d'Aïn Sara.

(1) Tout cet historique est emprunté, pour le fond, à un travail très documenté du R. P. Abel, Dominicain, paru dans les *Conférences de Saint-Etienne* (1909-1910), p. 145-218.

(2) *Gen.* XIII, 18 ; XXXV, 27.

(3) Ce village portait aussi, il y a peu de temps, le nom de Kefr Bérek.

(4) *Gen.* XIV, 13.

l'ami de Dieu. Isaac y passa une grande partie de sa vie Jacob y revint habiter après avoir servi Laban.

Dans le partage de la Terre Promise, Hébron échut à la tribu de Juda et fut donnée à Caleb. Elle devint une ville de refuge, au pouvoir des lévites. David y fut sacré roi d'Israël, en fit sa capitale et y régna sept ans et six mois. A ses portes, Joab fit périr Abner, le général de Saül, pour venger la mort d'Asaël son frère, frappé par Abner au jour de Gabaon.

Le roi David marchait derrière le cercueil. On enterra Abner à Hébron... Le roi fit un chant funèbre sur Abner et dit :

Abner devait-il mourir comme meurt un insensé?
Tes mains n'étaient pas liées ni tes pieds dans les chaines!
Tu es tombé comme on tombe devant les scélérats.

Tout le peuple continua de se lamenter sur Abner (1).

Sur les bords de l'étang furent suspendus les meurtriers dont le zèle intempestif mit à mort Isboseth, fils de Saül que les dix tribus du Nord reconnurent pendant sept ans après la mort de son père (2).

Hébron, incendiée par Céréalis, général romain, peu avant le siège de Jérusalem par Titus, eut de la peine à se relever de ses ruines. Sous la domination musulmane elle conserva une certaine importance, et, dès lors, prit le nom d'El Khalil. En 1167, les croisés firent ériger Hébron en évêché. Le cardinal Mermillod, puis Mgr Petkoff, vicaire apostolique des Bulgares, en ont porté le titre. Les musulmans en sont restés maîtres depuis la déroute d'Hattin (1187). La vieille cité couvrait le sommet de la colline occidentale, la ville moderne occupe surtout la colline orientale et le fond de la vallée.

TOMBEAUX DES PATRIARCHES, ENCEINTE SACRÉE — A l'Ouest, la mosquée sise dans l'enceinte sacrée ou *Haram*, qui s'appuie contre la montagne, recouvre la caverne sépulcrale où furent ensevelis Abraham, Sara, Isaac, Rébecca, Jacob et Lia. Cette caverne, connue sous le

(1) *II Reg.* III, 31-34.
(2) Voir tous ces détails : *II Reg.* II-IV.

nom hébreu de *Macpéla*, est celle qu'Abraham acheta l'Ephron l'Ethéen pour en faire un tombeau de famille (1). Avant 1918 on ne pouvait pénétrer dans l'enceinte, et, aujourd'hui encore, une dalle scellée, située dans la partie Sud-Est de la mosquée (ancienne basilique restaurée par les croisés), interdit aux musulmans eux-mêmes l'entrée de la crypte (2).

Un manuscrit du xve siècle contient un procès-verbal d'une visite faite au tombeau de Macpéla, le 25 juin 1119, par les chanoines du prieuré latin établi à Hébron. Un jour, ils découvrent sous leur chapelle un puits, où descend un moine du nom d'Arnulphe. Celui-ci trouve deux grottes. Dans l'une gisent les restes de deux corps, dans l'autre sont quinze vases remplis d'ossements. Les premiers débris furent déclarés les restes de Jacob, les autres ceux d'Abraham et d'Isaac enseveli aux pieds de son père... On eut vite fait les identifications... Et de grandes solennités eurent lieu à Hébron après l'invention de ces précieuses reliques.

La magnifique enceinte sacrée d'Hébron est un parallélogramme rectangulaire d'environ 55 mètres sur 32. Les murs sont ornés de nombreux pilastres et bâtis en énormes blocs à bossage. Cette construction doit dater de la même époque que les soubassements du Haram de Jérusalem et du Haram de Mambré (3). Elle semble porter la signature des Romains.

La mosquée actuelle est, nous l'avons dit, une basilique byzantine restaurée par les croisés. Plus large que longue, elle mesure 21^{m},82 de longueur sur 28^{m},40 de largeur. Les voûtes d'arêtes sont supportées par quatre gros piliers. Entre les deux piliers de gauche, se trouve le cénotaphe commémoratif de *Rébecca* et, entre les deux piliers de droite, celui d'*Isaac*. Le cénotaphe de *Sara* (à gauche, quand on entre dans la mosquée) et celui d'*Abraham* (à droite, quand on entre dans la mosquée) sont situés dans le vestibule. Contre ce dernier cénotaphe, mais à l'intérieur

(1) *Gen.* XXIII.
(2) Pour pénétrer dans l'enceinte, il faut être muni d'une lettre de recommandation du gouverneur de Jérusalem pour le sous-gouverneur d'Hébron.
(3) IIe siècle.

de la mosquée, une ouverture pratiquée dans le sol et pa laquelle on introduit une lampe, permet de voir le fond d la caverne de Macpéla. Une petite cour précède la mosqué et, dans une sorte d'avant-cour, on peut voir le cénotaph de *Lia*, au Nord, et celui de *Jacob*, au Sud. C'est par erreu que les musulmans montrent le tombeau de Joseph (cou ronné par une coupole) au midi de l'enceinte. On sait qu ce patriarche fut enseveli près de Sichem.

VERRERIES, OUTRES. — Grande est l'activité à Hébron On y fabrique des outres en peau de chèvre et des am phores. On y travaillait déjà le verre au moyen âge (1) comme on le fit jadis à Tyr et à Sidon. Lampes, vases d narghiléhs, anneaux en verre coloré destinés à orner l licols des chameaux, des chevaux et des ânes, bracelets d jambes et des bras, bagues, perles, colliers pour les parur des femmes sortent de là.

POPULATION. — La population d'Hébron compren environ 12 000 habitants, la plupart musulmans. Les Juif qui sont un millier, fabriquent le vin dit d'Hébron. Pe à peu, le fanatisme d'autrefois s'est adouci, au moins ext rieurement. Sans être sérieusement inquiété, le voyage peut maintenant, pourvu qu'il soit accompagné d'un ind gène, faire le tour de la grande mosquée, y pénétrer, s' s'est muni d'un permis du gouverneur de Jérusalem, parcourir les rues tortueuses de la ville.

RÉCITS BIBLIQUES

LES ANGES DE MAMBRÉ. — Jéhovah apparut à Abraha aux chênes de Mambré. Comme il était assis à l'entrée de tente pendant la chaleur du jour, il leva les yeux et il aperç trois hommes se tenant devant lui. Dès qu'il les vit, il cour de l'entrée de la tente au-devant d'eux, et, s'étant prosterné terre, il dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne pas pas, je te prie, loin de ton serviteur. Permets qu'on appor un peu d'eau pour vous laver les pieds. Reposez-vous sous arbre, j'apporterai un morceau de pain ; vous prendrez d forces et vous continuerez votre chemin... »

(1) Les verreries d'Hébron sont déjà mentionnées en 1333 pa le rabbin Isaac Chelo.

Abraham s'empressa de revenir dans la tente vers Sara, et il lit : « Vite, trois mesures de farine ; pétris et fais des gâteaux ! » ’uis il courut au troupeau, et, ayant pris un veau tendre et bon, l le donna au serviteur, qui se hâta de l'apprêter. Il prit aussi u beurre et du lait, avec le veau qu'on avait apprêté, et il le ait devant eux ; lui se tenait debout près d'eux sous l'arbre, et s mangèrent.

Alors ils lui dirent : « Où est Sara, ta femme ? » Il répondit : Là, dans la tente. » Et il dit : « Je reviendrai chez toi dans un n à cette même époque, et Sara, ta femme, aura un fils. »

Abraham et Sara étaient des vieillards... Sara rit en elle-nême... Jéhovah dit à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle ri n disant : Est-ce que vraiment j'aurais un enfant, vieille comme e suis ? Y a-t-il rien qui soit impossible à Jéhovah ? L'an prohain, je reviendrai vers toi à cette même saison, et Sara aura n fils. » Sara nia en disant : « Je n'ai pas ri », car elle eut eur. Mais il lui dit : « Non, tu as ri. » (1)

LA RUINE DE SODOME. — Jéhovah dit : « Cacherai-je Abraham ce que je vais faire ?... Le cri qui s'élève de Sodome ; de Gomorrhe est bien fort et leur péché bien énorme. Je eux descendre et voir... »

Les hommes partirent et s'en allèrent vers Sodome, et Abraham : tenait encore devant Jéhovah. Il s'approcha et dit : « Est-ce ue vous feriez périr le juste avec le coupable ? Peut-être y a-t-il nquante justes dans la ville ; les ferez-vous périr aussi ?... Loin : vous d'agir de la sorte... » Jéhovah dit : « Si je trouve Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à toute ville pour l'amour d'eux. »

Abraham reprit : « Voici, j'ai osé parler au Seigneur, moi pousère et cendre. Peut-être des cinquante justes en manquera-t-il nq ; pour cinq hommes, détruirez-vous toute la ville ? » Il dit : Je ne la détruirai pas si j'en trouve quarante-cinq. » Abraham ontinua de lui parler et dit : « Peut-être s'y trouvera-t-il quarante istes. » Et Jéhovah dit : « Je ne le ferai pas, pour l'amour de s quarante. » Abraham dit : « Que Jéhovah veuille ne pas s'irter, si je parle ! peut-être s'en trouvera-t-il trente..» Et Jéhovah it : « Je ne le ferai pas, si je trouve trente justes. » Abraham t : « Voilà que j'ai osé parler à Jéhovah. Peut-être s'en trouvera-il vingt. » Et il dit : « Pour l'amour de ces vingt, je ne la truirai pas. » Abraham dit : « Que Jéhovah veuille ne pas s'irter, et je ne parlerai plus que cette fois : peut-être s'en trouvera-il dix. » Et il dit : « Pour l'amour de ces dix justes, je ne la truirai pas. »

(1) *Gen.* XVIII.

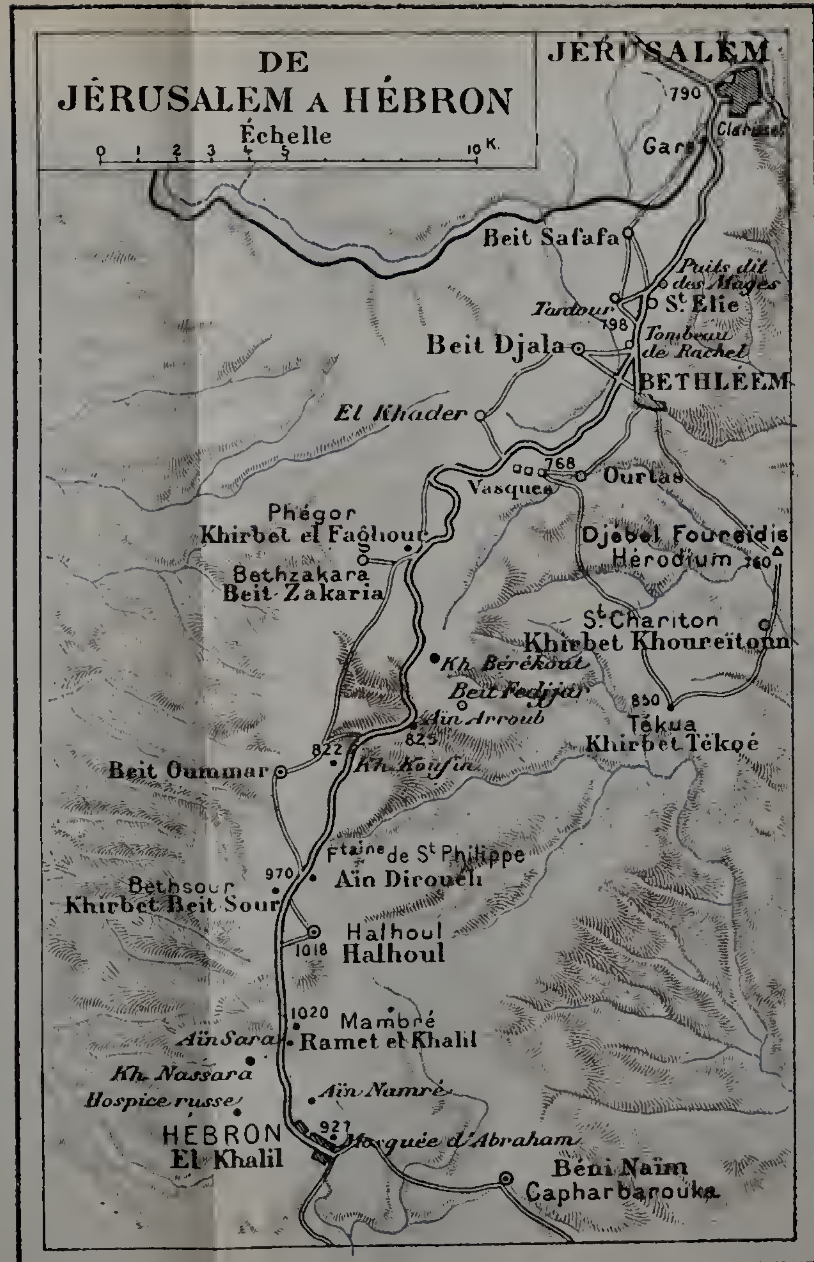
Jéhovah s'en alla... Et Abraham retourna chez lui. Abraham leva de bon matin et se rendit au lieu où il s'était tenu dev Jéhovah. Il regarda du côté de Sodome et de Gomorrhe et toute l'étendue de la plaine, et il vit monter de la terre une fu comme la fumée d'une fournaise (1)...

L'ACHAT DU TOMBEAU. — Sara mourut à *Kiriath-Arbé*, est Hébron... Abraham parla ainsi aux fils de Heth : « Je suis étranger et un hôte parmi vous ; accordez-moi de posséder vous un lieu de sépulture, afin que je puisse ôter de devant mon mort et l'enterrer. » Les fils de Heth répondirent à Abrah en lui disant : « Ecoute-nous, mon seigneur ; tu es un prince Dieu au milieu de nous ; enterre ton mort dans le plus beau nos sépulcres, aucun de nous ne te refusera son sépulcre pou déposer ton mort. » Alors Abraham se leva, et, se prostern devant le peuple du pays, devant les fils de Heth, il leur « Si vous voulez que j'ôte mon mort de devant moi pour l'enter écoutez-moi et priez pour moi Ephron, fils de Séor, de me c la caverne de Macpéla, qui lui appartient, et qui est au bout son champ ; de me la céder en votre présence pour l'argent qu' vaut, comme un lieu de sépulture qui soit à moi. » Or, Eph était assis au milieu des fils de Heth. Ephron le Héthéen répo à Abraham en présence des fils de Heth, de tous ceux qui entra par la porte de la ville (lieu ordinaire de réunion) ; il lui « Non, mon seigneur, écoute-moi ; je te donne le champ et j donne la caverne qui s'y trouve ; je te la donne aux yeux fils de mon peuple ; enterre ton mort. » Abraham se prost devant le peuple du pays, et il parla ainsi à Ephron en prés du peuple du pays : « Qu'il te plaise seulement de m'écouter donne le prix du champ, reçois-le de moi, et j'enterrerai là mort. » Ephron répondit à Abraham en lui disant : « Mon gneur, écoute-moi : Une terre de 400 sicles d'argent, entre mo toi, qu'est-ce que cela ? Enterre ton mort. »

Abraham *comprit* Ephron et *pesa*, en présence des fils de H l'argent qu'il avait dit : quatre cents sicles d'argent ayant c chez le marchand (2).

Ainsi le champ d'Ephron, qui est à Macpéla, vis-à-vis de Mam le champ et la caverne qui s'y trouve, ainsi que les arbres étaient dans le champ et dans ses confins tout autour, devin la propriété d'Abraham... Abraham enterra Sara, sa femme, d la caverne de Macpéla. Le tombeau était alors en dehors de ville (3).

(1) *Gen.* XVIII-XIX.
(2) Les marchés, en Orient, restent encore aussi poétiques forme, mais sont aussi peu désintéressés dans le fond.
(3) *Gen.* XXIII.



E.Ruzé Gr. La Palestine

CHAPITRE XIV

Emmaüs

[*Voir la carte hors texte, p. 350.*]

I — LA QUESTION D'EMMAUS

RÉCIT ÉVANGÉLIQUE. — Relisons l'Evangile :

Ce même jour, deux disciples étaient en route vers un village
ommé Emmaüs, distant de Jérusalem de 60 (ou 160) stades, et
s s'entretenaient de tous ces événements (1). Pendant qu'ils dis-
uraient, échangeant leurs pensées, Jésus lui-même les joignit
fit route avec eux ; mais leurs yeux étaient retenus, de sorte
l'ils ne le reconnaissaient pas. Il leur dit : « De quoi vous
itretenez-vous ainsi en marchant, que vous soyez tout tristes ? »
un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : « Tu es bien le
ul étranger venu à Jérusalem qui ne sache pas les choses qui
sont arrivées ces jours-ci ! — Quelles choses ? » leur dit-il.
s répondirent : « Les faits concernant Jésus de Nazareth, qui
ait un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu
devant tout le peuple ; comment les princes des prêtres et nos
agistrats l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont cru-
fié. Quant à nous, nous espérions que ce serait lui qui déli-
erait Israël ; mais avec tout cela, c'est aujourd'hui le troisième
ur que ces choses sont arrivées. A la vérité, quelques-unes des
mmes qui sont avec nous nous ont fort étonnés ; étant allées
ant le jour au sépulcre, et n'ayant pas trouvé son corps,
es sont venues dire, que des anges leur ont apparu et ont
noncé qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés au
pulcre, et ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient
t ; mais lui, ils ne l'ont point vu. »

Alors Jésus leur dit : « O hommes sans intelligence, et dont
cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne
lait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses pour entrer
ns sa gloire ? »

Puis, commençant par Moïse, et parcourant tous les prophètes,

(1) C'est-à-dire de la Passion et de la mort de Jésus.

il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernai
Lorsqu'ils se trouvèrent près du village où ils allaient, lui
semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent en disant
« Reste avec nous, car il se fait tard, et déjà le jour baisse.
Et il entra pour rester avec eux.
Or, pendant qu'il était à table avec eux, il prit le pain, pr
nonça une bénédiction, puis le rompit et le leur donna. Alo
leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais lui devint inv
sible à leurs yeux. Et ils se dirent l'un à l'autre : « N'est-il pa
vrai que notre cœur était tout brûlant au dedans de nous lorsqu'
nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures ?
Se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où i
trouvèrent réunis les onze et leurs compagnons, qui disaient
« Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon.
Eux-mêmes, à leur tour, racontèrent ce qui leur était arrivé e
chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction d
pain (1).

OPINIONS DIVERSES. — La localisation du souven
évangélique a suscité de nos jours de vives discussion
et les érudits se sont prononcés en faveur d'une dizai
de localités différentes : Amouas, Koubeibéh, Abougoc
Kastal, Koloniéh, Beit Mizzéh, etc. Amouas et Koubeibé
ont rallié jusqu'ici le plus grand nombre de suffrage
La première localité a pour elle le *nom*, le *chiffre* d
160 stades, donné par bon nombre de manuscrits et d
versions, dont plusieurs remontent aux IVe et Ve siècle
et surtout *la tradition locale primitive. La seconde peut* inv
quer le *chiffre* de 60 stades, porté par le plus grand nomb
des manuscrits, et *une tradition plus récente*, qui semb
remonter tout au plus aux Croisades.

DONNÉES DU PROBLÈME. — Voici, plus en détai
les données du problème :
1° Il y avait une localité du nom d'Emmaüs à la nai
sance de la plaine de Jaffa, à un peu plus de 160 stade
de Jérusalem (2). Cette localité fut illustrée par la victoi
de Judas Machabée sur le général syrien Nicanor (IIe sièc
av. J.-C.) (3). C'était une *ville* florissante. Incendiée l'an

(1) *Luc.* XXIV, 13.
(2) Le stade étant de 185 mètres, 160 stades font près d
30 kilomètres.
(3) *I Mach.* III-IV

le notre ère par le consul Varus, elle se releva de scs uines ; en 67, elle était devenue le chef-lieu d'une toparchie. u IIIe siècle, les Romains changèrent son nom en celui de *Vicopolis*, mais elle reprit l'ancien nom, que nous trouvons peine modifié, dans le mot arabe *Amouas*.

2° L'historien Josèphe connaît évidemment cette ville iblique d'Emmaüs, mais il semble mentionner un second mmaüs ou Ammaous, simple *village* situé à 30 ou 60 stades e Jérusalem (1), sur les terres duquel Titus établit 800 vétéans ou soldats libérés de la Xe légion.

3° Le Talmud signale aux environs de Jérusalem un Emnaüs où les Juifs allaient cueillir des rameaux verts pour a fête des Tabernacles (2).

4° Saint Luc nous montre deux disciples se rendant, le our de la Résurrection, à un *village* ou à un *bourg* du nom l'Emmaüs, à 60 stades de Jérusalem, d'après le plus grand iombre des manuscrits, presque tous occidentaux, à 60 stades selon un assez grand nombre d'autres, tous rientaux. La critique des manuscrits et des détails du récit ncline plutôt en faveur du chiffre 60. En effet, la leçon de o stades dans le plus grand nombre des manuscrits et des ersions, en dépit de l'ancienne tradition dont nous avons it un mot, et qui fixait l'Emmaüs évangélique à 160 stades, 'expliquerait difficilement si elle n'était la vraie, puisu'elle ne reposait sur aucune tradition. Au contraire, la résence du chiffre de 160 stades au lieu de 60 dans un ssez grand nombre de manuscrits, tous orientaux, s'exlique aisément. Le bourg d'Emmaüs signalé par Josèphe t saint Luc avait probablement cessé d'exister dès le ıe siècle, peut-être même au IIe, lors de la révolte des Juifs ous Adrien, lorsque les colons romains fournirent leur ontingent contre les révoltés de Bar-Cokéba. Comme on

(1) *Guerre de Judée*, l. VII, ch. VI, 6. Titus écrit après la uerre, à Libérius Maximus, son intendant en Palestine, « de endre toutes les terres des Juifs, sauf à garder pour 800 vétéans une campagne *appelée à la vérité Emmaüs, mais située 30 stades de Jérusalem* ». Un manuscrit porte 60 stades.

(2) Cet Emmaüs, au dire du Talmud, s'appelait aussi *Quelina*. e nom lui venait, pensent quelques uns, de la *colonie* de vétéans que Titus aurait établie en ce lieu. On peut aussi reconaître dans *Quélina* l'ancien nom de la ville de *Koulon*, encore onservé aujourd'hui par le village de *Koloniéh*.

ne connaissait alors qu'un seul Emmaüs en Judée, o
y localisa la scène évangélique. Et de là vient très proba
blement que dans tous les manuscrits ayant subi l'influenc
d'Origène et de son école, c'est-à-dire des exégètes de Jéru
salem aux IIIe, IVe et Ve siècles, nous trouvons le chiffre d
160, tandis que tous les manuscrits occidentaux portent 60
Enfin, les détails du récit sont plutôt favorables à la leço
de 60 stades, car, d'après la finale de saint Marc (XVI, 12)
Cléophas et son compagnon « qui allaient à la campagne
semblent partis pour une *promenade*, et, d'autre part, e
supposant que les deux disciples soient allés à une tren
taine de kilomètres, il est bien difficile de concevoir com
ment ils ont pu rejoindre les apôtres et les saintes femme
au Cénacle avant la fermeture des portes de la ville (1)

5° Une très ancienne tradition a identifié de bonne heur
l'Emmaüs évangélique avec l'Emmaüs des Machabées. Ori
gène, au IIIe siècle, Eusèbe de Césarée (2), Tite de Bostra
saint Jérôme au IVe, Hesychius de Jérusalem et Sozo
mène (3) au Ve, sont les principaux représentants de cett
opinion, alors fermement accréditée en Palestine. Peut-êtr
n'y a-t-il pas, en Terre Sainte, de tradition locale plu
ancienne. Et l'existence de cette tradition, révélée par le
textes, est corroborée par la présence à *Amouas* d'un
magnifique église byzantine (voir plus loin) dont les ruine
comptent parmi les plus belles de la Palestine.

6° La tradition, qui place à Koubeibéh l'Emmaüs d
saint Luc, ne paraît pas, avons-nous dit, antérieure au
Croisades. Il semble même que, pendant l'occupation d
la Terre Sainte par les croisés, on ait d'abord cherch
à localiser Emmaüs soit à Abougoch, soit dans les environ
de ce village, avant de se prononcer pour Koubeibéh (4)

(1) *Luc.* XXIV, 33-40 : *Joan.* XX, 19-23.

(2) Nous lisons dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe et de saint
Jérôme : « *Emmaüs*, patrie de Cléophas, dont parle l'évangéliste
saint Luc, c'est maintenant Nicopolis, ville célèbre de Pales-
tine. »

(3) Cet historien rapporte que près de la basilique, située au
carrefour de trois voies romaines, se trouvait une *fontaine*
où Jésus s'était lavé les pieds et qui avait, depuis lors, la vertu
de guérir les malades.

(4) En 1483, on montra au Pèlerin Fabri le site d'Emmaüs
entre Nébi Samouïl et Jérusalem, c'est-à-dire à moins de 8 kilo

CONCLUSION. — En l'état actuel de nos connaissances, il semble préférable de placer l'Emmaüs évangélique dans un rayon de 60 stades autour de Jérusalem. On ne peut préciser davantage, car aucune localité située dans ce rayon ne saurait ni faire valoir en sa faveur une tradition vraiment ancienne, ni fournir d'autres preuves sérieuses. Tant qu'on n'aura pas découvert le véritable Emmaüs évangélique, il sera sage, soit de refaire avec les vieux pèlerins des IIIe et IVe siècles le pèlerinage des 160 stades (1) à *Amouas*, l'Emmaüs des Machabées, et de prier au sanctuaire qui reçut leurs prières, soit d'aller prier au sanctuaire de *Koubeibéh*, récemment enrichi d'indulgences. Pour la visite de Koubeibéh, qui appartient au territoire gabaonite, voir p. 363.)

Détail intéressant : les deux Emmaüs vénérés pendant des siècles par les pèlerins ont été ou sont encore propriété française. Les ruines d'Amouas appartiennent au Carmel de Bethléem, et ont été acquises par Mlle Saint-Cricq d'Artigaux. La propriété de Koubeibéh a été offerte aux Pères Franciscains par Mlle de Nicolay.

II — LE CHEMIN D'AMOUAS

(Emmaüs traditionnel.)

[*De Jérusalem à Abougoch :* 14 kilomètres ;
de Jérusalem à Amouas : 32 kilomètres.]

En sortant de Jérusalem par la route de Jaffa, on traverse un faubourg juif qui se prolonge pendant deux kilomètres.

NEPHTOAH (LIFTAH). — Le premier village qu'on aperçoit à droite dans la vallée se nomme *Liftah*. Il possède une source abondante qui sort du rocher sur le flanc de la montagne, un peu au-dessous de la grand'route. La

mètres de cette dernière ville. Le nom de Koubeibéh servant à désigner Emmaüs apparaît dans le récit de François Suriano, qui visita cette contrée en 1541.

(1) Amouas est à 32 kilomètres, soit 173 stades, de Jérusalem, si l'on suit la grand'route. En suivant les anciens chemins, la distance est réduite à 165 stades environ.

plupart des commentateurs reconnaissent dans cette sourc
la fontaine désignée dans la Bible sous le nom de *Nephtoal*
sur la limite entre Juda et Benjamin (1).

Les habitants de Liftah sont tous musulmans et pe
hospitaliers ; cependant, des rapports de plus en plus fré
quents avec la ville grandissante, qui va vers eux, les ren
plus sociables.

LE TORRENT DE SOREC. — La route descend rapide e
traverse la vallée ou torrent de *Sorec* (2), dont parle l'Écr
ture. (Voir ch. 1, p. 70.) Est-il nécessaire d'ajouter qu
cette vallée n'a rien de commun, comme on l'a dit parfoi
avec celle du Térébinthe, célèbre par le combat de Davi
et de Goliath ? (3) Le lieu de ce combat est bien loi
d'ici, au pays des Philistins, dans le torrent appelé par le
Arabes *Ouadi es Sant*, entre *Socho* (aujourd'hui *Choueïkéh*
et *Azéca*, dans les environs de *Beit Djibrin*.

Le lit du fleuve minuscule qui passe à *Koloniéh* est hab
tuellement à sec, mais on voit, à sa largeur et à son fon
de cailloux, qu'il doit couler abondamment pendant
saison des fortes pluies ; et, de fait, il emporte parfo
bêtes et gens durant l'hiver.

L'ANCIENNE KOULON (KOLONIÉH). — Près du pon
deux ou trois auberges sont groupées autour d'une fo
taine et d'un verger pittoresque. Au delà, une ruin
imposante se dresse à droite de la route. Ce sont les rest
d'un poste de Chevaliers Hospitaliers, commis à la gar
du pont et du passage.

Le village de Koloniéh est accroché au flanc de la mo
tagne. Il a remplacé l'ancienne *Koulon* mentionnée da
Josué (4).

UN CASTEL DES CROISÉS (KASTAL). — La rou
gagne la hauteur par des lacets multiples, et l'on arriv
au pied du hameau de *Kastal*. Ce nom rappelle évidemme
un *castel* des croisés. Le poste du fond de la vallée deva
nécessairement être complété par une tour de guet, placé

(1) *Jos.* XV, 9 ; XVIII, 15.
(2) *Jug.* XVI, 54.
(3) *I Reg.* XVII.
(4) *Jos.* XV, 29, version des Septante.

:n un point qui pût communiquer avec Jérusalem et les ıutres postes de la route. Les maisons actuelles sont bâties ıvec les ruines de ce castel.

On descend vers l'Ouest et l'on aperçoit à gauche, dans ın bouquet d'arbres, les ruines d'un *ancien couvent* du noyen âge. Le nom, *Deir el Bénat*, indique un monastère le femmes, peut-être d'Augustines Hospitalières, Ordre 'ondé en Palestine, et qui subsiste encore en France dans :ertains hôpitaux.

LE VILLAGE DE KARIAT EL ENAB, AUTREFOIS :ARIATHIARIM (ABOUGOCH). — Un pont sur un ravin ;arni de ronces, une auberge en ruines et une source ·ompent la monotonie de la route, et l'on aperçoit le village de Kariat el Enab, autrefois *Cariathiarim*, où l'*Arche l'Alliance* séjourna depuis son retour du pays des Philisins jusqu'au temps de David. Ce village est aussi appelé lepuis un siècle Abougoch, du nom de la tribu qui l'habite (1).

La tribu des Abougoch rançonnait encore les voyageurs ıu début du XIX[e] siècle. Les habitants sont tous membres le cette grande famille, bien déchue depuis que le pillage ui est interdit. Le village possède une fontaine abondante, :t, près de là, s'élève une église *du temps des Croisades*, lont le sultan a fait don à la France en dédommagement l'un déni de justice relatif à Saint-Georges de Lydda. Jusu'à ces derniers temps, la garde de ce sanctuaire était :onfiée par le gouvernement français au cheikh du village, noyennant la rétribution d'un franc par jour. En 1899, es Bénédictins français de La Pierre-qui-Vire en ont obtenu a concession du ministère des Affaires étrangères. Ils ont ıcheté le terrain avoisinant, où ils ont élevé un gracieux :ouvent auprès de l'église réparée.

L'église d'Abougoch a l'aspect d'une forteresse. Elle :tait bâtie pour soutenir des sièges. A l'intérieur, l'archiecture est d'une sévérité toute monastique. On y distingue :ncore des restes de peintures. Celle de l'abside semble ·eprésenter la *Résurrection* de Notre-Seigneur. La crypte ·enferme une source qui a été jadis en vénération. Ne

(1) Abougoch est à 14 kilomètres de Jérusalem

serait-ce pas la « source des Emaux » dont parlent le pèlerins des XII[e] et XIII[e] siècles ?

Une inscription, découverte en 1901 dans le mur de l'église, près de la porte extérieure de la crypte, atteste qu'il y eut en cette région un détachement (*vexillatio*) de la légion X[e]. C'est aux vétérans de cette légion que Vespasien donna la campagne d'Emmaüs, à 30 ou 60 stades de Jérusalem (1). Une autre inscription trouvée sur la colline qui s'élève à l'Occident signale la présence d'une cohorte romaine.

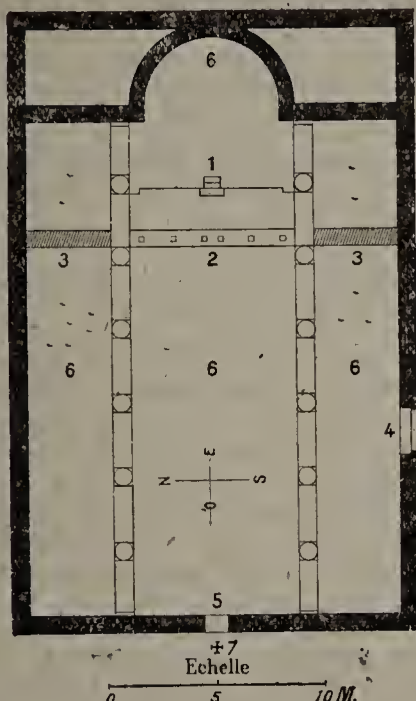
LE HAUT LIEU DE CARIATHIARIM. — Le sommet du *Tell el Hazar*, près duquel monte la grand'route, est la propriété des Sœurs de Saint-Joseph qui y bâtissent un *sanatorium*. Des fouilles, pratiquées par M. le comte de Piellat en un endroit spécialement désigné sous le nom de *Deir el Hazar* (couvent de Hazar) ont amené la découverte d'une église byzantine de 28 mètres de long sur 18 mètres de large, dont la reconstruction a été commencée en 1921. D'après la forme des chapiteaux, ce monument paraît remonter au V[e] siècle. L'abside est encore pavée en mosaïque. Devant l'autel, une pierre ayant appartenu à une construction antérieure est encadrée d'un dessin. Il semble qu'elle ait été vénérée. Enfin, devant cette pierre et parallèlement à un ancien mur auquel elle se rattache, on voit des restes d'une iconostase qui date certainement d'une époque postérieure à la construction de l'église.

L'emplacement de cette église convient très bien pour le *haut lieu* de Cariathiarim, où l'*Arche d'alliance* fut déposée, et il est tout naturel de penser que le sanctuaire a été élevé en l'honneur de ce souvenir. On sait qu'à l'époque byzantine les souvenirs de l'Ancien Testament étaient entourés de la même vénération cultuelle que ceux du Nouveau.

Les gens de Beth-Samès dirent : « Qui peut subsister en la présence de Jéhovah, ce Dieu saint ? Et vers qui va-t-il monter en s'éloignant de nous ? » Ils envoyèrent des messagers aux habitants de Cariathiarim pour leur dire : « Les Philistins ont ramené

(1) JOSÈPHE, *Guerre de Judée*, l. VII, ch. VI. Voir ci-dessus p. 341, note 1.

l'arche de Jéhovah, descendez et faites-la monter vers vous. Les gens de Cariathiarim vinrent et firent monter l'arche de Jéhovah ; ils la conduisirent dans la maison d'Abinadab, sur la



ANCIENNE ÉGLISE SUR LE HAUT LIEU DE CARIATHIARIM

1. Pierre encadrée de mosaïque. — 2. Iconostase de date plus récente. — 3. Mur contemporain de l'iconostase. — 4. Entrée principale. — 5. Petite entrée. — 6. Pavé en mosaïque. — 7. Croix en mosaïque.

colline, et ils consacrèrent son fils Eléazar pour garder l'arche de Jéhovah (1).

Vingt ans plus tard, David se rendit à *Cariathiarim* pour y prendre l'arche. Il la fit transporter dans la maison d'Obédédom, où elle demeura trois mois, puis sur le mont Sion.

(1) *I Reg.* VI, 20-21 ; VII, 1.

David assembla dans tout Israël, depuis le Sihor d'Egypte jusqu'à l'entrée d'Emath, pour faire venir de Cariathiarim l'arche de Dieu. Et David, avec tout Israël, monta à Baala, à Cariathiarim qui est à Juda, pour faire monter de là l'arche de Dieu, de Jéhovah résidant entre les chérubins, selon le nom sous lequel il est invoqué.

Ils emportèrent sur un char neuf l'arche de Dieu de la maison d'Abinadab ; Oza et Ahio conduisaient le char.

David et tout Israël dansaient devant Dieu de toute leur force en chantant et en jouant de la harpe, du luth, du tambourin et de la trompette... David ne retira pas l'arche chez lui dans la cité de David, mais il la fit conduire dans la maison d'Obédédom de Geth (1).

Il semble qu'il soit fait allusion à ce départ de l'arche d'alliance au verset 6 du psaume 131 :

Voici, entendions-nous dire, qu'elle est à Ephrata ;
Nous l'avons trouvée dans les champs de *Iahar* (Cariathiarim).

Le sanctuaire restauré porte le titre de Notre-Dame de l'Arche d'alliance.

L'histoire de *Cariathiarim* remonte plus haut. Avant l'arrivée des Hébreux, cette ville s'appelait *Cariathbaal* (ville de Baal) ou *Baala*, du nom de la divinité à laquelle elle était vouée. Les Israélites, croit-on, transformèrent ce nom païen en celui de *Cariathiarim*, « ville des forêts ». Cariathiarim faisait partie de la confédération gabaonite dont les habitants durent à la ruse d'être épargnés (voir p. 360), mais devinrent en quelque sorte les esclaves du tabernacle à Silo, à Nobe, à Gabaon et à Cariathiarim elle-même.

L'identification de Cariathiarim avec Kariat el Enab est admise par la plupart des palestinologues. La position, la tradition, l'homophonie, tout favorise cette opinion. En effet, le village de Kariat el Enab est voisin des trois autres villes gabaonites : Caphira (*Képhiréh*), Gabaon (*Nébi Samouïl*), et Béroth (*El Djib*). Il se trouve au point d'intersection de deux lignes frontières de tribus : l'une terminait Juda au Nord, et, allant d'Est en Ouest, aboutissait à Cariathiarim, en passant par Nephtoah (*Liftah*) ; l'autre for

(1) *I Paral.* XIII.

nait la limite occidentale de Benjamin et descendait du Nord au Sud, en allant de Béthoron inférieure à Cariathiarim (1). De plus, Cariathiarim était plus élevée que Bethsamès (2). La tradition en faveur de Kariat el Enab est déjà consignée dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui placent *Cariathiarim* à 9 milles de Jérusalem sur la route de Lydda, et *Baala* à 10 milles. Au VIII[e] siècle, la version arabe de la Bible remplaçait le mot Cariathiarim par celui de Kariat el Enab. Enfin, le premier élément des mots Cariathiarim, « ville des forêts », et Kariat el Enab, « ville des raisins », est commun. Ajoutons une coïncidence curieuse : le nom d'*El Hazar*, donné à la colline occidentale d'Abougoch, et qui pour les Arabes est le nom d'un héros musulman, rappelle peut-être celui du fils d'Aminadab, *Eléazar*, à qui la garde de l'arche fut confiée.

LA LEGENDE DE L'IMAM ALY. — Jusqu'au village de *Saris*, la grand'route garde les hauteurs, et l'on a une vue très étendue sur la plaine et sur la mer. Le chemin fait ensuite de longs circuits avant de s'engager dans l'étroite gorge vers le milieu de laquelle on rencontre, à gauche, le *Ouéli Aly*. Il a sa légende, gracieuse comme le bouquet de chênes et de térébinthes qui abrite ce lieu de prières.

Seïd-Aly, disent les Arabes, était un riche et vaillant cavalier du Yémen. Le pacha du pays voulut se l'attacher, pour repousser les invasions des hommes du désert. Il lui donna comme épouse sa fille unique Meyriam. Cependant, Seïd-Aly était idolâtre. En contemplant sa fiancée, la beauté de la vérité éternelle se révéla à son âme ; il reconnut l'unité de Dieu, il était musulman.

Meyriam n'embrassa pas sa croyance ; aussi Seïd-Aly lui permit de retourner chez son père jusqu'au jour où son âme s'ouvrirait à la vraie lumière. Meyriam partit donc, et le bonheur de Seïd-Aly avec elle. Seïd-Aly se fit pauvre, et vint vivre dans cette vallée. Caché sous des haillons de derviche, il offrait de l'eau aux voyageurs. Il vécut ainsi longtemps, suppliant Allah de l'enlever de ce monde ou de le réunir à Meyriam.

Un jour, pendant le repos de midi, il voit en songe sa fiancée superbement parée qui s'avance vers l'ermitage. Il s'éveille et trouve devant lui, le front dans la poussière, une pèlerine les vêtements en lambeaux et les pieds déchirés aux ronces du chemin. Il

(1) *Jos.* XV, 9-10 ; XVIII, 14-15.
(2) *Jug.* XVIII, 12 ; *I Reg.* VI, 21.

reconnaît Meyriam qui, sur le point d'expirer, le salue par l[es] mots sacrés de la profession de foi musulmane ! Dans un suprê[me] baiser s'envolèrent les deux âmes, qui ne devaient plus se quitter. Là où l'on trouva leurs corps inanimés, les anges plantèrent [c]es magnifiques arbres, et, depuis, le voyageur qui s'arrête sous cet[te] oasis bénit la mémoire du saint imam.

LATROUN. — Au sortir de la gorge, on rencontre [la] misérable auberge de *Bab el Oued* (la porte de la vallée) et l'on découvre, à droite de la route, d'abord le village [de] Beit Nakouba, puis, au loin, le mamelon d'*El Athroun*. Le village de *Latroun* ou *El Athroun* tire probablement s[on] nom de celui d'un brigand célèbre, Atrong, qui pilla u[n] convoi de vivres de l'armée romaine, vers l'an 3 de not[re] ère. Les Romains se vengèrent en livrant aux flammes [la] ville voisine, Emmaüs.

La colline au sommet de laquelle sont ramassées [les] quelques maisons du village actuel portait, au moyen âg[e], une citadelle qui faisait suite à celles que nous avons dé[jà] rencontrées à Koloniéh et à Abougoch. On l'appelait alo[rs] le *Natron*, ou bien le *Toron des Chevaliers*. Des rest[es] importants de ce château subsistent encore.

LE MONASTÈRE DES TRAPPISTES FRANÇAIS. — A[u] pied de la colline, à l'Ouest, près de la route, une *colon[ie] de Trappistes français* est venue s'établir en 1890. Autou[r] du couvent et des annexes, un enclos considérable est dé[jà] planté de vignes, de figuiers, d'amandiers. Le vin et [le] fromage de la Trappe de Latroun pourraient concourir av[ec] les plus fins produits européens. Déjà les terres sont [en] plein rapport, et le monastère, après de pénibles début[s], est devenu un centre de l'influence catholique et françai[se] en Palestine. On y est assuré de la plus cordiale hospitalit[é]. Ajoutons que le *dispensaire* du couvent est très fréquen[té] par les indigènes qui accourent de toute la contrée.

III — EMMAUS-NICOPOLIS (Amouas.)

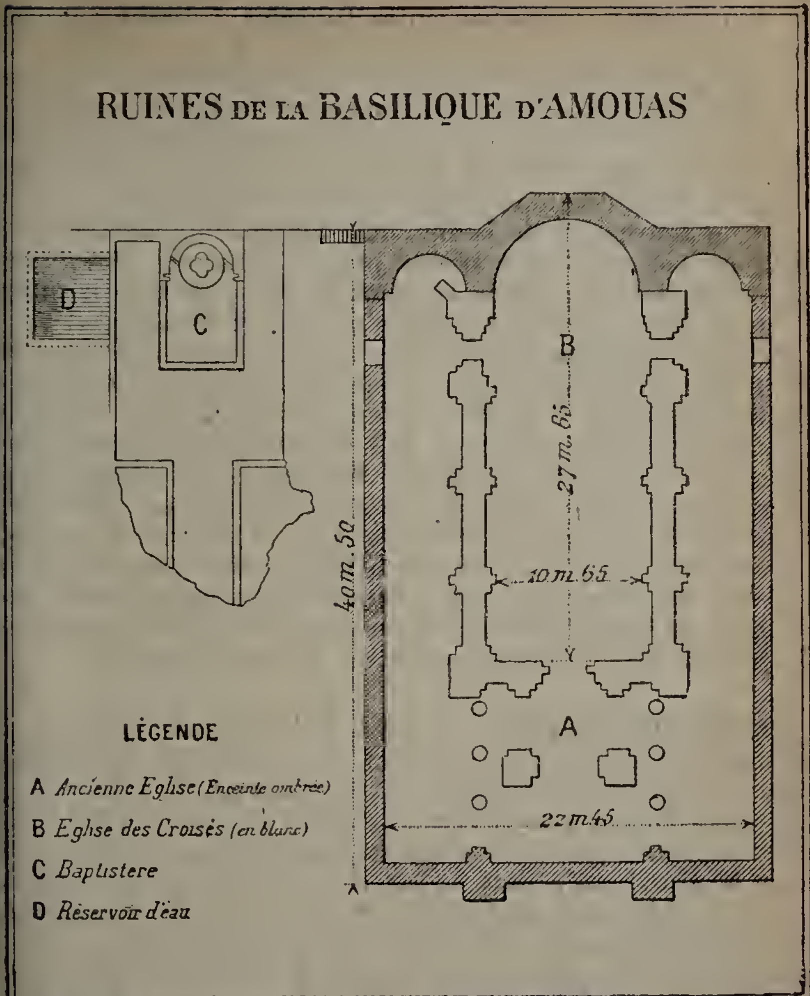
Les belles ruines de la basilique d'*Emmaüs* sont voisin[es] de la Trappe ; on s'y rend en quinze minutes.

LES SOUVENIRS. — Le village d'Amouas, dont le no[m] n'est que la transformation arabe de l'hébreu *Ammao[us]*



E Ruzé Gr

La Palestine.



La Palestine — E. Ruzé del.t

occupe, nous l'avons dit, la place de la localité biblique d'*Emmaüs*, qui fut appelée *Nicopolis* par les Romains, mais qui a conservé son ancien nom dans la langue arabe.

Emmaüs est célèbre dans l'Ancien Testament par la victoire de Judas Machabée sur le général syrien Nicanor.

Tout le pays était alors aux Syriens, maîtres de Jérusalem

et de la plaine. Judas concentra les siens à Maspha et leur dit : « Que les peureux, que ceux qui ont des fiancées, que ceux qui plantent des vignes ou bâtissent des maisons rentrent chez eux.... Quant aux autres, debout et soyons forts ! Il vaut mieux mourir sur le champ de bataille que de rester témoins de nos désastres. Et que la volonté de Dieu soit faite ! » Puis, déroutant son ennemi, il fond avec une poignée de braves sur le camp des Syriens, à Emmaüs, les taille en pièces et les poursuit jusqu'à Gazer et Azoth, jusqu'à l'Idumée. De retour à Emmaüs, on se partage le butin et on livre aux flammes le camp ennemi (*I Mach.* III-IV).

La ville d'Emmaüs, incendiée par le consul Varus au début de notre ère et bientôt rebâtie, n'eut rien à souffrir de la guerre de Vespasien. Celui-ci établit son camp et y laissa la cinquième légion. Elle était devenue, en 67, nous l'avons dit, le chef-lieu d'une toparchie. Au commencement du IIIe siècle, sous le règne d'Héliogabale, Emmaüs fut embellie par Jules Africain et prit le nom de Nicopolis.

Tout près de l'emplacement actuellement occupé par le couvent des Trappistes, on a retrouvé sur un mamelon les vestiges du camp romain, et en particulier trois épitaphes de soldats de la Légion cinquième ou macédonique.

VISITE DES RUINES. — C'est à l'entrée du village que se trouvent les splendides ruines de la basilique byzantine, témoins éloquents d'une tradition dix-sept fois séculaire. Les trois absides sont debout. L'église primitive avait trois nefs, séparées par des colonnes. Sa longueur totale, suivant le grand axe, était de $40^{m},50$; sa largeur de $22^{m},45$.

Les croisés voulurent restaurer cet insigne monument, mais ils reculèrent devant ces vastes proportions, et se contentèrent de construire, devant la grande abside, une seule nef. Ils lui donnèrent moins de longueur qu'à l'ancienne. Ce sont les restes de ce remaniement qui défigurent les ruines de l'ancienne basilique. Ainsi réduite, l'église avait encore les belles proportions suivantes : longueur du grand axe, $27^{m},65$; largeur, $10^{m},65$ dans œuvre.

A côté de la grande basilique, au Nord, une chapelle pavée en mosaïque et en carrelage de marbre contenait un *baptistère* dans lequel un canal amenait l'eau de la *fontaine miraculeuse* dont parle Sozomène au Ve siècle. On a retrouvé

ce baptistère et le réservoir qui l'alimentait. La cuve (détruite par les musulmans pendant la grande guerre) avait la forme d'une croix, comme dans beaucoup de baptistères anciens. Elle servait pour la cérémonie du baptême aux jours solennels, car Nicopolis était un évêché. De plus, on venait aussi chercher à Emmaüs la guérison comme on va aujourd'hui la chercher dans la piscine de Lourdes.

La *ville de Nicopolis* occupait la colline en face de la basilique, au Nord-Ouest. L'église était dans un faubourg relié à la ville par un pont. Le village actuel ne couvre qu'une très petite partie de l'ancienne localité. Il suffit de creuser à un mètre sous le sol pour trouver des ruines de maisons, en belle pierre bien appareillée, et cela sur une grande étendue. Ces ruines sont la carrière où les gens d'Amouas ont sous la main de beaux matériaux tout prêts ; ils en font le commerce à l'occasion.

CHAPITRE XV

Saint-Jean-in-Montana (Aïn Karem)

[De Jérusalem à Aïn Karem, 7 km. 500.
Voir la carte, p. 350.]

LA ROUTE. — Ce pèlerinage peut facilement se faire en une demi-journée. On arrive en quarante minutes de voiture au village d'*Aïn Karem*. De là au *désert de Saint-Jean*, il n'y a qu'une heure de marche.

Au départ, la route se confond avec celle de Jaffa ; puis, au bout de 2 km. 500, elle oblique brusquement à l'Ouest. La campagne est d'abord aride et pierreuse, mais lorsqu'on aperçoit Aïn Karem, l'aspect change soudain. De la hauteur, la vue s'étend jusqu'à la mer, et l'œil se repose au pied du mont, sur le vallon verdoyant qui fait de Saint-Jean le plus gracieux village de la Palestine.

LA VILLE DE KAREM ET LE VILLAGE ACTUEL D'AIN KAREM. — Aïn Karem (source du vignoble), la ville de *Karem* du livre de Josué (1), compte environ 1 700 habitants, la plupart musulmans. Il y a 235 catholiques latins, 160 Russes et 40 Grecs orthodoxes. Le village arabe se groupe autour du couvent franciscain de la *Nativité de saint Jean*. Une colonie russe aux nombreux béguinages blancs et roses sur fond vert couvre la pente opposée. Là aussi s'élève le sanctuaire de la *Visitation*, reconnaissable à son clocher élancé.

SOUVENIRS ÉVANGÉLIQUES. — Les deux sanctuaires d'Aïn Karem nous rappellent la promesse du Précurseur faite par l'ange Gabriel à Zacharie dans le Temple, le mutisme subit du prêtre momentanément incrédule, la

(1) *Jos.* XV, 59, dans les Septante.

conception miraculeuse d'Elisabeth, déjà avancée en âge; la visite de Marie, son action de grâces du *Magnificat*, son séjour de trois mois chez sa cousine, la naissance du « plus grand des enfants de la femme », sa circoncision, son nom écrit sur une tablette par le père, qui recouvre instantanément la parole et bénit le Très-Haut dans la prière inspirée et solennelle du *Benedictus*.

Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, de la classe d'Abia ; et sa femme, qui était une des filles d'Aaron, s'appelait Elisabeth.

Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur d'une manière irréprochable. Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Elisabeth était stérile, et ils étaient l'un et l'autre avancés en âge (1).

L'ange Gabriel *annonça* à Zacharie, durant son ministère au Temple de Jérusalem, la naissance prochaine d'un fils. Ensuite,

Quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en alla en sa maison. Quelque temps après, Elisabeth, sa femme, conçut, et elle se tint cachée pendant cinq mois, disant : « C'est une grâce que le Seigneur m'a faite au jour où il m'a regardée, pour ôter mon opprobre parmi les hommes. » (2)

Visitation. — (Au sixième mois), Marie, se levant, s'en alla en hâte au pays des montagnes, en une ville de Juda. Et elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. Or, dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit. Et, élevant la voix, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où m'est-il donné que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car votre voix, lorsque vous m'avez saluée, n'a pas plus tôt frappé mes oreilles, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Heureuse celle qui a cru ! car elles seront accomplies les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur ! » (3)

Marie répondit par le *Magnificat*.

Elle demeura avec Elisabeth environ trois mois, et s'en retourna chez elle (4).

(1) *Luc.* I, 5-7.
(2) *Ibid.*, I, 23-25.
(3) *Ibid.*, I, 39-45.
(4) *Ibid.*, I, 56.

Naissance de saint Jean-Baptiste. — Cependant, le temps s'accomplit où Elisabeth devait enfanter, et elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, ayant appris que le Seigneur avait signalé en elle sa miséricorde, se réjouissaient avec elle. Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils le nommaient Zacharie, d'après le nom de son père. Mais sa mère, prenant la parole : « Non, dit-elle, mais il s'appellera Jean. » Ils lui dirent : « Il n'y a personne dans votre famille qui soit appelé de ce nom. » Et ils demandaient par signe à son père comment il voulait qu'on le nommât. S'étant fait apporter une tablette, il écrivit : « Jean est son nom » ; et tous furent dans l'étonnement. Au même instant sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait, bénissant Dieu. La crainte s'empara de tous les habitants d'alentour, et partout, dans les montagnes de Judée, on racontait toutes ces merveilles. Tous ceux qui en entendirent parler les recueillirent dans leur cœur, et ils disaient : « Que sera donc cet enfant ? car la main du Seigneur était avec lui. » (1)

Alors Zacharie, inspiré, adressa au ciel la belle action de grâces du *Benedictus*.

Cependant l'enfant croissait et il se fortifiait en l'esprit, et il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation devant Israël (2).

TRADITION D'AIN KAREM. — Ces faits se sont-ils réellement passés à Aïn Karem ? On a beaucoup écrit pour répondre à cette question. Quelques données historiques suffiront à nous renseigner.

Pas plus que l'Evangile, la tradition primitive ne nous désigne le lieu de la Visitation et de la naissance du Précurseur. Saint Luc le place dans « une ville de Juda ». Il faut attendre le pèlerin Theodosius, vers 530, pour apprendre que « de Jérusalem à l'endroit où sainte Marie salua Elisabeth, il y a 5 *milles* ». Mais dans quelle direction se trouve cette localité ? Il ne nous le dit pas. Du moins, devons-nous retenir cette distance de 5 milles, soit environ 7 km. 500, qui est bien celle d'Aïn Karem à Jérusalem. Le moine Epiphane, qui est peut-être antérieur aux Croisades, nous dit que le lieu de la Visitation est à « 6 milles environ à l'*ouest* de la Sainte Cité », et le nom

(1) *Luc.* I, 57-66.
(2) *Ibid.*, I, 80.

le *Carmelion* qu'il lui donne semble bien être une altération de Karem. Une version saïdique de l'Evangile selon saint Luc (xe siècle) et plusieurs versions arabes (même époque) avaient remplacé par « Aïn Karem » les mots « au pays des montagnes ». Depuis le XIIe siècle, c'est toujours à Aïn Karem que les pèlerins, à la suite de Daniel le Russe (vers 1110), placent la patrie de saint Jean-Baptiste (1).

Ces données rendent à peu près certaine, au point de vue traditionnel, l'identification d'Aïn Karem avec la « ville de Juda » mentionnée par saint Luc. En outre, cette identification est la plus vraisemblable au point de vue géographique et archéologique (2).

ÉGLISE DE LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE ✝. — Les deux sanctuaires d'Aïn Karem, dont les Pères Franciscains sont les gardiens, ont été bâtis sur l'emplacement d'anciennes églises. Dans celui de la **Nativité de saint Jean,** le premier à droite en venant de Jérusalem, on montre la grotte où serait né le Précurseur. Cette grotte est située à l'extrémité de la nef de gauche, dans un enfoncement. Devant le sanctuaire, on a trouvé une inscription : « ΧΑΙΡΕΣΘΕ ΘΕΟΥ ΜΑΡΤΥΡΕΣ. Salut, martyrs de Dieu! » C'était une invocation à des martyrs reposant en ce lieu. L'inscription, on le voit, ne prouve rien pour ou contre l'authenticité du sanctuaire, qui nous est déjà dépeint dans sa disposition actuelle par Daniel le Russe, au

(1) Cf. *Dictionnaire biblique*, article *Carem.*
(2) En dehors de cette *tradition locale* assez ferme, l'identification de la patrie de saint Jean a donné lieu aux opinions les plus diverses chez les *commentateurs*. Saint Ambroise, saint Bède et les principaux exégètes du moyen âge se sont prononcés pour *Jérusalem*, « la ville de Juda » par excellence ; d'autres pour Emmaüs ou Machéronte. Baronius et un grand nombre ont pris parti pour *Hébron*, grande ville de Juda située dans la région la plus montagneuse. Enfin, Reland (1714) a pensé que le mot « Juda » serait une variante de Iota ou Iéta, ville lévitique (*Jos.* XXI, 16) ; dans ce cas, il faudrait ainsi traduire saint Luc : *dans la ville de Iouta*, et la patrie de saint Jean-Baptiste devrait être fixée au village arabe de *Iatta*, situé à deux heures au sud d'Hébron. Les raisons alléguées en faveur de ces différentes opinions sont loin de satisfaire. (Cf. *Dictionnaire biblique* et FILLION, *Commentaire de saint Luc*, I, 39.)

commencement du XIIe siècle. A cette époque (1), on véné rait ici à la fois le lieu de la naissance du Précurseur e celui de la Visitation. On montrait, sur la montagne oppo sée, le rocher qui s'était entr'ouvert, disait-on, pour déro ber le nouveau-né d'Elisabeth aux perquisitions des soldat d'Hérode lors du massacre des Innocents (2). De ce dernie endroit on a fait un peu plus tard le lieu de la Visitation

L'église actuelle de Saint-Jean-Baptiste date du XVIIIe siècle On peut voir, dans la nef de droite, au-dessus de la port de la sacristie, une bonne copie d'un tableau de Murillo représentant *saint Jean au désert.*

SANCTUAIRE DE LA VISITATION ✠. — Le sanctuair de la **Visitation**, situé à l'autre extrêmité du village, es une grotte qui paraît avoir été la crypte de l'ancien san tuaire. A côté, se voient les ruines d'un vieux couvent, et au-dessus, les arasements d'une église de l'époque d Croisades, qui a sans doute succédé à un édifice plu ancien.

Signalons, au fond de la grotte, une source mentionné par les anciens pèlerins.

RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME DE SION. — De c sanctuaire, si l'on veut visiter l'établissement des *Sœu de Sion*, il faut revenir sur ses pas, en passant devant un source abondante appelée *Fontaine de la Vierge*, en sou venir du séjour de Marie. Sur une colline magnifiquemen plantée d'arbres, au nord du village, les Religieuses d Notre-Dame de Sion ont établi un orphelinat de jeun filles.

C'est ici qu'est mort le frère du fondateur de l'Instit de Sion, le P. Marie Ratisbonne, célèbre Juif converti pa une apparition de la Sainte Vierge à Rome. On véné son *tombeau* dans le cimetière de la communauté.

LE « DÉSERT DE SAINT-JEAN ». — Le lieu appe *Désert de Saint-Jean* se trouve à une lieue d'Aïn Karem, l'Ouest, en face du hameau de Sataf, sur la pente mér

(1) Le témoignage de Jean Phocas (1177) confirme celui d Daniel le Russe.
(2) Cette légende apparaît dans l'art byzantin dès le IXe siècl

dionale de l'ancien torrent de *Sorec*. On y montre, au moins depuis le xv[e] siècle, la **grotte de saint Jean-Baptiste**, où le Précurseur aurait vécu en ermite, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage jusqu'au jour de sa prédication dans le *grand désert* sur les bords du Jourdain. « L'enfant, dit saint Luc, croissait et se fortifiait en esprit, et il demeurait dans les déserts avant que de paraître devant le peuple d'Israël. » (1)

Près de là, une source limpide jaillit du rocher et se déverse dans un bassin. On voit un peu plus haut, sur la montagne, une petite chapelle appelée *Retraite* ou *Tombeau de sainte Elisabeth*. Tout cet ensemble appartient au patriarcat latin de Jérusalem.

(1) *Luc*. I, 80.

CHAPITRE XVI

Gabaon (Nébi Samouïl)

[*De Jérusalem à Nébi Samouïl, 7 km. 500.*
Voir la carte, p. 350.]

LE CHEMIN. — En une demi-journée de cheval, on peut visiter ce lieu, un des plus célèbres de l'Ancien Testament. Le chemin est accidenté et malaisé par endroits, mais on sera bien dédommagé de ses fatigues par la vue magnifique dont on jouit des hauteurs de Nébi Samouïl.

On suit la vieille voie romaine d'Emmaüs-Nicopolis, qui partait de la porte de Damas. C'est aujourd'hui un mauvais sentier de chèvre. Au milieu de la vaste nécropole qui fait suite au faubourg juif, un tombeau plus grand et plus orné que les autres, à droite du chemin, a été décoré du titre de *Tombeau des Juges*. Cette dénomination ne repose sur aucun fondement.

La route ne descend au torrent de Béthanina que pour escalader ensuite vivement les hauteurs vers le Nord-Ouest. Un petit *fortin* du moyen âge (El Bordj) annonce l'approche de Nébi Samouïl, et l'on est bientôt en plein pays gabaonite.

HISTOIRE DES GABAONITES ET DE LEUR CAPITALE. — Ce petit peuple de Gabaon a une histoire intéressante dans la Bible. Il formait tribu à part, en Chanaan, au moment de l'invasion des Hébreux. Il demande artificieusement l'alliance de Josué qui s'avance victorieux, en faisant simuler à ses envoyés un long voyage, et, grâce au serment obtenu du conquérant, il échappe à la destruction et vit en paix au milieu des Hébreux, à condition toutefois, en punition de sa supercherie, de fournir le bois et l'eau nécessaires à la Maison du Seigneur. Les rois chananéens, irrités de la défection des Gabaonites, marchent contre eux

mais Josué, averti, vient à leur secours et triomphe des confédérés. Au soir de la bataille, pour achever la déroute de ses ennemis, Josué invoque le Seigneur. Il dit en présence des enfants d'Israël :

> Soleil, arrête-toi sur Gabaon.
> Et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon !
> Et le soleil s'arrêta, et la lune se tint immobile
> Jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis.
> Il n'y eut pas, ni avant ni après, de jour comme celui-là (1).

Gabaon est signalé au *IIe livre des Rois* comme le théâtre d'un horrible combat entre les bandes d'Abner et celles de Joab, pendant la guerre civile qui troubla les premières années du règne de David. Il y avait là une *piscine* dont celle qui se voit encore à Nébi Samouïl pourra rappeler le souvenir. Les combattants, arrivés en même temps sur les bords du réservoir, restaient indécis en face les uns des autres, quand, sur la proposition d'Abner, douze champions se levèrent des deux côtés pour lutter deux à deux. Alors, « chacun prenant son adversaire par la tête, lui enfonça l'épée au travers du corps, et ils tombèrent tous en même temps. On donna à ce lieu, qui est près de Gabaon, le nom de *Champ des Epées.* » (2)

La ville de Gabaon fut longtemps un centre de prières pour les Israélites et le *Haut Lieu principal.* On y laissa le *Tabernacle*, lorsque l'arche fut transférée de la maison d'Obédédom à Jérusalem, au temps de David. C'est près de l'*autel* de Gabaon que Joab, désigné par David à la vengeance de son successeur, fut tué par Banaïas, envoyé de Salomon (3). Salomon vint lui-même à Gabaon immoler mille victimes ; il y reçut du Seigneur, dans un songe mystérieux, le don de la *sagesse.*

Vision de Salomon. — Le roi se rendit à Gabaon pour y sacrifier, car c'était le principal des hauts lieux. Salomon offrit mille holocaustes sur l'autel à Gabaon. Jéhovah apparut en songe à Salomon pendant la nuit, et Dieu lui dit : « Demande ce que tu veux que je

(1) *Jos.* X, 12-13.
(2) *II Reg.* II, 3
(3) *III Reg.* II, 28-35.

te donne. » Salomon répondit : « Vous avez montré une grand bienveillance envers votre serviteur David, mon père..., et vou lui avez donné un fils qui est assis sur son trône, comme il paraît aujourd'hui... Accordez donc à votre serviteur un cœur attentif pour juger votre peuple, pour discerner le bien et le mal.

Jéhovah eut pour agréable que Salomon lui eût fait cette demande, et Dieu lui dit : « Voici que je fais selon ta parole. Je te donne un cœur sage et intelligent, de telle sorte qu'il n'y ait eu personne avant toi, et qu'il ne s'élèvera personne après toi qui te soit semblable. Et même ce que tu n'as pas demandé, je te le donne, richesses et gloire, au point que parmi les rois il n'y aura personne comme toi pendant toute ta vie... »

Salomon s'éveilla, et il comprit que c'était un songe (1).

La montagne de Gabaon fut désignée sous le nom de *Montjoie* au moyen âge. Le sommet, offert aux Cisterciens par Baudouin II, et cédé par saint Bernard aux Prémontrés, était couronné par un très beau couvent dont l'église est devenue la mosquée actuelle. C'est là que Richard Cœur de Lion, voyant Jérusalem sans pouvoir l'attaquer, se mit à pleurer amèrement.

LES QUATRE VILLES GABAONITES. — Située à 895 mètres au-dessus de la mer, la capitale de la petite république gabaonite dominait ses subordonnées : *Béroth* aujourd'hui *El Djib*, au pied de la montagne, vers le Nord et *Cariathiarim*, appelée maintenant *Abougoch*, située à l'Ouest, sur la route de Jaffa. La quatrième ville était *Caphira*. Elle s'élevait plus loin, à l'Occident, du côté de la plaine, et la hauteur de *Képhîré*, visible de Nébi Samouïl garde encore son nom.

LES PREUVES EN FAVEUR DE NÉBI SAMOUIL. — Certains palestinologues placent Gabaon au village d'*El Djib*. Mais, outre la difficulté de localiser Béroth dans un site convenable, d'autres raisons sérieuses militent en faveur de Nébi Samouïl. Gabaon était non seulement le *haut lieu par excellence* au point de vue religieux, mais encore un *point très élevé*, suivant la glose des Septante, et Béroth que nous identifions avec El Djib, nous est montré par Eusèbe et saint Jérôme comme étant situé en *contre-bas* d

(1) *III Reg.* III, 4-15.

Gabaon. Gabaon, dit de même saint Epiphane, est *la plus élevée* des montagnes qui avoisinent Jérusalem. Ce témoignage faisait écho à la paraphrase des Septante, d'une grande valeur traditionnelle. Enfin, en admettant l'identification de Gabaon avec Nébi Samouïl, on comprend mieux que sainte Paule, venant d'Emmaüs à Jérusalem par Béthoron, ait vu Aïalon et Gabaon *à sa droite*. Ces deux localités ne se trouvaient pas, évidemment, sur son chemin. Or, la voie romaine d'Emmaüs passe au village même d'El Djib. Ajoutons que la distance de Jérusalem à Gabaon est exactement celle de 40 stades (soit 7 km. 400), donnée par l'historien Josèphe (1), et que celle de Jérusalem à El Djib (10 kil.) est bien celle indiquée par l'*Onomasticon* pour Béroth.

LA MOSQUÉE. UN VASTE PANORAMA. — L'église des Prémontrés existe encore, mais on l'a modifiée pour la transformer en *mosquée*. Un cénotaphe en bois couvert d'un tapis passe, auprès des musulmans, pour renfermer les restes du prophète Samuel ; de là le nom de Nébi Samouïl, « le prophète Samuel », donné au hameau. Du haut de la terrasse de la mosquée, on jouit d'un *splendide coup d'œil* sur toute la Judée, les monts de Benjamin et d'Ephraïm, la vallée du Jourdain et la grande plaine de Jaffa, dont les sables blancs tranchent sur le bleu de la mer. C'est, en somme, la moitié de la Palestine que l'on découvre de ce sommet, situé à peu près à égale distance de la Méditerranée et de la mer Morte.

Un détachement anglais s'étant blotti à l'intérieur du monument, le minaret a été détruit et la mosquée elle-même a été fort endommagée par l'artillerie turque en 1917.

KOUBEIBÉH. — 5 kilomètres environ séparent Nébi Samouïl de **Koubeibéh**, où une opinion que nous avons mentionnée (p. 342) place, suivant une tradition assez ancienne, l'*Emmaüs évangélique*. Les *Pères Franciscains* y ont construit récemment une belle église sur les ruines

(1) *Antiquités jud.*, l. VII, ch. XI, 7. Ailleurs (*Guerre de Judée*, l. II, ch. XIX, 1) le texte porte « 50 stades », soit 9 kilomètres 262 mètres.

de celle des croisés ✠. Ce monument rappelle le repas de Notre-Seigneur avec les disciples d'Emmaüs, pendant lequel le Maître fut reconnu à la fraction du pain. On montre, dans l'église, des arasements de murs qui, d'après certains, auraient appartenu à la maison de Cléophas. Cette église a été solennellement consacrée en 1902 par S. Em. le cardinal Ferrari, archevêque de Milan, lors du premier pèlerinage national italien.

A côté du sanctuaire s'élève une agréable *hôtellerie*, où l'on est toujours assuré de recevoir l'hospitalité la plus cordiale et la plus large. Un peu plus loin, à l'Ouest, sur une jolie hauteur couverte d'arbres, la Société catholique de Cologne possède une maison de *villégiature* ouverte, elle aussi, aux pèlerins. Elle est dirigée par un Père *Lazariste* allemand. Il y a, dans le même enclos, une résidence des *Sœurs allemandes de Saint-Charles*.

De Koubeibéh, on peut revenir à Jérusalem soit par le même chemin, soit par Beit Iksa, en face de Liftah, soit par le Khirbet el Loz, en rejoignant la grand'route de Jaffa, près de Koloniéh.

Nota. — Voir les excursions plus longues aux itinéraires divers indiqués dans les *renseignements pratiques*, p. XXVIII.

Voir aussi, au ch. IX de la IVe partie, des notes sur quelques villes non signalées dans les excursions.

DEUXIÈME PARTIE

La Samarie

CHAPITRE PREMIER

Le royaume d'Éphraïm [1]

La Samarie est la province centrale de la Terre Sainte. Djénin en marque l'extrémité Nord, et Béthel l'extrémité Sud. Les frontières varièrent d'ailleurs au cours des siècles. Le nom même de Samarie ne remonte qu'au temps des Rois. L'auteur sacré en rapporte ainsi l'origine :

> Lorsqu'il eut régné six ans à Thersa, Amri acheta de Somer la montagne de Samarie pour deux talents d'argent ; puis il bâtit sur la montagne, et il donna à la ville construite par lui le nom de Samarie, du nom de Somer, à qui la montagne appartenait (2).

Puis la capitale donna son nom à tout le royaume.

I — HISTORIQUE

LE SCHISME. — L'histoire spéciale de cette province ne commence guère qu'avec le schisme des dix tribus.

A la fin du règne de Salomon, le peuple, accablé d'impôts et de corvées par le luxe royal, se détache insensiblement

(1) Cf. Pelt, *Histoire de l'Ancien Testament*, II.
(2) *III Reg.* XVI, 23-24.

du monarque qui l'opprime. L'Ephraïmite Jéroboam, dont le prophète Ahias de Silo (1) annonce la prochaine élévation au trône, fomente la révolte et doit fuir en Egypte pour éviter la mort. Il y attend que vienne l'heure de se mettre à la tête des mécontents en Israël. Du reste, « à cause de David son père », le châtiment atteindra Salomon, non de son vivant (2), mais dans son fils Roboam.

Roboam, à la mort de Salomon, vient à Sichem pour se faire reconnaître par l'assemblée du peuple. Son attitude superbe et insolente fait éclater la révolte. Un surintendant des impôts, envoyé pour la réprimer, est lapidé. Roboam n'a que le temps de fuir à Jérusalem, tandis que tout Israël proclame roi Jéroboam, revenu d'Egypte dès qu'il a appris la mort de Salomon. Le schisme est consommé; deux royaumes se partagent la descendance de Jacob : celui du Sud ou de Juda, avec Jérusalem pour capitale, et comprenant les tribus de Juda et de Benjamin ; celui du Nord ou d'Ephraïm (sa principale tribu), appelée aussi d'Israël ou de Samarie (sa dernière capitale), avec les dix autres tribus.

SITUATION DES DEUX ÉTATS. — Par son étendue, le royaume du Nord, dont Jéroboam est roi, est autrement puissant que celui du Sud, et comprend toute la Palestine septentrionale à partir de Béthel et tout le pays transjordanique avec la terre de Moab ; mais, en réalité, il est moins solidement assis, et sa décadence, puis sa ruine, précéderont celles de Juda. Les raisons ne manquent point pour expliquer cette apparente anomalie.

Le royaume théocratique, tel qu'il existe chez les Juifs tire toute sa force de la religion. Or, dès qu'il a pris le pouvoir, Jéroboam croit politique de transformer le culte.

Pour détourner ses sujets des pèlerinages réguliers au Temple unique de Jérusalem, il fonde deux sanctuaires nouveaux : à Dan et à Béthel (3). Le culte du veau d'or y est établi, ainsi qu'un sacerdoce nouveau. Tout Israël n'accepta pas le nouveau culte. Les prêtres et les lévites, et, avec eux ceux qui avaient à cœur le culte du vrai Dieu, s'en allèrent

(1) *III Reg.* XI, 26-40.
(2) *Ibid.*, II, 9-13, 34-35.
(3) *Ibid.*, XII, 26.

habiter Jérusalem et accrurent ainsi la puissance du royaume de Roboam (1).

La politique du nouveau royaume, n'étant plus inspirée par Dieu, suit toutes les fluctuations des passions humaines.

A l'intérieur, il n'a pas une dynastie stable et reconnue de tous. Ce n'est qu'une suite ininterrompue de conjurations, de meurtres et de révolutions de palais. Dans une période relativement courte, neuf dynasties se succèdent sur le trône, **neuf dynasties** qui toutes ensemble ne comptent pas plus de dix-neuf rois, dont huit ont une mort tragique. Un royaume prospérerait difficilement dans de pareilles conditions.

A l'extérieur, deux traits caractérisent sa politique : inimitiés avec le royaume de Juda, rapprochements avec les grands royaumes païens. Ces alliances païennes, outre qu'elles constituaient une perpétuelle tentation d'idolâtrie, étaient comme une préparation à la conquête et à l'absorption du petit royaume par les vastes empires d'Egypte et d'Assyrie.

Ainsi, au point de vue politique et religieux, Israël perdait sur Juda l'avantage que lui donnait l'étendue de son territoire. Il portait en lui des germes de mort qui hâteraient sa chute.

DYNASTIE DE JÉROBOAM, SICHEM CAPITALE (COMMENCEMENT DU Xe SIÈCLE). — Grâce au prophète Séméia, on évite, dès les débuts du schisme, la guerre que Roboam préparait pour châtier Israël de sa révolte. Jéroboam alors s'empresse d'organiser son royaume, il fortifie Sichem et quelques autres villes.

Mais le culte nouveau qu'il a introduit a irrité le ciel. Un prophète inconnu de Juda vient maudire l'autel schismatique de *Béthel*, puis guérit par sa prière la main subitement desséchée que le monarque furieux avait étendue contre lui. A *Silo*, le vieil Ahias, qui jadis avait prédit les hautes destinées de Jéroboam, annonce aujourd'hui ses malheurs : l'extermination de sa race, la ruine de son royaume et l'exil au delà de l'Euphrate (2).

(1) *II Paral.* XI, 13-17.
(2) *III Reg.* XIII, XIV.

Des guerres incessantes que Jéroboam eut avec Roboam, nous ne savons rien. Peut-être est-ce à son instigation que Sésac, roi d'Egypte, envahit la Judée et pilla Jérusalem. Le deuxième livre des *Chroniques* (1) nous renseigne davantage sur ses hostilités avec Abia. La victoire resta à ce dernier, qui « poursuivit Jéroboam et lui prit des villes : *Béthel*, et les villes de son ressort, *Jésana* (*Aïn Sinia*) et les villes de son ressort, *Ephron* (*Taïbéh*) et les villes de son ressort ». Jéroboam mourut après vingt-deux ans de règne.

Nadab, son fils, lui succède. Il n'occupe le trône que deux ans. Pendant qu'il assiégeait *Gebbéthon des Philistins* Baasa, de la tribu d'Issachar, l'égorgea et prit sa place.

DYNASTIE DE BAASA, THERSA CAPITALE (Xe siècle) — **Baasa** commence par exterminer toute la maison de Jéroboam, accomplissant ainsi la prophétie d'Ahias (2) mais ses provocations insolentes vis-à-vis de Juda (il fortifia Rama, aujourd'hui Er Ram) lui attirent des revers. Par des présents, Asa de Jérusalem lui ravit son allié Bénadad Ier, roi de Syrie, et ensemble ils attaquent Israël Les officiers de Bénadad s'emparent de plusieurs villes du pays de Nephtali. A cette nouvelle, Baasa abandonne *Rama* et se porte au-devant des Syriens ; pendant ce temps « Asa vient enlever les matériaux de construction pour bâtir *Gabaa*, de Benjamin, et *Maspha* ». Baasa prit pour capitale la ville de *Thersa* (3). « Il fit ce qui est mal aux yeux de Jéhovah, et il marcha dans la voie de Jéroboam. » Le prophète Jéhu lui annonça son châtiment : la chute et l'extermination de sa famille (4). Il fut enterré à Thersa. Il avait régné vingt-quatre ans.

Son fils **Ela** lui succède. Après deux ans, il est tué pendant un festin par un capitaine des chars, Zambri, qui prend sa place, et, durant son court passage au trône (sept jours), s'empresse d'exterminer la famille de Baasa.

Cependant, le peuple d'Israël n'accepta point l'usurpation de Zambri, mais se choisit comme roi le général Amri. Sous la conduite de ce dernier, il vient assiéger

(1) *II Paral.* XIII, 3-20.
(2) *III Reg.* XV, 23-30.
(3) *Ibid.*, XV, 17-22.
(4) *Ibid.*, XVI, 1-9.

Thersa, où Zambri, la ville une fois prise, se fait brûler dans son propre palais. Mais sa mort ne rétablit point la paix dans Israël. Il y a maintenant deux prétendants au trône : Thebni et Amri. Ce dernier l'emporte enfin après une lutte de plusieurs années, que termine la mort de son rival.

DYNASTIE D'AMRI, SAMARIE CAPITALE (FIN DU IXe SIÈCLE). — Amri règne six ans à Thersa, puis transporte sa capitale en la ville de *Samarie*, qu'il fonde. Sur le règne de ce prince, qui « marcha dans toute la voie de Jéroboam » et fit même plus mal que tous ceux qui avaient été avant lui, la Bible est assez sobre de détails. Pourtant, au dehors, une certaine célébrité paraît s'être attachée à son nom. Israël, sur les monuments assyriens, porte souvent le nom de « terre d'Amri », et ses successeurs, même ceux qui n'étaient pas ses enfants, comme Jéhu, y sont appelés « fils d'Amri ». D'après l'inscription de Mésa, Amri soumit le pays de Moab. Amri fut enterré à Samarie. Il avait régné douze ans et laissait le trône à son fils.

ACHAB. — L'impiété du nouveau roi dépasse celle de tous ses prédécesseurs. Il va jusqu'à se marier avec Jézabel, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens et prêtre de Baal. Il embrasse et propage le culte de Baal en Samarie, tandis qu'il persécute les serviteurs de Dieu. Un temple de Baal s'élève en sa capitale ; Astarté y a son idole, et tout le peuple, inconstant et dévoyé, imite la dépravation de ses chefs. Mais **Elie le Thesbite** se dresse fièrement devant Achab. Il prédit une terrible famine : « Il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole. » Elie se retire alors en Transjordane, au torrent de Carith, où des corbeaux lui apportent matin et soir sa nourriture ; puis passe à *Sarepta de Sidon*, et multiplie miraculeusement la provision d'huile et de farine de la pauvre veuve qui le reçoit et dont il ressuscite le fils. Enfin, au bout de trois ans, il revient se présenter devant Achab, qu'il accable de véhéments reproches : « Je ne trouble point Israël ; c'est toi, au contraire, et la maison de ton père, puisque vous avez abandonné les commandements du Seigneur et que tu es allé après les Baal. » Et il demande le rassemblement sur le Carmel de tout le peuple, ainsi que des 450 prophètes

de Baal et des 400 d'Astarté qui mangent à la table de Jézabel. Il faut qu'on sache qui est le vrai Dieu, de Baal ou de Jéhovah. Le rassemblement se fait sur l'ordre d'Achab. On sait comment il se termine ; le feu du ciel consume le sacrifice d'Elie, et la foule prosternée de s'écrier : « C'est Jéhovah qui est Dieu, c'est Jéhovah qui est Dieu ! » tandis qu'aux bords du Cison on entraîne, pour les égorger, tous les prophètes de Baal. Ces faits, rapportés à Jézabel, ne font qu'accroître sa fureur contre Elie. Elle jure de venger les prophètes de son dieu. Mais Elie fuit au désert, et le peuple, dont la conscience morale s'est effroya blement abaissée, retourne à ses vaines idoles. L'apostasi est presque universelle. La religion traverse en Israël un crise terrible dont il semble qu'elle ne pourra plus s relever (1).

Pourtant, au point de vue politique, Achab débute pa des succès. Une première fois, Bénadad II, roi de Syrie vient l'assiéger en sa ville de Samarie. Il est repoussé ave des pertes énormes (2). De nouveau les Syriens sont vain cus à *Aphec*.

Un *traité d'alliance* entre les deux royaumes est la con clusion de ces hostilités. Bénadad rendra les villes que so père a prises au père d'Achab, et Achab établira des ru à Damas comme le père de Bénadad en avait établi Samarie. Mais le Seigneur blâme cette alliance. Il dit Achab : « Parce que tu as laissé échapper de tes mai l'homme que j'avais voué à l'interdit, ta vie répondra d sa vie, et ton peuple de son peuple. » (3)

Si ces brillants faits d'armes n'avaient pas été sa couvrir Achab de gloire, le vol commis à l'égard de Nabot de Jezraël ne tarda pas à le déshonorer. Elie une fois encor se leva pour reprocher au roi son injustice et lui prédi le châtiment terrible réservé à la race royale. Achab fa pénitence ; le Seigneur en est touché : « Ce sera pendar la vie de son fils que je ferai venir le malheur sur sa ma son. » (4)

(1) *III Reg.* XX, 1-21.
(2) *Ibid.*, XVII XIX.
(3) *Ibid.*, XX, 21-43.
(4) *Ibid.*, XXI.

Durant trois ans, Israël et la Syrie vivent en paix. La troisième année, Josaphat de Juda, dont le fils Joram venait d'épouser Athalie, fille d'Achab, se ligue avec ce dernier pour aller reprendre *Ramoth de Galaad*, que Bénadad gardait contrairement au traité. 400 prophètes leur prédisent la victoire. Mais Michée, dont Achab disait : « Je le hais, car il ne me prophétise rien de bon », annonce la mort du roi d'Israël. En effet, une flèche lancée au hasard vient frapper au défaut de la cuirasse Achab déguisé en simple soldat. Le soir même, il était mort. Quand on lava, dans l'étang de Samarie, le char qui le portait et avait reçu le sang de sa blessure, les chiens, selon la prophétie, léchèrent le sang d'Achab. Il fut enterré à Samarie. Son fils Ochosias lui succéda (1).

Ochosias règne deux ans. Mésa, roi des Moabites, lui refuse le tribut et reprend les territoires perdus. Ochosias fut un prince impie. Après une chute qu'il fit en son palais, il envoya consulter Béel-Zébub, dieu d'Accaron. Elie, indigné, arrêta l'ambassade criminelle et annonça la mort du roi (2).

Ochosias ne laissait point d'enfant. Son frère Joram lui succède. Vers cette époque, Elie disparaît. Son disciple, Elisée, hérite de son esprit et de sa mission, et, grâce à son extraordinaire don des miracles, secourt tantôt des Israélites pauvres et affligés, tantôt toute la nation, tantôt même des étrangers, comme Naaman le Syrien (3).

Joram suit la voie de Jéroboam, mais il renverse les statues de Baal. Avec Josaphat de Juda et le roi d'Edom, il marche contre Mésa de Moab, son tributaire révolté. Le prophète Elisée, venu avec l'armée, annonce la victoire des alliés. Ils battent, en effet, les Moabites, mais lèvent le siège de la capitale, *Kir-Haréseth* (*Kérak*), quand ils voient le roi immoler sur les murailles son propre fils (4).

La guerre avec les Syriens ne chôme presque pas, du reste à l'avantage d'Israël, dont le roi écoute les conseils d'Elisée. Plusieurs embûches syriennes sont ainsi déjouées. A la fin,

(1) *III Reg.* XXII.
(2) *Ibid.*, XXII, 50-54 ; *IV Reg.*, I.
(3) *IV Reg.* II, 4-9.
(4) *Ibid.*, III.

une troupe est envoyée pour saisir le prophète. Mais lui, sans s'émouvoir, les frappe tous d'aveuglement, et les conduit à Samarie, où il leur ouvre les yeux. Le roi d'Israël se contente de leur faire servir un grand repas, puis ils retournent en leur pays. « Et, pour un temps, les troupes des Syriens ne revinrent plus sur le territoire d'Israël. » (1)

Cependant, quelques années plus tard, Bénadad revien assiéger *Samarie*. Il investit si complètement la ville, qu'un famine épouvantable ne tarde pas à la désoler. « Une têt d'âne se vend 80 sicles d'argent, et le quart d'un kab d fiente de pigeon 5 sicles d'argent. » Des mères en arriven à faire cuire leur enfant pour le manger. Le roi, accablé d tristesse, prononce cet odieux serment : « Que Dieu m punisse dans toute sa rigueur si la tête d'Elisée reste aujour d'hui sur lui ! » Au messager royal qui venait le saisir Elisée prédit la fin de la famine. Et voici que, vers le soi du même jour, le ciel met la panique au camp des Syriens ils prennent la fuite, abandonnant le camp avec toutes se richesses. Et le lendemain, l'abondance régnait à Samarie (2)

A Bénadad succédait Hazaël sur le trône de Syrie. Joram s'allie avec Ochosias de Juda, pour lui reprendre la ville d *Ramoth de Galaad*. Blessé par des archers syriens, Joram es emmené à Jezraël. Mais **Jéhu**, sacré roi d'Israël sur l'ordr d'Elisée, le tue d'un coup de flèche dans la vigne de Naboth et fait poursuivre et mettre à mort Ochosias de Juda ; pui il entre dans Jezraël et fait précipiter de son palais la rein Jézabel, dont le sang rejaillit sur la muraille et sur les ch vaux ; des chiens se disputent son cadavre. Le peuple d Samarie, pour se concilier les bonnes grâces de Jéhu, égorg les soixante-dix fils d'Achab et lui envoie leurs têt à Jezraël. Ainsi s'accomplissait la prophétie terrible porté contre la maison d'Achab (3).

DYNASTIE DE JÉHU (IXe-VIIIe SIÈCLE). — Le nou veau roi se dirige vers Samarie. Il rencontre sur son chemi les fils d'Ochosias de Juda, les fait arrêter et égorger a nombre de quarante-deux. Arrivé à Samarie, il extermin tout ce qui reste d'Achab, et massacre tous les prêtres d

(1) *IV Reg.* VI, 8-23.
(2) *Ibid.*, VI-VII.
(3) *Ibid.*, IX-X, 1-11.

Baal, dont il extirpe le culte. A cause de son obéissance à accomplir les ordres de Dieu, le trône est promis à sa race jusqu'à la quatrième génération. Jéhu pourtant ne revint point à la pureté primitive de la foi d'Israël, il marcha dans la voie de Jéroboam. Il rétablit le culte des veaux d'or.

Sous son règne, le Seigneur commence à entamer le territoire d'Israël (1). Hazaël remporte des victoires sur toute la frontière d'Israël, et lui enlève tout le territoire à l'est du Jourdain. Jéhu fut aussi un des tributaires de Salmanasar II, roi d'Assyrie. C'était pour en obtenir protection contre son voisin de Syrie. Il régna vingt-huit ans.

Joachaz, en son règne de dix-sept ans, s'attire la colère de Dieu parce qu'il suit la voie de Jéroboam. Aussi Israël est-il livré entre les mains de Hazaël et de Bénadad III, son fils, tout le temps que ces rois vécurent. Joachaz invoque enfin le Seigneur, qui le délivre de cette oppression. Mais Israël continue de pécher comme Jéroboam, et même l'idole d'Astarté est honorée à Samarie (2).

Joas, fils du précédent, imite Jéroboam. Il règne seize ans, pendant lesquels il remporte, selon la prédiction d'Elisée mourant (3), trois grandes victoires sur les Syriens ; il leur reprend les villes dont Bénadad s'était emparé au temps de Joachaz. Amazias de Juda, enorgueilli de ses triomphes sur Edom, provoque insolemment le roi d'Israël. Celui-ci, ne pouvant éviter la lutte, rencontre près de *Bethsamès* son adversaire, qu'il défait honteusement, pratique une brèche dans la muraille de Jérusalem, pille le Temple et le trésor royal, et revient en Samarie avec des otages (4).

Jéroboam II, son fils, lui succède. Son long règne de quarante et un ans est un des plus glorieux de l'histoire d'Israël. Selon la parole du prophète Jonas, il rend au royaume ses anciennes frontières, « depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la Plaine ». Damas même, la capitale syrienne, tomba en sa puissance. Amos et Osée exercèrent de son temps leur ministère (5).

Son fils Zacharie est assassiné après six mois de règne

(1) *IV Reg.* X, 12.
(2) *Ibid.*, XIII, 1-9.
(3) *Ibid*, XIII, 14-20.
(4) *Ibid.*, XIV, 3-16.
(5) *Ibid.*, XIV, 23-29.

par **Sellum**, qui prend sa place. Désormais, la décadence d'Israël s'accentue. Les règnes qui se succèdent sont tous insignifiants, et s'éteignent le plus souvent dans la honte et le sang. Une conjuration avait porté Sellum sur le trône, une autre conjuration l'en précipite un mois seulement après son élévation. Son meurtrier, **Manahem**, signale son passage au trône par un acte infâme de barbarie. La ville de *Thapsa* avait refusé de lui ouvrir ses portes; pour l'en punir, il fait ouvrir le sein à toutes les femmes enceintes qui l'habitent. Par un tribut énorme qu'il paye à Phul (Téglath-Phalasar, II), il cherche à affermir son trône.

Phacéia, son fils et successeur, et son imitateur dans la voie de Jéroboam, est tué au bout de deux ans par un de ses officiers, qui lui succède.

PHACÉE. — Cet usurpateur est plus heureux que beaucoup de ses devanciers; vingt ans il peut occuper le trône qu'il a ravi. Avec Rasin, roi de Syrie, il attaque le royaume de Juda. Ils assiègent ensemble Achaz dans Jérusalem, mais ne peuvent le vaincre, car celui-ci, pour s'en délivrer, appelle à son secours Téglath-Phalasar. Ce puissant auxiliaire détruit Damas, enlève au roi d'Israël la Galilée et la Palestine transjordanique, et emmène en Assyrie un grand nombre de captifs (734).

Phacée est à son tour assassiné. **Osée**, son meurtrier, occupe le trône, grâce à l'appui de l'Assyrie; mais, à la mort de Téglath-Phalasar, il cherche à s'affranchir du tribut assyrien en liant partie avec l'Égypte. Salmanasar IV, qui soupçonne ce revirement, se saisit du roi, l'emprisonne, et vient assiéger Samarie. Après trois ans, la ville est prise par Sargon II (721), qui emmène Israël **captif** en Assyrie. C'est la fin du royaume schismatique.

Pour repeupler le pays après la déportation, les rois d'Assyrie y transportent, à diverses époques, plusieurs des peuplades de leur immense empire. Malgré ces nouveaux habitants, le nom de Samarie demeure attaché à la contrée. Les Israélites y étaient d'ailleurs restés nombreux. Lorsque, la dix-huitième année de son règne, le pieux Josias, roi de Juda, solennise la fête de Pâque à Jérusalem, les habitants *de toute la Palestine* y assistent. Il y avait donc encore à côté des colons assyriens, un grand nombre d'Israélites qui maintenaient dans le pays, avec leur langue et leur

coutumes, les dénominations primitives des localités.

Mais la Samarie était devenue simple province assyrienne. Elle passera successivement aux Chaldéens, aux Perses, aux Macédoniens, et ne sera réunie à la Judée que sous les Asmonéens et Hérode le Grand. Sous tous les régimes, ses habitants conserveront leur religion et leur culte spécial. C'était un mélange de la loi de Moïse avec le culte grossier du veau d'or, inspiré par la tendance séparatiste d'avec Juda, qui s'est affirmée de tout temps.

Moins d'un siècle et demi après la chute de Samarie, transformée en colonie assyrienne, le châtiment vint à son tour frapper le royaume de Juda, dont on transporta les habitants en Babylone. Dès lors, la distinction entre Juda et Israël cessa. Un même sort réunit pour toujours ces provinces, longtemps rivales, et que des gouverneurs divers allaient administrer, mais pour un même et unique chef. Les grands bouleversements dont ces pays minuscules furent si souvent le théâtre aux IXe, VIIIe et VIIe siècles avant Jésus-Christ, ne sont point finis. Cependant, leur histoire postérieure n'est plus l'histoire de la seule Samarie, mais celle de toute la Palestine. Et nous renvoyons le lecteur pour la suite des événements à ce que nous avons dit plus haut sur l'histoire générale du peuple de Dieu, p. 18 et suiv. (Consulter aussi le tableau chronologique des principaux événements dont la Palestine a été successivement le théâtre aux époques juive, chrétienne et musulmane, p. 36 et suiv.)

II — ITINÉRAIRE GÉNÉRAL

Nous adoptons pour notre visite de la Samarie un parcours simplifié : une ligne régulière qui coupe la province dans la direction de Jérusalem à Nazareth, et qui dépasse même le cadre strict de la géographie de la Samarie. Nous trouvons sur ce chemin, le seul ordinairement suivi, tous les souvenirs essentiels ; on ne saurait choisir un programme plus pratique.

Nous serons d'ailleurs attentifs à faire les digressions nécessaires pour mentionner les localités historiques voisines qui ne trouvent point place sur le trajet direct.

CHAPITRE II

De Jérusalem à Silo

[*De Jérusalem à Sindjil, par la grand'route, 38 kilomètres; de Sindjil à Silo, par un sentier, 4 kilomètres environ. — Voir la carte hors texte, p. 396.*]

I — LE PAYS DE SAUL

MONT SCOPUS. — Au nord-est de Jérusalem se dresse une colline dénudée qui sert de prolongement à celle des Olives, c'est le Scopus. La tranchée rocailleuse qui le coupe en ligne droite est l'ancienne voie romaine de Naplouse, dont le tracé, partant de la porte de Damas, se confond souvent avec celui de la route de Nazareth (1).

Le Scopus a son histoire. Comme Alexandre le Grand marchait sur Jérusalem pour s'en emparer, le grand prêtre Jaddus, accompagné d'une foule immense, se rendit en grande pompe au-devant du conquérant pour fléchir sa colère. Alexandre, frappé de la majesté du spectacle, s'inclina respectueusement devant le pontife, promit aux Juifs d'épargner leur capitale, puis s'en vint au Temple avec Jaddus pour offrir un sacrifice au vrai Dieu (2).

Bien avant Alexandre, nombre de conquérants, venus du Nord : Téglath-Phalasar, Sennachérib, Nabuchodonosor et d'autres, ont dû s'arrêter sur cette colline pour contempler une première fois la mystérieuse cité dont la richesse les attirait, ou que les ordres de Dieu leur enjoignaient de détruire.

(1) Cette route, commencée en 1900, a été achevée en 1911. Les distances indiquées sur les bornes kilométriques doivent être comptées à partir de la bifurcation des routes de Nazareth au mont des Oliviers.

(2) JOSÈPHE, *Antiquités*, l. XI, ch. VIII.

Au début de notre ère, les légionnaires de Titus, et, en des temps moins reculés, les soldats de Godefroy de Bouillon ont, à leur tour, campé sur ces hauteurs pour combiner leur plan d'attaque avant d'emporter Jérusalem d'assaut.

Le pèlerin qui s'éloigne de Jérusalem par le Scopus ne manquera pas d'admirer une fois encore, avant qu'elle disparaisse à ses yeux, la sainte Cité, dont le souvenir lui restera impérissable.

CHAFAT. — Le premier village que l'on aperçoit à gauche de la route est **Chafat.** La population, entièrement musulmane, compte environ deux cents âmes. On retrouve parmi les ruines avoisinantes les débris d'une église et d'un monastère que les habitants nomment encore le *couvent brûlé.* Ce point est déjà appelé *Sapha* par Josèphe, dans le récit de la rencontre d'Alexandre et de Jaddus.

A une faible distance au nord-est de Chafat, deux collines dressent leur tête couronnée de ruines : c'est d'abord Tell es Soma, où l'on voit parmi les décombres une vaste citerne creusée dans le roc ; c'est, plus au Nord, Tell el Foul (5e kilomètre depuis la bifurcation des routes de Nazareth et du mont des Oliviers), que l'on peut identifier avec l'une des deux *Gabaa* (1) qui se trouvaient au pays de Saül.

Si, du haut de Tell el Foul, on jette un regard vers l'Est, on aperçoit une série de villages aux noms clairement bibliques : Anata, Djéba, Machmas (Er) Ram, etc. Ils marquent comme d'autant de points ce qui fut plus particulièrement le pays de Saül, premier roi d'Israël. Nous leur consacrons le paragraphe suivant, à cause de leur histoire intéressante.

(1) Les deux Gabaa de Saül et de Benjamin sont certainement données comme villes distinctes en plusieurs passages de la Bible. Elles sont nommées successivement : *Jud.* XX, 37, 44 ; *I Reg.* XIV, 16, et XV, 34, et surtout dans *Is.* X, 28-29, où le prophète décrit ainsi la marche de l'Assyrien sur Jérusalem :

> Il est venu à Aïath, il a passé à Magron,
> Il laisse son bagage à Machmas ;
> Ils ont passé le défilé ;
> Ils campent à Gaba ;
> Rama est dans l'épouvante :
> Gabaa de Saül prend la fuite... (*Is.* X, 28-29.)

GABAA DE SAÜL (TELL EL FOUL). — Gabaa était une ville de la tribu de Benjamin. Elle est restée tristement célèbre dans les annales du peuple israélite par le crime commis dans ses murs sur la femme du lévite d'Ephraïm. La Bible, en relatant cet épisode (1), nous fournit quelques détails précis qui permettent de déterminer sa véritable position.

Le lévite, sa femme et son serviteur quittent Bethléem dans la soirée pour se rendre à la montagne d'Ephraïm. Au moment où les voyageurs arrivent près de Jérusalem, le jour avait baissé : « Allons, je vous prie, à la ville des Jébuséens, et nous y passerons la nuit, dit le serviteur à son maître. — Je passerai jusqu'à Gabaa, répond celui-ci, et quand je serai arrivé là, nous y séjournerons, ou du moins dans la ville de Rama. » Ils continuèrent donc à marcher, et le soleil se coucha quand ils furent près de Gabaa. Force leur fut de gagner cette ville pour y passer la nuit, car en Orient le crépuscule est si court, que les ténèbres succèdent presque sans transition aux derniers rayons de soleil. C'est durant cette nuit que les habitants de Gabaa commirent leurs outrages sur la femme du lévite. Le lendemain, celui-ci chargea sur son âne le cadavre de sa femme, et partit pour Silo. Arrivé chez lui, il prit un couteau, saisit sa femme et la coupa, membre par membre, en douze morceaux qu'il envoya dans tout le territoire d'Israël. Tous ceux qui virent cela dirent : « Jamais rien de pareil n'est arrivé et ne s'est vu depuis que les enfants d'Israël sont montés du pays d'Egypte jusqu'à ce jour ; prenez la chose à cœur, consultez-vous et parlez. » Un long cri d'horreur accueille partout la nouvelle du forfait. Dans l'assemblée de Maspha, les onze tribus alliées décrètent la guerre, et se lèvent comme un seul homme contre Benjamin coupable.

Dès la première rencontre, les Israélites, qui comptent quatre cent mille hommes de guerre, subissent, aux portes de Gabaa, un échec grave où vingt-deux mille des leurs restent sur le champ de bataille. Israël, atterré, se rendit à Béthel pour demander au Seigneur s'il devait poursuivre la guerre, et le Seigneur répondit : « Montez, car demain je livrerai les Benjamites entre vos mains. » Le jour suivant, les enfants d'Israël viennent donc à nouveau se ranger en bataille sous les murs de Gabaa, mais les assiégés, enivrés par leur précédent succès, se lancent avec impétuosité sur les assiégeants, qui s'enfuirent à dessein par les routes du Nord. Lorsque les Benjamites furent loin de Gabaa, une partie des gens d'Israël, qui s'étaient embusqués derrière les collines avoisinantes, s'élancèrent sur la ville, et, après en avoir massacré tous les habitants, la livrèrent aux flammes. Quand les fuyards aperçurent la colonne de fumée qui s'élevait de Gabaa, ils firent brusquement volte-face, et « ceux de Benjamin furent épouvantés en voyant le désastre qui

(1) *Jug* XIX, XX.

allait les atteindre... Ils s'enfuirent par le chemin du désert. Mais les assaillants s'attachèrent à leurs pas, et ils massacrèrent pendant le trajet ceux qui étaient sortis des villes. Ils enveloppèrent Benjamin, le poursuivirent, l'écrasèrent dès qu'il voulait se reposer, jusqu'en face de l'autre Gabaa, du côté du Levant ». Le nombre des Benjamites qui périrent ce jour-là fut de vingt-cinq mille hommes ; les six cents qui survécurent prirent la fuite vers le désert, au rocher de Rimmon, où ils demeurèrent pendant quatre mois.

Des indications tirées de ce récit, il ressort que Gabaa était située entre Jérusalem au Sud, et Rama (Er Ram) au Nord, sur la route de Silo.

Isaïe et Josèphe confirment ces données ; le premier en prédisant la marche des Assyriens sur Jérusalem, le second en décrivant celle de Titus. Le prophète place Gabaa au sud de Rama, et l'historien juif à trente stades (1) environ de Jérusalem, près d'un lieu appelé la Vallée des Epines. Ce chiffre de trente stades nous conduit, en effet, à une petite distance au sud de Tell el Foul, au Ouaddi ed Doumm (2), qui est probablement le même que la Vallée des Epines.

Saint Jérôme, racontant le pèlerinage de sainte Paule en Palestine, insinue la même identification. L'illustre pèlerine se rend d'Emmaüs-Nicopolis à Jérusalem par la voie romaine, laisse à droite Aïalon et Gabaon, puis, « après un temps d'arrêt dans la ville de Gabaa détruite jusqu'aux fondements », entre enfin dans Jérusalem. Gabaa se trouvait donc à une faible distance, au nord de Jérusalem, tout près de cette station du IVe mille (Tétarton) de la voie romaine que signale la mosaïque de Madaba. Le 4e milliaire a été constaté au pied du Tell el Foul.

Après l'élection de Saül à la royauté, Gabaa, où était la demeure de ce prince, s'appela Gabaa de Saül. C'est dans cette ville que le premier roi d'Israël reçut les envoyés de Jabès-Galaad, venus pour solliciter son appui contre les Ammonites. Saül, au récit des outrages dont Jabès était menacée, s'enflamme de colère ; « il prend une paire de bœufs et les coupe en morceaux qu'il envoie par des messagers dans tout le territoire d'Israël en disant : « Quiconque ne « marchera pas à la suite de Saül et de Samuel aura ses bœufs » traités de la même manière. » (3) Cette proclamation d'un nouveau genre obtient un plein succès ; le peuple, saisi de crainte, se lève, marche contre les Ammonites et les taille en pièces.

Après avoir entendu de la bouche de Samuel la sentence de réprobation portée contre lui, Saül, prévaricateur, se retira dans sa ville de Gabaa, et c'est là que les habitants de Ziph vinrent lui découvrir

(1) Trente stades : 5 kil. 500 mètres.
(2) *Doumm*, arbuste épineux ; *ouaddi ed Doumm*, vallée des arbustes épineux ou des épines.
(3) *I Reg.* XI, 7.

la retraite de David. Sous le règne de ce dernier prince, Dieu envoya à Israël une famine qui dura trois ans, en punition des mauvais traitements que Saül avait infligés aux habitants de Gabaon ses alliés. David dit aux Gabaonites : « Que puis-je faire pour vous, et avec quoi ferai-je l'expiation, afin que vous bénissiez l'héritage du Seigneur ? » Les Gabaonites lui répondirent : « Ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire mourir personne en Israël, mais puisque Saül avait formé le projet de nous faire disparaître, qu'on nous donne sept de ses descendants pour les pendre à Gabaa de Saül. » (1) Le roi prit alors les deux fils de Respha et les cinq fils de Mérob pour les livrer aux Gabaonites, qui les pendirent dans la ville précitée. Ils furent mis à mort au commencement de la moisson des orges, et, jusqu'à l'hiver, l'inconsolable Respha veilla sur leurs cadavres pour les préserver des bêtes féroces et des oiseaux de proie. David, touché de cet acte de piété maternelle, fit ensevelir dans le tombeau de Cis, père de Saül, les restes de ce roi, ceux de son fils Jonathas et les sept victimes des Gabaonites.

La plate-forme supérieure de Tell el Foul porte aujourd'hui les débris d'une tour rectangulaire dont le lieutenant anglais Waren a sondé les fondations en 1868. Le versant septentrional de la colline est semé de pierres équarries, seuls restes de l'antique cité et de son acropole. Au Kirbet Adaséh, situé un peu au nord-est du Tell, on voit des colonnes et des chapiteaux qui sont probablement les restes d'une église.

ANATHOTH (ANATA). — Du haut de Tell el Foul, on jouit d'un coup d'œil splendide sur le versant oriental des montagnes de Benjamin, dont les croupes arrondies se succèdent en s'abaissant jusqu'à la vallée du Jourdain.

Au premier plan, l'œil distingue un village d'aspect misérable, composé de quelques masures ; c'est l'*Anathoth* biblique, dont le nom s'est perpétué à travers les siècles. Anathoth et ses faubourgs échurent en partage à la race sacerdotale. Isaïe, qui la cite après Machmas et Rama, en décrivant la marche des Assyriens (x, 30), la place par là même au sud de ces deux villes. Josèphe évalue approximativement à vingt stades (3 km. 700) la distance qui la séparait de Jérusalem. Le chiffre de trois milles (4 km. 500) que donne Eusèbe est plus exact. Saint Jérôme, dans son commentaire sur Jérémie, la situe au nord de Jérusalem, à la distance déjà fournie par Eusèbe. Ces multiples données rendent certaine l'identification d'Anathoth avec Anata.

Anathoth est la patrie d'Abiézer, l'un des trente héros qui formaient la garde du roi David et de Jéhu, autre vaillant capitaine de ce prince. Le grand-prêtre Abiathar était, lui aussi, originaire d'Anathoth, et c'est là, dans son domaine familial, que Salomon le

(1) *II Reg.* XXI, 3-5.

relégua pour le punir d'avoir favorisé les projets ambitieux d'Adonias. Mais Anathoth doit surtout sa célébrité à *Jérémie*, le plus illustre de ses enfants. Sans cesse honni et maltraité par ses compatriotes, Jérémie les menace des châtiments divins :

> C'est pourquoi, ainsi parle Jéhovah des armées :
> Je vais les punir :
> Les jeunes hommes mourront par l'épée ;
> Leurs fils et leurs filles mourront de faim ;
> Rien ne restera d'eux ;
> Car j'amènerai le malheur sur les hommes d'Anathoth
> L'année où je les visiterai (1).

Ces terribles prédictions ne tardèrent pas à s'accomplir ; les habitants d'Anathoth furent emmenés en captivité sur les bords de l'Euphrate, lors de l'invasion des Chaldéens. Au retour de l'exil, la ville fut relevée de ses ruines par cent vingt-huit descendants de ses anciens habitants.

De l'antique Anathoth, il ne reste actuellement que des débris informes : colonnes tronquées, blocs équarris, anciennes citernes. En 1874, des fouilles pratiquées à l'entrée du village ont mis à jour le pavé en mosaïques d'une ancienne église dédiée sans doute à saint Jérémie. Ces ruines sont aujourd'hui la propriété des Russes.

ASMAVETH (HIZMEH). — Au nord d'Anathoth, sur un plan plus élevé, se dresse Hizméh, dont les gourbis abritent une population d'environ deux cents âmes. Malgré certaines dissemblances apparentes, son nom a des liens de parenté très étroits avec Asmaveth. Les données topographiques viennent ici au secours de la philologie. Le Ier livre d'Esdras nous apprend, en effet, que cette ville était voisine d'Anathoth et de Gabaa de Benjamin, aujourd'hui Djéba. Après le retour de la captivité, lorsque Jérusalem voulut célébrer les gloires de sa nouvelle enceinte, les chantres sacrés vinrent d'Asmaveth, de Galgala et de Gabaa.

GABAA DE BENJAMIN (DJEBA). — Plus au nord, on entrevoit sur un point culminant la silhouette d'une forteresse délabrée, autour de laquelle s'est tapie, dans les ruines, une population grouillante. L'identification de Djéba avec Gabaa de Benjamin ne fait de doute pour personne. Nous avons déjà parlé ci-dessus de son homonyme, la Gabaa de Saül, avec laquelle il ne faut pas la confondre, car le texte sacré les distingue formellement.

Lors du partage de la Terre Promise, Gabaa de Benjamin fut attribuée aux descendants d'Aaron, en même temps qu'Anathoth,

(1) *Jer.* XI, 21-23.

Gabaon, Almath, etc. Le Ier livre des Rois et Isaïe nous la montrent au sud de *Machmas*, et séparée d'elle par une gorge abrupte et profonde qui n'est autre que le Ouadi Souénit actuel.

A l'époque des luttes entre Saül et les Philistins, elle fut le théâtre d'une bataille fameuse que la Bible nous détaille minutieusement (1). Après la journée de Maspha, les Philistins battus avaient établi à Djéba une forte garnison ; l'intrépide Jonathas forma le hardi projet de les en déloger. Il s'avance, en effet, à la tête d'un millier d'hommes, emporte la ville d'assaut, et massacre la garnison. Saül, craignant des représailles, assemble en hâte à Galgala tous les hommes valides de son royaume. Il avait pensé juste. Impatients de réparer leur défaite, les Philistins sont accourus nombreux à Machmas. A cette nouvelle, la panique est grande en Israël et les désertions se multiplient dans les rangs de l'armée. Saül aux abois offre alors lui-même un sacrifice au Très-Haut, et, par cet acte sacrilège, encourt la réprobation de Dieu. Cependant Jonathas brûle du désir de venger sa patrie ; à l'insu de son père, il prend l'héroïque parti d'aller seul, avec son écuyer, attaquer Machmas. Ils s'aventurent tous deux dans le défilé qui sépare cette ville de Djéba. Il y avait, dit la Bible, une dent de rocher d'un côté et une dent de rocher de l'autre côté, l'une nommée Bosès et l'autre Séné. « Ah ! voici des Hébreux qui sortent de leurs cavernes où ils s'étaient blottis, s'écrient les Philistins en les voyant. Montez donc un peu que nous vous disions quelque chose. — Montons, crie Jonathas à son écuyer ; suis-moi, Dieu nous donnera la partie. » Ce disant, ils franchissent les derniers obstacles et atteignent d'un bond les sentinelles ennemies. A cette vue, les Philistins se débandent et s'entre-tuent en vociférant. De Gabaa on perçoit distinctement leurs clameurs d'épouvante. Saül, averti de l'absence de son fils, accourt en toute hâte avec son armée sur le lieu du combat et achève la destruction de l'ennemi.

La Gabaa de Benjamin dont il est ici parlé ne saurait mieux être identifiée qu'avec Djéba. Les détails descriptifs dont le récit biblique est émaillé concordent à merveille avec la topographie des deux localités en question.

Après le schisme des dix tribus, Gabaa de Benjamin semble marquer la frontière septentrionale de Juda. Le Ouadi Souénit est, en effet, une ligne de démarcation tout indiquée pour servir de limite entre les deux royaumes.

Asa, roi de Juda, sans cesse menacé par Baasa, roi d'Israël, résolut de mettre Gabaa à l'abri d'un coup de main. Dans ce but, il chassa son rival de Rama, enleva les pierres et les bois destinés à cette ville, et s'en servit pour édifier sa propre citadelle.

(1) *I Reg.* XIII, XIV.

Au retour de l'exil, la ville fut repeuplée et compta de nouveau parmi les cités d'Israël. Les croisés dotèrent le village de la modeste église et du château fort dont les ruines sont demeurées jusqu'à ce jour.

MACHMAS. — Ainsi qu'on vient de le dire, un ravin profond séparait Machmas de Gabaa de Benjamin. Le nom de Machmas apparaît pour la première fois dans la Bible à l'occasion de la bataille que nous venons de raconter.

Plus tard, Isaïe nous montre les Assyriens en marche, laissant leurs bagages à Machmas, parce que la profondeur du Ouadi Souénit ne leur permet pas de les transporter au delà.

Quand la liberté fut rendue aux captifs de Babylone, Machmas ne tarda pas à se relever de ses ruines. Sa forte position la fit choisir par Jonathan Machabée pour être le siège de son administration ; elle acquit alors une grande importance.

A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, Machmas était encore très florissante. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un misérable petit village construit avec des blocs de pierre ayant appartenu à d'anciens monuments, églises ou monastères. Ces débris prouvent que la localité fut jadis très peuplée.

II — RAMA, MASPHA

De Tell el Foul, poursuivons notre marche vers le Nord, en suivant le tracé de la route neuve. A gauche, on aperçoit les villages de Beit Iksa, Beit Hanina, Bir Nébala.

ADARSA. — Du même côté, dans l'angle formé par la rencontre des voies romaines de Neapolis (Naplouse) et de Diospolis (Lydda), on distingue, à quelque distance de la route, une colline verdoyante couronnée de quelques ruines appelées *Khirbet Adaséh*. Son nom et sa position rappellent l'antique **Adarsa**, célèbre par la victoire de Judas Machabée sur Nicanor (161 av. J.-C.).

Judas campa à Adarsa avec 3 000 hommes. On livra le combat le 13e jour du mois d'Adar ; les troupes de Nicanor furent défaites, et lui-même resta sur le champ de bataille. On saisit le butin, et, ayant coupé la tête de Nicanor et sa main droite, on les suspendit en face de Jérusalem. La joie fut grande ce jour-là, et il fut décrété qu'une fête serait célébrée chaque année, le 13e jour du mois d'Adar (1).

(1) *I Mach.* VII.

RAMA (ER RAM). — Er Ram est située un peu plus loin, au 8e kilomètre, sur une colline rocheuse, dont les flancs furent jadis exploités comme carrière. Ce nom, qui signifie hauteur, correspond exactement à l'ancien nom hébraïque, Rama.

Rama fut assignée par Josué à la tribu de Benjamin.

C'est entre Rama et Béthel, dans la montagne d'Ephraïm, que la prophétesse Débora, assise sous un palmier, jugeait les enfants d'Israël (1).

Plus tard, « Samuel faisait chaque année le tour de Béthel, de Galgala et de Maspha, puis il revenait à Rama où était sa maison, et là il jugeait Israël. Il y bâtit un autel au Seigneur » (2).

Pendant le schisme des dix tribus, Rama, ville frontière, venait d'être conquise par Baasa, roi d'Israël, quand Bénadad de Syrie, sollicité par le roi de Juda, envahit le royaume d'Israël et mit Baasa dans l'obligation d'abandonner sa récente conquête : « Alors, le roi Asa convoqua tout Juda sans exempter personne, et ils emportèrent les pierres et les bois que Baasa employait à la construction de Rama ; et le roi Asa s'en servit pour bâtir Gabaa de Benjamin et Maspha. » (3)

Lors des grandes déportations en terre assyrienne, Rama, ainsi que Jérémie l'insinue, devint le lieu de rassemblement des prisonniers destinés à l'exil :

> Une voix a été entendue à Rama,
> Des lamentations et des pleurs amers
> Rachel pleurant ses enfants ;
> Elle refuse d'être consolée,
> Parce que ses enfants ne sont plus (4).

Jérémie se trouvait lui-même au nombre des captifs ; mais Nabuzardan, général de l'armée assyrienne, le rendit à la liberté, puis le renvoya comblé de présents (5). Six cent vingt et un des habitants de Rama revinrent de l'exil pour repeupler leur ville.

(1) *Jud.* IV, 4.
(2) *I Reg.* VII, 16.
(3) *III Reg.* XV, 22.
(4) *Jer.* XXXI, 15.
(5) *Ibid.*, XL, 1 6.

Josèphe place cette localité à 40 stades de Jérusalem, chiffre qui est évidemment trop faible pour Er Ram. Sa proximité de Gabaa fait dire à Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, qu'elle est la patrie de Saül. Saint Jérôme rectifie, quelques années plus tard, ces données un peu vagues : « Gabaa et Rama, écrit-il dans son commentaire sur Osée, sont deux villes situées dans la tribu de Benjamin et voisines l'une de l'autre. Saül naquit à Gabaa, et le roi d'Israël (Baasa) tenta d'occuper Rama, qui est à 7 milles de Jérusalem, afin d'empêcher les sujets de la tribu de Juda d'entrer et de sortir. »

Les bornes milliaires retrouvées le long de la voie romaine prouvent que la distance de 6 milles, soit 48 stades, donnée par Eusèbe, est plus exacte.

Durant les siècles chrétiens, Rama dut compter un certain nombre de fidèles, car la mosquée actuelle, dédiée au cheikh Hasen, est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne église dont on a retrouvé quelques colonnes. Le village (250 habitants environ) est tout entier musulman.

On voit, à l'Ouest, le hameau de Kalandiéh avec la nouvelle colonie juive qui l'avoisine et l'on rencontre, du même côté gauche, au 11e kilomètre, sur la pente Sud d'une colline, quelques amas de pierres et deux réservoirs ou « birket ».

Ces ruines sont désignées sous le nom de Khirbet Atara, sans doute l'une des nombreuses *Ataroth* qui se trouvaient aux environs de Jérusalem. Une source coule au sommet du mamelon auquel le Khirbet Atara est adossé. Ce mamelon, appelé Tell en Nasbéh, porte lui-même des traces évidentes d'habitation.

Plusieurs l'identifient avec Maspha, à cause de la ressemblance du nom. Tout en préférant placer cette localité biblique au village d'El Biréh, nous reconnaissons que le mot *Nasbéh* peut très bien rappeler le souvenir de l'antique Maspha, peu éloignée d'ici, suivant notre opinion. A peu de distance au nord-ouest d'El Biréh, le mot Maspha se retrouve encore, et plus reconnaissable, dans le nom de *Misba* donné à une source, l'*Aïn Misba*.

MASPHA (EL BIRÉH). — El Biréh, qu'on entrevoit déjà sur sa colline verte (15e kilomètre), dispute à plusieurs

autres localités l'honneur d'avoir remplacé l'antique Maspha de Benjamin. Parmi ces localités, citons (outre Tell en Nasbéh), Chafat, Tell el Foul et Nébi Samouïl. Mais, jusqu'ici, aucune d'elles n'a fourni, semble-t-il, de titres suffisants. L'analyse des faits bibliques dont Maspha fut le théâtre montrera à elle seule les motifs de notre préférence en faveur d'El Biréh (1).

Maspha échut en partage à Benjamin. Elle devint de bonne heure un lieu de réunion pour le peuple. La première grande assemblée qui s'y tint fut convoquée, sous le grand prêtre Phinées, à propos du crime accompli par les habitants de Gabaa de Saül sur la femme du lévite (dont nous avons parlé plus haut, p. 378). 400 000 hommes s'y rendirent pour attaquer et exterminer les Benjamites qui refusaient de livrer les coupables (2).

Après la guerre, les tribus alliées, réunies à Maspha, jurèrent de refuser leurs filles en mariage aux hommes de Benjamin que la mort avait épargnés, et de massacrer les habitants de Jabès-Gabaad qui n'avaient pas voulu prendre part à la lutte.

Samuel convoqua de nouveau Israël à Maspha. Le prophète s'employa à ramener au culte de Dieu le peuple qui s'en était écarté au temps du grand-prêtre Héli ; sa voix fut entendue, et Israël coupable fit pénitence. Le Seigneur récompensa cet acte méritoire en donnant aux Hébreux le succès dans une rencontre avec les Philistins près de la

(1) On ne saurait identifier El Biréh avec Béroth, l'une des villes gabaonites que Josué épargna à son entrée dans la Terre Promise. Le texte de saint Jérôme sur lequel on baserait cette identification se retourne contre elle. Le voici : « Béroth, sous la hauteur de Gabaon ; on montre aujourd'hui ce village au septième mille sur la route d'Ælia à Nicopolis. » On lisait dans certains textes, au lieu de Nicopolis, Neapolis. El Biréh est, en effet, sur la route de Neapolis (Naplouse), mais à 9 milles et non à 7 ; tandis que les 7 milles sur la voie de Nicopolis, et la position de Béroth « sous Gabaon », conviennent parfaitement à *El Djib*. (Voir le chapitre sur *Gabaon*, p. 362.) L'argument fondé sur l'homophonie ne vaut pas davantage. Le nom d'El Biréh n'a, en effet, semble-t-il, aucun lien de parenté réelle avec Béroth. Les pèlerins postérieurs aux Croisades désignent le village sous le nom de *grande mosquée* (grande mahomerie). C'est peut-être le mot arabe Qbiréh (grande) qui se sera transformé en *Biréh*, par suppression de la lettre initiale.

(2) Le récit émouvant de cette guerre fratricide se trouve dans les chapitres XIX, XX et XXI du Livre des Juges.

ville (1). Maspha fut une des trois villes que Samuel choisit pour juger le peuple, et il y présida, peu avant sa mort, l'assemblée générale des enfants d'Israël qui demandaient un roi. Le sort consulté désigna pour être investi de l'autorité souveraine *Saül*, fils de Cis.

On le chercha et on ne le trouva point. On consulta Jéhovah... Jéhovah répondit : « Il est caché parmi des bagages. » On courut le tirer de là ; il vint au milieu du peuple, et il les dépassait tous de la tête. Samuel dit à tout le peuple : « Voilà celui que Dieu a choisi ; il n'y a personne dans tout le peuple qui soit semblable à lui. » Et tout le peuple se mit à crier : « Vive le roi ! » (2)

Si Maspha fut choisie de préférence aux autres villes pour être le lieu de réunion de tout un peuple, elle devait être abondamment pourvue d'eau ; El Biréh, dont le site, par ailleurs, se prête bien au déploiement de vastes multitudes, a, de fait, une abondante source située non loin de la route carrossable, et une autre sur le versant occidental de sa colline. Cette dernière porte le nom caractéristique d'*Aïn Misba*, terme qui offre une ressemblance évidente avec la Maspha que nous cherchons.

Quand Asa, roi de Juda, eut enlevé les matériaux que son rival d'Israël avait accumulés à Rama, il les employa, avons-nous dit plus haut (p. 384), à fortifier Gabaa de Benjamin et aussi Maspha. Ici encore, Maspha paraît être une ville d'avant-poste située entre les deux royaumes d'Israël et de Juda, et au nord de Rama, car la nouvelle frontière dut mordre sur le territoire de la Samarie ; son identification avec El Biréh acquiert donc une probabilité de plus.

Après la destruction de Jérusalem par les Babyloniens, Godolias, que Nabuchodonosor avait imposé comme gouverneur aux restes dispersés du peuple juif, fit de Maspha le siège de son administration. Jérémie et un grand nombre de Juifs s'étaient déjà réunis autour de leur nouveau chef quand celui-ci fut assassiné par un Juif réfugié au pays des Ammonites et appelé Ismaël. Deux jours après ce meurtre, un groupe de quatre-vingts hommes se rendaient de Sichem et Silo à Jérusalem pour y présenter leurs offrandes au Sei-

(1) *I Reg.* VII, 5-14.
(2) *Ibid.*, X, 21-24.

gneur. Averti de leur présence, Ismaël sortit à leur rencontre et les invita à s'arrêter à Maspha. Dès que ces étrangers furent au milieu de la ville, Ismaël et ses satellites les égorgèrent sans pitié, à l'exception de dix. Les cadavres des victimes furent précipités dans le bassin creusé par le roi Asa au temps où il fortifia la ville contre Baasa d'Israël. Les débris du peuple juif restés à Maspha furent ensuite réduits en captivité par Ismaël et emmenés au pays d'Ammon (1).

De ce récit, il ressort que Maspha était située sur la route de Jérusalem à Sichem, et ce détail corrobore notre identification.

Pendant que Jérusalem souillée se lamentait sous la tyrannie des Grecs, les **Machabées** convoquèrent à Maspha les hommes de bonne volonté, comme jadis au temps des grandes assemblées du peuple de Dieu. Là, en face de Jérusalem (2), ces vaillants défenseurs de la patrie implorèrent Dieu dans le sac et la cendre pour qu'il leur vînt en aide ; puis les trompettes sacrées annoncèrent la guerre sainte. Quand l'armée fut prête à marcher au combat, les prêtres, s'adressant aux guerriers, leur dirent : « Qui a pris une nouvelle épouse et ne l'a pas introduite dans sa nouvelle demeure ? Qui a le cœur timide et pourrait troubler ses frères ? Que ceux-là rentrent chez eux. » Après cette proclamation, Juda court à l'ennemi, l'atteint à Emmaüs, et le taille en pièces.

D'après toutes ces données, l'identification d'El Biréh avec Maspha paraît très probable. El Biréh est « en face de Jérusalem », comme l'exige le livre des Machabées ; voisine de Rama, comme semble le demander le livre des Rois, sur le chemin de Silo à Jérusalem ; « tout près de Béthel », comme le déclare Josèphe (3), et pourvue de deux fontaines, dont l'une, l'*Aïn Misba*, a conservé presque intact le vieux nom de Maspha (4).

El Biréh évoque encore un touchant souvenir de l'Evangile. C'est là, au dire des pèlerins du XIIe siècle et des âges

(1) *Jer.* XLI.
(2) *Contra Jerusalem* (*I Mach.* III, 46).
(3) *Ant.* V, 10.
(4) Nous renvoyons ceux qui désirent de plus amples détails sur Maspha de Benjamin et sur les controverses dont cette ville a été l'objet à la *Revue biblique* (1894), t. III, p. 321.

suivants, que Marie et Joseph s'aperçurent de la disparition du Sauveur, le premier soir du retour à Nazareth (1). Quaresmius affirme sans preuve que sainte Hélène fit élever en ce lieu une basilique en l'honneur de Marie. L'église, qu'on retrouvait, avant la Grande Guerre, en partie debout au sommet du village, datait des Croisades. Longue de 43 mètres et large de 22, elle était divisée en trois nefs ; celle du centre avait complètement disparu. D'après le cartulaire du Saint-Sépulcre, elle fut terminée en 1146, avec l'hôpital qui en dépendait. Quelques années plus tard, un voyageur mentionnait au sommet de la colline une grande croix de pierre, posée sur sept degrés, où les pèlerins de Jérusalem montaient pour contempler une première ou une dernière fois la Ville Sainte.

A quelque distance de la source et des deux réservoirs qu'elle alimentait jadis est un khan à moitié ruiné, dont l'appareil dénote l'origine franque. Le village renferme environ 1 000 habitants, presque tous musulmans.

RAMALLAH. — Ce village est situé à un kilomètre et demi à l'ouest d'El Biréh. Les *Grecs schismatiques*, au nombre d'environ 4 000, forment la grande majorité de sa population, qui est toute chrétienne.

Les *catholiques* (au nombre de 500) y possèdent une vaste église, toute neuve, et deux écoles ; celle des filles est dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph, qui tiennent en outre un dispensaire très fréquenté ; celle des garçons est tenue par un prêtre maronite dans les locaux du presbytère latin.

De riches *protestants américains* ont fondé à Ramallah un orphelinat et trois écoles ; mais, malgré une active propagande, le nombre de leurs prosélytes est encore très restreint.

Depuis la construction de la route carrossable, Ramallah acquiert une importance qui grandit chaque année, grâce à sa proximité de Jérusalem et à la salubrité de son climat.

Le R. P. Dhorme, Dominicain de Saint-Etienne de Jérusalem, a proposé justement d'identifier Ramallah, dont le

(1) *Luc.* II, 44. *Iter diei* ne signifie pas tant ici le chemin qu'on peut accomplir en un jour que la première journée de marche.

sens est « hauteur de Dieu », avec la Gabaa de Dieu (qui signifie colline de Dieu, c'est-à-dire colline très élevée) dont il est parlé au chapitre x, verset 5 du Ier Livre des Rois (1).

III — BÉTHEL, ÉPHREM, GOPHNA

BÉTHEL (BEITIN). — La route passe au nord d'El Biréh, suit pendant quelques minutes le tracé de la voie romaine de Naplouse, et laisse à droite, sur la hauteur, le pauvre village musulman de Beitin, l'antique **Béthel.** La Bible détermine l'emplacement de cette ville avec précision.

Béthel se trouvait au nord de Rama, dans la montagne d'Ephraïm, sur le chemin de Sichem, au sud de Silo.

Eusèbe et saint Jérôme la placent à 12 milles de Jérusalem, à droite de la route qui mène à Naplouse ; distance exacte donnée à la même date par l'*Itinéraire du Pèlerin de Bordeaux*.

Béthel est riche en *souvenirs bibliques*. Abraham fut le premier à sanctifier ce lieu par l'érection d'un autel. Le patriarche avait fixé sa tente à Béthel, anciennement appelée Luza, quand éclatèrent entre ses bergers et ceux de Loth des querelles qui aboutirent à une séparation. Abraham dit à Loth : « Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre moi et toi, ni entre mes bergers et tes bergers, car nous sommes frères. Tout le pays n'est-il pas devant toi ? Sépare-toi donc de moi ; si tu vas à gauche, j'irai à droite ; si tu vas à droite, j'irai à gauche. » (2) Loth choisit la plaine du Jourdain, et Abraham resta dans les montagnes de Chanaan.

C'est à Béthel que Jacob, fuyant devant son frère Esaü, vit en songe cette *échelle mystérieuse*, qui était appuyée sur la terre, et dont le sommet touchait au ciel. Les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. Et voici : le Seigneur se tenait au-dessus d'elle et il dit : « Je suis Jéhovah, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je la donnerai à toi et à ta postérité. Ta postérité sera comme la poussière

(1) R. P. PAUL DHORME, *Livres de Samuel*, p. 84
(2) *Gen.* XIII, 8-9.

de la terre ; tu t'étendras à l'Occident et à l'Orient ; au Septentrion et au Midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité... » Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : « Certainement, Jéhovah est en ce lieu, et moi je ne le savais pas ! » Il eut peur et dit : « Que ce lieu est redoutable ! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux. » Et Jacob se leva de bon matin ; il prit la pierre dont il avait fait son chevet, il la dressa et il y répandit de l'huile. Il donna à ce lieu le nom de Béthel, mais la ville s'appelait auparavant Luza (1).

A son retour de Mésopotamie, Jacob, alors à Sichem, entendit la voix du Seigneur qui lui dit : « Lève-toi, monte à Béthel, et demeures-y ; là, tu dresseras un autel au Dieu qui t'apparut, lorsque tu fuyais Esaü, ton frère. » (2) Jacob partit donc pour accomplir les ordres de Dieu, et, pendant qu'il était à Béthel, Débora, nourrice de Rébecca, mourut ; elle fut enterrée au bas de la ville, sous un chêne qu'on appela le Chêne des pleurs.

Dans le partage de la Terre Promise, Béthel, dont Josué avait tué le roi, échut à la tribu de Benjamin ; mais les Ephraïmites qui la convoitaient la prirent de force et en massacrèrent tous les habitants. A l'époque des Juges, elle devint un lieu de réunion et de prière dans toutes les circonstances difficiles que le peuple traversait ; Samuel s'y rendait chaque année pour juger Israël.

Au début du schisme des dix tribus, Jéroboam interdit à ses sujets le pèlerinage de Jérusalem et fit ériger dans Béthel un veau d'or (3).

Un jour que le roi lui-même brûlait des parfums sur l'autel, un prophète de Juda survint qui s'écria : « Autel, autel ! ainsi parle Jéhovah ; il naîtra un fils à la maison de David ; son nom sera Josias ; il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui brûlent sur toi des victimes, et l'on brûlera sur toi des ossements d'hommes. Voici le signe de Jéhovah : l'autel va se fendre et la cendre se répandra. »

(1) *Gen.* XXVIII, 12-19. *Béthel* signifie *Maison de Dieu* et Luz ou Luza, *Amandiers*.

(2) *Ibid.*, XXXV, 1.

(3) Le nom de *Béthel* (maison de Dieu) est alors changé par les écrivains sacrés de Jérusalem en *Béthaven* (maison d'iniquité).

A ces mots, Jéroboam, irrité, avance la main pour saisir le prophète ; et sa main se dessèche, l'autel se fend et la cendre se répand. Le roi n'obtint sa guérison qu'à la prière de l'homme de Dieu. Comme celui-ci s'en retournait dans sa maison, un vieux prophète de Béthel le pria de s'arrêter chez lui pour prendre quelque nourriture. Celui-ci répondit : « Je ne puis, car le Seigneur m'a défendu de prendre du pain et de boire de l'eau en ce lieu-ci. » Et le vieux prophète lui dit : « Moi aussi je suis prophète comme toi, et un ange m'a parlé de la part de Jéhovah et m'a dit : Ramène-le avec toi dans ta maison, et qu'il mange et boive de l'eau. » Il lui mentait. L'homme de Dieu se laissa tenter, puis il partit. Mais sur la route il rencontra un lion qui le tua. Son cadavre était étendu dans le chemin ; l'âne resta près de lui et le lion se tint à côté du cadavre, sans le dévorer et sans faire du mal à l'âne. Le vieux prophète de Béthel, averti par des gens qui avaient vu cette scène, alla chercher le cadavre, l'enterra, et on pleura sur lui en disant : « Hélas ! mon frère. » Après l'avoir enterré, il dit à ses fils : « Quand je serai mort, vous m'ensevelirez dans le sépulcre où est enterré l'homme de Dieu. » (1)

Par ses crimes et son apostasie, Jéroboam attira sur lui et sur sa maison la réprobation de Dieu. Vers la fin de son règne, Abia, roi de Juda, s'empara de la cité sacrilège, qui fut reprise quelque temps après par Baasa, roi d'Israël. Sous Achab, le culte idolâtrique fut probablement transplanté dans un autre centre.

Peu avant son enlèvement miraculeux, Elie, accompagné d'Elisée, visita l'école des prophètes, établie à Béthel. Quelques jours plus tard, Elisée y vint à nouveau, sans doute pour annoncer à ses jeunes confrères la disparition du maître ; comme il se dirigeait vers la ville, une troupe d'enfants en sortit, qui l'accablèrent d'insultes : « Monte, chauve ! Monte, chauve ! » Elisée les maudit au nom de Dieu. Aussitôt deux ours sortirent de la forêt et déchirèrent quarante-deux de ces jeunes insolents (2).

Loin de réagir contre la corruption envahissante que dénoncent tour à tour les prophètes Amos, Osée et Jérémie,

(1) *III Reg.* XIII.
(2) *IV Reg.* II, 23-24.

es descendants de Jéhu et Jéhu lui-même favorisent ou du
noins tolèrent le culte idolâtrique établi à Béthel. Après
a chute de Samarie, cette cité devint même un centre
mportant de superstitions païennes. Il était réservé au pieux
osias de détruire à tout jamais le temple du veau d'or
tabli par Jéroboam, et de réaliser les prédictions faites
adis au premier roi d'Israël.

Après la captivité, les Benjamites rendirent à Béthel toute
a prospérité d'autrefois. Au temps des Machabées, Bac-
hidès, général de Démétrius, jugea bon de la constituer
n place forte (160 av. J.-C.). Le 5 juin 68, Vespasien
artait de Césarée, soumettait en quelques jours la Gophni-
ique et l'Acrabatène, puis s'emparait sans coup férir de
éthel et d'Ephraïm (Taïbéh).

Saint Jérôme rapporte qu'il existait déjà de son temps
une *église* sur l'endroit où Jacob eut sa mystérieuse vision.
Au nord-ouest du village on remarque, près d'une tour
du XIIe siècle, les ruines d'une église de la même époque.
En 1892, on a bâti là une mosquée.

Au XIIe siècle, les croisés établirent à Béthel un *casal*
dépendant de l'abbaye de Saint-Joseph d'Arimathie, et cédé
u Saint-Sépulcre en 1160. L'église et la tour que nous
enons de mentionner furent l'œuvre d'Hugues d'Ibelin.

Une excellente *source* coule au sud-ouest du village ; elle
limentait jadis un immense bassin aujourd'hui à moitié
omblé. Le village, qui compte environ 400 habitants, n'est
qu'un amas de gourbis misérables, aux flancs desquels on
etrouve encastrés de beaux débris d'architecture, épaves
les civilisations disparues.

A 800 mètres environ à l'est du village se dressent des
uines importantes appelées par les indigènes Bordj Beitin.
Ce sont les restes d'une ancienne église, qu'on avait peut-
être dédiée au souvenir d'Abraham et de Jacob.

HAI. — Plus loin, dans la même direction, à 1 500 mètres
environ, on remarque une haute colline parsemée de ruines
et qu'ombragent quelques oliviers. On l'appelle Et Tell ;
son ancien nom, célèbre dans l'histoire de la conquête, est
Haï. Cette ville était, en effet, située, d'après la Bible,
à l'orient de Béthel. Après la prise de Jéricho, Josué vint
l'assiéger avec une armée de 30 000 hommes, et l'emporta

d'assaut. Tous les habitants, au nombre de 12 000, furent passés au fil de l'épée, et leur roi fut cloué sur un gibet (1). Quelques années plus tard, les Hébreux rebâtirent, un peu plus au Sud, la cité qu'ils avaient détruite et dont le nom survit dans celui de *Khirbet Haïan*.

Il existe au pied d'Et Tell une magnifique *nécropole* juive entièrement taillée dans le roc et fort bien conservée.

ROCHER DE RIMMON. — A 5 kilomètres au nord-est d'Et Tell se trouve le village de Rammoun, qui compte 500 âmes au plus. Les flancs calcaires de la colline, appelée dans la Bible *Rocher de Rimmon*, sont percés de *grottes* où, après l'écrasement de leur tribu, les derniers des Benjamites, au nombre de 400, se réfugièrent durant quatre mois (2). Passé ce temps, on leur offrit la paix, et ils purent, par des unions nouvelles, repeupler leur territoire dévasté.

EPHREM (TAIBÉH). — Des hauteurs de Béthel, on entrevoit encore, à 3 kilomètres environ au nord de Rammoun, le village chrétien de Taïbéh, bâti au sommet d'une colline très élevée (823 mètres). Robinson et, après lui, la majorité des exégètes modernes, identifient ce village avec l'*Ephrem* de l'Evangile où Notre-Seigneur se retira, avant sa Passion, pour se soustraire aux Juifs qui désiraient sa mort. Cette ville est encore appelée dans la Bible : Ophrah, Ephrata, Ephraïm, Ephron, autant de variantes d'un seul et même nom.

Que Taïbéh offre les meilleures garanties d'identité avec l'Ephrem évangélique, la Bible et l'histoire le démontrent avec évidence. La Bible situe Ephrem au nord de Machmas, à une faible distance de Baal-Azor (aujourd'hui Tell Açour, colline qui domine Taïbéh, au Nord-Ouest), enfin tout près du désert (3). Or, bien longtemps avant Notre-Seigneur, l'auteur du livre de *Josué* avait donné à cette région, qui s'étend à l'occident de Jéricho sur une largeur considérable, et à laquelle Taïbéh confine, le nom de *Désert de Béthaven* (ou de Béthel). Sous la rubrique Aphra, l'*Ono-*

(1) *Jos.* VIII.
(2) *Jud.* XX, 47.
(3) *Prope desertum* (*Joan* XI, 54).

asticon d'Eusèbe et de saint Jérôme porte : « Aphra, dans tribu de Benjamin. C'est aujourd'hui le bourg d'Ephrem, ı cinquième mille de Béthel, du côté de l'Orient. » Taïbéh mplit parfaitement toutes ces conditions. Enfin, la carte : Madaba (VIᵉ siècle) confirme les données précédentes; le place « Ephron ou Ephrata, où vint le Christ », un eu au nord du Rocher de Rimmon.

Lors du schisme des dix tribus, cette cité était passée ur à tour sous la domination des rois d'Israël et de ceux ; Juda (1). Josèphe raconte qu'en 68 Vespasien s'empara ; Béthel et d'Ephraïm, où il établit des garnisons.

Mais le principal titre d'Ephrem à notre attention, c'est 'avoir, nous l'avons dit, donné asile au Sauveur quand, orès la résurrection de Lazare, les Juifs le cherchaient our le faire mourir.

Sur le point culminant de sa colline, Taïbéh conserve s restes d'une vaste et belle forteresse. A quelques cenines de mètres au sud-est du village, des fouilles récentes it mis à jour une *église à trois nefs*, destinée peut-être rappeler le séjour du Christ en cette solitude. Dans les iines de cette basilique, les croisés élevèrent plus tard, ir un plan moins grandiose, une chapelle dédiée à saint eorges, et dont l'unique abside est en partie debout. Le llage actuel compte environ un millier d'habitants, tous iréticns, dont 650 grecs schismatiques, 300 latins et) grecs melkhites.

BAAL-AZOR (TEL AÇOUR). — Cette localité se trouvait, 'après le texte sacré, « près d'Ephraïm », aujourd'hui aïbéh. Le nom en est resté fixé à une haute colline voine de ce village, et du sommet de laquelle l'œil embrasse ne grande partie de la Terre Promise. Cette montagne, ı Baal dut avoir un haut lieu, fut le théâtre d'un terrible rame de famille sous le règne de David. Absalon, qui posdait à Baal-Azor un grand domaine et de nombreux troueaux, y mit à mort dans un festin son frère, Ammon, our venger l'outrage fait à sa sœur Thamar.

« Maintenant, ma sœur, tais-toi, c'est ton frère », avait dit ut d'abord Absalon... Mais deux ans après, comme Absalon

(1) *III Reg.* XV ; *II Paral.* XIII.

avait les tondeurs à Baal-Azor, près d'Ephraïm, il invita t
les fils du roi... Sur les instances d'Absalon, le roi laissa al
avec lui Ammon et tous ses fils. Absalon donna cet ordre à s
serviteurs : « Attention, quand le cœur d'Ammon sera égayé p
le vin et que je vous dirai : « Frappez Ammon », alors, tuez-l
ne craignez point, n'est-ce pas moi qui l'ordonne ? » Les serv
teurs d'Absalon firent comme Absalon l'avait ordonné. Et to
les fils du roi se levèrent, montèrent chacun sur son mulet
s'enfuirent (1).

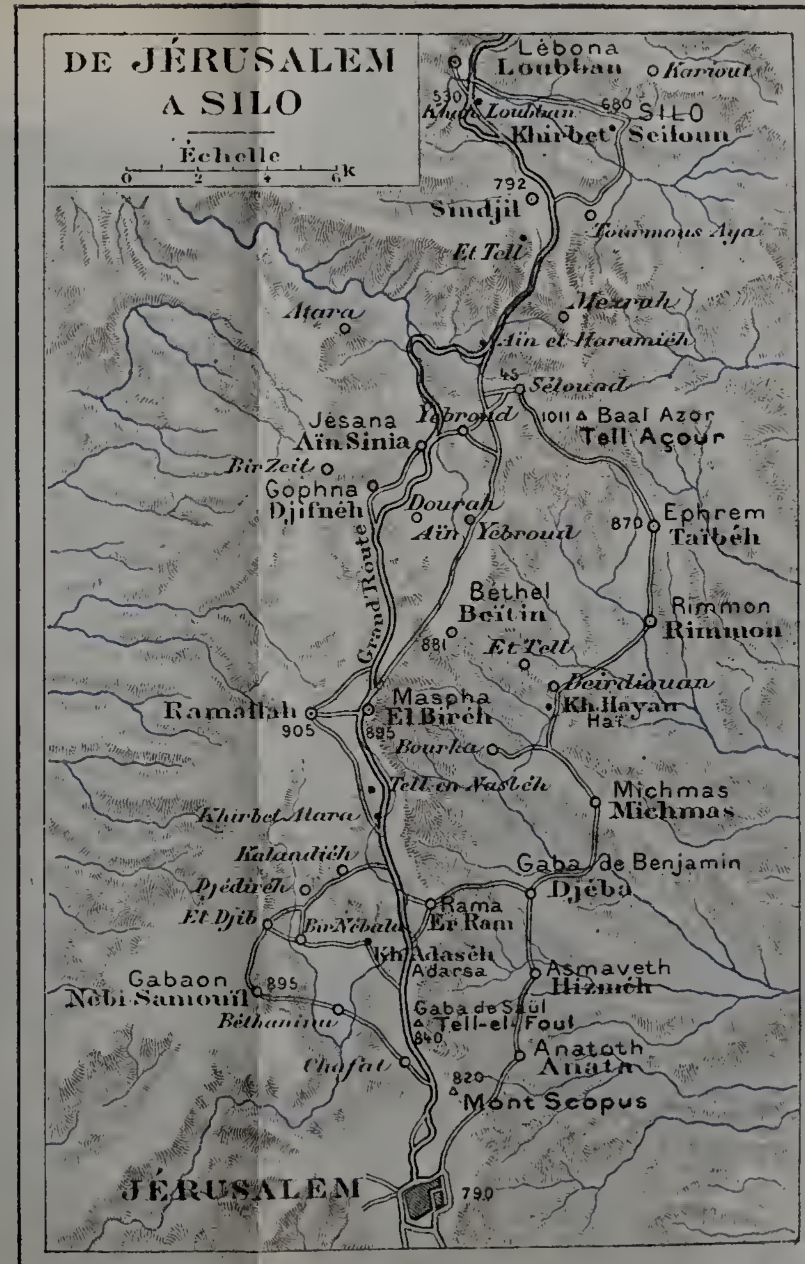
GOPHNA (DJIFNAH). — Après avoir laissé, à droit
sur la hauteur, le petit village de Beitin, la route décrit u
série de courbes, afin de contourner le flanc des montagne
laisse à gauche, au milieu d'un bouquet d'arbres fruitier
une source assez abondante, et débouche enfin dans u
vallée fertile plantée de figuiers et de vignes. Sur les pr
mières pentes d'une colline, à gauche de la route, Djifna
l'ancienne *Gophna* (2), étage ses maisons blanches, enc
drées de verdure.

Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, donne à cet
ville une importance considérable ; de fait, elle était
son temps le chef-lieu des dix toparchies de Judée. Apr
s'en être emparé (69), Vespasien établit à Gophna une for
garnison ; Titus s'y arrêta en allant mettre le siège devan
Jérusalem.

La moderne Djifnah est bien déchue de sa splende
première. Sa population s'élève à 500 habitants enviro
dont 300 grecs non unis et 200 latins. La *paroisse cath
lique* est dotée d'une école de filles dirigée par les Sœu
indigènes du Saint-Rosaire. La colline sur laquelle le villa
est assis porte à son sommet les ruines d'un château fo
qui remonte sans doute aux Croisades. Au sud du villag
les Grecs ont retrouvé le parvis en mosaïque et l'absid
d'une *église* byzantine.

On voit sur une hauteur, à 1 500 mètres environ à l'oue
de Djifnah, le village de *Bir Zeit*, peut-être l'ancienn
Berzétho, au nord de Jérusalem, près de laquelle, sel
l'historien Josèphe, Judas Machabée périt glorieusemen
en luttant contre le général syrien Bacchidès. Le 1er livr

(1) *II Reg.* XIII.
(2) Gophna est un mot hébreu qui signifie *cep de vigne*


DE JÉRUSALEM A SILO
Échelle
Lébona
Loubban
Kariout
SILO
Khirbet Seiloun
Sindjil
Et Tell
Tourmous Aya
Atara
Mezrah
Aïn el Haramiéh
Sélouad
Yebroud
Jésana
Aïn Sinia
Baal Azor
Tell Açour
Bir Zeit
Gophna
Djifnéh
Dourah
Aïn Yebroud
Ephrem
Taïbéh
Grand Route
Béthel
Beïtin
Et Tell
Rimmon
Rimmon
Beirdiouan
Kh. Hayan
Haï
Ramallah
Maspha
El Biréh
Bourka
Tell en Nasbéh
Khirbet Atara
Michmas
Michmas
Kalandiéh
Djédiréh
Gaba de Benjamin
Djéba
Rama
Er Ram
Et Djib
Bir Nébala
Kh. Adaséh
Adarsa
Asmaveth
Hizméh
Gabaon
Nébi Samouïl
Béthanina
Gaba de Saül
Tell-el-Foul
Anatoth
Anata
Chafat
Mont Scopus
JÉRUSALEM

E. Ruze Gr.

s Machabées nomme la localité où mourut le héros juif
ontagne d'Azot* (IX, 14). Le village de Bir Zeit possède
e *mission latine.*

JÉSANA (AIN SINIA). — La route atteint le fond de la
llée au 24e kilomètre, en face du petit village d'*Aïn Sinia*,
aisemblablement l'antique *Jésana*, dont Abia, roi de Juda,
rendit maître après une bataille fameuse, dans laquelle
roboam, roi d'Israël, perdit un grand nombre de combat-
nts (1).

La route carrossable descend la vallée d'*Aïn Sinia* dans
direction du Nord. Elle laisse à droite, sur la hauteur, le
llage de Yébroud, ainsi que les ruines d'une forteresse
s Croisades, appelée *Bordj Berdaouïl* (tour de Baudouin).
i prend bientôt la direction du Nord-Est pour s'engager,
pied du village de Sélouad (sur la droite), dans le ouadi
Haramiéh (vallée des voleurs), où se trouve la petite
urce *Aïn el Haramiéh* (31e kilomètre), près d'un khan
jourd'hui ruiné. La vallée, que sillonne la route, s'élar-
t en montant, et débouche bientôt dans une plaine arable
fertile. Un important village musulman, qui possède de
lles ruines, la domine à gauche ; c'est *Sindjil* (37e kilo-
ètre).

SINDJIL. — « Ce nom, dit Victor Guérin, semble être
ne corruption de celui de Saint-Gilles, que portait le comte
Toulouse, l'un des principaux chefs de la première Croi-
de. »

Si l'on continue à suivre la grand'route, on atteint le
han Loubban (voir p. 401) après 5 kilomètres. Pour aller
Silo, il faut suivre sur une longueur d'environ 4 kilo-
iètres un sentier qui passe à 200 mètres au nord de *Tour-
ous Aïa* (l'ancienne *Thormasia* du Talmud), et se dirige
nsuite vers le Nord. Le *Khirbet Seiloun* est marqué par un
el arbre qui se voit de loin.

(1) *II Paral.* XIII.

CHAPITRE III

De Silo à Samarie

[De Silo au Khan Loubban, par le sentier, environ 6 kil mètres ; du Khan Loubban à Naplouse, par la gran route, 23 kilomètres ; de Naplouse à Samarie, envir 10 kilomètres par le sentier ou 13 kilomètres par grand'route. — Voir la carte hors texte, p. 412.]

I — SILO (Seiloun.)

SILO (SEILOUN). — Par le nombre et l'importan des souvenirs qu'elle évoque, cette ville tient une place premier ordre dans l'histoire d'Israël ; elle garda dura trois siècles, à partir de Josué, le Tabernacle et l'Arc d'alliance, et fut pendant cette longue période le centre la vie religieuse et politique du peuple hébreu.

L'identification de Silo avec Seiloun ne souffre pas moindre difficulté. Silo était située, d'après le Livre d Juges (xxi, 19) « au nord de Béthel, à l'orient du chem qui va de Béthel à Sichem, et au midi de Lébona (Lou ban) ». Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, place cette ville da l'Acrabatène, à 12 milles de Neapolis (Naplouse). Il suf de jeter un coup d'œil sur une carte de Palestine pour rendre compte que Seiloun, en qui survit l'ancien no biblique, satisfait pleinement à ces exigences topogr phiques.

HISTORIQUE. — C'est à Silo, autour de l'*Arche d'a lliance*, que les tribus d'Israël se réunirent pour se partag la Terre Promise. Dans ce partage, Silo fut dévolu par sort à Ephraïm (1).

(1) *Jos.* XVIII XXI

Avant de marcher contre les Benjamites, coupables
'avoir outragé la femme du lévite (p. 378), les guerriers
›s onze tribus alliées vinrent consulter le Seigneur à
ilo ; là, ils s'obligèrent par serment à refuser leurs filles
ι mariage aux hommes de Benjamin. Après la guerre et
extermination presque totale des Benjamites, les enfants
Israël se relâchèrent de leur sévérité et se prirent à
gretter leur serment, car la tribu vaincue menaçait de
éteindre. Pour remédier à cette situation, ils eurent recours
la ruse ; ils dirent aux Benjamites : « Voici qu'approche
fête solennelle du Seigneur qu'on célèbre tous les ans
Silo... Allez et placez-vous en embuscade dans les vignes.
ous regarderez, et voici, lorsque les filles de Silo sortiront
our danser, vous sortirez des vignes, vous enlèverez cha-
m une des filles de Silo pour en faire votre femme, et
ous vous en irez dans le pays de Benjamin... » Ainsi
rent les fils de Benjamin ; ils prirent des femmes selon
ur nombre, parmi les danseuses qu'ils enlevèrent, puis
s partirent et retournèrent dans leur héritage ; ils rebâ-
rent les villes et y habitèrent (1).

Anne, femme d'Elcana, était stérile ; elle vint à Silo
ipplier le Seigneur de lui donner un fils, faisant vœu
consacrer au service divin l'enfant du miracle. Sa prière
it exaucée, elle mit au monde Samuel, qu'elle offrit à Dieu
ès sa plus tendre enfance. Le jeune lévite grandit à Silo
mérita d'entendre, de la bouche même de Dieu, les
ienaces fulminées contre la maison du grand prêtre Héli,
ienaces qui ne devaient pas tarder à se réaliser. En effet,
uelques jours plus tard, au cours d'un combat, l'Arche
'alliance tombait aux mains des Philistins, et les deux
ls d'Héli, Ophni et Phinées, étaient frappés à mort. A cette
ouvelle, le grand prêtre pâlit, s'affaissa sur son siège, et
brisa la tête en tombant. Il fut enseveli à Silo (2).

Silo est également la patrie du prophète Ahias. Un jour
ue l'homme de Dieu montait à Jérusalem, il rencontra
éroboam. A cette vue, Ahias saisit son manteau, le
échire en douze parties, en donne dix au prince et s'écrie :
Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : Je diviserai

(1) *Jud.* XXI, 19-23.
(2) *I Reg.* I-V.

le royaume de Salomon et je te donnerai dix tribus. » (1 Ahias, au déclin de sa vie, s'était retiré dans sa vil natale ; « il ne pouvait plus voir, dit la Bible, parce q ses yeux s'étaient obscurcis à cause de son grand âge » (2 La femme de Jéroboam, sans se faire connaître, vint trou ver l'homme de Dieu pour savoir ce qu'il adviendrait son enfant malade. Avant même qu'elle eût franchi le seu de la maison, le prophète, éclairé d'en haut, lui cria « Entre, femme de Jéroboam. Pourquoi veux-tu te donn pour une autre ?... Va, dis à Jéroboam : Ainsi parle Seigneur, le Dieu d'Israël... Tu as agi plus mal que to ceux qui ont été avant toi... Voilà pourquoi je vais fai venir le malheur sur la maison de Jéroboam... je la bala rai comme on balaye les ordures, jusqu'à ce qu'elle ait di paru... Et toi, lève-toi, va dans ta maison ; à l'heure mêm où tu mettras le pied dans la ville, l'enfant mourra. Chacune de ces prédictions s'accomplit au moment pré marqué par le **prophète.**

Dès que l'Arche d'alliance ne résida plus à Silo, l'impo tance de cette ville alla toujours en décroissant jusqu'à chute finale. Au temps de Jérémie, elle n'était déjà pl qu'un monceau de ruines.

> Allez, dit ce prophète, à ma demeure qui était à Silo,
> Où j'avais fait autrefois habiter mon nom,
> Et voyez comment je l'ai traitée
> A cause de la méchanceté de mon peuple d'Israël (3).

RUINES. — Aujourd'hui, l'aspect général de Silo n'e pas moins lamentable. De toutes parts, des ruines inform jonchent la colline. Une dizaine de minutes au nord-est celle-ci, singulier contraste, coule à travers un bosquet verdure une source abondante et limpide, appelée A Seiloun. La nécropole de l'antique cité a mieux résis à la destruction du temps. Une longue série de tombea creusés dans le roc s'ouvrent, à l'Est, au flanc de la vallée la plupart sont précédés d'un vestibule cintré qui co munique par une porte basse à la chambre sépulcrale.

(1) *III Reg.* XI, 31.
(2) *Ibid.*, XIV, 4.
(3) *Jer.* VII, 12.

Quand on arrive par le Sud, on trouve à droite, à une entaine de mètres du ehemin, les ruines d'une petite ıosquée, *Djamia el Arbaïn*, qu'on avait bâtie avee les ébris d'une synagogue. Le monument, de forme earrée, ıesure 10 mètres de côté. Sur le linteau du portail éeroulé ont sculptés un vase à deux anses, et, de chaque eôté, une ouronne de lauriers et un autel orné de eornes.

En poursuivant le sentier vers le Nord-Ouest, on voit, rès d'un bel arbre, une autre mosquée eneore debout, uoique délabrée, et construite avee d'aneiens matériaux : *Djamia el Yéteim*. Enfin, au nord de eette mosquée, se resse un montieule arrondi (680 mètres), tout eouvert de uines, sur la plate-forme duquel devaient se trouver jadis *Tabernacle et l'Arche d'alliance*.

II — JUSQU'A NAPLOUSE

LOUBBAN. — A partir de Seiloun, le chemin suit le uadi de même nom dans la direetion du Nord-Ouest. On ·joint la grand'route dans une vallée profonde, après kilomètres environ, près du *Khan Loubban* (530 mètres), ù coule une souree abondante. Un peu plus loin, à gauehe e la route, sur une eolline peu élevée, se voit le petit village de Loubban, l'ancienne *Lébona*, dont il est fait menion au livre de Josué (1). La néeropole et les débris d'arhitecture qu'on y rencontre révèlent l'importanee antique e cette localité.

Encore quelques minutes et l'on aperçoit à l'Ouest, sur ne hauteur, le village d'*Es Saouïéh*. Deux kilomètres lus loin, au Khan es Saouïéh, bâti près de la souree du nême nom, la route incline vers le Nord-Ouest. Elle traerse bientôt le *ouadi Yetma*, à l'extrémité orientale duquel n déeouvre, parmi les oliviers et les vignes, *Kabalan*, et, u delà, sur le sommet qui domine, *Yetma*. Des hauteurs oisines de ee dernier village, le regard se promène depuis es premiers contreforts du Garizim jusqu'au sommet neieux du Grand Hermon. En bas, s'étend la grande plaine ertile d'*El Makhnah*. Le ehemin la sillonne et laisse, à

(1) *Jos*. x, 29.

droite, le petit village de *Beita*; à gauche, *Kouzah*, l'an tique *Chus*, dont le nom, omis dans notre Vulgate, figu dans le texte grec du livre de Judith (1), et, plus loin, *Aï Abous*.

Après avoir côtoyé le gros village de *Haouarah*, bâ à l'Ouest, au pied d'une montagne qui est le prolongeme du Garizim, il faut gagner le centre de la plaine. Sur l colline qui borde la vallée à l'Est, on aperçoit *Aoudallal* et plus au Nord *Aouertah*, où les Juifs et les Samaritain de Naplouse montrent le prétendu tombeau du grand-prêtr Eléazar et de son fils Phinées. Sur le versant du Garizim au nord du ouéli *Abou Ismaïn*, on aperçoit le petit villag de *Kefr Koullin*, et, par delà la plaine, sur le flanc de l colline orientale, celui de *Roudjib*.

CHAMP ET PUITS DE JACOB. LA SAMARITAINE. — A l'entrée du riant vallon qui sépare le Garizim de l'Héb et dans lequel repose la ville de Naplouse, l'ancien *Sichem*, Abraham fixa jadis ses tentes. C'est alors qu Dieu lui promit de donner cette terre à sa postérité (2 Longtemps après, Jacob, revenant de la Mésopotamie av sa famille et ses nombreux troupeaux, s'arrêta de mêm en la terre de Sichem et y creusa le puits qui porte so nom. Mais ses fils ayant massacré les Sichémites po venger l'outrage fait à leur sœur Dina, le patriarche d fuir au pays d'Hébron (3). Quelques années plus tar Jacob s'éteignait en Egypte, où l'avait mandé son fi Joseph, qu'il croyait mort ; mais, avant de trépasser, légua à celui-ci, en sus de son héritage, le champ d Sichem. Sur son lit de mort, Joseph, prophétisant à so tour la conquête de Chanaan, fit jurer à ses frères d'en porter sa dépouille de l'Egypte pour la déposer en sa ter de Sichem (4).

Le puits creusé par Jacob dans le champ de Sichem e aussi appelé **Puits de la Samaritaine**, en souvenir du to chant entretien qu'y eut Notre-Seigneur avec la Samaritain de l'Evangile :

(1) *Jud.* VII, 8.
(2) *Gen.* XII, 6.
(3) *Ibid.*, XXXIV.
(4) *Ibid.*, L, 24.

Le Sauveur se rendait de Judée en Galilée par la Samarie. Comme il passait à Sichar (1), il s'arrêta, fatigué du voyage, t s'assit sur la margelle du puits de Jacob. Une femme vint pour uiser de l'eau : « Donne-moi à boire », lui dit Jésus ; et, comme lle hésitait, il ajouta : « Si tu connaissais le don de Dieu et ui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui aurais toi-nême demandé à boire et il t'aurait donné de l'eau vive. — Sei-neur, lui dit la femme, tu n'as rien pour puiser et le puits est rofond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ? — Quiconque boit e cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que e lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai eviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la ie éternelle. » La femme lui dit : « Seigneur, donne-moi cette au, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser i. » Après avoir fait une discrète allusion à la vie désordonnée e la Samaritaine, Jésus entend celle-ci lui dire : « Je vois que u es prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne (2), et ous dites, vous, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. — Femme, répliqua Jésus..., l'heure vient et elle est déjà venue, ù les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, ar ce sont là les vrais adorateurs que le Père demande. Dieu st esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit en vérité. » La femme lui dit : « Je sais que le Messie (c'est-dire le Christ) doit venir. Quand il sera venu, il nous annon-era toutes choses. » Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle. »

L'Evangile ajoute, comme épilogue à ce touchant récit, que lusieurs Samaritains crurent en Jésus, à cause de cette déclara-on formelle de la femme : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » t le Sauveur resta là deux jours, pendant lesquels il opéra un rand nombre de conversions ; tous disaient à la femme : « Ce 'est plus à cause de ce que tu as dit que nous croyons, car ous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vrai-nent le Sauveur du monde. » (3)

(1) La scène a lieu, d'après saint Jean (IV, 5), dans une ville ommée *Sichar*. « Il arriva dans une ville de Samarie, appelée ichar, près du champ que Jacob avait donné à Joseph son ls. » On fait ordinairement de *Sichar* un sobriquet que les uifs donnaient à *Sichem*. Peut-être y a-t-il lieu de distinguer eux villes et de retrouver Sichar dans le petit village actuel *'Askar*, situé à 700 mètres au nord-est du puits. D'autre part, ichem n'était pas si exactement à la place de la Naplouse oderne qu'on ne puisse la rapprocher aussi de Sichar, et n'en aire alors qu'une seule localité (?)

(2) Le Garizim.

(3) *Joan.* IV.

Le puits de la Samaritaine fut toujours très vénéré de Juifs, des chrétiens et des musulmans. Au début du ve siècle, il y avait déjà une église en ce lieu, suivant l témoignage de saint Jérôme (1). Les Perses épargnèren cet édifice, car il ne se trouvait pas sur leur chemin, mai il fut probablement renversé par Hakem vers 1010. Sur se débris, les croisés bâtirent une belle église à trois nef que les Grecs non unis relèvent en ce moment.

Le *puits de Jacob* se trouve dans une crypte. Sa pro fondeur actuelle est de 32 mètres ; il est quelquefois à se pendant l'été.

LE TOMBEAU DE JOSEPH (QABR YOUSSEF) se trouv à 160 mètres au nord du puits de Jacob. Le monume qui le recouvre ne diffère pas des ouélis que les musulma ont coutume d'élever sur la tombe de leurs santons. l sarcophage, qui renferme, dit-on, les cendres de Josepl ne présente lui-même aucun caractère d'antiquité. U inscription, à l'intérieur de l'édifice, nous apprend d'ai leurs que ce tombeau fut restauré en 1868 par le consu anglais Rogers. Quoi qu'il en soit, le voisinage du pui de Jacob prouve que le ouéli est réellement situé dans champ de Sichem, et que, dès lors, il occupe le véritab emplacement du caveau funéraire de Joseph. Les plu anciennes traditions juives et chrétiennes confirment cet croyance.

CHÊNAIE OU CHÊNE DE MORÉH. — Entre le tombe de Joseph et la ville de Naplouse, on rencontre le minu cule village de *Balatah*. Ce nom, dérivé sans doute d l'araméen Balouta (chêne), semble rappeler la *Chênaie* o le *Chêne de Moréh* dont il est parlé plusieurs fois da l'Écriture. Abraham, venant de la Mésopotamie, établ ici son campement, et reçut de nouveau de Dieu la pr messe que cette terre appartiendrait à ses descendants (2 Jacob campa plus tard au même endroit et enterra so le chêne les idoles de ses serviteurs (3). Ses fils devaie

(1) La première église élevée sur le puits de Jacob avait, à dire d'Arculfe, la forme d'une croix dont le centre était occu par le puits.
(2) *Gen.* XII, 6-7.
(3) *Ibid.*, XXXIV, XXXV.

amper aussi sous le chêne ou la Chênaie de Moréh, lors-
[u'ils faisaient paître leurs troupeaux près de Sichem (1).
'our obéir à l'ordre de Moïse, Josué convoqua les Israélites
Moréh, en vue de la cérémonie des bénédictions et des
nalédictions. Il y mourut après une réunion des anciens,
les chefs du peuple et des guerriers (2). Enfin, c'est sous
: chêne de Moréh sans doute qu'Abimélech, fils de Gédéon,
ut proclamé roi (3).

III — NAPLOUSE (Sichem).

HISTOIRE. — Naplouse, en arabe *Nablous*, s'appelait
adis *Sichem*. Ce nom apparaît pour la première fois dans
ı Bible, à l'occasion du premier séjour que fit Abraham
n ces régions, alors que la ville n'était point encore fon-
ée. Plus tard, après l'outrage commis sur leur sœur Dina.
:s fils de Jacob arrivèrent à l'improviste dans la cité et
n massacrèrent tous les habitants mâles, y compris
ichem, fils d'Hémor, leur roi. Cette cruelle vengeance
ɔrça Jacob à s'éloigner, mais ses fils revinrent ensuite
u ces riches contrées, à la tête de leurs troupeaux. Après
ı conquête de la Terre Promise, Sichem échut en partage
la tribu d'Ephraïm et devint ville de refuge.

Conformément aux ordres de Moïse, Josué réunit les
ouze tribus sur les pentes du Garizim et de l'Hébal, pour
:ur faire proclamer les *bénédictions et les malédictions*
u'on lit dans le Deutéronome. « Six tribus montèrent
ır le mont Garizim et six sur le mont Hébal. Les prêtres,
:s lévites et l'arche étaient entre les deux montagnes. Les
·vites, s'étant tournés vers le mont Garizim, récitèrent les
énédictions : « Béni soit celui qui ne fera pas d'idole, etc. »;
: peuple répondait : « Amen. » S'étant ensuite tournés
·rs l'Hébal, ils récitèrent les malédictions, et l'on répon-
ait : « Amen. » (4)

(1) *Gen.* XXXVII.
(2) *Jos.* XXIV.
(3) *Jug.* IX, 6.
(4) *Deut.* XXVII, 11 ; *Jos.* VIII, 33-35. Eusèbe et saint Jérôme
nomasticon) placent l'Hébal et le Garizim près de Jéricho,
ı la carte-mosaïque de Madaba (VI° siècle) représente ces mon-

Après la mort de Gédéon, Abimélech son fils réussi à se créer parmi les Sichémites un groupe de partisans à la tête desquels il alla assaillir dans leur maison le soixante-dix fils de Gédéon, ses frères. Tous ceux-ci, l'exception du jeune Joathan qui avait fui, furent immolé sur une même pierre à Ophra. Après cet exploit sauvage Abimélech se fit proclamer roi par les habitants réuni de Sichem et de Millo. A cette nouvelle, le jeune Joatha monta sur le Garizim et de là adressa aux Sichémites l piquant apologue des arbres qui, s'étant assemblés pou se choisir un roi, élirent le buisson. Sichem se révolt bientôt contre le prince qu'elle s'était donné. Altéré « vengeance, Abimélech prit la ville, la détruisit de fond e comble, et répandit le sel sur ses ruines fumantes ; pu il massacra ou brûla toute la population (1).

Après la mort de Salomon, Israël s'assembla près « Sichem pour offrir à Roboam la succession de son pèr Mais, au lieu de réduire les lourdes charges qui pesaie sur le peuple, le nouveau roi promit, malgré le cons des sages, de les aggraver encore. « Mon père vous a batt avec des lanières, dit-il, moi je vous châtierai avec d fouets garnis de pointes. » Tant d'insolence aliéna to les cœurs et provoqua la scission du royaume, annonc par le prophète Ahias. Deux tribus seulement, Benjam et Juda, restèrent fidèles à Roboam ; les dix autres se ch sirent pour chef un ancien serviteur de Salomon, nomm Jéroboam. Sichem rebâtie devint la capitale du nouve royaume, mais elle dut bientôt céder ce privilège à Ther puis à Samarie. Quand le royaume d'Israël disparut, ap trois siècles d'existence, sous le règne d'Osée, Salmana et Sargon emmenèrent les Israélites en captivité (722). M Assaraddon, fils de Sennachérib, envoya des colons po

tagnes en deux endroits : près de Jéricho, dans la région d'A Douk, et près de Naplouse. Le voisinage de Jéricho semb mieux convenir *a priori* pour la scène des bénédictions et d malédictions, car on a l'impression que les Hébreux ne s'étaie encore guère éloignés de leur camp de Galgala, dans la vall du Jourdain. Cependant, le passage du *Deutéronome* (XI 30-: place formellement cette scène près de Naplouse, et celui « *Juges* (IX, 7) localise l'apologue de Jonathan au Garizim, près Sichem. L'ensemble de la tradition est favorable à Naplou

(1) *Jud.* IX.

repeupler le pays, dévasté par ses prédécesseurs. Ces étrangers firent de Sichem leur capitale (1). A peine étaient-ils établis, que maints fléaux fondaient sur eux et décimaient leurs rangs. Les oracles, consultés, leur enjoignirent, sous peine d'extermination totale, de rendre hommage au Dieu du pays. Le roi d'Assyrie envoya alors pour les instruire un des prêtres juifs exilés en ses Etats. Ainsi prit naissance le nouveau *culte samaritain*, mélange de croyances juives et de superstitions païennes. Au retour de la captivité, les Samaritains s'offrirent à collaborer à la reconstruction du Temple, mais leurs offres furent repoussées avec dédain. Cette exclusion fut une des causes de la rivalité qui, durant de si longs siècles, divisa Jérusalem et Sichem.

Selon les besoins du moment, les Samaritains se réclamaient tantôt du judaïsme et tantôt du paganisme. Pour fléchir Alexandre, ami et protecteur d'Israël, ils se disent unis par les liens du sang au peuple juif ; plus tard, au contraire, sous Antiochus Epiphane, ils renieront bien haut ces liens de parenté devenus compromettants, et, dans le but de plaire au nouveau maître, ils oseront consacrer à Jupiter Hellénien leur temple du Garizim. L'an 132 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan s'empara de Sichem et détruisit son temple profané.

Nous avons dit plus haut (p. 403) comment Sichem reçut l'Evangile de la bouche de Notre-Seigneur lui-même. La ville devait être alors plus rapprochée du puits de la Samaritaine. Sous le règne de Vespasien, elle fut rebâtie un peu à l'ouest de son emplacement primitif, et c'est alors qu'elle échangea son ancien nom contre celui de *Flavia Neapolis*. A Neapolis, la rapide extension de la foi chrétienne nécessita de bonne heure la création d'un évêché dont les titulaires se sont succédé sans interruption jusqu'à la prise de Jérusalem par Omar (638). Saint Justin, martyr, le grand apologiste du IIe siècle, est l'un des fils les plus illustres de cette Eglise.

Au temps des Croisades, lorsque Godefroy de Bouillon eut

(1) *IV Reg.* XVII, 4-41. Flavius Josèphe nous apprend que Sichem, après l'invasion des Assyriens, fut appelée *Mabortha*, Pline dit *Mamortha*.

emporté Jérusalem d'assaut, Naplouse n'opposa aucune résis tance aux vainqueurs. Tancrède, au nom des croisés, prit possession de la ville, dont les revenus furent attribués au Saint-Sépulcre. Un Synode fut assemblé à Naplouse en 1120 sous le pontificat de Calixte II. dans le but de réformer les mœurs. Le roi de Jérusalem, Baudouin II, assistait en per sonne aux délibérations des Pères. Plus tard, pendant que Guy de Lusignan se faisait couronner à Jérusalem, les barons du royaume, qui voyaient dans cet avènement la perte de la Terre Sainte, se réunirent à Naplouse pour offrir la couronne à Homfroi de Thoron ; mais celui-ci refusant d'assumer un tel fardeau, s'échappa durant la nuit.

Saladin, qui avait déjà pillé la ville en 1184, l'emport et la saccagea de nouveau, trois ans plus tard, après le grand désastre d'Hattin. Au début du XIIIe siècle, elle fu désolée par un violent tremblement de terre. Retombée en 1242 au pouvoir des Francs, elle leur échappa définiti vement peu après.

En 1834, le cheikh de Naplouse, Kassin Achmed, ave une armée de paysans, vint assiéger Ibrahim Pacha à Jéru salem, sur le mont Sion. Ibrahim éloigna son ennemi pa des offres de paix, puis, rompant soudain les traités, fond à l'improviste sur Naplouse, à la tête de 16 000 soldats la ville fut saccagée et son cheikh emmené à Damas o il périt par le glaive avec ses quatre fils.

Depuis lors, la cité musulmane n'a fait que se dév lopper, grâce à sa belle position et à la merveilleuse fe tilité de son territoire.

DESCRIPTION. — Naplouse occupe, en effet, à 67 kil mètres au nord de Jérusalem (1), une situation magnifiqu dans la vallée qui sépare le Garizim, au Sud, de l'Héba au Nord, sur la ligne de partage des eaux, entre le Jou dain et la Méditerranée. Des sources abondantes, jailli sant du pied des monts, forment des ruisseaux qui la si lonnent en tous sens et vont porter la fertilité dans l jardins. Toute la vallée est parsemée de bosquets au essences diverses. La principale industrie consiste dans

(1) La ville commence au 65e kilomètre, à compter de bifurcation des routes de Nazareth et du mont des Oliviers

ommerce du *coton* et la fabrication du *savon*. Ce dernier roduit est exporté en grande quantité à travers la Syrie t jusqu'en Egypte. Les rues, sauf deux ou trois, sont n général étroites, sales et tortueuses; les maisons sont, our la plupart, recouvertes de coupoles ou de terrasses; nais, dans les quartiers neufs, la tuile rouge de Marseille end de plus en plus à faire disparaître le cachet oriental les habitations.

Les musulmans de Naplouse possèdent *sept mosquées*, ont trois sont d'anciennes églises ; la mosquée Djamia l Qbiréh (la grande) mérite une mention spéciale. Son ortail, riche en sculptures, rappelle celui du Saint-épulcre. L'édifice auquel il appartient est une ancienne glise en grande partie détruite et que plusieurs attribuent Justinien. En réalité, elle remonte au xiie siècle. C'est ans doute l'église bâtie en 1167 par les Chanoines du aint-Sépulcre, en l'honneur de la Passion et de la Résur-ection du Christ.

La ville compte environ 25 000 âmes. Les catholiques, u nombre d'une soixantaine seulement, ont une petite glise récemment bâtie, que dessert un prêtre latin, une cole de filles dirigée par les Sœurs du Saint-Rosaire et ne école tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de l'Appari-ion au pied du mont Hébal. La mission protestante, uoique établie depuis longtemps déjà et possédant une cole et un hôpital, n'a qu'un groupe très restreint de rosélytes (une centaine). On compte également 500 Grecs on unis, 200 Juifs et 170 Samaritains. La population nusulmane atteint à elle seule le chiffre de 24 000 âmes.

SAMARITAINS. — Les Samaritains de Naplouse sont les escendants de ces colons assyriens venus de Babylone, de huta, d'Avath, de Hamath et de Sepharvaïm pour repeu-ler le royaume d'Israël dévasté par Salmanasar. Ils adop-rent le culte d'Israël, sans rejeter complètement leurs tes idolâtriques. Ainsi que les Juifs, ils sont monothéistes attendent toujours le Messie qu'ils considèrent comme gal à Moïse; ils ne se marient qu'entre eux et observent dèlement le sabbat, les fêtes de précepte et toutes les rémonies mentionnées par le Pentateuque, seule partie la Bible admise par eux.

Ils célèbrent chaque année, sur « la montagne bénie du Garizim, où s'éleva jadis leur temple, les fêtes de l Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles.

La dignité de grand-prêtre des Samaritains est héréditair dans une famille, qu'on dit descendre en ligne direct d'Aaron. Le grand-prêtre est aisément reconnaissable à se longs cheveux rejetés en arrière, à son turban blanc et à s large tunique de soie rouge, tandis que les autres Samari tains portent le turban rouge et le manteau blanc. Chaqu année il accomplit sur le Garizim, suivant les rites prescrit par la loi, la manducation de l'agneau pascal. Ou plutôt, s'agit de l'immolation de sept ou huit brebis (le nombr des victimes varie suivant celui des assistants). Cette immo lation a lieu le soir qui précède le 14 Nisan, au momen précis où le soleil se couche.

Les Samaritains possèdent à l'intérieur de Naplouse un synagogue, simple salle rectangulaire blanchie à la chaux La principale curiosité de cette synagogue est un vén rable parchemin pieusement conservé, sur lequel est écı en caractères samaritains le Pentateuque. Ce manuscr aurait été copié, au dire de ses possesseurs, par Abichou fils de Phinées, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, frère de Moïs ils compterait donc plus de trois mille ans d'existence (? De savants orientalistes, après mûr examen, ont démont l'invraisemblance d'une telle antiquité; ce serait, d'apr eux, se hasarder beaucoup que de faire remonter l'origin de ce manuscrit au delà du XIIe siècle de notre ère.

LE GARIZIM ET L'HÈBAL

LE GARIZIM (DJEBEL ET TOUR). — Le sommet du Garizi n'est guère accessible que par un seul sentier, celui qui part la source Ras el Aïn, située au sud-ouest de la ville. Résumo à grands traits l'histoire de cette montagne, dont le nom e indissolublement lié à celui de Sichem.

C'est sur le Garizim, nous l'avons déjà dit, que se tenait u partie du peuple pendant la grande journée des bénédictions des malédictions, et que Joathan prononça son fameux apologu

L'historien Josèphe fait remonter la fondation du temp samaritain élevé sur le Garizim au temps d'Alexandre le Gran Sanaballat, gouverneur de la Samarie au nom des Perses, av donné sa fille en mariage à Manassé, frère du grand-prêt Jaddus. Cette union souleva des protestations très vives de

part des membres du Conseil. Manassé, jaloux de conserver ses droits au sacerdoce, songeait à divorcer, quand Sanaballat lui promit, s'il gardait sa femme, non seulement de lui conserver le sacerdoce, mais encore de le faire parvenir au souverain pontificat et au gouvernement de la satrapie, dont il était lui-même chargé. Il lui assura, en outre, qu'avec le consentement du roi Darius, il édifierait sur le mont Garizim un temple semblable à celui de Jérusalem. Ebloui par ces promesses, Manassé garda sa femme et resta auprès de son beau-père.

Cependant, Alexandre, vainqueur de Darius, s'apprêtait à envahir la Syrie ; Sanaballat, dans le but de se ménager les bonnes grâces du conquérant, lui amena 8 000 auxiliaires. Alexandre, satisfait, permit au satrape d'édifier sur le Garizim un temple dont Manassé fut établi grand-prêtre. Eusèbe s'en rapporte au récit de Josèphe, quand il assigne pour date au temple de Garizim l'année 335-334 avant notre ère.

L'an 175 avant Jésus-Christ, le temple samaritain fut dédié à Jupiter, puis renversé peu après par Jean Hyrcan (132 av. J. C.) ; il avait duré deux siècles.

L'an 36 de notre ère, le procurateur romain Ponce-Pilate fit massacrer sur le Garizim un grand nombre de Samaritains et en fit enfermer d'autres, parmi lesquels se trouvait l'élite de la nation, dans les cachots de la ville, où ils périrent sous le poignard des sicaires. Vitellius, gouverneur général de la Syrie, auprès duquel on porta plainte, envoya Pilate à Rome pour rendre compte de sa gestion et expliquer sa conduite devant l'empereur.

Lorsque éclata, en 66, la grande insurrection juive, les Samaritains se retirèrent sur le Garizim pour organiser la résistance contre Rome. A cette nouvelle, Vespasien envoya contre eux Céréalis, préfet de la Ve légion, avec 3 000 fantassins et 600 cavaliers. Le général romain cerna la montagne, puis attendit patiemment que la soif vînt à bout des assiégés. Quand ceux-ci furent exténués, il marcha sur eux, les somma de se rendre, et, sur leur refus, les fit massacrer. Josèphe porte à 10 600 le nombre des victimes.

Adrien fit construire sur la plate-forme du Garizim une bourgade et un nouveau temple dédié à Jupiter ; c'est celui que nous trouvons représenté sur les médailles de cette époque. De cet édifice, il ne restait déjà plus rien au temps de Zénon. Procope nous raconte qu'un jour, sous le règne de cet empereur, les Samaritains assaillirent les chrétiens assemblés dans une église de la ville, et coupèrent l'extrémité des mains à l'évêque Térébinthe, au moment où il célébrait le Saint Sacrifice. Zénon, dont le pontife implora l'assistance, « décida de punir sans pitié les coupables, chassa les Samaritains du Garizim, fit don de la montagne aux chrétiens, et construisit au sommet une église en l'honneur de la Mère de Dieu. Il l'entoura seulement d'un mur

en pierres sèches. Au mur et à l'église, il ne posta que dix soldats ». Sous le règne d'Anastase, le monument fut assailli, et les soldats préposés à sa garde furent massacrés par les Samaritains. « Justinien, nous dit encore Procope, après avoir amené plusieurs Samaritains à la vraie piété chrétienne, entoura l'ancienne enceinte de l'église, laissée intacte, d'un nouveau rempart qui en fit une citadelle inexpugnable. A Naplouse encore, il releva cinq églises incendiées par les Samaritains. »

Les murs de l'enceinte justinienne, appelée aujourd'hui *El Ka*[...] (le château), ont une épaisseur de 1 m. 35 ; ils forment un quadrilatère long de 70 mètres, large de 64, et flanqué à ses angles de quatre tours ; celle du Nord-Ouest est maintenant occupée par le ouéli du cheikh Ghanem. L'église Sainte-Marie, bâtie par Zénon, s'élevait au centre du quadrilatère ; elle était octogone, comme il est facile de s'en convaincre après les fouilles faites en 1876 par les Anglais. Les Samaritains, qui pratiquent encore sur le Garizim les cérémonies de leur culte, ont localisé là plusieurs souvenirs bibliques qu'il faut évidemment chercher ailleurs, et que, pour ce motif, nous passons sous silence.

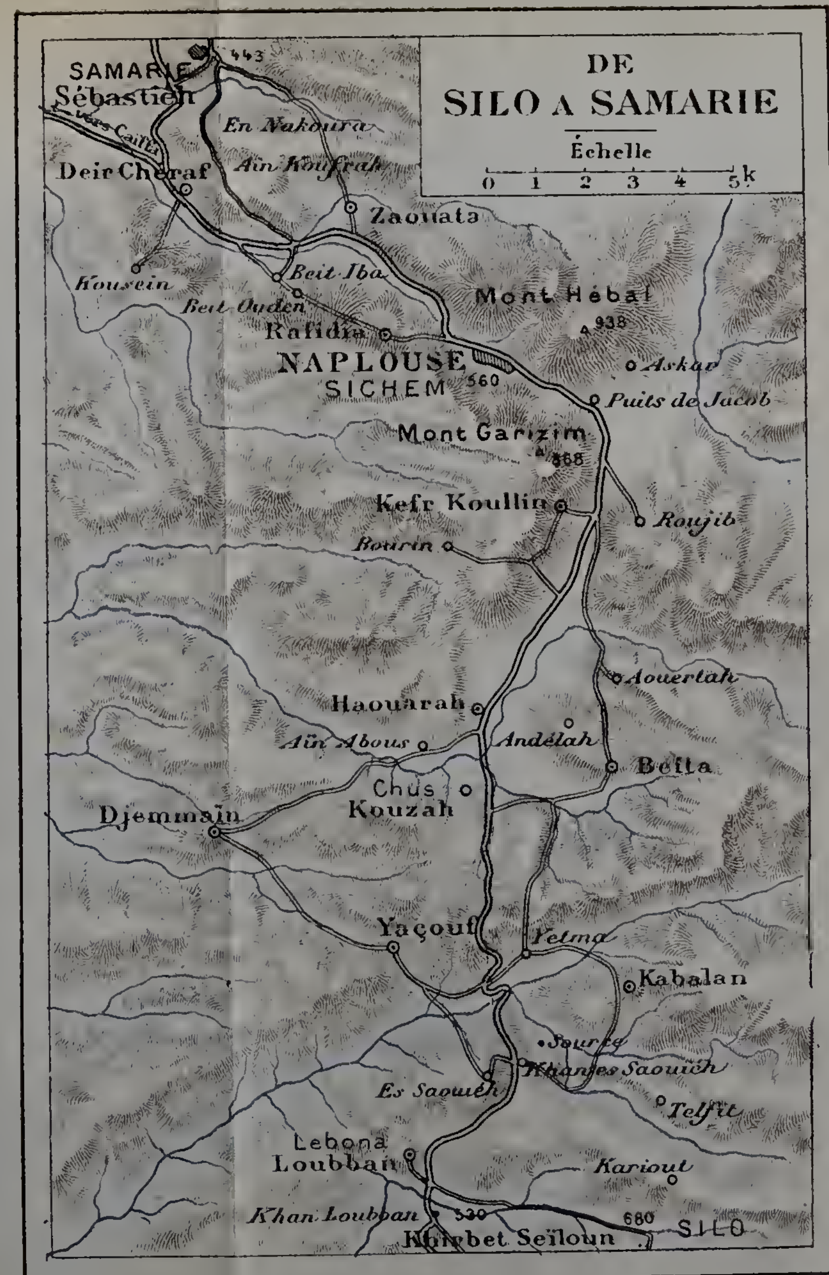
Du Garizim, qui a 870 mètres de haut, un vaste horizon se déploie sous les yeux du spectateur. Le regard s'étend, à l'Est, jusqu'aux monts de Galaad, et, à l'Ouest, jusqu'à la ligne bleuâtre de la Méditerranée. Par un temps clair, la chaîne du Carmel et Césarée, que baignent les flots de la Méditerranée, sont visibles à l'œil nu. Au Nord, l'horizon est borné par les montagnes de la Haute Galilée et par le Grand Hermon, qui dresse vers le ciel sa cime neigeuse.

L'HÉBAL (DJÉBEL ESLAMIÉH). — L'Hébal s'élève au nord de Naplouse, à une altitude de 950 mètres. L'ascension en est plus difficile que celle du Garizim, mais la vue panoramique y est plus belle. Les Samaritains appellent l'Hébal « la montagne maudite », en souvenir des malédictions prononcées sur elle le jour de la grande assemblée israélite.

Moïse avait ordonné au peuple que, après son entrée dans la Terre Promise, il dressât sur l'Hébal un autel de pierres brutes avec deux autres pierres enduites de chaux, sur lesquelles les paroles de la loi seraient gravées. Le livre de Josué nous apprend que les ordres du grand législateur furent fidèlement observés peu de temps après le passage du Jourdain par le peuple de Dieu (1).

Les flancs méridionaux de la montagne sont hérissés de cactus. Au sommet, on aperçoit la coupole blanche d'un ouéli et les ruines de quelques anciens monuments.

(1) *Jos.* VIII 30.



E.Ruzé Gr

La Palestine

IV — JUSQU'A SAMARIE

[Trajet par le chemin direct, environ 10 kilomètres; par la grand'route, 13 kilomètres.]

TRAJET COMMUN. — Pour se rendre à Sébastiéh, l'ancienne Samarie, éloignée d'environ deux heures et demie à pied, on suit d'abord la route carrossable de Jaffa qui longe la fertile vallée de Naplouse.

Sur les collines qui s'échelonnent à gauche du chemin, apparaissent les villages de *Rafidia*, dont la population est en partie catholique ; de *Beit Oudèn* et de *Beit Iba* ; à droite, c'est *Zaouata*, qui s'étage sur le versant occidental de l'Hébal.

LES DEUX CHEMINS. — A une heure environ de Naplouse, on remarque, en travers de la plaine, un ancien aqueduc. Si l'on veut aller à Sébastiéh par le chemin le plus direct, on laisse en cet endroit la grand'route pour prendre la direction du Nord-Ouest. Le sentier court sur le flanc des montagnes, d'où la vue s'étend jusqu'à la mer, passe à l'*Aïn Koufrah*, laisse, à gauche, dans une vallée ombragée, le village de *Deir Chéraf*, et, trente minutes plus loin, à droite, celui d'*En Nakoura*, assis sur une hauteur abondamment pourvue d'eau. Sébastiéh, dont on aperçoit alors le blanc minaret, n'est plus distante que d'une demi-lieue. Le tracé que nous venons de décrire se confond à peu près avec celui de la voie ferrée Naplouse-Tul Kéram et Naplouse-Afouléh.

Si l'on voyage en voiture, il faut continuer à descendre la vallée jusqu'après le village de *Deir Chéraf*. De ce dernier point, la route de Nazareth se dirige vers le Nord et va passer près de la colline de Sébastiéh qu'elle laisse à l'Est. Pour aller visiter Samarie, on devra faire vingt-cinq minutes à pied.

CHAPITRE IV

De Samarie à Djénin

[*Environ 30 kilomètres par le sentier; environ 35 kilomètres par la grand'route. — Voir la carte hors texte, p. 424.*]

I — SAMARIE OU SÉBASTE (Sébastiéh.)

HISTOIRE. — Rappelons brièvement les faits historiques dont cette ville célèbre a été le théâtre.

Nous avons dit plus haut (p. 369) comment, à la sixième année de son règne, Amri, roi d'Israël, avait transporté sa capitale, de Thersa, sur le sommet de Samarie (1). La nouvelle capitale tira son nom de son ancien propriétaire, Somer. Le nom passa ensuite à tout le royaume schismatique du Nord. La cité grandit rapidement, tandis que Thersa, après Sichem, voyait son importance sensiblement décroître. Achab, fils et successeur d'Amri, éleva à Samarie un temple et un autel en l'honneur de Baal. Cette apostasie officielle reçut bientôt son châtiment; sur l'ordre de Dieu, le prophète Élie vint trouver le roi et lui prédit une longue sécheresse : « Il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole. » (2) Le fléau sévit, en effet, dans toute sa rigueur, et ne cessa que sur la prière du Thesbite. Cependant, les périls succédaient aux périls. Bénadad, roi de Damas envahit le royaume d'Israël à la tête d'une grande armée; « il avait avec lui 32 rois, des chevaux et des chars. Il monta, mit le siège devant Samarie et l'attaqua » (3). Achab, encouragé à la résistance par son peuple, remporta sur les assiégeants une brillante victoire. Vaincu, l'orgueil-

(1) *III Reg.* XVI, 23-24.
(2) *Ibid.*, XVII, 1.
(3) *Ibid.*, XX, 1.

leux Bénadad dut chercher son salut dans la fuite. L'année suivante, il revint à la tête de ses Syriens, mais il fut battu à nouveau et fait prisonnier par les Israélites qui, n un jour, lui tuèrent, près d'Aphec, 100 000 hommes le pied. Ces revers successifs amenèrent enfin Bénadad composition ; il s'engagea par traité à restituer aux vainqueurs toutes les villes israélites enlevées par son père ; nais, une fois rendu à la liberté, il ne tint pas complèement sa promesse et refusa de rendre la cité de Ramoth-Galaad. Achab s'apprêtait à reconquérir cette ville quand Josaphat, roi de Juda, vint le visiter et lui offrit de prendre part à la guerre. Avant d'entrer en campagne, Achab nterrogea les 400 prophètes de Baal sur l'issue de l'expélition. Ceux-ci s'assemblèrent aux portes de Samarie, en présence de deux rois, et chacun promit la victoire à Israël. Sur les instances de Josaphat, les prophètes du Seigneur furent consultés à leur tour ; alors Michée prédit en termes non équivoques l'insuccès et la mort d'Achab. Celui-ci, ourd aux remontrances, persista dans sa décision, marcha contre Ramoth, et, au fort de la mêlée, fut percé d'une lèche. On ensevelit son corps à Samarie.

Ochosias, successeur d'Achab, fit un jour une chute grave qui l'obligea de s'aliter. Désireux de savoir s'il guérirait, il dépêcha des émissaires à Béel-Zébub, l'oracle des Philistins ; mais le Seigneur envoya au-devant de ces messagers le prophète Elie qui leur dit : « Est-ce qu'il n'y a plus de Dieu en Israël que vous alliez consulter Beel-Zébub, le dieu d'Accaron ? C'est pourquoi, ainsi parle Jéhovah : Tu ne descendras plus du lit sur lequel tu es tendu, car tu mourras. » Furieux, le roi envoya par trois fois un officier et 50 hommes pour prendre Elie ; mais les deux premières troupes, à la parole du prophète, furent dévorées par le feu du ciel. L'officier de la troisième troupe fléchit les genoux devant Elie et le supplia d'épargner ses jours. Elie consentit alors à le suivre, et sa prophétie, réitérée devant Ochosias, se réalisa pleinement (1).

Sous le règne de Joram, frère et successeur d'Ochosias, Bénadad vint de nouveau assiéger Samarie. La ville, serrée de près, fut bientôt ravagée par la plus effroyable famine ;

(1) *IV Reg.* I

des mères eurent l'atroce courage de tuer leurs enfants pour se nourrir de leur chair. Ce lugubre détail mit l'épouvante au cœur du roi qui jura incontinent de faire mourir Elisée, parce qu'il n'avait point sauvé la ville. Le prophète prévint le malheur qui le menaçait; il dit au roi: « Ainsi parle le Seigneur: Demain, à cette heure, on aura une mesure de fleur de farine pour un sicle et deux mesures d'orge pour un sicle à la porte de Samarie. » En effet, la nuit suivante, « le Seigneur fit entendre dans le camp des Syriens un bruit de chars et un bruit de chevaux, le bruit d'une grande armée; et ils se dirent l'un à l'autre: Voici, le roi d'Israël a pris à sa solde contre nous le roi des Héthéens et le roi des Egyptiens pour venir nous attaquer. Et ils se levèrent et ils prirent la fuite au crépuscule, abandonnant leurs tentes, leurs chevaux et leurs ânes ». A cette nouvelle, Joram envoya en reconnaissance quelques cavaliers pour s'assurer de l'authenticité du fait; une fois rassuré, « le peuple sortit et pilla le camp des Syriens. Et l'on eut une mesure de fleur de farine pour un sicle et deux mesures d'orge pour un sicle, selon la parole du Seigneur » (1).

De Samarie où il habitait, Elisée envoya un de ses disciples à Ramoth-Galaad, pour y sacrer Jéhu roi d'Israël. Quand l'huile sainte eut coulé sur son front et que l'armée l'eut reconnu pour chef, Jéhu revint en hâte sur ses pas et extermina jusqu'au dernier tous les descendants d'Achab. Pour se défaire des prêtres de Baal, il feignit un grand zèle pour leur culte et fit préparer à Samarie un sacrifice solennel auquel il convoqua tous les prophètes du dieu. Ceux-ci, au jour convenu, s'assemblèrent pour offrir leurs holocaustes, mais Jéhu donna l'ordre à ses troupes d'envahir le temple et de les massacrer: « Entrez, frappez-les, que pas un ne sorte. » (2) L'hécatombe achevée, on brûla les statues de Baal, et du temple détruit on fit un cloaque.

Après des alternatives de succès et de revers, les successeurs de Jéhu sur le trône de Samarie couronnaient d'ordinaire une vie de désordres et d'impiété par une mort violente. Sous le règne d'Osée, Salmanasar, roi d'Assyrie

(1) *IV Reg.* VII
(2) *Ibid.*, X, 25.

ravagea les terres d'Israël et assiégea Samarie qui tomba au bout de trois ans au pouvoir de Sargon, général de Salmanasar et son successeur (722). Les habitants du royaume furent emmenés en captivité sur les bords de l'Euphrate, au nombre de 27 280 (Fastes de Sargon), et un lieutenant du roi d'Assur fut établi sur la terre de Beth-Omri, dit le texte assyrien. Cinquante ans plus tard, Assaraddon envoya pour repeupler le pays une colonie composée de Babyloniens vaincus (1).

En 331, Samarie se révolta contre Andromaque qu'Alexandre le Grand avait fait gouverneur de la Syrie. Alexandre, de retour d'Egypte, punit sévèrement les rebelles, expulsa de la ville tous ses habitants et les remplaça par des colons macédoniens. Ces étrangers vivaient en perpétuel désaccord avec les Juifs. Jean Hyrcan, irrité contre eux, envoya ses deux fils, Aristobule et Antigone, assiéger Samarie. Josèphe nous a laissé des détails très circonstanciés sur ce siège qui dura une année entière. Les Samaritains, pressés par la famine, appelèrent à leur aide Antiochus de Cyzique ; mais Aristobule le battit. Cette défaite, suivie de plusieurs échecs partiels et de la défection de ses généraux, rendit impuissants les efforts d'Antiochus, et Samarie finit par tomber aux mains des Juifs qui la renversèrent et la détruisirent de fond en comble.

Sous Gabinus, proconsul de Syrie, la vieille cité ne tarda pas à sortir de ses ruines, mais il était réservé à Hérode le Grand de la fortifier et de l'embellir. Ce prince l'environna de remparts magnifiques et l'orna à l'intérieur d'un temple grandiose élevé en l'honneur d'Auguste. Par flatterie pour le César romain, Hérode appela la cité nouvelle Sébaste, nom grec qui signifie *Auguste* (18 av. J.-C.).

Après la mort du Christ, Sébaste fut évangélisée par le diacre Philippe, dont les miracles suscitèrent un grand nombre de conversions. Simon le Magicien céda lui-même à l'influence de cet homme qui appuyait sa parole sur des prodiges plus extraordinaires que les siens. Pierre et Jean, que l'apostolat fécond du saint diacre avait remplis d'allégresse, s'empressèrent d'aller imposer les mains aux nouveaux baptisés. Voyant le Saint-Esprit descendre visi-

(1) *IV Reg.* XVII.

blement. Simon « offrit de l'argent aux apôtres et dit : Accordez-moi aussi ce pouvoir, afin que celui à qui j'imposerai les mains reçoive également le Saint-Esprit. Mais Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi, qui crois que le don de Dieu s'acquiert à prix d'argent » (1).

Samarie devint de bonne heure le siège d'un évêché suffragant de Césarée maritime; Marinus, son premier titulaire connu, assista en 325 au Concile de Nicée ; elle est restée le siège d'un évêché titulaire.

EGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE (MOSQUÉE ACTUELLE). — Au temps des Croisades, Sébaste sortit de la torpeur où l'invasion musulmane l'avait plongée durant cinq siècles. Sur son siège épiscopal rétabli figurèrent tour à tour les Baudouin, les Reignier, les Raoul et autres noms aux consonances bien françaises. L'église de Saint-Jean-Baptiste, la plus belle peut-être que les croisés aient élevée en Palestine après le Saint-Sépulcre, était leur cathédrale. Ce superbe édifice fut construit sur les ruines d'une basilique byzantine, que mentionne au VIe siècle l'Anonyme de Plaisance. Du monument des croisés, il reste quelques parties qui font plus vivement déplorer la démolition de ce chef-d'œuvre. Les piliers carrés qui séparent la nef centrale des deux nefs latérales sont flanqués de colonnettes engagées; les voûtes, en partie détruites, étaient à arc brisé, tandis que les fenêtres sont à plein cintre. Les absides ont été murées : en ce point s'élève la mosquée proprement dite.

Dans les ruines de l'église, à gauche, un escalier de 21 marches donne accès à une crypte très ancienne. Cette crypte comprend une *chambre sépulcrale*, partagée en trois caveaux cintrés, construits avec de belles pierres. D'après la tradition locale, ces tombes sont celles de *saint Jean-Baptiste*, d'*Abdias* et d'*Elisée* (2).

(1) *Act.* VIII.

(2) La tradition qui montre à Sebaste les tombeaux d'Abdias, d'Elisée et de saint Jean-Baptiste est fort ancienne. Depuis saint Jérôme, son premier et principal témoin, elle n'a pas varié. Qu'Elisée soit mort à Samarie et y ait été enseveli, la Bible, il est vrai, ne nous dit rien de formel à ce sujet ; mais la visite faite par Joas au prophète expirant porte à croire qu'il

LES RUINES. — Il y avait peu de restes visibles de l'ancienne Samarie avant les trois campagnes de fouilles entreprises de 1908 à 1910 par l'Université américaine de Harvard. Maintenant, la ville de la période des rois d'Israël et de l'époque hérodienne nous est relativement bien connue.

Si l'on parcourt les ruines de l'Est à l'Ouest, en partant de la mosquée, on trouve à gauche les beaux restes de la *colonnade d'Hérode*, qui, du côté du Sud, contourne la montagne à la hauteur du village actuel. Elle mesure environ 1 700 mètres de longueur. (Nous savons par Josèphe que la ville hérodienne avait une enceinte de 3 700 mètres de développement.) A peu de distance du village, vers l'Ouest, se voient les ruines grandioses d'une *basilique romaine*, monument terminé, du côté du Nord, par une abside où se tenaient les juges. Les colonnes, debout sur leur base, font grand effet depuis qu'elles ont été dégagées de la terre qui les recouvrait en partie.

Au sommet du mamelon situé à l'extrémité Ouest de la colline (443 mètres), les explorateurs américains ont découvert le soubassement d'un temple païen, celui, très probablement, du *temple d'Auguste* élevé par Hérode le Grand. Une statue colossale de cet empereur, très mutilée, est couchée par terre au nord du temple, au pied d'un escalier monumental. Le temple se prolonge, du côté du Midi, par les *ruines du palais d'Amri agrandi par Achab*. « L'édifice, avec ses grandes cours ouvertes, entourées de petites chambres, semblable par son plan et ses proportions aux palais babyloniens, est assurément royal par ses

mourut dans la capitale du royaume, où, du reste, il avait une habitation.

Le Précurseur, au dire de Josèphe, fut décapité à Machéronte, au delà de la mer Morte. Quand et par qui son corps fut-il transporté à Sébaste ? L'histoire ne le dit pas. L'historien byzantin Théodore affirme que les reliques de saint Jean-Baptiste furent brûlées et ses cendres jetées au vent, sous le règne de Julien l'Apostat, en 361. Mais pour que saint Jérôme pût dire, quelque trente ans après cette date, qu'on vénérait encore à Sébaste des reliques de saint Jean-Baptiste, il faut admettre qu'au moins certains ossements du Saint furent soustraits à la fureur des infidèles, ou que les chrétiens recueillirent une partie de ses cendres.

belles dimensions et par le caractère de son architecture. » (1)

Sur la pente occidentale de la colline, on a mis à jour une belle *porte de ville* flanquée de deux tours rondes très puissantes et datant vraisemblablement de la période israélite (2), au dire des explorateurs. Nous y verrions plus volontiers un reste de la magnifique enceinte hérodienne.

Une découverte importante a été celle de 75 *ostraca* ou tessons en terre cuite, portant de brèves *inscriptions hébraïques* en caractères phéniciens semblables à ceux de l'inscription de Siloé et de la stèle de Mésa. L'écriture, tracée à l'encre au moyen d'un calame, demeure encore assez lisible sur ces tessons qui sont restés pendant vingt-huit siècles dans le sol humide. Cette trouvaille de M. Reisner ouvre des perspectives très intéressantes sur l'usage de l'écriture chez les Hébreux, car ils durent écrire sur peau ou sur papyrus avant de se servir de tessons d'argile. Les « ostraca » découverts étaient en grand nombre, semble-t-il, des étiquettes qu'on attachait à des jarres d'huile ou de vin ; leurs brèves notations portent des dates, marquées selon le chiffre des années du règne des souverains et des noms de localités. Parmi ces derniers, on en trouve plusieurs où entre en composition le nom de *Iahvé*. M. Lyon, un des explorateurs, a également signalé la découverte d'un vase d'albâtre gardant le nom du pharaon Osorkon II, contemporain du roi Achab.

Le village de Samarie compte environ un millier d'habitants. La plupart des maisons sont construites avec des matériaux provenant d'anciens édifices.

En descendant du village vers le Nord, pour aller rejoindre la grand'route de Nazareth, au pied des hauteurs de Bourka, on voit à gauche, dans une inflexion de la colline, plusieurs colonnes debout qui semblent avoir fait partie de la décoration d'un vaste *hippodrome* (442 mètres de longueur sur 55 de largeur).

(1) GEORGE A. REISNER, *The Harvard Theological Review*, avril 1910, p. 251.

(2) La ville de Samarie, détruite par Sargon en 722, et rebâtie pauvrement par les colons assyriens, eut une existence assez effacée jusqu'à la venue d'Alexandre le Grand (331). Les vestiges de l'époque des Séleucides sont eux-mêmes peu considérables.

II — DOTHAIN ET BÉTHULIE

[*Voir la carte hors texte, p. 424.*]

DOUBLE ITINÉRAIRE. — La grand'route gravit, par une série de lacets, les hauteurs de *Bourka*, village situé sur la droite, dans une étroite gorge plantée d'oliviers. Du sommet de la côte, le chemin se dirige (voir la carte hors texte, p. 424) vers le Nord, passe le ouadi *Beit Imrin*, gravit des collines blanchâtres et traverse des lieux fort accidentés. Après trente-cinq minutes de marche, on laisse à droite le village de *Bourka*, situé dans une étroite gorge plantée d'oliviers, et l'on gravit les hauteurs près du village de Silet ed Dhar. On découvre plusieurs villages. Au Nord-Ouest : *Silet ed Dhar*, *Attara* et *Raméh*. Au Nord : *Adjéh*. Au Nord-Est : *Anza*. Les hameaux de *Fendakoumiéh* et *Djéba*, plus rapprochés, se voient un peu plus loin, à droite de la route.

De Silet à Djénin, on a le choix entre deux chemins. Le plus rapide (simple sentier) passe à l'Est par les villages de *Fendakoumïéh*, *Djéba*, *Sanour*, *Kabatiéh*. La grand'route, un peu plus longue, en dehors de ses avantages pratiques, offre celui de montrer au pèlerin la localité biblique de *Dothaïn* et le site probable de *Béthulie*. Après la source de Silet ed Dhar, elle laisse à droite Fendakoumiéh, passe entre *Adjéh* et *Anza*, puis au pied du *Tell Dothan* (Dothaïn), qu'elle laisse à droite, et va rejoindre par le ouadi Bélaméh le sentier précédent entre Kabatiéh et Djénin.

Après cette indication générale, nous ne nous arrêterons qu'aux deux points de *Dothaïn* et de *Béthulie*.

DOTHAIN (TELL DOTHAN)

Dothaïn se trouvait, d'après la Bible, au nord de Sichem et de Samarie, au sud de Bethsan (Beïsan), dans le voisinage de Béthulie (Cheikh Sibel), de Belma (Bélaméh), et de Chelmon (Yamôn). Saint Jérôme la situe d'une manière plus précise à 12 milles au nord de Sébaste. Tell Dothan réalise toutes ces conditions topographiques, et l'on ne saurait contester son identification avec la Dothaïn biblique;

s'il restait sur ce point quelque doute, l'identité des noms suffirait à le dissiper.

C'est à Dothaïn que s'opéra en faveur d'Elisée le miracle relaté au IVe livre des Rois. Ce prophète avait plus d'une fois informé le roi d'Israël des embûches que lui dressait Bénadad de Syrie. Bénadad, rendu furieux, résolut de s'emparer d'Elisée. A cette fin, il envoya à Dothaïn de la cavalerie, des chariots de guerre et les meilleures de ses troupes. Les Syriens arrivèrent de nuit devant la cité, qu'ils investirent. Au point du jour, le serviteur d'Elisée, s'apercevant de la présence des ennemis, courut avertir son maître. Elisée, très calme, pria le Seigneur de dessiller les yeux à son serviteur. Celui-ci vit alors le prophète environné de chevaux et de chariots de feu qui couvraient toute la montagne. A peine les Syriens eurent-ils mis la main sur l'homme de Dieu qu'ils furent frappés d'aveuglement :

Elisée leur dit : « Ce n'est pas ici le chemin, et ce n'est pas ici la ville ; suivez-moi, et je vous conduirai vers l'homme que vous cherchez. » Et il les conduisit à Samarie. Lorsqu'ils furent entrés dans Samarie, Elisée dit : « Jéhovah, ouvrez les yeux de ces gens pour qu'ils voient ! » Et Jéhovah ouvrit leurs yeux, et ils virent qu'ils étaient au milieu de Samarie. Le roi d'Israël, en les voyant, dit à Elisée : « Frapperai-je, frapperai-je, mon père ? — Tu ne frapperas point, répondit Elisée. Ceux que tu as faits prisonniers avec ton épée et ton arc, frappe-les ; mais donne à ceux-ci du pain et de l'eau, afin qu'ils mangent et boivent et qu'ils s'en aillent ensuite vers leur maître. » Le roi d'Israël leur fit servir un grand repas et ils mangèrent et burent ; puis il les renvoya, et ils s'en allèrent vers leur maître. Et les bandes des Syriens ne revinrent plus sur le territoire d'Israël (1).

Au pied de Tell Dothan s'étend une plaine fertile, appelée *Sahel Arrabéh*. C'est en ces contrées que les fils de Jacob paissaient leurs troupeaux, quand leur frère Joseph vint d'Hébron les rejoindre :

« Voici l'homme aux songes ; c'est bien lui qui arrive. Venez donc, tuons-le et jetons-le dans une de ces citernes, et nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré ; nous verrons ce qui en sera de ses songes ! » Ruben entendit ces paroles, et, pour le délivrer de leurs mains, il dit : « Ne le frappons pas à mort. »

(1) *IV Reg.* VI, 19-23.

Il ajouta : « Ne versez pas le sang ; jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert et ne portez pas la main sur lui. » Son dessein était de le délivrer de leurs mains pour le faire retourner vers son père. Lorsque Joseph arriva auprès de ses frères, ils le dépouillèrent de sa robe, de la robe longue qu'il portait, et, l'ayant pris, ils le jetèrent dans la citerne. Cette citerne était vide et sans eau. Puis ils s'assirent pour manger.

Levant les yeux, ils aperçurent une caravane d'Ismaélites venant de Galaad ; leurs chameaux étaient chargés d'astragale, de baume et de ladanum qu'ils transportaient en Egypte. Alors Juda dit à ses frères : « Que gagnerons-nous à tuer notre frère et à cacher son sang ? Allons le vendre aux Ismaélites et ne portons pas la main sur lui, car il est notre frère, notre chair. » Ses frères l'écoutèrent, et quand les marchands madianites passèrent, ils tirèrent Joseph et le firent remonter de la citerne, et ils le vendirent pour vingt pièces d'argent aux Ismaélites qui l'emmenèrent en Egypte (1).

Tell Dothan est couronné d'un ouéli qu'ombragent quelques térébinthes. Les débris de construction et les nombreux fragments de poterie qui jonchent cette colline, transformée en champ de labour, dénotent l'existence d'une ville depuis longtemps ruinée. Au sud du « tell » on remarque, au sein de la verdure, une maison blanche et un moulin à vapeur qui lui est attenant. Deux belles sources traversent cette oasis : l'une arrose un jardin planté d'arbres fruitiers ; l'autre forme un petit ruisseau qui va se perdre dans les terres du Sahel Arrabéh.

SANOUR. — En suivant l'autre itinéraire, on passe au pied de *Sanour.* Nous mentionnons ici ce pittoresque village à cause de son histoire récente, et aussi à cause de l'importance qu'on a voulu lui donner en le désignant comme patrie de Judith.

Vu du Sud, Sanour semble perché comme un nid d'aigle sur une colline abrupte. Il paraît, de loin, complètement isolé dans la plaine, mais il se rattache par son flanc occidental aux plateaux qui bordent la vallée à l'Ouest. Une enceinte aujourd'hui démolie fortifiait autrefois la ville réputée imprenable. En 1799, cette place résista victorieusement pendant deux mois aux efforts de Djezzar-Pacha,

(1) *Gen.* XXXVII, 18-28.

qui était venu l'assiéger avec 3 000 hommes. Abdallah-Pacha mit à son tour, en 1830, le siège devant Sanour, qui lui opposa, quatre mois durant, une vigoureuse résistance. Il ne fallut rien moins que les efforts combinés de trois batteries et plusieurs assauts où périrent 6 000 assiégeants pour réduire ce bourg, qui fut ensuite démantelé par le vainqueur. On retrouve encore au pied du village de nombreux boulets et des éclats d'obus provenant du dernier bombardement.

BÉTHULIE

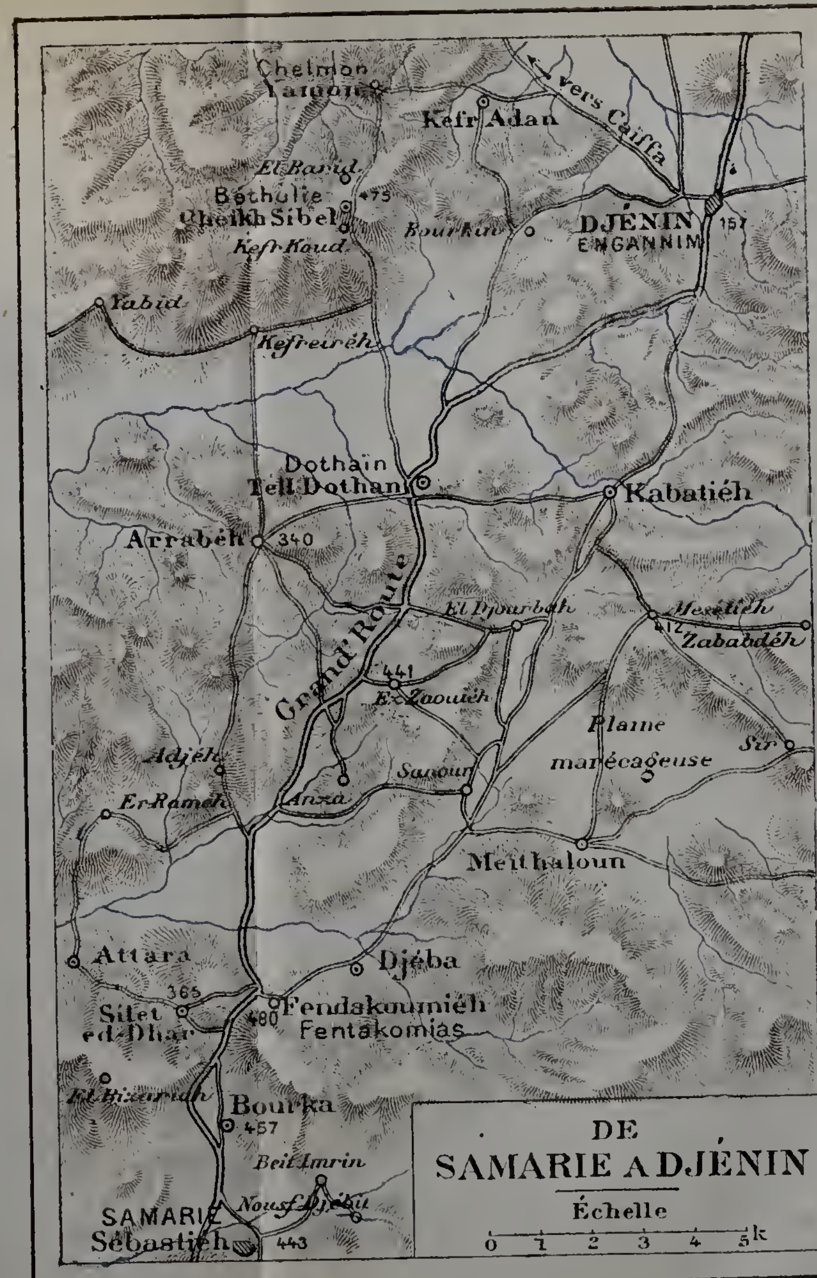
Plusieurs auteurs pensent que Sanour occupe la place de l'ancienne *Béthulie* (1), sur l'emplacement de laquelle on a beaucoup discuté. Diverses localités ont été proposées avec plus ou moins de bonheur : Sanour, Meselièh, Tell Kheibar, Beth Ilfa et *Cheikh Sibel*. Cette dernière a nos préférences.

CHEIKH SIBEL semble parfaitement vérifier les conditions topographiques exigées par le texte sacré pour *Béthulie*; ce point est, en effet, abondamment pourvu d'eau, fait face à la plaine d'Esdrelon, est voisin de Dothaïn, et commande les défilés qui donnent accès en Samarie (2). Il fait partie des derniers contreforts septentrionaux des monts samaritains ; situé au nord du Sahel Arrabéh ou plaine de Dothaïn, il s'élève à 475 mètres au-dessus de la Méditerranée. Son sommet est couronné d'un blanc ouéli qu'on aperçoit de fort loin. Les ruines considérables qui jonchent le sol nous révèlent l'importance de la ville qui s'éleva jadis sur ces rochers escarpés.

C'est au dévouement de l'héroïque **Judith** que Béthulie doit toute sa célébrité. Holopherne, à la tête de 12 000 hommes, était venu mettre le siège devant cette

(1) Cf. *Dictionnaire de la Bible*, « Béthulie », t. I, col. 1[illegible]. L'auteur de l'article, M. l'abbé Heidet, identifie la ville en question avec Cheikh Sibel : son opinion nous paraît la mieux fondée.

(2) Ces renseignements se trouvent dans *Judith*, IV, 5, 6 ; VII, 3 ; Holopherne s'avance avec son armée « le long de la montagne qui regarde Dothaïn, depuis le lieu appelé B[illegible] jusqu'à Chelmon, qui est vis-à-vis d'Esdrelon ».



E.Ruze Gr.

La Palestine

ville, bientôt réduite à la dernière extrémité. Déjà les habitants parlaient de se rendre, quand Judith s'offrit à venger l'honneur d'Israël. Après avoir jeûné et prié pendant trois jours, elle descendit, parée de ses plus beaux atours au camp des ennemis. Introduite devant Holopherne, elle joua le rôle de transfuge et feignit un grand zèle pour le général assyrien, auquel elle prédit la victoire. Capté par ce langage, Holopherne assura Judith de sa protection, lui permit de rester dans son camp, et de vaquer en toute liberté à ses prières. Quatre jours après, un grand festin eut lieu auquel Judith fut invitée. Quand les convives assoupis par le vin ont regagné leur tente, l'héroïne juive, restée seule avec Holopherne, lui tranche la tête, et emporte à Béthulie son lugubre trophée. Le lendemain, au lever du jour, les ennemis ne virent pas sans stupeur la tête de leur général accrochée aux remparts de la ville. Ce spectacle mit la confusion dans leurs rangs, et il suffit aux assiégés d'une vigoureuse sortie pour changer ce désordre en complète déroute.

Cheikh Sibel est à 8 kilomètres de Djénin.

De Djénin, nous traçons deux itinéraires : l'un pour Nazareth, l'autre pour Caïffa.

La voie ferrée, après la station de Messoudiéh (au nord-ouest de Sébastiéh), décrit vers l'Occident un grand demi-cercle irrégulier pour contourner la montagne de *Bourka*. Elle se rapproche ensuite, à Silet ed Dhar, de la grand'route qu'elle suit à quelque distance, à l'Ouest, en laissant à droite le village d'*Adjéh*, à gauche celui d'*Arrabéh*, puis à droite le *Tell Dothan*.

CHAPITRE V

De Djénin à Nazareth

[*Environ 35 kilomètres. — Voir la carte hors texte, p. 440.*]

I — DJÉNIN

DJÉNIN. — Djénin est communément regardée comme l'ancienne **Engannim** (source des jardins); son nom, ses jolis enclos, ses eaux abondantes rendent cette identification certaine.

Lors du partage de la Terre Promise, Engannim fut d'abord assignée à la tribu d'Issachar, puis attribuée aux lévites de la famille de Gerson, comme ville de refuge (1).

L'historien Josèphe nous parle d'un bourg nommé Ginea, « situé sur les confins de la Samarie et de la Grande Plaine »; or, la position de Djénin répond si bien à celle de Ginea, que ces deux noms sont justement regardés comme désignant une seule et même ville.

Une tradition postérieure aux Croisades veut que Notre-Seigneur ait opéré ici la guérison des dix lépreux, dont parle l'Évangile.

En se rendant à Jérusalem, Jésus côtoyait la *frontière de la Samarie et de la Galilée.* Comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre, et, se tenant à distance, ils élevèrent la voix en disant : « Jésus, Maître, ayez pitié de nous. » Dès qu'il les eut aperçus : « Allez, leur dit-il, montrez-vous aux prêtres. » Et, en y allant, ils furent guéris. L'un d'eux, lorsqu'il se vit guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix ; et, tombant le visage contre terre aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. Or, c'était un Samaritain. Prenant alors la parole, Jésus dit : « Est-ce que les dix n'ont pas été guéris ? et les neuf, où sont-ils ? Il ne s'est trouvé parmi eux que cet étranger pour

(1) *Jos.* XIX, 21 ; XXXI, 6.

revenir et rendre gloire à Dieu ? » Et il lui dit : « Lève-toi, va ; ta foi t'a sauvé. » (1)

La Sainte Famille a certainement traversé à plusieurs reprises cette localité pour se rendre de Nazareth à Jérusalem, ou, inversement, de Jérusalem à Nazareth ; car vers elle aboutissent la plupart des routes qui reliaient et relient encore la Judée à la Galilée.

Djénin compte environ 3 000 habitants, à peu près tous musulmans. Les jardins qui l'entourent sont traversés de petits ruisseaux qui entretiennent sur leurs bords une végétation luxuriante. Des haies énormes de cactus protègent et délimitent les champs plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers. Çà et là quelques palmiers balancent leurs gracieux rameaux au-dessus des maisons blanches et des minarets. On peut voir à Djénin des vestiges insignifiants d'un château et d'une église.

LA PLAINE D'ESDRELON

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL. — A l'époque de Flavius Josèphe, la Samarie était limitée, au Nord, par le bourg de Ginea, « situé dans la Grande Plaine » (2). Cette plaine, assurément la plus riche de la Palestine, constitue la portion méridionale de la Basse Galilée. Elle est connue dans l'histoire sous plusieurs noms célèbres : *vallée de Jezraël*, dénomination tirée de l'antique cité royale qui la commandait à l'Est ; *plaine d'Esdrelon*, terme qui représente la forme grecque du mot hébreu Jezraël ; *champ de Mageddo*, du nom de l'importante cité mentionnée plus loin (p. 443), qui protégeait ses frontières occidentales. Les Arabes l'appellent de nos jours *Merdj ibn' Amir* (prairie du fils de l'émir).

La plaine d'Esdrelon forme un triangle irrégulier dont la base s'étend de Djénin à la chaîne du Carmel, sur une longueur de 9 lieues, dont le plus court côté, celui de l'Est, mesure 30 kilomètres environ, et dont la pointe touche au Thabor. Elle présente aux regards une vaste superficie tantôt plane, tantôt ondulée, que dominent à l'Est le Gelboé (Djébel Foukoua) et le Petit Hermon (Djébel Dahy). Son versant méditerranéen, que sillonne le Cison (Nahr el Moukatta), s'élève à une altitude moyenne de 80 mètres ; par contre, celui du Jourdain est d'un niveau très inférieur à la

(1) *Luc.* XVII, 12-19.
(2) JOSÈPHE, *Guerre de Judée*, l. III, ch. III. (Voir la carte générale.)

Méditerranée. La fertilité de cette terre argileuse et noirâtre est extraordinaire ; c'est elle sans doute que Jacob mourant veut chanter quand il compare Issachar, à qui elle devait échoir en partage, « à un âne robuste, couché entre les haies, voyant que le lieu où il repose est agréable et que la contrée est magnifique » (1).

Mais la tribu bédouine des Béni Sakhr s'est arrogé le droit d'y faire paître ses troupeaux, et cette plaine est aujourd'hui en grande partie sans culture. Néanmoins, au printemps elle se couvre de fleurs et d'herbes géantes où gazelles et chacals errent en liberté.

De nos jours, comme par le passé, d'importants chemins de transit sillonnent la plaine d'Esdrelon. L'une de ces voies continue la route traditionnelle de Jérusalem à Nazareth ou de Jérusalem à Damas, par Tibériade ; une autre mène de Saint-Jean d'Acre au Hauran, par Beïsan et le Jourdain ; une troisième relie Djénin au Carmel ; une quatrième enfin, débouchant des montagnes de Samarie, coupe la plaine en diagonale et va rejoindre la première au Petit Hermon. Ces routes forment ainsi un grand réseau qui met en communication la plaine avec toutes les contrées de l'Orient.

ITINÉRAIRE. — Une *piste*, praticable seulement en été, passe à *Moukeibléh* et permet aux voitures d'aller à *Afouléh* et à *Nazareth* par un trajet direct. La voie ferrée la suit de près à l'Ouest.

La *chaussée* se dirige un peu vers le Nord-Est jusqu'au mont Gelboé, qu'elle côtoie ensuite, et laisse à droite les villages de *Beit Kad*, *Arranéh*, *Sandaléh ;* à gauche, *Djéraméh*. Elle reste à 2 kilomètres environ à l'ouest de *Jezraël* (*Zéraïn*) et prend la direction d'*El Afouléh*. De ce dernier point elle va droit au Nord vers *Nazareth* que l'on aperçoit sur les premières montagnes.

Enfin, un sentier, jusqu'ici très fréquenté par les pèlerins, passe près de *Djémaléh* et de *Sandaléh*, en longeant les Monts de Gelboé, se dirige sur *Jezraël* (*Zéraïn*), *Sunam* (*Soulem*), *Naïm* (aujourd'hui *Naïn*), et de là, obliquant vers le Nord-Ouest, va à *Nazareth*.

C'est à ce dernier trajet, le plus riche en souvenirs, que s'adapte le mieux la description suivante (2).

(1) *Gen.* XLIX, 14-15.
(2) Nous décrivons au chapitre suivant les localités célèbres, situées sur la route de Djénin à Caïffa.

II — LE GELBOÉ ET JEZRAEL

MONT GELBOÉ (DJEBEL FOUKOUA). — Le Gelboé est une petite chaîne de montagnes qui mesure environ 10 kilomètres de longueur sur 7 ou 8 de largeur. Son point culminant s'élève à 516 mètres au-dessus de la Méditerranée. Une dizaine de villages pointent çà et là aux flancs de ses ravins ou sur la croupe de ses plateaux. Fertile par endroits, il n'offre en général au regard que terres arides et désolées.

Cette chaîne est surtout célèbre par le combat où Saül et ses trois fils furent tués :

Voici le cantique funèbre que David composa sur Saül et sur Jonathas, son fils, et qu'il ordonna d'enseigner aux enfants de Juda...

La splendeur d'Israël a-t-elle péri sur tes hauteurs?
Comment sont tombés les héros?
Ne l'annoncez pas à Geth.
Ne le publiez pas dans les rues d'Ascalon.
De peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent,
De peur que les filles des incirconcis ne sautent de joie !

Montagnes de Gelboé, qu'il n'y ait sur vous ni rosée, ni pluie.
Ni champs de prémices !
Car là fut jeté bas le bouclier des héros,
Le bouclier de Saül, comme s'il n'était pas oint d'huile.
Du sang des blessés, de la graisse des vaillants
L'arc de Jonathas ne se retira jamais,
Et l'épée de Saül ne revenait pas inactive.
Saül et Jonathas, chéris et aimables pendant leur vie,
Ne furent point séparés dans leur mort,
Plus agiles que les aigles,
Plus forts que les lions.

Filles d'Israël, pleurez sur Saül,
Qui vous revêtait de pourpre au sein des délices,
Qui mettait de l'or sur vos vêtements.
Comment les héros tombèrent-ils dans la bataille ?
Comment Jonathas fut percé sur tes hauteurs!
L'angoisse m'accable à cause de toi. Jonathas, mon frère.
Tu faisais toutes mes délices ;
Ton amour pour moi était admirable,
Il surpassait l'amour des femmes.

Comment les héros sont-ils tombés ?
Comment les guerriers ont ils péri ? (1)

(1) *II Reg.* I, 17-27.

JEZRAEL (ZÉRAIN). — *Zéraïn*, située sur le prolongement occidental du Gelboé, à 13 kilomètres environ de Djénin, est l'ancienne Jezraël (1) de la tribu d'Issachar. Sous le règne d'Achab, cette ville acquit une grande importance et devint même la résidence préférée de ce prince.

Comme Naboth de Jezraël avait une vigne à Jezraël, à côté du palais d'Achab, roi de Samarie, Achab parla ainsi à Naboth : « Cède-moi ta vigne pour que j'en fasse un jardin potager, car elle est tout près de ma maison ; je te donnerai à la place une vigne meilleure, ou, si cela te convient, de l'argent pour sa valeur. » Naboth lui répondit : « Que Jéhovah me garde de te donner l'héritage de mes pères ! » Achab rentra dans sa maison, triste et irrité... Jézabel, sa femme, vint auprès de lui et lui dit : « C'est donc toi qui exerces le souverain pouvoir sur Israël ! Lève-toi, prends de la nourriture et que la joie rentre dans ton cœur ; je te donnerai, moi, la vigne de Naboth de Jezraël. »

Jézabel mit alors toute son influence à suborner de faux témoins qui accusèrent Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu et le roi. Pour ce crime purement imaginaire, le pauvre Naboth fut entraîné hors de la ville et lapidé.

Au moment où Achab prenait possession de la vigne tant convoitée, Dieu envoya Elie lui dire :

Ainsi parle Jéhovah : « Au lieu même où les chiens ont léché le sang de Naboth, les chiens lècheront aussi ton propre sang... Voici que je ferai venir le malheur sur toi ; je te balayerai ; j'exterminerai tout mâle appartenant à Achab... » Jéhovah parle aussi contre Jézabel et dit : « Les chiens mangeront Jézabel près du fossé de Jezraël. » (2)

Trois ans après cette prédiction, Achab fut mortellement blessé au siège de Ramoth-Galaad. « Son corps fut rapporté à Samarie. Lorsqu'on lava son char à l'étang de Samarie, les chiens léchèrent le sang d'Achab selon la parole du Seigneur. » (3)

Joram, deuxième successeur d'Achab, tenta, lui aussi, d'arracher Ramoth aux Syriens ; mais il fut blessé sous les

(1) Jezrael signifie « ensemencée par Dieu ».
(2) *III Reg.* XXI.
(3) *Ibid.*, XXII, 35.

murs de cette ville et regagna en toute hâte Jezraël où Ochosias de Juda vint lui rendre visite. Pendant ce temps, Jéhu, resté à Ramoth avec l'armée, est sacré roi par un disciple d'Elisée. Sans plus attendre, le nouvel élu marche vers Jezraël pour y venger le sang des prophètes sur la maison d'Achab. Par trois fois, Joram lui envoie des émissaires chargés de scruter ses desseins, mais les envoyés ne reviennent pas. Intrigués par ce silence, Joram et Ochosias montent chacun sur leur char et vont au-devant de Jéhu qu'ils rencontrent dans le champ de Naboth le Jezraélite :

Joram lui dit : « Est-ce la paix, Jéhu ? » Jéhu répondit : « Quelle paix, tant que durent les prostitutions de Jézabel, ta mère, et la multitude de ses sortilèges ? » Joram tourna bride et s'enfuit, et il dit à Ochosias : « Trahison ! Ochosias. » Mais Jéhu saisit son arc et il frappa Joram entre les épaules ; la flèche sortit par le cœur et Joram s'affaissa dans son char (1).

Le cadavre de ce prince fut jeté dans le champ de Naboth, ainsi qu'Elie l'avait prédit. Ochosias, grièvement blessé lui-même, s'en alla mourir à Mageddo. Comme Jéhu, vainqueur, entrait dans Jezraël, il aperçut à une fenêtre l'impie Jézabel parée de ses plus beaux atours :

Jézabel dit : « Est-ce la paix, nouveau Zambri (2), assassin de son maître ? » Il leva les yeux vers la fenêtre et dit : « Qui est avec moi ? Qui ? » Et deux ou trois eunuques ayant regardé vers lui, il dit : « Jetez-la en bas ! » Ils la jetèrent en bas et il rejaillit de son sang sur la muraille et sur les chevaux et Jéhu la foula aux pieds. Puis il entra. Et, ayant mangé et bu, il dit : « Allez voir cette maudite et enterrez-la, car elle est fille de roi. » Ils allèrent pour l'enterrer, mais ils ne trouvèrent d'elle que le crâne, les pieds et les paumes de ses mains. Ils retournèrent l'annoncer à Jéhu, qui dit : « C'est ce qu'avait annoncé Jéhovah par son serviteur Elie le Thesbite, en disant : « Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezraël, et le cadavre de Jézabel sera comme du fumier sur la surface des champs, dans le champ de Jezraël, de sorte qu'on ne pourra pas dire : C'est Jézabel. » (3)

(1) *IV Reg.* IX, 22-24.
(2) Zambri avait tué le roi Ela.
(3) *IV Reg.* IX, 31-37.

Pour obéir à Dieu et s'assurer la paisible jouissance de sa conquête, Jéhu fit massacrer les 70 survivants de la famille d'Achab restés à Samarie et commanda qu'on lui apportât à Jezraël les têtes des victimes. Depuis Jéhu, le prestige de Jezraël ne fit que décroître. Saint Jérôme la signale encore, il est vrai, comme un village important, mais son nom retombe peu à peu dans l'oubli. Les croisés lui donnèrent cependant un renouveau de vie et l'appelèrent *Parvum Gerinum;* mais Saladin, en 1183, la détruisit de fond en comble. Le village actuel, sale et mal bâti, n'offre aucune trace d'antiquité.

FONTAINE DE GÉDÉON — BETHSAN

Au nord-est de Zéraïn, le niveau du sol s'abaisse rapidement. Cette large dépression, comprise entre le Gelboé au Sud et le Petit Hermon au Nord, s'étend à l'Est vers Beïsan jusqu'au Jourdain.

Nous devons y mentionner deux localités intéressantes : la fontaine de Gédéon et la célèbre ville de Bethsan ou Scythopolis.

FONTAINE DE HARAD (AIN DJALOUD). — A 4 kilomètres environ de Zéraïn, du côté de l'Orient, se trouve une source abondante appelée Aïn Djaloud, et qui n'est autre que l'ancienne fontaine de Harad, autour de laquelle Gédéon assembla son armée avant d'attaquer les Madianites et les Amalécites.

Ces tribus transjordanes étaient la terreur des enfants d'Israël. A leur approche, ceux-ci « se retiraient dans les ravins des montagnes, dans les cavernes et sur les rochers fortifiés. Quand Israël avait semé, Madian montait avec Amalec et les fils de l'Orient et ils marchaient contre lui. Ils campaient en face de lui, détruisaient les récoltes jusqu'à Gaza et ne laissaient en Israël ni vivres, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Car ils montaient avec leurs troupeaux et leurs tentes, ils arrivaient comme une multitude de sauterelles ; ils étaient innombrables, eux et leurs chameaux, et ils venaient dans le pays pour le ravager » (1).

Lorsque Gédéon marcha contre eux, ils étaient campés entre le Gelboé et le Petit Hermon. Les Israélites étaient 32 000 : « Que les peureux et les lâches s'en retournent et s'éloignent de la montagne de Galaad », proclama le Seigneur. 22 000 hommes parmi le peuple s'en retournèrent et il en resta 10 000. Le Sei-

(1) *Jud.* VI, 2-5.

gneur dit à Gédéon : « Le peuple est encore trop nombreux ; fais-les descendre vers l'eau et là je t'en ferai le triage... Tous ceux qui laperont l'eau avec la langue comme lape le chien, tu les sépareras de tous ceux qui se mettront à genoux pour boire. » Ceux qui lapèrent l'eau en la portant à la bouche avec leur main furent au nombre de 300 hommes. Gédéon, sur l'ordre de Dieu, ne garde que ces 300 braves, et, avec eux, marche à l'ennemi. Avant d'attaquer, il divise sa petite troupe en trois bandes et remet à chaque homme une trompette, des cruches vides avec des flambeaux dans les cruches. « Vous ferez ce que je ferai », leur dit-il, et il les plaça tout autour du camp ennemi. Soudain, dans le silence de la nuit, Gédéon et les cent hommes qui l'entourent sonnent de la trompette, brisent leurs cruches et s'écrient : « L'épée du Seigneur et de Gédéon ! » Le reste de la petite armée imite son chef, tandis que Madianites et Amalécites, fous d'épouvante, courent aux armes et s'entre-tuent. Les habitants d'Ephraïm, informés de la victoire, coupent la retraite aux fuyards et en massacrent un grand nombre sur les rives du Jourdain.

Au temps des Croisades, Saladin vint camper avec son armée près de l'Aïn Djaloud ; mais, à l'approche des chrétiens, le héros musulman fut contraint de s'enfuir. Les croisés restèrent aussi quelques jours sur les bords de cette source à laquelle ils donnèrent le nom de Tubania.

BETHSAN OU SCYTHOPOLIS (BEISAN). (Voir la carte générale de la Palestine.) — De Zéraïn, on peut voir, à l'Est, la large vallée où coule le Nahr Djaloud et d'où émerge, au loin, au nord d'une oasis de verdure, le Tell de Beïsan, l'ancienne *Bethsan* ou *Scythopolis* (ville des Scythes).

Bethsan échut en partage à la demi-tribu de Manassé occidentale, qui ne parvint pas à en expulser les premiers habitants. C'est aux murs de Bethsan que les Philistins suspendirent le corps de Saül et de ses fils, après que ce prince eut misérablement péri sur le mont Gelboé. Outrés de cette ignominie, les habitants de Jabès-Galaad passèrent en hâte le Jourdain pour venir, à la faveur des ténèbres, arracher des remparts de Bethsan le corps de Saül et de ses trois fils. De retour dans leur ville, ils brûlèrent les cadavres de ces princes et ensevelirent respectueusement leurs restes sous un tamaris de Jabès, d'où David les tira plus tard pour les transporter à Gabaa de Saül, dans le tombeau de Cis.

Salomon avait créé tout un service d'intendance pour l'administration du vaste territoire que lui avait acquis son père. Le commissaire chargé du district de Bethsan était Baana, fils d'Ahilud.

Les livres des Machabées mentionnent à plusieurs reprises la

ville de Bethsan-Scythopolis. Judas Machabée, après son expédition au pays de Galaad, en 163 avant Jésus-Christ, la traversa pour regagner Jérusalem. Les Juifs scythopolitains, alors sans doute en minorité dans la ville, accoururent au-devant de lui pour l'avertir qu'ils avaient toujours été traités avec bienveillance par les habitants, même au plus fort des calamités nationales. Judas remercia vivement la population de ses bons sentiments à l'égard des Juifs et la pria de persévérer dans cette attitude.

Quand, vingt ans plus tard, Diodotus Tryphon essaya de ravir au jeune Antiochus le trône de Syrie sur lequel il l'avait lui-même fait monter, Jonathas Machabée s'opposa de toutes ses forces à cette usurpation. Il réunit une armée de 40 000 hommes d'élite et marcha contre Tryphon, campé à Bethsan. Ce dernier, intimidé, eut recours aux stratagèmes ; il assura Jonathas de son amitié et le persuada de renvoyer ses troupes, lui promettant, s'il voulait venir à Ptolémaïs, de remettre cette place entre ses mains. Jonathas tomba dans le piège et fut traîtreusement mis à mort.

L'an 109 avant Jésus-Christ, Epicrate, chargé par Antiochus de Cyzique de continuer la guerre contre Hyrcan, vendit par trahison Scythopolis à ce prince. Huit ans plus tard, des pourparlers s'y tinrent entre Cléopâtre, mère de Ptolémée Lathyre, et Alexandre Janée, dans le but de contracter alliance.

Pompée prit Scythopolis au passage en revenant de Damas et la rendit à ses propres habitants. Quelques années plus tard, Gabinius, proconsul de Syrie, l'enrichit de nombreux monuments dont les ruines accusent encore l'antique splendeur. L'histoire nous apprend qu'à cette époque elle *surpassa Jérusalem par son commerce et sa population.*

L'an 65 de notre ère, au début de la guerre judaïque, Scythopolis fut en proie aux dissensions et aux querelles intestines. Un jour d'émeute, les païens chassèrent de la ville leurs concitoyens juifs, puis les massacrèrent au nombre de 13 000. Josèphe rapporte à ce sujet un acte de barbare énergie. Un Juif nommé Simon, voulant épargner à sa famille la honte de mourir de la main des païens, égorgea l'un après l'autre, sans faiblir, son père, sa femme et ses enfants, puis se tua lui-même sur le monceau de leurs cadavres.

La foi chrétienne pénétra difficilement cette cité imprégnée de paganisme. Cependant, au IVe siècle, Scythopolis était déjà le siège d'un évêché dont le premier titulaire connu est Patrophile. En 350, Eusèbe de Verceil y fut envoyé en exil par Constance : il s'y rencontra avec plusieurs autres confesseurs de la foi, notamment saint Gaudence, évêque de Novare, et saint Epiphane.

Sous le règne de Justinien, Scythopolis avait un superbe palais

épiscopal et deux églises, dédiées l'une à saint Thomas, et l'autre à saint Basile. De riches plantations de palmiers et de lin entouraient la ville et fournissaient aux moines, alors très nombreux, la matière première pour la fabrication des corbeilles, des éventails et des tuniques.

Les croisés trouvèrent Beïsan (1) en pleine décadence ; ils la relevèrent pour y établir le centre d'une seigneurie dont les dignitaires appartinrent tous à la famille du comte Adam de Béthune. En 1183, Saladin la reprit et la saccagea.

La population de Beïsan compte actuellement 3 000 habitants environ. Le village, bâti au sud de l'ancienne cité, occupe un petit plateau qui domine d'environ 100 mètres la vallée du Jourdain. La rue principale, avec ses deux rangées de platanes et ses trottoirs, affecte des airs européens. La richesse du sol est admirable. Grâce aux quatre cours d'eau qui l'arrosent, Beïsan offre l'aspect d'un grand nid de verdure où s'épanouit une végétation luxuriante. C'est à bon droit que le rabbin Simon-ben-Lakisch a dit : « Si le paradis doit se trouver en Palestine, la porte en est à Beth-Schean (Beïsan). »

Les ruines étendues de Scythopolis méritent une visite. Au sud-ouest du village moderne, on retrouve l'hippodrome, en forme d'ellipse. Le théâtre, fort bien conservé, se voit au Nord-Ouest. Ce monument demi-circulaire est bâti en pierres basaltiques admirablement agencées. Au centre de l'ancienne ville se dresse le Tell el Hosn, qui servait d'assiette à l'acropole ; au Nord-Est, on remarque en outre un pont ruiné, des tombeaux, quelques sarcophages mutilés et le réservoir d'El Hamman. Ajoutez à ces précieux débris une multitude de colonnes monolithes qui jonchent le sol de toutes parts, ou qui, debout sur leurs bases, sont encore surmontées de leurs gracieux chapiteaux corinthiens, et enfin l'ancien mur de ville, encore assez bien conservé, dont le périmètre avait à peu près une lieue.

III — AUTOUR DU PETIT HERMON

SUNAM (SOULEM). — De Zéraïn, un sentier se dirige en ligne droite vers le Nord, et mène en cinq quarts d'heure au village musulman de **Soulem**, bâti sur la pente Sud-Ouest du Petit Hermon et comme noyé dans un flot de verdure.

(1) Après l'invasion arabe (637), Scythopolis reprit, en le modifiant à peine, son ancien nom de Bethsan, qu'elle a toujours gardé depuis.

Soulem conserve l'emplacement et le nom de l'antique Choulem ou Sunam (1), de la tribu d'Issachar.

La Bible mentionne cette ville comme étant le premier endroit où campa l'armée philistine avant la bataille de Gelboé dans laquelle périrent Saül et Jonathas. Sunam est aussi la patrie d'Abisag, la jeune fille qui fut donnée à David pour le servir dans sa vieillesse et dont Salomon nous a tracé dans son Cantique une si poétique image.

Le prophète Elisée avait coutume, quand il passait par Sunam, d'être accueilli dans la demeure d'une pieuse femme. Cette femme avait dit à son mari : « Je sais que l'homme qui passe toujours chez nous est un saint homme de Dieu. Faisons une petite chambre haute contre le mur, et mettons-y pour lui un lit, une table, un siège et un chandelier, afin qu'il s'y retire quand il viendra chez nous. » (2) Elisée, qui avait à cœur de récompenser sa bienfaitrice, pria Dieu pour elle et lui dit : « A cette même époque, l'année prochaine, tu embrasseras un fils. » Aucune promesse ne pouvait être plus agréable à cette femme, dont la stérilité allait enfin cesser.

L'année suivante, en effet, selon que le prophète l'avait annoncé, elle mit au monde un fils. Quand l'enfant eut grandi, il s'en alla un jour trouver son père aux champs ; mais, pris soudain d'un violent mal de tête, il fut rapporté mourant à sa mère, sur les genoux de laquelle il expira. Celle-ci, tout éplorée, coucha sur le lit du prophète le cadavre de son fils, ferma la porte sur lui, et s'en fut trouver l'homme de Dieu sur le mont Carmel pour lui faire part de son malheur. Elisée promit d'envoyer son serviteur Giézi, mais la femme ne voulut point repartir sans l'homme de Dieu. Celui-ci, vaincu par de si instantes prières, se rendit à Sunam, et, s'enfermant dans la chambre où reposait l'enfant mort, pria le Seigneur : « Puis il se coucha sur l'enfant ; il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et il s'étendit sur lui. Et la chair de l'enfant se réchauffa. Elisée retourna dans

(1) Les Juifs appelaient cette localité tantôt *Chounem*, tantôt *Choulem* : c'est cette dernière prononciation qui a prévalu chez les indigènes.

(2) *IV Reg.* IV, 9 11.

la maison, s'y promena çà et là, puis remonta et s'étendit sur l'enfant ; et l'enfant éternua sept fois et il ouvrit les yeux. » (1)

Plus tard, Elisée engage la Sunamite à fuir sa patrie pour échapper à la famine qui, durant sept ans, devait désoler le royaume d'Israël. Quand le fléau eut cessé, la femme dont « Elisée avait fait revivre le fils » quitta le territoire des Philistins pour regagner Sunam, où, grâce à l'intervention du prophète, elle rentra en possession de sa maison et de son champ.

Les habitants de Soulem montrent encore dans l'un des gourbis d'aspect minable qui composent le village une chambre voûtée en plein cintre qu'ils appellent Beit Soulamiéh (maison de la Sulamite). Il se pourrait que cette habitation, qui n'offre par elle-même aucun caractère d'antiquité, occupât à peu près l'emplacement de la maison où Elisée ressuscita le fils de la Sunamite.

Soulem est entourée de ravissants jardins plantés de citronniers, d'orangers, de grenadiers et de figuiers. Une source abondante traverse le village et porte la fertilité dans les environs.

PETIT HERMON OU COLLINE DE MORÉH (DJÉBEL DAHY). — La montagne à laquelle Soulem est adossée s'appelle, dans la langue du pays, Djébel Dahy, du nom du santon musulman qui a son tombeau sur le sommet. Les chrétiens la connaissent plutôt sous le nom de Petit Hermon (2), par opposition au Grand Hermon (Djébel ech Cheikh). Son vrai nom biblique est Moréh, colline au nord de laquelle les Madianites campaient avant leur défaite par Gédéon. La montagne s'élève à 514 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Du sommet, on jouit d'une vue très étendue et fort belle.

AFOULÉH ET FOULÉH. — A partir de Soulem, le chemin oblique vers le Nord-Ouest. A une faible distance, on

(1) *IV Reg.* IV, 34-35.

(2) Cette dénomination lui a été donnée par suite d'une fausse interprétation du verset 13 du psaume LXXXVIII : *Thabor et Hermon in nomine tuo exultabunt...* : « Le Thabor et l'Hermon ressailliront à votre nom. »

aperçoit à gauche, dans la plaine, le village d'Afouléh, bâti sur une légère éminence, et celui, plus près, d'El Fouléh, remarquable par les ruines d'une forteresse des croisés. Cette forteresse fut construite par les Templiers, qui lui donnèrent le nom de *Castrum Fabae* (château de la Fève) (1). Après la bataille d'Hattin, en 1187, elle tomba aux mains de Saladin, qui la démantela. De l'antique citadelle des Croisades, il ne reste que quelques pans de murs et les larges fossés, à moitié comblés, qui la défendaient.

C'est entre les deux villages d'Afouléh et d'El Fouléh que s'illustra Kléber, le 16 avril 1799, dans la *bataille dite du Mont Thabor* (voir plus loin, p. 520). Le général français, avec une poignée de braves disposés en carré, osa attaquer une armée musulmane de 35 000 hommes. Six heures durant il tint en échec les forces ennemies, que l'apparition de Bonaparte, débouchant soudain dans la plaine avec la division Bon, acheva de déconcerter. Avant même l'arrivée des troupes de secours, El Fouléh était enlevé à la baïonnette par l'armée de Kléber qui, grossie enfin des nouveaux renforts, tailla l'ennemi en pièces et joncha de cadavres musulmans la plaine environnante.

NAIM (aujourd'hui **NAIN**) ✠. — Après avoir contourné la pointe occidentale du Djébel Dahy, en allant vers l'Est, on arrive en quarante-cinq minutes au pauvre village de **Naïn**, situé sur la pente Nord du Petit Hermon.

Naïn perpétue à travers les âges le nom de la ville où Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscita le fils unique de la veuve. Eusèbe et saint Jérôme localisent la cité évangélique au sud du Thabor et dans le voisinage d'Endor. Ces simples indications de la tradition et l'existence à Naïn de deux églises ruinées ne laissent pas de doute sur la situation de cette localité.

Le village actuel n'est qu'un misérable amas de taudis délabrés, au milieu desquels s'élève une petite *chapelle latine* bâtie par les Pères Franciscains sur les ruines d'une église ancienne. C'est en ce lieu même, dit-on, que Notre-Seigneur ressuscita le fils unique de la veuve.

(1) Faba (fève) n'est que la traduction latine du mot arabe « Fouléh ».

Jésus se rendit à une ville appelée Naïm ; plusieurs de ses disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui. Comme il arrivait près de la porte de la ville, il se trouva qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve, et beaucoup de gens de la ville l'accompagnaient. Le Seigneur, l'ayant vue, fut touché de compassion pour elle et lui dit : « Ne pleurez pas. » Et, s'approchant, il toucha le cercueil, puis il dit : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi. » Aussitôt le mort se leva sur son séant et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous furent saisis de crainte et ils glorifiaient Dieu en disant : « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. » Et cette parole prononcée à son sujet se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour (1).

Non loin du nouveau sanctuaire, on montre les ruines d'un second édifice chrétien, près duquel coule l'Aïn Naïn.

ENDOR (ENDOUR). — Au nord-est de Naïn, à la distance de 3 kilomètres environ, se trouve le village d'Endour, dont le nom et la position rappellent la ville d'Endor où Saül, avant d'engager avec les Philistins le combat dans lequel il périt, consulta une pythonisse. Du Gelboé où campait son armée, le roi vint trouver la célèbre nécromancienne et la pria d'évoquer devant lui l'ombre de Samuel. Celui-ci, apparaissant drapé dans son manteau, dit à Saül :

« Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant monter ? » Saül répondit : « Je suis dans une grande détresse, les Philistins me font la guerre et Dieu s'est retiré de moi ; il ne m'a répondu ni par les prophètes ni par les songes. Je t'ai évoqué pour que tu me fasses connaître ce que j'ai à faire. » Samuel dit : « Pourquoi me consultes-tu, puisque Jéhovah s'est retiré de toi et qu'il est devenu ton adversaire ? Jéhovah a agi comme il l'avait annoncé par ma bouche ; il a arraché la royauté de ta main et l'a donnée à un autre, à David. Parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jéhovah et que tu n'as pas traité Amalec selon l'ardeur de sa colère, c'est pour cela que Jéhovah a ainsi agi envers toi en ce jour. Et même, Jéhovah livrera Israël avec toi aux mains des Philistins. Demain, toi et tes fils vous serez avec moi parmi les morts et Jéhovah livrera le camp d'Israël entre les mains des Philistins. » (2)

(1) *Luc.* VII, 11-17.
(2) *I Reg.* XXVIII, 15-19.

Ces paroles remplirent d'effroi Saül, qui « tomba à terre de toute sa hauteur ». La pythonisse et les serviteurs du roi s'empressent autour de lui et l'excitent à manger du veau gras qu'on vient de tuer en hâte. Après avoir réparé leurs forces, Saül et ses serviteurs repartirent la nuit même.

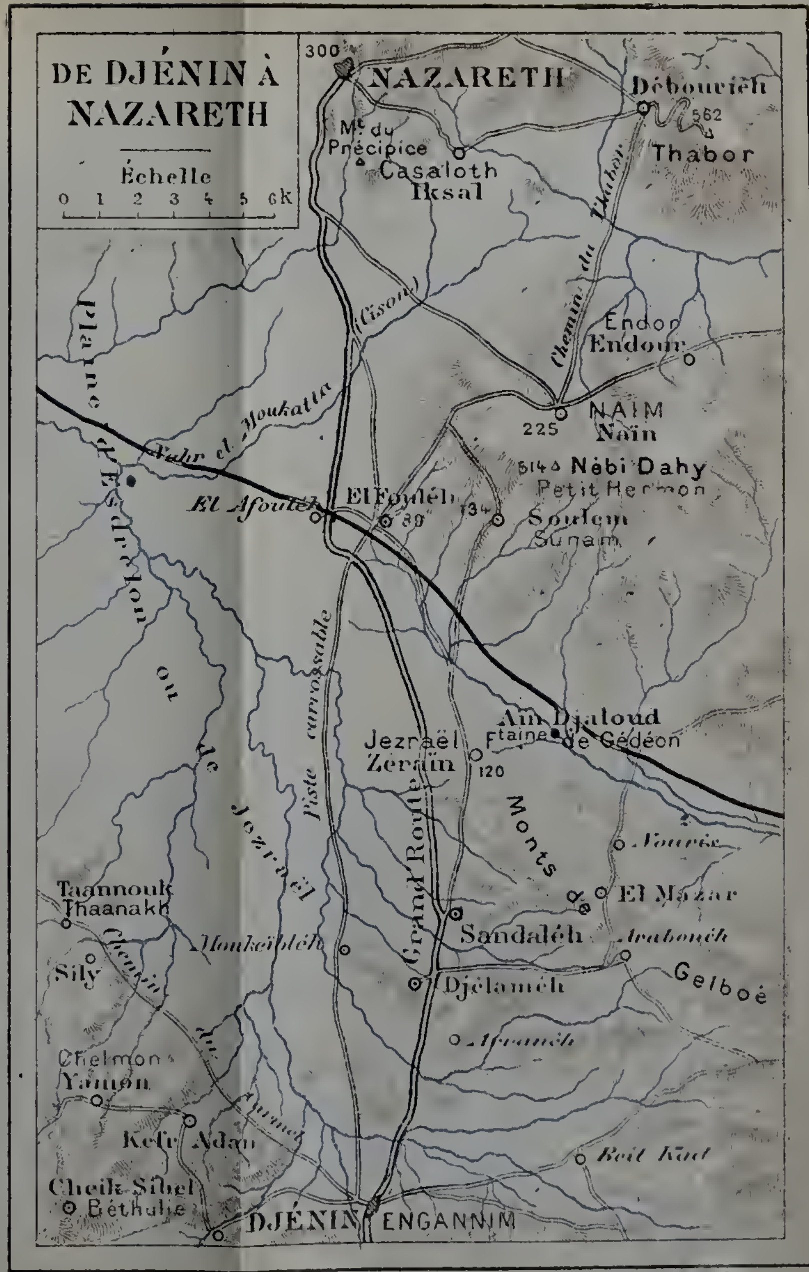
Endor n'est plus qu'un misérable village habité par quelques familles musulmanes. Comme la plupart des maisons menaçaient ruine, la population est allée chercher un nouveau gîte dans les cavernes avoisinantes. L'une de ces cavernes sert de réservoir à une petite source appelée Aïn Endour. Les flancs de la colline sont percés de grottes funéraires, et le sol de citernes, preuve de l'importance de l'ancienne Endor.

IV — JUSQU'A NAZARETH

IKSAL. — Pour gagner Nazareth, dont on voit poindre à l'horizon les maisons blanches, il faut suivre l'un des sentiers qui traversent la plaine dans la direction du Nord-Ouest.

Iksal, qu'on aperçoit à droite au pied des monts, est l'ancienne *Casaloth* de la tribu d'Issachar. A part quelques grottes sépulcrales, ce village ne garde aucun vestige de la ville qu'il remplace.

Le *Cison*, qu'on franchit au milieu de la plaine, est célèbre par la victoire que la prophétesse Débora remporta sur Sisara, général en chef de l'armée chananéenne (voir plus loin, p. 443). Le sentier se dirige vers les rochers escarpés de la *montagne du Précipice* (voir p. 505). Après avoir dépassé cette montagne, il rejoint la grand'route. Encore 4 kilomètres de montée et l'on atteint le vallon de Nazareth.



E. Ruzé Gr.

La Palestine

CHAPITRE VI

De Djénin à Caïffa

[*Environ 60 kilomètres. — Voir la carte générale et la carte Liban, Hauran, Galilée, p. 664.*]

Le voyage ne peut guère s'accomplir, à cheval, en moins le douze heures. Une piste, praticable pendant la belle saison, permet de faire le trajet en voiture (environ 3 heures). La difficile traversée du lit du Cison rend cette piste impraticable aux automobiles. On longe d'abord dans a direction du Nord-Ouest les derniers versants des monts le Samarie, ensuite le pied du mont Carmel. Sur le parcours, on rencontre les trois localités célèbres de Thaanakh, Adadremmon et Mageddo ; puis le lieu où, sous le règne d'Achab, furent égorgés les prêtres de Baal.

THAANAKH (TA'ANNOUK). — Le chemin passe au village de *Kefr Adan*, laisse sur la hauteur *El Yamon* (l'ancienne Chelmon du livre de Judith), reste à droite du petit hameau de *Siléh* et atteint le village de *Ta'annouk*. Ta'annouk est à 13 kilomètres environ de Djénin. Ce village conservé le nom de l'antique Thaanakh, de la tribu de Manassé occidentale. Après le partage de la Terre Promise, les habitants chananéens de cette ville continuèrent d'y séjourner, moyennant certaines redevances à payer aux lévites de la famille de Caath.

C'est entre Thaanakh et Mageddo, située à quelque distance de là, que Sisara, général en chef de l'armée chananéenne, fut battu par Barac et Débora la prophétesse :

> Les rois sont venus, ils ont livré bataille ;
> Ils ont livré bataille, les rois de Chanaan,
> A Thaanakh, au bord des eaux de Mageddo (1).

(1) *Jud.* V, 19.

Au IVe siècle de notre ère, Thaanakh, au dire d'Eusèbe et de saint Jérôme, était encore un bourg important. Les innombrables matériaux de toute sorte qui recouvrent les flancs de la colline où s'éleva jadis la ville dénotent, en effet, une cité de premier ordre. La mosquée qui se dresse au bas du village paraît être une ancienne église.

De 1901 à 1902, M. le professeur Sellin a exploré, au nom d'une Société autrichienne, le *Tell Ta'annouk*. Il y a découvert des vestiges fort curieux des civilisations chananéenne, égyptienne et juive.

A un kilomètre et demi plus loin, on laisse à gauche le misérable petit village de *Roummanéh*.

ADADREMMON, MAXIMIANOPOLIS (ROUMMANÉH). — Roummanéh passe communément pour être l'ancienne Adadremmon dont parle le prophète Zacharie, évoquant la défaite de Josias, roi de Juda, par Néchao, roi d'Egypte :

> En ce jour-là, le deuil sera grand à Jérusalem,
> Comme le deuil d'Adadremmon dans la vallée de Mageddo (1).

Sous la domination romaine, cette ville échangea son nom contre celui de Maximianopolis, ainsi que saint Jérôme en fait foi : « Adadremmon, dit ce Père, est une ville située près de Jezraël, dans la vallée de Mageddo ; son nom actuel est Maximianopolis. » (2)

Dans son *Itinéraire*, le Pèlerin de Bordeaux mentionne aussi sous son nouveau nom cette même ville, qu'il situe à 17 milles de Césarée et à 10 milles de Jezraël. Ces données sont à peu près exactes. Maximianopolis fut d'assez bonne heure pourvue d'un évêché dont Scythopolis était la métropole. L'un de ses évêques assista au Concile de Nicée (325).

Au nord de Roummanéh, le sentier longe d'abord des collines pierreuses et traverse ensuite un vallon fertile que dominent à gauche les villages musulmans de *Sâlim* et de *Sélâfé*. A droite apparaît le village d'*Ezbouba*, puis le *Tell Abou Qoudés*.

Inclinant toujours vers le Nord-Ouest, on rencontre, cin-

(1) *Zac.* XII, 11.
(2) *Hier.*, *Onomast.*

quante minutes au delà, plusieurs moulins mis en mouvement par les eaux du Ouadi Ledjoun, affluent du Cison.

MAGEDDO (KHIRBET LEDJOUN). — Le Ouadi Ledjoun est commandé par le Tell Iskander, qu'avoisine au Nord-Est une autre colline de forme circulaire appelée Tell Moutesellim. Ce dernier Tell est semé de tessons et de ruines d'où émergent des tronçons de colonnes en granit et en marbre. Au sud du ruisseau, on aperçoit la silhouette grise d'un khan à moitié démantelé.

Cette localité occupe l'emplacement de l'antique et célèbre ville de **Megiddo** ou Mageddo, nom auquel les Romains substituèrent plus tard celui de Legio, d'où est venu Ledjoun.

Mageddo devait être voisine de Thaanakh, car la Bible associe constamment son nom à celui de cette dernière ville; et, en effet, la distance qui sépare ces deux localités ne dépasse pas 6 kilomètres. D'autre part, le livre des Juges nous apprend que la bataille où périt Sisara eut lieu près de Thaanakh, entre le Cison et les eaux de Mageddo. Ces eaux de Mageddo semblent bien être le Ouadi Ledjoun qui se jette dans le Cison, dont il est l'affluent principal.

Mageddo était célèbre dès la plus haute antiquité. Dix-huit siècles avant notre ère, elle fut le théâtre d'un sanglant combat entre Thoutmès III, pharaon d'Egypte, et les princes chananéens, ses tributaires. La ville, après un long siège, fut contrainte par la famine de se rendre au pharaon. Plus tard, Josué assigna Mageddo à la tribu de Manassé occidentale. Les Hébreux ne parvinrent pas à en expulser les Chananéens qui l'habitaient, ils les rendirent simplement leurs tributaires.

C'est près de Mageddo, nous l'avons dit, que Sisara, généralissime de Jabin, roi d'Azor, fut défait par Barac et la prophétesse Débora. L'armée israélite, retranchée sur le Thabor, était forte de 10 000 hommes, tous enfants de Nephtali ou de Zabulon. Sisara, avec ses troupes et ses 900 chariots, attendait l'ennemi dans la plaine. Soudain, au signal donné par Débora, l'armée d'Israël s'ébranle et fond sur les Chananéens avec un impétueux élan. A la même heure, un orage terrible éclate; la pluie, chassée par le vent, fouette le visage des ennemis et contrecarre

leur marche. Le Cison débordé envahit les bas-fonds de Mageddo, inonde la plaine et ferme toute issue aux fuyards qui vont s'engloutir pêle-mêle dans les eaux :

> Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres,
> Le torrent des anciens temps, le torrent de Cison.
> — O mon âme, avance hardiment !
> Alors retentirent les sabots des chevaux
> Dans la course, la course rapide de leurs guerriers.

Toute l'armée chananéenne fut anéantie. Sisara lui-même n'échappa point à la mort en fuyant ; Jahel, dans la tente de laquelle il s'était réfugié, saisit un pieu et le lui enfonça dans la tempe pendant qu'il dormait.

> Bénie soit entre les femmes Jahel,
> Femme de Haber, le Cinéen ;
> Entre les femmes qui habitent sous la tente, bénie soit-elle !
> Il demanda de l'eau, elle donna du lait ;
> Dans la coupe d'honneur, elle offrit le lait le plus pur.
> D'une main elle saisit le pieu,
> Et de sa droite le marteau de l'ouvrier ;
> Elle frappe Sisara, elle lui brise la tête,
> Elle fracasse et transperce sa tempe ;
> A ses pieds il s'affaisse, il tombe, il est étendu ;
> A ses pieds il s'affaisse, il tombe ;
> Là où il s'affaisse, là il gît inanimé (1).

Salomon fortifia Mageddo et lui donna pour gouverneur Baana, fils d'Ahilud (2). Plus tard, comme Jéhu, récemment sacré roi, marchait sur Jezraël pour y anéantir la famille d'Achab qu'il devait supplanter, Joram d'Israël et Ochosias de Juda allèrent sans défiance à sa rencontre. Mais, dès qu'ils eurent percé les desseins du nouvel arrivant, il firent volte-face et s'enfuirent. Jéhu se lança à leur poursuite, tua Joram et blessa grièvement Ochosias qui s'en vint mourir à Mageddo (3).

C'est encore à Mageddo que Josias, roi de Juda, fut vaincu et tué par Néchao, roi d'Egypte, auquel il voulait barrer la route dans sa marche sur l'Assyrie.

(1) *Jud.* V, 21-27.
(2) *III Reg.* IV.
(3) *IV Reg.* IX. 28.

Josias s'avança pour combattre à Mageddo. Les archers de Néchao tirèrent sur le roi et le roi dit à ses serviteurs : « Emportez-moi, car je suis grièvement blessé. » Ils l'emportèrent à Jérusalem et il mourut.

Tout Juda et Jérusalem pleurèrent Josias. Jérémie fit une complainte sur lui ; tous les chanteurs et toutes les chanteuses ont parlé de Josias dans leurs complaintes jusqu'à ce jour et en ont établi la coutume en Israël. Ces chants sont écrits dans les Complaintes (1).

Quand les Romains substituèrent le nom de Legio à celui de Mageddo, une de leurs légions avait établi là son camp. On y a trouvé des briques romaines portant l'estampille de la VIe légion.

Pendant les premiers siècles de notre ère, Legio dut acquérir une importance considérable, puisque Eusèbe et saint Jérôme, dans l'*Onomasticon*, la prennent comme point initial pour nous renseigner sur la position et la distance de dix à douze localités. On ne sait de quelle époque date la destruction de cette ville jadis si florissante.

Le *Tell Moutesselim*, situé à quelques centaines de mètres de Ledjoun, a été fouillé en 1902 par M. le Dr Schumacher, de Caïffa, au nom de la Société allemande de Palestine dont le siège est à Leipzig. On y a trouvé les restes d'un château fort et d'un rempart en briques, de 8 mètres d'épaisseur, datant peut-être de 3 000 ans avant Jésus-Christ. Les divers objets découverts en cet endroit ont confirmé de tous points l'identification de Ledjoun avec Mageddo.

SOURCES. — Le long du sentier s'échelonnent des sources nombreuses et limpides : l'Aïn er Rouz, l'Aïn Beïda, l'Aïn Lecha, l'Aïn el Mensy près du village du même nom, l'Aïn Bâcha. Cinq kilomètres environ après Ledjoun, on aperçoit à gauche, sur la croupe d'une colline, le petit village d'*Abouchouché*, autour duquel gisent les ruines d'une ville dont le nom nous est resté caché. On rencontre, trente minutes plus loin, une excellente source, l'Aïn Abou Zéreik, et, vingt minutes au delà, le ouadi Kiréh, bordé de lauriers-roses.

Le ouadi el Milh (vallée du sel), qui sépare la chaîne du

(1) *II Paral.* XXXV.

Carmel des monts de Samarie, est commandé à son embouchure dans la plaine par une colline escarpée vers l'Ouest et dont les pentes sont jonchées de matériaux provenant de maisons renversées; on l'appelle *Tell Kaïmoun*. Certains palestinologues la prennent pour le site de *Cyamon*, mentionné au livre de Judith.

TELL EL KASSIS (Voir, p. 486, la carte de *Caïffa à Nazareth*). — A quelques minutes de là, on rencontre sur la rive droite du Cison une colline appelée Tell el Kassis (colline des prêtres) ou Tell el Katl (colline du massacre), en souvenir des 400 prophètes de Baal qu'Elie y fit égorger après les avoir convaincus d'imposture. (Voir l'*Histoire du Carmel*, p. 471.)

A la prière d'Elie, le feu du Seigneur consuma l'holocauste, le bois, les pierres et la terre, et il absorba l'eau qui était dans le fossé. A cette vue, les Israélites tombèrent sur leur visage et dirent : « C'est le Seigneur qui est Dieu ! — Saisissez les prophètes de Baal, leur dit Elie ; qu'aucun d'eux n'échappe ! » Et ils les saisirent. Elie les fit descendre au torrent de Cison et il les égorgea (1).

Les cadavres des victimes furent précipités dans le fleuve qui les charria jusqu'à la mer. Un modeste édicule blanc, bâti par les Pères Carmes sur un des points culminants de la chaîne du Carmel, à gauche de notre sentier, désigne aux regards du voyageur le lieu où s'est jouée la première scène du drame que nous venons de mentionner. Le plateau sur lequel cet édicule est construit s'appelle encore le « Sacrifice » (Moukhrakah). (Voir plus loin, III[e] partie, chap. III.)

LE CISON. — A partir de Tell el Kassis, le sentier côtoie le Cison à droite et la chaîne du Carmel à gauche. Le lit du fleuve est encombré de lauriers-roses, d'agnus-castus et de roseaux géants dont les épais fourrés servent de repaire aux chacals et aux hyènes. Après 4 kilomètres environ, on laisse, à droite, le village d'*El Hartiéh*, sur la route carrossable qui mène de Caïffa à Nazareth ; puis, à gauche, celui de *Djélâméh*. On atteint, après 3 kilomètres, la grand'route près de *Yadjour*, puis, 8 kilomètres plus loin, Caïffa. (Voir plus loin, p. 482.)

(1) *III Reg* XVIII, 19-40.

TROISIÈME PARTIE

La Galilée

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil général

I — TOPOGRAPHIE

POSITION GÉOGRAPHIQUE. — La division de la Palestine en Judée, Samarie et Galilée, ne désigne pas des régions marquées par un contour précis. Ces provinces n'ont pas toujours eu les mêmes limites ni les mêmes noms. La Galilée, notamment, est dans ce cas; il y a eu plusieurs Galilées, et d'importance bien différente. Le nom de *Galil* (littéralement « circuit ») signifie district, zone. Il a été employé dans les Livres Saints pour désigner le lot de villes données par Salomon à Hiram, roi de Tyr, qui avait concouru à la construction du Temple. On ne le voit plus figurer dans l'Ancien Testament; à peine une allusion y est-elle faite dans Isaïe (1), qui l'appelle la « Galilée des nations ». C'est seulement sous le règne d'Hérode le Grand que ce nom désigne une province spéciale de la Palestine jouissant d'un gouvernement autonome.

On entend aujourd'hui par Galilée cette partie de la Palestine qui comprend la plaine d'Esdrelon, s'élève, par

(1) *Is.* IX, 1.

une série de montagnes, jusqu'aux premières hauteurs du Liban, et a pour limites, à l'Est le cours du Jourdain, à l'Ouest la Méditerranée.

LES DEUX GALILÉES. — Deux régions physiquement bien distinctes la partagent. La **Basse Galilée** embrasse la grande plaine d'Esdrelon (Merdj ibn Amir), et les premières collines au Nord dont la hauteur ne dépasse pas 600 mètres (Thabor, montagnes voisines de Nazareth). La **Haute Galilée** forme un grand massif montagneux situé plus au Nord et dont les cimes abruptes atteignent 1 100 ou 1 200 mètres.

Nous ne nous occuperons que de la Basse Galilée dans cette troisième partie de notre travail.

Chez les Juifs, la fertilité de la Galilée était proverbiale et les descriptions qu'ils nous en ont laissées par endroits sont pleines d'un enthousiasme que nous trouverions peut-être excessif. Déjà Moïse, dans ses bénédictions prophétiques sur le Nébo, disait d'*Aser* (la tribu qui occupait le mont Carmel) qu'il trempait son pied dans l'huile (1), pour indiquer la richesse de son héritage.

Aujourd'hui encore, malgré la désolation qu'a apportée partout la domination turque, la contrée conserve quelque chose de son ancienne beauté : un peu plus d'arbres sur ses montagnes, un peu plus de verdure dans ses plaines. Sa vue repose un peu de celle de l'aride Judée.

II — HISTOIRE

AVANT JÉSUS-CHRIST. — Une si belle contrée ne pouvait pas manquer de tenter les turbulents voisins du peuple de Dieu. Aussi les Israélites en furent-ils rarement les paisibles possesseurs.

Josué avait bien divisé ce territoire entre quatre tribus : Aser, sur le bord de la mer; Issachar et Zabulon, dans la grande plaine et sur les premières hauteurs des montagnes; Nephtali, dans la région élevée qui domine le lac de Tibériade.

(1) *Deut.* XXXIV, 24.

Mais elles n'occupèrent jamais complètement leur territoire.

La grande plaine qui séparait la Galilée du reste de la Terre Promise fut sillonnée en tout temps par les plus grandes armées du monde. C'était aussi le grand carrefour des caravanes, le passage nécessaire pour aller de l'Egypte et de la Méditerranée aux bords de l'Euphrate, « la voie qui, de la mer, mène au delà du Jourdain » aux plateaux fertiles du Hauran et de Damas.

La côte resta toujours la possession des Phéniciens et ne fut jamais complètement terre juive.

Quant aux frontières de l'Est, sur le lac de Tibériade, les étrangers les envahissaient si fréquemment qu'au temps d'Isaïe, en pleine prospérité d'Israël, cette région s'appelait la *Galilée des Nations.*

De la chute de Samarie au temps des Machabées, cette province fut complètement païenne, sauf pendant un court instant sous le sceptre de Josias, qui y trouva la mort en s'opposant à Néchao (610).

Après les victoires de Judas Machabée (166-161) et la reconstitution autonome de la nation, les quelques Juifs de Galilée dispersés au milieu des païens et sans cesse opprimés s'adressèrent au nouveau prince pour lui demander protection. Celui-ci envoya son frère Simon en Galilée avec une petite armée qui parcourut le pays en libératrice. Cependant, Simon, voyant que l'élément juif n'était pas assez représenté dans cette région pour qu'on pût y établir un pouvoir durable, rassembla tous les enfants d'Israël et les ramena avec leurs femmes et leurs enfants dans les montagnes de la Judée, plus pauvres, mais où ils pourraient à l'aise observer leur loi sous la domination d'un prince de leur race.

Le souvenir des riches plaines de la Galilée dut hanter bien vite la mémoire des exilés. Aussi, lorsque, quelques années plus tard, la dynastie des Machabées fut assez puissante, les Juifs revinrent plus nombreux occuper ce pays qui, dès lors, forma une des provinces du royaume.

Malgré toutes ces émigrations, les Juifs de Galilée avaient conservé certains usages et certains caractères qui les distinguaient facilement des Juifs de Judée. Pour ces derniers, les Galiléens étaient des provinciaux dont on riait volon-

tiers à cause de leur accent un peu rude et de leur difficulté à saisir les nuances de la prononciation araméenne.

Quand saint Pierre, dans la cour du grand prêtre, protestait qu'il ne connaissait même pas Jésus, la servante pouvait lui répondre : « Cependant, tu es Galiléen ; on le voit à ton langage. »

A cette défaveur tout extérieure s'ajoutait, chez les scribes et les docteurs de la métropole, un véritable mépris pour ces Israélites qui, par leur contact avec les nations, avaient perdu le pur esprit de la loi de Moïse.

Son titre seul de Galiléen sera souvent pour Jésus un obstacle à son influence auprès des chefs du parti religieux à Jérusalem.

Avant d'être roi de toute la Palestine, Hérode le Grand fut gouverneur de la Galilée. A sa mort, son fils Hérode Antipas reçut la province de Galilée en partage avec le titre de tétrarque ; le peuple l'appelait plus souvent *roi*. Il y régna durant toute la vie du Sauveur. C'est lui qui fit décapiter saint Jean-Baptiste et tourna Jésus en dérision le jour de la Passion. Son fils, Hérode Agrippa II, gouverna cette province jusqu'à l'occupation de la Palestine par les Romains (60 ap. J.-C.).

JÉSUS EN GALILÉE. — De cette époque date la gloire de la Galilée. C'est dans cette province, à Nazareth, que, vers la fin du règne d'Hérode le Grand, l'ange Gabriel descendit pour annoncer à Marie l'Incarnation du Fils de Dieu. Dans la même bourgade, l'Apprenti charpentier, pauvre et inconnu, jusqu'à l'âge de trente ans gagna son pain à la sueur de son front. Au début de son ministère, Jésus élit domicile à Capharnaüm, et c'est autour du lac appelé par l'Evangile *mer de Galilée* que se déroulent les principaux actes, discours ou miracles de sa vie publique.

Les évangélistes mentionnent à plusieurs reprises divers voyages à travers *toute la Galilée*, mais n'en marquent guère que les stations de *Cana*, *Nazareth* et *Naïm*. En un de ces voyages, Notre-Seigneur et les apôtres vont jusqu'au territoire de Tyr et de Sidon, et une autre fois à Césarée de Philippe (Panéas).

Telle est, à grands traits, la géographie de l'Evangile en Galilée. C'est aux gens simples et accueillants de ces cam-

pagnes que Jésus aimait à parler, à leur poésie champêtre qu'il empruntait le thème de ses paraboles.

Les premiers croyants furent presque exclusivement des Galiléens, car ils étaient les auditeurs habituels du divin Maître ; les voyages de Jésus à Jérusalem et en Judée n'apparaissent que comme des épisodes rares et transitoires; le séjour en Galilée remplit la vie publique du Messie. Nulle part ailleurs on ne trouvera aussi fraîche la trace des pas de Jésus.

DEPUIS JÉSUS-CHRIST. — Après la ruine de Jérusalem, l'histoire de la Galilée se confond avec celle de toute la Terre Sainte. Devenue province de l'empire, la Galilée vit s'épanouir la civilisation gréco-romaine, surtout aux environs du lac où des ruines imposantes attestent encore, de nos jours, un passé florissant.

Les Juifs, chassés de partout ailleurs, obtinrent de leurs vainqueurs le droit de résider à Tibériade et dans quelques villes des alentours. Il y eut en Galilée des écoles de rabbins assez célèbres ; le *Talmud* et la revision du texte sacré dite *Massora* sortirent de ces écoles.

Sous Constantin, un Juif de Tibériade converti au christianisme, le comte Joseph, éleva des églises à Tibériade même, à Diocésarée (Sepphoris), à Capharnaüm et dans d'autres villes (1).

Occupée au VIIe siècle par les Arabes, la Galilée fut la première délivrée par les croisés, en 1099. On en fit une principauté indépendante, « la princée de Galilée », avec Tibériade pour capitale. Tancrède en fut le premier seigneur.

Hélas! c'est aussi par la Galilée que les Sarrasins devaient rentrer, cent ans plus tard, dans la Terre Sainte.

Depuis ce jour, la Galilée est retombée dans la misère et la stérilité ; de pauvres villages remplacent les villes superbes d'autrefois ; la grande plaine si fertile vient d'être achetée en grande partie par la Commission sioniste, et, au milieu de la tribu d'Aser et d'Issachar, le paysan arabe est plus malheureux encore que dans les montagnes de la Judée. La population, exclusivement

(1) *P. G.*, t. XLI, col. 409.

musulmane dans la plaine, compte un assez grand nombre de Grecs catholiques ou orthodoxes dans les villages de la montagne, au nord du Carmel. A Caïffa et à Nazareth, une population latine relativement considérable est groupée autour des Pères Carmes et des Pères Franciscains.

De petites paroisses latines ont été fondées à Chef Amar, Jaffa, Reinéh, Cana et Tibériade.

VISITE. — La Basse Galilée est la seule partie que visitent ordinairement les voyageurs. C'est là, en effet, que se trouvent la plupart des souvenirs de l'Evangile.

On y arrive, soit par le chemin de fer de Damas à Caïffa, soit par le port de cette dernière ville, soit par la route qui vient de Jérusalem à travers la Samarie. Un itinéraire spécial a été marqué déjà pour ce dernier chemin, et a signalé au passage dans la plaine d'Esdrelon les souvenirs qu'on y rencontre. Leur histoire appartiendrait logiquement à la Galilée. Nous y renvoyons ici le lecteur. (Voir *De Djénin à Nazareth*, p. 426 : *De Djénin à Caïffa*, p. 441.)

Nous allons décrire successivement : *Caïffa*, *Saint-Jean-d'Acre*, le *Mont Carmel*, *Nazareth*, *Cana*, le *Thabor*, *Tibériade* et le *lac de Génésareth*.

CHAPITRE II

Caïffa et Saint-Jean-d'Acre

I — CAIFFA

[*Voir le plan de la ville, p. 456.*]

VUE GÉNÉRALE. — Héfa, que les Européens appellent communément *Caïffa*, est située au sud du golfe de Saint-Jean-d'Acre et fait face à l'antique cité de ce nom. C'est le port de Nazareth et de toute la Galilée. Abritée derrière le cap du mont Carmel, sa rade pourrait, avec quelques travaux, devenir un port de premier ordre.

On pêche, dans cette baie, les fines éponges de Syrie, si appréciées sur les marchés européens. Le procédé employé est tout primitif : le pêcheur, chargé d'une lourde pierre, plonge vers les bas-fonds après un grand signe de croix ou une pieuse invocation à la Vierge, s'il est chrétien, et remonte tout essoufflé avec sa précieuse dépouille.

La ville s'étend au bord d'une anse tranquille, dominée par la montagne du Carmel. Au Sud-Est, les maisons se pressent sur une colline que couronne un château ruiné ; au Nord-Ouest, elles s'étendent librement, séparées par des jardins verdoyants du plus bel aspect jusqu'à la pointe du Carmel.

Quand on débarque, on a à gauche le quartier juif, bordé d'une grande plantation de palmiers voisine de la mer.

Sur la droite, quelques monuments dépassent les maisons ordinaires : la mosquée, l'église latine, dont on aperçoit les arcs-boutants massifs, puis les coupoles de l'église orthodoxe et celle de l'église grecque catholique. Les maisons à toit rouge et les verdoyants jardins qui forment le prolongement de la ville au Nord-Ouest appartiennent à la colonie allemande.

Les deux grandes constructions qui dominent la ville, au midi, sont : à gauche, l'énorme *polytechnicon* juif ; à droite, l'école des Dames de Nazareth.

POPULATION. ŒUVRES CATHOLIQUES. — Caïffa est actuellement une ville d'environ 20 000 âmes. Sa population, assez mêlée, comme celle des villes de la côte, comprend environ 8 000 musulmans, 7 000 grecs catholiques, 2 000 juifs, 600 colons allemands protestants, 500 latins, 600 maronites et un millier de grecs non unis.

La paroisse latine est desservie par les *Pères Carmes* qui ont là une résidence près de l'église; ils sont depuis longtemps les protecteurs naturels de cette population et jouissent en ville d'une grande influence.

Les *Dames de Nazareth* ont fondé, en 1860, un pensionnat très prospère, qui reçoit plus de 200 enfants des meilleures familles de Caïffa et de Saint-Jean-d'Acre, sans aucune distinction de nationalité ou de religion. Au pensionnat est adjointe une école primaire pour les petites filles de la ville. Le nouvel établissement se trouve au sud de la ville sur les premières pentes du Carmel.

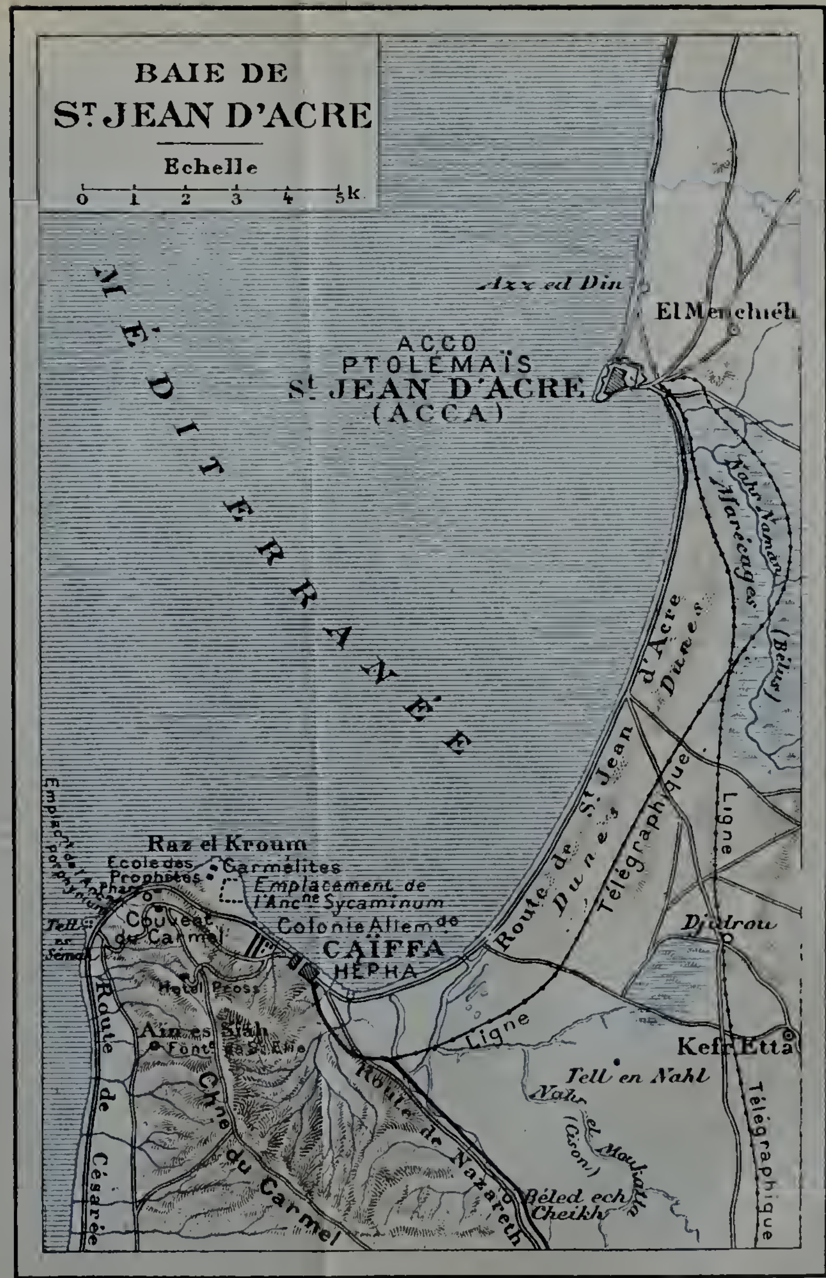
Les *Filles de la Charité*, venues en 1899, dirigent avec zèle un orphelinat et un asile.

Les *Sœurs Allemandes de Saint-Charles*, établies surtout pour leurs compatriotes, si nombreux à Caïffa, font également participer les chrétiens indigènes à leur bienfaisance par leur hôpital, leur dispensaire, leur asile et leur petite école pour filles où elles enseignent conjointement l'allemand, le français et l'arabe. Sur le point du Carmel qui domine la ville, elles ont établi un sanatorium.

Les *Carmélites* ont aussi en dehors de la ville, au pied du Carmel, un couvent entouré d'un vaste enclos; c'est une fondation française.

Les *Sœurs du Tiers-Ordre du Carmel* (Congrégation italienne et Congrégation française) ont ouvert récemment un orphelinat, deux écoles et un dispensaire.

Les *Frères des Écoles chrétiennes* dirigent une grande école primaire où sont élevés plus de 200 enfants de toute religion. C'est grâce à leur dévouement que le voyageur français débarquant dans ce port a l'heureuse surprise de se voir saluer dans sa langue maternelle par de petits



BAIE DE
ST. JEAN D'ACRE
Echelle
0 1 2 3 4 5k
MÉDITERRANÉE
Azz ed Din
El Menchieh
ACCO
PTOLÉMAÏS
St. JEAN D'ACRE
(ACCA)
Nahr Namân
Marécages
(Bélus)
Dunes
Route de St. Jean d'Acre
Ligne Télégraphique
Ligne
Djidrow
Raz el Kroum
Ecole des Prophètes
Carmélites
Phare
Emplacement de l'Ancne Sycaminum
Couvent du Carmel
Colonie Allemde
CAÏFFA
HEPHA
Hotel Pross
Tell es Sémak
Ain es Siah
Fontne de St. Elie
Route de Césarée
Chne du Carmel
Route de Nazareth
Ligne
Kefr Etta
Tell en Nahl
Nahr el Moukatta
(Cison)
Béled ech Cheikh
Télégraphique

E. Ruze Gr.

spiègles qui s'arrachent ses bagages et lui offrent leurs ervices.

Les *Pères Salésiens italiens* ont également fondé une cole à l'extrémité Ouest de la ville.

Ces diverses écoles, qui font un grand bien, ont à lutter ontre l'influence des établissements juifs et protestants.

LA COLONIE ALLEMANDE. — La colonie allemande des 'empliers est bâtie comme une cité isolée à côté de la ville rabe et forme avec elle un contraste frappant. Les rues sont larges; les habitations ressemblent à des maisons e plaisance; près des jardins soigneusement entretenus, out respire l'aisance et le travail.

On ne voit que peu d'Européens établis à Caïffa en ehors des Allemands. Il y a cependant un vice-consulat es principales nations. Le consul français de Caïffa étend ı protection sur Nazareth et Tibériade.

COMMERCE. — Le commerce de Caïffa est assez res-reint; il consiste principalement dans l'exportation du lé et du sésame; le grand débouché de la plaine est sur-out Saint-Jean-d'Acre où sont centralisées les récoltes de oute la région et où aboutissent les grandes caravanes de alaad et du Hauran.

On a réussi dernièrement à renouveler le commerce de e petit port en le mettant en communication, par voie errée, avec Damas.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES. — Le bateau s'arrête ssez au large. Le prix de débarquement ou d'embarque-nent est de 10 à 20 piastres égyptiennes par personne.

On trouve les agences des différentes Compagnies de ateaux à l'extrémité du débarcadère.

Pour monter au Carmel, il faut trente-cinq minutes en oiture, et à pied environ une heure. On peut, dès l'ar-ivée à Caïffa, retenir une voiture ou une monture pour azareth.

HISTOIRE DE LA VILLE. — Caïffa ne porte ce nom que epuis une époque relativement récente. Avant le temps e Notre-Seigneur, elle s'appelait *Sycaminon* ou ville des

Sycomores, à cause de l'abondance de ces arbres dont o voit encore quelques spécimens dans les jardins. Elle s'éta lait à l'extrémité Nord-Est du cap Carmel, sur cette langu de terre qui s'appelle encore pour les Arabes « l'ancienn Caïffa ». C'était une ville florissante, au dire des ancien historiens, et les vieux tombeaux ou les ruines de mon ments qu'on découvre en cet endroit sous le sable en foi foi. La même ville, ou peut-être un faubourg situé pl à l'Ouest, au Tell es Sémak, portait le nom de *Porphyrio* *ville de la pourpre*, à cause de l'industrie qui prospéra sur ce rivage. La coquille d'où l'on extrayait la pr cieuse teinture, le *murex trunculus*, abonde en effet su cette plage ; on en voit même par endroits de véritabl monceaux ; ce sont les détritus des usines de pourpre d jadis.

On ne sait à quelle époque ces villes furent détruit et comment celle qui leur succéda alla s'établir plus à l'Est toujours est-il que la ville actuelle de Caïffa était as importante au temps des Croisades, puisque Tancrède, gouverneur de la Galilée, ne put s'en emparer qu'apr quinze jours de siège et avec le secours d'une flotte vé tienne.

Les Francs, qui aimaient à latiniser les noms arab l'appelèrent *Castellum Caïphae* (le *château de Caïffe*).

A partir des Croisades, l'histoire de cette ville n'off rien de remarquable. Rappelons cependant un épisode la campagne de 1799, qui s'est passé à Caïffa. Le comma dant Lambert, chargé d'y garder les magasins de vivr et de munitions de l'armée de Bonaparte avec 80 homm et deux pièces d'artillerie, empêcha le débarquement l'escadre anglaise qui venait détruire les approvisionn ments, et il captura une canonnière tout armée, sans perd un seul homme.

En 1840, Caïffa fut bombardée, ainsi que Saint-Jea d'Acre, par les flottes réunies de l'Angleterre, de l'Autric et de la Turquie qui venaient déloger Ibrahim-Pacha de s positions et le sommer de rentrer en Egypte ; c'est ce bo bardement qui détruisit le château fort dont on voit enco quelques ruines au-dessus de la ville.

La rade n'est protégée, par la montagne du Carmel, q contre les vents du Sud, du Sud-Ouest et de l'Ouest.


CAÏFFA
Echelle
0 200 400 600M.
1 Couvent Franciscain
2 Couv. et Egl. des Carmes
3 Dames de Nazareth
4 Frères des Ecoles Chrét.es
5 Hospice cath.que Allem.d
6 Consulat Français
7 Sœurs de Charité
8 Télégr. et Poste Ottomane
Embarcadère
Rte de Jaffa
Colonie
Allemande
Chin du Monastère du Mt Carmel
Cimetières chrétiens
Ouadi
MÉDITERRANÉE
Mouillage des Paquebots
Mosquée
Phare
Sérail
Douane
Embarcadère
Agence du Lloyd Autrichien et Poste
Khédiviéh et "Deutsche Levante Linie"
Villa de Selim Effendi Khoury
Embarcadère
Caserne
PENTES DU CARMEL
Chemin de St Jean d'Acre
Gare
Jardins
Chemin de fer de Damas
Route de Nazareth
Nouvelle
Colonie Juive
MÉDITERRANÉE
Ras el Kroûm
SYCAMINON
Phare
Tell-es-Semak
Couvent
Colie Allemde
CAÏFFA
Hôtel Fross
Fne de St Elie
MONT CARMEL
Chin de fer de Damas
Nahr el Moukata
LES ENVIRONS DE CAÏFFA
la Palestine
J.Sch.

II — SAINT-JEAN-D'ACRE

De Caïffa, on aperçoit, à l'autre extrémité de la baie, a ville de Saint-Jean-d'Acre, l'une des plus anciennes de a Palestine.

Sa position stratégique lui a conservé un rôle important usqu'à nos jours, et son histoire depuis les Croisades usqu'à Napoléon intéresse particulièrement le voyageur rançais.

ITINÉRAIRE (1). — On peut s'y rendre assez facilement le Caïffa, soit par la mer, en barque à rames et à voiles (le trajet dure de une à deux heures, selon le vent); soit par terre, le long du rivage, en automobile, en voiture ou à cheval. Le parcours est de 16 kilomètres environ. On peut aussi utiliser la voie ferrée, qui se tient assez loin de la côte et a son point terminus à Saint Jean-d'Acre.

Si l'on suit le rivage, on traverse d'abord le torrent du Cison, ordinairement à l'embouchure, ou, quand le torrent est grossi, sur un pont situé un peu en amont.

Un quart d'heure avant d'arriver à Acre, un autre petit fleuve barre la route, c'est le *Nahr Naman*, le fleuve *Bélus* de l'histoire. Si nous en croyons la légende ancienne rapportée par Pline, c'est sur le sable même de ces bords que des ouvriers phéniciens, allumant leur feu avec des plantes à soude, découvrirent le verre.

On en fabriqua là du moins pendant longtemps, et les habitants de cette côte de Phénicie enseignèrent l'art du verrier aux autres peuples.

Tout près de Saint-Jean-d'Acre, on laisse, à droite, un mamelon isolé, *le Toron*, qui, lors des sièges de la ville d'Acre, servit toujours de centre d'opération aux assiégeants. Au XIIe siècle, Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, y dressa son camp, et plus tard Bonaparte y établit sa batterie de siège.

Des remparts relativement modernes enserrent la ville d'Acre.

LA VILLE ACTUELLE. — On ne trouve pas d'hôtel à Saint-Jean-d'Acre, mais on peut s'installer dans les jardins

(1) Voir la carte de la baie de Saint-Jean-d'Acre, p. 454.

hors de la ville, où s'élève un petit pavillon ; ou bien demander l'hospitalité soit aux Pères Franciscains, soit aux Grecs catholiques, et l'on est sûr d'être parfaitement accueilli.

Acre est une des villes forteresses de la Syrie. Elle compte près de 12 000 habitants, dont environ 3 000 chrétiens ainsi répartis : latins, 210 ; maronites, 100 ; grecs catholiques, 1 000 ; grecs orthodoxes, 1 500.

Un évêque grec catholique, de qui dépendent les villages assez nombreux de la montagne, réside à Saint-Jean-d'Acre. Le soin des latins est confié aux Pères Franciscains qui, à côté de leur couvent, ont une petite école pour les garçons. Les Dames de Nazareth dirigent tout auprès une école pour les jeunes filles.

La ville, relativement laborieuse, est le débouché naturel de tous les produits de la Galilée, et il s'y fait un trafic de blé et de sésame important qui, en automne, attire dans son port les grands vapeurs européens.

Mentionnons enfin que la ville d'Acre fut la résidence habituelle du *cheikh Abbas*, le dieu persan d'Acre, incarnation vivante de la divinité, et chef de la secte des babistes, qui lui rendaient un véritable culte d'adoration (1).

(1) Fondés vers 1830, en Perse, par un illuminé, les babistes (portiers) pensent avoir trouvé la vraie porte du ciel, et ils ont avec eux pour les guider le « Fils même de Dieu ». Leur doctrine est un mélange de christianisme et de mahométisme, une monstruosité comme la Perse sait en produire. Ils reconnaissent l'Evangile de saint Matthieu, mais leur vie extérieure est assez semblable à celle des musulmans. Malheureusement, la secte n'est pas restée dans les nuages de ses élucubrations dogmatiques, et elle s'est manifestée de bonne heure comme anarchiste et communiste. On a accusé les babistes d'avoir assassiné un des derniers shahs de Perse. Aussi la secte a-t-elle été proscrite : ses chefs, exilés à Acre, étaient jadis confiés à la surveillance de la Turquie. Il y a plus de 200 babistes résidant à Saint-Jean-d'Acre.

Le dieu persan exilé (cheikh Abbas) était un beau vieillard à barbe blanche, toujours habillé de blanc, qui recevait fort courtoisement les visiteurs, et leur faisait même de la bonne morale évangélique. Il a son tombeau sur le mont Carmel, un peu au sud-ouest de Caïffa.

La divinité étant héréditaire dans la famille, un des enfants du cheik lui a succédé comme dieu et a hérité de sa courtoisie. Il est mort en 1922 et a eu un successeur.

VISITE. — Les seuls monuments à visiter sont : le *bazar*, la *mosquée de Djezzar* et la *citadelle*.

Les **bazars**, assez vastes, sont établis sur l'emplacement d'anciens couvents du moyen âge dont on a utilisé les matériaux ; c'est ce qui a pu faire croire qu'ils dataient de cette époque, bien qu'ils aient été bâtis il y a deux siècles à peine. Quelques souterrains voûtés assez remarquables peuvent cependant appartenir aux monuments primitifs. Près du couvent des Pères Franciscains se trouve une vaste construction qui porte le nom de Khan des Francs. Elle date du XVIIe siècle. C'est un de ces grands caravansérails fortifiés où se groupaient, à cette époque, sous la protection de leur consul, les commerçants d'une même nation que leurs affaires amenaient sur ces Echelles peu hospitalières du Levant. On en voit d'analogues à Saïda et à Tripoli.

La **mosquée de Djezzar**, bâtie vers 1780 par le pacha Achmed, surnommé *Djezzar* (le boucher), se dresse vers le haut de la ville, au milieu d'une enceinte rectangulaire, entourée d'élégantes galeries voûtées et plantée d'orangers, de palmiers et de cyprès qui ombragent les tombeaux en marbre blanc des anciens pachas d'Acre. Au milieu de la cour, à travers le feuillage toujours vert, on aperçoit la gracieuse coupole de la mosquée et les riches colonnes de son péristyle. Elle est construite avec les débris des plus belles ruines de Césarée et de Tyr ; à l'intérieur, c'est la même profusion de marbres précieux et rares, le même assemblage un peu disparate de débris de toute sorte, dont les architectes arabes savent si bien tirer parti.

La **citadelle**, qui se trouve tout près de la mosquée, n'a d'autre intérêt que celui de marquer l'emplacement de l'ancien château-couvent des chevaliers de Saint-Jean.

On peut obtenir du commandant de la place la permission de visiter les remparts. Dans leur état actuel, ils ne datent que de 1843 et sont parfaitement construits d'après l'art militaire de l'époque. Plus de 200 pièces, dont la plupart sont de modèles anciens, défendent la forteresse. Il y en a de toute forme et de tout calibre ; plusieurs portent la date de 1795 et 1796. Ce sont évidemment les canons de siège du général Bonaparte qui avaient été capturés en mer par l'amiral anglais Sidney Smith, et ser-

virent à la défense de la place qu'ils devaient renverser (Voir ci-dessous l'histoire de Saint-Jean-d'Acre.)

Le port ancien, remarquable par les travaux hardis qui en avaient fait une véritable rade intérieure capable d'abriter toute une flotte, est malheureusement comblé depuis le XVIIe siècle, et ne donne plus asile qu'aux petites barques de pêche.

Près de là, sur le rivage, on voit des pans de mur rongés par les flots ; ils datent de l'époque des croisés.

HISTOIRE. — La vieille *Acco* des Phéniciens, appelée plus tard *Ptolémaïs* par les Grecs, *Saint-Jean-d'Acre* par les Francs, enfin *Acca* par les Arabes, est une des villes les plus anciennes de la Palestine. Elle faisait partie de cette Phénicie dont l'histoire précède celle de tous les peuples de la Méditerranée.

Josué, dénombrant les villes assignées à la tribu d'Aser, nomme Acco, mais les Juifs la trouvèrent si puissante, qu'ils ne purent jamais en prendre possession. Elle resta païenne et conserva longtemps la même prospérité et la même indépendance que les deux grandes villes phéniciennes de Sidon et de Tyr.

Mais, sous les héritiers d'Alexandre, elle fut l'enjeu perpétuel de luttes entre le royaume d'Egypte et celui de Syrie. L'an 286 avant Jésus-Christ, elle fut prise par un Ptolémée d'Egypte qui lui donna son nom : *Ptolémaïs*. La principauté juive des Machabées fut souvent en relations forcées avec le gouverneur syrien d'Acre. Jonathas Machabée y fut reconnu prince de Judée par le roi de Syrie et y reçut deux fois les honneurs du triomphe ; enfin, appelé traîtreusement par le général Tryphon dans cette ville, il y fut enfermé et y périt avec ses deux fils (1). Quelque temps après, Cléopâtre vint assiéger Ptolémaïs, et elle ajouta cette ville au royaume d'Hérode, qui l'embellit et y construisit un gymnase.

Saint Paul y aborda en revenant de Macédoine pour se rendre à Jérusalem (2). Il demeura là un jour avec les *frères*, puis regagna Jérusalem par Césarée.

(1) *I Mach.* XII, 48.
(2) *Act.* XXI, 7.

Cette ville toute païenne n'eut pas à souffrir de l'expé-
lition de Titus ; au contraire, elle reçut des bienfaits de
et empereur.

La religion chrétienne s'y répandit cependant de bonne
ieure. Dès les premiers siècles, Acre était un évêché.

L'empereur Alexandre Sévère était originaire de Ptolé-
naïs.

En même temps que Jérusalem (638), Saint-Jean-d'Acre
omba au pouvoir des Arabes, mais resta comme avant la
grande ville commerçante de Palestine.

LES CROISÉS A SAINT-JEAN-D'ACRE

A l'arrivée des croisés commence pour Acre une véritable
popée militaire. Comme elle était le seul port convenable
le toute la côte, sa possession importait beaucoup à la
écurité du nouveau royaume latin.

PREMIERS SIÈGES. — A deux reprises, en 1103 et 1104, Bau-
ouin Ier, roi de Jérusalem, vint l'assiéger ; avec l'aide d'une
lotte génoise, il put enfin s'en emparer après un siège de vingt
ours. C'est là que débarquaient à peu près tous les pèlerins
u les guerriers qui venaient en Terre Sainte. De là partirent
es chefs de la deuxième Croisade, Louis VII et l'empereur
Conrad, pour la malheureuse expédition de Damas (1148).
En 1187, après la défaite de Hattin, la place retomba au pou-
oir des musulmans. Le premier effort des croisés fut de
eprendre Saint-Jean-d'Acre, et tout le résultat de leur activité
onsista à s'y maintenir pendant cent ans sans pouvoir guère
ortir du territoire avoisinant.

LE GRAND SIÈGE D'ACRE (1189). — En 1189, Guy de Lusi-
gnan amena devant Acre tout ce qu'il put réunir des débris de
es troupes, soit un peu plus de 9 000 hommes. Comme le temps
ressait et que l'affaire paraissait décisive pour la cause sainte,
es évêques mêmes et les moines prirent les armes. Mais Acre
int bon contre ce premier assaut.

Pendant ce temps, l'Europe, effrayée du désastre de Hattin,
réparait la troisième Croisade. Successivement, Richard Cœur
le Lion et Philippe-Auguste débarquèrent sur la plage ; les
lébris de l'armée allemande de Frédéric Barberousse les rejoi-
gnirent par le Nord. Vains efforts ; la ville, défendue par un
ngénieur égyptien de grand talent, résista encore à tous les
ssauts.

La famine, au moins, pensait-on, allait faire capituler la place,

lorsque Saladin apparut derrière les assiégeants avec une puissante armée. C'étaient les Francs qui maintenant étaient assiégés et pris entre la ville et les colonnes légères de Saladin. Pour comble de malheur, la division se mit dans le camp des Latins et on perdit un temps précieux en disputes scandaleuses.

Les pluies survinrent ; on dut camper dans la plaine marécageuse, au milieu des exhalaisons pestilentielles du champ de bataille. Saladin tenait toujours la campagne. La peste se mit dans cette grande agglomération, la disette se fit sentir. C'est pour soulager tant de maux que se fonda une association charitable de seigneurs allemands, destinée à devenir dans la suite l'Ordre militaire des chevaliers *teutoniques*. Au printemps, les opérations du siège reprirent. Saladin aussi se fit plus harcelant. Enfin, le 12 juillet 1191, après un siège de *deux ans*, la place se rendit et les étendards chrétiens flottèrent sur les remparts.

LA CAPITALE DU ROYAUME LATIN. — Acre devint alors la capitale du royaume latin. Tout ce qui avait échappé au grand désastre de Hattin se réunit là autour du roi.

Tous les prélats, tous les dignitaires du royaume, tous les Ordres religieux s'y concentrèrent, prêts à rentrer dans leurs domaines à la suite de l'armée. Puis, comme l'attente se prolongeait, on bâtit là de grands couvents, de splendides palais, de vastes églises. Les chevaliers de Saint-Jean s'occupèrent de la défense, et la ville porta leur nom : *Saint-Jean-d'Acre*. On vit rarement une cour plus brillante et plus opulente, plus de grands seigneurs réunis dans une même ville et menant si grand train. Ce furent les plus belles années de l'histoire d'Acre. Le chemin de Nazareth et de Jaffa était ouvert ; celui de Jérusalem, grâce aux trêves, fut libre aussi assez longtemps. La ville comptait alors près de 180 000 habitants.

Saint Louis vint à Acre en 1252, en sortant de sa prison de Damiette, et répara les remparts.

LA RUINE D'ACRE (1291). — Mais les Croisades aboutissaient toutes à des échecs militaires ou prenaient une fausse voie ; les Sarrasins restreignaient de plus en plus le territoire latin autour de la ville. Enfin, en 1291, le sultan d'Egypte Achraf, fils de Kélaoun, vint mettre le siège devant Saint-Jean-d'Acre avec une armée de 200 000 hommes. Le roi de Chypre s'enfuit honteusement par mer avec 3 000 guerriers de sa suite.

Les chevaliers du Temple et de l'Hôpital soutinrent énergiquement la résistance. Enfin, après deux mois de siège, les portes furent forcées et la ville livrée aux hordes du sultan.

Ce furent alors des scènes horribles ; les sauvages Egyptiens ne respectèrent rien, ni l'âge, ni le sexe, ni la noblesse du rang.

Les religieuses de Sainte-Claire, retirées dans leur couvent,

urent le courage, pour échapper à l'outrage des envahisseurs, e se défigurer en se tranchant le nez avec un rasoir.

Beaucoup d'assiégés purent s'enfuir par la mer et gagner Chypre sur de petites barques ; on cite le trait du patriarche e Jérusalem Nicolas, qui, entraîné dans un canot et pressé de 'enfuir, voulut prendre avec lui tant de fugitifs qu'à la fin le anot coula et qu'ils périrent tous au milieu même du port. Tous eux qui restaient dans la ville furent massacrés et parmi eux eaucoup de religieux de tous les Ordres.

Dans la forteresse, les Templiers tenaient encore. Enfin, ils apitulèrent à des conditions honorables, mais les musulmans nvoyés pour recevoir leur épée ayant outragé des femmes chré-iennes réfugiées dans la citadelle, les chevaliers les égorgèrent ous et refermèrent les portes. Un siège furieux reprit et les noines chevaliers périrent tous sous les ruines de leur forteresse.

Les Sarrasins, une fois maîtres de la fameuse place chrétienne, a détruisirent complètement et laissèrent la plage déserte pour enlever aux Latins toute idée de venir encore s'y fortifier.

DANS LES TEMPS MODERNES

LA NOUVELLE ACRE. — Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, es ruines restèrent abandonnées. On n'y voyait que le *Khan des Francs*, bâti par Fakreddin, au XVIIe siècle. C'est seulement vers 1750 qu'un puissant cheikh bédouin indé-pendant, Daker-el-Kamer, en fit le centre de sa principauté et éleva son château dans les ruines du couvent de Saint-Jean.

Achmed-Djezzar (le boucher), le féroce et habile chef qui lui succéda en 1775, continua à fortifier et à embellir la ville d'Acre, à mesure qu'il arrondissait dans le Liban sa petite principauté.

LE SIÈGE DE BONAPARTE (1799). — Le vieux Djezzar était âgé de quatre-vingt-cinq ans quand Bonaparte, arri-vant d'Egypte, vint mettre le siège devant la place d'Acre. Le général français, fidèle à sa tactique hardie, résolut de prévenir les troupes musulmanes qui, massées à Damas, se préparaient à envahir l'Egypte. En février 1799, il fai-sait irruption en Syrie par la voie de la côte, avec 12 000 hommes.

El Arich, Gaza, Jaffa, Caïffa, furent successivement enle-vées, et, malgré les fatigues de la marche dans le désert, l'armée tout entière était, le 29 mars, devant Saint-Jean-

d'Acre. Le général pensait bien l'enlever rapidement comme les autres places turques, mais il comptait sans la farouche énergie du vieux Djezzar et sans l'intervention des Anglais.

L'armée ne menait après elle que son artillerie volante, toutes ses grosses pièces de siège et une partie des munitions devaient arriver par mer à Saint-Jean-d'Acre.

Le commodore Sidney Smith, qui croisait sur ces côtes, épiant notre marche en avant, s'empara des vaisseaux français et débarqua armes et munitions dans la ville même de Saint-Jean-d'Acre, où elles servirent à la défense.

Bonaparte avait porté ses batteries sur le Toron, la colline qui domine la ville du côté de l'Est. Les travaux d'approche étaient poussés activement ; Kléber, Junot, Régnier, Lannes, étaient là autour du général en chef.

Sept fois Bonaparte commanda l'assaut. Vains efforts, les brèches à peine ouvertes étaient refermées avec des poutres garnies de sacs de coton ; la première enceinte franchie, on en trouvait une seconde qu'on ne soupçonnait pas.

A deux reprises une élite de braves entra dans la place, jeta la panique dans les rues et mit la garnison en déroute, mais ils ne furent pas suivis et périrent tous.

C'est pendant ce siège de deux mois que se livra la célèbre *bataille du Thabor*, où fut écrasée l'armée turque accourue des plaines de Damas. (Voir plus loin, p. 520.)

Le but poursuivi était atteint, l'armée du sultan était anéantie, les Français pouvaient rentrer en Egypte. Une dernière fois, cependant, Bonaparte ordonne un assaut furieux, c'est Kléber qui le commande ; on fait jouer la mine, on dresse les échelles ; héroïsme inutile encore! La plupart des officiers sont mis hors de combat, et le lendemain, 20 mai, Bonaparte fait sonner la retraite. L'armée reprend tristement la route du désert, où la soif et la peste l'attendent. Elle laisse derrière elle au monastère du Carmel les malades et les blessés que les musulmans massacreront bientôt. En passant à *Tantourah*, le général jette à la mer ses derniers canons et s'éloigne pour jamais.

Alors seulement Djezzar put sortir de la ville et se consoler de ses pertes en voyant nos campements déserts et nos tranchées remplies de cadavres. La ville se releva rapidement ; le vieux Djezzar mourut quatre ans après ; il avait

uvé l'empire turc. Aussi les sultans lui en surent-ils gré
t reconnurent-ils son autorité.

ACRE AUX ÉGYPTIENS (1831-1840). — Une autre fois, n 1831, un des successeurs de Djezzar, Abdallah pacha, rrêta pendant quelque temps une armée d'invasion égyp-ienne, celle que Méhémet-Ali, l'usurpateur de l'Egypte, ar une tactique analogue à celle de Bonaparte, envoyait n Syrie au-devant des Turcs.

Mais le nouveau gouverneur d'Acre ne valait pas le *oucher;* la ville fut prise après six mois de siège et les gyptiens s'y fortifièrent solidement, car c'était pour eux 1 porte de toute la Syrie. Ils y tinrent jusqu'en 1840, date ù les flottes combinées de la Turquie, de l'Angleterre et e l'Autriche, coalisées contre le nouveau khédive, vinrent 1 bombarder. La ville ne résista pas deux heures ; un oulet ayant déterminé l'explosion de la poudrière et causé a mort de 2 000 Egyptiens, la garnison la quitta et s'enfuit récipitamment sur la route de Jaffa.

On voit encore épars dans la plaine ou sur la plage les oulets ou les débris d'obus de ces différents sièges.

LA FORTERESSE TURQUE. — En 1843, la Turquie, léfinitivement maîtresse de la Syrie, entoura Saint-Jean-l'Acre des fortifications actuelles. Instruits par les faits écents de l'importance de cette place, les Turcs l'ont ardée soigneusement et réparée scrupuleusement jusqu'à es dernières années, sans paraître se douter que ces mu-ailles ne tiendraient pas longtemps contre les canons nodernes. Une brèche a été pratiquée dans la forteresse en 1910 pour doter la ville d'une porte nouvelle.

CHAPITRE III

Le mont Carmel

I — VISITE DU SANCTUAIRE ET DU COUVENT

LA MONTÉE. — Le pèlerin est attiré au mont Carme moins par la beauté de ce site merveilleux que par l souvenir des *miracles du prophète Elie* et par le *sanctuair de Notre-Dame du Mont-Carmel*, si populaire et d'origin si antique.

La nouvelle route carrossable, qui de Caïffa monte direc tement par un pente assez douce jusqu'au sommet du pro montoire, débouche sur une belle esplanade située 170 mètres environ au-dessus de la mer et d'où la vu embrasse d'un coup d'œil un horizon magnifique.

En arrivant sur l'esplanade, on voit, à gauche, le *couven carme*. Son vaste quadrilatère renferme l'église de Notre Dame du Mont-Carmel dont on aperçoit la coupole gra cieuse au-dessus des terrasses.

Sur la droite, vers l'Ouest, s'élève un grand bâtimen d'assez vulgaire apparence qu'on appelle le *palazzo*. C'es le pavillon de plaisance bâti en 1821 sur le sommet du Carmel, avec les ruines de l'ancien couvent, par Abdallah pacha de Saint-Jean-d'Acre.

Le *palazzo* sert de base au phare établi depuis quelque années par la « Société des phares de l'empire ottoman » : c'est un feu blanc à éclat de deux en deux minutes, visibl à plus de 50 kilomètres en mer.

Au milieu de la cour se dresse sur une légère colonn de granit gris une belle statue de la Vierge immaculée, *ex-voto* donné par des pèlerins chiliens.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DU CARMEL ✠. — La grand'porte qui ouvre vers la mer au milieu de la façad du couvent est la porte du sanctuaire de Notre-Dame du

ont-Carmel. L'église se compose principalement d'une *tonde* que surmonte une élégante coupole surbaissée, ;lairée par des vitraux et ornée de peintures.

Les quatre grands arcs qui supportent la coupole ouvrent ır des chapelles qui donnent à l'ensemble du monument forme d'une croix.

Dans l'arcade du fond, face à la porte, le regard est appé dès l'entrée par un riche retable d'autel en marbres récieux avec appliques de bronze doré du plus bel effet. e riche monument, élevé de quelques marches au-dessus u sol de l'église, encadre une large niche au fond de ıquelle resplendit sur un trône la *statue miraculeuse* de otre-Dame du Mont-Carmel, toute revêtue d'habits préieux et le front ceint d'une couronne d'or massif, don 'une reine d'Espagne. La statue est l'œuvre d'un artiste énois, J.-B. Caraventa (1836). La gravure et la polyhromie l'ont rendue célèbre dans le monde catholique.

Cette église est le siège principal de l'archiconfrérie de Jotre-Dame du Mont-Carmel; les prêtres peuvent y célérer la Messe votive tous les jours.

GROTTE D'ÉLIE. — Un double escalier de marbre blanc ermet de monter jusqu'au sanctuaire. Au milieu, entre es deux rampes, une grotte de trois mètres de profondeur 'enfonce sous le chœur de l'église : c'est la *Grotte d'Elie*. Jne inscription placée à l'entrée nous apprend que cette grotte aurait servi d'habitation au prophète dont on peut ıpercevoir la statue dans le fond, au-dessus de l'autel.

Les bons fellahs galiléens de toute religion ont pour Elie t son sanctuaire une grande dévotion, faite plutôt de rainte et de respect que de confiance affectueuse. Il est oour eux le prophète terrible, massacrant les prêtres de Baal ou aveuglant des armées entières. Ils manqueraient oeut-être au serment fait au nom de Dieu, mais non ı celui qu'on a fait au nom du *Khader*, du prophète *verdoyant* (1).

(1) Les Arabes appellent également saint Georges *El Khader*. Une curieuse coutume, assez fréquente en Galilée, est la consécration des enfants à saint Elie et le vœu de faire couper les premiers cheveux par un Carme dans la grotte du prophète. Cette cérémonie est toujours l'occasion d'une grande fête.

L'HOTELLERIE ET LE COUVENT. — Dans ce même grand quadrilatère, à côté de l'église, au premier étage se trouve l'*hôtellerie* où les pèlerins reçoivent toujours l'accueil le plus cordial et les soins les plus empressés. C'est un excellent endroit pour passer un ou deux jours de repos en respirant l'air frais de la mer.

Il y a place pour 20 ou 30 personnes en temps ordinaire, mais aux jours de grands pèlerinages, les Pères savent s'ingénier et donner asile à des centaines de pèlerins.

Le *couvent* proprement dit occupe le deuxième étage ; les dames ne franchissent pas la clôture, mais les hommes y entrent librement et peuvent le visiter ainsi que les terrasses.

Les habitants du monastère sont les Carmes déchaussés de la province de Rome. Le *prieur* titulaire de ce couvent qui est le premier de l'Ordre, est le Supérieur général des Carmes, résidant à Rome ; le supérieur local n'a que le titre de *vicaire*.

Les religieux, au nombre d'une vingtaine, appartiennent à divers pays. Depuis la fin de la guerre, le vicaire est anglais et les moines italiens représentent le groupe le plus nombreux (1).

Quand l'enfant voué à saint Elie atteint sa quatrième année, les parents et amis de la famille, revêtus de leurs costumes si pittoresques, le conduisent solennellement au mont Carmel. Le cortège gravit la montagne en chantant, précédé d'une cornemuse qui dirige le chœur. En avant, une bande de cavaliers caracolent follement en déchargeant les pistolets aux oreilles de l'enfant. Celui-ci est monté sur un beau cheval que deux hommes tiennent par la bride. A la porte de l'église, le cortège se forme en procession, et, cierges en main, on conduit l'enfant dans la grotte d'Elie. Là, un Carme, après les prières d'usage, lui coupe les cheveux en forme de croix, puis le père le prend dans ses bras et le tient élevé au-dessus de la bouche de la citerne d'Elie qui est dans cette même grotte. Alors les parents qui l'entourent forment pour l'enfant tous les souhaits de bonheur qu'ils peuvent rêver ; la liste en est parfois très longue, mais elle ne trahit pas chez ces fellahs de bien hautes préoccupations. On souhaite d'ordinaire au bambin une belle épouse, de nombreux enfants, de grands troupeaux, de belles armes. Puis le bébé est replacé sur son cheval, et on fait plusieurs fois le tour du couvent en poussant des *you you* de fête et en déchargeant les fusils.

(1) Les pèlerins qui le désirent peuvent acheter à l'hôtellerie des scapulaires du **Mont-Carmel**, ainsi que différents petits

PANORAMA. — Du haut des terrasses du couvent, le panorama est magnifique. La vue s'étend depuis le promontoire du Ras en Nakoura, l'*Echelle des Tyriens*, au nord de Saint-Jean-d'Acre, jusqu'aux palmiers qui, vers le Sud, signalent Tantourah, l'ancienne *Dora*. Plus près, du même côté, encore au bord de la mer, on voit sur un promontoire rocheux Athlit, l'ancien *Chasteau des Pèlerins* du moyen âge, bâti par les Templiers pour garder la route de la côte.

Plus près encore, sur la pointe qui, vers l'Ouest, s'avance dans la mer, on peut distinguer les ruines de l'antique *Porphyrion*, au lieu dit maintenant Tell es Sémak. Les contours du golfe de Saint-Jean-d'Acre se détachent nettement avec leur bordure dorée sur l'azur de la mer, embrassant Caïffa et Ptolémaïs. Dans la montagne, vers l'Est, on aperçoit plusieurs groupes de petits villages de la Haute Galilée et le regard s'étend derrière Saint-Jean-d'Acre jusqu'au Grand Hermon.

LA PYRAMIDE DES SOLDATS FRANÇAIS. — Dans un petit jardin en contre-bas, devant la porte même du couvent, au milieu des arbustes en fleurs, une petite pyramide en maçonnerie, surmontée d'une croix en fer forgé, a été élevée à la mémoire des *soldats français*, blessés ou malades, laissés par Bonaparte à la garde des moines du Carmel et massacrés par les Turcs après le départ du général (20 mai 1799).

Leurs ossements, épars dans les ruines, furent réunis là par les soins des Pères Carmes dès qu'ils purent retourner dans leur couvent. Un petit monument rappelant le souvenir de ces héros fut construit en 1875 par les officiers d'un navire de guerre français, le *Château-Renaud*. Détruit pendant la Grande Guerre, il a été restauré par les Pères Carmes sur le même plan.

Le Pèlerinage français de Pénitence ne manque jamais de faire célébrer, à son passage, une Messe de *Requiem* devant cette tombe.

souvenirs ; on fabrique aussi au couvent une « véritable eau de mélisse des Carmes », ainsi qu'une liqueur composée des meilleures plantes aromatiques de la montagne.

II — HISTOIRE GÉNÉRALE DU MONT CARMEL

Le nom de *Carmel* (mot hébreu qui signifie « jardin ») ne s'applique pas seulement à la petite éminence que nous avons gravie ; il désigne toute la chaîne de montagnes qui s'étend vers le Sud-Est sur une longueur de 25 kilomètres environ, avec une largeur moyenne de 8 à 10 kilomètres. Ce massif domine sur le versant Ouest la plage de la Méditerranée, sur le versant Est la grande plaine d'Esdrelon. Sa hauteur moyenne ne dépasse pas 300 mètres. Au point le plus élevé (Esfia), elle atteint 530 mètres.

La montagne a toujours été verdoyante, et, de nos jours encore, malgré l'abandon de la culture en Palestine, on peut se faire une idée de son ancienne fécondité. Les arbres y viennent beaux et grands, et le travail des colons allemands n'a pas eu de peine à lui rendre près de Caïffa sa parure de vignes et d'arbres touffus.

Cette chaîne de montagnes, autrefois très habitée et partout cultivée, compte à peine maintenant une vingtaine de misérables villages musulmans ou grecs. Elle est peuplée d'animaux sauvages : renards, chacals, hyènes, sangliers, gazelles, comme un véritable désert.

L'eau y est assez abondante et la terre végétale assez profonde.

LE CARMEL DANS LA BIBLE. — Le nom de *Carmel* apparaît assez souvent dans les Livres Saints, soit comme renseignement géographique, soit comme métaphore.

Il était, pour les historiens sacrés, le type de la fécondité et de la beauté. Isaïe dit qu'au temps du Messie le désert fleurira, que la gloire du Liban sera son partage, que la beauté du Carmel et de Saron lui sera donnée (1).

Jérémie, annonçant à ses compatriotes la marche triomphale de Nabuchodonosor contre Jérusalem, écrit : « Il viendra puissant et fort comme le Thabor parmi les montagnes et comme le Carmel qui s'avance dans la mer. » (2) Puis, cherchant à consoler les captifs par l'espérance de retourner un jour dans leur patrie, il ajoute : « Vous ferez paître de nouveau vos troupeaux sur le Carmel. » (3)

Déjà Salomon chantait ainsi à l'Epouse les strophes du Cantique des cantiques : « Ta tête est comme le Carmel. » (4)

ELIE AU CARMEL. — Mais ce qui rend surtout le Carmel à jamais célèbre, c'est le séjour qu'y fit le prophète Elie et les

(1) *Is* XXXV, 2
(2) *Jer.* XLVI, 18.
(3) *Ibid*, L, 19.
(4) *Cant.* VII, 5.

prodiges qu'il y opéra. Ces faits de l'Histoire Sainte sont dans toutes les mémoires. On aura pourtant plaisir à en retrouver ici le récit abrégé.

Achab, roi d'Israël, cédant aux insinuations de sa femme, la païenne Jézabel, fille d'un roi de Sidon, avait abandonné le culte du vrai Dieu pour adorer Baal, et tout son peuple l'avait suivi.

Mais Elie le Thesbite parut et annonça une longue sécheresse. Une terrible famine s'ensuivit ; beaucoup d'hommes et de bêtes mouraient, et un jour vint où Achab lui-même dut quitter sa capitale et chercher si, dans le fond de quelque gorge, il trouverait un coin de terre assez retiré pour y vivre avec ses chevaux. C'est sur ce chemin qu'Elie vint à sa rencontre et lui demanda avec autorité, au nom de Dieu, de faire rassembler sur le mont Carmel tout le peuple d'Israël et les 450 prêtres des idoles qu'il entretenait encore.

LE SACRIFICE D'ELIE. — Ainsi fut fait. Le peuple et les prêtres de Baal se réunirent sur la montagne au lieu appelé aujourd'hui El Moukhrakah, *le Sacrifice*.

Elie dit au peuple : « Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si Jéhovah est Dieu, allez après lui ; si c'est Baal, allez après lui. Nous allons faire la preuve et vous suivrez celui qui sera Dieu. »

Alors Elie posa les termes de l'épreuve qui devait manifester le vrai Dieu : « Je suis resté seul des prophètes de Jéhovah et il y a 450 prêtres de Baal ; que l'on nous donne deux taureaux, qu'ils choisissent pour eux l'un des taureaux, qu'ils le coupent par morceaux et qu'ils le placent sur le bois sans y mettre le feu, et moi, je préparerai l'autre taureau, je le placerai sur le bois sans y mettre le feu ; puis, invoquez le nom de votre dieu et moi j'invoquerai le nom de Jéhovah ; le dieu qui répondra par le feu, c'est celui-là qui sera Dieu. » Et tout le peuple répondit en disant : « C'est bien. »

Les prêtres des idoles entourèrent leur autel, y placèrent le bois et le taureau immolé, puis attendirent en vain plusieurs heures, et comme ils sautaient en criant et se faisaient des incisions jusqu'au sang pour toucher Baal, Elie les raillait : « Criez à haute voix, plus fort ! Votre dieu pense peut-être à autre chose ou il est en voyage ; peut-être qu'il dort et il se réveillera. »

Enfin, le tour d'Elie vint ; il dressa un autel avec douze pierres brutes, d'après le nombre des douze tribus d'Israël, y plaça le bois, étendit par-dessus les membres sanglants de la victime, puis, ordonnant de creuser un fossé tout autour de l'autel, il fit verser de l'eau sur la victime et sur le bois jusqu'à ce que le fossé même débordât.

Alors Elie s'avança et dit : « Jéhovah, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, que l'on sache aujourd'hui que tu es Dieu en Israël,

que je suis ton serviteur et que j'ai fait toutes ces choses par ta parole. Réponds-moi, Seigneur ; réponds-moi, réponds-moi, afin que ce peuple connaisse que tu es le Seigneur Dieu et que c'est toi qui ramènes leur cœur. » Et le feu du Seigneur descendit et il consuma l'holocauste, le bois, les pierres, la terre et il absorba l'eau qui était dans le fossé. A cette vue, tous tombèrent sur leur visage et dirent : « C'est Jéhovah qui est Dieu ! C'est Jéhovah qui est Dieu ! »

« Saisissez les prophètes de Baal, leur dit Elie. Qu'aucun d'eux n'échappe. » Et ils les saisirent ; Elie les fit descendre au torrent du Cison où ils furent égorgés (1).

LA VISION DE LA NUÉE. — La journée ne devait pas s'achever sur ce sanglant tableau.

Elie remonta au sommet du Carmel, et, se prosternant contre terre, le visage entre les genoux, il dit à son serviteur : « Monte, regarde du côté de la mer. »

Le serviteur monta, il regarda et dit : « Il n'y a rien. » Elie dit : « Retourne sept fois. » A la septième fois, il dit : « Voici un petit nuage qui s'élève de la mer et qui est comme la paume de la main d'un homme. » Elie dit : « Monte et dis à Achab : Attelle et descends, afin que la pluie ne t'arrête pas. »

En peu de temps, le ciel s'obscurcit de nuages, le vent souffla et il y eut une forte pluie. Achab monta sur son char et partit pour Jezraël (Zéraïn), et la main du Seigneur fut sur Elie, qui se ceignit les reins et courut au-devant d'Achab jusqu'à l'entrée de Jezraël (2).

Ces faits se sont passés probablement sur un des sommets les plus élevés du Carmel, au lieu dit maintenant du *Sacrifice*, dont nous parlons à la fin de ce chapitre. La vision de la nuée semble avoir eu lieu au même endroit, mais leur souvenir reste attaché à toute la montagne et on aime à les relire sur ce promontoire.

La nuée qui paraît tout à coup dans la limpidité du ciel après la longue sécheresse et qui annonce à tout Israël la pluie bienfaisante qui va inonder la terre a été regardée par les Saints Pères comme la figure de Marie qui portait en elle, comme le nuage porte l'eau, l'abondance de toutes les grâces et le principe de toute fécondité.

LES DISCIPLES D'ELIE. — Le prophète Elisée, successeur d'Elie, se retirait de préférence au Carmel. La Sunamite vint l'y chercher pour son fils unique, mort d'un coup de soleil. Nous apprenons même par ce passage que le Carmel était alors un

(1) *III Reg.* XVIII.
(2) *Ibid.*, XVIII.

ieu de réunion ordinaire pour les fidèles israélites. Là aussi, omme à Jéricho, s'était formée autour du prophète une école de ils de prophètes, c'est-à-dire de disciples plus fervents, vivant nsemble dans la prière et l'étude.

Les Esséniens, si célèbres au temps de Jésus-Christ, étaient les ontinuateurs de cette sorte de vie monastique. Les solitudes du Carmel furent sans doute habitées par ces pieux ermites succé- ant aux fils des prophètes. Les moines chrétiens devaient les emplacer en continuant le même genre de vie. Au moyen âge, es moines reçurent la règle que pratiquent les Pères Carmes, et 'on peut, jusqu'à un certain point, considérer Elie comme leur ère et leur fondateur.

LES PAIENS AU CARMEL. — Le Carmel fut une montagne ainte même pour les païens, qui, sur cette côte de Phénicie unt fréquentée, prenaient contact avec le monde juif. Au Ie siècle avant notre ère, *Pythagore* visita longuement le pro- montoire sacré, et on le voyait souvent, nous dit son historien amblique, grave et recueilli dans le lieu de prière de cette montagne.

Tacite s'étonne du culte d'un Dieu qui, sur cette montagne, e voulait ni temple ni statues et n'avait qu'un autel en plein ir et des adorations.

Vespasien, encore simple général, mais rêvant déjà de la ourpre, passait à la tête de ses légions, l'an 68, en allant assiéger érusalem ; il s'arrêta au Carmel et offrit un sacrifice au Dieu e l'endroit ; le prêtre Basilide lui prédit alors qu'il réussirait ans ses vastes desseins.

Pline l'Ancien nous a laissé des solitaires du mont Carmel t du désert de Juda un tableau plein de détails intéressants.

LES PREMIERS CARMES CHRÉTIENS. — Beaucoup de ces remiers moines furent disciples de saint Jean-Baptiste, et, sans oute, quelques-uns s'attachèrent aux pas du Sauveur pendant on ministère.

Ils se perpétuèrent au premier siècle dans l'Eglise judaïsante. n ne saurait dire s'il y eut alors et au siècle suivant une vie eligieuse vraiment organisée au mont Carmel. Mais, dès la fin u IIIe siècle, on y vénérait le culte de la Vierge, et, dans la uite, on y retrouve des laures identiques à celles des gorges e Judée.

C'est dans un de ces monastères orientaux que prit naissance, u cours du XIIe siècle, l'Ordre latin du Carmel, dû à l'inspira- on de saint Berthold et de saint Brocard.

L'ORDRE DU CARMEL. — En 1090, un croisé franc, Berthold e Limoges, qui avait fait le vœu d'entrer en religion, quitta 'armée après la prise de Jérusalem et vint se joindre aux ermites

de rite grec qui vivaient sur le mont Carmel, ne se distingua d'eux que par sa vie plus retirée et plus mortifiée.

L'higoumène du couvent étant mort, le patriarche latin d Jérusalem, supérieur de tous ces monastères et soucieux de le organiser sur le modèle des couvents d'Europe, mit à la têt des moines du Carmel l'ancien soldat Berthold, que tous véné raient déjà comme un père. D'autres Francs, sans doute, étaien venus entre temps se joindre aux ermites grecs, car Berthold pour mettre de l'unité dans la forme de la prière, fit suivr à tous ses moines le rite latin.

Pour établir la vie régulière et commune, il groupa tous se religieux, qui vivaient alors dans des cabanes isolées ou dan les cavernes, en un grand monastère bâti au sud du promontoir du Carmel près de la *fontaine de Saint-Elie*, dans une vallé retirée et plus favorable au recueillement que le sommet d promontoire, trop voisin de la ville de Caïffa. Cependant, u petit couvent subsista toujours auprès de la grotte d'Elie, dan les ruines relevées à la hâte de l'ancien monastère byzantin (Jea Phocas, fin du XIIe siècle).

L'Ordre grandit rapidement. A Jérusalem, un couvent étai fondé près de la Porte Dorée, et à Antioche un autre sur l mont Néroï. Le fondateur, venu avec les premiers conquérant de la Terre Sainte, vécut assez pour voir s'effondrer le royaum latin de Jérusalem, car il mourut en 1188, âgé de cent quinz ans, prédisant à ses frères la gloire du martyre et leur annon çant la prospérité de l'Ordre.

Jérusalem était au pouvoir des Sarrasins. La domination latin était abolie, mais on sait comment les Francs tinrent encor cent ans sur la côte de Syrie, à Saint-Jean-d'Acre du moins, avan d'abandonner définitivement la Terre Sainte.

C'est pendant ce XIIIe siècle que l'Ordre des Carmes eut so grand développement.

SAINT BROCARD. — Saint Brocard, né à Jérusalem de parent français, entra de bonne heure au couvent du Carmel, et, à l mort de saint Berthold, fut élu Prieur général. En 1212, il reçu de saint Albert, patriarche de Jérusalem alors résidant à Acre la règle que les Carmes pratiquent encore.

Ce patriarche fut le véritable législateur des Carmes comm constituant un Ordre latin ; il fut aussi leur protecteur et fond des couvents dans les villes de la côte que les croisés possédaient encore : Acre, Tyr, Sarepta, Sidon, Tripoli.

Les Carmes reçurent également la garde des sanctuaires d Galilée que les Francs purent rétablir. Ils furent les chapelain des basiliques de Nazareth et de Sepphoris. Saint Brocard vécu surtout au monastère de la fontaine d'Elie qu'il fit agrandir qu'on appelle encore de son nom *couvent de Saint-Brocard* Il mourut en 1231.

L'Ordre semble, dès ce moment, s'être recruté uniquement parmi les soldats ou les pèlerins occidentaux qui venaient en Terre Sainte. Il ne tarda pas à avoir des maisons importantes en Angleterre et en Autriche. Saint Simon Stock vécut quelque temps comme ermite au mont Carmel vers 1240, avant de retourner dans sa patrie, en Angleterre, où il reçut de la Sainte Vierge le scapulaire. Déjà le centre de l'Ordre s'était déplacé ; pour échapper aux attaques des Sarrasins, le Supérieur général résida en Europe. Deux fois, en 1238 et 1260, les moines du couvent de Saint-Brocard furent massacrés par des bandes arabes ; c'est ce qui a fait donner à cette vallée le nom de vallée des Martyrs.

En 1250, saint Louis, brusquement rappelé d'Acre en France par la nouvelle de la mort de sa mère, Blanche de Castille, doublait le cap du Carmel, lorsqu'une violente tempête le jeta sur ces récifs ; il n'échappa que par miracle à la mort, et voulut, pour remercier Marie, monter à l'église du Mont-Carmel. En signe de reconnaissance, il emmena avec lui six religieux Carmes pour les établir dans son royaume (1).

A la prise d'Acre, en 1291, quelques Carmes purent s'enfuir sur des barques, mais tous ceux qui demeurèrent au mont Carmel furent massacrés sans pitié.

RESTAURATION. — Après le départ des croisés, le Carmel resta longtemps abandonné. Les grottes saintes et les cellules en ruines servaient de repaire aux fauves ou aux brigands de la contrée. Ce n'est qu'en 1630, après leur réforme en Occident, que les Carmes déchaussés purent songer à retourner au berceau de leur Ordre. La chose n'était pas aisée.

Un Carme français, le P. Prosper-Marie de Navarre, entreprit cette restauration. Grâce à l'intervention du Consul français d'Alep, il obtint, moyennant une forte redevance annuelle, la permission de résider sur la sainte montagne. Avec un ou deux compagnons, il s'établit d'abord à la grotte dite Ecole des prophètes, tout au bas de la colline, presque au bord de la mer. Mais, sans cesse tracassé par les derviches indiens qui résidaient tout auprès, il dut se réfugier plus haut, à mi-côte, dans une petite grotte (2) près de laquelle il bâtit un petit couvent.

(1) On les appelait alors les *Pères barrés*, à cause du manteau à raies ou *barres* brunes qu'ils portaient, et qui ressemblait à l'*abbaïe* des fellahs de Palestine. Le costume, à l'origine, était le manteau de laine blanche, mais les Sarrasins, chez qui l'habit de cette couleur est réservé à la noblesse, les forcèrent à prendre le manteau des gens du pays, et ce n'est que plus tard, en Europe, qu'ils reprirent leur grand manteau blanc.

(2) Grotte récemment transformée en chapelle et dédiée à saint Simon Stock.

On allait de là chaque dimanche au sommet de la colline pour célébrer la sainte Messe dans la grotte d'Elie.

Cet état de choses assez précaire dura pendant tout le XVIIe siècle. C'est en 1767 seulement — après une disparition momentanée — que les Pères Carmes revinrent cette fois avec des firmans (décrets) en règle, obtenus du sultan par l'intermédiaire de Louis XV, les autorisant à bâtir autour de la grotte d'Elie un nouveau couvent.

Les aumônes de la chrétienté affluèrent au Carmel, et, en 1799, les soldats de Bonaparte, arrivant par la route de la côte en vue de Saint-Jean-d'Acre, y trouvèrent un grand monastère. Mais, après la retraite des Français, l'édifice fut livré au pillage et incendié par les Turcs.

LE COUVENT ACTUEL. — Les ruines étaient restées désertes. En 1820, un religieux Carme, le Fr. Jean-Baptiste, arrivait à Caïffa pour tenter la restauration du couvent. Au moment même où il débarquait, Abdallah pacha faisait sauter à la mine les fondements de l'ancien monastère pour se bâtir le palazzo encore existant aujourd'hui.

Le Frère retourne en Europe, obtient par l'ambassadeur de France à Constantinople un nouveau firman, et, en 1827, après des difficultés sans nombre, il pose la première pierre du vaste édifice que l'on voit encore aujourd'hui, véritable forteresse qui pourrait soutenir un siège, grâce à ses murs épais, ses fenêtres solidement grillées et ses portes basses dominées par des meurtrières et des mâchicoulis.

Là, vivent de leur paisible vie de prière les moines à l'âme si accueillante pour tous les pèlerins qui frappent à leur porte et si miséricordieuse pour toutes les misères qui les entourent.

En ces dernières années, les Carmes ont établi dans le monastère un noviciat.

III — EXCURSIONS DANS LA MONTAGNE

On peut, d'après le temps dont on dispose, visiter sur le mont Carmel les sites que nous indiquons ici : *Ecole des prophètes, fontaine d'Elie, lieu du Sacrifice.*

L'ECOLE DES PROPHÈTES est une grotte située au pied même du mamelon du Carmel, presque au bord de la mer.

On y arrive directement de Caïffa en voiture, à travers la plaine où était l'ancienne Sycaminon ; on y descend aussi directement du Carmel, mais le chemin est par

endroits abrupt et assez dangereux. Il passe devant une grotte entourée de quelques restes de murs. Ce sont les ruines de l'ancien couvent du XVIIe siècle dont nous venons de parler; les Pères Carmes en ont fait un oratoire dédié à saint Simon Stock. On voit çà et là d'autres grottes, anciennes retraites d'ermites, et, après dix minutes, on arrive à un petit cimetière musulman qui entoure une maison adossée à la colline. Du milieu des vieilles murailles émerge la tête d'un grand palmier. Dans la cour de cette maison, occupée par un santon musulman, s'ouvre la grotte dite **Ecole des prophètes**. Cette grotte est transformée maintenant en *mosquée*, mais on peut y entrer facilement moyennant un léger pourboire.

La grotte, qui mesure 14 mètres de long environ sur 7 mètres de large, est tout entière creusée dans le roc. Les parois en sont parfaitement régularisées; une corniche les couronne dans le haut. On ne sait à quelle époque remonte ce travail remarquable; une tradition assez ancienne, que rappelle le nom présent de la grotte, veut qu'Elie ait réuni là ses premiers disciples, ceux-là mêmes qu'on retrouve plus tard dans l'histoire d'Elisée vivant en communauté sous le nom de « fils des prophètes ».

En tout cas, la disposition actuelle de la grotte ne lui aurait été donnée que plus tard, à cause de la vénération même qu'attachaient au souvenir d'Elie, soit les Esséniens de l'époque hérodienne, soit plutôt les moines grecs qui, à l'époque de Constantin, renouvelaient en ce lieu la vie pénitente du prophète. C'est déjà une très belle antiquité, et l'histoire comme l'examen du monument nous montrent que la grotte fut, dès les premiers siècles du christianisme, un des sanctuaires les plus visités de la Galilée.

Les parois, sous l'enduit de chaux qui les recouvre, portent des inscriptions de toute forme et de toute grandeur, gravées par les pèlerins, pour rappeler au prophète ou leur nom ou l'objet de leur demande. La plupart sont en grec; il y en a aussi en latin et en arabe. Beaucoup sont illisibles. Elles appartiennent à toutes les époques. Les plus anciennes remontent sûrement au IVe ou au Ve siècle de notre ère; elles nous apprennent surtout les noms qu'on portait le plus fréquemment alors. Quelques-unes, plus explicites, nous disent ce qu'on venait demander à saint

Elie : un sénateur de Ptolémaïs implore du thaumaturg la fécondité pour son fils. D'autres ont un sens analogue C'est encore la même grâce de la fécondité que viennen demander au prophète toujours *vivant* et toujours *ver doyant* (El-Khader), les chrétiens et les musulmans de l région.

Au dire de la légende, la Sainte Famille, en revenan d'Egypte, aurait séjourné une nuit dans cette grotte avan de prendre la route de Nazareth. Le fait n'est pas invrai semblable.

Non loin de la grotte se trouve la petite colline dit *Tell es Sémak* (colline du poisson), au bord de la mer elle occupe l'emplacement de l'ancienne Porphyrion. On y voit des ruines assez importantes. C'est là que, après son échouement, débarqua saint Louis pour monter au Carmel

LA FONTAINE D'ÉLIE. — En partant de l'Ecole de prophètes, on peut aller directement à la fontaine d'Elie. Pour cela, on longe pendant trente-cinq minutes le rivage dans la direction du Sud, puis on remonte la vallée dite des Martyrs, au haut de laquelle se trouvent la source et le couvent de Saint-Brocard.

On peut aussi monter du couvent jusque sur les hauteurs couronnées de bois de pins où se trouvent des villas allemandes, russes et juives, et, de là, prendre la vallée en sens inverse et arriver au couvent de Saint-Brocard par le haut du ouadi. Il faut une heure environ pour aller du couvent à la fontaine d'Elie.

La vallée des Martyrs, où saint Berthold réunit ses moines loin des bruits du monde, est pourvue de deux sources : l'*Aïn Seïah*, la plus élevée, appelée aussi fontaine d'Elie, et l'*Aïn Feradj*, voisine des ruines de l'ancien couvent carme.

Grâce à ces fontaines, des bosquets de grenadiers, d'orangers et de figuiers poussent au milieu des rochers. Quelques ruines marquent l'emplacement du couvent du moyen âge, dit de Saint-Brocard ; mais les pierres de façade en ont été arrachées pour servir aux constructions de Caïffa. Une petite grotte, creusée dans la roche tendre, avec escaliers et fenêtres, a conservé l'aspect qu'elle avait au temps où les ermites vivaient en ces lieux. Les Pères Carmes ont

levé là récemment une modeste chapelle dédiée à saint Élie. Elle est habituellement fermée.

C'est à dix minutes environ au-dessus du couvent de Saint-Brocard, sur un petit plateau qui le domine vers le Sud-Est, qu'on trouve le champ dit des *melons de saint Élie.*

Ces boules de pierres, formées de sécrétions calcaires, sont des géodes assez curieux. Elles portent, en géologie, le nom de tête de chat ou septarium. Elie, dit la légende, passait devant un champ de melons. Il demanda au gardien un fruit pour étancher sa soif. Celui-ci lui répondit : « Mais je n'ai pas de melons, ce que tu vois là ce sont des pierres ! — Eh bien donc, repartit Elie, que ce soient des pierres ! » Et, depuis ce jour, les melons pétrifiés sont encore dans le champ.

LA CHAPELLE DU SACRIFICE. (Voir, p. 486, la carte de *Caïffa à Nazareth.*) — Le sommet sur lequel se dresse cette petite chapelle est un des plus élevés du massif (515 mètres d'altitude). Il se dresse à l'extrémité de la chaîne du Carmel et domine la plaine d'Esdrelon au-dessus du village de *Mansourah.*

On peut s'y rendre, soit en suivant la *crête du Carmel* depuis le couvent des Pères Carmes et en passant par *Esfia* (ce chemin assez agréable ne peut être fait qu'à cheval et demande quatre ou cinq heures), soit en longeant, en voiture, depuis Caïffa le bas des montagnes jusqu'au village de Mansourah, puis en montant de là directement au lieu du Sacrifice (quatre heures de trajet environ).

Pour les voyageurs qui font toutes les excursions en Galilée, en campement et à cheval, le lieu du sacrifice d'Elie peut servir de halte intermédiaire pour aller, soit de Caïffa à Nazareth, soit de Caïffa à Djénin. (Voir p. 446.)

Le sommet appelé par les Arabes *El Moukhrakah* (le Sacrifice) est celui sur lequel le prophète Elie fit descendre miraculeusement le feu du ciel pour consumer les victimes qu'il venait d'immoler, tandis que les prêtres de Baal s'épuisaient en cris inutiles afin d'obtenir de leur dieu le même miracle.

Nous avons dit, p. 472, comment, à la demande du prophète, le peuple s'empara des 450 prêtres de Baal et

les conduisit au torrent de Cison qui coule au pied de la montagne. C'est là qu'Elie les immola, au lieu dit maintenant *Tell el Kassis*, « la colline du prêtre ».

Sur le plateau d'El Moukhrakah, Elie eut la mystérieuse vision de la nuée, présage de la fin de la sécheresse.

Ce lieu fut vénéré de tout temps. Les Juifs de la Galilée y avaient probablement un autel permanent, même avant le temps d'Elie, puisqu'il est dit dans le récit du sacrifice qu'Elie rétablit l'autel de Jéhovah qui avait été renversé. Il y subsista sans doute longtemps pour les Israélites fidèles réfugiés dans ces montagnes. Benjamin de Tudèle, pèlerin juif du XIIe siècle, prétendait y avoir vu encore les douze pierres brutes de l'autel avec les noms des tribus d'Israël. Le plateau est bordé de tous côtés par un mur cyclopéen qui forme comme une terrasse et indique évidemment un ancien lieu de prière, un *haut lieu*. Il faut encore signaler, au milieu de lauriers et de chênes verts, d'autres ruines qui indiquent peut-être un ancien monastère. Sur un monticule voisin, un sarcophage antique a été trouvé portant, sculptés sur une de ses faces, des instruments servant au sacrifice.

Les Pères Carmes ont bâti un petit couvent près de la chapelle dédiée au prophète Elie.

Du haut de la terrasse, on jouit d'une vue très étendue sur toute la montagne et sur la plaine d'Esdrelon.

CHAPITRE IV

De Caïffa à Nazareth

[38 *kilomètres.* — *Voir la carte de Caïffa à Nazareth, p. 486.*]

I — JUSQU'A EL HARTIÉH

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES. — Le trajet de Caïffa à Nazareth peut se faire en voiture par la route dite d'*El Hartiéh* et dure à peu près cinq heures. En automobile : 1 h. 1/2 environ. On rencontrait, avant la Grande Guerre, à mi-chemin, près du village de Hartiéh, un bois assez touffu dont les arbres ont servi, de 1914 à 1918 à chauffer les locomotives de Palestine. Il en reste peu de traces. Cette route est celle qu'on suit ordinairement ; elle ne traverse aucune localité rappelant des souvenirs historiques bien importants.

Une autre route, plus longue mais plus intéressante, conduit à *Nazareth* en passant par *Chef Amar*, village en partie catholique, et *Seffouriéh*, l'ancienne *Sepphoris*, patrie de saint Joachim et de sainte Anne, parents de la Sainte Vierge.

Mais comme elle ne peut être faite qu'à cheval, elle est de plus en plus abandonnée par les voyageurs ; d'ailleurs, la localité intéressante qu'elle traverse, *Sepphoris*, pourra facilement être visitée pendant le séjour à Nazareth, dont elle n'est distante que d'une heure et demie.

Nous suivrons donc le premier itinéraire.

Si l'on emprunte la voie ferrée jusqu'à la station d'El Afouléh (située à 15 kilomètres environ au sud de Nazareth) l'itinéraire sera le même que celui de la grand'route de Caïffa à Nazareth, puis de la grand'route d'El Afouléh à cette même localité. (Voir plus haut, p. 437.)

PREMIERS VILLAGES. — Au sortir de Caïffa, la route de Nazareth prend la direction du Sud-Est et longe les derniers contreforts du mont Carmel. Elle laisse à droite, sur

les premières pentes, les maisons blanchies d'un faubourg juif assez récent (1).

Le premier village qu'on rencontre au sud de la route, après avoir fait 5 kilomètres, est *Béled ech Cheikh*. Il est habité par les Druses du Liban, plus laborieux que les Arabes du pays. Aussi la campagne en cet endroit est-elle assez bien cultivée. On trouve un puits d'eau très bonne sur la route, à quelques mètres du village.

Yadjour, que l'on rencontre peu après sur la droite (8e kilomètre), est un village musulman tout environné de figuiers et d'oliviers.

Un peu plus loin, à 2 kilomètres sur la gauche, on aperçoit un mamelon qui semble artificiel, et un petit village au-dessus ; c'est *Tell Harbadj*. A en juger par les débris épars sur la colline, le village d'*El Harbadj* occupe sûrement l'emplacement d'une ville ancienne, mais on ne sait laquelle.

La route continue vers le Sud-Est, tandis que la chaîne du Carmel tourne vers le Sud. Au 11e kilomètre, on coupe la voie ferrée et on traverse un peu plus loin, sur un pont, le *Nahr el Moukatta*, le *Cison* de la Bible.

LE PONT DU CISON. — L'impétueux Cison, si célèbre dans les Livres Saints, roula dans ses flots les cadavres des guerriers de Sisara, puis ceux des 450 prêtres de Baal, enfin ceux des mamelouks battus par Bonaparte à la bataille du Thabor. En été, le cours du torrent n'est qu'un large fossé au fond duquel croupissent quelques flaques d'une eau noirâtre et nauséabonde. La route et le chemin de fer le traversent au même point sur deux ponts parallèles qui suffisent à peine, l'hiver, à livrer passage au cours des eaux.

Les pèlerins qui ne feront pas l'excursion de Samarie ne traverseront pas ailleurs le lit du Cison, et c'est le lieu pour eux de se rappeler les événements accomplis sur ces bords et que nous racontons ailleurs : le massacre des

(1) Depuis le 15 octobre 1905, la ligne Caïffa Déraa (162 kil.) est ouverte à la circulation. Elle va rejoindre, par Beisan (60 kil.), Sémak (87 kil.) et les gorges du Yarmouk, la grande ligne de Damas au Hedjaz. Pour l'horaire des trains, voir aux Renseignements pratiques, p. XX.

prêtres de Baal, p. 472 ; le combat de Débora, p. 443 ; la bataille du Thabor, p. 520.

LA MONTÉE D'EL HARTIÉH. — La route s'élève insensiblement. Le village d'El Hartiéh, sur un mamelon isolé à gauche de la route, se distingue à peine, tant ses maisons ont l'air d'un amas de terre.

On traverse une région buissonneuse couverte jusqu'à la Grande Guerre par la *dernière forêt de la Palestine* (voir plus haut), puis, en redescendant la colline d'El Hartiéh, on aperçoit à gauche *Toubaoun* et *Kouskous*, et plus loin les riantes colonies allemandes d'*Oumm-el Amad* et de *Beit-lahem (Bethléem* de Zabulon) ; à droite, *Cheikh Abreik* sur le sommet d'une colline. Cette dernière localité semble répondre, comme emplacement, à la ville de *Gaba* qui fut le quartier général du centurion romain Æbutius pendant la guerre de Judée.

II — JUSQU'A NAZARETH

DJÉDA. — A 21 kilomètres environ de Caïffa, sur un relèvement rapide du terrain, apparaît le village de *Djéda*, ville ancienne qui figure déjà sous le nom à peine différent de *Jédalah* dans la liste des villes que Josué assigne à la tribu de Zabulon (1).

A côté du village arabe, tranchant sur le ton grisâtre des gourbis, se dresse une maison blanche avec toit rouge. C'était le logement du régisseur des anciens propriétaires de la plaine. Deux grandes familles grecques de Beyrouth, les familles Sursok et Touéni, possédaient à elles seules presque toute cette fertile contrée ; la partie qui avoisine Beïsan appartenait au sultan. Presque tout maintenant est juif.

Au milieu des tas de fumier qui entourent le village, gisent des débris de roues et de vieilles ferrailles ; c'est ce qui reste des instruments de culture perfectionnés qu'on a tenté d'introduire pour exploiter la vaste propriété ; on les a abandonnés pour revenir aux procédés primitifs du

(1) *Jos.* XIX, 15.

pays. Rien de pittoresque et de pitoyable en même temps, comme ces attelages où les paysans mettent sous le même joug, pour tirer un araire qui gratte à peine le sol, un âne avec un bœuf ou même avec un chameau, quand ce n'est pas avec une femme.

SÉMOUNIÉH (SIMONIAS). — Environ 3 kilomètres plus loin, on remarque à gauche, au bord de la route, une colline isolée et, tout auprès, les ruines d'un petit village : c'est *Sémouniéh*, l'ancienne *Simonias*, célèbre dans la guerre de l'indépendance juive (65 ap. J.-C.) par sa résistance aux Romains. La forteresse juive était sur le mamelon. Flavius Josèphe, chef de la résistance en Galilée, raconte, dans sa biographie, comment il faillit être pris une nuit par les cavaliers du centurion Æbutius. Il échappa cette fois, mais plus tard la forteresse fut prise et rasée par les Romains. La plate-forme unie qui couronne maintenant le plateau nous montre avec quelle rigueur s'exécutait cette opération de nivellement. Près de là coulent deux petites sources.

Une colonie wurtembergeoise vint se fixer à Sémouniéh en 1867. Tous les colons, à l'exception d'un seul, étant morts de fièvres paludéennes l'année même, l'entreprise fut abandonnée.

On aperçoit ensuite (25e kilomètre), à gauche de la route, sur une hauteur, le village arabe de *Maloul*, et à droite, dans la plaine, *Djébata*, l'ancienne *Gabatha* mentionnée par saint Jérôme dans l'*Onomasticon.*

MOUDJEIDIL. — Vers le 29e kilomètre, on arrive au village assez prospère d'*El Moudjeidil* (238 mètres), entouré d'oliviers et de haies de cactus géants. Les musulmans y dominent, mais on y voit aussi une église de Grecs non unis, une chapelle latine (à droite de la route), une école russe maintenant déserte et un établissement protestant.

La route atteint enfin le plateau, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la plaine d'Esdrelon.

Une montagne abrupte se dresse au premier plan, au delà d'un profond ravin, et s'avance comme un éperon sur la plaine ; c'est le mont du *précipice de Jésus.* Nous en parlerons, p. 505, à propos de Nazareth.

A droite, très bas, sur un des monticules gris qui des-

endent en escaliers vers la plaine, on distingue les ter-
asses d'un misérable village arabe : *Djindjar*.

Bientôt on voit se dresser, du côté de l'Est, le cône majes-
ueux du *Thabor* à la terre rougeâtre et aux pentes cou-
ertes de buissons.

JAFFA DE GALILÉE. — Au 35e kilomètre, la route passe
u pied d'un petit village bien bâti, qu'on laisse à gauche :
c'est *Yafa*, Jaffa de Galilée.

Une petite chapelle, construite récemment sur un mon-
icule près du village, marquerait l'emplacement de la
maison de Zébédée et de ses fils, les apôtres Jacques et
Jean, qui seraient originaires de Jaffa.

Mais cette tradition ne remonte pas au delà du xve siècle
et semble même avoir l'Evangile contre elle, car nous
lisons dans saint Matthieu (IV, 21) que Jacques et Jean
pêchaient avec leur père sur le lac de Tibériade, lorsque
Notre-Seigneur les appela, ce qui porte plutôt à chercher
leur maison sur les bords du lac, et même près de Caphar-
naüm, puisqu'ils étaient associés de saint Pierre (1).

Yafa est un village ancien, à en juger seulement par les
ruines et les grottes sépulcrales parsemées çà et là. Il
occupe l'emplacement de la ville chananéenne de *Japhia*
mentionnée au livre de Josué (XIX, 12). D'après l'historien
juif Josèphe, c'était une ville importante vers l'an 60 de
notre ère, peu avant l'insurrection juive. Le complaisant
narrateur de ses propres exploits nous raconte tout au long
le siège que cette place eut à subir ; il fallut tous les efforts
de Titus pour en venir à bout ; aucun homme valide
n'échappa ; beaucoup, se voyant pris par les Romains,
s'égorgeaient les uns les autres ; il y eut ainsi 15 000 morts
et 2 000 prisonniers.

Yafa compte environ 700 habitants : 250 musulmans,
200 grecs orthodoxes, 150 latins, une cinquantaine de grecs
unis et une vingtaine de protestants. Ce petit village est
comme un faubourg de Nazareth, dont il n'est distant que
de 3 kilomètres.

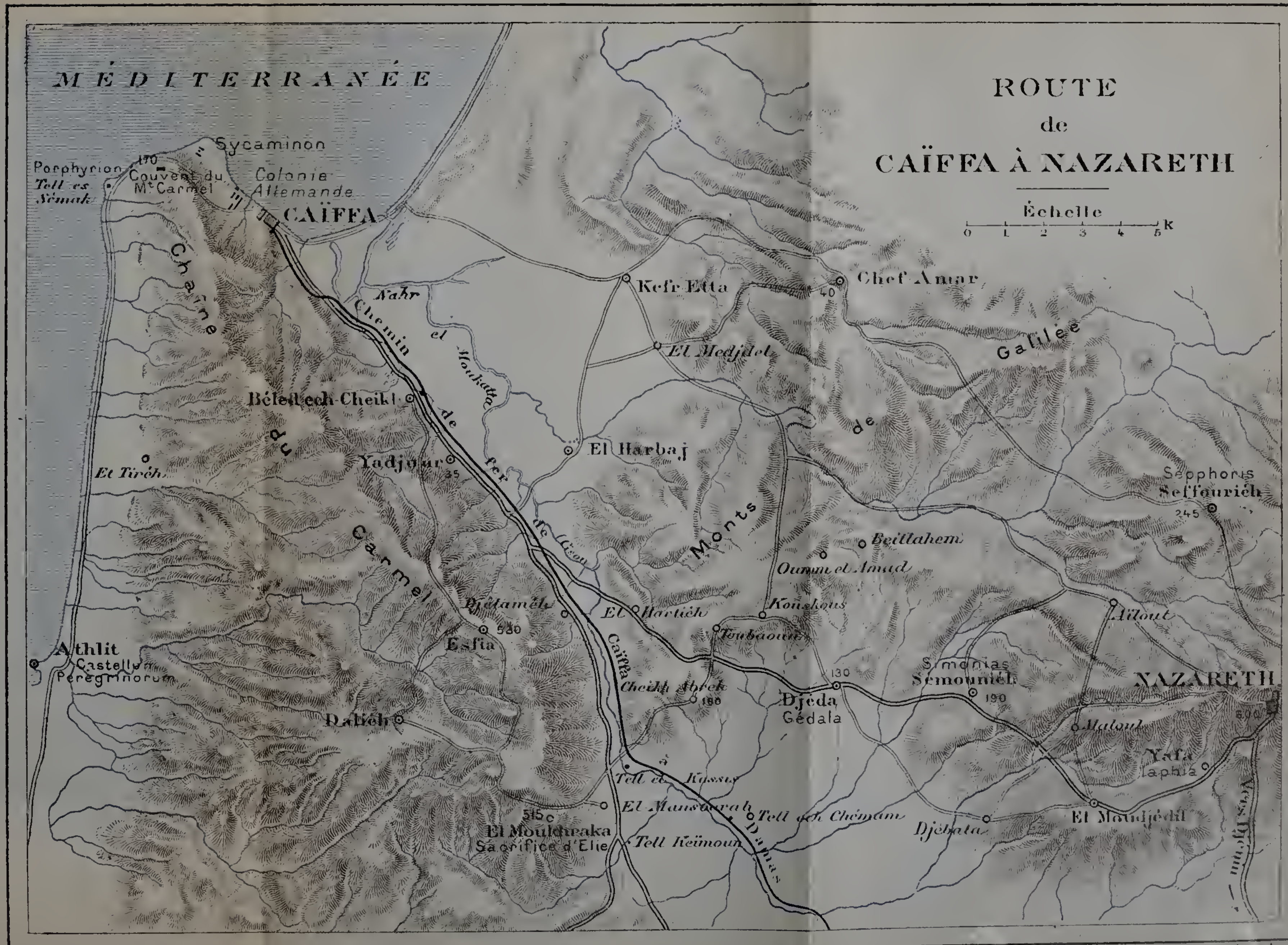
FONTAINE DE L'EMIR. — Sur la droite de la route,
une belle source marque son passage dans la vallée par

(1) Cf. également *Luc* V, 10.

une longue ligne de fraîche verdure. C'est la *fontaine de l'Emir*. De petits jardins très fertiles reçoivent ses eaux et l'oasis s'arrête là où la terre a bu le dernier filet d'eau.

Bientôt, la route commence à descendre; Nazareth se découvre maintenant tout entière. Au premier plan en avant, une colline plantée de cyprès est couronnée par une petite chapelle; c'est *Notre-Dame de l'Effroi*, « del Tremore », comme on l'appelle ici. Dans le bas du village, sur la droite, une façade unie ; à côté, un mince campanile dont la flèche est peinte en rouge brique ; c'est l'*église de l'Annonciation*, le but du pèlerinage.

La voiture conduit les voyageurs jusqu'au bas de la ville; elle passe devant un hôtel allemand assez bien tenu, l'hôtel Germania, le couvent des Clarisses (à droite), le nouvel hôpital des Sœurs de Charité (à gauche), puis devant un hôtel arabe destiné surtout aux pèlerins indigènes; on arrive enfin devant la splendide Casa Nova où les Franciscains accueillent les voyageurs de toute nationalité; on y trouve, avec la cordialité et l'empressement coutumiers des Pères de Terre Sainte, une installation confortable et un service soigné qui surprennent agréablement le pèlerin.


ROUTE
de
CAÏFFA À NAZARETH
Échelle
0 1 2 3 4 5 K
MÉDITERRANÉE
Sycaminon
Porphyrion
Tell es Sémak
Couvent du Mt Carmel
Colonie Allemande
CAÏFFA
Chaîne du Carmel
Nahr el Moukatta
Chemin de fer de Caïffa à Damas
Kefr Etta
Chef Amar
El Medjdel
Monts de Galilée
Béleil ech-Cheikh
El Harbaj
Et Tiréh
Yadjour
Sepphoris
Seffourièh
Beitlahem
Oumm el Amad
Djétaméh
El Hartièh
Koushous
Esfia
Athlit
Castellum Peregrinorum
Toubaoun
Simonias
Semounièh
NAZARETH
Cheikh Abrek
Djéda
Gédala
Dalièh
Maloul
Yafa
Iaphia
Tell el Kassis
El Mansourah
Tell ech Chémam
Djébata
El Moudjédil
El Moukhraka
Sacrifice d'Elie
Tell Keïmoun
Vers Djénin

CHAPITRE V

Nazareth

I — LA VILLE DE NAZARETH ✠

LES SOUVENIRS. — Nazareth est, avant tout, la ville où Jésus vécut jusqu'à l'âge de trente ans en compagnie de Marie et de Joseph. De plus, la tradition nous a conservé avec une vraie certitude historique l'emplacement exact de la *maison que Jésus y habitait.*

Autour de ce sanctuaire principal, au second rang comme importance et aussi comme certitude, viennent se grouper d'autres sanctuaires qui marqueraient le lieu où se sont passés certains épisodes évangéliques ou même simplement certains traits légendaires de la vie de Jésus. Ce sont : l'*atelier de saint Joseph* où Jésus se fit apprenti ; la *fontaine* où Marie allait puiser de l'eau, la *synagogue* où Jésus enseignait, un *rocher* sur lequel il aurait pris un repas, la *corniche abrupte* d'où les Juifs voulaient le précipiter, la colline isolée sur laquelle, pendant cette scène, Marie était saisie d'*effroi*. Lieux vénérables, eux aussi, moins bien déterminés sans doute par la tradition primitive, mais pieux legs d'un passé reculé qui ont au moins le grand mérite de nous rappeler dans la ville qui en fut le théâtre les scènes de l'Evangile.

HISTOIRE DE LA VILLE. — La ville de Nazareth n'a pas d'autre histoire que celle même du sanctuaire qui en fait tout l'intérêt à nos yeux.

Le nom lui-même, qui signifie « rejeton, fleur », ne paraît pas dans tout l'Ancien Testament, et il se rencontre pour la première fois sous la plume de saint Luc : « L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu à une ville de Galilée appelée Nazareth. » (1)

(1) *Luc.* I, 26.

A cette époque, Nazareth était une bourgade misérable et méprisée. « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? » disait Nathanaël à Philippe qui lui racontait les miracles de Jésus.

Le titre de Nazaréen fut donné à Jésus et aux premiers chrétiens. Aujourd'hui encore, dans tout l'Orient, les chrétiens sont désignés sous ce nom (Nasara) (1).

Les compatriotes de Jésus justifièrent le proverbe, que nul n'est prophète dans son pays, et essayèrent même de mettre à mort le Sauveur. Aussi Jésus y vint rarement pendant sa vie publique. Sa ville, celle où il établit sa résidence et où on venait lui demander l'impôt personnel, était Capharnaüm, au bord du lac.

Il est probable qu'une *basilique* fut bâtie dès le règne de Constantin, ou tout au moins au IVe siècle, au lieu de l'Annonciation (2). L'Anonyme de Plaisance la visita en 570.

En 636, les Arabes s'emparèrent de la cité qui, n'étant pas fortifiée, n'eut pas à subir les horreurs du siège. Ses monuments échappèrent à la destruction. Nous apprenons même par saint Willibald (VIIIe siècle) que, au lieu d'interdire la visite du sanctuaire aux pèlerins, les nouveaux maîtres y trouvaient une source de revenus en demandant un impôt d'entrée.

Les croisés s'emparèrent de Nazareth en 1099, y établirent la métropole de la province de Galilée en y transportant l'archevêché de Scythopolis (Beïsan). C'est autour de Nazareth que se livrèrent d'abord la bataille de la fontaine du Cresson, puis celle de Hattin qui mit fin au royaume latin.

L'occupation provisoire de Saint-Jean-d'Acre par les croisés dégage pour quelque temps la route de Nazareth et rétablit les offices solennels dans les sanctuaires. On en

(1) Le nom de Nazaréen, plus exactement Naziréen, qu'on rencontre plusieurs fois dans les Livres Saints appliqué à des personnages comme Samson, Samuel, saint Jean-Baptiste, etc., ne signifie pas citoyen de Nazareth, mais « retranché, isolé », et servait à désigner ceux qui, par certaines privations extérieures, avaient été voués spécialement au service de Dieu. Saint Matthieu, annonçant le retour de Jésus à Nazareth (II, 23), y voit l'accomplissement des prophéties qui avaient annoncé qu'il serait Nazaréen.

(2) *P. G.*, t. XLI, col. 409, 424, 428.

confia alors la garde à l'Ordre des Carmes, déjà très répandu en Palestine. Saint Louis y fait, en 1252, un pieux pèlerinage dont Joinville nous a laissé un récit attendri. Les bandes de pillards vinrent plusieurs fois alors jeter l'effroi à Nazareth. En 1263, ce fut le sultan Bibars en personne qui occupa Nazareth et détruisit de fond en comble la basilique de l'Annonciation.

Au cours de l'époque suivante, les Pères Franciscains tentent de restaurer le sanctuaire; ils sont chassés à plusieurs reprises. C'est en 1620 seulement qu'ils purent, grâce à la bienveillance de l'émir Fakreddin et à la protection du Consul français de Saïda, s'établir définitivement à Nazareth, et encore eurent-ils beaucoup à souffrir.

En 1799, les armées françaises occupèrent un moment Nazareth; Junot y établit son quartier général; c'est de là qu'il partit contre les Turcs rassemblés à Loubiéh pour remporter sur eux la victoire de Cana.

Bonaparte y vint et se fit montrer le sanctuaire de l'Annonciation.

Les chrétiens de Nazareth faillirent payer cher leur sympathie trop évidente pour nos soldats et l'intervention de l'amiral anglais Sidney Smith put seule empêcher Djezzar, pacha d'Acre, de les massacrer.

TOPOGRAPHIE. — La ville actuelle, bâtie en amphithéâtre sur les pentes d'une colline élevée, le Nébi Saïn (485 m. d'altitude), présente, de l'extérieur, un assez bel aspect avec ses maisons blanches séparées par des jardinets. A l'intérieur, elle est sale comme toutes les villes d'Orient : ses rues, raides et glissantes, tracées sans aucun ordre sur des pentes abruptes, ne peuvent être parcourues qu'à pied et pas toujours facilement.

Elle compte un peu plus de 7 000 habitants, dont 1 600 musulmans à peine; 1 200 latins, 950 Grecs catholiques, 400 maronites, 2 800 Grecs orthodoxes et 300 protestants. Mais nous devons dire que tous ces chiffres sont sujets à de fréquentes modifications; il n'est pas de ville en Palestine où le changement de religion se fasse plus facilement, non par suite de controverses ou de disputes théologiques, mais bien d'intrigues ou jalousies mesquines entre fidèles.

Les Nazaréens d'aujourd'hui n'ont guère meilleure réputation que ceux du temps de Notre-Seigneur; ils passent pour turbulents et chicaneurs. Leur costume, un peu différent de celui des paysans de la Judée, est assez remarquable par le cordon de poil de chameau et le voile blanc qui constitue la coiffure. Les habitants sont surtout cultivateurs. Grâce à leur amour du travail, une aisance relative règne parmi eux et les pauvres sont plus rares qu'ailleurs. L'industrie des objets de piété, si prospère dans d'autres villes, est encore inconnue ici; on pourra cependant en trouver dans les communautés religieuses.

Avant la Grande Guerre, la ville était administrée par un caïmacan (ou sous-préfet) dépendant de Caïffa. C'est aujourd'hui la résidence d'un gouverneur anglais. Bureau postal, télégraphique et téléphonique.

ŒUVRES CATHOLIQUES. — La ville de Jésus a attiré un grand nombre de fondations charitables et d'œuvres d'enseignement; nous ne pouvons que les énumérer :

Les *Pères Franciscains*, dans leur couvent, près de l'église, ont fondé une école paroissiale et un dispensaire gratuit; leur grande hôtellerie de Casa Nova s'élève tout près.

Les *Frères de Saint-Jean de Dieu*, hors de la ville, sur la route du Thabor: grand hôpital pour les hommes, dirigé par un religieux médecin.

Les *Pères Salésiens français*, sur les hauteurs qui dominent Nazareth : orphelinat agricole comptant une centaine d'enfants.

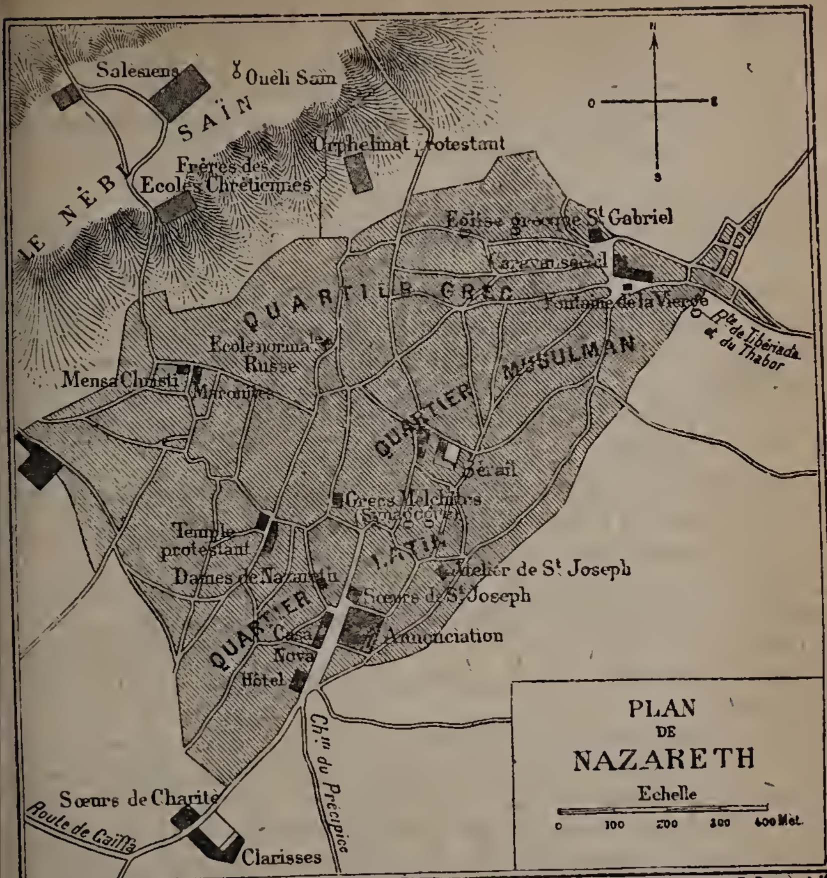
Les *Pères du Sacré-Cœur de Bétharram:* ils sont les aumôniers des Carmélites.

Le *clergé grec catholique*, qui dirige à Nazareth un groupe nombreux de fidèles, a récemment ouvert une école.

Les *Frères des Ecoles chrétiennes*, un peu au-dessous de l'établissement des Salésiens: grande école fréquentée par 300 enfants.

Les *Sœurs de Sainte-Claire* ou Clarisses: couvent situé un peu en dehors de la ville, près de Notre-Dame de l'Effroi.

Les *Dames de Nazareth*, en face de la Casa Nova: orphelinat d'une trentaine d'enfants, école primaire très fréquentée, ouvroir et asile.



La Palestine

Les *Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition*, double établissement : en ville, près du sanctuaire, école primaire, asile, dispensaire, avec l'aide du Frère docteur de Saint-Jean de Dieu. Sur la route de Tibériade : un orphelinat.

Les *Sœurs de Saint-Vincent de Paul*, en face du monastère des Clarisses : hôpital, dispensaire, asile, crèche.

Les *Carmélites* ont un couvent sur la hauteur qui domine, à l'Ouest, l'église de l'Annonciation.

Autres œuvres : Sans compter l'établissement russe qui ne fonctionne plus (hôtellerie, école primaire, pensionnat pour jeunes filles et école normale formant des professeurs

indigènes pour les écoles russes en Palestine), il y a, dans le bas de Nazareth, un grand établissement *protestant*, avec tout le cortège des œuvres évangéliques : dépôt de Bibles, école, bibliothèque, et un orphelinat protestant pour les jeunes filles, sur la hauteur.

II — LE SANCTUAIRE DE L'ANNONCIATION

Sur la rue montante qui longe l'hospice des Pères Franciscains, un portail encadré de deux débris de colonnes antiques ouvre sur une petite cour commune au couvent et à l'église. Sur la droite, une autre cour dallée conduit à la porte principale de l'église paroissiale, le *sanctuaire de l'Annonciation.*

L'EGLISE ACTUELLE. — Le monument, de construction assez récente (XVIIIe siècle), n'a rien de remarquable en fait d'architecture.

Dans la nef centrale, sous le massif élevé qui porte le maître-autel et le chœur des Franciscains (voir le plan, p. 495), s'ouvre une arcade assez large, décorée de placages de marbre blanc. C'est l'emplacement de la maison de Marie.

On y descend par un large escalier de dix-sept marches. Au bas de l'escalier, en entrant sous l'arcade, le palier s'élargit de chaque côté et forme ce qu'on appelle communément la *Chapelle de l'Ange.* Elle est tout artificielle et voûtée en maçonnerie. Il y a deux autels : celui de gauche, dédié à *saint Gabriel ;* celui de droite à *saint Joachim et sainte Anne*, les aïeux de Jésus. Une porte conduit, deux degrés plus bas, dans un réduit obscur, tout entier creusé dans le roc, comme on peut s'en convaincre en examinant la voûte et la paroi de droite; c'est la Grotte de l'Annonciation ✠. Un autel assez riche en marbre précieux occupe tout le fond, et un grand tableau, entouré d'un entablement de marbre, coupe brusquement la ligne inclinée du rocher. Sous l'autel, une plaque de marbre porte cette inscription : *Ici le Verbe s'est fait chair.*

Relisons ici le récit de saint Luc :

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une Vierge qui était fiancée à un

homme de la maison de David, nommé Joseph, et le nom de la Vierge était Marie. L'ange étant entré où elle était, lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes. » Marie, l'ayant aperçu, fut troublée de ces paroles, et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. L'ange lui dit : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand ; on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit-Saint viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra [de vous] sera appelé Fils de Dieu. Déjà Elisabeth, votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et c'est actuellement son sixième mois, à elle que l'on appelle stérile, car rien ne sera impossible à Dieu. » Marie dit alors : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange la quitta (1).

Telle est la première scène du grand drame évangélique qui aura pour théâtre toute la Palestine, mais où Nazareth garde une place de choix.

Conçu à Nazareth, Jésus devait naître à Bethléem et de là fuir en Egypte. Mais, au retour de l'exil, la Sainte Famille vint à Nazareth pour y habiter sans doute à nouveau l'humble maison qui fut vraiment la maison de Jésus.

DÉTAILS DE LA GROTTE. — A gauche, près de l'autel, on remarque *deux colonnes de granit rouge*, l'une brisée dans le bas et suspendue à la voûte, l'autre tout auprès, à moitié engagée dans la maçonnerie d'un pilier. Ce sont les restes de la première église byzantine ; elles supportaient un des piliers de l'ancienne basilique. On les appelle quelquefois colonne de l'Ange et colonne de la Vierge (2). (Voir le plan, p. 499.)

(1) *Luc.* I, 26-38.

(2) Au dire des pèlerins orientaux, ces colonnes marqueraient l'endroit précis où se tenaient la Sainte Vierge et l'Ange pendant le colloque que nous avons rapporté, et la colonne brisée désignant le lieu où se tenait Marie serait miraculeusement maintenue en l'air par la puissance de Dieu. De fait, les indi-

A droite de l'autel, se trouve une petite abside vers l'Est. C'est là qu'était autrefois l'autel principal dédié à l'Annonciation.

Du même côté, une porte de fer conduit dans une chapelle obscure et basse (I) dont la voûte est creusée en forme de four. Cette chapelle faisait partie de la grotte de l'Annonciation et elle n'en a été séparée qu'au XVIIIe siècle lorsqu'on a placé le large autel avec tableau qu'on voit aujourd'hui. L'aspect primitif des lieux se trouve ainsi sacrifié à la régularité.

Pour ne pas perdre tout à fait cette partie de la grotte, on a adossé à l'autel de l'Annonciation un autre autel dédié à saint Joseph fuyant en Egypte (K).

Du fond de cette abside, un petit escalier monte à travers le rocher et le blocage d'un ancien mur jusqu'à une petite grotte obscure (N) qui a évidemment servi de citerne autrefois. On l'appelle, sans beaucoup de vraisemblance, la *Cuisine de la Sainte Vierge*. L'escalier qui la fait communiquer avec la grotte de l'Incarnation n'est pas ancien, on sait qu'il n'existait pas au XVIe siècle.

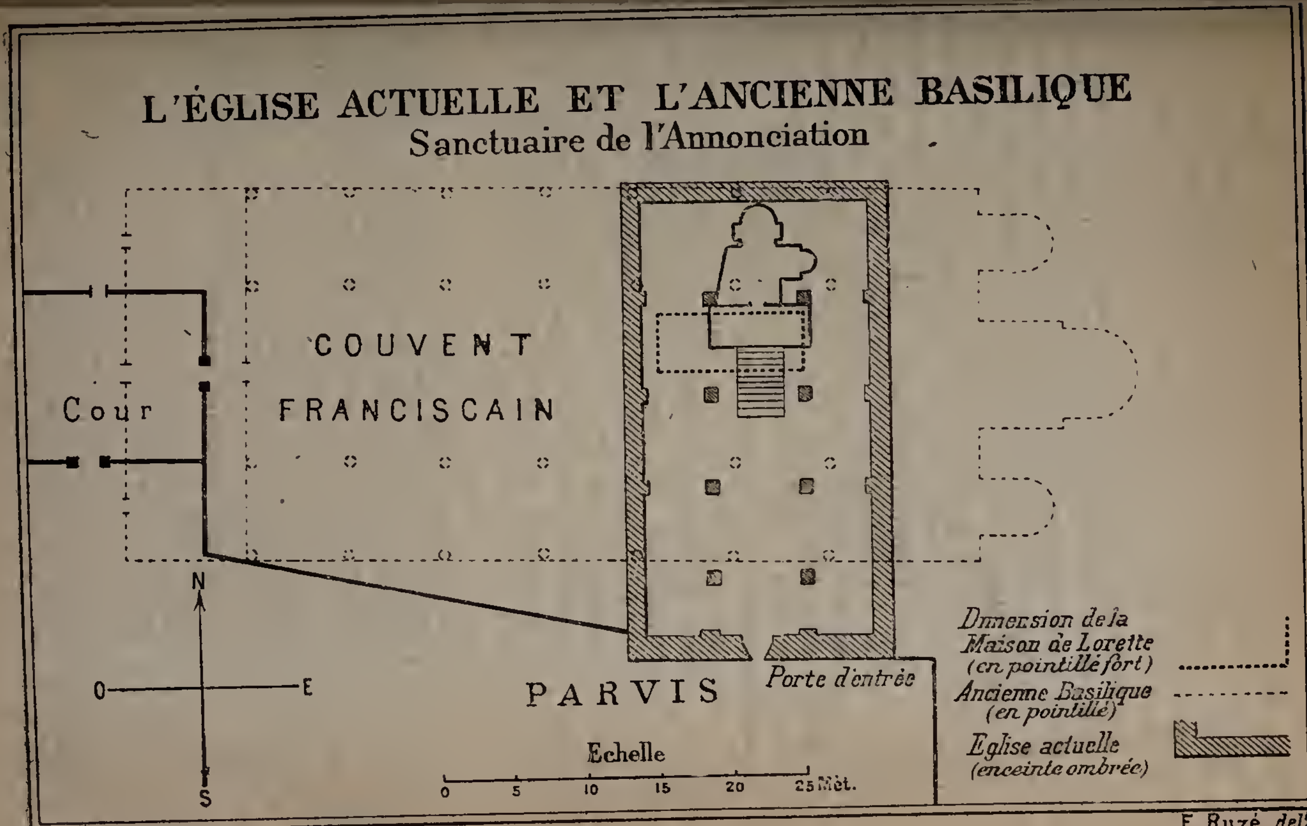
De cette grotte, on peut aller directement à l'église par la sacristie sans redescendre à la crypte de l'Incarnation.

ETAT PRIMITIF DES LIEUX. — Quel était l'état primitif de ces lieux et quelles transformations ont-ils subies au cours des siècles ? Les récits des pèlerins anciens et l'examen des ruines nous le diront.

La maison de Marie, comme plusieurs maisons encore existantes à Nazareth, comprenait sans doute deux parties : une petite chambre bâtie en avant, sur le penchant de la colline, et une grotte au fond, creusée dans le rocher tendre et communiquant par une large baie avec la maison proprement dite.

C'est sur ce rocher que, dès le règne de Constantin peut-être, s'éleva une grande basilique. C'était une belle église

gènes ont une grande vénération pour cette colonne, et ils ne quittent pas le sanctuaire sans venir la baiser et y passer la main. C'est au XVIIe siècle que la colonne a été brisée par un pacha qui comptait y trouver un trésor caché. On a dû placer au-dessous un autre fût pour éviter qu'on aille s'y heurter le front.


L'ÉGLISE ACTUELLE ET L'ANCIENNE BASILIQUE
Sanctuaire de l'Annonciation
COUVENT
FRANCISCAIN
Cour
PARVIS
Porte d'entrée
N
S
O
E
Echelle
0
5
10
15
20
25 Mèt.
Dimension de la Maison de Lorette (en pointillé fort)
Ancienne Basilique (en pointillé)
Eglise actuelle (enceinte ombrée)
E. Ruzé del.

à trois nefs, orientée contrairement à l'église actuelle, qui est tournée vers le Nord. D'après tous les témoignages des anciens pèlerins, la grotte sainte se trouvait dans une petite nef, celle de gauche, tandis que la nef centrale restait libre pour les besoins du culte.

La grotte même, transformée en sanctuaire, n'a pu être conservée dans sa disposition primitive. Avec une liberté que nous pouvons trouver irrespectueuse, mais qui était une des formes de la vénération dans ce temps-là, les architectes l'ont taillée de manière à lui donner la forme d'une petite église dans la grande. De là ces deux absides encore existantes; l'une derrière l'autel actuel de l'Annonciation, l'autre à l'Est et qui renfermait jadis l'autel principal, orienté dans le sens de l'église primitive. Il y avait autrefois une troisième abside au Midi, bâtie en maçonnerie.

Là grotte s'arrêtait sur la ligne même des colonnes qui séparaient les nefs; deux colonnes engagées dans le roc témoignent encore de cette ancienne disposition.

En avant de la grotte, débordant sur la nef centrale, un petit espace à découvert servait de vestibule au sanctuaire proprement dit et occupait l'emplacement de la chapelle de l'Ange actuelle. De la nef centrale, deux escaliers de six marches, l'un situé à l'Ouest, l'autre placé au Midi (à gauche de l'escalier actuel quand on descend) conduisaient à cette partie antérieure de la crypte (1). (Voir le plan. p. 499.)

(1) Des fouilles pratiquées (1907-1909) par les Pères Franciscains, près de l'autel de Saint-Gabriel, à l'extrémité Ouest de la chapelle de l'Ange, ont mis à jour cette partie du sanctuaire primitif. Le pavé en mosaïque du VIe ou VIIe siècle, avec inscription grecque mentionnant la restauration par un diacre de Jérusalem, est encore en place, comme un témoin de l'antiquité du sanctuaire. L'inscription porte : « *Kônônos diakonos Iérosolumôn :* Conon, diacre de Jérusalem. »

Dans ce même vestibule, on a trouvé, orné aussi d'un panneau de mosaïque, une excavation étroite dans le rocher (vers le Nord) C'est ce qu'une tradition ancienne montrait comme le tombeau de saint Joseph.

Si, en face de ces débris, on relit les descriptions des anciens pèlerins, tels Phocas et l'higoumène Daniel, on peut en reconnaître tous les détails.

Dans la cour du couvent gisent plusieurs colonnes monolithes de granit gris et divers fragments sculptés qui proviennent de cette première église et de la restauration des croisés.

La porte actuelle de cette cour qui conduit vers la rue *est*

La basilique que les croisés bâtirent à Nazareth ne fut u'une restauration et un embellissement de l'ancienne. a disposition générale du sanctuaire ne fut pas modifiée. 'émoin cette mosaïque byzantine du pavé encore en place ujourd'hui.

En 1263, nous l'avons dit, Bibars détruisit de fond en omble la grande église. Après son départ et l'occupation nomentanée de Nazareth par le prince Edouard, les chré-iens, ne pouvant songer à relever l'église, transformèrent e petit passage ouvert précédant la grotte en une cha-elle couverte qui en fermait l'entrée et qui s'appela alors *Chapelle de l'Ange.*

Le savant Franciscain Quaresmius, qui visitait Nazareth eu de temps après la prise de possession de la grotte ar son Ordre, nous décrit cette chapelle et nous en donne nême un plan très précis, marquant encore très nettement es deux absidioles taillées dans le roc et l'autel dans celle le droite, vers l'Est, comme dans l'ancienne église.

En 1638, les Franciscains rétablissent une petite église ecouvrant le tout, mais elle est aussitôt incendiée par des bédouins pillards.

Enfin, en 1730, les Pères obtiennent la permission de rebâtir l'église sur la sainte grotte, mais en toute hâte. Pour éviter les réclamations des musulmans les plus fana-tiques, on fixa comme délai, pour l'achèvement des tra-vaux, le retour du pèlerinage qui était parti pour La Mecque. Aussi, on alla au plus pressé, rien ne fut déblayé, et sans tenir aucun compte des dimensions et de l'orien-tation de l'ancienne basilique, on construisit l'église actuelle dont l'axe coupe à angle droit celui de la précé-dente, comme on peut le voir dans le plan. On dut, dès lors, déplacer l'escalier descendant à la grotte. Ce sont les murs de cette petite chapelle provisoire qui, percés depuis d'une large baie et décorés de marbres précieux, forment la chapelle de l'Ange.

La porte ancienne de la basilique du IVe *siècle* rebâtie par les croisés. Le large seuil est encore en place, usé par les pieds de générations de pèlerins, et les bases des deux pieds droits sont encore engagées dans le blocage du mur actuel. On juge aisément, en se retournant, de la disposition générale et de la grandeur de la basilique (75 mètres de longueur sur 30 mètres de largeur).

RÉCENTES DÉCOUVERTES (1907-1909). — Le massif élevé qui se trouve au-dessus de la grotte de l'Annonciation et qui porte le chœur de l'église est un monument ancien. Le R. P. Prosper Viaud, O. F. M., ayant eu l'heureuse idée de faire tomber l'enduit qui le cachait, se trouva en présence d'un *édicule* analogue à celui du Saint-Sépulcre et du tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem. Ici comme à Jérusalem, l'architecte byzantin avait taillé le rocher de façon à isoler la partie digne de la vénération des fidèles. L'édicule a un revêtement de pierre sur ses faces Est et Ouest, mais le rocher demeure visible du côté Nord. Sur ce dernier point, on peut constater que le mur de la basilique formait un arc de cercle pour laisser un passage. Des indices sérieux ont permis au R. P. Viaud de conjecturer qu'un édicule semblable s'élevait autrefois au-dessus de la chapelle de l'Ange.

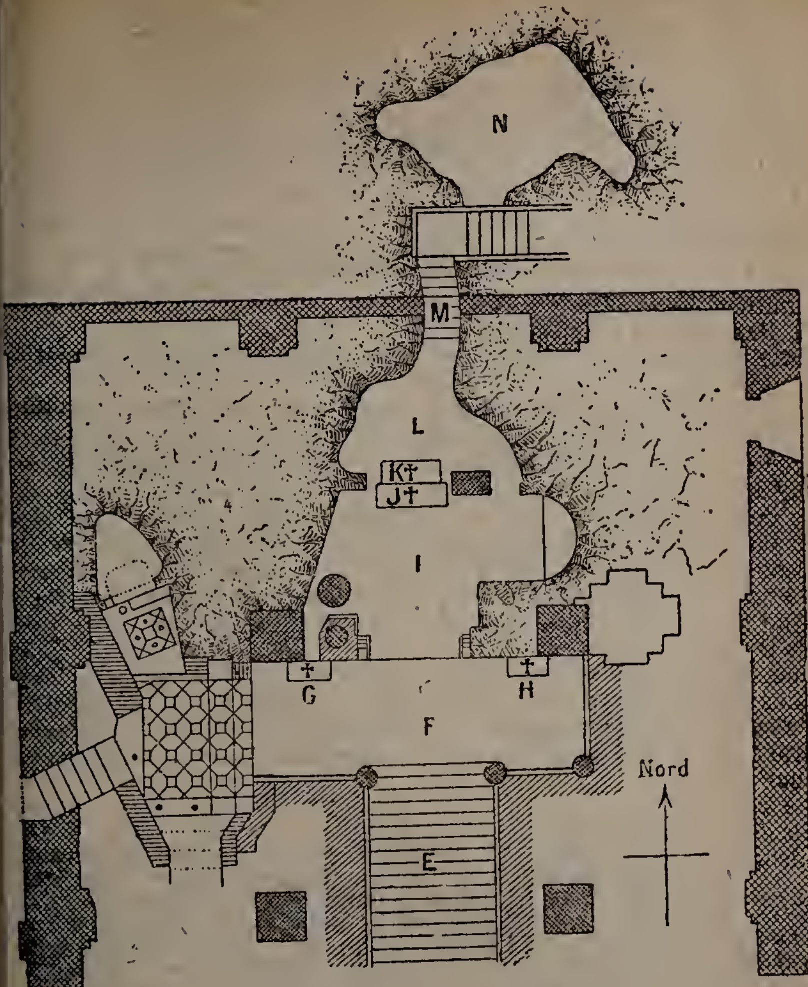
Dans la nef de gauche de l'église actuelle, on peut voir, en soulevant une trappe, le *pavé en mosaïque* de la basilique primitive. Il se trouve à 1 m. 21 au-dessous du pavé actuel, c'est-à-dire à un niveau intermédiaire entre celui de l'église moderne et celui de la chapelle de l'Ange.

Sous le parloir du couvent (vers l'angle Nord-Ouest de l'église actuelle), le R. P. Viaud a découvert une *antique habitation* composée d'une chambre et d'une grotte, l'une et l'autre taillées dans le roc. Cette habitation peut donner une idée de ce que devaient être la grotte de l'Annonciation et la chapelle de l'Ange au temps de la Sainte Famille. Dans la chambre, on a trouvé cinq merveilleux *chapiteaux historiés*, de style roman, qu'on peut voir aujourd'hui au musée du couvent (près de la porte d'entrée). Ils représentent, avec un relief très accusé, des scènes de la vie et de la mort des Apôtres d'après l'histoire et la légende (1).

Signalons enfin qu'on peut aller visiter les restes des trois absides de l'église ancienne en passant par la sacristie.

LA MAISON DE LORETTE. — Une tradition, très populaire en Occident et qu'on ne peut pas rejeter à la légère, montre à Lorette, dans les Marches d'Ancône, la maison dans laquelle se serait accompli le mystère de l'Incarnation.

(1) Voir : *Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint Joseph d'après les fouilles récentes*, par le R. P. PROSPER VIAUD, O. F. M. ; Paris, Picard, 1910.



CRYPTE DE L'ANNONCIATION

E. Escalier de l'église à la crypte. — F. Chapelle de l'ange. — G. Autel de saint Gabriel. — H. Autel des saints Joachim et Anne. — I. Grotte de l'Annonciation. — J. Autel de l'Annonciation. — K. Autel de saint Joseph. — L. Abside nord. — M. Escalier du moyen âge communiquant avec le couvent. — N. Grotte, ancienne citerne. — A gauche de la chapelle de l'ange, mosaïque et ancienne entrée.

Cette tradition n'implique aucune opposition avec celle que nous venons de rapporter touchant la sainte grotte.

La maison vénérée à Lorette serait la chambre bâtie à l'en-
trée de l'excavation. (Voir plus haut, p. 494.)

En 1291, après la ruine de Saint-Jean-d'Acre, elle aurait é
miraculeusement enlevée par les anges des ruines de l'égli
dévastée et transportée d'abord en Dalmatie, puis dans les March
d'Ancône où, après trois pérégrinations successives, elle se sera
définitivement fixée en 1294. Là, enchassée dans une immens
basilique, elle est l'objet d'une grande dévotion. La maiso
actuellement vénérée à Lorette mesure environ 9m,50 de lon
sur 4 mètres de large ; elle est bâtie en petites assises de calcair
rose, mais un revêtement de marbres précieux en cache, à l'exté
rieur, l'aspect primitif.

A Nazareth, on marque sa place dans le vestibule actuel d
la grotte.

Cette localisation minutieuse n'est pas sans offrir de réelle
difficultés. L'examen des fouilles consciencieuses des Pères Fran
ciscains et les descriptions des anciens pèlerins permettraien
difficilement d'accoler à la grotte même l'édicule de Lorette (1)

Il y a longtemps que ces difficultés sont connues. En 157
le P. Boniface de Raguse essayait de les élucider en disant qu
« la maison transportée à Lorette était celle que les pèlerins
sous le nom de maison de la Nutrition, vénéraient près de l
fontaine, tandis que celle de l'Incarnation n'avait pas quitt
Nazareth ».

Il ne nous appartient pas de résoudre nous-mêmes cette ques-
tion, mais nous devons sincèrement confesser que la traditio
orientale ne mentionne pas la translation miraculeuse et qu'aucu
texte ancien ne nous renseigne clairement sur la situation ou

(1) La direction du *pavé mosaïque* et des fragments de murs qui le limitent encore, ainsi que la disposition des *deux absidioles ménagées dans le rocher*, montrent que, avant 1291, date de la première translation, tout le petit sanctuaire était contenu dans l'espace de la nef latérale Nord de l'ancienne église (nef dont la limite Sud reste marquée par la colonne brisée).

De plus, on accédait jadis au sanctuaire de l'Annonciation par *deux escaliers* situés, l'un à l'Ouest, l'autre au Sud, et qui ont été retrouvés. (Voir le plan, page précédente, à gauche de l'escalier actuel E). Or, la maison de Lorette n'avait, à son arrivée en Italie, qu'une *seule porte*, disent tous les documents, alors que pour satisfaire aux indications précédentes il en faudrait *au moins trois :* une pour chacun des escaliers, une troisième pour pénétrer dans la grotte, et même une quatrième pour communiquer avec le *tombeau de saint Joseph*, qui s'ouvrait sur le vestibule. Dans tous les cas, une habitation composée d'une chambre et d'une grotte lui faisant suite a besoin d'au moins deux portes : l'une pour permettre d'entrer dans la chambre, l'autre pour permettre l'accès dans la grotte.

même l'existence de la sainte maison dans la basilique de l'Annonciation, devant la grotte de tout temps vénérée.

Nous tenons de plus à déclarer que, en cas de conflit ou d'apparente contradiction entre les deux sanctuaires, l'*authenticité de la grotte de Nazareth*, établie sur les documents les plus anciens, reste totalement hors de cause.

III — L'ATELIER DE SAINT JOSEPH

Ce sanctuaire se trouve à 100 mètres environ au nord-est de la basilique de l'Annonciation. On monte la rue qui passe entre le couvent latin et la maison des Sœurs de Saint-Joseph et l'on arrive en quelques minutes devant un large portail ouvrant sur un enclos assez vaste.

Les RR. PP. Franciscains viennent d'y construire une belle *église avec crypte* sur l'emplacement d'une église des croisés qui mesure 28 m. 80 de longueur sur 16 m. 48 de largeur. A droite de la crypte, près d'une petite vasque ancienne ornée de mosaïques, un *couloir creusé dans le roc* permet de descendre dans une antique *habitation souterraine fort curieuse*. On aboutit à une chambre située elle-même au-dessus de silos assez profonds. Cette habitation daterait, au dire des spécialistes, de la période chananéenne primitive.

Si nous en croyons la tradition moderne, c'est ici que Jésus aurait appris le métier de charpentier, sous la direction de saint Joseph, et qu'il aurait exercé seul cette profession à la mort de son père nourricier, car le texte de saint Marc (1) montre que non seulement Jésus était fils de charpentier, mais « le charpentier », sans doute l'unique charpentier du petit village; un si touchant souvenir méritait bien un sanctuaire.

Les plus anciens pèlerins ne mentionnaient à Nazareth que deux sanctuaires: celui de l'*Annonciation* où l'ange apparut à la Vierge, et celui de la *Nutrition* où Jésus grandit à son retour d'Egypte (2). Le premier marquait la maison où habitait Marie avant son mariage; le deuxième appelait la maison de Joseph où vécut la Sainte Famille.

(1) *Marc*. VI, 3.
(2) ARCULFE, reproduit par saint Bède.

Nous connaissons le lieu de l'*Annonciation;* il est moins facile de fixer le lieu de la *Nutrition*. L'étude et la comparaison des témoignages, nous le verrons plus loin, invitent à le rechercher auprès de la *Fontaine de la Vierge.*

L'atelier de saint Joseph ne fut montré aux pèlerins qu'à une époque relativement récente (XVIIe siècle). La vieille église, relevée récemment, pouvait être celle de quelque grand couvent du moyen âge (1).

V — ANCIENNE SYNAGOGUE DE NAZARETH

De l'atelier de saint Joseph on peut se rendre, en se dirigeant vers l'Ouest, à travers le bazar assez pittoresque, à l'église des Grecs unis, bâtie, suivant la tradition locale, sur l'emplacement de l'ancienne synagogue de Nazareth. La vieille salle obscure et voûtée que l'on voit à l'entrée de l'église moderne, à gauche, n'a pas la prétention de dater de l'époque même de Notre-Seigneur, mais seulement de marquer le lieu d'assemblée où Jésus allait, en fidèle israélite, écouter la lecture des Livres Saints ou psalmodier le jour du sabbat.

Les trois Evangiles synoptiques nous racontent comment une fois, au cours de sa vie publique, il prit lui-même la parole en cette synagogue. Il y entre un jour de sabbat, se lève pour lire, déroule le rouleau de parchemin où sont écrites les prophéties d'Isaïe et commente ce passage du prophète :

> L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a consacré par son onction pour porter la bonne nouvelle aux pauvres, et il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, pour rendre libres les opprimés, publier l'année favorable du Seigneur (2).

On connaît la suite ; les yeux attachés sur Jésus, les Nazaréens, d'abord tout fiers d'avoir un compatriote si célèbre et si puissant en paroles, espèrent que, pour com-

(1) Les *Dames de Nazareth* ont trouvé dans l'enclos de leur couvent les restes d'une église de la même époque. On voit encore l'abside de la nef de droite et le commencement de l'abside de la nef centrale.

(2) *Luc*, IV 16

menter plus fortement ce passage, Jésus fera chez eux un de ces miracles prédits qu'il prodiguait à Capharnaüm et aux alentours. Jésus désabuse leur curiosité incrédule et vaine. Et par l'exemple d'Elie et de la veuve de Sarepta, d'Elisée et de Naaman le Syrien, il leur fait entendre qu'il leur préfère des étrangers et des païens. Alors les Juifs, remplis de fureur, entraînent Jésus hors de la ville pour le précipiter du haut d'un rocher.

Comme après la mort de Notre-Seigneur les Juifs sont restés de longs siècles paisibles habitants de Nazareth, cette synagogue a pu être facilement retrouvée par les chrétiens qui leur ont succédé aux IVe et Ve siècles.

Un pèlerin du VIe siècle, l'Anonyme de Plaisance, la mentionne; mais la légende fleurissait vite sur l'histoire déjà si belle, car on lui montra l'abécédaire dans lequel Jésus aurait appris à lire et le banc d'écolier sur lequel il se serait assis. Dans le cours des âges, nous trouvons ce sanctuaire assez souvent mentionné parmi les lieux saints de Nazareth. Une église existait en cet endroit au XIIe siècle (Pierre Diacre, 1137). Doubdan, en 1652, signale la Synagogue « presque au milieu de la ville ». En 1741, les Pères Franciscains achetèrent les ruines qui se trouvaient en ce lieu et y construisirent une chapelle qu'ils cédèrent bientôt aux fidèles grecs unis récemment convertis par leur zèle.

LA « MENSA CHRISTI » OU TABLE DU CHRIST. — A 400 pas au nord-ouest de la Synagogue, une petite chapelle ronde, bâtie en 1861 par les Pères Franciscains, abrite un bloc de calcaire tendre de forme vaguement ovale, large de 3 mètres, haut de 1 mètre environ, qui porte le nom de *Table du Christ*. Notre-Seigneur aurait pris un repas sur ce rocher avec ses apôtres après sa résurrection. Inutile de faire remarquer que ce souvenir n'a rien d'évangélique. La tradition même qui l'appuie est assez moderne ; on la voit apparaître seulement au XVIe siècle. Le P. Besson, un Jésuite, pèlerin du commencement du XVIIe siècle, crut y reconnaître la trace des habits de Notre-Seigneur et l'empreinte exacte de son visage (!).

On ne sait quelle est l'origine de cette tradition ni quelle parcelle de vérité, plus ou moins défigurée, elle pourrait contenir.

V — LA FONTAINE DE LA VIERGE ÉGLISE DE LA NUTRITION

LA FONTAINE DE LA VIERGE. — Elle coule au nord-est du village, sur la route de Tibériade. Pour s'y rendre, de quelque point qu'on parte, on n'a qu'à suivre le défilé des femmes qui y vont, la cruche *couchée* sur la tête, ou à remonter la file de celles qui en reviennent la cruche pleine, *droite* et en équilibre. C'est un va-et-vient continuel. Comme elle est l'unique source de la ville (1), on s'y presse tout le jour et on s'y bouscule quelquefois.

Marie devait aussi aller à la fontaine comme ces Nazaréennes ou même y envoyer Jésus enfant; de là le nom qu'elle porte chez les chrétiens: *Aïn Sitti Mariam* (fontaine de Madame Marie). Mais pour plusieurs anciens pèlerins et encore aujourd'hui pour les chrétiens orientaux, la fontaine rappelle un souvenir légendaire plus précis. C'est là que, le jour même de l'Incarnation, comme Marie était à la fontaine, l'ange Gabriel l'aurait saluée une première fois, mais sans se montrer à ses yeux: *Je vous salue, Marie, pleine de grâce.* La Vierge, émue et étonnée, dit la légende, rentra précipitamment dans sa chambrette où elle se mit à filer la pourpre. C'est là que l'archange lui apparut et que le salut libérateur se fit entendre pour la seconde fois.

Ce récit est tiré de l'évangile apocryphe de saint Jacques le Mineur.

EGLISE DE LA NUTRITION. — Une église fut bâtie dès les premiers siècles au-dessus de la fontaine. Cette église est, croyons-nous, celle même dont nous parlent Arculfe (670) et saint Bède (720), sous le nom de *Nutrition* (voir ci-dessus, p. 501). La description de ces auteurs montre que l'église était située sur l'*unique fontaine* de la ville, dite plus tard *Fontaine Saint-Gabriel*. Il y est dit expressément que le sanctuaire, bâti sur deux voûtes, avait au-dessous de lui la fontaine où toute la ville venait puiser de l'eau. Cette église n'est plus mentionnée après le

(1) Il y a près de la « Mensa Christi », une source minuscule qui donne un très mince filet d'eau.

VIII[e] siècle. Au commencement du XII[e] siècle (Daniel), l'emplacement en était occupé par une église ronde dédiée à saint Gabriel. C'est désormais le nom du sanctuaire. Cependant, Boniface de Raguse, custode de Terre Sainte (1573), et le pèlerin Kootwick (1598) déclarent que l'ancienne église de la Nutrition s'élevait en cet endroit. L'église, ruinée sans doute plusieurs fois, le fut définitivement en 1291 par les Sarrasins, mais les pèlerins qui venaient à Nazareth allaient encore au fond d'une grotte souterraine vénérer cette sainte fontaine (1).

ETAT ACTUEL. — La construction qui recouvre aujourd'hui la fontaine ne date que de 1862. Ce n'est pas là la source même, mais le débouché d'un canal qui en vient; elle se trouve plus haut, au Nord-Ouest, sur le flanc de la colline. L'ancien sanctuaire devait s'élever dans cette direction. Les Grecs orthodoxes ont trouvé dans leur propriété de belles colonnes monolithes qui pourraient en être les vestiges. Le souvenir et le titre de *saint Gabriel* sont d'ailleurs restés attachés à l'église de la paroisse orthodoxe, voisine de la fontaine. C'est un monument assez élégant, du style arabe le plus simple et datant du XVIII[e] siècle. A gauche de l'*iconostase*, vers le Nord, on descend dans une petite chapelle dans laquelle une ouverture circulaire permet de puiser de l'eau de la source même de Saint-Gabriel.

VI — LE PRÉCIPICE (Djébel Kafzéh.)

D'après la tradition locale, la montagne d'où les Juifs voulaient précipiter Jésus, après l'avoir chassé de la synagogue, se trouve à l'extrémité du ravin qui, de Nazareth, descend droit au Sud vers la grande plaine d'Esdrelon. C'est le rocher à pic qui surplombe ce ravin à l'Est et qu'on aperçoit d'assez loin lorsqu'on vient de Djénin ou de Caïffa.

La route pour y arriver est assez mauvaise, et ne peut guère se faire qu'à pied. Après cinquante minutes de

(1) Cf. *Echos d'Orient*, t. X, p. 31-41; t. XIII, p. 365.

marche environ, elle aboutit à une touffe de cactus, au bord d'un rocher à pic qui domine de 200 mètres la plaine. Comme précipice, le lieu était bien choisi. On sait comment Jésus, « passant au milieu des Juifs, s'en alla », et cela, dit la tradition locale, à travers l'abîme, sur le versant d'en face.

On peut voir en cet endroit une petite abside d'église creusée dans le roc et des ruines de citernes ou de murs de soutènement, sans doute les ruines d'un petit couvent que nous mentionne déjà un document de 808, le *Commemoratorium de Casis Dei*, comme situé à un mille de Nazareth, vers le Sud, au lieu où les Juifs voulurent précipiter le Sauveur.

Ce sanctuaire est un des plus visités à l'époque des Croisades ; les pèlerins l'appellent *Saltus Domini* ou le *Sault du Seigneur*. C'est le sens du nom arabe actuel (1).

On trouvera peut-être que ce lieu, si convenable pour un précipice, ne s'accorde pas beaucoup avec le récit de saint Luc. Nous y lisons, en effet, que les Nazaréens « poussèrent Jésus hors de la ville, jusqu'au sommet du mont sur lequel leur ville était bâtie, pour l'en précipiter ».

On ne peut pas songer à faire avancer les maisons de la petite bourgade jusqu'en un lieu si éloigné. Comment donc ce précipice peut-il être celui dont parle l'Evangile ? Récemment, certains auteurs, frappés de cette difficulté, ont voulu placer le précipice soit sur quelque rocher abrupt dans la ville de Nazareth, où ils ne manquent pas, soit sur le Nébi Saïn. Mais ces localisations ne peuvent se réclamer d'aucune ancienne tradition, tandis que le *Sault du Seigneur* est vénéré au sud de Nazareth depuis plus de dix siècles. Avouons cependant que l'âpreté du site a très bien pu déterminer toute seule la tradition locale en faveur du Djébel Kafzéh. D'autre part, on pourrait peut-être entendre par « montagne » non pas un sommet isolé, mais l'ensemble du massif montagneux qui domine la plaine, et sur lequel la ville est bâtie.

(1) Ils voyaient même sur le versant opposé, empreintes dans le rocher, les traces de son corps et de ses habits, mais déjà Quaresmius se plaignait, au XVII[e] siècle, que l'indiscrétion des pèlerins les eût fait disparaître pour en emporter des souvenirs.

NOTRE-DAME DE L'EFFROI. — On peut y passer en revenant du précipice. C'est une petite chapelle, bâtie sur une colline un peu au sud de Nazareth, au milieu d'un bouquet d'arbres.

De cet endroit, la Vierge anxieuse, pleine d'*effroi*, aurait suivi des yeux le cortège des Juifs conduisant Jésus vers le précipice.

Ce trait n'est pas raconté dans l'Evangile. C'est une pensée pieuse et touchante, et qui n'a rien que de très vraisemblable. Mais ce détail n'apparaît qu'assez tard, au XVIe siècle, dans les récits de pèlerinage, et il ne peut guère se prévaloir d'une tradition orale ancienne. Le sommet où s'élève maintenant la chapelle de l'Effroi est mentionné plusieurs fois par les pèlerins du moyen âge. Ils y trouvent un couvent de moines grecs, puis un monastère de Bénédictines, vu encore debout par le pèlerin Nicolas de Poggibonsi en 1345, mais ne parlent pas du souvenir de l'Effroi.

Les pèlerins de cette époque y placent, d'ailleurs, d'autres souvenirs moins vraisemblables que celui-ci (1).

La chapelle actuelle date de 1882 et repose sur les fondements encore visibles de l'ancienne chapelle bénédictine. Elle appartient aux Pères Franciscains, ainsi que l'enclos assez étendu qui la renferme.

En face même de ce sanctuaire, sur une autre colline, près du chemin qui conduit directement au Précipice, les Grecs ont construit récemment une petite chapelle précédée d'un vestibule ouvert. Là, ils montrent à leurs pèlerins le lieu de l'Effroi de Marie.

C'est évidemment une contre-tradition, et qui n'a même pas pour elle l'apparence d'une raison ni l'excuse de la bonne foi.

NÉBI SAIN (PANORAMA). — A la fin de ces excursions pieuses, nous proposons aux pèlerins qui en ont le courage l'ascension de la montagne qui domine Nazareth vers

(1) Plusieurs itinéraires du commencement du XIIIe siècle mettent sur le sommet la maison de saint Zacharie et le lieu de la Visitation. Le vocable sous lequel était placé le couvent a sans doute été la cause de cette confusion, car le texte évangélique s'oppose absolument à cette localisation.

l'Ouest. Elle est couronnée par un petit *ouéli* musulman, le Nébi Saïn ou Nébi Ismaïl.

L'ascension, à partir de la *Mensa Christi*, est de dix minutes environ. On pourra visiter en chemin les établissements des *Frères des Ecoles chrétiennes* et des *Pères Salésiens;* au nord de ce dernier, dans l'enclos, s'élève une grandiose basilique dédiée à Jésus Adolescent.

Du sommet de la propriété des Pères Salésiens, la vue est une des plus étendues de toute la Galilée. On peut se faire facilement une idée de la situation respective des divers sanctuaires de Nazareth, et promener au loin son regard depuis la baie de Caïffa et la chaîne du Carmel jusqu'aux monts de Galaad au delà du lac de Tibériade, et depuis les montagnes de Samarie, au Sud, jusqu'aux sommets de la Galilée supérieure, au-dessus de Safed.

Au Nord, sur un mamelon isolé assez rapproché, on aperçoit le village de Seffouriéh, qui a remplacé l'antique Sepphoris. (Il suffit d'une matinée — trois heures de cheval aller et retour — pour faire cette excursion.)

SEPPHORIS, qui a eu dans les luttes des Juifs contre les Romains un rôle assez important, s'appela plus tard *Diocésarée.* Elle fut pendant quelque temps la capitale de la Galilée ; épargnée par les Romains à qui elle avait ouvert spontanément ses portes, elle servit, après la guerre, de refuge aux membres du Sanhédrin chassés de Jérusalem. C'était une ville assez prospère ; on y retrouve encore aujourd'hui des ruines importantes. Sepphoris revendique l'honneur d'être la patrie de saint Joachim et de sainte Anne.

Mentionnons, comme méritant une visite, les ruines d'une grande église à trois nefs, bâtie par les croisés. Elle a remplacé un édifice plus ancien, ainsi qu'en témoignent les colonnes monolithes et les chapiteaux corinthiens qui y sont employés. On a trouvé en cet endroit une inscription hébraïque.

Il y eut, à Sepphoris, un château fort des Templiers, et plus tard une forteresse arabe dont on voit encore les débris sur le mamelon isolé qui fut l'acropole de l'ancienne ville romaine.

Le village arabe de Seffouriéh compte environ 3 000 habitants musulmans assez fanatiques. Les ruines de l'ancienne basilique appartiennent aux Pères Franciscains de Nazareth qui vont y célébrer les offices à certains jours de fête.

CHAPITRE VI

De Nazareth à Tibériade

[*Voir la carte hors texte, p. 532.*]

ITINÉRAIRE. — Deux chemins conduisent de Nazareth à Tibé-
iade : l'un passe par Cana, l'autre par le Thabor. Le mieux
erait d'aller par l'un et de retourner par l'autre ; mais celui
le Cana est le seul praticable pour les voitures ; par le Thabor,
n ne peut aller en voiture que jusqu'au pied de la montagne
en descendant à la plaine d'Esdrelon par la route de Jérusalem,
uis en suivant une piste), et le reste doit être fait à cheval.
On peut toutefois, au retour de Tibériade, aller avec des mon-
ures de Loubiéh au Thabor (3 h. 1/2) et de là à Nazareth
2 h. 1/2), ce qui fait gagner un peu de temps, ou vice versa,
ller de Nazareth par le Thabor à Loubiéh.

Les voyageurs qui font leurs excursions en voiture doivent
onc aller et retourner par la même route, celle de Cana. Ils
ourront visiter le Thabor pendant leur séjour à Nazareth.

I — DE NAZARETH A TIBÉRIADE PAR LE THABOR

[*Environ 40 kilomètres.*]

DE NAZARETH AU THABOR. — Le chemin passe par la fontaine de la Vierge, suit encore un moment la route de Tibériade, puis, en face de l'hôpital des Frères de Saint-Jean de Dieu, s'en éloigne subitement ; il garde généralement la hauteur et est assez praticable.

Après deux heures environ, on voit se dresser en face le sommet arrondi du Thabor (en arabe Djébel et Tour). Au pied de la montagne, vers le Nord-Ouest, s'étage un petit village arabe d'assez misérable aspect ; c'est **Débouriéh**, l'ancienne ville qui portait le nom du Thabor. Notre-Seigneur y laissa ses apôtres, croit-on, avant de gravir

la montagne où il devait être transfiguré. C'est là aussi qu'il les retrouva (1), entourés d'une grande foule de pharisiens et de scribes qui disputaient avec eux. Les apôtres étaient assez confus, car on venait de leur amener un possédé, et ils n'avaient pas réussi à le guérir. On sait que, Jésus ayant demandé au père de l'enfant s'il avait la foi, celui-ci répondit avec un accent déchirant : « Je crois, Seigneur, mais venez au secours de mon incrédulité ! » Jésus délivra le possédé, puis il dit à ses apôtres, encore tout humiliés de leur impuissance : « Ce genre de démon ne peut être chassé que par la prière et le jeûne. »

Ce village solitaire, placé au pied de la montagne, convient bien à la scène du possédé. Et il n'y a guère de vraisemblance que la ville, du temps de Notre-Seigneur, fût à un autre endroit, car dans le village de Débouriéh actuel se trouve une source d'eau limpide, et c'est une chose trop rare et trop précieuse en Palestine, pour que la ville ancienne n'ait pas choisi cette position. D'ailleurs, des pèlerins dignes de foi ont vu, il y a peu d'années, les ruines d'une église dans ce village. Elle rappelait sans doute le miracle du possédé.

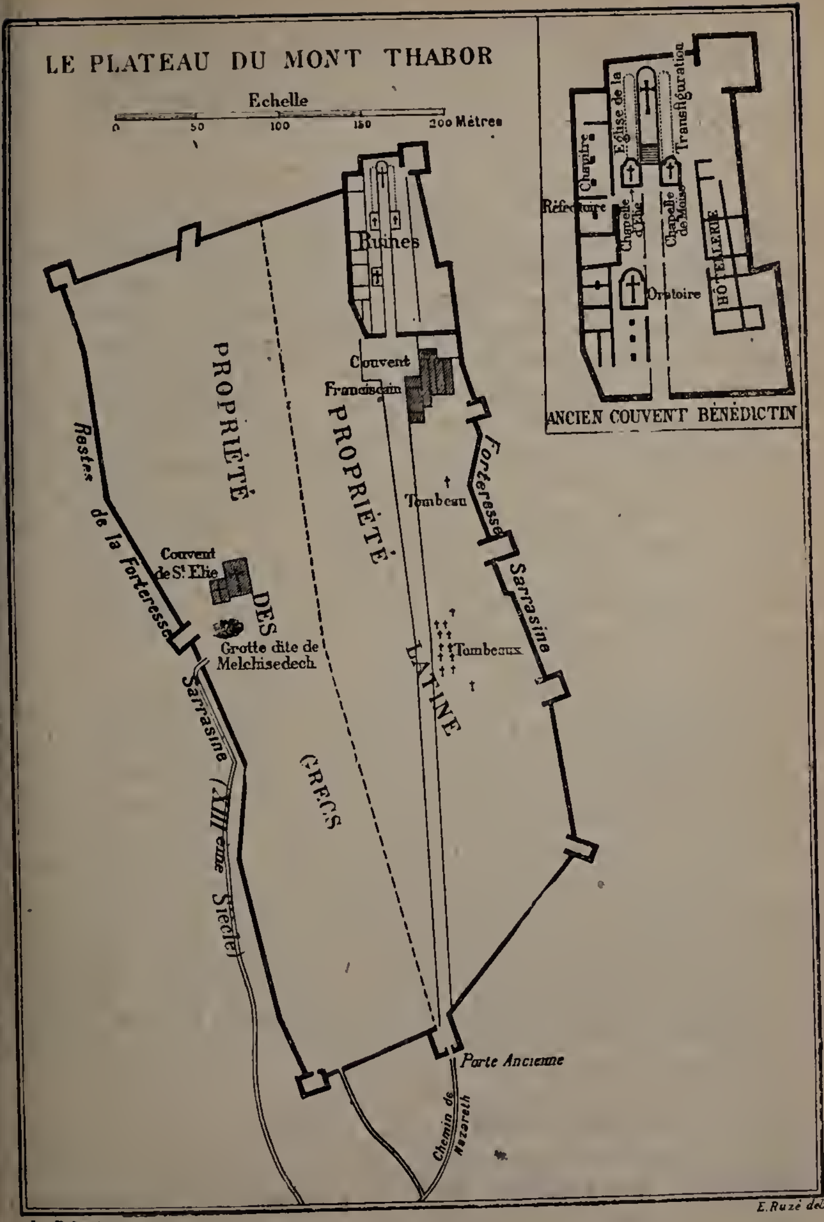
On laisse Débouriéh à droite, et un petit sentier conduit au pied même de la montagne. La montée, par un chemin en zigzag, est très pénible. Elle demande une demi-heure.

Si nous en croyons les récits d'Epiphane l'Hagiopolite et de Nicéphore, au beau temps du christianisme en Palestine, un *escalier monumental* conduisait du bas de la montagne jusqu'au sommet ; il avait 4 340 marches. Il aurait été l'œuvre de sainte Hélène. Aujourd'hui, toute trace en a disparu. On peut remarquer, au cours de l'ascension, les arbres qui boisent les pentes : le chêne vert, le caroubier, le lentisque et le styrax (ou aliboufier), qui y est très abondant ; du noyau de son fruit on fait des grains de chapelet.

Le sentier aboutit sur un petit plateau à peine incliné et entouré d'un mur.

Deux portes donnent accès dans l'enclos. Celle de gauche mène au couvent grec ; celle de droite, précédée d'un fossé et bâtie comme une vraie tour de forteresse, avec herse

(1) *Marc*, IX, 15



LE PLATEAU DU MONT THABOR
Echelle
0 50 100 150 200 Mètres
Ruines
Couvent Franciscain
PROPRIÉTÉ LATINE
PROPRIÉTÉ DES GRECS
Tombeau
Tombeaux
Couvent de St. Elie
Grotte dite de Melchisedech
Restes de la Forteresse Sarrasine (XIIIème Siècle)
Forteresse Sarrasine
Porte Ancienne
Chemin de Nazareth
Eglise de la Transfiguration
Chapitre
Réfectoire
Chapelle d'Elie
Chapelle de Moïse
Oratoire
HÔTELLERIE
ANCIEN COUVENT BÉNÉDICTIN
E. Ruzé delt

et mâchicoulis, donne accès dans la propriété des Pères Franciscains, où se trouve le sanctuaire principal du pèlerinage. (Voir page précédente le plan du sommet du mont Thabor.)

LE THABOR ✠

Une longue allée conduit jusqu'au petit couvent-hôtellerie des Pères, où l'on trouve une hospitalité toute cordiale. Dans le salon-divan de l'hôtellerie, un plan du sommet du Thabor, établi sur une grande échelle avec soin, permettra de visiter plus utilement les ruines.

Autour de la petite chapelle moderne (datant de 1873), on peut remarquer une intéressante collection de débris anciens de sculpture recueillis dans les ruines. Mais le vrai sommet du Thabor (562 mètres), n'est pas là ; il se trouve à une centaine de mètres plus loin, vers l'Est, sur une éminence couverte de ruines récemment déblayées par les soins des Pères Franciscains.

LA TRANSFIGURATION DE JÉSUS AU THABOR. — Lisons le récit de l'Evangile (1) :

Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit seuls, à l'écart, sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent étincelants, d'une blancheur aussi éclatante que la neige, et tels qu'aucun foulon sur la terre ne saurait blanchir ainsi. Puis Elie et Moïse leur apparurent, conversant avec Jésus. Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Maître, il nous est bon d'être ici ; dressons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Il ne savait ce qu'il disait, l'effroi les ayant saisis. Et une nuée les couvrit de son ombre et de la nuée sortit une voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le. » Aussitôt, regardant tout autour, ils ne virent plus personne, si ce n'est Jésus, seul avec eux. Comme ils descendaient de la montagne, il leur défendit de raconter à personne ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité des morts.

Le mont Thabor n'est pas mentionné nommément dans l'Evangile ni dans le reste du Nouveau Testament. Il y est sans doute fait allusion dans le passage où saint Pierre,

(1) *Marc* IX, 1-8. — Cf. *Matth.* XVII, 1-13 ; *Luc.* IX, 28-36.

parlant de la Transfiguration, s'exprime ainsi : « Quand *nous étions avec lui sur la montagne sainte.* » (1) En effet, le Thabor s'appelait couramment à cette époque, au dire des rabbins et même de Josèphe, la Montagne Sainte, comme Jérusalem s'appelle la Ville Sainte. Maintenant encore, son nom est Djébel et Tour, la « montagne par excellence », le même nom qui sert à désigner le mont des Oliviers, le Garizim et le Sinaï. Quoi qu'il en soit, on a de tout temps vénéré ici le souvenir de la Transfiguration. Déjà, saint Cyrille de Jérusalem (2), vers 348, et saint Jérôme (3) fixent clairement la Transfiguration sur le Thabor. Les pèlerins de l'âge suivant : Anonyme de Plaisance (vers 570), saint Arculfe (vers 670), et d'autres, attestent cette tradition, qui n'a contre elle aucune tradition rivale.

Dès le IVe siècle, la piété chrétienne avait élevé sur le Thabor une splendide basilique en l'honneur de ce mystère. Ce sont les ruines de cette basilique et des constructions qui l'ont remplacée que nous allons visiter

VISITE DES RUINES. — Une rue ancienne, déblayée à la fin du XIXe siècle, conduit directement à la basilique, à travers des pans de murs éboulés. A droite de cette route, on voit des restes importants, sans doute ceux d'une hôtellerie pour les pèlerins au moyen âge. A gauche, subsistent les débris d'un couvent de Bénédictins, établis ici en 1101, à la suite des conquêtes des croisés. Ils étaient à la fois chapelains de l'église et défenseurs de la forteresse. On remarque une petite chapelle qui a probablement servi d'oratoire aux Bénédictins, mais qui sûrement est bien antérieure à leur couvent. Elle est orientée et mesure 6 mètres de long sur 4 mètres de large à l'intérieur. L'abside était élevée au-dessus du niveau de l'église. Le prêtre devait célébrer tourné vers les fidèles. M. de Vogüé croyait pouvoir dater cette construction du IVe ou du Ve siècle.

En avançant vers l'Orient, on trouve, du même côté du chemin, le réfectoire, petite salle voûtée, avec des bancs

(1) *II Petr.* II, 18.
(2) Catéchèse XII, sur le Christ incarné, n° 12.
(3) Epitre XLVI, 13, 3. Epitre CVIII, 13, 6.

en maçonnerie courant tout autour et adossés au mur, puis la salle du Chapitre. Près de là se voit le seuil d'une grande porte flanquée de piliers encore en place.

LA BASILIQUE BYZANTINE. — De la porte, un large escalier, en partie taillé dans le roc, conduisait dans un espace fermé de tous côtés comme un fossé, et terminé vers l'Est par une abside très visible, où se dressait un autel rustique fait de pierres antiques ramassées dans les ruines. A droite et à gauche, surtout vers le fond, les pans de murs s'élevaient sur une grande hauteur, avec des débris d'escalier engagés dans l'épaisseur du blocage. C'est là que les pèlerins venaient vénérer le lieu de la Transfiguration, et c'est sur cet autel que se célébraient les offices solennels au jour de la fête ou les jours de pèlerinage.

Cet endroit, borné presque partout par le rocher, était l'ancienne crypte à une nef de la grande basilique de la Transfiguration. La voûte qui la recouvrait s'était éboulée depuis longtemps. Celle de l'église était également détruite.

La première basilique remonte probablement aux premiers empereurs byzantins. Elle avait trois nefs, dont l'extrémité orientale est encore visible. C'est dans la nef du milieu, en avant de l'autel, que s'ouvrait, comme une fosse, la *Confession*, au chevet de la crypte.

Les RR. Pères Franciscains ont commencé en 1921 à restaurer la vieille basilique, d'après les plans de M. l'architecte Barluzzi, à qui l'on devait déjà l'élégante silhouette de l'hôpital italien à Jérusalem.

LES MODIFICATIONS AU MOYEN AGE. — Au moyen âge, l'église, ruinée, dut être rebâtie par les croisés. Ils en modifièrent un peu la disposition, allongèrent la Confession, la recouvrirent d'une voûte et en firent une crypte isolée. Les Sarrasins comblèrent de pierres et de décombres toute la nef pour établir au-dessus une plate-forme et une tour de défense.

Les fidèles qui purent revenir sur la sainte montagne durent s'arrêter à la crypte et même à l'extrémité Ouest de celle-ci, car l'abside était tout ensevelie sous les terrassements de la forteresse. C'est ce qui explique la longueur démesurée de la crypte actuelle qui comprend la

partie ancienne et les travées relativement modernes que les religieux du XIIIe siècle avaient taillées dans le roc et aménagées en chapelle.

CHAPELLES DE MOISE ET D'ÉLIE. — En souvenir du mot de saint Pierre : *Seigneur, dressons ici trois tentes*, on bâtit de bonne heure au Thabor, à côté de la grande église dédiée au Sauveur, deux petites chapelles sous le vocable de Moïse et d'Elie. Les pèlerins les plus anciens les mentionnent (1) ; c'est ce qui les frappe tout de suite au Thabor. On peut reconnaître encore les vestiges de deux petites chapelles à droite et à gauche de la grande porte qui descend à la crypte. Elles ont à peine 8 mètres de long sur 4 mètres de large. Elles existaient évidemment du temps de l'église primitive et les moines du moyen âge les ont conservées et ornées. Dans celle de droite, dédiée à Moïse, une arcade en tiers-point, appuyée contre le mur, abrite un tombeau de quelque abbé du XIIe ou XIIIe siècle.

LA FORTERESSE. — Si l'on monte ensuite vers le Sud-Est, sur les débris de murs gigantesques qui entourent la crypte, on arrive à une tour du moyen âge entourée de fossés profonds et supportée par des substructions malheureusement bien ruinées. C'est la tour principale de la forteresse. A côté, les murs mêmes de l'église bâtis en gros appareil servaient de défense, et, du haut des terrasses, les moines armés durent plus d'une fois repousser les Sarrasins.

Le Thabor a toujours été un lieu fortifié. On peut reconnaître sur tout le tour du plateau les traces de deux enceintes. Celle du moyen âge, bâtie par les Sarrasins en 1213, est encore parfaitement visible ; elle avait 1 800 mètres de circuit ; l'entrée unique était à l'Ouest, et la porte actuelle n'est qu'une restauration de l'ancienne.

En dehors de cette enceinte enfermant une plus grande partie du plateau, on a retrouvé celle élevée par Josèphe en 68, au moment de la révolte des Juifs. Elle avait 3 kilomètres de tour.

(1) ANONYME DE PLAISANCE, ARCULFE, WILLIBALD, BÈDE.

L'ÉGLISE ET LE COUVENT GRECS DE SAINT-ÉLIE. — Le sommet du Thabor est actuellement coupé en deux parties par un mur qui va en ligne droite de l'Est à l'Ouest.

La partie Sud appartient aux Pères Franciscains; elle renferme le sanctuaire de la Transfiguration et les autres ruines que nous avons visitées. Celle du Nord appartient aux Grecs orthodoxes. Ils y ont, eux aussi, relevé les ruines d'une église ancienne dédiée au prophète Elie et ont bâti une petite hôtellerie pour les pèlerins orientaux. Un prêtre et deux ou trois moines y habitent d'ordinaire.

Nous savons qu'il y eut, durant toute l'époque chrétienne, plusieurs couvents distincts de divers rites établis sur le Thabor. Même quand les Bénédictins étaient maîtres de la montagne, à côté du monastère latin s'élevait un couvent grec dédié à saint Elie. Ce sont les ruines de ce couvent que les Grecs ont restaurées assez maladroitement et en déformant le plan primitif de l'église. Tout auprès de cette église, ils ont retrouvé une grotte qui, à tort ou à raison, était en grande vénération au moyen âge. On croyait, à cette époque, qu'elle avait servi d'habitation à Melchisédech. « C'est là que Melchisédech donna sa bénédiction à Abraham, qui lui coupa les cheveux et les ongles, car Melchisédech était velu... » (1) On y voit à l'intérieur des traces de peinture, et, en avant, les restes d'un vestibule. Peut-être ce lieu servit-il de retraite à quelque pieux ermite.

PANORAMA. — Des ruines de la basilique ou du haut de la terrasse des Pères, on jouit du plus beau panorama qu'on puisse rêver. Il faut le parcourir la carte à la main. Mentionnons seulement quelques points intéressants. A l'Est, le lac de Tibériade, avec la forte dépression qui se prolonge au Sud et où coule le Jourdain. Au Sud-Est, sur un petit monticule, à l'extrémité de la plaine, les ruines du château de Belvoir, qui défendait le passage du Jourdain au temps des Croisades. Dans la même direction, la ville de Beïsan. Au Sud, on aperçoit, se dressant au milieu de la vaste plaine d'Esdrelon, le Petit Hermon, sur les flancs duquel on distingue les deux villages bibliques d'En-

(1) DANIEL L'HIGOUMÈNE.

dor et de Naïm, et plus loin les monts Gelboë, où périrent Saül et Jonathas. Les environs de la ville de Djénin apparaissent au loin, au pied des montagnes de Samarie. Parmi ces monts, on distingue l'Hébal et une partie du Garizim. Un peu plus à gauche, les montagnes d'Ephraïm, voisines de Jérusalem, barrent l'horizon de leur ligne bleuâtre. Puis c'est le Carmel, qui dresse sa longue croupe vers l'Ouest et va piquer son promontoire dans la Méditerranée, qui scintille au soleil couchant. Au Nord, ce sont les collines de Galilée, qui s'élèvent insensiblement, dominées par le Grand Hermon, dont le front majestueux, blanc de neige pendant une grande partie de l'année, s'élève à près de 3 000 mètres, et, plus près, la montagne de Hattin, au mamelon double, dont le nom rappelle la chute du royaume latin de Jérusalem.

On aperçoit les diverses voies qui dans tous les sens sillonnent la grande plaine : celle de Jérusalem, qui, de Djénin, se dirige vers Nazareth ; celle de Caïffa à la vallée de Beïsan et au Jourdain, et celle qui, du village de Ledjoun, traverse en oblique la grande plaine, pour venir passer à l'est du Thabor ; c'est la grande route des caravanes d'Egypte à Damas. Cette route était gardée, au pied du Thabor, par le Khan et Toudjar ou Khan des marchands, immense caravansérail fortifié, construit en 1487. Ce khan comprend deux enceintes, deux véritables châteaux, à gauche et à droite de la route. Les ruines en sont imposantes. Dans la partie de droite coule une petite source.

HISTOIRE DU THABOR. — Repassons rapidement la liste des événements qui se sont accomplis sur cette montagne. Le Thabor est nommé plusieurs fois dans les Livres Saints, soit comme limite de tribu, soit comme terme de comparaison, dans les prophéties et les psaumes : *Le Thabor et l'Hermon exulteront au nom du Seigneur* (1). *Nabuchodonosor paraîtra comme le Thabor entre les montagnes* (2). C'est du sommet du Thabor que Débora et Barac, avec les 10 000 Israélites, épiaient l'armée des Cha-

(1) *Ps.* LXXXVIII, 13.
(2) *Jer.* XLVI, 18.

nanéens, commandés par Sisara. Les ennemis étaient allés camper à l'autre bout de la plaine, au pied du Carmel, près de Ledjoun (1).

Au signal de la prophétesse, Barac et ses braves se précipitent du sommet du Thabor sur l'armée ennemie. On sait la suite. Un orage éclate soudain sur les Chananéens ; les chars et les chevaux disparaissent dans les fondrières, les guerriers sont entraînés par le Cison, et le général Sisara, qui fuit, est tué par Jahel la cinnéenne avec un piquet de tente, tandis que Débora entonne son poétique chant de victoire.

Les batailles si célèbres de Gédéon contre les Madianites ; de Josias, roi de Juda, contre Néchao, roi d'Egypte ; de Saül contre les Philistins, se sont livrées au pied du mont Thabor, et il n'y a pas d'observatoire mieux placé pour faire comprendre ces récits de l'Histoire Sainte.

Quelques années après le grand événement qui rend à jamais célèbre pour nous le sommet de cette montagne, Josèphe, gouverneur de la Galilée, qui organisa la défense au moment de l'insurrection des Juifs sous le règne de Néron (l'an 66), se fortifia sur le Thabor, qu'il appelle Itabyrion, et y éleva à la hâte, en quarante jours, une grande enceinte, qui n'eut même pas les honneurs d'un siège. Les légions de Vespasien, campées au bas de la montagne, attirèrent les Juifs dans la plaine, en simulant une fuite, et les anéantirent tous.

A partir de ce moment, l'histoire du Thabor est celle du sanctuaire de la Transfiguration. Une belle église y est bâtie, probablement par la munificence impériale de Byzance ; de nombreux moines viennent s'établir sur ce sommet solitaire. Les pèlerins qui visitent la Palestine du ve siècle aux Croisades, mentionnent tous cette montagne avec son église et ses grottes saintes.

Les envahisseurs musulmans (636) ruinèrent ces monastères comme beaucoup d'autres. Mais, avec les croisés, une nouvelle période florissante s'ouvrit pour le Thabor. Les Bénédictins allemands, à la suite de Tancrède, prince de la Galilée, gravissent la sainte montagne et établissent non plus une série de cabanes comme les moines grecs

(1) *Jud.* IV, 6.

mais une véritable cité monastique, solidement bâtie et entourée de murs, comme on faisait en Occident. Ils relèvent les ruines de l'église. Mais à peine sont-ils installés que, en 1113, des hordes turques envahissent la montagne, massacrent les moines et pillent le couvent. Les Bénédictins y revinrent bientôt et tentèrent de s'y fortifier sérieusement. L'abbaye devint alors très prospère ; l'abbé du Thabor avait rang d'archevêque et portait les insignes épiscopaux. En 1185, les premières troupes de Saladin, celles qui devaient deux ans plus tard anéantir le royaume latin, tombent à l'improviste sur le Thabor. Le couvent grec et tout ce qui est hors des murs est détruit, pillé, et les moines sont massacrés, mais les Bénédictins résistent ; aidés de leurs serfs et des habitants du pays, ils parviennent à repousser l'ennemi.

En 1187, après la défaite de Hattin, ils doivent abandonner le sanctuaire. En 1213, le successeur de Saladin, Mélek-el-Adel, ayant résolu d'attaquer Saint-Jean-d'Acre et de chasser définitivement les croisés du rivage, voulut, avant de commencer l'attaque, se réserver une retraite assurée et une ligne de refuge derrière son armée, et il s'occupa de fortifier le sommet du Thabor. Des ingénieurs égyptiens dirigèrent les travaux, qui furent terminés en trois ans. On voit encore les restes de cette grande enceinte sur le plateau. Ce fut alors un vif émoi parmi les croisés d'Acre et de toute l'Europe. En 1215, Innocent III, au Concile de Latran, invoqua ce motif pour presser le départ de la cinquième Croisade. Toute l'armée chrétienne, qui se composait de 15 000 hommes, récemment arrivés d'Egypte, vint, en 1217, mettre le siège devant cette forteresse. On réussit à gravir la montagne et à s'établir devant la porte d'entrée actuelle. L'assaut dura dix-sept jours, mais la désunion entre les chefs rendit tous les efforts inutiles. L'armée dut tristement reprendre le chemin d'Acre, laissant derrière elle cette place si redoutée.

Mais, cette année même, Mélek-el-Adel, qui avait bâti la forteresse, donna l'ordre de la démolir, pour renforcer de ses hommes les garnisons de Jérusalem, de Kérak et de Damas. Les tours furent démantelées, et leurs débris comblèrent les fossés. Pendant la trêve de Frédéric II (1229-1239), des Frères hongrois, ceux qu'on devait plus tard

appeler *Ermites de Saint-Augustin*, vinrent occuper le Thabor. Ils bâtirent, en avant de l'église ensevelie sous les décombres, une petite chapelle qui continue l'ancienne crypte des Bénédictins. Cette chapelle fut visitée par saint Louis, en 1252. Mais, en 1263, Bibars, le même sultan qui ravagea Nazareth, détruisit la petite église du Thabor. Depuis cette époque, le Thabor demeura désert. Plus tard, les Franciscains établis à Nazareth y vinrent quelquefois célébrer les offices, même au péril de leur vie. Un pèlerin du XIVe siècle, Ludolphe de Sudheim, nous parle d'une de ces messes *célébrées sous les armes.*

La chapelle ancienne étant devenue tout à fait inhabitable, on choisit pour la célébration des offices une des salles encore debout dans les ruines du couvent. Enfin, en 1631, les Pères de Terre Sainte prennent définitivement possession du Thabor, toujours grâce à la bienveillance de Fakreddin, l'émir druse du Liban, dont l'autorité s'étendait alors jusqu'en Galilée. Depuis le milieu du siècle dernier seulement, les Pères Franciscains ont pu résider sur le sommet et pratiquer les fouilles qui ont donné de si beaux résultats et ont préparé la reconstruction de la vieille basilique (1).

BATAILLE DU THABOR (15 avril 1799). — Nous avons renvoyé à dessein à la fin de ce chapitre le récit de cette bataille livrée tout entière *dans la grande plaine d'Esdrelon*, autour du village d'El Fouléh, au lieu même où les Egyptiens, les Assyriens, les Madianites avaient, dans l'antiquité, livré de grands combats.

Bonaparte, campé devant Saint-Jean-d'Acre, avait envoyé Junot et Kléber, par Nazareth et Tibériade, vers Safed pour surveiller la route de Damas et arrêter l'armée turque de secours qui venait de ce côté. Après la rencontre de Cana, l'armée musulmane, facilement dispersée, s'était reformée rapidement et avait concentré tous ses effectifs autour du Khan et Toudjar, le « khan des marchands », au pied du Thabor.

Il y avait là plus de 25 000 hommes de toutes armes, dont la moitié de cavaliers.

Kléber fit avertir Bonaparte et résolut de tourner vers le Sud pour surprendre le rassemblement dans les vallées, mais il fut

(1) Cf. *Le Mont Thabor*, par le P. BARNABÉ D'ALSACE, O. F. M., Mersch, Paris, 1900.

prévenu, et, comme il débouchait dans la plaine, au pied du Thabor, il trouva devant lui l'armée ennemie massée autour du village d'Afouléh.

Il n'y avait pas à hésiter, la bataille se présentait, inévitable. Kléber, qui n'avait à sa disposition que 2 000 à 3 000 hommes pour résister à cette multitude, forme ses troupes en carré, avec les caissons et les équipages au centre, et marche vers Afouléh.

Tout à coup, 4 000 à 5 000 cavaliers ennemis se détachent de la masse grouillante et fondent comme un ouragan sur la petite troupe pour la disperser. Kléber s'arrête, serre les rangs, fait disposer au front de son carré des piquets de fer reliés par des chaînettes et attend l'assaut. Les mamelouks, embarrassés par les chaînettes, sont reçus par une violente fusillade ; ils déchargent leurs armes au hasard vers le carré et repartent au galop pour se reformer et renouveler l'assaut. Cette manœuvre dura depuis le point du jour jusqu'à midi. Immobile au fond de la plaine, accablé de faim, de soif et de chaleur, par surcroît manquant de munitions, la petite troupe restait encore entière. Les cavaliers arabes revenaient toujours, tentant de faire une trouée, poussaient des cris, faisaient cabrer leurs chevaux devant les premiers rangs. Les lignes tenaient quand même. On ne tirait plus qu'à bout portant. Mais le rempart de cadavres grossissait toujours sans que la masse ennemie en semblât diminuée. Il fallait songer à la retraite.

Tout à coup, vers une heure de l'après-midi, le canon retentit du côté d'Acre ; c'était Bonaparte qui accourait au secours de Kléber avec la division Bon, forte de 3 000 hommes. Il avait dissimulé sa marche le long des montagnes et il arrivait en plein champ de bataille, à l'autre extrémité de la plaine d'Esdrelon. Son plan est vite fixé ; il divise son infanterie en deux parties de manière à former avec les troupes de Kléber un vaste triangle de 4 kilomètres de côté, enveloppant l'ennemi. Sa cavalerie chargera dans la masse et la dispersera ; des détachements auxiliaires vont occuper Djénin et le pied du Thabor, de façon à rejeter les fuyards vers le Jourdain. A la première charge de cavalerie, les Arabes éperdus se dispersent et s'enfuient dans toutes les directions, comptant bien se reformer plus loin, mais ils rencontrent partout nos troupes et reviennent sur leurs pas. Finalement, ils s'engagent en un désordre indescriptible dans la vallée du Nahr Djaloud, vers le Jourdain, où beaucoup périssent. Alors les Français les culbutent, les poursuivent jusqu'à la nuit. Il y eut 6 000 Arabes tués et 500 chameaux capturés. Bonaparte n'avait perdu que 800 hommes et il était libre du côté de Damas.

DU THABOR A TIBÉRIADE (environ cinq heures de cheval). — La route ne présente d'autre intérêt que la vue magnifique dont on jouit, à la fin de l'étape, sur

Tibériade et sur le lac. Le sentier va passer au *Khan et Toudjar*, où l'on trouve une petite source d'eau potable.

On entre alors dans la région volcanique, où des blocs de basalte encombrent la route. Devant soi on voit au loin la colline de Hattin au double mamelon, célèbre par le désastre subi dans ses environs par les croisés en 1187. (Voir plus loin, p. 529.)

Bientôt, à l'extrémité d'un plateau assez fertile, on rencontre le village de Kefr Sabt, habité par des Algériens qui ont quitté leur patrie avec Abd-el-Kader, en 1847. Ce village est relativement prospère; les champs sont cultivés. Il y a aussi, dans cette région, plusieurs colonies d'émigrés: Circassiens, Juifs ou Soudanais, dont les champs en assez bon état contrastent avec ceux des fellahs de Palestine.

Le sentier descend ensuite dans une vallée étroite. Cinq minutes après le village, dans une fosse entourée de blocs de basalte, jaillit une petite source d'eau à peine potable, l'Aïn Séflah, souvent à sec en été. Puis l'on descend dans la vallée large et bien cultivée du ouadi Fedjas. Avant d'y arriver, au bas de la descente, on aperçoit quelques ruines assez étendues, c'est le Khirbet Daméh, l'ancienne *Damah*, ville lévitique de la tribu de Zabulon (1).

Si l'on remonte un peu le torrent qu'on avait à gauche, on trouve une source abondante et limpide, l'*Aïn Daméh*. Par delà, se voient les débris d'un ancien aqueduc.

Après avoir traversé la vallée, le sentier passe près d'un arbre épineux isolé, un *doumm* (ou *Zizîphus Spina Christi*). On monte par des pentes douces, et, en une demi-heure, on est en vue de Tibériade. Là, comme par un coup de baguette magique, se dévoile subitement le plus merveilleux panorama; c'est le lac de Génésareth, profondément encaissé entre les montagnes de Gaulanitide, qui dressent à l'Orient leur barrière gigantesque, et les hauts plateaux de Galilée qui le dominent à pic du côté de l'Occident. Sur les rives de cette mer, aujourd'hui désertes, autrefois si peuplées et si riches, Jésus passa les années de sa vie publique. Là-bas les terrasses et les coupoles

(1) *Jos.* XXI, 35.

blanches de Tibériade, encerclées de la muraille noire qui lui servait autrefois de rempart, font comme une tache éblouissante entre la nappe bleue du lac et les masses noirâtres de basalte qui marquent la côte.

La descente est fort rapide ; il est prudent de la faire à pied. Elle dure environ trois quarts d'heure. A peu près à mi-côte, un petit bosquet et quelques jardins, près d'un tombeau de santon musulman, font deviner une source, l'Aïn *Nasr ed Din*. On peut s'y reposer un moment.

De là, en vingt-cinq minutes, on a atteint les premières maisons de Tibériade.

II — DE NAZARETH A TIBÉRIADE PAR CANA ET HATTIN

[*Environ 30 kilomètres.*
En voiture : 4 h. 1/2 ; en automobile : 1 h. 1/4.]

REINÉH. — La route carrossable de Nazareth à Tibériade passe par la fontaine de la Vierge, laisse à gauche l'orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph, puis à droite celui des Frères de Saint-Jean de Dieu ; monte en zigzags les collines qui dominent la ville au Nord-Est et d'où l'on aperçoit Sepphoris (1) vers le Nord-Ouest, puis redescend vers *Reinéh*, un village de 1 000 habitants environ, en majeure partie chrétiens. On voit, à droite de la route, la petite église latine (110 fidèles), desservie par un prêtre du patriarcat de Jérusalem.

Après un petit col, la route descend vers Cana par une pente très rapide et très mauvaise. On aperçoit à gauche, sur une hauteur, le village de El Méched, l'ancienne Geth-Opher, patrie du prophète Jonas (2). Auprès du village, un petit ouéli occuperait l'emplacement de son tombeau, déjà mentionné par saint Epiphane au IVe siècle. Les musulmans l'ont en grande vénération.

On traverse alors au bord d'une prairie un petit ruisseau venant d'une source voisine, Aïn el Djozéh, la fontaine

(1) Voir ci-dessus, p. 459.
(2) *IV Reg.* XIV, 25.

dite du *Cresson* au temps des Croisades. Le 1er mai 1187 eut lieu en cet endroit le premier engagement entre les Francs, au nombre de 700, dont 150 chevaliers seulement, et l'avant-garde de l'armée de Saladin, forte de 7 000 hommes. Tous les latins y périrent, sauf le grand-maître du Temple et trois de ses chevaliers.

CANA DE GALILÉE (KEFR-KENNA). — Enfin, on atteint les premiers jardins de Cana. Des haies de cactus bordent le chemin qui aboutit à une petite place au milieu de laquelle coule une source limpide et abondante. Un sarcophage antique sert d'abreuvoir pour les bestiaux. C'est à cette source sans doute que fut puisée l'eau miraculeusement changée en vin par Jésus au repas des *noces*. Les anciens pèlerins venaient s'y baigner par dévotion (1).

En entrant dans le village, on voit, à droite, la nouvelle église des Grecs unis, et plus loin, à gauche, l'église des Grecs orthodoxes. Ces derniers montrent deux gros et lourds bassins en pierre comme étant les urnes des noces de Cana. Inutile de faire remarquer que ces souvenirs n'ont même pas pour eux la vraisemblance ; ce sont deux baptistères d'anciennes églises grecques des derniers siècles.

Cana est surtout célèbre par le miracle que *Jésus fit à un festin de noces* en changeant l'eau en vin (2).

C'est aussi la patrie de Nathanaël, comme l'affirme saint Jean (3). Il fut amené à Jésus par Philippe et devint un des douze apôtres, celui que les autres évangélistes appellent Barthélemy.

(1) ANONYME DE PLAISANCE.

(2) *Joan.* II. D'autres sites, même dans la Galilée, portent le nom de Cana.

Si ces lieux peuvent aussi bien que Kefr-Kenna, convenir au récit évangélique, aucun autre que celui-ci ne correspond aux indications des pèlerins sur la situation du Cana de saint Jean. La position de cette ville nous est donnée, en effet, avec une précision toute géométrique, puisque ces auteurs nous donnent ses distances relativement à deux points bien certains : Nazareth et Sepphoris. D'après Theodosius (vers 530), Sepphoris est à égale distance de Cana et de Nazareth, et l'Anonyme de Plaisance, venant de Ptolémaïs, signale Cana à trois milles (4 kil. 1/2) au delà de Sepphoris, ce qui est bien la distance qui existe, soit de Sepphoris à Cana, soit de Sepphoris à Nazareth.

(3) *Joan.* I, 45 ; XXI, 2.

Cana est maintenant un village d'un millier d'habitants, dont 500 musulmans, 100 catholiques, latins ou grecs unis, et 400 orthodoxes; les protestants y ont aussi une mission et une quarantaine de fidèles. Les Sœurs Franciscaines missionnaires d'Egypte (Italiennes) ont fondé ici une école.

LE LIEU DU MIRACLE DES NOCES ✝. — C'est dans l'*église paroissiale* des Pères Franciscains qu'on vénère l'emplacement de la salle du festin où Jésus changea l'eau en vin. La chapelle actuelle est de construction récente, mais des fouilles pratiquées par les Pères Franciscains ont démontré qu'elle occupait l'emplacement d'un monument plus ancien. Nous savons, par le témoignage de l'Anonyme de Plaisance, qu'il y avait déjà une église au lieu des noces au VIe siècle, et le naïf pèlerin nous raconte même qu'il écrivit sur les murs son nom et celui de ses parents. On la trouve encore debout ou restaurée au moyen âge, sous le nom de *Maison du Majordome* ou de l'*Architriclin*. Nous savons aussi qu'au XVIe et au XVIIe siècle une mosquée à deux nefs avait remplacé l'église et qu'un souterrain, à l'intérieur de la mosquée, marquait le lieu du miracle (1). Rappelons ici le récit évangélique :

(1) Les ruines de ces vieux monuments ont été mises à jour récemment dans l'intérieur de l'église, à un niveau un peu inférieur. On a trouvé des bases de colonnes et de piliers, des débris de mosaïques et une inscription hébraïque, malheureusement assez mutilée et difficile à interpréter. Cette inscription indique-t-elle la présence d'une synagogue en cet endroit, ou peut-elle appartenir à une église bâtie par des Juifs convertis, comme on en trouve plusieurs bâties par le comte Joseph de Tibériade, à l'époque de Constantin ? Nous ne savons. M. Clermont Ganneau a proposé la lecture suivante : « En bonne mémoire : Yoséh, fils de Tanhum, fils de Butâh, et ses enfants, lesquels ont fait cette T B L H Que la bénédiction soit pour eux. Amen. » Les quatre lettres T B L H peuvent se lire *tabulah*, mot rabbinique emprunté au latin *tabula*, table. On peut également y voir le mot araméen *tablita*, qui signifie autel.

On a découvert sous l'autel de l'église actuelle une crypte où, sur la foi des récits anciens, on a placé l'inscription suivante en latin : « Ici étaient les six cruches d'eau. »

Mais il nous sera bien permis de faire remarquer avec le P. Nau, Jésuite, qui, à la fin du XVIIe siècle, visitait Cana, que « ce souterrain peut encore convenir pour le cellier ou cave où étaient déposées les cruches, mais qu'il ne convient guère pour le réfectoire ou salle du festin. »

Et le troisième jour, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la Mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. Le vin étant venu à manquer, la Mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et vous ? (1) Mon heure n'est pas encore venue. » Sa Mère dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là six urnes de pierre destinées aux ablutions des Juifs et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces urnes. » Et ils les remplirent jusqu'au haut. Et il leur dit : « Puisez maintenant et portez-en au maître du festin » ; et ils en portèrent. Dès que le maître du festin eut goûté l'eau changée en vin (il ne savait pas d'où venait ce vin, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient), il interpella l'époux et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et, après qu'on a bu abondamment, le moins bon ; mais toi, tu as gardé le bon jusqu'à ce moment. » Tel fut, à Cana de Galilée, le premier des miracles que fit Jésus, et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui (2).

L'Evangile ne dit pas quel était l'époux des noces de Cana. Il serait téméraire de suppléer à ce silence. Le nom de Cananéen, donné par saint Matthieu à l'apôtre Simon, n'indique pas son lieu d'origine mais la secte juive des zélateurs dont il faisait partie ; c'est ce qu'affirme expressément saint Luc quand il l'appelle Simon le Zélote, le Zélateur (3). Peut-être était-ce Nathanaël, sûrement originaire de Cana, et en ce temps-là nouveau disciple ; on s'expliquerait alors qu'il eût invité Jésus, comme saint Matthieu après son appel.

On peut, en sortant de l'église, visiter l'hospice des Pères Franciscains qui ne manquent pas d'offrir aux pèlerins, en souvenir du miracle de Jésus, un verre de l'excellent vin rosé de Cana.

LA CHAPELLE DE SAINT-BARTHÉLEMY. — A l'extrémité du village, au milieu du cimetière catholique, une petite chapelle est dédiée à saint Barthélemy (4), appelé aussi Nathanaël.

(1) « Femme » n'a pas ici un sens dépréciatif. L'expression : « Qu'y a-t-il entre moi et vous », équivaut à cette autre : « Laissez-moi faire », ou « Soyez tranquille ».
(2) *Joan.* II, 1-11.
(3) *Luc* VI, 15 ; *Act.* I, 13.
(4) Barthélemy signifie « fils de Tolmaï » (Bartolmaï).

Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : « Nous avons trouvé celui dont Moïse a écrit dans la Loi, ainsi que les prophètes : « C'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. » Nathanaël lui répondit : « Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon ? » Philippe lui dit : « Viens et vois. » Jésus vit venir vers lui Nathanaël et il dit en parlant de lui : « Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a nul artifice. » Nathanaël lui dit : « D'où me connaissez-vous ? » Jésus repartit et lui dit : « Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » Nathanaël lui répondit : « Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. » Jésus lui repartit : « Parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier, tu crois ! Tu verras de plus grandes choses que celles-là. » Et il ajouta : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez désormais le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » (1)

Cette chapelle, déjà si vénérable par cela seul qu'elle nous rappelle le souvenir d'un apôtre de Cana, serait bâtie, dit-on, sur l'emplacement de la maison de Nathanaël. Elle est de construction récente. Nous devons avouer qu'aucun document sérieux ne l'authentique (2).

LE CHAMP DES ÉPIS. — Après avoir quitté Cana, la route descend dans une vallée assez large, le ouadi Roummanéh, et remonte la pente douce de cette vallée jusqu'à *Loubiéh*. C'est dans ces champs, dit une tradition, que les disciples de Jésus, passant au milieu des blés un jour de sabbat et ayant faim, se mirent à arracher des épis et à les manger, au grand scandale des pharisiens qui virent là un acte assimilable à la moisson. Ils se plaignirent à Jésus en disant : « Voici que vos disciples font ce qu'il n'est pas permis de faire aux jours de sabbat. » Les évangélistes sont trop sobres de détails topographiques pour que nous puissions trouver dans leur récit un contrôle de la tradition locale. Nous la mentionnons donc pour ce qu'elle vaut, heureux toujours de nous remémorer un trait de plus de la vie de Jésus en Galilée.

On voit, à gauche, le petit village de *Touraan*. A droite, derrière un mamelon, se cache celui de *Ech Chedjéra*. Une Société israélite a acheté en 1902 toute cette région, pour y établir une colonie agricole.

(1) *Joan.* I, 45-51.
(2) Cf. GUÉRIN, *Galilée*.

C'est vers ce point que Junot livra, dès le 8 avril 1799, la bataille dite de Cana et arrêta l'avant-garde de l'armee turque de secours qui venaient de Damas. (Voir plus haut, p. 520.)

Loubiéh, que la route carrossable laisse à droite, au bout de la petite plaine, est un gros village musulman sans histoire. Cette localité marque à peu près le milieu de l'étape. C'est aussi le point de la route d'où l'on peut le plus facilement gagner le Thabor.

Après avoir dépassé Loubiéh, la route s'engage sur les pentes de collines pierreuses, toutes hérissées de débris de basalte. Nous entrons dans la zone volcanique qui entoure le lac de Tibériade. Le trajet serait assez monotone, si quelques souvenirs ne venaient peupler cette solitude : le *Discours sur la montagne*, dans lequel Notre-Seigneur proclama devant une foule nombreuse les huit béatitudes, qui forment tout le programme de la vie chrétienne, et la *bataille de Hattin*, livrée entre les armées de Saladin et toutes les forces réunies du pauvre royaume latin de Jérusalem, où tant de guerriers francs périrent et où fut anéantie à jamais la domination franque en Palestine.

KOUROUN HATTIN (MONT DES BÉATITUDES ?). — Une petite colline rocheuse (361 mètres), que l'on aperçoit vers le Nord, passe, depuis les Croisades, pour avoir été le théâtre du *Discours sur la montagne*. Elle est couronnée par deux mamelons assez rapprochés, qui, vus de certain côté, ressemblent assez à des cornes, ce qui lui a valu le nom de *Kouroun Hattin* (les Cornes de Hattin). C'est là que Jésus, assis au sommet de la colline et entouré d'une grande foule venue de tous les points de la Judée, de la Galilée et de la Samarie, aurait donné cette suite complète d'enseignements que les évangélistes nous ont conservés sous le nom de *Discours sur la montagne*. Ils commencent par les béatitudes chrétiennes, qui renversent toutes les idées du monde sur le bonheur. Nous les citons d'après saint Matthieu :

Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Heureux

les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux (1).

Suivent les sublimes leçons du Maître sur la charité, le bon exemple, le scandale, l'humilité, le pardon des injures. Il faut les lire dans le texte sacré lui-même.

Disons cependant que les versets qui précèdent ou suivent ces instructions dans saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, semblent rapprocher la montagne sur laquelle parlait Jésus des bords mêmes du lac de Génésareth, dans le voisinage immédiat de Capharnaüm (2), deux conditions qui manquent totalement à Kouroun Hattin, nous l'avons dit plus haut (3). Aussi, cette tradition n'a pour elle aucun témoignage bien ancien. Nous l'avons citée uniquement parce que le nom de Kouroun Hattin, devenu maintenant partout synonyme de Mont des Béatitudes, nous donne l'occasion de signaler un fait évangélique qui s'est accompli dans cette région, bien que plus près du lac.

BATAILLE DE HATTIN. — Le souvenir de la bataille de Hattin est plus sûr et plus précis. Les auteurs ne manquent pas, arabes ou occidentaux, qui en ont fait le récit détaillé, et elle a eu trop d'importance pour ne pas nous arrêter un moment.

C'était au mois de juillet 1187. Harcelé depuis son établissement par les hordes musulmanes de la Syrie et de l'Egypte, le petit royaume latin avait dû son salut à l'isolement et parfois même à l'inimitié des deux grandes fractions de l'empire de Mahomet. Plus d'une fois, les sultans d'Egypte avaient servi les

(1) *Matth.* V.

(2) Tout près de Capharnaüm (Tell Houm), à cinquante minutes à peine du lac deux vieux térébinthes, isolés sur le sommet d'un mamelon, portent encore le nom de *Chedjérat et Moubarakat*, « arbres de la bénédiction ». Nous n'oserions affirmer que c'est bien le lieu précis du sermon sur la montagne. Du moins, ce site convient parfaitement aux indications topographiques du saint Evangile.

(3) Saint Jérôme (*in Matth.* t. XXVI, col. 33) nous avertit que la tradition touchant le lieu des béatitudes s'était déjà perdue de son temps.

intérêts des latins en arrêtant la marche triomphale des Atabecs d'Alep ou de Damas. Mais la dernière heure avait sonné. Saladin, définitivement maître de la Syrie et de l'Egypte, réunissait autour de lui toutes les forces sarrasines, et son premier acte, après la prise de Damas, avait été la concentration des forces immenses de son empire contre la principauté franque qui coupait en deux ses États et profanait le temple saint (mosquée d'Omar) de Jérusalem.

C'est du lac de Tibériade, de la vallée du haut Jourdain, qu'arrivaient de tous côtés les cavaliers musulmans de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Arménie, du Turkestan.

Les Francs avaient réuni en Galilée, autour de Sepphoris (Seffouriéh), près de Nazareth, toutes les forces disponibles du royaume. On avait même dégarni les forteresses. Le reliquaire de la vraie Croix, apporté de Jérusalem, devait précéder l'armée pendant le grand combat d'où dépendait le sort de toute la Palestine. Les milices des Templiers et des Hospitaliers, commandées par leurs grands maîtres, avaient été mobilisées. Raymond, prince de Tripoli et de Tibériade, et Renaud de Châtillon, prince d'Oultre-Jourdain, étaient à la tête des autres troupes. Il y avait en tout près de 60 000 hommes, dont plus de 2 000 chevaliers.

Le 2 juillet, Saladin passa le Jourdain pour faire sortir les Francs de leur camp de Seffouriéh. Il alla prendre Tibériade, qui fut enlevée en une heure, pillée et incendiée. La tactique de Saladin lui réussit. Cédant à des conseils téméraires, le roi Guy de Lusignan quitta, le 3 juillet, les eaux de Seffouriéh et sa belle plaine, si favorable aux troupes franques, pour marcher au-devant de Saladin, dans une région sans eau, à travers des collines pierreuses, où la lourde chevalerie latine devait difficilement résister à la légère cavalerie arabe. Le 3 au soir, après une journée de marche pénible, par une chaleur atroce, sans avoir bu depuis Seffouriéh, l'armée chrétienne arriva sur les hauteurs de Hattin, en face de l'avant-garde sarrasine. La nuit se passa dans les tortures de la soif. Hommes et chevaux, haletants, oppressés sous leurs lourdes armures, attendaient le jour avec impatience. On espérait s'ouvrir le lendemain, avec l'épée, un chemin vers le lac.

Le soleil se leva enfin, plus impitoyable encore que la veille. La multitude innombrable des Sarrasins tournant le coteau entoura bientôt l'armée latine, sans qu'elle eût le temps même de se défendre. La bataille prit aussitôt l'orientation prévue, la marche vers le lac, qui miroitait sous les feux du soleil. Pour le reste, on comptait sur la valeur si connue des chevaliers.

Saladin comprit la tactique et concentra tous ses efforts à arrêter cette marche, ne s'engageant jamais à fond, de peur d'être culbuté, mais se présentant et reculant lentement. Aux

ardeurs du soleil s'ajoutait le terrible *khamsin*, le vent d'Est, dont le souffle brûlant épuisait chevaux et cavaliers. Pour doubler le tourment de la soif, les Sarrasins mirent le feu aux herbes sèches qui couvraient la terre. La flamme et la fumée arrivaient face à l'armée chrétienne et rendaient la chaleur insupportable. Raymond, prince de Tripoli, voyant que tout était perdu, rassembla autour de lui quelques chevaliers et, tournant bride, chargea vigoureusement, se fit une trouée dans les rangs sarrasins, et s'enfuit au galop vers Tripoli. Les gens de pied, les archers et les valets, jetaient leurs armes et se rendaient sans résistance. A côté de ces défections, bien explicables du reste, on vit tout ce que peut l'héroïsme. Les Hospitaliers et les Templiers, groupés autour du roi, se battirent comme des lions. Ils ne vidaient les arçons, nous disent les chroniqueurs arabes, que lorsque leur cheval était tué à coups de flèches ou de lance. La vraie Croix, passée successivement par les mains de trois évêques blessés, fut prise. Ce fut le signal d'une complète déroute.

Le roi Guy de Lusignan, les barons et les chevaliers survivants se retirèrent alors sur la colline de Hattin. On y dressa la tente royale, et bientôt la hauteur resta seule comme un îlot indemne au milieu du vaste champ de carnage, rempli de blessés et de prisonniers.

Ils étaient à peine cent cinquante autour du roi. L'élite des Sarrasins donna l'assaut et recula par trois fois devant la charge offensive des Francs. Enfin, le pavillon du roi tomba, les survivants furent faits prisonniers. On dressa aussitôt au même endroit le pavillon de Saladin. C'est là que le vainqueur fit comparaître ses nobles captifs : le roi, les grands maîtres de l'Hôpital et du Temple, Renaud de Châtillon, l'ennemi personnel de Saladin, et une foule de chevaliers.

Les Sarrasins éprouvaient une joie féroce à contempler la figure triste et contractée par la souffrance de ces fameux moines-soldats qui les avaient si souvent battus. Tous les Hospitaliers et les Templiers furent décapités sans exception. Guy de Lusignan fut traité avec douceur par Saladin, qui lui fit boire un sorbet à l'eau de rose. Renaud de Châtillon était assis à côté du roi, dans la tente de Saladin. On raconte que, après avoir bu, le roi lui passa la coupe ; Saladin, s'en apercevant, protesta qu'il ne lui avait pas offert à boire parce qu'il avait juré de lui trancher la tête de sa main, et qu'il ne le pourrait après lui avoir donné les témoignages de l'hospitalité. Au même moment, il lui trancha la tête.

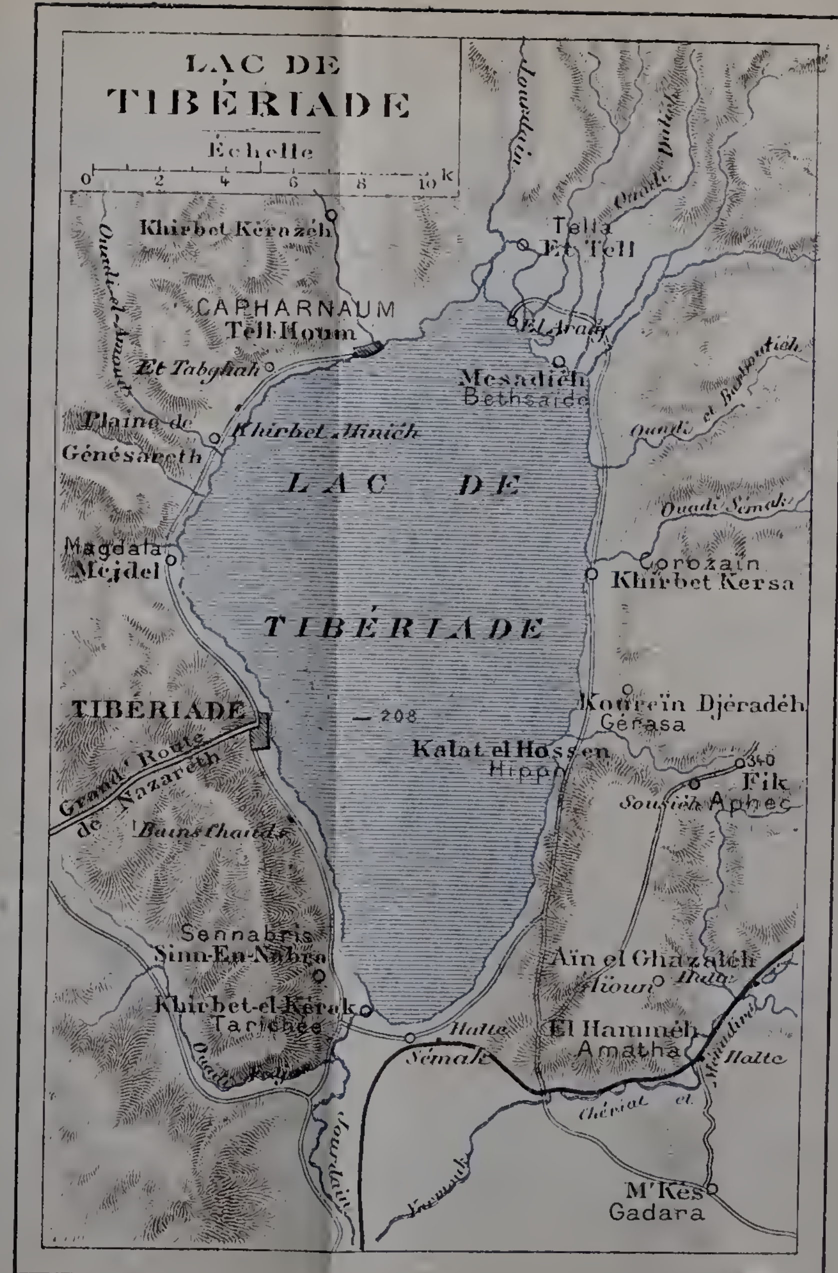
Les historiens arabes ne se lassent pas de décrire la grandeur de la défaite. Il y eut 20 000 morts et plus de 30 000 prisonniers. Les cordages des tentes ne suffirent pas à les lier. On les donnait à vil prix, et un fakir musulman qui en avait un en son pouvoir le vendit pour une paire de sandales.

La croix, reliquaire du bois sacré, fut portée à Damas comm un trophée, le Christ cloué la tête en bas.

C'en était bien fini du royaume de Jérusalem ; toutes l places de l'intérieur se rendirent sans résistance, et tout l'effo des dernières Croisades ne put réparer ce désastre, dont gémisse encore tous les cœurs chrétiens en Palestine.

LA MULTIPLICATION DES PAINS. — Un peu plus loi vers le Nord, on montre au voyageur quelques blo informes de basalte qui indiqueraient le lieu de la mult plication des sept pains et des deux poissons. L'endro s'appelle en arabe *Adjaret en Nasara* (la Pierre des chr tiens), nom qui indique bien assez que la tradition aral ne prend pas la responsabilité de l'exactitude de cette loc lisation. Ici, en effet, la divergence entre la tradition le récit évangélique est encore plus criante qu'à Kouron Hattin pour les Béatitudes. Il ne s'agit plus, en effet, d voisinage plus ou moins immédiat du lac et de Caphai naüm, mais bien des deux rives opposées du lac de Gén sareth. L'Evangile affirme que cette multiplication des se pains, aussi bien que celle des cinq pains, eut lieu d côté Est du lac, auprès de la ville de Bethsaïde. Mais cett rive a été longtemps infestée par les tribus bédouines. Ell n'est pas, maintenant encore, d'un accès très facile. C'e probablement ce qui a porté les pèlerins du moyen âg à mettre ce miracle sur le chemin où ils passaient. On n peut accepter cette transposition — même bien intention née, — et nous renvoyons ce récit à la visite de Bethsaïde

Un peu après, on laisse à gauche une colonie juive d fondation récente, puis l'on arrive, par une descente rapide à la ville de Tibériade.


LAC DE TIBÉRIADE
Échelle
0 2 4 6 8 10 k
Khirbet Kérazéh
CAPHARNAUM
Tell Houm
Et Tabghah
Tella
Et Tell
El Araj
Mesadiéh
Bethsaïde
Plaine de Génésareth
Khirbet Minich
LAC DE TIBÉRIADE
Ouadi Semak
Magdala
Mejdel
Corozaïn
Khirbet Kersa
TIBÉRIADE
Grand' Route de Nazareth
Bains Chauds
— 208
Kourcïn Djéradéh
Gérasa
Kalat el Hossen
Hippos
Fik
Aphec
Sennabris
Sinn-En-Nabra
Khirbet-el-Kérak
Tarichée
Aïn el Ghazaléh
Halte
Semakh
El Hamméh
Amatha
Halte
Chériat el
Jourdain
M'Kès
Gadara

E.Ruzé Gr.

CHAPITRE VII

Le lac de Génésareth

[*Voir la carte hors texte, p. 552.*]

RENSEIGNEMENTS POUR L'EXCURSION. — On loge, à Tibériade, à la Casa Nova des Pères Franciscains où à l'hôtel allemand. La ville n'offre guère au visiteur que l'intérêt du pittoresque.

Après Tibériade, les localités les plus intéressantes à voir sont les points évangéliques de *Magdala*, *Capharnaüm*, *Bethsaïde*, *Corozaïn*, tous situés sur la vaste courbe décrite par les eaux du lac, au Nord.

A moins de disposer de plusieurs jours et de visiter alors tout en détail, c'est en barque qu'on peut faire la visite la plus complète et la plus intéressante des rives du lac. L'excursion par terre amène quelques déceptions quand on veut faire de la topographie trop exacte, tant le désert est devenu complet sur l'emplacement des villes évangéliques. De la barque, au contraire, le cadre, embrassé d'un seul coup d'œil, s'emplit des seuls grands souvenirs qu'on peut, le *Guide* en main, revoir l'un après l'autre au cours d'une promenade incomparable.

On peut partir dans la direction de *Magdala* et de *Capharnaüm*. Si l'on veut atterrir un instant, on jouira de la plus fraternelle hospitalité, soit chez les Allemands catholiques d'*Aïn Tabghah*, soit au petit couvent franciscain de *Tell Houm*. On peut remonter jusqu'à l'embouchure dormante du Jourdain, voir le site de *Bethsaïde* et revenir à l'Est par *Corozaïn*, *Gérasa*, *Hippos*, etc.

C'est l'ordre que nous adoptons dans les renseignements qui suivent ; nous commençons par Tibériade, et, prenant ensuite la ligne du Nord, nous faisons le tour complet du lac évangélique.

I — LE LAC

ASPECT. — Cette mer en miniature, joyau de la Galilée, est un des trois bassins que le Jourdain remplit dans sa course vers le Sud. Son origine volcanique est amplement

démontrée par sa configuration et par la présence d'eaux thermales et de roches basaltiques sur tout le rivage, que des tremblements de terre secouent de temps à autre. La surface de ses eaux est à 208 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Elle mesure 21 kilomètres de longueur sur une largeur extrême de 12 kilomètres. La profondeur, d'après les soudages, varie de 20 à 45 mètres dans la direction du Sud au Nord. Mais ces chiffres semblent exagérés, car les courants ont faussé les mensurations. C'est plutôt 12 à 18 mètres qu'il faudrait dire. Il y a cependant des gouffres qui descendent à 250 mètres.

NOMS. — La forme allongée du lac, le murmure des flots suggéraient aux Hébreux l'idée du kinnor, sorte de lyre dont ils lui avaient primitivement donné le nom, *Kinnéreth*. Après la captivité de Babylone, on l'appela *mer de Génésar* ou de *Génésareth*, de la plaine fleurie qui, au Nord-Ouest, en borde les rives. Puis *Tibériade* lui donna aussi son nom, et l'on dit encore : *mer de Galilée*, à cause de la province (1).

LES SOUVENIRS DE L'EVANGILE. — Il est avant tout le *lac évangélique*. Jésus élit domicile sur sa rive, à Capharnaüm, pendant son ministère, et c'est sur le gracieux contour de ses eaux que se déroula presque tout l'Evangile : guérisons sans nombre, longs et innombrables discours prononcés *sur la montagne*, *sur la grève* ou du *haut de la barque*. C'est le vrai berceau du christianisme.

Jésus ne s'arrêta pas à Tibériade, la molle capitale d'Hérode le Tétrarque. C'est sur le *littoral Nord* qu'il passait parmi les multitudes accourues, et c'est là qu'il faut retrouver le site des villes qui le reçurent dans leur sein. Les petites croisières accomplies en compagnie des disciples sur la barque « réservée » (2) de Pierre allaient d'une baie à l'autre de cette rive préférée. L'Evangile n'en signale pas d'autres, sauf peut-être la fuite « à ce pays de *Magedan*, à *Dalmanutha* », que certains auteurs cherchent au Sud.

Les eaux mêmes du lac virent les *deux pêches miracu-*

(1) *Matth.* XV, 29-39.
(2) *Marc.* III, 10

leuses, qu'il semble bien difficile d'identifier, comme le voudraient certains critiques. L'une concorde avec l'appel des premiers apôtres :

« Avancez en pleine mer, et vous jetterez vos filets pour pêcher. » Simon répondit : « Maître, toute la nuit nous avons travaillé sans rien prendre ; mais, sur votre parole, je jetterai le filet. » L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompait. Et Jésus dit à Simon : « Ne crains point, car désormais ce sont des hommes que tu prendras. » (1)

La scène dut se passer entre Tibériade et Capharnaüm.
L'autre pêche eut lieu quelque temps après la Résurrection.

Simon-Pierre dit aux disciples : « Je vais pêcher. » Ils lui dirent : « Nous y allons, nous aussi, avec toi. » Ils sortirent donc et montèrent dans la barque, mais ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin venu, Jésus se trouva sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était Jésus. Et Jésus leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? — Non », répondirent-ils. Il leur dit : « Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. » Ils le jetèrent, et ils ne pouvaient plus le tirer, à cause de la grande quantité de poissons (2).

C'est à la suite de cette pêche miraculeuse qu'eut lieu la scène si touchante de la triple confession de saint Pierre, où l'apôtre fut créé chef de toute l'Eglise ; « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Le souvenir en est vénéré dans l'église de Saint-Pierre de Tibériade.
On se rappelle aussi le miracle de la *tempête apaisée*, accompli entre Capharnaüm et le pays des Géraséniens.

Il entra alors dans la barque, suivi de ses disciples. Et voilà qu'une grande agitation se fit dans la mer, de sorte que les flots couvraient la barque ; lui, cependant, dormait. Ses disciples, venant à lui, l'éveillèrent et lui dirent : « Seigneur, sauvez nous, nous périssons ! » Jésus leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? » Alors, il se leva, commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme (3).

(1) *Luc.* V, 4-11.
(2) *Joan.* XXI, 3-7.
(3) *Matth.* VIII, 23-27.

Mentionnons encore la navigation laborieuse sous les ténèbres, près de Bethsaïde, au soir de la deuxième multiplication des pains. La barque en pleine mer était battue par les flots, car le vent était contraire. Et Jésus, sortant de la solitude où il avait prié après avoir congédié la foule, accourait, effleurant de son pied l'écume des eaux, comme un fantôme. La stupeur saisit les témoins de ce spectacle nocturne, mais le mot consolateur s'envole des lèvres divines : « C'est moi, ne craignez point. » Et Pierre à son tour marche sur les eaux au-devant du Maître... (1)

Et quel charme quand Jésus, assis sur la barque fragile, entretenait près de Capharnaüm la foule entassée au rivage (2) ! Il disait les paraboles du royaume des cieux, et il ajoutait : « Bienheureux vos yeux qui voient et vos oreilles qui entendent. Je vous le dis, bien des prophètes et des justes ont désiré voir les choses que vous voyez et ne les ont pas vues ; entendre les choses que vous entendez et ne les ont pas entendues. »

Le lac paraît bien désert quand on songe à la magnifique couronne de cités blanches qui se miraient alors dans ses eaux ou aux centaines de voiles qui en effleuraient la surface, rapides messagers des cités populeuses. Les cités disparurent peu à peu et sans retour sous les malédictions précises du Sauveur qu'elles avaient méconnu. Cependant, on aime ce cadre de mort, parce que la solitude est propice au souvenir, et que l'idéale figure de Jésus semble y planer uniquement.

II — TIBÉRIADE

AU TEMPS DE JÉSUS-CHRIST. — Tibériade, assise au bord du lac, sur la rive occidentale, doit sa fondation (17ᵉ année de notre ère) à Hérode Antipas (celui de la Passion), qui la baptisa du nom de son protecteur Tibère. On ne dit pas que le Sauveur soit entré dans cette ville, encore inachevée au moment de sa vie publique, nous assure la *Chronique* d'Eusèbe. Il n'y eût d'ailleurs point rencontré les fils d'Israël qu'il cherchait alors, car Tibé-

(1) *Matth.* XIV, 24.
(2) *Marc.* IV, 1.

riade s'élevait sur la nécropole d'une ancienne cité inconnue : Kinnéreth, Rekkath ou Hammath (?), et les Juifs refusaient de l'habiter, parce que la violation des sépultures était un sacrilège et constituait une impureté de sept jours. On brûla même le palais que le tétrarque avait osé, malgré la loi, décorer de peintures animées. Des gens sans aveu, écume de toute la région, gratifiés de toutes sortes d'avantages, formèrent la population de la nouvelle cité, qui devint pour le temps de Notre-Seigneur capitale de la Galilée.

Entourée de murailles par Josèphe pendant l'insurrection juive (66), la ville cosmopolite n'opposa aucune résistance à Vespasien et n'eut point, en faveur de l'indépendance, les héroïsmes de ses voisines, *Tariché*, *Jotapata* et *Gamala*. Aussi demeura-t-elle debout. Les historiens nous disent qu'Agrippa II aimait à y résider avec sa sœur Bérénice.

JUIVERIE. — Après la ruine de Jérusalem, c'est à Tibériade que les Juifs revinrent le plus nombreux. Plus tard, Adrien, après le deuxième écrasement des Juifs, y éleva un vaste temple aux idoles pour y implanter le paganisme. Mais le monument resta inachevé, et la prépondérance juive s'affirma de plus en plus sous Antonin, Marc-Aurèle et Commode. A cette époque, le sanhédrin se transporta de Sepphoris à Tibériade, ainsi que la célèbre école talmudique établie à *Jamnia*, près de Gaza. De cette école, qui avait pour but la conservation des traditions bibliques et la pureté de la langue hébraïque, sortit la *Michna*, œuvre de Rabbi-Juda, surnommé Ha-Kadoch « le Saint », et, plus tard, le commentaire de la Michna, la *Guémara*, œuvre de Johannan, chef de l'école palestinienne. Ces deux compilations réunies forment le *Talmud* de Jérusalem, qui sera bientôt éclipsé par le *Talmud* de Babylone. Saint Jérôme apprit l'hébreu d'un rabbin de Tibériade.

DE CONSTANTIN A NOS JOURS. — Sous Constantin, le christianisme s'implanta à Tibériade. Un Juif converti, le comte Joseph, obtint d'y construire une basilique et la ville devint siège épiscopal suffragant de Scythopolis. Les chrétiens s'y multipliaient tous les jours quand Justinien en releva les murailles au VIe siècle.

El de Josué (1) et le bourg évangélique de *Magdala*, patrie de Marie-Magdeleine ou de Magdala, l'ancienne possédée devenue la fervente disciple de Jésus. La tradition chrétienne a reconnu de bonne heure dans Medjdel la patrie de Madeleine, et les anciens pèlerins sont unanimes à placer Magdala près de Tibériade. Daniel le Russe, au commencement du XIIe siècle, parle de l'église élevée sur l'emplacement présumé de la maison de la sainte pénitente. A la chute du royaume latin, ce sanctuaire eut le sort de tant d'autres; les musulmans y parquèrent leurs bestiaux.

Medjdel n'offre plus que quelques misérables masures ombragées d'un palmier et les ruines d'une citadelle.

Le village est dominé par la montagne abrupte d'*Arbèle*, au flanc de laquelle s'ouvrent les fameuses *grottes* prises par Bacchidès au temps des Machabées, et purgées de leurs héroïques brigands sous Hérode. Les Juifs les fortifièrent au temps de l'insurrection, et elles continuèrent dans la suite, même sous les Arabes, à être une retraite sûre et une position stratégique célèbre.

PLAINE DE GÉNÉSARETH. — A partir de Medjdel, on laisse, à gauche, la gorge béante du Ouadi el Hamam (vallée des Colombes), qui s'enfonce sous les rochers d'Arbèle, et où la ruine d'*Irbid* garde presque intact l'antique nom, et l'on entre dans la plaine de Génésareth, la Kinnéreth biblique, aujourd'hui *El Ghouëir* (petite vallée).

La plaine de Génésar s'étale gracieuse, coupée de ruisseaux et envahie en tout temps par une puissante végétation. « S'il y a un paradis sur la terre, dit le Talmud, c'est Génésareth. » Josèphe assure, avec un peu d'hyperbole, que, de son temps, il y poussait en toute saison les plantes de toutes les parties de la terre. « On ne vend point les fruits de Génésar à Jérusalem, disaient les rabbins, afin que les pèlerins de *la fête* ne disent point : Nous sommes venus pour goûter les fruits de Génésar. »

Jésus passa souvent dans cette luxuriante campagne. Après la deuxième multiplication des pains, « ayant traversé la mer, ils abordèrent au pays de *Génésareth*. Quand ils furent sortis de la barque, les gens ayant reconnu Jésus

(1) *Jos.* XIX, 38.

parcoururent tous les environs, et l'on se mit à apporter les malades sur leurs lits aux lieux où il était et où il devait passer... ; et tous ceux qui le touchaient étaient guéris »... (1)

MINIÉH. — Presque à l'extrémité de la plaine, des ruines informes attirent l'attention ; c'est le *Khirbet Miniéh*, et, près de là, le *Khan* de même nom, qui doit son origine à Saladin. Sur ces vestiges méconnaissables d'une ville jadis assez étendue, on a voulu replacer une cité évangélique ; les uns Bethsaïde, d'autres Capharnaüm etc., mais non sans se mettre en opposition avec les anciennes traditions reçues parmi les chrétiens. (Voir plus loin, p. 545 et 546, *Capharnaüm* et *Bethsaïde*.)

AIN TABGHAH. — La muraille rocheuse de Tell Hirméh, qui s'élève au nord de la plaine de Génésar, la ferme tout à coup à l'Est, en projetant dans le lac le promontoire de Ras el Khànzir. L'eau abonde sur ce point, et les ruines aussi. Le sentier passe dans le lit d'un ancien aqueduc creusé dans le roc, qui conduisait autrefois les eaux d'Aïn Tabghah au Khirbet Miniéh. Près de la source de *Tabghah*, la Société catholique de Cologne possède, depuis 1895, un bel établissement et un terrain de plus de 40 hectares, confiés aux Lazaristes allemands, à côté des campements des bédouins Ghaouarinéh.

Le nom de Tabghah est une corruption du mot grec *Heptapégon* (*epta pêgai*, les sept sources), appellation qui avait remplacé elle-même celle de *Bersabée*, mot hébreu qui offre le même sens (*beer*, sources ; *sâba*, sept). Une de ces sources, l'*Aïn Ayoub et Tabghah*, est identique à la « Fontaine de Capharnaüm » dont parle Josèphe.

CAPHARNAUM (TELL HOUM). — On chemine à une certaine hauteur au-dessus du lac, par un sentier pittoresque, et en une demi-heure on arrive à Tell Houm. C'est l'emplacement traditionnel de la grande ville de Capharnaüm, qui, frappée par l'anathème du Christ, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines servant de retraite aux lézards et aux chacals.

(1) *Marc.* VI, 53-56.

L'Ancien Testament ne la mentionne pas, mais le prophète Isaïe indique le district auquel elle devait appartenir, en disant : « Les temps à venir couvriront de gloire le pays de Zabulon et le pays de Nephtali, la contrée voisine de la mer et du Jourdain ; ce peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière. » Saint Matthieu rappellera le texte prophétique pour saluer l'arrivée de Jésus à Capharnaüm (1). L'évangéliste, qui était de cette ville, semble bien la placer, par cette application, sur les limites mêmes de la Galilée, non loin du Jourdain ; premier argument en faveur de Tell Houm.

L'EVANGILE A CAPHARNAUM. — Cette ville occupe dans le Nouveau Testament une place d'honneur, car Jésus en fit sa patrie et s'y fixa officiellement durant sa vie publique. Il y habitait la maison de Pierre, ou d'un autre ami ou parent, et y payait l'impôt (2). Il y multiplia les miracles dans la synagogue, chez les humbles et les riches. Après les journées laborieuses, on s'assemblait devant sa porte, et il continuait à instruire et à guérir dans le calme du soir (3). Il faudrait relire ici dans saint Marc et saint Luc tous les débuts de son ministère en Galilée.

Le jour du sabbat, Jésus entra dans la synagogue et y enseigna. Ils étaient frappés de sa doctrine, car il enseignait comme ayant autorité et non comme les scribes... Tous étaient dans l'admiration, quand un démoniaque, saisi de transports furieux, s'écria : « Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. » Jésus dit au démon : « Tais-toi et sors de cet homme. » L'esprit impur sortit, et tous furent saisis de stupeur... (4)

En sortant de la synagogue, ils se rendirent chez Simon. La belle-mère de Simon avait une violente fièvre. S'étant penché sur elle, il menaça la fièvre, et la fièvre la quitta (5).

Sur le soir, après le coucher du soleil, ils lui amenèrent tous les malades et les démoniaques, et toute la ville se pressait devant la porte. Il guérit beaucoup de malades affligés de diverses infirmités, et il chassa beaucoup de démons (6).

(1) *Matth.* IV. 15-16.
(2) *Ibid.*, XVII, 24-27.
(3) *Marc.* I, 32-34.
(4) *Ibid.*, I, 21-28.
(5) *Luc.* IV, 38.
(6) *Marc.* I, 32-34.

Un jour que Jésus enseignait, il y avait là, assis autour de lui, des pharisiens et des docteurs de la loi, venus de tous les villages de la Galilée, ainsi que de la Judée et de Jérusalem ; et la puissance du Seigneur se manifestait par des guérisons. Et voilà que des gens, portant sur un lit un homme paralysé, cherchaient à le faire entrer et à le mettre devant lui. Et n'en trouvant pas le moyen à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, et, à travers les tuiles, descendirent le malade avec sa couchette au milieu de tous, devant Jésus. Voyant leur foi, il dit : « Homme, tes péchés te sont remis. » (Et les scribes de se dire : « Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul? ») Jésus reprit : « Lequel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Je te le commande, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ta couchette, et va dans ta maison. » Et à l'instant il se leva... (1)

Jésus sortit de nouveau du côté de la mer ; toute la foule venait à lui et il enseignait. En passant (au retour), il vit Lévi, fils d'Alphée, (Matthieu), assis au lieu des péages. Il lui dit : « Suis-moi. » Lévi se leva et le suivit, et il lui fit un grand festin... (2)

Nulle part ailleurs les miracles ne furent aussi nombreux, les discours plus fréquents, la bonté divine aussi tendre et miséricordieuse.

C'est encore l'hémorroïsse guérie en touchant seulement la robe de Jésus ; c'est la petite fille de Jaïre qui se lève de son lit de mort, comme si elle sortait d'un sommeil (3) ; le serviteur du centurion, à qui le *Domine, non sum dignus* de son maître vaut le retour à la santé (4).

A Capharnaüm, Jésus exposa sa doctrine sur le jeûne, le sabbat, les ablutions, sur l'humilité (5), etc. ; et, peu après la fameuse multiplication des pains à Bethsaïde, il y dévoila l'ambition suprême de son amour : donner sa chair en nourriture et son sang en breuvage : « Je suis le pain de vie »; et il affirmait, malgré les murmures des Juifs par trop étonnés : « Le pain que je donnerai, c'est

(1) *Luc.* V, 17-26.
(2) *Matth.* IX, 9-13.
(3) *Ibid.*, IX, 18-31.
(4) *Ibid.*, VIII, 5-13 ; *Joan.* IV, 47-54.
(5) *Marc.* II, 15-28 ; VII, 1-23.

ma chair que je donnerai pour la vie du monde... » (1)

C'est là enfin que saint Pierre recueillit dans la bouche du poisson les deux pièces réclamées par le fisc pour l'impôt de l'apôtre et du Maître (2).

LES DESTINÉES DE CAPHARNAUM. — Malgré les bienfaits et les miracles, les concitoyens de Jésus s'obstinaient à ne pas croire, et méritaient les anathèmes du Christ. Il maudit leur ville, ainsi que les deux cités voisines, Bethsaïde et Corozaïn, « dans lesquelles avaient eu lieu la plupart de ses miracles ».

« Et toi, Capharnaüm, qui t'élèves jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers, car si les miracles qui ont été faits dans tes murs avaient été faits dans Sodome, elle serait restée debout jusqu'à ce jour. Oui, je te le dis, il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour le pays de Sodome que pour toi. » (3)

La destruction totale ne vint toutefois que plus tard. Après la ruine de Jérusalem, les Juifs firent de Capharnaüm une de leurs places de sûreté. Parallèlement aux célèbres rabbins de Tibériade, le rabbi Tanchuna, originaire de Jaffa, y professait des doctrines empreintes d'un sage libéralisme.

Le christianisme, de son côté, s'y établit de bonne heure, et le comte Joseph de Tibériade fit bâtir à Capharnaüm une église que l'Anonyme de Plaisance visita au VIe siècle. Cent ans après, l'église n'existait plus, et le bourg lui-même déclina rapidement ; le pèlerin Burchard, au XIIIe siècle, n'y vit que quelques misérables cabanes de pêcheurs.

L'IDENTIFICATION AVEC TELL HOUM. — Aujourd'hui, il n'est pas aisé de retrouver même l'emplacement certain de Capharnaüm.

(1) *Joan.* VI, 52.
(2) C'est aussi aux abords de Capharnaüm que Notre-Seigneur a donné les longs enseignements connus sous le nom de « Sermon sur la Montagne », et qui furent prêchés, peut-être à plusieurs reprises, soit sur la montagne (*Matth.* V, 1), soit dans la plaine (*Luc.* VI, 17). — Voir, p. 528, le Mont des Béatitudes.
(3) *Matth.* XI, 23-24.

Les uns, suivant la *tradition chrétienne*, la placent, avec saint Jérôme et les premiers pèlerins, à Tell Houm. « Capharnaüm est à 2 milles de Corozaïn », dit saint Jérôme ; et, s'il corrige à tort Eusèbe pour identifier Corozaïn disparu avec le Khirbet Kérazéh (voir plus loin, p. 549), il indique du moins clairement la position de Capharnaüm, alors encore existant, et distant en fait de 2 milles de Kérazéh. Theodosius (VIe siècle) ne saurait être plus clair en faveur de Tell Houm, quand il dit : « De Tibériade à Magdala, 2 milles ; de Magdala aux Sept-Fontaines (Aïn Tabghah), 5 milles ; des Sept-Fontaines à Capharnaüm, 2 milles. »

Les tenants de la *tradition juive* veulent, au contraire, placer Capharnaüm à Miniéh ; ils se basent surtout sur un texte de Josèphe, qui parle d'une source de Capharnaüm arrosant la plaine de Génésareth, et sur le sobriquet de Minaï, donné par les Juifs à leurs congénères de Capharnaüm, devenus chrétiens ; mot qu'on retrouverait dans Miniéh.

Nous préférons nous en tenir à l'ancienne tradition chrétienne.

Celle-ci a été confirmée par la découverte, dans la propriété des Pères Franciscains, des ruines d'une très belle synagogue mesurant 24 mètres de longueur sur 18 de largeur et tournée vers le Nord. Un large portail donnait accès à une grande nef entourée d'une galerie sur les trois côtés Est, Nord et Ouest. Les bases des 16 colonnes qui supportaient le toit de l'édifice sont la plupart en place. Les restes de l'entablement et de la frise, ornés à profusion de sculptures, et les énormes matériaux de pierre jaunâtre qui gisent sur le sol font songer au grand temple de Baalbek. Plusieurs chapiteaux corinthiens, encore bien conservés, nous semblent dater le monument de l'époque romano-byzantine (Ve siècle). Mais on constate vers l'Est les traces d'un édifice plus ancien qui vit sans doute les miracles du Christ et entendit ses enseignements.

Un peu au sud des ruines de la synagogue, on voit les arasements d'un *monument octogonal*, pavé en mosaïques à dessins géométriques. C'est peut-être une ancienne église.

Deux religieux franciscains résident à Tell Houm, dans un petit *couvent* installé près des ruines de la synagogue ;

ils vivent là, solitaires, pour y accueillir les pèlerins de passage (1).

L'EMBOUCHURE DU JOURDAIN. — En suivant le chemin qui conduit à l'embouchure du Jourdain, on laisse, à gauche, sur la hauteur, *Khirbet Kérazéh*, identifié avec Corozaïn par beaucoup de palestinologues qui peut-être donnent trop de valeur à l'argument d'homophonie. (Voir plus loin. p. 548.) Et l'on arrive dans la plaine de *Batiah*, au sein de laquelle le fleuve va doucement se jeter dans le lac. Impossible de le franchir en cet endroit, ainsi que plus loin, à l'Est, le vaste estuaire du ouadi Daliéh ou Mesadiéh. D'où l'avantage de l'excursion en barque.

BETHSAIDE. — Au delà du fleuve, on trouve tout d'abord le *Khirbet Aradj ;* puis, plus loin, *Mesadiéh*. Les Arabes appellent de ce dernier nom une élévation artificielle située à l'embouchure du torrent de même nom. Le tertre est couvert par un petit village bâti avec des matériaux anciens, mais informes, et ombragé d'un bouquet de palmiers. Tel est l'emplacement probable de l'ancienne Bethsaïde, le *village de pêche*, devenu au temps évangélique, par les soins du tétrarque Philippe, une ville florissante, sous le nom de *Bethsaïda-Julias*. Elle donna au divin Maître cinq de ses apôtres : Jacques et Jean, Pierre, André et Philippe, celui précisément auquel Jésus disait, près de ces lieux, en voyant la multitude affamée : « Où achèterons-nous des pains pour que ces gens aient à manger ? »

La question de Bethsaïde ou des Bethsaïde (car beaucoup d'auteurs en réclament deux) est une des plus difficiles de la géographie sacrée. Nous en dirons ici seulement les conclusions qui nous paraissent les plus sûres.

Les historiens profanes ne connaissent qu'une Bethsaïde, située à la fois dans la *Basse Gaulanitide*, sur la *rive gauche du Jourdain*, et *tout près du lac*, *à l'Orient* (Josèphe et

(1) A vingt-cinq minutes environ au nord-ouest de Tell Houm, on voit une grande construction élevée récemment pour une colonie italienne, qui l'a provisoirement abandonnée. Les Sœurs Franciscaines missionnaires d'Egypte, italiennes, avaient là une résidence avec dispensaire.

Pline). Elle formait, au temps de Notre-Seigneur, une des villes principales de la tétrarchie de Philippe, qui y mourut, après un long règne de trente-sept ans, sans avoir témoigné à Notre-Seigneur plus d'attention que son frère, Hérode Antipas.

L'Evangile connaît cette Bethsaïde. Jésus, quittant le territoire d'Antipas, qui avait le Jourdain pour frontière, se retira avec ses disciples et une foule nombreuse « dans le désert voisin de Bethsaïde » (1), *de l'autre côté de la mer* (2), et, de là, se rendit par la rive gauche du Jourdain à Césarée de Philippe. C'est là qu'eurent lieu les deux multiplications des pains. Près de la même ville, Jésus guérit aussi l'aveugle dont parle saint Marc (3), au retour du voyage à Tyr et à Sidon, effectué par la Décapole. (Voir p. 663.)

Y a-t-il une autre Bethsaïde ? De très nombreux auteurs le croient et pensent qu'elle est désignée dans saint Jean (4) par le déterminatif Bethsaïde *de Galilée*, mais plus encore par une indication embarrassante de saint Marc (5). Après la multiplication des pains, opérée, au dire de saint Luc, *aux environs de Bethsaïde*, Jésus, d'après saint Marc, enjoint aux disciples de monter dans la barque et de le précéder *de l'autre côté du lac, vers Bethsaïde*. D'où, conclut-on, il faut chercher une seconde ville de ce nom à l'Occident. La difficulté est réelle. Elle n'est pourtant pas insoluble. *De l'autre côté du lac* ne signifie pas nécessairement *vers la rive occidentale*. La détermination *vers Bethsaïde* précise le but à atteindre. Les apôtres avaient ordre de se rendre en cette ville par eau, tandis que le divin Maître, après avoir congédié la multitude, s'y rendrait par terre. Le vent les poussa vers la rive opposée et, au lieu d'aborder à Bethsaïde, ils débarquèrent à Génésareth, sur la rive occidentale, preuve que Bethsaïde n'était pas de ce côté, autrement on ne voit pas pourquoi ils n'y seraient pas allés. Les courbes de la rive orientale justifient suffisamment l'expression *de l'autre côté*, sans qu'il

(1) *Luc.* IX, 10.
(2) *Joan.* VI, 1.
(3) *Marc.* VIII, 22.
(4) *Joan.* XII, 21.
(5) *Marc.* VI, 45.

soit nécessaire de recourir à l'hypothèse de deux Bethsaïde pour la comprendre.

La tradition chrétienne n'a jamais montré qu'une seule Bethsaïde. On l'indiquait primitivement à l'embouchure du Jourdain, « sur le lac », dit Eusèbe ; « à 8 milles des Sept-Fontaines (Aïn Tabghah) », dit Theodosius ; et sur la rive orientale, à 4 milles au nord de « Corozaïn » (Kersa), ajoutent d'autres pèlerins, jusqu'à la fin des Croisades. Le point ainsi désigné ne doit pas être cherché à Et Tell, l'ancienne ville frontière de *Tella*, mais plutôt sur la rive même du lac, à *Mesadiéh*, ou encore, si on veut, à Khirbet Aradj, plus près du fleuve.

Avec les Croisades, l'emplacement de Bethsaïde se trouve transporté au Nord-Ouest, probablement au *Khan Miniéh*, qui venait d'être construit (Saewulf, Burchard), mais on ne retient qu'une seule Bethsaïde. C'est en ces derniers temps seulement qu'on a cherché l'existence d'une seconde ville de ce nom. L'unique Bethsaïde connue est clairement située, d'après les documents primitifs, à l'est du lac.

Plus loin, au nord-est du lac, les collines qui descendent en pente douce jusqu'à la côte se couvrent d'arbustes, auprès des eaux de l'Aïn el Ghazal et du Ouadi Sémak.

COROZAIN (KHIRBET KERSA). — Un peu au sud du torrent de *Sémak* se cachent, au milieu des broussailles, les ruines d'un misérable village où l'on ne saurait reconnaître rien d'ancien ; mais, plus haut, à l'Est, on remarque les restes d'un mur d'enceinte, et, sur la colline, les bases d'une ancienne tour ; le tout est appelé par les Bédouins *Kersa* ou *Koursa*. Appuyé sur une sérieuse tradition, on peut retrouver là la ville de *Corozaïn*.

L'Evangile ne nomme cette ville qu'une fois, et pour la maudire, parce qu'elle fut insensible aux nombreuses visites et aux miracles du Sauveur : « Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïda, car si les miracles faits au milieu de vous avaient été faits à Tyr et à Sidon, elles se seraient repenties. » (1) Les deux cités comparées aux deux grandes villes maritimes maudites des prophètes devaient elles-mêmes être riveraines et presque voisines.

(1) *Matth.* XI, 20.

Eusèbe indique bien la place de Corozaïn à Kersa, en la disant « distante de 12 milles de Capharnaüm, mais entièrement disparue ». Saint Villibald, au VIIIe siècle, atteste encore la tradition d'Eusèbe, que l'on peut suivre jusqu'aux Croisades. D'autre part, saint Jérôme corrige le chiffre d'Eusèbe, et place Corozaïn *à deux milles* de Capharnaüm, au lieu qui a gardé jusqu'à nos jours le nom de *Khirbet Kérazéh.*

A partir des Croisades, comme pour rendre le pèlerinage plus facile, Corozaïn passe décidément à l'ouest du Jourdain ; de même Bethsaïde, la multiplication des pains et les démoniaques de Gérasa.

LE PAYS DES GÉRASÉNIENS. — Au soir de la journée des paraboles, Jésus dit : « Passons à l'autre bord. » Et ils partirent (de Capharnaüm)... En route survint la tempête, bientôt apaisée. « Ils abordèrent au pays des Géraséniens, qui est vis-à-vis de la Galilée. » Le démoniaque furieux qui vivait là dans les tombeaux et brisait ses chaînes « s'approche et dit à Jésus : « Qu'y a-t-il » entre moi et toi, Jésus, Fils du Très-Haut ? Je t'en conjure, » ne me tourmente pas. » Car Jésus lui disait : « Sors de cet » homme, esprit impur... » Il y avait là, sur la montagne, un grand troupeau de pourceaux... Les démons lui dirent : « Envoie-» nous dans les pourceaux. » Il le leur permit ; et les esprits impurs entrant dans les pourceaux, tout le troupeau se précipita des pentes escarpées dans la mer... Il y en avait environ 2 000 ». Les bergers s'enfuirent et portèrent la nouvelle à la ville... (1)

Il faut chercher le théâtre de la scène évangélique sur la *rive orientale*, sur une *colline aux flancs escarpés*, *touchant* à la mer, *voisine d'une nécropole* et *d'une ville*, et ayant à proximité un lieu *de débarquement* commode. Sans entrer dans la discussion des leçons différentes des évangélistes (Gérasa, Gadara, Gergésa), nous trouvons les conditions précédentes pleinement réalisées au Djébel Koureïn *Jéradéh*, qui s'élève au nord du ouadi Enghib, non loin du Kalat el Hossen, l'ancienne ville d'Hippos, possédant une nécropole, qui est la seule de la région.

HIPPOS (KALAT EL HOSSEN, KHIRBET EL HOSSEN). — Toujours à l'Est, juste en face de Tibériade, sur la

(1) *Luc.* VIII, 22 39.

rive du ouadi Fik, une haute colline à silhouette de chameau porte sur sa vaste croupe les ruines d'une ville considérable : grande rue centrale, ruines d'un temple païen et d'une basilique chrétienne, immense abatis de colonnes et de chapiteaux, etc.

On a voulu identifier ces ruines avec celles de Gamala, l'héroïque cité qui tint si longtemps devant les soldats de Titus. Beaucoup de traits de la description de Josèphe concordent, mais deux sont impossibles à retrouver : la présence d'une source, et la position, au sud de la ville, de la citadelle, qui ici serait au Nord. Nous croyons donc préférable d'identifier Gamala avec Djemléh, localité située beaucoup plus à l'Est.

Nous avons ici, beaucoup plus vraisemblablement, la ville d'*Hippos*, située, dit Pline, à l'orient du lac et en face de Tibériade. Les talmudistes la mentionnent sous la traduction sémitique de *Sousitha*. « L'arche glissait, disent les rabbins, comme sur deux planches qu'on aurait posées de Sousitha à Tibériade. » Le territoire d'Hippos, l'Hippène, était limitrophe de ceux de Tibériade et de Gadara. Eusèbe la dit voisine d'Aphek (Fik).

Hippos, conquise jadis successivement par Alexandre Jannée et Pompée, était, au temps de Notre-Seigneur, une ville à demi païenne. Elle ouvrit ses portes à Vespasien sans résistance, et demeura florissante sous les empereurs romains et byzantins. Ses médailles forment une série complète de Néron à Commode. Elle eut ses évêques aux siècles chrétiens. La sagesse hellénique y fut longtemps en honneur, d'après une inscription relevée par M. Clermont-Ganneau à Seffouriéh.

Elle est morte aujourd'hui, et, pour traduire la mélancolie de ses ruines, on peut lire au sein de sa nécropole, sur un cippe en forme de colonne, la gracieuse épitaphe grecque publiée par le P. Germer-Durand : « Si vous voulez savoir qui repose ici, passants : C'est un nouveau marié d'un mois. Il était digne d'éloge, ce jeune homme plein de vie, mais il s'est flétri comme la rose ; le temps trop court de sa destinée s'est évanoui comme un songe, et cet homme de vingt-deux ans est allé dans l'Hadès. Nous le nommions Hermès. »

Le sud-est du lac n'offre que les deux noms de *Soumra*

de *Sémak* (station du chemin de fer de Damas à Caïffa), tits villages modernes qui paraissent sans histoire.

Quelques auteurs ont reporté au Sud, aux noms actuels *El Delamiéh* et de *Ma'ad*, le pays de *Magedan* et de *Dalmanutha*, où Notre-Seigneur se retira après des miracles complis aux environs de Bethsaïde (1).

Le Sauveur dut cheminer plus d'une fois sur la rive Sud Sud-Ouest pour se rendre de Nazareth au Jourdain (2), Jourdain à Cana (3), ou de la Galilée à Jérusalem par richo. Ce territoire renfermait les deux villes de *Tarichée* de *Sennabris*, qui devaient, quelques années plus tard, oir leur jour de gloire dans la guerre de l'indépendance.

TARICHÉE. — Cette ville s'élevait probablement sur le onticule actuel de *Khirbet Kérak*, à l'endroit où le Jourin sort du lac. Le fleuve y fait un angle droit qui, avec lac, enferme le monticule de trois côtés ; sur le quatrième té, on avait jadis creusé un lit artificiel, visible encore, destiné à rendre imprenable cette position, qui commandait à la fois la vallée du Jourdain et le lac.

C'est bien la position de Tarichée, située, dit Josèphe, 30 stades de Tibériade ; au sud du lac, ajoute Pline. orissante et populeuse au temps de Jésus-Christ, Tarichée vint plus tard l'un des principaux sièges de l'indépennce juive. Josèphe, gouverneur de la Galilée, la fortifia, is ne maintint qu'à force de ruse et d'énergie ses soupnneux subordonnés. Vespasien, qui s'attendait à une igue résistance, s'était établi pour faire un siège en gle dans un camp retranché dont on a trouvé les ves-es plus au Nord, près des bains chauds de Tibériade. is une brillante attaque de Titus hâta la chute de Tariée. L'assaut fut donné avec tant de vigueur, que les siégés n'eurent que le temps de se jeter sur les barques port et de gagner le large. Les Romains construisirent la hâte des radeaux, pour donner la chasse aux fuyards. e véritable bataille navale s'engagea alors, rendue atroce r le courage désespéré des Juifs. Les eaux étaient rouges sang, et le rivage se couvrit des cadavres de ceux qui,

(1) *Matth.* XV, 39 ; *Marc.* VIII, 10.
(2) *Marc.* I, 9.
(3) *Joan.* II, 44.

croyant échapper à la nage, tombèrent sous le fer de Romains qui les attendaient à terre.

SENNABRIS. — Ce n'était sans doute qu'un faubourg de Tarichée qui, regorgeant d'habitants, dut rompre son enceinte, et, franchissant le fossé, gagna la pente des collines voisines. Car Josèphe dit que Sennabris était, comme Tarichée, à 30 stades de Tibériade et dans la même direction, à l'entrée de la vallée du Jourdain.

Le nom, d'ailleurs, s'est conservé au Khirbet voisin, S en *Nabra*, ancienne localité citée par les historiens arab des Croisades comme théâtre d'une défaite de Baudouin I (1113) et comme campement de Saladin en marche s Jérusalem (1).

(1) Pour le voyage du lac de Tibériade à Damas, Baalbe et Beyrouth, voir la IVe partie.


DE NAZARETH
À
TIBÉRIADE
Échelle
0 2 4 6 8 10 K.
LAC
DE
TIBÉRIADE
Capharnaüm
Tell Houm
El Tabghah
Khirbet Minieh
Plaine de Genesareth
Magdala
El Mejdel
Khirbet Irbid
Arbèle
Koan Hattin
TIBÉRIADE
Loubieh
Damieh
Sennabris
Tarichée
Semak
Plaine d'Azochis ou de Zabulon
Sahel el Bouttaouf
Djébel Touraan
Touraan
Merdj es Soumbouf
Ech Chedjera
Cana
Kefr Kenna
Geth Opher
El Méched
Aïn el Joseh
Ftaine du Cresson
Er Reneh
NAZARETH
Débourieh
Mt Thabor
Djebel et Tour
Iksal
Yafa
Khirbet Kana
Kefr Sabt
Kefr Kama
Khan et Toudjar
Madar

E. Ruzé Gr.

CHAPITRE VIII

Les frontières d'Arabie

[*Voir la carte générale de la Palestine, p. 564.*]

— LA TRANSJORDANE ET SES SOUVENIRS

La Palestine transjordanienne est peu connue, et c'est grand dommage. On n'a pas une idée complète de la Terre Sainte ni du théâtre des événements de la Bible, si l'on n'est pas allé de l'autre côté du fleuve, si l'on n'a pas vu les beaux pays de Moab, de Galaad et de Basan, plus riches, plus arrosés, plus boisés que les terres de Judée, de Samarie et de Galilée. Ces provinces, qui confinent au désert, sont encore peuplées par les Arabes, très différents des Syriens de la côte. On retrouve chez eux beaucoup d'usages, de traditions, que les rapports avec l'Europe ont altérés ou effacés sur la rive droite du fleuve.

Là encore, les monuments sont bien mieux conservés. Depuis les dolmens et les menhirs primitifs jusqu'aux théâtres et aux thermes des conquérants romains, et jusqu'aux églises des siècles chrétiens, on retrouve des restes nombreux et intéressants. Les ruines des villes des côtes de la Méditerranée ont été et sont encore exploitées comme des carrières ; tout y est à ras du sol. Au delà du fleuve, au contraire, les nomades ont beaucoup détruit sans doute, mais ils ne bâtissaient pas, et ils ont du moins laissé les ruines en place.

En voyant ces dolmens formés de grandes pierres non taillées, on se rappelle Laban et Jacob dressant trois pierres en témoignage de leur réconciliation (1), et les cromlechs encore debout nous donnent une idée de ce que dut être le monument que Josué fit à Galgala, avec douze pierres apportées du lit du Jourdain.

Le **mont Nébo,** d'où le libérateur du peuple de Dieu con-

(1) *Gen.* XXXI, 45.

templa avant de mourir la terre promise à son peuple, se dresse en face de Jéricho, faisant saillie sur la plaine du Jourdain, et le splendide panorama contemplé par Moïse n'a pas changé. Le merveilleux spectacle que l'on aperçoit de là, cette plaine entourée de montagnes, qui s'étend du lac de Tibériade au lac Asphaltite, arrosée par le fleuve sacré au cours capricieux et rapide ; la couronne des sommets qui s'étagent en amphithéâtre depuis le mont des Oliviers jusqu'au Liban, en passant par le Garizim, le Thabor et le Grand Hermon, tout cela forme un ensemble unique au monde pour qui connaît et aime les récits de la Genèse, de l'Exode, de l'Évangile.

A un autre point de vue, le pays de Moab et de Galaad présente le plus vif intérêt.

L'empreinte dont la puissance romaine a marqué tous les pays où elle s'est établie est vraiment surprenante.

Les grands empires d'Orient ont laissé des monuments, dont les restes grandioses étonnent par leurs proportions et leurs masses ; l'Égypte est le pays des nécropoles ; aucun peuple n'a eu, comme le peuple romain, cet esprit de suite et d'organisation qui se traduit par des édifices à la fois élégants et utiles à tous. Les Romains ne bâtissaient pas seulement des temples et des tombeaux, ils construisaient partout des routes et des ponts ; aux frontières, des citadelles ; dans les villes, des théâtres, des bains, des marchés ; après avoir conquis, ils organisaient. Et ce n'était pas seulement deux ou trois cités privilégiées qui étaient ornées de tous ces monuments sacrés ou profanes, civils ou militaires. Toutes les villes proprement dites, même celles qui n'ont pas ou presque pas d'histoire et dont on ignorerait presque le nom, avaient leurs temples, leurs propylées, leurs théâtres, leurs forums, leurs colonnades, peuplés de stèles votives et de statues.

Ces merveilles, que les archéologues de France admirent en Algérie et en Tunisie, sur la lisière du grand désert africain, nous les retrouvons ici, aux frontières du désert d'Arabie. Amman, Djérach, Bosra, Palmyre, sont des colonies romaines où les légionnaires et tous les agents de l'administration retrouvaient en petit le Capitole, le cirque et tous les délassements de la grande Rome.

Pour tous ces motifs, un voyage dans la Transjordane

ésente un intérêt spécial. Au voyageur qui désirerait ntreprendre, nous traçons ici quelques brefs itinéraires, indiquant d'un mot les lieux qui méritent une visite, ec le souvenir historique qu'on y rattache. Notre seul t est de marquer quelques points intéressants d'excur-n, non de tracer par le menu les routes diverses qui ènent à ces endroits.

Le chemin de fer de la Mecque (ou du Hedjaz), qui va squ'à Médine, offre dorénavant une nouvelle voie aux uristes. C'est le désert qui s'ouvre. Des rares stations de ligne, le voyageur pourra, lorsque le pays aura retrouvé sécurité d'avant-guerre, facilement rejoindre nos divers néraires.

C'est l'émir Abdallah, frère de Feyçal et fils du roi ussein (de La Mecque), qui étend son autorité encore peu fermie depuis le Yarmouk au Nord, jusqu'au Hedjaz ı Midi.

II — EN PÉRÉE

Ainsi que le nom l'indique, la Pérée (l'au-delà) désigne pays au delà du Jourdain, depuis le lac de Tibériade, ı Nord, jusqu'à la mer Morte, au Sud. Elle comprend pays de Galaad, entre le Yarmouk et le Jabbok, et le rritoire d'Ammon, entre le Jabbok et l'Arnon.

Une excursion en Pérée peut comprendre les localités ivantes : *Arak el Emir*, *Amman*, *Es Salt*, *Djérach*, *ljloun*, *Pella* et *Gadara*.

ARAK EL ÉMIR présente un groupe de ruines intéres-ntes, mais qui ne livrent rien du passé. Le prince yrcan, poursuivi par la jalousie de ses frères, est-il venu ı ces lieux fixer sa résidence et s'y bâtir une forteresse ? uelle destination donner à ces nombreuses grottes tail-es dans le rocher, ainsi qu'à ce parallélogramme aux ıormes blocs de basalte sur lesquels deux grandes figures : lion sont assez grossièrement taillées ? On ne saurait pondre d'une façon absolue. Ces constructions pourraient ien être antérieures à Jean Hyrcan lui-même, dater du ilieu du IIIe siècle av. J.-C. et se trouver ainsi les plus ıciennes de Palestine.

AMMAN est l'ancienne *Rabbath-Ammon*, capitale de Ammonites. On y conservait le lit d'Og, le roi géant des Amorrhéens (1). Prise par Joab, général de David, à la suite de l'insulte faite aux messagers israélites (2), elle retombe dans la suite au pouvoir des Ammonites (3). Ptolémée II Philadelphe, roi d'Egypte, la reconstruit, et lui donne le nom de Philadelphie. Ville de la Décapole de la Pérée au temps évangélique, elle possède à l'époque chrétienne un évêché.

Ses ruines romaines réclament une visite. On y voi adossé à la colline un théâtre bien conservé, où 6 000 spectateurs pouvaient prendre place ; un odéon ou théâtre couvert, des thermes, des temples.

Amman est aujourd'hui la capitale de la Transjordan placée sous l'autorité de l'émir Abdallah.

ES SALT est une gracieuse petite ville, habitée par une belle race d'anciens nomades, en partie chrétiens. On propose de l'identifier avec la célèbre place de Ramoth Galaad, située, d'après Eusèbe, à 15 milles à l'ouest de Philadelphie. On l'a confondue à tort avec la ville de *Saltus*, mentionnée comme siège épiscopal à l'époque chrétienne, et qui était située sur la côte philistine. Au temps des Croisades, on y bâtit une forteresse que les Mongol détruisirent et que releva le sultan Bibars au XIII[e] siècle.

De Es Salt à Djérach, il faut traverser le Nahr Zerka (rivière bleue), célèbre dans l'Ancien Testament sous le nom de Jabbok, et près duquel Jacob soutint sa fameuse lutte avec l'ange (4).

DJÉRACH, dont les ruines sont le mieux conservées en cette contrée, nous donne l'idée exacte d'une ville romaine au temps de la prospérité. Si son identification avec une ville biblique, Mahanaïm, par exemple, reste hypothétique il paraît certain qu'elle ne fait qu'un avec Antioche-sur Chrysorrhoas, une des seize cités que Séleucus Philopator baptisa du nom d'Antioche en l'honneur de son père Antiochus. Josèphe appelle cette ville Gérasa.

(1) *Deut.* III, 11.
(2) *II Reg.* XIII-XIV.
(3) *Jer.* XLIX.
(4) *Gen.* XXXII, 22.

Au Midi, Djérach est précédée d'une longue avenue l'entrée de laquelle s'élève un arc triomphal à trois aies. L'avenue a une longueur de 300 mètres environ. Elle est bordée de ruines confuses, débris des mausolées omptueux que les anciens aimaient à aligner le long des oies, à l'entrée des villes. A l'ouest de l'avenue, en dehors les murs, on aperçoit le *stade*. C'est un champ de course le près de 200 mètres de long, bordé de gradins pour les pectateurs. Les courses de chevaux étaient un des spec- acles les plus populaires dans l'empire. Des canaux encore visibles amenaient dans le stade les eaux du Chrysorrhoas, uisseau qui arrosait la ville. On pouvait ainsi transformer e stade en naumachie, ou lieu de batailles navales, pour varier les spectacles. La porte à laquelle l'avenue aboutit est out à fait ruinée.

En franchissant l'enceinte de la ville, on aperçoit tout près de la porte le *forum*, grande place circulaire, entourée l'un simple rang de colonnes d'ordre ionique, reliées entre elles par un entablement. Le diamètre de la place est de 100 mètres environ. Une cinquantaine de colonnes iennent encore debout ; celles qui sont tombées, en petit nombre, sont couchées auprès.

A l'ouest du forum, une petite colline forme comme l'acropole de la cité. Elle est couronnée par un temple dont la *cella* existe encore. Les colonnes qui l'entouraient sont toutes renversées, excepté une. La rampe, garnie sans doute d'un escalier monumental, a disparu sous un fouillis de tambours de colonnes et de grands chapiteaux corin- thiens tombés pêle-mêle. Ce temple, qui dominait toute la ville, doit être un capitole.

Sur le flanc de la même colline s'élève le *grand théâtre*. Le proscenium était orné de niches élégantes et de colonnes corinthiennes.

Du forum, une *grande rue*, bordée dans toute sa lon- gueur de superbes colonnes corinthiennes, traverse la ville et va aboutir à la porte du Nord. Un grand nombre de colonnes sont encore debout, surtout du côté Ouest. A l'in- tersection des rues transversales, la colonnade forme des *tétrapyles*, c'est-à-dire des portiques plus élevés dont il ne reste malheureusement que les bases. Au cœur de la cité s'élèvent la basilique romaine, presque entièrement

détruite, et le *grand temple*, dont les propylées s'alignaie le long de la colonnade.

En face, on peut lire, sur les débris d'une architrav en plate-bande, la dédicace des propylées. Un petit templ voisin semble avoir fait partie de ces propylées. Pl à l'Ouest, au péristyle d'un grand temple, dix grand colonnes sont encore debout en avant de la *cella*. Elles so colossales : 12 mètres de haut et 1 m. 80 de diamètre. A sud du grand temple, en allant vers la porte de l'Ouest, o rencontre les ruines de deux *églises* byzantines.

Au nord de la ville, un autre théâtre, moins grand qu celui du Sud, a conservé à peu près intacte la série de se gradins ; mais la scène, qui était beaucoup plus larg a complètement disparu. On suppose que cet édifice éta destiné aux combats d'animaux ou de gladiateurs.

Des deux côtés de la rivière, outre les ponts en ruin et les restes des quais, on trouve des thermes, aliment jadis, ceux du Nord, rive droite, par une source extérieu de la ville ; ceux du Sud, rive gauche, par une source trè abondante qui se trouve à l'intérieur des murs. Au nor de cette source, près des murs, on voit encore une églis avec abside orientée, précédée d'un grand atrium. La riv gauche du cours d'eau devait être occupée surtout par le habitations privées. C'est là que les colons tcherkès o circassiens sont venus s'établir depuis peu, au gran détriment des antiquités. Jusqu'à présent, la rive droit a été à peu près respectée.

Les inscriptions sont nombreuses à Djérach. Le P. Ger mer-Durand, en deux expéditions, en a relevé près d'un centaine.

ADJLOUN, paroisse catholique, n'offre d'autre curiosit que les restes d'un grand château arabe bâti vers le temp des Croisades. Tout le massif des monts de Galaad port aujourd'hui le nom de *Djébel Adjloun*.

PELLA servit de refuge aux chrétiens de Jérusalem e à leur évêque au temps de la conquête de Titus et du siège de Jérusalem. Ses ruines (*Tabakat Fahel*, en fac de Beïsan, au pied des montagnes) sont assez mal conser-vées ; on y trouve cependant quelques inscriptions, ainsi que les débris d'une ancienne église.

GADARA (actuellement *M'kès*) est cette ville de la écapole qui passait pour être la capitale de la Pérée. lexandre Jannée s'en empare après un siège de dix mois. lle est relevée par Pompée à la prière de son affranchi émétrius, qui en était originaire; Auguste la donne Hérode le Grand, puis elle est rattachée à la province de yrie. Ses habitants étaient en majorité païens. Vespasien n fit le siège à son tour. Plus tard, elle eut un évêché. adara devait être une ville aussi somptueuse que Djéraeh; es ruines couvrent une grande superficie; les plus imporantes sont celles de deux théâtres et d'une nécropole où es sarcophages abondent.

Au nord de Gadara, sur la rive droite du Yarmouk ou iéromax, on rencontre les célèbres sources chaudes (42°) 'Amatha. Des restes de thermes s'y voient encore, ainsi u'un théâtre. (Voir p. 653.)

III — AU PAYS DE MOAB

Des deux filles de Loth naquirent deux grands peuples : mmon et Moab, qui se fixèrent à l'est du Jourdain, aux ieux occupés par les Emites et les Zamzoummims (1). lus tard, les Amorrhéens les repoussèrent : Moab au delà le l'Arnon, au Sud, et Ammon vers le désert, à l'Est.

Une excursion au territoire de ces deux peuples pouraît embrasser les localités suivantes : *Nébo*, *Madaba*, *Iesbon*, *Mechatta*, *chemin de la Mecque*, *camps romains le la frontière d'Arabie*, *Kérak*, *Rabbath-Moab*, *Aroër*, *Diban*, *Machéronte*.

LE NÉBO n'est pas un sommet isolé, comme le Thabor ou le Garizim ; c'est une sorte de promontoire du plateau le Madaba, dominant la plaine du Jourdain, à peu près omme le cap Carmel domine la mer. On y jouit d'un oup d'œil incomparable sur la Palestine.

Inutile de rappeler que le Nébo tire de Moïse toute sa loire. Des ruines considérables, où l'on reconnaît une glise à trois nefs, précédée d'un couvent avec une grande

(1) *Deut.* II, 10-22.

citerne au milieu, marquent le lieu de la vision et de la mort de Moïse.

Au Nébo se rattachent encore les noms du devin Balaam, qui bénit Israël au lieu de le maudire (1), et de Jérémie qui vint y cacher le tabernacle, l'arche d'alliance et l'autel des parfums (2).

MADABA est une ville tout à fait biblique. Comprise d'abord dans le royaume de Moab, elle fut enlevée par Séhon, roi des Amorrhéens (3), qui dut lui-même la céder aux Israélites. Elle fit ensuite partie de l'héritage de Ruben (4), et suivit jusqu'à David les vicissitudes de la contrée. Dans la plaine de Madaba, Joab remporta sur les Ammonites une éclatante victoire (5). Sous le règne d'Achaz, Isaïe représente les Moabites montés sur les hauteurs du Nébo et de Madaba et se renvoyant de colline en colline leurs hurlements plaintifs devant la marche des Assyriens (6). Enfin, Jonathas, frère de Judas Machabée, y exerça, au milieu de somptueuses noces, une vengeance terrible qu'une razzia de Jambri avait méritée (7). A l'époque chrétienne, Madaba devint le siège d'un évêché suffragant de Bosra.

Chaque année, la pioche du Bédouin y découvre de nouveaux monuments. Les ruines d'églises, pavées de superbes mosaïques, abondent en cette petite ville. En 1897, on y a mis à jour une carte mosaïque de la Palestine datant du VIe siècle dont la découverte a fait grand bruit dans le monde savant, à cause des précieuses indications qu'elle apportait pour identifier les localités antiques. La paroisse des Bédouins catholiques, installée là depuis une trentaine d'années, a eu des débuts tout à fait héroïques ; elle dut se fonder, non pas à l'épée, mais le fusil à la main.

La route des pèlerins de la Mecque passe à l'est de Madaba ; elle est constituée par 130 ou 140 sentiers paral-

(1) *Deut.* XXIII, 13.
(2) *II Mach.* II, 1-9.
(3) *Num.* XXI, 30.
(4) *Jos.* XIII, 15-16.
(5) *I Par.* XIX, 4 et suiv.
(6) *Is.* XV, 2.
(7) *I Mach.* IX, 36

les qui occupent une largeur d'environ 300 mètres. On traverse un peu avant d'arriver à Mechatta.

MECHATTA, l'ouvrage des génies, le palais incompa-
ble au milieu de la solitude, se trouve à l'entrée d'une
ande plaine tout unie, fermée à l'Est par la ligne des
ontagnes d'Arabie. Les artistes qui ont exécuté ce chef-
'œuvre avaient une entente merveilleuse de l'art déco-
tif et de l'architecture. Malheureusement, en 1903, les
llemands ont dépouillé le château de ses plus belles
ulptures, pour les expédier à Berlin. On ne peut se dis-
enser d'une visite à cette merveille énigmatique du
ésert, quand on est sur les plateaux de Madaba.

CAMPS ROMAINS DE LA FRONTIÈRE D'ARABIE. —
Oum er Rassâs (*la mère du plomb*) se trouvent des ruines
onsidérables. Elles se divisent en deux parties bien dis-
nctes. Au Sud, un quadrilatère régulier de 150 mètres,
nfermé dans d'épaisses murailles flanquées chacune de
ept fortes tours; trois chapelles orientées sont comprises
ans cette partie. Au Nord, s'étendent les ruines de nom-
reuses maisons et de cinq églises. La vue de ces ruines,
ivisées si régulièrement, évoque bien l'image d'un camp
omain placé sur la lisière du désert, cité militaire où,
rès de la place fortifiée, les légionnaires avaient leur
naison et leur famille. Les postes d'observation, les tours
e garde, les châteaux forts étaient nombreux sur cette
rontière, ainsi que l'atteste la série des ruines qu'on y
encontre aujourd'hui.

A 2 h. 1/4 d'Oum er Rassâs, un poste de 40 mètres de
ôté, nommé *Théraïa (l'éclaireur)*, commande un passage
lifficile. Il y a un fort romain, plus au Sud, à *Ksour
l'cher (les camps de l'annonce)*, et à *Ledjoun*, un autre
amp ; c'est le campement principal de la légion romaine,
hargée de garder ce côté de l'empire; il mesure 280 mètres
e long sur 220 de large et est entouré d'un mur qui
'élève encore à 4 mètres au-dessus du sol.

LE KÉRAK, vrai nid d'aigle à la cime des montagnes,
tait un repaire de brigands avant sa conquête par les
'urcs (1893). Les vainqueurs placèrent leur garnison dans
in ancien château des croisés; ce château, assez bien con-

servé, est une des plus belles ruines de toute la Syri
Les Francs y tinrent bon pendant deux ans contre l
armées de Saladin qui l'assiégeaient.

La ville de Kérak est désignée plusieurs fois dans la Bib
sous les noms de Kir-Moab et Kir-Haréseth, dont la Vu
gate a fait des noms communs: mur de Moab, mur d
briques, mur de briques cuites. Le roi Mésa est la pl
grande illustration de Kir-Moab. Tributaire d'Israël,
s'affranchit à la mort d'Achab et s'empare de plusieu
villes des tribus transjordanes; fier de ses succès, il vi
plus haut et attaque le royaume de Juda. Il se fait batt
dans la vallée de Béraca, près de Théena (1), et regag
en toute hâte sa capitale. Il surprend son ancien allié,
roi d'Edom, le tue, brûle son cadavre et en jette l
cendres aux quatre vents du ciel (2). Mais Joram, r
d'Israël, d'accord avec Josaphat, roi de Juda, et le nouvea
roi d'Edom, veut donner une leçon au turbulent Moabit
qui, vaincu au Ouadi el Asa, sur la frontière méridional
de son royaume, vient s'enfermer dans le Kérak. E
cette forteresse, pressé par les alliés, il immole sur l
murailles son propre fils pour apaiser le dieu nationa
Chamos. Cet acte barbare soulève tous les cœurs; les alli
lèvent le siège et rentrent en leur pays.

Isaïe et Jérémie, dans leurs prophéties contre Moal
annoncent la destruction du Kérak avec une émotion poi
gnante et une pitié communicative (3).

Au moyen âge, le Kérak fut pris par les croisés. L
baronnie du Kérak ou d'Oultre-Jourdain était un des fief
les plus importants du royaume latin de Jérusalem. L
fameux Renaud de Châtillon y multiplia, au XIIe siècl
ses chevaleresques exploits, mais son mépris des traité
amena la chute du royaume après la sanglante bataille d
Hattin (1187); l'année suivante, le Kérak tombait a
pouvoir de Saladin vainqueur, et il subit, dès lors, le sort
des autres villes de la Palestine.

Aujourd'hui, la ville de Kérak compte environ
2 500 habitants: 1 900 musulmans, 500 grecs non unis

(1) *II Par.* XX.
(2) *Am.* II, 1.
(3) *Is.* XV-XVI; *Jer.* XLVIII.

et une centaine de catholiques. Plusieurs centaines de catholiques, fuyant les tracasseries dont ils étaient l'objet, sont allés s'établir à Madaba et à Samakié (à quelques heures du Kérak).

RABBATH-MOAB (*la ville de Moab*) devint plus tard l'Aéropolis des Romains, un des centres marquants de leur domination avec Hesbon et Philadelphie. Les ruines indiquent une ville importante, mais il est impossible de reconstituer un seul monument, à l'exception d'une église, à l'est de la route. Rabba garde aujourd'hui le vieux nom de *Rabbath-Moab*, mais il est difficile de l'identifier avec Ar-Moab, la capitale des Moabites, qui est indiquée plus au Nord, sur l'Arnon.

L'ARNON (*Ouadi Modjib*) séparait Moab du royaume des Amorrhéens. C'est une crevasse énorme, profonde de 800 mètres, et large d'environ 5 kilomètres à hauteur du plateau. En le traversant, les Israélites prirent possession de la Terre Promise.

AROËR est la ville biblique attribuée à Ruben et perchée sur les hauteurs voisines de l'Arnon. Ses ruines ne présentent rien de remarquable. Certains auteurs identifient Aroër avec Ar-Moab.

DIBAN, ville de Moab, voisine d'Aroër, fut prise par Séhon, roi des Amorrhéens, et reprise par les Israélites (1). Elle appartint à Ruben (2) et fut réhabitée par les Juifs au retour de la captivité (3). Isaïe et Jérémie la citent dans leurs oracles. C'est à Diban que M. Clermont-Ganneau a trouvé, en 1869, la fameuse stèle moabite qu'il acheta 8 400 francs et où le roi Mésa chante ses victoires en taisant soigneusement ses défaites. L'inscription est maintenant au musée du Louvre, à Paris.

MACHÉRONTE, dont « le château, dit Josèphe, est bâti sur une haute montagne, pleine de rochers qui le rendent

(1) *Num.* XXI, 30-34.
(2) *Jos.* XIII, 9, 17.
(3) *Neh.* XI, 25.

comme imprenable », est célèbre par l'emprisonnement et la mort de saint Jean-Baptiste. C'est près de là qu'Antipas, le meurtrier du Précurseur, fut battu par son beau-père, Arétas, de Pétra. La guerre avait été suscitée par le renvoi de la fille d'Arétas et le mariage du tétrarque avec Hérodiade. La défaite de ce prince fut considérée par tout le peuple, au dire de Josèphe, comme la punition du meurtre de saint Jean.


CARTE DE LA PALESTINE
ECHELLE
0 10 20 30 40 Kilom s
Légende
Torrent, Rivière
Route carrossable
Sentier
Chemin de fer
Ville, Village
Khirbet (Ruine)
Ouadi = Torrent, Vallée
Djébel, Tell = Montagne
Béthel Nom ancien
Beïtin Nom moderne
MER MÉDITERRANÉE
GALILÉE
SAMARIE
JUDÉE
IDUMÉE
PHILISTINS
GAULANITIDE
GALAAD
PÉRÉE
AMMON
MOAB
Mer Morte
Désert de Juda
Plaine d'Esdrelon
Plaine de Saron
ES SOUR
ACCA
Caïfa
Seffourieh
En Nazira
Tabarieh
Safed
Banias
Djénin
NAPLOUSE
JAFA
El Loud
RAMLEH
Latroun
JÉRUSALEM
Bethléem
EL-HALIL
Esdoud
HAZZÉ
Es Salt
EL-KÉRAK
Jourdain
35°
36°
33°
32°
31°
J. Schellenberg del.

QUATRIÈME PARTIE

La Syrie centrale

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil général sur la Syrie

I — SYRIE ET PALESTINE

On désigne ordinairement sous le nom de *Syrie* la bande de terre — encadrement oriental de la Méditerranée — qui s'étend du Taurus à l'Egypte et qui, par conséquent, comprend la Palestine. Tout ce pays avait été promis aux patriarches. Quand Dieu fit alliance avec Abraham, il lui dit : « Je donne à ta postérité ce pays, depuis le torrent d'Egypte jusqu'au grand fleuve, au fleuve Euphrate. » (1) Moïse renouvelle au nom du Seigneur la même promesse : « Allez au pays des Chananéens et au Liban, jusqu'au grand fleuve, au fleuve Euphrate. » (2) Et d'une manière plus précise encore : « Votre frontière s'étendra du désert au Liban, et du fleuve Euphrate jusqu'à la mer occidentale. » (3)

Le pays des promesses divines était donc bien la Syrie

(1) *Gen.* XV, 18. Le *torrent d'Egypte* désigne le *Ouadi El Arich* actuel, qui reçoit les eaux du Sinaï et vient se jeter dans la Méditerranée au-dessous de Gaza et de Raphia, là où se trouvait autrefois Rhinocoloura.
(2) *Deut.* I, 7.
(3) *Ibid.*, XI, 24 ; Cf. *Jos.* I, 4.

dans l'acception la plus étendue de ce mot. Si, par suit des infidélités du peuple, ces prédictions ne se réalisèren que sous les règnes de David et de Salomon, et encor uniquement par suzeraineté, il n'en est pas moins vra que les limites assignées par Dieu à Israël dépassaient l Palestine actuelle. Plusieurs savants mettent la Syrie cen trale au nombre des contrées occupées de fait par le Hébreux. Quoi qu'il en soit, comprise ou non dans le ter ritoire de « Chanaan », cette région est très intimemen liée à l'histoire biblique. Le ministère de Notre-Seigneu en Galilée eut, dès le début, un grand retentissemen dans les provinces environnantes, c'est-à-dire dans la Syrie Saint Matthieu le note dans son introduction historique au « Discours sur la montagne » : « Sa renommée se répandi *dans toute la Syrie* et on lui amena les malades. » (1) L dénomination de *Palestine II*ᵉ, donnée par les Romain à une partie de cette contrée, est donc tout à fait exact et justifie suffisamment cette quatrième partie de notr ouvrage.

II — APERÇU HISTORIQUE

L'histoire de la Syrie remonte très haut. Habitée tou d'abord par une race de géants autochtones : *Raphaïm Anakim*, *Horim*, *Avïm*, *Emim*, elle fut envahie, ver l'an 2400 avant notre ère, par des peuplades asiatique connues sous le nom générique de *Chananéens*. Parmi ce derniers, les tribus les plus importantes furent les Héthéens les Phéniciens et les Amorrhéens. Tour à tour tributaire de l'Egypte et de l'Assyrie, les Chananéens subirent, ver le XVᵉ siècle avant Jésus-Christ, la pénétration israélite A côté du royaume juif se fonda toute une série de petits royaumes syriens : Soba, Hama, Arpad, Maacha et Damas (2). Souvent en lutte avec le peuple de Dieu sous-

(1) *Matth.* IV, 24.

(2) L'*Aram* (c'est le nom biblique de la *Syrie*) désigna d'abord l'ensemble des pays situés des deux côtés du cours moyen de l'Euphrate, et s'étendant à l'Ouest jusqu'aux côtes de Cilicie e de Phénicie. On distinguait les différentes parties de ce territoire en ajoutant un déterminatif : *Aram de Damas*, *Aram de Soba*, *Aram de Maacha*, *Aram Naharaïm* (Mésopotamie). Le nom

Saül, plusieurs de ces royaumes devinrent tributaires de David et de Salomon.

A la mort de ce dernier, la Syrie recouvra son indépendance. Les rois de Damas, que nous voyons alors à la tête de trente-deux petits Etats syriens, furent continuellement en guerre tantôt avec Israël et Juda, tantôt avec l'Assyrie, jusqu'au jour où celle-ci absorba les uns et les autres dans sa conquête.

Puis la Syrie passe successivement sous la domination des Perses et des Séleucides, et enfin sous celle des Romains, qui la divisent en plusieurs provinces (1).

Le christianisme pénétra peu à peu tout ce pays, qui fut, hélas! au VIIe siècle, la proie de l'islamisme. Malgré l'éclat des *Ommiades* et des *Abassides*, la période arabe fut troublée par des guerres civiles, des désordres et des dissensions qui favorisèrent les premiers succès des croisés, sans leur permettre toutefois de s'emparer jamais de Damas.

La domination turque commence en 1516 par la victoire de Sélim Ier sur les mamelouks d'Egypte, et, jusqu'en 1918, n'est interrompue que de 1832 à 1840 par la conquête d'Ibrahim-Pacha. Rappelons enfin les massacres de 1860, qui occasionnèrent l'expédition française en Syrie.

III — TOPOGRAPHIE

DIVISION ADMINISTRATIVE. — La Syrie, appelée quelquefois en arabe *Souria*, est plutôt désignée actuellement par le nom de *Ech Cham*, « pays de gauche », opposé à *Yémen*, « pays de droite », par rapport à La Mecque. Avant la Grande Guerre, elle comprenait six gouvernements : 1° le vilayet d'Alep ; 2° le sandjak autonome de Zor ; 3° le

d'*Aram*, employé seul, désigne souvent la partie occidentale ou *Syrie proprement dite*.

Le nom égyptien d'où vient peut-être Syrie était *Kharou* ou, par changement de l'aspirée en chuintante, *Charou*. C'est peut-être une variante du nom d'*Akharrou* (l'Occident), par lequel les Chaldéens désignaient la côte syrienne.

(1) Les divisions romaines changèrent plusieurs fois. On peut cependant les ramener toutes aux suivantes : Cœlésyrie, Syrie d'Euphrate ou Commagène, Phénicie maritime et libanique, Palestine, Arabie.

vilayet de Beyrouth ; 4e le sandjak autonome du Liban ; 5° le vilayet de *Souria* (Syrie), dont le gouverneur général résidait à Damas, et qui comprenait les trois sandjaks de Hama, de Damas et du Hauran ; 6° le sandjak autonome de Jérusalem. Aujourd'hui, la Syrie française comprend : 1° l'Etat du Grand Liban, ayant comme capitale Beyrouth, qui est en même temps la résidence du haut commissaire pour toute la Syrie ; 2° l'Etat de Damas ; 3° l'Etat d'Alep ; 4° l'Etat des Alaouites, ayant comme capitale Lattaquié ; 5° l'Etat druse (région du Hauran).

ITINÉRAIRE. — Nous ne nous occuperons, dans cette quatrième partie, que d'une portion de la Syrie, celle qui est maintenant traversée par les voies ferrées Beyrouth-Baalbek-Damas, et Damas-Caïffa. Le Liban, la plaine de Cœlésyrie, l'Antiliban, la plaine de Damas, les hauts plateaux du Hauran, telles seront les grandes lignes de cet itinéraire, qui suivra rapidement ensuite le tracé du chemin de fer dans les vallées du Yarmouk et du Jourdain jusqu'à Beïsan, puis à travers la plaine d'Esdrelon (1). Cette excursion, très riche en souvenirs bibliques et historiques, se recommande en outre par un intérêt géographique spécial, car elle permet de se rendre compte des grandes chaînes qui forment comme l'ossature de la région syro-palestinienne. Géographiquement, la Syrie « était condamnée à former le prolongement Nord-Ouest du plateau arabique, dont les sables l'enserrent au Sud et à l'Orient. Si ceux-ci ne vont pas rejoindre les sables du rivage méditerranéen, cela est dû uniquement à l'interposition d'une puissante barrière, atteignant dans la Syrie centrale sa plus haute élévation. Depuis le Taurus jusqu'à la mer Rouge, deux chaînes courent parallèlement à la mer, enfermant entre elles une vallée d'un aspect extraordinaire. Ces chaînes, comme de puissantes digues, contiennent les sables du désert ; elles condensent sur leurs flancs l'humidité de la mer, produisent la pluie, emmagasinent en de vastes réservoirs les eaux et les neiges, et, finalement, les restituent sous forme de sources, de lacs et de rivières. Sans le Liban et l'Antiliban, l'Oronte, le Jourdain, le Léontès,

(1) Voir la carte hors texte *Liban, Hauran, Galilée*, p. 664

les fleuves côtiers de la Phénicie n'existeraient pas ; en d'autres termes, il n'y aurait pas de Syrie. La Békaa ou Cœlésyrie ne serait qu'une lande stérile, et la Damascène, au lieu d'un grand jardin, une mer de sable morne et désolée. Du côté de l'Orient, l'Arabie commence au point où prennent naissance les derniers affluents du réseau fluvial syrien, là où expire le dernier flot fécondant descendu des cimes du Liban ou de l'Hermon » (1).

(1) H. Lammens, *Etudes*, t. LXXVI, p. 780.

CHAPITRE II

Beyrouth et ses environs

[*Voir le plan de la ville, p. 576.*]

ASPECT GÉNÉRAL. — Le petit golfe de Beyrouth est un des plus beaux de la Méditerranée. De la baie de Saint-Georges et du port moderne construit en 1889, on jouit d'une magnifique vue sur la ville que les poètes arabes comparent à une jolie sultane accoudée sur un coussin vert et rêveuse devant les flots. Autour de la rade, les maisons se dressent en amphithéâtre ; au delà, sur les collines, de verdoyants jardins parsemés de blanches villas ; puis, les divers étages des montagnes du Liban avec de nombreux villages ; le tout dominé, à l'horizon, par les croupes neigeuses du Sanin et du Keneïsé.

ÉTAT ACTUEL. — Beyrouth compte 94 432 habitants, y compris 2 934 émigrés. Cette population est en majorité chrétienne, puisque les musulmans (y compris les Druses) ne dépassent pas le chiffre de 37 678. Les catholiques, au nombre de 25 000 environ, sont ainsi répartis : 17 763 Maronites, 4 256 Grecs Melkhites, 2 000 Latins, 500 Syriens, 200 Arméniens.

Les chrétiens non unis sont environ 15 000, Grecs pour la plupart, sauf un petit groupe d'Arméniens et de Syriens. Il y a aussi 544 protestants, un nombre à peu près égal de juifs et 1 522 Druses. Sur la population totale, il faut compter environ 4 500 Européens.

ÉTABLISSEMENTS ET ÉCOLES. — Capitale de l'État du Grand Liban, Beyrouth est aussi le siège de plusieurs évêques : délégué apostolique de Syrie, archevêque maronite, archevêque grec melkhite, évêque grec non uni.

La paroisse latine est desservie par les *Pères Capucins* qui ont aussi une école de garçons.

L'établissement catholique le plus remarquable est la célèbre *Université Saint-Joseph* des *Pères Jésuites*, avec ses Facultés de théologie, de médecine, de droit et son école d'ingénieurs ; elle comprend aussi une école primaire et secondaire et une vaste imprimerie.

Le couvent des *Pères Franciscains* est la Procure de la Custodie de Terre Sainte.

Les *Sœurs de Charité* tiennent un grand hôpital, deux orphelinats, un pensionnat et quatre externats.

Les *Frères des Ecoles chrétiennes* dirigent trois externats et un internat.

L'établissement des *Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition* comprend école et pensionnat.

Les *Pères Lazaristes* ont une résidence, ainsi que les Frères Maristes.

Le couvent des *Sœurs de Marie-Réparatrice* est un centre d'œuvres d'adoration et de réparation.

Les *Sœurs de Notre-Dame des Douleurs* tiennent un hospice de vieillards.

Les *Dames de Nazareth* dirigent un pensionnat.

Les *Sœurs de la Sainte-Famille :* un externat et un internat.

Les religieuses indigènes des Saints Cœurs de Jésus et de Marie ou *Mariamettes :* une école.

Il y a aussi un collège *maronite*, un collège *grec melkhite ;* et d'ailleurs chacun des principaux rites entretient, à côté de son église, une ou plusieurs écoles.

Les *Grecs orthodoxes* ont un grand hôpital.

Les *œuvres protestantes* ne manquent pas non plus ; la plus importante est l'*Université américaine*, avec Facultés de médecine et de théologie, et une imprimerie.

Les principales nations ont à Beyrouth un *consulat général.*

COMMERCE. — Beyrouth est le plus important centre commercial de la Syrie. Bien que la nouvelle ligne du Hauran transporte à Caïffa les blés des plateaux transjordaniens, Beyrouth demeure cependant le port naturel du Liban, de la Cœlésyrie et de Damas. Le commerce d'exportation comprend principalement le blé, l'huile d'olive, les soies grèges, le bois de réglisse, le sésame, les éponges, les

fruits, le bétail. Au nombre des produits les plus estimés de Beyrouth et du territoire libanais, il faut mettre le *vin d'or* ou *vin rose* qui a, en Orient, la réputation des crûs les plus fameux.

VISITE DE LA VILLE. — En dehors des établissements indiqués plus haut, Beyrouth offre peu de choses à signaler.

En sortant des bâtiments de la douane, on entre dans la *vieille ville*. Les rues sont étroites et sales comme dans tous les ports orientaux ; elles traversent le *bazar* qui n'a rien de bien remarquable. Il y a cependant, au centre de la vieille ville, une assez belle place, la place des *Canons* ; là se trouvent le palais moderne du Petit Sérail, ou gouvernorat du Grand Liban, la cathédrale maronite Saint-Georges, plusieurs autres églises et établissements (voir le plan). Sur la hauteur qui domine à l'Ouest la place des Canons se dresse une vaste caserne turque aujourd'hui transformée en gouvernorat de Syrie et appelée Grand Sérail.

La *grande mosquée* (*Djamia el Kebiréh*), située un peu à l'ouest de la place des Canons, est l'ancienne église Saint-Jean-Baptiste, bâtie par les croisés au XIIe siècle. Deux séries d'arcades à tiers-point appuyées sur des chapiteaux romans la divisent en trois nefs ; la nef centrale est voûtée en berceau, les deux autres sont à arêtes ; chaque nef se terminait par une abside. Un clocher quadrangulaire, devenu un minaret, se voit encore devant la porte. Les murs intérieurs sont recouverts d'arabesques grossièrement peintes, et un horrible badigeon cache les détails des chapiteaux. Cette cathédrale avait elle-même succédé à une église byzantine dont le baptistère est encore marqué par une inscription grecque :

Η ΦΩΝΗ ΚΥΡΙΟΥ	ΕΠΙ	ΤΩΝ	ΥΔΑΤΩΝ	
La Voix du Seigneur	*sur*	*les*	*eaux*	(1)

Un peu au nord-est de la grande mosquée, se trouve un autre monument de l'époque des Croisades. C'est la petite église Saint-Sauveur, à laquelle les remaniements successifs ont fait perdre sa forme primitive. Cette église, desservie

(1) *Ps.* XXVIII, 3.

dès le XIIIe siècle par les Pères Franciscains, et changée dans la suite en mosquée, serait, d'après la tradition, une ancienne synagogue dont nous parlerons tout à l'heure en énumérant les principaux souvenirs chrétiens de Beyrouth.

Les *quartiers neufs* qui s'élèvent surtout à l'Ouest, sur les versants du *Râs Beyrouth*, et à l'Est, sur le mont *Saint-Dimitri*, ont des rues larges mais très poussiéreuses, de coquettes villas et de riants jardins.

Un aqueduc distribue dans la ville les eaux du *Nahr el Kelb* (voir p. 576). L'éclairage au gaz et les tramways électriques datent d'avant la Grande Guerre.

HISTOIRE. — Beyrouth est l'ancienne *Béryte* des Phéniciens (1). Elle est mentionnée par les lettres cunéiformes trouvées en 1887 à *Tell Amarna* (Egypte) et datant de la fin du XVe siècle avant Jésus-Christ. Quatre d'entre elles sont des rapports adressés par Ammunira, roi de Bérouta, qui demande, entre autres choses, au pharaon, son suzerain, l'autorisation de « fortifier la ville et les jardins de mûriers ». Le nom de Beyrouth a été retrouvé dans les textes égyptiens sous la forme *Bîroutou*, *Beïroutou*, mot phénicien signifiant *pin* ou *cyprès* (2). La Bible ne mentionne pas cette ville, car on ne peut l'identifier avec la *Bérothaï* de *II Reg.* VIII, 8, et d'*Ezech.* XLVII, 16 (voir p. 588). On sait par Sanchoniaton que Béryte était un des centres principaux des *Giblites* (branche septentrionale des Phéniciens), et, selon les traditions populaires, partageait avec *Gébal* (3) (la Byblos des Grecs, la Djébaïl actuelle) l'honneur d'avoir le dieu *El* pour fondateur.

A partir d'Antiochus IV Epiphane, roi de Syrie (175-164 av. J.-C.), Béryte reçut le nom de *Laodicée de Chanaan*, qu'elle conserva jusqu'à Alexandre II Zébina (125 av. J.-C.). La des-

(1) D'après Maspero, le nom grec *Phénix* est une forme élargie de *Phoun* ou *Pount*, vieux nom national que les Chananéens avaient déjà dans leur patrie primitive (Arabie, golfe Persique), et qui les suivit dans leurs migrations en Syrie et en Afrique (*Phœni*, *Puni*). Tandis que les Chananéens de l'intérieur étaient pasteurs ou agriculteurs, ceux de la côte, les Phéniciens, furent amenés par leur situation à se faire marins et commerçants. Renan a raison de dire que « la Phénicie ne fut pas un pays ; ce fut une série de ports avec une banlieue assez étroite ».

(2) Une autre étymologie a été donnée du nom de Beyrouth ; c'est celle de *puits*. Notons d'ailleurs qu'en assyrien, *bîroutou* signifie à la fois « sources » et « plantations ». Philon de Byblos parle de la déesse *Bérouth* ; c'est la déesse éponyme de la ville de Béryte.

(3) *III Reg.* V 18 ; *Ezech.* XLVII, 16.

truction de la ville par Thryphon, usurpateur du trône de Syrie (en 140 av. J.-C.), à laquelle on croyait généralement, n'est pas, d'après des découvertes récentes du Dr Rouvier, un fait absolument certain. En tout cas, Béryte se releva aussitôt. Le général romain Marcus Agrippa (14 av. J.-C.) en fit une colonie militaire qu'il nomma *Colonia Julia Augusta Felix Beyritus*, en l'honneur de Julia, fille d'Auguste et sa propre épouse. Ce fut sans doute alors que la ville se déplaça vers le Nord et vint occuper l'emplacement actuel. La nouvelle cité fut successivement embellie par Hérode le Grand et par les deux Hérode Agrippa, qui y élevèrent des temples, un théâtre, un amphithéâtre, et des thermes où un aqueduc amenait les eaux du *Magoras* (le *Nahr Beyrouth* actuel).

En 70, après la prise de Jérusalem par Titus, un certain nombre de captifs juifs furent mis à mort à Béryte, le jour anniversaire de la naissance de Vespasien (17 novembre).

Dès le IIIe siècle de notre ère, Beyrouth avait une école de droit florissante, rivale de celles d'Alexandrie, d'Athènes et de Césarée de Cappadoce. Saint Grégoire le Thaumaturge et son frère Athénodore vinrent y étudier.

Ouverte de bonne heure au christianisme, la cité phénicienne était, au IVe siècle, siège d'un évêché dépendant du patriarcat d'Antioche.

Détruite au VIe siècle par un tremblement de terre, Béryte perdit beaucoup de sa renommée. L'école de droit fut transférée à Sidon ; les manufactures de soie, depuis longtemps célèbres, se transplantèrent en Grèce d'abord, et plus tard en Sicile.

En 635, la ville fut prise par les musulmans. Baudouin Ier la reprit en 1110. De 1125 à 1187 et de 1197 à 1291, elle resta à peu près constamment au pouvoir des croisés et fut le siège d'un évêché latin dépendant de l'archevêché de Tyr, sous la juridiction du patriarcat de Jérusalem. Beyrouth eut un rôle important pendant les Croisades : les seigneurs de *Barut* ont fourni deux chapitres aux *Familles d'outre-mer*. Le château s'élevait à l'angle Nord-Est.

Au XVIe siècle, Beyrouth passa sous la domination des émirs druses. L'un d'eux, Fakreddin (1595-1634), parvint, grâce à une alliance avec les Vénitiens, à se créer une sorte de principauté indépendante dont il profita pour favoriser les chrétiens et faire prospérer le commerce. Mais, à l'occasion d'un séjour de neuf ans qu'il fit à la cour des Médicis, où il comptait trouver un appui contre les Turcs, tout un parti se forma contre lui. La ville fut reprise par les Ottomans, et Fakreddin, mandé à Constantinople, y fut étranglé par ordre du sultan Amourad IV.

Avec le XIXe siècle, la prospérité devait revenir. Sous Méhémet-Ali, le commerce se releva. La ville eut peu à souffrir lors du bombardement de 1840, quand la flotte anglo-austro-ottomane

chassa les troupes égyptiennes et rendit Beyrouth aux Turcs. Depuis les massacres de 1860, un grand nombre de Maronites du Liban, sont venus s'y fixer. Sous le mandat français, Beyrouth, nous l'avons dit, est la capitale du *Grand Liban* et le siège du Haut Commissariat pour toute la Syrie.

TOPOGRAPHIE. — La Beyrouth actuelle occupe l'emplacement de la Béryte romaine, comme en font foi toutes les ruines qu'on y a trouvées. Signalons simplement les vestiges de temple romain découverts par les Sœurs de Charité en creusant les fondations de leur établissement : un autel votif dédié à Jupiter Héliopolitain, et orné d'une inscription latine, sert encore de base à la statue de saint Vincent de Paul. Mais la *Béryte phénicienne* primitive se trouvait *plus au Sud*, sur la route de Sidon, dans la région des sables, dont l'envahissement graduel a sans doute causé ce déplacement. Le Dr Rouvier a trouvé là, outre de nombreux vestiges de la vieille cité, l'antique nécropole phénicienne (1).

SOUVENIRS CHRÉTIENS. — Béryte est la patrie de *saint Pamphile*, le célèbre maître d'Eusèbe, qui, après avoir étudié à Alexandrie sous Piérius, un des successeurs d'Origène, vint fonder une Ecole théologique et une Bibliothèque à Césarée de Palestine, où il fut martyrisé en 309.

Béryte se mit de bonne heure sous le patronage de *saint Georges*, et la baie prit le nom du grand martyr dont on localisa même certains exploits légendaires. Ainsi, l'on voit encore, hors de la ville, à l'Est, sur la route de Tripoli, un oratoire en briques dont on fait remonter la construction à l'époque des croisés, et près duquel la tradition place le combat de saint Georges avec le dragon. D'après Renan, cet oratoire aurait succédé à un temple antique.

Un souvenir intéressant nous est fourni par un rapport lu au deuxième Concile de Nicée (787). Des Juifs, y est-il dit,

(1) Entre le *Ouadi Choueïfat* et le *Nahr el Ghadir*, le sol est jonché de nombreux débris anciens, mélangés avec le sable. Des carriers de Choueïfat en ont extrait longtemps des pierres, et ils se contentaient, pour cette facile exploitation, de suivre la trace des anciens murs, dont ils enlevaient même les fondements. Détail intéressant : là ont été prises les pierres qui ont servi à bâtir l'Université des Pères Jésuites.

avaient trouvé, dans une maison jadis habitée par de chrétiens, une image du Christ en croix. Ils profanèren cette image dans leur synagogue ; du côté, par eux trans percé, il sortit de l'eau et du sang dont le simple contac opéra de nombreuses guérisons. A la vue de ces miracle, les Juifs se convertirent en foule, et la *synagogue* trans formée devint l'*église Saint-Sauveur*. Depuis lors, contin le document, on célèbre chaque année très solennelleme à Béryte l'anniversaire de ce prodige. Ajoutons que c souvenir est rappelé par le martyrologe romain à la dat du 9 novembre.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE BEYROUTH. — S gnalons la promenade *des Pins*, au sud de la ville, à un demi-heure de la place des Canons. Ce lieu très agréab — le bois de Boulogne de Beyrouth — a une belle plan tation de pins attribuée parfois à Fakreddin, mais don l'origine est plus ancienne, puisqu'elle est signalée a XIIe siècle par Guillaume de Tyr et Edrisi. On a mêm voulu en faire remonter la première origine à l'époqu phénicienne et y voir l'explication du nom de Beyrout (voir p. 572). Cette plantation a pour but de protéger l ville contre l'envahissement des sables. On y jouit d'u beau coup d'œil. Depuis 1921, le haut commissaire y sa résidence.

Mentionnons aussi l'excursion au *Nahr el Kelb* (*Fleu du Chien*), à environ 12 kilomètres au nord-est de la vill Un *chemin de fer* y conduit en une demi-heure ; mais l train circule seulement toutes les trois heures dans les deu directions entre Beyrouth et Djounéh. La promenade pe aussi se faire, et même plus agréablement en voiture.

Le fleuve était appelé en grec *Lycos* (*Loup*), nom qu comme le nom arabe actuel, tient sans doute à quelqu vieille légende. Il y avait, paraît-il, sur un récif, un gro chien en pierre qui aboyait à l'approche de l'ennemi. C aboiement n'était probablement autre que le bruit du ven ou des flots s'engouffrant dans la gueule de l'animal mais on y voyait le présage ou symbole de quelque guerr et de quelque calamité.

Le cours d'eau descend du Sanin par une gorge encaissé et pittoresque. Cet étroit défilé, qui conduit au cœur d


MÉDITERRANÉE
Feu du port
PORT
Douane
Quai
Office Sanitaire
Zeïtouni
Cimetière cathol.
Vieille Ville
Gare
Sérail
Es Saïfa
Bazar
Caserne
Cathédrale maronite
Couvent des Franciscains
Roumaïl
Collège des Maronites
Hôpit. orthod.
Consulat d'Autriche Hongrie
Collège des Jésuites
Faculté franç. de Médecine
Collège turc
Collège israélite
el Dahdah
Hôpital français
Sœurs de S. Joseph
Ecole anglaise pour filles
Collège des frères cathol.
Eg. armén. cathol.
et Bachoura
Collège turc
Mosquée
Achrafiyé
35m
Dames de Nazareth
90m
Cim. israél.
Cim. protest.
Moussaïtbe
Mashnet
el Arab
Râs en Neba
Mont St Dimitri
Bois
de Pins
BEYROUTH
Échelle
200 0 200 400 M.
MÉDITERRANÉE
Râs Minet el Housseïn
Collège américain
Phare
Hôpital prot. de S. Jean
Râs Beyrouth
Collines de Sable
Échelle
0 200 400 M.

E. Ruzé Gr.

Liban, a vu passer bien des armées, depuis Ramsès II (vers le XVe s. av. J.-C.), jusqu'à l'expédition française de 1860-1861 et la campagne des alliés en 1918 ; entre ces deux extrêmes, les soldats assyriens de Salmanazar II (859-825) et d'Assarhaddon (681-668 av. J.-C.) ; les Macédoniens, les Romains, les croisés et les Turcs. Ce n'est pas là une simple affirmation d'historien ; les parois rocheuses de la gorge racontent elles-mêmes ces hauts faits guerriers en de très intéressantes *stèles* ornées de *sculptures* et d'*inscriptions* contemporaines des événements.

L'**EXCURSION DE DJÉBEIL** (*Gébal, Byblos*) est à conseiller aux voyageurs qui en auraient le temps. Ce point est situé sur la côte, à 35 kilomètres environ au nord-ouest de Beyrouth. On y voit des ruines considérables, et spécialement une importante nécropole antique. Un temple égyptien et divers objets appartenant à la période de la domination des pharaons sur la côte syrienne y ont été découverts par M. Montet en 1921 et 1922.

CHAPITRE III

Le Liban et la Cœlésyrie (1)

[De Beyrouth à Baalbek en chemin de fer.]

La ligne Beyrouth-Damas, qui appartient à la *Société ottomane* des chemins de fer *Damas-Hama-Hauran et Prolongements*, a été construite par une Compagnie française. Elle est ouverte depuis 1895. Il y a chaque jour un train de voyageurs dans les deux directions : départ de *Beyrouth-Port* à 7 heures du matin ; de *Damas-Béramké*, à 8 h. 30 du matin. Pour Baalbek, changement de train à *Rayak*, d'où part l'embranchement Baalbek-Homs-Hama et Alep. La ligne est à voie étroite ; dans le Liban, système combiné Abt pour chemins de fer de montagne ; 32 kilomètres à crémaillère depuis Araya jusqu'à Djditah.

BEYROUTH A DAMAS (1921)

Heures.	Kil.	STATIONS	Heures.	Kil.	STATIONS	Heures.
21 h. 20		**Beyrouth-Port**	7 h. 15		**Rayak**	13 h. 15
21 h. 35		**Beyrouth-Gare**	7 h. 30	78	Yafoufèh	13 h. 48
22 h. 1	7	Hadett	7 h. 52	87	Zerghaya	14 h. 17
22 h. 26	9	Baabda	8 h. 10	98	*Zebdani*	14 h. 46
23 h. 1	12	Djamhour	8 h. 33	112	Et Téquièh	15 h. 14
23 h. 40	17	Araya	9 h. 2	116	Souk Ouadi Barada	15 h. 25
0 h. 37	21	*Aleïh*	9 h. 40	119	Deir Kanoun	15 h. 36
1 h. 22	27	Bèhamdoun	10 h. 12	123	Aïn Fidjèh	15 h. 50
1 h. 59	31	Sofar	10 h. 40	130	Djédeidèh	16 h. 4
3 h. 13	44	Meredjatt	11 h. 33	134	Hamèh	16 h. 17
2 h. 31	47	Djditah–Chtaoura	11 h. 49	137	Doummar	16 h. 25
3 h. 44	52	Saïd Neil	12 h. 1	144	**Damas-Béramké**	16 h 47
4 h. 1	56	*Mouallaka*	12 h. 20			
4 h. 25	66	**Rayak** (Buffet)	12 h. 40	147	**Damas-Meïdan**	17 h

(1) Voir la carte hors texte *Liban, Hauran, Galilée*, p. 664.

RAYAK A BAALBEK

Kil.	STATIONS	Heures.
	Rayak	5 h. 30
26	Baalbek	6 h. 46

BAALBEK A RAYAK

Kil.	STATIONS	Heures.
	Baalbek	16 h. 54
26	Rayak	17 h. 45

I — LE LIBAN

DESCRIPTION GÉNÉRALE. — Comme l'indique le nom hébreu de *Lebanon*, que l'on retrouve dans les monuments assyriens sous la forme *Labnanou*, et dans l'arabe actuel *Libnan*, la chaîne syrienne est le *Mont Blanc* de l'Asie antérieure. Cette dénomination lui vient, soit de la neige qui couronne ses crêtes une partie de l'année, soit de l'aspect blanchâtre de ses roches calcaires. La chaîne du Liban commence un peu au-dessus de Tripoli et se prolonge du Nord-Est au Sud-Ouest jusqu'au *Nahr el Litani* (*Léontes*) entre Sidon et Tyr. Distante de la côte de 20 à 25 kilomètres en moyenne, elle se développe sur une longueur de 150 kilomètres. Le versant occidental s'abaisse graduellement vers la mer par une série de plateaux coupés de profondes vallées. Le versant oriental, au contraire, borde, comme un mur escarpé, la grande plaine de la Cœlésyrie. Les principaux massifs du Liban sont, du Nord au Sud : le *Djébel Makmel*, hérissé de sept ou huit pics, dont les plus septentrionaux : Tis Maroun (3 212 m.), Dhar el Khodib (3 068 m.), Foum el Mizab (3 049 m.), sont aussi les plus élevés ; le *Djébel Sanin* (2 608 m.), le *Djébel Keneïséh*, au sud duquel s'ouvre le plus important des cols libanais, celui de Moughitléh, que la route Beyrouth-Damas franchit à l'altitude de 1 600 mètres. (La voie ferrée a son point culminant non loin de là, à 1 487 mètres.) Les autres massifs : *Djébel Barouk* (2 222 m.), *Djébel Niha* (1 850 m.), *Djébel Rihan* (1 715 m.), vont ensuite s'abaissant vers le Sud.

L'hydrographie est très différente, suivant les versants. Le versant oriental, où la neige fond très vite, est très pauvre en sources ; la seule rivière perpétuelle est le *Berdani*, qui se jette dans le *Litani*. Le côté occidental où, grâce à l'humidité qui monte de la mer, la neige tombe davantage et demeure plus longtemps, possède de nombreux cours d'eau perpétuels ou intermittents : le *Nahr Ibrahim* (*Adonis*), le *Nahr el Kelb* (*Lycus*), le *Nahr Beyrouth* (*Magoras*), le *Nahr ed Damour* (*Tamyras*).

Les torrents ont découpé la montagne en profondes échancrures. Par endroits, ils ont percé les roches et formé de gigantesques ponts naturels ; celui du *Nahr el Lében*, une des sources du Nahr el Kelb, mesure 50 mètres d'ouverture et 20 de hauteur. Parfois, les eaux disparaissent sous le sol, formant de larges

nappes souterraines d'où jaillissent des sources abondantes, « puits d'eaux vives coulant avec impétuosité du Liban » (1). Le cirque d'Afca et les cascades du Nahr Ibrahim sont des curiosités naturelles très intéressantes.

Les zones de climat et de végétation, sur le versant occidental, sont désignées par trois noms spéciaux : le *Sahel* ou région du littoral, le *Vousout* ou région moyenne, et le *Djourd* ou région des hauteurs. Le *Sahel* est l'étroite bande de terre très fertile où prospéraient autrefois les ports phéniciens. Au-dessus, jusqu'à 1 200 mètres, c'est le *Vousout*, moins peuplé que le littoral, mais encore parsemé de villages où l'on cultive le tabac, des céréales, des pommes de terre, la vigne même ; les arbres y viennent nombreux, pins, chênes nains, cyprès, cèdres, genévriers. Enfin, le *Djourd* est la zone de l'aridité des vents violents et des avalanches. Cependant, les cultures apparaissent encore à 1 800 et 2 000 mètres, mais seulement dans les vallons abrités. Çà et là se dressent des chênes rabougris, des térébinthes, des érables, des poiriers sauvages. C'est même à environ 2 000 mètres au sud du *Djébel Makmel* que se trouvent encore les derniers survivants des fameux *cèdres du Liban* (2). En été, le *Djourd* sert de pâturage aux troupeaux de chèvres et de brebis qui montent pour brouter les herbages des cimes et les feuilles des arbrisseaux.

La faune libanaise n'a rien de spécialement remarquable ; les ours y sont devenus rares ; on y rencontre encore l'once (3) et la panthère, mais beaucoup plus le sanglier, l'hyène, le loup, le renard, la gazelle et le chacal.

Le Liban a gardé d'intéressants vestiges archéologiques. On trouve, dans les grottes, des animaux fossiles et des traces d'habitation humaine. Les ruines les plus remarquables sont celles du temple de *Vénus Aphaca*, à *Afca*.

LA POPULATION. — La race arabe ou syrienne, qui descend des anciens Syriens, constitue en grande partie la population

(1) *Cant.* IV, 15.

(2) Des vastes forêts de cèdres, autrefois la gloire du Liban et qui en faisaient la « montagne des parfums », il ne reste plus que quelques bois peu épais. Le plus connu se trouve au pied du Dhar el Khodib, non loin de la source du *Nahr Kadicha* (le *Fleuve des Saints*), à 1 921 mètres d'altitude. C'est un bouquet de 400 arbres environ, dont une dizaine seulement présentent des signes de très haute antiquité. Les vieux cèdres sont maintenant sous la garde des Maronites, qui ont là une chapelle. Chaque année, pour la fête de la Transfiguration (6 août), le patriarche ou un évêque maronite vient célébrer au pied des cèdres une Messe solennelle qui attire sur ce sommet un grand concours de fidèles.

(3) Animal à peau tachetée comme celle du léopard.

libanaise. Celle-ci est de 710 562 habitants, en y comprenant 130 784 émigrés. Elle se partage entre les *chrétiens*, très nombreux (327 267), les *Druses* et les *Métoualis*.

Les *Druses* (43 633) et les *Métoualis* (104 947) sont des tribus sédentaires que leur caractère et leur culte distinguent nettement des autres tribus musulmanes. Elles forment dans l'Islam des sectes schismatiques, dont les doctrines et les pratiques, mêlées d'éléments païens et chrétiens, sont généralement tenues secrètes. Les Druses habitent la montagne, les Métoualis occupent surtout la plaine de Cœlésyrie.

Parmi les communautés chrétiennes, les Maronites sont de beaucoup les plus nombreux. On sait l'attachement très ancien de ce petit peuple à l'Eglise catholique et à la France. Ils sont au nombre de 199 181 dans le Liban proprement dit. Malheureusement, l'émigration dans les villes de la côte, et surtout en Amérique, constitue un danger réel pour la simplicité de leurs habitudes et la pureté de leur foi.

Le Liban compte aussi un grand nombre de *Grecs catholiques* ou *melkhites* (42 462) et un groupe très important de *Grecs orthodoxes* (81 409).

ADMINISTRATION. — Depuis les massacres des chrétiens par les Druses, en 1860, et l'intervention française qui suivit, le Liban formait un *sandjak* autonome aux mains d'un *gouverneur chrétien* (*mutessarif*) présenté par la France avec l'approbation des grandes puissances, et désigné pour cinq ans par la Porte. Ce fonctionnaire amovible avait toutes les attributions du pouvoir exécutif. Il y avait pour toute la montagne un Conseil administratif central, composé de 12 membres : 2 Maronites, 2 Grecs catholiques, 2 Grecs orthodoxes, 2 Druses, 2 Métoualis et 2 musulmans. De même dans l'organisation administrative des sept *arrondissements* et des *cantons*, il était tenu compte des cultes et des rites divers. La petite armée libanaise comprenait 3 000 hommes environ, sorte de garde nationale formée de volontaires. Les soldats portaient à peu près l'uniforme de nos zouaves.

LE LIBAN DANS LA BIBLE. — Si le Liban n'est pas mentionné une seule fois dans le Nouveau Testament, on le trouve, par contre, nommé plus de soixante fois dans l'Ancien, soit à titre de renseignement géographique ou historique, soit à titre de comparaison poétique. Souvent indiqué comme frontière septentrionale de la Palestine, le Liban est surtout cité pour ses *cèdres* fameux (1), ses forêts, ses eaux, ses bêtes sauvages, ses fleurs, son vin et ses parfums. « L'odeur de tes vêtements est

(1) *Jud.* IX, 15 ; *III Reg.* IV, 33 ; *IV Reg.* XIX, 23 ; *Ps.* XXVIII, 5, etc.

comme l'odeur du Liban », dit l'Époux du Cantique (1). Le parfum d'Israël fidèle, s'écrie Osée, sera « comme le parfum du Liban..., et son nom sera comme le vin du Liban » (2). Enfin, pour résumer toutes ces images poétiques, cette montagne partage, avec le Carmel et la plaine de Saron, la gloire d'être, pour les prophètes, le type de la prospérité messianique. Le désert fleurit, chante Isaïe (3), « la gloire du Liban, la magnificence du Carmel et de Saron lui est donnée ».

Salomon se bâtit peut-être des maisons de campagne sur le Liban (4) ; son palais de Jérusalem s'appelait « la maison de la forêt du Liban », à cause de ses colonnades en bois de cèdre (5).

LE LONG DE LA VOIE FERRÉE. — Les notions générales précédentes rendront plus intéressant le voyage que nous allons faire en chemin de fer sur les deux versants de la grande chaîne syrienne.

Le train part de *Beyrouth-Port*, sur le quai, à quelques pas des bâtiments de la douane. La ligne longe d'abord la mer, s'en écarte ensuite jusqu'à la gare centrale, *Beyrouth-Gare;* traverse sur un viaduc la route de Tripoli, et tourne au Sud, le long du *Nahr Beyrouth* (*Magoras*). Ce torrent, à sec la plus grande partie de l'année, marquait la limite orientale du territoire de Beyrouth ; ici commençait le *liva* du Liban, tel qu'il avait été précisé depuis 1860. La voie laisse à gauche le *jardin de Roustem-Pacha* (aujourd'hui devenu jardin public), et à droite le *bois de Pins*, puis elle croise la route de Damas. La construction de cette route, que le chemin de fer suit sur presque tout son parcours dans le Liban, fut un des résultats de l'expédition française de 1860. Entreprise par le comte de Perthuis, elle a été faite en grande partie avec des fonds français.

Nous voici maintenant dans la plaine, où le train court vers le Sud pendant 7 kilomètres, à travers de ravissants jardins plantés d'orangers, de citronniers, d'amandiers, de figuiers, de sycomores, de caroubiers, d'abricotiers et de mûriers. Des bois de pins, des forêts d'oliviers, des haies

(1) *Cant.* IV, 11.
(2) *Os.* XIV, 7 8.
(3) *Is.* XXXV, 2.
(4) *III Reg.* IX, 19 ; *II Paral.* VIII, 6.
(5) *III Reg.* VII, 2 ; X, 17-21 ; *II Paral.* IX, 20.

e nopals font de cette belle plaine une mer de verdure au ein de laquelle les sveltes palmiers dressent leur frondaison u sommet de leurs troncs élancés comme des mâts, tandis u'au loin la vue s'arrête aux falaises de la montagne. Le anin, dit une maxime arabe, a l'hiver sur sa tête, le prinmps à sa ceinture et l'été à ses pieds. Le voyageur peut cilement vérifier l'exactitude matérielle de cette image oétique. A partir de la station de **Hadett**, en effet, la voie urne vers l'Est, pour commencer à gravir les pentes. On sous les yeux un spectacle très pittoresque : la montagne ltivée avec un soin qui dénote une population laborieuse ; s champs, disposés en terrasses, pour retenir la terre végéle ; des mûriers bien entretenus, de belles vignes ramntes ; sur les sommets, des pins et des chênes de très lle venue, et, çà et là, de nombreux villages pareils à s fleurs dans la verdure. Tout ce pays, hommes et choses, fre une apparence de prospérité et d'aisance qui conaste singulièrement avec l'aspect général des villages lestiniens.

A **Baabda**, st., où l'on se trouve déjà à 242 mètres d'altiide, on aperçoit à gauche, dominant la voie, le *palais 'hiver* du gouverneur du Liban avant la Grande Guerre n été, ce fonctionnaire habitait l'ancien palais du fameux mir *Béchir* à *Beit ed Din*, bourgade située à quelques ilomètres au Sud-Sud-Est). L'endroit était bien choisi, ir on y jouit d'une magnifique vue sur Beyrouth et la aie de Saint-Georges.

A **Djamhour**, st., la ligne traverse encore la route posle ; les nombreux contours qui changent souvent la direcon de la voie offrent sans cesse des points de vue nouaux, en particulier sur le *Ouadi Chahrour*, jolie vallée lmirablement cultivée dont les parois abruptes sont uvertes de hameaux suspendus en terrasses. Au Nord-Est, une hauteur de 670 mètres, un couvent maronite, *Deir Kala*, « couvent de la Forteresse », occupe l'emplacement une *antique cité phénicienne* dont on a retrouvé l'enceinte imitive formée d'énormes blocs semblables à ceux de albek. On y a découvert aussi les ruines d'un temple iien (long de 32 m., large de 16), dédié à Baalmarcos, eu de la danse.

Après **Araya**, st. (524 m. d'altitude), villégiature d'été

de nombreux Beyrouthains, la voie forme brusquemen
facet pour adoucir la rampe. La locomotive est alors atta
chée à l'autre extrémité du train, qui retourne ainsi dan
la direction d'où il est venu, mais à un niveau supérieur
Lorsque cette manœuvre se répète à **Aleïh,** st., on est déj
à une altitude de 750 mètres, au milieu d'élégantes villa
admirablement situées. C'est à Aleïh que réside le hau
commissaire pendant l'été.

La voie, à crémaillère depuis Araya, continue à monte
Entre **Béhamdoun,** st., et **Sofar,** st., des filatures de so
émergent du milieu des mûriers ; plusieurs sont des ma
sons françaises. La belle source *Aïn Sofar* répand la fra
cheur aux alentours. A gauche, la ligne surplombe la ve
doyante vallée de *Hammana;* au Nord, dans la verdure d
mûriers, s'étage le village de même nom, où Lamartine
réfugia après une tourmente, lors de son voyage au Liba
Puis, la végétation diminue graduellement, et bientôt
ne se trouve plus qu'au milieu d'un amas de rochers. Apr
le tunnel d'**El Médéreïdj** (280 m. de long), la voie attei
son point culminant (1 487 m.); elle va descendre maint
nant sur le versant oriental, tandis que la route posta
franchit le col à 1 600 mètres d'altitude. A la sortie d'u
second tunnel, celui de **Beïdar,** st., (360 m. de long), u
spectacle nouveau vient surprendre les yeux ; c'est une vu
splendide sur la vaste plaine de la *Cœlésyrie* ou *Békaa,*
sur la chaîne de l'*Antiliban.* Le Liban lui-même, d'ailleur
présente encore deux de ses plus hauts sommets : à gauch
le *Djébel Kenéïséh (Mont de l'Eglise,* 2 032 m.), triste
dénudé ; à droite, le *Djébel el Barouk* (2 222 m.), verdi p
quelques bouquets de cèdres.

Après **Méredjatt,** st., le gros village de **Chtaourah,** s
que la voie laisse à droite, est probablement l'ancien
ville d'*Astarti,* mentionnée dans les tablettes cunéiform
de Tell Armana, avec *Mukhzi (Mekséh* actuel, un peu
Sud-Ouest) et *Khazi* (la *Ghazzéh* moderne, au sud de
plaine). Les Pères Jésuites ont de magnifiques vignobl
à Chtaoura dont le vin rose est particulièrement renomm
Toute la région, d'ailleurs, est plantée de vignes rampant
qui produisent un très gracieux effet sur le sol rougeâtr

Saïd-Neïl, st. (56[e] kilomètre), marque la limite de l'a
cien territoire libanais, après lequel on entre dans l'anci

ilayet de Souria (Syrie), dont la capitale était Damas. Au nord-ouest de **Mouallaka**, st., gros village musulman où les Jésuites ont un orphelinat et une école, s'élève, au pied du Sanin, la ville de **Zahléh** (15 000 hab.), qui dépend encore du gouverneur du Liban. Cette cité, très industrieuse, fort bien située dans le vaste jardin arrosé par le *Nahr Berdani* (le *Fleuve Froid*) qui descend du Sanin, est la résidence de deux évêques grecs, l'un catholique, l'autre non uni. Elle eut particulièrement à souffrir pendant les massacres de 1860. Les Jésuites y dirigent une mission et une école et les Grecs catholiques un collège. Les vignes de Zahléh produisent un vin estimé. De Zahléh, on peut faire l'ascension du Sanin par un chemin assez raide.

Non loin de Zahléh, au Nord-Est, un village, qu'on aperçoit de la plaine près de *Rayak*, porte le nom curieux de *El Kérak Nouah, le château de Noé.* Le sanctuaire musulman dédié à ce patriarche contient un sarcophage colossal (long de plus de 30 m.) qui passe pour le *tombeau* de Noé.

A une petite distance de Zahléh, se trouvent les restes d'un très ancien monastère dont les cellules étaient creusées dans le roc. C'est la *laure de Ferzol.*

La voie traverse maintenant de l'Ouest à l'Est la plaine de *Cœlésyrie* jusqu'à la station de **Rayak** (66e kilomètre ; changement de train). Ensuite, elle se dirigera vers le Nord jusqu'à **Baalbek** (26e kilomètre après Rayak).

II — LA PLAINE DE CŒLÉSYRIE

Cœlésyrie (Κοίλη Συρία) ou *Syrie creuse*, tel est le nom donné par les Grecs, après la conquête d'Alexandre, à la longue et large dépression qui s'étend entre les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Antiliban. Les Arabes l'appellent *El Békaa* (*crevasse, dépression, vallée*).

DESCRIPTION. — Elle s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est, sur une longueur de 112 kilomètres, depuis le lac de *Homs* (Emèse), au Nord, jusqu'à la hauteur d'*Hasbeïah*, au pied de l'Hermon, au Sud (1). Sa largeur varie entre 8 et 15 kilomètres. Cette faille

(1) Ce nom de Cœlésyrie reçut peu à peu une plus large extension ; au temps des Séleucides, il désignait le territoire formé par la vallée de l'Oronte, celle du Léontès et la Damascene.

gigantesque se prolonge par la vallée du Jourdain et la dépression de la mer Morte.

Aux temps préhistoriques, elle devait renfermer de grands lacs, dont les eaux s'écoulèrent à la suite de dislocations produites peut-être par les éruptions volcaniques du Hauran et du Djolan. D'une altitude variant entre 600 et 1 200 mètres, elle se divise en deux versants, dont l'un s'incline au Nord-Est, l'autre au Sud-Ouest, et dont Baalbek (1 176 m.) marque à peu près le point de division. De ce faîte descendent les deux fleuves qui arrosent la plaine : l'*Oronte* et le *Léontès*. L'Oronte (*Nahr el Assi*, *Fleuve rebelle*) prend sa source sur le flanc occidental de l'Antiliban, un peu au nord de Baalbek. Il coule d'abord au Nord-Nord-Ouest, puis tourne à l'Est, traverse le vaste *lac de Homs*, appelé encore lac de *Cadès*, en souvenir de la célèbre ville hétéenne de ce nom. Il incline alors au Nord, puis, faisant un coude vers l'Ouest, au-dessus d'Antioche, il va se jeter dans la Méditerranée, après un cours de 380 kilomètres (1).

Le Léontès (*Nahr el Litani*), qui naît dans l'Antiliban, à quelques kilomètres au sud de Baalbek, et qui roule en moyenne 143 mètres cubes d'eau par minute, semblerait devoir continuer son cours vers le Sud en longeant le pied de l'Antiliban. Mais au moment où il s'est rapproché de la chaîne du Liban, une fissure très étroite et très pittoresque lui permet de la traverser et d'aller à la Méditerranée, après une course d'environ 30 lieues. A partir du point où le Litani entre dans cette gorge, la Békaa se rétrécit de plus en plus.

Cette « région creuse » de la Syrie, bassin des deux rivières, était une des provinces les plus fertiles du monde antique. La terre, d'un noir rougeâtre, est riche en humus. Aussi la Cœlésyrie, après avoir nourri les conquérants égyptiens, assyriens, perses et macédoniens, devint-elle, à l'époque romaine, un « grenier d'abondance ». Aujourd'hui elle le serait encore si l'incurie administrative du temps des Turcs n'avait mis obstacle à la culture. La portion très faible, qui est convenablement travaillée, donne d'abondantes récoltes. Blé, maïs, coton, fèves, lentilles, vignes et arbres fruitiers viennent admirablement dans ces profondes alluvions. Malheureusement, presque toute la vallée appartenait au sultan, et, tout compte fait, il ne restait au fellah qu'un huitième de sa récolte. Aussi, les quelques bourgades qui la peuplent ont-elles un air très miséreux.

C'est dans ce sens que ce nom est pris dans *I Mach.* X, 69, et *II Mach.* III, 5-8.

(1) C'est sans doute son extrême rapidité qui a valu à l'Oronte le nom actuel de *Nahr el Assi*, le *Fleuve rebelle*. *Assi* est une corruption du nom grec *Axios*, que les Macédoniens donnèrent à ce fleuve en souvenir d'un autre fleuve de leur patrie.

Très chaude en été, la Békaa est généralement assez froide en ver et au printemps, à raison de son altitude et aussi à cause voisinage des hautes cimes du Liban et de l'Antiliban.

HISTOIRE. — Peut-être est-ce la Cœlésyrie qui est désignée ns le livre de Josué (1) par la « vallée du Liban », *bikaat al banon*, que l'auteur sacré situe « au pied du mont Hermon ». me en identifiant cette « vallée du Liban » avec la plaine *lyoun*, qui s'étend plus au Sud et communique d'ailleurs avec Cœlésyrie proprement dite par la vallée du Léontès, la coïntence de nom entre la *bikaat* hébraïque et la *Békaa* arabe n'en meure pas moins remarquable. Cette plaine d'Ayoun, séparant Liban méridional des contreforts occidentaux de l'Hermon, , en somme, l'entrée de la Békaa, la route naturelle de la lilée vers le pays de Hama, peut-être « l'entrée d'Hémath » ntionnée souvent dans la Bible (2), à propos de la frontière ptentrionale d'Israël. Plus tard, on l'appela le *chemin d'Anche* et le *chemin de la Syrie*. Ce fut, en effet, l'itinéraire turel des armées de Thoutmès Ier et de ses successeurs, allant vainqueurs d'Egypte à Gargamich, sur les bords de l'Eurate, et, plus tard, celui des Assyriens arrivant en sens inverse. vaste plaine fut le champ de bataille où se heurtèrent Arabes Byzantins, Sarrasins et Croisés.

Lors de la conquête ottomane, la tribu des *Métoualis* occupa Cœlésyrie. Pillards atroces, ils firent de ce pays un désert. tribu des *Harfouch*, plus féroce encore, qui s'y était établie ssi, quitta la contrée après les massacres de 1860, quand leur ef, l'émir Assad, eut été pendu à une poutre du bazar de albek (3).

Même aujourd'hui, la plaine n'est pas très sûre. Les anciens *asou* (*Pillards*) — nom générique sous lequel les Egyptiens signaient les nomades pour qui la Syrie était un vaste champ riches razzias — ont encore des successeurs dignes d'eux.

DE MOUALLAKA A RAYAK. — Entre Mouallaka et yak, la ligne franchit, au milieu de la plaine, le *Léontès*, is son affluent, le *Ouadi Yafoufèh*. Elle longe ensuite assez près la lisière orientale de la Békaa. Les deux

1) *Jos.* XI, 17.
2) *Num.* XXXIV, 8 ; *III Reg.* VIII, 65 ; *IV Reg.* XIV, 25. Lors de dédicace du Temple de Salomon, une grande multitude était nue, disent les historiens sacrés, « depuis l'entrée d'Hémath squ'au torrent d'Egypte ». (*II Paral.* VII, 8.)
3) Le reste des Harfouch fut déporté à Rhodes par ordre sultan.

chaînes parallèles entre lesquelles la Cœlésyrie est encaissé comme entre deux immenses remparts crénelés, paraisse peu élevées, à cause de l'altitude déjà considérable de vallée. On voit, dans la direction du Nord, les nombreı villages qui couvrent, à gauche, les dernières pentes (Liban : *Kérak Nouah* (voir plus haut), puis Ablah, et bie tôt les deux *Temnin*, où se trouvent 200 chambres sépı crales avec entrées à style phénicien.

DE RAYAK A BAALBEK. — Au sommet d'une colli de l'Antiliban, à droite, apparaît le ouéli *En Nébi Chit* (*Prophète Seth*), où les Métoualis vénèrent le tombeau (troisième fils d'Adam ! Plus loin, à droite toujours, a pied de la montagne, *Béreitan*, probablement l'ancien *Bérothaï* où David, vainqueur du roi syrien Hadadéz prit à ce dernier « une grande quantité d'airain » (1 Ezéchiel signale cette localité parmi les plus importan qui marqueront la frontière septentrionale de la nouve Terre Sainte (2).

Près du village de *Douris*, à droite, s'élève un orato musulman récemment construit avec des matériaux a ciens, qui, de loin, le feraient prendre pour un tem antique. Enfin, on se dirige au Nord-Est vers un îlot verdure au-dessus duquel émerge un reste de colonna qui se détache contre l'Antiliban avec une netteté de ba relief. Ce sont les ruines de Baalbek.

(1) *II Reg.* VIII, 8.
(2) *Ezech* XLVII, 16.

CHAPITRE IV

Baalbek (1176 m.)

La localité est à quinze minutes de la gare. Sur la route qui conduit, on rencontre, un peu plus loin que mi-chemin, le rand *New-Hôtel*. L'*Hôtel Victoria* et l'*Hôtel de Palmyre* sont l'entrée du bourg (1). Cette route longe la colline dite du *heikh Abdallah*, à cause d'un santon musulman qui y a son ombeau (2). Peu avant d'arriver au New-Hôtel, on laisse à droite 'anciennes carrières où se voit, entre autres vestiges d'une ntique exploitation, un bloc colossal long de 21 m. 72, large 1 moyenne de 5 mètres et ayant un volume de plus de 500 mètres ıbes.

ÉTAT ACTUEL. — La petite ville moderne s'étend vers l'Est, ans la vallée de Ras el Aïn, entre deux petites collines. Elle ompte de 5 à 6 000 habitants. Sur ce nombre, les quatre cinuièmes sont musulmans ou métoualis ; le reste se compose de recs catholiques (évêché) et de maronites. Résidence d'un kaïmaam, Baalbek a une petite garnison, un bureau de poste et de téléraphe, une école de filles tenue par les religieuses indigènes des *aints Cœurs de Jésus et de Marie* ou *Mariamettes*, et une autre uverte par la mission protestante anglaise. Des matériaux anciens : retrouvent dans les constructions modernes, parmi lesquelles il ut signaler la cathédrale grecque catholique et l'église maronite.

APERÇU HISTORIQUE. — Baalbek est l'ancienne *Héliopolis* es Séleucides et des Romains. Ce nom d'Héliopolis, *ville du oleil*, indique bien le culte de Baal-Soleil auquel le lieu était onsacré ; mais tous les savants ne croient pas qu'il soit la aduction exacte du nom sémitique *Baalbek*, reparu avec la onquête musulmane. Les uns traduisent par *ville de Baal ;* les

(1) Il y a un autre hôtel, l'*Hôtel Kaouam*, situé dans une très elle position, au Ras el Aïn, au sud de la ville, par conséquent ssez loin de l'Acropole.

(2) On voit aussi, à gauche de la route, en face du New-Hôtel, e tombeau de *Kholat*, parente de Mahomet, morte ici tandis ue les Ommiades vainqueurs emmenaient sa famille captive Damas.

autres par *Baal de la vallée* (*Baal Békaa*). Quoi qu'il en so[it] la ville doit avoir été fondée par les Phéniciens, mais nous [ne] savons rien de son histoire primitive. Les diverses identific[a]tions que l'on a proposées avec des cités bibliques ne dépasse[nt] pas le domaine des conjectures. La *Baalath*, fortifiée par Salom[on] en même temps que Gazer, Béthoron et Palmyre (1), sembl[e], d'après *II Paral.* VIII, 6, et *Jos.* XIX, 44, devoir être cherch[ée] dans le voisinage des deux premières localités plutôt que da[ns] celui de la troisième. *Baalgad*, un des points formant la limi[te] septentrionale de la conquête israélite (2), ne paraît pas êt[re] Baalbek, mais *Hasbeïah* ou mieux *Banias*, « sous le mo[nt] Hermon ». Quant au *Baal Hamon*, mentionné comme vignob[le] de Salomon dans le Cantique des cantiques (3), c'est prob[a]blement le *Balamon* de Judith (VIII 3), le *Khirbet Bétame* situé au nord-est de Dothaïn. Les identifications avec le *Tibkh* des Paralipomènes (4) et avec la *Bikaat-Aven* d'Amos (5) (*Av*[en], idole, étant mis pour « Baal ») ne sont pas non plus pleineme[nt] satisfaisantes.

Après la conquête d'Alexandre, les Grecs, assimilant le Ba[al] phénicien avec leur dieu-soleil Hélios, nommèrent la vil[le] Héliopolis, et l'Héliopolis d'Egypte en vint tout naturelleme[nt] à regarder le temple de son homonyme phénicienne comme u[ne] succursale. Le culte du dieu syrien « Jupiter d'Héliopolis » auquel on associa Mercure et Vénus, garda, en se répandant da[ns] le monde romain, une prééminence spéciale.

Sous Auguste, la ville devint une colonie romaine. Anton[in] le Pieux (138-161) entreprit de remplacer par un vaste et rich[e] monument l'ancien sanctuaire local. Cette œuvre, une des me[r]veilles du monde, au dire de Jean Malalas (VIe s.), fut continu[ée] par ses successeurs, jusqu'à Caracalla (211-217). Ce gigantesq[ue] effort du paganisme officiel n'avait pas empêché le christianis[me] de pénétrer dans la vieille cité de Baal. Le sang des marty[rs] y coula pour la purifier. Constantin établit à Héliopolis un évêch[é]. Lorsque Théodose (379-395) éleva une basilique chrétienne da[ns] le grand temple, celui-ci avait déjà été en partie détruit par l[es] tremblements de terre. Prise par les musulmans en 634, la vil[le] subit la domination arabe jusqu'à la conquête turque (1517). Les anciens sanctuaires devinrent une citadelle dont les dernièr[es] transformations remontent au XIIIe siècle.

Conquise par les croisés sur Saladin en 1176, Baalbek ne tar[da] pas à retomber au pouvoir des musulmans. Les tremblements [de]

(1) *III Reg.* IX, 18.
(2) *Jos.* XI, 17 ; XII, 7 ; XIII, 5.
(3) *Cant.* VIII, 11.
(4) *I Paral* XVIII, 8.
(5) *Am.* I, 5.

erre ajoutèrent leurs ravages à ceux des invasions, et les grandes ruines furent oubliées jusqu'au XVIe siècle.

Parmi les célébrités de la ville, on cite *Callinique de Baalbek*, architecte et chimiste, qui, au VIIe siècle, inventa le feu grégeois. Le philosophe et médecin *Constantin Lauca* (IXe et Xe s.) et l'historien arabe *Makrisi* (1360-1442) seraient aussi des gloires de Baalbek.

SOUVENIRS CHRÉTIENS. — Le christianisme compte des gloires plus belles.

Sainte Eudocie, pénitente, fut martyrisée à Héliopolis en 114.

Saint Gélasime, comédien, saisi par la grâce au moment où il jouait sur la scène le rôle de néophyte, s'écria : « J'ai vu la gloire de Dieu, je suis chrétien, je veux mourir en chrétien. » Le peuple furieux le tua à coups de pierres (fin du IIIe s.) (1).

Sous Julien l'Apostat, le paganisme héliopolitain, humilié de la défaite que Constantin lui avait infligée, exerça sur les chrétiens de sanglantes représailles. Les principales victimes furent le diacre saint Cyrille et plusieurs vierges, qui, au rapport de Théodoret et de Sozomène, eurent à subir des atrocités inouïes. Les païens mangèrent le foie du diacre Cyrille et assouvirent sur les vierges leurs instincts les plus ignobles. Et cela, dit Sozomène, pour se venger de ce que Constantin avait remplacé par une église le culte de Vénus et prohibé les obscénités anciennes (2).

L'arianisme fit d'Héliopolis une sorte de bagne pour ses victimes. Au Ve siècle, l'évêque *saint Nonnus* porta le dernier coup au règne de Satan dans la fanatique cité. On entendit un jour, à Antioche, le démon se lamenter de sa défaite : « Malheur ! Malheur ! criait-il. Oh ! qu'il me fait souffrir ce Nonnus, ce vieillard décrépit ! Ne te suffisait-il pas de m'avoir arraché 30 000 Sarrasins pour les donner à ton Dieu ? N'était-ce pas assez de m'avoir enlevé Héliopolis, qui était mon bien et dont tous les habitants m'adoraient ?... » (3)

Saint Jean Chrysostome (4) entretint cependant encore des missionnaires à Héliopolis.

VISITE DES RUINES. — Les ruines de Baalbek, « les plus belles peut-être qui existent au monde », dit Elisée

(1) *Chronicon Paschale* (écrit du VIIe s.), 269e olympiade. Signalons un détail topographique intéressant. Le théâtre romain se trouvait à l'endroit où s'élève l'hôtel de Palmyre actuel ; la cour de l'hôtel occupe la place de l'orchestre ; le mur en pierre de taille, près de la rue, fermait le fond de la scène.
(2) MIGNE, *P. G.*, t. LXVII, colonne 1243.
(3) MIGNE, *P. L.*, t. LXXIII, colonne 664.
(4) *Epist.* CXXV.

Reclus après Lortet, ne furent signalées qu'au XVIe siècle, puis étudiées, au XVIIIe, par les Anglais Pococke et Wood, enfin par le Français Volney, en 1784. Examinées plus en détail par quelques membres de l'Académie de France à Rome, elles ont été, depuis l'automne de 1900 jusqu'au printemps de 1904, l'objet de fouilles méthodiques qui, sur la demande de l'empereur Guillaume, lors de sa visite à Baalbek en 1898, ont été confiées à une Société allemande.

I — L'ACROPOLE (Kala).

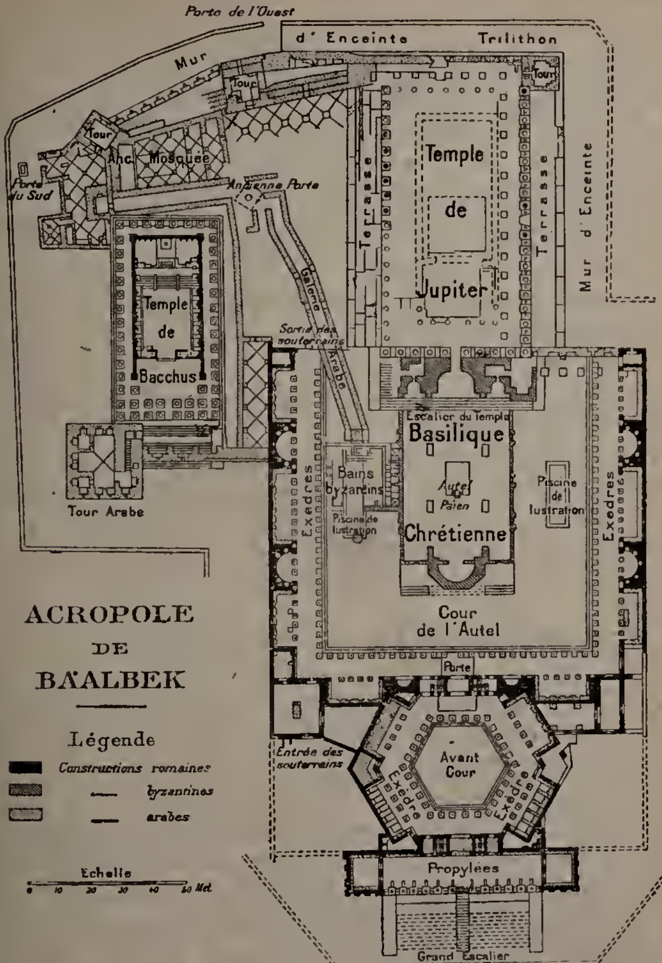
Elle s'élève à quelques minutes au nord-ouest du village. L'entrée, pour laquelle le gouvernement du Grand Liban fait percevoir un droit (20 piastres syriennes par personne) est du côté oriental.

C'est dans cette enceinte, entourée de hautes murailles e dont la disposition générale présente assez d'analogie ave l'acropole d'Athènes (1), que sont renfermées les princi pales antiquités de Baalbek. De larges propylées et deu vastes cours aboutissent au grand temple, comme les pro pylées d'Athènes conduisent au Parthénon, tandis que, ver le Sud, le temple de Bacchus est placé à peu près comm l'Erechthéion. Mais le grand temple de Baalbek surpass de beaucoup par ses dimensions le Parthénon. « Par la gran deur du plan, dit Robinson (2), par le fini et la délica tesse de l'exécution, ces monuments paraissent surpass tous les autres dans l'Asie occidentale, l'Afrique et l'Eu rope. Semblables à ceux d'Athènes par la légèreté, ils le surpassent en grandeur ; vastes et massifs comme ceu de Thèbes, ils les surpassent par la grâce et la proportion. » On trouve cependant à Athènes une beauté plus sévère.

LES PROPYLÉES OU PORTIQUES. — Nous voici à l'en trée de l'enceinte sacrée. On y accédait autrefois par u

(1) Cette enceinte fut convertie en forteresse (*Kala*), par le Arabes, et entourée elle-même d'un grand fossé aujourd'hui e partie transformé en jardin. Il faut observer que, contrairem à l'acropole d'Athènes, l'acropole de Baalbek est située e contre-bas de la ville.
(2) *Biblical Researches*, p. 517.

scalier monumental que les Arabes démolirent pour creu-
r leur fossé ; un escalier moderne a été fait en 1905



ur le modèle de l'ancien, mais il occupe seulement une
artie de la largeur totale.

Ce vestibule comprenait une colonnade flanquée de deux
ours (au Nord et au Sud), disposition fort en usage dans

l'ancien Orient. Exhaussé de 10 mètres au-dessus du sol, i avait un développement de $54^m,86$ sur une largeur d 14 mètres. On voit encore, sur les rebords de cette sort de terrasse, les bases des douze colonnes corinthiennes en granit rose d'Egypte. Trois d'entre elles portent des inscrip tions latines. On y lit que, en l'honneur des grands dieu d'Héliopolis, sous le règne de Caracalla (211-217), Lon ginus, un chef de légion, fit les frais de trois chapiteau en bronze doré. Les deux pavillons carrés des extrémité ornés à l'extérieur de pilastres corinthiens, renfermaien chacun une chambre embellie de frises et de niches sculp tées. Celui du Nord est le mieux conservé.

Des propylées, on entrait par une triple porte dans un première *cour hexagonale;* droit devant soi, l'on avait un autre triple porte donnant accès à une *cour rectangulaire* Enfin, c'est dans l'axe principal des propylées, de la cou hexagonale et de la cour rectangulaire, que s'ouvrait l porte du grand temple.

Le temple d'Hérode, à Jérusalem, avait une dispositio analogue : le parvis des Gentils répondrait aux propylées le parvis des Juifs à la cour hexagonale ; enfin le parvi des prêtres, avec l'autel des holocaustes, à la deuxième cour

Disons un mot de ces deux cours.

LA COUR HEXAGONALE OU AVANT-COUR. — La pre mière cour est un hexagone régulier qui a 60 mètres d diamètre. Tout autour régnait une double colonnade suré levée de trois marches, et dont l'aire était recouverte d'un mosaïque conservée par fragments. La première de ce galeries, tout ajourée, était en saillie de plus de 8 mètre sur la seconde. Celle-ci était, à droite et à gauche seule ment, côté Nord et côté Sud, divisée en salles rectangulaire et en exèdres qui servaient probablement d'habitation au prêtres et de salles de réunion. Les colonnes, en bea granit, de 0 m. 90 de diamètre, étaient d'ordre corinthien On distingue encore des traces de niches alternativemen cintrées et à fronton, qui portaient les statues des dieu et des demi-dieux. Les salles et exèdres eurent particuliè rement à souffrir des Arabes, qui y percèrent des meur trières et y construisirent des casemates. Même avant cett époque, le plan primitif avait subi une importante trans

formation ; des fenêtres avaient été ménagées dans les murs extérieurs, sans doute au moment où l'on couvrit l'hexagone pour en faire une église circulaire selon l'usage du IVe siècle.

Sur l'assise (stylobate) où reposaient les colonnes, à droite, près de la porte latérale donnant sur la cour rectangulaire, on a placé un cippe ou petit autel orné d'un bas-relief, et provenant d'un petit temple qui se trouve à l'est de Baalbek. Jupiter Héliopolitain y est représenté sous les traits d'un jeune homme imberbe, revêtu d'une sorte de cuirasse et flanqué de deux taureaux ; sa main droite tient un fouet ; sa gauche, la foudre et des épis.

LA COUR RECTANGULAIRE OU COUR DE L'AUTEL mesure 134 mètres de long sur 113 de large. Elle était entourée d'un double péristyle et d'une ceinture de salles alternativement en hémicycle, et rectangulaires. De telles salles n'étaient pas faites pour être de simples habitations ; elles servaient d'abri les jours de mauvais temps (1). On s'y rassemblait pour traiter d'affaires ou simplement pour causer. Certains groupes d'habitués y avaient leur place réservée, ainsi que le prouvent des inscriptions comme celle-ci : « Place des batteurs de cuivre. » Entre autres débris, on aperçoit un fût de colonne de 7 mètres de long, en syénite ou granit rose d'Assouan (Egypte).

Presque au milieu de cette cour se dressait l'*autel des sacrifices*. C'était un bloc énorme de maçonnerie, pouvant mesurer de 80 à 90 mètres de surface, et dominant de 2 mètres environ le sol du parvis. Une moitié de cet autel colossal a été mise à jour ; l'autre partie fut détruite sans doute lors de la construction de la basilique théodosienne (voir ci-dessous). Au nord et au sud de cet autel, deux bassins servaient aux besoins du culte, comme la mer d'airain dans le parvis des prêtres à Jérusalem. De l'élégante balustrade qui les bordait, il ne reste que des débris. Le dallage de la cour, ainsi qu'on peut le remarquer par endroits, était creusé de rigoles convergeant vers l'autel.

(1) De même, à Jérusalem, le portique de Salomon servait d'abri. « C'était l'hiver, dit saint Jean en parlant de la fête de la Dédicace, Jésus se promenait sous le portique de Salomon. » (*Joan.* X, 23.)

LA BASILIQUE DE THÉODOSE fut bâtie entre 377 et 380, au-dessus de cet autel qui en marque le milieu. Elle avait trois nefs supportées par des piliers et trois absides. Son orientation était exactement l'inverse de celle qui devint plus tard traditionnelle ; c'est sans doute cette raison qui a poussé dans la suite à construire, à l'Est, une abside dont les fouilles ont relevé la trace. Le chœur primitif était bâti sur l'emplacement de l'ancien escalier du grand temple, dont l'entrée était ainsi fermée par la basilique, comme pour marquer la prise de possession définitive du Christ sur Baal.

LE GRAND TEMPLE, construit par Antonin le Pieux (138-161), constituait la partie principale de ce vaste ensemble. Elevé sur de hautes substructions, il dominait toute la plaine. Il se composait d'un vaisseau (*cella*) renfermant la statue du dieu, et d'un majestueux *péristyle* mesurant 87 m. 75 sur 47 m. 70. Des cinquante-quatre colonnes de ce *portique*, six seulement sont encore debout sur le côté méridional. Elles suffisent à donner une idée de la magnificence primitive. Les fûts, en granit d'Egypte, atteignent 12 m. 34 de hauteur et ont 7 mètres de circonférence. Ils sont formés de trois tambours qui étaient reliés par des crampons de fer. Les Arabes sont allés jusqu'à faire des entailles dans le granit pour arracher ces crampons. Les chapiteaux, d'ordre corinthien, sont en pierre du pays, de même l'entablement avec frise et corniche richement sculptée. La hauteur totale est de 23 mètres. Les profils des bases ne sont qu'à moitié finis ; on peut en dire autant des colonnes elles-mêmes, qui devaient encore être cannelées ; seuls, les chapiteaux et l'entablement sont achevés. Sauf sur la face orientale, où elle était posée sur le perron de l'atrium, la colonnade reposait, à 10 mètres au-dessus du sol, sur un puissant stylobate qui grandissait encore les majestueuses dimensions de l'édifice.

Du *temple proprement dit* ou *cella*, les murs même ont disparu ; on n'en a retrouvé çà et là que les fondations. On ne sait s'il était à ciel ouvert ; des traces de marches transversales semblent indiquer que le fond était surélevé en forme de sanctuaire.

A l'Ouest, le monument était bordé d'une terrasse. D'un

tour arabe élevée à l'angle Nord-Ouest, et où l'on a une très belle vue sur la campagne, on peut très bien apprécier la magnifique position du temple, l'étonnante hauteur et l'appareil grandiose des substructions. On peut remarquer en cet endroit un beau chapiteau et un linteau colossal, avec monogramme du Christ, provenant de la basilique.

LE TEMPLE DE BACCHUS est aussi appelé petit temple. Cette dénomination n'a qu'une vérité relative, car il est presque aussi vaste que le Parthénon d'Athènes et mesure 67 mètres de longueur sur 35 de largeur. C'est le mieux conservé et le plus esthétique des édifices de Baalbek. On l'a longtemps désigné à tort comme *temple de Jupiter*. Les dernières fouilles ont révélé qu'il était dédié à Bacchus.

Ici également, la *cella* était entourée d'un portique soutenu par quarante-six colonnes. Dix-neuf de ces colonnes sont encore debout, couronnées de leurs chapiteaux corinthiens. Elles ont 1 m. 90 de diamètre ; la hauteur totale, avec la base et le chapiteau, est de 19 m. 80. D'énormes blocs relient l'entablement au mur du sanctuaire, en formant sur la galerie un magnifique plafond à caissons : le dessin général est une série d'hexagones et de losanges où se détachent en relief des bustes d'empereurs ou de divinités, encadrés par une charmante guirlande de fleurs et de fruits. On peut en admirer la finesse dans les fragments considérables qui s'en sont détachés et gisent sur le sol.

Le *pronaos* ou *vestibule* du côté oriental contenait, en outre, sur un second et un troisième rang, plusieurs colonnes cannelées. Le *portail* de la cella, large de 6 m. 25, et haut de 15 mètres, est un des plus beaux que nous ait laissés l'antiquité. « Le long du chambranle courent en guirlandes des bouquets d'épis et de pavots en fleur, ainsi qu'un entrelacement de pampres et de lierre, attributs de Bacchus. En bas, à gauche, le dieu enfant allaité par une nymphe ; au-dessus, Pan avec des Satyres et des Bacchantes ; à droite, des Amours faisant la vendange. Au-dessus de la porte, entre les grandes fleurs de la frise, apparaissent des têtes et des poitrails d'animaux. » (1) Sur la face inférieure du linteau, un aigle plane, tenant dans

(1) O. PUCHSTEIN, *Guide de Baalbek*, p. 31.

ses serres le caducée (verge) de Mercure, dieu protecteur des portes, et dans son bec les cordons d'une guirlande, soutenue aux extrémités par deux Amours.

Cette porte est flanquée, à l'intérieur, de deux gros pylônes, cages d'escalier menant aux corniches ; les matériaux sont tels, qu'on a pu tailler seize marches dans le même bloc.

Du portail, on est frappé par la saisissante harmonie des lignes et des ornements de la *cella*. Le vaisseau a une longueur de 27 mètres, sur 22 m. 50 de largeur. A l'extrémité occidentale se trouvait le sanctuaire proprement dit ou *Adyton*, « lieu inaccessible » correspondant au « Saint des saints », séparé de la nef par une triple arcade. C'est là que trônait l'idole. Des colonnes et des niches luxueusement ornées formaient la décoration murale. Au milieu de la paroi septentrionale, sur la niche supérieure, le sultan a fait mettre une plaque commémorative de la visite de l'empereur Guillaume et de l'impératrice. Deux des niches inférieures sont inachevées. On travaillait sans doute encore à l'ornementation de l'édifice quand parut l'édit de Constantin. On peut voir une croix grecque soigneusement gravée sur le soubassement de la quatrième colonne de gauche, indice peut-être de la transformation du sanctuaire païen en église chrétienne.

Le temple de Bacchus est d'une date plus récente que celui de Jupiter, et appartient, comme les propylées, au début du IIIe siècle de notre ère.

LA CITADELLE. — Un peu à gauche de l'entrée du petit temple, s'élève une puissante construction carrée, bastion arabe auquel on donne spécialement le nom de *citadelle;* une porte ornée d'alvéoles y donne accès. Une grande salle en forme de croix grecque a été parfois prise à tort pour une église.

LES SOUTERRAINS, qui s'étendent au-dessous de la cour rectangulaire, n'avaient d'autre but que de surélever le monument. On y pénètre par une ouverture située sous le portique méridional de la cour. Ces substructions servaient généralement de magasins ; les Arabes les transformèrent en écuries. Sur la voûte, on voit quelques sculp-

ures et inscriptions. La plus remarquable des salles souterraines est au Sud, dans l'alignement du corridor oriental. On peut y pénétrer, à droite, par un escalier de bois et une fenêtre antique. C'est une belle crypte en forme d'exèdre aussi richement décorée que les temples supérieurs et dont les chrétiens avaient fait une chapelle. La voûte à caissons a de beaux reliefs admirablement conservés.

L'ENCEINTE EXTÉRIEURE. LE TRILITHON. — Le spacieux *téménos* de Baalbek, c'est-à-dire l'ensemble formant l'enceinte sacrée, était, on l'a vu, situé sur une haute terrasse; le stylobate du grand temple était à 13 m. 60 au-dessus du niveau de la plaine que la cour rectangulaire dominait elle-même de plus de 6 mètres. Une pareille élévation avait nécessité de considérables travaux de soubassement. A 10 mètres environ des fondements régnait, sur tout le pourtour, une muraille extérieure; l'intervalle entre les deux murs était rempli par des assises de grands blocs taillés. Cet espace, transformé à l'époque arabe en fossé de forteresse, est aujourd'hui un magnifique jardin.

Il faut revenir vers la cour hexagonale, sortir par une des deux portes qui se trouvent de ce côté, longer l'Acropole au Sud et ensuite à l'Est, pour arriver au fameux *Trilithon*.

On appelle ainsi trois énormes pierres du côté occidental, disposées à la suite l'une de l'autre à 6 mètres au-dessus du sol et mesurant respectivement 19 m. 10, 19 m. 29 et 19 m. 56 de long, sur 4 m. 34 de haut et 3 m. 65 de large. Le volume de chacune dépasse 300 mètres cubes et le poids 800 tonnes. Ces gigantesques monolithes reposent eux-mêmes sur une rangée de blocs dont les dimensions moyennes sont : 9 m. 50 en longueur, 4 en hauteur, plus de 3 en épaisseur. Au-dessus, la muraille, évidemment postérieure, a été faite de fragments rapportés.

Le nom de *Trilithon* fut donné parfois au temple lui-même, « le temple des trois pierres ». Les savants directeurs des fouilles ont pensé qu'on voulait border de blocs pareils toute l'enceinte, mais que ce projet fut abandonné devant les difficultés du travail. On peut remarquer sur les monolithes des trous carrés pour l'adaptation des instruments qui ont servi à les élever et à les placer. Toute

la construction ancienne de Baalbek est d'ailleurs admi rable, non seulement par la beauté de l'appareil, mai aussi par la régularité des assises et la perfection de l'œuvre Sans mortier et sans ciment, toutes ces pierres sont pour tant parfaitement jointes entre elles.

L'ÉPOQUE DE LA CONSTRUCTION DES MONUMENT DE BAALBEK. — On a longtemps considéré les dimensio colossales des pierres comme une preuve de haute ant quité. On faisait alors du *Trilithon* un mur *cyclopéen* d l'époque phénicienne. Un des résultats positifs des fouill de Baalbek a été de montrer la fausseté de cette opinio Le *Trilithon* est un angle demeuré apparent du *podiu* (ou soubassement en saillie) du grand temple romain. O a retrouvé d'autres fragments de ce podium ; les côtés No et Sud ont révélé l'existence de blocs plus énormes encor Du reste, l'ensemble des travaux prouve que les Arab eux-mêmes se sont essayés, après les Romains, à la mi en œuvre de masses aussi colossales. On en voit un exemp dans les grands blocs à refend qui murent les trois port antiques derrière les propylées.

« Parmi les résultats historiques acquis, un des pl précieux est d'avoir établi que le monument tout enti forme un seul ensemble et appartient à la même pério romaine. Le vieux sanctuaire n'a laissé d'autre trace actu lement saisissable pour nous que la disposition généra du lieu de culte sémitique : une vaste enceinte, des parv entourés de colonnades, un large autel pour les sacrific et des réservoirs pour les lustrations, un temple enfin po abriter le simulacre de la divinité ou sa personne même. Depuis les blocs monstrueux de la plate-forme, les colonn monolithes de granit rose, les chapiteaux et frises sculpt à jour, les grandes parois des chapelles...., jusqu'aux profi des moulures, aux plus menus détails de l'ornementatio tout est romain de ce qu'on peut dire ancien à Baalbek. » (

(1) H. VINCENT, *Revue bibl.*, t. XI, p. 594. D'ailleurs, l'épigr phie et l'histoire ont fourni des dates précises. Les plus ancie *ex-voto* sont du temps de Néron ; la chronique de Malal attribue à Antonin le Pieux (138-161) la fondation du temp et à Caracalla (211-217) son achèvement. Il faut donc conclu que les deux *ex-voto* du premier siècle, déposés dans le sanctua antique, ont été transportés ensuite dans le nouvel édifice

II — AUTRES ANTIQUITÉS DE BAALBEK

Le *Temple rond*, dédié à Vénus, à la Fortune ou au dieu ardien du grand temple, se trouve à 200 mètres des pro- ylées, vers le Sud. C'est une sorte de couronne inscrite ans un heptagone dont les côtés suivent des arcs de cercle oncaves. La décoration intérieure est semblable à celle du rand sanctuaire. La construction remonte au début du ɪɪ^e siècle. Les chrétiens en firent une église consacrée sainte Barbe; les murs gardent encore des traces de croix.

ANCIENS REMPARTS D'HÉLIOPOLIS. — On peut en uivre les vestiges en allant du *Trilithon* vers le Sud, dans a direction de l'ancienne porte romaine de Damas, dont n voit les ruines au delà du ruisseau que le chemin raverse.

A partir des propylées, on peut en reconnaître une autre artie vers le Nord. En face de la porte septentrionale, près le la caserne bâtie par Ibrahim-Pacha, un cimetière musul- nan renferme un joli tombeau à trois coupoles, de l'an 409. Les Arabes l'appellent *Coupole des Singes.*

Au sud-est de Baalbek se trouve une vaste *nécropole* reusée dans le rocher.

CARRIÈRES. — Les principales *carrières* de Baalbek 'étendent au Sud-Ouest, près du chemin de la gare à droite quand on monte). C'est à l'entrée de ces exca- 'ations à ciel ouvert que gît la fameuse pierre de 21 m. 72 le longueur dont nous avons parlé plus haut. La roche de es carrières est un calcaire demi-dur et grenu, formant in banc homogène presque sans fissures. A cause de la onsidérable épaisseur de ce banc, les blocs à extraire n'ont as d'autres limites que celles des forces humaines. C'est ans doute ce qui explique le mieux ce qu'on a appelé e *monolithisme* syrien. Quand on bâtissait sur place, il tait facile de tailler dans le rocher; pour les constructions oin de la carrière, le transport pouvait embarrasser; du noins, l'extraction était-elle commode.

Aux *environs de Baalbek*, toute la plaine renferme des uines très intéressantes de temples païens. Non loin, vers e Sud, commence la longue série des anciennes églises hrétiennes de la Syrie centrale.

CHAPITRE V

L'Antiliban. De Baalbek à Damas (1)

DESCRIPTION GÉNÉRALE. — Après Rayak, la ligne de Beyrouth à Damas pénètre dans l'Antiliban. L'Antiliban est la chaîne de montagnes parallèle au Liban (d'où son nom), et séparée de celui-ci par la grande plaine de Cœlésyrie. Son nom arabe actuel, *Djébel ech Cherki*, la *Montagne Orientale*, lui vient aussi de sa position par rapport au Liban. L'Antiliban s'étend sur une longueur de 150 à 160 kilomètres (y compris l'Hermon), depuis Ribla (entre Baalbek et Homs) au Nord-Est, jusqu'à Banias (Panéas, Césarée de Philippe) au Sud-Ouest. Il présente à peu près les mêmes caractères physiques que la chaîne occidentale, est formé des mêmes roches calcaires, couvert de la même terre rouge, aride au Nord, plus fertile vers le Sud. A l'Ouest, la pente est abrupte vers la Békaa; à l'Est, il s'abaisse, par une longue contre-pente ou des gradins parallèles, vers Damas et le désert de Syrie. Les points culminants sont : les trois cimes de l'Hermon, dont la plus haute a 2 860 mètres d'altitude; le Talaat Mousa (2 660 m.), le Djébel Choukif, au nord-est de Blouda (2 075 m.).

L'élévation moyenne est inférieure de 3 à 400 mètres à celle du Liban. Quelques bois clairsemés couvrent les pentes méridionales. La neige disparaît, sauf dans certaines crevasses, dès les premiers jours de l'été; l'Hermon seul garde un peu plus longtemps sa blanche couronne qui lui a valu son surnom arabe de *Djébel et Teldj*, le *Mont Neigeux*. Des flancs de l'Antiliban sortent les cinq cours d'eau importants qui, par leurs directions opposées, forment la croix de l'hydrographie syrienne : Oronte, Jourdain, Léontès, Abana et Pharphar. (Pour ces deux derniers, voir

(1) Voir la carte hors texte *Liban, Hauran, Galilée*, p. 664.

lus loin.) Moins peuplé et moins cultivé que la chaîne arallèle, l'Antiliban sert de refuge, par endroits, au sanlier, à la panthère et à l'ours; mais on n'y rencontre lus le lion et le léopard qui l'habitaient aussi jadis (1). ans les immenses steppes qui s'étendent au pied du verınt oriental, il n'est pas rare de voir des troupeaux de azelles errantes.

L'ANTILIBAN DANS LA BIBLE. — L'Antiliban n'est ıentionné expressément sous ce nom que dans le texte rec du livre de *Judith* (1, 7). Dans plusieurs passages du euteronome et de Josué (2), où l'hébreu porte *Hallebanon* e Liban), les Septante ont traduit *Antilibanos*, mais leur orrection ne paraît pas motivée. Plusieurs sommets de ı chaîne sont souvent rappelés par les auteurs sacrés : insi l'*Amana*, aujourd'hui *Djébel Zebdani*, où nous paserons tout à l'heure; l'*Hermon*, le *Sanir*. « Regarde du ommet de l'Amana, dit l'Époux du Cantique (3), du sommet du Sanir et de l'Hermon, dit tanières des lions, des ıontagnes qu'habitent les léopards. »

LE VERSANT OCCIDENTAL DE L'ANTILIBAN. — A artir de Rayak, le chemin de fer de Beyrouth à Damas oir l'horaire p. 578) suit l'étroite gorge du Ouadi Yafoufèh, ffluent du Léontès. La vallée, fraîche et bien cultivée, lantée de saules, de platanes et de sycomores, rappelle es climats tempérés et offre un frappant contraste avec la udité grise des montagnes qui la dominent. Après la staion de **Yafoufèh** (78 kilomètres), la ligne prend la direcion Sud-Est jusqu'au pont appelé *Djisr er Roummanéh*, Pont de la Grenade » (1 321 m. d'alt.); dans une branche e la vallée, qui de là va vers le Nord, il reste des traces e voie romaine et des ruines de temple. Le train monte lors vers le Sud-Ouest entre les deux chaînes parallèles de 'Antiliban et atteint **Zerghaya,** st. (1 370 mètres). Sur le ontrefort oriental du village se voient d'intéressantes rottes sépulcrales; on y a trouvé aussi des colonnes de

(1) *Cant.* IV, 8.
(2) *Deut.* I, 7 : III, 25 ; XI, 24 ; *Jos.* I, 4 ; IX, 1.
(3) *Cant.* IV, 8.

temple. Sur le plateau de Zerghaya se trouve la ligne d
partage des eaux ; la voie ferrée a atteint son point cu
minant dans l'Antiliban (1 405 m.), un peu avant la statio

LE VERSANT ORIENTAL. — Laissant à gauche le *Djéb Choukif* (2 075 m.), la ligne s'abaisse toujours dans direction Sud-Ouest, jusqu'à **Zebdani**, st., petite ville bât à 1 115 mètres d'altitude, au pied de collines fertiles, dan une large et verdoyante vallée. La localité compte enviro 7 000 habitants, dont la moitié sont chrétiens. Elle avai avant la Grande Guerre, une garnison turque et une éco russe de garçons. La contrée produit des raisins et d pommes renommées. Une tradition arabe y place le tom beau d'Adam et marque même, sur les montagnes voisine le point ou s'arrêta l'arche de Noé !

LE MONT AMANA ET LE FLEUVE ABANA. — Un identification plus sûre, c'est celle du *Djébel Zebdani*, qu l'on voit à droite, avec l'*Amana* biblique, et celle du *Nah Barada*, que nous allons côtoyer jusqu'à Damas, avec fleuve *Abana* mentionné au IVe livre des Rois (1). Quelqu manuscrits donnent absolument le même nom *Amana* a fleuve et à la montagne. Il est permis de voir indiqué dans cette communauté de nom, la relation du cou d'eau à la source. Et, en effet, le Barada, le fleuve prin cipal de Damas, est bien l'*Abana* que vantait Naaman Syrien. Une ancienne version arabe du xe ou xie siècle tr duit par *Barda* l'hébreu *Abana*, et, dès le ve siècle, Etienn de Byzance appelle cette rivière le *Bardinès*. Le nom d *Nahr Banias*, que porte encore une des branches du Barad à l'est de la grande ville, pourrait bien être une rém niscence du nom biblique *Abana*. Or, c'est précisémen au pied du mont *Amana*, le *Djébel Zebdani* actuel, que Barada prend sa source, à 1 066 mètres d'altitude. Nou avons donc bien là l'*Abana* biblique. Les Grecs l'app lèrent *Chrysorrhoas*, « fleuve d'or », en raison de la fe tilité et de la richesse répandues par ses eaux. Son no moderne signifie en arabe « le froid ». Il traverse l'Ant liban dans des gorges profondes, débouche dans la plai

(1) *IV Reg.* V, 12.

e Damas, arrose la ville, et va enfin se perdre, à 25 kilo-ıètres au delà, dans un grand lac du désert, le *Bahr èl tébéh.* Il a fait de tout temps la prospérité de Damas.

La voie ferrée suit la vallée du Barada. La *plaine de ebdani* s'étend du Nord au Sud sur 12 kilomètres de lonueur et 4 à 5 kilomètres de largeur, entre des montagnes 'environ 2 000 mètres ; la chaîne occidentale, aux pentes ues et escarpées, est le *Djébel Zebdani*, l'*Amana* du Canque (1). Cette plaine, bien arrosée, couverte de jardins de vergers, semble avoir servi de bassin à un ancien c ; elle est le point central, la plus belle et la plus riche ıllée de l'Antiliban. Peu à peu, elle se resserre ; après s ruines de deux ponts romains au-dessous desquels le ırada fait une chute de 6 mètres, elle tourne brusquement l'Est et n'est bientôt plus qu'une gorge étroite où le rrent bondit en cascades par-dessus les rochers. On 'ance entre deux parois de tuf percées de grottes sépulales sur les bords de la rivière. Au km. 111, une Comıgnie belge a installé des turbines pour le tramway élecique de Damas. Le paysage devient plus sévère au voinage du *Djisr Barada* (Pont du Barada). La ligne franchit fleuve, passe **Tékiéh,** st., et, au sortir d'un petit tunnel, bouche à **Souk Ouadi Barada,** st.

SOUK OUADI BARADA (*Abila de Lysanias*). — Ce petit llage, situé au milieu de beaux vergers, pittoresquement ti en terrasses superposées sur la rive droite du Barada, arque l'emplacement de l'ancienne **Abila,** capitale de la :rarchie d'*Abilène* gouvernée par Lysanias « la quinème année de Tibère », d'après saint Luc (2). Ptolémée ıppelle aussi « Abila de Lysanias ». Plusieurs découvertes

(1) Au pied des derniers contreforts occidentaux du Djébel bdani, sur la lisière cœlésyrienne, se trouve *Andjar*, l'anenne *Chalcis*, donnée par les Romains au petit-fils d'Hérode Grand, comme capitale de la petite principauté qu'ils lui illèrent en Syrie. C'est là que régnèrent Agrippa II et la trop meuse Bérénice, derniers représentants de la famille d'Hérode. l'ancienne capitale, il ne reste que des ruines. Le village *Medjel Andjar*, plus au Sud, a conservé de beaux débris d un mple qui rappelle ceux de Baalbek et de Palmyre, et qui monte peut-être au temps des Hérodes.

(2) *Luc.* III, 1.

ont confirmé l'identification de cette localité et l'affirm
tion historique de l'évangéliste. La ville était traversée p
une des voies romaines qui menaient de Damas vers
Méditerranée. Une inscription nous apprend que cette vo
ayant été emportée par la violence du fleuve, Marc-Aurè
et Lucius Vérus, pour la rétablir, en taillèrent une part
dans le rocher vif *aux frais des Abiléniens*. On voit enco
les traces de ce travail au Nord du village actuel ; on pe
même apercevoir du train, à l'entrée du tunnel percé jad
pour la route romaine, l'inscription latine gravée sur
roche. D'ailleurs, le nom ancien *Abila* ne s'est pas to
à fait perdu. Au Sud-Ouest du village, sur la montagn
se trouve un tombeau appelé *Kabr Abil*. Une fausse int
prétation des musulmans en a fait naturellement le sépul
d'*Abel*, fils d'Adam.

Si l'identification d'Abila ne souffre pas de difficul
il n'en fut pas toujours de même pour le texte de sai
Luc. Cet évangéliste était le seul historien à mentionn
un Lysanias tétrarque d'Abilène sous Tibère. Josèphe pa
bien d'un prince de ce nom, mais mort soixante-deux a
avant l'époque indiquée par l'auteur sacré. L'Evangile
accusé d'anachronisme. Or, en 1737, l'Anglais Pococ
découvrit dans les ruines d'Abila une inscription grecq
dédiée par un affranchi de « Lysanias tétrarque »
« Salut d'Auguste », formule qui ne peut s'appliquer q
Tibère ou à Livie. Une autre inscription trouvée à Baal
par fragments successifs en 1834, 1836, 1851, confirme
éclaire la première. Placée sur le tombeau de famille
Lysanias, elle indique toute une dynastie de ce nom dep
le Lysanias de Josèphe ; le Lysanias de saint Luc est
des membres de cette dynastie.

Au ve siècle, Abila était le siège d'un évêché dépend
d'Antioche. Il y eut aussi un monastère célèbre. En 6
les musulmans s'emparèrent de la ville à l'occasion d'u
foire annuelle qui y avait réuni de nombreux marchan
chrétiens. Le nom de *Souk Ouadi Barada, Foire du vall
de Barada*, est resté à la localité en souvenir de cet é
nement.

Abila (1) était plus étendue que le village actuel et occ

(1) Certains auteurs ont cru à tort qu'Abila avait aussi po

uit les deux rives, comme le montrent la voie ancienne, es restes d'aqueduc en partie creusé dans le roc, des ombeaux, des ruines de temple, etc. Le site est des plus ittoresques; le lit du Barada n'a qu'une cinquantaine de iètres de largeur, entre deux murailles de rochers hauts e 200 mètres.

L'Abilène. — Cet étroit vallon devait marquer à peu près centre de l'*Abilène*. Il est difficile de déterminer avec récision les limites géographiques de cette tétrarchie. lle comprenait probablement le territoire du Haut Barada, llait peut-être jusqu'à l'Hermon, au Sud, renfermait sans oute le versant oriental à l'extrémité sud de l'Antiliban t une partie des jolies vallées où coule le Barada. C'est un ays généralement fertile, boisé, riche en sources et en âturages.

Deir Kanoun, st., qui signifie *couvent de vierges*, rapelle peut-être l'ancien monastère d'Abila.

A quelques kilomètres à gauche de la voie ferrée et du ahr Barada, se trouve *Helboun* (1 304 m. d'alt.), l'anienne *Helbon*, dont les vins étaient, d'après Ezéchiel, xpédiés sur les marchés de Tyr par les marchands de amas (1). Dans ce passage, la Vulgate a fait de « Helbon » n nom commun, et, au lieu de « vin de Helbon », a raduit par « vin excellent ». Nous savons par les textes unéiformes que le « vin de Helbon » figurait sur la liste e vins du roi de Ninive Assourbanipal. Strabon, Athénée Plutarque nous donnent la même indication au sujet es monarques persans. Les côteaux de Helboun sont encore n partie plantés de vignes, mais les habitants ne font uère que le commerce des raisins secs.

La station de **Aïn Fidjé** doit son nom (probablement

e nom de *Leucas*, pour cette raison qu'une ville de *Leucas* est ndiquée comme étant située sur les bords d'un fleuve Chryorrhoas. Mais on ne connaît pas moins de douze cours d'eau uxquels les Grecs avaient donné le surnom de Chrysorrhoas. ur ce nombre, un seul, le Pactole, roulait véritablement de l'or ; ous les autres étaient appelés « fleuves d'or » par métaphore, cause de la fécondité et de la beauté de leurs eaux. Le Barada 'était donc pas le seul à porter ce titre. *Leucas* désigne une ocalité appelée aussi *Balanée* (aujourd'hui *Banias*) sur le littoral syrien, à la hauteur de Hama.

(1) *Ezech.* XXVII, 18.

dérivé du grec Πηγη [*Pêguê*] source) à une abondant source, une des plus belles de la Syrie, qui jaillit au milie de jardins plantés de noyers, de peupliers, de vignes et d grenadiers. Le large ruisseau formé par cette source es le principal affluent du Barada, dans lequel il se jette une distance de moins de 100 mètres, pour doubler l volume de ses eaux. Sur les bords, on retrouve des vestig d'anciens sanctuaires consacrés probablement au dieu d la rivière.

Le train longe la vallée verdoyante. Non loin de *Be sima* (premier village à gauche), se trouvent les restes d'u ancien aqueduc taillé dans le roc et qui aurait été fait pa Zénobie, reine de Palmyre (IIIe s.), pour conduire dans s capitale les eaux d'Aïn Fidjé. Au pied d'une haute murail rocheuse, on descend à Achrafiéh, à **Djédeidéh**, st., et **Haméh**, st.; le vallon s'élargit par intervalles et s'embell de charmantes villas.

A **Doummar**, st. (726 m. d'alt.), la vallée s'ouvre davan tage et Damas apparaît. Au pied du *Djébel Kasioun*, q se dresse à gauche, s'étendent les maisons de *Es Saléhiél* faubourg de Damas, dont on aperçoit dans la plaine l nombreux minarets. A droite, s'allonge la série de collin appelées *Kalabat el Mezzéh*. Sur les bords de la lign d'innombrables sources coulent le long des rochers moussu des moulins et des châlets bâtis dans la verdure. Enfi l'on arrive à la station **Damas-Béramké**, la plus voisin des grands hôtels (Hôtel Victoria, Hôtel d'Orient, Damascu Palace); c'est là que les voyageurs descendent ordina rement, de préférence à la gare principale de *Dama Meïdan*, qui se trouve 3 kilomètres plus loin.

CHAPITRE VI

Damas et ses environs

[*Voir le plan de la ville, p. 626.*]

ASPECT GÉNÉRAL. ÉTAT ACTUEL. — Damas, en arabe **Ech Cham,** occupe un site enchanteur à 690 mètres d'altitude, dans la vaste plaine *El Ghoutah*, fermée au Nord-Ouest par l'Antiliban, et au Sud par des sommets volcaniques, mais ouverte à l'Est, vers le désert. Véritable oasis fécondée par les eaux courantes du Barada, c'est, disent les poètes orientaux, « l'œil de tout le Levant et la perle du désert ». Reflet du paradis musulman, elle n'a jamais vu Mahomet. « Il n'y a qu'un paradis pour l'homme, disait le prophète; je ne veux pas choisir le mien sur la terre en demeurant à Damas. »

L'antique enceinte, plusieurs fois remaniée mais subsistant encore en partie, donne à la partie ancienne de la ville la forme d'un ovale irrégulier de 1 700 mètres de long sur 850 de largeur maximum. Mais le long appendice de plus de 1 600 mètres que constitue au Sud le faubourg du *Meïdan* a fait comparer tout l'ensemble à une mandoline. Un autre faubourg, situé au Nord-Ouest, celui d'Es Saléhiéh, est relié à la ville par une large route.

Damas, y compris les faubourgs, a près de 300 000 habitants : 35 000 chrétiens, 10 000 Juifs, 250 000 musulmans. Les *chrétiens* sont ainsi répartis : *catholiques*, 18 000 environ, la plupart Grecs melkhites; *schismatiques*, 17 000, parmi lesquels 16 000 Grecs; *protestants*, 500. Damas était la cinquième ville de l'empire ottoman et le chef-lieu du vilayet de Syrie.

La ville est divisée en trois grands quartiers : le quartier musulman, le quartier juif et le quartier chrétien. Elle a gardé, plus que toute autre, un cachet absolument oriental. La population n'a pas toujours joui d'une répu-

tation excellente, s'il faut en croire le proverbe arabe « *Chami, choumi* », « *Damasquin, coquin* ». Aujourd'hui, on peut circuler sans crainte dans les rues, mais la prudence est cependant recommandée, surtout le soir.

Grâce à son heureuse position, Damas reste aujourd'hui encore un important entrepôt de commerce. Mais l'industrie, autrefois si active, n'est guère plus représentée que par quelques filatures de soie, des fabriques de bijoux et des selleries. Depuis le passage de Tamerlan, en 1401, la fabrication des célèbres lames de Damas a cessé. Les bazars, très nombreux et très pittoresques d'ailleurs, vendent surtout des articles importés. La plaine produit des prunes renommées et des abricots dont on fait une pâte très estimée en Orient. Parmi les autres objets d'exportation, on peut signaler la garance, les laines, le chanvre, les céréales.

ŒUVRES. ÉTABLISSEMENTS. — Les œuvres *catholiques* sont de beaucoup les plus importantes. Plusieurs *rites orientaux* ont à Damas un évêque et une cathédrale, tous y ont des écoles. Citons les Grecs catholiques ou melkhites, les Syriens catholiques, les Maronites. Les religieuses indigènes des **Saints-Cœurs de Jésus et de Marie** ou **Mariamettes** ont une résidence.

Les **établissements latins** sont spécialement remarquables.

Les **Pères Franciscains**, chargés de la *paroisse latine* qui comprend environ 500 fidèles, dirigent une école de garçons attenante à leur couvent de Saint-Paul.

Les **Lazaristes** français tiennent un grand collège.

Les **Jésuites** français et les **Conventuels** italiens ont une résidence.

Les **Sœurs de charité**, établies à Damas par la célèbre Sœur Gélas, desservent l'hôpital français et dirigent un orphelinat ainsi qu'une école de filles.

Les **Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie** (françaises) ont ouvert une école.

Les *protestants* ont aussi installé un hôpital et des établissements scolaires. Les *musulmans* avaient jadis à Damas de nombreuses écoles savantes et de riches bibliothèques. Rien ne subsiste aujourd'hui de cette ancienne splendeur. Les diverses nations sont représentées par des **consulats**.

La ville a fait bâtir, près de la gare de Béramké, un hôpital municipal et un hôpital pour les lépreux à la *maison* dite *de Naaman*.

HISTOIRE

Par son antiquité et son histoire, Damas est une des cités les plus importantes de l'Asie. Le nom hébreu *Damméscq* se retrouve à peu près sous la même forme dans toutes les langues anciennes ; le pylône de Karnak porte *Timskou* ou *Dimaskou*. Il signifie probablement *lieu de l'irrigation*, *demeure de l'arrosage* (1), et s'explique aisément par l'existence du Barada. Cette antique dénomination s'est maintenue dans le turc *Dumuchk*. Les Arabes l'ont aussi conservée sous la forme *Dimachk*, mais ils préfèrent appeler la ville *Ech Cham*, comme la province dont elle est la capitale.

ÉPOQUE BIBLIQUE. — Damas est une des plus anciennes villes du monde. S'il faut en croire l'historien Josèphe, elle aurait été fondée par Us, fils d'Aram, et petit-fils de Sem. Elle est citée dans la Bible dès le temps d'Abraham (2). Le grand patriarche dut y passer en se rendant de Mésopotamie en Palestine. Une tradition locale, rapportée par Nicolas le Damascène (auteur du premier siècle av. J.-C.), a pris occasion de ce fait probable pour attribuer à Abraham le titre de roi de Damas. L'Ecriture ne mentionne pas expressément cette station de l'élu de Dieu, mais elle l'insinue en nous apprenant que son serviteur de confiance était « Eliézer de Damas » (3). Plus tard, Abraham poursuivit jusqu'au nord de la ville Chodorlahomor, roi d'Elam, et ses alliés vaincus.

D'Abraham à David, la Bible ne nous dit rien de Damas. Les documents cunéiformes permettent seulement de conjecturer que, après avoir été une forteresse des Amorrhéens, la ville passa au pouvoir des Hettéens ou Hittites. Elle devint tributaire de l'Egypte sous Thoutmès III, qui la signale dans son bulletin de victoire.

A partir de David, l'histoire de Damas va de pair avec celle du peuple juif. David s'assujettit tous les petits Etats syriens, et Damas evec eux (4). Mais le roi Razon, dit le III[e] livre des Rois (5), « fut ennemi d'Israël pendant tout le règne de Salomon... et il régna en Syrie ».

(1) Quelques savants ont proposé le sens de *lieu* ou *demeure de la cueillette des olives*, qui semble moins approprié.
(2) *Gen.* XIV, 14.
(3) *Ibid.*, XV, 2.
(4) *II Reg.* VIII, 5-6 ; *I Paral.* XVIII, 5-6.
(5) *III Reg.* XI, 23-25.

L'hégémonie syrienne passa, en effet, peu à peu à Damas, surtout après la division d'Israël et de Juda. Les deux royaumes juifs en vinrent même à se disputer l'amitié des successeurs de Razon ; ils étaient poussés, il est vrai, par un grand motif politique : la résistance à l'ennemi commun, qui était l'Assyrie. Les périodes de guerre étaient, du reste, aussi nombreuses que les périodes d'alliance, car les princes de Damas nourrissaient l'ambition de réunir en un seul empire tous les peuples araméens. Le règne de Bénadad II (910-886) est le plus glorieux et en même temps le plus représentatif de cet état de choses. Il avait fait de Damas le vrai boulevard de la Syrie. Sa puissance était telle, que le roi de Samarie, Achab, concluait alliance avec lui, même après l'avoir battu à Aphec. Une des clauses de ce traité fut l'autorisation, pour le souverain d'Israël, d'*établir des rues à Damas* (1). C'est peut-être là l'origine du quartier juif qui a toujours subsisté depuis. D'autres détails bibliques mettent parfaitement en relief les rapports des deux peuples, même au point de vue religieux. L'épisode du lépreux Naaman en est une preuve. Bénadad envoya cet officier général de son armée demander sa guérison au prophète Elisée. En le congédiant, il lui confia une lettre de recommandation pour le roi Ochosias (2).

A la fin de sa vie, Bénadad recourut personnellement aux lumières d'Elisée. Informé de la présence du voyant dans sa capitale, le roi envoya un de ses généraux, Hazaël, consulter l'homme de Dieu au sujet de sa maladie. « Hazaël alla au-devant d'Elisée ayant avec lui un présent de tout ce qu'il y avait de meilleur à Damas. » (3) Le prophète prédit la mort du roi, le prochain avènement d'Hazaël, et les maux que celui-ci infligerait à Israël. Le nouveau souverain se vengea, en effet, cruellement sur *Joram*, pour le punir d'avoir pris le parti de Salmanasar II contre Damas.

L'affaiblissement progressif de Damas avait été parallèle à l'accroissement de Ninive, surtout sous Bénadad III, fils et successeur d'Hazaël (4). Jéroboam II, roi d'Israël, en profita pour étendre ses possessions en Syrie. Déjà Amos annonçait le châtiment.

(1) *III Reg.* XX, 34.
(2) *IV Reg.* V.
(3) *Ibid.*, VIII, 9.
(4) En 1903, M. Pognon a fait la découverte d'une inscription araméenne où il est question de *Brhadad* (ou Bénadad), fils d'Hazaël, roi d'Aram. *Zakir*, roi de Hamat et de Laache, nous y apprend que le dieu Baal-Chamaïn l'a toujours protégé, l'a fait régner et triompher de *Barhadad, fils d'Hazaël, roi d'Aram*, et des rois qui marchaient sous sa bannière. (Voir *Revue bibl.*, oct. 1907, p. 555-557.)

Ainsi parle le Seigneur :
A cause de trois crimes de Damas
Et à cause de quatre, — je ne révoquerai point cet arrêt.
Parce qu'ils ont broyé Galaad
Sous des traîneaux de fer,
J'enverrai le feu dans la maison d'Hazaël,
Et il dévorera les palais de Bénadad ;
Je briserai les verrous de Damas,
J'exterminerai de Bikat-Aven tout habitant,
Et de Beit-Eden celui qui tient le sceptre,
Et le peuple de Syrie sera transporté à Kir,
Dit le Seigneur. (*Am.* I, 3-5.)

Teglatphalasar III réalisa ces menaces. Damas fut assiégée, et e roi enfermé, disent les inscriptions assyriennes, « comme un iseau dans sa cage ». La ville résista pendant deux ans (733 et 32). Mais enfin, elle succomba ; le roi *Rasin* (750-732) fut tué, t les habitants déportés à Kir, en pays assyrien (1).

Nous ne savons pas si Damas mit longtemps à se relever de es ruines. En tout cas, au VIIe siècle avant notre ère, Holopherne, énéral de Nabuchodonosor, « descendit un jour dans la plaine e Damas, au temps de la moisson, brûla toutes les récoltes, it couper tous les arbres et toutes les vignes » (2).

« Voici que Damas ne sera plus comptée au nombre des villes, vait dit Isaïe ; elle ne sera plus qu'un monceau de ruines. » (3) n peu plus tard, Jérémie la voyait plongée « dans l'angoisse t les douleurs » (4). C'est qu'en effet les Chaldéens ne firent as moins de ravages que les Assyriens. Cependant, la cité se eleva encore. Ezéchiel (XXVII, 18) nous la montre échangeant vec Tyr ses nombreux produits, « du vin de Helbon et de la aine de Tsachar » ou Nabatène. Le même prophète indique pluieurs fois Damas comme frontière Nord de la nouvelle Terre ainte, dont il fait la description idéale (5). Enfin, Zacharie (IX, 1) ous montre, la colère de Dieu « s'arrêtant sur Damas » et esant encore sur la ville après le retour de la captivité.

La capitale de la Syrie allait suivre désormais les vicissitudes es grands empires asiatiques. Sous la domination des Perses, elle eprit son éclat et sa prospérité. La bataille d'Issus (333 av. J.-C.) vra toute la Syrie à Alexandre, qui établit Parménion à Damas. u temps des Séleucides, l'antique cité céda à Antioche le titre e capitale. En l'an 85 avant Jésus-Christ, *Arétas III Philhellène*, oi des Arabes ou Nabatéens, après une victoire sur Antiohus XII, devint roi de Damas, et y établit une dynastie qui se

(1) *IV Reg.* XVI, 9.
(2) *Jud.* II, 27, texte grec ; II, 17, Vulgate.
(3) *Is.* XVII, 1.
(4) *Jer.* XLIX, 24-28.
(5) *Ezech.* XLVII, 16-18 ; XLVIII, 1.

perpétua jusqu'à l'an 105 après Jésus-Christ. Tombée un instan aux mains de Tigrane, souverain d'Arménie, la ville fut bientô conquise par Pompée, durant la guerre des Parthes (en 64). C'es là que le jeune Hérode obtint du proconsul Sextus César l plaine de Cœlésyrie. Quoique Damas ne fût point comprise dan son royaume, le prince juif y fit élever un théâtre et u gymnase.

ÉPOQUE CHRÉTIENNE. — La Damascène subit plus encor que la Palestine la civilisation gréco-romaine. Les rois nabatéen continuèrent à l'administrer au nom des vainqueurs par u ethnarque résidant à Damas. La population juive de cette vill s'élevait alors, d'après une donnée de Josèphe, à enviro 50 000 âmes. C'était une puissance avec laquelle il fallait comp ter. Aussi *Arétas IV Philodème* octroya-t-il à la communaut israélite de grandes libertés et une réelle autonomie. C'est c qui explique les pouvoirs très étendus donnés par le gran prêtre de Jérusalem au *pharisien Saul*, « respirant encore l menace et la mort contre les disciples du Seigneur » (1) (vers l'a 38 ap. J.-C.). On sait les touchants détails de sa conversion « su le chemin de Damas », non loin de la ville. Conduit dans l cité et logé à la maison de Jude, dans la *rue droite* (2), il fut baptisé et guéri de sa cécité par le disciple Ananie. l passe ensuite quelques jours avec les frères de Damas et se m à prêcher sa nouvelle foi en Jésus, Fils de Dieu. Les Juifs confondus, le menacent. Il se retire alors en Arabie (3). Reven à Damas, il est traqué de nouveau, et n'échappe que par u évasion aventureuse (4). C'était trois ans après sa conversio

Le christianisme se répandit donc à Damas dès la premièr heure. Un évêché y fut érigé, qui fut le second du patriarc d'Antioche, et eut lui-même de nombreux suffragants. Les per cutions y firent beaucoup de martyrs. Au commencement d IIe siècle, la tribu arabe des Ghassanides vint du Yémen se fixe dans le Hauran, et se convertit à la religion chrétienne. Un d ses membres, *Philippe*, surnommé l'*Arabe*, à cause de son or gine, parvint jusqu'au trône impérial (244-249), et accorda Damas le titre de colonie romaine. L'empereur Théodose, q se donna la tâche de détruire en Syrie les sanctuaires païen transforma en église chrétienne l'ancien temple de Jupiter. Just nien en éleva une nouvelle.

Placée sur la lisière du steppe de Syrie, la ville fut un d boulevards de l'empire byzantin. Elle eut beaucoup à souffr

(1) *Act.* IX, 1-2.
(2) *Ibid.*, IX, 11.
(3) *Gal.* I, 17.
(4) *Act.* IX, 25 ; *II Cor.* XI, 33.

les luttes contre les Perses ; sous *Héraclius* (610-641), un grand nombre des habitants furent faits prisonniers par *Chosroès*.

ÉPOQUE MUSULMANE. — Un autre esclavage plus long, hélas ! s'appesantit bientôt sur Damas, quand elle devint, sous le *kalife Omar*, la *conquête de l'Islam* (635). Beaucoup de chrétiens apostasièrent. La Syrie, selon le mot de l'un des généraux musulmans, « se coucha tranquillement comme un chameau sous la main de l'Islam ». Les vainqueurs laissèrent cependant une certaine liberté au culte du Christ. Mais les mosquées prirent peu à peu la place d'un grand nombre d'anciennes églises.

Moaviah, le chef de la dynastie des *Ommiades*, établit en 661 la capitale du kalifat à Damas, qui fut alors embellie de constructions magnifiques. Au temps des *Abassides*, qui transférèrent à Bagdad le siège du gouvernement (750), elle passa au second rang. Tour à tour, les *Toulounides*, les *Fatimites* d'Egypte et les *Seldjoukides* exercèrent sur Damas leur domination.

Les *croisés* essayèrent de s'en emparer, mais sans succès, sous Baudouin II (1126). Une circonstance leur permit cependant bientôt après d'exercer quelque influence sur la ville. Le prince Moudjir-ed-Din, voyant Damas menacée par Zenghi, conclut avec les Francs un traité d'alliance. A la faveur de ce traité, ceux-ci purent envoyer à Damas des émissaires. Ils y firent le dénombrement des esclaves chrétiens emmenés de différentes contrées, et leur laissèrent le choix de demeurer chez leurs maîtres ou de retourner dans leur pays.

En 1148, Conrad III d'Allemagne, Louis VII de France, et Baudouin III de Jérusalem échouèrent à leur tour dans leur attaque contre la ville. *Noureddin*, maître de Damas en 1153, ajouta de nouveaux embellissements. A cette époque, d'ailleurs, l'importance commerciale, industrielle et scientifique de la capitale syrienne était considérable. L'illustre *Saladin*, qui repoussa, en 1177, un dernier assaut des croisés, y établit son quartier général et y mourut en 1193. *Houlaqou*, prince mongol qui s'empara de la cité en 1261, favorisa ouvertement les chrétiens. Cette faveur valut à ces derniers des représailles des mamelouks d'Égypte, qui bientôt succédèrent aux Mongols. Puis Damas eut à subir presque coup sur coup deux invasions tartares : l'une, en 1300, conduite par Ghazzen Khan ; l'autre, en 1401, dirigée par le féroce *Tamerlan* (*Timour Lenk*). Les grands armuriers syriens furent alors tous emmenés à Samarcand et dans le Khorassan ; c'est là qu'on fabrique encore aujourd'hui les célèbres lames damasquinées, dont le secret est maintenant inconnu à Damas. Les florissantes fabriques de céramique et d'émail disparurent également alors.

La merveilleuse position de la ville lui permit cependant de se relever après tant de catastrophes. En 1516, le sultan Sélim Ier

l'incorpora à l'empire ottoman. Les Egyptiens d'*Ibrahim-Pacha* l'arrachèrent aux Turcs en 1832, mais *Méhémet-Ali* dut la restituer en 1840.

L'histoire de Damas se termine sur une bien triste page : celle des *massacres de 1860*. Tout le quartier chrétien fut horriblement dévasté et le carnage atroce. Abd-el-Kader, alors fixé à Damas, arbora le drapeau français et se fit, avec ses 600 Algériens, le protecteur héroïque des chrétiens contre les massacreurs. On estime à 6 000 le nombre des personnes tuées à Damas, et à 15 000 le nombre total des victimes. La France envoya en Syrie un corps de 10 000 hommes. Cette expédition mit fin aux massacres et détermina les Druses à se retirer en masse dans le Hauran. Beaucoup de chrétiens allèrent s'établir à Beyrouth.

VISITE DE LA VILLE

AUTOUR DE LA PLACE DU SÉRAIL. — Non loin de l'hôtel d'Orient et de l'hôtel Victoria, de l'autre côté du Barada, s'élève le nouveau *sérail*. Il a donné son nom à une large place sous laquelle passe le fleuve. Là se trouvent l'*Hôtel de Ville*, le *tribunal*, le *bureau des postes et télégraphes*. Au milieu de la place, on a érigé un monument commémoratif de la construction de la ligne du Hedjaz. De ce point, on peut facilement s'orienter pour une première promenade. Derrière le sérail, du côté de l'Est, à droite quand on vient de l'hôtel Victoria, on voit la *caserne* et le *sérail militaire*, où logèrent l'empereur et l'impératrice d'Allemagne en novembre 1898. De cet endroit ou de la mosquée *Sandjakar*, située à gauche sur la rue parallèle, on a en face de soi la *citadelle*. Celle-ci est longée par le *bazar des Grecs*, *Souk el Arouam* ou *Souk el Hamidiéh*, large rue, reconnaissable au toit métallique récent qui la recouvre. Deux autres bazars entourent la citadelle : à droite, le *bazar des fripiers*, Souk el Kouméléh, « marché aux poux » : à gauche le *bazar des selliers*, Souk Souroudjiéh.

La nouvelle et jolie gare de Kanaouat, point initial de la ligne du Hedjaz, a son entrée à l'extrémité Ouest de l'avenue de la Victoire. C'est aujourd'hui la station la plus proche des hôtels.

Depuis 1907, *un tramway électrique*, installé par une Compagnie belge, part de la station de Damas-Béramké traverse la place du Sérail, puis tout le faubourg du Meïdan pour aboutir près de la gare de Cadem, située au nord-est

du village de ce nom. On trouve des voitures sur la place du Sérail.

RUES, MAISONS ET BAZARS. — Cette grande cité, si belle de loin, n'offre plus, quand on y pénètre, qu'un dédale de rues en général étroites, obscures, tortueuses et sales, souvent couvertes de nattes ou de toits en planches pour intercepter la chaleur. Elles sont bordées de maisons pour la plupart délabrées, dont les murailles sont faites de boue et de paille hachée ou de larges briques cuites seulement au soleil. Cependant, derrière ces murs d'aspect misérable, se cachent beaucoup d'habitations splendides, où le luxe oriental étale toutes ses magnificences. Une cour intérieure, plantée d'orangers, de citronniers, de lauriers et de myrtes, communique avec la rue par un étroit passage. Au milieu de cette cour, d'élégantes vasques de marbre entretiennent la fraîcheur. Au fond est le divan, dominé par une large arcade, entièrement ouvert sur la cour et surélevé de quelques marches. Autour du divan, richement orné de tapis, se succèdent de magnifiques salles, sur les parois desquelles s'entre-croisent les plus gracieuses arabesques finement découpées dans le marbre ou dans les boiseries.

L'ancienne ville tout entière est coupée de l'Est à l'Ouest par la célèbre **Rue Droite**, l'ancienne **via recta** des Romains. Les Arabes lui ont conservé dans leur langue ce nom de **chemin droit (Derb ou Tarik el Moustakim)**, mais ils l'appellent plus communément *Es Soultaniéh, la Royale*. Jadis, elle était large de 30 mètres et ornée de deux rangées de colonnes corinthiennes qui formaient trois magnifiques avenues ayant près de 2 kilomètres de longueur. Les constructions postérieures l'ont envahie et singulièrement rétrécie. On trouve encore çà et là des débris de la colonnade.

Cette voie sépare les trois principaux quartiers de Damas : au Nord-Est, le quartier des chrétiens ; au Nord-Ouest, celui des musulmans ; au Sud, celui des Juifs. Le quartier musulman est le plus animé et le plus considérable, il renferme les bazars, la grande mosquée, la citadelle.

LES BAZARS. — Les bazars constituent une des principales curiosités de la ville. Ce sont d'immenses rues couvertes, entrecoupées de cours bien éclairées. Les boutiques et les magasins y sont distribués par catégories de métiers :

orfèvreries, soieries, sandales, objets incrustés de nacre, vieilles armes, etc. Le *bazar des Grecs, Souk el Hamidiéh*, est celui qui offre extérieurement le meilleur aspect. Incendié en 1893, il a été refait à neuf et couvert d'un toit métallique reposant sur des arceaux en fer. C'est un spectacle des plus pittoresques que l'animation de ces rues commerçantes, où une foule bigarrée se presse et gesticule, tandis que passent des chameaux et des ânes chargés.

LA RUE DROITE ET LE QUARTIER CHRÉTIEN

Le quartier chrétien est situé à l'extrémité orientale de l'ancienne ville. Pour s'y rendre des hôtels, qui se trouvent au contraire à l'Ouest, il faut suivre la **Rue Droite** sur presque toute sa longueur. Couverte sur une grande étendue, cette rue forme un bazar large, aéré et relativement propre, que les Arabes appellent le *Bazar long, Souk el Taouil*. Il est l'œuvre du célèbre Midhat-Pacha (1824-1882), ce qui lui vaut aussi le nom de *El Midhatiéh* (le bazar de Midhat). A l'entrée de ce bazar, à droite, entre la mosquée *Sénaniéh* (de Sénan-Pacha) et le khan de Souleïman-Pacha, on montre, dans une étroite ruelle, la **Maison de saint Jude** où saint Paul, d'après les Actes, reçut l'hospitalité lors de sa conversion. Ce Jude était peut-être le maître d'une hôtellerie fréquentée par les Juifs.

Le Seigneur dit à Ananie : « Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle la *Droite*, et cherche dans la maison de Jude un nommé Saul de Tarse, car il est en prière. » (1)

Ananie vint, imposa les mains à Saul, qui recouvra la vue, et le baptisa.

La petite mosquée qui s'élève à cet endroit a remplacé une ancienne église, selon une tradition des chrétiens de Damas rapportée par Quaresmius (1626).

Peu après commencent le quartier juif et le quartier chrétien. Ils s'étendent : le premier à droite, le second à gauche de la Rue Droite. Mais à partir du *carrefour* dont l'angle Sud-Ouest est occupé par une *caserne turque*, le quartier chrétien embrasse les deux côtés de la voie. Là se trouvent d'assez nombreuses églises. A gauche, une rue

(1) *Act.* IX, 11.

conduit à la cathédrale *Sainte-Marie*, des Grecs non unis. C'est probablement l'emplacement d'une église byzantine dédiée à la Mère de Dieu et désignée sous le nom de *Maxillat*. Les historiens arabes la signalent comme le point où se rencontrèrent les deux généraux musulmans Khalid et Abou Obeïda, qui avaient pénétré dans la ville par les deux extrémités de la Rue Droite. Magnifiquement reconstruite au IXe siècle, renversée au Xe, puis rebâtie et renversée de nouveau, l'église Sainte-Marie fut relevée encore. On l'appelle aujourd'hui **Sainte-Marie l'Ancienne** ou *Mariamiéh*. Au début du XIXe siècle, elle servait indifféremment aux Grecs catholiques et aux non unis. Mais à cette époque, les schismatiques en firent leur propriété exclusive. Les Melkhites durent se bâtir un sanctuaire spécial, qu'ils dédièrent à Notre-Dame de l'Assomption. Les deux édifices, incendiés lors des massacres de 1860, ont été restaurés. Ils se font presque face l'un à l'autre sur les deux côtés de la « Rue Longue », séparés par la caserne turque et quelques maisons ; à droite, celui des Grecs catholiques ou Melkhites ; à gauche, celui des orthodoxes.

Les Syriens et les Arméniens catholiques ont aussi leur église proche de celle des Melkhites, au delà de la caserne.

Les églises et chapelles latines, ainsi que le sanctuaire des Maronites, se trouvent réunis au nord de la Rue Droite, à quelque distance au delà de la cathédrale schismatique. Il faut, pour s'y rendre, prendre l'étroite ruelle de gauche. Elle conduit en quelques minutes au grand et beau collège des Pères Lazaristes, dont l'église a une entrée sur l'extérieur (1). Tout près de là s'élève l'établissement des Sœurs de Charité. Un peu plus loin, c'est le couvent des *Pères Franciscains* (2), avec l'église paroissiale, puis le sanctuaire maronite. L'ancien consulat français, très belle maison arabe, est situé entre le couvent franciscain et la résidence des *Jésuites*, qui, près de là, vers le Nord, gardent la *Maison de saint Jean Damascène* (voir page suivante). A quelques pas de l'église maronite, vers l'Est, se trouve,

(1) Les prêtres trouveront, pour célébrer la sainte Messe, cinq autels dans l'église des Pères Franciscains, et autant dans celle des Lazaristes.

(2) Les Franciscains, établis à Damas depuis 1233, ont eu dans cette ville de nombreux martyrs.

à gauche de la ruelle, le sanctuaire appelé **Maison de saint Ananie.**

MAISON DE SAINT ANANIE. — C'est une chapelle souterraine, desservie par les Pères Franciscains. La tradition locale y place l'habitation du disciple à qui Dieu confia le soin de baptiser Saul, le converti du chemin de Damas. Relisons, dans les Actes, le récit de cette mission divine.

Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananie. Le Seigneur lui dit dans une vision : « Ananie ! » Il répondit : « Me voici, Seigneur. » Et le Seigneur lui dit : « Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle la Droite, et cherche dans la maison de Jude un nommé Saul de Tarse, car il est en prière... » Ananie répondit : « Seigneur, j'ai appris de plusieurs tout le mal que cet homme a fait à vos saints dans Jérusalem. Et il a ici, de la part des princes des prêtres, plein pouvoir pour charger de chaînes tous ceux qui invoquent votre nom. » Mais le Seigneur lui dit : « Va, car cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant les enfants d'Israël, et je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom. » Ananie s'en alla, et, arrivé dans la maison, il imposa les mains à Saul en disant : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'a apparu sur le chemin par lequel tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. » Au même instant, il tomba des yeux de Saul comme des écailles et il recouvra la vue. Il se leva et fut baptisé ; et après qu'il eut pris de la nourriture, ses forces lui revinrent (1).

Les musulmans remplacèrent par une mosquée l'église qui s'élevait là. La mosquée étant tombée en ruines, les Franciscains ont pu rendre ce sanctuaire aux chrétiens. Le niveau de la ville s'est tellement exhaussé, que cette chapelle est aujourd'hui une crypte à laquelle on descend par un escalier de quinze marches.

Du pieux personnage dont on vénère ici le souvenir, nous connaissons fort peu de chose. Un autre passage du livre des Actes (2), où saint Paul raconte lui-même sa conversion, complète les détails donnés par saint Luc. Ananie nous y est montré comme un homme pieux, selon

(1) *Act.* IX, 10-20.
(2) *Ibid.*, XXII, 5-17.

la loi et de qui tous les Juifs de la ville rendaient un bon témoignage. Une tradition, dont rien ne nous permet de contrôler l'autorité, ajoute qu'il fut le premier évêque de Damas et mourut martyr.

MAISON DE SAINT JEAN DAMASCÈNE. — Le plus honorable et le plus splendide des ornements de Damas, dit un ancien chroniqueur (1), c'est saint Jean Damascène. Une tradition locale, également respectée des mahométans et des chrétiens, montre, non loin de la porte *Bab Touma*, la maison du Saint. Cette construction ancienne était autrefois une dépendance de la grande mosquée. En 1878, les Jésuites l'obtinrent et en firent un sanctuaire aujourd'hui très vénéré. Les restes antiques sont d'une architecture qui rappelle l'époque des Ommiades. Ils consistent en un arceau fait de pierres à couleurs différentes et orné de gracieuses arabesques. C'était peut-être l'ouverture du divan. Rappelons à grands traits la vie de ce Saint (né vers la fin du VIIe siècle, mort vers 750). Il exerça longtemps une fonction publique auprès du kalife de Damas. Quand parut l'hérésie iconoclaste, il fut par ses écrits le plus ardent défenseur des saintes images. On sait le miracle de la main coupée et surnaturellement rendue, qui, d'après la tradition, récompensa à la fois son zèle et sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Devenu ensuite moine à Saint-Sabas, et ordonné prêtre à Jérusalem, il remplit de son activité littéraire la première moitié du VIIIe siècle. Théologien, polémiste, exégète, orateur, poète et hymnographe, il a mérité d'être appelé *Chrysorrhoas*, *Fleuve d'or*.

On remarquera, dans le modeste sanctuaire, le tableau de la Vierge guérissant son défenseur.

AUTOUR DES REMPARTS

Trois époques se reconnaissent aisément dans les constructions qui forment l'enceinte de la ville : les assises inférieures sont romaines, les assises supérieures sont des remaniements arabes et turcs.

La *porte de Thomas*, *Bab Touma*, s'ouvre au nord du

(1) Jean V, patriarche de Jérusalem, mort en 735.

quartier chrétien, non loin de la résidence des Jésuites. Elle devrait son nom à un général byzantin *Thomas*, qui se signala lors du siège de 634. Un historien arabe du moyen âge dit que les chrétiens avaient là, au VIIIe siècle, une église de Thomas.

De cette porte, part vers le Nord la route d'Alep et de Palmyre. Une île formée par deux branches du Barada offre un joli spectacle de jardin public oriental.

La *Maison de Naaman* est une léproserie municipale située vers le milieu du mur oriental, un peu au-dessous de la maison d'Ananie. Cette léproserie a une origine très ancienne. La localisation est loin d'être certaine, mais elle rappelle au moins le souvenir du général syrien guéri de la lèpre par l'intervention du prophète Elisée.

Naaman, qui s'attendait à une guérison instantanée opérée par une simple invocation, fut d'abord irrité d'entendre l'homme de Dieu lui dire d'aller se laver sept fois dans le Jourdain. « Les fleuves de Damas, l'Abana et le Pharphar ne valent-ils pas mieux que toutes les eaux d'Israël ? Ne pourrais-je pas m'y laver et devenir pur ? » Cependant, sur le conseil de ses serviteurs, il accomplit l'ordre du prophète, « et sa chair redevint comme la chair d'un petit enfant et il fut purifié. » (1)

La *porte orientale, Bab ech Charki*, s'ouvre un peu au sud de la maison de Naaman. L'ancienne colonnade de la *Rue Droite* se terminait là par une triple baie. L'ouverture septentrionale de la porte romaine est seule restée ; les deux autres, d'ailleurs murées, sont cachées par des magasins. On peut entrer, dans un de ces magasins, qui appartiennent à M. Nassan, Grec catholique, pour y voir l'arceau central de la porte, ainsi que la baie méridionale.

MUR DE SAINT PAUL. — A l'angle Sud-Est de l'enceinte, à peu de distance de Bab ech Charki, on voit une ancienne porte murée, appelée *Bab Kisan*, du nom de son constructeur (VIIe siècle). La partie affleurant au sol est plus ancienne. C'est à ce point du rempart que la tradition locale voit l'endroit où saint Paul s'évada, trois ans après sa conversion, pour échapper aux Juifs qui voulaient le mettre

(1) *IV Reg.* V.

à mort. L'ethnarque du roi Arétas faisait garder nuit et jour les portes de la ville pour se saisir de lui. Mais les disciples le prirent pendant la nuit et le descendirent par une fenêtre, dans une corbeille, le long de la muraille (1).

En face de cette porte, dans le cimetière des Grecs orthodoxes, une petite coupole, ombragée de quelques palmiers et entourée d'un treillis de bois, est connue sous le nom de *tombeau de saint Georges l'Abyssin* (2). Ce personnage serait le soldat qui aurait favorisé l'évasion de l'Apôtre. Non loin de là, les musulmans vénèrent le tombeau du santon Bilal el Habéchi (Bilal l'abyssin), muezzin de Mahomet.

LE LIEU DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL. — Sur l'ancienne voie romaine qui se dirige vers le Sud-Est, en traversant les cimetières chrétiens, on montre une petite *place* comme étant le lieu de la conversion de saint Paul. Une seule chose est certaine : d'après les Actes des Apôtres, ce prodige s'est accompli *près de Damas*, au sud de la ville, sur la voie de Jérusalem à Damas. Mais sur quel point de cette voie, rien ne l'indique avec certitude.

Voici le récit des Actes (3) :

Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre et entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur dit : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il n'est pas bon pour toi de regimber contre l'aiguillon. » Tremblant et saisi d'effroi, il dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Le Seigneur lui répondit : « Lève-toi et entre dans la ville ; là, on te dira ce que tu dois faire. » Les hommes qui l'accompagnaient demeurèrent saisis de stupeur, car ils percevaient le son de la voix, mais ne voyaient personne. Saul se releva de terre, et bien que ses yeux fussent ouverts, il ne voyait rien ; on le prit par la main et on le conduisit à Damas ; et il y fut trois jours sans voir et sans prendre ni nourriture ni boisson.

(1) *Act.* IX, 23-25 ; *II Cor.* XI, 33.
(2) Les chrétiens de Damas ont en grande vénération ce tombeau de saint Georges. Ils y entretiennent des lampes, et ont coutume de déposer un instant à ses pieds leurs morts avant de les enterrer dans le voisinage.
(3) *Act.* IX, 3-10.

La tradition a singulièrement varié au sujet de l'endroit où Saul fut terrassé par Dieu sur le chemin de Damas. Quatre points, assez distants entre eux, ont été tour à tour indiqués. Signalons seulement les deux points extrêmes. L'un, celui où nous sommes, est tout près de la ville, à 500 mètres de la porte. L'autre se trouve près du village de *Kokab*, à 15 kilomètres environ au sud-ouest de Damas. Malgré cette distance, on aperçoit très bien, de Kokab, la grande cité au milieu de la plaine, et le voyageur arrivant de Jérusalem peut bien se croire proche de Damas. On y a découvert des ruines d'église et le monticule est encore appelé *Colline Saint-Paul, Tell Mar Boulos*. Ajoutons toutefois que saint Paul, d'après les vraisemblances, n'aurait pas été « conduit par la main », par conséquent *à pied*, jusqu'à Damas si la distance qui le séparait de la ville avait été si considérable.

A 200 mètres du lieu vénéré par la tradition actuelle comme le site de la conversion de saint Paul, on montre un débris de vieille construction, auquel on donne le nom d'*Abri de saint Paul*. Ce serait la retraite où l'Apôtre se serait réfugié, après son évasion, avant de se rendre à Jérusalem.

Quel que soit le fond historique de ces diverses localisations, elles mettent en relief une fois de plus la grande figure de saint Paul, le converti de Damas.

En suivant le *rempart méridional*, dans la direction Ouest, on laisse à gauche le cimetière mahométan de *Bab es Saghir, la petite porte*. Il renferme, entre autres tombes célèbres, celles de deux des femmes de Mahomet et de sa fille Fatima. Le fondateur de la dynastie des Ommiades, Moaviah, y fut aussi, dit-on, enseveli.

A l'angle Sud-Ouest des remparts, on remarquera le minaret vert de la mosquée *Senaniéh*, qui, visible de plusieurs endroits de la ville, peut servir de point de repère. On laisse à gauche le faubourg du **Meïdan**, dont le nom signifie Hippodrome, champ de course. Ce quartier ne s'est formé qu'au moyen âge. Aussi n'a-t-il pas de monuments d'un intérêt spécial. C'est le centre commercial des paysans et des Bédouins du Hauran. On aperçoit, en le parcourant, de vastes entrepôts de grains. A l'extrémité méridionale se trouvent la gare *Damas-Meïdan*, station centrale de

gnes françaises de Beyrouth et de Mezérib, et la gare du *adem* dont il a été parlé plus haut.

La porte occidentale, *Bab ed Djabia*, fait pendant au *ab ech Charki*, et termine de ce côté la Rue Droite.

La *citadelle* (*Kala*), dont le dernier remaniement remonte u XVIe siècle, occupe l'angle Nord-Ouest de l'enceinte. Le arada longe le *mur septentrional*, auquel il servait de fossé. rès de la citadelle, on montre un platane gigantesque qui, u dire des musulmans, a été planté lors de la naissance du rophète.

LA MOSQUÉE DES OMMIADES

La *grande mosquée des Ommiades*, située à l'extrémité rientale du *bazar des Grecs*, a succédé à une *basilique chré-enne* qui avait été bâtie elle-même sur l'emplacement 'un ancien *temple païen*.

LE TEMPLE PAIEN. — A l'enceinte sacrée de ce temple édié à Jupiter, appartenaient les deux *portes triomphales* ont on voit encore, à l'est et à l'ouest de la mosquée, les randioses débris. Celle de l'Ouest, communément appelée *rc de triomphe*, est la mieux conservée. Quatre magni-ques colonnes corinthiennes, dont les fûts seuls sont isibles de la rue, supportaient l'arceau triomphal. Le ionument devait avoir 25 mètres de large et 20 mètres e haut. Une avenue de colonnes dont il reste des traces onduisait, comme à Baalbek et à Palmyre, à la *cella* du ieu.

Ces derniers temps, les abords du temple païen ont été omplètement dégagés par les soins des autorités françaises.

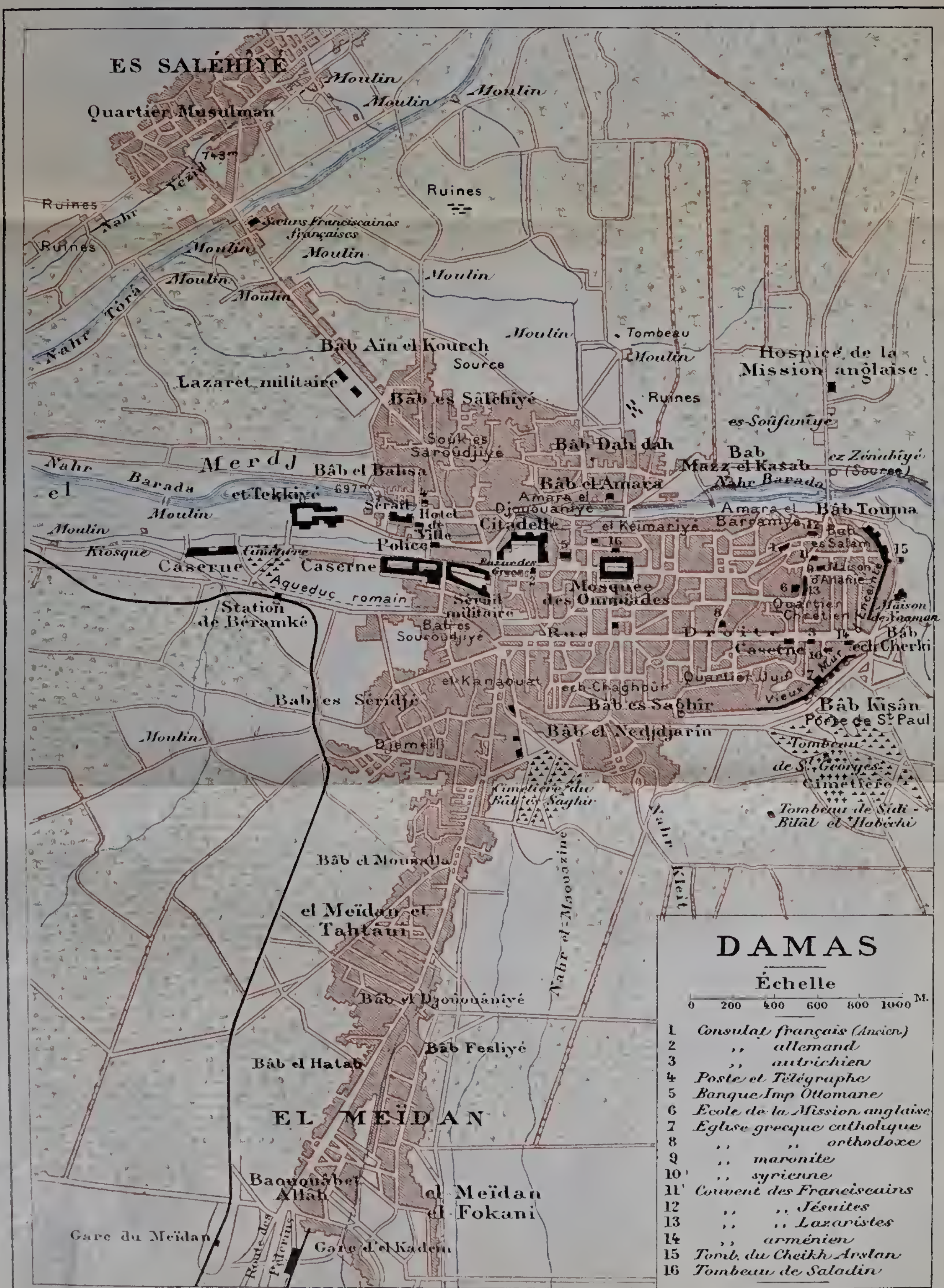
LA BASILIQUE CHRÉTIENNE. — L'empereur Arcadius 395-408) transforma le sanctuaire de Jupiter en une église ui fut dédiée à saint Jean-Baptiste et servit de cathé-rale. En 635, lors de la conquête musulmane, il fut con-enu, si l'on en croit la légende, que la partie occidentale e l'édifice resterait aux chrétiens, tandis que la partie rientale serait livrée au culte mahométan. Cette stipula-ion curieuse s'expliquerait par l'histoire du siège. Pendant ue le général Khalid pénétrait en conquérant dans la partie rientale de la ville, la place capitulait entre les mains du

commandant en chef Abou-Obeïd, qui, campé à l'Ouest, ignorait encore la victoire de Khalid. Les troupes des deux généraux se rencontrèrent vers le milieu de la ville : l'on regarda la partie orientale comme conquise par les armes, la partie occidentale comme rendue par capitulation. Le même motif aurait occasionné le partage de la basilique entre les deux cultes.

LA MOSQUÉE. — En 707, le calife Oualid Ier obligea, dit-on, les chrétiens à évacuer leur moitié de basilique, leur cédant en échange quatre de leurs anciennes églises. Pour transformer le monument, il fit appel à des architectes grecs et à de nombreux artistes de Constantinople ou de Perse. « Habitants de Damas, disait-il, quatre choses vous donnaient la supériorité sur le reste du monde : votre climat, votre eau, vos fruits et vos bains ; j'ai voulu en ajouter une cinquième, c'est la mosquée. » Un pèlerin mahométan du xe siècle indique la raison de cette magnificence. « Oualid, dit-il, a vu que la Syrie était un pays longtemps occupé par les chrétiens, dont les églises étaient d'une enchanteresse beauté. Aussi a-t-il bâti pour les musulmans une mosquée qui attirât leurs regards et fût une merveille unique au monde. »

Détruite en partie par un incendie en 1069, ravagée par les barbares de Tamerlan en 1401, et incendiée de nouveau en 1893, cette mosquée a été chaque fois reconstruite. On y conserve la tente sacrée renfermant la bannière de Mahomet. Cette tente et cette bannière sont les insignes principaux du grand pèlerinage annuel à La Mecque.

INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE. — Le monument mesure à l'intérieur, 131 mètres de long sur 38 mètres de large. Le plan de l'ancienne basilique se reconnaît aisément. Le transept a été complètement conservé, et, comme il se trouvait tourné dans la direction de La Mecque, il est devenu la partie principale de l'édifice musulman. Pour la même raison, l'abside de l'église a été démolie à l'Est. Au-dessus du transept, à l'intersection des deux bras de la croix, on a élevé une coupole ayant 12 mètres de diamètre et 45 mètres de hauteur au-dessus du sol. Deux rangées de colonnes corinthiennes divisent le monument en trois nefs.


DAMAS
Échelle
0 200 400 600 800 1000 M.
1 Consulat français (Ancien)
2 ,, allemand
3 ,, autrichien
4 Poste et Télégraphe
5 Banque Imp. Ottomane
6 Ecole de la Mission anglaise
7 Eglise grecque catholique
8 ,, ,, orthodoxe
9 ,, maronite
10 ,, syrienne
11 Couvent des Franciscains
12 ,, ,, Jésuites
13 ,, ,, Lazaristes
14 ,, arménien
15 Tomb. du Cheikh Arslan
16 Tombeau de Saladin
ES SALÉHIYÉ
Quartier Musulman
Ruines
Sœurs Franciscaines françaises
Nahr Tôrâ
Bâb Aïn el Kourch
Source
Lazaret militaire
Bâb es Sâlehiyé
Tombeau
Hospice de la Mission anglaise
es-Soûfanîyé
Bâb Dah dah
Bâb Mazz el Kasab
ez Zénabiyé (Source)
Nahr Barada
Merdj el
Bâb el Bahsa
et Tekkiyé
Souk es Saroudjiyé
Bâb el Amara
Sérail
Hotel de Ville
Police
Citadelle
Djoûouâniyé
el Keimariyé
Amara el Barrâniyé
Bâb Toûma
Bâb es Salam
Kiosque
Caserne
Cimetière
Aqueduc romain
Station de Béramké
Bazar des Grecs
Sérail militaire
Bab es Souroudjiyé
Mosquée des Ommiades
Rue Droite
Quartier Chrétien
Quartier Juif
Maison de Naaman
Bâb ech Cherki
Enceinte
Vieux Mur
Bâb es Sériâjé
el Kanaouat
ech Chaghour
Bâb es Saghir
Bâb Kisân
Porte de St Paul
Bâb el Nedjdjarin
Djemeili
Tombeau de St Georges
Cimetière
Cimetière du Bâb es Saghir
Tombeau de Sidi Bilâl el Habechi
Nahr Kleit
Nahr el Maouazine
Bâb el Mousalla
el Meïdan et Tahtani
Bâb el Djoûouâniyé
Bâb Fesliyé
Bâb el Hatab
EL MEÏDAN
Baououâbet Allah
el Meïdan el Fokani
Gare du Meïdan
Route des Pèlerins
Gare d'el Kadem
Moulin
Yézid
Nahr
743m
697

On remarque, sur le mur septentrional du transept, des fragments d'une belle mosaïque à fond d'or représentant des palais et des palmiers.

Près du transept, entre la troisième et la quatrième colonne de la rangée méridionale, on voit un édicule luxueusement orné, entouré d'une grille en bronze doré. Les musulmans prétendent garder, sous ce petit monument, la *tête de saint Jean-Baptiste*. Les anciens pèlerins chrétiens qui ont visité Damas ne parlent pas de cette relique : l'Anonyme de Plaisance, vers 570, la vénère à Emèse ; saint Willibald (724-726), à Edesse. Nous avons donc tout lieu de suspecter le témoignage de l'historien mahométan bn el Faki, quand il nous dit que le kalife Oualid 705-715) trouva la tête du précurseur dans une chapelle t la fit déposer près de la quatrième colonne.

En sortant de la mosquée par la porte du Sud, on ourra voir à l'extérieur, à peu près à l'extrémité du transept, les magnifiques restes d'une grande porte à triple baie. C'était la porte méridionale du temple païen. Au-dessus de l'arcade du milieu, on distingue une croix et une inscription grecque appliquant au Christ un verset des Psaumes (1) : « Ta royauté, ô Christ, est une royauté de ous les siècles, et ta domination s'étend de génération en génération. »

Le **tombeau de Saladin**, sultan d'Egypte et de Syrie, mort à Damas en 1193, se trouve au nord de la mosquée, dans une cour. C'est un joli mausolée orné de précieuses faïences. A la tête du sarcophage de marbre, une couronne de lauriers en bronze doré est placée sous une vitrine. Elle fut déposée en 1898 par l'empereur d'Allemagne.

EXCURSION AU FAUBOURG DE SALÉHIÉH

La promenade d'**Es Saléhiéh** est à recommander à cause u panorama dont elle permet de jouir sur Damas et les nvirons. Une route carrossable conduit à ce faubourg eptentrional, étagé sur les premières pentes de l'Antiliban 5 min. en voiture). Au sortir de la ville proprement ite, on passe devant l'hôpital militaire. Des deux côtés

(1) *Ps.* CXLIV, 13.

du chemin se succèdent les villas et les jardins. On fran
chit deux canaux du Barada : le *Tora* et le *Yézid*. Saléhié
s'élève sur la rive septentrionale de ce dernier cours d'eau
Branche extrême du Barada, le Yézid marque par le fa
même la limite de la zone de fertilité. De la plaine luxu
riante, on passe sans transition aux collines nues et brûlée
Saléhiéh compte environ 20 000 habitants : Turcoman
Kurdes, Circassiens, Algériens et Crétois émigrés à divers
époques. Au temps de la splendeur des Kalifats, Saléhié
possédait des écoles et des mosquées célèbres. Aujourd'hu
ces beaux monuments sont en ruines .Le flanc de la mon
tagne sert de nécropole aux riches musulmans de Dama
Abd-el-Kader, le noble émir algérien mort dans cette vil
en 1883, y a son tombeau (dans la partie orientale d
faubourg).

Il faut monter un peu au-dessus de la localité pour con
templer le panorama. Devant soi, l'on a Damas dans so
oasis de verdure ; au delà, vers l'Est, les collines coniqu
du Touloul ; au Sud-Est, les cimes bleues du Djébel Haura
ou Montagne des Druses ; à l'Ouest, l'Antiliban et l'Hermo

A la grande époque arabe, un observatoire était étal
sur le Djébel Késioun (1 200 m.) qui domine Saléhiéh a
Nord. Ce sommet est pour les musulmans une collin
sainte où ils localisent tout à la fois la création d'Adam
et d'Eve, le fratricide de Caïn, la première sépultu
d'Abel, le séjour d'Abraham, la grotte des Sept Frèr
Dormants, etc.

A peu de distance à l'est de Saléhiéh se trouve le vi
lage de **Djobar**. La tradition musulmane l'identifie av
Hobah, où Abraham poursuivit Chodorlahomor (1). L
Juifs y vénèrent aussi une ancienne synagogue où El
aurait oint Elisée comme prophète et Hazaël comme r
de Syrie. Mais cette légende repose manifestement sur un
fausse intelligence d'un passage du III[e] livre des Rois (2

(1) *Gen.* XIV, 15.
(2) *III Reg.* XX, 15-16.

CHAPITRE VII

Le Hauran (1)

[De Damas au lac de Tibériade par Déraa en chemin de fer.]

CHEMIN DE FER HAMIDIÉH DU HEDJAZ. — La con- ruction de la ligne du Hedjaz a été commencée en 1901, ır l'ordre du sultan Abdul-Hamid II. Elle est destinée relier Damas et La Mecque c'est-à-dire la Syrie et Arabie Pétrée.

Son but principal était de faciliter les pèlerinages aux ıux saints des musulmans, Médine et La Mecque, et aussi mobilisation des troupes. Les travaux ont été exécutés grande partie par les soldats turcs, sous la direction ingénieurs européens.

De Damas à La Mecque, la ligne doit avoir une longueur ale évaluée à environ 1 800 kilomètres. Elle a été achevée squ'à Médine (1 303 kilomètres).

Trois trains par semaine conduisaient de Damas à Médine r Déraa, Amman Katrané, Maan, Tébou et Médaïn léh.

De Maan, on pouvait aller à *Pétra* en six heures de eval et on se trouvait alors à une centaine de kilomètres golfe Elanitique et de la mer Rouge. Le service com- nce à reprendre jusqu'à Maan au moment où nous revi- s cette troisième édition.

Jn *embranchement de Déraa à Caïffa* relie à la côte grande ligne du Hedjaz, par la vallée du Yarmouk et plaine d'Esdrelon.

Voici l'horaire de 1921 :

) Voir la carte *Liban, Hauran, Galilée*, p. 664.

KILOM.	STATIONS
	Damas-Kanaouat, 6 h. 55.
21	Kissouéh.
31	Deir Ali.
50	Mesmiéh.
63	Djibab.
70	Habab.
79	Mahadjéh.
92	Ezraa.
107	Ghazali.
124	**Déraa** (buffet) { *arr.* 11 h. 10. / *dép.* 11 h. 40.
136	Mezérib.
140	Tell ech Chéhab.
149	Zézoun.
160	El Mékiarim.
165	Chedjérah
177	Ouadi Kilid.
189	El Hamméh (dernière station française) { 14 h. 44. / 14 h. 45
198	**Sémak** (lac de Tibériade) { 15 h. 5. / 15 h. 30.
208	Djisr.
226	Beïsan.
234	Chattah.
248	Afouléh { 17 h. 12. / 17 h. 14.
263	Tell ech Chémam.
285	**Caïffa,** 18 h. 25.

I — GÉOGRAPHIE ANCIENNE

La ligne Damas-Caïffa traverse tout le pays qui, so le terme général de *Hauran*, comprend l'antique territo de *Basan*, les anciennes provinces d'Auranitide, de Batan de Gaulanitide, de Trachonitide et d'Iturée. Quelques notio géographiques et historiques sont indispensables pour reconnaître au milieu de ces diverses dénominations do plusieurs ont subsisté en arabe.

La région transjordanienne, depuis le sud de la m Morte jusqu'à Damas, était connue des Hébreux sous qua noms principaux. En voici l'énumération dans l'ord géographique, en allant du Sud au Nord : *Moab*, *Amm* *Galaad* et *Basan*. On peut dire d'une façon générale, q

e *Hauran* actuel répond à peu près à l'ancien territoire de *Basan*. Il faut cependant, pour être précis, reconnaître, l'après les indications bibliques, quatre parties primitives lans l'ensemble qu'on appelle aujourd'hui le Hauran. Ce ont : *Maakah*, au Nord-Est ; *Gessur*, au Nord-Ouest ; *Argob*, u Sud-Est ; *Basan*, au Sud-Ouest.

Maakah ou *Aram Maakah* (Syria Maacah) (1) désignait n petit royaume araméen qui faisait suite, vers le Sud, l'*Aram de Damas*, mais dont il est difficile de fixer avec récision les limites. Nous savons seulement qu'il était tué dans le voisinage de l'Hermon, au midi de cette montagne, à l'est du haut Jourdain et du lac de Tibériade. a Vulgate l'appelle *Machati* (2).

Un autre petit royaume araméen, *Gessur*, s'étendait à ouest de Maakah et formait avec lui la frontière septentrionale de Basan.

La contrée d'*Argob* se trouvait à l'est de Maakah et e Gessur et était peut-être une enclave dans le territoire e Basan.

Le **royaume de Basan** allait depuis l'Hermon, au Nord, squ'à *Edreï* (*Déraa*) et *Salkha* (*Salkhad*) au Sud : la aine de Damas, les districts de Gessur et de Maakah, torrent du Yarmouk, le désert de Syrie et les montagnes tes « de Basan » (aujourd'hui *Djébel Hauran*) lui seraient de limites (3). Les principales villes étaient *Astaroth*, *reï*, *Salkha*, *Golan*, *Kanatha*. Le terme de *Basan* désigne, près l'étymologie, un terrain gras et fertile. Les anciennes rsions, au lieu d'y voir un nom propre, en ont souvent t un simple adjectif. C'est ainsi que, là où l'hébreu rle des « forts taureaux de Basan », la Vulgate et les tante mettent simplement « bœufs gras » (4) ; de me, « montagne de Basan » est rendu par « montagne sse, fertile ». Les chênes de Basan étaient autrefois èbres presque à l'égal des cèdres du Liban, et ses pâtures engraissaient de nombreux troupeaux (5).

(1) *I Paral.* XIX, 6.
(2) *Deut.* III, 14 ; *Jos.* XII, 5 ; XIII, 11, 13.
(3) *Deut.* III, 10-14 ; *Jos.* XII, 4-5 ; XIII, 11 ; *I Paral.* V, 23.
(4) *Ps.* XXI, 13 ; cf. *Ps.* LXVII, 16 ; *Ezech.* XXXIX, 8 ; *Am.* IV, 1.
(5) *Is.* II, 13 ; *Jer.* L, 19 ; *Ezech.* XXXIX, 18 ; *Am.* IV, 1 ; *Mich.* 14.

Lorsque les Assyriens envahirent les Etats de Syrie, il divisèrent en deux toute la région d'outre-Liban et d'outre Jourdain : au Nord, le *pays de Cédar*, de Palmyre au Djébe Hauran ; à partir de là, vers le Sud, le *pays des Nabatéens*

A l'époque gréco-romaine, un sectionnement nouveau s produisit qui donna lieu à des appellations nouvelles *Iturée*, *Trachonitide*, *Auranitide*, *Batanée*, *Gaulanitide*. Le deux premiers de ces noms sont mentionnés par sain Luc (1). L'*Iturée* est la moins déterminée de ces région Cependant, le *Djédour* actuel doit occuper au moins un partie de l'ancienne province. Le nom arabe rappelle, mieu encore que le grec ou le latin, le personnage que la Bibl nomme *Jetour* et signale parmi les fils d'Ismaël dans l tables généalogiques des peuples (2).

La *Trachonitide*, dont le nom grec signifie « pays pie reux, rude, raboteux », répond probablement à l'*Arg* biblique qui a une signification équivalente : « monce de pierres ». Elle comprenait sans doute le plateau de lav et de basaltes désigné par les Arabes sous le terme *Ledjah*, avec ses prolongements au Sud vers Bosra. *Phoe* (*Mesmiéh*) en était la capitale.

L'*Auranitide* ou *Auranite* était restreinte à la partie plus orientale de ces hauts plateaux, c'est-à-dire au *Djé Hauran* actuel.

La *Batanée*, dont le nom rappelle *Basan*, fut renferm dans des limites plus étroites que l'ancien royaume am rhéen, mais posséda la meilleure portion de tout ce t ritoire. C'était la belle plaine comprise entre l'*Itur* (*Djédour*) au Nord, et les monts de *Galaad* (*Djébel Adjlou* au Sud, bordée à l'Ouest par le lac de Tibériade et le l Houléh. La dénomination de *Bataniéh* est restée à la par du plateau qui s'étend à l'est du Ledjah et à un villa qui s'y trouve.

Le nom de *Gaulanitide* (*Djolan* actuel) était réservé à région extrême du plateau dominant immédiatement l deux lacs, mais cette section n'était qu'une partie de Batanée.

Parmi les villes principales de toute cette province,

(1) *Luc.* III, 1.
(2) *Gen.* XXV, 12-16.

peut citer Astaroth-Carnaïm et l'autre Astaroth (*Tell el Asari* et *Tell Astara*), Golan (*Sahem ed Djolan*), Namara (*Namir el Haouah*), Neila (*Khirbet en Niléh*). Les Arabes appellent aujourd'hui cette plaine *En Noukrat el Hauran*, « le creux du Hauran ».

Dans cette confusion de divisions et de dénominations successives, l'organisation romaine finit (en l'an 106 de notre ère) par faire prévaloir un terme mieux apte que tout autre à indiquer la véritable unité géographique de :ette contrée. C'est le terme d'*Arabie*, au sens restreint lu mot évidemment. Déjà la Bible l'employait dans ce ens pour désigner la province actuelle du Hauran. C'est 'Arabaya des inscriptions achéménides. Ce fut l'*Arabia* de 'époque romaine, et plus spécialement l'*Arabie I*re, par pposition à l'*Arabie II*e ou de Pétra. En effet, vers la fin lu IIIe siècle, deux parts furent faites dans la province l'Arabie. L'une, au Sud, reçut Pétra pour capitale. L'autre, u Nord, avec Bosra et Edreï, renferma la Trachonitide, 'Iturée, l'Auranitide et la Batanée, tout autant de terri-oires enlevés alors à la province de Syrie. Cette Arabie eptentrionale ou *Arabie I*re correspond au *Hauran* moderne.

II — APERÇU HISTORIQUE

Avant l'invasion chananéenne, le pays de Basan était habité ar une race de géants, les *Raphaïm*, que Chodorlahomor vain-uit à Astaroth-Carnaïm (1). Le pays lui-même était appelé terre des géants » (2). A l'époque de l'immigration israélite, Transjordane était occupée par les *Amorrhéens*, nom spécial es Chananéens montagnards par opposition aux Chananéens de plaine. Ces Amorrhéens étaient partagés en deux royaumes. elui du Sud, dans le pays de Galaad, avait Hesbon pour capi-le, et pour roi *Séhon*. Celui du Nord ou royaume de Basan ait entre les mains du roi *Og*, « qui habitait à Astaroth et Edreï » (3). Ce souverain est signalé dans la Bible comme survivant de la race des Raphaïm. C'est par ces deux yaumes que commença, pour les Israélites, la conquête de anaan.

1) *Gen.* XIV, 5.
2) *Deut.* III, 13.
3) *Ibid.* II, III.

Après avoir battu Séhon et les Amorrhéens du Sud, dont ils prirent toutes les villes, les Hébreux montèrent par le « chemin de Basan ». Og fut vaincu à Edreï (Déraa), et toutes ses cités passèrent en la possession des fils d'Israël. Soixante de ces villes, situées dans la contrée d'Argob, étaient « fortifiées avec de hautes murailles, des portes et des barres ». La demi-tribu de Manassé occupa le royaume d'Og. « Jaïr, fils de Manassé, obtint toute la contrée d'Argob, jusqu'à la frontière des Gessuriens et des Maakathiens, et il donna son nom aux bourgs de Basan, appelés bourgs de Jaïr (*Havoth-Jaïr*) jusqu'à ce jour. »
Deux villes furent assignées aux lévites fils de Gerson : « la ville de refuge pour les homicides, *Golan* en Basan, et sa banlieue, ainsi que Bosra et sa banlieue » (1).
Ces brillantes victoires demeurèrent toujours fidèlement dans la mémoire des Hébreux. Le psalmiste les rappelle parmi les grandes œuvres de Dieu en faveur d'Israël :

Il frappa des nations nombreuses
Et fit mourir des rois puissants :
Séhon, roi des Amorrhéens,
Og, roi de Basan,
Et tous les rois de Chanaan.
Et il donna leur pays en héritage,
En héritage à Israël, son peuple (2).

Néanmoins, les Amorrhéens étaient trop solidement établi[s] pour être soumis parfaitement. Ils durent du moins se laisse[r] pénétrer par l'élément israélite implanté sur leur territoire. L[e] livre de Josué nous donne une idée de cet état de choses aprè[s] la conquête :
« Moïse battit ces rois et les déposséda. Mais les enfant[s] d'Israël ne dépossédèrent point les Gessurieus et les Maakathiens et Gessur et Maakah habitèrent au milieu d'eux jusqu'à c[e] jour. » (3)
Le IIe livre des Rois nous apprend, d'ailleurs, que les Maakathiens restèrent indépendants et ennemis d'Israël (4).
Dans la suite, le pays de Basan partagea le sort du royaum[e] juif. Ces plateaux furent, au temps de Bénadad et d'Hazaë[l] (IXe-VIIIe s. av. J.-C.), le théâtre de nombreuses batailles entr[e] les rois d'Israël et les souverains de Damas. Les invasions assyriennes y firent des ravages dont les inscriptions cunéiform[es] nous ont transmis certains détails. Salmanasar II (858-823

(1) *Jos.* XXI, 27.
(2) *Ps.* CXXXIV (*Hebr* CXXXV), 10-12. Cf. *Ps* CXXXV (*Hebr* CXXXVI), 17-21.
(3) *Jos.* XIII, 13.
(4) *II Reg.* X, 6.

raconte ainsi son expédition contre Hazaël, roi de Syrie : « Je l'enfermai dans Damas, sa ville royale, je coupai ses arbres, j'allai *jusqu'aux montagnes du Hauran*, je renversai des villes sans nombre, je les détruisis, je les livrai aux flammes, je leur pris du butin sans mesure. » Le IVe livre des Rois (1) nous marque les étapes victorieuses de la campagne de Téglathphalasar (730), qui se retrouvent aussi dans les fragments des Annales de ce monarque découverts dans les ruines de son palais. La ville *Abel Beth Maakah* (aujourd'hui Abil el Kam) est particulièrement signalée.

Pour se venger de son vassal Abiadéh, roi d'Arabie, Assourbanipal bloqua dans leurs retraites les habitants du Hauran et les réduisit par la disette (642).

Sous la domination des Séleucides et des Romains, le pays reprit une vie nouvelle. De grandes voies de communication furent établies, dont on retrouve encore des traces entre Déraa, Bosra et Salkhad.

Sous le règne d'Hérode le Grand, la Trachonitide semble avoir été un repaire de brigands, favorisés par la protection du gouverneur Zénodore. Pour mettre fin à ces désordres, en l'an 23, Auguste donna à Hérode cette province ainsi que l'Auranitide et la Batanée, en récompense de bons services rendus. A la mort d'Hérode, ces territoires entrèrent dans la tétrarchie de son fils Philippe (an 5 av. J.-C.). Agrippa II (52-68) reçut aussi cette tétrarchie et celle de l'Abilène, en échange de sa petite principauté de Chalcis (52). Pour aider à réprimer une révolte contre le pouvoir romain, il envoya à Jérusalem 3 000 cavaliers auranites, batanéens et trachonites.

Pendant les périodes perse et gréco-romaine, les rois nabatéens de Pétra exercèrent une influence considérable sur toute la Transjordane, surtout depuis le IIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'au IIe de notre ère. Leur autorité y fut même reconnue, au moins par intervalles. *Arétas III Philhellène* (87-62 av. J.-C.) devint souverain de Damas, où il avait été appelé par la garnison grecque. *Malichos Ier* (47-30), contemporain et rival d'Hérode, fut l'ami et l'auxiliaire des Romains. *Obodas III* (30-9) se vit enlever l'Auranitide, qui fut donnée à Hérode par Auguste. *Arétas IV Ænéas*, surnommé *Philodème* (9 av. J.-C. – 40 apr. J.-C.), beau-père du tétrarque de Galilée Hérode Antipas, possédait Damas et la gouvernait par un ethnarque à l'époque de la conversion et de l'évasion de saint Paul.

Malichos III (101-106) fut le dernier roi nabatéen. Après la prise de *Pétra* par Cornelius Palma, légat de Syrie, toute la contrée fut organisée en province romaine d'*Arabie*, avec *Bosra* pour capitale (106). Cette date fut le point de départ de l'ère de Bosra.

(1) *IV Reg.* XV, 29.

Plusieurs migrations arabes venues du Hedjaz et du Yémen occupèrent alors le pays. La plus importante est celle de *Djefnides* ou *Ghassanides*; une puissante dynastie de ce nom domina pendant près de cinq siècles sur la Syrie centrale. Ce Arabes ne tardèrent pas à embrasser le chritianisme. En 180 le roi Amr Ier est signalé comme constructeur de nombreu monastères. De très bonne heure le pays se couvrit de magni fiques églises dont les importants débris fournissent une inté ressante contribution à l'histoire des origines de l'architectur chrétienne.

Malheureusement, les princes ghassanides du VIIe siècle furen des premiers à adopter l'Islam. La population les imita, et c pays, si prospère durant les premiers siècles chrétiens, déclin rapidement vers la décadence et la misère.

III — GÉOGRAPHIE MODERNE

Les savants ne s'accordent pas sur l'origine du nom d *Hauran*. Trois significations étymologiques, assez différente entre elles, ont été indiquées : *pays de cavernes*, *pays noir* *pays blanc*. Toutes les trois peuvent s'expliquer : les grotte ou demeures souterraines sont nombreuses, le basalte noi abonde, enfin la neige couvre les plus hauts sommets de montagnes durant une bonne partie de l'année.

Quoi qu'il en soit de l'étymologie, on appelle aujourd'hu *Hauran* la contrée volcanique qui s'étend depuis Damas, au Nord, jusqu'à la rivière du Yarmouk et aux monts d Galaad au Sud. Elle est bornée à l'Ouest par les contre forts de l'Hermon, et, en y comprenant le *Djolan*, par l vallée du Jourdain et le lac de Tibériade ; à l'Est, ell confine aux immenses steppes qu'on appelle le désert d Syrie. Cette région, dont l'étendue est de 100 kilomètre environ du Nord au Sud, et de 70 kilomètres de l'Oues à l'Est, se subdivise en plusieurs parties distinctes : l plaine *El Ghoutah*, au-dessous de Damas ; puis le *Djédou* (Iturée), et le *Ledjah* (Trachonitide) ; tout autour, mai surtout au Sud et au Sud-Ouest, le plateau *Noukrat e Hauran* ; enfin, au Sud-Est, le *Djébel Hauran*.

Toute cette contrée, jusqu'à la chaîne orientale, form un vaste plateau qui monte progressivement vers le Nord avec une altitude moyenne de 750 mètres au-dessus de l Méditerranée. De formation basaltique, avec une couch

le lave recouvrant le sol, le terrain dépasse de beaucoup
n fertilité le territoire palestinien en général, surtout celui
le la Judée. De belles sources jaillissent çà et là et donnent
aissance à de nombreux torrents qui vont grossir les eaux
lu Yarmouk.

Vue dans son ensemble, la surface du Hauran paraît
ussi plate qu'une mer tranquille ; mais on s'aperçoit vite,
n le parcourant, qu'il a plutôt les aspects d'une mer en
urie dont les vagues auraient été immobilisées tout à coup.
)'invisibles plis de terrain cachent, de loin, aux regards
s signes de sa nature volcanique. Aux endroits que les
oulées de lave n'ont pas envahis, s'ouvrent des crevasses
normes qui se découpent en tous sens et forment un
nextricable labyrinthe de ravins et de précipices. On en
ura un exemple en descendant aux gorges du Yarmouk.

La partie nord-ouest du Hauran et la « montagne » pro-
rement dite (*Djébel Hauran*) sont habitées principalement
ır des *Bédouins* nomades. Les pentes de la chaîne, au
ontraire, et la plaine tout entière, sont occupées par une
opulation sédentaire de musulmans agriculteurs. Depuis
860, des Druses émigrés du Liban sont venus se fixer au
jébel Hauran en si grand nombre, que la montagne est
ıjourd'hui également désignée sous le nom de « mon-
gne des Druses », *Djébel ed Druz*. Quelques chrétiens,
recs orthodoxes et Grecs melkhites, y sont aussi établis.

Le Hauranien offre un caractère tout particulier, qui
ermet de le considérer comme un type spécial parmi les
verses populations syriennes.

Le climat de ces vastes plateaux est en général très
in. Assez froid en hiver, à cause de l'altitude, il n'est
s trop chaud en été, grâce à la brise d'Ouest. Le sol,
rrain volcanique rouge brun ou vert noirâtre, formé de
ves refroidies, rapporterait au centuple si la culture en
ıit mieux organisée. Afin d'économiser le fumier, qui est
servé pour servir de combustible, on est réduit à
nployer le système d'assolement par une succession
éthodique de récoltes et de jachères. Malgré l'incurie
i a fait de ce riche sol une terre marâtre, les plateaux
Hauran produisent encore une grande quantité de
réales, quand les sauterelles ne les moissonnent pas
ınt les fellahs, et quand la sécheresse n'est pas par trop

brûlante. Pendant plusieurs années, l'exportation n'a pa
été inférieure à 100 000 ou 120 000 tonnes par an. Le fro
ment du Hauran est particulièrement remarquable ; se
grains, à demi transparents, sont de qualité supérieure
Le chemin de fer et les chameaux en transportent à Caïff
et à Saint-Jean-d'Acre, à destination de l'Europe, de
charges considérables. Les anciennes forêts de Basan ont
disparu ; à peine trouve-t-on quelques arbres fruitiers au
environs des villages.

Un grand nombre de ces villages occupent l'emplace
ment d'anciennes localités chananéennes, bibliques, syro
macédoniennes ou romaines. Toutes ces civilisations su
cessives y ont laissé une quantité de monuments, qui s
sont conservés ici mieux que partout ailleurs. On y trou
des *demeures troglodytes* ou grottes artificielles qui se
vaient d'habitation aux premiers habitants du pays. On
rencontre aussi parfois, comme à Déraa, de véritables *vi
lages souterrains*, creusés à 40 mètres de profondeur. Ent
autres traces de l'époque chananéenne, il faut citer d
nombreux cromlechs, dolmens et menhirs. Enfin, on y vo
d'importants vestiges des villes romaines construites to
entières en blocs de basalte noir admirablement taillé
ornées de théâtres, de colonnades, de temples païens,
aussi de basiliques chrétiennes et de monastères. Ce mouv
ment architectural se produisit à peu près exclusivemen
entre le Ier et le VIIe siècle de notre ère. Le style génér
de ces édifices est le style grec, mais certaines circonstanc
locales le modifièrent peu à peu, de façon à créer un
architecture à certains égards nouvelle. C'est ainsi que l
plafonds, faits en dalles de basalte, faute de bois de co
struction, amenèrent les voûtes d'abord, puis les coupol
Le style byzantin semble devoir son origine à ces effo
des architectes syriens pour dompter la pierre. Les ruin
de la cathédrale de Bosra et le baptistère bien conser
d'Ezraa en sont des preuves éloquentes.

IV — LE LONG DE LA VOIE FERRÉE

La gare de Kanaouat, tête de ligne, se trouve, no
l'avons dit, à proximité des hôtels : exactement, à l'ext
mité Ouest de l'avenue de la Victoire. D'El Cadem es

tion), s'il faut en croire la tradition, Mahomet vit Damas sans y entrer. On y montre une jolie mosquée avec un kiosque où le pacha chargé de diriger le pèlerinage musulman passe la première nuit de voyage.

Jusqu'à Déraa, la ligne de la Mecque court dans une direction parallèle à la *ligne française* du Hauran, qui se tient plus à l'Ouest. Elle traverse d'abord la fertile plaine de la *Ghoutah*. Quelques villages apparaissent çà et là. A gauche, celui de Kabr es Sitt, « Tombeau de la Dame », doit son nom au mausolée de Zéïnab, petite-fille de Mahomet. Puis on franchit le Nahr Berdi, dont la vallée continue la zone de végétation. Cette zone s'arrête brusquement quand on commence à gravir la chaîne peu élevée, mais rocailleuse et desséchée, du Djébel Assouad (montagne Noire), qui sépare la plaine de Damas et le Hauran.

Signalons, à 7 ou 8 kilomètres à l'ouest de la ligne, le village de *Kokab* et la colline *Tell Mar Boulos*, où une tradition voit le lieu de la *conversion de saint Paul* sur le chemin de Damas (voir plus haut). Ce village a gardé le nom et l'emplacement de la ville de *Kochaba* en Batanée. En l'an 74, après la dispersion de la communauté chrétienne de Pella, un certain nombre de chrétiens se retirèrent à Kochaba ; parmi eux se trouvaient des membres de la famille de Jésus-Christ. On a trouvé, près de la colline dite de Saint-Paul, les ruines d'une église. L'armée des croisés campa à Kokab lors de sa première expédition contre Damas, en 1122.

Entre le Djébel Assouad et le Djébel Maniéh, s'étend le vallon d'Adjem, puis la large ligne de verdure qui marque le lit du *Nahr el Aouadj*. Ce cours d'eau est l'ancien *Pharphar* biblique vanté par Naaman avec le Barada. Le *Nahr Barbar*, son ancien affluent, qui a gardé le nom primitif, ne s'y déverse plus aujourd'hui. Mais il n'y a pas de doute que le Nahr el Aouadj ne soit la rivière principale, le véritable Pharphar. Ce fleuve sans embouchure va se perdre insensiblement, comme le Barada, dans un grand lac du désert, à 25 kilomètres à l'Est.

Ce cours d'eau et ces collines ont toujours servi de limite entre le district de Damas et le Hauran. Ils formaient de même la frontière septentrionale de l'antique royaume de *Basan*. Ici finissait la Damascène. A l'Ouest, commen-

çait l'*Iturée* (*Djédour* actuel) ; à l'Est, la *Trachonitide* (aujourd'hui le *Ledjah*).

Les sommets neigeux de l'*Hermon* restent constamment en vue, à droite, vers l'Ouest.

L'HERMON. — Le *Grand Hermon*, ainsi appelé pour le distinguer du *Djébel Dahy*, auquel une fausse interprétation d'un verset biblique a fait attribuer par erreur le nom de *Petit Hermon* (voir p. 437), était primitivement appelée *Sirion* par les Sidoniens, *Sénir* par les Amorrhéens. Ces deux mots signifiaient « cuirasse, cotte de mailles », et faisaient allusion, soit à la forme de la montagne, soit à l'éclat de ses cimes sous les rayons du soleil. La Bible lui donne encore le nom de *Sion*, c'est-à-dire « élevé » (1). Ces diverses dénominations ont pu servir à désigner spécialement certains sommets; en deux endroits de l'Ecriture, le Sénir ou Sanir est distingué de l'Hermon (2). Le nom talmudique de *Tour Talgah*, « montagne neigeuse » a été conservé par les géographes arabes sous l'appellation de *Djébel et Teldj*, « montagne de la neige ».

Le nom moderne *Djébel ech Cheikh* peut recevoir plusieurs interprétations : « montagne du cheikh », à cause du chef religieux des Druses qui y a sa résidence ; « montagne du vieillard », par allusion poétique à la blanche couronne qui orne les cimes ; « montagne principale », à raison de son élévation et de son importance.

Hermon signifie, d'après les uns, « haut sommet », mais plutôt, d'après d'autres, « chose sacrée, enceinte sacrée ». De fait, toute la montagne semble bien avoir été considérée par les Chananéens comme un lieu saint, un « haut lieu ». Le terme de *Baal-Hermon* (3), donné par la Bible, en est une preuve. Les temples étaient nombreux aux abords et jusque sur les flancs de la montagne ; les arasements en sont encore reconnaissables sur plusieurs points. Le Livre de Josué signale au pied de l'Hermon une ville de *Baalgad* (« Baal-Fortune »), qui est peut-être la *Banias* actuelle. Celle-ci, en effet, est sûrement l'ancienne *Panéas*, qui aurai[t]

(1) *Deut.* IV, 48.
(2) *I Paral.* V, 23 ; *Cant.* IV, 8.
(3) *Jud.* III, 3 ; *I Paral.* V, 23.

eçu ce nom au lieu de Baalgad, lorsque le culte de Baal ut remplacé par celui de Pan.

Dans les livres historiques de la Bible (1), l'Hermon i'est guère mentionné que comme frontière septentrionale lu pays d'Israël. Occupé d'abord par les Hévéens, puis ar Og, roi de Basan, il échut enfin à la demi-tribu orien-ale de Manassé. Son nom se rencontre dans le Cantique les cantiques et les Psaumes, comme image poétique. Il ert, avec le Thabor, à désigner le Nord et le Midi :

> Vous avez créé le Nord et le Midi ;
> Le Thabor et l'Hermon (2) tressaillent à votre nom (3).

Pour dépeindre les joies de l'union fraternelle, le psal-iiste dit :

> C'est comme la rosée de l'Hermon
> Qui descend sur les sommets de Sion (4).

Le Cantique des cantiques signale l'Hermon, avec 'Amana et le Sanir, comme « les tanières des lions et les iontagnes des léopards » (5).

L'Hermon est une chaîne qui s'étend, du Sud-Ouest au Nord-Est, sur une longueur d'environ 30 kilomètres. Séparée de l'Antiliban par une profonde vallée, elle a rois pics principaux. Le plus élevé, au Nord, domine la Cœlésyrie et les deux chaînes qui la bordent ; le second urplombe la plaine de Damas ; le troisième, à l'Ouest, lomine la vallée du Jourdain. Ce sont sans doute ces rois sommets qui sont désignés par le pluriel Hermoniim u psaume XLI, v. 8. La plus haute cime est à 2 759 mètres u-dessus de la Méditerranée, et ainsi à plus de 3 000 au-lessus du *Ghor*. Après le *Tis Maroun*, dans le Liban 3 068 m.), l'Hermon est la plus haute montagne de Syrie.

On trouve la vigne cultivée sur les pentes de l'Hermon usqu'à une altitude de 1 440 mètres, et plus haut encore ine végétation spéciale d'arbres fruitiers sauvages, surtout l'amandiers.

(1) *Deut.* III, 8 ; IV, 48 ; *Jos.* XII, 1-4.
(2) C'est-à-dire l'Ouest et l'Est.
(3) *Ps.* LXXXVIII, 12 (*Hebr.* LXXXIX, 13).
(4) *Ps.* CXXXII (*Hebr.* CXXXIII), 3.
(5) *Cant.* IV, 8.

Les flancs de l'Hermon donnent naissance au Jourdain et aux cours d'eau qui arrosent la plaine au-dessous de Damas.

Plusieurs exégètes ont vu dans une des cimes de l'Hermon la montagne de la Transfiguration. Un fait évangélique très important s'accomplit certainement dans le voisinage de la montagne. C'est la *confession* de la divinité de Notre-Seigneur par *saint Pierre*, qui eut lieu dans la région de *Césarée de Philippe* (*Banias*) (1).

Au milieu de la plaine très plate, quelques collines émergent çà et là. L'une d'elles, isolée à quelques kilomètres de la voie, à gauche, porte le nom de Tell Abou Chedjérah, « colline du père de l'arbre », à cause d'un pauvre térébinthe rabougri planté au sommet, et qui se voit de plusieurs kilomètres à la ronde.

Kissouéh, st., gros village habité en grande partie par des Druses, sert aussi de station à la ligne française. Sur la gauche, on aperçoit la croupe déserte du Djébel el Maniéh, couronnée par les ruines d'un antique château fort, Kalat en Nouhas (1 110 m.). La ligne longe le pied de la colline. Après **Deir Ali**, st., elle doit faire un détour assez considérable pour éviter le Djébel el Abayéh. Sur cette hauteur, un sanctuaire musulman porte le nom du prophète Elisée, Mar Eliéchah.

La région de la lave commence. Le tracé de la voie marque à peu près la limite entre le *Djédour* ou *Iturée*, à droite, et le *Ledjah* ou *Trachonitide*, à gauche. Celle-ci est un plateau de lave sillonnée de crevasses et de cavernes qui lui ont valu jadis sa réputation, d'ailleurs méritée, de repaire de brigands, et aujourd'hui son nom arabe de *Ledjah*, qui signifie « refuge » Ce fut la surface d'écoulement immédiat des cratères du Djébel Hauran. Dans cette contrée à formation plus spécialement volcanique, on compte un certain nombre de villes et de bourgades anciennes, encore entourées de hautes murailles. Quelques-unes avaient une étendue considérable et possédaient de beaux monuments. Citons surtout : *Mesmiéh* (*Phæna*), *Bourak* (*Constantia*), *Ezraa* (*Zoroa*).

Le village de **Mesmiéh**, st., est situé à une petite dis-

(1) *Matth.* XVI, 13-21 ; *Marc.* VIII, 27-30 ; *Luc.* IX, 18-21.

tance, à gauche de la ligne, sur l'emplacement de l'ancienne *Phœna*. Cette ville était la capitale de la Trachonitide. Bâtie au point où la voie romaine de Damas à Bosra s'engageait dans les rochers basaltiques du Ledjah, elle était occupée par un fort détachement de troupes impériales. Outre plusieurs maisons bien conservées, la localité actuelle garde encore de remarquables débris d'un *prétoire*, ou basilique civile d'ordre dorique construite dans la seconde moitié du IIe siècle. Ce monument, qui fut transformé en église épiscopale au IVe siècle, appartient à la série des édifices qui ont préparé, par des essais successifs, la découverte de la coupole centrale au-dessus d'un plan carré.

Bourak, à 8 kilomètres de Mesmiéh, vers le Nord-Est, remplace *Constantia*, ville épiscopale de la province d'Arabie au IVe *siècle*. C'est un vaste monceau de ruines où s'est établie une colonie circassienne.

La ligne du Hedjaz longe la lisière du Ledjah, tandis que la ligne française reste 4 kilomètres plus à l'Ouest, dans le *Djédour*. Celle-ci passe au village de *Sounameïn*, « les Deux Idoles », ancienne cité gréco-romaine appelée *Aéra*. Son nom actuel lui vient sans doute de deux images gravées sur le basalte, près de la porte. On y trouve le meilleur type des maisons antiques du Hauran ; entre autres ruines très curieuses, on signale des tours sépulcrales et un temple de la Fortune élevé au IIIe siècle. Des traces de basilique et une inscription récemment découvertes prouvent qu'Aéra était un évêché byzantin possédant une église dédiée à saint Macaire. La ligne du Hedjaz passe aux stations de **Djibab** (63 kilomètres), **Habab** (70 kilomètres), et **Mahadjéh** (79 kilomètres).

Ezraa, st., occupe, sur un promontoire de laves, la position de la *Zora* ou *Zoroa* romaine. L'*église-baptistère* Saint-Georges, construite en 515 et très bien conservée, sert aujourd'hui d'église paroissiale aux Grecs catholiques. C'est certainement, affirme M. de Vogüé, le plus intéressant de tous les édifices chrétiens de cette région. La seule modification qu'il ait subie consiste en fortifications surajoutées sur lesquelles sont tombés les boulets d'Ibrahim-Pacha. L'idée de la coupole se trouve ici réalisée dès les premières années du VIe siècle. D'après une inscription,

le sanctuaire chrétien dut remplacer un temple de Théandritès, divinité spéciale du lieu.

La voie ferrée croise, à Ezraa, le Ouadi Kanaouat, sur les bords duquel s'étagent d'autres cités antiques. A 10 kilomètres au Sud-Est, *Bousr el Hariri* représente l'une des *Bosor* bibliques, probablement la *Bosor du désert*, qui fut prise par Judas Macchabée (1). Plus haut, dans la même direction, le village de *Kanaouat*, à 1 244 mètres d'altitude sur le flanc du Djébel Hauran, est la *Kanatha* gréco-romaine, peut-être aussi la *Kénat* du livre des Nombres (2), que d'autres placent plutôt à *Kérak*, plus à l'Ouest, dans le Noukrat.

Après Ezraa, le train s'éloigne du Ledjah pour traverser la plaine *Noukrat el Hauran.* Dans cette plaine sont également situées beaucoup de localités historiques. Citons *Ed Dour (Dorea)*, *Ilma (Alema)*, *Déraa (Edreï)* et *Bosra.*

Entre Ezraa et Déraa, on laisse à droite les villages très rapprochés de *Cheikh Meskin*, *Merkez* et *Cheikh Saad.* Un peu plus au Nord se trouve *Naouah*, l'ancienne *Névé.* *Merkez*, avant la Grande Guerre, servait de résidence au *mutessarif* ou gouverneur du Hauran.

Cheikh Saad est un hameau habité par quelques centaines de nègres soudanais dont les ancêtres ont été amenés par le cheikh qui a donné son nom à la colonie. On y voit une stèle de basalte, haute de plus de 2 mètres, où une inscription égyptienne atteste le passage du pharaon Ramsès II (vers le XV[e] s. av. J.-C.). Un bas-relief y représente le monarque égyptien présentant une offrande à une divinité, qui n'est sans doute qu'une variété amorrhéenne d'Astarté. Un lion sculpté dans le basalte, au pied de la colline, offre un spécimen caractéristique de l'ancien art syrien.

Le nom de *Cheikh Meskin*, « le Cheikh pauvre », est peut-être une allusion au saint homme *Job*, dont la patrie est localisée dans ces parages par une ancienne tradition. On trouve dans les environs un « couvent de Job », *Deir Eyoub*, une « source de Job », dont la vertu curative est en grand renom parmi les populations du Hauran; enfin,

(1) *I Mach.* V, 26-28.
(2) *Num.* XXXII, 42.

in *Makam Eyoub*, « lieu de Job, sanctuaire de Job », renfermant, disent les Arabes, le tombeau de Job et de sa femme. Il n'y a pas jusqu'à la stèle de Ramsès II qui ne soit attribuée au patriarche. On l'appelle « pierre de Job », *Sakhrat Eyoub;* elle aurait servi d'appui au saint homme « le jour où il était visité par Dieu ». Cette pierre est déjà mentionnée dans la relation dite de sainte Sylvie (vers 385) ; nous y lisons qu'on disait l'avoir trouvée sur le tombeau du patriarche. Le couvent, *Deir Eyoub*, dont les auteurs arabes font remonter la fondation au roi ghassanide Amr Ier (vers 180) est plus probablement du IIIe siècle. Le Coran contient une allusion à la « source de Job » : Dieu dit au saint homme de frapper du pied la terre, et aussitôt il en jaillit une source « purifiante, rafraîchissante et étanchant la soif ».

Ce serait donc ici la *terre de Hus* (1), patrie de Job, que certains auteurs cherchent plutôt sur les confins de l'Arabie et de l'Idumée. La *Peregrinatio Sylviae* appelle la ville de Job « *Carnéas* de la région Ausitide ». Or, *Ausitis* est la transcription grecque de l'hébreu *Hus*. *Carnéas* rappelle *Astaroth-Carnaïm*, ville des *Raphaïm*, qui furent battus par Chodorlahomor (2). *Carnaïm* est signalée parmi les villes prises par Judas Macchabée dans sa brillante expédition en Transjordane :

> Les Juifs s'emparèrent de la ville, brûlèrent le temple avec tous ceux qui s'y trouvaient, et Carnaïm fut abaissée, et les ennemis ne purent plus tenir devant Judas (3).

D'après la *Peregrinatio Sylviae*, Carnéas se serait primitivement appelée *Dennaba*. C'est à cause de cette indication qu'on a proposé d'identifier cette localité avec la *Dunip*, mentionnée dans les tablettes de Tell Amarna. Carnéas était, au IVe siècle, une importante ville épiscopale. Il est certain que les pèlerins latins du moyen âge venaient vénérer dans ces parages le tombeau de Job.

Une ville d'*Astaroth* est signalée avec Edreï comme capitale d'Og, roi de Basan. Elle était probablement dis-

(1) *Job.* I, 1.
(2) *Gen.* XIV, 5.
(3) *I Mach.* V, 27, 44.

tincte d'Astaroth-Carnaïm ; cette dernière dénomination, qu
signifie « Astaroth aux deux cornes », semble avoir ét
ajoutée pour empêcher la confusion. Deux collines art
ficielles, *Tell Achtarah* et *Tell Achari*, paraissent bie
répondre aux *Astaroth* bibliques. Ce nom est reprodu
dans les tablettes de Tell Amarna sous la forme *Astartou*
qui rappelle mieux encore la déesse *Astarté*.

Après avoir franchi le Ouadi el Ghar, on aperçoit
gauche le village d'*Ilma*. C'est peut-être la place fort
d'*Alema*, mentionnée avec Bosor et Carnaïm dans le pr
mier livre des Macchabées. Quelques-uns identifient Alem
avec *Kefr El Ma*, dans le Djolan, beaucoup plus près d
lac de Tibériade.

Au 92° kilomètre, on atteint la station de Ghazali
Khirbet el Ghazaléh. De ce point, on aperçoit distinct
ment, à l'extrémité orientale du plateau, la chaîne d
Djébel Hauran.

LE DJÉBEL HAURAN. — Toute cette chaîne, d'aspect fo
semblable à celle des puys d'Auvergne, forme une seule mas
dominant les vastes plaines qui l'entourent. C'est un immen
volcan qui a vomi par plusieurs cratères ses cendres et s
laves. Le plus haut sommet, le Tell el Djéna, atteint 1 839 mètre
L'élévation moyenne de la partie habitée varie entre 1 200
1 500 mètres. C'est cet ensemble que le psalmiste appel
montagne de Basan, et qu'il nous représente comme regarda
avec jalousie la colline de Sion, beaucoup plus petite, m
choisie pour le Temple de Dieu :

Montagne de Dieu, montagne de Basan,
Montagne aux cimes élevées, montagne de Basan,
Pourquoi regardez-vous avec envie, montagne aux cimes élevé
La montagne que Dieu a voulue pour séjour ? (1)

Plusieurs auteurs voient dans le Djébel Hauran l'*As*
manus des anciens. Mais ce nom, qui répond à l'hébr
Ha Salmon, le Salmon, semble plutôt désigner l'Hermon.

Aujourd'hui, la présence des *Druses*, qui constituent
grande majorité de la population, a fait donner à ce
chaîne la dénomination de *Djébel ed Druz*, *montagne d*
Druses. On y compte cependant aussi quelques millie

(1) *Ps.* LXVII, 16-17.

l'indigènes, de religion grecque orthodoxe ou catholique.
Le chef-lieu de cette subdivision administrative est
Soueïdah, la *Dionysias* des listes épiscopales, à 1 078 mètres
l'altitude sur les premières pentes ; il y subsiste les ruines
l'une grande basilique. Ici encore le sol est couvert de
localités historiques. *Chakka*, l'ancienne *Saccæa*, a de beaux
lébris d'une basilique et d'un palais du IIIe siècle, ainsi
que d'un *couvent* du Ve, qui est, d'après M. de Vogüé,
« le plus ancien exemple existant d'architecture monas-
ique ». *Choubah* est la *Philippopolis* bâtie au milieu du
IIe siècle par l'empereur Philippe l'Arabe. *Kanaouat*, autre-
fois *Kanatha*, a été signalée plus haut. *Salkhad* a conservé
e nom et la position de la *Salkha* biblique et romaine.
Enfin, à l'extrémité de la plaine, se trouve *Bosra*, qui, si
elle n'est peut-être pas une des Bosra biblique (1), est
rès certainement la grande *Bosra* gréco-romaine, la capi-
ale civile et la métropole ecclésiastique de la province
l'Arabie. Les Arabes lui ont donné le surnom de « vieux
Damas », *Eski Cham*, pour signifier qu'elle était autrefois,
omme importance, ce qu'est Damas aujourd'hui.

Parmi les monuments de Bosra, il faut signaler la
athédrale dédiée aux saints Serge et Bacchus. Cet édifice
ut construit à la même époque que le baptistère d'Ezraa
t dans le même style, mais sur une plus grande échelle.
La coupole centrale ne tarda pas à s'effondrer. L'Eglise
vait été achevée en 511-512. Quelques années après, Jus-
inien dédiait aux mêmes saints Serge et Bacchus la
« petite Sainte-Sophie » de Constantinople et élevait Saint-
Vital à Ravenne : deux édifices procédant de la même idée
rchitecturale que la cathédrale de Bosra et le baptistère
l'Ezraa.

Déraa (575 mètres), station centrale où l'on a même
nstallé un buffet, est une des principales villes du Hauran.
Elle compte environ 5 000 habitants et sert de résidence
un kaïmakam. Mais son importance historique est autre-
ment considérable. C'est l'*Edreï* ou Edraï amorrhéenne,
signalée avec Astaroth comme capitale d'Og, roi de

(1) *Bosra Eski Cham* n'est certainement ni Bosra d'Idumée,
ni Bosor de Ruben et de Moab, ni Bosra de Manassé ; peut-être
pourrait-on y retrouver *Bosora* ou *Bosor* de *I Mach.* V, 26-28.

Basan (1). Après la défaite de ce souverain par Josué elle passa à la tribu de Manassé (2). C'était, au temps d Jésus-Christ, la métropole de la Batanée. A l'époqu romaine, elle fut, sous le nom d'*Adraa*, une cité trè importante et le siège d'un évêché. Au moyen âge, ell est mentionnée, sous le nom d'*Edréhi*, comme la ville d chevalier Bernard d'Etampes.

La grande curiosité archéologique de Déraa est la *vill souterraine* qui a dû servir d'habitation aux troglodytes d l'époque néolithique. C'est un vaste réseau de couloirs e de chambres, creusé sans doute en grande partie par le eaux, mais agrandi et transformé à diverses époques. Cett étrange forteresse fut utilisée même après l'époque de troglodytes, car on y voit des colonnes romaines soutenan la voûte de rocher.

La bourgade actuelle se trouve à vingt minutes de l gare, vers le Sud. Pour s'y rendre, il faut franchir l Ouadi Zadi sur un joli pont à cinq arches, qui fut construit après l'invasion arabe, avec les matériaux d'un ancie pont romain. L'aqueduc, appelé par les Arabes *Kanati Firaoun*, « Arches de Pharaon », passait sur ce pont. C canal fut construit au II[e] siècle par un roi ghassanide pou conduire à Edreï et à Gadara les eaux du Ouadi Ehreïr e de l'étang de Dilli. De ce pont, une pompe à vapeur envoi l'eau à la gare. La localité possède beaucoup de débris d

(1) Le Deutéronome consacre à *Og*, roi de Basan, la notic suivante : « Og, roi de Basan, était resté seul de la race des Raphaïm. Son lit, *un lit en fer*, se voit à *Rabbath Ammon* ; i a neuf coudées de long et quatre coudées de large, en coudée d'homme. » (*Deut.* III, 10.)

Le lit en fer dont il s'agit ici est probablement un sarco phage de basalte à proportions gigantesques, mesurant enviro 4 m. 50 de longueur sur 2 de largeur. Le basalte noir ressembl au fer, et il en contient 20 pour 100 : le Deutéronome appelle c pays « un pays dont les pierres sont du fer ». (*Deut.* VIII, 9.) I ne faudrait cependant pas juger de la taille du géant par le dimensions du sarcophage. Les anciens peuples avaient l'ha bitude de faire surtout aux illustres personnages des sarco phages beaucoup plus grands qu'il n'était nécessaire

C'est sans doute ce passage du Deutéronome qui a inspiré le fables ou légendes des livres orientaux et des écrits rabbiniq au sujet de ce roi géant. A les en croire, ce serait un des géan antédiluviens ; sa taille lui permit d'échapper au déluge ; i vécut trois mille ans, etc.

(2) *Num.* XXI, 33-35 ; *Deut.* I, 4 ; III, 1-10.

ancienne architecture du Hauran. Une mosquée du
IIIe siècle occupe l'emplacement d'une église construite
le-même avec des matériaux d'un temple païen. Les
aces subsistantes de l'antique mur d'enceinte indiquent
ue la ville d'autrefois était bien plus grande que le vil-
ge actuel.

Tandis que la grande ligne du Hedjaz continue vers le
ud-Est, l'embranchement de Caïffa remonte vers le Nord-
uest.

La station de **Mezérib** (ligne du Hedjaz) se trouve à 3 ki-
omètres de la gare de même nom, qui est le point ter-
inus de la ligne française pour les voyageurs. Une voie
raccord relie les deux gares pour le transport des mar-
handises. La bourgade est située dans une région maré-
geuse et malsaine. Son importance lui vient de sa situa-
on sur la route de la Mecque. Les pèlerins s'y arrêtent
l'aller et au retour pour passer la nuit sous les tentes.
La partie ancienne de Mezérib s'élève pittoresquement,
milieu d'un grand étang poissonneux, sur un îlot de
cher relié à la terre ferme par une digue artificielle. Ce
c, Bahret el Badjéh, est sacré aux yeux des musulmans
ui vont s'y baigner avec dévotion. Un des ruisseaux qui
rment le Yarmouk prend sa source un peu plus haut
e cet étang. Sur ses bords, on avait installé un moulin et
ne boulangerie militaires qui fournissaient les casernes de
région jusqu'à Damas. À l'est du lac, une construction
u XVIe siècle porte le nom de « vieux château », Kalat el
tika ; élevé par le sultan Sélim pour protéger la route des
èlerins, il est aujourd'hui en ruines. En ruines éga-
ment le « château neuf », Kalat el Djédidéh, qui occupe
partie septentrionale de la colline.

On a proposé d'identifier Mezérib avec une des *Astaroth*
des *Bosor* bibliques.

Après Mezérib, le train croise le « Chemin des pèlerins
La Mecque ». C'est une série de sentiers parallèles à
avers le plateau. Une ancienne voie s'en détache pour
ler dans le pays de *Galaad* ou *Pérée* proprement dite.

GALAAD. — A l'arrivée du patriarche Jacob en Chanaan,
est dans cette partie de la Transjordane que l'atteignit son
eau-père Laban, venu à sa poursuite. En témoignage du pacte
réconciliation conclu entre eux, ils élevèrent là un petit

monument de pierre qui fut appelé en hébreu **Galaad**, « mor ceau du témoignage ». Jacob poursuivit son chemin et le anges de Dieu le rencontrèrent à l'endroit qu'il appela *Mah naïm*, « le camp de Dieu ». C'est le *Khirbet Mahnéh* actuel (1 situé beaucoup plus au Sud dans le Djébel Adjloun.

Dans la même région se trouve aussi *El Estib*, l'ancien Thesbé, patrie du prophète Elie (2). La pèlerine, dont on con naît la relation sous le titre de *Peregrinatio Sylviæ*, vint d Bethsan « au tombeau d'Elie, à Thesbé », avant de se rendr au tombeau de Job, à Carnéas.

A **Tell ech Chéhab**, st., on a découvert en 1901 la parti supérieure d'une *stèle* attestant le passage de *Séti I*e père de Ramsès II (vers le xve s. av. J.-C.). On y vo le pharaon présentant une offrande à une divinité égyp tienne. Le tracé du chemin de fer suit donc la mêm route que les armées égyptiennes revenant d'une expéditio contre une peuplade habitant la vallée de l'Oronte. C'e la route naturelle de Damas au pays de Chanaan.

Le village est entouré de gorges profondes, dont le trai doit suivre les contours. Peu de temps après la sortie d'u petit tunnel, on aperçoit le *Nahr el Badjéh*, dont l eaux descendent de Mezérib en belles *cascades* à trav les rochers de basalte. De nombreux moulins arabes, c construction aussi primitive que pittoresque, s'échelonne le long du ouadi.

Un nouveau tunnel précède la station de **Zézoun**. C village est peut-être la *Capitolias* gréco-romaine, qu'u autre opinion place à *Beit er Ras* en Galaad.

A 7 kilomètres de Zézoun, vers le Nord-Ouest, le vi lage de *Sahem ed Djolan* occupe l'emplacement de l'a cienne *Golan* ou *Gaulon*, ville lévitique et cité de refug en Basan dans la demi-tribu orientale de Manassé (3 Elle a donné son nom à la Gaulanitide et au Djola actuel. Une colonie israélite y a été établie par M. Edmon de Rothschild.

Tell el Mékiarim, st., se trouve au point de jonctio des trois rivières principales dont la réunion forme *Yarmouk*: le Ouadi ech Chellaléh, au Sud-Est ; le Oua

(1) *Gen.* XXXI, XXXII.
(2) *III Reg.* XVII.
(3) *Deut.* IV, 43 ; *Jos.* XXI, 27.

Zadi, à l'Est, et le Ouadi Ehreïr, qui descend du Nord-Est et constitue le vrai cours supérieur du fleuve.

Le *Yarmouk*, un des cours d'eau les plus importants de la Palestine, n'est cependant pas mentionné dans les Livres Saints. Le Talmud le nomme *Yarmoch*. Appelé *Hiéromax* par les Grecs et les Latins, il est signalé sous cette dénomination par Pline. Son nom actuel, *Chériat el Ménadiréh*, « Abreuvoir des Ménadiréh », lui vient d'une tribu de Bédouins qui habitent sur ses rives.

BATAILLE DU YARMOUK (20 août 636). — C'est au confluent de cette rivière avec le Yakousa que se livra, le 20 août 636, la *bataille* décisive du *Yarmouk*, qui laissa les musulmans maîtres de la Syrie.

Bosra, Gaza, Eleuthéropolis, Sébaste, Sichem, étaient déjà tombés au pouvoir des Arabes. Damas, Baalbek et Emèse venaient de succomber. L'empereur grec Héraclius, alors à Antioche, organisa une nouvelle armée commandée par Théodore le Vicaire et Djaballah, chef des Ghassanides chrétiens. Vahan l'Arménien, à la tête d'une avant-garde de 40 000 hommes, devait tendre aux musulmans une série d'embuscades afin de les affaiblir jusqu'à la grande bataille. Le général arabe Khalid vint de Damas dans la Transjordane où, se voyant serré de près, il s'arrêta au point de jonction du Yahousa et du Yarmouk. « Le combat s'engage avec fureur ; les Grecs franchissent plusieurs fois le ravin et pénètrent même jusqu'aux tentes des Arabes ; mais la trahison de quelques chefs, la mésintelligence de Théodore et de Vahan, les tourbillons de sable et de poussière que soulevait contre les Grecs le vent du Sud..., donnèrent la victoire aux Arabes ; 70 000 Grecs périrent dans les précipices et sous les coups des vainqueurs ; la cavalerie prit la fuite et se dispersa dans toutes les villes d'Orient, depuis Jérusalem jusqu'à Antioche. » (1)

Héraclius, sans armée et sans ressources, repartit en disant : « Adieu, pauvre Syrie, ma belle province, te voilà pour toujours à l'ennemi ! »

En effet, Jérusalem se rend au kalife Omar, en 638 ; Antioche, Tripoli, Tyr, Césarée, succombent ; et, en 639, la conquête est achevée.

Le chemin de fer franchit une première fois le Yarmouk à une altitude de 55 mètres au-dessus de la Méditerranée.

(1) A. COURET, *la Palestine sous les empereurs grecs*, p. 265.

Le spectacle de la vallée est très pittoresque. C'est une faille profonde, encaissée entre deux murailles abruptes de calcaire et de basalte.

Peu avant la station de **Chedjérah**, la ligne atteint le niveau de la Méditerranée, et désormais elle restera au-dessous de ce niveau jusqu'au delà de Beïsan.

Les embouchures des divers affluents du Yarmouk, Ouadi Kouélib, Nahr Roukkad, Ouadi Kilid, forment de charmantes oasis de verdure où croissent des palmiers, des tamaris, des vignes et des lauriers.

Signalons, dans la région, quelques localités historiques : sur la rive droite, Beit Eri (*Béthyra*), Khasfoun (*Casphor*) (1), Kefr el Ma, que plusieurs identifient avec l'*Alema* du livre des Macchabées ; sur la rive gauche, *Abil*, l'ancienne *Abila* de la Décapole, et Beit er Ras, qui est peut-être *Capitolias*. Mais la plupart de ces localités se trouvent à une assez grande distance du Yarmouk. Après la station de **Ouadi Kilid**, deux autres localités sont à mentionner, plus proches du torrent, et surtout plus célèbres : *Mkès* (Gadara) et *Hamméh* (Amatha).

GADARA. — *Gadara* (actuellement *Oum Kès* ou *Mkès*) était une des places les plus importantes de la Pérée. Son histoire ne remonte pas au delà de la période hellénique. Elle apparaît pour la première fois sous les Séleucides. C'était alors une ville autonome qui groupait autour d'elle, sur une portion restreinte de territoire appelée *Gadaritide*, un certain nombre de villages et de bourgs. Un Sénat démocratique administrait les affaires intérieures, et les maîtres de la Syrie n'exigeaient d'elle que la reconnaissance de leur suzeraineté et la solde des impôts. Prise par Antiochus le Grand en 218 et 198 avant Jésus-Christ, elle est reprise et détruite par Alexandre Jannée après un siège de dix mois. En 65, Pompée la relève à la prière de son affranchi Démétrius, qui en était originaire ; Auguste la donne à Hérode le Grand, puis elle est rattachée à la province de Syrie. Vespasien en fait le siège à son tour. Ses habitants étaient alors en majorité païens. Plus tard, elle eut un évêché suffragant de Scythopolis.

Gadara était appelée la « favorite des muses ». De fait, elle eut une brillante période d'activité artistique et littéraire. Les débris de ses temples, de ses palais, de ses deux théâtres en font foi, ainsi que certains noms transmis par l'histoire à la

(1) *I Mach.* V, 26.

postérité ; le rhéteur Théodore, le satirique Ménippe, le poète Méléagre, l'épicurien Philodème, autant de célébrités gadaréniennes. Le nom de Gadara, arabisé en *Djadour*, désigne aujourd'hui la région environnante.

Une leçon du texte évangélique, que l'on trouve dans plusieurs manuscrits des trois Synoptiques, appelle *pays des Gadaréniens* la contrée où Notre-Seigneur guérit un possédé, et où es démons précipitèrent dans le lac de Tibériade un troupeau le pourceaux (1). (Voir, p. 549, *le pays des Géraséniens.*)

Oum Kès, située à 364 mètres d'altitude, est à une heure u sud du Yarmouk, qui a été souvent nommé « le torrent de ;adara ». On l'aperçoit à gauche, sur la colline. La brillante ité avait une dépendance aux bords mêmes du fleuve, sur la ive septentrionale, à 180 mètres au-dessous du niveau de la ner ; c'était *Amatha*, où se trouvaient les *thermes de Gadara.*

El Hamméh, st., rappelle le nom antique. La vallée rme une petite plaine longue de 1 550 mètres et large e 500. Dans la partie Sud-Ouest, une multitude de sources haudes et sulfureuses jaillissent au sein d'un bois de palniers, de tamaris et de lauriers-roses. Ces sources thernales ont une température de 40° C. et un débit de 000 litres par seconde. La ville de Gadara avait construit s monuments grandioses dans ce lieu de plaisir. Il y ait de grands établissements de bains, un temple, un etit théâtre dont on voit encore des traces. Aujourd'hui ncore, les bains de Hamméh sont fréquentés au printemps ır les indigènes ; mais de simples tentes ou des huttes de anchages remplacent les splendides bâtiments de jadis.

Le rocher qui surplombe le lit du Yarmouk, à droite, t percé de grottes naturelles où l'on aperçoit des traces maçonnerie. Habitées peut-être primitivement par des oglodytes, elles durent aussi servir d'abri à des moines ırétiens. Saint Sabas vint en effet fonder, en 503, un onastère sur les bords du torrent de Gadara.

D'autres cavernes se voient aussi un peu plus bas. La gne continue à suivre le cours du fleuve, qu'elle franchit usieurs fois encore sur des ponts en fer. Peu après El ımméh, elle sort de la gorge du Yarmouk et entre dans large vallée du Jourdain. En débouchant dans cette aine, on a une vue splendide sur le lac de Tibériade et

1) *Matth.* VIII, 28 ; *Marc.* V, 1 ; *Luc.* VIII, 22-39.

les montagnes qui l'enserrent. Bientôt on se trouve aux bords mêmes du lac, à la station de **Sémak** (198 kilomètres) qui est la première gare de Palestine.

De Sémak, on peut se rendre à Tibériade soit en barque (une à deux heures de traversée, selon le vent) (1), soit à cheval le long de la côte (2 heures).

DU LAC DE TIBERIADE A CAIFFA EN CHEMIN DE FER (2). — De Sémak à Beïsan, le chemin de fer descend la vallée du Jourdain. On voit d'abord à droite la colonie israélite d'Ech Chedjérah. Puis, à 8 kilomètres du lac, on arrive au confluent du Yarmouk et du Jourdain. Un peu au-dessous de ce point, on aperçoit un vieux pont arabe appelé **Djisr el Moudjamiéh**, « pont des réunions ou du marché », qui a donné son nom à la station (208 kilomètres). C'est une curieuse construction avec une seule arche à tiers-point ; les petites fenêtres des côtés dégagent un peu l'allure massive et lourde de l'ensemble. Le vaste khan ou caravansérail, qui s'ouvrait jadis aux caravanes allant de Bethsan à Gadara et dans le Hauran, a été naguère divisé en un grand nombre de petites habitations.

La ligne longe ensuite une ancienne voie romaine et franchit bientôt le Ouadi el Biréh, qui descend du pied du Thabor. On aperçoit alors, à droite, sur le plus haut sommet de la chaîne que l'on côtoie, la forteresse de *Belvoir*, bâtie par les croisés pour protéger les routes de Tibériade, Nazareth et Naplouse. Les Arabes, la voyant si bien exposée, l'ont appelée *Kokab el Haoua*, « l'Etoile du vent ». Guillaume de Tyr l'appelle aussi *Castrum novum*. Le village et la forteresse formaient un fief relevant du prince de Galilée; Foulques d'Anjou aurait présidé aux travaux de construction du château, en 1140. En 1188, Saladin s'empara de la place. Quelques familles de paysans habitent aujourd'hui dans ces ruines.

Après avoir franchi le Ouadi Echéh, on arrive à l'endroit désigné sous le nom de *Makkadel el Abarah*, « Gué du Passage ». Certains auteurs ont voulu y voir la *Beth*[...]

(1) On trouve, à l'arrivée du train, un petit bateau à vapeur qui fait le trajet en une heure environ.

(2) Pour suivre jusqu'au bout la ligne Damas-Caïffa, nous plaçons ici quelques rapides indications.

ıra où, d'après Origène, saint Jean-Baptiste baptisait. Le ain prend la direction de l'Ouest et s'arrête bientôt au ilieu de la plaine qui s'élargit à **Beïsan**, st. (226 kiloètres). Le village est assez loin de la station vers le Sud. 'oir *Bethsan-Scythopolis*, p. 433.)

Au sortir de Beïsan, on voit, à droite, le Khan el Ahmar, Caravansérail rouge ». Puis, la voie remonte le *Ouadi Djaloud* oir p. 432), laisse à gauche les *monts de Gelboé* (voir p. 429), sse à **Chattah**, st., village identifié avec la localité mentionnée ns la Bible sous le nom de *Beth Chittah*, « Maison de l'Acaı » (1), à propos du combat entre les Madianites et Gédéon. On tarde pas à apercevoir le *Petit Hermon* (voir p. 437), et à boucher dans la plaine d'*Esdrelon* ou de *Jezraël* (voir p. 427 suiv.). On voit, à gauche, l'*Aïn Djaloud* (*Fontaine de Gédéon*) oir p. 432). La ligne laisse à gauche *Zéraïn*, *Jezraël* (voir 430), à droite, *Sunam* (voir p. 435), avant d'arriver à *El uléh* et à **El Afouléh**, st. (voir p. 437), d'où l'on aperçoit, Nord, Nazareth.

Les ruines de *Thaanakh* se trouvent à 12 kilomètres environ sud-est d'El Afouléh, celles d'*Adadremmon* et de *Mageddo*, à ı près à la même distance, en remontant vers l'Ouest la route Djénin à Caïffa (voir p. 441 et suiv.). La voie suit désormais vallée du *Cison* (voir p. 444, 482). Presque en face de **Tell ı Chémam**, st., se dresse, à gauche, au delà de la route de énin, le *Tell Kaïmoun* (voir p. 446) ; un peu plus loin, le *l el Kassis*, au pied du *Sacrifice d'Elie* (voir p. 446). Le chen de fer franchit le Cison sur un pont de cinq arches, à droite quel s'en élève un autre où passe la route de Nazareth. Le in croise cette route et longe ensuite, comme elle, la chaîne Carmel jusqu'à **Caïffa** (285 kilomètres). (Voir p. 481, 482.)

1) *Jos.* VII, 22.

CHAPITRE VIII

De Beyrouth à Caïffa par Sidon et Ty

[*Environ 150 kilomètres. Voir la carte Liban, Haura et Galilée, p. 664.*]

Ce trajet, fort suivi depuis l'achèvement de la grand route de Tyr à la frontière palestinienne, est des plus pitt resques et rappelle au voyageur de multiples souveni ayant trait à la grande histoire : les seuls noms de Tyr Sidon en font foi. Si l'on ne s'arrête pas en route, voyage comporte de cinq à six heures d'automobile.

De Beyrouth à Saïda. — La route traverse la forêt d pins, laisse à gauche le village de Hadeth, ensuite cel d'Ech Choueïfat, puis, au travers d'une magnifique pla tation d'oliviers, se rapproche de la côte qu'elle rejoint Khan el Khouldé. Ce Khan, appelé au IVe siècle **Heldu** marque l'emplacement d'une antique et vaste nécropol On laisse à gauche, sur une petite hauteur, le village d'E Naïmé ; on traverse celui de Moallaka et, peu après, s un pont construit par l'administration française, on fra chit le Nahr ed Damour, le **Tamyras** des anciens. Apr Sadiyé, on passe le promontoire Ras ed Damour. On lai à gauche le village de Maksaba, puis celui de Bardja : o arrive alors au Khan en Nébi Iounès. C'est ici que, d'apr une tradition juive et musulmane, le prophète Jonas aura été rejeté par le poisson. Chose plus certaine, dans c parages s'élevait jadis la ville de **Porphyrion**, où Anti chus le Grand, roi de Syrie, mit en déroute les armé égyptiennes de Ptolémée IV Philopator (218 av. J.-C. Porphyrion, ou Cité de la Pourpre, était ainsi appelée cause de ses nombreuses teintureries. Après le gros villa d'Ed Djiya, entouré de verdure, on franchit le cap du R Djédra. La route passe au petit hameau appelé Ouadi Sekké, traverse le Nahr el Bordj, laisse à gauche le vill

'Er Roumeilé et contourne un promontoire d'où l'on a un
›li coup d'œil sur Saïda. Avant de traverser le Nahr el
oualeh, l'ancienne rivière **Bostrenus**, on voit sur la
auche un jardin où l'on a mis à jour, en 1903, les fon-
ements d'un temple du dieu phénicien Echmoun et des
ıscriptions du roi Bodastart. La route borde à l'Est de
ıxuriants jardins d'orangers et de citronniers. Aux envi-
›ns des villages de Baramiéh et d'El Hélaliéh, qu'on
isse à gauche, ont été découverts en 1887 d'intéressants
›mbeaux aujourd'hui comblés. De cette nécropole de
idon proviennent (ils ont été trouvés au-dessous d'El
élaliéh) les magnifiques sarcophages dits d'Alexandre
Grand et des Pleureuses, que l'on peut admirer au
ıusée de Constantinople.

Saïda, l'antique Sidon. — Saïda compte environ
ı 000 habitants : 9 000 musulmans, 2 200 catholiques,
›o Grecs orthodoxes, 500 juifs et 70 protestants.

Couvent des Franciscains de Terre Sainte : église et
·ole paroissiale.

Collège des Frères Maristes. Ecole et orphelinat des
œurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Ecoles de garçons
de jeunes filles tenues par la Mission américaine (pres-
ytérienne) de Beyrouth. Evêchés grec orthodoxe et ma-
›nite. Plusieurs filatures de soie.

Il convient de signaler au nord de la ville, sur un îlot
ıtrefois rattaché à la terre par une chaussée, le Kalat el
ahar, ou « château de la mer », ruines d'un fort con-
ruit par les croisés pendant l'hiver de 1227 à 1228, se
›mposant de deux tours reliées par un mur et bâti peut-
re sur l'emplacement d'un temple dédié à Melkarth,
Hercule phénicien.

Au sud de la ville, sur l'ancienne acropole de Sidon,
élève le Kalat el Mezzéh, auquel les chrétiens donnent le
›m de « château de saint Louis », en souvenir du
jour de Louis IX dans cette localité. Plusieurs mosquées
ıt été autrefois des églises et datent de l'époque des
oisés. Sur la place qui se trouve devant la grande mos-
ıée (Djamia el Kebir), ancienne église des Chevaliers de
int Jean, s'élevait jadis le palais de Fakreddin, célèbre
ıir des Druses, qui donna une réelle importance à Sidon

au commencement du XIIe siècle. Des divers Khans fondé par ce prince pour les marchands, le plus beau est le Khan Franc, qui abrite aujourd'hui le couvent des Pères Franciscains et l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph.

Sur la plage, au sud-ouest de la ville, se dresse une véritable colline de coquillages mesurant 25 mètres de hauteur. Ces innombrables spécimens de *murex trunculus* ont servi autrefois à fabriquer la pourpre. M. de Saulcy faisait déjà observer que le test de ces coquillages avait été vigoureusement entamé d'un coup de meule, sur le premier et sur le second tour de spire, pour permettre d'extraire la poche génératrice du mollusque.

La *nécropole* principale de Sidon se trouvait au midi de la ville, au sud du Oued el Barghout, près d'une grotte appelée Mogharet Abloun. A l'est de cette grotte, à très peu de distance, fut découvert, le 20 février 1855, le fameux *sarcophage d'Echmounasar* acheté par le duc de Luynes, qui le donna au musée du Louvre à Paris. Ce sarcophage, taillé dans une belle pierre noire semblable à du basalte, est de forme égyptienne et rappelle les caisses de momie. Il figure un corps enveloppé jusqu'au cou d'épaisses bandelettes et dont il ne reste à découvert que la tête, avec sa large coiffure, sa barbe droite et nattée. Le monument porte deux inscriptions phéniciennes : l'une de 22 lignes, l'autre de 6 ; elles contiennent, entre autres choses, une malédiction contre celui qui touchera au tombeau. Les fouilles pratiquées près de la grotte, de 1855 à 1862, ont mis à jour une centaine de tombeaux que Renan classait ainsi : 1° grottes à angles droits et sans ornements (les plus anciens tombeaux), avec sarcophages en marbre et descente par un puits rectangulaire ; 2° caveaux en voûte avec niches pour les sarcophages en terre et descente par escalier ; 3° caveaux crépis à la chaux, avec peinture de l'époque grecque, romaine ou chrétienne, sarcophages en forme de baignoire, inscriptions grecques (fort endommagées) et descente par escalier.

Sidon (ce nom signifie « pêcherie ») fut, après Tyr, la ville plus célèbre de la Phénicie. C'est à elle, du reste, qu'est due la fondation de Tyr, si l'on en croit l'historien latin Justin. A l'arrivée des Hébreux en Palestine, c'était une cité considérable à laquelle le Livre de Josué donne deux fois le qualificatif de

grande » (1). Attribuée à Zabulon, mais jamais occupée par les
ifs, elle formait, en droit, la limite septentrionale du « pays de
ıanaan ». Homère, qui ne nomme pas Tyr, célèbre l'habileté
s Sidoniens à ciseler les métaux. Il résulte d'un passage de la
ttre envoyée par Salomon à Hiram, roi de Tyr, que les Sidoniens
ıient alors sous la dépendance de cette dernière ville (2). Le
ême Salomon, dans sa vieillesse, adora Astarté, l'une des prin-
pales divinités de Sidon (3). Il lui éleva un sanctuaire « à la
oite », c'est-à-dire sur la partie sud « du mont du Scandale »,
Jérusalem (4). Sidon dut payer tribut à Salmanasar II, roi
Assyrie (727 av. J.-C.). De même, Sennachérib soumit cette ville
701. Asaradon s'empara de Sidon vers 676, mit à mort son roi
lkarth, en même temps qu'un grand nombre de ses habitants,
déporta le reste en Assyrie. Lorsque Babylone eut supplanté ce
rnier pays, Sidon vécut en paix. Les successeurs de Cyrus se
ntentèrent de lui imposer un léger tribut. Mais, s'étant révoltée
351 contre le roi de Perse Artaxercès Ochus, elle fut assiégée,
ise et incendiée : 40 000 de ses habitants périrent dans les
mmes. Soumise à Alexandre le Grand, après la bataille d'Issus
33), elle échut tantôt aux Lagides et tantôt aux Séleucides. Plus
rd, elle forma une sorte de république, avec ses archontes, son
ıat et son assemblée du peuple. Elle était tombée sous la domi-
tion romaine au temps de Notre-Seigneur. Le bruit des miracles
'il faisait se répandit jusqu'en Phénicie et attira des Sidoniens
près de Jésus en Galilée (5). Notre-Seigneur visita lui-même le
ys de Tyr et de Sidon et, pendant ce voyage, guérit la fille pos-
dée de la « Chananéenne » ou « syro-phénicienne » (6). Saint
ırc précise même que Jésus passa par Sidon après ce miracle (7).
reillement saint Paul vint à Sidon quand il fut mené en capti-
é à Rome : le centurion qui le gardait lui permit de visiter ses
ıis qui, vraisemblablement, étaient chrétiens (8). Au concile de
cée (325) assista Théodore, évêque de Sidon. La ville se rendit
ıs résistance aux musulmans en 637 ou en 638. En 1099, les
oisés refoulèrent dans la place les troupes de Sidon qui avaient
ıté de s'opposer à leur marche. Baudouin I[er], roi de Jérusalem,
iégea vainement cette place forte en 1108. Il fut plus heureux
1111, quand il en fit de nouveau le siège avec l'aide du prince
rvégien Sigurd et de ses 10 000 guerriers. Sigurd, pour prix de

1) *Jos.* XI, 8 ; XIX, 28.
2) *III Reg.* V, 6.
3) *Ibid.*, XI, 5.
4) *Ibid.*, XXIII, 13.
5) *Marc.* III, 8.
6) *Matth.* XV, 22-28 ; *Marc.* VII, 25-30.
7) *Marc.* VII, 31.
8) *Act.* XXVII, 3.

son concours, ne demanda qu'un morceau de la vraie croix. E 1187, après le désastre de Hattin, Sidon se rendit sans comb à Saladin qui en rasa les murailles, puis elle retomba en 1197 a pouvoir des chrétiens. Démantelée de nouveau par les Sarrasins e 1249, elle fut bientôt reprise par les Francs. Saint Louis résol d'en relever les fortifications (1253). Mais comme les travai commençaient, la garnison fut attaquée par les musulmans et réfugia dans le « château de la mer ». La population fut massacr sans pitié. Le roi, arrivé sur les lieux, donna le premier l'exemp d'ensevelir les cadavres qui tombaient en putréfaction. « Allon disait-il, allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésu Christ. » Il demeura à Sidon plusieurs mois pour surveiller restauration de la place forte. Apprenant la chute de Saint-Jea d'Acre (1291), les Templiers abandonnèrent Sidon et se retirère à Tortose, puis à Chypre, et la ville fut de nouveau démantel par le sultan Achraf. Elle ne se releva qu'au début du XVIIe siècl sous l'autorité du grand émir des Druses, Fakreddin (1595-1634 et l'Occident, Marseille principalement, entretint avec elle des rel tions commerciales suivies. Sidon servait alors de port à Dama La décadence vint avec Djezzar Pacha qui, en 1791, chassa de ville tous les Francs et alla s'établir à Saint-Jean-d'Acre. Beyrou devint dès lors peu à peu le port principal de Damas. Solima Pacha (ex-colonel Selves) fortifia la ville du côté du contine Saïda fut bombardée et prise en 1840 par le commodore Napier l'archiduc Frédéric d'Autriche. En 1860, beaucoup de chrétie furent massacrés par les Druses et les musulmans dans les jardi de la ville ; seule l'arrivée des Français empêcha Saïda d'êt mise à feu et à sang.

De Saïda à Tyr. — On franchit le Nahr el Bargho (l'**Ardupia** des anciens), on laisse à gauche les villages d Deir Bésin et de Miouniéh, puis celui d'El Ghaziéh ; e suite, à droite, sur le bord de la mer, une vieille tour, Bordj el Khadr (château du Verdoyant, c'est-à-dire d prophète Elie). On a alors à sa gauche, sur la hauteu le village de Sarafand, l'ancienne **Sarephta**, ou **Sarepta**, d IIIe Livre des Rois. Cette localité est célèbre par le séjou qu'y fit le prophète Elie dans la maison d'une pauv veuve dont il multiplia miraculeusement la farine et l'huil et dont il ressuscita l'enfant. Elle devait alors se trouv au bord de la mer, ou peut-être y avait-il la ville terrest et la ville maritime.

Sur l'ordre du Seigneur, Elie se rend à Sarepta. Il rencontre l veuve à la porte de la ville et lui demande de l'eau et du pain

Elle lui répondit : Jéhovah, ton Dieu, est vivant ! Je n'ai rien cuit, je n'ai qu'une poignée de farine dans un pot et un peu uile dans une cruche. Et voici que je ramasse deux morceaux bois, afin que, rentrée à la maison, je prépare ce reste pour i et pour mon fils ; nous le mangerons, et nous mourrons uite. Elie lui dit : Ne crains point, rentre et fais comme tu as . Seulement, prépare-moi d'abord avec cela un petit gâteau que m'apporteras ; tu en feras ensuite pour toi et pour ton fils. Car si parle Jéhovah, le Dieu d'Israël : La farine qui est dans le ne manquera point, et l'huile qui est dans la cruche ne inuera point, jusqu'au jour où Jéhovah fera tomber de la ie sur la surface du sol. Elle s'en alla et fit selon la parole lie ; et pendant longtemps elle eut de quoi manger, elle et sa ille, ainsi qu'Elie...

Il arriva ensuite que le fils de la veuve devint malade, et sa ladie fut si violente qu'il ne resta plus de souffle en lui. Alors e femme dit à Elie : Qu'ai-je à faire avec toi, homme de Dieu ? n venu chez moi pour rappeler le souvenir de mes iniquités pour faire mourir mon fils ? Il lui répondit : Donne-moi ton Et il le prit du sein de la femme, et l'ayant porté dans la mbre haute où il demeurait, il le coucha sur son lit. Puis il oqua Jéhovah, en disant : Jéhovah, mon Dieu, est-ce que vous iez fait encore tomber le malheur sur cette veuve chez laquelle demeure, jusqu'à faire mourir son fils ? Et il s'étendit trois sur l'enfant, en invoquant Jéhovah et en disant : Jéhovah, n Dieu, je vous en prie, que l'âme de cet enfant revienne au ans de lui. Jéhovah écouta la voix d'Elie et l'âme de l'enfant nt au dedans de lui, et il fut rendu à la vie. Elie prit l'enfant, lescendit de la chambre haute dans la maison et le donna à sa e en disant : Voici que ton fils est vivant. » (1)

e Ouéli el Khadr, situé sur la côte, et qui a succédé n sanctuaire chrétien, marque l'endroit où aurait habité prophète.

)ans la synagogue de Nazareth, Jésus fit allusion à la rité de cette veuve de Sarepta (2). Au temps des Croies, Sarepta devint un évêché dépendant de l'archevêché Sidon.

peu près à mi-chemin entre Saïda et Tyr, les ruines dloun, qu'on laisse à gauche, semblent représenter l'anme Ornithopolis, ou « ville des oiseaux », mentionnée Strabon, et dont la nécropole, qui s'étend jusqu'à la

) *III Reg.* XVII, 8-24.
) *Luc.* IV, 26.

mer, renferme une stèle égyptienne complètement dé-gurée. Plus loin, on traverse le Nahr el Litani qui, dans partie inférieure, prend le nom de Nahr Kasimiéh. C'est **Léontès**, ou « fleuve des lions » des anciens. Sa largeur d'environ 40 mètres. Immédiatement après, on voit Khan. A un quart d'heure à l'Est se trouvent les Qob el Molouk (tombeaux des rois), où l'on peut voir plusie sarcophages, dont un colossal et richement sculpté. La vi de **Léontopolis**, ou « ville des lions », devait être dans parages, mais plus près de l'embouchure du fleuve. laisse à gauche les villages de Bidias et de Toura, et l' arrive à la baie de Tyr qui se profile à quelques kilomèt sur son promontoire avancé.

Sour, l'ancienne Tyr. — Sour (« rocher ») est aujo d'hui une petite ville maritime de 6 500 habitant 3 500 musulmans, 2 800 catholiques, 140 grecs orthodox 100 protestants. La fraction catholique comprend surt des grecs-melchites, qui ont ici un archevêché. Couvent école des Pères Franciscains de Terre Sainte. École Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Une école de g çons et une école de jeunes filles dirigées par la mission b tannique en Syrie.

L'ancienne ville maritime s'élevait sur deux îles rocheu très rapprochées entre elles et voisines du rivage. Elle reliée à la terre, où se trouvait jadis **Palartyros** (le vi Tyr), par une digue de 600 mètres que construisit l'em reur Alexandre et qui a été très élargie depuis par l'en blement de la côte. Deux temples dédiés à Melkarth devai se trouver, l'un, dans la ville maritime, au point culmina l'autre, dans la ville terrestre, au Tell Machouk, aujourd'h dominé par le ouéli de même nom.

Au temps des croisés, Tyr (1) était défendue du côté de mer par un double mur flanqué de tours, et du côté de terre par une triple enceinte très puissante dont il ne r que des débris. L'enceinte actuelle, bien plus réduite, a bâtie à la hâte en 1766. A l'angle sud-est de cette derniè on admire les restes de la belle cathédrale Saint-Marc,

(1) Il s'agit de la ville maritime. Palaetyros avait d st depuis de longs siècles.

s important édifice chrétien de toute la Phénicie. Elle ne
surait pas moins de 65 mètres sur 25. Les assises infé-
ures paraissent remonter à l'époque byzantine.

On ne peut rien dire de certain sur la date de la fondation de
. Hiram, son roi, dont la domination s'étendait sur le Liban,
rnit des ouvriers pour le palais de David à Jérusalem, et des
res et des cyprès, ainsi que des artistes, pour le Temple de
omon, qui lui céda en échange vingt villes de Galilée. Ithobal,
de Tyr et de Sidon, que la Bible appelle Ethbaal, maria sa
Jézabel à Achab, roi d'Israël. Salmanasar IV, roi d'Assyrie, fit
blocus de Tyr pendant plusieurs années, sans pouvoir s'en
parer. C'était vers 724. Sargon, son successeur, ne fut pas plus
reux, mais la ville fut prise par Sennachérib. Nabuchodono-
II l'assiégea pendant treize ans et finit par s'en rendre maître,
isant les prophéties d'Isaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel (574).
u temps de son opulence, Tyr fut vraiment, selon l'expression
prophète Isaïe (1), le « marché des nations ». Ses petits
aux longeaient toutes les rives de la Méditerranée, remon-
nt le Nil, passaient le détroit de Gibraltar, exploraient les îles
aries, la côte occidentale de l'Afrique, et même le littoral
lais, fondant partout des comptoirs et des colonies com-
çantes. Par terre, elle entretenait des relations commerciales
le Nord et l'Orient.
côté de cette opulence, les prophètes Isaïe et Ezéchiel ne
quent pas de signaler l'orgueil, le luxe scandaleux et la
dité. Ils prédisent à Tyr les châtiments terribles que ces vices
attireront.
près 574, c'est l'anarchie. Tyr passe en 536 sous la domination
rois de Perse, mais, deux siècles plus tard, ferme ses portes
exandre le Grand. Celui-ci fit construire par ses soldats, avec
uines de Palaetyros, une chaussée destinée à faciliter l'attaque,
eliant la ville au continent. Il donna l'assaut, détruisit une
e de la cité, massacra 8 000 habitants et en vendit 30 000
ne esclaves (332). Cependant, Tyr reprit une certaine vie
la domination grecque. En 126, elle acheta son autonomie
Pompée confirma lorsqu'elle passa, en 64 av. J.-C., au pouvoir
Romains. Ceux-ci restreignirent ses libertés sous Auguste.
s habitants de Tyr sont cités dans l'Evangile (2) parmi les
s accourues en Galilée pour voir et entendre Jésus. Notre-
neur alla lui-même sur son territoire, lorsqu'il guérit de la
ession la fille de la « Chananéenne » (3). Quand saint Paul,

XXIII, 13.
Marc. XIII, 8 ; *Luc.* VI, 16.
Matth. XV, 21 ; *Marc.* VII, 24.

à la fin de sa troisième mission, vint à Tyr par mer, au cours de son voyage d'Éphèse à Jérusalem, il semble y avoir trouvé une communauté assez considérable. « Nous abordâmes à Tyr, raconte saint Luc, où le navire devait déposer sa cargaison. Nous trouvâmes les disciples, et nous restâmes là sept jours ; et ils disaient à Paul, par l'Esprit de Dieu, de ne point monter à Jérusalem. Mais au bout de sept jours, nous nous acheminâmes pour partir, et tous, avec leurs femmes et leurs enfants, nous accompagnèrent jusqu'en dehors de la ville. Nous nous mîmes à genoux sur le rivage pour prier ; puis, après nous être dit adieu, nous montâmes sur le vaisseau. » (1)

Tyr était un archevêché dès 198, sinon plus tôt. Au temps de saint Jérôme, elle passait encore pour la plus belle et la plus florissante des villes phéniciennes. Les Sarrasins s'en emparèrent en 638. De 1124 à 1291 (elle eut en 1174 pour archevêque Guillaume surnommé Guillaume de Tyr), elle resta aux mains des croisés qui en firent, nous l'avons dit, une place extrêmement forte. L'empereur Frédéric Barberousse fut, dit-on, enterré en 1190 dans la cathédrale. Tombée en 1291 au pouvoir des musulmans qui en rasèrent les murailles, elle ne reprit vie qu'en l'année 17.. lorsque des métualis de la montagne vinrent s'y fixer et bâtir le mur d'enceinte actuel. Tyr est à peine, aujourd'hui, l'ombre d'elle-même, réalisant à la lettre la prophétie d'Ézéchiel :

Je viens à toi, Tyr !
Je vais soulever contre toi des nations nombreuses,
Comme la mer soulève ses flots.
Elles détruiront les murs de Tyr
Et abattront ses tours ;
Je balayerai loin d'elle sa poussière
Et je ferai d'elle un rocher nû.
Elle sera, au milieu de la mer,
Un lieu où l'on étend les filets ;
Car moi j'ai parlé, dit le Seigneur, Jéhovah (2).

De Tyr à Saint-Jean-d'Acre et à Caïffa. — A 5 kilomètres au sud de Tyr, on laisse à droite le Ras el Aïn, « tête de l'eau ». Un grand réservoir octogone, datant des Romains, mesurant 7 m. 50 de profondeur, y constituait jadis le château d'eau de la ville de Tyr. On laisse sur la gauche les villages de Deir Kanoun, Kleïlé, Ezziéh, Bioud et Seïd, et l'on arrive au **Ras el Abiad** (cap Blanc), le **Promontorium Album** de Pline, ainsi nommé de la marne blanche dont il est formé. Le passage est extrêmement pittoresque ...

(1) *Act.* XXI, 3-6.
(2) *Ezech.* XXVI, 3-5.



E. Ruzé Gr. 17 Imp. du Moulin Vert.

n'est plus périlleux. La route domine d'environ 60 mètres à pic la surface de la mer. Ce cap franchi, on ne tarde pas à voir, à gauche du chemin, le bureau français où doivent être visés les passeports.

Avant d'arriver au **Ras en Nakoura**, aussi pittoresque que le Ras el Abiad, on laisse à gauche la source et les ruines de la forteresse d'Iskandérouné, l'antique **Alexandroskène**, ainsi nommée par Alexandre Sévère qui creusa ici un chemin dans le roc. Baudouin Ier reconstruisit cette forteresse en 1116. Au dernier détour du promontoire de Ras en Nakoura, l'**Echelle des Tyriens** de l'antiquité, on jouit d'une très belle vue sur la plaine et la ville de Saint-Jean-d'Acre et sur le mont Carmel. C'est ici le **point frontière** entre la Syrie française et la Palestine. Le bureau anglais des passeports se trouve à gauche, sur la hauteur.

On descend vers la plaine de Saint-Jean-d'Acre ; on traverse le ouadi el Karn ; on passe au village de Ez Zib, bâti sur une colline de décombres (l'ancienne **Achzib** de la tribu d'Aser) (1). Puis on franchit le Nahr Mefchouh sur un pont ; on laisse à gauche le village d'El Mezraa ; on voit à droite les villages d'El Kabiré, El Kaoué, Cheikh Daoud, Cheikh Damoun, Amka, Koueïkat ; on passe au village de Sémiriéh, l'ancienne **Séméron** du Livre de Josué (2) et le casale **Somelaria Templi** des croisés ; on suit l'aqueduc que l'on voit à gauche et qui vient d'El Kabiré ; on passe sous une arcade de cet aqueduc ; on laisse à gauche les villages de Bakhdjé, Kafr Yasif, El Mekr, El Djedeidé ; on descend jusqu'à la plage de la mer, en longeant la partie sud de Saint-Jean-d'Acre qui dresse, à droite, vers le ciel, la coupole de la mosquée de Djezzar Pacha.

Pour la description d'Acre et le trajet de cette ville à Caïffa, voir pp. 457 et suivantes.

(1) *Jos.* XIX, 29.
(2) *Ibid.*, XII, 20

CHAPITRE IX

Notice sur les villes non comprises dans les excursions

ÆNON. — Nom générique, qui signifie « les sources ». Ce lieu peut être identifié avec l'Aïn ech Chemsiéh et le groupe de fontaines qui l'avoisinent au sud de Scythopolis. Ænon était près de Salim, qui doit être cherché dans le voisinage, par exemple sur le Tell es Sarem, plus près de Beïsan. Saint Jean baptisait à Ænon (1) quelque temps avant son emprisonnement, et c'est là qu'il dit en parlant de Jésus : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. »

AIALON. — Aujourd'hui *Yalo*, près d'Emmaüs-Nicopolis, au nord-est d'El Athroun. Cette ville est mentionnée dans Josué (2). Le général israélite, pour mieux exterminer les troupes des cinq rois amorrhéens coalisés contre la république gabaonite, son alliée, pria le Seigneur en ces termes :

> Soleil, arrête-toi sur Gabaon,
> Et toi, lune, sur Aialon.

ALEXANDRION. — Dans la vallée du Jourdain, entre les deux Khirbet, Fasaïl et Makrouk, s'élève le *Karn Sartabéh*. Alexandre Jannée y bâtit une forteresse à laquelle il donna son nom. Hérode le Grand y fit inhumer en grande pompe les cadavres de ses deux fils, Alexandre et Aristobule, qu'il avait assassinés (3).

APHEC. — Aujourd'hui *Fik*, à l'est du lac de Tibériade. Le IIIe livre des Rois (4) raconte une brillante victoire d'Achab à Aphec sur Bénadad II, roi de Damas.

APOLLONIA. — Apparaît deux fois dans l'histoire : au temps d'Alexandre Jannée — elle appartient alors au territoire de

(1) *Joan*. III, 23.
(2) *Jos*. X, 12.
(3) *Ant. Jud*. XV, 6, 5.
(4) *III Reg*. XX, 26.

Juifs (1), — et au temps de Gabinius, qui la fit relever à nouveau (2). Elle a dû occuper l'emplacement d'*Arsouf*, entre Jaffa et Césarée. Arsouf, d'ailleurs, comme nom, est l'équivalent d'Apollonia, car le dieu phénicien Reseph correspond au dieu grec Apollon.

ARIMATHIE. — Ville identique à *Ramathaïm-Sophim*, patrie de Samuel, et où Saül fut sacré roi (3). Le disciple de Jésus nommé Joseph, qui l'ensevelit dans son propre tombeau, était originaire de cette ville (4). On retrouve aujourd'hui cette localité dans le village de *Rentis*, au nord-est de Lydda. En effet, Eusèbe et saint Jérôme se prononcent pour ce village, que le premier appelle Remphis, et le second Remphtis. Au temps des Croisades, l'identification de Rentis avec Arimathie est encore affirmée par ce passage des Assises de Jérusalem : « L'abbé de Saint-Joseph d'Arimathie, laquelle est maintenant appelée *Rantis*. (Cf. *Dict. biblique*.)

BERSABÉE. — Ville de Siméon, au sud de la Judée, et servant à désigner la frontière méridionale de la Palestine, dans l'expression bien connue « de Dan à Bersabée », expression qui revient plus de quinze fois dans l'Ancien Testament. Abraham y établit. Les Arabes la nomment encore *Bir es Séba*.

BÉTHORON. — Nom de deux villes sur la frontière de la tribu d'Ephraïm. On les retrouve aujourd'hui dans les villages du même nom : *Béthour el Foka (la Haute)* et *Béthour et Tahta (la Basse)*. Josué était à Béthoron-la-Haute quand il commanda au soleil de s'arrêter (5).

CARMEL. — Ville de Juda au sud d'Hébron, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Mont Carmel. C'est à ce Carmel qu'eut lieu l'épisode de Nabal, sauvé par sa femme Abigaïl de la vengeance de David (6). On trouve les ruines de trois églises et d'un château à l'emplacement de cette ancienne ville, que les indigènes appellent *Kourmoul*.

CÉSARÉE MARITIME. — Cité magnifique, bâtie par Hérode le Grand sur l'emplacement de l'ancienne tour de Straton (7), et qui devint la résidence officielle des procurateurs romains en Palestine. Saint Pierre y baptisa le centurion Corneille (8). Saint

(1) *Ant. Jud.* XIII, 15, 4.
(2) *Bell. Jud.* I, 8, 4.
(3) *I Reg.* IX-X.
(4) *Luc.* XXIII, 50.
(5) *Jos.* X, 13.
(6) *I Reg.* XXV, 2.
(7) *Ant. Jud.* XV, 9, 6.
(8) *Act.* X, 1.

Paul y fut amené captif auprès du gouverneur et y séjourna deux ans (1). On retrouve ses ruines et même son nom dans la localité de *Kaisariéh*, à mi-chemin entre Jaffa et Caïffa.

EGLON. — Aujourd'hui *Khirbet Adjlan*. C'était une ville de la Chephéla, au nord-est de Gaza, et près de Lakis. Son roi fut défait et tué dans la journée où Josué arrêta le soleil (2).

ELEUTHÉROPOLIS. — Ville située à l'ouest d'Hébron et nommé *Béthogabra* par Josèphe (3). Elle devint très florissante à l'époque des Ptolémées et des Séleucides. On a retrouvé, en 1900, les intéressants vestiges et les tombeaux de la cité syrienne. Les monuments de la période romaine et du temps des croisés offrent aussi leurs ruines délabrées près du village moderne. Saint Epiphane, natif de cette ville, y fonda plusieurs monastères. Eleuthéropolis s'appelle aujourd'hui *Beit Djibrin*. C'est, en somme, son ancien nom de Béthogabra, légèrement transformé par les musulmans pour en faire la « maison de Gabriel » (Djibrin). On trouve dans ses environs une foule de grottes et de curieux tombeaux païens, dont les parois sont couvertes de *columbaria*, petites niches funéraires. Au Sud-Est, on voit l'église byzantine de *Sanda Hanna* (Saint-Jean), relevée par les croisés, et encore en partie debout. C'est au Tell Sanda Hanna que les fouilles anglaises ont mis à découvert les ruines de la ville syro-hellénique des Séleucides. A signaler : d'antiques hypogées, remarquables par leurs curieuses peintures.

ENGADDI. — Ville du désert de Juda, située sur le bord occidental de la mer Morte, et d'un accès actuellement fort difficile (4). Ses vignes étaient célèbres (5). Le nom et la description biblique de cette localité se retrouvent parfaitement à la jolie source d'*Aïn Djédi*. Ses eaux tièdes jaillissent sur un petit plateau qui domine de 100 mètres la mer Morte, et où un épais fourré de plantes tropicales poussent à l'abri de hauts escarpements qui le défendent à l'Ouest. On comprend parfaitement que David, fugitif, en ait fait sa retraite (6) : moins bien peut-être que les Ammonites et Moabites, coalisés contre Josaphat, aient eu l'imprudence de s'y donner rendez-vous (7). Au temps d'Eusèbe, Engaddi était encore un gros bourg où des Juifs cultivaient le baumier. Du vivant de Notre-Seigneur, il y avait à Engaddi une nombreuse communauté d'Esséniens.

(1) *Act.* XXIII, 23 ; XXV, 1-32.
(2) *Jos.* X, 5
(3) *Bell. Jud.* IV, 3, 1.
(4) *Jos.* XV, 62 ; *I Reg.* XXIV, 1 ; *Ezech.* XLVII, 10.
(5) *Cant.* I, 13.
(6) *I Reg.* XXIV.
(7) *II Paral.* XX, 1-4.

Pline l'Ancien s'étonne de leur vie austère et de leur grand nombre « fourni, ajoute-t-il, par le dégoût et les lassitudes de la vie, les revers de fortune », refrain fréquemment répété depuis, à propos des cénobites et des religieux en général.

GAMALA (*Djemléh*). — Ville de la Gaulanitide, célèbre par la résistance désespérée des Juifs aux armées de Titus, en l'an 67. La ville était assez importante au temps de Notre-Seigneur pour donner son nom au territoire environnant : *Gamalitide* (Josèphe). La description qui en est faite dans la *Guerre de Judée* répond parfaitement à la position actuelle du sommet de *Djemléh*, à l'est du lac de Tibériade, au nord-est d'Aphec et d'Hippos.

IOUTA (*Iatta*). — Ville de la tribu de Juda (1), désignée ensuite comme ville lévitique (2). Elle fut donnée aux fils d'Aaron (3). Le nom actuel de *Iatta* suffit à marquer l'ancienne cité des Lévites. C'est un petit bourg, situé à plusieurs kilomètres au sud d'Hébron, comme le notaient déjà Eusèbe et saint Jérôme, et, selon eux, à 18 milles d'Eleuthéropolis (Beit Djibrin). De nombreux exégètes, à la suite du palestinologue Reland, ont pensé que saint Luc donnait cette ville comme lieu de la Visitation ; ils lisent au chapitre Ier, 39 : « Marie s'en alla en hâte vers la région montagneuse, *dans la ville de Iouta*, au lieu de : *dans une ville de Juda* », hypothèse d'autant plus séduisante, que Iouta se trouve dans la « région montagneuse » désignée par Josèphe (toparchie d'Hébron), et que saint Zacharie devait habiter une ville sacerdotale. La tradition locale (voir p. 356) est contraire à cette identification en somme très problématique.

MÉROM. — Lac traversé par le Jourdain au sud de Panéas. Il est entouré d'une plaine marécageuse et porte aujourd'hui le nom de *Bar el Houléh*. Il fut, au temps de Josué, le théâtre d'une grande victoire d'Israël sur la multitude des rois chananéens, coalisés une dernière fois, à la demande de Jabin, roi d'Asor. « Jéhovah les livra entre les mains d'Israël, ils les battirent et les poursuivirent jusqu'à Sidon-la-Grande. » (4)

MODIN. — Aujourd'hui, *El Médiéh*, situé à l'est de Lydda, à la distance de 10 kilomètres. Cette ville fut la patrie de Mathathias, père des Machabées. C'est là qu'éclata, contre les rois persécuteurs de Syrie, la courageuse révolte des Juifs, qui rou-

(1) *Jos.* XV, 55.
(2) XXI, 16.
(3) *I Paral.* VI, 57.
(4) *Jos.* XI, 1-11.

vrit pour eux une ère d'indépendance (1). Mathathias et ses fils y furent successivement ensevelis après leurs magnifiques exploits, et leur tombeau resta jusqu'au temps de Josèphe un des monuments remarquables de la Judée.

PANÉAS (*Laïs, Dan, Césarée de Philippe*). — Panéas est le nom grec de la ville qui s'appela successivement Laïs, Dan, Césarée de Philippe. Il est resté lui-même jusqu'à ce jour sous la forme à peine modifiée de *Banias*. Laïs était une ville dépendante de Sidon. Les Danites, impuissants à conquérir leur héritage en territoire philistin, émigrèrent dans le Nord. Des espions, en quête d'une province plus favorable, vinrent à Laïs et constatèrent son tranquille isolement. Les Danites montèrent, prirent la ville, passèrent les habitants au fil de l'épée et s'y établirent (2). La ville hérita de leur nom et devint la limite Nord des possessions d'Israël comprises entre Dan et Bersabée. Le tétrarque Philippe, fils d'Hérode, au temps de Notre-Seigneur, embellit la petite cité et l'appela *Césarée*, en l'honneur du César Tibère. C'est près de cette ville qu'eut lieu la célèbre confession de saint Pierre à l'égard de Notre-Seigneur et la promesse faite par Jésus-Christ de fonder l'Église sur Pierre (3).

PHASAËL. — Cité hérodienne située dans la plaine du Jourdain, à environ 20 kilomètres au nord de Jéricho. C'est aujourd'hui le *Khirbet Fasaïl*.

SOCHO. — Ville attribuée à Juda dans le partage de la Terre Promise (4). Elle devint célèbre surtout par le combat de David et de Goliath, qui eut lieu près de ses murs, *dans la vallée du Térébinthe* (5). On retrouve aujourd'hui Socho dans le nom faiblement modifié de *Chouéïkéh*, sur le côté Nord du Ouadi es Sant, qui est l'ancienne vallée des Térébinthes, (« à 9 milles d'Eleuthéropolis, sur la voie qui mène à Jérusalem ; les habitants l'appellent Schoékoth », dit Eusèbe).

SODOME. — Principale ville de la Pentapole, établie dans la riche vallée de Sidim, au sud de la mer Morte. Elle disparut dans le grand cataclysme volcanique mentionné dans la Genèse à l'époque d'Abraham (6). Les cinq villes faisaient partie des possessions chananéennes (7). Près de la vallée submergée de Siddim, une montagne saline s'élève à l'Occident et porte encore le nom de Sodome : *Djébel Ousdoum*.

(1) *I Mach.* II, 1.
(2) *Jud.* XVIII.
(3) *Matth.* XVI, 13-20.
(4) *Jos.* XV, 35.
(5) *I Reg.* XVII.
(6) *Gen.* XVIII-XIX.
(7) *Ibid.*, X, 19.

THÉBEZ (*Toubas*). — Ville de la montagne d'Ephraïm, au nord-est de Sichem, « à environ 13 milles sur la voie de Naplouse à Scythopolis » (Eusèbe). Abimélech, fils de Gédéon, y trouva la mort après un règne de trois ans (1). Après le massacre des Sichémites révoltés, Abimélech marcha contre Thébez qu'il assiégea et prit d'assaut. Les habitants s'étaient réfugiés dans une tour ; le roi s'en approcha pour l'incendier. Alors une femme lança sur la tête d'Abimélech un morceau de meule de moulin et lui brisa le crâne. Aussitôt il appela son écuyer et lui dit : « Tire ton épée et donne-moi la mort, de peur qu'on ne dise : une femme l'a tué. » Le jeune homme le perça et il mourut. Les hommes d'Israël, le voyant mort, s'en allèrent chacun chez soi. Ainsi prit fin la première tentative de royauté en Israël.

ZIPH (*Tell Zif*). — Nom d'une ville de Juda (2) et du désert avoisinant qui servit de retraite à David. Ce désert devait enfermer aussi les localités de *Maon* et de *Carmel* dont il est parlé (3) dans l'histoire de David et d'Abigaïl. Les Ziphiens trahirent David (4) ; Saül, qui vint l'y poursuivre, dut la vie à la générosité de son rival, comme déjà une première fois à Engaddi. Tell Zif est à 7 kilomètres environ au sud-est d'Hébron.

(1) *Jud.* IX.
(2) *Jos.* XV, 54.
(3) *III Reg.* XXV.
(4) *Ibid.*, XXVI, 1.

APPENDICE

Autour de la Méditerranée

Naples — Athènes — Constantinople L'Égypte

[*Voir la carte, p. 776.*]

Au voyage de Palestine, on joint souvent, par goût ou par nécessité, celui de Naples, d'Athènes, de Constantinople et de l'Egypte. Nous ne saurions décrire ici avec de longs détails un itinéraire si considérable. Cependant il a paru bon d'indiquer succinctement les principales curiosités historiques ou autres que le voyageur trouve sur son chemin. Des cartes et plans détaillés et exécutés avec soin suppléeront à la brièveté qui nous est imposée pour le texte.

Voici d'abord un utile tableau des distances d'un port à l'autre, d'après le prospectus des *Messageries maritimes*.

DISTANCES ENTRE LES PORTS PRINCIPAUX

[*En milles de 1 852 mètres.*]

De Marseille à Constantinople.

De Marseille à Naples	444		
De Naples au Pirée	672	De Marseille au Pirée	1116
Du Pirée à Smyrne	199	— à Smyrne	1315
De Smyrne aux Dardanelles	139	— aux Dardan.	1454
Des Dardanelles à Constantinople	135	— à Constant.	1589

De Constantinople à Port-Saïd.

De Constant. aux Dardanelles	135			
Des Dardanelles à Smyrne	139	De Constant.	à Smyrne	274
De Smyrne à Rhodes	228	—	à Rhodes	502
De Rhodes à Beyrouth	391	—	à Beyrouth	893
De Beyrouth à Jaffa	122	—	à Jaffa	1015
De Jaffa à Port-Saïd	133	—	à Port Saïd	1148

De Port-Saïd à Marseille.

De Port-Saïd à Alexandrie	148		
D'Alexandrie à Marseille	1404	De Port-Saïd à Marseille	1552

DÉPART DE MARSEILLE

En quittant le port de la Joliette, on laisse, à gauche, l'entrée du vieux port, commandée par les deux forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, et la colline de Notre-Dame de la Garde.

A droite, on aperçoit l'île et le château d'If ; puis, entre les îles de Ratonneau et de Pomègues, le port du Frioul. Enfin, on voit au loin, du même côté, l'île et le phare de Planier. Le bateau laisse, à gauche, l'île de Maïré, et s'éloigne peu à peu de la côte, dans la direction Sud-Est, tandis qu'on peut voir du même côté, au fond de la baie de Lèques, la ville de la Ciotat, ensuite le mont de Notre-Dame et le mont Faron, tout chauve, entre lesquels se trouve dissimulée la rade de Toulon. Les îles d'Hyères se découvrent sur la gauche, puis on perd les côtes de vue.

DÉTROIT DE BONIFACIO

Quand le temps le permet, au lieu de doubler le cap Corse, on prend la voie plus directe du *détroit de Bonifacio*, qui sépare la Corse de la Sardaigne. A l'extrémité Sud de la Corse, la petite ville de *Bonifacio* (5 000 hab.) se dresse à pic sur une falaise blanche et sinueuse. La citadelle domine le détroit d'une hauteur de 64 mètres. Les deux principales églises de Bonifacio, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Dominique, attribuées aux architectes pisans, passent pour les plus beaux spécimens de style gothique de toute la Corse. A signaler encore dans la ville un énorme donjon cylindrique, le *Torrione*, qui date du XII[e] siècle. Les curiosités principales se trouvent hors de l'enceinte. Un escalier

dit de Charles-Quint, mène de la citadelle au port. Il est entièrement taillé dans le roc. C'est par là que les hommes (non pas les femmes) descendent tous les soirs pour aller puiser à l'unique fontaine de Bonifacio, située dans le quartier de la marine. Près de ce quartier s'ouvrent le *Monte Pertusato* ou Montpertuis (montagne percée), qui traverse le promontoire de part en part, et la *Dragonetta*, grotte merveilleuse, comparable, pour les jeux de lumière, à la grotte d'azur de Capri.

Bonifacio, qui tire son nom de son fondateur Boniface, gouverneur de Toscane, date du IXe siècle. Cette place forte fut bâtie pour défendre la Corse contre les Sarrasins d'Espagne et d'Afrique. Elle tomba sous la puissance des Génois en 1187. En 1554, les alliés franco-turcs s'en rendirent maîtres, mais le traité de Cateau-Cambrésis la restitua à la république de Gènes, qui la conserva jusqu'en 1768.

C'est aux *Bouches de Bonifacio*, sur l'écueil de Lavezzi, qu'eut lieu, le 15 février 1855, le naufrage de la frégate *la Sémillante*, portant 750 soldats en Crimée. Une pyramide surmontée d'une croix rappelle le sinistre. On passe, soit entre les îles de Lavezzi et de Razzoli, soit par l'étroit canal appelé *passage de l'Ours*, situé entre la Sardaigne et plusieurs îlots, parmi lesquels la Madeleine et Caprera méritent seuls d'être signalés. Si l'on passe par le canal de l'Ours, on pourra voir un instant, à mi-côte des hauteurs de Caprera, la maison de Garibaldi. Le paysage offre l'aspect de la plus grande désolation. Quand on se dirige vers Naples, on ne tarde pas à perdre de vue les côtes arides de la Sardaigne.

ARRIVÉE A NAPLES

[*Voir la carte de la baie de Naples, p. 684.*]

L'île d'Ischia, l'îlot de Procida et le cap Misène annoncent le magnifique golfe de Naples.

Ischia, l'ancienne *Œnaria*, compte environ 25 000 habitants. La ville de même nom (6 000 hab.) est dominée par un château bâti sur un rocher de basalte. On aperçoit l'*Epomeo*, volcan qui a bouleversé l'île en 1883, après être demeuré inactif pendant cinq cent quatre-vingts ans.

Procida (anc. *Prochyta*, 14 000 hab.) n'est distante du cap Misène que de 3 ou 4 kilomètres. De la ville principale,

Procida, on jouit d'un superbe panorama. On laisse ordinairement ces deux îles à gauche, et, après avoir doublé le cap Misène, on aperçoit le golfe de Pouzzoles avec les villes de Baïa et de Pouzzoles.

Baïa ou Baïes, l'ancienne *Baïæ*, est une petite ville de 1 800 habitants, située à 17 kilomètres de Naples. Autrefois très salubre (les Romains y avaient de nombreuses villas), elle est aujourd'hui entourée de marais.

Pouzzoles (anc. *Puteoli*, 17 000 hab.) est un évêché. La ville fut fondée en 522 avant Jésus-Christ par des habitants de Cumes. Elle était très fréquentée comme station balnéaire au temps des Romains. Il subsiste encore d'intéressantes ruines de cette époque. Saint Paul, emmené captif de Césarée de Palestine à Rome, passa sept jours à Pouzzoles parmi « des frères ».

De Syracuse, en suivant la côte, nous atteignîmes Reggio, et le lendemain, le vent soufflant du Sud, nous arrivâmes en deux jours à Pouzzoles ; nous y trouvâmes des frères qui nous prièrent de passer sept jours avec eux : ensuite nous partîmes pour Rome. (*Act.* XXVIII, 13, 14.)

A Pouzzoles, saint Janvier, évêque de Bénévent, fut exposé aux bêtes de l'amphithéâtre, et ensuite décapité (305). La pouzzolane, terre volcanique rougeâtre avec laquelle on fait un mortier qui se durcit dans l'eau, tire son nom de la ville, dans les environs de laquelle cette terre est très abondante.

Au nord de Baïa, sur la côte Ouest de la mer, se trouvent les ruines de *Cumes*, cité fondée mille ans avant Jésus-Christ par les habitants de Cumes, de la province d'Eolide, en Asie Mineure. Après la guerre de Troie, si l'on en croyait la mythologie, une sibylle aurait vécu en cet endroit et aurait prédit à Enée la grandeur future de Rome. Virgile a immortalisé cette légende dans son Enéide. Le premier évêque de Cumes souffrit le martyre sous Dioclétien. Saint Janvier exerça surtout son zèle apostolique dans ce pays, où les païens se réunissaient pour consulter la sibylle. La ville fut ruinée en 1207.

Le navire double le promontoire du *Pausilippe*, et l'on aperçoit la ville de Naples, dominée par le château Saint-Elme ; plus loin, à droite, le cône majestueux du Vésuve (1 200 m.) ; enfin, les montagnes de Castellamare et de Sorrente, et l'île de Capri.

NAPLES

[*Voir la carte de la baie de Naples, p. 684, et le plan de la ville, p. 678.*]

ASPECT GÉNÉRAL. — Naples, la ville la plus peuplée de toute l'Italie (565 000 hab.), s'élève en amphithéâtre jusqu'au sommet du Vomero. Elle est divisée en deux parties par un éperon allant du fort Saint-Elme au château de l'Œuf. A droite, la ville populeuse et commerçante ; à gauche, le quartier de l'aristocratie et des étrangers. Les principaux monuments sont les églises ; 237 églises proprement dites et 239 chapelles. Le groupement pittoresque des maisons, le cadre de verdure qui enserre la cité, les villas qui ornent le Pausilippe, enfin le cône grandiose du Vésuve se dressant au-dessus des blanches villes qui se pressent sur le littoral, font de Naples et de son golfe un des sites les plus merveilleux du monde. A l'intérieur de la ville, les rues sont généralement étroites, bordées de hautes maisons dont les innombrables balcons portent du linge qui sèche et des haillons qui prennent l'air. La population est gaie et remuante, amie des plaisirs et des fêtes, dont la principale est celle de la *Madone du Monte Virgine*, célébrée au temps de la Pentecôte. Ajoutons que le dialecte des Napolitains diffère profondément de l'italien classique.

HISTOIRE. — La ville, fondée par des Grecs d'Eubée, s'appela d'abord *Parthénope*. Elle changea plus tard de nom, lorsqu'elle s'adjoignit la colonie de *Neapolis*. En 327 avant Jésus-Christ, elle tomba au pouvoir des Romains. Prise par les Normands en 1130, elle devint en 1268 la capitale du royaume des Deux-Siciles, dont elle partagea les destinées. C'est la patrie de Stace, de Luca Giordano, de Salvator Rosa, de Porta et de Caraccioli. Saint Janvier est le patron de Naples, qui a pour lui une grande vénération.

PRINCIPALES CURIOSITÉS. — Voici quelques renseignements utiles sur les rues et les monuments principaux.

Les quatre plus belles rues sont : la *rue de Rome*, la *rue de Chiaja*, le *Corso Vittorio-Emanuele* et *la Strada Nuova di Posilippo*.

1° La *rue de Rome*, autrefois rue de Tolède, est le centre du mouvement de la ville. Elle divise en deux parties le quartier populeux, qu'elle traverse sur une longueur de près de 2 kilomètres, et se continue au Nord par la *rue Neuve de Capodimonte*.

2° La *rue de Chiaja* met en communication la rue de Rome avec la promenade appelée *Riviera di Chiaja*, où se trouve la *Villa Nazionale*. Celle-ci (près de 2 kil. de long) est la promenade favorite des Napolitains. Le soir, elle est très animée. On y jouit d'une vue magnifique sur la mer.

3° Le *Corso Vittorio-Emanuele* part de l'extrémité de la *Riviera di Chiaja*, près du tombeau dit de Virgile, s'élève sur la colline de Chiaja, contourne le château Saint-Elme et descend au *Musée national*. Très fréquenté le soir. Beau panorama.

4° La *Strada Nuova di Positippo* parcourt le Pausilippe au milieu de riches villas.

Les plus intéressants monuments de Naples sont les *deux palais royaux*, l'*aquarium* (magnifiques bassins, à gauche, lorsqu'on arrive à la Villa Nazionale par le Largo della Vittoria ; entrée : 1 fr.), le *Musée National* et les *églises*.

Le **Musée National** est ouvert tous les jours de 9 heures à 3 heures ; 1 franc. Entrée gratuite le dimanche, mais fermeture à 1 heure. On conçoit qu'il est impossible de donner ici des détails sur ce musée, d'une richesse incomparable, et qui renferme des collections uniques, celles des objets trouvés à Herculanum et à Pompei. Disons seulement que la visite du musée et celle des fouilles se complètent l'une l'autre. Les personnes qui n'auraient pas le temps suffisant pour voir Pompei trouveront ici un grand plan en relief qui pourra leur donner une idée de l'importance de ces ruines.

Cathédrale Saint-Janvier (*San-Gennaro*). Cette église gothique a été bâtie entre 1272 et 1316, sur l'emplacement de deux temples d'Apollon et de Neptune. On l'a remaniée aux XVe et XVIIIe siècles. A l'intérieur, au-dessus de la porte principale, se voient le tombeau de Charles Ier d'Anjou et ceux de Charles Martel, roi de Hongrie, et de sa femme Clémence, érigés en 1599.

Les *fonts baptismaux* (à gauche en entrant) sont formés par un vase antique de basalte vert provenant de l'Egypte



E. Ruzé Gr. Imp. du Moulin Vert.

La Palestine.

La *chapelle de Saint-Janvier* (la 3e à droite) est très riche et très remarquable par ses peintures : saint Janvier sortant de la fournaise, par *l'Espagnolet;* quatre tableaux du *Dominiquin :* résurrection d'un jeune homme, décapitation de saint Janvier, guérison de malades par l'huile du tombeau du Saint, délivrance d'un possédé. Cette chapelle est, chaque année (premier dimanche de mai, 19 septembre et 16 décembre), témoin du fameux miracle de la *liquéfaction du sang de saint Janvier.* La relique est conservée dans une double ampoule de verre. Elle se trouve derrière le maître-autel de la chapelle, dans une niche à deux compartiments dont l'un renferme le buste en argent du Saint.

La *chapelle Caraccioli*, dans le transept de droite, garde le tombeau du cardinal de ce nom.

La *Confession de saint Janvier* est une crypte située sous le maître-autel où se trouve le tombeau du Saint. Remarquer à droite, en entrant, une Vierge peinte par le *Dominiquin.* (Le sacristain ouvre le sanctuaire et fournit des explications en français. On lui donne un pourboire.)

A signaler encore les tombeaux des papes Innocent IV et Innocent XII dans le transept de gauche, et, dans la nef du même côté, à la chapelle Seripandi, une Assomption par le *Pérugin.*

Eglise Santa-Chiara. C'est un monument formé par une salle sans nefs de 80 mètres sur 32, et datant du XIVe siècle. L'église est célèbre par ses tombes royales. Les plus belles sont celles du duc Charles de Calabre (✝ 1328) par *Masuccio II*, à droite du maître-autel, et, du même artiste, derrière le maître-autel, celle du roi Robert (✝ 1348).

L'église San-Domenico Maggiore est du XIIIe siècle, mais a été plusieurs fois restaurée. A signaler dans la nef de droite la 7e chapelle appelée *Chapelle du Crocefisso.* L'autel garde, dit-on, le crucifix qui parla à saint Thomas d'Aquin. Remarquer, à gauche de la chapelle, le superbe tombeau de François Caraffa, par *Agnello del Fiore.* La *sacristie* (après la 8e chapelle de la nef de droite) mérite une visite. On y conserve 45 cercueils en bois recouverts de velours et disposés dans une tribune tout autour de la salle. Ce sont les sépultures des princes de la famille d'Aragon. Dans la 8e chapelle de la nef de gauche, sur l'autel, haut-relief par *Giovanni da Nola.*

C'est dans le couvent contigu à l'église que l'illustre docteur saint Thomas d'Aquin habitait (1272) lorsqu'il reçut de son crucifix cette louange : « Thomas, tu as bien écrit de moi. » Le Saint enseignait alors la philosophie à l'Université de Naples.

San-Martino. L'église et le couvent de ce nom s'élèvent sur la colline Saint-Elme. San-Martino, ancienne Chartreuse, est aujourd'hui une dépendance du Musée National. Le monument peut se visiter tous les jours de 9 heures à 5 heures ; 1 franc ; entrée gratuite le dimanche. Signalons dans l'église, datant de 1368, et qui a une seule nef, un élégant pavé en mosaïque par *Presti*, et, dans le chœur, une exquise adoration des Bergers par *Guido Reni*. On traverse le cloître et on entre dans le *Musée Bonghi :* riches collections, voiture de gala du dernier roi de Naples, crèche monumentale.

Du *Belvédère*, on a une vue magnifique sur la ville et les environs.

Le *Castel Sant-Elmo*, du XVIe siècle, est aujourd'hui une prison militaire. On ne peut le visiter qu'avec une permission spéciale.

LE LITTORAL DE LA BAIE DE NAPLES

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES. — Suivant le temps dont on dispose, on peut faire les excursions suivantes :

1° **ASCENSION AU COUVENT DES CAMALDULES,** situé à 450 mètres d'altitude. Demande quatre ou cinq heures en voiture (aller et retour). Vue admirable (la plus belle, dit-on, de toute l'Italie) sur les anciens cratères et le littoral de la mer, depuis le golfe de Gaëte jusqu'au cap della Campanella, en face de Capri.

2° **EXCURSION AU VÉSUVE.** Le plus simple est de prendre le train *circumvésuvien*. On peut aussi aller au Vésuve, soit directement de Naples (s'adresser à l'agence Cook), soit de Pompei. L'*Hôtel Suisse*, à Pompei, organise des excursions au Vésuve 12 francs, sans compter le prix du cicerone.

3° **EXCURSION A POMPEI** (24 kil.). C'est la plus intéressante de toutes celles qu'on peut faire aux environs de Naples. De Naples à Pompei, trois heures de voiture. Pour un jour, une voiture à trois chevaux se paye de 20 à 25 francs. En chemin de fer, le trajet dure cinquante-deux minutes. 1re cl. : 2 fr. 80

2e cl. : 1 fr. 85 ; 3e cl. : 1 fr. 30. Billets d'aller et retour pour la même journée : 4 fr. 35, 3 fr. 15, 2 francs. Certains trains ne vont que jusqu'à *Torre Annunziata Centrale*, station située à vingt-cinq minutes à pied de Pompei.

4° **EXCURSION A SORRENTE,** ville pittoresquement assise sur le bord de la mer, à 43 kilomètres de Naples. La faire en voiture.
Après ces renseignement pratiques, il nous faut dire un mot sur le Vésuve et chacune des localités principales de la baie de Naples : Portici, Resina, Torre del Greco, Torre Annunziata, Pompei, Castellamare, Sorrente.

LE VÉSUVE (16 kil. de Naples). — C'est le plus célèbre des volcans. Sa hauteur varie de 1 200 à 1 300 mètres. Diodore de Sicile, Vitruve, Strabon en parlent comme d'un volcan éteint depuis des siècles. A cette époque, il n'avait qu'un seul cône. Celui-ci s'est divisé dans la suite en deux parties, séparées par une vallée de 500 mètres : le *Vésuve proprement dit* et la *Somma*, au nord de ce dernier. La déformation du volcan dut avoir lieu en 79 après Jésus-Christ, lors de l'éruption fameuse qui ensevelit Stabies, Herculanum et Pompei. Pline le Jeune raconte dans une lettre à Tacite que son oncle Pline l'Ancien, se trouvant à Misène, aperçut au-dessus du Vésuve un nuage qui s'élevait et se dilatait en forme de pin. Le naturaliste finit par reconnaître, dans ce nuage, la fumée du volcan. Sa curiosité de savant fut piquée. La flottille qu'il commandait appareilla et vint mouiller devant Stabies (Castellamare). Comme Pline était en cette dernière ville chez Pomponianus, les éruptions et les secousses du sol devinrent de plus en plus effrayantes. Les deux amis voulurent fuir sur mer, mais l'embarquement était devenu impossible. Ils furent bientôt suffoqués par les vapeurs de soufre qu'exhalait le volcan.

En 472 eut lieu une grande éruption dont les cendres furent transportées par les vents jusqu'à Constantinople. Nouvelle éruption en 1500, puis repos du volcan jusqu'en 1631. En cette dernière année, le Vésuve fit, dit-on, 10 000 victimes. Dans la suite, Torre del Greco fut ravagée par les éruptions de 1734 (plus de 400 victimes) et de 1861. Le volcan était demeuré calme depuis 1872, lorsqu'il se réveilla le 27 mai 1905. Le 4 avril 1906, les éruptions prirent un caractère d'intensité tout à fait extraordinaire.

La fumée s'éleva jusqu'à 3 000 mètres. Le surlendemain, 6 avril, s'ouvrit près de Cognoli une nouvelle bouche par laquelle s'échappa un torrent de lave qui détruisit en partie le village de Boseo Tre Case, et descendit jusqu'à Torre Annunziata. Les habitants de cette dernière ville ne furent sauvés que grâce à l'intercession de Notre-Dame des Neiges. Un des deux cônes du volcan s'effondra enfin, et pendant les journées du 8 et du 9 une pluie de cendres tomba sur les villages d'Ottajano et de San-Giuseppe. Il y eut de nombreuses victimes.

Les grandes murailles blanches, de construction toute récente, qu'on voit sur les flancs de la montagne, sont destinées à arrêter, ou du moins à contenir, les courants de lave.

PORTICI. — Quand on va de Naples à Pompei en chemin de fer, on passe successivement à *San-Giovanni a Teduccio* (20 000 hab.), *Portici*, *Torre del Greco*, *Torre Annunziata* et *Castellamare*.

Portici, première station du chemin de fer, à 8 kilomètres de Naples, est l'*Herculis porticum* dont parle Pétrone. Elle compte aujourd'hui 13 000 habitants. À quinze minutes de la gare se trouvent les ruines d'**Herculanum**, moins intéressantes que celles de Pompei. On y visite sous terre un théâtre qui pouvait contenir 10 000 spectateurs, et, en pleine lumière, les ruines d'une basilique romaine de 74 mètres sur 43.

Le port d'Herculanum était *Retina*, aujourd'hui Resina (13 000 hab.).

TORRE DEL GRECO (42 000 hab., à 12 kil. de Naples) a été plusieurs fois détruite par les éruptions du Vésuve. Ses habitants se livrent à la pêche et à l'industrie du corail.

TORRE ANNUNZIATA (28 000 hab.) est une ville commerçante située sur le littoral, à 20 kilomètres de Naples. Le train s'arrête, après deux minutes de marche, à la station appelée *Torre Annunziata Centrale*.

POMPEI est la plus grande curiosité archéologique de toute l'Italie et, en son genre, du monde entier. Fondée au VIe siècle avant Jésus-Christ, elle fut occupée trois cents

ans par les Samnites. Les Romains en firent un lieu de plaisance. Phèdre le Fabuliste et Sénèque y séjournèrent. Cicéron, qui avait à Pompei une villa, atteste qu'il s'y plaisait fort. « Les séjours de Tusculum et de Pompei font mes délices. » (1) C'est là que le grand orateur composa son traité *De officiis*. La ville pouvait alors contenir environ 30 000 habitants.

En 63, Pompei fut en partie détruite par un tremblement de terre. Néron chantait à ce moment sur le théâtre de Naples une de ses poésies. Comme il ne voulait pas quitter la scène avant d'avoir achevé, on dut l'entraîner de force. Les habitants de Pompei avaient depuis peu relevé leur ville de ses ruines, lorsque, le 23 août 79, eut lieu une grande éruption. Le volcan lança pendant trois jours des matières incandescentes, de l'eau bouillante et de la cendre. C'est cette épaisse couche de cendres, répandue sur la ville, qui a recouvert et conservé jusqu'à nos jours les habitations privées comme les édifices publics. Pompei est vraiment, comme dit Théophile Gautier, un « cadavre de ville saisie au milieu de ses plaisirs, de ses travaux et de sa civilisation, et qui n'a pas subi la dissolution lente des ruines ordinaires ; on croit involontairement que les propriétaires de ces maisons, conservées dans leurs moindres détails, vont sortir de leurs demeures avec leurs habits grecs et romains ; les chars, dont on aperçoit les ornières sur les dalles, se remettre à rouler ; les buveurs entrer dans ces thermopoles, où la marque des tasses est encore empreinte sur le marbre du comptoir. On marche comme dans un rêve au milieu du passé ; on lit en lettres rouges, à l'angle des rues, l'affiche du spectacle du jour. Seulement, le jour est passé depuis plus de dix-sept siècles. »

La plupart des habitants eurent le temps de fuir, car on n'a trouvé que 600 squelettes environ. On voit, au musée qui se trouve à l'entrée des ruines, des moulages d'hommes et d'animaux obtenus avec la lave qui, en se figeant, a gardé l'empreinte des corps.

Les ruines de Pompei ne furent découvertes qu'en 1748, bien qu'à la fin du XVIe siècle l'architecte Domenico Fontana eût creusé un canal à cet emplacement. Sous la domi-

(1) *Tusculum et Pompeanum valde me delectant.*

nation française, on poussa activement les fouilles. Elles ont été poursuivies depuis à plusieurs intervalles, mais ne sont pas encore terminées.

VISITE DES RUINES. — Voici un coup d'œil d'ensemble sur ces ruines fameuses. (Pour plus de renseignements, acheter à Naples un guide spécial. On vend à la gare de cette ville le *Guide de Pompei* par Pellerano, prix : 0 fr. 50. A Pompei, des « guides autorisés » se mettent a la disposition des visiteurs ; 2 à 3 francs par heure. Le billet d'entrée est de 2 fr. 50 par personne ; ajouter 0 fr. 50 pour la visite de l'amphithéâtre.)

Les *murailles* de la ville sont assez bien conservées. Cependant, des huit portes d'autrefois, il ne reste plus que celles d'Herculanum et de Nole.

Les *rues*, bordées de trottoirs, sont droites et fort étroites. La plupart n'étaient que pour un seul char. Les dalles conservent encore les traces des ornières. Au milieu de la rue, on aperçoit de distance en distance de gros cubes de pierre qui permettaient, en temps de pluie, de passer d'un trottoir à l'autre.

Les *maisons* (architecture grecque corrompue) se composaient pour la plupart d'un rez-de-chaussée et d'un étage, rarement d'un second. Les secousses du sol firent tomber les étages supérieurs ; seul le rez-de-chaussée, envahi par la cendre, fut conservé. Il faut ici dire un mot de la disposition d'une maison romaine. Le plan d'une habitation comportait *deux cours* intérieures entourées de portiques et d'appartements. La première cour, ou *atrium*, servait à recevoir les visiteurs ; la deuxième, ou *peristylium*, était réservée aux gens de la maison. Souvent l'atrium était précédé d'un vestibule ou *prothyrium*. C'est au fond de l'atrium, dans le *tablinium*, en face de la porte d'entrée, que le maître de la maison donnait audience aux étrangers. Le peristylium, comme le nom l'indique, était entouré d'une colonnade derrière laquelle se trouvaient les appartements intérieurs : salle à manger ou *triclinium*, salle à coucher, salle des femmes ou *œcus* au fond du péristyle, bibliothèque, galerie de tableaux ou *pinacothèque*, chapelle des dieux domestiques ou *lararium*, salle de bains, etc. Les étages étaient réservés aux esclaves et aux provisions. Ajoutons enfin que toutes les habitations privées étaient entourées de boutiques (*tabernæ*) tenues par le propriétaire ou en location.

Les *monuments* publics principaux de Pompei sont : trois *forums*, les *temples* de la Fortune, de Jupiter, de Vénus, de Mercure, de Neptune, d'Isis et d'Auguste, une *basilique* ou tribunal, un grand et un petit *théâtre*, un *amphithéâtre*, deux *thermes*, des *arcs de triomphe*, etc.

Avant de quitter Pompei, signalons, à quinze minutes de la gare, le sanctuaire de Notre-Dame du Saint-Rosaire où


CARTE
DES
ENVIRONS DE NAPLES
Échelle
0 1 2 3 4 5 K.
NAPLES
GOLFE DE NAPLES
MER MÉDITERRANÉE
GOLFE DE SALERNE
CANAL DE PROCIDA
CANAL D'ISCHIA
ILE D'ISCHIA
Ischia
Procida
I. DE PROCIDA
I. DE CAPRI
Capri
Anacapri
Mt VÉSUVE
Observatoire
Pouzzoles
Golfe de Pouzzoles
Baies
C. Misène
I. di Nisida
C. du Pausilippe
Portici
Resina
Ruines d'Herculanum
Torre del Greco
Boscotrecase
Torre Annunziata
Pompei
Castellammare di Stabia
Vico Equense
Sorrento
Massalubrense
Positano
Amalfi
Agerola
Gragnano
Nocera Infre
Cava de Tirreni
SALERNE
Vietri sul Mare
Majori
AVELLINO
Nola
Sarno
Lauro
Mercato Severino
Baronissi
Castel S. Giorgio
Angri
Pagani
Caivano
Succivo
Giugliano in Campania
S. Antimo
Frattamaggiore
Afragola
Acerra
Marigliano
Casoria
Pomigliano d'Arco
Somma Vesuviana
S. Anastasia
Ottajano
Barra
Mt Caudo
M. Barbaro
Marano di Napoli
Mugnano di Napoli
Saviano
Palma Campania
Bajano
Mercogliano
Mt Vergine
Montoro Infre
Mt Terranona
Mt Janaldo
Mt Faito
Mt Epomeo
Mt Solaro
P. Campanella

6.

na
ont

de Notre-Dame de Pompei. Le maître-autel, tout en marbres rares, a coûté plus de 100 000 francs, et la façade plus d'un million.

CASTELLAMARE DI STABIA (30 000 hab.). — L'ancienne Stabies tire son nom moderne d'un château bâti sur le bord de la mer par Frédéric II. C'est là que mourut Pline l'Ancien lors de la grande éruption du Vésuve, en 79.

SORRENTE (10 000 hab.). — Ville pittoresquement située sur un rocher à pic, au bord de la mer, se trouve à 43 kilomètres de Naples. C'est la patrie du *Tasse* (1544-1595).

ILE DE CAPRI. — En face du cap *della Campanella*, à 41 kilomètres de Naples à vol d'oiseau, émerge l'îlot de Capri, autrefois renommé par ses chèvres (*capreæ*). Cette localité fut rendue célèbre par les séjours d'Auguste et du débauché Tibère. Ce dernier y reçut, l'an 36 après Jésus-Christ, le petit-fils d'Hérode le Grand, Agrippa Ier, qui devait, quelques années plus tard, mettre à mort saint Jacques le Majeur et emprisonner saint Pierre. Le prince juif, d'abord bien accueilli par l'empereur, fut ensuite jeté en prison pour avoir prononcé quelques paroles imprudentes. Il ne recouvra la liberté qu'à l'avènement de son ami Caligula (37), de qui il reçut la tétrarchie de Philippe avec le titre de roi. Claude allait ajouter bientôt à ce territoire la Judée et la Samarie (41).

Lorsqu'on vient de Naples par mer, on aperçoit sur l'île de Capri deux petites villes de 2 000 habitants chacune : en bas *Capri*, à 140 mètres d'altitude, et plus haut *Anacapri*, à une altitude de 268 mètres. A la pointe orientale de l'île, se dresse un rocher à pic appelé *il Salto di Tiberio* (227 m.). Du haut de ce rocher, dit-on, Tibère précipitait ses victimes dans la mer. Un peu plus haut apparaissent les ruines de la *villa de Tibère*. La fameuse *grotte d'azur*, ainsi appelée parce que les flots de la mer y sont d'un azur ravissant, se trouve au nord-ouest de l'île.

LE STROMBOLI ET LE DÉTROIT DE MESSINE

De Naples à Messine, la distance par mer est de 180 milles ou 333 kilomètres. Après avoir dépassé le promontoire *della Campanella*, on aperçoit à gauche les montagnes qui

bordent le golfe profond de Salerme et d'Amalfi, puis les monts de la Calabre. Au bout de quelques heures, on découvre sur la droite les îles *Lipari*, appelées par les anciens îles d'Eole ou de Vulcain, et situées à 40 kilomètres Nord-Est de la Sicile. L'Italie y emploie la majeure partie de ses forçats à l'extraction du soufre. L'île principale est Lipari, qui compte 14 000 habitants, tandis que la population totale du petit archipel est seulement d'environ 20 000 âmes. Cependant, l'île la plus célèbre est le *Stromboli*.

Le Stromboli, la plus septentrionale des îles Lipari, est un volcan toujours en activité, qui éclaire au loin la mer pendant la nuit. En 1902, le Pèlerinage de Pénitence y a fait une station. L'*Etoile* apportait une grande croix de Jérusalem, qu'on érigea solennellement devant l'église du village. C'est dans les eaux du Stromboli qu'en 1676 eut lieu une bataille indécise entre Duquesne et Ruyter. Le Stromboli rappelle encore un souvenir, celui des origines de la Commémoraison des morts, le 2 novembre. Un religieux de Cluny, revenant de Jérusalem, fut jeté par la tempête dans une des îles Lipari, où vivait un ermite qui lui raconta comment il avait souvent entendu les voix plaintives des âmes du purgatoire au milieu des flammes du Stromboli. Saint Odon, abbé de Cluny (962-1049), prit occasion de ce fait pour développer encore dans son Ordre la prière en faveur des âmes des trépassés. Il prescrivit la Commémoraison des défunts du 2 novembre, qui devint ensuite d'usage universel dans l'Église.

Charybde et Scylla. Le détroit de Messine a 42 kilomètres de longueur sur une largeur variant de 3 à 18 kilomètres. On y accède entre le cap *Faro*, sur la côte de Sicile, et le cap *Vaticano*, sur le continent. Au moment où l'on vient de doubler le cap Faro, on a à sa droite le tourbillon de *Charybde*, et à sa gauche l'écueil de Scylla (sur le continent); le passage était très redouté des anciens, d'où l'expression courante: *tomber de Charybde en Scylla.*

MESSINE (80 000 hab.) apparaît à peu de distance sur la droite. La ville fut fondée sous le nom de *Zancla*, par des pirates de Cumes. Elle appartint successivement aux Romains, aux Sarrasins, aux Normands, à la maison d'Ara

gon, à l'Espagne, au roi de Naples et au royaume d'Italie. En 1743, la peste y fit 40 000 victimes. Le terrible tremblement de terre du 28 décembre 1908 a détruit presque complètement la ville avec sa belle cathédrale du XIe siècle, ensevelissant plus de 50 000 personnes dans les décombres. (Messine comptait alors 150 000 habitants). Après avoir dépassé le port et la citadelle, à l'aspect si original, on aperçoit le *Campo Santo* ou cimetière, dans un nid de verdure.

REGGIO, ou *Santa-Agata della Galline* (50 000 hab.), se découvre un peu plus loin sur le continent. C'est le chef-lieu de la province de la Calabre ultérieure. Fondée au VIIe siècle avant Jésus-Christ, Reggio s'appela d'abord *Phœbia*. C'est Jules César qui, en la restaurant, lui donna le nom de *Rhegium Julii*. Robert Guiscard y fut élu duc de Sicile et de Calabre. Des tremblements de terre la détruisirent en 1783, 1841 et en partie en 1908.

Le **MONT ETNA** ou *Monte Gibello* (de l'arabe *djébel*, montagne) se dresse au sud-ouest de Messine, à une hauteur de 3 316 mètres. Plus de cent bouches, dont une a près de 5 kilomètres de circonférence, y vomissent de la lave. L'histoire mentionne une centaine d'éruptions de ce volcan. Une des plus célèbres est celle de 1669, qui fit périr 10 000 personnes. Les pentes de l'Etna présentent une grande variété de climats et de cultures. En bas, la zone chaude, où croissent la canne à sucre, le citronnier et le palmier. Plus haut, la zone tempérée, marquée par de belles forêts de bouleaux, de chênes et de gigantesques châtaigniers. Enfin, la zone des neiges et des glaciers. Le sommet de l'Etna est presque toujours couvert de nuages et de fumée. Dans le cratère, la mythologie plaçait les forges de Vulcain et des Cyclopes.

CÔTES DE SICILE

Taormina, petite ville de 2 500 habitants, située sur un promontoire, au pied de l'Etna, est célèbre par son théâtre grec et par son église de Saint-Pancrace, premier sanctuaire chrétien établi en Sicile par saint Paul, au dire de la tradition locale. La ville de *Tauromenium* fut fondée par des colons de Messine sur l'emplacement de Naxos, qu'avait détruite Denys le Tyran,

Au moyen âge, Taormina résista longtemps aux Sarrasins. Il subsiste un certain nombre d'édifices de cette époque.

Catane, belle ville située à 84 kilomètres Sud-Ouest de Messine au pied de l'Etna, compte 100 000 habitants et possède cent cinq églises, parmi lesquelles la belle cathédrale Sainte-Agathe. Nombreuses ruines romaines. Catane est la patrie du musicien Bellini. Sainte Agathe, qui y fut martyrisée sous Dèce, le 5 février 251, est invoquée par la population contre les éruptions de l'Etna.

Syracuse, plus au Sud, posséda autrefois jusqu'à 600 000 habitants. Aujourd'hui, elle n'en compte que 25 000. Un théâtre grec y pouvait contenir 66 000 spectateurs. Patrie d'Archimède et de la vierge martyre sainte Lucie. En venant de Malte, saint Paul aborda à Syracuse.

Palerme (250 000 hab.), au nord-ouest de la Sicile, est la patrie de sainte Agathe. Au XIIIe siècle, Frédéric II d'Allemagne en fit sa résidence favorite et y attira de nombreux artistes. Le lundi de Pâques 1282, Palerme donna le signal du massacre des Français, connu sous le nom de *Vêpres siciliennes*. Une des curiosités de la ville est l'admirable chapelle de l'ancien palais royal construit par les Normands.

MALTE

ASPECT GÉNÉRAL. — L'île de Malte est située au sud de la Sicile, à 150 milles (277 kil.) de Messine. Plus étendue que les îles de *Gozzo* et de *Cumino*, avec lesquelles elle forme un petit archipel, elle a 27 kilomètres dans sa plus grande longueur et 13 kilomètres dans sa plus grande largeur. Son importance lui vient de sa position. Placée comme une sentinelle avancée au milieu du canal qui sépare la Sicile de la Tunisie elle a été considérée de tout temps comme un point stratégique de premier ordre.

L'île est un rocher calcaire et argileux. Sa population (165 000 hab.) se compose de Maltais proprement dits et d'étrangers de tous pays : Turcs, Arabes, Grecs, Italiens, Tunisiens, etc. Quant au dialecte maltais, c'est une sorte de patois arabe mêlé de mots grecs, italiens et allemands. Cependant, dans les villes outre le maltais, on parle l'italien, l'anglais et même le français.

HISTOIRE. — Nous savons peu de chose de l'histoire de Malte. Ancienne colonie phénicienne, les Grecs de Sicile lui donnèrent le nom dorien de *Mélita* (abeille). Les Romains et les Carthaginois s'en disputèrent longtemps la possession. C'est en vue de Malte que saint Paul fit naufrage, au cours de son voyage de Césarée à Rome (1). Les naufragés furent bien accueillis, et

(1) *Act.* XXVII-XXVIII.

comme saint Paul ne ressentait aucun mal de la morsure d'une vipère, on le prit pour un dieu. Pendant trois jours, l'Apôtre fut hébergé chez le principal personnage de l'île, Publius, dont il guérit le père miraculeusement. A leur départ, qui eut lieu seulement trois mois après, saint Paul et ses compagnons reçurent des Maltais des provisions pour la route.

Après avoir subi le joug des Goths, des empereurs grecs, des Normands, des Arabes et des rois des Deux-Siciles, l'île de Malte fut donnée par Charles-Quint en 1530 aux *Chevaliers de Rhodes*. (Voir plus loin, p. 742, l'histoire de cet Ordre militaire.) Les chevaliers changèrent leur nom en celui de *Chevaliers de Malte*. En 1798, Bonaparte se rendant en Egypte s'empara de l'île qui devint deux ans plus tard et demeure encore une possession anglaise. Elle jouit d'une certaine autonomie.

LA CAPITALE. — *La Valette*, capitale actuelle de Malte, située sur la côte Nors-Est de cette île, a une population de 60 000 habitants. C'est une ville régulièrement bâtie, dont les rues animées offrent un singulier mélange des civilisations orientale, italienne et britannique. Une chose pourtant distingue ces rues de celles d'Orient : la propreté. Les curiosités principales de la ville sont : l'église *San-Giovanni* ou Saint-Jean des Chevaliers, le *palais des Grands-Maîtres*, les anciennes *auberges* ou lieux de réunion des chevaliers, les *fortifications* et les *ports*.

L'extérieur de *San-Giovanni* n'offre rien de remarquable. A l'intérieur, l'édifice est très impressionnant. L'immense voûte a été peinte à fresque avec un grand talent par *Mathias Preti*. Le pavé, vaste mosaïque de marbres sculptés et incrustés, qui marquent les tombeaux de plus de 400 chevaliers, mérite d'être signalé. Les chapelles latérales sont d'une extrême richesse et renferment plusieurs œuvres d'art estimables. Enfin, une chapelle souterraine renferme les sépultures de Villiers de l'Isle-Adam et des autres grands-maîtres.

Le *palais des Grands-Maîtres*, vaste édifice d'une grande simplicité, contient de beaux appartements ornés de peintures qui représentent les exploits des chevaliers.

Les *fortifications* et les *ports* méritent une visite spéciale. On laisse le visiteur faire le tour des fortifications qui constituent une défense vraiment formidable.

DU CAP MATAPAN AU PIRÉE

Lorsqu'on vient de Messine et qu'on approche des côtes de la Grèce, on passe au large de *Navarin*, célèbre par la bataille navale du 20 octobre 1827, où les escadres anglaise, française et russe anéantirent la flotte ottomane. On aperçoit alors au loin le cap *Matapan*, dominé au Nord par la

cime souvent neigeuse du *Taygète* (2 409 m.). La baie profonde qui précède s'appelle baie de *Kalamata*. C'est l'ancien golfe de Messénie. Kalamata répond à l'antique *Pheræ*, plusieurs fois mentionnée dans Homère. Après avoir doublé le cap, on longe le golfe de *Marathonisi*, et l'on passe entre l'île d'*Elaphonisi* (des Cerfs) et l'île désolée de Cérigo, l'ancienne *Cythère*. Cythère doit surtout sa célébrité au culte de Vénus. D'après la mythologie, cette déesse, sortant des eaux, fut portée à Cythère sur un char de coquillages.

L'extrémité du cap *Malée*, également appelé cap *Saint-Ange*, est un rocher à pic où vit un ermite grec. On voit l'ermitage quelques minutes avant de doubler le cap. Souvent les commandants des navires font saluer le moine d'un coup de sirène. Par un temps clair, les montagnes de la *Crète* apparaissent vers le Sud-Est.

L'ILE DE CRÈTE ou de *Candie* (longueur, 260 kil. ; largeur, de 12 à 55) forme la limite méridionale de la mer Egée. C'est une île entièrement montagneuse, ayant pour massifs principaux : l'Ida, au Centre ; les montagnes Blanches, à l'Ouest ; le Lassithi, à l'Est. Les sommets y atteignent 2 470 mètres et sont souvent couverts de neige.

La Crète était renommée pour sa fertilité chez les anciens qui en vantaient surtout le vin et le miel. Habitée d'abord par les Pélasges, l'île reçut de bonne heure des émigrants chananéens venus de Syrie et d'Egypte, et, plus tard, des colons phrygiens. Aussi la religion y unissait dans le même respect les divinités orientales Moloch et Astarté, et le dieu Zeus des Grecs. Du reste, tous les dieux de l'Hellade furent d'abord honorés en Crète. Au temps d'Homère, la Crète comptait une centaine de villes. Le sage Minos sut étendre son empire sur tout l'archipel. Malgré l'obscurité de ces temps reculés, une chose certaine, c'est qu'en ce pays le génie grec a pris conscience de lui-même et habilement mis en œuvre, en les transformant, les connaissances qu'il avait reçues des peuples sémitiques. Les Crétois vécurent assez indépendants jusqu'à la conquête romaine (68 av. J.-C.).

Il est plusieurs fois question des Crétois et de leur pays dans la Bible. D'après Dom Calmet et de savants auteurs modernes, il faut reconnaître dans l'île de Crète le pays de *Caphtor*, la patrie première des Philistins (1). Il est question de la Crète dans le I[er] Livre des Machabées (x, xx). Des Crétois sont signalés à Jérusalem le jour de la Pentecôte (2). Dans le voyage que

(1) *Gen.* X, 14 ; *Deut.* II, 23, etc.
(2) *Act.* II, 11.

saint Paul fit de Césarée à Rome, le vaisseau longea la côte méridionale de l'île et atteignit *Bonsports*, où l'Apôtre conseillait de séjourner. Contre l'avis du Saint, on se remit en mer, mais bientôt survint une tempête qui entraîna le bateau jusqu'à la petite île de *Cauda*. Après sa première captivité, saint Paul s'arrêta en Crète. Il donna à l'île son disciple Tite comme évêque. Dans son épître à celui-ci, saint Paul cite ces paroles du Crétois Epiménide et du poète alexandrin Callimaque : « Crétois toujours menteurs, méchantes bêtes, ventres paresseux » (I, 12).

L'île compte aujourd'hui près de 300 000 habitants, dont 205 000 grecs orthodoxes, 90 000 musulmans, 600 catholiques latins, descendants de Français et d'Italiens, et 700 Juifs. Il y a eu plusieurs fois des troubles en Crète. Les escadres européennes occupèrent la Canée de 1897 à 1914. On parle surtout en Crète un dialecte grec mélangé d'italien.

Le port principal est la *Canée*, ville de 12 000 habitants, construite en 1252 par les Vénitiens, près de l'antique *Cydonia*, au nord-ouest de l'île. C'est là que résident un évêque grec et les consuls européens. A signaler l'enceinte quadrangulaire bâtie par les Vénitiens pour entourer la ville et le port, et de nombreuses maisons dont les portes sont ornées d'armoiries.

A 5 kilomètres à l'est de la Canée se trouve l'excellente rade de la *Sude*, où les plus gros vaisseaux peuvent trouver un abri.

M. Evans, savant anglais, a découvert ces dernières années, au nord de l'île, à *Cnosse* (Candie), ancienne résidence du roi Minos et patrie d'Epiménide, le fameux *Labyrinthe* de Dédale où, d'après la légende, le Minotaure était renfermé. Ce monstre, à tête de taureau et à corps humain, recevait d'Athènes le tribut annuel de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles. Guidé par le fil qu'Ariane, fille de Minos, lui avait donné, Thésée pénétra dans le Labyrinthe et tua le Minotaure.

Les petites îles qu'on laisse à droite sont celles de Caravi, Siphnos, Sériphos, Thermia, Saint-Georges d'Arbora, Zéa (au loin). A gauche, on voit le golfe de *Monembasie*, l'îlot de *Bèlo Poulo*, le golfe d'*Argos* ou de Nauplie, les îles d'*Hydra* et de *Poros*, la presqu'île de *Méthana*, qui semble détachée du continent, et l'île d'*Egine*. On aperçoit enfin, à gauche, l'île de **Salamine**, située à peu de distance du Pirée. Salamine est célèbre par la victoire que les Athéniens, commandés par Thémistocle, remportèrent sur l'armée de Xervès, roi des Perses (20 sept. 480 av. J.-C.).

Des eaux de Salamine, on aperçoit à droite, par-dessus le promontoire qui masque le Pirée, les monts Hymette,

Pentélique et Parnès ; plus près se voient le Lycabette et l'Acropole.

On entre dans le port du Pirée par un étroit goulet. Remarquer les deux pylônes presque submergés qui portaient, au XIVe siècle, des lions de marbre aujourd'hui à l'entrée de l'Arsenal de Venise.

LE PIRÉE

Le Pirée (80 000 hab.) ne prit de l'importance qu'au temps de Thémistocle. Ce général y creusa un grand port qu'il protégea par un énorme mur de plus de 11 kilomètres de développement. Ces fortifications furent reliées à celles d'Athènes, sous Cimon et Périclès, par les *Longs Murs*, entre lesquels passait la route appelée *Amaxitos*. Le Pirée fut ruiné au IIe siècle avant Jésus-Christ par le général romain Scylla.

La ville moderne est sans intérêt. A signaler : la présence de quelques catholiques et de deux Congrégations françaises parmi la population orthodoxe : pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, collège des Oblats de Saint-François de Sales de Troyes. La station du train électrique se trouve tout près du débarcadère. Il y a départ pour Athènes tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures, depuis le lever du soleil jusqu'à minuit passé. Le parcours se fait en vingt minutes ; 1re cl. aller et retour : 1 fr. 35 ; 2e cl. : 0 fr. 95.

Le train s'arrête, au sortir du Pirée, à la station de *Phaléron*, l'ancienne Phalère, unique port d'Athènes jusqu'au temps des guerres médiques. Cette plage est très fréquentée en été par les Athéniens. Un peu plus loin on traverse un petit ruisseau, le *Céphise* ou *Képhisos* qui doit toute son importance au fait d'avoir été chanté par les poètes anciens. La plaine est plantée de vignes et d'oliviers. On voit à droite la colline des *Muses* (ou *Museîon*), puis celle de l'*Acropole*. (Voir le plan d'Athènes, p. 702.)

Nous conseillons de descendre à la station du *Theseîon*, près du temple de Thésée, de visiter l'acropole et ses environs immédiats, et, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la ville moderne, de reprendre le train à la station *Omonia*, au centre de la ville, près de la place de la Concorde.

ATHÈNES

[*Voir le plan de la ville, p. 702.*]

HISTOIRE. — Il ne saurait être question de faire ici l'histoire détaillée de la Grèce. Voici donc seulement quelques dates importantes :

1650 environ av. J.-C., fondation d'Athènes par Cécrops (?).
1320 environ av. J.-C., règne de Thésée.
1200 environ av. J.-C., guerre de Troie.
668-583 av. J.-C., première guerre messénienne.
590 av. J.-C., lois de Solon.
510 av. J.-C., établissement de la république athénienne.
500-449 av. J.-C., guerres médiques.
490 av. J.-C., bataille de Marathon.
480 av. J.-C., bataille de Salamine.
444-429 av. J.-C., Périclès chef de la démocratie athénienne.
431-404 av. J.-C., guerre du Péloponèse.
371 av. J.-C., bataille de Leuctres.
362 av. J.-C., bataille de Mantinée.
146 av. J.-C., la Grèce est réduite en province romaine.
xve siècle ap. J.-C., la Grèce tombe au pouvoir des Turcs.
1821, commencement de la guerre de l'Indépendance.
1829, proclamation de l'indépendance de la Grèce.
1833, Othon, roi de Grèce.

Athènes (*Athènè*, Minerve), l'ancienne capitale de l'Attique et la patrie des lettres et des arts, aurait été fondée vers 1650 av. J.-C. par l'Egyptien *Cécrops*. Trois siècles après, Erecthée, un de ses premiers rois, qui passait pour fils de la Terre et de Vulcain, institua, dit-on, le culte de Minerve, à laquelle il dédia un temple sur la citadelle ou acropole. Plus tard, le héros Thésée, agrandit la ville au sud de la citadelle et en fit la capitale de douze cités. Les Pisistratides (VIe siècle av. J.-C.) élevèrent à Athènes un grand nombre de monuments, entre autres les temples d'Apollon et de Jupiter Olympien. Détruite par Xerxès en 480, Athènes fut rebâtie à la hâte par Thémistocle qui, grâce à la construction du port du Pirée, développa la puissance maritime de son pays. A cette époque, l'Acropole cessa d'être habitée et devint un lieu exclusivement sacré.

Cimon éleva le temple de Thésée, et peut-être celui de la Victoire Aptère ou sans ailes ; il bâtit les murs de l'Acropole, où il fit dresser par Phidias la statue d'Athènè Promachos (Minerve qui combat au premier rang). Mais ce fut Périclès (444-429 av. J.-C.) qui dota la capitale de ses plus beaux monuments : le *Parthénon*, l'*Erechtéïon*, les *Propylées*. En outre, il acheva les Longs Murs commencés par Cimon.

Parvenue ainsi à l'apogée de sa gloire, Athènes subit le joug de Lacédémone. Elle résista quelque temps, grâce à l'éloquence de Démosthène, à Philippe de Macédoine, mais elle finit par être subjuguée en 338 avant Jésus-Christ. Des embellissements lui furent encore donnés par des rois étrangers, ainsi par Antiochus Epiphane, qui, vers 174, avait continué la construction du temple de Jupiter Olympien. Puis ce fut, en 146 av. J.-C., la conquête romaine.

Saint Paul, venu à Athènes vers l'an 53 de notre ère, y convertit l'aréopagite Denis. Dès cette époque, Athènes eut un évêque. Son Université y attirait au IIIe siècle saint Grégoire le Thaumaturge, et en 335 saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nazianze et le prince impérial Julien qu'on devait bientôt surnommer l'Apostat.

Athènes avait jeté un nouvel éclat sous Adrien (117-138). Cet empereur acheva le temple de Jupiter Olympien, construisit deux temples, un gymnase, une stoa ou porte, et un aqueduc. A cette époque, de simples particuliers, comme Hérode Atticus, dotèrent la ville de nouveaux monuments. Ce fut le dernier rayon de gloire. Prise par les Goths en 267, Athènes acheva de tomber dans l'obscurité après que l'empereur Justinien eut fermé son Université. Elle ne se releva qu'au XIIIe siècle, lorsque les croisés en firent le siège d'un duché vassal du royaume de Thessalonique et de l'empire byzantin. Au XVe siècle, Athènes fut prise par les Turcs. Le doge de Venise Morosini l'assiégea en 1687, et détruisit en partie ses plus beaux monuments. Depuis la proclamation de l'indépendance de la Grèce (3 février 1830), Athènes, constituée capitale du nouveau royaume, s'est relevée peu à peu.

VISITE DES MONUMENTS. — Le plus pratique est de se rendre au *temple de Thésée* (près de la station du Theseïon), de monter à l'*Aréopage*, puis à l'*Acropole* où s

trouvent les admirables ruines de *Propylées*, du *Parthénon* et de l'*Erechtheïon;* enfin, de visiter, en descendant du côté du Sud, l'*Odéon* d'Hérode Atticus, le *théâtre de Dionysos* ou de Bacchus, le *temple de Jupiter Olympien* et le *stade*. Une route excellente relie ces divers monuments.

Le **temple de Thésée** se trouve à quelques pas à l'est de la station du Theseïon. C'est le monument le mieux conservé de l'antiquité, et son aspect majestueux, bien qu'il ne mesure que 32 m. 28 de longueur sur 13 m. 71 de largeur et 10 m. 38 de hauteur, nous montre avec quel art merveilleux les anciens produisaient des effets pleins de grandeur à l'aide des moyens les plus simples. Il fut construit par l'architecte Micon, au temps de Cimon (469-465 av. J.-C.), pour recevoir les restes du héros grec, vainqueur du Minotaure.

L'édifice, en marbre du Pentélique et en style dorique, se compose d'une *cella* entourée d'un péristyle ou colonnade, portant une architrave avec frise et corniche ornementées. La cella, ou intérieur du temple, comprenait le *pronaos* ou vestibule, et l'*opisthodomos* ou chambre de derrière. C'est du côté de l'Est que se trouvaient la façade et l'entrée principale. Les métopes de cette façade représentaient les exploits d'Hercule, ami de Thésée. Celles des faces latérales rappellent les hauts faits de Thésée : Thésée et le Minotaure, Thésée et le taureau de Marathon. La frise du pronaos représente un sujet resté mystérieux : un combat qui a lieu entre six divinités assises.

Au temps de Justinien, le temple de Thésée fut transformé en une église dédiée à saint Georges. On changea alors l'orientation du monument et on ouvrit une grande porte dans le mur de l'opisthodomos. Le toit est une restauration moderne.

L'**Agora** ou place publique ornée de portiques et de monuments, se trouvait, d'après certains auteurs, à 200 mètres à l'est du temple de Thésée ; d'après d'autres, au sud de l'Acropole.

Au sud-ouest du temple de Thésée s'élève la *colline des Nymphes*, dominée aujourd'hui par un observatoire. Le ravin situé à l'ouest de cette colline s'appelait autrefois *Barathron* ou abîme, parce qu'on y précipitait les criminels.

L'**Aréopage**, ou colline de Mars, est un rocher escarpé

qui se dresse entre la colline des Nymphes et l'Acropole. L'identification repose avec certitude sur les descriptions d'Hérodote et de Pausanias. Un escalier de seize marches taillé dans le roc aboutit à un banc également taillé dans le roc, où l'on distingue trois sièges disposés en demi-cercle et tournés vers le Sud. Les deux blocs qui s'élèvent à l'Est et à l'Ouest sont peut-être ceux où s'asseyaient l'accusateur et l'accusé.

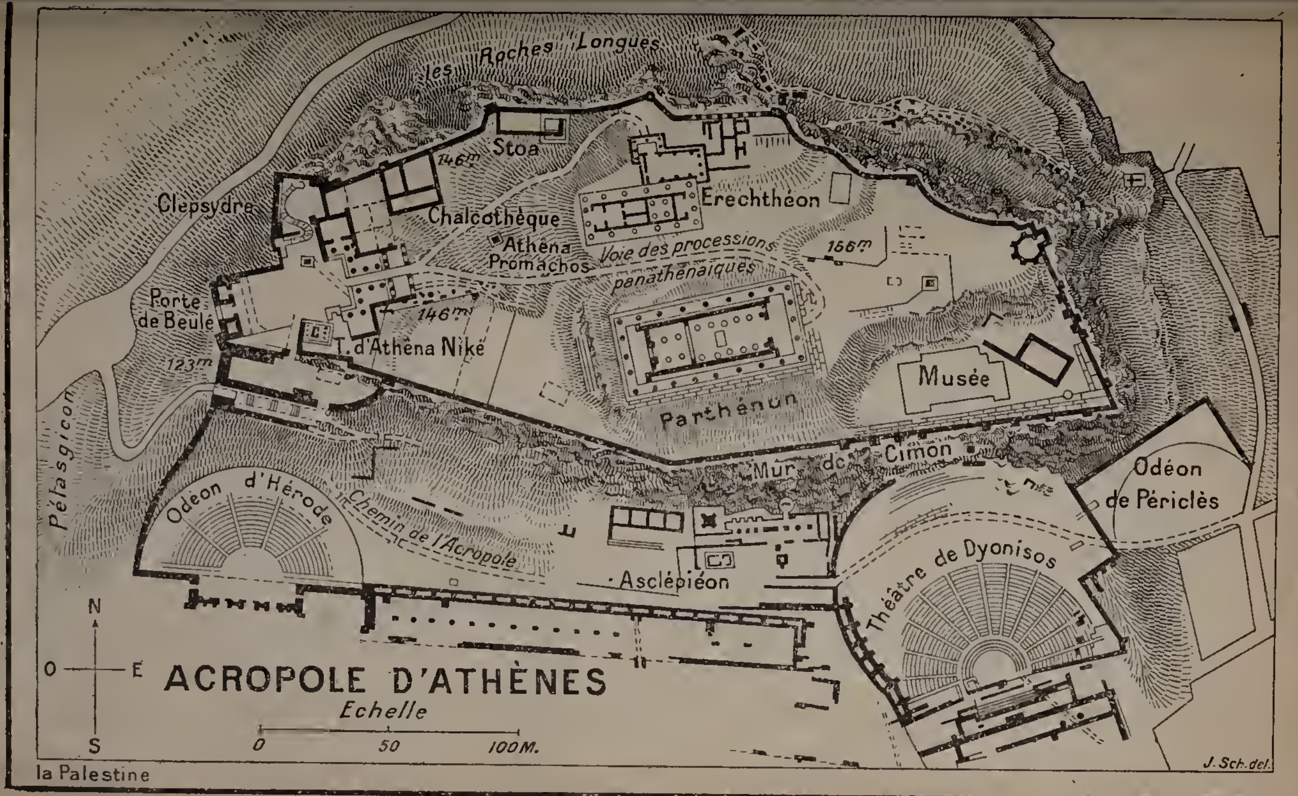
La colline de l'Aréopage donna son nom à un tribunal aux attributions judiciaires et politiques, et célèbre par sa sagesse. Il siégeait en plein air et pendant la nuit. *Saint Paul*, après avoir discuté sur l'Agora avec des épicuriens et des stoïciens, fut mené à l'Aréopage (1) et fit devant le célèbre tribunal son fameux discours sur le *Dieu inconnu* (2).

Le *Pnyx*, place publique où les Athéniens tenaient leur assemblée générale, était situé sur la colline qui fait suite, au Sud-Ouest, à celle de l'Aréopage. L'enceinte affecte la forme d'un hémicycle qui tourne sa partie arrondie vers cette dernière colline. La tribune se trouvait sur le point culminant. On y montait de chaque côté par six marches. L'orateur avait devant lui l'Aréopage, et, à sa droite, l'Acropole. C'est en cet endroit qu'Eschine et Démosthène ont harangué le peuple. Quant au Pnyx primitif, où s'est fait entendre la voix de Thémistocle, de Périclès et d'Alcibiade, il se trouvait sur le versant opposé de la colline, derrière la tribune du nouveau.

On voit du sommet de l'Aréopage, dans la direction du Sud, trois portes qui ouvrent sur des chambres souterraines appelées, on ne sait pourquoi, *prison de Socrate*. Certains ont proposé d'y reconnaître le Prytanée de Thésée. Au-dessus de ces chambres, la *colline des Muses* (ou *Museïon*), presque aussi élevée que l'Acropole, est dominée par un vaste monument qui date des années 114-116 : le

(1) Depuis la Renaissance, certains auteurs ont soutenu que l'Apôtre avait été conduit, non pas sur la colline de Mars, mais au Portique Royal, qui se trouvait sur l'Agora, et où les Aréopagites se réunissaient pour toutes les causes autres que les causes criminelles. Ce sentiment est contraire à celui de toute l'antiquité chrétienne.

(2) *Act.* XVII, 16-33.



ACROPOLE D'ATHÈNES
Echelle
0
50
100M.
N
S
O
E
les Roches Longues
Stoa
146m
Clepsydre
Chalcothèque
Athéna Promachos
Erechthéon
Voie des processions panathénaïques
156m
Porte de Beulé
146m
T. d'Athéna Nikè
123m
Parthénon
Musée
Pélasgicon
Mur de Cimon
Odéon de Périclès
Odéon d'Hérode
Chemin de l'Acropole
Asclépiéon
Théâtre de Dyonisos
J. Sch. del.
la Palestine

tombeau de Philoppapos. Celui-ci était petit-fils d'Antiochus IV Epiphane, roi de Commagène, et fut détrôné par l'empereur Vespasien.

L'Acropole est un rocher isolé s'élevant à 156 mètres au-dessus de la mer et dont le plateau mesure environ 300 mètres sur 150. Comme le nom l'indique, l'Acropole était la ville haute, autour de laquelle courait l'enceinte fortifiée. La première acropole d'Athènes, celle des Pélasges fut ruinée par Xerxès. Thémistocle, Cimon et Périclès la réédifièrent et y élevèrent des chefs-d'œuvre d'architecture dont les débris eux-mêmes nous paraissent encore admirables. Quelle impression ne devaient pas produire les monuments avant leur ruine, survenue au XVIIe siècle!

On appelait **Propylées** l'escalier et le portique somptueux par où l'on montait à l'Acropole. Au milieu, un chemin en pente douce permettait aux chars et aux cavaliers de passer. On pénétrait dans l'enceinte sacrée par cinq entrées garnies de portes de bronze. Les travaux de construction dirigés par l'architecte Mnésiclès, furent commencés sous Périclès en 432 avant Jésus-Christ, et durèrent cinq ans. Ce monument était préféré par les anciens au Parthénon lui-même. Malheureusement, il n'est conservé que d'une manière imparfaite. Les ducs d'Athènes y avaient établi un château fort au moyen âge. Dans la suite, les Turcs le transformèrent en un dépôt d'armes et une poudrière que firent sauter une première fois la foudre, en 1656, et une deuxième fois une bombe vénitienne (1687). Le monument disparaissait complètement sous les débris des constructions postérieures, lorsqu'il fut découvert en 1853 par le Français Beulé, alors pensionnaire de l'École d'Athènes.

Le petit *temple de la Victoire sans ailes* se trouve à droite et à mi-montée des Prolypées, sur une terrasse haute de 8 mètres. Sa disposition oblique, par rapport à la façade des Prolypées, fait croire qu'il est antérieur à Périclès. La construction en était très élégante. Sous le nom de Victoire les Athéniens prétendaient honorer Minerve. Le surnom d'Aptère, ou sans ailes, fut sans doute ajouté à une époque postérieure, lorsque l'usage eut prévalu de représenter la Victoire avec des ailes.

Le **Parthénon**, la merveille de l'architecture grecque fut construit sous Périclès, entre 444 et 436 avant Jésus-

Christ par les architectes Callicrate et Ictinos, et fut décoré par Phidias. C'était un temple dédié à Minerve Vierge (en grec *Parthénê*). Bâti en style dorique, il mesurait 74 mètres sur 35. Le fronton oriental représentait la naissance de Minerve, et le fronton occidental la victoire remportée par cette déesse sur Neptune. Sur la frise qui régnait autour de la cella était figurée la fête des Panathénées.

Lord Elgin a fait transporter cette frise presque tout entière au Musée Britannique (1803). Il ne reste en place que la partie occidentale, représentant de jeunes Athéniens qui se préparent pour la fête. Dans le sanctuaire ou cella, se trouvait la Minerve de Phidias, statue en or et en ivoire mesurant 37 pieds de hauteur (12 m.). On y avait employé pour 40 talents d'or, soit environ pour 3 millions de francs. Enlevée du temple sous Justinien, la statue alla sans doute rejoindre d'autres chefs-d'œuvre sur l'Hippodrome de Constantinople.

Le Parthénon fut converti, l'an 630, en église grecque sous le nom d'église de la *Sagesse* ou de *Sainte-Sophie*. Les nouveaux architectes construisirent une abside sous le péristyle oriental, et le naos du temple devint l'église, qui reçut une décoration de peintures murales dont il reste encore des traces. Les Turcs firent du monument une mosquée. Nous avons déjà dit comment le Parthénon fut détruit en 1656 et en 1687.

L'Erechtheïon était un ancien sanctuaire élevé par Erechthée, au nord de l'emplacement du Parthénon. Il comprenait deux parties : le temple de Minerve Polias, où était conservée l'antique statue de Minerve, que l'on disait tombée du ciel, et celui de Pandrose, fille de Cécrops, et première prêtresse de Minerve. Selon Hérodote, l'Erechteïon renfermait un olivier que Minerve avait donné à la ville. On y montrait aussi les tombeaux de Cécrops et d'Erechtée. Un escalier permettait de descendre du temple de Minerve dans celui de Pandrose. Les Athéniens considérèrent toujours l'Erechtheïon comme le sanctuaire le plus vénérable de leur cité. L'édifice actuel, bâti suivant le mode ionique, n'était pas encore achevé l'an 409 avant Jésus-Christ. Du côté de l'Est, le portique des *Cariatides*, aujourd'hui restauré, offre un merveilleux modèle de grâce et d'harmonie. Les statues de jeunes filles représentent probablement les

jeunes prêtresses de Minerve Polias. Comme une inscription en fait foi, l'Erechtheïon devint, à l'époque byzantine, une église dédiée à la Mère de Dieu. Les Turcs transformèrent cet édifice en harem.

L'Odéon d'Hérode Atticus, qui se trouve sur la pente Sud-Ouest de l'Acropole, est le monument de ce genre le plus grand de toute la Grèce. Il fut construit sous les Antonins par le rhéteur Hérode Atticus, en mémoire de sa femme Appia Regilla. Son diamètre intérieur est de 78 mètres ; il pouvait contenir 6 000 personnes.

En descendant vers l'Est, jusqu'au théâtre de Dionysos ou de Bacchus, on longe le *portique d'Eumène*, qui, en cas de pluie, servait de refuge pendant les représentations. La plaine qui s'étend au sud de ce portique marquerait, d'après certains auteurs, l'emplacement de l'Agora, que la plupart croient retrouver au nord de l'Acropole.

Théâtre de Dionysos ou de Bacchus. Ce théâtre, qui pouvait contenir 30 000 spectateurs, fut construit en bois vers l'an 500 avant Jésus-Christ, puis rebâti en pierre vers 340 avant Jésus-Christ. Au-dessus de l'édifice s'ouvrait une caverne dédiée à Bacchus. C'est dans le théâtre de Bacchus que furent représentés les *chefs-d'œuvre tragiques ou comiques* d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane.

L'hémicycle situé un peu au nord-est du théâtre de Bacchus passe pour l'*Odéon* construit par Périclès. Plus bas, à l'est de l'Acropole, se voit le **monument chorégique de Lysicrate**, souvent appelé Lanterne de Démosthène. C'est une rotonde en marbre blanc, posée sur un socle carré et surmontée d'une sorte de fleuron. Ce monument, de style corinthien, fut élevé l'an 355 avant Jésus-Christ. On appelait *chorège*, chez les Athéniens, le citoyen qui se chargeait de la représentation d'un chœur complet dans une tragédie ou une comédie mise au concours. Quand un chorège avait gagné le prix, on lui décernait un trépied en bronze que l'on plaçait solennellement, soit dans un temple déjà bâti soit dans un édifice construit à cet effet, et appelé monument chorégique.

A quelques minutes au sud-est du monument de Lysicrate se voit une arcade en plein-cintre portée par deux piliers carrés, et surmontée d'un étage avec niches et fron

ton : c'est l'*Arc d'Adrien*. Il donnait accès dans la *Ville d'Adrien* ou Adrianopolis. Du côté du Nord-Ouest, une inscription porte : « C'est ici l'Athène de Thésée, l'ancienne ville », et une autre sur la frise Sud-Est : « C'est ici la ville d'Adrien, et non celle de Thésée. »

L'arc d'Adrien se trouvait tout près de l'angle Nord-Ouest du **temple de Jupiter Olympien.** Commencée par Pisistrate en 530 avant Jésus-Christ, la construction de ce temple fut reprise quatre siècles plus tard par Persée, roi de Macédoine, et Antiochus Epiphane, roi de Syrie († 164 av. J.-C.), et ne fut terminée que par Adrien (117-138 ap. J.-C.). L'édifice mesurait 108 mètres sur 52. Les colonnes du double péristyle, au nombre de 120, avaient 1 m. 98 de diamètre et 18 m. 28 de hauteur. L'architecte romain employé par Antiochus Epiphane avait commencé par détruire tout le travail de ses prédécesseurs. C'était donc une œuvre exclusivement romaine que l'énorme temple terminé par Adrien.

Le **Stade Panathénaïque** se trouvait sur la rive gauche de l'Ilissus, au pied des derniers contreforts de l'Hymette. L'arène mesurait 235 mètres de longueur sur 41 mètres de largeur. Les spectateurs étaient assis sur les deux tertres naturels qui la bordaient. Réparé par Lycurgue 350 ans avant Jésus-Christ, le Stade fut orné de sièges pour 5 000 spectateurs par Hérode Atticus. Il a été reconstruit en 1895, grâce aux libéralités de M. Abéroff. En 1896, on y a inauguré de nouveaux jeux olympiques.

Avant de parler de la ville moderne, disons un mot de la *Tour des Vents*, située au pied de l'Acropole, du côté du Nord, au commencement de la rue d'Eole. C'est un monument octogone, tout en marbre blanc, où étaient installés une girouette, un cadran solaire et une horloge hydraulique. Selon Vitruve, la girouette était constituée par un triton de bronze qui tournait sur un pivot.

LA VILLE MODERNE. — Athènes (120 000 hab.), capitale du nouveau royaume de Grèce, est le siège d'un archevêque orthodoxe et du Saint-Synode, qui exerce une autorité suprême sur les évêques de tout le pays. La visite de la ville moderne offre peu d'intérêt. Les rues, généralement propres et droites, sont bordées de maisons et d'édifices

où l'on a cherché à imiter les anciens monuments. Nous signalons les édifices modernes les plus intéressants.

Le *palais royal*, qui s'élève au pied du Lycabette, au croisement de la rue du Stade et de la rue d'Hermès, est un vaste édifice quadrangulaire à l'aspect lourd et monotone. On remarquera le jardin anglais, situé au sud du palais, et qui est d'un entretien fort coûteux sous un pareil climat.

A l'angle nord-ouest du palais royal, on prendra le boulevard de l'Université, et, après une marche d'environ 400 mètres, on trouvera successivement sur la droite : *l'église catholique Saint-Denis*, qui sert de cathédrale à l'archevêque latin, l'*Académie* et l'*Université*. Ce dernier édifice, élevé en 1837 par l'architecte danois Hansen, passe pour le monument de la ville moderne le mieux réussi.

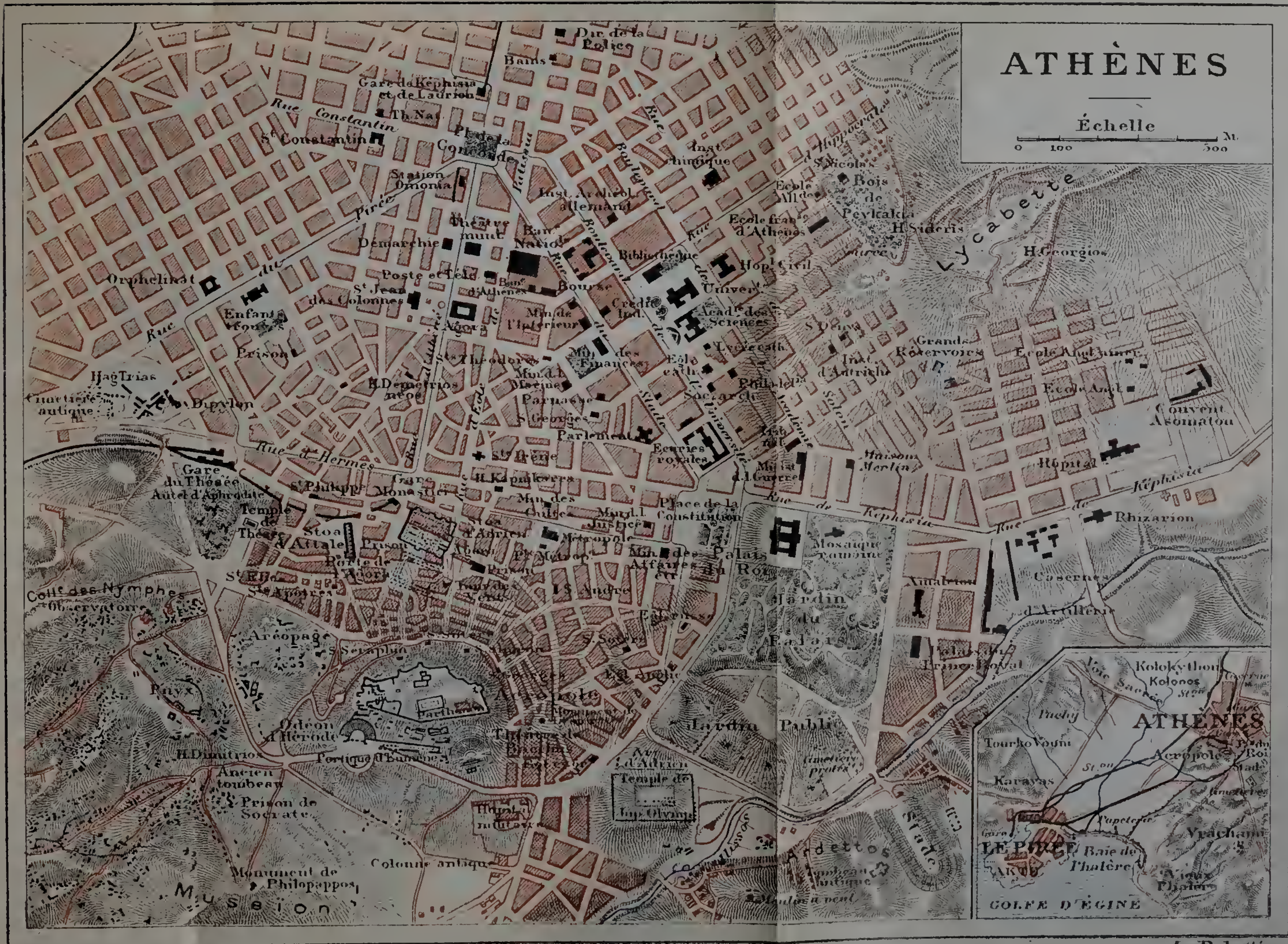
L'*Ecole française d'Athènes* est installée à 400 mètres environ de l'Université hellène, sur les premières pentes du Lycabette. (Pour s'y rendre, prendre la rue d'Esculape.) Cet institut national a été fondé en 1846 par M. de Salvandi. Il se compose de six membres choisis au concours parmi les jeunes agrégés de l'Université de France. Chaque membre, nommé pour trois ans, est tenu d'envoyer deux mémoires sur des sujets se rapportant à l'histoire, à la philologie ou à l'archéologie grecques.

Le *Musée* se trouve au nord de la ville, à l'est de la rue de Patissia, peu après la Direction de la Police. La visite en est un peu décevante : une grande partie des objets d'art trouvés en Grèce ont été transportés aux musées de Londres, de Paris et d'autres villes. Il faut ajouter que des musées locaux ont été fondés sur divers points de la Grèce pour recevoir les objets trouvés sur place.

DU PIRÉE A SMYRNE (199 MILLES)

[*Voir la carte de l'Archipel, p. 740.*]

Le bateau longe la petite baie de Phalère. A ce moment, on a une belle vue sur l'Acropole et sur la colline des Muses. On passe bientôt entre l'îlot de Phléva et le cap Zoster, dominé par l'Hymette ; puis, laissant à gauche l'îlot d'Arsida, la petite baie de Saint-Nicolas et l'île de *Patrocle* (du nom d'un amiral macédonien qui avait fait de cette île une station fortifiée), on arrive, après deux


ATHÈNES
Échelle
0 100 500 M.
Lycabette
Rue Constantin
St Constantin
Station Omonia
Démarchie
Orphelinat
Enfants trouvés
Prison
Dipylon
Quartier antique
Rue d'Hermès
Gare du Thésée
Autel d'Aphrodite
Temple de Thésée
Stoa d'Attale
Golfe des Nymphes
Observatoire
Aréopage
Pnyx
Odéon d'Hérode
H. Dimitrios
Ancien tombeau
Prison de Socrate
Monument de Philopappos
Musée
Colonne antique
Portique d'Eumène
Parthénon
Temple de Jup. Olymp.
Jardin Public
Ardettos
Stade
Jardin du Palais
Palais du Roi
Place de la Constitution
Parlement
Écuries royales
Bibliothèque
Univer.
Acad. des Sciences
Bois de Pevkakia
H. Georgios
Grands Réservoirs
Convent Asomatou
Hôpital
Rhizarion
Casernes d'Artillerie
Rue de Képhisia
Maison Merlin
Mosaïque romaine
Kolokythou
Kolonos
ATHÈNES
Acropole
Tourkovouni
Karayas
LE PIRÉE
Baie de Phalère
Vieux Phalère
GOLFE D'EGINE

E. Ruzé Gr.

heures de navigation depuis le Pirée, au cap *Sunium* ou *Colonnes*, qui marque l'extrémité sud de l'Attique. Sunium est célèbre par son temple dorique de Minerve. Il reste encore de ce monument quinze colonnes debout qu'on aperçoit de la mer. Le promontoire de Sunium est déjà mentionné par Homère comme un lieu sacré. Il s'y faisait une joute navale à l'occasion des petites Panathénées.

Le navire remonte le canal de *Zéa*, bordé à droite par l'île de ce nom (l'ancienne *Kéos*, patrie du poète Simonide et du philosophe Ariston), et à gauche par l'île dénudée de *Macronisi*, appelée par les anciens île d'Hélène, en souvenir, dit Pausanias, du séjour qu'y fit cette princesse après la guerre de Troie. On s'engage ensuite dans le canal d'Oro, entre les hautes montagnes de l'*Eubée* (Nègrepont) et l'île d'*Andros*. Andros (du nom d'un général crétois) est la plus septentrionale des Cyclades. Après avoir dépassé cette île, on gagne la haute mer. La première île qui se présente à droite est Chio.

Chio, colonisée par des Pélasges et des Crétois du XVIe au XIVe siècle avant Jésus-Christ, fut subjuguée par les Perses ; puis, après une période d'indépendance, par les Macédoniens et les Romains. Hérode le Grand fit à ses habitants des présents somptueux. Au temps de Constantin, l'île perdit sa vie politique. Disputée par les Sarrasins, les Turcs, les Grecs, les Vénitiens et les Génois, elle fut définitivement soumise par les Ottomans au XVIIIe siècle. Chio ne prit d'abord aucune part à la guerre de l'indépendance grecque. Mais, en 1822, ses habitants s'étant révoltés, à l'instigation des Grecs de Samos, 30 000 d'entre eux furent massacrés ou réduits à l'esclavage par les Turcs. Signalons enfin le violent tremblement de terre qui, du 3 au 5 avril 1881, fit à Chio près de 30 000 victimes.

L'île a 50 kilomètres de longueur sur une largeur variant de 14 à 30. Le climat en est doux et salubre. Elle compte aujourd'hui 60 000 habitants, en majeure partie chrétiens, qui vivent aisément des richesses du sol : blé, vin, olives, oranges, etc. Le principal revenu est tiré du *mastic*, sorte de gomme que l'on récolte en pratiquant des incisions dans le lentisque. Pour cette raison, les Turcs ont donné à l'île le nom de Sakiz-Adassi ou île du mastic. Les habitants de Chio ont, paraît-il, l'esprit aventureux. Selon un proverbe

de l'Archipel, « un Chiote sage est aussi rare qu'un cheval vert ».

La capitale, *Chio* ou Kastro, à l'est de l'île, conserve un vieux château génois. Au nord de la ville, un rocher près de la mer marquerait, au dire des Chiotes, le lieu de la naissance d'Homère.

On passe près de la pointe septentrionale de l'île, ou cap Saint-Nicolas, et l'on aperçoit dans le lointain le cap Kara-Bournou (cap Noir, anc. cap. Melaena), qui commande l'entrée du golfe de Smyrne.

Le **golfe de Smyrne** s'enfonce très profondément, abrité au Nord par le Sipyle, à l'Est par le Pagus et au Sud par le Mimas (1 200 m.). Il a une longueur de 53 kilomètres et une largeur variant de 8 à 24. Sur la gauche, on aperçoit bientôt les salines du promontoire de Karadja Fokia, petites buttes blanches où se trouvait l'antique *Phocée*, dont les marins vinrent coloniser Marseille, vers l'an 600 avant Jésus-Christ. On laisse à droite l'île de *Macronisi*, plusieurs îlots, puis la presqu'île et la petite île de *Clazomène*, patrie du philosophe Anaxagore. Il y a aujourd'hui à Clazomène un lazaret où se font les quarantaines. A partir de là, le navire se dirige directement vers l'Est et longe d'assez près le rivage à droite. On entre bientôt dans l'arrière-golfe de Smyrne. La ville apparaît alors avec ses blanches maisons en amphithéâtre, qui se détachent sur le vert sombre des cyprès du cimetière, et que domine le *mont Pagus* avec sa citadelle génoise. Avant d'arriver au port, on aperçoit sur la droite deux pics élevés appelés les Deux-Frères, et plus près, à l'extrémité d'une pointe sablonneuse, la forteresse turque de Sandjak Kaléh. Au nord de la ville, le faubourg de Cordelio ; au sud, celui de Geuztépé.

SMYRNE

Smyrne compte environ 350 000 habitants, dont 30 000 catholiques latins ; la majorité est de race et de religion grecques, circonstance qui lui vaut de la part des Turcs l'épithète d'*infidèle* (Djiaour Ismir). D'autres qualificatifs lui ont été donnés au cours des siècles : l'Aimable, la Couronne de l'Ionie, la Perle de l'Orient. Les chrétiens habitent le bord de la mer ; les Turcs, la partie haute de la ville. On fait à Smyrne le commerce des tapis turcs, de la soie, des figues et des raisins secs.

Les origines de la ville sont assez confuses. Patrie d'Homère, selon quelques auteurs, et dérivée d'une colonie éolienne, elle fut ruinée par les Lydiens au VIIe siècle avant Jésus-Chist, et ne se releva que quatre siècles plus tard avec Lysimaque, général d'Alexandre. Lysimaque en fit la plus belle ville de l'Asie Mineure. Elle possédait un temple en l'honneur d'Homère et une école de philosophie très renommée. De bonne heure, le christianisme s'y implanta. Son premier évêque, saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Evangéliste, subit le martyre au milieu du stade, le 23 février 155.

Les principales curiosités de Smyrne sont :

1° Le *Bazar* ou Bézestein, un des plus pittoresques de l'Orient.

2° Le *Pont des Caravanes*, à trente minutes du quai, dans la direction de l'Est. Il est construit sur le Mélès (?), rivière qui a fait souvent donner à Homère le nom de *mélésigène*. A côté du pont, une vaste esplanade sert de lieu de rendez-vous le vendredi et le dimanche. Là déchargent les nombreuses caravanes de chameaux qui viennent de l'intérieur de l'Asie. On voit sur cette place les costumes les plus variés.

3° Le *mont Pagus* (Kizil Dagh), dont la forteresse génoise a succédé, au XIIIe siècle, à une forteresse plus ancienne. Du quai, il faut une bonne heure pour s'y rendre à pied. Au sud de la forteresse se trouvait le *stade*, aujourd'hui presque méconnaissable, où saint Polycarpe subit le martyre. Les Pères Capucins en ont récemment fait l'acquisition. Sur le côté nord du stade se voyait encore, il y a quelques années, des ruines importantes qui devaient avoir appartenu à l'ancienne église de Saint-Polycarpe. Du sommet du Pagus, on jouit d'une belle vue sur Smyrne, mais la vue est encore plus belle du haut de la colline qui porte le village fanatique des Moadjirs, au sud-est de Smyrne. On se rendra en ce dernier endroit par le bazar.

Smyrne possède une nombreuse colonie européenne. Il y a un délégué apostolique latin. Signalons ses nombreux établissements catholiques : Pères Capucins de l'église Saint-Polycarpe, Pères Franciscains de l'église Sainte-Marie, collège des Lazaristes (près du port), pensionnat des Sœurs de Sion (près du quai, mais plus au Nord, en face du 2e poste de douane qui est sur le bord de la mer), Salésiens, Frères

des Ecoles Chrétiennes, Sœurs de Charité, Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, etc.

ÉPHÈSE

Le voyage à Éphèse peut très bien se faire en un jour. On prendra le train à 7 heures du matin pour Ayassoulouk (ligne de Smyrne à Aïdin-Guzelhissar), et le soir on repartira d'Ayassoulouk à 3 heures. Ce sont les deux seuls trains. Trajet en deux heures et demie. Stations de *Paradis* (6 kil.), *Cazamir* (14 kil.), *Djimovassi* (21 kil.), *Dévélikeuï* (28 kil.), *Kayas* (36 kil.), *Trianda* (43 kil.), *Tourbali* (48 kil.), *Djélat Café* (59 kil.), *Kos Bounar* (66 kil.), *Ayassoulouk* (77 kil.).

AYASSOULOUK, petit village grec d'environ 200 habitants, occupe un des emplacements primitifs d'Ephèse. Son nom paraît venir des mots grecs prononcés à la moderne : *Agios Theologos* (le Saint Théologien, c'est-à-dire saint Jean). Sur la colline qui domine le village se voient les restes d'une vieille forteresse.

Pour aller d'Ayassoulouk aux ruines d'Ephèse (environ 3 kil. 1/2 de distance, direction de l'Ouest), on peut prendre un cheval ou une carriole turque que l'on demandera à l'hôtel en face de la gare. Tout près du village, le chemin laisse à droite, au pied de la colline, une immense mosquée du XVe siècle, et plus près, dans la même direction, une mare rectangulaire qui semble marquer l'emplacement de l'ancien *temple de Diane.*

EPHÈSE, d'abord simple marché fondé par les Phéniciens entre le mont Coressus et le fleuve du Caïstre, près de l'embouchure de ce dernier, fut de bonne heure habitée par les Cariens et les Lydiens. Plus tard, elle devint la capitale de la confédération ionienne, et, sous les Romains, la métropole du diocèse de l'Asie. Dans le monde ancien, elle était célèbre par la magnificence de ses édifices, dont le plus beau, le *temple de Diane*, était considéré comme une des sept merveilles de l'univers. Ce temple, incendié par Erostrate, 356 ans avant Jésus-Christ, demanda deux cent vingt ans pour sa reconstruction. Il en est plusieurs fois question dans les Actes des Apôtres. Le christianisme fut prêché à Ephèse par *saint Paul*, qui y fit un séjour de trois ans (vers 55-58). Le Juif Apollos, bien qu'il connût seulement le baptême de Jean, avait préparé cet apostolat par la prédication de Jésus. Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Eusèbe et toute la tradition historique après eux témoignent du séjour prolongé que fit à Ephèse l'apôtre *saint Jean*, dont le tombeau y fut longtemps connu et vénéré. Dans cette ville, qui avait été un des centres les plus importants de la primitive Eglise, se tinrent *quatre Conciles*. Les deux plus célèbres sont celui de 431

(3e œcuménique) tenu contre les Nestoriens, et celui de 449, appelé Brigandage d'Ephèse, qui approuva les erreurs d'Eutychès.

L'Ephèse gréco-romaine, celle que virent saint Paul et saint Jean, se trouvait assez loin de la colline d'Ayassoulouk et du temple de Diane, jadis sur le bord de la mer. On s'était rapproché de celle-ci à mesure qu'elle avait fui, et la ville s'était installée là où apparaissent aujourd'hui les ruines les mieux conservées.

Nous visiterons ces ruines en suivant la direction générale Nord-Sud. Entrés par la porte du Coressus, et marchant un moment vers l'Ouest, nous longeons le *stade* qui se trouve à notre gauche, puis nous tournons vers le Sud-Ouest et nous arrivons, 400 mètres plus loin, aux ruines de la *Double-Eglise*. Ce monument, de 88 mètres de long sur 33 mètres de large, se compose, comme le nom l'indique, de deux églises se faisant suite, et circonscrites par un même mur extérieur. L'une était sans doute dédiée à la Sainte Vierge et l'autre à saint Jean (?). C'est probablement en cet endroit que se réunirent les Pères du Concile, le 22 juin 431, pour proclamer la maternité divine de Marie. En continuant dans la même direction Sud-Ouest, on voit les ruines d'un grand *gymnase* mesurant 155 mètres de longueur. La salle centrale, dite *Ephebeïon*, avait 37 mètres sur 20. Saint Paul était peut-être dans une des dépendances de ce monument quand il enseigna pendant deux ans dans la salle où le rhéteur Tyrannus donnait ses leçons (1). Du grand gymnase, une rue, magnifiquement pavée et bordée de colonnes, conduit dans la direction Sud-Est, en longeant l'*agora* à droite, jusqu'au grand *théâtre*. Celui-ci est adossé à la colline du Prion et fait face à la mer. Il pouvait contenir 25 000 spectateurs. On voit encore de beaux restes de la scène sur laquelle monta le greffier public pour calmer l'émeute causée par l'orfèvre Démétrius (2). Si nous suivons dans la direction du Sud la voie qui passe devant le théâtre, nous laissons à droite l'agora, puis une *bibliothèque publique*. A ce point, nous obliquons à gauche, et, contournant le mont Prion, nous trouvons bientôt à droite un *temple romain* ; plus loin, à gauche, un petit *odéon* ; enfin, du même côté, les ruines importantes du gymnase de l'Opistholépré, et, à droite, celle d'un château d'eau. De cet endroit, un sentier mène directement vers le Nord, à la station d'Ayassoulouk.

Avant de quitter Ephèse, mentionnons un fait intéressant. Sur des indications fournies par le récit des visions de la Sœur Catherine Emmerich (publié en 1852), les Pères Lazaristes français de Smyrne ont découvert, à 1 h. 1/4 environ au sud des

(1) *Act.* XIX, 9.
(2) *Ibid.*, XIX, 23-40.

ruines d'Ephèse, sur les hauteurs du Bulbul Dagh (mont du Rossignol), un petit monument appelé par les indigènes Panaghia Capouli (Porte de la Toute Sainte). Cet édifice, vénérable par sa haute antiquité, serait, d'après plusieurs, *la maison même de la Très Sainte Vierge*. Suivant cette opinion, Marie aurait accompagné l'apôtre saint Jean à Ephèse et y serait morte. (Voir p. 208 et suiv.)

DE SMYRNE AUX DARDANELLES (139 MILLES)

Au sortir du golfe de Smyrne, on prend la direction du Nord. Après deux heures de navigation, on pénètre dans le canal qui sépare l'île de Mitylène du continent. On voit bientôt à gauche Mételin, la capitale.

Mitylène, l'ancienne *Lesbos*, est la plus grande des îles de l'Archipel. Elle compte environ 100 000 habitants, dont 20 000 résident dans la capitale. Lesbos se glorifiait d'avoir donné naissance aux poètes Arion et Alcée, à la fameuse Sapho (VIe s. av. J.-C.) qui a laissé son nom au vers saphique, à l'historien Théophane et au philosophe Théophraste. Signalons un événement contemporain : l'occupation de Mételin par les troupes françaises en septembre 1901.

Un promontoire avancé, au nord-ouest de l'île, porte la petite ville de Molivo, l'antique *Méthymne*. On tourne vers l'Ouest et on double bientôt le cap Baba, l'ancien promontoire du *Lectum*, mentionné dans Homère et où, croyait-on, Agamemnon avait dressé un autel. Une petite forteresse turque, au-dessous d'un village bâti en amphithéâtre, marque la pointe du cap. Tout droit, au Nord, on aperçoit l'îlot de Ténédos, et au Nord-Ouest la grande île de Lemnos, au double sommet volcanique. Deux heures après avoir doublé le cap Baba, on entre dans le canal de Ténédos, entre cette île et le continent.

Ténédos mesure 9 kilomètres sur 5. Elle est dominée par le mont Saint-Elie. Sa capitale, peuplée de Turcs et de chrétiens, offre de la mer un coup d'œil pittoresque. L'île servit de retraite aux Grecs, après qu'ils eurent simulé l'abandon du siège de Troie. Vivement disputée au moyen âge entre les Génois et les Vénitiens, elle fut prise au XVe siècle par Mahomet II. En 1820, le Grec Canaris incendia la flotte turque dans les eaux de Ténédos.

La **campagne de Troie** se trouve en face de Ténédos. Supérieurs par la richesse et la civilisation aux habitants de la Grèce, les Troyens avaient de commun avec eux la race, la religion, la langue et les mœurs. Les deux peuples frères, mais frères ennemis, devaient en venir aux mains. Pâris, fils de Priam, roi de Troie, ayant enlevé Hélène, femme du roi de Sparte, Ménélas, ce fut le signal de la guerre. A la tête des Grecs confédérés, Agamemnon, frère de Ménélas, vint assiéger la ville de Troie (vers 1200 av. J.-C.). Le siège dura dix longues années, par suite des rivalités entre les chefs. Enfin, Troie fut prise par ruse et entièrement détruite. Dans l'*Iliade*, Homère (1 000 ans av. J.-C.) a chanté cette guerre ou plutôt l'épisode qui pouvait tout compromettre : la querelle d'Agamemnon et d'Achille.

L'emplacement de Troie a varié avec les époques. M. Schliemann a découvert à *Hissarlik* les ruines superposées de quatre villes antérieures à l'ère chrétienne, et dont la deuxième en date est celle qui fut assiégée par Agamemnon. Le même savant a exhumé à Bounar Bachi la ville de Troie du temps des rois de Lydie ; enfin, à Eski Stamboul, la ville de Troie ou *Alexandria Troas*, fondée par Antigone au IVe siècle avant Jésus-Christ. Celle-ci devint un évêché dès le premier siècle de notre ère. Du bateau on peut apercevoir, mais difficilement, le petit port ensablé d'Alexandria Troas, au sud du promontoire de Tousfalik Bournou, au moment où l'on pénètre dans le canal de Ténédos.

Les petites îles basses situées au nord de Ténédos sont appelées par les Turcs *Iles des Lapins*. Ce sont les Calydnes des anciens. On laisse au loin, à l'Ouest, l'île de *Lemnos* (25 000 hab. ; forges de Vulcain et des Cyclopes selon la légende), et au Nord-Ouest les îles d'Imbros et de Samothrace. Le mont Saoce (2 000 m.), point culminant de cette dernière île, apparaît au-dessus d'Imbros. On longe une falaise surmontée par des moulins jusqu'au cap et à la petite ville de *Iéni Chéhir* (nouvelle ville). C'est l'ancienne *Sigée*, où abordèrent Hercule et les Argonautes, plus tard les Grecs d'Agamemnon, enfin Alexandre le Grand. Iéni Chéhir, qui domine une haute falaise, marque l'entrée des Dardanelles.

Le Détroit des Dardanelles ou *Hellespont* (1) sépare l'Asie Mineure de la presqu'île européenne de Gallipoli, autrefois appelée Chersonèse de Thrace. Il mesure 70 kilomètres de longueur. Sa largeur varie entre 1 900 et 7 000 mètres, et sa profondeur entre 50 et 60.

Après avoir doublé le cap Sigée, on aperçoit à droite, près de la mer, trois monticules dits tombeaux de Festus, de Patrocle et d'Achille (au Nord). Le premier monument aurait été élevé par Caracalla en l'honneur de Festus, son favori. Quant à la dénomination des deux autres tertres, elle remonte à une haute antiquité. Un peu plus loin apparaît, à l'embouchure du Mendéré Sou, le château de Koum Kalessi (château du Sable), au-devant d'un gros village de même nom (2 000 hab.). Le Mendéré Sou n'est autre que le *Simoïs* d'Homère, appelé aussi Scamandre par les anciens. En face de Koum Kalessi se dresse sur la côte d'Europe, à l'extrémité de la Chersonèse de Thrace, la forteresse de Sédil Bahr Kalessi (château digue de la mer).

La côte européenne, où les alliés débarquèrent en 1915, est complètement aride. Parmi les collines boisées et les plaines fertiles du rivage d'Asie, on distingue les villages d'It Guelmez Keuï (anc. Rhaeteum) et d'Erenkeuï (anc. Ophrynium).

Au moment où le détroit se resserre, on a à gauche le *château d'Europe* ou Kilid ul Bahr (la clé de la mer), et à droite le *château d'Asie*, Soultanié Kalessi ou Sultan Hissar (château du Sultan). Une distance de 1 950 mètres seulement sépare les deux forts. La ville d'Europe (8 000 hab.) est exclusivement musulmane. Celle d'Asie ou *Chanak Kalessi* (9 000 hab.), que les Européens appellent **Dardanelles**, est peuplée de musulmans, de juifs et de chrétiens : Grecs, Arméniens et Latins. C'est la résidence de plusieurs consuls d'Europe. Les habitants fabriquent des poteries vernissées, de formes très bizarres. Tous les bateaux doivent s'arrêter aux Dardanelles pour prendre la libre pratique. Les deux forts d'Asie et d'Europe sont munis de plus de trois cents pièces d'artillerie dont les feux se croisent. En 1807, la flotte anglaise, commandée par l'amiral Duckworth, força deux fois ce passage redoutable.

(1) Voir la carte du détroit des Dardanelles, en face.


ARCHIPEL
OU
MER ÉGÉE
Golfe de Xéros
Plaghiari
Yénikeui
MER
DE
MARMARA
GALLIPOLI
Tchardak
Galata
Cap
Souvla
Lapsaki
(Lampsaque)
Détroit des Dardanelles
Ruines
de Sestos
Boghali Kalé
Bergas
Nagara
(Abydos)
Maïtos
Kilid Bahr
Kalé Soultanié
(Dardanelles)
Kefès Bournou
Eski
Hissarlik
Ruines
de Dardanos
Seddil Bahr
Koum Kalé
Erenkeui
Paleokastron
Iénichehr
Hissarlik
Ruines de Troie
Yerakeui
DÉTROIT
DES
DARDANELLES
Echelle
0 5 10 15 20 K.

DES DARDANELLES A CONSTANTINOPLE (135 MILLES)

On double la pointe de Nagara, sur la côte d'Asie, en n endroit où la largeur du canal ne mesure que 7 stades 295 m.), au dire d'Hérodote, de Pline et de Strabon. n réalité, elle est d'environ 1 900 mètres. Le détroit a été eut-être, depuis le temps où vivaient ces auteurs, élargi ar le courant. Nagara est l'ancienne *Abydos* où Xerxès onstruisit un pont de bateaux pour le passage de ses oupes (480 av. J.-C.). Comme la tempête avait détruit les avaux, le roi de Perse fit décapiter les ingénieurs et rdonna de fouetter la mer. Ensuite, on rétablit le passage.

Un peu plus loin, sur la côte d'Europe, le château de éménik, qui domine l'antique *Sestos*, est le premier point l'Europe où ait flotté le drapeau turc. En souvenir de éandre d'Abydos, qui se noya dans l'Hellespont en allant oir Héro, prêtresse de Vénus, lord Byron traversa ici le étroit à la nage.

Le canal s'élargit de nouveau. Sur la côte d'Europe, s châteaux de Kaziler Iskélessi et de Ouelguer Iskélessi, uis l'embouchure du Kara Ova Sou, l'*Ægos-Potamos* des nciens. La victoire que Lysandre remporta sur les Athé- ens, près des rives de ce cours d'eau, termina la guerre u Péloponèse.

Après avoir dépassé l'embouchure de l'Ægos-Potamos, n ne tarde pas à voir sur la côte d'Asie, parmi des vignes des oliviers, la petite ville de Lampsaki, l'ancienne *umsaque*, célèbre par son culte de Priape. En face de umpsaque se trouve, sur la côte d'Europe, la ville de *allipoli.*

Gallipoli (anc. *Callipolis*, belle ville, 20 000 habitants) fre, avec ses maisons en bois, un aspect assez misérable. le tomba au pouvoir des Turcs en 1357. Bajazet Ier en réparer le port et les murailles. Pendant la guerre de rimée, l'armée française y a séjourné, ainsi qu'après rmistice de 1918. On peut voir, au moment de doubler le p, si on passe un dimanche ou un jour de fête, les dra- eaux du Consulat français et de la mission dirigée par les ssomptionistes. Plus loin, en dehors de la ville, on aper- it le cimetière franco-anglais où reposent les 5 000 soldats orts du choléra à Gallipoli pendant la guerre de Crimée.

On entre dans la mer de Marmara, l'ancienne *Propon tide*. Elle tire son nom des carrières de marbre de l'île dite, pour cette raison, de Marmara. Cette île, quoique assez fertile, est peu habitée. Ses carrières de marbre son encore exploitées de nos jours.

Derrière l'île de Marmara et les îlots avoisinants se dresse la péninsule de *Cyzique*. Celle-ci était encore une île au temps où Alexandre, après la bataille du Granique s'en empara. Ses monuments furent utilisés par Constantin le Grand pour l'embellissement de Byzance, et par les Turcs, en 1515, pour la construction de la mosquée Suleïmaniéh, à Constantinople.

Le bateau gagne le large, et l'on voit bientôt se dessiner à l'Est le sommet de l'Olympe de Brousse et les contours du golfe d'Ismidt, l'ancienne *Nicomédie*. Au bout de quelques heures, on aperçoit sur la côte d'Europe le cap et le phare de *San-Stéfano*. Cette petite ville, d'environ 2 000 âmes, est célèbre par son traité du 3 mars 1878, qui mit fin à la guerre des Balkans. En mémoire de leur passage, les Russes ont élevé, en dehors de la ville un monument couronné par plusieurs petits dômes et renfermant une chapelle ainsi que quelques tombes de soldats.

Au delà de San-Stéfano, les deux côtes d'Asie et d'Europe se rapprochent rapidement. A droite, se dessinent avec netteté les *Iles des Princes*, lieu de plaisance des empereurs du Bas-Empire, et la jolie presqu'île de *Phanaraki* terminée par un phare qui se détache en blanc sur des cyprès (1). On voit sur la côte d'Europe plusieurs manufactures, puis les coupoles et les minarets de Constantinople se détachent avec élégance sur le ciel. Le navire passe successivement devant le *château des Sept-Tours*, le quartier de Psamatia et celui de Koum-Kapou. Sur la hauteur apparaissent la grande mosquée Suleïmaniéh et la haute tour du Séraskérat. Plus près, au moment de doubler la pointe du Séraïl, se dressent la mosquée du sultan Achmed avec ses six minarets, puis *Sainte-Sophie*, dont la masse paraît trop lourde à l'extérieur. On aperçoit à droite sur un promontoire, Kadi-Keuï, l'ancienne *Chalcédoine*, célèbre par son Concile de 451, Haïdar-Pacha, tête de ligne

(1) Voir la carte du Bosphore, p. 734.

du chemin de fer de Bagdad, et Scutari, l'ancienne *Chrysopolis*, précédée de son immense caserne. Le bateau dépasse la pointe du Séraïl, remonte un moment le Bosphore, puis, tournant vers l'Ouest, va se ranger le long des quais de *Galata*, près du grand pont en bois qui barre l'entrée de la *Corne d'Or*. A droite, se dresse la haute tour de Galata, bâtie par les Génois au XIII[e] siècle.

CONSTANTINOPLE

[*Voir le plan de la ville, p. 724.*]

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE. — Constantinople, appelée *Stamboul* par les Turcs (1), est une immense ville d'environ 1 000 000 d'habitants. Située dans une des plus belles positions qui soient au monde, elle commande à la fois le commerce de la mer Noire et celui de la Méditerranée. Elle se compose de deux parties séparées par la *Corne d'Or*, golfe profond qui mesure 11 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 450 mètres, et qui sert de port. Le quartier principal est *Stamboul*, vaste presqu'île triangulaire baignée au Nord par la Corne d'Or, au Sud par la Marmara, et terminée à l'Est par la pointe du Séraïl. De l'autre côté de la Corne d'Or se trouvent d'importants faubourgs : celui de *Galata*, dominé par sa tour ; celui de *Péra* un peu plus haut, enfin celui de *Top Hané*, sur la rive occidentale du Bosphore. A Péra-Galata résident les ambassadeurs, les consuls et les commerçants européens. Deux *ponts en bois* relient ces faubourgs au quartier de Stamboul.

Vue de la Corne d'Or, Constantinople offre un coup d'œil ravissant. Par delà le mouvement extraordinaire du port, s'arrondissent les coupoles et s'effilent les minarets de Stamboul ; la Corne d'Or se perd au loin dans l'intérieur des terres ; les hauteurs de Péra présentent au soleil leurs blanches maisons, et la côte d'Asie, qui semble se confondre avec celle d'Europe, donne au port de Constantinople l'as-

(1) *Stamboul* ou *Istamboul* est une corruption des mots *Eis tén polin, vers la ville* (prononcez *Is tin bolin*), que les Turcs entendaient dire aux Grecs à l'époque de la conquête.

pect d'un lac merveilleux situé au milieu d'une ville aux dimensions effrayantes.

La population de Constantinople se compose d'environ 550 000 musulmans, 200 000 Grecs schismatiques, 200 000 Arméniens schismatiques, 50 000 Juifs, 15 000 Latins, 6 500 Arméniens catholiques, 5 000 Bulgares (dont un petite groupe est catholique), 800 protestants, enfin d'un petit nombre de Grecs-Unis. Il y a dans la ville deux cents grandes mosquées et cent cinquante églises. Les Grecs habitent principalement le quartier du Phanar, et les Arméniens celui de Koum-Kapou.

L'église latine possède à Constantinople un vicariat apostolique et cinq paroisses, sans compter celle de l'Assomption à Kadi-Keuï. Les œuvres catholiques, très nombreuses, sont presque exclusivement dirigées par des religieux : Assomptionistes, Capucins autrichiens, Capucins français, Conventuels, Dominicains, Franciscains, Géorgiens, Jésuites Lazaristes autrichiens, Lazaristes français, Salésiens, Pères de Sion, Frères des Écoles chrétiennes, Frères Maristes, Frères de Ploërmel, Carmélites, Dominicaines de Mondovi, Filles de la Charité autrichiennes, Filles de la Charité françaises, Franciscaines de Calais, Franciscaines de Gémona, Sœurs géorgiennes, Sœurs de l'Immaculée-Conception d'Ivrée, Sœurs de l'Immaculée-Conception de Lourdes, Oblates de l'Assomption, Petites-Sœurs des Pauvres, Sœurs de Notre-Dame de Sion.

HISTOIRE. — *Byzance* doit son nom à son fondateur Byzas, qui, l'an 658 avant Jésus-Christ, vint de Mégare coloniser à l'entrée du Bosphore, à l'endroit où s'élevait l'antique bourg de Lygos. Agrandie par Pausanias, roi de Sparte, elle tomba en même temps que la Grèce sous la domination romaine. Caracalla lui rendit ses prérogatives, qu'elle avait perdues sous Vespasien. Quand éclata la guerre entre Licinius et Constantin, elle prit parti contre celui-ci, et attendit, pour se soumettre, la défaite complète de Licinius. Alors la ville de Byzance, désignée comme capitale de l'empire, reçut le nom de *Constantinople* ou ville de Constantin (324). Toutefois, l'inauguration solennelle de la nouvelle capitale n'eut lieu que le 11 mai 330, date à laquelle la cour s'y installa. Dès ce moment, la ville reçut les embellissements qui devaient en faire une rivale de Rome.

Le *christianisme* eut certainement de très bonne heure des adeptes à Byzance. Néanmoins, en dépit de la légende qui fait de saint Stachis, disciple de saint André, le premier évêque de

la ville, il ne semble pas que la série des évêques de Constantinople puisse remonter au delà du commencement du IIIe siècle. En ces temps reculés, les évêques de Byzance sont sous la juridiction du métropolite d'Héraclée. Troublée au siècle suivant pendant plus de quarante ans par les hérésies des ariens et des macédoniens, à qui elle fournit leurs chefs, l'Eglise de Constantinople respira enfin avec *saint Grégoire de Nazianze* (379-381) et *saint Jean Chrysostome* (398-407). Au Ve siècle, elle eut encore un évêque hérétique : Nestorius (428-431). Du reste, on peut reprocher à presque tous les évêques de cette époque de s'être préoccupés outre mesure du développement de leur siège épiscopal et de l'accroissement de leur juridiction. Rome, peu au courant d'ailleurs des affaires ecclésiastiques de l'Orient, témoigna vis-à-vis de ces ambitions une extrême condescendance.

Dès 381, le troisième canon du IIe concile œcuménique, Ier de Constantinople, portait que « l'évêque de Constantinople doit avoir la prééminence d'honneur après l'évêque de Rome, *car cette ville est la nouvelle Rome* ». Ce décret disciplinaire devait donner lieu à de graves abus. En moins d'un siècle, Byzance était parvenue à s'annexer plus de la moitié de l'empire d'Orient, et avait même tenté de s'arroger les provinces de l'Illyricum, réservées à la juridiction du Pape considéré comme patriarche d'Occident. Au concile de Chalcédoine (451), les Grecs voulurent faire confirmer ces accroissements, et le faux principe d'après lequel la dignité d'un siège au point de vue ecclésiastique se mesure sur l'importance de ce siège au point de vue politique (28e canon), mais le pape saint Léon répudia ce décret. Des *schismes préliminaires*, celui d'Acace (484-519), celui qui éclata à propos des querelles du monothélisme (640-681), celui de 795 à 811 au sujet du mariage adultère de Constantin VI, ceux de 726 à 787 et de 814 à 843, au sujet de l'hérésie des iconoclastes, préparèrent le clergé et les fidèles à une séparation définitive d'avec Rome.

Au IXe siècle, l'ambitieux patriarche *Photius* († 891), deux fois excommunié par Rome, réunit en un corps de doctrine toutes les causes de séparation qui flottaient depuis des siècles dans l'esprit des controversistes grecs, et notamment l'addition du *Filioque*, faite au symbole de Nicée par les Latins. Enfin *Michel Cérulaire*, patriarche de 1043 à 1059, ayant renouvelé les attaques de Photius contre les Latins, fut excommunié par Léon IX. La déposition du décret d'excommunication sur l'autel de Sainte-Sophie, le 16 juillet 1054, marque la date d'un *schisme* qui dure encore, malgré les tentatives d'union faites aux conciles œcuméniques de Lyon (1274) et de Florence (1439-1447).

L'éclat du règne de Constantin († 337) fut, jusqu'à un certain point, renouvelé à la fin du IVe siècle par *Théodose le Grand*, valeureux capitaine et administrateur habile (379-395). A la mort

de Théodose commence l'histoire de cet *empire d'Orient* ou *Bas-Empire*, dont l'ensemble ne présente que des faits sans grandeur et des luttes sans gloire. Cet empire eut pourtant des jours glorieux. *Justinien* (527-565), aidé des généraux Bélisaire et Narsès, soumit les Huns, battit les Arabes, les Perses, les Vandales d'Afrique et les Goths d'Italie, reconstruisit Constantinople et *Sainte-Sophie*, et laissa des codes remarquables : les Institutes et les Pandectes. Malgré ses défauts, son nom est illustre parmi tant de noms d'empereurs, surtout célèbres par leurs crimes et leurs folies. Constantinople connut encore de beaux jours lorsque, sous *Constantin Pogonat*, prince peu honorable par ailleurs, elle trouva la force de résister pendant six ans au kalife Moaviah (668-674). Mais, hélas ! en 789, Constantin VI conclut un traité honteux avec les musulmans La dynastie fondée par *Basile le Macédonien* en 867 souilla le trône pendant deux siècles. En 1204, sous les Comnènes, les *croisés* s'emparèrent de Constantinople et y fondèrent, en même temps qu'un patriarcat latin, un nouvel empire à la tête duquel ils placèrent Baudouin de Flandre. Ce prince eut plusieurs successeurs dont le dernier fut Baudouin II. C'est ensuite à Constantinople, à partir de 1261, le règne des *Paléologues*, dont la faiblesse prépara la prise de la capitale par *Mahomet II*, le 29 mai 1453.

Le règne de Mahomet II († 1481) est un des plus remarquables de l'empire ottoman. Trente-neuf ans après la mort de ce prince, l'avènement de *Soliman II le Magnifique* inaugurait l'ère la plus glorieuse pour les Turcs (1520-1566). Soliman s'empara de Belgrade, de la Morée et de l'Archipel, soumit Tripoli, Tunis et Alger, s'allia avec François Ier contre Charles-Quint, construisit un grand nombre d'édifices publics, et dota son pays de sages réformes administratives et politiques.

Sous son successeur, Sélim II l'Ivrogne, la flotte turque fut battue à *Lépante* (1571) par don Juan d'Autriche. Quelques campagnes heureuses de Mourad IV (1623) arrêtèrent la décadence de l'empire, hâtée par de nombreuses révolutions de Sérail ; mais, en 1697, les Turcs durent céder les bords du Danube, la Dalmatie, la Morée, la Podolie et l'Ukraine. Ils perdirent la Crimée en 1770, date où leur empire fut sur le point de se disloquer, l'Albanie, l'Epire, la Mésopotamie, la Palestine et l'Egypte s'étant rendues presque indépendantes. En 1829, le traité d'Andrinople reconnut l'indépendance de la Grèce, tandis que se constituait en Egypte, sous l'autorité de Méhémet-Ali (1829-1841), un autre royaume à peu près indépendant. Après la guerre des Balkans, le traité de San-Stéfano (3 mars 1878) fut suivi, la même année, du *traité de Berlin*, qui reconnut l'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro, érigea la Bulgarie en principauté tributaire, donna à l'Autriche le droit d'occuper la Bosnie et l'Herzégovine, et céda l'île de

Chypre à l'Angleterre (13 juillet 1878). Les derniers événements : guerre gréco-turque, révolution de 1908, guerre balkanique, Grande Guerre, victoire de Moustapha-Kémal sur les Grecs sont présents à toutes les mémoires.

VISITE DE LA VILLE. — Nous nous conformerons, pour la visite de Constantinople, au programme assez complet suivi habituellement par les pèlerins de la Pénitence, qui y passent deux jours. Si l'on dispose d'un temps moindre, on peut se fixer l'itinéraire suivant : Visites de Sainte-Sophie, de l'Hippodrome, de la mosquée Suleïmaniéh, retour par le Bazar, visite du Musée.

Première visite : *Sainte-Sophie, mosquée du sultan Achmed, Hippodrome, Petite Sainte-Sophie* (anc. église des Saints-Serge et Bacchus).

SAINTE-SOPHIE. — Bâtie par Constantin, agrandie par son fils Constance, incendiée en 404 sous Arcadius, rebâtie en 415 par Théodose II, enfin brûlée une seconde fois en 532, lors des fameuses rivalités du cirque, l'antique basilique de Sainte-Sophie ou de la Sagesse divine, dédiée à la deuxième Personne de la Sainte Trinité, fut reconstruite sur de plus grandes dimensions par l'empereur Justinien. Dix mille ouvriers, que dirigeaient cent maîtres maçons, mirent seize ans à élever le monument (532-548). Les plans avaient été dressés par Anthémius de Tralles. Pour faire de l'édifice la merveille du monde, l'empereur avait réuni des matériaux empruntés aux monuments les plus célèbres de l'univers : colonnes du temple de Diane d'Ephèse, colonnes du temple du Soleil d'Héliopolis (auj. Baalbek), débris des temples d'Athènes, de Délos et de Cyzique, enfin d'Isis et d'Osiris en Egypte. Les murs furent recouverts, à l'intérieur, de marbres précieux et de mosaïques. La table de l'autel reposait sur quatre colonnes d'or. Au-dessus régnait un ciborium, riche coupole en or massif supportée par quatre colonnes d'argent. Le jour de la dédicace, Justinien s'écria : « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir cette œuvre. Je t'ai vaincu, Salomon ! »

Sur les briques de la grande coupole, on avait inscrit ces paroles : « Dieu l'a fondée, Dieu la soutiendra. » Cependant, cette coupole, bâtie avec trop de hardiesse, fut détruite par un tremblement de terre en 559. La reconstruction en fut confiée à Isidore le Jeune.

Le dimanche de Quasimodo 681, Jean, évêque de Porto et légat du pape saint Agathon, célébra solennellement la messe à Sainte-Sophie, suivant le rite latin, en présence de l'empereur Constantin Pogonat, du patriarche Georges et des évêques réunis pour le VI[e] concile œcuménique. On fit des acclamations en grec et en latin à la louange de l'empereur. La joie était générale dans la cité devant ce spectacle d'union.

Théodora, veuve de l'empereur iconoclaste Théophile (829-842), voulant réparer les outrages faits aux saintes images depuis plus d'un siècle, fit célébrer en leur honneur une fête grandiose dans la basilique de Sainte-Sophie. Des milliers de moines, venus des quatre coins de l'empire, et portant les traces des souffrances endurées pendant la persécution des iconoclastes, assistaient à la cérémonie. Les solennités durèrent neuf jours. Le souvenir en est rappelé chaque année dans l'Église grecque au premier dimanche de Carême, par la fête de l'Orthodoxie.

Le VIII[e] concile œcuménique tint ses sessions dans les *galeries de droite* de Sainte-Sophie (869-870). Les Pères, présidés par les légats du pape Adrien, rétablirent saint Ignace sur le siège de Constantinople, et lancèrent des anathèmes contre Photius, qui fut traité d'intrus, de tyran et de schismatique. Plus de cent évêques orientaux souscrivirent ces décisions. Hélas! sept ans après, Photius, soutenu par l'empereur Basile, pouvait entrer comme un conquérant dans Sainte-Sophie.

Lors de la prise de Constantinople, le 29 mai 1453, c'est dans l'intérieur de Sainte-Sophie que le clergé et la foule se réfugièrent en masse. Mahomet entra à cheval dans la basilique, s'avança jusqu'au maître-autel, et, s'étant agenouillé dessus, s'écria : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ce fut le signal du massacre. Le conquérant consacra l'édifice au culte de l'Islam. Il l'appuya de deux contreforts et construisit un minaret. Un second minaret fut élevé par Sélim, et les deux autres furent construits par Mourad III. Sous Abdul-Medjid (1849) eut lieu une restauration générale du monument.

L'église de Sainte-Sophie est bâtie, dit M. Texier, sur un plan carré de « 81 mètres de long sur 60 mètres de large ; au centre de ce carré s'élève la coupole, dont le diamètre

de 25 mètres détermine la largeur de la nef ; la coupole est supportée par quatre grands arcs, qui forment quatre pendentifs ; sur les deux arcs perpendiculaires à l'axe de la nef s'appuient deux voûtes hémisphériques qui donnent au plan de la nef une forme ovoïde ; chacun de ces deux hémisphères est lui-même pénétré par deux hémisphères plus petits, qui sont soutenus par des colonnes. Cette superposition de coupoles, dont les points d'appui ne sont pas apparents, donne à toute la fabrique un aspect de légèreté inimaginable ». La grande coupole s'élève à 67 mètres au-dessus du pavé. Entre les quatre piliers énormes qui la soutiennent, se trouvent, à droite et à gauche, quatre colonnes de brèche verte qui proviennent, dit-on, du *temple de Diane* d'Ephèse. Au-dessus des bas côtés règne une tribune ou gynécée (galerie des femmes), ornée de soixante-sept colonnes. L'abside est percée de trois fenêtres en l'honneur des trois Personnes de la Trinité.

Un badigeon cache aujourd'hui les sujets bibliques en mosaïque qui décoraient les murs. On ne voit plus que les *ailes des quatre chérubins* représentés sur les pendentifs de la coupole, et la décoration des bas côtés, encore bien conservée, surtout à la galerie supérieure. Cependant, on peut distinguer au fond de l'abside, à travers le badigeon, la *représentation colossale d'un Christ aux bras étendus*. Aux murailles sont appendus d'énormes disques verts qui portent des inscriptions tirées du Coran.

On aura été choqué dès l'entrée par la disposition des nattes et des tapis, dont les lignes, dirigées dans le sens de La Mecque, offrent un coup d'œil discordant avec celles du monument. Malgré tout, l'édifice produit, surtout quand on le contemple du haut des tribunes (auxquelles on accède par un large plan incliné), une impression de grandeur qu'on ne ressent peut-être dans aucun autre.

MOSQUÉE DU SULTAN ACHMED. — Cette mosquée fut bâtie en 1610 par Achmed Ier, sur la place de l'Atmeïdan (anc. Hippodrome). C'est, après Sainte-Sophie, la plus grande des mosquées de Constantinople. Elle est ornée de six minarets. On accède dans l'édifice du côté du Nord par une cour entourée d'un portique à petits dômes que soutiennent des colonnes en granit. A l'intérieur, quatre énormes piliers, cannelés de façon à produire l'effet d'un faisceau de

colonnes, soutiennent la coupole. Ils ne mesurent pas moins de 36 mètres de circonférence.

La décoration de la mosquée est très simple : inscriptions du Coran, lustres, œufs d'autruche, etc. Un peu au nord de la mosquée se trouve, sur la place de l'Atmeïdan, le turbé ou tombeau du sultan Achmed.

HIPPODROME (auj. place de l'*Atmeïdan*). — L'Hippodrome fut commencé par Septime-Sévère et terminé par Constantin. Comme le Grand Cirque de Rome, c'était une vaste surface plane, terminée d'un côté par un hémicycle. Tout autour s'élevaient, au nombre de trente ou quarante, des gradins de marbre que dominait un large promenoir orné de portiques et peuplé de statues. L'arène était partagée en deux pistes par la *spina*, long et étroit terrassement terminé par une triple borne que les cochers devaient tourner pour passer d'une piste à l'autre. Du côté de l'Ouest se développait le palais impérial sur une longueur d'environ 500 mètres.

Trois monuments encore debout indiquent l'axe de l'Hippodrome. Ce sont : l'*obélisque de Théodose*, la *colonne serpentine* et la *pyramide murée.*

L'obélisque de Théodose le Grand, ainsi appelé du nom de l'empereur, qui le fit apporter d'Héliopolis pour le dresser en cet endroit, mesure environ 30 mètres de hauteur. Les bas-reliefs supérieurs du piédestal représentent Théodose entouré de ses courtisans, et ceux qui sont plus près du sol les machines dont on se servit pour l'érection de l'obélisque.

La **colonne serpentine** est probablement la colonne qui, au temple de Delphes, portait le trépied d'Apollon. Elle est formée par trois serpents enroulés, et mesure à peu près 5 mètres de hauteur.

La **pyramide murée** a été élevée par Constantin Porphyrogénète (905-959). Des plaques de bronze doré la revêtaient autrefois.

Près de l'Atmeïdan se dresse la *colonne brûlée*, qui porta successivement les statues d'Apollon, de Constantin, de Julien et de Théodose le Grand. Sous Alexis Comnène, la foudre en abattit la partie supérieure. Malgré les dégâts causés par les incendies, on distingue encore la trace des couronnes de laurier dont elle était cerclée. Signalons encore, non loin de l'Atmeï-

lan, la *citerne des mille et une colonnes*. Elle compte en réalité deux cent vingt-quatre colonnes, et date du IVe siècle.

La **PETITE SAINTE-SOPHIE**, mosquée située au sud de l'Hippodrome, près de la mer, est une ancienne église élevée au VIe siècle par Justinien, en l'honneur des *saints Serge et Bacchus*. Elle avait la forme octogonale. A l'intérieur, au-dessus d'une frise délicatement sculptée, se lisent ces mots en grec : « A Serge, serviteur du Christ. » Les antiques mosaïques qui ornaient les murs sont recouvertes d'un badigeon.

IIe visite : *Porte d'Andrinople, Mosquée de Kakhrieh* (anc. monastère de *Chora*), *églises de l'Exarchat bulgare et du Phanar.*

La **PORTE D'ANDRINOPLE** ou de *Charisios* (Edernékapoussi) se trouve sur la pointe Nord-Ouest du triangle que forme Stamboul, et à vingt minutes de la Corne d'Or. Elle est carrée et surmontée d'un grand plein-cintre. Deux tours octogones flanquent la seconde enceinte. A l'Ouest s'étend un grand cimetière musulman. C'est de ce côté des remparts que se porta le principal effort de Mahomet II lors du siège de 1453.

La **MOSQUÉE DE KAKHRIEH** (Kakhriéh Djami), qui se trouve à deux cents pas à l'est de la porte d'Andrinople, à l'intérieur de la ville, est l'ancienne église du *monastère de Chora*. Le nom de Chora désigne un faubourg et remonte à l'époque de l'enceinte constantinienne, avant la construction du mur de Théodose le Jeune. Le monastère de Chora, dédié au *Sauveur*, fut construit ou restauré par l'empereur Justinien. En 611, Crispus, gendre de l'empereur Phocas, y fut relégué par Héraclius. Un siècle plus tard, en 71, ce fut le tour du patriarche *saint Cyr*, dépossédé de son siège par les monothélites, et dont on fait la fête le 8 janvier. Le patriarche *saint Germain* y avait aussi son tombeau. Marie Ducas, belle-mère de l'empereur Alexis Comnène (1081-1118), reconstruisit la nef avec trois absides et deux étages de galeries latérales.

Les *mosaïques* qui recouvrent les murs appartiennent à différentes époques du moyen âge, à commencer par le V ou le VIe siècle, et présentent ainsi comme un *abrégé*

de l'histoire de l'art byzantin. C'est au grand logothète Théodore le Métochite, contemporain d'Andronic Paléologue (1282-1328), que l'on doit la majeure partie de la décoration actuelle de l'édifice. Les mosaïques représentent plusieurs belles figures du Christ, des images de saints et surtout des scènes évangéliques : multiplication des pains, noces de Cana, résurrection de Lazare, nativité de Notre-Seigneur, les anges à Bethléem, etc.

A 300 mètres environ au nord-est de Kakhriéh Djami, entre les deux murs d'enceinte, se trouvent les restes énigmatiques d'un palais appelé par les Turcs Tekfour Séraï (palais du Fils du Ciel), et par les chrétiens *Palais de Constantin* ou *Palais de Bélisaire.*

C'est à tort que certains y voient l'*Hebdomon*, construit par Constantin en dehors des murs, au centre du campement du « septième millier » ou septième légion, composée d'auxiliaires goths qui, en qualité d'ariens, furent consignés hors de l'enceinte de la ville (faubourg actuel de Macri Keuï). Nous sommes ici au quartier des *Blakhernes. L'église* de ce nom fut construite en 435 par l'impératrice *sainte Pulchérie.* On y conserva depuis Justin ou Justinien la *tunique de la Sainte Vierge*, rapportée de Palestine en 458 par les deux patrices Galvius et Candide. Pendant le siège de Constantinople par les Avares, sous Héraclius (626), l'insigne relique et l'image de la Vierge furent promenées solennellement sur les remparts. Les chroniqueurs attribuent à la Vierge des Blakhernes la délivrance de la ville. La même assistance de la Vierge se renouvela lors des sièges que vinrent mettre devant Constantinople les Sarrasins, les Bulgares et les Russes. Un simple aïasma (fontaine sainte pour ablutions), près de la porte d'Egri Kapou, est la seule trace qui subsiste de la basilique de la Toute Sainte, du sanctuaire le plus vénéré de l'empire byzantin. Quant au *palais* des Blakhernes (entre la porte d'Egri Kapou et l'aïasma), il fut bâti vers l'an 500 par Anastase le Dicore, et agrandi au XIIe siècle par Manuel Comnène.

L'ÉGLISE DE L'EXARCHAT BULGARE se trouve sur la rive méridionale de la Corne d'Or, à l'est de Tekfour Séraï. Elle est toute en fer. Les pièces ont été envoyées de Vienne, prêtes à être montées. On remarquera l'iconostase, qui est un don du tsar.

En suivant le bord de la Corne d'Or, dans la direction Sud-Est, on voit, au bout de dix minutes, à droite du chemin, le palais et l'église du **Phanar**, siège du patriarcat grec orthodoxe. C'est dans ce quartier que se grou-

ǝrent les principales familles grecques autour de leur patriarche, après la prise de Constantinople par les Turcs. L'église patriarcale de Saint-Georges, divisée en trois nefs, est assez grande, mais n'a rien de bien remarquable. Un peu plus loin, on aperçoit la nouvelle *école patriarcale du Phanar*. (Du Phanar on peut se rendre, en barque ou en bateau à vapeur, au quai de Galata.)

IIIe visite : *Koum-Kapou, Séraskérat, mosquée Suleïmaniéh, le Bazar.*

KOUM-KAPOU. — Les pèlerins de la Pénitence ne manquent jamais d'aller entendre une messe selon le rite grec dans l'église de l'*Anastasie*, établie à Koum Kapou auprès d'une chapelle latine et d'une école, chez les missionnaires Assomptionistes. (S'y rendre en chemin de fer.) Léon XIII a fait de cette mission le centre de la nouvelle paroisse catholique de Stamboul, c'est-à-dire de la Constantinople antique. Koum Kapou est le principal quartier des Arméniens grégoriens, qui ont là leur église patriarcale.

Le **SÉRASKÉRAT**, ou ministère de la Guerre, occupe l'emplacement du palais de Mahomet II. Quand on vient de Koum-Kapou, on pénètre dans son enceinte par la porte du Sud-Ouest, qui s'ouvre sur la place de Bajazet, en face de la mosquée du même nom. Au milieu de la vaste cour (430 m. sur 280), qui précède les bâtiments du Séraskérat, se dresse une *haute tour*. Du sommet, où l'on monte par cent quatre-vingts marches, on a une vue splendide sur Constantinople et les environs : Stamboul, Corne d'Or, Péra-Galata, Bosphore, Scutari, Chalcédoine, îles des Princes, mont Olympe de Brousse, campagne de la Roumélie dans la direction d'Andrinople. Les veilleurs établis dans une galerie circulaire vitrée sont chargés de signaler les incendies.

MOSQUÉE SULÉIMANIÉH ou de *Soliman le Magnifique*. — C'est, après Sainte-Sophie, le plus beau monument de Constantinople. L'édifice s'élève au nord de la place du Séraskérat. Il fut bâti de 1550 à 1566, avec les matériaux de l'église *Sainte-Euphémie* de Chalcédoine. La cour qui précède la mosquée est entourée d'une belle galerie formée de vingt-quatre colonnes supportant vingt-quatre coupoles. L'intérieur, divisé en trois nefs, est un rectangle de

69 mètres sur 63. Au centre, la grande coupole, qui a le même diamètre que celle de Sainte-Sophie, s'élève à 71 mètres au-dessus du sol. Entre les quatre piliers carrés qui la soutiennent, se dressent de chaque côté deux grandes colonnes en granit égyptien (4 m. de circonférence), qui proviennent peut-être du palais de l'Augustéon bâti par Justinien.

Près de la mosquée, à l'Est, on peut visiter le tombeau ou turbé du sultan Soliman. C'est un édifice octogone terminé par une coupole et entouré d'une galerie. Il renferme trois grands sarcophages et un petit plan de La Mecque en relief.

Le **GRAND BAZAR** de Constantinople, situé à l'est du Séraskérat, sur le versant septentrional de Stamboul, constitue à lui seul toute une ville avec ses ruelles, ses carrefours, ses places et ses fontaines. Chaque corps de métier, chaque catégorie de marchandises a son quartier spécial : marché aux fourrures, quartier de l'orfèvrerie, armes anciennes et modernes, étoffes précieuses, étoffes indigènes de peu de valeur, soieries de Brousse, cuirs, chaussures, quincaillerie, confiseries, etc.

Le Bazar a été détruit en très grande partie par un tremblement de terre, en 1894. En le réparant, on lui a enlevé beaucoup de pittoresque. (Il faut environ trente minutes pour se rendre du grand Bazar au quai de Galata.)

IVe visite : *Musée des Antiquités.* — Le **MUSÉE DES ANTIQUITÉS** (entrée : 5 piastres) se trouve à sept ou huit minutes au sud-est de la station du chemin de fer. Il a été établi en 1875 par le Dr Déthier dans le Tchinili Kiosk ou Kiosque des faïences, bâti au XVe siècle par Mahomet II et embelli par Mourad III au siècle suivant. Récemment le nouveau directeur, M. Hamdi Bey, l'a beaucoup agrandi. Citons seulement les pièces les plus intéressantes de cette riche collection.

Monuments païens. *Magnifiques sarcophages* de Saïda, l'antique Sidon, qui appartiennent à la grande époque de la sculpture grecque : sarcophages du Satrape (n° 48) et des *Pleureuses* (n° 49), sarcophage dit d'*Alexandre* (n° 76), sarcophage Lycien (n° 75), ainsi appelé parce qu'il a la forme des sarcophages de Lycie.

Base de trépied trouvée à Naplouse, en Palestine (n° 141).


PLAN
DE
CONSTANTINOPLE
Échelle
0 200 400 600 800 1000 m.
CORNE D'OR
Port de Guerre
Port Intérieur de Commerce
Port Extérieur de Commerce
Pont Vieux
Pont Neuf
Arsenal Maritime
Pointe du Sérai (Séraï Bournou)
MER DE MARMARA
Balata
Phanar
Edirné-Kapou
Yéni Kapou
Sarmadjik
Gul Djami
Djoubali
Sultan Mehmed
Yéni Bagtché
Chéhir Emini
Mevlévi Hané
Takédjé Mahallé
Avrat Bazar
Silivri Kapou
Psamatia
Agatch Séraï
Chah Zadé
Laléli Dj.
Suleïmanié
Sultané Validé
Sérasképat
Kapou
Bayazid Bazar
Koum Kapou
Yéni Mahalle
Tschatlade Kapou
Sultan Ahmed
Aya Sofia
Séraï
Gare
Galata
Péra
Top Hané
Foundoukli
Oun Kapan
Station
Notre Dame
Hopital de la Marine
Ministère de la Guerre
Ministère de la Justice
Ecole de Médecine Militaire
Hopital Militaire
Caserne de Cavalerie
Tour de Galata
St Georges Patr. grec
Sultan Sélim

.es sujets représentés sur les trois faces appartiennent à la nythologie grecque et aux légendes d'Hercule et de Thésée. Jne inscription rappelle le nom de l'artiste. Une autre plus ougue (trois distiques) contenait une dédicace aux Grâces t à Dionysos.

Monuments chrétiens. *Statuette du bon Pasteur* (n° 164). Elle est en marbre blanc, le bras gauche et les jambes sont risés, le Christ est représenté adolescent, presque enfant. es cheveux sont bouclés, il porte sur ses épaules l'agneau, ont il a réuni les quatre pattes dans sa main droite. Sa unique est relevée et nouée à la ceinture. Le style, dit I. Charles Bayet, indique une bonne époque, le IIIe siècle nviron. Une autre statuette du bon Pasteur (n° 165) est 'une exécution plus grossière.

Lions du Boucoléon (n°s 166-167), dont les deux pattes de evant se dressent dans une attitude menaçante.

Deux bas-reliefs représentant la Vierge avec l'Enfant vin sur son bras droit (n°s 171-172). A droite et à gauche, aux saints debout.

Chapiteau très orné avec cartouche portant le nom de mpereur Héraclius (n° 187).

Fragments de colonnes sculptés de l'époque de Justinien os 189-190). Le deuxième représente le baptême de Jésus-rist.

Sculptures franques avec inscriptions latines, apportées Rhodes pour la plupart (n°s 192-220). Ce sont des erres tombales, des bas-reliefs avec écussons, en partilier (n° 198) l'écusson du grand-maître Fabrice de Cartti (1513-1521), prédécesseur de Villiers de l'Isle-Adam. numéro 220 est la pierre tombale de Victor Bardadigo, utenant de Chypre, mort en 1547, le proche parent du ros qui fut écorché vif par Sélim, malgré la foi jurée.

Signalons encore l'*inscription hébraïque de Siloé* trouvée 1881 dans l'aqueduc de ce nom, à Jérusalem (1), un ple chapiteau en marbre blanc provenant du monastère El Athroun en Palestine, et la collection des *antiquités syriennes*, notamment les cylindres babyloniens couverts inscriptions cunéiformes (salles III et IV, au premier ige).

1) Voir la traduction ci-dessus, p. 224.

LE BOSPHORE

[*Voir la carte, p. 734.*]

Le Bosphore est le détroit qui met en communication la mer Noire et la Marmara, en séparant l'Europe de l'Asie Il mesure 29 km. 815 de longueur et une largeur varian de 550 à 3 701 mètres. La profondeur moyenne est d 27 mètres, la profondeur maxima de 52. Par suite de nom breuses sinuosités, la rive européenne atteint 31 kilomètre de long et la rive asiatique 38.

On a donné de la formation du Bosphore aux temps géo logiques une explication très plausible. Lorsque le bassin de la mer Noire, lac immense qu'alimentaient les grand fleuves de Russie, fut comblé par les eaux, la forte pres sion exercée au Sud-Ouest détermina un déversement de c côté. Les eaux peu à peu creusèrent les montagnes (allèrent remplir la grande dépression qui forme aujour d'hui la mer de Marmara. Puis, quand ce bassin eut ét comblé à son tour, les eaux se frayèrent un passage à tra vers les montagnes qui séparaient la mer de Marmara d la mer Egée. Un courant qui vient de la mer Noire port à la Marmara environ 30 000 mètres cubes d'eau pa seconde. Mais, comme cette énorme quantité d'eau e double de celle que le Pont-Euxin reçoit des fleuves, il a un contre-courant inférieur poussant en sens inverse un certaine quantité d'eau plus lourde.

Le mot Bosphore signifie *passage d'un bœuf* (*bous*, bœuf *poros*, passage). Cette dénomination a probablement so origine dans le récit mythologique qui faisait traverser l détroit à la nage par Io, changée en vache. Le Bospho est renommé pour la beauté de ses rives, peuplées de vi lages et de villas qu'encadrent de riants bosquets et fertiles jardins.

Il est recommandé de faire l'excursion du Bosphore e suivant une fois la côte d'Asie (de préférence le matin, cause de la lumière), et une autre fois la côte d'Euro (de préférence le soir). Comme cependant, soit à l'alle soit au retour, on tient à connaître les localités des de rives, nous disposons, pour plus de clarté, les deux descri tions de la côte d'Europe et de la côte d'Asie en de

colonnes parallèles. De cette manière, les deux localités qui sont vis-à-vis dans la réalité le seront aussi dans le texte.

CÔTÉ D'EUROPE

Le bateau passe devant **Top Hané,** quartier habité par des Circassiens, puis devant **Fondoukli,** l'ancienne *Argyropolis* (ville d'argent). Le nom d'Argyropolis fut donné à ce faubourg au ve siècle, à cause de sa situation exceptionnelle en face de Chrysopolis ou ville d'or, aujourd'hui Scutari. Primitivement, cet endroit s'appelait *Aïanteïon*. Il possédait alors un autel consacré à Ajax et un temple élevé en l'honneur de Ptolémée Philadelphe.

Le quartier de Fondoukli s'étend au Nord jusqu'au **Palais de Dolma Baghtché** (palais du jardin à terrasses). Cet immense édifice en marbre blanc fut construit en 1853 par le sultan Abdul-Medjid, qui en fit sa résidence. Abdul-Aziz y habita également. Le quai est coupé de distance en distance par des escaliers et bordé de piliers blancs reliés par des grilles dorées. C'est là que débarquent les hôtes illustres que le sultan reçoit. Le palais, redevenu *résidence du*

CÔTÉ D'ASIE

Scutari (100 000 hab. environ) doit probablement son nom de *Chrysopolis* (ville d'or) au choix qu'en avaient fait les Perses pour y déposer l'or des contributions levées sur la Propontide. Lors de la retraite des Dix Mille, Xénophon s'y arrêta avant de repasser en Europe. Constantin défit l'armée de Licinius dans la campagne avoisinante.

Scutari est une des métropoles de l'islamisme. Là, fut fondée la dynastie des Ottomans ; c'est de là que les musulmans sont partis à la conquête de l'Europe. Aussi tout bon mahométan désire-t-il être enterré dans l'*immense cimetière de Scutari*, dont on aperçoit la forêt de cyprès sur la hauteur. La population de Scutari est presque exclusivement musulmane. Avec plus de vérité encore que de Constantinople on peut dire que la ville, pour plaire, ne doit être regardée que de loin.

En avant de Scutari se voit, sur un rocher, la *tour de la Vierge*, que les Occidentaux appellent par er-

CÔTE D'EUROPE

sultan en 1908, offre à l'extérieur une grande profusion d'ornements de tous les styles, mais l'effet général en est agréable. L'intérieur est décoré avec luxe et aussi avec la même surcharge.

Remarquer sur le quai la jolie mosquée Validé, construite par la mère du sultan Abdul-Medjid.

Au nord de Dolma Baghtché on voit le faubourg de **Béchik Tach** (la pierre du berceau), où s'élevait sous le Bas-Empire le *Diplokion* (double colonne), édifice bâti par l'empereur Lecapène et composé de deux hautes tours surmontées de la croix. Sur le bord de la mer, non loin de Dolma Baghtché, se trouve le turbé ou *tombeau de Khaïrédin Pacha, le célèbre Barberousse* (XVIe siècle), petit édifice ombragé par un bouquet d'arbres.

C'est par le vallon qui remonte de Béchik Tach vers Péra que Mahomet II *transporta sa flotte* au fond de la Corne d'Or. Comme une chaîne s'étendant de la pointe du Séraïl à Galata lui barrait l'entrée du port de Constantinople, le sultan profita de la nuit pour faire porter ses galères par voie

CÔTE D'ASIE

reur **tour de Léandre.** Comme nous l'avons dit en faisant la description des Dardanelles, c'est l'Hellespont, et non pas le Bosphore, que Léandre traversait à la nage.

CÔTE D'EUROPE

de terre jusqu'au fond du port. On traîna les vaisseaux sur de longues glissoires en bois, et, le matin, les Grecs se virent attaqués des deux côtés à la fois. Ils tentèrent vainement d'incendier les galères turques.

Le **palais de Tchéragan** (palais des flambeaux), qui se trouve sur le bord de la mer, au nord-est de Béchik Tach, a été construit par Abdul-Aziz sur l'emplacement d'un ancien palais dont Mahmoud II († 1839) faisait sa résidence favorite. Déjà, en 1679, on avait élevé en cet endroit un palais d'été pour les sultans. Le palais de Tchéragan, transformé en parlement turc, a été presque complètement détruit par un incendie en 1910.

Du côté opposé à la mer, un très beau portique met Tchéragan en communication avec Ildiz Kiosk, palais du sultan Abdul-Hamid, jusqu'en 1908.

Le **palais de Ildiz Kiosk**, reconnaissable à sa teinte vert clair, s'élève sur la colline, à l'ouest de Tchéragan, entre les villages de Béchik Tach et d'Orta Keuï. Il a été construit par le sultan Abdul-Hamid. Son admirable parc couvre tout le

CÔTE D'ASIE

En face du palais de Tchéragan s'élève, sur la côte d'Asie, au nord du hameau de **Kouskoundjouk** (anc. *Chrysokéramos*), le grand **palais de Beylerbey**, tout éclatant de blancheur. Lamartine a décrit avec enthousiasme l'ancien kiosque en bois, de couleur jaune et grise, qui a précédé l'édifice actuel. Celui-ci a été bâti en 1865 par le sultan Abdul-Aziz. Orné à l'intérieur avec la plus grande richesse et avec bon goût, ce palais mérita d'être mis à la disposition de l'impératrice Eugénie pendant le séjour de cette princesse à Constantinople en 1869. L'empereur et l'impératrice d'Allemagne y ont également habité en 1898.

Au-dessus du palais et du village de Beylerbey se dressent les deux sommets du *Boulgourlou*, d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur le Bosphore et sur Constantinople.

CÔTE D'EUROPE

versant oriental de la colline. Des kiosques y étaient réservés aux hôtes princiers. Remarquer, un peu au-dessous du palais, vers le Sud, une élégante *mosquée* où le sultan se rendait tous les vendredis pour la prière du Sélamlik.

Orta Keuï (le village du milieu) est un gros bourg peuplé de chrétiens et de juifs. Belle mosquée de la Validé, mère d'Abdul-Medjid.

Kourou Tchesmé (fontaine sèche), un peu après le promontoire du Defterdar, n'a rien de remarquable.

Un peu plus loin, **Arnaout Keuï** (village des Arnaouts ou Albanais) est l'antique *Anaplous* ou *Michaïlion* des Byzantins. On y voyait autrefois la magnifique basilique de Saint-Michel bâtie par Constantin

CÔTE D'ASIE

A **Tchenguel Keuï**, Justinien bâtit jadis le monastère de la Vierge de la Pénitence, maison de refuge pour les repenties.

Kouléli, dont on aperçoit la vaste caserne de cavalerie, possédait autrefois une église dédiée à saint Michel archange, très vénéré au moyen âge comme patron des mariniers du Bosphore. Sur la hauteur qui domine la caserne, et qui est transformée en un beau jardin, Soliman le Magnifique vécut pendant trois ans, caché dans une tour, sous la protection du jardinier en chef de la cour, qui l'avait dérobé à la fureur de son père, Sélim Ier.

Vani keuï n'a rien de remarquable.

CÔTE D'EUROPE

le Grand, et restaurée par Justinien. Isaac l'Ange (1185-1195) y avait réuni tout ce que Constantinople possédait de chefs-d'œuvre en fait d'images et de tableaux de tous genres. Peu avant la prise de Constantinople, Mahomet II pilla ce temple illustre ; ses marbres et ses colonnes lui servirent à bâtir la forteresse de Rouméli Hissar.

A Anaplous vécut pendant trente-quatre ans sur une colonne un disciple de saint Siméon, **saint Daniel Stylite** († 494). L'empereur Léon fit bâtir près de cette colonne un monastère qui devint florissant.

Le pittoresque village de **Bébek** se cache dans la verdure, au fond d'une jolie baie. Belle propriété des Lazaristes français avec école primaire dirigée par les Frères Maristes. Au Nord, sur la hauteur, le vaste établissement américain de *Robert College*.

Un peu au delà de Bébek, après un rideau de pins et de cyprès marquant un cimetière turc, apparaît la forteresse de **Rouméli Hissar** (château d'Europe), composée de trois tours réunies par des murailles

CÔTE D'ASIE

Kandili (éclairé avec des lampes) tire son nom du fanal établi à la pointe du promontoire. Sur la colline qui précède le village, pensionnat français pour jeunes filles, dirigé par des dames. Un peu plus au Sud est installée une pièce de canon qui sert à annoncer les incendies.

La forteresse d'**Anatoli Hissar** (château d'Asie) fut, comme Rouméli Hissar, bâtie par Mahomet II. Entre ces deux forteresses se trouve le point le plus étroit du Bosphore (550 m.). C'est probablement vers cet

CÔTE D'EUROPE

crénelées. Rouméli Hissar fut bâtie en trois mois par Mahomet le Conquérant (1451). Formidablement armée de canons, elle méritait bien le surnom de Boghaz Ketchen (détroit où l'on recule), que ce sultan se plaisait à lui donner. Cette fortification figure, dit-on, le nom de Mahomet écrit en caractères arabes.

A **Balta Liman**, au nord-ouest de Rouméli Hissar, a été signée en 1849 la convention relative aux principautés danubiennes.

Boyadji Keuï : village sans intérêt.

A **Emirghian** : splendide palais d'Ismaïl-Pacha, ancien khédive d'Egypte.

On passe ensuite devant la coquette baie de **Sténia**, le *Sosthénion* des Byzantins. Les Argonautes, dit-on, y avaient élevé un temple. Constantin en fit une église qu'il dédia à l'archange saint Michel, et que Basile le Macédonien restaura (867-886). On y voyait aussi une église de la Mère de Dieu, fort célèbre dans l'antiquité, dont les ménologes grecs font mémoire le 8 juin.

CÔTE D'ASIE

endroit que les 200 000 hommes de Darius et plus tard Xerxès et les Dix Mille traversèrent le détroit.

(Remarquer, un peu au Sud, dans la vallée dite des *Eaux douces d'Asie*, et près de la mer, le grand kiosque blanc construit par la mère d'Abdul-Medjid.)

A **Kanlidja** (village ensanglanté), ancien palais du célèbre Fuad-Pacha, diplomate et poète, surnommé le *Lamartine ottoman*.

Rifaat Pacha, hameau sans intérêt, semble ne faire qu'un avec le village ture de *Tchiboukli*.

CÔTE D'EUROPE

Iéni Keuï, gros village grec et arménien. Trois patriarches grecs reposent dans son église de Saint-Georges. L'église de la Vierge est un lieu de pèlerinage ; on y vénère l'image très ancienne de la Vierge Commariotisse.

Thérapia, résidence d'été des ambassadeurs de France, d'Angleterre et d'Italie, s'appelait autrefois *Pharmakeus* (l'empoisonneur). Le patriarche Attique l'appela Thérapia (guérison), dénomination mieux en rapport avec l'excellente position de ce faubourg. Le palais de l'ambassade de France fut donné à ce pays, au début du XIXe siècle, par Sélim III, pour reconnaître l'appui prêté à la Turquie par le maréchal Sébastiani : « C'est, dit Théophile Gautier, un grand bâtiment à la turque, tout en bois et en pisé, sans aucun mérite architectural, mais vaste,

CÔTE D'ASIE

Tchiboukli. Ce village garde les ruines imposantes de l'ancien *monastère des Acémètes*, fondé par saint Alexandre en 420. Les religieux Acémètes ou Veilleurs étaient divisés en trois chœurs qui offraient à Dieu une louange perpétuelle. En 462, un seigneur romain du nom de Stude demanda au monastère quelques-uns de ses moines pour fonder l'Ordre des *Studites. Saint Jean Calybite*, fils du sénateur Eutrope, fit, à peu près à cette époque, son éducation dans le couvent des Acémètes.

Dans les environs de **Pacha Baghtché** se trouvent les fameux jardins plantés par Bajazet II (1481-1512).

Le golfe de **Beïcos** représente l'ancienne baie d'*Amycus* où le roi des Bébryces fut tué par Pollux au retour de l'expédition des Argonautes. C'est dans cette baie qu'en 1854 se concentrèrent les forces navales de la France et de l'Angleterre avant d'opérer leur entrée dans la mer Noire.

CÔTE D'EUROPE

aéré, commode, d'une fraîcheur à l'abri des plus violentes ardeurs de l'été, et dans la plus admirable situation du monde. Derrière le palais se développent des jardins en terrasse, plantés d'arbres centenaires, d'une hauteur prodigieuse, incessamment agités par les brises de la mer Noire. »

Un peu avant Beuyuk Déré, sur un petit promontoire calcaire, se trouvait jadis une église bâtie en l'honneur de l'illustre vierge et martyre de Chalcédoine, *sainte Euphémie*.

Dans le *déré* ou vallon qui donne son nom au village, on montre le *platane de Godefroy de Bouillon*. La tradition locale fait camper en ce lieu l'armée de la première Croisade (1096). Anne Comnène rapporte que cette armée occupait tout l'intervalle qui sépare Beuyuk Déré de Sténia.

Beuyuk Déré (la grande vallée) est un endroit des plus charmants des rives du Bosphore. Sa population, en majorité chrétienne, se compose surtout de Grecs et d'Arméniens. Les religieux Conventuels y dirigent une *paroisse latine*. Beuyuk Deré fut célèbre à l'époque byzantine par

CÔTE D'ASIE

A **Hounkiar Iskélessi** se trouve le kiosque de Méhémet-Ali, khédive d'Égypte, offert au sultan par son fils Ibrahim-Pacha. Il s'élève sur des terrasses superposées et produit assez bel effet. En ce même endroit, alors appelé *Bosporion Nymphæon*, les empereurs byzantins avaient leur palais de Mylodius.

Omour Iéri est l'*Argyronion* des Grecs. Justinien y fonda un immense hôpital pour les lépreux de tout l'empire.



E. Ruzé Gr. La Palestine

CÔTE D'EUROPE

son église de *Saint-Théodore Tyron*, qui attirait de nombreux pèlerins et parmi eux les empereurs mêmes. Le patriarche *saint Taraise* fut enseveli à Beuyuk Déré, dans l'église de Tous les Saints.

A une heure à l'ouest de Beuyuk Déré se trouve la magnifique *forêt de Belgrade*, la seule de toute la Thrace. Le village de Belgrade était appelé *Pétra* par les Byzantins. Ses sources furent de bonne heure captées pour alimenter Constantinople.

A **Iéni Mahallé** (le nouveau quartier), Manuel Comnène (1143-1180) avait fait construire le monastère de *Kataskèpe*, dont on peut encore voir l'église ruinée.

Rouméli Kavak (le peuplier d'Europe). Au sommet des falaises du Kara Tach (pierre noire), se dressent les ruines d'un château fort construit en 1626 par Mourad IV. Auparavant, il y avait en ce lieu un monastère grec, dédié à la Vierge sous le vocable de Mavro-

CÔTE D'ASIE

Le **mont du Géant**, en turc Ioucha Dagh (mont de Josué), est la plus haute colline des rives du Bosphore (180 m.). Cette dénomination de mont du Géant est due à la légende. Pour les anciens, le géant Amycus avait été enterré en cet endroit. Aux yeux des Turcs, le géant n'est autre que Josué.

Anatoli Kavak (le peuplier d'Asie) est l'ancien promontoire du *Hiéron* (sacré), ainsi nommé parce qu'il portait le *temple des douze dieux*, consacré par Phrygos et doté par Jason, ainsi que celui de *Jupiter favorable*, dont Justinien fit plus tard une église en

CÔTE D'EUROPE	CÔTE D'ASIE
molitissis, et qui y subsista jusqu'en 1713. Eudoxie, femme de l'empereur byzantin Diogène (1068-1071), qui en était la fondatrice, y fut reléguée par son fils Michel Parapinace.	l'honneur de saint Michel. Le château que l'on voit sur la hauteur a été construit au XIVe siècle par les Génois.

C'est entre les deux forts de Rouméli Kavak et d'Anatoli Kavak que les Génois, au XIVe siècle, tendirent des chaînes pour défendre le Bosphore et Constantinople contre les envahisseurs du Nord. Les deux rives sont, en cet endroit, garnies de batteries puissantes. A partir d'ici, le détroit s'élargit de plus en plus jusqu'à l'entrée de la mer Noire, dont on voit les eaux dans le lointain.

LE MONT ATHOS

Comme le programme habituel des Pèlerinages de Pénitence comporte la visite du mont Athos, nous donnons ici quelques renseignements sur cette intéressante presqu'île et sur ses habitants.

Le mont Athos (encore appelé Montagne Sainte, Monte Santo, Agiou Oros) est un promontoire rocheux d'environ 50 kilomètres de long sur 6 de large, et terminé par un pic qui lui donne son nom (1 935 mètres). Cette presqu'île n'a pour ainsi dire pas d'histoire dans l'antiquité. Elle servait depuis longtemps de refuge à de nombreux ermites, lorsque la vie cénobitique ou commune y fut implantée au Xe siècle. En 963, *saint Athanase l'Athonite*, ami des empereurs Nicéphore Phocas et Tzimiscès, fonda la *Grande Laure* ou *Lavra*. Alors les moines se mirent à affluer de toutes parts. Chaque pays de l'orthodoxie tint à honneur d'avoir son couvent au mont Athos, qui commença à être considéré comme une terre sainte, et devint un lieu de pèlerinage. Du Xe au XIIIe siècle, les couvents connus dépassent la centaine. Avant que Mahomet II s'emparât de Constantinople, les moines de l'Athos lui firent leur soumission, et, par ce moyen, obtinrent de former une sorte de *république privilégiée* qui subsiste encore. Cependant, le patriotisme des moines leur ayant inspiré de soutenir l'insurrection grecque de 1821, leurs couvents furent pillés par les soldats turcs. Depuis cette époque, ils se sont relevés et embellis, grâce surtout à la munificence de la Russie.

Le mont Athos compte vingt monastères et un grand nombre de petits couvents peuplés d'environ 6 000 moines et de plusieurs milliers de serviteurs laïques. Pas une femme dans toute la presqu'île. On écarte même les femelles des animaux (1). Les intérêts de la république sont confiés à un Conseil de vingt membres qui réside et tient ses séances à *Kariès*, la capitale. C'est en cette petite ville que se trouvait autrefois l'officier turc servant d'intermédiaire avec le sultan.

Les couvents sont placés sur les deux versants Est et Ouest de la presqu'île. Ils se divisent en *monastères*, en *skites*, en *kellia* et en *ermitages*.

Onze monastères (les *koinobia*) sont organisés suivant la forme monarchique, et les moines n'y possèdent rien en propre ; les neuf autres (couvents *idiorythmes*) ont un gouvernement démocratique, et les moines y jouissent du privilège de la propriété privée. Parmi les monastères idiorythmes, citons *Lavra*, *Vartopédi* et *Iviron* ; parmi les koinobia, *Zograph* et *Saint-Pantaleïmon*. Ce dernier, situé sur la côte occidentale, appartient aux Russes, d'où son autre nom de *Roussicon*. C'est le plus peuplé et le plus florissant ; il ne compte pas moins de huit cents religieux. Ses bâtiments blancs et les dômes de sa grande église se détachant sur la verdure avoisinante, offrent, vus de la mer, un aspect tout à fait pittoresque. Les étrangers y sont fort bien accueillis.

DE SMYRNE A RHODES (228 MILLES)

[*Voir la carte de l'Archipel, p. 740.*]

En sortant du golfe de Smyrne, le bateau double le cap Kara Bournou, et, se dirigeant vers le Sud, pénètre dans le canal qui sépare *Chio* du continent. Il s'engage entre la côte d'Asie et les petits îlots déserts des *Spalmadores* et de *Gossi*. Bientôt il passe en vue de *Chio*, capitale de l'île de ce nom. La rade de Tchechméh ou de *Cyssus*, qui s'ouvre dans le continent, rappelle la destruction de la flotte d'Antiochus le Grand par les Romains, l'an 193 avant Jésus-Christ, et celle de la flotte turque par les Russes et les Anglais en 1770. A la partie la plus resserrée du canal, entre le cap asiatique d'Aspro Kavo (cap Blanc) et le cap chiote d'Agia Héléni (Sainte-Hélène), on trouve les petits îlots de l'Ane (Gaïdouro Nisi). Le navire laisse au loin, à droite, le cap Mastico, point le plus méridional de l'île

(1) Règle de l'higoumène saint Platon († 814).

de Chio; puis, restant au large du golfe profond de Scala Nova ou d'Éphèse, passe entre les îles de *Nicaria*, à l'Ouest, et de *Samos*, à l'Est.

SAMOS (en turc Sousam Adassi) mesure 56 kilomètres sur 20. Cette île est traversée de l'Est à l'Ouest par la chaîne de l'Ampelox, dont le plus haut sommet, le mont Kerki, atteint 1 578 mètres. Elle produit d'excellents vins muscats.

Samos, d'abord peuplée par des Pélasges venus de Lesbos, passa successivement sous la domination des Perses, des Athéniens, des Romains, des Arabes, des Vénitiens et des Génois. Les Turcs s'en emparèrent en 1453. La participation de Samos à la guerre de l'Indépendance, durant laquelle Canaris défit dans ses eaux une partie de la flotte égyptienne (1821-1824), lui a valu d'être pendant longtemps constituée en république autonome, imposée d'un tribut annuel de 400 000 piastres à payer au sultan (1832). Les habitants élisaient des sénateurs et des députés. Le gouverneur, vassal de la Porte, devait être choisi parmi les Grecs de l'île.

La population de Samos est d'environ 60 000 habitants. *Chora* (2 000 hab.), capitale et résidence du gouverneur, se trouve à l'intérieur des terres, à 10 kilomètres du port de *Vathy*, dont la baie profonde s'ouvre sur la côte orientale de l'île. Pythagore vit le jour, dit-on, à Chora.

Il y a à Vathy une résidence des Pères des Missions africaines de Lyon qui y fabriquent un excellent vin.

On laisse à droite les îles de Fourni, qui sont sans intérêt. Au sud de ces îles se trouvent l'îlot d'Anydro, puis l'île de Patmos. Les bateaux à itinéraire fixe laissent Anydro et Patmos à l'Ouest, à la distance d'environ 15 kilomètres. Par un temps clair on peut cependant voir, sur les hauteurs qui dominent l'île, la ville de Saint-Jean, et, plus au Nord, sur un plateau moins élevé, le sanctuaire qui renferme la grotte de l'Apocalypse.

PATMOS, la plus septentrionale des *Sporades*, est un rocher stérile de 15 kilomètres sur 10, dont l'histoire ne date que de la venue de *saint Jean*. Cet apôtre y fut relégué, dit Tertullien, après avoir été plongé à Rome dans une chaudière d'huile bouillante; d'après saint Irénée, saint Victorin de Pettau, Eusèbe et saint Jérôme, ceci se passait à la fin du règne de Domitien (81-96). Saint Jean nous dit lui-même qu'il eut à Patmos, un dimanche, les visions racontées dans son Apocalypse. D'où l'on a supposé que le livre fut écrit dans l'île même. Lorsque Nerva rendit la liberté à ceux que son prédécesseur avait bannis, l'Apôtre alla reprendre son ministère à Éphèse, où, selon l'opinion

la plus commune, il s'était déjà établi vers les années 67-70.

Patmos était déserte au moyen âge, lorsque saint Christodule de Nicée vint fonder sur le point culminant de l'île, à 216 mètres d'altitude, le *monastère de Saint-Jean*. En 1453, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, des fugitifs de la capitale obtinrent la permission de se fixer près de ce couvent. Le même fait se renouvela pour une cinquantaine de familles grecques, lorsque la Crète tomba au pouvoir des Turcs en 1669. Telle fut l'origine de la ville actuelle de Patmos ou de Saint-Jean, qui compte environ 4 000 habitants. Le monastère de Saint-Jean, où toute vie commune a disparu, ressemble à une forteresse. On y conserve deux cent trente-neuf manuscrits.

Au nord de la ville, à une distance de 1 200 mètres environ, se trouve une terrasse moins élevée où l'on aperçoit l'Ecole hellénique. Cette plate-forme de rocher domine la *grotte de l'Apocalypse*, à laquelle on descend par trente marches, et qui est renfermée dans l'enceinte d'une chapelle consacrée à sainte Anne. La grotte mesure 13 pas sur 4, et a une hauteur moyenne de 3 mètres. Les moines grecs montrent une fente triangulaire par laquelle, prétendent-ils, les voix mystérieuses des trois Personnes divines arrivaient à saint Jean. Ajoutons, pour finir, que les habitants de l'île ont donné le nom de saint Jean à un *jardin* situé à l'ouest de la ville, tout près de la mer.

Les bateaux à itinéraire fixe passent dans le canal bordé à l'Est par les îles Gaïdouro Nisi et Pharmako ; à l'Ouest, par une série d'îlots très nombreux dont les principaux sont : Arki, Lipso, Léro et Kalymno. Entre Kalymno et le cap d'Halicarnasse, on traverse un labyrinthe d'îlots minuscules appelés par les Turcs Karabaghlar, et dont l'un porte une tour construite par Ibrahim-Pacha. On laisse à droite une île un peu plus considérable, celle de Kappari, et l'on contourne la pointe septentrionale de l'île de Cos, dont on aperçoit bientôt la blanche capitale au milieu d'une campagne plantée d'arbres.

Cos est la patrie d'*Hippocrate*, père de la médecine. L'étude de cette science avait été importée dans l'île, en même temps que le culte d'Esculape, par une colonie d'Epidauriens. Cette ville a aussi donné le jour au grand peintre *Apelle* et au philosophe Ariston. Les Chevaliers de

Rhodes possédèrent l'île aux XIVe et XVe siècles et lui donnèrent le nom de Lango. L'île de Cos compte aujourd'hui environ 25 000 âmes. La capitale ne garde aucune trace de l'ancien temple d'Esculape, mais on a donné le nom d'Hippocrate à une source d'eau minérale et à un gros platane des environs.

On fait route vers le Sud, et, laissant à gauche le profond golfe de Cos, ou golfe Céramique, dont les eaux baignent le pied du Taurus, on double le cap *Krio*. A cet endroit s'élevait jadis la ville de *Cnide*, dont Strabon nous a laissé une description remarquablement exacte, les ruines en font foi. La Vénus cnidienne, sculptée par Praxitèle, était considérée par les anciens comme un des chefs-d'œuvre de l'art. L'empereur Théodose le Grand la transporta à Constantinople.

Une chaîne d'îlots qu'on laisse à l'Ouest relie en droite ligne l'île de Cos à celle de Rhodes. Ce sont : Yali, Nisyro, Tilo, Kharki. A gauche, l'île de *Symi*, à l'entrée du golfe de ce nom, fait le commerce du corail et des éponges, que d'habiles plongeurs vont chercher au fond de l'eau. Tandis qu'au Nord-Est apparaissent bientôt les sommets neigeux du Taurus, on approche de l'île de Rhodes, dont on aperçoit à l'extrémité septentrionale les moulins à vent sur une plage sablonneuse. Le bateau double le cap en se tenant à une assez grande distance de la terre, et vient mouiller devant le port de la capitale, entre la tour Saint-Nicolas (à droite) et la tour Saint-Jean (à gauche).

RHODES

[*Voir le plan de la ville, p. 745.*]

APERÇU GÉOGRAPHIQUE. — L'île de Rhodes, qui tire son nom de ses roses (rhodon) ou plutôt de ses fleurs de grenadier (rhodion), forme une ellipse allongée d'environ 75 kilomètres de longueur sur un largeur moyenne de 30.

Une chaîne de montagnes la traverse du Nord au Sud. Le sommet du Taïros, qui la domine, se dresse à 1 500 mètres d'altitude. C'est l'*Atabyron* des anciens. L'île, bien boisée et bien arrosée, est très fertile. On y trouve toutes les cultures des pays chauds, notamment celle de la vigne. Les vignobles de Rhodes, chantés par Virgile, sont


TURQUIE
MER DE MARMARA
I. Marmara
Philippes
I. Thaso
Salonique
I. Samothrace
Gallipoli
I. Imbro
Mt. Athos
Dardanelles
ASIE
I. Lemnos
Troie
Mt. Phakes
Tenedos
ARCHIPEL
I. Strati
MINEURE
Pergame
I. Mytilène
Mytilène
I. Skopelos
I. Skyros
Skyros
OU
Sardes
Smyrne
I. Eubée (Négrepont)
Mt. Delphi
I. Chio
Chio
Athènes
Corinthe
MER ÉGÉE
Éphèse
I. Samos
I. Andros
I. Nicaria
Milet
I. Zéa
I. Patmos
I. Naxos
I. Kalymnos
I. Kos
I. Seriphos
I. Amorgos
I. Milo
I. Astypalaea
C. Maleo
I. Santorin
I. Cérigo
I. de Rhodes
Rhodes
I. Karpatho
I. de Candie (Crète)
I. Kaso
Candie
ILES DE
L'ARCHIPEL
Echelle
0 50 100 150 200 K.

encore estimés. Malheureusement, l'agriculture est en souffrance à Rhodes comme presque partout en Turquie.

La population totale de l'île s'élève à 35 000 habitants environ, soit : 28 000 Grecs, 6 000 musulmans, 800 Juifs et 200 catholiques. La capitale compte à elle seule environ 15 000 âmes. Avant l'occupation italienne, Rhodes était gouvernée par un pacha turc, chef du liva des Sporades, qui disposait de 400 hommes de garnison.

L'ILE DE RHODES AVANT LES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN. — L'imagination païenne donna à cette île des origines merveilleuses. En prétendant que Rhodes était fille de Neptune, la mythologie voulait sans doute exprimer poétiquement qu'elle était apparue au sein des mers par suite de quelque éruption volcanique. L'île fut d'abord habitée par les Telchines, peuple d'origine phénicienne. Son commerce en fit longtemps la plus puissante et la plus indépendante des îles de la Grèce. Elle envoya des colons jusqu'en Italie et en Espagne. A la fin du VIe siècle avant Jésus-Christ, elle tomba sous la domination des Perses. Elle fit ensuite partie de la confédération athénienne. En 412 avant Jésus-Christ, les Rhodiens s'étant engagés dans le parti de Lacédémone, Alcibiade mit l'île de Rhodes au pillage. Soumise pendant treize ans à Alexandre le Grand, Rhodes recouvra son indépendance en 323 avant Jésus-Christ. En 222 eut lieu un tremblement de terre qui renversa les murailles de la ville, détruisit plusieurs vaisseaux dans le port et fit tomber le *fameux colosse* qui était une des merveilles du monde. Selon les descriptions de Pline et de Philon de Byzance, ce colosse, qui représentait le soleil, avait 70 coudées (35 m) de hauteur. Il avait été construit en 278 avant J.-C. ; on avait mis douze ans à le faire, et on y avait dépensé trois cents talents, c'est-à-dire environ un million et demi de francs. Les débris de la statue demeurèrent pendant près de neuf siècles à la place où ils étaient tombés. En 653 après Jésus-Christ, le général arabe Moaviah s'étant emparé de Rhodes, acheva de détruire le colosse et en vendit le bronze à un marchand juif d'Emèse, qui en chargea neuf cents chameaux. La charge se montait à plus de 200 000 kilogrammes. On dit quelquefois que le colosse se trouvait à l'entrée du grand

port, et que les navires passaient, toutes voiles déployées, entre ses jambes. C'est oublier que la hauteur de la statue était seulement de 35 mètres.

La ville de Rhodes, relevée de ses ruines, tomba définitivement sous la domination romaine au temps de Vespasien. Un nouveau tremblement de terre la détruisit en 155. Il y eut peut-être des chrétiens dans l'île dès cette époque. Le général Moaviah, nous l'avons dit, s'empara de Rhodes en 653. Arabes, Génois et Turcs se disputèrent ensuite cette île. Possession légitime d'Andronic, empereur de Constantinople, elle était occupée militairement par les Sarrasins lorsqu'elle fut prise, le 13 août 1310, par le grand-maître des Chevaliers de Saint-Jean, Foulques de Villaret.

LES CHEVALIERS A RHODES (1310-1522). — L'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean était issu d'une œuvre d'hospitalité pour les pèlerins, fondée par des Amalfitains près de Sainte-Marie Latine, à Jérusalem (1048), et placée sous le patronage de saint Jean l'Aumônier. Après la conquête de la Ville Sainte par les croisés, le bienheureux Gérard de Provence avait donné une nouvelle organisation à l'hospice et créé l'Ordre des Hospitaliers. Ceux-ci prirent, en 1113, saint Jean-Baptiste pour patron, et résolurent de se dévouer à la défense des Lieux Saints. Ils étaient partagés en trois classes. Il y avait les nobles ou chevaliers, destinés à défendre la Terre Sainte ; les prêtres ou aumôniers, et les Frères servants, voués au service des pèlerins. Avec les chevaliers du Temple, les Hospitaliers furent le plus ferme rempart du royaume latin de Jérusalem. Lorsque toutes les possessions franques de Palestine furent perdues, après une résistance héroïque sur les murs de Saint-Jean d'Acre, en 1291, les Hospitaliers de Saint-Jean se réfugièrent à Limassol, dans l'île de Chypre ; mais des conflits qui surgirent entre Foulques de Villaret et le roi Henri II de Lusignan les décidèrent bientôt à quitter l'île. C'est alors que, avec l'autorisation du pape Clément V et de l'empereur Andronic, ils s'emparèrent de l'île de Rhodes (13 août 1310) et soumirent les îles voisines.

Pendant plus de deux siècles, Rhodes fut le boulevard de la chrétienté contre l'islamisme. Non contents de maintenir leurs positions, les chevaliers prirent Smyrne, Alexan-

drie et Patras. Mais, hélas! l'Ordre, peu secouru par l'Occident, devait surtout songer à la défensive.

Jusqu'au milieu du XVe siècle, la défense de la place fut organisée d'une façon originale. Les différents points des remparts était confiés à des chevaliers de nations différentes ou de *langues* diverses, comme on disait alors. La partie Nord, regardant à la fois la terre et la mer, était réservée à la langue de France. Puis, faisant le tour de la ville, on rencontrait (à commencer par le Nord-Ouest, en allant vers le Sud) la langue d'Allemagne, la langue d'Auvergne, la langue d'Aragon, la langue d'Angleterre, la langue de Provence, la langue d'Italie ; enfin, rejoignant la langue de France, celle de Castille et celle de Portugal.

En 1444, Jean de Lastic repoussa les Egyptiens, qui avaient assiégé la ville pendant quarante-deux jours. Vingt-sept ans après la prise de Constantinople, une flotte ottomane vint mettre le siège devant Rhodes. Rhodes fut sauvée par l'héroïsme de Pierre d'Aubusson (1480). Après Mahomet II, les sultans Bajazet et Sélim laissèrent les chevaliers à peu près en repos. Mais, en 1522, *Soliman le Magnifique* vint lui-même assiéger Rhodes avec une flotte de trois cents voiles et une armée de 300 000 hommes. Cette fois, ce fut Villiers de l'Isle-Adam qui organisa la résistance. Le siège ayant commencé le 1er août, une attaque générale fut repoussée le 24 septembre. En cette journée, les musulmans perdirent 15 000 hommes. C'était trois fois le nombre des défenseurs de la place. Soliman, désespéré, avait déjà donné l'ordre d'appareiller, lorsqu'une lettre du traître Don Andréa d'Amaral, un des principaux chevaliers, apprit aux Turcs la détresse des assiégés. Le siège continua.

Quatre assauts des Turcs furent encore repoussés, mais, à la fin, Villiers de l'Isle-Adam, abandonné par les bourgeois effrayés et mécontents, se vit réduit à accepter une capitulation honorable (22 décembre 1522). Les églises devaient être respectées et l'exercice de la religion chrétienne demeurait libre. Soliman avait perdu 110 000 hommes, morts au combat ou tués par la maladie. Le 1er janvier 1523, les chevaliers quittèrent Rhodes, accompagnés par plus de 4 000 Grecs. Ils se réfugièrent dans les États de l'Église, puis, en 1530, dans l'île de *Malte*, que leur céda Charles-Quint. En cette nouvelle résidence, l'Ordre des Chevaliers

de Saint-Jean eut encore, surtout aux XVIe et XVIIe siècles, des jours de gloire, témoin le grand siège soutenu par La Vallette en 1565 contre les troupes de Soliman. Puis l'Ordre fut affaibli par ses dissensions intestines, par ses querelles avec le Pape, enfin par l'accroissement de la puissance maritime des divers Etats européens. Aussi, lorsque, en 1798, Bonaparte, se rendant en Egypte, s'empara de Malte et mit fin à l'Ordre, le grand-maître n'avait plus qu'un simulacre d'autorité. Il existe encore un *Ordre de Malte* créé pour la défense des intérêts de l'Eglise. Quant à l'île de Rhodes, son histoire après la conquête musulmane n'offre plus rien d'intéressant. Elle est aujourd'hui occupée par les Italiens.

VISITE DE LA VILLE. — **Trois portes** donnent accès dans Rhodes du côté de la mer. Près du bastion Saint-Paul se trouve la *porte Saint-Paul*. Cette porte est double, et une rue passe entre ses deux ouvertures. Sur les murailles, un bas-relief représente l'Apôtre tenant l'épée et le livre des épîtres ; au-dessous apparaissent les armoiries de l'Ordre des Hospitaliers et du grand-maître d'Aubusson, et un autre écusson représentant un chêne et portant une dédicace à saint Paul (1). Une autre porte, dite *porte de la marine*, s'ouvre plus au Sud, sur la rue des Chevaliers. On voit sur l'arc, du côté de la ville, l'écusson de l'Ordre des Hospitaliers entre celui du grand-maître Hélion de Villeneuve (à droite), et celui du grand-maître Baptiste Orsini (à gauche). La troisième porte est la *porte Sainte-Catherine* (auj. porte du Bazar). Elle s'ouvre entre deux grosses et pittoresques tours couronnées de merlons. Sur l'une, qui fait face à la mer, sont les armoiries de l'Ordre, celles d'Aubusson et un écusson qui porte un lion. Un élégant tabernacle renferme les statues de saint Pierre et de saint Jean-Baptiste, avec celle de sainte Catherine au milieu. Une inscription latine rappelle que la porte et les tours ont été construites par Pierre d'Aubusson en 1477.

Dans le **quartier juif** (à gauche, lorsqu'on entre par la porte Sainte-Catherine), on montre deux monuments ornés

(1) *Divo Paulo Conventus sancti Joannis hospitalis Petrus d'Aubussonius Rhodi Magister dedicavit.*


LA VILLE DE RHODES
au XVIme Siècle
d'après Cécil Torr
Echelle
0 100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000 Met.
Les lignes ponctuées indiquent les zones de défense primitivement dévolues à chaque Langue par le Grand-Maître HÉLION DE VILLENEUVE. Plus tard, vers 1438, il n'y eut plus aucune distinction de zones pour le service de la place et de la défense.
CANAL DE CARIE
Eglise St Antoine
LANGUE
FRANCE
RADE DU NORD OU PORT DES GALÈRES
Tour St Pierre
Jardin d'Auvergne
LANGUE DE CASTILLE ET PORTUGAL
Tour St Paul
Tour St Michel
Môle et Tour St Jean
Jetée des Moulins
GRAND PORT
Porte Ste Catherine
Place des Exécutions
LANGUE
Porte d'Amboise
D'ALLEMAGNE
Porte St Georg
LANGUE D'AUVERGNE
Bastion d'Auvergne
Quartier militaire
VILLE BASSE
Place Publique
Quartier Juif
LANGUE D'ITALIE
Bastion d'Italie
RADE DU SUD
VILLE HAUTE
Bastion d'Aragon
LANGUE D'ARAGON
Bastion d'Angleterre
LANGUE D'ANGLETERRE
Bastion de Provence
LANGUE DE PROVENCE

de belles moulures et de sculptures sur marbre blanc : la *Châtellenie* (palais de justice) et l'Amirauté de l'Ordre. Cette dernière identification est douteuse. Signalons encore dans ce quartier, au milieu d'un jardin, près des murailles neuf arceaux gothiques, restes de l'*église Sainte-Marie de la Victoire*, bâtie par Pierre d'Aubusson en mémoire de la délivrance de la ville, lors du siège de 1480.

La partie la plus intéressante de Rhodes est le Coïlachium (du latin *colligere*, rassembler), cité noble où étaient réunis les principaux édifices. En face de la porte Sainte-Catherine, un grand bâtiment, changé par les Turcs en caserne, n'est autre que l'ancien *hôpital des Chevaliers*. Sa façade a huit arches au rez-de-chaussée. A l'intérieur se trouve une vaste cour carrée autour de laquelle il y a des pièces voûtées transformées en magasins. A droite, à découvert, un grand escalier en pierre conduit au premier étage, où un corridor de 117 mètres donne accès à diverses pièces. Les fermetures et les plafonds sont en bois de cyprès. Partout des sculptures représentant des fleurs de lis et les armoiries des Hospitaliers. Quatre grandes salles, dans lesquelles sans doute se trouvaient les lits des malades ; au fond d'une de ces salles, une abside où l'on devait célébrer la messe. Les battants de la magnifique porte qui ouvre sur la place ont été transportés au musée de Cluny, à Paris. Une autre porte donne sur la rue des Chevaliers ; elle est décorée des armoiries de d'Aubusson et de celles de l'Ordre, avec la date 1489.

A une petite distance au Nord s'ouvre la *rue des Chevaliers*, ainsi nommée parce qu'on y voit encore debout, ornées d'écussons, les auberges des différentes langues. Ces auberges étaient le lieu où se réunissaient les chevaliers, où ils prenaient leurs repas et où résidaient les « piliers » ou chefs de chaque nation.

Au bas de la rue se trouve la mosquée Kantouri, bâtie sur l'emplacement d'une ancienne église dont il ne reste qu'un petit porche. Sur les deux côtés règne un trottoir formé de marbres antiques. A droite, en face de l'hôpital, on voit l'auberge d'Italie, devenue aujourd'hui un dépôt de sel. Du même côté, presque à mi-montée de la rue, s'élève l'*auberge de France*. Au-dessus de la porte principale, armoiries du grand-maître d'Amboise et celles de l'Ordre ; à la hauteur du premier étage, celles du grand-maître d'Aubusson et de la langue de France. On remarquera, sur

les marbres qui décorent la façade, les inscriptions : *Pour l'oratoire, 1311. — Pour Philerme, 1511. — Pour la Maison.* On pense qu'elles accompagnaient des troncs et servaient à indiquer la destination des aumônes. Plus haut, on trouve, toujours à droite, les *auberges de Provence et d'Espagne.*

Au bout de la rue, sur la droite, se dresse l'ancien *palais des grands-maîtres*, plus tard converti en bagne. Il est entouré d'un triple fossé. La porte regarde le Nord, et est située entre deux tours. Après l'avoir franchie, on se trouve dans une vaste cour où l'on remarquera les nombreuses citernes destinées à conserver d'énormes quantités de blé pour les temps de disette ou de siège. Un large escalier conduit à une salle ruinée, qui fut peut-être la salle du Conseil. L'explosion d'une ancienne poudrière, en 1856, a complètement défiguré le palais des grands-maîtres, jusqu'alors assez bien conservé.

DE RHODES A BEYROUTH (391 MILLES)

Le bateau prend la direction du Sud-Est et passe en vue des côtes asiatiques de Patare et de Myre. Saint Nicolas fut évêque de cette dernière ville. A Patare, saint Paul fit escale au retour de sa troisième mission. « Là, dit saint Luc, ayant trouvé un vaisseau qui faisait route vers la Phénicie, nous y montâmes et partîmes. Arrivés en vue de Chypre, nous laissâmes l'île à gauche, nous dirigeant vers la Syrie. » (1) C'est l'itinéraire que nous suivons.

Chypre (2) est la seule île que l'on aperçoive. Elle mesure 230 kilomètres dans sa plus grande longueur, et a une largeur moyenne de 70 kilomètres. Sa superficie atteint presque un million d'hectares (exactement 9 537 km. carrés). Ce quadrilatère irrégulier est bordé, au Nord, par les monts Cerines (700 m.), et au Sud par la chaîne majestueuse de l'Olympe (1 885 m.), aujourd'hui appelé mont Sainte-Croix. Entre ces deux lignes de montagnes s'étend, de l'Ouest à l'Est, la vaste plaine de Messorée ou Messaria.

L'île est fertile et riche en minerai. Ses mines de cuivre (le mot cuivre, *aes cyprinum*, vient du mot Cypre) furent affermées par Hérode le Grand. Le cyprès, arbre qui était autrefois très abondant dans l'île, tire également son nom

(1) *Act.* XXI, 2-3.

(2) Le vrai nom de l'île serait Cypre. *Chypre* n'est qu'une forme vicieuse, provenant de la prononciation italienne.

du mot Cypre. Aujourd'hui, les vins de Chypre sont encore renommés.

Dans l'antiquité, Chypre fut le centre du culte de Vénus-Astarté, souvent appelée *Cypris* par les poètes, et vénérée sous la forme d'un cône dans la cité de Vieille Paphos. L'Ancien Testament, si l'on en excepte les Livres des Machabées, donne toujours à l'île le nom de *Céthim*. Habitée primitivement par des descendants de Japhet et par des Phéniciens, Chypre fut d'abord divisée en plusieurs principautés indépendantes. Elle fut ensuite soumise tour à tour aux Perses, aux Ptolémées et aux Romains (58 av. J.-C).

Le Nouveau Testament nous apprend qu'au moment de la dispersion survenue après la mort de saint Etienne, un certain nombre de chrétiens se rendirent à Chypre. Au début de sa première mission, *saint Paul* débarqua à *Salamine*, sur la côte orientale de l'île, avec saint Barnabé et Jean Marc. Ayant parcouru toute l'île, les trois compagnons s'arrêtèrent à Paphos, où le magicien juif Barjésus, surnommé Elymas, fit opposition à leur ministère. Saint Paul le rendit aveugle et convertit le proconsul *Sergius Paulus*. De Paphos, les trois missionnaires partirent pour la Pamphilie (1). Plus tard, Barnabé et Marc s'étant séparés de saint Paul, revinrent à Chypre (2).

Après le partage de l'empire romain, survenu à la fin du IVe siècle, Chypre fit partie de l'empire d'Orient. Richard Cœur de Lion s'en empara en 1191, au cours de la IIIe Croisade, et la vendit aux Templiers, qui la lui rendirent deux ans plus tard.

C'est alors qu'il l'offrit à Guy de Lusignan, roi dépossédé de Jérusalem. De 1291 à 1310, les Hospitaliers résidèrent dans l'île. Les Turcs s'en emparèrent sous Sélim II, en 1570. Prise en 1832 par le khédive d'Egypte Méhémet-Ali, Chypre fit retour à la Porte en 1840 et fut cédée à l'Angleterre, en 1878, par le traité de Berlin. Elle relève actuellement, au point de vue religieux, du patriarcat latin de Jérusalem.

(1) *Act.* XIII, 4-12.

(2) *Ibid.*, XV, 39.

L'île de Chypre compte une population d'environ 210 000 habitants, dont 162 000 chrétiens (grecs orthodoxes pour la plupart) et 48 000 musulmans.

Quand on vient de Rhodes, on aperçoit au loin, à l'ouest de l'île de Chypre, le cap Saint-Epiphane. Le bateau passe assez près de *Paphos*, puis du cap Zéphyrium, de Palæpaphos (vieille Paphos), du cap Drepanum (capo Bianco), enfin du cap Phrurium et du cap sablonneux de Curias. La ville de *Limassol*, jadis assignée par Henri II de Lusignan comme résidence aux Hospitaliers, se trouve à peu de distance de ce dernier cap, au fond d'une baie, mais on ne la distingue pas. *Larnaka* et *Famagouste* sont situées plus loin, sur la côte, dans la direction Nord-Est.

Du cap de Curias, on met une douzaine d'heures pour atteindre Beyrouth. (Voir ci-dessus, p. 572, la description de la ville.)

L'ÉGYPTE

SITUATION GÉOGRAPHIQUE. — L'Egypte, appelée dans la Bible Misraïm, terre de Misraïm (de Misraïm, fils de Cham, dont les descendants la peuplèrent), occupe l'angle Nord-Est de l'Afrique. Elle touche, au Nord, à la Méditerranée ; à l'Ouest, au désert, et s'étend, au Sud, jusqu'aux limites d'Assouan. La partie comprise entre les bouches du Nil est la Basse-Egypte ou Delta, d'une fertilité merveilleuse ; l'autre partie, ou Egypte méridionale, s'appelle la Haute-Egypte : sauf la vallée du Nil, qui a une largeur moyenne de quatre ou cinq lieues, c'est un aride désert.

HISTOIRE. — A la suite de Mariette, nous pouvons diviser l'histoire de l'Egypte en trois grandes périodes, d'après les diverses civilisations qui se sont succédé en ce pays.

1. *Période païenne*, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 381 après Jésus-Christ
2. *Période chrétienne*, de 381 après Jésus-Christ, où Théodose établit officiellement la religion chrétienne, jusqu'en 640. L'Egypte dépend des empereurs byzantins dont le siège est à Constantinople.
3. *Période musulmane*, de 640 à nos jours.

Nous allons parcourir brièvement chacune de ces trois périodes.

I. — PÉRIODE PAIENNE. *Des origines à 381 après Jésus-Christ.*

Rien de certain sur l'histoire primitive de l'Egypte, qui devait être divisée en un certain nombre de petits Etats appelés *nomes* par les Grecs. Nos premiers renseignements remontent à l'éta-

blissement de la monarchie par Mènès, originaire de This, plus tard Abydos. On peut diviser cette première période en cinq époques, dont chacune est représentée par un certain nombre des dynasties royales des pharaons.

L'ancien empire (Ire-Xe dynasties).

Le moyen empire (XIe-XVIIe dynasties).

Le nouvel empire (XVIIIe-XXXIe dynasties).

L'Egypte sous les Grecs (XXXIIe-XXXIIIe dynasties).

L'Egypte sous les Romains (XXXIVe dynastie).

Ire ÉPOQUE : *Ancien empire*, capitale Memphis (près du Caire), d'où le nom de période memphite qui lui est quelquefois donné. Elle va, selon Mariette, de 5004 à 3064 avant Jésus-Christ (1), et comprend dix dynasties dont les plus célèbres, ou du moins les plus connues, sont la IVe et la VIe. A la IVe appartiennent les rois bâtisseurs des grandes pyramides : Khéops, Khéfren et Mykérinos (4000 av. J.-C.).

IIe ÉPOQUE : *Moyen empire*, capitale Thèbes (dans la Haute-Egypte, près de Louqsor). Il comprend sept dynasties (XIe-XVIIe), et va de l'an 3064 à l'an 1703.

La XIIe dynastie est une des plus célèbres. Signalons parmi ses pharaons Osortésèn III qui conquit l'Ethiopie, et Aménemhât III qui creusa le fameux lac Mœris, destiné à régler les inondations du Nil, et bâtit le Labyrinthe.

Vers la fin de la XIVe dynastie (environ l'an 2000), les Hyksos ou rois Pasteurs, chefs de populations nomades mêlées de Sémites et de Chamites, envahissent l'Egypte et finissent par en devenir les véritables pharaons en leur capitale de Tanis, tandis qu'à Thèbes continuent de régner, mais comme leurs vassaux, les princes de la dynastie nationale. C'est sous les Hyksos qu'Abraham descendit en Egypte (2), ainsi que plus tard Joseph et Jacob, à qui fut donnée en partage la terre de Gessen.

Une révolte des princes thébains met fin à leur domination qui avait duré environ six siècles. Ahmès Ier réussit à les chasser de l'Egypte, qu'il réunit de nouveau sous son unique sceptre, et inaugure la XVIIIe dynastie.

IIIe ÉPOQUE : *Nouvel empire* (XVIIIe-XXXIe dynasties, de 1703 à 332). — Les trois premières dynasties, qui présentent chacune un nom célèbre, marquent la période la plus écla-

(1) Les dates que nous donnons pour cette histoire ancienne de l'Egypte sont uniquement destinées à servir de jalons. L'école allemande moderne rabaisse la date de la fondation de la monarchie jusque vers l'an 3 000 ou même 2 800. Khéops n'aurait régné que vers 2 500 ou 2 300.

(2) D'après certains auteurs, les Hyksos n'étaient pas encore en Egypte lorsque Abraham y vint.

faute de l'Egypte au point de vue militaire. Thèbes est toujours la capitale.

Thoutmès III, le plus grand conquérant de la XVIIIe dynastie et même de toute l'Egypte ancienne, étend ses guerres et ses conquêtes jusqu'en Mésopotamie, après sa glorieuse victoire de Mageddo (1).

Ramsès II ou Sésostris, « le grand pariétaire », comme l'appelle Champollion, avec son long règne de soixante-six ans (vers le XVe siècle), est le grand nom de la XIXe dynastie. On lui attribue les magnifiques temples souterrains d'Ipsamboul en Nubie, le Ramesséum de Thèbes, les obélisques de Louqsor, le colosse de Memphis. Il opprima cruellement les Hébreux, qui durent bâtir, sous le fouet des surveillants, les deux villes de Pithom et de Ramessès (2). Un décret qu'il publia ordonnait de mettre à mort tous leurs enfants mâles (3).

Son fils et successeur, Méneplıtah Ier, est le pharaon obstiné sous lequel s'accomplit l'exode des Hébreux (vers 1400). Moïse et Aaron s'étaient rendus à Tanis pour parlementer ; ils y avaient confondu les mages égyptiens (se rappeler les Dix Plaies), mais ce fut en vain.

La XXe dynastie, appelée aussi des Ramessides, nous offre le nom de Ramsès III, le dernier des grands souverains d'Egypte.

Désormais, c'est la décadence. La capitale varie avec chaque dynastie : Tanis, Bubaste, Saïs. L'Egypte finit même par tomber aux mains des Ethiopiens, qui fondent une dynastie nouvelle, la XXVe. Puis c'est l'anarchie ; douze petits Etats remplacent l'ancien royaume des pharaons.

Psammétique, roi de Saïs, capitale d'un de ces Etats, inaugure, après avoir soumis les autres, la XXVIe dynastie (dynastie saïte, 665-527) sous laquelle la civilisation égyptienne, en se mêlant à la civilisation grecque, reprend un certain éclat au point de vue artistique et littéraire. Citons Néchao II (617-601), le vainqueur de Mageddo, qui entreprend de relier le Nil à la mer Rouge par un canal navigable ; Apriès, l'Ophra de la Bible (595-570), en relations avec Sédékias, roi de Jérusalem, et surtout Amasis ou Ahmès (570-526), un usurpateur qui ouvre toutes grandes les portes de l'Egypte aux Grecs, et, comme ses devanciers, multiplie les temples, les obélisques, les sphinx... Mais voici Cambyse, fils et successeur de Cyrus. Le fils d'Amasis, Psammétique III, est battu par lui à Péluse (525). et l'Egypte, sauf sous les rapides dynasties XXVIIIe-XXXe (406-340), devient et demeure province perse jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand (332).

(1) Cf. p. 398.
(2) *Ex.* I, 11-14.
(3) *Ibid.*, I, 15-22.

IVe ÉPOQUE : *L'Egypte sous les Grecs* (XXXIIe-XXXIIIe dynasties) 332 à 30 avant Jésus-Christ. — Alexandre fonde Alexandrie. Son empire, après sa mort (323), est partagé entre ses généraux, et l'Egypte assignée à Ptolémée, fils de Lagus, qui inaugure la dynastie des Ptolémées ou des Lagides avec résidence à Alexandrie. Le 2 septembre 31 avant Jésus-Christ, Antoine et Cléopâtre sont vaincus par Octave à Actium. C'est la fin des Lagides. L'Egypte devient province romaine.

Sous la domination grecque, l'Egypte atteint un degré très élevé de splendeur et de richesse. Elle développe sa marine et son commerce, tandis qu'Alexandrie multiplie et attire les savants et que l'architecture enfante de nouvelles merveilles par les temples de Thèbes, Dendérah, Philæ, etc.

Ve ÉPOQUE : *L'Egypte sous les Romains* (XXXIVe dynastie). — L'événement le plus important est la propagation du christianisme, qui pénètre de bonne heure en Egypte, et peu à peu y prend la place des anciens cultes en même temps qu'il peuple de moines tous ses déserts. En 389, l'empereur Théodose ordonne d'abattre le temple de Sérapis à Alexandrie. C'est la ruine du paganisme. Quand, en 395, la mort de Théodose entraîne le partage de l'empire, l'Egypte reste attachée à l'empire d'Orient, dont la capitale est Constantinople.

II. — PÉRIODE CHRÉTIENNE. *De l'an 381 à l'an 640.*

Rien de saillant ne concerne l'Egypte en cette période où elle fait partie de l'empire chrétien de Constantinople. En 640, elle est conquise par Amrou, le lieutenant du kalife Omar.

III. — PÉRIODE MUSULMANE. *De 640 à nos jours.*

Il serait trop long d'écrire l'histoire de cette période. Nous signalerons seulement les faits qui ont une relation quelconque avec les lieux visités ou avec les pays d'Occident.

Omar administre avec sagesse l'empire nouveau qu'il a conquis. A l'exemple des anciens pharaons, il creuse le canal de Koulzoum, entre le Nil et la mer Rouge. Il meurt assassiné en 644. La dynastie des Ommiades monte sur le trône en 660 et l'occupe soixante-dix ans, au bout desquels les Abbassides (Abbas était l'oncle du prophète) la remplacent. Ensuite se fondent les dynasties des Aglabites (827), des Toulounides (868), des Ikhchidites (935). Les Fatimites de l'Afrique occidentale s'emparent, en 958, de l'Egypte, et donnent à Fostat, qu'ils agrandissent, le nom de Masr el Kahira (972). C'est le Caire, la nouvelle capitale de l'Egypte et de l'empire des Fatimites. Ces derniers sont encore les maîtres du pays quand les Croisades

y amènent les armées d'Occident. Adhad-ed-Din, le dernier de la dynastie, appelle à son secours les Turkomans et les Kurdes de Syrie. Le chef des Kurdes, Salah-ed-Din ibn-Eyoub (Saladin), accourt. Il délivre l'Egypte, mais aussi étrangle Adhad, dont il prend la place, et fonde la dynastie égyptienne des Eyoubites (1171).

Signalons sous un des successeurs de ce prince une première prise de Damiette par l'armée de la cinquième Croisade (1218), puis une deuxième par saint Louis, qui est fait prisonnier dans sa marche sur le Caire (1249).

L'année 1254 marque la fin de la dynastie des Eyoubites, détrônée par le chef de leur garde, qui était composée de Circassiens appelés mamelouks (esclaves militaires).

Les sultans mamelouks dominent deux cent soixante-sept ans sur l'Egypte, période de sang qui ne voit pas moins de quarante-sept princes se succéder sur un trône où presque tous ne montent que par le crime. Quelques-uns cependant ont le temps d'orner le Caire de monuments qui méritent d'être vus.

En 1517, l'Egypte passe aux mains du sultan Sélim Ier, et devient province turque. Elle voit, de 1798 à 1801, l'expédition française, que commande Bonaparte, et après laquelle elle retombe sous la domination ottomane. Méhémet-Ali, qui la gouverne au nom de la Porte, à partir de 1806, tente à deux reprises de conquérir son indépendance. Vainqueur des Turcs, il n'obtient, grâce à l'intervention des puissances, que la possession héréditaire de l'Egypte, et pour ses fils le titre de vice-roi. En 1882, à la suite d'une collision entre Arabes et Européens dans les rues d'Alexandrie, les Anglais bombardent cette ville, puis pénètrent dans l'Egypte. Ils y sont encore. Les soulèvements de ces dernières années leur ont inspiré de donner au pays une certaine autonomie (1922).

Actuellement, l'Egypte est en pleine prospérité. Elle perfectionne son système d'irrigation, multiplie ses cultures. Aussi sa population s'accroît. Elle comptait, au recensement de 1897, 9 734 405 habitants. Celui de 1907 accuse le chiffre de 11 287 359, et celui de 1917, 12 750 918.

Les 9 734 405 habitants du recensement de 1897 se décomposaient, au point de vue des nationalités, en 9 621 879 Egyptiens et 112 526 étrangers, dont 38 175 Grecs, 24 467 Italiens, 19 557 Anglais, 14 155 Français, 7 117 Austro-Hongrois; et au point de vue religieux en 8 978 775 musulmans, 730 162 chrétiens (parmi lesquels 608 446 Coptes), 25 200 Israélites et 268 divers. Les 121 716 chrétiens non coptes comprennent 100 000 étrangers et 20 000 chrétiens seulement de nationalité égyptienne. Ils sont à partager entre Latins (57 000), protestants, grecs orthodoxes, grecs catholiques, Arméniens unis et Arméniens grégoriens, Maronites, Syriens unis, Chaldéens unis, etc.

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL

[*Voir la carte de l'Egypte, p. 776.*]

Nous ne faisons en Egypte qu'une excursion rapide. Partis des côtes de Syrie, nous abordons à Port-Saïd, nous allons de Port-Saïd au Caire, nous visitons le Caire avec ses environs, puis nous descendons du Caire à Alexandrie.

[*Pour l'itinéraire de Caïffa à Kantara par chemin de fer, voir p.* XXXVI-XLIV.]

I — DE PORT-SAID AU CAIRE

Chemin de fer de Port-Saïd au Caire.

Distance : 239 kilomètres.
Prix des places. — 1re cl. : 193 piastres 1/2. — 2e cl. : 96 piastres 1/2.

HORAIRE DE PORT-SAID AU CAIRE

STATIONS		1re, 2e et 3e cl	Express 1re, 2e et 3e cl. restaurant	Express 1re, 2e et 3e cl. restaurant
Port-Saïd	*dép.*	8 h matin	12 h. 30 soir	6 h 15 soir
Kantara	*arr.*	8 h. 58 —	1 h. 23 —	7 h. 7 —
	dép.	9 h. 5 —	1 h 31 —	7 h. 17 —
Ismaïlia	*arr.*	9 h. 47	2 h 6 —	7 h. 52 —
	dép.	9 h. 55	2 h 15 —	8 h. 2 —
Zagazig	*arr.*	11 h. 23 —	3 h. 34 —	9 h 21 —
	dép.	11 h. 28 —	3 h. 39 —	9 h. 26 —
Benha	*arr.*	12 h. 9 soir	4 h. 15 —	10 h. 2 —
	dép.	12 h. 15 —	4 h. 20 —	10 h. 7 —
Caire	*arr.*	1 h —	5 h. 5 —	10 h 50 —

DU CAIRE A PORT-SAID

STATIONS		1re, 2e et 3e cl.	Express 1re, 2e et 3e cl. restaurant	Express 1re, 2e et 3e cl. restaurant
Caire	*dép.*	7 h. matin	11 h. matin	6 h. 15 soir
Benha	*arr.*	7 h. 42 —	11 h. 45 —	7 h. —
	dép.	7 h. 45 —	11 h. 50 —	7 h. 8 —
Zagazig	*arr.*	8 h. 25 —	12 h. 26 soir	7 h. 44 —
	dép.	8 h. 30 —	12 h. 30 —	7 h. 50 —
Ismaïlia	*arr.*	10 h. 10 —	1 h. 50 —	9 h. 10 —
	dép.	10 h. 20 —	2 h. —	9 h. 20 —
Kantara	*arr.*	11 h. 2 —	2 h. 36 —	9 h. 56 —
	dép.	11 h. 12 —	2 h. 46 —	10 h. 6 —
Port-Saïd	*arr.*	12 h. 15 —	3 h. 40 —	11 h. —

PORT-SAID

Port-Saïd est une ville toute récente, qui doit son origine au percement de l'isthme de Suez et son nom au vice-roi Saïd (1854-1863), fils de Méhémet-Ali. Bâtie en 1859, à l'embouchure du canal, entre celui-ci et le lac Menzaléh, elle compte aujourd'hui 49 000 habitants, parmi lesquels 11 000 environ sont des Européens. On y arrive entre deux longues jetées qui défendent le port contre le limon du Nil. Sur l'une de ces jetées s'élève la statue de Ferdinand de Lesseps, à qui l'on doit le percement de l'isthme. Aucune curiosité n'y arrête le voyageur. La paroisse latine Sainte-Eugénie est desservie par les Pères Franciscains. Les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, les Frères des Ecoles chrétiennes, les Franciscaines italiennes, les Sœurs de la Délivrande y ont de florissantes écoles ; les Sœurs de Charité y tiennent un hôpital.

LE CANAL DE SUEZ

Le canal de Suez fait communiquer la Méditerranée avec la mer Rouge et l'Océan des Indes, et épargne ainsi aux

vaisseaux un énorme trajet. Dès la plus haute antiquité on s'est préoccupé de relier les deux mers. Ramsès II (vers le XVe s.) ou peut-être Séti Ier, son père, avait creusé un canal de la mer Rouge à Bubastis, sur le Nil. Néchao, de la XXVIe dynastie, reprit le même travail, auquel il renonça après avoir perdu des milliers d'hommes, mais Darius, successeur de Cambyse, l'acheva cinq siècles avant Jésus-Christ.

Au temps de Jésus-Christ ce canal ne servait plus. Il fut rétabli par Trajan. A la suite d'un nouvel abandon, les Vénitiens, puis Leibnitz, puis le sultan Mustapha III, conçurent le projet d'un canal avec percement de l'isthme (jusque-là on avait seulement relié le Nil à la mer Rouge). Bonaparte reprit cette idée, mais les calculs fautifs de l'ingénieur Lepère, qui croyait le niveau de la mer Rouge de 7 m. 908 plus élevé que celui de la Méditerranée, en empêchèrent la réalisation. Venu au Caire comme diplomate en 1838, Ferdinand de Lesseps fit de nouveaux et minutieux calculs qui démontrèrent la possibilité du projet de Lepère. Le vice-roi d'Egypte, Mohammed Saïd-Pacha, signa la concession en 1856. Les travaux commencèrent en 1859. Vingt-cinq mille ouvriers, qui étaient relevés tous les trois mois, y travaillèrent pendant dix ans. Enfin, le 17 novembre 1869, en présence de l'impératrice Eugénie, de l'empereur d'Autriche, du prince royal de Prusse et des représentants de toutes les nations, le canal fut inauguré. La dépense totale s'élevait à douze millions de livres sterling.

Le canal est long de 160 kilomètres. Sa profondeur est de 9 m. 50 et plus, sa largeur varie entre 110 et 70 mètres à la ligne de flottaison ; le plat fond a partout 39 mètres. Le canal traverse le lac Balah, le lac Timsah, les lacs Amers et aboutit enfin au golfe de Suez. Il est éclairé de nuit par de puissants phares électriques. En 1870, on a inscrit le passage de 486 navires. Aujourd'hui, c'est environ 4 500 navires qui le traversent annuellement.

En quittant Port-Saïd, le chemin de fer passe entre le canal de Suez à gauche, et le lac Menzaléh à droite. Ce dernier est peuplé de pélicans et de flamants roses. Des troupeaux de buffles habitent ses îles. Au sortir du lac Menzaléh, on rejoint le chemin de fer de Palestine à la gare d'*El Kantara* (le Pont). L'isthme d'El Kantara servait jadis

de pont aux caravanes qui se rendaient à La Mecque. Pour creuser le canal, on a fait sauter, entre les lacs Menzaléh et Balah, ce pont naturel par où peut-être était passée la sainte Famille dans sa fuite en Egypte, et, avant elle, Abraham, Jacob et ses fils.

Au lac Timsah ou des Crocodiles, le chemin de fer quitte la direction Sud, qu'il suivait depuis Port-Saïd, et oblique à l'Ouest pour se diriger vers le Caire.

D'ISMAÏLIA AU CAIRE

Ismaïlia, st., où l'on ne tarde pas à arriver (77 kilomètres), est une petite ville de 7 000 habitants, située sur la rive droite du lac Timsah. Créée, ainsi que Port-Saïd, lors du percement du canal, elle eut alors son heure d'importance et de prospérité. Elle a décliné depuis, et sa population aujourd'hui se compose surtout d'employés de l'administration du canal et de marchands européens et indigènes. Ismaïlia possède une chapelle catholique desservie par les Pères Franciscains. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul y tiennent un hôpital et une école de filles.

Après Ismaïlia, le train traverse d'abord le désert et laisse bientôt la ligne qui descend au Sud vers Suez, pour s'avancer dans le fertile ouadi Toumilat. Cette riante vallée est l'ancienne *terre de Gessen*, célèbre par sa fécondité, et qui fut donnée à Jacob et à ses fils. On sait que le vieux patriarche y mourut, bénissant chacun de ses fils et annonçant la venue du Messie. On a retrouvé en plusieurs endroits des tronçons du canal d'eau douce creusé par Séti Ier et Ramsès II.

Près de la station de *Mahsamah* (105 kilomètres), à Tell el Maskhoutra, des ruines antiques, découvertes par M. Naville, marqueraient l'emplacement de *Pithom*, une des deux villes bâties si péniblement par les Hébreux au temps de Ramsès II (1).

Tell el Kébir, st. (127 kilomètres), rappelle la victoire remportée en 1882 par les Anglais sur les troupes d'Arabi-Pacha, ministre de la guerre, qui fut fait prisonnier.

(1) *Ex.* I, 11. L'autre ville, Ramessès, qui devait être située non loin de la première, n'a pas encore été reconnue de façon certaine.

Zagazig, st. (153 kilomètres), est une ville de 36 000 habitants. Le coton et les céréales y affluent de toutes les parties de l'Egypte. A une petite distance au Sud-Est se trouvent les ruines de l'ancienne *Bubastis*, où régnait la déesse Bast à tête de chat. On y ensevelissait jadis tous les chats momifiés. Quand ils mouraient, les vieux Egyptiens les salaient, les mettaient dans un petit cercueil et les portaient à Bubastis. On en fait aujourd'hui des engrais, en ayant soin d'enlever les os. Bubastis, mentionnée par Ezéchiel (1) dans sa prophétie contre l'Egypte, était déjà importante sous la XVIIIe dynastie. Elle atteignit son apogée sous la XXIIe dynastie, qui en fit sa résidence. C'est au nord de cette ville que commençait le canal creusé par Néchao entre le Nil et la mer Rouge. Depuis sa prise et son démantèlement par les Perses en 352 avant Jésus-Christ, elle n'a cessé de décliner. Sur le Tell el Bastah, qui en marque aujourd'hui l'emplacement, gisent de nombreux fragments de colonnes et de blocs de granit. Les Frères des Ecoles chrétiennes ont à Zagazig une école pour les garçons, et les Sœurs des Missions africaines un pensionnat de filles et une école gratuite.

On rejoint à **Benha**, st. (188 kilomètres), la ligne d'Alexandrie au Caire. Benha (12 500 habitants), située au bord du bras du Nil qui se jette dans la mer à Damiette, exporte du miel (on l'appelle la ville du miel : Benha-'l-Assal), des oranges et des mandarines. Elle remplace l'ancienne *Athribis*, une des villes les plus considérables du Delta au IVe siècle de notre ère, et dont les ruines sont toutes proches.

On aperçoit bientôt les deux grandes *pyramides* de Ghizéh, puis, derrière celles-ci, à l'Ouest et à l'Est, les deux chaînes libyque et arabique. En avant de la chaîne arabique, se dresse le promontoire du Mokattam, qui porte la citadelle et la mosquée de Méhémet-Ali aux deux minarets élancés. C'est le Caire (234 kilomètres). En descendant du train, on trouve à discrétion des moyens de locomotion pour se rendre aux hôtels. Citons : l'hôtel *Savoy*, rue Kasr-el-Nil ; le *Shepheard's Hotel*, 8, rue Kamel ; *Grand Continental*, place du Théâtre ; *Hôtel d'Angleterre*, rue El

(1) *Ezech.* XXX, 17.

Maghraby ; *Hôtel Bristol*, place El Kasindar ; *National Hôtel*, près du musée égyptien ; *New-Khedivial Hotel*, boulevard Charia Kamel, près de la gare, etc.

LE CAIRE

[*Voir le plan de la ville, p. 764.*]

Le Caire est une des plus grandes cités de l'Orient. Dominée à l'Est par les collines de Mokattam, sur lesquelles s'élève la citadelle, elle couvre en étendue plus de 20 kilomètres carrés, et sa population, très mélangée, atteint 690 000 habitants, parmi lesquels on compte environ 50 000 étrangers, Grecs ou Italiens pour la plupart. Les musulmans y sont en grande majorité et possèdent plus de quatre cents mosquées. Puis viennent les chrétiens de tous rites : Latins, qui ont plusieurs églises ; Grecs orthodoxes et Grecs unis, Arméniens orthodoxes et Arméniens unis, coptes orthodoxes et coptes unis, Maronites, Syriens catholiques, anglicans, protestants américains. Les Juifs sont environ 6 000.

Le Caire actuel doit son origine à El-Gohar (969). Général des sultans fatimites du Maghreb, El-Gohar fit élever, après sa conquête de l'Egypte, une nouvelle cité au-dessus de la ville arabe de Fostât, et à une petite distance à l'Orient du Nil. En souvenir de sa conquête, il appela cette cité *El Kâhirah*, la victorieuse, mot dont les Européens ont fait, par corruption, le Caire. Elle devenait, dès 973, la résidence des Fatimites et la capitale de l'Egypte. De cette époque datent ses embellissements successifs. Saladin construit la citadelle à la fin du XIIe siècle. Sous le règne des Mamelouks, on voit, malgré les luttes et les compétitions de palais, s'élever quelques gracieux monuments qu'on admire encore aujourd'hui. L'armée française prend possession du Caire le 22 juillet 1798, à la suite de la bataille des Pyramides. Mais Bonaparte poursuit sa marche jusqu'en Syrie. Après son retour en France, Kléber le remplaça et fut assassiné par un fanatique sur la place de l'Ezbékiéh.

VISITE DE LA VILLE. — La visite du Caire est fort intéressante. Nous irons successivement à la citadelle, aux

mosquées, aux tombeaux des kalifes et au Musée des Antiquités.

La citadelle. Elle occupe le point culminant de la cité, et fut bâtie par Saladin, en même temps qu'un palais et une mosquée aujourd'hui en ruines, sur la hauteur de Mokattam. Méhémet-Ali y a fait construire une mosquée revêtue d'albâtre, et dont les deux minarets, très élancés, se voient de partout. A l'intérieur, une coupole byzantine repose sur quatre piliers carrés. On voit à droite, en entrant, le tombeau de Méhémét-Ali.

Derrière la mosquée se trouve le *puits de Joseph*. Il a 86 mètres de profondeur et est entouré d'une rampe en spirale par laquelle descendent et remontent les bœufs qui font mouvoir une machine élévatoire. Saladin, qui le fit creuser, ou du moins déblayer, lui donna son nom de Yousouf (Joseph). On en a fait le puits du patriarche Joseph, lequel, d'ailleurs, n'habitait pas au Caire, mais à Memphis.

On a, des environs de la mosquée, une vue superbe sur le Caire. En face, le palais khédivial ; puis, la ville, avec ses innombrables minarets, ses dômes, ses murs grisâtres, ses jardins; en bas, la mosquée de Hassan ; au Nord et à l'Est, des collines avec des moulins à vent et une plaine de verdure au milieu de laquelle le Nil s'étend comme un large ruban ; à l'horizon, les grandioses pyramides, et, à perte de vue, le désert de sable sans fin.

C'est dans la citadelle que Méhémet-Ali, le 1er mars 1811, fit égorger les Mamelouks, délivrant ainsi, et à son profit, l'Egypte de la domination anarchique des beys. Un seul échappa : Hassem-Bey. Monté sur son cheval, il arriva sur la plate-forme du palais et se précipita dans le vide. Il tomba d'une hauteur de plus de 20 mètres. Le cheval fut tué et lui s'échappa sain et sauf. Ainsi parle l'histoire ou... la légende. On appelle encore ce coin de la plate-forme le *saut du Mamelouk*.

Les mosquées. Il y en a un nombre considérable : plus de quatre cents, dont deux cent cinquante à minarets. Une cinquantaine sont tout à fait remarquables par la richesse de leur architecture. Beaucoup sont en ruines. Nous signalons les plus intéressantes.

Au pied de la citadelle, la *mosquée du sultan Hassan*, monument le plus remarquable de l'architecture byzantino-

arabe. A signaler un de ses minarets qui s'élève à 87 mètres ; son portail, haut de 20 mètres ; sa grande corniche, dont la saillie puissante est décorée de stalactites, et la belle porte garnie de bronze et incrustée d'or qui conduit au tombeau du sultan Hassan (1363). Elle affecte la forme d'une croix grecque, a une longueur totale de 140 mètres et remonte au XIVe siècle (1356-1358), au règne du sultan baharite Naçer-Hassan. Rappelons que c'est dans cette mosquée que se réfugièrent les Arabes pendant la révolte du Caire, le 21 octobre 1799.

Dans le voisinage de la mosquée de Hassan : les mosquées Mahmoudiéh, sur la place Roumaïlah ; de Mardaouï au gracieux minaret, d'Emir-Akhour (Grand Ecuyer), qui date des sultans mamelouks (XIVe-XVIe s.), et dont la coupole est tout ce qu'on peut voir de plus gracieux ; enfin d'Ibrahim-Aga (1370), à la coupole ornée de curieuses arabesques.

La *mosquée de Touloun* fut érigée par le fondateur de la dynastie des Toulounides, Achmed Ibn-el-Touloun. C'est la plus ancienne du Caire (IXe s.). Elle fut construite, dit-on, sur le modèle de la Kaaba de La Mecque. On y remarquera des décorations en plâtre sculpté (non pas moulé) et les arcs en tiers-point qui supportent les voûtes des nefs.

La *mosquée El Azhar* (la mosquée *splendide*) est la plus belle œuvre des Fatimites (970). Elle a été reconstruite postérieurement et fort agrandie. Autour de l'immense cour intérieure se trouvent les bâtiments de l'Université, qui est l'Université non seulement de l'Egypte, mais encore de tout l'Orient. On compte dans les galeries cent quarante colonnes de marbre. La cour et ses galeries couvrent une superficie de 3 000 mètres. Il y avait, avant la domination anglaise, entre trois et huit mille étudiants et deux cent trente professeurs.

Signalons encore : la mosquée Hassaneïn, la mosquée du sultan Hakem et celle du sultan Kélaoun. La mosquée Hassaneïn (1792) est à côté de la mosquée El Azhar. Elle est dédiée à Hassan et Hossaïn, les deux fils d'Ali, le gendre du prophète. Comme elle conserve leurs reliques, elle est très vénérée des musulmans et peu accessible aux chrétiens. La mosquée du sultan Hakem fut construite en 1003 par ce prince, le troisième de la dynastie fatimite, celui qui fonda la religion des Druses. Enfin, la mosquée du sultan Kélaoun,

accolée au Mouristân, hôpital et maison pour les aliénés, fut fondée par le sultan mamelouk Kélaoun, en 1287.

Les tombeaux dits des kalifes. Sur le côté Est de la ville s'étend un immense désert dans lequel les *mamelouks* ont établi leur nécropole. C'est une suite de mosquées élégantes mais délabrées à travers lesquelles se dressent de petits tombeaux musulmans. Remarquer les deux mosquées du sultan Barkouk et du sultan Kaït-Bey. La mosquée funéraire du *sultan Barkouk* (1382-1399), qui repoussa à deux reprises le conquérant mongol Tamerlan, est reconnaissable à ses deux dômes légers et hardis, et à la porte surmontée d'une coupole à stalactites. La mosquée funéraire de *Kaït-Bey* (1468-1496), non loin de la précédente, est le plus élégant et le mieux conservé des tombeaux des kalifes. On admire son dôme élevé, sa porte revêtue de bronze, ses cinquante fenêtres à vitraux multicolores, son minaret élancé.

On montre aussi, au sud de la citadelle, les tombeaux des mamelouks circassiens transformés soit en carrières, soit en tombeaux modernes.

MUSÉE DES ANTIQUITÉS. — Le Musée des Antiquités, transporté de Ghizéh au Caire en 1902, est ouvert tous les jours, excepté le vendredi : pendant la saison d'hiver, de 9 heures du matin à 4 h. 30 du soir ; pendant l'été (du 1er mai au 1er novembre), de 8 h. 30 du matin à 1 heure de l'après-midi. Prix d'entrée : en hiver, 5 piastres ; en été, 1 piastre (1). Nous ne pouvons donner ici que des indications générales et signaler les pièces les plus intéressantes.

Le **rez-de-chaussée** contient tous les monuments pesants distribués par époques. On rencontre successivement, en allant de gauche à droite :

Ceux de l'ancien empire memphite (salles A... D).

Ceux des deux empires thébains et de l'époque saïte (salles E... S).

Ceux de l'époque gréco-romaine (salle T et galerie X).

Ceux de l'âge copte (salle V).

Mentionnons les curiosités principales.

Salle B (n° 73), la statue du roi *Khéphren*, constructeur

(1) La piastre égyptienne vaut, au pair, 0 fr. 26 (exactement 0 fr. 259, soit le millième de la livre égyptienne, qui vaut 25 fr. 90).

de la seconde grande pyramide; (n° 74) la statue en bois, débordante de vie, du *Cheikh-el-Béled* (maire du village). Elle a été trouvée à Sakkarah par Mariette; le nom de Cheikh-el-Béled lui a été donné par les fellahs à cause de sa ressemblance avec un maire de bel embonpoint.

Salle I (n° 334), une très belle statue de *Thoutmosis III*, en schiste noir, provenant de Karnak; (n° 339) la *vache Hathor* ayant devant elle le roi Thoutmosis III agenouillé et tétant.

Salle J (n° 323), groupe de Thoutmosis IV et de sa mère Tiaou, en granit noir.

Portique du Nord (n° 398), *stèle en granit, dite d'Israël*, parce que le nom d'Israël y est mentionné. Méneplitah Ier (probablement le pharaon de l'Exode, voir plus loin) raconte sa campagne contre les Libyens et déclare que « le peuple d'Israël est rasé », qu' « il ne reste plus de sa graine ».

Salle O (n° 562). Très belle statue en albâtre de *Séti Ier*, provenant de Karnak.

Le **premier étage** renferme les petits objets ou les grands monuments dont le poids n'est pas trop considérable. On y a exposé les pièces les plus caractéristiques de l'ancienne civilisation égyptienne: vases, meubles, ustensiles de cuisine, outils, papyrus, cercueils, *momies* (1). La partie la plus intéressante est celle qui contient les *momies royales*, trouvées à Thèbes à la fin du XIXe siècle, et qui font du musée du Caire un musée unique au monde (salles P... S).

Dans le vestibule P sont exposées les momies des plus célèbres pharaons découvertes en 1881 et en 1898 à Deir el Bahari et à Bibau el Molouk (Thèbes). Voici quelques indications utiles:

(1) Les Egyptiens croyaient que tout corps privé de sépulture tombait dans le néant, et que l'homme perdait par là même ses droits à la résurrection, peut-être même à l'immortalité de l'âme. Ils prirent donc un grand soin des morts. Après les avoir embaumés, ils les entouraient de bandelettes et les renfermaient dans une sorte de boîte polychrome, s'adaptant aux formes du corps et représentant les traits du défunt. Le corps ainsi préparé s'appelait *momie*. La momie était déposée dans un sarcophage, et celui-ci dans la tombe, à l'abri de toute profanation. On momifiait non pas seulement les hommes, mais aussi les animaux sacrés, l'apis ou bœuf sacré, le chat et l'ibis. Des nécropoles entières de ces animaux ont été retrouvées.

Vitrine C (n° 1176) : cercueil et momie d'Aménothès Ier (XVIIe dynastie).

Armoire D: couvercle du cercueil d'Aménothès Ier.

Vitrine J (n° 1177) : cercueil et momie de Ramsès II (Sésostris). Ce roi est probablement l'*oppresseur des Juifs* dont parle la Bible.

Vitrine L (n° 1182) : momie de Méneplıtah Ier.

Méneplıtah Ier, fils et successeur de Ramsès II (XIXe dynastie), est considéré communément comme le *pharaon de l'Exode* qui régnait au moment où Dieu suscita Moïse pour délivrer les Hébreux de la servitude. Sur la stèle de ce prince, découverte en 1895 par M. Pétrie, à Thèbes, et actuellement au Musée, dans le portique du Nord (voir plus haut), les Israélites sont clairement désignés. La teneur de ce texte laconique permet de supposer que le pharaon fait allusion à sa tentative d'anéantir la race d'Israël. « Le pharaon, dit M. Vigouroux, ne fut pas noyé avec son armée. Le texte sacré ne le dit point et l'histoire égyptienne suppose le contraire... Méneplıtah Ier fut enseveli à Biban el Molouk, dans le tombeau qu'il s'était préparé et qu'on y voit encore » (1). La momie de Méneplıtah Ier, découverte en 1898 par M. Loret, porte en écriture hiératique sur le linceul, à hauteur de la poitrine : « Roi Ba-en-ra, c'est-à-dire Mer-en-phtah. » Ce prince régna dix-huit ans.

Vitrine K (n° 1198) : momie de Ramsès III.

Vitrine M (n° 1178) : momie du pharaon Siphtah, deuxième successeur de Méneplıtah Ier.

La salle P ou *Galerie des bijoux* offre une collection unique au monde. A signaler : dans la vitrine I, deux couronnes fort curieuses : dans la vitrine IV, une superbe tête de faucon en or avec incrustations : dans la vitrine V, des vases d'argent de l'époque persane.

LES ENVIRONS DU CAIRE

Nous ne pouvons nous étendre ici sur toutes les excursions qu'on pourrait faire aux environs du Caire. Nous nous en tiendrons le plus possible au programme suivi

(1) *La Bible et les découvertes modernes*, t. II, p. 424.



E. Ruzé Gr.

La Palestine

par les Pèlerinages de Pénitence. Ce programme comporte la visite du Vieux Caire, un pèlerinage à Matariéh, la visite des Pyramides de Ghizéh et celle de Sakkarah et de Memphis.

Le Vieux Caire ou *Fostât* est à un peu plus d'un kilomètre de l'extrémité Sud-Ouest du Caire. Il remplace la petite cité que les Grecs appelaient Babylone, et fut fondé lors de la conquête de l'Egypte (640) par Amrou, général du kalife Omar, qui en fit la capitale de son nouvel empire. Son nom de Fostât, qui signifie tente, lui vient de ce que Amrou en fit commencer la construction à l'endroit même où il avait campé quand il faisait le siège de Babylone. Fostât resta la capitale musulmane de l'Egypte jusqu'à l'époque de la fondation du Caire en 969. Elle reçut alors le nom assez impropre de Vieux Caire (Masr el Atîkah). Incendiée en 1168 par les Sarrasins qui redoutaient de la voir tomber aux mains des chrétiens, elle n'a jamais repris son extension ancienne; autrefois, elle s'étendait au Nord jusque vers la mosquée de Touloun. Sa population, en grande majorité copte, s'élève à 3 000 âmes.

On s'y rend en tramway électrique le long du Nil. Le seul monument à visiter est la mosquée d'Amrou, bâtie l'an 21 de l'hégire, la première que les Arabes aient bâtie en Egypte et qui, dès lors, nous offre le mieux le type de la mosquée primitive. Sa colonnade, qui compte plus de deux cents colonnes, est particulièrement intéressante. On y montre deux *colonnes de l'épreuve*, comme à la mosquée El Aksa de Jérusalem, et le tombeau d'Amrou.

Le *quartier copte* forme une enceinte séparée, à l'extrémité Sud de Fostât. On peut aller y vénérer, au-dessous de l'église copte d'Abou Sargah (Saint-Serge), une crypte où la sainte Famille aurait séjourné. « Il est probable, dit le R. P. Jullien, S. J. (1), que le lieu sanctifié par la présence du Sauveur fut entouré de murailles dès les premiers temps du christianisme en Egypte, et tout porte à croire qu'aux IIe et IIIe siècles les chrétiens y avaient déjà bâti une chapelle. Si la crypte d'aujourd'hui n'est pas la chapelle primitive, elle en est une reconstruction certainement antérieure au VIIe siècle. C'est là tout ce qu'on peut

(1) R. P. JULLIEN, S. J. *L'arbre de la Vierge à Matariéh*, p. 68.

savoir de son origine. » (*Indulgence de sept ans et sept quarantaines.*) En 1698, les Franciscains devinrent propriétaires de l'église ; mais, depuis, les Coptes les en ont chassés.

Matariéh et les ruines d'Héliopolis. — *Matariéh* est à 10 kilomètres au nord-est du Caire. Le plus pratique est de s'y rendre en chemin de fer. Un train de banlieue, qui passe entre le village de Koubbéh et les grands établissements militaires de l'Abassiéh, y conduit en vingt minutes.

On montre à Matariéh l'arbre presque entièrement desséché qui marquerait le lieu où la sainte Famille s'est reposée à son arrivée en Egypte, et la source près de laquelle elle se fixa. Tous deux se trouvent dans le Balzam (jardin de Baume) (1) à la splendide végétation. L'arbre est un magnifique sycomore. Il est facilement reconnaissable, au milieu d'un rond-point, et entouré d'une barrière en bois qui le défend des pieuses indiscrétions. Bien que son tronc mesure 7 mètres de circonférence, ce n'est évidemment plus celui sous lequel s'abrita la sainte Famille (2). Mais il l'a remplacé, s'appelle toujours l'*arbre de la Vierge*, et les pèlerins ne manquent jamais d'y réciter une prière. Son écorce séculaire est couverte de signes gravés à travers les âges par des mains pieuses. Il est la propriété du khédive.

La *source miraculeuse* qui jaillit lors du passage de la sainte Famille se trouve dans le puits de la neria que l'on voit à l'entrée du jardin. La Sainte Vierge plus d'une fois y dut laver les langes de l'Enfant Jésus, comme il est dit dans tous les anciens livres coptes et dans bon nombre de relations de pèlerins occidentaux.

Auprès de cette source, une église dut s'élever de très bonne heure. Peut-être fut-elle, au ve siècle, la cathédrale de l'évêque d'Héliopolis. Elle disparut dans la suite. « Dans un enclos détaché, à ce qu'il semble, de l'ancien jardin de Baume, tout proche de la source et de l'arbre, sur une

(1) Ainsi s'appelle le jardin de Matariéh, bien que le baumier n'y existe plus. Mais il y abondait au moyen âge, et était venu en Egypte, dit la légende, avec la sainte Famille.

(2) Comme toujours, à côté de l'histoire, la légende a fleuri. D'anciens auteurs rapportent qu'en arrivant en ces lieux, des malfaiteurs poursuivaient la sainte Famille. Tout aussitôt « le tronc de l'arbre s'ouvrit et lui offrit un refuge, où elle se déroba à leur vue ».

rocaille imitant la grotte de Lourdes » (1), les RR. PP. Jésuites avaient d'abord élevé une gracieuse chapelle. Ils ont, ces dernières années, complété leurs travaux en faisant construire à l'entrée de leur propriété, et devant cette chapelle, une véritable église dédiée à la sainte Famille.

De grandeur moyenne, elle est disposée en forme de croix. Il y a trois autels, un à chaque extrémité. Au-dessus du maître-autel, dans une large niche éclairée par le haut, un groupe, en demi-grandeur naturelle, représente la sainte Famille. La décoration est simple et de bon goût. Le long des murs de la nef, six tableaux sur toile marouflée, œuvre d'un artiste français, reproduisent les principaux épisodes de l'enfance de Notre-Seigneur. Ils sont remarquables par l'effet décoratif, l'abondance de la lumière, la fraîcheur des teintes.

L'église a le privilège de la Messe votive de la Fuite en Egypte.

Un quart d'heure de marche vers le Nord nous mène aux *ruines d'Héliopolis*, une des plus vieilles cités de l'Egypte. Héliopolis fut capitale avant Memphis et Thèbes. Elle fut surtout célèbre par le culte qu'on y rendait au soleil. Son temple du Soleil était une merveille. Onze mille prêtres, lévites et serviteurs le desservaient. On y accédait par une *avenue de sphinx*, aboutissant elle-même aux obélisques qui précédaient le temple. Tout cela a disparu, sauf un obélisque encore debout. Cet obélisque est le plus ancien que nous connaissions de l'Egypte, puisqu'il porte le nom d'Osertesen Ier, qui régnait environ 2 700 ans avant notre ère. « Enfoui par sa base de près de 10 mètres dans le sol, il mesure quand même 19 mètres de haut. Il est le frère de ceux qui furent portés à Rome (par Caligula, celui de la place du Vatican ; par Constance, celui de Saint-Jean de Latran ; par Auguste, celui de la place du Peuple), à Alexandrie et au cirque de Constantinople. » (2)

Héliopolis est mentionnée à plusieurs reprises dans la Bible. C'est même dans la Bible qu'elle paraît pour la première fois sous ce nom, car son nom égyptien était *An*, *On* dans l'hébreu. Aseneth, fille du prêtre Putiphar, et qui

(1) R. P. JULLIEN, S. J. *L'arbre de la Vierge à Matarièh.*
(2) LE CAMUS, dans *Dict. biblique*, article « Héliopolis ».

devint la femme de Joseph, en était originaire (1). Au jugement de plusieurs, l'*oracle* du chapitre XIX d'Isaïe (2) désignerait Héliopolis comme l'une des « cinq villes d'Egypte qui parleront la langue de Chanaan ». Jérémie y fait allusion sûrement quand il dit de Nabuchodonosor : « Il s'enveloppera du pays d'Egypte comme un berger s'enveloppe de son vêtement, et il en sortira paisiblement. Il brisera les *colonnes de la maison du Soleil*, qui est dans le pays d'Egypte (3). » Ces colonnes, on le devine, étaient les superbes obélisques qui faisaient au temple une si monumentale avenue (4). Plus tard, une colonie juive se fondera à Héliopolis et aura son temple à Onion, aujourd'hui Tell Iaoudi, à 20 kilomètres au nord d'Héliopolis. Et cela rend grandement vraisemblable la tradition qui fixe au jardin de Matariéh, tout près d'Héliopolis, alors déserte, le séjour de la sainte Famille. Elle était assurée de trouver auprès de ses compatriotes travail et sécurité.

Rappelons que c'est dans cette plaine d'Héliopolis que Kléber remporta, le 20 mars 1800, une de ses plus éclatantes victoires. Avec 10 000 soldats, il écrasa l'armée du grand vizir, forte de 70 000 hommes. A la suite de cette victoire, il vint à l'arbre de la Vierge et y grava son nom avec son épée.

LES PYRAMIDES. — Une visite en Egypte, si rapide soit-elle, comporte une promenade aux Pyramides, au moins aux Grandes Pyramides de Ghizéh. Il est recommandé d'aller, si on le peut, jusqu'à Sakkarah. On peut unir ces deux excursions, en parcourant à âne la distance qui sépare Sakkarah des Grandes Pyramides, ce qui ne va pas sans une assez grande fatigue pendant la saison chaude. On va du Caire aux Grandes Pyramides : en voiture (1 h. 1/2), ou en tramway électrique (40 minutes).

Sakkarah est à cinq heures du Caire. On peut s'y rendre en chemin de fer. Alors on prend le train à la gare centrale ou à la station de Ghizéh et l'on s'arrête, après une heure, à la première station, Bédréchein (33 kilomètres), d'où l'on peut se rendre à Sakkarah en une heure et demie d'âne.

Si l'on réunit les deux excursions en une seule, on ira des

(1) *Gen.* XLI, 45-50 ; XLVI, 20.
(2) *Is.* XIX, 18.
(3) *Jer.* XLIII, 13.
(4) Voir encore *Ezech.* XXX, 17.

Grandes Pyramides à Sakkarah ou inversement. Le trajet entre ces deux points est de trois heures d'âne. Pas d'autre moyen de locomotion. Mais on fait cette course par la lisière du désert, ce qui a bien son charme.

DU CAIRE AUX PYRAMIDES DE GHIZÉH. — Une route carrossable, construite en 1868, nous y mène en droite ligne du pont de Ghizéh. Nous laissons à gauche le village de Ghizéh, nous traversons une fertile plaine, et nous sommes en face des pyramides. On sait aujourd'hui que les pyramides sont les tombeaux des anciens pharaons et qu'elles remontent aux premières dynasties. Les trois que nous avons sous les yeux sont attribuées à Khéops, Khéphren et Mykérinos, de la IVe dynastie.

La pyramide de Khéops a 137 mètres de hauteur. Elle était autrefois revêtue de plaques de calcaire et de granit. La longueur de ses côtés est de 227 m. 30. Le sommet a été enlevé. La hauteur, lorsqu'elle était complète, était de 146 m. 52. Le volume s'élevait autrefois à 2 521 000 mètres cubes de pierres. Avec cette somme de matériaux, on aurait pu faire un mur de 2 mètres de haut, allant de Lisbonne à Varsovie. Le revêtement de granit a été enlevé par le fils de Saladin, en 1200. La plate-forme du sommet a 10 mètres de côté. Les degrés mesurent de 0 m. 80 à 1 mètre de haut. Une tribu de Bédouins exploite les pyramides, en ce sens que, moyennant un droit, elle en facilite l'ascension, qui est très fatigante, au voyageur. Du sommet, le spectacle est magnifique ; à perte de vue, le désert qui commence. Au pied du monument, une rangée de pyramides : celles de Zaouïet el Arian, celles d'Abousir, celles de Sakkarah. De l'autre côté, le Delta avec ses champs de verdure traversés par le cours majestueux du Nil.

Khéops avait destiné cette pyramide à sa sépulture. L'entrée de la chambre sépulcrale est à 15 mètres de hauteur, à la 13e assise. On descend par un couloir qui mène à une chambre souterraine, mais que l'on quitte après y avoir fait une trentaine de pas. Alors, on suit une galerie, d'abord ascendante, puis horizontale, qui a seulement 1 m. 16 de hauteur, pour parvenir à la chambre de la reine. On revient sur ses pas pour suivre une grande et haute galerie montante où l'on remarquera la jointure des pierres, si exacte, qu'on ne saurait glisser une aiguille

dans les interstices. On arrive enfin au caveau du roi, qui a 5 m. 20 sur 10 m. 43. Il renferme un sarcophage de granit vide et mutilé qui fut certainement placé là avant la construction des couloirs.

Khéops n'aurait pas reposé dans sa pyramide. On sait, en effet, que les ouvriers se révoltèrent contre lui.

Si l'on en croit Hérodote, 100 000 hommes, qui se relayaient tous les trois mois, travaillèrent pendant trente ans à construire cette pyramide. N'ayant pas d'autres machines que des câbles et des rouleaux, on traînait les pierres à force de bras sur des plans inclinés. Le plan incliné qui servit à conduire les matériaux des carrières de Tourah existe encore.

Une des principales préoccupations du pharaon était de se bâtir un tombeau. La première construction était la chambre mortuaire, qu'on recouvrait d'une construction déjà en forme de pyramide. Dans la suite des années, on ajoutait indéfiniment des assises et des revêtements. A la mort du roi, on interrompait le travail, qui se trouvait toujours terminé dans sa forme ; un cimentage définitif parachevait le monument. On pourrait ainsi calculer la longueur du règne d'après le développement plus ou moins considérable de la pyramide.

Un peu au sud-ouest de la pyramide de Khéops, on voit celle de Khéphren (136 mètres de hauteur et 210 m. 10 de côté à la base), et celle de Mykérinos (62 mètres de hauteur et 108 mètres de côté).

C'est non loin des pyramides, là où se trouve aujourd'hui le village d'Embabéh, au nord-ouest du Caire, que Bonaparte remporta, en 1799, la célèbre bataille qui vaut au visiteur ces deux mots français des guides bédouins : « Quarante siècles ! »

Au sud-est de la pyramide de Khéops, à 300 mètres environ, se trouve le *Sphinx*. C'est l'œuvre sculpturale la plus ancienne qui soit connue. Khéops en fit déjà une restauration.

Suivant quelques-uns, le Sphinx aurait appartenu à une civilisation antérieure à Ménès, fondateur de la Ire dynastie. C'est un lion colossal couché (57 mètres des pattes antérieures à la naissance de la queue), et qui a une tête d'homme. Il est taillé dans le roc vif. Sa hauteur est de

20 mètres; l'oreille mesure 1 m. 37, le nez 1 m. 70. La plus grande largeur du visage est de 4 m. 30.

Signalons, à deux cents pas au sud-est du Sphinx, un très beau monument en granit rouge et en albâtre, découvert par Mariette, qui l'identifie avec le temple du Sphinx lui-même.

Excursion à Memphis et à Sakkarah. — Les quartiers et les monuments les plus importants de Memphis se trouvaient dans la plaine où s'élèvent aujourd'hui les villages de Bédréchein et de Mit Rahinéh; mais la vaste cité s'étendait au Nord jusqu'aux pyramides de Ghizéh et au Sud jusqu'à celles de Dahchour, ayant ainsi une longueur d'environ 25 kilomètres sur une largeur moyenne de 5. Son fondateur, Ménès, avait, pour la bâtir, détourné le cours du Nil et construit la fameuse digue de Kochéchéh. Longtemps capitale du royaume d'Egypte, elle était d'une magnificence extraordinaire, comme l'attestent ces colosses que parfois l'on exhume du sol limoneux. Mais les siècles passèrent, la ruine s'abattit sur elle comme rarement elle fit sur une cité, si bien qu'on eut beaucoup de peine à retrouver son emplacement. C'est pourquoi Mariette a pu écrire: « Il n'y a pas de ville dont les destinées aient été aussi lamentables que celle de Memphis. Elle était autrefois la ville par excellence, l'orgueil de l'Egypte; elle étonnait le monde par le nombre et la magnificence de ses édifices. Elle n'est plus même aujourd'hui une ruine. Ainsi s'est vérifiée la parole du prophète: « O fille habi-» tante de l'Egypte, préparez ce qui doit vous servir dans » votre captivité, parce que Memphis sera réduite en un » désert; elle sera abandonnée et elle deviendra inhabitable. » (1) Quelques statues mutilées et des débris de pierres taillées, c'est tout ce qui reste de Memphis. La disparition complète de cette cité s'explique en partie par la qualité très inférieure des matériaux dont on se servait pour les maisons ordinaires: des briques cuites au soleil finissent, après des siècles d'abandon, par ne former qu'un monceau de terre.

A remarquer, sous une magnifique palmeraie, un peu avant d'arriver au village de Mit Rahinéh, les *deux statues*

(1) *Jer.* XLVI, 19.

colossales de Ramsès II. La première que l'on rencontre (à droite du chemin) mesure 8 mètres de long, sans la couronne qui gît actuellement à côté. La seconde (à gauche du sentier, 150 mètres plus loin) a plus de 13 mètres (1); le visage en est très doux.

Avançant toujours vers l'Ouest, nous traversons le village de *Sakkarah;* puis, tout d'un coup, sans transition, nous retombons dans le désert aux sables brûlants. De tous côtés se dressent des pyramides. Sans nous y arrêter, nous poursuivons notre marche vers le *Sérapéum,* découvert en 1851 par Mariette. Ce savant égyptologue, durant deux années presque complètes, a fait là des fouilles qui ont produit les résultats les plus heureux. Il a retrouvé l'ancien temple dédié au *bœuf Apis,* avec sa magnifique avenue de sphinx (2), que détermine un hémicycle formé de statues grecques; puis la nécropole des bœufs sacrés, où chaque tombe est accompagnée d'inscriptions relatant la date précise de la mort du bœuf, rapportée à l'année courante du prince régnant. De ces déblayements opérés par Mariette, quatre mille monuments sont sortis qui se trouvent aux musées du Louvre et du Caire. Selon la rigueur des termes, le mot Sérapéum désigne le temple, mais l'usage courant a prévalu de l'appliquer à la tombe des Apis.

Aujourd'hui, les sables ont recommencé leur œuvre d'ensevelissement. Le temple et son avenue de sphinx sont de nouveau invisibles, et des deux souterrains qui composent l'hypogée, un seul est accessible: Il est formé de chambres sépulcrales qui contiennent chacune un colossal tombeau taillé dans un seul bloc. Ces sarcophages, en beau granit de Syène, ont 3 à 4 mètres de hauteur, 4 à 5 mètres de longueur et 3 de largeur. Chacun doit peser de 60 000 à 80 000 kilos.

En quittant le Sérapéum nous nous dirigeons, au Sud-Est, vers les pyramides. On en compte jusqu'à dix-sept. Elles sont en général de moyenne dimension. Une seule attire l'attention, la *Pyramide à degrés.* Elle est formée de cinq gigantesques gradins superposés. Sa hauteur est de

(1) Cette longueur est exactement indiquée par Hérodote.
(2) Cent quarante et un sphinx furent mis à jour, ainsi que les piédestaux d'un grand nombre d'autres.

57 mètres; à sa base, qui n'est pas un carré parfait, elle mesure 107 et 120 mètres. Mariette en avait attribué la construction au roi Ouénéphès. Une inscription découverte en 1889 sur un rocher de l'île Schail permet de la dater avec certitude de la IIIe dynastie et de la restituer au roi Zozir comme à son véritable propriétaire.

Cette pyramide, sommairement orientée et construite de blocs petits et inégaux, est comme le centre d'une vaste nécropole où de nombreuses et très anciennes dynasties sont représentées. Mais les sables ont recouvert toutes ces tombes qui ont fourni au musée du Caire un nombre considérable de stèles et de statues. Pour s'en faire une idée (car c'est presque toujours la même disposition), on n'aura qu'à visiter les *tombeaux* ou *mastabas* de *Ti* et de *Phtah-Hotep*, qu'on a laissés apparents (le premier au nord-est, le second au sud-est de la maison de Mariette).

Le *tombeau* de *Ti* passe pour la merveille de Sakkarah. Rien d'intéressant comme les peintures, encore fraîches après tant de siècles, qui ornent les parois des chambres. C'est toute la vie du mort qui y est retracée en une série de scènes qui nous renseignent sur les usages et les croyances du temps. Ti, comme dit une inscription qui orne l'entrée du monument, était « l'un des familiers du roi, chef des portes du palais, chef des écritures royales, commandant des prophètes ». Sa femme s'appelait Nefer-Hotep, « palme ou délice d'amour pour son époux, le semer Ti ». Tous deux vivaient à Memphis sous la Ve dynastie.

La tombe de Phtah-Hotep ne renferme qu'une seule chambre, aux parois semblablement couvertes de sculptures et de peintures représentant des scènes relatives à l'apport des offrandes funéraires. Phta-Hotep était « prêtre de la pyramide Men-Asou de Ranousur et de la pyramide Nuterasou de Menkaouhor ».

Indiquons encore, au nord de la pyramide à degrés, les puits des *momies d'ibis*, de 20 à 22 mètres de profondeur.

A une heure et demie au sud du village de Sakkarah se trouve la *nécropole de Dahchour* où se dressent trois pyramides de pierre et trois pyramides de briques. La plus grande, en pierre, mesure 99 mètres de hauteur. Une autre, également en pierre, mesure 97 mètres et présente une double inclinaison analogue à celle d'une mansarde.

II — DU CAIRE A ALEXANDRIE

Prix des places : 1re classe : 175 piastres 1/2. — 2e classe : 87 piastres 1/2.

HORAIRE DU CAIRE A ALEXANDRIE (20 KILOMÈTRES)

STATIONS	1re, 2e et 3e classe			Express 1re, 2e cl. rest.	1re, 2e et 3e cl.	1re, 2e cl. Express	1re, 2e et 3e cl.	
	Express		Express				Express rest.	
	matin	matin	matin	soir	soir	soir	soir	soir
Le Caire *dép.*	7.15	8.15	9.15	12	3.15	4.15	6.45	11.30
Benha	8	9.25	10	12.42	4.25	5	7.37	12.41
Tantah *arr.*	8.47	10.30	10.47	1.25	5.30	5.47	8.10	1.49
Tantah *dép.*	8.52	11	10.52	1.29	6.5	5.52	8.15	1.56
Alexandr. *arr.*	11.15	2.15	1.10	3.30	9.20	8.15	10.30	5.30

D'ALEXANDRIE AU CAIRE

STATIONS	1re, 2e et 3e cl.		1re et 2e cl.		1re, 2e et 3e cl.	1re, 2e cl Express	1re, 2e et 3e cl.	
	Express		Express	Express rest.			Express rest.	
	matin	matin	matin	soir	soir	soir	soir	soir
Alexandr.	6.30	7.15	8.30	12	2.15	3.30	6	11,30
Tantah *arr.*	8.53	10.30	10.48	2	5.35	5.53	8.10	3
Tantah *dép.*	8.58	11.15	10.53	2.4	6.15	5.58	8.15	3.10
Benha	9.40	12.30	11.35	2.44	7.13	6.40	8.55	4.13
Le Caire	10.30	1.30	12.25	3.30	7.17	7.30	9.45	5.30

Rappelons, en quittant le Caire, que le chemin de fer du Caire à Alexandrie a été le premier construit en Orient. Terminé en 1855, il eut pour ingénieur Stephenson.

Nous suivons jusqu'à Benha, st. (46 kilomètres, voir ci-dessus, p. 758), la ligne du Caire à Port-Saïd. Après avoir traversé la branche de Damiette, nous passons à la petite station de *Birket es Sab*, puis à Tantah, st. (86 kilomètres), ville de 60 000 habitants. Belle mosquée de Seïd-el-Bédaoui, palais du vice-roi, collège Saint-Louis et école gratuite de garçons, pensionnat et école gratuite de filles tenus par les Pères et les Sœurs des Missions africaines. A Tantah s'embranchent une ligne pour Damiette, au Nord-Est, et une autre pour Khibin el Koum, au Sud.

Nouvel arrêt à *Kafr el. Zaïat* (10 000 hab.). Tout près de là, les ruines de Saïs, capitale de plusieurs dynasties, entre autres de la XXVIe (665-527). On franchit le Nil (la branche de Rosette) sur un beau pont de fer de douze arches et l'on atteint *Tell el Barout*, tête de ligne du chemin de fer de la Haute-Egypte, qui, restant sur la rive gauche du Nil, passe près du Caire, à Boulak Dachrour. *Damanhour*, d'où partent des embranchements pour Dessoud, puis pour Deirout et Rosette, nous rappelle qu'en 1798 Bonaparte, qui avait pris les devants avec une faible escorte, faillit y être fait prisonnier. Ses hauts minarets octogones lui donnent de loin belle apparence. On y compte 22 000 habitants. C'est l'ancienne Tim-en-Hor, ville d'Horus. Les Franciscains y ont une école. A partir de *Kafr Douar*, dernière station avant Alexandrie, on longe le canal Mahmoudiéh, qui met en communication le Nil avec Alexandrie. Creusé sous le règne de Méhémet-Ali (de 1819 à 1820), il commence au village d'Atféh, au-dessous de Fouah, sur le Nil de Rosette. Il a 78 kilomètres de long et 30 mètres de large.

Voici bientôt, sur la gauche, le lac *Maréotis*. Il n'a plus les charmes de jadis, depuis qu'en 1801, pour arrêter la marche des Français, les Anglais, en perçant les dunes d'Aboukir, y amenèrent les eaux de la mer et en firent un immense marais. On traverse le canal Mahmoudiéh et on arrive peu après à Alexandrie (208 kilomètres).

ALEXANDRIE

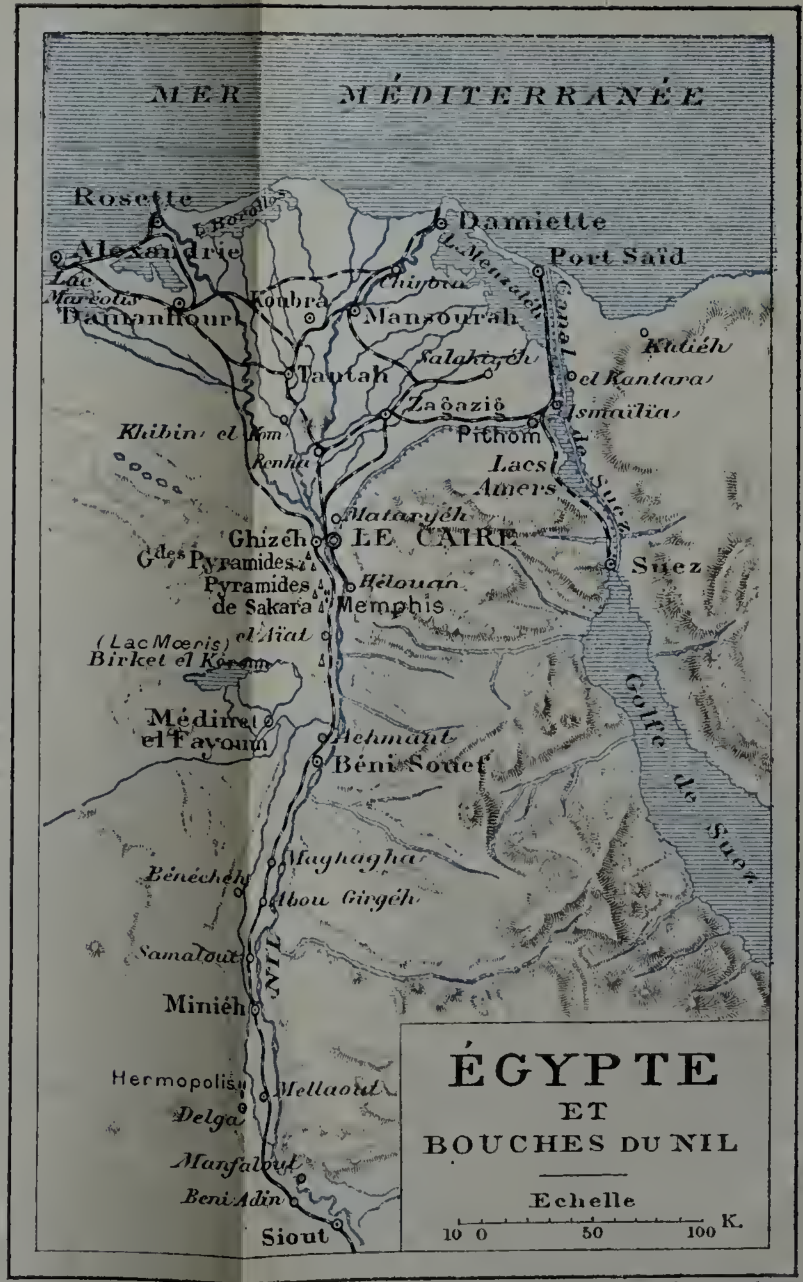
Alexandrie, comme le nom en témoigne, a été fondée par Alexandre le Grand (l'an 332 avant Jésus-Christ). « En créant cette ville, disait Napoléon Ier, et en méditant d'y

transplanter le siège de son empire, Alexandre s'est plus illustré que par ses plus éclatantes victoires. » C'est que, en effet, Alexandrie occupe une position qui aurait pu en faire la capitale du monde. Elle est située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des Indes et de l'Europe, et dans son port pourraient mouiller toutes les escadres de l'univers.

Alexandre la fit bâtir sur l'emplacement du village de Rhacotis, en face de la petite île de Pharos, sur l'étroite bande de terre que baignent au Nord la Méditerranée et le lac Maréotis au Sud. Dans les eaux profondes qui séparent cette île du continent, il était facile de créer un port. Dinocrate, l'architecte du nouveau temple de Diane à Ephèse, en fut chargé, ainsi que de bâtir la ville nouvelle dont Alexandre aurait lui-même fourni les plans. Un large môle de sept stades de long (1 295 m., d'où son nom d'Heptastade) relia la ville à l'île de Pharos, et, par le fait, créa un double port, le Grand Port à l'Est, l'Eunostos à l'Ouest, ou Port « d'heureux retour ». D'autre part, un canal faisait communiquer la mer soit avec le lac Maréotis, soit avec le Nil. Et cela explique l'importance commerciale que prit tout de suite Alexandrie, sans parler des monuments qui, comme dans toutes les villes d'alors, facilitaient aux Grecs qui l'habitaient une vie fastueuse et commode.

Les successeurs d'Alexandre continuèrent son œuvre. C'est Ptolémée Soter qui créa la fameuse bibliothèque qui devait un jour compter jusqu'à 700 000 volumes et faire d'Alexandrie un des centres intellectuels les plus réputés. Les Juifs, en cette ville païenne, tinrent une place importante. Ils occupaient, au nombre de 100 000, un quartier à part où les monuments rivalisaient avec ceux des Grecs, surtout leur synagogue, la « Diapleuston », qui était, avec ses soixante-dix sièges dorés, le plus vaste et le plus riche édifice de la ville. On sait qu'Alexandrie, deux siècles avant notre ère, vit naître la célèbre version grecque de la Bible, dite des Septante. Le livre de la Sagesse, écrit en grec, y a peut-être aussi vu le jour, vers le milieu du IIe siècle avant le Christ.

Puis la décadence commence avec les derniers Ptolémées. Sous Cléopâtre, la ville passe définitivement aux Romains. Aussi bien la grande gloire d'Alexandrie devait lui venir



E. Ruzé Gr.

la Palestine

du christianisme. Celui-ci s'y implante de bonne heure, même avant l'évangélisation de saint Marc, grâce aux Juifs qui y étaient nombreux. Cependant, cet évangéliste est regardé comme le premier fondateur de son Eglise hiérarchisée. Citons quelques noms. Ses patriarches les plus célèbres furent : Denys (247-265), saint Alexandre (313-328), saint Athanase (328-373), saint Cyrille, l'adversaire de Nestorius (376-444), saint Jean l'Aumônier (606-616). Dans son école fameuse enseignèrent : saint Pantène, Clément d'Alexandrie, Origène et Didyme. Enfin, parmi ses martyrs, il faut nommer : saint Léonide, père d'Origène, et la vierge Apollonie, sans parler de la jeune patronne des philosophes, sainte Catherine.

Mais l'Islam est passé par là. L'Alexandrie moderne est bien déchue de son antique splendeur. Malgré ses 332 000 habitants, dont 46 000 Européens qui viennent surtout de Grèce et d'Italie, l'emplacement qu'elle occupe n'atteint point les limites de la ville ancienne (1), et de ses monuments bien peu retiennent l'attention du voyageur. On y montre le camp de César, la colonne dite de Pompée, les restes du temple de Sérapis et des catacombes découvertes en 1900. La *colonne de Pompée*, haute de 26 mètres, a été érigée l'an 302 après Jésus-Christ, au milieu du Sérapéum, en l'honneur de *Dioclétien ;* elle est en granit rouge. Il ne reste rien du tombeau d'Alexandre dont on n'est pas même sûr de connaître l'emplacement.

L'Alexandrie moderne offre l'aspect d'une ville européenne mal bâtie. Signalons pourtant quelques-uns de ses édifices religieux qui sont assez remarquables : le collège Saint-François Xavier des RR. PP. Jésuites, le pensionnat des Frères, l'église paroissiale de Sainte-Catherine, desservie par les Pères Franciscains, les maisons des Lazaristes et des Sœurs de Charité, enfin quelques églises grecques. Le *Musée des Antiquités* gréco-romaines, ouvert tous les jours de 9 heures à midi et de 3 heures à 5 h. 1/2, mérite une visite. Il se trouve au nord de la ville, vers la porte de Rosette. Entrée : 2 piastres ; le vendredi, 1 piastre.

(1) Cependant, l'envahissement du sable a considérablement élargi le môle ancien qui la reliait à l'île de Pharos. Sur ce promontoire et sur cette île (qui n'en est plus une) est bâti un des principaux quartiers arabes.

Tous les cultes représentés en Egypte possèdent des églises à Alexandrie. Le délégué apostolique pour les Latins y a sa résidence ainsi que le patriarche grec orthodoxe. Le patriarche grec catholique, qui porte le titre de patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, y passe aussi une grande partie de l'année. Nous avons mentionné déjà les collèges des Pères Jésuites et des Frères. Alexandrie compte encore quatre pensionnats de jeunes filles, respectivement dirigés par les Filles de la Charité, les Tertiaires de Saint-François, les Sœurs de la Miséricorde et les Sœurs allemandes de Saint-Charles Borromée. Les Sœurs de Notre-Dame des Douleurs y dirigent un hospice pour les vieillards.


BASSIN
DE LA
MÉDITERRANÉE
Échelle
0 100 200 400 600 800 1000 Km.
ATLANTIQUE
ANGLETERRE
LA MANCHE
Pas de Calais
Dunkerque
BELGIQUE
Anvers
Bruxelles
Cologne
le Havre
Paris
FRANCE
Bordeaux
Lyon
Marseille
G. du Lion
ALLEMAGNE
Berlin
Stuttgart
Munich
RUSSIE
Pologne
AUTRICHE - HONGRIE
Vienne
Berne
SUISSE
Milan
Turin
Venise
Trieste
ESPAGNE
Madrid
Barcelone
Is Baléares
I. Minorque
I. Majorque
Dét. de Gibraltar
MAROC
ALGERIE
Oran
Alger
Constantine
Hippone
Bizerte
Tunis
TUNISIE
Golfe de Gabès
Tripoli
I. de Malte
Corse
Ajaccio
Détt de Bonifacio
Sardaigne
Rome
ITALIE
Golfe de Gênes
Naples
Brindisi
Palerme
Sicile
Stromboli
Syracuse
MER ADRIATIQUE
MONTENEGRO
Belgrade
SERBIE
ROUMANIE
Bukharest
BULGARIE
Sofia
Varna
Bourgas
Odessa
Crimée
Sébastopol
Mer d'Azof
MER NOIRE
Batoum
Sinope
Trébizonde
Samsoun
Constantinople
Nicomédie
Salonique
Dardanelles
Brousse
Ancne Troade
TURQUIE
ASIE MINEURE
Ancyre
Smyrne
Éphèse
Samos
Patmos
Athènes
GRÈCE
MER IONIENNE
Corfou
Patras
Navarin
Calamata
Syra
I. de Rhodes
Crète
Chypre
Tarse
Adana
Antioche
Alep
Édesse
Tripoli
Palmyre
Beyrouth
Damas
St Jean d'Acre
Caïffa
Jaffa
JÉRUSALEM
Mer Morte
Gaza
Port-Saïd
Alexandrie
Ismaïlia
le Caire
Pyramides
Suez
Pétra
Mt Sinaï
MER ROUGE
EGYPTE
TRIPOLITAINE
MER MÉDITERRANÉE
G. de la Syrte

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms cités (1)

[*Voir la table logique des matières, p.* XI.]

PALESTINE ET SYRIE CENTRALE

(1) Nous avons imprimé en caractères différents, suivant leur importance, les noms de cette liste.

APPENDICE

TABLE DES CARTES & PLANS

940-21. — Imp. Paul Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.